JUGEMENS
DES
SAVANS,
SUR LES
AUTEURS
Qui ont traité de la Rhetorique,
AVEC UN PRECIS DE LA DOCTRINE
DE CES AUTEURS.

Par M. Gibert *ancien Recteur de l'Université & Professeur de Rhetorique au College de Mazarin.*

TOME HUITIEME.



A AMSTERDAM,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

M. D. CCXXV.



PREFACE.

RIEN n'eſt plus neceſſaire à l'homme que la raiſon; rien auſſi ne lui eſt plus avantageux après elle que la parole. La premiere, parvenuë à un certain point d'excellence, eſt ce qu'on appelle Sageſſe; la ſeconde, arrivée à un degré éminent de perfection, eſt ce qu'on nomme Eloquence. La liaiſon eſt grande entre elles. Il eſt rare qu'un homme qui penſe bien, ne puiſſe pas s'exprimer avec dignité; & que celui qui s'exprime noblement, ne penſe pas en même tems avec juſteſſe. Il n'eſt pourtant pas impoſſible de rencontrer ces deux talens l'un ſans l'autre (1). En ce cas, la raiſon eſt préferable (2) à la parole. Mais il faut convenir, ſelon la remarque d'un grand Maître, que ſi l'Eloquence ſans la Sageſſe eſt une ſource de maux, la Sageſſe ſans l'Eloquence ne produit pas de grands biens (3).

C'eſt auſſi par cette conſideration que l'amour même de la Sageſſe a fait cultiver l'Art de bien parler; que ceux qui s'y ſont rendus habiles, ont pris plaiſir à communiquer & à répandre leurs lumieres; que les autres ſe ſont empreſſez d'en profiter; que cette ardeur a multiplié les Maîtres & les Diſciples de l'Eloquence; que tous les Livres ſont pleins de préceptes de Rhétorique, & que jamais on n'a tant écrit d'aucun Art, que de celui de perſuader.

Au milieu des Ouvrages qui ont été faits ſur cette matiere, & de ceux qui ſe feront encore, celui-ci peut être conſideré ou comme un Sommaire des premiers, ou comme des Memoires pour les ſeconds. C'eſt néanmoins le fondement d'un plus grand Ouvrage que je médite; c'eſt par cette partie que j'ai dû le commencer.

J'ai entrepris ſur les Orateurs ce que Monſieur Baillet a executé ſur les Poëtes: mon deſſein eſt de rapporter les jugemens qu'on en a faits; & comme il a commencé par les Auteurs qui ont traité de l'Art poëtique, je commence de même par ceux qui ont traité des préceptes de l'Eloquence, parce qu'on ne peut juger ni des Orateurs, ni des Poëtes, que par les regles de leur Art.

La

1 Fieri poteſt ut rectè quis ſentiat, & id quod ſentit, politè eloqui non poſſit. *Cic.* 1. *Tusc. Quæſt. n.* 6.

2 Malo indiſertam prudentiam, quàm ſtultam loquacitatem. *Cic.* 3. *de Orat.* 140.

3 Sapientiam ſine eloquentiâ parum prodeſſe Civitatibus; Eloquentiam verò ſine ſapientiâ nimium obeſſe plerumque, prodeſſe numquam. *Cic. l.* 1. *de Invent. n.* 1.

La beauté du ſujet, jointe à ſon utilité, m'a porté à ce travail. J'ai conſideré d'ailleurs que Monſieur Baillet ayant eu deſſein de recueillir les jugemens des Savans ſur toutes ſortes d'Auteurs, ſon projet ne devoit pas demeurer imparfait. Je me ſuis flatté que mon entrepriſe exciteroit les Théologiens, les Philoſophes, les Jurisconſultes, les Hiſtoriens & autres, à ſe charger, chacun dans ſon reſſort, de la partie de cet important travail qui lui conviendroit; de même que dans ma profeſſion je me charge des Rhétoriciens & des Orateurs, ſans m'exclure néanmoins de traiter quelqu'une des autres parties que j'ai nommées, ſi je viens heureuſement à bout de celle-ci, que j'ai choiſie d'abord, parce qu'elle ne me tire point de ma ſphére, & ne me détourne point de ma principale occupation. Par cette raiſon, je ne me ſuis point arrêté à ce qui, dans le plan de Monſieur Baillet, reſte à faire ſur les Poëtes. Il s'agiſſoit de parler des Romans, qui ſont des Poëmes en proſe; & il n'y avoit pas moins d'honneur à acquérir dans cette partie que dans les autres, mais elle me convenoit moins que celle-ci.

On n'aime point d'ordinaire à travailler ſur le plan d'un autre, dans la penſée qu'il y a plus d'honneur à choiſir ſon ſujet, & à faire ſon plan ſoi-même, que de bâtir en quelque ſorte ſur le fond d'autrui: mais l'utilité publique doit l'emporter ſur cette délicateſſe; & d'ailleurs Monſieur Baillet ne fournit que le ſujet des parties qu'il n'a point traitées, & rien n'empêche d'ajoûter quelque choſe à ſon plan, ainſi que je fais dans ce que je donne aujourd'hui ſur les Maîtres de l'Eloquence.

Ce fameux Auteur s'étant propoſé de ne rapporter que les jugemens d'autrui ſur tous les Ecrivains dont il prétendoit parler, en a uſé de la ſorte dans la premiere partie à l'égard des Critiques, des Grammairiens, & des Traducteurs. Il en a uſé de même dans la ſeconde à l'égard des Maîtres de l'Art poëtique & des Poëtes. De mon côté, je pourrai à ſon exemple n'en pas faire davantage ſur les Orateurs; mais ſur les Maîtres de l'Art oratoire, je me permettrai quelque choſe de plus. J'ajoûterai le précis de leur doctrine aux jugemens que je rapporterai; & au lieu que Monſieur Baillet a fait profeſſion de ne rien avancer de lui-même, je hazarderai, en alléguant le ſentiment d'autrui, de dire quelquefois le mien.

Quel moyen, en effet, de donner une pleine connoiſſance des Auteurs qui ont écrit d'un Art, & de faciliter le choix qu'on en doit faire pour les études, qui eſt la fin de cet Ouvrage, ſi l'on ne donne quelque abregé de leurs préceptes? Du moins doit-on avoüer que ſi le ſuccès de mon travail répond au deſſein que je me ſuis propoſé, & au ſoin que j'ai pris de lire avec application les Auteurs dont je parle, je puis me flatter de

1 Ac veteres quidem Scriptores artis usque à principe illo & inventore Tiſia repetitos, unum in locum conduxit Ariſtoteles, & nominatim cujusque præcepta magna conquiſita curâ perſpicuè conſcripſit, ac enodata diligenter expoſuit, ac tantùm inventoribus ipſis ſuavitate & brevitate dicendi præſtitit, ut nemo illorum præcepta ex ipſorum libris cognoscat; ſed

de donner par cette méthode un corps de Rhétorique, dont on me saura quelque gré.

C'est ce qu'Aristote avoit fait sur les Rhéteurs qui l'avoient précedé (1); & c'est dommage que le tems n'ait point épargné cet écrit, très-différent de la Rhétorique qui nous reste. Ce Philosophe y avoit recueilli les préceptes de tous les Maîtres avec tant d'art, de netteté & d'agrément, qu'on ne les cherchoit plus que dans son livre. C'étoit sans doute un effet de l'habileté & de l'esprit de l'Auteur. Je suis pourtant persuadé que la nature des Ouvrages qu'il avoit abregez, ne contribua pas peu à un si grand succès : j'ai peine à croire qu'aujourd'hui on pût dégoûter le Public de la lecture des Traitez de Rhétorique que les premiers Maîtres nous ont laissez. C'est donc assez pour moi d'ébaucher dans ce Recueil les vrayes idées de cet Art, & de mettre mes lecteurs en état de lire les Originaux avec plus de profit & de plaisir.

Que si, non content de rapporter & la doctrine des Auteurs, & les jugemens qu'on en a faits, je m'ingere aussi d'en juger moi-même, c'est qu'il s'agit d'un Art que je professe, dont j'ai déja écrit, & sur lequel, par conséquent, il ne me convient pas de me montrer irrésolu. J'ai dû prendre mon parti il y a long-temps pour instruire, puisque ce n'est pas instruire que douter.

Si quelqu'un néanmoins n'approuve pas cette liberté, je le prie de considerer qu'il n'est guéres possible, quand on rencontre quelque chose de bon, de ne le pas approuver, aussi-bien que de ne pas condamner ce que l'on trouve mauvais. On a fait sur cela de grandes plaintes de Monsieur Baillet : mais c'est qu'on a prétendu qu'il ne tenoit pas sa parole. „ Vous avez promis, lui disoit-on, de ne point porter votre propre ju„ gement, vous le faites néanmoins & très-souvent, & très-librement ". On peut voir au commencement de sa seconde Partie, ce qu'il a répondu à ceux qui n'étoient pas contens de sa méthode. Pour moi, quand je dis mon sentiment, je le fais moins en déclarant ce que je pense, qu'en rapportant ce que les plus grands Maîtres ont pensé avant moi. Mais je m'en tiens au droit commun ; & sans prétendre qu'on doive déferer à mes avis, ou mettre mon suffrage au nombre de ceux des Savans, je dirai dans l'occasion mon sentiment, sauf à chacun de prendre le parti qu'il lui plaira.

Au reste, pour avoir ainsi travaillé sur les préceptes de Rhétorique, je ne prétends pas tout attribuer à l'Art. Je n'ignore pas aussi quels sont les droits de la Nature. Je crois en connoître toute l'étenduë : mais plus on voit que la Nature contribuë au succès de l'Orateur, & plus on conçoit, quand on entend bien la matiere, que les regles y sont aussi nécessaires.

C'est la Nature qui donne l'Eloquence, & l'Art ne peut la donner ceux

sed omnes, qui, quod illi præcipiant, velint intelligere, ad hunc quasi ad quendam multò commodiorem explicatorem convertantur. *Cic. de Inv.* 2. *n.* 6.

Aristotelis illum legi librum, in quo exposuit dicendi artes omnium superiorum. *Cicer*, 2. *de Orat. n.* 160.

ceux à qui la Nature l'a refusée. D'heureux genies étoient entrez dans les voyes de la persuasion, avant que les Maîtres les eussent découvertes; ils y avoient marché avec succès, & souvent ils étoient parvenus sans guide au but qu'on cherche par les regles.

On peut ajoûter que ce furent des éléves de la Nature, & non des disciples de l'Art, qui les premiers rectifiérent les mœurs des hommes, & réprimérent leurs passions; qui adoucirent leur humeur, & les unirent d'interêt; qui bâtirent des Villes & fondérent des Empires; qui les aggrandirent; qui soûtinrent la liberté; qui donnérent des loix, & quelquefois même des Maîtres.

On peut dire encore que ce furent des hommes naturellement éloquens, qui d'abord poursuivirent la punition des crimes, ou défendirent l'innocence; qui dominerent dans les Conseils, & reglérent les déliberations; qui firent la guerre & la paix, & exercérent une autorité quelquefois absoluë, soit dans les Républiques, soit dans les Monarchies.

Non-seulement je reconnois que l'Eloquence est capable de ces effets, quand c'est la Nature qui parle; je soûtiens même que c'est toûjours la Nature qui doit parler, comme c'est elle qui écoute; & qu'il est impossible qu'elle entende un autre langage, que celui qu'elle-même a formé. C'est pour cela qu'un Discours veritablement oratoire n'a jamais rien qui se sente de la subtilité de l'Art; c'est pour cela que les qualitez, tant d'esprit que de corps, qui font valoir les Orateurs, sont toutes si bien marquées au coin de la Nature, que rien ne peut lui disputer le droit de les donner.

Il y a plus. Rien n'étant si important que de distinguer la vraye & la fausse Eloquence, on peut assûrer que la vraye est celle que la Nature inspire, & la fausse celle qu'elle ne dicte pas: ce qui est fondé sur ce principe, Que tout est vrai dans l'Eloquence, lorsqu'elle suit la Nature, & que tout y est faux sitôt qu'elle s'en écarte.

En suivant toujours ce guide, l'Eloquence peut varier, parce que la Nature est féconde; mais elle ne peut se corrompre, comme il arrive dès qu'on l'assujetrit à la bizarrerie des goûts & au caprice des hommes. La raison est, que la Nature n'a qu'un seul but, qui regle tout dans le discours, & qu'elle ne perd jamais de vûë; c'est la Persuasion. Il n'y a que certains moyens pour y parvenir; les preuves qui nous instruisent;

1 Primus hic inflexit orationem, & eam mollem teneramque reddidit: & suavis, sicut fuit, videri maluit; sed suavitate eâ, quâ perfunderet animos, non quâ perfringeret. *Cic. de clar. Orat. n.* 38.

2. *Χαρακτὴρ δὲ φιλόσοφος, εὐτονίᾳ ῥητορικῇ καὶ δυνάμει κεκραμένος. Id est*, Forma dicendi in eo Philosophi propria est, oratoriâ vi & facultate temperata. *Diog. Laërt. p. m.* 134.

3 *Ταῖς μὲν δαπάναις ταῖς εἰς τὰ δεῖπνα τοὺς Μακεδόνας, τῇ δὲ καθαριότητι Κυπρίους καὶ Φοίνικας ὑπερέβαλεν... ἀνθινὰ πολλὰ τῶν ἐδαφῶν ἐν τοῖς ἀνδρῶσι κατεσκευάζετο διαπεποικιλμένα ὑπὸ τῶν δημιουργῶν... ἐπεμελεῖτο δὲ καὶ τῆς ὄψεως, τήν τε τρίχα τὴν ἐπὶ τῆς κεφαλῆς ξανθιζόμενος, καὶ ἀλείμμασιν ἐγχρίων ἑαυτὸν ἐβούλετο τὴν ὄψιν ἱλαρὸς καὶ τοῖς ἀπαντῶσιν ἡδὺς φαίνεσθαι... ἀλλόμορφος προσαγόμενος... ὁμοιόμοιρος, &c. Id est*, Sumptu in epulas Macedonibus, munditiis superior & Cypriis & Phœnicibus... Pavimentum in virorum cœnaculis floribus erat artificiosè variegatum... formæ curiosus, crinem capitis flavo colore

sent ; les passions qui nous remuent, & l'autorité de l'Orateur, qui nous prévient & nous entraîne. Fixez votre vûë sur cette fin, vous ne tomberez ni dans la sécheresse de certains Orateurs, ni dans la profusion des autres : vous vous tiendrez dans la justesse des Attiques, dont on a tant vanté le sel ; & qui sont les vrais modeles, tant par l'exactitude & la beauté de leur diction, que par la solidité de leurs pensées. Les autres ont donné dans le défaut ou dans l'excès, parce qu'ils ont moins songé à cette fin naturelle de l'Eloquence, qu'à faire montre de leur fécondité ou de leur retenuë, deux qualitez dont les Athéniens éclairez faisoient un juste emploi. Leur bon goût dura jusqu'à Démétrius le Phalérien, qui le corrompit (1) par une maniere à la verité differente des deux premieres, mais qui n'étoit pas moins vicieuse. Au lieu de ne songer à plaire qu'autant qu'il faut, & en la maniere qu'il le faut pour persuader, il ne songeoit précisément qu'à plaire. Il est vrai que Diogéne Laërce lui donne quelque véhemence & quelque force digne d'un Orateur (2) ; mais c'étoit une véhémence & une force qui ne le tiroit pas du style Philosophique. Il n'alloit point au cœur par des raisons ou par des expressions naturelles. Tout son exterieur exprimoit assez le caractere de son esprit. Il étoit homme d'une belle représentation. Il faisoit beaucoup de dépense pour sa table & pour son logement. Il affectoit une extrême propreté en sa personne (3), & une grande magnificence dans ses habits : il les portoit de diverses couleurs ; & s'il n'y faisoit pas représenter en broderie le Ciel, les douze signes du Zodiaque, & les plus brillantes étoiles en or (4), comme un autre Démétrius fils d'Antigone, les graces de ses harangues avoient du rapport à ces ornemens exterieurs ; tout y étoit curieux & recherché (5). Ciceron dit que ses Discours étoient émaillez d'étoiles (6), & Quintilien en désigne le caractere par celui de ses vêtemens (7) : en un mot, il ne prenoit pas garde que dans l'Orateur, toutes les beautez qui vont à l'esprit sans aller au cœur, ne sont pas de veritables beautez. Il introduisit donc une Eloquence effeminée, qui n'avoit rien ni d'assez mâle, ni d'assez vigoureux pour le Barreau & pour les assemblées publiques. Ainsi la veritable Eloquence ne se perdit à Athénes, que parce que les Athéniens perdirent la Nature de vûë.

Les Romains succedérent aux Athéniens dans la gloire & dans la posses-

colore tingebat, faciemque oblinebat unguentis, ut aspectu hilaris & venustus obviis videretur... soli facie similis dicebatur.... ingenium mite sortitus. *Athen. de Demet. Phaler. pag. m.* 542.

4 *αἱ δὲ χλαμύδες αὐτοῦ ἦσαν ὄρφνινον ἔχουσαι τὸ φέγγος τῆ χρόας. τὸ δὲ πᾶν ὁ πόλος ἐνύφαντο, χρυσοῦς ἀστέρας ἔχων, καὶ τὰ δώδεκα ζώδια. Id est*, Nitebant colore fusco chlamydes, depicto textu cœlo, cum aureis sideribus & duodecim signis. *Athen. de Demet. Antigoni filio.*

5 Demetrius omnium politissimus. 2. *de Orat. n.* 95.

6 Cujus orationem illustrant quasi stellæ quædam. *in Oratore ad Brutum n.* 92.

7 Dum meminerimus... versicolorem illam quâ Demetrius Phalereus dicebatur uti, vestem non bene ad forensem pulverem facere. *Quintil. l.* 10. *fol. m.* 155. *recto.*

possession de l'Eloquence, parce qu'ils fûrent enfin, comme les Grecs, tourner les yeux où la Nature les conduisoit, & qu'ils y marchérent avec succès, jusqu'à ce que se laissant éblouïr par les faux brillans, ils s'égarérent à leur tour. Ils ne songérent plus qu'à plaire par de vains ornemens; au lieu que le vrai moyen de se faire admirer, est de ne songer qu'à sa cause.

N'est-ce pas ainsi que l'Eloquence s'est introduite & maintenuë parmi nous, depuis qu'à l'imitation des Romains & des Grecs, nous avons reconnu qu'elle ne consiste pas dans l'ostentation d'une érudition frivole, ni dans certains mouvemens forcez & convulsifs, ni dans des expressions affectées, qui n'ont rien d'extraordinaire que leur opposition au bon sens: mais dans des pensées & des expressions naturelles, seules capables de produire la veritable persuasion? Que si elle est en danger de tomber, avant même qu'elle soit arrivée à son comble, quelle raison pourroit-on en donner, à regarder les choses de près, sinon qu'il y a des esprits d'un caractere contagieux, éclairez sur d'autres matieres, aveugles en l'Art de persuader, & qui font parade dans leurs Discours de connoissances subtiles, curieuses dans la spéculation, impertinentes dans la conduite de la vie, éloignées du moins de la maniere commune de concevoir naturellement les choses, contraires par consequent à la persuasion, & au genie de l'Eloquence.

Enfin, qu'on examine les principes dont les Ecoles retentissent, on trouvera qu'ils sont moins les préceptes de l'Art, que les regles de la Nature. En effet, n'est-ce pas elle qui nous apprend à commencer par se concilier l'Auditeur, à expliquer ensuite le fait, à l'établir, à y faire des réfléxions, à conclure? Tant il est vrai que non seulement *dans l'Invention*, comme Antoine le remarque dans Ciceron, mais generalement dans ce que fait l'Orateur, *tout appartient proprement à la Nature, & que l'Art en comparaison n'y entre que pour peu de chose* (1).

Il y entre néanmoins, & ce peu qu'il y contribuë est tel après tout, que très-souvent ce n'est que par là qu'on devient veritablement naturel; ce qui rend à l'Orateur l'Art aussi nécessaire que la Nature. C'est la pensée d'Horace (2) touchant les Poëtes, quand il dit qu'il ne voit point ni ce que peut l'Art sans le genie, ni ce que peut le genie sans l'Art. Quintilien (3) va plus loin. Il croit que *le parfait Orateur doit plus à l'Art qu'à la Nature, quoique le genie sans regles puisse beaucoup, & que les regles sans genie ne puissent rien.* Pour faire entendre sa pensée, il compare l'Orateur à un champ fertile & cultivé, qui doit plus au travail du Laboureur, qu'à sa propre fécondité, quoique sans cette fécondité naturelle le travail du Laboureur fût inutile (4).

En effet, ou la Nature se montre d'elle-même, ou elle ne se montre

1 Perpaululùm loci relliquum est arti. *Cic.* 2. *de Orat. n.* 150.

2 Ego nec studium sine divite vena, Nec rude quid prosit video ingenium. *Horat. de Arte v.* 409.

3 Si parti utrilibet omnino alteram detrahas,

tre pas. Si elle se montre, ce n'est ordinairement ni quand il faut, ni où il faut, ni dans la mesure qu'il le faut. Elle se montre ou à moitié, ou avec excès, ou à contretems, ou hors de lieu ; & rien ne peut ni la regler, ni la ranger, que les préceptes. C'est faute de les savoir, qu'on a vû échoüer de fort grands esprits, parce que plaçant mal ce qu'ils pouvoient faire de mieux, ou déployant toutes leurs forces sans prudence, ou les resserrant avec trop de ménagement, ils cessoient d'être naturels à force de l'être. Que si la Nature ne se montre pas, elle est alors très-difficile à attraper; on ne sait où elle se cache, ni le secret de la trouver, à moins que l'on ne soit conduit par les préceptes. Que dis-je? avec ce secours même, on y est fort embarrassé. Il n'en faut point d'autre preuve que les peines infinies que les hommes les plus éclairez se sont données pour perfectionner leurs Ouvrages. On sait qu'Isocrate mit dix ans, & quinze même, selon quelques-uns, à polir son Discours intitulé *le Panégyrique*. Démosthéne en mit dix aussi à sa fameuse Apologie, s'il s'y prépara depuis le jour que son ennemi l'eut attaqué, jusqu'au jour qu'il fut obligé de se défendre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il s'étoit fait une loi de ne point parler, qu'il ne s'y fût préparé. Quel étoit son dessein ? Il vouloit être naturel dans ses Discours; il vouloit paroître ne parler que de genie, après avoir mis en œuvre ce que l'Art a de plus caché & de plus fin. C'est dans cette vûë que Ciceron exhorte l'Orateur à écrire ses Discours, & l'avertit qu'il n'y a point de meilleur Maître de Rhétorique que la plume (5). C'est dans cette vûë encore, selon Horace, qu'un Poëte après avoir fait un Poëme, le garde neuf ans sous la clef. C'est ainsi que Monsieur Pascal, à ce qu'on assûre, ne se contentoit presque jamais de ses premieres pensées, & que souvent il refaisoit le même Ouvrage jusqu'à huit ou dix fois. D'autres enfin ont vieilli sur un Discours de trois feuilles, & ont employé une semaine entiere à achever une période. Ces grands Hommes avoient appris que tout ce qui s'offre naturellement à l'esprit, n'est pas la Nature que l'on doit chercher. Ils concevoient qu'elle veut être étudiée avec méthode, qu'il en faut examiner les ressorts avec soin, & observer long-tems ses differens mouvemens pour la connoître.

L'Oraison Pro corona.

Plut. in Demosth. Vita.

Cic. 1. de Orat. n. 150.

Horat. de Arte. v. 388.

Pensées de M. Pascal.

Apolog. de Balz. par M. Ogier. p. m. 120.

Les ignorans y sont moins embarrassez ; ou ils prennent pour Nature des défauts que l'Art a soin de corriger ; ou ils prennent pour Art un mauvais sens qui gâte quelquefois la Nature ; & il ne faut pas être médiocrement habile pour éviter ces deux erreurs. Les Anciens du moins pour s'en garantir, ne s'en tenoient point à leurs premieres études, où l'on n'apprend d'ordinaire que ce que la Rhétorique a de plus superficiel: ils cherchoient encore des Maîtres, même après avoir plaidé avec succès.

has, natura etiam sine doctrina multum valebit, doctrina nulla esse sine natura poterit. *Institut. Orator. l. 2. c. 19.*

4 Terræ nullam fertilitatem habenti nihil optimus agricola profuerit... In solo fœcundo plus cultor, quàm ipsa per se bonitas soli efficiet. *Ibid.*

5 Stylus optimus dicendi magister. *Cic.*

succès. C'est pour cela que tous les Traitez de Rhétorique que nous avons de l'antiquité, ne sont presque que pour des hommes éclairez qui ont déja beaucoup d'usage. Loin donc de s'imaginer alors que l'Eloquence purement naturelle pût arriver jamais à rien d'achevé, on concevoit au contraire que l'Art développe les talens qu'il ne peut donner, qu'il les polit, qu'il les fortifie, & qu'il les améne à la plus haute perfection. Car il n'en fournit pas seulement des regles & des préceptes, mais ce qui vaut encore mieux, il nous conduit dans la lecture des bons Auteurs; il nous éclaire dans l'imitation; il nous dirige dans l'exercice; enfin il nous donne une idée nette, distincte & certaine de la vraye Eloquence, afin de ne s'y pas tromper.

Mais ce n'est pas le besoin seul que nous avons des préceptes, qui doit rendre utile cet Ouvrage, c'est encore la nécessité de choisir les meilleurs Maitres; puisqu'au jugement d'un Auteur de réputation, *une des causes les plus certaines du peu d'Orateurs qui réüssissent, & un grand obstacle à l'Eloquence, c'est qu'on y conduit les jeunes gens par de fausses routes. Ce n'est pas merveille*, ajoûte-t-il, *si les succès en sont si peu heureux, y ayant même des Maîtres qui promettent l'Art avec faste, & qui néanmoins ne le savent pas.* Un autre Auteur nous avertit qu'il faut bien du discernement dans la lecture des préceptes, parce que parmi ceux qui les ont donnez, les uns ont inventé, & les autres ont perfectionné; beaucoup ont mis des choses inutiles dans leurs livres, & quelques-uns n'ont pas touché les plus nécessaires. *Quelque-fois*, dit-il, *ils ont eu égard aux mœurs de leur siécle, & quelque-fois ils n'ont songé qu'à se contenter eux-mêmes. Ou la mort les a prévenus, ou il leur est survenu des affaires qui les ont empêchez de mettre la derniere main à leurs Ouvrages.* En faut-il davantage pour prouver la nécessité du choix, non-seulement entre les Maitres, mais aussi entre les choses qu'ils ont traitées?

Le Pere Rapin Réfl. sur l'Eloqu. n. 27.

Melch. Jun. Method. Eloq. comp. c. 6.

Inutilement diroit-on que le chemin est long par les préceptes (1): car premierement il est aisé de répondre avec un Auteur de bon sens, qu'on ne sauroit arriver à l'Eloquence par une voye plus courte ni plus sûre, que par celle des regles. En second lieu, Ciceron (2) nous assûre qu'on les apprend en peu de tems, ou qu'on ne les apprend jamais. D'ailleurs on ne peut guéres concevoir que le chemin de l'ignorance soit plus court. Ce ne sont que perpetuels égaremens; ou si le hazard vous conduit au but, vous y êtes sans le savoir; au lieu qu'un homme instruit a des principes pour le connoître.

La Mothe le Vayer, Consid. sur l'Eloq. pag. 196. in 12.

Cette

1 Longum iter per præcepta.

2 Ista discuntur facilè, si & tantum sumas quantum opus sit, & habeas qui docere fideliter possit, & scias etiam ipse discere.... Res quidem se meâ sententiâ sic habet, ut nisi quod quisque citò potuerit, numquam omnino possit perdiscere. *Cicer. 3 de Orat. n.* 87. 88. 89. 146.

Saint Augustin cite cet endroit comme s'il n'y étoit parlé que de la Rhétorique: Hanc artem nisi qui citò potuerit, numquam omnino posse perdiscere. *L. 4. de Doct. Christ.*

Cette connoiſſance eſt non-ſeulement utile aux Orateurs, ou à tous ceux qui compoſent, mais à tous ceux qui jugent des Ouvrages d'autrui; & où ſont ceux qui n'entreprennent pas d'en juger? Tout le monde croit s'y connoître. Cependant que dit un fameux Critique de ces prétendus Connoiſſeurs? J'admire, dit-il, (3) leur impudence, ou leur aveuglement, ou même tous les deux; puiſqu'ils s'ingerent hardiment de décider de la bonté d'un diſcours, non-ſeulement ſans experience, mais, qui pis eſt, ſans étude, ſi nous n'appellons étude la lecture précipitée de quelques pages de préceptes. Auſſi ſont-ce des gens, continue-t-il, à trouver bon qu'on diſe tout du même ſtyle (4), & qu'on traite du même ton les grands & les petits ſujets, les Lettres & les Harangues, la Phyſique & la Morale, les choſes de pure curioſité, & celles de pratique. C'eſt ainſi qu'ils en uſeroient eux-mêmes, s'ils ſe mêloient de compoſer; & en cela il n'y a rien qui doive nous étonner. On riſque tout, quand on ne voit point ce qu'on riſque; au lieu qu'un habile homme, circonſpect & retenu dans ſes compoſitions, ne l'eſt pas moins dans ſes jugemens, même après l'étude ſérieuſe des préceptes, & après le pénible exercice de la parole.

Deux remarques importantes que fait Monſieur Baillet, donnent du jour à la verité que je traite. L'une eſt, Que *l'Eloquence du Barreau n'a point encore été rencontrée en France telle qu'on la ſouhaiteroit abſolument*. L'autre eſt, Que *perſonne n'a pu juſqu'ici exprimer bien nettement ce que l'on demande*. Je n'examinerai point ſi la premiere eſt vraye, ni quelle en peut être la cauſe; mais ſi la ſeconde l'eſt, je ne fais nulle difficulté de dire qu'il n'y en a point d'autre raiſon que l'ignorance de l'Art. Quiconque le ſauroit à fond, ſauroit en même tems ce qui fait le bon, le médiocre, & le mauvais Orateur; & examinant ſur cette idée nos Avocats, ou il reconnoîtroit nettement quel eſt ce degré de perfection qu'on cherche en eux, & que l'on n'y trouve point; ou il ſeroit en état de montrer que ce n'eſt que par un injuſte dégoût qu'on les blâme. *Jug. des Sav. t. 1. p. 116.*

C'eſt ainſi qu'avant Ciceron, l'Eloquence du Barreau avoit été très-imparfaite à Rome, ſans qu'on pût dire ce qui manquoit aux plus fameux Orateurs. Ciceron parfaitement inſtruit, le vit d'abord. Il fit en ſorte que ce défaut ne ſe trouvât pas dans ſes harangues, & il exprima enſuite très-nettement dans ſes préceptes ce que c'étoit. *De clar. Orat. n. 322.*

Monſieur Baillet lui-même ne dit-il pas, que dans la préférence qu'on a voulu donner à M. Patru ſur Monſieur Le Maître, le Public n'a point crû que l'Eloquence dût ſe terminer à la politeſſe du diſcours; qu'il a demandé *Ubi ſup.*

3 Quo magis miror quorumdam, impudentiam dixero, an temeritatem, an &c.... intrepidè judicant inexercitati, & quidem ex brevi aliqua & tumultuaria pagellæ unius aut alterius lectione. &c. *Lud. Vives de Cauſ. corruptarum artium. l. 4. p. m. 401.*

4 Ergo videas eos eâdem dictione conſcripſiſſe res magnas, parvas, Epiſtolas, Orationes, Phyſica, Moralia, Forenſia, &c. *Ibid.*

mandé de l'élevation & de la force; en un mot qu'il a voulu un Orateur, & non pas un Grammairien? Assûrément c'est déja dire quelque chose; mais nous trouverons des Maîtres parmi ceux dont nous parlerons, qui diront tout, & qui le diront nettement.

Balzac, tom. 2. p. m. 513. Ecoutons cependant un des grands Maîtres de notre Langue, rempli de belles connoissances, à qui, de l'aveu de tout le monde, notre Langue a beaucoup d'obligation. Voyons comment il parle, & si c'est toujours selon la science. *Il y a*, dit-il, *deux sortes d'Eloquence, l'une pure, libre & naturelle; l'autre figurée, contrainte, & apprise. La premiere est l'Eloquence du monde; la seconde est l'Eloquence de l'Ecole. La premiere est pour le commerce de la vie; la seconde est pour les Chaires & pour les Barreaux. La premiere n'a rien que le sens commun & la bonne nourriture ne puisse dicter; l'autre conserve l'odeur & la teinture tant des Livres, que des Sciences.* Sans manquer à ce que l'on doit à ce celebre Ecrivain, on peut dire que dans l'endroit que je cite, il y a quelque chose qui n'est pas juste. En effet l'Eloquence de la Chaire & du Barreau, quoiqu'apprise, n'a pourtant rien de *contraint*. Elle est toute aussi *pure*, toute aussi *libre* & aussi *naturelle*, que celle qu'on n'a point apprise. Balzac n'y a pas assez pensé, quand il a dit que c'est *l'Eloquence de l'Ecole*; car si par l'Eloquenee de l'Ecole, il n'entend qu'une *Eloquence acquise par l'étude*, il n'a pas dû la qualifier de *contrainte*, puisque l'Art ne tend qu'à l'imitation de la Nature: & s'il entend par ce terme *une Eloquence de Déclamateur ou de Sophiste*, il n'a pas dû dire que c'est *l'Eloquence des Chaires & des Barreaux*. Je vais plus loin. Ce terme d'*Eloquence de l'Ecole*, se prend d'ordinaire en mauvaise part, & signifie, non pas seulement une Eloquence acquise par le travail, mais une mauvaise Eloquence, ou du moins *une Eloquence d'ostentation*, opposée *à l'Eloquence qui est d'usage* dans les Déliberations & dans les Plaidoyers. Cette Eloquence d'usage conserve quelquefois *l'odeur des Livres*, comme dit Balzac, *& la teinture des Sciences*; mais c'est avec tant de moderation, qu'elle paroit toujours *ne rien avoir, que le sens commun & la bonne nourriture ne puisse dicter*: elle suit ce que les Arts & les Sciences ont de subtil; en un mot, elle a les mêmes caracteres que l'Eloquence du monde, & ne lui est pas opposée comme une espece differente. C'est un grand exemple que je cite: mais il ne falloit pas une moindre autorité pour montrer qu'avec beaucoup de genie & avec de grandes lumieres, on peut encore quequefois ne pas parler exactement de l'Art, soit faute d'y faire attention, soit faute de l'avoir assez approfondi.

Un homme instruit ne tombe point dans le défaut où tombe le commun des hommes, de loüer ou de blâmer dans le discours le bon & le mauvais également, sans le connoître. On ne le voit point condamner ou le Sublime ou le Brillant en general, ou le Pathétique, ou même toute l'Eloquence, sans pouvoir dire ce qu'il condamne.

Les

Les ignorans quand ils la blâment, la regardent comme l'art de tromper les hommes, & c'est l'art de mettre la verité dans son jour. Ils la croyent fort coupable quand elle excuse un criminel, ou qu'elle le tire d'affaire, & elle ne l'est pas plus quelquefois qu'un bon ami qui obtient sa grace. Ils condamnent le Sublime & le Brillant, sous prétexte de vanter la Simplicité & l'Eloquence naturelle; & ils ne voyent pas que le vrai Sublime & le vrai Brillant en leur place, sont aussi naturels, que la Simplicité l'est en la sienne; & même que la Simplicité est quelquefois inséparable du Sublime. Ils blâment les passions dans le discours; cependant, outre que ce sont quelquefois les mouvemens du cœur les plus vertueux, ce sont, à parler generalement, des choses fort indifférentes. Ils s'imaginent qu'il ne faut que prouver la verité aux hommes; & ils confondent en cela l'Orateur & le Philosophe.

Ce qui les trompe, c'est qu'on a vû d'heureux Genies qui ont pû être l'un & l'autre; ou que l'un & l'autre paroissent n'avoir qu'un seul & même but, qui est de rendre les hommes vertueux & raisonnables. Mais la distance entre l'Orateur & le Philosophe est infinie.

Le premier n'a à faire qu'à des esprits dociles, & à des disciples volontaires, à des gens libres de passions, & qui ne demandent qu'à s'instruire dans le loisir dont ils jouissent. Le second au contraire trouve des passions & des interêts à combattre; il a à vaincre des cœurs rebelles; ce qui rend les fonctions & les manieres du Philosophe & de l'Orateur bien différentes, outre la différence de la matiere qui les occupe.

Car la Verité qu'ils servent l'un & l'autre, toujours une en elle-même, n'est pas la même à leur égard. Pour le comprendre, il faut savoir que la Verité est une Reine, qui, comme les grands Princes, a des Ministres de plusieurs sortes; les uns pour expliquer les matieres difficiles, generales & de spéculation; les autres pour traiter les choses communes, particulieres, & qui sont de pratique, & celles-ci sont le partage de l'Eloquence. Ainsi la Verité qui occupe les Orateurs, n'est point cette fille du tems si recherchée des Philosophes; ce n'est point cette Verité fugitive qui se tient cachée au fond du puits; c'est au contraire celle qui se tient sur les chemins & dans les places publiques, qui se présente à tout le monde; parce que le peché même ne l'a point effacée de l'esprit des hommes, quoiqu'il en ait presque anéanti l'amour qu'il est question de faire revivre. En un mot, il n'entre de Philosophie dans un Discours oratoire, que celle qui consiste dans la fermeté d'ame, dans la justice, dans la constance, dans la fidelité & dans le bon sens; ou si l'on veut, celle qui porte les hommes à être raisonnables & vertueux.

Proverb. c. 1. v. 20, 21.

Voilà sur quoi, ainsi que sur beaucoup d'autres points de doctrine également importans, on trouvera, comme je l'espere, des éclaircissemens dans ce Recueil, parce que les Maîtres s'en sont expliquez, & que je rapporte le précis de ce qu'ils ont dit. Ce qui ne peut manquer d'ê-

tre d'usage, puisque l'experience nous fait connoître que toutes ces choses, quelque importantes qu'elles soient, s'effacent pourtant de l'esprit des hommes, si l'on n'a soin d'en rafraîchir la memoire.

Après cela, quand même on ne voudroit ni être Orateur, ni juger des ouvrages des autres, la connoissance des Maîtres de l'Art, ainsi que celle des Orateurs, ne laisse pas de donner à ceux qui savent s'en servir, un grand avantage pour le commerce du monde, soit pour connoître les hommes, soit pour savoir vivre avec eux. C'est ainsi du moins qu'en a jugé un Ecrivain désinteressé, lequel parlant de ceux qui ont traité de la Politique, ne fait nulle difficulté de dire qu'outre les Auteurs qui ont parlé expressément de cette matiere, il y en a d'autres qui n'en parlent pas moins pertinemment, & qui en donnent d'aussi beaux préceptes, & aussi à propos, que ceux qui ne parlent d'autre chose. Ce sont sur-tout les Orateurs, à ce qu'il dit, ainsi que quelques Poëtes. Il ajoûte qu'il faut n'avoir pas la moindre teinture *de leurs divins ouvrages*, (ce sont ses termes) pour ne pas voir que leurs pensées, leurs expressions, les ressorts qu'ils font joüer, & tout leur art, n'ont pour principes que les maximes les plus certaines de la Politique. En quoi, dit-il, il n'y a rien qui doive nous paroître merveilleux, puisque c'étoit, comme l'on sait, les Orateurs qui dans Athénes & dans Rome manioient les plus importantes affaires, & gouvernoient la République. D'où il conclut qu'avec leurs Harangues, il faut lire encore les bons Traitez de Rhétorique. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce sont d'excellens Traitez de sens commun, s'ils sont bien faits; & qu'au jugement d'un Critique que j'ai déja cité, *s'il est question de se rendre l'esprit net, droit, pénétrant, c'est moins par l'étude de la Logique qu'on y réüssit, que par l'étude, par exemple, de la Rhétorique d'Aristote, jointe au fréquent commerce des bons livres, dont la lecture imprime à l'esprit une justesse de sens, qui ne s'acquiert point sans cela.*

Bibliog. Polit. contract. p. 62. In Bibliog. Histor. Polit. de Boeclerus.

Le Pere Rapin, Refl. sur l'Eloq. n. 11.

Quoiqu'il en soit, il ne m'en falloit pas tant pour m'encourager à cet Ouvrage, & me le faire travailler avec tout le soin possible, en prenant avis de plusieurs personnes éclairées, dont je mettrois ici les noms si je ne les avois mis dans le corps du livre. De sorte que pour finir cette Préface, je n'ai plus qu'à marquer l'origine de la Rhétorique & le nom des Maîtres les plus célebres qui ont écrit de cet Art en Grec ou en Latin, afin d'entrer ensuite en matiere, en commençant par les Grecs, & de continuer par les Latins, sans m'arrêter aux divers noms ou de *Rhéteurs*, ou de *Sophistes*, qu'on leur a donnez. Monsieur Baillet a assez parlé du dernier, & il me suffit d'observer que ces deux titres ont eu long-tems l'idée que nous attachons aux termes d'*Orateur*, de *Savant*, ou de *Maître d'Eloquence*. Ils ont dégeneré dans la suite, & n'ont plus signifié que les *moindres Orateurs*, qu'on a aussi appellez *Déclamateurs*. Ce n'est pas dans ce dernier sens qu'il faut prendre ici le nom de *Rhéteur*, sur-tout quand il s'agit de ces Maîtres respectables de l'antiquité. Il faut le prendre generalement pour un Maître d'Eloquence. Il n'y aura que les circonstances particulieres qui le détermineront quelquefois à un mauvais sens.

P. 50.

Jugem. des Sav. t. I. p. 59.

A

A l'égard de l'origine de cet Art, si l'on ne veut point remonter jusques au tems héroïque & fabuleux, où les Poëtes placent déja des Orateurs * & des Maitres ** de l'art de persuader, la Rhétorique doit sa naissance à Empedocle (1) de Sicile. Ce Philosophe en conçut les premieres idées. Corax son disciple, & Tisias disciple de Corax, furent les premiers qui en donnérent des Traitez. * Gorgias plus jeune qu'eux, éléve néanmoins d'Empedocle, & leur Emule dans la profession, eut une grande vogue (2) au milieu d'une longue suite de Maîtres célebres qui furent ses contemporains, parce qu'il vécut très-long tems. De ce nombre étoient Thrasymaque, Prodicus, Protagore, Hippias, Alcidamas, Antiphon, Polycrate, Theodore de Byzance, sans parler de Socrate, qui fut le fleau de Gorgias.

Cic in Brut. n. 40. Quint. l. 2. c. 17.
** Ulysse, Nestor, &c.*
*** Phœnix.*
Cic. l. de Orat. n. 91. in Brut. n. 46. Quintil. l. 3. c. 1.
Satyrus apud Laërt. in Emped. p. m. 228.
Quintil. l. 3. c. 1.
Apud Platon. in Gorgia.

Tant de Maîtres en produisirent beaucoup d'autres, parmi lesquels on trouve Isocrate, Aristote, Theodecte, Theophraste, Athénée, Molon, Areus, Cécilius, Denys d'Halicarnasse, Apollodore de Pergame, & Theodore de Gadare. Quelques-uns d'entr'eux firent Secte comme les Philosophes, par la difference ou de leur goût, ou de leur methode, ou de leurs sentimens.

Pour ce qui est des Romains, Caton le Censeur est le premier qui ait écrit de cet Art. L'Orateur Antoine donna ensuite un petit Traité sur cette matiere; mais l'honneur de donner des chefs-d'œuvres étoit réservé à Ciceron, afin qu'il fût le modéle des Maîtres, comme il l'étoit des Orateurs. Sa gloire, après tout, n'empêcha point que plusieurs n'écrivissent encore sur le même sujet, parmi lesquels on peut dire que Quintilien est sans contredit celui qui le suit de plus près. Il y a même des Critiques qui ne font pas difficulté de le lui préferer.

C'est de cet illustre Rhéteur que j'ai tiré ce dénombrement des Maîtres les plus célébres, sans y comprendre pourtant tous ceux qu'il y a compris, & sans avoir dessein de parler de tous ceux que j'ai citez. Il y en a beaucoup dont les ouvrages se sont perdus, & dont il n'y auroit d'ailleurs rien de fort curieux à dire. Mais je parlerai de plusieurs qu'il n'a point nommez, soit parce qu'il ne l'a pas jugé à propos, soit parce qu'ils sont posterieurs. Pour une plus grande commodité, je donne ici une liste de ceux qu'il contient. Que si j'en mets quelques-uns qu'on ne peut proprement regarder comme des Maîtres de Rhétorique, j'expliquerai en parlant d'eux, ce qui peut en quelque façon les faire regarder comme tels, c'est-à-dire, les secours & les préceptes qu'on y trouve pour l'Eloquence. Je commencerai par Platon: voici auparavant la liste.

1 Πρῶτος εὗρε τὴν Ῥητορικήν. *Aristot. apud Laërt. in Emped. & in Zen.*
2 Cum multis simul floruit. *Quint. ibid.*

TA-

TABLE
DES NOMS DES AUTEURS

Contenus dans le Tome VIII.

Fin de la Table des Auteurs.

LES



LES

MAITRES D'ELOQUENCE.

PLATON

Philosophe Athénien, mort la 1. année de l'Olympiade CVIII. *la* 348. *avant la naissance de Jesus-Christ; âgé d'environ* 82. *ans.*

Platon. Si je mets Platon au nombre des Maîtres de Rhétorique, il y a des Anciens & des Modernes qui l'y ont mis avant moi, entre autres Ciceron, Paul Beni, & le Pere Rapin. Ils se sont fondez dans leur jugement sur ce que ce Philosophe a écrit de cet Art en divers endroits de ses Ouvrages, sur tout en deux de ses Dialogues, l'un intitulé Phédre, l'autre Gorgias, du nom d'un des Interlocuteurs que l'Auteur y fait parler avec Socrate. Son dessein dans Gorgias, selon la remarque de Quintilien, est de réfuter ce que les autres pensent de la Rhétorique, au lieu que dans Phédre il établit ce qu'il en pense lui-même.

Instit. Orator. l.2. c.15.

Compar. de Demosth. & Cic. p.6.7.8.

Le Pere Rapin trouve Platon *toûjours grand dans ses desseins, toûjours élevé dans sa maniere, toûjours admirable dans son ordonnance & dans son execution*: de sorte *qu'il se fait des projets plus vastes de tous les Arts & de toutes les Sciences, que les autres qui en ont traité après lui.*

Le jugement du Pere Rapin peut se justifier par le Dialogue de Phédre, où en effet il y a du grand, du sublime & du merveilleux, dans la maniere dont Platon s'y prend pour instruire l'Orateur. Car comme la beauté du discours est un des caracteres les plus sensibles de l'Eloquence, & que, quand un Ouvrage nous plaît, la premiere chose qui se presente, c'est de dire, *cela est beau*, sans trop savoir quelquefois ce que l'on dit, il entreprend d'expliquer en quoi consiste cette veritable beauté. Pour nous en donner une idée, il remonte jusques à la premiere source, posant pour principe que Dieu seul est beau par lui-même, & que la vraye beauté parmi les hommes, est celle des ames qui s'attachent à Dieu d'esprit & de cœur par l'étude de la Sagesse & par l'amour de la Vertu. Platon.

La vraye beauté néanmoins se trouve aussi dans le discours, parce qu'il est l'image de la Raison; comme elle se trouve dans la Raison, parce qu'elle est l'image de Dieu. Mais il n'y a, selon Platon, ni raison hors de la verité & de la vertu, ni image de la raison dans un discours, si la vertu & la verité ne l'animent, & si outre cela il n'y a du dessein, de l'ordre, de la conduite, de la convenance avec ce que l'on traite, sans quoi les ornemens & les brillans de l'expression ne sont que de fausses beautez.

Ce que Platon demande par cette haute idée qu'il nous donne de l'Eloquence, il l'explique lui-même. C'est un genie

Platon. superieur par son élevation & par son extrême justesse; c'est une science presque generale de toutes choses; c'est un exercice continuel de la parole; c'est enfin le discernement des esprits, parce que l'habileté de l'Orateur n'est autre chose que l'art de tourner les volontez comme il lui plait.

Le genie & la science donnent les idées des choses pour les définir, & en font connoître les especes ou les parties, tant pour les diviser, que pour les ranger. Par la définition du sujet, on donne un centre à toutes les parties du discours, on y répand la lumiere, on en bannit les choses étrangeres, on fixe l'esprit de l'auditeur, & l'on donne un fondement solide à toutes ses preuves. Par la division, on distingue dans son objet, comme dans un corps, la droite & la gauche, le fort & le foible, le bon & le mauvais, ou même diverses vertus, ou au contraire differens vices. Platon comprend toutes ces choses quelquefois sous le nom de la Dialectique, faculté admirable dans son sens, & telle en un mot, que, si quelqu'un la possedoit de la maniere qu'il la conçoit, il le regarderoit, dit-il, non seulement comme un grand homme, mais comme un Dieu. *Dans Phèdre p. 262.*

Pour ce qui est du discernement des esprits, on se rend capable de le faire par une étude serieuse du monde. C'est-là qu'on apprend à connoître les hommes, malgré les voiles dont ils se couvrent pour se déguiser, & à distinguer les temps, soit de se taire ou de parler, soit d'être concis ou diffus, soit d'exciter la pitié ou la colere, soit d'employer la force du discours ou la douceur. *Voilà*, dit-il, *ce que c'est proprement que l'Art, & ce que les Maîtres, les Orateurs, tous ceux qui écrivent doivent savoir, s'ils aspirent à la perfection.* D'où il conclut (1) que *ce n'est pas une petite affaire que l'Eloquence, mais une chose qui demande un très-grand travail, dont même le succès est fort douteux.*

S'il y a du grand dans toute cette doctrine de Platon, il n'y en a pas moins dans la vûë qu'il veut que l'Orateur se propose. *Ce n'est*, dit-il, *ni pour la gloire de bien dire, ni même pour celle de bien faire, qu'il faut risquer tant de peine; c'est dans la vûë de plaire aux Dieux, qui sont nos maîtres, & à qui on plait en faisant bien; au lieu que tous les hommes sont leurs esclaves, & qu'on ne doit pas se mettre beaucoup en peine de leur plaire.* Ne semble-t-il pas vouloir dire, qu'on ne leur plait souvent qu'en faisant mal? C'étoit la pensée d'un autre Philosophe, qui prouvoit qu'*on ne devoit point se mêler des affaires de la République*; parce que, *si on y agit bien, on offense les hommes; & si on y agit mal, on offense les Dieux.* Platon. *Ibid p. 273.*

L'élevation de Platon paroît encore dans les deux modeles qu'il veut qu'on ait devant les yeux lorsqu'on aspire à l'Eloquence, c'est Periclès & Isocrate. Le premier étoit en effet un modele pour les discours d'usage, que sont ceux qui ont à parler en public; le second en est un aussi pour les discours d'apparat, sur tout quand on ne les fait pas pour les prononcer. A la verité les Ouvrages de Periclès ne sont pas venus jusqu'à nous, & nous savons seulement qu'on trouvoit dans son éloquence des éclairs & des foudres, la vertu de porter le trouble dans l'ame, & de laisser des aiguillons dans le cœur, lesquels mettoient toute la Grece en mouvement: mais nous avons les Ecrits du dernier, & par l'éloge magnifique qu'en fait Platon, on pourra juger de son goût lorsque je parlerai d'Isocrate. *A la fin de Phèdre.*

Avant que de nous proposer ces grands modeles, il se donne un relief merveilleux dans le procès qu'il fait à des Orateurs, qui, selon lui, ne sont point à suivre, & à des Maîtres qu'il ne faut point écouter: dans l'un & dans l'autre genre il s'en prend à ce qu'il y a de plus celebre, & s'éleve fort au-dessus de tous, par la beauté de la critique qu'il en fait.

Pour

1 ἡ ἐμπειρίη φαίνεται ἔργον. p. m. 271. Ταῦτα δὴ οὐ μή ποτε κτήσηται ἄνευ πολλῆς πραγματείας.

2 Omnis quæ suscipitur aliqua de re disputatio, debet à definitione proficisci, ut intelligatur quid sit id de quo disputetur. *Cic. 1. de Offic. ex Plat. in Phæd.*

3 Κακὰ τ' ἀγχάλως, τά τ' ἐναντία κακῶς.

Platon. Pour ce qui est des Orateurs, il frappe particulierement sur Lysias; & ce n'est point par quelque endroit foible qu'il attaque ce fameux Orateur; mais c'est sur un discours qui passoit pour un chef-d'œuvre. Il le rapporte tout entier, & par un trait des plus hardis, il nous propose sur le même sujet un discours de sa façon, tel qu'il croit que Lysias l'auroit dû faire. Il ne trouve dans le premier que de vains ornemens, qui flattent l'oreille & n'expliquent point son sujet. Il y trouve d'ennuyeuses redites, propres peut-être à montrer dans l'Auteur une assez grande fecondité d'expressions, mais aussi une égale sterilité de pensées. Il ne trouve point que Lysias donne les vrayes raisons de ce qu'il avance; il prétend même qu'il n'avoit garde de les donner, n'ayant pas eu soin de poser d'abord l'idée de son sujet, qui pouvoit seule les lui fournir. Il trouve enfin que *Dans Phéd, p. 204.* ce discours n'est qu'un amas de pensées jettées au hazard; au lieu qu'à ranger naturellement un sujet, il y a un commencement, un milieu, une fin, qui ne sauroient changer de place. Au contraire, dans le discours de sa façon qu'il oppose à celui de Lysias, il nous donne d'abord l'idée de sa matiere, afin qu'on sache de quoi il s'agit; & il pose pour maxime que c'est la methode qu'il faut (2) garder en toutes choses. Il divise cette même matiere en ses especes, afin qu'il n'y ait point de méprise dans l'application de ce qu'il dira; & il dispose tellement ses pensées, qu'elles ne font qu'un même tout, mais un tout qui a de l'ame & de la vie, dont on ne peut déranger les parties sans les gâter. Les mouvemens n'y paroissent qu'après la preuve; & ses pensées, par un enchaînement naturel, se produisent les unes les autres jusques à la péroraison, qui en contient une juste récapitulation.

C'est une preuve que ce Philosophe n'étoit point ennemi de la Rhétorique: quelques-uns néanmoins l'ont crû, parce qu'il se mocque encore de divers Rhéteurs celebres, de Gorgias, de Thrasymaque, de Theodore & de bien d'autres: *Platon, Dans Phéd, p. 267.* mais il s'en mocque, parce qu'ils ne sont pas assez habiles, selon lui, & que toutes leurs regles ne pouvoient conduire à rien de meilleur que ce qu'avoit fait Lysias. Aussi les raille-t-il tous finement, les uns avec leurs préceptes sur l'Exorde, la Narration, la Preuve, l'Amplification; les autres sur les explications vives & sur les digressions qu'ils demandoient; les autres sur la préference du vraisemblable au vrai, sur leurs maniéres de faire paroître grandes les petites choses, & petites les grandes; d'exprimer les anciennes (3) par des tours nouveaux, & les nouvelles comme auroient fait les Anciens; de se faire un style trop concis ou trop diffus, sans savoir garder un juste milieu; les autres enfin sur leurs merveilleuses figures de Rhétorique, ausquelles ils donnoient les grands noms de *Diplasiologie*, *Gnomologie*, *Iconologie*, *Orthoépée*, *Evépée*, &c. à l'occasion desquels il jette sur leurs inventeurs un si grand ridicule, & mêle tant d'esprit & tant d'éloquence dans ce qu'il dit, qu'il est fort difficile de ne pas donner dans son sens.

Telle est la nature de la Rhétorique; on ne sauroit la blâmer avec quelque succès, qu'on ne mette en usage dans son discours les mêmes choses qu'on y veut détruire. C'est ainsi que, dans Cice- *1. de Orat. n. 211. ad n. 263.* ron, Antoine fait un discours très-éloquent pour donner une idée assez basse de l'Eloquence, & l'opposer à l'idée magnifique que Crassus en a d'abord donnée. Ce qui fait dire à Crassus (4) qu'Antoine a representé l'Orateur comme un homme du plus bas étage. Au fond Antoine & Platon ne cherchent qu'à se divertir. Platon le marque lui même (5), aussi-bien qu'Antoine (6). Et la matiere y est fort propre, puisqu'il n'y a rien de si important dans l'Eloquence, qui, à le prendre dans les préceptes, ne soit, de

4 Remigem aliquem aut bajulum Oratorem descripseras. 2. *de Orat. p. m.* 141.

5 Οὐκοῦν ἤδη πεπαίσθω μετρίως ἡμῖν τὰ περὶ λόγων. *p. m.* 278.

6 Heri enim hoc mihi proposueram ut hos à te discipulos abducerem. Nunc, Catulo audiente, videor debere non tam pugnare tecum, quàm quid ipse sentiam dicere. 2. *de Orat. p. m.* 141.

Platon. de l'aveu des connoisseurs, autant susceptible de ridicule, si l'on veut s'en mocquer, qu'il est digne d'admiration, lorsqu'il est mis en œuvre & executé à propos.

Ainsi les railleries de Platon ne le rendent que plus digne des éloges que Ciceron lui a donnez. Cet Orateur si capable d'en juger, le regarde (1) comme un excellent Maître, soit pour connoître la verité, soit pour la persuader. Il merite le premier éloge par la beauté de son esprit, par sa pénetration, par son étenduë, jointes partout à une methode admirable d'approfondir les questions. Il merite le second par l'élegance premierement & par l'élevation de son style, ce qui le fait aussi regarder comme un grand Orateur; & en second lieu par l'importance & par l'utilité de ses préceptes.

Rien n'est plus instructif en ce genre, que de mettre comme il a fait, le bon & le mauvais, ou l'excellent & le mediocre vis-à-vis l'un de l'autre, afin qu'on puisse en juger, la vraye idée du beau s'imprimant bien davantage, lorsqu'on a fait quelque attention sur ce qui n'en a tout au plus que l'apparence.

Rien n'est aussi plus utile, que de nous faire concevoir comme des badineries tous les préceptes de Rhétorique qu'on donnoit alors aux enfans; à moins qu'on ne s'en fasse une autre idée, & qu'on n'en fasse un autre usage que ne faisoient les Rhéteurs qu'il attaque. Ces Rhéteurs regardoient leurs préceptes comme ce qu'il y a de plus parfait dans l'Art oratoire; & Platon, non plus que Ciceron, ne les regarde que comme une préparation (2) à des préceptes plus importans. Ces Rhéteurs n'exigeoient ni le genie, ni les belles connoissances, ni l'exercice, Platon au contraire soûtient qu'il est impossible qu'un homme devienne Orateur, si l'une de ces trois choses lui manque. Enfin, selon Platon, il faut connoître le caractere de ceux à qui on parle, afin de leur proposer nos pensées d'une maniere convenable, comme le Medecin (3) doit savoir le temperament de ses malades, pour varier ses remedes, & n'appliquer à chacun que ceux qu'il faut. C'est pour cela que ce Philosophe demande dans l'Orateur, comme nous l'avons vû, une grande experience du monde: c'est de quoi les Rhéteurs prétendoient dispenser leurs disciples par la vertu de leurs préceptes. C'est un fait difficile à croire; mais Lucien nous en confirme la verité, en se mocquant, comme Platon, de ces Sophistes.

Phed. p. m. 266. — *Platon.* — *In Praeceptore Rhetorum.*

Platon, au jugement de Longin, nous a encore enseigné une autre route, qui peut nous conduire à l'Éloquence, si nous ne voulons point la negliger. Quelle est cette route? C'est l'imitation & l'émulation des Poëtes & des Ecrivains illustres qui ont vêcu avant nous. En effet ce Philosophe, grand imitateur d'Homere, dit Longin, est venu comme un nouvel Athlete, disputer de toute sa force le prix à Homere même, c'est-à-dire, à celui qui étoit l'admiration de tous les siecles précedens. Et, si nous en croyons Athénée (4), Platon a été le rival des Auteurs mêmes de son tems, entre autres de Xenophon, ou, pour mieux dire, ces deux grands Génies se sentant tous deux de la force, ont été rivaux l'un de l'autre.

Dans le Traité du Subl. c. 11.

Ces combats sont d'autant plus glorieux, qu'on peut même y être vaincu sans honte: mais Platon, à ce qu'on prétend, n'y va pas toûjours de bonne foi, & s'attache non-seulement à faire mieux que ceux qu'il veut surpasser, mais à les décrier par des calomnies. C'est ainsi, dit-on, qu'il en use à l'égard des Orateurs & des Maîtres, sur-tout dans son Gorgias.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que, dans ce Dialogue, ce Philosophe distingue quatre Arts utiles à la vie, deux pour le corps, & deux pour l'esprit, lesquels se répondent les uns aux autres. Pour le corps, il distingue la *Gymnastique*, qui par des exercices bien entendus entretient la

In Gorg. p. m. 464. 461.

1 Ille non intelligendi solùm, sed etiam dicendi gravissimus auctor & magister Plato. *Cic. in Orat. n. 10.*
2 Τὰ πρὸ τῆς τέχνης, *Artis apparatus.*

3 Sicut Medico diligenti, priusquàm conetur ægro adhibere medicinam, non solùm morbus ejus cui mederi volet, sed etiam consuetudo valentis, & natura

Platon. la santé ; & la *Medecine*, qui guérit les maladies. Pour l'esprit, il distingue l'Art de dicter de sages Loix, ou la *Sageſſe*, qui par ſes leçons entretient la santé de l'ame ; & la *Juſtice*, qui en arrête les paſſions ou les maladies. Les Arts pernicieux qui contrefont ces Arts utiles, par rapport au corps, ſont premierement la *Compoſition des fards*, qui prétend imiter la Gymnaſtique, & qui, avec du rouge ou du blanc, donne au teint une beauté que la nature lui a refuſée, ce qui n'eſt qu'un faux embonpoint ; en ſecond lieu l'Art *des Cuiſiniers*, vrais ſinges des Medecins, & qui, avec une ſimple routine de ce qui flatte le goût, préſentent des mets quelquefois très-délicieux & très-nuiſibles en même tems à la ſanté. Par raport à l'ame, un Art pernicieux, c'eſt d'un côté la *Sophiſtique*, qui fait à l'eſprit ce que la compoſition des fards fait au corps, c'eſt-à-dire, qu'elle impoſe par une vaine apparence de ſageſſe ; d'autre côté c'eſt la *Rhétorique*, qui, ſous un maſque de juſtice ou de verité, imite en ſa maniere les Cuiſiniers, & empoiſonne, pour ainſi dire, les auditeurs, parce qu'elle ne s'étudie qu'à leur dire ce qui les flatte, & non ce qui leur eſt ſalutaire. Telle eſt la fameuſe comparaiſon que Platon fait de l'Eloquence avec l'adreſſe des Cuiſiniers, & l'idée par conſequent qu'il ſemble donner tant des Maîtres que des Orateurs. Il les accuſe non ſeulement d'ignorance, de vanité & de folie ; mais de méchanceté & d'injuſtice.

Car, au lieu de renfermer leur Art dans les bornes de ſon objet, qui ſont les diſcours d'uſage dans la vie, leur vanité, ſi on en croit ce Philoſophe, ne lui donnoit aucunes bornes, prétendant qu'il rendoit capable de parler de toutes choſes, & d'en parler mieux que ceux qui les enſeignent. *Admirez*, dit

In Gorg. dans Platon l'un de ces Rhéteurs, *combien, par le moyen de l'Art que nous enſeignons, les études ſont abregées ! Diſpenſé de rien apprendre, quand il ſait nôtre Art, un homme eſt en état de parler de tout !* Cependant que ſait le fanfaron qui parle ainſi ? il ne ſait pas même dire ce que c'eſt que cet Art, ſinon qu'il eſt le plus beau de tous, & que ſon uſage eſt de parler des plus grandes choſes. Telle eſt ſon ignorance & ſa vanité. Son crime eſt d'être perſuadé & d'enſeigner qu'on n'eſt en ce monde que pour ſatisfaire ſes paſſions ; & d'employer ſes talens, non pas à trouver des tours pour faire goûter aux hommes des veritez utiles, mais à ne rien dire que ce qui peut leur plaire afin de faire fortune. Platon conclut que ce n'eſt donc qu'une lâche flatterie que l'Eloquence, & qu'elle n'eſt pas un Art. Il ne faut point d'art en effet à un Cuiſinier qui ne cherche qu'à flatter le goût. Il lui faudroit un art, s'il vouloit ne préſenter que des alimens & des aſſaiſonnemens ſalutaires, parce que l'agréable & l'utile n'étant pas la même choſe, il n'appartient qu'à l'Art de diſcerner les agrémens utiles de ceux qui ſont pernicieux. Il lui faudroit auſſi le courage du Medecin, qui oſe préſenter le remede, quelque déſagréable qu'il ſoit, s'il ne peut faire autrement. [Platon. — In Gorg. p. m. 495. — Ibid. p. 501.]

On voit le ſens du Philoſophe. Ce n'eſt pas l'Eloquence en general qu'il condamne ; c'eſt une Eloquence ſcelerate dans ſes deſſeins, qui ne ſongeoit qu'à ſe ſatisfaire contre les regles ; oblique & inſidieuſe dans ſes maximes, qui ne viſoit qu'à tromper ; mal-inſtruite de ſes propres regles, juſqu'à ignorer la définition de l'Art & ſa veritable fin ; fauſſe dans ſes manieres, qui ne pouvoit ſe diſpenſer d'uſer de menſonges, & qui, à la place des ſolides beautez, ne pouvoit guéres qu'en ſubſtituer de frivoles. En un mot il en veut aux Maîtres & aux Orateurs de ſon ſiecle. *C'eſt*, leur dit-il, *votre conduite que je condamne, & la maniere dont vous vous y prenez pour réüſſir* (5).

Auſſi Quintilien ſe plaint-il qu'il y a des gens qui, pour juger de la Rhétorique, ſe contentent de lire quelques endroits de ce Dialogue aſſez mal-extraits (t), & [Inſtit. Orator. l. 2. c. 15.]

tura corporis cognoscenda eſt. *Cic. 2. de Orat. n. 186.*

4 Licebit intelligere ſplendidiſſimum Platonem æmulum Xenophontis non immeritò fuiſſe, vel potiùs &c. *Athen. l. 11. p. m. 504.*

5 Τοῦτον τὸν τρόπον ὃν ὑμεῖς πολιτεύεσθε.

Platon. (1), & qui, après les avoir lus, se mettent dans l'esprit que la Rhétorique, selon Platon, n'est ni un Art ni rien d'utile ; tandis que ce Philosophe s'attache par tout à l'Eloquence & qu'il en donne des regles ; tandis qu'on voit de lui l'Apologie de Socrate, l'Oraison funebre de ceux qui étoient morts au service de la Patrie, un autre Discours qu'il oppose à celui de Lysias, & un Eloge si magnifique de l'Eloquence d'Isocrate.

Oeuvres de Plat. tom. 1. p. 205. Le docte & celebre M. Dacier dit pareillement, que, *par la Rhétorique* que Socrate condamne dans ce Dialogue, *il est aisé de voir que* ce Philosophe *veut parler de cet Art qui n'a aucun égard à la verité, qui ne cherche que la vrai-semblance, & qui n'a d'autre but que d'orner & d'embellir un sujet.* M. Dacier croit pouvoir donner pour exemple de cet Art le *Panégyrique d'Helene dans Isocrate*, dans la pensée qu'il a que ce fameux Rhéteur *n'employe dans ce discours que les figures de la Rhétorique, & ne cherche ni les preuves ni les raisonnemens de la Dialectique:* sur quoi je crains que cet illustre Auteur ne soit allé & contre les sentimens que Platon avoit d'Isocrate, & contre ceux qu'il faut quelquefois avoir du Panégyrique.

In Gorg. p. 503. 504. Sans nous arrêter sur cela, ajoûtons que Platon reconnoît formellement une veritable Eloquence, qui n'a pour but que d'être utile & d'établir la verité & la justice (2). Ceux que ce Philosophe attaque la reconnoissent aussi ; mais ils la soûtiennent inutile, parce qu'elle ne sert point à s'avancer. Platon lui-même ne la croit pas d'un grand usage, mais c'est par d'autres raisons La premiere est, que les flatteurs la décrient aussi aisément dans l'esprit du peuple, qu'un Cuisinier décrieroit auprès d'un enfant malade, un Medecin qui ne le flatteroit point. La seconde est, que tous les hommes sont corrompus, & il faut être homme de bien pour soûtenir le caractere d'Orateur.

Avec tout cela Ciceron paroît croire que ce Philosophe condamne absolument l'Eloquence, & la tourne en ridicule. N'est-ce point en effet la pensée de cet Orateur, lorsqu'il dit sous le nom de Crassus : *Je lûs pour lors son Gorgias, & ce que j'y admirai le plus, c'est qu'en se mocquant des Orateurs, il se montre lui-même un Orateur merveilleux*? Platon. L. 1. de Orat. n. 47.

On peut répondre, que ces paroles ne contiennent pas le propre sentiment de Ciceron, & qu'elles expriment plûtôt le caractere du commun des hommes, qui ne s'instruisent que superficiellement des choses pour en juger. Neanmoins le Commentateur de Platon prend à la lettre ce que dit l'Orateur Romain, & il appelle de son jugement à Platon même, dont il rapporte des textes si clairs & si précis, qu'il faut ou ne les avoir pas lûs, ou n'y pas penser, ou prendre plaisir à se tromper soi-même ou à tromper les autres, pour soûtenir que Platon a regardé la Rhétorique comme une chose nuisible aux hommes. Et c'est sans doute sur ces fondemens que saint Augustin soûtient à Cresconius, que Platon n'a blâmé que la Sophistique, & que c'est cet art pernicieux qu'il a voulu bannir des Républiques.

Cependant on ne peut nier que ce Philosophe n'ait condamné l'Eloquence qui donne le faux pour le vrai, & le vice pour la vertu. Or le faux & le vice peuvent être ou dans les tours & dans les manieres, ce qui fait la Sophistique; ou dans les choses que l'on avance, ce qui fait l'erreur ou le mensonge. Dans l'un & l'autre cas il condamne l'Eloquence, & la traite de *fausse*, comme le remarque fort bien M. Dacier dans ce qu'il nous a donné des Oeuvres de Platon. Mais à proprement parler, dans le second cas, Platon ne devoit condamner que l'abus qu'on fait de l'Eloquence, & non pas lui donner l'épithéte qu'il lui donne. Il y a bien de la difference entre *la fausse Eloquence* & *l'Eloquence qui* Tom. 1. p. 200.

dit

1 Pauca imperitè à prioribus excerpta. *Ibid.*

2 'Ἀνάγκη τὸν ῥητορικὸν δίκαιον εἶναι, τὸν δὲ δίκαιον τὰ δίκαια βούλεσθαι. *Socr. in Gorg.*

3 ὡς καλῶς οἶδε Πλάτων ἰαμβίζειν. *i. e.* Ad maledicendum aptissimum esse. *Ath. l.* XI. *p.* *m.* 505.

4 Sapientis Eloquentiæ studio eminuit.

5 Centum minas à singulis acciperet.

Platon. *dit faux*, comme il y en a auſſi beaucoup entre *la vraye Eloquence* & *l'Eloquence qui dit vrai*. VERUS & VERAX expriment cette difference.

Quand donc un homme, dans un diſcours oratoire, s'exprime d'une maniere naturelle, & qu'en s'exprimant ainſi, il donne l'erreur pour la verité, on n'a pas raiſon pour cela de dire que c'eſt un faux Orateur qui contrefait le veritable, puiſque ſon éloquence eſt auſſi ſolide que celle d'un Orateur qui dit vrai. Ce qu'on peut dire, c'eſt qu'il ment, & que c'eſt un malhonnête homme qui contrefait un homme de bien; encore faut il pour cela qu'il parle contre ſa conſcience; car s'il agit de bonne foi, & s'il ne porte à l'erreur que parce qu'il ſe trompe lui-même, on ne peut lui rien reprocher ſur ſes mœurs, non plus que ſur ſon éloquence.

Cela étant, il y a un fait à examiner, qui eſt de ſavoir ſi les Rhéteurs ſont coupables de tous les reproches que leur fait Platon. On rapporte ſur cela que Gorgias, ayant vû le Dialogue qui porte ſon nom, & où ce Philoſophe en fait une peinture ſi affreuſe, ce Rhéteur dit ſans façon, que *Platon étoit un très-habile calomniateur* (3), ſans qu'il paroiſſe s'en être autrement mis en peine, comme étant audeſſus de ces ſatires.

Il paroît certain que ce Rhéteur avoit du merite; il étoit riche, fort conſideré, ſavant Maître de Rhétorique, grand Orateur, d'une haute réputation. Un Hiſtorien, dans Diogene Laërce, rend un témoignage glorieux à ſon habileté, & croit faire honneur à Empedocle de le lui donner pour diſciple. Diodore de Sicile n'en parle pas moins avantageuſement. Il donne (4) la qualité de *ſage* à ſon Eloquence, & il le repreſente comme un homme ſi fort audeſſus de tous les Orateurs & de tous les Maîtres de ſon ſiecle, que ſes diſciples lui donnoient chacun plus de quatre cens piſtoles (5) de récompenſe. Il ajoûte que Gorgias fut le Chef de l'Ambaſſade que la ville de Leonce envoya aux Athéniens, pour leur

Satyrus apud Laërt. in Empid. p. m. 228. Diod. Sic. l 12. p. m. 99. Henric. Steph. 313.

demander du ſecours contre les Syracuſains. Les Athéniens, eſprits fins & délicats, admirerent ſon Eloquence; ils en furent charmez, & lui accorderent ce qu'il demandoit. On fit grand cas de ſon diſcours, appellé *Olympiaque*, ce qui eſt confirmé par Ariſtote, Quintilien & Pauſanias. On n'eſtima pas moins la harangue de ce Rhéteur, appellée *Pythienne*. La haute idée qu'on eut de lui, ſelon Ciceron, lui fit dreſſer dans le Temple de Delphes, non une ſtatuë dorée, mais toute d'or, honneur qu'on n'avoit encore rendu à perſonne, & qu'on ne rendit qu'à lui. Les jours qu'il prononça les deux harangues dont je viens de parler, furent appellez des jours de fêtes. Thucydide & Critias, ſelon Philoſtrate, lui furent redevables de l'élevation de leur ſtyle: ce qui fait voir que ce Rhéteur, en s'attachant au brillant de la diction, ne négligeoit point les beautez ſolides. Iſocrate fut ſon diſciple, & il paroît en avoir pris toutes les manieres. Il y en a même * qui ont voulu dire qu'il lui avoit pris ſon fameux Diſcours intitulé *le Panégyrique*. Photius (6) convient qu'à peu de choſe près les penſées & les preuves de ce Diſcours ſont de Gorgias en même tems & de Lyſias, quoique, ſelon lui, tout l'honneur de la compoſition appartienne d'ailleurs à Iſocrate. Enfin Platon lui-même, qui décrie ſi fort les manieres de Gorgias, les affecte dans tous ſes Ouvrages; il ne faut que le lire pour s'en convaincre, outre que Denys (7) d'Halicarnaſſe atteſte comme une choſe connuë de tout le monde, que ce Philoſophe, à l'âge de quatre-vingts ans, avoit encore la paſſion de polir ſes diſcours, d'en ranger les mots, de tourner ſes périodes avec autant de ſoin, qu'une femme en prend à s'ajuſter.

Pauſan. l. 6. 27. p. 495. & l. 10. p. 842. Cic. 3. de Orat. n. 125.

*Quint. Inſtit. Orat. l. 3. c. 1. & Phot. p. 1454. Cic. in Orator n. 176. * Apud Plutarch. in Iſocr. Vita.*

Que dire donc des portraits qu'il nous a fait des Rhéteurs? Ce que l'on pourroit dire des portraits déſavantageux que feroit un Poëte pour décrier quelqu'un contre ſa conſcience. Les Anciens (8) ont crû qu'il eſt permis dans les Dialogues

6 A Gorgiæ Leontini & Lyſiæ Enthymematis & Epicherematis parùm mutata eſt oratio Panegyrica Iſocratis. *Phot. p. m. 1455.*

7 Κτενίζων καὶ βοστρυχίζων... ὀ διέλιπεν ὀγδοήκοντα γεγονὼς ἔτη. *Dionyſ. Halicar. περὶ συνθέσ.*

8 Puto fore ut mirere nos id locutos eſſe inter nos, quod nunquam locuti ſumus; ſed noſti morem Dialogorum. *Cic. Ep. ad M. Varron. l. 9. Ep. 8.*

Platon. gues de faire dire aux Interlocuteurs ce qu'ils n'ont jamais dit. Platon a poussé la licence jusqu'à les faire parler contre leurs propres sentimens. Il en usa de la sorte à l'égard de Gorgias ; aussi ce dernier le traita-t-il de *calomniateur*, comme nous avons vû, & le premier de *menteur*, en assurant l'un & l'autre, qu'ils n'avoient jamais eu de tels entretiens. Il y a plus : Platon avoit ses passions & ses défauts, il en vouloit aux richesses & à la gloire des Orateurs ; c'est pour cela qu'il les a décriez, aussi bien que les Poëtes. Il a même fort maltraité des personnes considerables dans la République, & qui étoient des gens de bien, dont Athenée a donné une longue liste, que l'on peut voir ; (1) ce qui fait dire que Platon étoit vain, envieux & méchant ; qu'il ne vouloit du bien à personne ; qu'il y a du superflu, du faux & du mauvais dans ses Dialogues ; qu'il y outre les matieres, & qu'il y fait parler ensemble des personnes qui ne se sont jamais vûës, & n'ont pû se voir.

Diog. Laërt. in Plat. p. m. 78.
Ibid. & Athen. lib. 14. p. 50.
Athen. ibid.

C'est à peu près ce que le Pere Cresol & le Pere Vavasseur Jesuites ont remarqué à l'avantage de Gorgias, sur la foi des garants que je cite. Vossius trouve aussi que Platon exagere, qu'il n'est pas de bonne foi, & qu'en parlant contre les Sophistes, il employe lui-même les mauvais artifices de la Sophistique. Paul Beni en a jugé de même, & ce jugement est conforme à celui d'Aristide, lequel dans les Discours qu'il a fait pour la Rhétorique contre Platon, montre que la preuve de ce Philosophe est un sophisme, lorsqu'il prétend faire voir que l'Eloquence ne vise qu'à flatter le peuple ; il ajoûte que cela ne s'accorde, ni avec cette genereuse liberté des Orateurs, qui leur fait contredire les opinions populaires, quand elles sont mauvaises, ni avec cette force qui les fait triompher des esprits les plus rebelles ; ni avec l'idée même de la Rhétorique, qui est l'Art de persuader.

Theat. Rhetor. l. 1. c. 1.
De ludicra dict. one.
Vos. de Nat. & const. Rhetoric. p. 4. 2.
Dans ses Dissert. oratoires.
Aristid. in Orat. Et ex eo Phot. p. 1247. 1255. &c.

Ainsi, à l'égard de la victoire que Socrate paroît remporter sur Polus & Gorgias dans le Dialogue qui porte le nom de ce dernier, le Pere Cresol n'y trouve aucun fondement. A dire vrai, Platon fait passer bien des choses à Socrate par ces deux Rhéteurs, qu'on ne doit pas lui passer ; & leur en fait aussi bien avancer, que des hommes un peu éclairez ne doivent pas avancer. Or ce n'est que par ce moyen que le champ de bataille demeure à Socrate. C'est ce qui a fait dire à Ciceron, que le triomphe de ce Philosophe n'est qu'un triomphe en idée, & que sa dispute avec les Orateurs n'est qu'une invention de Platon, ou du moins, si c'est un triomphe réel, qu'il n'est fondé que sur la foiblesse de l'adversaire. Platon.

3. de Orat. n. 119.

Il est pourtant difficile de croire que Platon ait calomnié Gorgias sur tout ce qu'il dit de lui, par exemple sur *l'enflure* de son style, ou sur *sa vanité*. Et c'est peut-être sur quoi le Pere Cresol ne prétend pas défendre ce Rhéteur, lorsqu'il dit qu'*il ne veut pas le justifier en tout*. Pour son style, Longin, Hermogéne & Aristote ne le blâment pas moins que Platon. On blâme aussi son mauvais goût dans les métaphores, & c'est ce que Denys d'Halicarnasse blâme aussi dans Platon. D'autres ont blâmé ses affectations dans le nombre, l'harmonie, la cadence & autres ornemens de la diction, lesquels paroissent petits quand ils sont seuls & trop fréquens ; & pour ce qui est de sa vanité, si nous en croyons Ciceron (2), elle alloit jusqu'à l'insolence, ce Rhéteur se faisant fort *d'avoir l'Art de rendre mauvais le bon droit, & de faire triompher l'injustice.* Il n'y a point d'apparence que cette vanité ait réüssi à Gorgias, puisqu'au rapport d'Aristote, elle avoit rendu Protagore odieux à tout son siecle ; d'autant plus que ce grand secret n'étoit après tout qu'une puerilité, qui consistoit, quand vous avanciez les choses les plus incroyables, à les soûtenir plausibles, parce qu'il est vraisemblable

Cresol. ibid.
Dion. Halic. tom. 2. p. 127.
Dion. Halic. tom. 2. p. 165. lin. 42. p. 127. lin. 29.
Arist. in Rhet. l. 2. c. 24.

1 Erga cunctos malevolus, invidus, moribus parum probis, cupidior gloriæ. *Athen. ibid. p. 506. 507. &c. Vide Dionys. Halicarn. ad Pomp.*

2 Gorgias, Thrasymachus... aliique profitebantur arrogantibus sanè verbis docere quemadmodum causa inferior dicendo fieri superior posset. *Cic. de clar. Orator. n. 30.*

Platon. semblable qu'il arrive des choses contre la vrai-semblance. A cette vanité Gorgias en ajoûtoit une seconde; il faisoit Cic. 3. de Orat. n. 129. profession de pouvoir traiter sur le champ quelque sujet qu'on lui proposât; mais ce qui passe tout le reste, c'est sa statuë de Delphes. Ce qu'en dit Catulus dans Ibid. Ciceron, est fort glorieux pour Gorgias, & de la maniere dont il le dit, il sembleroit qu'il n'y auroit point deux sentimens sur la verité de ce fait. Cependant tous les Historiens n'en conviennent pas; Pausan. l. 6. c. 27. p. 495. & non seulement quelques-uns disent qu'elle n'étoit que dorée, ce qui feroit peu au sujet; mais ce qui y fait beaucoup, il y en a qui disent que ce ne fut pas la Gréce qui la fit ériger pour honorer le merite de Gorgias, mais qu'il se la fit ériger lui-même; & on rapporte à ce Apud Athen. l. 11. p. m. 505. sujet un mot de Platon, qui le voyant de retour à Athenes, *Voici*, dit-il, *ce beau Gorgias tout d'or*; à quoi Gorgias répondit, *Voici le bel Archiloque* (3) *d'Athenes*. Le mot de Platon suppose que la statuë étoit toute d'or, & l'Historien qui le rapporte dans Athenée, dit nettement que Gorgias lui-même se l'étoit fait ériger. C'est aussi précisément ce qu'en Pausan. ibid. dit Pline (4). Pausanias qui dit qu'elle n'étoit que dorée, dit en même tems qu'elle lui fut érigée par Eumolpus petit-fils de sa sœur; ce qui est fort éloigné encore de ce qu'en a dit Ciceron. Il se peut faire que la raillerie de Platon ait donné cours à l'opinion que Pline a adoptée, & cependant cette raillerie peut subsister dans la bouche *d'un envieux*, quand même cette opinion seroit fausse, & que la Gréce auroit effectivement honoré Gorgias d'une statuë d'or. Il résulte de tout ce que j'ai dit, que ce Rhéteur se décria sans doute un peu lui-même par le caractere de son style: mais il paroît que la malignité de Platon a beaucoup contribué à le décrier plus qu'il ne meritoit.

On fait encore d'autres reproches à ce Philosophe, entre autres on ne conçoit Platon. point pourquoi Platon lui-même, dans son Phédre, ne donnant point de bornes à l'objet de l'Orateur, blâme si fort, In Theæt. p. 261. dans son Gorgias, les Rhéteurs d'avoir fait la même chose; & ce qui surprend encore plus, c'est que dans ce dernier Ouvrage il range Periclès (5) au nombre des faux Orateurs, après l'avoir supposé dans son Phédre comme un Orateur parfait. Cela confirme ce que le Commentateur a remarqué, que Platon varie dans ses jugemens; ou ce que Paul Beni fait avoüer par ce Philosophe, que pour vaincre ses adversaires il ne se met pas toûjours en peine de dire vrai. In Dissert. Orat.

Une chose plus considerable, c'est que beaucoup de gens trouvent son Phédre trop libre, aussi bien que trop figuré, ou trop allégorique. On peut voir sur cela son Commentateur, qui tâche de le justifier. Serranus. Pour moi, à parler generalement, je crois qu'il en est à peu près de ces figures de Platon comme de celles des Poëtes, & qu'elles sont loüables à les prendre comme il faut. Mais il y en a de trop licentieuses. Ce Philosophe dit des choses touchant l'amour (6) qui sont contraires à l'honnêteté & à la bienséance; &, si on les prend à la lettre, il donne par-tout une idée détestable tant de lui que de Socrate: il y fait paroître ce Philosophe, & il y paroît lui-même coupable d'un amour infame. Quand il n'y auroit que la question qu'il examine dans Phédre, elle sent fort le jeune homme, au jugement de Diogene Laërce, & c'est Diog. Laert. in Plat. p. m. 78. ce qui donne lieu de croire que ce Dialogue fut le premier Ouvrage de Platon. Dicearque est plus severe encore que Diogene Laërce, & on trouve qu'il a raison. Il blâme Platon d'avoir donné trop Cic. 4. Tusc. n. 71. de pouvoir à l'amour, & condamne * tout le caractere de Phédre, non-seulement comme *ennuyeux* à cause des *superfluitez* qu'il trouvoit dans cette piece, * Apud Diog. Laert. ibid. ὡς φορτικόν. selon un des Commentateurs de Ciceron, Bosius in Ep. 39. l. 13. Ep. fam. mais

(3) C'est-à-dire, *un grand médisant*, ou *un calomniateur*.

(4) Hominum primus, & auream statuam & solidam Gorgias Leontinus Delphis in templo sibi posuit. *Plin. l. 33.*

(5) Οὐ τῇ ἀληθινῇ ῥητορικῇ ἐχρῶντο.

(6) Inhonestæ ac indecoræ narrationes de amore, contempto lectorum judicio. *Athen. l. 11. p. 508.*

Platon. mais comme *insupportable* & *odieux* (1) à cause des saillies outrées & du débordement impetueux d'imagination qu'il y remarquoit. Comment peut-on souffrir en effet, qu'un Philosophe comme Socrate parlant contre l'amour, dise des choses qui l'obligent à se couvrir toute la tête, parce qu'il ne peut les dire sans rougir? En est-il moins coupable parce qu'il se couvre? Mais, lorsque dans la crainte d'avoir offensé le Dieu de l'Amour, il en vient à une palinodie; lorsqu'il retracte ce qu'il a dit, & qu'en loüant l'amour honnête, il fait de l'amour qu'il condamne, des portraits fort vifs; alors il se découvre, & ose dire sans rougir, qu'il y aura en l'autre monde des privileges avantageux pour ceux qui, dans celui-ci, concilient cet amour criminel avec l'amour de la Philosophie. Tertullien (2) n'a pas manqué de relever une doctrine si affreuse. N'est-ce point en effet un trait visible du *sens réprouvé*, auquel l'Écriture nous enseigne que les Philosophes furent livrez? Quelle disproportion entre ce sentiment de Platon & ceux qu'il a d'abord marquez touchant la veritable beauté du discours, *qui doit*, selon lui, *ne respirer que la sagesse & la vertu!* Telles sont les inégalitez de l'esprit humain, quand il n'est pas soûtenu par les lumieres de la grace.

In Phæd. p. 248.

Il faut cependant convenir que le Phédre de Platon n'offre pas à tous ceux qui le lisent, une idée si désavantageuse de ce Philosophe. Du moins est-il certain que M. Dacier trouve que *Phédre & Gorgias sont des Dialogues qu'on ne sauroit assez loüer.* Il se fonde sur les *excellens préceptes de Rhétorique* que l'Auteur y donne, & sur les grands principes de Morale qu'il y fournit. Mais pour donner à ces deux raisons toute la force qu'on peut y souhaiter, plusieurs choses paroissent necessaires. Premierement il faut que Platon ne se démente pas lui-même, & qu'il n'y ait point d'inégalité dans sa doctrine. Il faut en second lieu que Monsieur Dacier, selon sa promesse, examine si la censure que Dicearque a faite de Phédre, merite on ne merite pas d'être reçûë; & si c'est avec raison on sans raison que Ciceron a embrassé le sentiment de ce Critique. En troisiéme lieu il faut voir, si pour loüer ces deux Dialogues sans reserve, on ne doit pas se dispenser d'une regle fort sage que M. Dacier nous propose lui-même & qu'il emprunte de S. Jerôme. Ce Pere applique à ce sujet la loi que Dieu donne à son peuple à l'égard d'une femme étrangere prise en guerre, lorsqu'un Israëlite vouloit l'épouser: il falloit auparavant lui faire changer d'habits, la purifier, lui couper les ongles & les cheveux. *Nous faisons de même*, dit saint Jerôme*, *quand nous lisons les Philosophes Payens* (*qui sont à nôtre égard cette femme étrangere*) *& quand les livres de la sagesse du siecle tombent entre nos mains, si nous y trouvons quelque chose d'utile, nous nous en servons en le rapportant à nos principes; & lorsque nous y trouvons de l'inutile & du superflu, comme sur les Idoles*, sur l'amour, *& sur le soin des choses terrestres & perissables, nous le retranchons. Ce sont les habits que nous ôtons à cette étrangere, ce sont les ongles & les cheveux que nous lui coupons.* Encore un coup, c'est à M. Dacier à voir ici s'il l'épousera, cette étrangere, sans garder ces formalitez.

Oeuvres de Platon T. 1. p. 204.

Ib. id. p. 66.

Platon.

Ibid. pag. 5.

*Lettre 144.

Il dit déja que la censure d'Athenée contre les propos que Platon tient de l'amour, tombe sur le Dialogue qui a pour titre *Le Banquet*; il croit que ce Critique *se décrie plus lui-même* par sa censure, qu'*il ne décrie ce Dialogue*, & *qu'il découvre également & la corruption de son cœur*, & son peu de lumiere, selon Origéne, dont le sentiment paroît à M. Dacier préférable sans difficulté à celui d'Athenée. Mais il lui reste à éclaircir si la censure d'Athenée ne convient pas au Dialogue de Phédre; si ce Dialogue peut se justifier par le sentiment d'Origene; si Tertullien, qui censure cet Ouvrage, montre aussi *la corruption de son cœur*; si l'autorité d'Origene doit l'emporter sur celle

Ibid. ubi supra pag. 65.

Ubi supra.

1 *Φορτικὸν signifie* odieux & ennuieux. *M. Bayle sur Dicearque l'explique de* ces saillies, *&c.*

2 Animas Philosophorum in cœlo ponit, non tamen omnium, sed eorum qui Philosophiam exornaverint amore puerorum. Adeo inter Philosophos magnum habet privilegium impuritas. *Tertull. l. 1. de.*

Platon. celle de Tertullien; si elle doit aussi l'emporter sur S. Jerôme, qui regarde les discours *sur l'amour* comme *les cheveux, les ongles & les habits de la femme étrangere*; si c'est tout à fait par des autoritez qu'il faut juger cette question, ou par le fond des Ouvrages; si l'on a besoin de justifier *le Banquet de Platon* pour justifier *le Cantique de Cantiques*, qui est ce qu'Origéne a voulu faire; enfin si l'Apologie que cet Auteur a faite du Banquet, est aussi forte qu'on pourroit dire, & si elle ne fournit pas aussi-tôt de quoi condamner le Banquet, qu'elle fournit de quoi le justifier, puisqu'elle ne décide point si ceux qui en ont abusé, *y ont véritablement trouvé des choses qui les ont incitez à pecher, ou si la corruption de leur cœur les a empêchez d'en prendre le sens.*

Mes pensées sont peu de chose, il faut lire M. l'Abbé Fleury (3). Ce savant Academicien parle de Platon après l'avoir lû, & l'idée qu'il s'en est fait en le lisant, il la communique à une personne illustre dans une Lettre qu'il lui écrit. Pag. 310. Il y fait profession de loüer le divin Philosophe; il lui donne en effet de grands Pag. 293. 301. 321. 314. 311. éloges; *La solidité, le jugement, le bon sens, la justesse, la profondeur, l'élevation, la grandeur de génie, l'imagination belle, l'invention, le tour délicat; une Eloquence dans les Sciences, qui va de pair avec celle de Démosthene dans les affaires; un Traité de Rhétorique où l'on trouve les préceptes les plus essentiels, & où l'on apprend en quoi consiste la veritable Eloquence.* M. l'Abbé Fleury *ne croit pas*, à ce qu'il dit, *pouvoir donner de ce Traité une plus haute idée qu'en le mettant au-dessus de la Rhétorique d'Aristote.* Il lui semble que *Platon va plus au fond de l'Art*, & qu'il *n'y a point d'Auteur qui ne trouve de quoi s'humilier à la fin du Phédre.* Car avec les grandes connoissances, on trouve en- Pag. 293. core dans tous ses Ouvrages *une morale merveilleuse, & des réflexions capables de désabuser les plus emportez.* Qu'on ne Pag. 302. 310. s'en étonne pas. Ses mœurs *étoient nobles, honnêtes, douces, modestes; & on peut dire qu'il approchoit de l'humilité: rien de* Platon. *plus pur, quant au désinteressement; rien de plus noble, quant à la fermeté du courage, au mépris de la volupté, à l'amour du veritable plaisir.* On voit la magnificence de ces éloges, & neanmoins au milieu de tout cela que nous dit-on? M. l'Abbé Fleury nous dit que *Marcile Fi-* Pag. 296. *cin veut sauver par des allégories ce qu'il y a de plus condamnable dans cet Auteur.* On voit le sens de ces paroles, il faut entendre les autres. *J'avoüe*, dit-il, *que ni Platon, ni Socrate ne connoissoient point* Pag. 312. *l'humilité, quoiqu'ils semblent l'avoir entrevûë... Il faut encore avoüer à la honte de la Raison humaine, que ces Philosophes connoissoient moins la chasteté que l'humilité.* Terrible sentence! Mais afin qu'on voye que je ne suis pas le seul qui rapporte ce désordre des Philosophes anciens à une juste punition de Dieu, M. l'Abbé Fleury continuë. *Ils ont parlé*, dit-il *, * Ibid. *avec si peu de scrupule des amours les plus infames, & en ont fait des railleries si impudentes, que l'on voit sensiblement que Dieu, comme dit saint Paul, les avoit livrez au sens réprouvé, & abandonnez à l'impureté.* La conclusion est naturelle. *Je ne conseillerois pas*, ajoûte ce savant Abbé en finissant, *la lecture de Platon à* Pag. 347. *toutes sortes de personnes. Il faut avoir l'esprit droit & affermi dans les bons principes, pour n'être pas scandalisé de certains traits de libertinage qui s'y rencontrent.* Cela étant, il en est de Platon comme du tableau dont parle Horace (4), il commence par une belle tête, & finit par un poisson monstrueux.

Comme il est tems de finir cet article, je ne rapporterai point ici tout entier le jugement que le Pere Caussin fait de Pla- De Eloquent. sacr. & prof. ton; en voici le commencement: *Eleve-toi, mon Eloquence, j'apperçois Platon qui s'éleve au-dessus de l'homme; c'est sur sa bouche que les abeilles ont fait leur miel, que les rossignols ont chanté &c.* Par ce début il est aisé de juger du reste. Mais je ne puis m'empêcher d'observer en finissant, qu'encore que Platon demande à

de anim. c. 54. Cresol. Thea. Rhet. p. 491.

3 *Discours sur Platon à M. de Lamoignon de Baville; on le trouve à la fin du Traité sur le choix des études.*

4 Desinit in piscem mulier formosa supernè. *Horat. de Arte.*

Platon. à un Orateur l'usage d'une bonne Dialectique, il ne s'ensuit pas pour cela qu'un homme cesse d'être Orateur, s'il cesse d'être bon Dialecticien. Ce Philosophe ne s'en trouveroit pas mieux, si l'on s'en tenoit à sa regle. Mais je crois avec Aristote, qu'un homme qui persuade par un sophisme, par une mauvaise raison, par une définition, ou par une division vicieuse, est aussi bon Orateur que celui qui en vient à bout en observant les regles de la Dialectique, & même qu'il n'est point blâmable, si ce qu'il persuade est bon. J'en donnerois de grands exemples, si je n'apprehendois d'être trop long. Je me contente d'en donner la raison. Elle consiste en ce qu'un Discours oratoire, tel qu'un Plaidoyé, ne doit point être regardé comme une dispute de Science. Dans celle-ci il ne s'agit que d'un point de doctrine, sur lequel il faut éclairer l'esprit, & pour cela ne point perdre son objet de vûë. Dans l'autre il s'agit quelquefois de sauver un coupable, & pourvû que pour y réüssir on se restraigne à des adresses comme celles dont je parle, on peut dire hautement : (1) *Omnis honesta ratio expediendæ salutis.*

ARISTOTE,

Philosophe de Stagire, mort la 3. année de la CXIV. *Olympiade, la même année que Démosthene, deux ans après Alexandre le Grand, & 322. avant la naissance de Jesus-Christ.*

Aristote. CE que nous avons d'Aristote, sur l'Art oratoire, est une Rhétorique divisée en trois livres. On ne doute point que cet Ouvrage ne soit de lui. Tout concourt à nous en convaincre; le style, l'ordre, la methode, la solidité des pensées, & le consentement unanime des Auteurs Grecs & Latins, qui en ont parlé. Il est vrai que Diogene Laërce ne donne que deux livres à ce Philosophe sur cette matiere; mais on croit que c'est une faute; tous les Anciens lui en donnent trois.

Victor. Proleg. in Rhet. Arist.

Diog. Laërt. l. 5. p. m. 119. in Arist.

Aristote. Il nous apprend lui-même ce qui le porta à traiter de l'Art oratoire : ceux qui l'avoient précedé n'en avoient pas parlé assez savamment; il croyoit même, à ce qu'on dit, pouvoir mieux faire qu'Isocrate, & repetoit souvent à ce propos un vers grec (2) qui revient à peu près à celui-ci,

L. 1. Rhet. c. 1.

Cic. 3. de Orat. n. 141. & Quintil. Inst. Orat. l. 3. c. 1.

Le silence est honteux, lorsqu'Isocrate parle :

On blâmera peut-être une confiance si declarée; mais, s'il en faut juger par le succès, il ne manque rien à la justification d'Aristote. J'ai rapporté dans la Préface de cet Ouvrage, ce que Ciceron dit d'un Recueil de préceptes, que ce Philosophe avoit fait; & on ne juge pas moins avantageusement de la Rhétorique dont je parle.

L. 2. de Invent. initio.

Paul Beni dit que c'est un très-bel Ouvrage, un Ouvrage admirable, où ce grand Maître a fait entrer des trésors d'esprit & de Science; qu'il nous y montre des sources inépuisables d'Eloquence; qu'ailleurs il a surpassé les autres, & qu'il se surpasse ici lui-même; de sorte qu'il faut le regarder, dit-il, comme le vrai genie de l'Eloquence, ou comme le Dieu Mercure qui la découvre aux hommes. Beni nous assûre encore, que Ciceron lisoit cette Rhétorique nuit & jour, & que, par le conseil de cet Orateur, tout le monde la lisoit à Rome; que, depuis la renaissance des beaux Arts, Aristote est devenu aussi fameux parmi les Rhétoriciens que parmi les Philosophes; que les uns & les autres l'ont reconnu pour leur chef; qu'encore que Ciceron soit le Prince des Orateurs, sans en excepter les Grecs, il lui cede pourtant en fait de préceptes : enfin le Critique dont je rapporte le jugement, admire l'esprit & l'adresse d'Aristote; il en admire la methode, & la regarde comme la vraye maniere d'enseigner l'Eloquence.

Paul Beni, Præf. Quæstion. Oratoriar.

C'est

1 *Tout est honnête quand il s'agit de la vie.* Cic. pro Mil.

2 Αἰσχρὸν σιωπᾶν μὲν, καὶ Ἰσοκράτην ἐᾶν λέγειν.

3 Princeps in tradendis artibus Aristoteles &c.

Aristote. C'est le sens de Louïs Vivès (3), lorsqu'il dit que ce Philosophe tient constamment le premier rang parmi les Maîtres; que personne ne s'entend mieux à donner les préceptes des Arts; qu'il est aussi concis dans ses paroles, que profond dans ses pensées; qu'il dit beaucoup en peu de mots, & qu'il le dit d'une maniere fort methodique, pour soulager la memoire de ceux qui veulent l'étudier. Tellement que Louïs Vivès le represente comme le modele que tous les Maîtres doivent se proposer, avec la précaution neanmoins de n'être pas si concis. Aristote l'est si fort, selon lui, que, pour peu qu'on y soit distrait, on manque à prendre sa pensée. A cela près, on trouve, dit-il, dans cet Auteur, quand il donne des regles, plus de genie, plus d'exactitude, plus de jugement, plus de conduite & plus de Science que dans les autres.

Morhof.Polyhist. l. 6. c. 1. n. 2. M. Morhof regarde aussi ce Philosophe comme le Prince des Rhéteurs, parce que personne, à son avis, n'a traité l'Art en même tems avec plus de profondeur, plus de brieveté, & plus d'étenduë; & qu'il a épuisé la matiere, excepté qu'il n'a pas parlé des figures, ni de la difference du style. Pour *les figures*, Vossius croit, qu'encore qu'Aristote n'en parle point, cela ne rend pas sa Rhétorique imparfaite; & on peut dire sur ce principe, que ce Philosophe en dit aussi assez sur *l'élocution*. M. Morhof remarque encore qu'on a voulu dire, que le style d'Aristote étoit sec & fort éloigné de l'Eloquence; mais que Leonard Aretin le justifie sur cet article. Certainement Diogene Laërce (4) reconnoît une excellence de style dans tous ses Ouvrages, & Louïs Vivès (5) le traite même de *grand Orateur*. Ciceron n'en parle point ainsi dans ses Offices, quoiqu'il marque ailleurs beaucoup d'estime pour son style, & qu'il l'appelle *un fleuve d'or*.

Voss. Instit. Orat. t. 2. p. 265.

Ep. l. 4. p. 177.

Cic. 1. de Off. n. 4.

Method. Eloq. compar. c. 4. Enfin Melchior Junius adopte le jugement de l'Orateur Romain, que j'ai rapporté dans la Préface; & soûtient qu'Aristote explique à fond l'Art *d'instruire*, ou de prouver, aussi bien que celui de *plaire* & celui de *toucher*. Il ajoûte que ce Philosophe ne laisse rien à desirer ni sur la maniere d'arranger les parties d'un sujet, ni sur celle de l'exprimer; & qu'en un mot, si on ne sait Aristote, on ne peut ni lire soi-même avec fruit, ni expliquer aux autres les préceptes de Ciceron. Aristote.

Pour ce qui est de l'art *d'instruire*, c'est un point essentiel de Rhétorique, que les Anciens avoient negligé, pour ne s'attacher qu'aux moyens de gagner le Juge, ou de le corrompre, ou enfin de le surprendre. Aristote * au contraire nous fait considerer la preuve comme le corps ou comme la base du discours. Il montre la verité de sa pensée, par la nature de l'Art oratoire, très semblable à la Dialectique, raisonnant de même, & propre également à persuader le *pour* & le *contre*. Il distingue les preuves qui dépendent de l'adresse de l'Orateur, & celles qui n'en dépendent pas; division que Ciceron, dans sa jeunesse, avoit fort blâmée, mais qu'il approuva si bien dans la suite, que Quintilien avouë qu'elle a eu l'approbation de tout le monde.

* Rh. L. 1. c. 17.

L. 2. de Invent. n. 47. vide Viss. in Arist. p. 35. & Instit. Orator. l. 5. c. 1.

Les preuves artificielles sont, ou des raisonnemens, ou des exemples; & comme, dans les raisonnemens, il faut des principes, Aristote remarque qu'il y en a de particuliers aux Plaidoyers, aux Déliberations, aux Panegyriques; & qu'il y en a de generaux qui entrent dans tous ces genres de causes: mais qu'il n'en entre aucun dans un Discours oratoire, qui ne soit à la portée de ceux même qui n'ont point étudié, & par consequent, qui ne soit uniquement tiré du sens commun, sans le secours des Sciences. De sorte que, pour trop faire l'habile, & pour y trop réüssir, un Orateur fourniroit contre lui-même des preuves de son ignorance, non pas dans la Science dont il tireroit ses principes, mais dans l'Art de persuader.

Rhet. l. 1. c. 2. circa fin.

C'est pour cela qu'Aristote préfere toujours les enthymêmes & les pensées enthyme-

Rhet. l. 1. c. 1. Vid. p. 20.

3 Viv. l. 3. de ratione dicendi. p. 110.
4 In omni sermone præstantiam. Laërt. p. m. 119.
5 Aristotelem præstantissimum Oratorem. Viv. l. 3. p. m. 294.

Aristote.

thymematiques aux syllogismes entiers; c'est pour cela qu'il préfere quelquefois les exemples aux enthymêmes, & que, parmi les enthymêmes, il fait plus de cas de ceux qui prennent l'adversaire en contradiction par ses propres actions, ou par ses paroles; comme aussi de ceux que l'esprit saisit d'abord, quelque nouveaux qu'ils soient; parce que les uns & les autres sont fort intelligibles.

Rhet. l. 2. c. 23.

Sur quoi il est à propos de voir l'éloge que l'Auteur de l'Art de penser fait de cette doctrine en l'adoptant. „ L'enthymême, dit cet Auteur, est un syllogisme parfait dans l'esprit, mais imparfait dans l'expression; parce qu'on „ y supprime quelqu'une des propositions, „ comme trop claire & trop connuë, „ & très-facile à suppléer. Il est commun dans les Discours oratoires, parce qu'on n'y parle que de choses communes, non plus que dans la vie & „ dans l'usage ordinaire, où l'on raisonne aussi de même ordinairement. La „ suppression d'une proposition flatte ceux „ à qui on parle, en se remettant de „ quelque chose à leur intelligence, qui „ aime naturellement qu'on lui laisse quelque chose à suppléer. La même suppression abrege aussi le discours, & le „ rend en même tems plus fort & plus „ vif, parce qu'elle y laisse peu de mots „ & beaucoup de sens. Ce qui est encore plus vrai dans la pensée enthymematique, qui vous présente toutes les forces du raisonnement ramassées sous un même point de vûë en une seule proposition.

3. Partie c. 14. p. 280. de la 3. edit.

Ainsi Aristote ne se contente pas d'établir la necessité de la preuve; il donne encore & la nature des argumens & leurs especes. Il donne aussi l'art de les trouver, & c'est ce qu'on appelle *les Lieux de Rhétorique* ou *la Methode*. Ciceron & Quintilien en font grand cas; la plûpart des Rhétoricieins & des Philosophes en jugent comme eux; l'Auteur de l'Art de penser, M. de la Mothe le Vayer, & le Pere Lamy * de l'Oratoire, en gardant les mesures qu'il faut garder, s'éloignent de leur sentiment; ils croyent cette methode inutile. Il est difficile d'en montrer l'utilité; & l'on peut dire que, pour trouver les argumens, il n'est rien tel que d'être instruit, non pas des Sciences, mais du sujet qu'on doit traiter. Après tout, c'est ce qu'Aristote recommande particulierement, & il n'a donné le reste de la methode, que pour indiquer ce qu'il faut apprendre ailleurs qu'en Rhétorique, ou tout au plus pour donner des vûës à l'esprit.

3. Part. c. 16. p. 291. Rhetor. du Prince, au 6. vol. in 12. p. 164. & 167. * Art de parler l. 5. c. 3. pag. 372. 4. edit. 3 edit. p. 308.

Victor. in Arist. p. 120.

A l'art de trouver les argumens, il joint celui de les choisir, qui est de les prendre convenables à la matiere, à l'auditeur, à l'Orateur même, vifs, nouveaux, intelligibles. Il donne l'art de les tourner, qui est de les serrer, ou d'y joindre ce qui prend l'adversaire par lui-même. A quoi il faut ajoûter que, reconnoissant la Rhétorique également propre à persuader le *pour* & le *contre*, il veut pourtant * qu'on ne défende que la justice, & décide qu'il y a un abus très-criminel à la combattre, dont neanmoins l'Art en lui-même n'est point coupable, mais celui qui fait un mauvais usage de l'Art. Et il fait une reflexion remarquable; *Que la bonne cause est toujours sans comparaison bien plus facile à soûtenir que la mauvaise.*

* L. 2. c. 22.

Tel étoit le sentiment de ce Philosophe sur la faculté de traiter le *pour* & le *contre*. De sorte que, si Alexandre le Grand croyant un jour voir quelque usage de cette Dialectique dans une chose de bon sens qu'un Seigneur de sa suite lui disoit pour justifier son pere; si, dis-je, en cette occasion il échappa à ce Prince de dire qu'*il voyoit là les prestiges ou les sophismes d'Aristote*, on ne peut regarder ce terme injurieux, que comme un mouvement de colere, qui lui faisoit blâmer une bonne chose, lors même qu'on s'en servoit à propos, selon les principes de son Maître.

Cassandre. Antipatre.

Plutarch. in Alexan. sub fin. Voss. de nat. & const. Rhet. p. 46.

Mais si, avant Aristote, les Rhéteurs n'avoient pas cultivé cette partie de leur Art qui traite de la preuve, ceux qui étoient venus depuis, trompez peut-être par

† Qui Aristotelico more in utramque partem dicere possit, & Rhetoricum usum adjungat, is verus, is perfectus, is solus Orator. *Cic. 3. de Orat. n. 80.*

Aristote. par sa doctrine mal-entenduë, avoient pris le contre-pied des Anciens, &, pour s'attacher trop à la preuve, avoient negligé les autres moyens de persuader, & les ornemens. Que fait sur cela Ciceron (1)? Il nous apprend que *le vrai Orateur*, *l'Orateur parfait*, & *le seul qui merite ce nom*, *est celui qui*, *selon les principes d'Aristote*, *peut joindre la beauté des ornemens à la solidité de la preuve*. Et ailleurs: " La „ secheresse de l'Orateur, dit-il, ne vous „ fait-elle pas de peine? & êtes-vous con„ tent de lui, pourvû que, selon la doc„ trine des Maîtres ordinaires, il puisse „ ou nier le fait, ou le soûtenir legiti„ me, ou non contraire à la Loi, ou en „ rejetter la faute sur autrui, ou l'excu„ ser, ou en éviter le jugement? Vous „ lui épargnez bien de la peine: mais si „ vous demandez un Pericl̃es, un Dé„ mosthene, en un mot, un parfait O„ rateur, il vous faut (2) suivre les re„ gles de Carneade ou d'Aristote.

Idem y de Orat. n. 70. 71.

Ce Philosophe en effet a joint à la preuve deux autres moyens de persuader, qui sont les passions & les mœurs; celles-là pour la force, celles-ci pour la douceur du discours. Sur quoi je puis premierement rapporter ce que remarque M. l'Abbé Fleury, que *Platon & les autres Grecs de son tems ont excellé* dans la connoissance des mœurs, des passions & des inclinations des hommes; parce que cette loüange generale, comme l'on voit, convient sans doute à Aristote aussibien qu'à Platon. J'ajoûterai en second lieu, qu'au jugement du Pere Rapin, personne n'a jamais si bien connu ni si bien enseigné qu'Aristote, l'Art de se rendre maître des esprits par la persuasion. C'est le seul qui ait bien sû pénetrer le cœur de l'homme, la chose du monde la plus impénetrable; qui ait sondé la profondeur de cet abysme, & qui ait trouvé le moyen de reconnoître & de démêler les détours qu'il faut prendre pour y entrer, & y pratiquer des intelligences par les passions: & ses principes sont si infaillibles, que, pourvû qu'on les suive, on ne peut manquer d'arriver à la fin qu'on se propose.

Traité du choix des études. p. 204.

Compar. de Cic. & de Demosth. p. 28.

A l'égard des passions, le Pere Caussin, rapportant la division que saint Thomas en a faite, celle de Gallien, celle des Stoïciens, celle de Platon, celle d'Aristote, les approuve toutes; mais il préfere la derniere comme plus propre en fait de Rhétorique. Victorius, qui est un fameux Commentateur d'Aristote, dit, qu'encore que les Maîtres, avant ce Philosophe, ne se fussent appliquez qu'à traiter cette matiere, néanmoins il y a mieux réüssi qu'eux. A dire vrai, il n'y oublie rien: il fait voir qu'il y a trois choses à traiter sur chaque passion pour l'usage de l'Orateur, & il les traite avec beaucoup de soin. La premiere est de savoir quelle est la disposititon de ceux qui sont susceptibles d'une telle ou telle passion, afin de faire naître en eux cette disposition par le discours; la seconde est de savoir à l'égard de qui ils entrent dans cette disposition, afin de faire voir que ceux dont on parle sont de ce nombre; enfin la troisiéme est de savoir quelles causes font naître chaque passion, afin de montrer que ces causes sont dans le sujet que l'on traite. Par exemple, dit-il, sur la colere, il faut savoir en quel état se trouvent ceux qui sont sujets à cette passion; contre quelles sortes de personnes ils se fâchent; à quelle occasion & pour quelle raison ils le font; & tant sur ces trois articles, que sur ce qu'il y a d'ailleurs de curieux dans les passions, comme sur le plaisir, ou sur la douleur qui les accompagne, ce Philosophe vous découvre les vrayes sources de ce que vous voulez savoir. De maniere que, comparant ce qu'il en dit avec ce que d'autres en ont voulu dire, vous sentez que ce n'est pas sans raison que Quintilien (3) a observé en une autre occasion, que *de n'être pas content quand on a trouvé ce qu'il y a de meilleur*, *c'est vouloir trouver ce qu'il peut y avoir de pire*. En tout cas, deux témoignages nous assûrent de la bonté de cet Ouvrage. L'un est de l'Auteur de l'Art de penser, l'autre de Ciceron.

Aristote. De Eloquent. sacra & prof. l. 8. p. 460.

Vict. Comment in Rhet. Arist.

I L. 2. c. 2. &c. vide Victor. p. 415.

Le premier dit dans sa Préface, qu'il est

Préface de l'Art de penser p. 34.

2 Aut hæc Carneadia vis, aut illa Aristotelia comprehendenda est. *Ibid. n.* 71.

3 Invento quod est optimum, qui aliud quærit pejus vult.

Aristote.

est certain qu'Aristote est un esprit très-vaste & très-étendu, qui découvre dans les sujets qu'il traite un grand nombre de suites & de conséquences : & c'est pourquoi il a très-bien réussi en ce qu'il a dit *des passions* dans le second livre de sa Rhétorique.

Cic. Epist. l. 1. Epist. 9. ad Lent.

Pour ce qui est de Ciceron, il nous fait connoître en general l'idée qu'il a d'Aristote, lorsqu'écrivant à un de ses amis, & lui envoyant ses livres de l'Orateur, il lui dit qu'il s'y est proposé ce Philosophe pour modele, & qu'il y parle de l'Eloquence selon les principes d'un si grand Maître ; ce qui lui fait croire, à ce qu'il dit, que son travail ne sauroit manquer d'être utile, parce qu'il contient ce qu'il y a de plus exquis dans les préceptes. Telle est l'idée generale que Ciceron avoit de la Rhétorique en question. Pour ce qui regarde la maniere dont les passions y sont traitées, c'est sur quoi l'Orateur Romain s'explique dans ses livres mêmes de l'Orateur. Il y traite cette matiere suivant les principes d'Aristote, & il l'avouë par la bouche d'Antoine; de sorte que, si on regarde Ciceron comme un homme qui n'est pas d'humeur à se rabaisser, il faut dire qu'il a crû, ou que cet aveu lui feroit honneur, ou qu'il ne pouvoit se dispenser de le faire.

Lib. de Orat. 2. n. 160.

Fab. Paul. Vicenf. Epist. Nuncupat. ad Cardin. Valer. Veron. Epist. in Margarg.
** Differtat. Orator.*

Il y a des Auteurs qui vont plus loin. Ils disent qu'à reprendre ce qu'il y a d'Aristote dans les Dialogues de Ciceron, & ce que cet Orateur en a traduit quelquefois mot pour mot, il ne lui resteroit presque plus rien. Aussi Paul Beni fait-il une * Dissertation exprès pour examiner si, sur ce point, Ciceron n'est point plagiaire; comme si cette accusation pouvoit avoir lieu contre un Auteur qui indique les sources où il puise, & qui traite les choses d'une maniere si differente! Quoiqu'il en soit, d'autres nous assûrent que c'est encore d'Aristote qu'Hermogéne a tiré la principale partie de sa Rhétorique.

Aristote.

Ce qu'il y a de particulier, c'est, qu'occupé d'autres choses, Aristote n'avoit jamais fait la profession d'Orateur, & même il la méprisoit (1). Cependant la seule force de son esprit lui a si bien tenu lieu d'experience dans cet Art, qu'il en traite plus savamment que tous ceux qui en faisoient leur unique occupation. *Je trouve*, dit Antoine, *cette difference entre Aristote, & les autres Maîtres qui ne s'occupent que de l'Art oratoire, que ceux-ci ne paroissent avoir d'usage qu'en cette matiere ; au lieu que cet habile homme, s'étant fait une étude de tout savoir, parle encore mieux qu'eux de Rhétorique.*

Apud Cic. 2. de Orat. n. 160.

Pref. de ses Refl. sur l'Eloq. p. 1. 2. 3.

„ Il en parle plus methodiquement „ que les autres, aux termes du Pere Rapin ; & son dessein, admirable en general, l'est encore plus dans le détail. „ C'est un chef-d'œuvre, où toutes les „ parties répondent dans une proportion „ parfaite au dessein universel. Enfin ce „ grand Homme (2), dit le même Pere, a connu l'Eloquence comme il a „ connu la nature, & il a traité l'une & „ l'autre avec la même profondeur de „ genie.

La question, dira peut-être quelqu'un, est de savoir ce que le Pere Rapin entend en cet endroit par *la nature*; car si c'est la Physique, il ne donne pas à bien des gens une haute idée de la Rhétorique d'Aristote, & il est à craindre qu'on ne partage son jugement en deux, comme on partage un avis dans une assemblée, ou comme Jupiter, dans les Poëtes, partage les vœux qu'on lui fait, pour en approuver une partie, & désapprouver l'autre. Mais, outre que le Pere Rapin prend assez souvent *la nature* pour les *caracteres* des hommes, dont on ne peut nier qu'Aristote n'ait eu une parfaite connoissance; on peut dire que s'il la prend ici pour la Physique, il a Ciceron pour garant : c'est de lui qu'il a emprunté sa pensée, comme je l'ai marqué, dans la note qui répond aux paroles de ce Pere.

Quoi-

1 Dicendi artem quam ille despiciebat. *l. 2. de Orat. n. 160.*

2 Aristoteles eâdem acie mentis qua rerum omnium vim naturamque videras, hac quoque adspexis, quæ ad dicendi artem, quam ille despiciebat, pertinebant. *Cic. 2. de Orat. n. 160.*

3 Τοιοῦτος ἐστ' ὁ παιδῶν τὸ λέγοντος, ὁ λόγος. *Menand. apud Plut. tom. 3. p. 1434. edit. Steph.*

Aristote.

Quoi-qu'il en soit, tout le monde n'a pas jugé si favorablement de ce Philosophe, du moins pour ce qui regarde chaque partie de sa Rhétorique ; & nous trouvons des Auteurs d'un très-grand poids, tels que sont Quintilien & le Pere Malebranche, lesquels parlent avec assez de mépris de cet endroit du second livre, où il a expliqué, dans un fort grand détail, les mœurs des hommes, à cause qu'il croyoit cette connoissance très-necessaire à l'Orateur (3), comme la source d'un des plus puissans moyens de persuader.

En effet on se sert des mœurs des hommes dans le discours ; premierement comme d'un argument naturel pour prouver qu'ils sont capables d'une action, ou qu'ils n'en sont pas capables ; & lorsqu'on en fait cet usage, le discours consiste en raisonnemens. Secondement, on s'en sert pour les décrire, c'est ce qu'on appelle faire des *peintures* ou des *portraits* ; & cette maniere, qui a son agrément, est fort connuë dans l'Eloquence. Enfin, il y a une troisiéme maniere de s'en servir, & c'est lorsque, sans les alléguer pour preuves, sans les désigner par leurs propres noms, ainsi qu'on fait dans les portraits, certains mots, ou certaines pensées jettées à propos, ou comme échappées, representent les mœurs de l'Orateur & de ceux dont il parle ; de telle sorte que, sans autrement raisonner, ni émouvoir les passions, ce qu'on dit a une force merveilleuse (4) de persuader, par la convenance des mœurs marquées dans le discours avec celles des auditeurs.

Quintilien (5) a crû qu'Aristote, en traitant des mœurs n'avoit en vûë que le premier usage qu'on en peut faire ; ce qui, selon lui, ne meritoit pas que ce Philosophe se donnât toute la peine qu'il s'est donnée pour les expliquer si exactement. Aussi n'en a-t-il pas tant pris luimême, persuadé qu'il en faisoit encore assez que d'avertir ceux qui en veulent savoir davantage, de recourir à Aristote, dont il regarde, sur ce point, la doctrine comme assez inutile.

Aristote.

Le Pere Malebranche paroît croire qu'Aristote, dans tout ce qu'il a dit des mœurs, n'a songé qu'aux portraits qu'on en peut faire en general ; & sur ce principe, il ne juge point de ce Philosophe autrement que Quintilien. " Quoi qu'on „ puisse, dit il, exprimer en general les „ differens caracteres d'esprit, & les dif- „ ferentes inclinations des hommes & des „ femmes, des vieillards & des jeunes „ gens, des riches & des pauvres, des „ savans & des ignorans ; enfin des diffe- „ rens sexes, des differens âges, & des „ differens emplois : cependant ces cho- „ ses sont trop connuës de tous ceux „ qui vivent parmi le monde, & qui pen- „ sent à ce qu'ils y voyent, pour en „ grossir ce livre. Il ne faut qu'ouvrir „ les yeux, pour s'instruire agréablement „ & solidement de toutes ces choses. „ Pour ceux qui aiment mieux *les lire en* „ *Grec*, que de les apprendre par quel- „ ques reflexions sur ce qui se passe de- „ vant leurs yeux, ils peuvent lire le „ second livre de la Rhétorique d'Aris- „ tote. C'est, je crois, le meilleur Ou- „ vrage de ce Philosophe, parce qu'il y „ dit peu de choses dans lesquelles on „ puisse se tromper, & qu'il se hazarde „ rarement de prouver ce qu'il avance.

Recherche de la verité l. 5. c. 2. p. in 4. 295.

Il paroît à Victorius que Quintilien ne rend pas justice à Aristote, & qu'au contraire il prend à tâche de diminuer le merite d'un Ouvrage, dont lui & tous les autres Maîtres ensemble ne seroient pas venus à bout. Il ajoûte que, sur cet article, ce Rhéteur se trompe en bien des choses, & sur-tout, en ce qu'il a crû qu'Aristote ne traite des mœurs, que parce qu'on peut les alléguer pour preuves. A quoi ce Philosophe n'a point songé, non plus qu'aux portraits. Il n'a parlé des mœurs que pour montrer (ce qui est vrai) que, sans preuves, & sans émouvoir les passions, les mœurs marquées dans le discours font autant d'effet que

In c. 12. l. 2. Rhet. p. m. 442.

4 Exprimere mores oratione genere quodam sententiarum & genere verborum, mirum quiddam valet.... ut sæpe plusquam causa valeat. *Cic. de Orat. 2. n. 184.*

3 Hoc exequi mitto... si quis tamen desideraverit, à quo peteret ostendi. *l. 5. Instit. Orat. c. 10. fol. 74. recto ad calcem.* Voyez *Vict. in c. 12. l. 2. Rhet. p. m. 441.*

Aristote. que les passions & les preuves. Ainsi le Commentateur croit que de ne point faire cas du travail d'Aristote sur cette matiere, ce n'est pas moins manquer de lumieres que de justice.

Vossius (1) s'exprime encore plus fortement. Il soûtient que le sentiment de *Quintilien est une erreur grossiere*, formellement contraire à Ciceron; & qu'il faut être stupide pour donner dans son sens. Ce n'est pas qu'il n'estime fort Quintilien; il lui donne de grands éloges: mais c'est dommage, selon lui, que ce grand Homme se laisse tromper si souvent, si legerement, pour abandonner un maître comme Aristote, qui a des vûës, sans comparaison, plus étenduës que les siennes; qui a le mieux connu l'Art; qui l'a traité avec plus d'ordre, & merite d'être le mieux étudié. Vossius déclare qu'il en juge ainsi, sans s'étonner de ce qu'en disent Ausone & Laurent Valle; parce que, quand le premier préfere Quintilien à tous les Maîtres, il n'entend parler que des Latins, & que le second, avec tout le merite qu'il a, ne garde point de mesures dans les loüanges qu'il donne à Quintilien, comme il n'en garde pas non plus dans les invectives qu'il fait, sans aucun fondement, contre Aristote, Ciceron, Priscien, & plusieurs autres; & cela, pour contrequarrer George de Trébizonde, qui rabaissoit trop Quintilien.

De nat. & constit. Rhet. p. 58. 89.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le sens & le dessein d'Aristote ne sont point obscurs. "Il y a, dit-il, trois moyens „ de persuader: le premier est fondé sur „ les mœurs de celui qui parle & sur „ la bonne opinion qu'on a de lui; le „ second vient de la disposition de l'auditeur, & de la maniere dont on le „ tourne; le troisiéme enfin naît du discours, soit que veritablement on ait „ démontré son sujet, ou seulement en „ apparence. Voilà *les mœurs*, sans contredit, bien distinguées *des preuves*.

Rhet. l. 1. c. 2.

„ L'Orateur, continuë ce Philosophe, persuade à l'occasion de ses „ mœurs, lorsqu'il parle de maniere qu'il „ se rend digne de foi; (c'est-à-dire, „ quand il parle en homme sage & vertueux:) car la vertu est d'un tel credit, que nous ajoûtons plus de foi aux „ gens de bien qu'aux autres, sur-tout „ dans les matieres douteuses, & où „ l'esprit, de part & d'autre, ne voit „ point de raison qu'il puisse suivre avec „ sûreté. Il est certain, qu'en cette occasion nous nous abandonnons à eux „ entierement, & que nous croyons tout „ ce qu'ils disent. Mais il faut remarquer que ce credit doit venir de l'adresse de nôtre discours, & non simplement de ce que l'auditeur avoit cette bonne opinion de nous avant que „ de nous écouter. Et il ne faut point „ s'arrêter à ce que disent quelques-uns „ de ceux qui ont traité de la Rhétorique, qui, à propos de ces bonnes „ mœurs & de cette probité qui doit éclatter dans le discours, soûtiennent „ qu'absolument elle est inutile; au lieu „ que c'est même un des plus forts & „ des plus puissans moyens qu'il y ait „ pour persuader.

Ibid. Aristote.

„ Et ailleurs: Il sera necessaire, dit-il, que l'Orateur, non-seulement, ait „ soin de rapporter de bonnes raisons, „ & de prouver ce qu'il dit; mais aussi „ de donner une bonne opinion de lui „ en parlant, c'est-à-dire, de paroître „ tout ensemble & habile homme, & „ homme d'honneur, & porté pour le „ bien de ceux qui l'écoutent; ce qu'il „ assûre *n'avoir rien de commun avec l'argument*, & ce qu'on peut assûrer, selon lui, n'avoir aussi rien de commun „ avec les portraits.

L. 2. Rhet. c. 1. p. in 12. 170.

L. 3. Rhet. c. 17 p. 462.

Ciceron a connu la verité de cette doctrine (2). C'est ce qui lui fait reconnoître que les mœurs & les passions sont deux choses dignes, sur-tout, d'admiration dans l'Eloquence, lorsqu'elles y sont bien touchées; & que si le pathétique est l'image d'un torrent qui emporte tout, les mœurs sont l'image d'une bonace, qui, pour être pleine de charmes, ne laisse pas d'avoir autant de force,

1 Spissus error. Quintil. scribentis doctrinam hanc sine damno omitti posse. *Voss. Instit. Orator. t. 1. p. 309. Au reste Vossius en cet endroit cite l'interpretation de Villatius pour le texte de Quintilien.*

Aristote. Cic. Declar. Orat. n. 111. ce. Il est vrai que cet Orateur a crû que le talent de les répandre dans le discours, étoit plûtôt un don de la nature, qu'un effet de l'Art. Il avoüe néanmoins qu'on en donnoit des préceptes, & il en a donné lui-même. En voilà plus qu'il n'en faut pour faire voir & le vrai sens, & l'importance de la doctrine d'Aristote. Ibid. De Orat. 2. n. 114. &c.

Au jugement pourtant de Ciceron, j'ajoûte celui de M. Cassandre, qui a fait en François une si belle Traduction de la Rhétorique d'Aristote, en faveur de ceux *à qui le Grec feroit peur*. Cet Auteur, après avoir dit que *sa Traduction est comme une fidele copie du plus difficile original que nous ayons, & qui exerce avec émulation, & en plusieurs Langues, les plus savantes plumes*, dit encore, que *cet original est ce riche chef-d'œuvre d'Aristote; qu'on doit appeller le livre du grand monde & de la Cour, puisqu'il représente au naturel les caracteres differens de toutes sortes de conditions & de personnes.* Le Traducteur auroit pû dire encore, qu'il contient l'Art de donner de soi ou des autres, telle opinion qu'il convient; ce qui est la fin d'Aristote, comme le dit fort bien la Traduction. Pref. de la Trad. de Cassandre.

Ce que nous avons vû jusqu'ici, ne regarde guéres que les deux premiers livres de l'Ouvrage. Ils roulent à peu près sur l'invention. Dans le troisiéme, l'Auteur traite de l'élocution & de l'ordre; ce qui fait voir qu'il ne borne point l'Art à l'invention seule, comme Quintilien l'en accuse. Que s'il ne parle ni de la memoire, ni de l'action, c'est qu'il n'y a point d'art pour la premiere, & il dit que de son tems il n'y avoit point encore pour la seconde. Ciceron (3) même rend témoignage que de son tems les Rhéteurs n'en parloient point. Instit. Orat. l. 2. c. 15. Vide Voss de nat. & const. Rhet. p. 39.

Au reste, Aristote reconnoît l'importance de l'action, égale à celle, non-seulement, de l'élocution, mais encore des passions, jusques à comparer les Orateurs qui ont l'action belle, aux Athletes qui remportent toujours le prix, pourvû néanmoins qu'ils prononcent leurs Ouvrages; car à la lecture, c'est la diction qui l'emporte. Sur quoi, il fait une reflexion judicieuse, qu'il ne suffit pas de dire ce qu'il faut; mais qu'il faut encore le bien dire, d'autant plus que la diction donne au discours un caractere qui peint les mœurs. Après quoi, il parle si bien à fond de ce qui fait l'élocution belle, de ce qui la rend froide, des images en fait d'Eloquence, de la pureté de l'élocution, de l'enflure, de la diction propre au sujet, du nombre, & des poses necessaires dans le discours; enfin de la maniere de dire les choses spirituellement, qu'on y trouve la verité, & de ce que j'ai avancé ci-devant, qu'*Aristote en dit assez sur l'élocution*, & de ce que dit le Pere Rapin, que ce Philosophe nous a laissé „ un grand & admirable plan de Rhétorique, qu'il faut plûtôt mediter que lire, parceque c'est un trésor dont on ne peut exprimer le prix; & qu'on ne peut assez exhorter ceux qui parlent en public d'étudier ce bel Ouvrage, & de bien pénetrer tout l'Art qu'il contient. „ Ce qui doit nous y porter encore plus, c'est qu'on s'accommode mieux d'Aristote, selon ce Pere, que de Platon; qu'il est plus instructif, de meilleure foi; qu'il ne biaise pas tant; qu'il est plus simple & plus convenable pour enseigner. L. Rhet. 3. c. 1. in id capit. Vide Viss. p. 618. Aristote. P. 13. de l'Ouvrag. Compar. de Demosth. & de Cic. in 4. p. 71.

Tout cela semble dire contre Monsieur l'Abbé Fleury, que c'est Aristote, & non pas Platon qui va plus au fond de l'Art. Rien n'est plus simple, en effet, ni en même tems d'un plus grand sens, que sa doctrine sur l'expression. Les Poëtes, selon lui, sont les premiers qui l'ayent cultivée; parce que, occupez du soin d'imiter, ils en ont trouvé les premiers moyens dans la voix & dans les paroles. Ce qu'ils avoient trouvé d'ornemens pour leurs Ouvrages, les Orateurs crûrent d'abord pouvoir aussi l'employer dans leurs harangues. Mais la raison fit bientôt voir la difference, & donna à connoître que ce qui fait la beauté Traité du Choix des études. p. 315. L. Rhet 3. c. 1.

2 Duo sunt quæ bene tractata &c. *De Orat.* 2. n. 184. & *in Orat. ad Brut.* n. 128.

3 Totum genus hoc Oratores qui sunt veritatis ipsius actores reliquerunt: imitatores autem veritatis Histriones occupaverunt, *l.* 3. *de Orat.* n. 214.

Aristote. [1] té dans le style poëtique, parce qu'on y suppose ceux qui parlent enthousiasmez, rend en prose le style froid, si ce n'est quelquefois dans les passions, qui tiennent lieu d'enthousiasme. Hors cela, les Orateurs n'ont d'autres ornemens à chercher que les mots les plus nobles & les plus beaux, communément usitez dans leur Langue, avec quoi ils doivent mieux parler que le commun, sans paroître néanmoins parler autrement que les autres; & ils meritent d'autant plus d'éloges, que les ornemens de leurs discours sont plus difficiles à trouver, quoi-qu'ils paroissent plus naturels.

Pour la maniere de dire les choses agréablement & avec esprit, nous verrons dans le second Tome, en parlant du Pere Bouhours, que ce Pere & le Comte Tesauro, qu'il cite, n'ont pas pris la doctrine d'Aristote dans toute son étenduë; il suffit maintenant d'observer que ce Philosophe avoüe qu'*il y faut du génie, ou s'y être exercé de longue main*: mais pourtant il soûtient, que *de le faire à propos, & d'en donner les moyens, cela n'appartient qu'à la Rhétorique, & que c'est d'elle qu'il faut l'apprendre*. Or la Rhétorique, selon lui, réduit la chose aux *métaphores*, aux *antithéses*, aux *peintures*, à *l'hyperbole*, & à *l'art de tromper l'attente des auditeurs par des expressions imprévuës*. Il estime particulierement les métaphores, les antithéses, & les peintures, sur tout quand elles sont réunies dans la même phrase, & exprimées en peu de mots; parce qu'alors elles présentent des idées plus vives, & que l'esprit les saisit plus facilement.

Maniere de bien penser dans les ouvr. d'esprit. in 4. p. 15. ad calc.

Rhet. l. 3. c. 10. initio.

Car, non-seulement il nous marque, avec une solidité admirable, en quoi consistent les pensées pleines d'esprit; mais il a soin encore de nous découvrir en même tems la vraye source du plaisir qu'elles procurent. C'est ainsi que plaçant parmi ces pensées, les proverbes ingenieusement appliquez, il donne à leur agrément la même cause, qu'à l'agrément des métaphores. Et on peut dire, qu'il y a dans son principe de quoi expliquer le plaisir que donne ce qu'il y a d'ingenieux dans une devise, & dans les applications, ou de vers, ou d'autres passages d'Auteurs, & par consequent, des textes mêmes de l'Ecriture.

Aristote.

Pour mieux juger de sa doctrine, comparons ce qu'il dit de la source du plaisir dans les métaphores, avec ce qu'en a dit aussi un très-habile homme; c'est l'Auteur du Recueil des Epigrammes.

M. Nicole.

„ Il y a dans notre ame, dit cet Auteur, & de la force, & de la foiblesse. Quand nous faisons usage de la premiere, nous aimons le travail; quand nous suivons le penchant de la seconde, nous voulons du relâche. De là vient cette vicissitude que nous mettons volontiers entre l'application & le repos; de là vient ce mélange que nous voulons dans les discours, du grave & du doux, du plaisant & du serieux; de là enfin, il arrive que, dégoûtez quelquefois de la verité trop exacte, & des expressions simples, nous voulons des métaphores, qui s'en éloignent. De sorte qu'il n'y a point d'autre cause du plaisir des métaphores, que notre propre foiblesse." Telle est la doctrine de cet Auteur; voici celle d'Aristote.

Epigram. Delect. Dissertat. de vera pulchr. p. 11. 12.

„ Pour la maniere, dit-il, de dire les choses agréablement & avec esprit, il faut poser pour fondement, que d'apprendre avec facilité quelque chose de nouveau, c'est une chose qui plaît naturellement a tout le monde. D'où il s'ensuit que, parmi les mots, ceux-là sont très-agréables, qui portent une nouvelle connoissance à l'esprit, & lui apprennent, sans qu'il se gêne, ce qu'il ne savoit pas." C'est l'avantage, non des mots propres ou consacrez, mais des métaphores; parce que, sans nous gêner, elles nous font connoître des rapports que nous ne connoissions pas. Aussi est-il besoin d'un heureux genie, pour bien trouver les métaphores; & il est aisé de voir que, dans l'usage qu'on en fait, l'esprit passe rapidement du sujet qu'on lui propose, à l'image qu'on lui en

L. 3. Rhet. c. 10. initio.

1 Genus hoc, si semper utare, detrahit orationis dolorem, aufert humanum sensum actoris, tollit funditùs veritatem & fidem. *Cic. in Orat. ad Brut. n. 209.*

Aristote.

en fournit, & revient de l'image au ſujet, en découvrant la convenance qu'ils ont enſemble. Ce qui, certainement, ne peut être regardé comme un effet de notre foibleſſe.

Maniere de bien penſer, &c. *Pag. 143.*

Le Pere Bouhours parle diverſement de la penſée d'Ariſtote, touchant la cauſe du plaiſir que donne une métaphore. D'un côté, ſans citer l'endroit, ce Pere dit que, ſelon la remarque de ce Philoſophe, nous aimons à voir une choſe dans une autre, & que ce qui ne frappe pas de ſoi-même, ni à face découverte, ſurprend dans un habit emprunté & avec un masque. D'un autre côté, le même Pere obſerve que, ſelon la doctrine d'Ariſtote, le plaiſir qu'on a de voir une belle imitation, vient de la reſſemblance, de la réflexion de l'esprit, & de je ne ſai quoi de nouveau qu'il y apprend. On voit où eſt le veritable ſens du Philoſophe.

Pag. 155. Rhet. l. 1. c. 11.

** 3. de Orat. n. 192. In Orat. ad Brut. n. 214.*

A l'égard de l'harmonie dans le diſcours, Ciceron * n'eſt pas toûjours du goût d'Ariſtote: l'un approuve plus certaines cadences, qui plaiſent beaucoup moins à l'autre. Et quoi qu'il ne ſoit pas poſſible de juger entre ces deux grands hommes, en des choſes, ſur tout, qui regardent le génie de deux Langues mortes; on peut neanmoins remarquer qu'ils veulent tous deux que le diſcours ſoit nombreux. En quoi, le ſentiment du Philoſophe a paru ſi conſiderable que Ciceron ſe voyant blâmé d'avoir pris tant de peine à traiter cette matiere, ſe fit un bouclier de l'autorité & de l'exemple d'Ariſtote; & après l'Orateur Romain, Denys d'Halicarnaſſe s'eſt défendu de la même maniere ſur cet article.

Ibid. n. 172.

Au reſte, tous les habiles Maîtres convenant qu'il faut du ſoin pour donner de l'harmonie au diſcours, conviennent auſſi que ce ſoin ne doit point aller jusques au ſcrupule. Il eſt vrai que le nombre donne des bornes, tant aux penſées, qu'aux expreſſions; que ces bornes fixent agréablement l'esprit; qu'elles ſoulagent l'Orateur, auſſi-bien que ceux qui l'écoutent, par les juſtes poſes qu'il trouve de tems en tems dans ce qu'il dit; neanmoins Ciceron (1) eſt du ſentiment d'Ariſtote (2), qu'auſſi-tôt qu'il y a de l'excès, cet excès détruit ce qu'il y a de naturel dans les ſentimens & dans les paſſions; le diſcours ne va plus jusqu'au cœur; l'esprit s'arrête malgré ſoi à ce qu'il y a de fleuri, & ces mignardiſes de diction l'empêchent de faire attention aux choſes.

Aristote.

Ibid & Vict. p. 654.

Le Philoſophe va plus loin. Il dit, que *c'eſt un moindre mal d'être negligé dans ſon ſtyle, que d'y être trop orné.* Tout ce qu'on peut reprocher au ſtyle negligé, ne va qu'à dire, qu'il n'y a point d'ornement; au lieu qu'*il y a de très-grands défauts dans les ornemens, dès qu'ils paſſent les bornes.* Il ajoûte, que les ornemens changent, augmentent, diminuent ſelon les perſonnes, & qu'il n'eſt point à propos qu'un enfant, un ſoldat, un esclave, une femme paroiſſe parler avec tant d'art. Ainſi, quelque grace qu'ait une hyperbole bien entenduë, ce Philoſophe la croit plus convenable aux jeunes gens, à cauſe de leur vivacité, ou aux gens paſſionnez, tel qu'eſt Achille dans Homere.

L. Rh. 3. c. 7. ad calc.

Enfin, il traite de l'arrangement, ou de l'ordre. Il fait voir que tout diſcours, à le bien prendre, n'a que deux parties neceſſaires, qui ſont la Propoſition, & la Confirmation. Quintilien trouve en cela de la nouveauté; & s'il excuſe ce Philoſophe d'avoir rangé la Narration ſous la Propoſition, il ne peut l'approuver, dit-il, en ce qu'il range la Refutation ſous la Preuve. Il ne croit pas que cela ſe puiſſe, parce que l'uſage de l'une eſt d'établir, au lieu que l'emploi de l'autre eſt de détruire. Victorius prend la défenſe d'Ariſtote, & répond, qu'un Orateur établit ſa cauſe en détruiſant celle de l'adverſaire. Et, ſi Quintilien n'avoit point appris cette verité en apprenant la Dialectique, il auroit dû l'apprendre, ſelon lui, en liſant les inſtructions que Ciceron donne à ſon fils ſur l'Art oratoire; puiſque cet Orateur range auſſi la Réfutation ſous la Preuve.

Inſt. Orat. 3. ubi de part. cauſar. Judic.

Victor. in Rhet. Ariſt. p. 797.

In Partition. Orator.

Il

2 Et à rebus gravibus ad elegantias feſtivitateſque conſiderandas animum auditoris traducit. *Ariſt. l. 3. c. 8.*

Aristote.

Il paroît par cette réponse, que les objections de Quintilien mettent Victorius de mauvaise humeur. Ce Rhéteur néanmoins n'est pas toujours opposé au Philosophe, & quelque inclination qu'il ait à le contredire, selon une remarque de Vossius (1), il reconnoit (2) pourtant avec lui, qu'il y auroit dans l'Eloquence beaucoup de choses à retrancher, si les hommes étoient aussi sages & aussi justes qu'ils devroient l'être. Outre que Quintilien, pour avoir contredit Aristote sur quelques points particuliers, ne paroît pas néanmoins avoir jamais blâmé ni sa doctrine, ni son livre en general. Il dit au contraire (3), qu'on ne sait ce qui l'a rendu plus illustre, ou sa Science, ou sa fécondité, ou la douceur de son style, ou ses curieuses découvertes, ou la varieté de ses Ouvrages. Il convient en cela avec Ciceron (4), qui ne connoît point d'homme plus docte, plus ingenieux dans l'invention, ni plus solide dans ses décisions, qu'Aristote.

Mais, à l'égard de Ciceron, la maniere la plus glorieuse dont il ait jugé de ce Philosophe, c'est d'avoir copié ses préceptes, ainsi que je l'ai déja dit, & d'avoir avoué que ses Dialogues de l'Orateur ne contiennent proprement que les regles de cet excellent Maitre; & il est bon de remarquer, qu'en effet, s'il y a de la difference, ce n'est guéres que dans le style ou dans l'ordre.

Le style de Ciceron est plus diffus & plus libre, mêlé de diverses digressions convenables à une conversation de gens d'esprit, qui ne s'entretiennent de Rhétorique, que pour se délasser de leurs occupations plus serieuses. Aristote est plus serré; il va toujours à son but, sans s'écarter, comme ne songeant qu'à ce qu'il fait. C'est de cette précision, & du soin de traiter les choses à fond, que vient l'obscurité que Victorius, Cassandre, & Paul Beni y ont trouvée. Sa diction pourtant est nette & exacte, ne disant rien que ce qu'il faut, & le disant bien. Il découvre en toutes choses, le bon & le mauvais, d'une maniere très-simple, & generalement assez équitable. Il satis-fait l'esprit, & remplit l'ame de joye, par la verité de ses préceptes, & des raisons qu'il en donne; il est également éloigné par la noblesse de sa diction, tant de la bassesse du style, que de l'enflure; s'il parle de lui-même, il le fait très-sobrement; enfin, il garde partout une admirable methode, qui vous mene, non-seulement de livre en livre, mais de pensée en pensée, sans manquer jamais de vous avertir du chemin que vous avez à faire, & de vous remettre devant les yeux celui que vous avez déja fait.

Aristote.

C'est, sans doute, la raison pourquoi Majoragius adopte les paroles de Ciceron: & dit, que *le style d'Aristote est un fleuve d'or*. Il trouve que ce fleuve porte par-tout l'abondance: & il faut concevoir qu'il la porte, non par la multitude des paroles, mais par celle des pensées. Majoragius ajoûte, que les préceptes de ce Philosophe sont si savans, si bien rangez, si poliment énoncez, qu'on ne peut rien trouver de plus parfait en ce genre. Ciceron même ne l'emporte sur lui que par l'Eloquence, & non par la connoissance de l'Art. De sorte que, par cet endroit, Aristote est, selon lui, le premier de tous les Maitres. C'est une pensée qui est commune à Majoragius avec Paul Beni: car, outre ce que j'ai déja rapporté de lui, il ajoûte, qu'Aristote surpasse les autres de si loin, qu'on ne peut même lui égaler Ciceron.

Comment. in Rhet. Aristot. initio.

T. 1. p. 9. 10.

Que s'il faut dire quelque chose des guides qu'on peut prendre pour étudier un si parfait original, Victorius, comme je l'ai dit, y a fait un excellent Commentaire. Cet Auteur (5) est également profond, judicieux, exact & modeste. Il n'a pas fait la traduction de l'Ouvrage qu'il commente; on peut la tirer de son Commentaire. Majoragius l'a faite, & l'a accompagnée d'un Commentaire.

1 Proclivis in damnandis Aristotelis opinionibus Quintilianus. *Voss. de stat. & const. Rhet. p. 87.*

2 Nam si mihi sapientes Judices &c. Aristoteles apud bonos Judices &c. *Instit. Orat. l. 2. c. 17. fol. 35. recto. l. 4. c. 1. fol. 58 verso.*

3 Quid Aristotelem? quem dubito scientiâ rerum, an eloquendi suavitate, an inventionum acumine, an varietate operum clariorem putem. *Quintil. l. 10. c. 1.*

Aristote. mentaire aussi long que celui de Victorius. Il copie même Victorius presque par-tout mot pour mot; il a pourtant cela de propre, qu'il ramasse les idées de divers Auteurs, sur les mêmes préceptes, & qu'aux préceptes, il joint souvent des exemples : il montre beaucoup d'érudition; Victorius n'en a pas moins.

Un Auteur, nommé Jean Cocin, a fait imprimer à Strasbourg la Rhétorique d'Aristote, avec une préface de sa façon. Cette édition contient le Grec, la Traduction Latine, & les Notes de Sturmius. Cocin fait grand cas de toutes les parties de cet Ouvrage; cependant il est plein de fautes dans le texte Grec, dans la traduction & dans les notes.

And. Schot. supra. La Paraphrase de Riccobon me paroît meilleure. Elle est comparable à l'Ouvrage de Victorius. On y examine cet Ouvrage en beaucoup d'endroits, aussi-bien que celui de Majoragius, sans omettre ni celui de Muret, qui a fait seulement la traduction des deux premiers livres de la Rhétorique d'Aristote; ni celui de Sigonius, qui l'a traduite toute entiere, & qui a eu dessein de garder, avec la pureté du style, un juste milieu entre les traductions de cet Ouvrage, trop litterales, ou trop diffuses, & de se rendre ainsi plus conforme à l'original.

Mais, ce qui peut tenir lieu de Commentaires, & des Traductions Latines, c'est la Traduction de Cassandre en notre Langue, laquelle est, sans doute, fort méthodique, en bons termes, & à peu de choses près, très-fidele.

ANAXIME'NE DE LAMPSAQUE,

Contemporain d'Aristote;

OU

LA RHE'TORIQUE

Adressée à Alexandre.

Quoique la Rhétorique à Alexandre soit à la suite de celle d'Aristote, on ne la croit pourtant pas de lui, parce qu'on n'y trouve pas les mêmes caracteres. On y voit d'abord une assez longue Préface; ce Philosophe n'eu met point à ses Traitez: quand même il en auroit fait quelqu'une, celle-ci n'est pas de son style. Elle est d'un caractere fleuri, presque comme les Ouvrages d'Isocrate, & l'on ne voit point qu'Aristote ait jamais donné dans ce goût. Il est vrai que les principes generaux, si on y prend garde, y sont à peu près les mêmes: mais rien n'est démêlé, rien n'est rangé, ni traité dans cette Rhétorique, avec le soin & la methode que l'on remarque dans Aristote. Ce ne sont ni les mêmes choses, ni les mêmes idées, lorsqu'on y trouve les mêmes noms; les mœurs y sont à peine touchées; on insiste un peu plus sur les passions, & néanmoins ce n'est qu'en passant: les matieres les plus marquées en leurs lieux, y sont encore rebattuës dans d'autres; &, si c'est pour en dire des choses nouvelles, il y a aussi des redites inutiles. C'est ce qui a fait juger à Vossius que cette Rhétorique n'est point d'Aristote; & ce qui a fait dire au Bibliographe anonyme, qu'il y a long-tems que les Savans s'en sont persuadez.

Anaximéne de Lampsaque.

Instit. Orator tom. 1. p. 162.

Bibliog. hist. Polit. anonym. p. 27. & 61.

Certainement, ce que je viens de remarquer, est un grand défaut, sur-tout dans

4 Sed quis omnium doctior, quis in rebus vel inveniendis, vel judicandis acrior Aristotele fuit? *Cic. in Orat. n. 172.*

5 *André Schott, Compar. d'Arist. & de Demosth. p. 162. préfere* Victorius, Majoragius, Riccobon, *à tous les autres.*

Anaximéne de Lampsaque.

dans une Rhétorique à l'usage d'un Prince, à qui l'Art ne pouvoit rien présenter de trop parfait, pour répondre à l'honneur qu'il lui faisoit de vouloir être son disciple. A dire vrai, Alexandre n'est pas le premier, parmi les Rois, qui ait marqué cette estime pour l'Eloquence. Achille, & les autres Heros de l'Iliade, ne paroissent, sans doute, formez la plûpart, au discours, & à l'action, que parce que c'étoit la mode de tous les Grands du tems d'Homere. Mais c'est ici, apparemment, le premier Traité fait exprès pour une personne d'un si haut rang. Quel éclat, quelle solidité, & quelle justesse n'exigeoit pas de l'Auteur une si glorieuse destination ! Un tel Ouvrage ne devroit avoir rien de sec, rien de fardé, rien de défectueux, rien de superflu, rien enfin, qui par ses agrémens, sa brieveté, sa précision, ne convînt à la délicatesse du Prince, & à la gloire du thrône. Mais, comme le dit Juvenal (1), sur un autre sujet, *Il est plus aisé de sentir ce qu'on y desireroit*, je ne dis pas seulement, *que de l'y mettre*, mais même *que de l'exprimer*.

La Préface roule sur l'excellence de l'Art oratoire, & cela, pour nous montrer deux choses; l'une, qu'il faut l'étudier avec soin ; l'autre qu'il donne un grand relief à un Prince, déja distingué des autres hommes par son rang, & par la gloire de ses actions ; parce que l'Eloquence n'est autre chose que la raison même qui se déclare, & qui brille d'une maniere convenable dans les affaires de la vie. Sur le soin qu'on doit prendre de l'étudier, l'Auteur dit beaucoup de choses que l'on retrouve dans Ciceron; soit que l'Orateur Romain les ait puisées dans cette source, soit qu'il les ait lui-même rencontrées. Pour ce qui est de l'honneur que cet Art peut faire à un Roi, il falloit qu'Alexandre en fût bien persuadé, puisqu'on voit, au commencement du Traité dont nous parlons, qu'il l'avoit demandé plusieurs fois avec instance.

L. 1. de Orat. ubi de laud. Eloq.

Mais, élevé au dessus de ses Sujets, convient-il à un Prince de s'assujettir aux regles de la Rhétorique ? On sait ce qui fut dit à un Empereur, *Qu'il pouvoit donner aux hommes le droit de bourgeoisie, mais qu'il ne pouvoit le donner aux mots*; & l'on voit tout le sens de cette pensée, qui ne regarde que la Grammaire. A l'égard de l'Art oratoire, l'élevation donne aux Princes de grands avantages, & les dispense de bien des choses ; soit parce qu'elles ne conviennent qu'à l'Eloquence commune; soit parce qu'on est favorablement prévenu pour eux ; soit à cause des matieres qu'ils ont à traiter, & des tems & des lieux où ils les traitent. Mais il y a des graces, une noblesse, des bienséances, dont il semble que rien ne puisse les dispenser. Et c'est sur quoi l'on peut dire, qu'ils se sont souvent prévalus fort avantageusement des préceptes de l'Eloquence, & qu'ils ont tiré d'elle seule d'aussi grands effets, que des troupes les plus nombreuses & les plus aguerries. Que ne fit point le premier des Césars par son moyen? & que ne fit point Alexandre lui-même? Pompée, Crassus, Antoine, & plusieurs autres, ont été grands Orateurs, aussi bien que grands Capitaines. Nous ne lisons presque jamais les victoires, tant des uns, que des autres, qu'après avoir admiré de quels discours ils avoient sû animer au combat les armées qu'ils commandoient. Enfin, il n'y a lecture, ni sacrée, ni profane, qui ne fournisse en foule des exemples, pour prouver, quand on voudra s'en donner la peine, qu'il n'y a guéres de celebres évenemens dans toutes les histoires, qu'on ne doive rapporter à ce principe; c'est-à-dire, ou l'Eloquence n'ait eu la meilleure part. C'est pour cela, que dépouillant l'Art oratoire de toutes les choses dont les Princes n'ont que faire, il ne faudroit leur présenter l'Eloquence, que sous la forme qui leur convient. Pourquoi ne croirions-nous pas qu'on réüssiroit à leur faire serieusement aimer ce bel Art, si une main habile & délicate le leur avoit ainsi reduit dans de justes bornes? Oui, sans doute, jaloux de cette autorité que la naissance leur donne sur les peuples, ils auroient la

Anaximéne de Lampsaque.

La Mothe le Vayer. Rhet. du Prince.

Dial. de Orat. apud Tacit. p. m. 170.

1 Hunc qualem nequeo monstrare; & sentio tantum. *Juv. Sat. 7. ubi de Poët.*

Anaximéne de Lampsaque.

la noble ambition, comme les grands Hommes que j'ai nommez, d'exercer encore, en tems & lieu, cet empire de la parole, qui flatte si agréablement, par deux raisons assez sensibles; l'une est, que c'est un avantage qu'on ne doit qu'à son merite: l'autre est, que pour n'être pas si périlleux, il ne laisse pas d'être plus rare, & peut-être plus difficile de devenir bon Orateur, que de devenir grand Capitaine.

L'Auteur de la Rhétorique à Alexandre semble avoir vû lui-même que, travaillant pour un Prince, il ne falloit rien produire de commun. Du moins, nous fait-il entendre qu'il avoit pris du tems pour executer ce qu'on lui demandoit, & qu'il prétend donner quelque chose de plus exact sur la matiere qu'il traite, que ce qu'on avoit vû avant lui. Vanité qui n'est pas exempte d'erreur, comme on peut aisément s'en convaincre, si l'on considere la nature de son Ouvrage, & les habiles Maîtres qui avoient déja écrit sur ce sujet.

Après tout, il ne laisse pas d'y avoir de très-bonnes choses dans cette Rhétorique. C'est le jugement qu'en a porté en deux endroits le Bibliographe anonyme *, quoi-qu'il nous avertisse en même tems, qu'on n'a fait aucun Commentaire pour l'expliquer, ce qui n'en donne pas une idée avantageuse; d'autant plus qu'elle se trouve parmi les Oeuvres d'Aristote, & que tant d'Auteurs se sont exercez sur les trois livres qui sont de ce Philosophe. Ce que je trouve de meilleur & de plus juste dans l'Ouvrage dont nous parlons, quoiqu'on le trouve aussi ailleurs, c'est l'avis que l'Auteur nous y donne, Que les preuves, les passions, les mœurs, l'amplification, l'Art de parler soit des biens soit des maux de la vie, conviennent à toutes sortes de discours; & néanmoins, que la preuve est plus d'usage dans le genre judiciaire; que la connoissance des biens & des maux convient plus dans les Conseils; & que l'amplification est plus propre au Panégyrique. Il explique assez bien, non seulement ce que c'est qu'*amplifier*, mais encore en quelle occasion il est à propos de le faire. Il pose pour principe, que ce n'est qu'après la preuve, ou après l'éclaircissement d'un fait. Il entre dans un grand détail touchant les biens & les maux qu'on louë ou qu'on blâme, ou qui tombent en déliberation: mais tout ce qu'il en dit, se reduit à cet important précepte, qui seul doit suffire sans aucun autre détail, *Que l'Orateur doit être instruit des sujets dont il veut parler.* Ces sujets sont les affaires de la vie; ce n'est pas la Rhétorique qui nous en instruit; elle ne traite que de l'Eloquence.

* Biblioth. hist. Polit. Philol. curios. p. 29. & 64.

Anaximéne de Lampsaque.

Mais, une réflexion excellente que l'Auteur fait sur les preuves, & qu'on ne peut trop répeter, c'est, qu'afin qu'elles soient bonnes, il faut que ceux qui écoutent, s'y trouvent d'intelligence avec celui qui parle; ce qui arrive, lorsque l'Orateur n'y présente à ses auditeurs que des idées qu'ils ont déja. C'est en ce sens que Ciceron observe que, dans les Sciences, la perfection consiste à s'éloigner de l'intelligence & des opinions communes; au lieu que, dans l'usage de l'Art oratoire, il n'y a pas de plus grand défaut. C'est le sens encore de ce qu'on a dit, Que le genie de l'Eloquence n'est que de développer, tant en general, qu'en particulier, ce que tout le monde pense, quelquefois même sans y penser. De sorte que ce n'est point de son propre fond, ni de ses propres découvertes, que l'Orateur doit faire montre dans ses discours; c'est le fond & le bien commun de tous les hommes qu'il doit y étaler; & le grand succès de l'Eloquence est, que tous ceux qu'elle interesse, c'est-à-dire, l'Orateur & les Auditeurs, se rencontrent à ce niveau d'intelligence commune, dans tout ce qui se dit des actions des hommes, ou des passions qui les font agir, ou de leurs raisonnemens. Cette doctrine est generale pour tout ce qui entre dans un discours. Ce grand principe n'empêche pas que l'Auteur n'admette quelquefois dans l'Eloquence des pensées, ou des propositions paradoxes: mais quand elles sont de ce caractére, il faut, ou y préparer les esprits, ou appuyer aussi-tôt ces pensées de quelque preuve qui les fasse entrer dans les bornes de la portée du commun, dont elles semblent s'éloigner.

L. 1. de Orat. n. 12.

Je n'en dirois pas davantage, s'il ne me restoit encore à faire connoître l'Au-

Anaximéne de Lampsaque.

teur, &, si pour y réüssir, il ne falloit le caractériser de plus en plus. Il est donc à propos de remarquer, qu'il descend quelquefois dans de fort petites minuties, & qu'au contraire, il tranche court sur des matieres importantes. Il n'est point trop étendu sur les figures. Il donne assez bien les regles de l'Exorde, de la Narration, de la Confirmation, de la Réfutation, & de la Peroraison. Il donne aussi, & recommande même très-fort, l'art d'interrompre à propos, ou le cours de la narration, ou la suite des preuves, par des réflexions judicieuses, afin que le discours ne soit point une histoire continuë, ni une pure dissertation. Mais, ce qu'on ne sauroit approuver, c'est qu'ensuite il reparle des diverses especes de causes dont il avoit déja parlé, & qu'il en traite d'une maniere aussi diffuse qu'il avoit fait au commencement; ce qui n'est pas, assûrément, une methode bien exacte, ni digne d'un homme qui croit mieux faire que les autres. On le voit même, en cet endroit, donner encore trois parties au genre judiciaire, qui sont *l'accusation*, *la défense*, & *la recherche*; division qu'il faut observer comme une chose qui lui est particuliere. On n'admet ordinairement que les deux premieres, & il n'explique pas trop bien lui-même ce que c'est que la troisiéme. Comment concevoir, en effet, que ce soit un genre de cause different des autres, *de voir & d'examiner si les actions, les paroles, ou les inclinations d'un homme ne se démentent point*? Enfin, il dit avoir fait un Ouvrage adressé à Théodecte, & cet endroit pourroit faire croire que c'est Aristote qui parle: mais, outre les preuves que j'ai rapportées du contraire, on peut encore s'en convaincre par le dernier chapitre du livre Ce chapitre contient une récapitulation fort singuliere de l'Ouvrage. L'Auteur, conseillant à son Eleve d'avoir soin de regler ses mœurs, aussi-bien que d'étudier l'Eloquence, lui recommande d'appliquer à la conduite de la vie, les regles mêmes de l'Art oratoire; & par consequent, de travailler à se rendre recommandable par ses premieres actions, comme par un Exorde, & de se concilier ainsi la bienveillance des hommes; de marquer après cela, de l'ordre & de l'arrangement dans la suite de sa vie, comme dans la Narration; de faire tomber les mauvais bruits & les mauvais discours, par sa sagesse, comme par une espece de Réfutation; de fortifier sa gloire, par sa constance à bien faire, comme par la Preuve, & d'avoir des manieres qui rappellent la memoire de tout ce qu'il a fait de bon, comme par une espece de Récapitulation. Quelque jugement qu'on porte de cette idée, la peut-on croire d'Aristote?

Anaximéne de Lampsaque.

Un Auteur François, qui a eu la même idée sur les parties du discours, ne la pousse pas si loin. Mais, s'il y a plus de moderation dans la maniere dont il la propose, je ne sai s'il y a plus d'exactitude. " Cet ordre, dit-il, des parties „ du discours, ne sauroit être désaprouvé; „ nous en remarquons un semblable dans „ l'Univers. La Nature, non plus que „ l'Art, ne produit pas d'abord les cho„ ses dans leur perfection. Les arbres „ ne commencent point par les fruits; „ ils poussent de petits boutons; ils les „ épanouïssent en feuilles & en fleurs; „ & ce n'est qu'à la fin qu'ils nous font „ leurs meilleurs presens. Ne nous ar„ rive-t-il pas le même? Venons-nous „ au monde dans un âge parfait? L'en„ fance n'est-elle pas l'Exorde de notre „ vie, & n'est-ce pas peu à peu que nous „ devenons hommes? L'enfance est, en un sens, l'Exorde de notre vie; mais peut-on dire, ou faire entendre, que l'Exorde du discours en soit l'enfance?

M. de Vaumoriere Harang. sur toutes sortes &c. p. 27.

On ne sauroit croire, après tout ce que j'ai dit, que la Rhétorique adressée à Alexandre soit d'Aristote. A qui donc faut-il l'attribuer? Il me paroît très-vraisemblable qu'elle est d'Anaximéne de Lampsaque, Victorius l'a prouvé, au jugement d'André Schot*; & nous voyons qu'en effet, Quintilien † attribuë nommément à cet Auteur la division du genre judiciaire en trois parties, qu'on ne trouve que dans le livre dont il s'agit. Quintilien n'en dit rien davantage. Nous apprenons d'ailleurs qu'Anaximéne étoit du tems d'Aristote & d'Alexandre le Grand. Il étoit tout ensemble Historien, Orateur, homme habile dans la connoissance de l'Art poëtique, & dans celle de l'Art oratoire. Il voulut écrire de tout, & il le

* *Compar. Arist. & Demosthen. p. 164.*

† *Instit. Orator. l. 3. c. 4. fol. 40. verso*

Diodor. Sicul. Biblioth. 15 pag. 497. edit. Steph. & Pausan. p. m. 395. lib. τῶν ἀ- λλακῶν post. terior.

Anaximéne de Lampsaque.

le fit, dit on, avec assez de succès; mais néanmoins sans atteindre jamais à la perfection. C'est le jugement qu'en porte Denys d'Halicarnasse, dans un fragment imprimé par les soins de Victorius*; & dans lequel on le compare à ces Athletes qui se signalent, comme dit Longin, en toutes sortes d'exercices, & ne remportent le prix dans aucun. Il avoit écrit, en douze livres, l'Histoire generale des Grecs & des Barbares; il la commençoit à la premiere origine des hommes, & la finissoit à la bataille de Mantinée. Il avoit encore écrit celle de Philippe de Macedoine, qui contenoit au moins huit livres, & l'envoya à Alexandre. Il écrivit ensuite celle de ce Prince. Il y a donc lieu de croire qu'Alexandre avoit pû lui demander un Traité de Rhétorique; d'autant plus que tous les Ouvrages d'Anaximéne étoient d'un style fort châtié, si nous en croyons Plutarque†, & même très-fleuri, comme ceux d'Ephorus, de Theopompe & d'Isocrate. ‡Aussi avoit-il l'esprit tourné à l'Eloquence des Sophistes. Il avoit même le talent de contrefaire le style de ceux qui en faisoient profession, & il porta le caractere de cette Eloquence jusques sur la Tribune aux harangues, & au Barreau*. Toutes ces considerations prouvent qu'il est l'Auteur de la Rhétorique dont il s'agit, puisqu'on l'y retrouve tel qu'on le peint, avec ses tours étudiez, & en même tems foibles & peu persuasifs, que Denys d'Halicarnasse lui attribuë. Certainement, Diogene Laërce* le qualifie de *Rhéteur*, & Aldobrandin † dit, qu'autant qu'il en peut juger, c'est à ce Rhéteur qu'on doit l'Ouvrage dont je parle. Cela étant, l'expression de Moreri ‡ n'est pas juste, quand il dit, Que quelques Savans attribuent à Anaximéne les livres de Rhétorique d'Aristote; non seulement, parce qu'on ne lui attribuë que ce qui est à lui, mais encore, parce que la Rhétorique dont il s'agit n'est pas divisée en plusieurs livres.

**Apud Victor. Proleg. in Arist. Rhet. ex Dionys. Halic. in Isai Vita.*
Traité du Subl. c. 28.
Diod. Sic. Biblioth. l. 15. p. 504. edit. Stephan. Pausan. l. poster. p. 195.
Pausan. ibid.
Harpocrat. Lexic. ubi vocab. ab Atticis ... .
† Plut. πολιτικ. παραγγέλμ. in t. 3. p. 1437. edit. Steph.
‡ Pausan. l. τῶν ἠλιακ. poster. p. 195.
** Vict. in Proleg. Plutarch. ibid. Huet. in Isai Vit.*
Apud Vict. ubi supra.
** Diog. Laert. l. 2. p. m. 31. ad calc.*
† Thom. Aldobr. in 2. Laert. lib.
‡ Dict. de Mor. sur Anax.

On peut s'étonner, qu'Anaximéne n'ayant composé ce Livre qu'à la priere d'Alexandre, ce Prince ne se fût pas plûtôt adressé à Aristote. Mais il est aisé de répondre, ou qu'il l'avoit déja pris en aversion, ou que ce Philosophe n'avoit point encore paru d'humeur à écrire sur des matieres qu'il méprisoit, quoiqu'il en ait ensuite mieux écrit qu'aucun autre; ou enfin, que le style d'Anaximéne avoit sû plaire davantage.

Anaximéne de Lampsaque.

On rapporte * de cet Auteur un fait qui sauva sa Patrie du pillage, & qui marque, en même tems, qu'il avoit de l'esprit, & qu'il étoit fort consideré d'Alexandre. Ce Prince avoit découvert que ceux de Lampsaque favorisoient les Perses: violent de son naturel, il entra dans une furieuse colere, résolut de ruïner leur ville, & se mit en chemin pour le faire. Ceux de Lampsaque épouvantez, lui députent Anaximéne pour le fléchir; mais le Roi, averti de sa venuë, se roidit dans sa fureur, &, par un serment solemnel, jure de faire tout l'opposé de ce que cet Envoyé lui demandera: l'Envoyé instruit de tout, lui demande la ruïne de Lampsaque, & le Roi, pris par son serment, se crut obligé de pardonner à cette ville.

** Pausan. ibid. p. m. 195. Causs. ex ipso. Eloq. sac. & prof. l. 1. c. 6.*

Anaximéne rendit ainsi, par son esprit, un bon service à son Païs. Mais il joüa une piece bien sanglante à Théopompe, avec qui il s'étoit brouillé après avoir été son ami. Ce fut de publier, sous son nom, & d'un style tout-à-fait conforme au sien, une histoire qui choquoit les principales Républiques de la Gréce, ou, pour mieux dire, un Livre d'injures contre les Athéniens, les Lacedémoniens & les Thébains; ce qui attira à son ennemi la haine de tout le monde.

Pausan. ibid. ad calc. M. Bayle Dict. art. de Theop.

Pausanias, de qui je tiens la plûpart de ces faits, ajoûte qu'Anaximéne fut le premier qui s'offrit de parler sur le champ sur toutes sortes de sujets. D'autres (t) donnent cette gloire à Gorgias, qui s'exposa, dit-on, à cette épreuve, pour effacer Prodicus, qui ne récitoit que des harangues bien travaillées. Quoiqu'il en soit, on ne peut douter, qu'excepté sa fourberie, Anaximéne n'ait été un homme de merite & de consideration, savant, fameux Orateur, & bon Maître de Rhétorique, quoi-qu'il ne soit pas du premier

Pausan. p. m. 196. Causs. ex ipso. l. 3. p. 157.

(t) Primus dixit ... *Philostr. de Gorg.*

Anaximéne de Lampsaque.

premier rang. Tel est le sentiment de Victorius, qui s'appuye sur les fondemens que j'ai rapportez.

Je crois devoir être de son avis: je ne puis pourtant pas dissimuler que Paul Beni prend un parti contraire. Il est persuadé que cette Rhétorique est d'Aristote, aussi bien que la precedente, par la raison que j'ai déja touchée, qui est, Que l'Auteur de l'une, comme l'Auteur de l'autre, se dit Auteur de la Rhétorique à Théodecte; d'où Paul Beni croit conclure démonstrativement, que c'est Aristote qui a fait la seconde, aussi bien que la premiere, & que Victorius, qui pense autrement, s'est trompé; de sorte qu'il ne daigne pas seulement répondre aux preuves de Victorius. Mais, quand même on ne pourroit pas s'imaginer que deux hommes, comme Aristote & Anaximéne, eussent écrit à la même personne, ou à deux personnes differentes de même nom, je ne vois pas qu'il y ait de comparaison à faire entre les preuves de Paul Beni, & celles de Victorius; & je tiens pour certain qu'Aristote auroit beaucoup mieux réüssi.

Comment in Arist. Rhet. t. 1. p. 4.

Au reste, s'il y a des choses à reprendre dans cette Rhétorique, il y en a encore plus dans la Traduction Latine que nous en avons. Elle est de Philelphe. C'étoit un habile homme d'ailleurs, mais qui, peut-être, n'entendoit pas assez la matiere, dont la connoissance n'est pas moins necessaire que celle des Langues, lorsqu'il s'agit de traduire. Quoi-qu'il en soit, il paroît ici, que, pour bien prendre le sens de l'original, il ne faut pas toujours s'en tenir à la version.

Il me reste une réflexion, que je tire d'un Auteur François que j'ai déja cité. „ Il n'est pas trop ordinaire, dit-il, qu'un „ Roi accuse lui-même des criminels, & „ il est encore plus rare qu'il se voye „ obligé de répondre à leurs invectives. „ Cependant, Alexandre a fait l'un & „ l'autre plus d'une fois; soit qu'il suivît en cela la coutume des Rois de „ Macedoine, dont le pouvoir n'étoit pas „ tout-à-fait absolu sur cette Nation „ guerriere, ou qu'il fût bien aise de faire voir que ce n'étoit point par la seule valeur qu'il savoit vaincre. D'ajoûter après cela, comme fait l'Auteur de la réflexion, que *ce Prince, en ces occasions, pratiquoit les préceptes d'Eloquence qu'Aristote n'avoit pas manqué de lui donner*, c'est un fait dont on peut raisonnablement douter, si celui qui l'avance a prétendu qu'Aristote a fait une Rhétorique pour Alexandre.

M. de Vaumoriere, Harang. sur toutes sortes de sujets. p. 347. Voyez Quinte-Curse. liv. 8. c. 7. 8.

DENYS D'HALICARNASSE,

Denys d'Halicarnasse.

Qui arriva en Italie, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, aussi-tôt après qu'Auguste eut terminé les guerres civiles; vers le milieu de la CLXXXVII. *Olympiade, environ 28. ans avant Jesus-Christ. On juge, par quelques endroits de ses Ouvrages, qu'il enseigna la Rhétorique à Rome, ou publiquement, ou en particulier.*

Antiq. Rom. pag. 6. T. 2. p. 21. lin. 42. p. 64. lin. 14.

COMME Aristote avoit concilié l'étude de la Rhétorique avec la Philosophie, Denys d'Halicarnasse la concilia avec le soin d'écrire l'Histoire, soit qu'il aimât l'Eloquence pour elle-même, soit qu'il fût de l'avis de Ciceron, Que pour être bon Historien, il faut être bon Orateur.

Cic. l. 2. de Orat. n. 51. 52.

Tout ce qu'il avoit composé, dans l'un & dans l'autre genre, n'est pas venu jusques à nous. Il ne nous reste qu'une partie, tant de ses histoires, dont il n'est pas question ici, que de ses préceptes, & de ses critiques. Celles-ci ne regardent guéres que l'Art de persuader; ou y trouve néanmoins d'excellentes choses, non-seulement pour l'Eloquence, mais encore pour l'Histoire.

Nous avons de cet Auteur un Traité *de l'Arrangement des paroles*; un autre de *l'Art*; un troisiéme, qui n'est pas entier, *touchant le caractere des Ecrivains* anciens, & sur-tout, des Orateurs, avec deux Lettres: dans l'une*, *il examine le style de Platon*; dans l'autre†, il agite la question, *Si Démosthéne s'est formé sur la Rhétorique d'Aristote*. Nous avons encore ses *Comparaisons* d'Herodore & de Thucydide, de Xénophon, de Philiste & de Theopompe. Enfin, nous avons ses réflexions *sur ce qui fait le propre caractere de Thucydide*.

Prolog. Sylburg. in Halicarn. ad calc. & in Praef. Rhet. ad Dudith.

* *Ad Pompeium.*

† *Ad Ammaeum.*

Denys d'Halicarnasse.

cydide. Le but de ces derniers Ouvrages, est de faire connoître les Auteurs dont il parle; de marquer en quoi ils sont imitables, & en quoi ils ne le sont pas. Dans l'examen qu'il en fait, il considere les pensées, la diction, le tour & l'arrangement, les mœurs, les passions, la simplicité du discours & ses adresses.

Ce n'est donc pas une Rhétorique en forme que nous avons de cet Auteur; ce ne sont que des morceaux de Rhétorique, ou quelques points de cet Art, qu'il a jugé à propos de traiter. C'est pourquoi le Bibliographe anonyme le préfere, lui & Longin, non pas à tous les Maîtres, mais à tous ceux qui n'ont pas traité l'Art entier. Il ajoûte néanmoins, que les Ouvrages de Denys d'Halicarnasse, quelque petits qu'ils soient, sont très-savans, & qu'il y a plus de science & plus d'esprit que dans Hermogéne.

Bibl. hist. Polit. Philol. Cur. p. 30.

Monsieur Morhof, qui croit qu'Hermogéne & Longin l'emportent sur Denys d'Halicarnasse, ne laisse pas d'estimer beaucoup ce dernier, & d'en faire cas, comme d'un Maître fameux, & d'un Critique très-habile.

Morhof. Polyhist. l. 6. n. 3.

Ce n'est pas en juger moins avantageusement, de dire avec Nugnés, dont je parlerai ci-après, que Denys est un de ces Maîtres qui ont joint l'usage de l'Eloquence à la connoissance des préceptes, ou, avec le Pere Rapin *, que ce Rhéteur est un des plus savans parmi les Anciens. Ce Pere ajoûte, que Denys n'a touché que les ornemens & l'harmonie du discours, ce qui est vrai de son Ouvrage *touchant l'arrangement des mots*, & non pas de celui qu'il a intitulé *De l'Art*, puisqu'il ne regarde pas seulement la diction, mais le fond même des differens discours, dont il donne des préceptes.

Nugnés Professeur de Rhétorique à Barcelone, dans la Preface de sa Rhét.

** Compar. de Demosth. & de Cic. p. 7.*

Enfin, le Pere Vavasseur remarque quatre choses dans ce qui nous reste du Rhéteur dont je parle, toutes très-utiles à ceux qui aspirent à la parfaite Eloquence. La premiere est, que cet Auteur *donne toute la Rhétorique*: ce qui se peut dire en un sens, parce que ses préceptes feroient une Rhétorique complete, à peu de choses près, si on se donnoit la peine de les ramasser en un corps, & de les ranger. La seconde est, qu'*il nous apprend à juger des Auteurs*, par les regles qu'il nous en donne. La troisiéme est, qu'*il porte lui-même son jugement sur plusieurs Ecrivains fameux*, d'une maniere qui peut nous servir d'exemple; & la quatriéme est, qu'*il fait la comparaison de quelques-uns de ces Ecrivains*, en gardant par-tout une très grande méthode, qui consiste à examiner les mœurs, les pensées, l'art & la diction; ou bien à réduire tout à deux points, qui sont *l'expression*, & *les choses*. Il distingue ensuite dans les choses, *l'invention & l'ordre*; & dans l'expression, *le choix & l'arrangement des mots*; ce qui est une leçon fort utile pour ceux qui veulent lire avec fruit.

De ludicra Dict. p. 157.

Denys d'Halicarnasse.

Dion. Hal. l. c. περὶ λόγων ἐξετάσεως. p. 65. lin. 3. 4. &c.

On a encore remarqué que Denys d'Halicarnasse s'attira par ses Ouvrages, non-seulement l'estime, mais l'admiration de son siécle; parce que ses jugemens parurent aussi solides que hardis, & que son crayon faisoit connoître, par des principes infaillibles, les défauts ou les beautez des Ecrivains dont il parloit. C'est ce qui le fit appeller, même dès son vivant, *le Critique* par excellence, pour dire, qu'il n'appartenoit qu'à lui de juger du merite des Auteurs. Ses décisions étoient sans appel; & ce qui est encore plus glorieux, l'idée qu'on a de sa vertu, répond à celle qu'on a de ses lumieres. On reconnoît que ce n'est ni l'envie de s'élever lui-même, ni le desir de rabaisser les autres, qui le guide ou le conduit dans ses critiques, mais une volonté sincere d'être utile à ses lecteurs. Aussi, ne hazarde-t-il rien qui ne soit l'effet, & comme le fruit, non-seulement d'une pénetration exquise, d'une étude consommée, & en même tems d'un long usage; mais encore de son amour pour la verité, & de son zele pour l'avancement des Lettres.

Epître Grecque d'Henri Estienne sur cet Auteur.

Henr. Estien. ibid.

Sigism. Gelen. Ep. ad Jo. Rodolph. 4. initio.

Dion. Halic. t. 2. p. 120. 157. & 161.

C'est à cause de ses lumieres, que Suidas (1) l'a appellé *un Rhétoricien rempli de*

1 Rhetor in omni litterarum genere præclarè versatus. *Suid. de Dion. Halic.*

Denys d'Halicarnasse.

Sylburg. Praef. ad Dudith. sub fin.

de toutes sortes de belles connoissances, & que Sylburge, dans la Préface qu'il a mise à l'édition qu'il en a donnée, ne fait aucune difficulté de dire, qu'il est aussi impossible de bien connoître les Orateurs, ou d'en juger sans le secours de Denys, qu'il est impossible, selon Horace, d'imiter Pindare. Sa raison est, qu'il ne conçoit rien de plus juste, ni de plus exact, que les réflexions de ce savant Critique, tant sur les Historiens, que sur les Orateurs, soit pour le fond des choses mêmes, soit pour le style.

Sylburg. ibid.

En effet, sur ce dernier point, Denys d'Halicarnasse nous donne à connoître ce qui manque encore au style sublime de Thucydide, ou au style simple de Lysias, & nous apprend la maniere de mêler l'un avec l'autre, selon les regles de l'art que Thrasymaque avoit d'abord commencé, que Platon & Isocrate avoient fort poli, mais que Démosthéne seul a porté à sa perfection; ce qui lui a fait remporter le prix de l'Éloquence sur tous les Orateurs de tous les siécles. On ne fait pas moins de cas des remarques de notre Auteur sur Dinarque & sur Isée. Elles ont paru à Victorius toutes remplies d'érudition, & fort instructives pour ceux qui aspirent à devenir Orateurs. Il en est de même de ce qu'il a écrit * sur Lysias & sur Isocrate. On y trouve par-tout d'excellentes regles, dont l'experience a fait reconnoître l'utilité. Non-seulement ce sont des principes de Rhétorique propres à éclairer l'esprit, ce sont en même tems de grandes maximes de morale, qui s'insinuent agréablement dans le cœur; &, si d'un côté on nous y développe les beautez des Ouvrages qu'on y examine, on a soin d'un autre, de nous faire goûter les vertus les plus heroïques dont l'Orateur est animé, ou dont il répand les préceptes dans ses harangues.

Petr. Victor. Ep. ad Petro-Anton. Thebald. Praef. in Dionys.
** ibid.*

Il est vrai qu'à la premiere vûë, les décisions de Denys ont paru quelquefois surprenantes, comme je l'ai déja fait entendre; mais à la fin, on en a reconnu la justice. C'est ainsi qu'on fut étonné de la critique qu'il fit de Platon, lorsqu'il décida nettement, que le style sublime de ce Philosophe n'est, en bien des endroits, qu'une vaine enflure. " Qu'y a-„ t-il de plus surprenant, dit Henri Es-„ tienne, que de voir critiquer Platon en „ une chose où ce grand Homme s'est „ lui-même surpassé, c'est-à-dire, dans „ un genre d'écrire pour lequel tous les „ Auteurs l'admirent, & le le proposent „ pour un modele qui leur doit servir „ de regle, loin de croire qu'on puisse le „ critiquer?

Denys d'Halicarnasse.

Henr. Estien. Epist. Grecque sur Denys.

Ce qui fait de la peine à Henri Estienne, en avoit fait long-tems auparavant à Pompée; mais ce que Denys écrit à Pompée pour le satisfaire, a satisfait Henri Estienne. De maniere que l'un & l'autre se sont rendus enfin à ses décisions, malgré tout ce qui se pouvoit dire pour défendre Platon. " Si Pompée „ lui-même, dit Estienne, n'a pas eu hon-„ te de se soumettre au jugement de cet „ Auteur, & a reconnu son habileté en „ cette matiere, je vous prie de pardon-„ ner ma hardiesse à contredire encore „ ce jugement, & de prendre plûtôt com-„ me un jeu tout ce que j'ai dit en fa-„ veur de Platon, que comme une chose „ serieuse.

Mais, dira-t-on, Denys d'Halicarnasse étoit-il plus habile que les Philosophes, les Orateurs, les Historiens dont il parle, pour en juger? Sa réponse est aussi modeste que solide. Pour n'être pas aussi éloquent que ces Auteurs, il ne s'ensuit point qu'il ne puisse pas juger de leur éloquence. Ne juge-t-on pas des tableaux d'Apelle, de Zeuxis, de Protogéne, & des autres Peintres celebres, sans avoir leur merite? & sans être Sculpteur, un homme n'est-il pas en état de juger des Ouvrages de Phidias, de Polycléte, de Miron? Il y a bien des chefs-d'œuvres dont les Auteurs ne jugent pas mieux que les autres; peut-être sont-ils moins en état de le faire. Les tableaux, les statuës, les discours, les édifices sont des choses aussi-bien de sentiment & de goût, que de raisonnement. On en juge par l'impression qu'elles font sur nous; souvent même, c'est sur le sentiment & le goût que les Arts se forment & se perfection-

Henr. Estien. ibid. ex Dion. Halic. de hist. Thucyd. jud. p. 138. lin. 21. &c.

1 Est autem in dicendo etiam quidam cantus obscurior. *Cic. in Orat. n. 58.*

Denys d'Halicarnasse.

* Horat. Epist. ad Pison.

fectionnent. Enfin, on fait ce que dit Horace*, *qu'une pierre qui n'est point aiguë est pourtant propre à aiguiser.* C'est une pensée qu'on attribuë originairement à Isocrate. Henri Estienne dit, qu'en tout cas, Denys d'Halicarnasse pourroit aussi s'en servir pour se justifier, & en effet, c'est l'esprit qui regne dans sa réponse.

A ne considerer que par le titre, son Traité sur l'arrangement des mots, peut-être auroit-on de la peine à croire qu'il contienne autre chose que des minuties; d'autant plus que la Prose Françoise, sur ce point, ne paroît pas susceptible d'un si grand raffinement. Mais il n'en est pas de même du Grec, que de notre Langue. Dans le Grec, la chose est d'une si grande importance, qu'il n'y a point de Maître qui ne regarde l'arrangement des paroles comme une des sources du Merveilleux dans le discours. Aristote, Hermogéne, Longin, Lucien, & mille autres ont reconnu cette verité; & s'il n'y a point tant à raffiner dans le François, il ne laisse pas d'avoir aussi son harmonie.

Que dis-je? ce que Ciceron a dit du Latin, ce que Denys d'Halicarnasse a dit du Grec, se peut dire generalement de toutes les Langues: *Il y a dans le discours de l'Orateur un chant* (1), *il y a une Musique, qui ne différe de l'autre, que du plus ou du moins; & qui est même plus agréable*, (2) à cause que l'oraison est soûtenuë par la beauté du sujet, & par celle des pensées. Ce qui est certain, c'est que nous avons des Auteurs François qui estiment que cette partie ne demande pas moins d'attention, & n'est pas moins considerable en notre Langue, que dans les autres. Ainsi M. Charpentier de l'Academie, dit que les mesures & les nombres font la principale beauté de l'élocution; & l'Abbé Cassagnes, dans sa Préface sur les Oeuvres de Balzac, louë particulierement cet Auteur, parce qu'on trouve cet ornement dans ses écrits, & qu'il est le premier qui a fait voir par son exemple, que notre Langue en étoit susceptible. " A cet avantage, " dit-il, (de *l'élégance* & de la *clarté*,) " nous en pouvons joindre un autre, " qui touche & ravit les lecteurs; qui " étoit inconnu en France avant ce fameux Ecrivain, & qui excita par ses " premieres Lettres tant d'applaudissement " & d'admiration. On n'aura pas de peine à deviner que je veux ici parler des " nombres de l'Oraison, dont il a fortifié & enrichi notre Langue. De sorte que, selon l'Abbé Cassagnes, Balzac a fait dans la Prose ce que, selon Monsieur Despreaux, Malherbe a fait dans les vers:

De l'Excel. de la Lang. Franç. p. 493.

Pr. f. sur les Oeuv. de Balz. pag. 6.

Denys d'Halicarnasse.

Art Poët. Chant 1. v. 131.

Enfin Malherbe vint, & le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence.

Ces témoignages montrent deux choses. L'une, que l'harmonie du discours convient aussi à notre Langue; l'autre, qu'elle est fort estimable, tant dans les Vers, que dans la Prose. Ajoûtons, qu'en toutes sortes de Langues elle est très-difficile & à connoître, & à expliquer. Certainement des personnes fort habiles croyent que peu de gens connoissent l'art de bien arranger les mots dans le François. Monsieur Charpentier dit que le peuple ne connoît point ces finesses du discours; quoiqu'il en sente l'effet, parce que la nature a placé dans les oreilles de tous les hommes la puissance d'en juger. C'est pourquoi ce fameux Académicien entreprenant d'expliquer cette partie de l'Eloquence, demande des esprits très-intelligens pour la comprendre, & emprunte sur cela les termes de Denys d'Halicarnasse, qui ayant, dit-il, à traiter de semblables matieres, déclare que ce sont especes de secrets où le menu peuple ne sauroit pénetrer. Aussi n'y appelle-t-il que ceux qui sont initiez aux mysteres de l'Eloquence, & il fait fermer la porte aux autres, comme à des profanes qui méprisent ce qu'ils n'entendent pas. On voit le merite du sujet dont il s'agit.

Ibid.

Ibid. pag. 311. 312.

Dion. Halic. περὶ συνθέσεως ὀνομάτων.

Il ne faut donc pas s'étonner si Denys d'Halicarnasse* se fait bon gré d'avoir fait un Traité exprès sur cette matiere, lors-qu'il

* Dion. Halic. περὶ συνθέσεως ὀνομάτων, pag. 1.

1 Qui enim cantus moderatæ orationis pronuntiatione dulcior inveniri potest. Cic. l. 2. de Orat.

Denys d'Halicarnasse.

qu'il n'y en avoit point; ou s'il estime son Ouvrage necessaire aux Orateurs, & particulierement aux jeunes gens; puisqu'il s'agit de la diction, qui est une si grande partie de l'Eloquence, & à laquelle les jeunes Orateurs doivent d'abord s'appliquer.

Il remarque à ce propos, que comme les pensées ne sont rien sans les expressions, celles-ci ne sont rien aussi sans l'arrangement des paroles; & il rend sa doctrine sensible, non seulement par l'exemple des autres Arts, de l'Architecture, de la Broderie, où la disposition a tant de pouvoir; mais encore par l'exemple des Vers & de la Prose, où après le choix des plus beaux termes & des plus belles pensées, si on néglige l'arrangement des mots, on perd le fruit de son travail; au lieu que sans autre secours, l'arrangement donne à ce que nous disons une grace, & même une force surprenante. Il est constant que c'est particulierement ce qui fait la douceur du discours, & que si la douceur ne convient pas au sujet que l'on traite, ce n'est que par cet art qu'on la corrige; ce mélange, ce changement, cette convenance des nombres & des sons, étant un moyen certain d'exprimer la petitesse ou la grandeur des objets, le calme ou la violence des passions, le repos ou le mouvement des choses, leur vîtesse ou leur lenteur. C'est pour y réüssir que les Poëtes étendent, resserrent, ou grossissent le son des mots, afin de les rendre plus expressifs; en quoi la nature est une habile maitresse, puisque c'est elle qui leur donne cette faculté de peindre & d'imiter les objets, de faire des mots, & de les appliquer. Homere en fournit des exemples sensibles. Faut-il exprimer un objet charmant par sa douceur ou par sa beauté? ce Poëte, pour le faire sentir, a l'adresse de ramasser, en quelque façon, les syllabes & les lettres les plus douces, les mots qui assortissent le mieux les uns avec les autres, ou qui sont les plus sonores, sans être néanmoins trop chargez de lettres, en sorte qu'ils n'ayent rien que de flateur. C'est tout le contraire, quand il faut exprimer un objet affreux, un torrent qui se précipite, deux rivieres qui se rencontrent, la mer qui lutte contre les rochers; ou bien, lorsqu'il faut faire sentir quelque chose qui s'éloigne également de cette force ou de cette douceur; ce qui fait trois caracteres differens, qui font lire agreablement les Ouvrages des Anciens, où l'on trouve ces sortes de beautez; au lieu que la lecture des autres est ennuyeuse & quelquefois insupportable.

Ibid. p. 2.

* *Ibid. p. 6. ad calc.*

Et quoiqu'il ne soit guéres à propos de rapporter les jugemens que Denys d'Halicarnasse a faits des autres Auteurs lorsqu'il s'agit de rapporter ceux qu'on a faits de ses écrits, je crois pourtant que ce qu'il a jugé d'Homere & de Démosthéne, par rapport à l'arrangement des mots, peut beaucoup servir à nous mettre en état de juger de lui. Ce qu'il y a donc d'admirable, selon Denys, dans ce Poëte & dans cet Orateur, c'est la varieté de l'harmonie que leurs discours offrent par-tout, plus sensible encore & plus merveilleuse dans le premier que dans le second; d'autant qu'Homere, tout borné qu'il est à une espece de vers, & quoique astreint à un petit nombre de pieds, a neanmoins l'art de paroître toujours nouveau & toujours juste dans ses mesures, ce qui n'est pas si surprenant dans Démosthéne, qui avoit plus de liberté. Mais où Denys d'Halicarnasse paroît s'applaudir davantage, c'est la démonstration sensible qu'il donne d'une chose qui est un paradoxe, de son propre aveu. Elle consiste à dire, que la Prose de Démosthéne n'a tant de force & tant de charmes, que parce qu'elle ressemble à de très-beaux vers, sans tomber dans le vice de faire des vers en prose; & que la Poësie d'Homere n'est si digne d'admiration, que parce qu'elle a l'air d'une belle prose, sans être neanmoins prosaïque. On ne sauroit disconvenir qu'un pareil paradoxe bien montré, ne fasse voir la grande pénetration de l'Auteur qui le démontre. Sans autre démonstration, une comparaison le rend facile à concevoir. Lorsqu'on se promene sur terre, on aime le bord de l'eau; & lorsqu'on se promene sur l'eau, c'est un plaisir de voir la terre. Il est aisé de faire l'application.

Dion. Halic. περὶ συνθέσ. ὀνομ. p. 28. & 29.

A l'égard des préceptes que Denys a donnez * sur differentes especes de discours qui

* *Dion. Halic. pag. 32.*

Denys d'Halicarnasse.

qui se font à l'occasion des grandes assemblées, du mariage ou de la naissance de quelqu'un, de la reception qu'on lui fait; ou sur les Oraisons funebres, les éloges, les consolations, les invectives ou les reprimandes; on peut considerer, pour en juger, que c'est un détail où Ciceron & Aristote n'ont pas crû devoir descendre; mais qui, après tout, ne laisse pas de fournir des vûës & de donner des facilitez.

Voss. Instit. Orator. l. 2. c. 16. n. 11. Vossius n'a pas crû devoir omettre ce détail dans sa Rhétorique, où il nous avertit qu'il le tient de l'Auteur dont je parle. Il remarque en même tems que Menandre ne l'a point omis non plus *Ibid. l. 1. c. 15.* dans la sienne, ni Scaliger dans sa Poëtique, " dans laquelle, dit-il, l'Auteur *Ibid. l. 3. 109.* " ne disant presque rien que ce qu'il a " pris de Denys, ne lui en fait pourtant " pas honneur. Ce n'est pas ainsi qu'en *Le Pere Cresol. Theatr. Rhetorum* a usé l'Auteur du livre intitulé *Le Théâtre des Rhéteurs*, lorsqu'il établit ce qu'il a à dire des mœurs, des études, des exercices, des vices, des vertus, des défauts ou des beautez dans les discours de ces anciens Orateurs. Il cite partout Denys d'Halicarnasse & les autres Ecrivains où il a puisé ce qu'il avance. Au contraire Quintilien, à ce qu'on prétend, *Instit. Orator. l. 10.* en a tiré, sans rien dire, les jugemens qu'il nous a donnez sur differens Auteurs. Quelque raison qu'il ait eu d'en user ainsi, on peut regarder une adoption déclarée ou tacite de la doctrine ou des sentimens d'un Auteur, comme un signe certain du jugement avantageux qu'en fait celui qui les adopte.

In Dion. Halicarn. edit. Sylb. p. 72. &c. C'est la pensée d'Henri Estienne, qui fait ici deux observations. La premiere est, que les caracteres abregez de divers Ecrivains, qu'on trouve parmi les Ouvrages de Denys d'Halicarnasse, sont de cet Auteur, ou de quelqu'un qui les a extraits de lui, dans les endroits où ils sont encore plus au long. La seconde est, que Quintilien copie quelquefois ces extraits mots pour mots, & que tantôt il nous dit comme de lui-même, ce qu'il a pourtant emprunté d'ailleurs, & tantôt il donne à connoître que ce qu'il dit n'est pas de lui. Mais de quelque maniere qu'il en use, on voit, dit Estienne, l'estime que nous devons faire de ces caracteres, puisque Quintilien lui-même s'y est tenu. Je ne puis pourtant dissimuler que j'ai vû un habile homme qui croit que ces caracteres abregez ont été mis en Grec sur le Latin de Quintilien, par quelque Auteur posterieur; ce qui n'empêcheroit pas que Quintilien lui-même n'eût auparavant formé les siens sur ceux de Denys. En tout cas, nous pouvons compter sur la justesse & sur la solidité de ces caracteres.

Denys d'Halicarnasse.

Il seroit difficile de dire pourquoi l'on trouve dans notre Auteur deux differens Traitez touchant une même chose, fondez sur les mêmes principes & sur les mêmes exemples, en un mot, revenant au même. Il s'agit, dans ces deux pieces, de quelques tours extraordinaires d'Eloquence, & necessaires quelquefois aux Orateurs. Denys d'Halicarnasse en distingue trois; l'un ne consiste qu'à ménager en même tems la dignité des personnes dont nous parlons, la satisfaction des auditeurs, & la verité, qui semble demander qu'on garde moins de ménagement; l'autre consiste à établir serieusement une chose dont on ne se met pourtant pas en peine, pour arriver par ce moyen à ce que nous souhaitons; le troisiéme enfin consiste à établir, mais foiblement, le contraire de ce que nous voulons, afin que l'auditeur, disposé à prendre toujours le contre-pied de ce qu'on lui propose, entre sans y penser dans notre veritable sens, par esprit de contradiction. Je ne rapporterai point toutes les réflexions que l'Auteur fait en cette occasion, sur d'excellens exemples qu'il donne de ses préceptes, & qu'il tire particulierement de Démosthéne & d'Homere. Il faut les voir en original, pour juger de la connoissance extraordinaire que Denys avoit de l'Art oratoire. Mais en faveur de ceux qui lisent Homere, & qui trouvent quelquefois des difficultez dans les harangues que ce Poëte fait faire par ses Heros, je remarquerai que notre Auteur fait sentir l'artifice, la solidité, la justesse de la harangue d'Achille dans le premier Livre de l'Iliade; de celles d'Agamemnon, d'Ulysse, & de Nestor dans le second Livre; de celles de Phénix, d'Ajax & d'Ulysse à Achille dans le neuviéme; enfin de celles de Nestor

περὶ ἐσχηματισμένων. pag. 41. & 51.

περὶ ἐσχηματισμένων. pag. 48. 51. &c.

Denys d'Halicarnasse.

tor & de Diomede à Agamemnon dans le même livre. On peut surement mettre en parallele tout ce que Denys d'Halicarnasse dit sur ces differens discours, avec ce qu'il dit de ceux d'Isocrate. Rien n'est plus beau ni plus juste que ses réflexions sur les Ouvrages de ce dernier. Aussi Wolfius n'a-t-il pas manqué d'en enrichir l'édition qu'il a faite de ce Rhéteur.

Au reste, ce n'est pas seulement en donnant des regles & des préceptes, que Denys nous conduit à l'Eloquence; c'est encore en nous marquant les défauts qui se glissent dans les discours, soit pour les mœurs, soit pour la maniere de proposer les choses, soit pour la diction ou pour les figures, en quelque partie du discours que ce puisse être. Il y a seulement à remarquer que ce qu'il dit des défauts qui se rencontrent dans l'expression des mœurs, & de ceux qui se rencontrent dans la maniere de proposer les choses, est presque inintelligible, par une transposition qui a fait placer ces deux morceaux avant son Traité de l'Examen des Discours, au lieu qu'ils en font partie. Et je puis dire generalement, que c'est grand dommage que les exemplaires de cet Auteur soient si peu corrects, tant par la négligence des Copistes, que par la faute des tems, qui en ont fait perdre une bonne partie. Sylburge en rétablit beaucoup d'endroits; mais ses corrections & ses notes seroient plus commodes, si elles étoient à la marge ou au bas des pages, au lieu qu'il les a rejettées à la fin du livre.

Dion. Hal. t. p. 60. 61.

Pag. 64.

Avec tout cela, il est encore vrai de dire ce qu'a dit le docte Dudithius dans la Préface de la Traduction Latine qu'il a faite des Réflexions de Denys sur Thucydide. Il dit, que par les Ouvrages de ce savant Critique, nous pouvons connoître quel étoit le travail, la profondeur, l'érudition, & la pénetration des Grecs. Ses jugemens sur les Orateurs contiennent de grandes recherches, qui lui ont attiré l'estime & l'admiration des gens de Lettres. Il en est de même de ce qu'il dit de Thucydide, dont il a aussi examiné les Ouvrages, & dont il a si bien éclairci le sens ou les pensées, que sans lui, cet Historien seroit très-difficile à entendre. Ajoûtez, qu'il nous donne dans cet Examen des regles pour écrire l'Histoire, qui ne peuvent être que d'un très-grand secours, & faire beaucoup d'honneur à ceux qui voudront les suivre, puisqu'elles en font tant à celui qui les a données. On ne fait pas moins de cas de ce qu'il dit sur les mœurs. Il nous apprend qu'il doit toûjours y avoir un caractere dominant qui se distingue des autres qualitez qui l'accompagnent. C'est ce caractere qui se mêle dans tous nos mouvemens, qui se les assujettit, & qui les gouverne à peu près comme l'ame fait le corps. C'est, au jugement de Robortel, ce que Denys a mieux expliqué qu'aucun autre.

Dion. Hal. tom. 2. p. 140.

Denys d'Halicarnasse. Ibid.

Ibid.

Dion. Hal. tom. 2. p. 61.

Robort. de Rhetor. facult. p. 80.

Je ne m'arrête point au portrait que Photius a fait de cet Auteur. Le Pere Caussin (1) croit que *c'est une censure contre un homme qui aime fort à faire le censeur*; parce qu'on semble l'accuser d'aimer la nouveauté des phrases, & de forcer son naturel pour se distinguer des autres. C'est l'idée que ce Pere en donne lui-même, lorsque, ne pouvant disconvenir que ce ne soit un bon Auteur (2), il ajoûte neanmoins qu'*il lui paroît plus de travail que de genie*, ou, si l'on veut, *plus d'inquiétude que de bonheur dans son éloquence*. Les paroles de Photius pourroient souffrir un meilleur sens, & s'entendre d'un air de nouveauté, étudié à la verité; mais qui a son agrément & ne blesse point les bienséances. Je n'insiste pourtant pas sur cette explication, parce qu'après tout, le jugement de Photius ne tombe point sur les Ouvrages de notre Auteur qui regardent la Rhétorique; il tombe seulement sur le style & sur la diction de ses livres d'Histoire.

Xanotropie.

Mais pour donner une juste idée de Denys d'Halicarnasse, je crois qu'aux témoignages avantageux qu'on a rendus à ses Ecrits, il faut joindre ce qu'il dit lui-même des vûës qu'il s'y propose. Person-

1 Dionysius Halicarnassensis, qui tam lubenter censorem agit in Criticis, à Photio ita censetur. Causs. de Eloq. sac. & prof. l. 3. p. 167. col. 2.

Denys d'Halicarnasse.

Personne, ce femble, ne peut douter qu'aïant été auffi habile & auffi laborieux qu'on le dit, nous ne puiffions tirer de fes Ouvrages l'avantage qu'il a voulu nous procurer; & que fur le deffein qu'il a eu, & fur les éloges qu'on lui donne, nous ne devions fixer le jugement qu'il faut faire de fon merite.

περὶ τῶν ἀρχαίων Ῥητόρων. t. 2. p 80 lin. 31.

Il nous apprend donc lui-même, qu'il avoit compofé tout ce qui a rapport à la Rhétorique, dans la vûë d'aider de plus en plus au rétabliffement de la veritable Eloquence, lequel, comme il a foin de le dire, étoit alors affez avancé. Il ajoûte que dès la mort d'Alexandre le Grand, ce bel Art avoit déja commencé à perdre fon premier éclat, & que dans la fuite il n'en étoit presque plus refté aucun veftige. A la place de la veritable Eloquence, il s'étoit introduit une Eloquence infupportable, d'une hardieffe théatrale, dépourvûë de doctrine, fans fageffe, fans litterature, fans connoiffance des beaux Arts; laquelle neanmoins ayant furpris les auditeurs, s'étoit répanduë par-tout, s'emparant des biens, des honneurs, & de tous les avantages qui n'étoient dûs qu'à la premiere, la chaffant même de tous les lieux où elle avoit été reçûë; ou, fi elle l'y fouffroit encore, ce n'étoit que comme une concubine imperieufe fouffre la legitime époufe dans la maifon d'un mari perdu & dereglé. Enfin, foit que le tems, qui fauve l'innocence & découvre la verité, fauve auffi les études, les arts, & toutes les bonnes chofes; foit qu'une révolution naturelle ramene quelquefois l'ancien tems; foit que l'émulation des hommes fe réveille comme d'elle-même, après qu'elle a été affoupie pendant quelques années; foit plutôt que ceux qui gouvernent, la réveillent par leurs exemples & par des récompenfes: par quelque caufe que ce fût, on avoit vû depuis peu renaître l'ancienne & la faine Eloquence, pour raifon de quoi, on ne fauroit, felon lui, ni trop feliciter fon fiécle, ni affez louer ceux qui ont contribué à un fi heureux changement. Mais il dit, que laiffant là cet éloge, parce que tout le monde le peut faire auffi bien que lui, il s'arrête à ce qui peut de plus en plus avancer ce changement, c'eft à-dire, à examiner qui ont été les plus habiles Orateurs de l'antiquité, & les Ecrivains les plus eftimables; quel a été leur caractere, foit dans la vie, foit dans les discours; par où ils ont plû davantage, & ce qu'il y a dans chacun à prendre ou à laiffer. Rien ne peut être, felon lui, ni plus propre, ni plus neceffaire, que ces réflexions, à ceux qui étudient cette partie de la Philofophie, & cette Eloquence d'ufage qui a toujours merité l'eftime & l'amour des honnêtes gens. A tout cela, Denys d'Halicarnaffe ajoûte, que de fa connoiffance, c'eft un fujet qui n'eft pas commun, ou plûtôt, que perfonne ne l'a encore traité; du moins, qu'il n'a point trouvé d'Auteur qui en ait parlé, quelque recherche qu'il en ait faite.

Telles étoient les vûës de ce favant Maître dans les Ouvrages dont j'avois à parler; à quoi je n'ai plus rien à ajoûter, finon qu'André Schott dit, que la Lettre de Denys d'Halicarnaffe à Ammée, & fes Vies des Rhéteurs, peuvent donner du jour à la Rhétorique d'Ariftote.

LUCIEN

DE SAMOSATE,

Mort quelque tems après Marc Aurêle, qui mourut l'an de Jesus-Christ 180.

Lucien.

T. 2 p. 418. de l'Edition de Saumur.

JE donne place à Lucien dans cet Ouvrage, parce qu'il en a fait un, qui, par fon titre, promet des préceptes aux Orateurs ou aux Rhéteurs. D'Ablancourt, dans fa Traduction, rend ce titre par celui *de l'Orateur ridicule*; mot à mot, c'eft *Le Maître des Rhéteurs*, ou *des Orateurs*: mais je crois que, pour en donner une jufte idée, il faut dire, *Le Rhéteur ridicule.*

Ῥητόρων διδάσκαλος.

La

a Bonus auctor... qui plus habet in fcribendo morofæ eloquentiæ, quàm felicitatis. *Ibid. p.* 168.

La raison qui a fait choisir au Traducteur François le premier de tous ces titres, lui a fait dire aussi dans l'argument, que *cet Ouvrage de Lucien est proprement une satire contre quelque particulier qui l'avoit offensé*, & qu'il tourne *en ridicule* pour s'en venger. L'argument, dans la Version Latine, dit que *c'est un Ouvrage instructif, fait en faveur des jeunes gens qui aspirent à l'Eloquence, leur apprenant que de deux chemins qu'on peut se proposer pour y parvenir, il n'y en a qu'un qui y conduise*; c'est le travail & l'application; au lieu que celui qui n'y conduit pas, c'est l'ignorance & l'effronterie. C'est pourtant celui que l'Auteur nous conseille de prendre; mais c'est un conseil ironique. Il nous promet en récompense, non pas l'Eloquence de Platon, d'Isocrate, ou de Démosthéne; *Elle étoit bonne de leur tems, & nous sommes*, dit-il, *aussi éloignez de leurs mœurs que de leurs siécles*, mais l'Eloquence des Orateurs modernes, dont il nous fait le caractere, *prenant pour la décrire*, comme dit d'Ablancourt, *le contre-pied de la veritable Eloquence*. Il nous représente la route qu'il faut prendre pour y parvenir, non pas comme longue & difficile, mais toute unie, & même toute couverte de fleurs Qu'importe que Démosthéne en ait pris une autre, aussi bien que tous les grands Hommes de l'antiquité? Personne ne s'avise maintenant de les suivre, & par le nouveau chemin que l'on prend, plusieurs s'étant acquis beaucoup de réputation triomphent sur le théâtre de l'Eloquence, sans avoir jamais travaillé.

On sait ce que les hommes sages & éclairez peuvent opposer à cette doctrine: mais Lucien continuant sur le même ton, fait regarder comme des rêveries tout ce qu'ils disent. Aussi nous les représente-t-il sous le personnage allégorique d'un homme fort & robuste, & d'une mine grave & sévere, qui s'offre aux amateurs de l'Eloquence, pour les conduire dans ce chemin fréquenté autrefois par les Platons & les Démosthénes, mais à present tout couvert de ronces, quoiqu'on y remarque encore les vestiges de ces grands Hommes. Ce Guide vous avertit que de s'écarter de ce chemin, c'est se jetter dans des précipices; il ne vous présente que les harangues des Anciens, d'une Eloquence mâle & vigoureuse, pour les imiter; il vous assure que vous ne réüssirez que par l'étude; il ne vous parle que de veilles & de travaux à essuyer, dont il mesure même la longueur, non par mois ou par années, mais par lustres ou par olympiades, exigeant de vous, pendant ce tems-là, une vie frugale, ou plûtôt une privation totale des plaisirs, & un éloignement general de tout commerce. Mais ce donneur d'avis est un homme qui radote, à parler dans le sens de Lucien, & il se mocque, de nous donner de pareils conseils; comme si un jeune homme de qualité ou de quelque consideration, devoit, pour devenir éloquent, imiter le fils d'un simple fourbisseur, tel qu'étoit Démosthéne; ou comme si une methode qui étoit bonne du tems de Philippe, pouvoit l'être encore aujourd'hui. Voulez-vous m'en croire, dit notre Auteur, quittez-moi ce bonhomme avec ce chemin raboteux, & prenez l'autre voye qu'on a découverte depuis peu.

Pour nous conduire dans cette autre voye, Lucien nous présente de même un personnage, ou réel, ou allégorique, homme de bonne mine, vêtu à la mode, d'une contenance, d'un port qui convie à le suivre, & d'une Eloquence qui charme. Aussi n'a-t-il été nourri que de nectar & d'ambrosie. Ce qui pourtant plaît davantage en lui, c'est sa modestie. Il ne s'estime que le plus grand des Orateurs, & il compte de l'emporter autant sur les autres, que la trompette sur la flûte. " Pour devenir donc éloquent, „ on n'a qu'à suivre ses avis. Premierement, dit-il, je me mocque du savoir „ & de l'étude, l'Eloquence étant quelque chose au-delà; & il n'est pas si „ necessaire d'être savant, que d'être hardi. Ainsi bannissant cette pudeur importune qui donne mauvaise opinion de soi, „ ayez la démarche fiere, un habit & une suite magnifique, avec cela de beaux „ mots & des phrases à la mode; forgez-en de nouvelles au besoin, pour „ braver l'usage & toutes les regles. „ N'allez pas vous mettre en peine de „ traiter votre sujet, parlez de tout indifféremment, sans aucun égard, ni à „ l'ordre,

Lucien. ,, l'ordre, ni à la matiere. Sur-tout dans ,, Athéne, ne manquez pas d'alléguer ,, les coûtumes des Indes, ou du moins ,, de rappeller la memoire des vieilles ,, chroniques; du mont Athos percé; de ,, l'Hellespont enchaîné; du Soleil obscurci par une multitude de traits; des ,, Rivieres taries par les armées; & ne ,, vous préparez jamais pour parler. Ayez ,, une forte cabale pour vous prôner; ,, celebrez vous-même vos propres louanges; ne louez que vous; & ce qui ,, vaut encore mieux, si les autres disent ,, quelque chose de bon, ne manquez ,, pas de le décrier comme mauvais, ou ,, de dire qu'ils l'ont dérobé. Voilà ce ,, qu'il faut faire en public, tandis qu'en ,, particulier, vous passerez le tems au ,, jeu & dans la débauche.

Quelles que soient ces leçons, il ne faut pas s'imaginer qu'on ne les ait jamais mises en pratique. " Emilius, dit ,, Juvenal, ne prend pas beaucoup de ,, peine à travailler ses plaidoyers, & ,, néanmoins il gagne tout ce qu'il veut. ,, D'où vient? Il est meublé magnifiquement... Qu'un Avocat soit vêtu d'écarlate, ou d'une belle veste de couleur d'améthiste, cela fait sa vogue... ,, Quand les plus celebres Orateurs reviendroient au monde... Ciceron tout ,, le premier... ils ne gagneroient rien, ,, s'ils ne faisoient briller à leurs doigts ,, des bagues de prix... Paulus avoit ,, toujours au doigt quelque gros rubis, ,, qu'il venoit de louer: aussi avoit-il toutes les grandes affaires. Il n'en alloit ,, que fort peu à Basilus. Comment ,, voudroit-on qu'un homme si mal vêtu ,, eût été éloquent?

Juven. Sat. 7. v. 124. Traduct. du Pere Tart.

Mais sans aller si loin chercher des exemples, l'Homme admirable qui donne les avis que j'ai rapportez, se propose lui-même comme un exemple vivant de l'Eloquence qu'il nous conseille d'étudier. En effet, dit Lucien, si vous le croyez, vous réüssirez comme lui. Pour moi, ajoûte-t-il, je ne me sens ni assez d'esprit, ni assez de courage pour le suivre; à vous l'honneur.

Tel est, sur la matiere que je traite, le petit Ouvrage de l'ingenieux Auteur dont il s'agit maintenant. Que ce soit, après cela, une satire de quelque particulier, comme le dit d'Ablancourt, ou la satire generale des Maîtres & des Orateurs de son siécle, comme le veut Jaques Mycillus dans l'argument qu'il a mis au devant de ce Dialogue traduit en Latin par Pirckeimer; c'est constamment une satire instructive. Elle apprend aux jeunes gens, qu'on ne devient Orateur qu'en se donnant beaucoup de peine; elle apprend aux Maîtres, qu'ils ne doivent point flatter leurs Eleves; elle apprend aux Peres & aux Meres, qu'ils ne doivent point se laisser tromper; enfin elle apprend aux Orateurs, que lors même qu'on a beaucoup d'experience, l'Eloquence demande encore bien des soins; qu'elle est fondée sur un solide savoir; qu'elle doit être dans le goût des Anciens; qu'elle est dégagée des digressions inutiles; qu'elle est ennemie des vains ornemens. On ne peut douter que ce ne soit là le jugement de Lucien, & que son jugement ne soit d'un grand poids. Ses Ecrits parlent avantageusement pour lui, & nous font connoître qu'on ne peut mieux entendre la perfection de l'Eloquence, outre que les habiles gens lui rendent ce témoignage. Lucien.

Jean Benoît, entre autres, dans sa Préface sur Lucien, dit qu'on regarde cet Auteur comme un vrai modele de l'Eloquence Attique; que sa diction a tous les agrémens possibles; qu'il a tant d'esprit, qu'en fait de style, c'est un Protée pour prendre toutes sortes de formes, ou un Cameleon pour se donner toutes sortes de couleurs; qu'il est grave & sérieux; qu'il est plaisant & agréable; qu'il a de la force & de la douceur; qu'il a le talent de s'élever lorsqu'il traite de grandes choses; qu'il sait s'abaisser dans les petites; qu'il est ami de la clarté, & qu'il n'a que quelques obscuritez affectées avec esprit.

Docteur en Medec. Profess. en Langue Grecque à Saumur.

On lui reproche, à la verité, de grands défauts, l'impieté, l'irreligion, la corruption des mœurs; mais ces reproches, qui ne sont que trop bien fondez, ne tombent point sur le petit Ouvrage dont j'ai donné l'idée: il n'y paroît rien de semblable, & on le lit en sureté.

Lucien étoit de Samosate, capitale de la Comagéne, & n'étoit pas de grande naissan-

Lucien.

naissance. Son Pere n'ayant pas le moyen de l'entretenir, résolut de lui faire apprendre un métier; mais comme les commencemens ne lui en furent pas favorables, il se jetta dans les Lettres. Il a vécu quatre-vingt-dix ans, depuis le regne de Trajan & au-dessus, jusques au-delà de Marc Aurele (1).

HERMOGE'NE,

Mort au commencement du troisiéme siécle.

Hermogéne. *Gass. Laur. in Hermog. Ep. Nancup. p. 4. Philost. de vit. Sophist. l. 2. p. 575.*

HERMOGE'NE étoit de Tarse en Cilicie, & vivoit sous l'Empereur Marc Antonin, qui fut curieux d'aller l'entendre faire ses leçons, l'entendit, en fut charmé, & lui fit de grands presens. Qui ne seroit curieux d'entendre un homme de quinze ans expliquer les préceptes de Rhétorique d'une maniere digne des plus grands Maîtres? C'étoit l'âge de ce Rhéteur, selon Philostrate, lorsqu'il se mit à professer; &, ce qui n'est pas moins surprenant, il n'avoit que dix-huit ans lorsqu'il composa sa Rhétorique, qui est, à proprement parler, la quintessence du sens commun. Mais, par un évenement dont on ne peut guéres rendre raison, à l'âge de vingt-quatre ans il devint stupide, & sa stupidité dura le reste de sa vie. Après sa mort, on lui trouva le cœur tout velu, & d'une grosseur énorme. Ce fut peut-être la cause de sa démence. C'est aux Naturalistes à nous dire ce qu'ils en croyent. Cet évenement fit dire de lui, non seulement ce que dit Platon, que *ceux qui vieillissent sont deux fois enfans, mais qu'il étoit enfant dans sa vieillesse, comme il avoit paru vieillard dans son enfance.* On disoit aussi *qu'on voyoit bien par son exemple que l'Eloquence avoit des ailes, puisqu'elle l'avoit abandonné.*

Ibid.

Antioch. Soph. l. apud Philost. ibid.

Idem ibid.

Au reste, son Ouvrage n'a rien qui ne contribuë à sa gloire & à l'utilité des lecteurs. C'est la pensée de Vossius, lorsque, dans ses Institutions oratoires, il fait profession d'expliquer Hermogéne, comme il y explique les Maîtres les plus fameux. Il préfere, à la verité, les lumieres qu'Aristote donne touchant l'Exorde, à celles que donnent Ciceron & Hermogéne: il avouë néanmoins qu'on trouve dans ce dernier ce qu'on ne trouve point dans le premier, & qu'il sert même à l'éclaircir.

Voss. Instit. Orat. tom. 1. p. 141.

Hermogéne. *Ibid. p. 147.*

Le jugement qu'en a porté le Bibliographe anonyme, revient à la pensée de Vossius. Il place avec honneur Hermogéne, immédiatement après Aristote, trouvant qu'il a traité avec beaucoup d'étenduë & de netteté toutes les matieres de Rhétorique; que tout ce qu'il dit est fondé sur les principes du Philosophe, que c'en est un Commentaire, & qu'on peut le lire comme tel, après avoir lû Aristote: qu'on l'accuse, à la verité, d'être descendu dans de trop petites minuties, parce qu'il divise beaucoup sa matiere; mais qu'il est très-utile à tous ceux qui veulent s'instruire.

Bibliog. Histor. Polit. Philol. Curios. p. 28. & 29.

Selon Monsieur Morhof, Hermogéne l'emporte sur Denys d'Halicarnasse, & selon André Schott, il l'emporte même sur Ciceron & sur Aristote pour l'explication des caracteres du discours. George de Trébizonde va plus loin, & il en fait tant d'estime, qu'il le suit dans sa Rhétorique préferablement à Aristote, jusques là qu'il ne fait souvent que le traduire, comme il en avertit lui-même dans le corps de son Ouvrage, & par des notes marginales.

Morhof. tom. 1. l. 6. n. 5.
Proleg. in Phot.
Trapez. in Rhet. p. 78. & 282.

Le Pere Rapin & le Pere Vavasseur * sont d'accord dans le jugement qu'ils font de cette partie d'Hermogéne où cet Auteur traite de la difference des styles, que je viens d'appeller les caracteres du discours. Le premier dit que ce Rhéteur lui paroît des plus exacts & des plus methodiques; le second convient qu'il y a plus de finesse dans ses divisions que dans celles des autres, & qu'elles sont plus instructives. L'Auteur lui-même croit avoir dit sur cet article ce que personne n'avoit dit avant lui. Mais le Pere Rapin ajoûte, qu'Hermogéne n'a traité que les divers caracteres du discours, & il ne faut qu'ouvrir le livre pour se convaincre du contraire.

Préf. de la Comp. de Cic. & de Demosth. p. 6. 7. 8.
** De ludicr. dict. p. 260.*

Ibid.

Aussi

1 Lucianus & Apuleius circa hæc tempora vixisse creduntur. *Petav. Ration. Temp. l. 6. p. 51. in 12.*

Hermogéne.

Script. Grec. anonym. ex Biblioth. Vatic.

Aussi un Rhéteur anonyme dit que l'Ouvrage de cet Auteur comprend toute la Rhétorique, & qu'il y a profité de ce qu'Aristote & les Disciples d'Isocrate avoient de meilleur; qu'il a aussi tiré des lumieres d'Hermagore, de Denys d'Halicarnasse, d'Aristide, & de plusieurs autres.

Sturm. Comment. in partit. orat. Cic. p. 172.

Je ne sai sur quoi l'on se fonde pour dire que *Sturmius avoit infatué l'Allemagne de son Hermogéne*. Je trouve que cet Auteur dit que quiconque sait les trois livres d'Aristote, les trois de l'Orateur, & ceux d'Hermogéne, n'a plus besoin de rien apprendre sur ces matieres, & c'est un sentiment où je ne vois rien d'outré.

Jun. Method. Eloq. compar. c. 4. 5.

Melchior Junius nous avertit qu'il faut du jugement pour lire les Ouvrages de ce Rhéteur; parce que, comme il le dit lui-même, il comprend quelquefois sa pensée en un mot, & qu'il y joint peu d'exemples: mais il merite d'être lû, dit Junius, pour la beauté de ses préceptes, pour la brieveté même qu'il y garde, pour l'esprit qui y brille, pour le grand usage qu'on en peut faire, enfin pour la connoissance qu'il avoit & qu'il nous donne de Démosthéne, qu'il propose toujours pour modele.

Gasp. Laur. in Hermog. Ep. nuncup. p. 2. edit. de Gen. 1614.

Non-seulement il merite d'être lû [dit Gaspard Laurent, qui a donné une nouvelle Version d'Hermogéne, accompagnée d'un Commentaire, l'un & l'autre fort estimable, à parler generalement:] mais il ne faut cesser de le lire; & c'est grand dommage, selon ce Commentateur, que l'ignorance de la Langue Grecque, jointe à la difficulté de l'Ouvrage, l'ayent si long-tems fait negliger; à quoi contribuoit aussi, dit-il, l'habitude où l'on étoit de lire *des Rhétoriciens de paille*, comme parle Hermogéne, au lieu d'aller tout d'un coup à la source, c'est-à-dire aux Auteurs originaux. Cette qualité d'Auteur original ne convient pas moins, selon lui, à Hermogéne qu'à Aristote, lesquels, à son avis, ont encore cela de commun, qu'ils ont écrit l'un & l'autre, non pour des enfans, mais pour des gens faits, qui traitent les affaires du Barreau, ou qui ont à traiter dans le Senat & dans de grandes Assemblées, les matieres les plus graves touchant le gouvernement des peuples, ou les interêts de l'Etat.

Ibid. p. 3. 4.

Hermogéne.

Nunnesius. in Rhet. l. 1.

Mais celui qui s'est le plus étendu sur Hermogéne, c'est Nugnés. Cet Auteur n'outre point la matiere, quand il dit qu'*Hermogéne est un Rhéteur d'un grand sens, qu'il a perfectionné ce qu'il avoit pris des anciens Maîtres, & qu'il y a beaucoup ajoûté du sien*: mais il paroit l'outrer un peu, quand il avance que *tous les Savans, d'un commun consentement, le préferent à tous ceux qui l'ont devancé.* Il dit avec plus de verité que plusieurs habiles gens se sont portez à l'expliquer par l'estime qu'ils en faisoient, & à y faire des Commentaires, ou à l'abreger pour leur commodité, & pour se faciliter le souvenir de ses préceptes. Il ajoûte, qu'il ne s'est point trouvé de bon „ Interprete qui ait réüssi à expliquer aucun Historien ou aucun Orateur, à „ moins qu'en l'expliquant, il n'ait employé l'art d'Hermogéne; & qu'en un „ mot, soit qu'il s'agisse d'interpreter un Auteur, soit qu'il s'agisse d'en juger, on „ fait tout ce qu'il faut savoir, si l'on „ sait Hermogéne. Enfin, il croit qu'il „ n'y a point de Rhétorique qu'on puisse préférer à celle de ce Rhéteur, & qu'il „ y en a peu qu'on puisse lui égaler. „ En effet, dit Nugnés, si, au jugement „ de Ciceron, il n'y eut jamais de vrai „ Orateur que Démosthéne, & si on ne „ ne peut, par aucune Rhétorique, mieux „ connoître tout l'art de l'Orateur Grec, „ que par celle dont nous parlons, il „ faut avouer que c'est la meilleure de „ toutes les Rhétoriques.

Ibid.

Ibid. & l. 5. p. 171.

M. Baillet Jug. des Sav. tom. 1. p. 380. Ed. in 12 & p. 127. Ed. in 4 Enfans celeb. au chap. d'Hermog.

A ces idées avantageuses, que tant de Critiques nous donnent d'Hermogéne, on peut opposer ce qu'on a dit Monsieur Baillet, que l'érudition de ce Rhéteur ne fut jamais fort étenduë, ni peut-être jamais fort profonde. Ce n'est pas tout: mais lorsqu'à l'âge de seize ans, ce jeune homme appellé pour enseigner la Rhétorique à Marc Aurele, dit à cet Empereur: (1) *Le Maître de Rhétorique qu'on vous donne, a lui même besoin de Maître, & mon âge ne m'a point permis d'apren-*

1 Ecce tibi, Rex, Rhetor institutionis egens, Orator aetatem expectans.

Hermogéne.

d'apprendre beaucoup de choses, Monsieur Baillet dit que *c'étoit là, sans doute, une petite fanfaronnade dans la bouche d'Hermogéne, & qu'à dire le vrai, c'étoit une verité qu'il auroit suivie s'il avoit eu plus d'esprit & plus de jugement. Concluons donc*, ajoûte-t-il, *que c'est avec quelque sorte de justice que ce Rhéteur fut condamné à faire l'enfant dans sa vieillesse, pour avoir voulu contre-faire le vieillard dans son enfance.*

Monsieur Baillet n'est pas le seul qui ait jugé peu favorablement de ce qu'Hermogéne dit à l'Empereur; Philostrate (1), qui rapporte les paroles de ce Rhéteur pour un échantillon de son style, y trouve quelque chose de bouffon. Pour moi, je n'y vois ni bouffonnerie ni fanfaronnade; j'y trouve seulement dans le Grec quelques figures de mots, mais qui ne font point le caractére de son style. Au fond, une chose m'empêche de bien concevoir la décision de M. Baillet : c'est qu'il estime beaucoup Photius, & qu'il rapporte, pour lui faire honneur, le témoignage que lui rend un homme qu'il estime encore, je veux dire d'André Schott. Or le plus grand honneur que fasse ce témoignage à Photius, c'est de l'égaler à Hermogéne, dont il a suivi la methode; plus subtile, au jugement de Schott, que *celle tant d'Aristote que de Ciceron*; *admirée*, ajoûte-t-il, *de beaucoup de gens, & suivie de peu de personnes*, qui sont Ulpien & Denys d'Halicarnasse parmi les Anciens; George de Trébizonde, Sturmius, Erythrée & Nugnés parmi les Modernes. Il y a donc lieu de s'étonner que Monsieur Baillet, qui rapporte ces paroles de Schott dans un article qu'il a donné à Photius, ne les ait pas aussi rapportées pour Hermogéne; & qu'à cet effet, il n'ait pas donné de même un article particulier à ce jeune Ecrivain, en le rangeant, non-seulement parmi les Rhéteurs, comme il avoit dessein de faire; mais encore parmi les Critiques, avec Denys d'Halicarnasse, avec Photius, Longin, Quintilien & plusieurs autres; puisque c'est de ce genre de litterature dont il s'agit dans les paroles de Schott. Certainement Monsieur Baillet fait grand cas des critiques de Denys d'Halicarnasse; il appelle *de précieux morceaux*, ce qui nous reste de cet Auteur en ce genre. Or on peut mettre en fait, selon le témoignage de Schott, que celles d'Hermogene ne le cedent point à celles de Denys. Ne doutons point que Monsieur Baillet, étant aussi juste & aussi ami de la verité qu'il l'étoit, n'en eût parlé dans la suite comme je fais, s'il eût continué son Ouvrage; parce que, traitant des Maîtres d'Eloquence, il auroit regardé le jeune Rhéteur de plus près; & qu'en lisant ses livres, il y auroit trouvé des preuves éclatantes d'un bon esprit, d'un jugement solide, & d'une érudition infinie.

Ibidem tom. 2. part. 1. pag. 8 Ed. in 12. & p. 3. Ed. in 4.

Prolog. in Phot.

Hermogene.

Jug. des Sav. tom. 2. part. 1. pag. 2. 3. Ed. in 12. & p. 12. Ed. in 4.

Le premier de ces livres nous apprend à pratiquer, dans les matieres oratoires, ce qu'on recommande si fort dans les Sciences, c'est-à-dire, à bien démêler & à bien établir les questions. L'Auteur explique pour cela comment dans chaque cause, il y a une ou plusieurs questions; comment chaque question a un ou plusieurs chefs; chaque preuve sa maniere de la traiter, son rang, son élocution, dont les figures ne sont, selon lui, que la moindre ou la derniere partie. Voilà ce que Nugnés estime d'abord dans notre Auteur, & ce qui le lui fit préferer à Aristote & à Ciceron. Il faut avouer qu'en cela Hermogéne a suivi la methode d'Isocrate, & la methode d'Isocrate sur ce point, n'est autre chose que la raison. " J'ai coûtume, dit ce grand „ Maître, d'avertir mes disciples de voir „ avant toutes choses, quel doit être le „ dessein & de tout le discours, & de „ chacune de ses parties; après quoi je „ leur dis de chercher les preuves & les „ ornemens.

Nunnes. in Rhet. l. 3. p. 247.

Sur ce principe, le premier livre d'Hermogéne est suivi de quatre autres, intitulez *De l'Invention*. Les deux premiers sont très-courts, & neanmoins ils contiennent, l'un, tout ce qu'il y a à dire de plus fin & de plus solide sur l'Exorde; l'autre, ce qu'il y a de beau ou de fort dans la Narration. L'on y apprend, sur

1 Ἰδέ σοι, βασιλεῦ, ῥήτωρ παιδαγωγοῦ δεόμενος, ῥήτωρ ὡραίας περιμένων. *Philost. de Vit. Soph. p. m. 575.*

Hermogéne. sur les Exordes, que les meilleurs & les plus fréquens consistent à confirmer ou à détruire les préventions; que néanmoins ceux qui expliquent les raisons que l'on a, ou que l'on pourroit avoir, d'inventer l'action, marquent de l'esprit, lorsqu'on s'y prend bien; & que ceux qui paroissent faits sur le champ, sont d'une grande force, sur-tout quand on peut faire voir que la question à décider est une chose déja jugée. A l'égard de la Narration; on y apprend qu'il faut la commencer, non par le fait, comme font les ignorans, mais par ce qui l'a précedé, si cela est lié & utile à la cause. Pour ce qui est du fait, il nous dit que l'Orateur l'étend plus ou moins, selon ses forces ou sa prudence; mais que le grand art est d'en développer les causes & les raisons, en y joignant une vive représentation des choses; parce que c'est de là que le récit tire sa force. C'est dans cette doctrine que, non-seulement Nugnés, mais encore Vossius, croit trouver des lumieres qu'on ne trouve point dans les plus grands Maîtres. *Voss. Instit. Orat. tom. 1. p. 347.*

La Preuve fait la matiere du troisiéme livre. Hermogéne, comme Aristote, en fait la base du discours, & la divise en argumens & en témoins. Sa methode de trouver les premiers, est facile. Il la réduit aux circonstances du lieu, du tems, de la maniere, des personnes, des causes, & des faits. Car de prétendre prouver ce que nous avançons, parce que c'est une chose ***honnête***, ***utile***, ***agréable***, ou parce qu'elle est ***legitime***; ce ne sont point là des argumens, si on l'en croit, mais des propositions qui ont besoin de preuves. A l'égard des exemples, des similitudes, des choses qui sont contraires, ou autrement opposées, ce ne sont, selon lui, que des ornemens de la Preuve. Il ajoûte l'Art de conclure celle-ci d'une maniere oratoire, qui consiste à faire sentir que ce que nous disons est encore plus vrai dans le fait dont est question, que dans l'exemple ou dans la similitude; & il remarque que rien ne contribuë plus à l'abondance & à la force du discours, que sa methode, une même proposition pouvant avoir plusieurs preuves; chaque preuve plusieurs ornemens; & chaque ornement plusieurs circonstances, ce que nous disons est plus vrai dans le fait, que dans les exemples ou dans les similitudes. Hermogéne.

Je crois que Nugnés a raison de dire que cette methode est moins longue, moins embarassée, en un mot, meilleure que celle d'Aristote, sinon que ce Philosophe, comme je l'ai déja remarqué, réduit aussi la sienne à un principe très-court, qui revient à celui d'Hermogéne. Mais je ne crois pas que Nugnés ait raison d'avancer que Ciceron dit que *le raisonnement dans la methode d'Aristote n'a ni nerfs ni aiguillons*; Ciceron dit cela de la methode des Philosophes, & celle qu'Aristote prescrit aux Orateurs, est plus vive & plus serrée. *Nunnes. Rhet. l. 3. p. 247.* *Ibid. l. 5. p. 373.*

Enfin, dans le quatriéme livre de l'Invention, le jeune Rhéteur traite de ces ornemens, que tout le monde reconnoît pour tels, & entre autres de deux manieres de s'énoncer, qui ont toutes deux leur usage: l'une vive & concise, par phrases coupées; l'autre diffuse & étenduë par périodes, ou par traits périodiques, lorsque voulant déduire un fait par ses parties, ou entasser plusieurs faits, vous poussez un discours, ou par membres de périodes, ou par phrases plus courtes, tant que la respiration peut aller; insistant sur la même chose par interrogations, ou par apostrophes, ou autres figures, sans les changer, que quand on change de trait, & qu'on passe de l'un à l'autre, c'est-à-dire, qu'on reprend haleine, & qu'on revient en quelque façon à la charge. Ce qui enleve quelquefois les Auditeurs, & les ravit en admiration.

Si l'on ajoûte à ces réflexions de l'Auteur, celles qu'il fait encore dans le livre précedent, tant sur la Réfutation, que sur la maniere differente de ranger ses argumens, selon qu'on parle le premier ou le second; comme aussi sur les définitions, quand il s'agit de la nature d'une action; sur les peintures vives; sur les fictions dans les raisonnemens, lorsqu'on y suppose ce qui n'est pas, pour mieux juger de ce qui est: enfin si l'on y ajoûte celles qu'il fait encore dans ce quatriéme livre sur l'Enthyméme, sur l'usage des métaphores, sur l'épiphonéme, sur le dilemme, & particulierement sur ces

Hermogéne.

ces adresses de l'Eloquence, que l'on employe pour se faire entendre, lorsqu'il ne fait point sûr à dire ce que l'on pense, ou que la bien-séance ne le permet pas, ou qu'il y a plus de grace à ne le pas dire; si, dis-je, on considere toutes ces choses, il sera difficile de croire que jamais homme ait connu plus à fond la Rhétorique.

Pour ce qui est de ses livres, sur les divers caractères du discours, ceux-là peut-être n'en feront pas beaucoup d'estime, qui croyent que quand on cherche l'Orateur parfait, on ne sait pas trop ce que l'on cherche; ou qui s'imaginent que ce n'est pas la peine d'être si exact & si poli dans la diction. Ce ne sont point les idées d'Hermogéne sur ces articles; & celles que ce Rhéteur en a, peuvent établir celle qu'on doit avoir de lui-même.

Il nous dit déterminément, que ce qui fait l'Orateur parfait, c'est une juste *variation* du style, laquelle est, par conséquent, dans l'Eloquence, la chose du monde la plus importante. En quoi, certainement, cet Auteur ne se trompe pas. Ciceron y est formel, ainsi que Quintilien; & ces deux grands hommes conviennent tous deux que c'est là le veritable caractère du parfait Orateur.

Hermogéne ajoûte que cet Art de varier le style est aussi très-difficile, non-seulement à pratiquer, mais même à connoître ou à enseigner. En effet, la question est de distinguer dans les Ouvrages, le *Simple* & le *Naïf*; le *Doux* & le *Grave*; le *Grand* & le *Beau*; le *Vif* & le *Moderé*; le *Vrai* & le *Naturel*; le *Noble* & le *Pathétique*; le *Fort* ou le *Moral*; d'en connoître la nature, les effets, les principes, la maniere de les mêler.

Pour expliquer tout cela comme il faut, il est necessaire, non seulement, de marquer en particulier le style de quelque Auteur, comme de Platon ou de Démosthéne, mais de connoître en general la nature de tous les styles. Et néanmoins, comme on ne peut guéres parler de Rhétorique sans exemples, & qu'on n'entreprend de parler des styles en general, que pour en appliquer les notions à chaque Auteur, il faut, dans cette explication, avoir toujours devant les yeux celui de tous les Orateurs qui a le mieux connu les styles, & s'en est servi plus habilement, tel qu'est Démosthéne.

C'est l'entreprise du jeune Auteur. Sur quoi se servant d'une pensée de l'Orateur Grec: *La promesse est grande*, dit-il, *en juge qui voudra par les effets*, bien assûré de ne recevoir que des louanges, pourvû qu'on se donne la peine de lire tout son Traité.

A dire vrai, c'est sur quoi le louent principalement tous les Critiques que j'ai citez. Je ne répeterai rien de ce que j'ai raporté de ces Auteurs, & j'observerai seulement que son Commentateur * trouve qu'il parle mieux de tous les styles, qu'aucun Rhéteur; que ce qu'il en dit est plus d'usage; qu'il en découvre l'art le plus caché, & qu'il en donne les vrais préceptes.

* *Gasp. Laur. Epist. Nuncup. in Hermog. p. 6. &c. passim ubi de Form.*

En effet, ceux qui avoient écrit avant lui sur ce sujet, n'avoient point établi des principes generaux; & même, ne s'attachant qu'à des Auteurs particuliers, ils n'en avoient pas fait connoître entierement le veritable caractère. Ils n'en avoient parlé qu'avec beaucoup de confusion dans la methode, & avec beaucoup d'incertitude dans les principes. Ils distinguoient le Grand, le Simple, le Mediocre: mais ils ne nous apprenoient pas les parties qui entrent dans ces caractères. Au lieu qu'Hermogéne donne l'idée distincte du vrai Orateur, & dévelope en termes précis, & non par des idées vagues, les rares qualitez qui concourent à le former; il explique comment on peut atteindre à chacune, & donne l'art d'en faire un admirable composé.

Idem, Comment. in c. 1. l. 1. de Form. p. 120. 121. & Hermog. ipse lib. 1. de Form. c. 1. p. 242.

C'est pourquoi le Commentateur veut qu'on entende bien cet Auteur, qu'on le médite, qu'on le comprenne, qu'on le pénétre, qu'on pratique ses regles, & qu'enfin en les pratiquant, on se souvienne de ce que dit Ciceron, que *l'Eloquence est également differente du langage des Philosophes, du style des Poëtes, de celui des Historiens, & de celui des Sophistes ou des Déclamateurs.*

Gasp. Laur. in c. 1. l. 1. de Form. p. 121. ad calc.

Ce qu'Hermogéne nous dit, par exemple, du *Beau* dans le discours, est incomparable. Il nous montre premierement, la necessité de joindre, non-seulement

Hermog. p. 305. 350. 351-353. & 388. &c.

Hermogéne.

ment la grandeur à la clarté, mais encore la beauté & l'harmonie à la grandeur, afin de bannir la rudesse, qui rendroit le discours désagréable, quoique cette rudesse soit bonne dans le style severe. Après quoi, il nous apprend ce que c'est que la beauté, & l'on y voit avec plaisir la difference des beautez solides, qui ne peuvent changer de nature, d'avec les beautez qui peuvent devenir frivoles, si les premieres ne les soûtiennent.

Qu'est-ce que la beauté solide dans le discours? il en faut juger par celle du corps. C'est un assemblage heureux, ou un mélange bien entendu, une juste proportion des parties qui doivent le composer, avec un certain air, ou une grace sensible, qu'on appelle proprement *embonpoint* dans le corps, & que par métaphore, on peut appeller *coloris* dans le discours, provenant, dans l'un, de la pureté du sang qui coule dans les veines, & dans l'autre, des mœurs qu'on a l'habileté d'exprimer dans ce qu'on dit. Cette idée de la beauté revient, selon Hermogéne, à celle que Platon en a donnée. Mais pour la comprendre, il faut aussi, selon lui, connoître distinctement deux choses; premierement *ces parties*, qui sont les styles; en second lieu, *ces mœurs* dont il parle, & qui ne sont pas une chose aisée.

Pour ce qui est des beautez qui passent quelquefois pour frivoles, & qui le sont en effet, quand elles sont seules, ou lorsqu'on les employe mal à propos: mais qui ont pourtant un vrai merite, quand on en use bien, ce sont ces beautez, & presque toutes ces figures de diction, les membres égaux, les consonances, l'arrangement & l'assemblage des termes, les répetitions des mêmes mots à la fin ou au commencement de plusieurs membres, ou en toute autre maniere, les gradations, les distributions, les transpositions, le nombre, l'harmonie, & autres choses, qu'on regarde quelquefois, avec raison, comme un veritable fard, & quelquefois comme un ajustement legitime, qui donne du relief à la beauté naturelle.

Hermogéne explique si bien toute cette matiere, & toutes les differences du style, il les explique par des principes si clairs, avec tant d'ordre & avec tant d'art, qu'on ne conçoit point qu'il y ait autre chose, ni à dire, pour faire connoître parfaitement l'Eloquence; ni à faire, pour devenir un veritable & parfait Orateur. C'est le sujet de ses deux livres sur les Idées du discours, lesquels montrent bien qu'on peut savoir ce que l'on cherche, lorsqu'on cherche l'Orateur parfait, & qu'il y a des regles pour le devenir, s'il y avoit des esprits qui, avec les dispositions necessaires, voulussent s'en donner la peine, comme Démosthéne se la donna. Car de dire que cet Orateur ne s'amusa point à tous ces préceptes, c'est dire, selon Denys d'Halicarnasse, que ceux qui excellent dans l'écriture, n'ont jamais appris à former les lettres.

Dion. Halic. περὶ συνθέσ. ὀνομ. p. m. 10. lin. 11 32. & pag. 31. lin. 2. 3.

Outre toutes ces regles, notre Auteur en conçoit encore d'autres bien plus importantes, touchant l'art & la maniere de se servir des précedentes, selon le tems, le lieu, les personnes ou les affaires. Il promet d'en donner un Traité particulier, trouvant que le sujet le merite; & il ne fait point difficulté de dire, qu'un pareil Traité est une chose qui passe presque les forces humaines, & qui tient du divin; il se flatte néanmoins d'y réüssir autant qu'un homme en pouvoit être capable.

Hermog. de Form. l. 2. c. 9. p. 464. 465. 466.

Son Commentateur semble croire d'abord que ce Traité est cette partie du second livre des Idées, où il est question du discours d'usage, & des principaux Ecrivains qui y ont excellé. Il reconnoît néanmoins dans la suite, qu'Hermogéne avoit fait un autre livre sur cette matiere, lequel n'est venu jusqu'à nous que fort imparfait. C'est en effet ce qu'il faut reconnoître. Car l'Auteur promet deux choses dans ses livres des Idées; la premiere, *d'expliquer en general la nature de tous les styles*; la seconde, *d'examiner, selon ces regles generales, le style des bons Auteurs en particulier*: après quoi il promettoit cette méthode, qui devoit être son Ouvrage favori, & où il devoit parler de l'usage de l'Eloquence.

Gasp. Laur. in c. 9. l. 2. de Form. p. 178.

Ibid. p. 180.

Hermog. lib. 1. de Form. c. 1. p. 242.

Idem l. 2. de Form. c. 9. p. 466. 467.

Idem pag. 466 & 418.

Il est vrai que son habileté paroît dans ses réflexions sur chaque Orateur; on le verra, quand il sera question de rappor-

F 2 ter

Hermogéne.

ter sur cela ses jugemens. Ce devoit être néanmoins tout autre chose dans son Traité de la Methode, dont, selon qu'il me paroît, nous n'avons plus que quelques restes, où l'on retrouve encore l'esprit, le goût, l'intelligence de l'Auteur; mais non pas ces liaisons, cette conduite, cet ordre entre les parties, que l'on remarque dans ses autres Ouvrages. Ce ne sont que des morceaux détachez, ou les membres reconnoissables d'un Maître habile, mis en pieces.

Que s'il faut juger du prix de ce que nous avons perdu, par ses autres Ouvrages, par le soin qu'il prend de nous y promettre celui-ci, par l'exposé qu'il fait en un endroit de ce qu'il y devoit executer, par le peu qui nous en reste encore, on peut dire sûrement que c'est une perte irréparable. Convenons néanmoins que, quelque chose qu'Hermogéne eût dit dans ce livre, sur la matiere qu'il y traitoit, il n'étoit pas possible qu'il dît tout; le jugement & la prudence de l'Orateur auroit toujours eu de quoi s'exercer; ainsi la perte de sa Methode ne leur laisse qu'un peu plus à faire.

Tout ce que je remarquerai à l'occasion de ce qui nous reste d'un Ouvrage si précieux, est qu'on accuse l'Auteur d'avoir été mauvais plaisant, & on en donne un exemple dans le compliment qu'il fit à Marc Aurele, & que j'ai rapporté. Philostrate (1) dit qu'il y ajoûta d'autres choses propres à divertir, & dignes d'un homme qui cherche à faire rire; néanmoins l'idée qu'il donne de la raillerie, ne contient rien que de fort juste, & qui ne soit de bon sens. A quoi j'ajoûte que cet Auteur, condamnant Démosthéne pour avoir menti deux fois contre son ennemi, ne laisse pas de dire dans la suite que l'Orateur peut mentir hardiment, quand son mensonge est favorable à ses auditeurs, & qu'il est sûr que personne ne le relevera. Quintilien est de même sentiment. Ce qui fait voir que, si après le peché, il y a encore dans le cœur de l'homme quelques restes de la droiture que Dieu y avoit mise, pour nous faire condamner le mal, l'homme pourtant abandonné à lui-même, n'est plus ni assez fort, ni assez éclairé pour condamner également le mal par-tout où il se trouve.

Hermog. lib. de Meth. c. 34.

Hermog. lib. de Meth. c. 19.

ARISTIDE

Plus ancien qu'Hermogéne.

Aristide.

PHILOSTRATE parle d'un Rhéteur nommé Aristide, qui, selon le Pere Petau, fleurissoit sous Adrien. Il paroît par Philostrate, qu'il fleurissoit encore sous Marc Aurele. C'étoit un homme fort exact dans ses discours; jamais Sophiste n'eut plus d'art, ni peut-être plus de vanité. Il se préparoit avec soin, & demandoit qu'on l'applaudît, sinon il se mettoit en colere. Il se peut faire que c'est celui dont j'ai à parler, & dont Hermogéne avoit profité. Je ne le mets pourtant qu'après, à cause que c'est un des Rhéteurs Grecs dont Alde a fait un recueil, & dont j'ai crû devoir parler tout de suite, puisqu'on les trouve dans le même volume, & qu'il n'y a pas grand chose à dire d'eux.

Philost. de vit. Soph. p. 578.
Ration. temp. t. 2 p. 50. in 12.
Philost. ibid. p. 582.
Idem ibid p. 579.

Les Ouvrages de tous ces Auteurs sont parvenus jusques à nous, ou entiers, ou en partie. Mais si l'on avouë qu'ils ont tous leur merite, & qu'ils sont dignes de louanges, on nous avertit en même tems, qu'ils n'approchent pas de la gloire de Platon, d'Aristote, de Denys d'Halicarnasse, d'Hermogéne, de Longin, & de Démétrius. C'est pour cela que le Pere Rapin & le Pere Vavasseur * ne reconnoissent guéres que ces cinq ou six Auteurs qui se soient signalez sur tous les autres parmi les Grecs, ou qui soient dignes de consideration.

Method. l. 6. n. 7. p. 243.
Le P. Rapin, Comp. de Cic. & de Démost. p. 6. 7. 8.
** Vavass. de lud. dict.*

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'Ouvrage d'Aristide est absolument dans le goût des deux livres d'Hermogéne sur les idées. L'Auteur s'y propose d'y expliquer divers caracteres du discours, & les principes qui produisent ces caracteres, excepté qu'en un endroit, il prend occasion de parler des diverses hypothéses, & de

1 Alia multa dissertavit, atque ita lepida ac scurrilia. *Philostr. de Vit. Soph. p. 575.*

Aristide. de quelques manieres de se louer soi-même dans le besoin, sans se rendre odieux. Il a fait un Traité particulier du style simple, & c'est proprement l'analyse du style de Xenophon, qui en a eu une grande connoissance, & a excellé dans l'usage qu'il en a fait. C'est ainsi qu'Hermogéne a fait particulierement l'analyse du Grand, & a soûtenu ses préceptes par des exemples tirez de Démosthéne. On voit par ce Traité d'Aristide, qu'il n'y a pas moins de difficulté à faire un discours dans le goût de Xenophon, & à conserver ce caractere sans se démentir, qu'à en faire dans toute autre sorte de style. Il faut convenir qu'il y a des réflexions fort utiles dans cet Auteur; mais il n'est pas assez methodique, & ne rappelle pas assez ce qu'il dit aux principes generaux. Il est bon de le lire, parce que l'estime qu'on en peut faire, contribuë à faire estimer Hermogéne encore davantage.

Apsinés.

APSINE'S

Plus ancien qu'Hermogéne.

Voss. de Nat. Rhet. p. 116.

AVEC Aristide, il y a dans le Recueil des Rhéteurs Grecs un Ouvrage justement intitulé: *La Rhétorique d'Apsinés.* A ce titre general du livre, on a joint celui du premier chapitre, qui est *de l'Exorde*, & on a fait regner ce dernier titre au haut de toutes les pages, de sorte qu'on croiroit qu'il n'est question que de l'Exorde dans tout l'Ouvrage: cependant l'Auteur y traite des autres parties du discours, comme aussi de diverses manieres d'entrer en matiere dans chacune de ces parties, & d'exciter la compassion quand il le faut. Il y parle de la Diction, de l'Action, de la Memoire. Il nous représente la Diction comme une des choses dont il faut avoir plus de soin, montrant que c'est ce qui fait valoir les pensées & les raisonnemens. Il ajoûte que les Orateurs & les Poëtes fameux s'y sont fort attachez, & qu'ils n'ont jamais negligé ni le choix, ni l'arrangement des mots, ni le nombre, ni l'harmonie, qui se fait sentir, dit-il, aux animaux mêmes, quoique privez de raison. Et ce ne sont pas les Sophistes, poursuit-il, mais les Philosophes, les Historiens, les Orateurs; c'est Platon, Xenophon, Eschine, Antisthéne, & Démosthéne même, le Prince des Orateurs, qui s'y sont donnez des peines infinies. Cet Auteur s'étend sur l'importance de l'Action, & encore plus sur celle de la Memoire. Mais après tout, ses préceptes sur cela se réduisent à dire, qu'il faut beaucoup l'exercer, avoir de l'émulation, aimer la gloire, être attentif à ce qu'on veut apprendre par cœur, & avant toutes choses, y mettre de l'ordre, & faire en sorte qu'il y ait du nombre. Apsinés.

SOPATER,

Posterieur à Plutarque, & même à Hermogéne.

UNE preuve que Sopater est posterieur à Hermogéne, aussi bien qu'à Plutarque, c'est qu'il cite ce dernier dans son Ouvrage, & qu'il a fait un Commentaire sur l'Ouvrage de l'autre. A l'égard de ce qu'il a fait sur la Rhétorique, sa méthode paroît assez propre à former un Orateur, pourvû qu'on ait d'ailleurs quelques principes. Il rapporte differentes causes, ou vrayes, ou feintes, qu'il explique en donnant des especes d'analyses des discours qu'on peut avoir fait dessus, ou qu'on y pourroit faire. Ainsi, par exemple, il donne l'idée de la cause d'Alcibiade, accusé de vouloir se faire Roi. Il montre comment il faudroit s'y prendre pour la traiter; & cela peut servir de modele pour une question de fait. Il en fournit de même sur toute autre sorte de questions, & sur les differentes difficultez dont elles sont susceptibles. Je n'en dois pas rapporter davantage, puisque ce ne sont point des leçons nouvelles qu'il nous donne, mais des applications des préceptes qu'on trouve ailleurs. Sopater.

Alexandre.

ALEXANDRE

LE RHE'TEUR.

De vit. Soph. p. 569.

IL est parlé d'un Alexandre dans Philostrate, mais je ne sai si l'Ouvrage qui porte ce nom parmi les Rhéteurs Grecs, est de lui. Il vivoit du tems d'Antonin & de Marc Aurele. Il étoit fils d'une des plus belles femmes qui fut jamais, très-semblable à un portrait d'Helene, qu'avoit fait un Peintre fameux, pour être mis à Rome. Alexandre étoit aussi un très-bel homme ; son teint, sa barbe, ses yeux, ses dents, ses doigts, tout étoit d'une grace & d'une beauté merveilleuse; son geste & sa voix répondoient à tous ces avantages. Il étoit aussi très-éloquent, & capable de traiter sur le champ un même sujet autrement qu'il ne l'avoit préparé, lorsqu'une occasion imprévûë l'obligeoit à recommencer ce qu'il en avoit déja dit. Avec de si grands talens, on ne dit point pourquoi il fut surnommé *Peloplaton*, c'est-à-dire *le Platon de bouë*. Il y eut même un homme qui eut le courage de dire un jour, qu'*il y trouvoit la bouë, & qu'il n'y trouvoit pas Platon*. Mais cette parole fut relevée comme une preuve de l'indiscretion & du peu de jugement de celui qui l'avoit dite. Voila pour Alexandre le Sophiste, dont parle Philostrate.

Scepsius Centon. apud Philost. p. 576.

A l'égard du Rhéteur, soit que ce soit le même, ou un autre, à moins qu'il n'ait fait autre chose que ce qui paroît de lui dans le Recueil dont il s'agit, nous ne lui devons qu'un Traité des figures, assez succint à la verité, & qui néanmoins ne l'est peut-être pas assez. On y voit la difference des figures & des tropes, avec celle des figures de mots & des figures de pensées. Le Trope ne consiste, selon lui, qu'en un seul mot, dont il change la signification avec grace. Les figures consistent dans le tour, ou dans la construction de la phrase, ou dans l'ordre & la répetition des mots. Il réfute ceux qui prétendent qu'il n'y a rien à dire sur les figures. Leur raison est que tout discours est figuré de sa nature, parce que tout discours exprime les passions, les desirs, ou la disposition de l'ame; & nous marque qu'elle veut, qu'elle souhaite, qu'elle commande, qu'elle délibere, qu'elle souffre, & autres choses semblables. Sur ce pied-là, dit Alexandre, il n'y auroit point de difference entre un Orateur & un homme qui ne l'est pas ; il n'y en auroit non plus aucune entre un Orateur & un Orateur. Cependant les deux premiers différent entre eux, parce que l'un dit les choses crûment, & l'autre les tourne. Les deux autres different aussi, parce que l'un tourne mieux que l'autre tout ce qu'il a à dire. Ce principe fait dire à notre Auteur, que ni l'interrogation, ni le doute, ne sont pas toujours des figures. Ce n'en est point une en effet, que de douter veritablement ; ce n'en est point une non plus que de vouloir effectivement savoir quelque chose de quelqu'un, ou de faire un serment : mais le serment, le doute, & l'interrogation, employez avec grace, où le commun des hommes ne les employe pas, sont de veritables figures. Aussi l'Auteur nous fait-il observer que l'usage des vrayes figures en general, est de marquer l'importance des affaires & les mœurs de l'Orateur ; de cacher l'art ; de varier le discours ; de le rendre plus spirituel & plus agréable ; & c'est sans doute, ce qui ne convient pas naturellement au discours, puisqu'il peut très-bien subsister, sans avoir toutes ces qualitez.

Que si, pour satisfaire le lecteur, il faut entrer dans quelque détail des figures, cet Auteur fait consister celles de pensées, & qui ne dépendent pas de la diction, à préparer ce qui peut faire peine, ou à joindre ces deux choses ensemble; ou à prévenir, avec quelque emphase, ce que l'adversaire ou l'auditeur peut opposer de plus fort; ou à excepter d'une proposition ce qu'on ne peut pas prétendre; ou à rendre raison de ce qu'on avance; ou à entasser diverses choses les unes sur les autres ; ou à insister sur quelqu'une des plus considerables; ou à entrer dans des détails qui marquent soit la celerité, soit la lenteur; ou à donner de l'ame & de la vie aux choses qui n'en ont pas; ou à exprimer les mœurs des personnes; ou à taire quelque chose,

Alexandre. fe, soit pour la faire plus grande, soit pour ne pas dire ce qui est assez connu, soit pour ne rien dire de honteux ; ou à dire les choses par ironie; ou à dire qu'on n'en veut pas parler, lorsqu'on en parle autant qu'il faut; ou à adresser à une personne ce qu'on devroit adresser à l'autre; ou à l'interroger ; ou à marquer du doute; ou enfin à souhaiter, à faire des menaces, des imprécations, & autres choses semblables.

Pour les figures de diction, Alexandre regarde la periode & ses parties, comme les premieres figures de cette espece. Il ajoûte les diverses répetitions de mots, ou au commencement, ou à la fin, ou tout ensemble, à la fin & au commencement de diverses phrases, ou tout de suite dans la même, ou autrement, comme dans les gradations. Il y joint les Periphrases, les Pleonasmes, la suppression de quelque mot ; le retranchement des liaisons; les changemens de nombre, ou d'autres choses ; l'usage d'un même mot en differens cas; les transpositions; les chutes semblables, ou les rimes, qui ont lieu dans la prose en Grec & en Latin ; la ressemblance des termes ; les antithéses; l'égalité des membres ; la substitution d'un mot à l'autre, pour se corriger, & autres ornemens de cette nature ; sauf à voir dans la suite ce qu'il faut penser du soin de ceux qui ramassent toutes ces choses, pour en donner des préceptes ou des exemples. Car Alexandre, qui s'est donné la peine de réfuter ceux qui prétendent qu'il n'y a rien à dire sur les figures, n'auroit pas mal fait, à mon sens, d'examiner s'il est à propos de s'arrêter si long-tems sur cette matiere.

MENANDRE.

Ménandre. MÉNANDRE, dans ce que nous avons de lui, ne s'attache qu'à nous donner des vûës pour toutes sortes d'Eloges, ou de Panégyriques. Il commence par les Eloges de la Divinité, & il descend après cela dans le détail de tout ce qu'on peut louer, comme sont les Villes, les Ports, les Golfes, l'Eau, la Terre, les Oiseaux, les differens Animaux, &c. Mais c'est aller, non seulement contre la pensée de Ciceron, qui croit que les préceptes du genre déliberatif & du judiciaire doivent suffire : C'est même aller contre celle d'Aristote, qui dit que l'Art s'en tient aux préceptes generaux, comme il paroît par la Medecine, sans descendre dans le particulier. C'est enfin ne pas se souvenir que dans l'Eloquence, il faut laisser beaucoup de choses au genie, qui peut toujours trouver beaucoup plus que les préceptes ne lui sauroient apprendre. Eh ! quand auroit-on fait, s'il falloit que l'Art descendît dans tous ces détails ! Alexandre.

MINUCIEN,

Minucien.

Environ du tems d'Aristide.

POUR Minucien, nous n'avons plus de ce Rhéteur qu'un morceau de Rhétorique touchant les preuves; il est d'environ quatres pages *in folio*, & ne contient que ce qu'on trouve de plus commun dans toutes les Rhétoriques; savoir, qu'il y a des preuves sans art, & qu'il y en a d'artificielles; que parmi les artificielles, il y a des moyens d'exprimer les mœurs, d'exciter les passions, & d'établir la question ; que quelques-uns de ces derniers consistent en des raisonnemens, & d'autres en des exemples. L'Auteur joint à tout cela l'indication des sources où l'on cherche les argumens; & il fait, sur differens sujets, l'application de ses regles. Ce sont des matieres qu'Hermogéne & Aristote ont traitées; on peut voir leurs sentimens, & s'y tenir. *Voss. de Nat. Rhet p. 1. c.*

CYRUS.

CE que nous avons de Cyrus, n'est pas plus important. Ce sont des réflexions sur differentes questions qu'on peut avoir à traiter, & sur la maniere de s'y prendre. C'est un détail, si nous en croyons les premiers Maîtres, où il n'est guéres à propos de descendre, puisqu'il Cyrus.

Cyrus. qu'il doit suffire qu'on en donne des regles generales. En tout cas, cela rentre dans l'idée de ce qu'Hermogéne a fait sur les questions, aussi bien que ce qu'a fait Sopater.

APHTHONE,

A la fin du second siécle de l'Eglise, ou au commencement du troisiéme.

Aphthone. LE Pere Pétau, dans ses Tables chronologiques, met Aphthone à la fin du second siécle de l'Eglise; & Suidas dit que cet Auteur a composé son Ouvrage sur celui d'Hermogéne. On peut par là juger de son âge.

Quoiqu'il en soit, au lieu que beaucoup d'autres n'ont écrit de la Rhétorique, comme je l'ai observé, que pour des gens qui sont avancez dans la connoissance & dans l'usage de cet Art, afin de les y perfectionner; Aphthone au contraire, n'a écrit que pour les enfans, & ne donne des préceptes que sur les compositions qu'il croit à propos de leur faire faire, pour les préparer à ce qu'il y a de plus grand dans l'Eloquence. Il les donne au reste, d'une maniere également courte & élegante, au jugement de Heinsius; & il garde le caractere de l'Eloquence Attique, c'est-à-dire, propre aux Athéniens, tant dans les exemples qu'il fournit de ses regles, que dans les regles mêmes.

Daniel Heinf. in Aphthon. ad lect. init.

Ce sont ces petits Ouvrages sur lesquels on exerce d'abord la jeunesse, qui ont donné le nom à son livre. Ils consistent à raconter quelque fable, ou quelque histoire; à traiter une pensée, une parole, une action qui soit d'usage dans la vie, & c'est ce qu'il appelle une *Chrese* (1), ainsi nommée, selon l'Auteur, à cause de son utilité. Un autre de ces Ouvrages consiste (ce qui revient au même) à mettre dans un beau jour une *sentence* importante, capable d'éclairer l'esprit ou de rectifier les mœurs. D'autres consistent à détruire quelque sentiment par la *Réfutation*, ou à l'établir par la *Preuve*, ou à amplifier une verité connuë; à *loüer*, ou à *blâmer* quelque chose ou quelque personne; ou à les *comparer* ensemble; à leur donner *des mœurs*, & à les leur faire exprimer par des discours qu'on leur attribuë; enfin à faire quelquefois des *Descriptions*.

Progymnasmata.

Aphthone. Ce sont toutes choses qui entrent, selon l'occasion, ou dans des Harangues, ou dans des Poëmes. Il est bon de s'y exercer; il est même convenable que ceux qui commencent, s'essayent d'abord sur des morceaux détachez; on change plus souvent de sujet par ce moyen, & cela divertit l'esprit; au lieu que de s'attacher à des discours entiers, cela est capable de rebutter & de causer du dégoût, parce qu'ils demandent plus de tems. Cependant il est aisé de voir que toutes ces compositions souffrent d'ailleurs les mêmes difficultez, soit qu'on les considere comme des morceaux détachez, ou comme des parties d'un grand Ouvrage. Aussi Aphthone ne dit rien sur cela de particulier, & l'on trouve dans toutes les Rhétoriques entieres, ce qu'il en dit dans son livre. Il est aisé à un Maître d'extraire ainsi d'une Rhétorique les endroits sur lesquels il juge à propos de faire d'abord travailler ses Eleves. Peut-être n'est-il pas difficile de faire un choix plus convenable. Du moins on ne peut douter que ce qu'on appelle une *Chrese*, n'exige presque un discours composé de toutes ses parties, & que le Récit, qui paroît une chose si simple, ne soit une des plus difficiles. Que dis-je? l'Auteur (2) avouë lui-même que la Réfutation renferme tout ce que l'Art a de plus fort. Il n'en dit pas moins de la Confirmation. Sur cela, après tout, il faut s'en rapporter aux Maîtres qui enseignent la jeunesse. Ils connoissent la portée de ceux qu'ils ont à conduire; & comme ils ont de la prudence & de la capacité, ils sont en état de leur proportionner les choses les

1 Χρειώδης δὲ, ὅσα προσαγορεύεται Χρεία. *Aphth. de Chria.*

2 Τὸ δὲ προγύμνασμα τοῦτο πᾶσαν ἐν ἑαυτῷ περιέχει τὴν τῆς τέχνης ἰσχύν. *Id est*: Hoc verò Rhetorices præludium vim omnem artis in se complectitur. *Aphth. de Refut. Itemque de Confirm.* ὁ γυμνασία δὲ

Ζετα

Aphthone. les plus mal-aisées, par les secours qu'ils leur donnent.

Interpr. vetust. Graec. apud V. C. August. Archiep. Tarracon. in edit. Aphth. 1623. a F. Scobario.

Une chose a fait regarder Aphthone comme plus facile qu'Hermogéne, ce sont les exemples dont il accompagne ses préceptes. Mais ce jugement ne me paroît pas exact; car la difficulté d'entendre Hermogéne ne vient pas seulement de ce qu'il donne peu d'exemples, elle vient de ce qu'il approfondit les mysteres de l'Art les plus cachez. On dit aussi qu'Hermogéne n'ayant compté que dix sortes de petits Ouvrages sur lesquels on pouvoit faire travailler les jeunes gens, Aphthone les a portez jusqu'à quatorze. Ce n'est pas lui donner un grand éloge. *Egregiam verò laudem!*

De Eloq. sac. & prof. p. 162. col. 2.

Le Pere Caussin trouve Aphthone fort agréable, & par son sujet, & par l'élegance de son style; mais plus propre aux discours de l'École ou d'apparat, qu'aux discours d'usage. C'est à quoi revient le jugement d'un autre Critique, lorsqu'ayant dit que cet Auteur est utile, mais qu'il contient bien des choses peu necessaires à un homme qui veut devenir Orateur, il ajoûte, qu'il y en a beaucoup qui ne conviennent qu'aux Déclamations des Sophistes; de sorte qu'il conseille de n'en prendre que les choses qui sont d'usage.

Morhof. lib. 6. p. 243. n. 7.

Ces décisions ne peuvent guéres regarder que le style de cet Auteur, soit dans ses regles, soit dans les exemples qu'il en donne. Elles ne regardent point les pensées, puisque dans les pensées, il n'y a rien, ou peu de choses qui soient dans le goût des Sophistes. Pour le style, il faut avouer qu'il y a quelque chose de fleuri. Mais ce qu'on a fait dans les dernieres éditions, y remedie en partie, puisqu'on y propose des exemples tirez des meilleurs Auteurs. On peut dire même que dans la version latine, le Traducteur n'a pas gardé ce caractere, qu'on attribuë à l'original; outre que ce caractere n'est point si blâmable, quand il s'agit d'instruire la jeunesse, puisque Ciceron, dans son Orateur, trouve le style & les manieres d'Isocrate très-convenables à ceux qui commencent.

Cic. de Orat. n. 37. & 41.

Aphthone. De quelque sentiment qu'on soit sur cet article, il est certain que tous les Critiques ne conviennent pas du merite d'Aphthone. Du moins Photius, dans sa Bibliotheque, mettant cet Auteur de compagnie avec trois autres Sophistes, Palladius, Eusebe, & Maxime, ne place les deux derniers & Aphthone qu'après Palladius. Et Louïs Vivès (3) n'approuvant ni ne désapprouvant ce qu'Aphthone dit de la Narration, ajoûte que cet Auteur n'a pas d'ailleurs un grand merite. Ce qui est bien éloigné du témoignage que lui rend Heinsius (4), quand il assûre qu'Aphthone a été merveilleusement approuvé de l'antiquité. Le Pere Masséne Jesuite & Professeur de Rhétorique à Cologne, paroît d'abord en avoir une idée plus avantageuse que Louïs Vivès, mais après tout il ne lui fait pas plus d'honneur. Il commence par dire, qu'*il croit avoir plus applani les difficultez de l'Art oratoire, qu'aucun des Maîtres qu'il eût jamais lû, en dissipant les tenebres que la confusion avoit répanduës dans Aphthone.* Ne diroit-on pas, à entendre ce Pere, que sans Aphthone, il n'y auroit point d'Art oratoire? Il montre encore combien il estime cet Auteur, en l'inserant tout entier dans son Ouvrage, persuadé qu'on a bien de l'obligation à Aphthone, de nous avoir marqué les exercices convenables à ceux qui commencent. Mais il déclare ensuite qu'*il va le mettre dans un autre ordre, parce que*, dit-il, *cet Auteur donne tous les Ouvrages de l'Orateur, & les plus difficiles, comme des préparations à la Rhétorique*: à quoi le Pere Masséne ajoûte qu'il voudroit que notre Rhéteur se fût plus attaché à suivre Aristote. On ne risque rien, je crois, de dire que ce jugement ne fait pas beaucoup d'honneur à Aphthone, sauf à voir s'il en fait davantage au Pere Masséne.

Biblioth. Phot. p. 312.

Epist. De dic. Palaest. Orator.

Celui d'Eustathe est plus glorieux à notre Auteur, & revient fort à celui du Pere

αὐτῇ πλέον παρέχει τὴν τέχνης ἰσχύν.

5 Aphthonius auctor alioqui parum gravis. *Vives l. 3. p. 149.*

4 Mirifice antiquitati probatum. *Heins. in Aphth. ad lect. initio.*

Aphthone. Pere Caussin, & à celui d'Heinsius. Il trouve, avec d'autres Critiques, que le style & la politesse d'Aphthone est dans le goût des Attiques (1) Le Pere François Escobar (2) a crû devoir comparer ce Rhéteur à un bras de mer fort étroit, à cause de la petitesse de son Livre; mais en même tems à un Ocean, à cause de sa grande utilité. Strébée de Rheims, dont je parlerai dans la suite, dit que Quintilien a profité d'Aphthone. Mais outre que le premier a fait son Livre sous Domitien, avant la fin du premier siécle, & que le second, selon Suidas, ne peut avoir écrit qu'après Hermogéne, & par consequent, vers le milieu du second siécle, ce qui empêche que son Ouvrage n'ait pû servir à Quintilien; que peut-on prendre dans Aphthone, qui lui soit veritablement propre? Si on compare neanmoins ce que dit Quintilien au chapitre quatriéme de son second livre, avec les regles de notre Auteur, certainement, on n'y voit pas une grande difference. C'est pour en faciliter la comparaison, qu'Heinsius a mis ce quatriéme chapitre à la tête de son édition d'Aphthone & de Theon. Qu'avons-nous à dire sur cela? de deux choses l'une: ou qu'Aphthone est plus ancien que ne dit Suidas; ou qu'il n'est pas le premier Auteur de ces préceptes, c'est-à-dire, du choix des matieres qu'il traite, & des regles qu'il en donne. Aussi est-on obligé d'avouer (3) que plusieurs personnes ont fait de pareils Traitez.

Strebaus Rom. lib. de eled. & colloc. verb. p. 21.

Au reste, quelque avantageux que soient à cet Auteur les derniers témoignages que j'ai rapportez, le Pere Ménestrier lui donne des éloges encore plus magnifiques. C'est Monsieur l'Abbé Bosquillon, homme d'un merite distingué, qui me les a indiquez dans un petit Livre de ce Pere. Ce n'est pas la seule obligation que je lui aye à l'occasion de mon Ouvrage. J'en ai aussi de particulieres, pour le dire ici en passant, à Messieurs Subtil & de la Monnoye, dont le nom, l'érudition, le goût sont connus de tous les Savans; à Messieurs de Saci & Boulanger, tous deux Avocats au Conseil, à qui, comme tout le monde sait, la connoissance des belles Lettres est aussi familiere que celle des affaires. Je dois leur joindre Monsieur Guillard leur Confrere, sans oublier Messieurs Morain & de Laval, Professeurs de Rhétorique, l'un avec moi depuis vingt-trois ans au College de Mazarin, l'autre au College de la Marche Je leur dois à tous cette marque de ma reconnoissance, pour les lumieres qu'ils m'ont données toutes les fois que je les ai consultez; & parce que j'ai trouvé en eux les qualitez qu'Horace (4) demande dans un bon Critique, la science & la probité. Voici le jugement que le Pere Menestrier a porté du Rhéteur dont il s'agit. Aphthone.

Biblioth. curieuse & instr. p. 4. 5 6. 7. 8. 9.

„ Il y a parmi les anciens Grecs, dit „ ce Pere, un Auteur excellent pour apprendre à parler des choses qui entrent „ ordinairement dans les conversations „ des honnêtes gens. Le merite de cet „ Auteur n'a jamais été bien connu, „ parce que l'on n'a point compris quel „ avoit été son dessein & le but de son „ Ouvrage, que l'on a crû n'être fait que „ pour exercer les enfans à des compositions de College. Ce qui fait qu'on „ le leur met entre les mains, pour les „ disposer à l'étude de la Rhétorique & „ de l'Art de persuader. Cet Auteur est „ Aphthone, l'un des anciens Rhéteurs, „ qui n'a traité que la Rhétorique propre des conversations, dont cet Auteur „ a enseigné les manieres de fournir avec „ politesse des sujets aux entretiens ordinaires des honnêtes gens, dans ces Assemblées où l'on ne porte pas des discours préparez & meditez, comme „ dans les Académies, & à des Conferences reglées. Aphthone a réduit à „ certains chefs les sujets les plus ordinaires des conversations, où l'on fait „ de petits contes agréables, pour réjouïr „ la compagnie: ce que cet Auteur traite sous le nom de Fable, *Fabula*; sujets d'autant plus propres, que les La- „ tins

1 Scriptor brevis & eruditus, strictæ eloquentiæ ac verè Atticæ. *Heins. in Aphth. ad lect.*

2 Est enim corpus quidem ipsum opusculi perpusillum: ut, veluti fretum, brevi trajectu tranari queat: sed tamen, si utilitatem spectes, mare spatiosissimum. *Fr. Scobar. Epist. Nuncup. in suam Aphth. edit.*

Aphthone.

„ tins disoient en leur Langue *confabula-*
„ *ri*, pour ces sortes d'entretiens plai-
„ sans, où l'on ne cherche qu'à s'éga-
„ yer, & dont un Poëte moderne nous
„ a bien voulu donner un art en un
„ Poëme de quatre ou cinq cens vers,
„ sous ce titre, *Ars confabulandi*, que l'on
„ n'appellera jamais *Art de persuader*,
„ comme les regles de la grande Elo-
„ quence, qu'Aristote nous a données
„ en trois livres.

„ Le second sujet est celui des Nou-
„ velles, qui se racontent d'une maniere
„ plus serieuse, ce qu'il nomme *Narra-*
„ *tion*; talent que saint Luc attribuoit
„ aux Atheniens, lorsqu'il disoit d'eux:
„ *Athenienses omnes & advenæ hospites ad*
„ *aliud nihil vacabant, nisi aut dicere aut*
„ *audire aliquid novi.*

„ Le troisiéme est l'idée d'une con-
„ versation reglée & plus étenduë, sur
„ quelque sujet pris d'une action singu-
„ liere, ou de quelque parole que l'on
„ releve, & sur lesquelles chacun dit son
„ sentiment. C'est ce que cet Auteur
„ appelle *Chreie*, d'un mot Grec qui
„ signifie proprement *Conversation*, que
„ cependant les Traducteurs ont rendu
„ par celui d'*utilité* ou de *necessité*. La
„ plûpart des Dialogues de Platon & de
„ plusieurs des Anciens, sont de ce gen-
„ re de discours.

„ Le quatriéme, est la maniere d'ex-
„ poser son sentiment sur quelque ques-
„ tion proposée, *Sententia*.

„ Le cinquiéme, est la maniere d'ap-
„ puyer son sentiment, & de prouver par
„ raison ce qu'on a avancé; c'est ce qui
„ est nommé *Confirmatio*: comme le si-
„ xiéme est au contraire la Réfutation
„ du sentiment de quelque autre, *Con-*
„ *futatio*.

„ Le septiéme est une proposition va-
„ gue traitée en general, ce qui arrive
„ ordinairement aux conversations où les
„ entretiens ne sont guéres gênez, *Locus*
„ *communis*, & où certains grands par-
„ leurs prennent plaisir à battre beaucoup
„ de païs.

Aphthone.

„ Comme il est peu d'entretiens entre
„ deux ou trois personnes, où n'entrent
„ ordinairement les affaires de divers par-
„ ticuliers, dont on blâme la conduite
„ des uns, & on louë celle de quelques-
„ autres, selon que l'on est bien ou mal
„ affectionné à l'égard de ces personnes;
„ le huitiéme & le neuviéme sujet que
„ propose Aphthone, est la loüange &
„ le blâme, *Laudatio & Vituperatio*. Si
„ la flatterie enseigne l'un, la médisance
„ est une grande maîtresse pour l'autre.

„ La comparaison de certaines per-
„ sonnes illustres, distinguées par leur
„ naissance, ou par leur esprit, leur sa-
„ voir, & d'autres talens, fait le dixiéme
„ sujet des conversations, *Comparatio*.
„ Ainsi on a fait des comparaisons d'A-
„ ristote & de Platon, d'Alexandre & de
„ Jules César, de Virgile & d'Homere,
„ de Pindare & d'Horace, de Monsieur
„ le Prince & de Monsieur de Turen-
„ ne, & les Paralléles de plusieurs Car-
„ dinaux.

„ L'onziéme est une espece de por-
„ trait que l'on fait d'une personne,
„ pour en faire connoître les mœurs,
„ bonnes ou mauvaises, ses inclinations
„ & ses manieres d'agir. C'est ce qu'Aph-
„ thone nomme *Ethopeia*, portraits des
„ mœurs.

„ Le douziéme est la description d'u-
„ ne Maison, d'un Palais, d'un Jardin,
„ d'un Païs, d'un Spectacle, d'une Pein-
„ ture; *Descriptio*, entretien ordinaire de
„ ceux qui ont voyagé.

„ Le treiziéme est une question ou
„ proposition generale, qui peut être di-
„ versement interpretée; *Thesis*, differen-
„ te du lieu commun, qui roule sur des
„ matieres universellement reçûës, au lieu
„ que celles-ci sont contestées, & ont di-
„ verses faces.

„ Enfin le dernier sujet est l'examen
„ d'une Ordonnance, d'une Loi nouvel-
„ le, d'un Edit, de quelque Arrêt cele-
„ bre rendu en Jugement, ce qu'Aph-
„ thone a compris sous le terme de *Le-*
„ *gislatio*. Il est certain que ce sont-là
„ les

3 Scripserant autem Progymnasmata sexcenti, quos apud Suidam legere licet. *Ex vet. Interpr. Grac. MS. Aphth. apud V. C. August. Archiep. Tarracon. Vide & Theon. Progymn. p. 2.*

4 Vir bonus & prudens. *Horat. Epist. ad Pisonem.*

Aphthone. „ les ſujets les plus ordinaires des entretiens, dans les converſations libres. „ Aphthone, qui vouloit donner des regles pour ces ſujets d'entretiens, donna à ſon Ouvrage le nom d'Eſſais, „ *Progymnasmata*, ce qui a fait croire „ mal-à-propos que c'étoient des Eſſais „ pour les Colléges où l'on inſtruit la „ jeuneſſe. C'eſt auſſi ce qui a fait défigurer cet Auteur, ſur-tout par celui „ qui l'ayant voulu publier ſous le titre „ de *Candidatus Rhetoricæ*, a fait voir „ qu'il ne l'avoit jamais entendu, & „ qu'il ne l'avoit jamais lû en ſa langue „ originale, puiſqu'il n'a donné qu'un „ pot pourri, plus propre à embrouiller „ l'eſprit des enfans, qu'à les inſtruire & „ à leur former le jugement.

Le Pere Pomey J. ſ.

Il y a de l'eſprit dans ce ſyſtême du Pere Meneſtrier, mais certainement il n'y a aucune realité. Ce Pere eſt le ſeul qui ait pris des *Progymnasmes* pour des *Eſſais d'un Auteur*. Tous ceux qui ont parlé de cette ſorte d'Ouvrages, on qui en ont fait, les regardent comme des exercices qu'on propoſe à de jeunes éléves. C'eſt même la force du terme de *Progymnasme*. Suidas (1) certainement dit que l'Ouvrage d'Aphthone eſt une préparation à la Rhétorique d'Hermogéne. L'Interprete Grec de cet Ouvrage n'en donne point d'autre idée. C'eſt l'idée qu'on a auſſi de l'Ouvrage de Théon qui porte le même titre, & où l'on voit que le chapitre ſecond traite exprès de l'inſtruction de la jeuneſſe, & du ſoin qu'il faut avoir de l'exercer à faire des fables, des chreïes, & autres choſes ſemblables. Et Aphthone lui-même, traitant du Lieu commun, dit que ces ſortes de ſujets, de leur nature, ne demandent point d'Exorde, parce que ce ſont des eſpeces de Peroraiſon; mais comme il s'agit d'exercer la jeuneſſe, il faut y faire mettre des Exordes (2).

Aphthone. Il s'en faut bien, après cela, qu'Aphthone ait traité ſes ſujets ſur le ton des Converſations, ni que les Converſations ſoient montées ſur le ton d'Aphthone. Tous les ſujets que cet Auteur a traitez, & la maniere dont il les traite, conviennent à un Diſcours oratoire. Ce n'eſt pas diminuer le prix de ſon Livre, d'en avoir cette penſée, ni le rehauſſer, d'en juger comme le Pere Meneſtrier. Il en faut toujours revenir à ce point, qu'Aphthone ne donne point d'autres regles ſur les ſujets qu'il traite, que celles qu'on trouve dans toutes les Rhétoriques; car on les trouve partout. Et ſi ces ſujets étoient des matieres d'entretiens, on pourroit penſer que c'eſt pour cela que Ciceron a dit que l'Orateur brille dans les converſations. Mais il n'y a aucun fondement à croire que l'Auteur ait eu particulierement les converſations en vûë; & ſi on dit en Latin CONFABULARI, *s'entretenir*, ce n'eſt pas parce que la Fable eſt un ſujet de converſation; mais parce que FABULA, originairement, ſignifie *le diſcours*; FABULARI, *parler*; CONFABULARI *parler enſemble*.

L. 1. de Orat. n. 32. 15. 47.

Le Pere Meneſtrier n'a pas plus de raiſon, quand il prétend que le mot de *chreie* ſignifie *converſation*, & que les Traducteurs mal-à-propos l'ont traduit par celui d'*utilité*; Aphthone lui-même, l'explique de la ſorte. C'eſt ainſi que l'Art de traiter les Lieux communs n'eſt point le talent de ces grands parleurs, qui prennent plaiſir à battre beaucoup de païs. Comment le Pere Meneſtrier a-t-il pû concilier la qualité d'*Auteur excellent*, qu'il donne à Aphthone, avec le deſſein qu'il lui attribuë, d'aider par ſes préceptes des perſonnes de ce caractere? Conſtamment, le Lieu commun n'a point d'autre idée dans Aphthone, que dans Ciceron & dans Quintilien; & c'eſt, au ſens de ces deux grands Hommes, *une Am-*

Aphthon. de Chria.

1 Ἀφθόνιος σοφιστὴς ἔγραψεν εἰς τὴν Ἑρμογένους τέχνην προγυμνάσματα.

2 Προοίμιον μὲν ὁ κοινὸς τόπος οὐκ ἔχει, δευτερολογία γάρ ἐστι καὶ ἐπίλογος. προοίμια δὲ πλαττόμεθα τούτῳ, γυμνασίας ἕνεκα τῆς πρὸς τοὺς νέους. P. 32. de l'Edit. de Heinſ. 1624.

3 οὐχ ὡς διδάσκων, ἔγνωσται γάρ, ἀλλ' ὡς παροξύνων τὸν ἀκροώμενον. *Id eſt*, Non tamquam docens, res enim nota eſt, ſed ut auditorem incites, aut exaſperes. *Aphth. c. 7.*

4 Conſequentur etiam illi *Loci*, qui, ... quia de univerſa re tractari ſolent, *communes* à veteribus nominati ſunt: quorum partim habent *vitiorum & peccatorum acrem quandam cum amplificatione incuſationem, aut querelam, contra quam dici nihil ſolet, nec poteſt*, ut in depeculatorem, in proditorem, aut parricidam, quibus uti, *confirmatis criminibus*, oportet, aliter enim jejuni ſunt atque inanes: alii autem habent deprecatio-

Aphthone. *Amplification generale*, qui vient après la preuve, pour émouvoir les passions (3). Il est vrai que cette amplification presente des maximes, des invectives, des plaintes, contre lesquelles on ne peut rien dire: mais cela n'empêche pas que ce ne soit une veritable partie d'un Plaidoyé, & en même tems, un genre de discours qu'on peut entreprendre pour s'exercer à l'Eloquence. On en a des exemples dans ce qu'un Orateur étale quelquefois en general, ou contre un crime énorme, après qu'il a convaincu l'accusé de l'avoir commis; ou à la gloire d'une vertu extraordinaire, après qu'il a établi qu'une personne l'a pratiquée. Ce sont-là, sans difficulté, les Lieux communs qu'Aphthone a eu particulierement en vûë. Il s'en rencontre encore d'autres, & il y en a même qui ont diverses faces, aussi-bien que la Thése. Tels sont les discours qu'on peut faire pour ou contre les tourmens, & autres moyens qu'on employe pour découvrir la verité. La Thése & tous ces Lieux communs, sont également des exercices de Rhétorique. La chose est si évidente d'elle-même, & Ciceron (4) y est si formel, qu'il est très-surprenant que le P. Menestrier en ait eu une autre idée.

Il n'est pas moins difficile de concevoir comment ce Pere a pû confondre les *Portraits* avec l'*Ethopée*, ou *l'art de faire des Narrations*, avec la curiosité naturelle aux Athéniens d'entendre des nouvelles, ou d'en debiter. Il n'y a qu'à ouvrir le Livre pour s'en désabuser. L'Auteur y dit formellement que la *Prosopopée* est une *Ethopée*, & la Prosopopée n'est rien moins que ce qu'on appelle un Portrait. Pour la curiosité des Athéniens, c'étoit une curiosité toute semblable à celle de nos Nouvelistes. Les termes de saint Luc, citez par le Pere Menestrier, ne sont que trop clairs pour nous en convaincre; mais Démosthéne en a fait aussi la peinture. *Voulez-vous*, dit-il, *passer toute votre vie à courir par les ruës, & vous demander des nouvelles les uns aux autres? Philippe est-il mort, demande l'un? Non, répond l'autre, mais il est malade &c.* Voilà une image sensible du prétendu talent des Athéniens pour raconter des nouvelles. Rien n'a moins de rapport avec les Narrations dont Aphthone a donné des regles. Aphthone. *Demosth. Philipp.*

Au contraire, un passage de Suetone, plus clair que le jour, montre que toutes les matieres des Progymnasmes en general, sont des matieres de Rhétorique. En effet, cet Historien, dans le peu de choses qu'il nous a laissées touchant les illustres Rhétoriciens, explique de quelle maniere ils preparoient leurs Eléves à l'Eloquence, & dit nettement qu'ils le faisoient, tantôt par des narrations; tantôt par des traductions; tantôt par la loüange ou par le blâme des personnes distinguées; tantôt par des maximes qui avoient rapport à la vie, & dont on montroit l'importance ou bien l'inutilité; enfin tantôt par des fables, par des histoires, ou par des théses, que l'on confirmoit, ou que l'on réfutoit; ce qui dura jusqu'à ce que l'on s'avisa de composer des especes de Plaidoyers (5). Que peut-on imaginer de plus propre à mon sujet, ou de plus démonstratif, que ce passage? Je m'en tiens donc au jugement que j'ai porté de notre Auteur, & je remarque seulement que pour n'être pas de l'avis du Pere Menestrier, mon dessein n'est pas pour cela de défendre le Pere Pomey, ni de le vanger de la maniere un peu dure dont son Confrere l'a traité. On l'accuse de n'avoir jamais lû Aphthone dans sa langue originale; & je crains que son Accusateur ne donne lieu de douter si lui-même en avoit jamais lû ni l'original, ni aucune traduction. Ce que je sai,

cationem, aut miserationem; alii verò *ancipites disputationes*, in quibus de universo genere *in utramque partem disseri* copiosè liceat. Quæ exercitatio..., apud antiquos erat *eorum a quibus omnis de rebus forensibus dicendi ratio, & copia* petebatur. *Cic. de Orat.* 3. n. 206. 107.

5 Ratio docendi nec una omnibus, nec singulis eadem semper fuit... Nam & dicta præclarè... aliter atque aliter exponere: & narrationes tum breviter & presse, tum latiùs & uberiùs explicare consueverant: interdum Græcorum scripta convertere, ac viros illustres laudare, vel vituperare: quædam etiam ad usum vitæ communis instituta, tum utilia & necessaria, tum perniciosa & supervacanea ostendere: sæpe fabulis fidem firmare, aut Historiis demere, quod genus θέσεις & ἀνασκευὰς & κατασκευὰς Græci vocant, donec sensim hæc exoleverunt & ad controversiam ventum est. *Suet. de clar. Rhet.*

Aphthone. sai, c'est que dans le parti qu'il a pris, non-seulement il s'est éloigné de l'idée du Pere Pomey, mais de celle de toute sa Compagnie; puisqu'en 1623. (1) elle fit imprimer Aphthone pour l'usage de la jeunesse.

THEON.

Theon. JE ne crois pas devoir separer Theon d'Aphthone, puisque ce sont des Auteurs dont les Ouvrages ont le même titre, qu'ils traitent tous deux la même matiere, & qu'ils ont le même dessein, quoiqu'ils n'ayent pas le même stile, & qu'ils ne gardent pas absolument le même ordre. Certainement, tout ce que j'ai dit de l'un, je pourrois le dire de l'autre; & la lecture de celui-ci, comme je l'ai déja insinué, fournit des preuves pour le confirmer. Mais nous avons assez parlé des *Progymnasmes* en general, aussibien que de la vûë qu'ont eu les Auteurs qui ont composé ces sortes d'Ouvrages. Arrêtons-nous seulement à ce que deux ou trois Critiques ont dit en particulier de Theon. On y verra, comme en beaucoup d'autres occasions, la difference du goût des hommes.

Phot. Bibliot. En effet, Photius nous apprend qu'on faisoit peu de cas de cet Auteur. Du moins, dit-il nettement qu'on le regardoit comme un homme qui n'avoit ni grand esprit, ni grande penetration; qu'il étoit laborieux & appliqué autant qu'homme du monde, & qu'il savoit les Orateurs & les Poëtes par cœur; qu'il croyoit en pénetrer l'Art, ou même l'égaler; & neanmoins, quelque passion qu'il eût pour les vers & pour les harangues, qu'il ne fut jamais capable d'écrire; enfin que les déclamations qu'on lui attribuë, sont de Libanius.

C'est ainsi que Photius parle de Theon. On pourroit dire que c'est le sentiment des autres, & non le sien, qu'il nous propose; mais s'il avoit jugé de cet Auteur autrement que les autres, il y a apparence qu'il l'auroit dit. Theon. Quelle mortification pour un Ecrivain, qui sauroit dès son vivant, qu'on n'a point d'autre idée de lui & de ses Ouvrages, que celle que Photius nous donne de Theon! Mais s'en affligeroit-il, s'il pouvoit prévoir en même tems qu'un jour viendra qu'un Critique aussi considerable que le premier, & aussi connoisseur, parlera de lui tout autrement, & lui donnera des éloges semblables à ceux que Monsieur Bayle donne au Rhéteur dont il s'agit.

Theon, dit le Critique moderne, étoit un Sophiste Grec, dont il nous reste un *M. Bayle, Dict tom. 3. pag. 2859.* Ouvrage de Rhétorique écrit avec beaucoup de politesse & de jugement. Ses regles sont nettes & courtes, & il choisit bien les Lieux communs qui doivent fournir les argumens. Il n'y a point de matiere où il ait mieux réüssi, que dans la Thése de l'Existence de Dieu. Lisez *M. Bayle, ibid. A.* le douziéme chapitre de son Ouvrage; vous y verrez une source féconde des plus belles preuves qu'un Payen pût imaginer, & qui vous persuadera que notre Theon étoit habile.

Ibid. B. Monsieur Bayle ajoûte que cet Auteur juge bien des beaux endroits & des défauts des plus illustres Historiens & Orateurs; & qu'il avoit une grande délicatesse sur l'arrangement des mots, pour éviter l'obscurité du discours. Je ne sai donc, continuë le Critique, où Theon trouvoit des Auteurs qui eussent écrit comme il l'auroit souhaité. Car les plus grands Maîtres en Latin, en Grec, sont tout pleins de ces ambiguitez; & il faut avouer que même de fort excellens Ecrivains François négligent beaucoup à cet égard les loix rigoureuses de notre Grammaire, quoique notre Langue soit moins sujette au défaut dont il s'agit, que la Grecque ni la Latine. Un nouveau Theon leur trouveroit bien des periodes condamnables.

Il n'est pas, je crois, hors de propos de remarquer en passant, que ce que Monsieur Bayle dit ici des ambiguitez fréquentes

1 Aphthonii &c. Editio nova à P. S. J. aucta & recognita, & ad usum studiosæ juventutis accommodata. Apud S. Cramoisy 1623.

2 Τοῖς μὲν πολλοῖς δοκεῖ πολλὰ ἐν τοῖς βιβλίοις ἀμφιβόλως γίνεσθαι ὑπὸ τῶν παλαιῶν, ἡμεῖς δὲ οὐδὲν ἔτι οὐ δύναται ἐν τῷ παλαιῷ βιβλίῳ ἀμφίβολον εἶναι. Multis videntur multa esse in veterum libris ambiguè dicta, nos vero affirmamus minimè reperiri in veterum

Theon. quentes des Auteurs Grecs, est contraire à la pensée d'Hermogéne. Ce Rhéteur a fait un chapitre exprès pour prouver qu'il n'y a point d'ambiguitez dans les Ouvrages des anciens Auteurs Grecs, quoique, de son propre aveu, beaucoup de gens (2) prétendissent qu'il y en avoit un grand nombre.

„ Voici une autre preuve du bon goût „ de Theon. C'est toujours Monsieur „ Bayle qui parle. Il ne veut point que „ les maximes ou les sentences soient en „ relief ou en broderie dans les Narra„ tions; il veut qu'elles y soient incor„ porées d'une façon imperceptible. C'é„ toit aussi le goût de Petrone, (3) & „ c'est une loüange qu'on donne à Tite„ Live, d'avoir beaucoup de maximes „ dans ses Ouvrages, quoiqu'il paroisse „ en avoir peu, parce qu'elles sont tou„ tes enchâssées dans le discours, sans „ avoir le tour, ni l'apparence de ma„ ximes. C'est loüer par un bel endroit „ cet Historien, dit Monsieur Bayle. Les „ sentences ou les réflexions morales & „ politiques, qui sont détachées du fil de „ la Narration, ne meritent pas beau„ coup d'applaudissement. Il n'est pas „ fort difficile d'en répandre de cette „ nature: mais c'est un grand Art que „ d'en inferer de bonnes dans le corps „ même du recit. Elles doivent y être „ comme un Ouvrage de platte peinture, „ & non pas comme un Ouvrage relevé „ en bosse.

Ainsi, tout ce que Monsieur Bayle dit de Théon, est autant à la gloire de ce Rhéteur, que le peu qu'en dit Photius, est à son désavantage. Daniel Heinsius, avant Monsieur Bayle, en avoit de même jugé favorablement, dans la nouvelle édition qu'il en donna en 1624. Il le place d'abord parmi ceux qui donnent les premiers préceptes de la Rhétorique, & posent les fondemens de cet Art. Il assûre ensuite qu'on trouve dans Theon ces premiers préceptes, & qu'il les donne avec tant de methode, que si on l'entend bien, on peut assûrer qu'il n'y a rien à dire de plus: car il prépare de telle sorte à l'Eloquence, qu'il épuise à peu près la matiere. Heinsius convient qu'Aphthone est un modele du style Attique, serré, concis, apprenant plus de choses qu'il n'en dit: mais il trouve que Theon est tout ensemble plus exact dans ses préceptes, & plus riche dans l'expression. Theon.

Heinf. Epist. Nuncup. in Theon. pag. 2. 3.

U L P I E N.

SELON André Schott (4), on ne sait en quel tems vivoit Ulpien. Le Pere Petau neanmoins le place vers le milieu du deuxiéme siécle. Au reste, je n'en ai rien à dire, sinon qu'on le met au nombre des Rhéteurs, quoique nous n'ayons de lui que ses Commentaires Grecs sur Démosthéne, lesquels sont de vrayes analyses des harangues de cet Orateur, approchantes de celles du Pere Du Cygne sur les harangues de Ciceron. André Schott en fait grand cas, & le met avec Denys d'Halicarnasse, dans le petit nombre de ceux qui ont sû se faire une methode semblable à celle d'Hermogéne, pour la suivre dans la critique des Ouvrages dont ils se sont mêlez de juger. Sur quoi je remarquerai qu'il y a de la difference entre Hermogéne & Ulpien. Le premier fait profession de ne guéres parler de Démosthéne, que pour soûtenir par des exemples les préceptes qu'il donne en general; & il nous avertit qu'en expliquant cet Orateur, s'il avoit à l'expliquer, il descendroit dans des détails qui ne sont pas de son sujet. Ulpien au contraire ne va au précepte general, qu'autant que l'explication particuliere de son Auteur le demande; ce qui n'empêche pas la verité du jugement de Schott, d'autant que ce que fait Ulpien, est une application de la methode generale d'Hermogéne. Ulpien.

Schott Prolog. in Font.

TIBE-

rùm libris ea quæ possint æquivocè sumi. *Hermog. l. de Method. c. 35. p. 564.*

3 Curandum est ne sententiæ emineant extra corpus Orationis expressæ, sed intexto vestibus colore niteant. *Petron. Sat.*

4 De Ulpiani ætate, nihil amplius, quia non liquet, pronuntio. *Schott. Compar. Aristid. ac Demosth. pag. 171.*

TIBERE.

UN ANONYME.

SEVERE.

Tibère. ON a joint à Démétrius, dans l'édition d'Angleterre trois autres Rhéteurs. Le premier s'appelle Tibere, & nous n'avons plus de lui qu'un Recueil très-court des figures les plus familieres à Démosthéne, ce qui n'est pas un Ouvrage d'un dessein fort exquis. Il en avoit composé d'autres qu'on a perdus. Celui-ci fait juger que cet Auteur est ancien, & que son style étoit succinct & élegant.

Un Anonyme. Le second est un Anonyme, dont il y a quelques préceptes très-courts & très-communs touchant l'Exorde, la Narration, la Preuve & la Peroraison. Il y a lieu de douter s'il valoit la peine de l'imprimer.

Sevère. Le troisiéme s'appelle Severe, dont on ne rapporte que huit petits discours, sans préceptes, & qui par consequent n'entre point dans cette premiere partie de mon dessein, non plus que Libanius & Isocrate.

DENYS LONGIN,

Mort sous l'Empereur Aurelien.

Longin. L'OUVRAGE qui me fait parler de Longin, est connu de tout le monde. C'est le Traité du Sublime, Traité, dont l'explication a exercé un grand nombre de savans hommes. Aussi est-ce un des plus beaux morceaux qui nous restent de l'antiquité.

Pour s'en convaincre par soi-même, il n'y a qu'à suivre l'Auteur. Il nous apprend dès l'entrée que *quand on traite d'un Art, il y a deux choses à quoi il faut toujours s'étudier : la premiere est de bien faire entendre son sujet ; la seconde, qui est au fond la principale, consiste à montrer comment, & par quels moyens ce que nous enseignons se peut acquérir.* Longin. Traité du Subl. c. 1.

Sur ce principe, veut-on une idée generale du Sublime? On entend par ce terme, *cette excellence de discours, & cette souveraine perfection qui immortalise les Orateurs & les Poëtes.* Ibid. En veut-on une idée plus distincte, & qui en marque précisément la nature? On entend par le sublime, *ces endroits qui nous élevent l'ame & nous inspirent de grands sentimens.* Ibid. c. 5. &c. Voilà son essence. Pour ce qui est de l'admiration qu'il nous donne, de l'étonnement & de la surprise qu'il nous cause, Ibid. c. 1. &c. des ravissemens & des transports où il nous jette, de la joye qu'il produit dans les ames, de la haute opinion qu'il leur fait concevoir d'elles-mêmes, ce sont les suites, & pour ainsi dire, l'appanage du sublime.

Les vices qui lui sont opposez, contribuent à le faire connoître. Telle est l'enflure, Ibid. c. 2. qui veut aller au-delà du Grand, & s'en éloigne par un effet tout contraire ; tel est le style froid ; on le pueril, Ibid. c. 3. qui cherche le brillant & le nouveau avec trop de soin, & qui par là devient petit & ridicule ; telle est la bassesse des termes, Ibid. c. 3. & c. 34. qui pour n'être qu'en quelque endroit d'un discours, peut gâter neanmoins toute une piece; telles sont enfin les passions hors de saison, lorsqu'on s'échauffe mal à propos, Ibid. c. 2. ou qu'on s'emporte avec excès, ce qui est odieux & insupportable.

C'est ainsi que Longin nous fait entendre, non-seulement la nature, mais la beauté de sa matiere. A l'égard des moyens d'acquérir ce qu'il nous enseigne, il nous apprend (1) que *le grand Art du sublime,*

1 Γεννᾶται γάρ φασι, τὰ μεγαλοφυῆ, καὶ οὐ διδακτὰ παραγίνεται, καὶ μία τέχνη πρὸς αὐτὰ, τὸ πεφυκέναι. *Id est*, Natura enim (inquiunt) quæ magna sunt constant, nec ullâ doctrinâ comparari possunt, & hæc ars una ad illa consequenda, ita à natura comparatum esse. *Sect.* 2.

2 Τὰς δὲ ποσότητας, καὶ τὸν ἐφ' ἑκάστου καιρὸν, ἔτι δὲ τὴν ἀπλανεστάτην ἄσκησίν τε, καὶ χρῆσιν, ἱκανὴ περιγράψαι, καὶ συνενεγκεῖν ἡ μέθοδος. *Id est*, Ars autem præscribere potest, quatenus, quo tempore, unaquaque re uti oporteat, vel qua ratione in ea nos exercere sine errore possimus. *Ibid.*

3 Omnino fortis animus & magnus duabus rebus maximè cernitur: quarum una in rerum externarum despi-

Longin. *me, c'est d'y être né*; c'est-à-dire, qu'il en est comme de toute l'Eloquence : il y faut du genie, sans quoi tout le reste devient inutile. Il établit neanmoins qu'avec le genie, il faut encore des préceptes, qui lui sont non-seulement utiles, mais necessaires, pour le conduire & le regler (2); & c'est ce qu'on appelle sans figure *l'Art du Sublime*.

Dans ces préceptes, on nous découvre les sources du Grand, qui sont au nombre de cinq; *l'Elevation de la pensée*, *le Pathétique*, qui tient de l'Enthousiasme, *la Noblesse de la diction*, *l'Extraordinaire dans les figures*, *& l'arrangement des paroles*: non qu'elles doivent concourir toutes ensemble, cela n'est necessaire que pour le comble de la perfection : mais c'est que le Sublime ne sauroit venir d'ailleurs. Au reste il vient quelquefois de *la pensée seule*, de telle sorte qu'il brille même dans le silence, ou dans quelque expression qui n'a d'ailleurs rien que de commun. Il paroît de même dans *le Pathétique*, sans qu'il soit besoin d'autre chose; & pour s'en persuader, il ne faut que faire réflexion que c'est sur tout par les mouvemens du cœur que se montre la grandeur (3) d'ame. Il n'y a pas plus de difficulté touchant *la Noblesse de la diction & l'Extraordinaire dans les figures*. Un peu d'experience suffit pour connoître qu'une même chose enleve l'esprit de l'auditeur, ou ne le touche point, selon la maniere dont elle est dite. Pour ce qui est de *l'arrangement des paroles*, c'est ce qui fait le son & l'harmonie; & l'on peut juger par le son même des instrumens, que le son seul peut avoir du grand ou du tendre. Mais une raison commune, qui confirme en general ce que j'ai dit de chacune de ces sources en particulier, c'est qu'on n'a qu'à rappeller l'idée du Sublime, & on verra qu'elle leur convient à toutes, soit qu'on les prenne séparément, soit qu'on les prenne toutes ensemble. C'est pourquoi Monsieur Despreaux définit le Sublime, *Une certaine force de discours, propre à élever & à ravir l'ame, & qui provient ou de la grandeur de la pensée & de la noblesse du sentiment, ou de la magnificence des paroles, ou du tour harmonieux, vif & animé de l'expression, c'est-à-dire, d'une de ces choses regardées separément, ou ce qui fait le parfait Sublime, de toutes ces choses ensemble.*

(Marginal notes: c. 7. — c. 23. — Longin. Ref. 12. sur Longin. — Traité du Sublime c. 6.)

Longin a soin de remarquer que les deux premieres tiennent plus de la nature que de l'art, parce qu'elles viennent de la grandeur d'ame, qui est plûtôt un present du Ciel, qu'une qualité qui puisse s'acquérir. Cependant on peut nourrir son esprit au Grand, si on s'accoûtume, & si, pour ainsi dire, on se roidit de bonne heure à n'estimer que ce qui est estimable, c'est-à-dire, la vertu; & à ne craindre que ce qu'une ame noble doit appréhender, c'est-à-dire, le vice. Il est aisé de concevoir que c'est en effet une source féconde & de pensées sublimes, & de sentimens héroïques. Ce n'est pas seulement la doctrine de Longin; c'est celle de tous les grands Hommes. On peut ici rappeller ce que j'ai rapporté de Platon, en parlant de ce Philosophe. A quoi il est bon d'ajoûter ce que Ciceron dit de la grandeur d'ame dans ses Offices (4), où il traite ce point de doctrine de la maniere dont il fait traiter toutes choses.

Les trois autres sources du Grand tiennent beaucoup plus de l'art que de la nature, parce qu'elles ne sont guéres qu'un effet de la réflexion, sur-tout la derniere. C'est une verité qu'il n'est pas difficile d'établir; mais il est inutile de le faire: car enfin il faut avouer que l'étude n'iroit pas loin en tout cela, si le genie ne la soûtenoit; de la même maniere que dans les pensées & dans les passions, le genie ne sauroit long-tems agir à propos, s'il

despicientia ponitur. . altera, cùm ita affectus animo, res geras magnas, &c. *Cic. l. 1. de Off. n. 66.*

4 Causa autem & ratio efficiens magnos viros, cernitur in duobus, si & solum id, quod honestum sit, bonum judices, & omni animi perturbatione liber sis. Nam & ea, quæ eximia plerisque & præclara videntur, parva ducere, fortis animi magnique ducendum est; & ea, quæ videntur acerba, ita ferre, ut nihil à statu naturæ discedas, nihil à dignitate sapientis, robusti animi est, magnæque constantiæ. *Cicero l. 1. de Off. n. 67.*

Longin. s'il ne se conduit par les regles.

Outre ce que j'ai dit de l'élevation des pensées, l'Art nous apprend encore sur
c. 8. cet article, que *les grandes circonstances*, réünies habilement en un seul corps; que
c. 9. *l'Amplification*, distinguée comme il faut
c. 13. de la Preuve; que *les Images*, qui donnent de l'ame & de la vie à toutes choses, ou nous les mettent devant les yeux, ont beaucoup de Sublime dans le discours; &, ce qui est d'une grande utili-
c. 11. 12. té, l'Art nous avertit que l'imitation, qui se propose l'exemple ou le jugement des grands Hommes, nous met en état de faire aussi-bien qu'eux, & même de les surpasser quelquefois. C'est ainsi que par les préceptes, nous pouvons aspirer & parvenir à cette premiere partie du Sublime, qui consiste *dans la pensée*.

La seconde consiste *dans le Pathétique*, sur quoi il ne faut pas douter qu'il n'y eût d'excellentes choses à dire. Longin n'en parle pas dans cet Ouvrage, parce
c. 2. ad calc. qu'il s'étoit proposé de faire sur cette matiere un Ouvrage particulier. Il le composa en effet, & c'est dommage qu'il se soit perdu. Il ne traite donc plus ici que des figures, de la diction, & de l'arrangement des termes.

A l'égard des figures, il en considere
c. 14. le tour & la force dans le fameux serment de Démosthéne. Cet Orateur avoit à prouver que les Athéniens n'étoient point blâmables d'avoir risqué pour le salut de la Grece la bataille de Chéronée contre Philippe, quoiqu'ils l'eussent perduë; & il n'avoit pour le prouver, que des batailles risquées ailleurs pour la même cause. En cette occasion: *Non*, dit-il, *non*, *Messieurs*, *vous n'avez point failli*: *j'en jure par les manes de ces grands Hommes qui ont combattu pour la même cause dans les plaines de Marathon*. Les réflexions de Longin sur cela sont, „ Que par cette seule forme de serment, „ l'Orateur déifie ces anciens Citoyens „ dont il parle; qu'il montre en effet, „ qu'il faut regarder tous ceux qui meu- „ rent de la sorte, comme autant de „ Dieux, par le nom desquels on doit „ jurer; qu'il inspire à ses Juges l'esprit „ & les sentimens de ces illustres morts, „ & que changeant l'air naturel de la „ preuve en cette grande & pathétique „ maniere d'affirmer par des sermens si Longin. „ extraordinaires, si nouveaux, si dignes „ de foi, il fait entrer dans l'ame de ses „ auditeurs comme une espece de con- „ trepoison & d'antidote, qui en chasse „ toutes les mauvaises impressions; qu'il „ leur éléve le courage par des loüanges. „ En un mot, qu'il leur fait concevoir „ qu'ils ne doivent pas moins s'estimer „ de la bataille qu'ils ont perduë contre „ Philippe, que des victoires qu'ils ont „ remportées à Marathon & à Salami- „ ne; & que par tous ces differens moyens, „ renfermez dans une seule figure, il les „ entraîne dans son parti.

Rien n'est plus propre à éclaircir toute la doctrine touchant les parties du Sublime, que cet endroit de Démosthéne, comme l'explique Longin. On y peut considerer séparément *la pensée*, *le pathétique*, *l'expression*, *la figure*; le nombre même, & l'harmonie, si on le prend en sa langue originale.

Après ces réflexions, Longin parcourt encore quelques figures, & en développe les beautez: telles sont *les Interroga- c. 16.
tions*, les Peintures, les Transpositions c. 17.
des pensées ou des paroles, les Diversitez c. 18.
de cas, les Collections, les Renversemens, les Gradations, les Retranchemens des liaisons, les pluriels réduits en singuliers, les changemens de tems ou de personnes, les Periphrases. Il examine le c.15.19.20.
besoin réciproque que le Sublime a des 21. 22. 23. &c.
figures, & que les figures ont du Sublime. Il fait sentir le mélange qu'il faut c. 15.
faire des figures, & la varieté qu'il est c. 17.
à propos d'y apporter; enfin il donne à connoître qu'il n'y a pas grande finesse c. 14.
à les employer simplement, mais qu'il faut voir où, comment, en quelle occasion, & pourquoi on les employe.

Il vient ensuite aux préceptes sur *le choix des mots*. C'est ici naturellement c. 25.
qu'il auroit dû parler *de la bassesse des termes*: on ne sait pourquoi il differe d'en parler jusqu'à ce qu'il ait traité de leur arrangement. Quoiqu'il en soit, il c. 14.
remarque ici du moins avec beaucoup de raison, qu'il n'y a peut-être rien d'où les Orateurs & tous les Ecrivains en general qui s'étudient au Sublime, tirent plus de grandeur, plus de poids, plus de force & de vigueur pour leurs Ouvrages, ni

Longin. ni en même tems plus de solides brillans, ou plus de netteté, que du choix des mots; parce que les beaux mots sont la lumiere propre & naturelle de nos pensées. Il faut prendre garde néanmoins à ne pas faire parade par-tout d'une vaine magnificence de paroles, un discours tout simple quelquefois exprimant beaucoup mieux la chose, que toute la pompe & tout l'ornement possible; outre qu'une chose énoncée d'une maniere ordinaire, se fait aussi plus aisément croire.

c. 25. Ces observations confirment deux choses: l'une, que le Sublime peut ne dépendre que de la pensée; l'autre, que dans le choix des mots, il faut bien de la prudence, ce qui est particulierement vrai pour les mots pris au figuré, qui sont pour l'ordinaire *des Métaphores*, lesquelles donnent occasion à l'Auteur de
c. 31. parler des *Paraboles*, *des Comparaisons*, *& des Hyperboles*. Il mêle au travers de
c. 37. tout cela, & des critiques sur differens Auteurs, & quelques questions qui concernent son sujet. Telle est, par exemple, celle où l'on demande, *S'il faut préferer le Mediocre parfait au Sublime qui a quelques défauts*? Sur quoi il ne fait pas difficulté de se déclarer toujours pour le Sublime, parce que les fautes qui s'y rencontrent se peuvent, & même se doivent facilement excuser.

c. 30. Il dit peu de choses touchant *l'arrangement des mots* & la mesure des periodes; il en dit assez neanmoins pour en faire connoître l'importance, qui est telle quelquefois, que c'est cet arrangement qui réünit comme en un corps, toutes les parties du Sublime, sans quoi elles pourroient se dissiper entierement (1).

Il finit par une question curieuse; & il la traite avec un art admirable: *Quelle est la cause de la décadence des esprits?* Ce n'est pas lui qui propose cette question, il la fait faire par un autre; il introduit un homme, qui dit que *la cause que l'on cherche est le changement du gouvernement*, comme si l'Eloquence ne pouvoit fleurir que dans les Républiques. Longin réfute cette raison comme un effet de l'humeur du peuple qui se plaint toujours, & il soûtient qu'il faut s'en Longin. prendre d'un côté à la fuite du travail, de l'autre à l'amour des richesses & des plaisirs qui occupe les hommes. Il pouvoit ajoûter, qu'en vain l'on dit que les Monarchies, au lieu d'Orateurs veritables, ne produisent que de grands & magnifiques flateurs, puisque, selon Platon, la flatterie regnoit dans Athénes dès *Dans Gorgias.* le tems même de la liberté, ce qui n'a point empêché la grande Eloquence d'y fleurir en même temps.

Voilà, je l'avouë, un précis un peu long d'un Ouvrage qui n'est pas fort long de lui-même, & que la Traduction Françoise de Monsieur Despreaux a rendu pour tout le monde aussi facile & agreable à lire, qu'il est important & utile de sa nature: mais j'ai crû que je devois cette exactitude à un Auteur d'un aussi grand merite que Longin.

J'ajoûte que bien des choses sont propres encore à donner une grande idée de son Ouvrage. Telle est la Traduction Françoise dont je viens de parler, & qui égale la beauté de l'Original; telles sont les Remarques & les Réflexions qui l'accompagnent; on doit y joindre la Traduction Latine du savant Monsieur Tollius, aussi bien que celle de Gabriel de la Pierre; les Notes de l'un & de l'autre, le plan de tout l'Ouvrage, & le précis de tous les chapitres que nous devons au dernier; les Remarques de Monsieur le Fevre; enfin celles de Monsieur Dacier, de Monsieur Boivin, de Robortel, de Langbeine, toutes choses qui par elles-mêmes parlent très-avantageusement de notre Auteur; puisqu'il n'est pas naturel que tant de personnes habiles, & d'un aussi bon goût, ayent travaillé par une noble émulation, comme à l'envi les uns des autres, sur un aussi petit Ouvrage, s'ils n'eussent tous été persuadez qu'il contenoit de grands & de précieux thrésors.

Cette idée que nous prenons de Longin sur le soin que les Savans ont apporté à l'expliquer, est soûtenuë par les loüanges qu'on lui donne.

Gabriel de la Pierre l'appelle *un excellent Maitre* *Epist. nunc. in Long. p. 7.*

(1) Ἐν δὲ τοῖς μάλιστα μεγεθοποιεῖ τὰ λεγόμενα, καθάπερ τὰ σώματα, ἡ τῶν μελῶν ἐπισύνθεσις. *Id est*, Orationibus præterea, tamquam corporibus addit magnitudinem membrorum apta compositio. *Sect. 39.*

Longin.

Maître, qui étoit d'un jugement exquis. Il trouve son Ouvrage écrit avec élevation & dignité, de sorte qu'en y donnant les préceptes du Sublime, son style même fournit des exemples de ses préceptes.

Jacobus ad Portum Epist. ad Gab. de Pet. Steph. à Castrobelio Epist. ad Gab. de Pet.

Un ami de ce Commentateur lui écrivant, appelle Longin *le Prince des Rhéteurs*; un autre ne craint point de dire, qu'il n'y a rien de plus sublime que ce grand Maître, excepté le Sublime même. Il trouve qu'il exprime par ses paroles toute la grandeur qu'il enseigne dans ses préceptes; ce qui est, dit-il, d'autant plus difficile, que les préceptes sont toujours secs de leur nature. Il ajoûte que ce savant Homme se surpasse lui-même, qu'il est l'exemple & le parfait modele du Grand.

Gab. de Pet. p. 20. Porphyr. in Plot. Vita. Euseb. 15. de præpar. Evang.

Ce qu'on a jugé de ses préceptes, on l'a aussi jugé de sa critique, c'est-à-dire, qu'elle passe pour excellente. C'est pourquoi Porphyre voulant relever la gloire de Plotin, croit ne pouvoir mieux le faire, que par le jugement que Longin en avoit fait; il rapporte tout au long à cet effet une de ses Lettres, & l'appelle *le plus habile Critique du siécle, le prémier Juge de son tems*, enfin, l'homme *qui se connoissoit le mieux en esprits.* A ce jugement, revient celui de S. Jerôme, lorsqu'il écrit à Rustique, & qu'il lui parle d'un homme aussi mal-habile que décisif: *Vous prendriez*, dit-il, *ce Critique pour un autre Longin, & vous diriez qu'il est le Censeur de l'Eloquence Romaine* (1). Par où saint Jerôme donne clairement à entendre qu'il regardoit notre Auteur comme un excellent Juge parmi les Grecs.

Grannius.

Pet. Victor. in Demet.

Ainsi Victorius dit que Longin a eu le même dessein que Démétrius, que dans son Traité du Sublime, il parle avec toute l'habileté possible de ce qu'il y a de plus grand dans l'Eloquence, & qu'il nous y montre un chemin sûr pour arriver à ce degré de perfection. Ailleurs il assûre que *c'est un Auteur très-judicieux*, qui juge bien du prix des Auteurs. C'est pourquoi Henri Estienne a dit, qu'il y a entre Denys d'Halicarnasse & Longin une grande difference de tems, mais qu'il n'y en a point pour le merite.

Idem in Poët. Arist.

In Dionys. Halic.

Longin.

De lud. dist. p. 262.

On peut douter si c'est le sens du Pere Vavasseur, lorsqu'il dit, qu'après Aristote, Démétrius, Denys d'Halicarnasse, Quintilien & Hermogéne, il ne trouve plus que Longin qui soit digne de consideration. Mais on ne doutera point que ce ne soit le sens du Bibliographe anonyme, lorsqu'il assûre que Longin va de pair avec Denys d'Halicarnasse, que son Ouvrage est un Livre d'or (qui est une expression dont d'autres se servent aussi pour marquer combien ils l'estiment) qu'il est plein de recherches curieuses, & que nous n'avons rien de semblable.

Bibliog. Hist. Polit. Philol. cur. p.

Voss. de Nat. & constit. Rhet. p. 116.

Joseph. Cofelsius in Rhet.

Un autre Critique va plus loin. Je mets Longin, dit-il, au-dessus de tous les Maîtres; parce que quand il dit ce qu'il pense du Sublime, il juge avec autant de justesse que de subtilité ou de pénetration, non-seulement des Orateurs, mais de tous les Ecrivains, & qu'il va au vrai. Monsieur le Fevre n'en juge point autrement; il le préfere tantôt à Denys d'Halicarnasse, tantôt à tous les autres Rhéteurs.

Morhof. tom. 2. l. 6. n. 6. p. 242. Dan. Heinf. in Aristarch. sacrum.

M. Morhof ne le préfere qu'à Hermogéne; Heinsius n'en parle pas non plus si fortement que M. le Fevre; mais il ne laisse pas de dire, que c'est un homme d'un merite distingué, qui voit ce qui échappe aux yeux de beaucoup d'autres; parce que, comme Longin le dit lui-même, la bonne critique est le dernier fruit d'un long usage, & d'une étude consommée. Il le place ensuite honorablement parmi les Maîtres les plus illustres, Aristote, Ciceron, Quintilien, Hermogéne, Démétrius, & Denys d'Halicarnasse; sans lesquels, dit-il, on ne peut ni faire aucun progrès dans l'Eloquence, ni bien juger des Anciens.

Le P. Rapin, Refl. sur l'Eloq. n. 1.

Ce jugement est fort moderé: celui du Pere Rapin ne l'est pas moins, lorsque, n'ayant égard sans doute qu'à la qualité des Ouvrages, & non à leur étenduë, il dit en general, qu'Aristote, Longin, Quintilien & Ciceron nous ont laissé des Traitez de Rhétorique les plus accomplis de l'antiquité. Ce Pere dit ailleurs, que Longin est un des plus judicieux, mais qu'il

1 Criticum diceres esse Longinum, censoremque Romanæ Eloquentiæ & notare quem vellet, & de Senatu Doctorum excludere. *Hieronym. ad Rust. T. 1. p. m. 48. initio.*

Longin. *Compar. de Cic. & de Démosth. p. 8.* *Domin. Baud. Cent. 101. Ep. xxxvj.* *Cauff. de Eloq. sac. & prof. l. 2. c. 23.* *Voff. Grammat. l. 1. c. 5. & Instit. Oratoriar. c. 6.*

qu'il ne touche que la fublimité de l'Elocution.

Selon Baudius, les décifions de Longin font droites & fages ; & il ne renvoye jamais fes lecteurs, s'ils font attentifs & foigneux, qu'il ne les charge de richeffes. Selon le Pere Cauffin, qui ne lui eft pas d'ailleurs trop favorable, Longin eft l'excellent Juge des Orateurs ; & felon Voffius, c'eft un très-habile Critique.

A tant de jugemens honorables pour Longin, je n'en ajoûterai plus que deux: le premier eft de Monfieur Tollius, qui nous a donné une édition fi belle & fi parfaite de cet Auteur ; & le fecond de M. Despreaux.

M. Toll. fur Long. Ep. Dedic.

Si vous poffedez bien Longin, dit Monfieur Tollius, vous ne penferez, vous ne direz plus rien que de grand. Comment ne produiroit-il pas cet effet, puifqu'il vous met devant les yeux tantôt Alexandre, qui ne peut fouffrir d'autre Souverain que lui dans le monde; tantôt Ajax, qui ne demande à voir clair, que pour fignaler fa valeur au peril de fa vie? Ces exemples, certainement, rempliffent tout à la fois, & l'efprit de grandes penfées, & le cœur de grands fentimens. En un mot, continuë Monfieur Tollius, Longin éléve l'ame de fes lecteurs jufques au Ciel, & il éléve leur ftyle autant que les penfées mêmes.

M. Despr. Pref. fur la Traduction de Longin.

Ce qu'en a dit Monfieur Despreaux eft trop long, pour le rapporter tout entier; & il feroit d'ailleurs inutile de le faire, puifqu'il n'y a perfonne qui n'ait les Ouvrages de cet illuftre Poëte, pour y voir fa Préface fur fa Traduction de Longin. Je remarquerai donc feulement, que, felon lui, cet Auteur ne fe contente pas, comme Ariftote & Hermogéne, de donner des préceptes tout fecs, & qu'il ne tombe pas dans le défaut de Cécilius, qui avoit écrit du Sublime en ftyle bas; mais qu'en traitant des beautez de l'élocution, il les employe toutes, & néanmoins fans fortir du ftyle didactique. Il ajoûte, qu'au rapport de Porphyre, fon jugement étoit la regle du bon fens, & qu'il ne fut pas feulement un Rhéteur habile, mais un Miniftre d'Etat confiderable, & un Philofophe capable d'être mis en parallele avec les Socrates & les Catons.

Longin.

Telles font les louanges que les Savans ont données à Longin: mais ce qui ne contribuë pas moins à le faire connoître; ce font certaines réflexions qu'on a faites, ou fur fa methode en general, ou fur quelques endroits de fon livre. Si d'un côté on y voit des perfonnes habiles qui font de fon goût, on en voit d'autres d'ailleurs qui s'en éloignent.

Ainfi un Auteur des plus confiderables dans la République des Lettres, & des plus favans de l'Europe ; en un mot, Monfieur Huet, ancien Evêque d'Avranches, n'eft pas du fentiment de Longin fur le Sublime, que ce Rhéteur trouve dans ces premieres paroles de la Genefe: *Dieu dit que la lumiere fe faffe, & la lumiere fe fit.* Sa raifon eft, que, quelque grande que foit la chofe énoncée par ces paroles, c'eft pour cela même que Moyfe l'a dite d'un ftyle fimple (2).

Toll. fur Longin p. 62.

Monfieur Tollius croit que Monfieur Huet, occupé de plus grands Ouvrages, eft excufable de n'avoir pas pris le fens de Longin, qui cite cet endroit, non pour la magnificence des paroles, mais pour celle de la penfée, & qu'au refte, une grande chofe eft fusceptible d'ornement. C'eft en effet, ce qu'il auroit pû prouver par l'exemple des Cantiques de Moyfe, où Monfieur Huet luimême reconnoit du Sublime.

M. Despr. Pref. fur Long.

Mais Monfieur Despreaux và plus loin, & prétend que ce n'eft pas la penfée feule, mais les paroles mêmes qui font fublimes ; parceque, malgré la fimplicité des termes, à les prendre en particulier, il y a, comme il dit, un tour extraordinaire d'expreffion, qui marque parfaitement l'obéïffance de la créature aux ordres du Créateur.

En effet, fi l'on compare cette expreffion : *Dieu dit, que la lumiere fe faffe, & la lumiere fe fit*, avec cette autre: *Dieu d'une feule parole forma la lumiere* ; on

2 Quam fimplicitatem perfecutum effe Mofem puto propter dignitatem materiæ quæ doceri contenta refpuit omnem ornatum.

Longin.

on trouve dans la premiere expreſſion un Dramatique qui n'eſt pas dans la ſeconde. La premiere nous repréſente Dieu agiſſant. Elle nous rend nous-mêmes comme préſens avec étonnement à ſon action toute-puiſſante. Nous voyons naître la lumiere, nous la voyons, pour ainſi dire, partir de ſa bouche avec ſa parole. Ajoûterai-je quelque choſe? Nous concevons que la lumiere paroît, je ne dis pas avant que Dieu ait dit qu'elle paroiſſe, mais avant que l'Hiſtorien ait achevé de dire que ſur ſon ordre elle parut. Or ce Dramatique jetté ainſi à propos dans la diction, cette rapidité d'action ſi bien marquée, fait une expreſſion ſublime, parce qu'elle nous éléve & nous ravit.

Combien d'exemples confirment cette verité! *Il dit*, (1) *& tout fut fait; il commanda, & tout fut créé.* Peut-on douter que David n'ait eu en vûë les paroles de Moyſe, ou qu'il n'ait voulu nous élever l'ame malgré la ſimplicité de ſes termes, ou que le tour d'expreſſion qu'il a choiſi, ne convienne parfaitement à ſon deſſein? Peut-on douter que les paroles du Centenier, dans l'Evangile conformément à ſon intention, n'ayent la force de produire le même effet, après que Jeſus-Chriſt les a admirées: *Je ſuis moi-même ſujet* (2) *à des Commandans, mais j'ai des Soldats ſous ma conduite; je dis à l'un, allez-là, & il y va; je dis à l'autre, venez ici, & il y vient; & à mon ſerviteur, faites cela, & il le fait... Dites ſeulement une parole, & mon ſerviteur ſera guéri.* Qu'eſt-ce ce que Jeſus-Chriſt admire dans ce diſcours, ſinon que le Centenier conçoit parfaitement bien la puiſſance & la grandeur de Dieu, & qu'il l'exprime dans toute ſa dignité, en même tems qu'il y eſpere? Mais, dit-on, ces tours ſont familiers dans l'Hebreu. On peut dire la même choſe de toutes les figures dans toutes les langues. Elles ſont figures, parce qu'elles ont quelque choſe d'extraordinaire: mais elles ne ſont bonnes, qu'à cauſe que ce qu'elles ont d'extraordinaire, elles le font de quelque choſe de commun. Ainſi, ſans aller plus loin, dans le diſcours du Centenier, ce qui regarde cet Officier & ſes inferieurs, eſt commun; mais ce qui regarde J. C. & le ſerviteur dont le Maître demande la guériſon, eſt extraordinaire; & cet extraordinaire ne ſe ſent ſi bien, que par le moyen de ce qu'il y a de commun.

Longin.

En voilà aſſez pour moi ſur ce ſujet; ceux qui en voudront davantage, pourront lire la * Diſſertation de Monſieur Huet, & celle de M. Despreaux †, & prendre parti, s'ils le jugent à propos, avec connoiſſance de cauſe. Je les ai lûës toutes deux, & je crois ſans difficulté devoir m'arrêter au ſentiment du dernier. Ce grand Homme, dont je cheris & reſpecte le ſouvenir, avoit eu la bonté de me faire la lecture de ſa Diſſertation peu de tems après que j'eus compoſé ce qu'on vient de lire; & j'eus la ſatisfaction de voir que je ne m'étois aucunement éloigné de ſa penſée. Que n'a-t-il vécu plus long-tems; premierement pour l'utilité publique; en ſecond lieu, s'il eſt permis de ſe regarder ſoi-même, pour m'aider à mettre cet Ouvrage dans une plus grande perfection! Je ſuis ſûr qu'il ne m'auroit pas refuſé ſes avis. Il vit dans le cœur des gens de bien, & il y vivra. Il vivra dans ſes Ouvrages, pour la gloire de la France. Puiſſent les charmes qu'on y trouve pour l'eſprit & pour le cœur, arracher tous les jeunes gens de la lecture des mauvais Livres, qui les corrompent! Le ſouvenir de ſa mort, qui m'attendrit, ne me permet pas d'en dire davantage, auſſi n'en eſt-ce pas le lieu. On me pardonnera pourtant, ſi je donne ici à ſa memoire ce que j'ai fait à ſa louange lorſque j'avois l'honneur de le voir. Il ne s'agit que de dix vers, où j'ai voulu exprimer ce que doit ſe dire un homme qui ſe ſent tenté d'écrire en vers, ſans en avoir le talent, comme l'avoit ce grand Poëte. Les voici:

* *Diſſert. div. recueill. par M. l'Abbé de Tilladet tom. 2. X. Diſſert.*

† *Edit. nouv. des Oeuv. de Nicol. Despr. Diſſert. 10. ſur Long.*

Penſons-

1 Ipſe dixit, & facta ſunt; ipſe mandavit, & creata ſunt. *Pſ.* 148. v. 5.

2 Nam & ego homo ſum ſub poteſtate conſtitutus, & habeo ſub me milites, & dico huic, vade, & vadit; & alii, veni, & venit; & ſervo meo, fac hoc, & facit... Dic tantum verbo, & ſanabitur puer

Longin.

> Penfons-nous devenir un jour, comme Boileau,
> Par l'étude d'Horace un Horace nouveau?
> Ah! ne nous flattons pas d'une telle chimere.
> Sommes-nous, comme lui, pleins de l'esprit d'Homere?
> Le Permeffe François nous vit-il fur fes bords?
> Phébus nous ouvre-t-il, comme à lui, fes threfors?
> Il faut pour l'imiter une main délicate,
> Qui, docte en fes portraits, nous inftruife & nous flatte.
> Il faudroit pour le fuivre, & pour voler fi haut,
> Et favoir ce qu'il fait, & valoir ce qu'il vaut.

Je ne crains point que cet éloge paroiffe faux. Je crois même, quelque avantageux qu'il foit, que l'on conviendra aifément que M. Despreaux merite de plus grandes louanges. Revenons à Longin.

A l'occafion de ce que j'ai dit par rapport aux paroles de la Genefe, il ne faut pas s'imaginer que Monfieur Despreaux fit fcrupule d'être d'un autre avis que Longin. Car ce Rhéteur ne pouvant approuver Gorgias d'avoir appellé les Vautours *des fepulchres animez*, & étant dans fa décifion appuyé du fentiment d'Hermogéne, qui juge l'Auteur de cette penfée *digne des fepulchres animez dont il parle*, Monfieur Despreaux doute que cette penfée déplût aux Poëtes de notre fiécle; & il croit qu'elle ne feroit pas, en effet, fi condamnable dans les vers. *Remarq. fur Longin.*

C'eft ainfi que bien d'autres que lui ne fe font pas fait une peine de ne pas fuivre Longin. Monfieur le Fevre, par exemple, & Victorius ne fauroient condamner Herodote, comme ce Rhéteur le condamne, pour avoir appellé les femmes, *le mal des yeux.* Le Pere Cauffin défaprouve la Critique que Longin a faite de certains détails dans l'Hiftoire de Theopompe. *M. le Fev. fur Long. Vof. M. Toll. pag. 38. Victor. var. lect. l. 3. c. 5. Eloq. fac. & prof. l. 1. c. 30.* *Longin.* M. Tollius ne peut comprendre comment c'eft une chofe qui contribuë au Sublime, que de répéter le même mot en differentes manieres. *M. Toll. fur Long. p. 144.* Monfieur le Fevre fe range du côté de Cécilius fur un ou deux mots Grecs (1) que ce Rhéteur avoit condamnez, & que Longin trouve fort beaux. *Voyez M. Toll. p 169.* Il y en a qui ne conçoivent pas non plus comment le choix & l'amas des grandes circonftances, l'amplification, les figures, font des caufes du Sublime. Enfin, fi nous en croyons Langbeine, il y a de petits Rhétoricieus de deux jours qui ne font pas difficulté de blâmer le ferment de Démofthéne, que Lucien *, qu'Hermogéne, que toute l'antiquité a admiré; & fi nous en croyons les Notes de Monfieur Tollius †, c'eft Balzac que Langbeine a voulu défigner. *Ibid. p. 121.* ** Lucien, in Enc. Demoft. Hermog. 2. de Form. c. 8. p. 194. & de Meth. c. 20. p. 144 545. † M. Toll. ubi fup.*

A l'égard du mot d'Herodote, c'eft une chofe de goût; chacun peut fuivre le fien, & je m'en tiens à celui de Longin. Le Pere Cauffin prétend juftifier Theopompe, parce que *les détails* qu'on y reprend, *étoient*, dit-il, *d'un Hiftorien fidele.* *De Eloq. fac. & prof. l. 1. c. 2.* Mais outre que la fidelité d'un Hiftorien n'exigeoit point ces détails, felon Monfieur Bayle; il eft clair qu'autre chofe eft *d'être fidele*, autre chofe eft *d'avoir du grand.* *M. Bayle, Dict. hift. art. de Theop.* Et affûrément, pour n'avoir pas confondu ces deux chofes, Longin ne meritoit pas qu'on le traitât de *Critique mordant & froid.* Pour la répétition des termes, peut-être les deux vers de Virgile: *Cauff. ubi fupra.*

> *Littora littoribus contraria, fluctibus undas*
> *Imprecor, arma armis pugnent, ipfique Nepotes,*

Virg. l. 4. de l'En.

& autres femblables, perfuaderoient à Monfieur Tollius que cette figure repand du Sublime dans le difcours. Sur les deux mots Grecs que Monfieur le Fevre & Cécilius blâment, & que Longin approuve, je crois que pour en juger, il faut fuppofer avec Longin un homme dans la paffion, & non de feus raffis: car chaque

puer meus. *Math.* 8. v. 8. 9.

1 Ἀναγκοφαγῆσαι & προπεπωκότες. *Long.* c. 31, 32. Le premier fignifie *devorer par la neceffité*: le fecond fignifie *des gens qui livrent de gayeté de cœur.*

Longin.

chaque état a ses termes. Quant aux sources du Grand, on n'a qu'à lire les Cantiques de Moyse, ou le Pseaume sur la sortie d'Egypte, & autres semblables; on y verra si les figures, les circonstances, l'amplification ne produisent pas le Sublime, & si réciproquement le Sublime ne les soûtient pas. A l'égard du serment de Démosthéne, que dois-je dire? sinon qu'il seroit fâcheux qu'un Auteur comme Balzac, né pour le Grand, & qui l'a toujours tant aimé, n'eût pas goûté une pensée digne de lui, & dont il étoit lui-même très-digne. Mais je puis assûrer que dans une de ses Lettres, il en fait tout le cas qu'elle merite, sans pouvoir dire si dans quelque autre il l'a blâmée

Balzac l. 7. let. 42. à M. le Card. de Rich. p. m. 324.

Enfin, pour achever cet article, Longin n'est pas du goût de Timée, lorsque loüant Alexandre, il dit que *ce Prince a conquis toute l'Asie en moins de tems qu'Isocrate n'en avoit mis à composer son discours intitulé le Panégyrique.* Sur cela, Monsieur Costard ne fait point difficulté de dire que Longin étoit *un chicaneur, & un faux subtil.* On peut dire que Monsieur Costard, dans sa dispute, étoit de mauvaise humeur; cependant, Monsieur Bayle même, dans son Dictionnaire, est au fond de son avis, quoiqu'il ne dise point d'injures à notre Auteur. Au contraire, il juge ailleurs que Longin étoit d'un discernement exquis, & d'une pénétration judicieuse; qu'il avoit l'esprit grand & beau: mais en cette occasion, *il ne le reconnoît plus, & ne fait ce qu'il avoit fait de son goût.*

Traité du Sub. c. 3.

Cost. Apol. p. 58. 89.

M. Bayle sur Timée dans son Dict.

S'il faut ici se déclarer, je crois qu'à prendre le Panégyrique dont il s'agit, pour ce qu'il est, c'est-à-dire, pour le Discours où Isocrate a eu dessein, comme Longin le dit lui-même, de montrer que les Athéniens ont rendu à la Grece plus de service que les Lacedémoniens, la comparaison de Timée est aussi condamnable, que si on disoit en loüant le Roi, qu'*il a moins mis de tems à la conquête de la Hollande, que Monsieur de Vangelas à faire son Quinte Curce.* Il n'y a point de rapport, & *faute de rapport*, selon le Pere Bouhours, cette comparaison est vicieuse.

Long. c. 37.

Bouhours, Maniere de bien penser &c. p. 81.

Mais si nous supposions que le Panégyrique fût un Discours composé pour exhorter Philippe ou Alexandre à la guerre contre les Perses, alors on diroit, je crois, de très-bon sens, *qu'Alexandre a mis moins de temps à la conquête de l'Asie, qu'Isocrate n'en avoit employé à l'y exhorter*; & la disproportion d'un grand Prince à un Rhéteur, n'empêcheroit pas que la comparaison ne fût bonne.

Or ne se pourroit-il pas faire que Timée auroit pris le Panégyrique pour le Discours à Philippe? car Isocrate a fait tous les deux; & ce qu'il y a de certain, c'est que Monsieur Dacier & Monsieur Le Fevre, dans leurs Notes sur Longin, s'y sont trompez par un défaut de memoire, & ont pris l'un pour l'autre (1). Avoüons néanmoins qu'il ne paroît pas que Timée s'y soit trompé: mais y ayant deux manieres, selon Denys d'Halicarnasse, de prendre le Panégyrique; premierement comme un éloge des Athéniens; en second lieu, comme une exhortation à la guerre contre les Perses; c'est de cette seconde maniere que Timée l'a pris, ainsi qu'il paroît par ses propres paroles, rapportées dans le Grec de Longin; & cela rectifie sa comparaison.

Dion. Halic. tom. 1. p. 57. lin. 29.

Ce qui la met encore à couvert de la censure de Longin, c'est que Timée n'a prétendu comparer le Conquerant & l'Orateur, que par la facilité d'achever l'un & l'autre leur entreprise, sans prétendre que l'Orateur seroit comparable au Conquerant *par sa valeur*, s'il mettoit moins de tems à composer son Discours, que le Heros à achever une conquête. Longin lui impute cette pensée, comme il paroît par le Grec (2). C'est sur quoi Monsieur Bayle, de qui je tiens cette remarque, ne reconnoît plus le Critique, & ne fait ce qu'il avoit fait de son goût.

M. Bayle, Dict. Hist. sur Timée.

Je finis par une question qui donne lieu à rapporter des pensées considerables de Monsieur Le Fevre, tant sur Longin, que sur Hermogéne. Gabriel de la Pierre demande pourquoi ces deux Auteurs

Voyez-la plus au long dans M. Toll. pag. 405.

Gab. de Pet. Ep. ad Steph. à Castrob.

1 Ibi enim Philippum adhortatur Isocrates ad suscipiendam in Persas expeditionem. *Faber, in Long. M. Dacier, Remarq. sur Long. pag. 225. édit. d'Hollande.*

2 *Le Grec porte κατ' ἀνδρείαν*, quoad fortitudinem.

Longin. Auteurs sont si differens dans la maniere de traiter le Grand ou le Sublime.

Fab. Pref. in Long. Monsieur Le Fevre soûtient que *le Grand* & *le Sublime* ne sont pas la même chose; que le premier n'est qu'un degré pour arriver au second; que le premier est comme le corps du discours, que le second en est comme l'ame; qu'Hermogéne a traité l'un, & Longin l'autre, celui-là parlant du *style sublime*, & celui-ci du *Sublime seulement*.

Ainsi Monsieur Le Fevre ne s'étonne point de ce que la methode de ces deux Auteurs est si differente, mais de ce que l'on s'est avisé si tard de parler du Sublime, qui est la plus belle partie de l'Eloquence, & la plus utile. De sorte qu'il faut regarder, selon lui, cette qualité du discours comme ces astres qui n'ont été découverts que dans les derniers tems; puisque Cécilius est le premier qui en ait parlé. Cet Auteur même ne fit que marquer qu'il y avoit un Sublime qui faisoit le prix des Ouvrages, sans nous apprendre l'art d'y arriver. Mais ce qu'il avoit omis, Longin, qui avoit l'esprit grand & élevé, l'a entrepris avec éclat, & en est venu à bout d'une maniere fort glorieuse. C'est donc lui, dit Monsieur Le Fevre, qui a sû séparer cette lumiere des tenebres qui l'environnoient, au lieu que Cécilius n'étoit pas encore bien sûr s'il la voyoit.

Chateaubeau de son côté, croit que Longin & Hermogéne sont parfaitement d'accord, quelque difference qu'il paroisse dans leurs Ouvrages.

* Steph. à Castrov. Ep. ad Gab. de Petr. Hermogéne, dit Chateaubeau*, fait dépendre *le Grand* de ce qu'il peut y avoir de *grave* dans le discours, ou *de dur*, ou *de vehement* ou *de brillant*, ou *de fort*, ou *de vigoureux*, ou *de périodique*. Le grave vient de la noblesse du sujet, quand on en parle dignement; ce qu'il y a de dur, vient des justes reproches adressez aux personnes constituées en dignité; le vehement consiste dans des reproches qu'on fait à des personnes de moindre consideration; le brillant résulte des discours avantageux qu'on tient de soi à propos; le fort vient d'une heureuse chaleur qui anime & mêle ensemble ces trois derniers caracteres; le périodique consiste dans le tour des paroles. On ajoûte *le beau*, qui demande de l'étenduë & de la symmetrie, & *le vif*, qui corrige la lenteur du périodique. Longin.

Longin reconnoît cinq sources du Grand; l'Elevation de la pensée, le Pathétique, l'Extraordinaire dans les figures, la noblesse de la Diction, & l'Arrangement des paroles.

Or on peut soûtenir, continuë Chateaubeau, que *le grave* a rapport *à la noblesse des pensées*; que *le dur*, *le vehement*, *le brillant* & *le vif* se rapportent au *pathétique*; que *le beau* comprend *la diction* & *les figures*; que *le périodique* revient *à la circonduction* & *à l'arrangement des paroles*. On peut donc croire qu'Hermogéne & Longin sont d'accord.

En effet, deux raisons me persuadent que *le Grand*, dont Hermogéne parle, est *le Sublime* dont parle Longin. La premiere est, que selon l'un & l'autre, l'arrangement des paroles, les figures, la diction, le pathétique & la pensée sont les sources du Grand & du Sublime. La seconde est, que l'un & l'autre donnent les mêmes exemples, tirez sur-tout de Démosthéne, pour y faire remarquer les mêmes beautez. L'un & l'autre citent à cet effet, le serment de cet Orateur, ses images, ses métaphores, ses mouvemens & ses figures.

Monsieur Tollius est de cet avis, & remarque même que sur cette matiere, Hermogéne est plus exact & plus juste. Ce Rheteur au premier livre des Idées, pose pour principe que tout discours dépend de *l'invention*, (3) de *la disposition, ou de la methode*, & *de l'élocution*; mais que l'élocution a quatre parties: les *figures*, les *membres*, *l'arrangement* des mots, & *l'harmonie*, qui résulte de ces deux dernieres parties. Monsieur Tollius trouve qu'il ne manque rien à cette division; parce que l'invention comprend les pensées & le pathétique. Au lieu que dans la division que Longin donne des sources du Grand, il n'est parlé ni *de la disposition*, ni *des membres*, ni *des chûtes* Herm. l. 1. de Form. c. 9. &c. p. 309. 394. 544. 545.

3 Hermogéne en cet endroit ne dit point *l'Invention*, comme M. Tollius: mais la pensée. *L. de Form. c. 2. p. 244.*

Longin. *tes & de l'harmonie*, toutes choses que cet Auteur regarde néanmoins dans la suite de son Ouvrage, comme capables de produire le Grand. Ce qui fait dire à M. Tollius que la division que fait Longin des sources du Sublime, n'est pas assez exacte.

M. Toll. p. 46. sur le ch. 8. de Long. M. Dacier, Remarques sur Long. Long. c. 37. Mais si ce Traducteur donne la préference à Hermogéne sur ce point, Monsieur Dacier la donne à Longin sur un autre. C'est lorsqu'il croit que Longin blâme une hyperbole attribuée à l'Orateur Grec, & loüée par Hermogéne. " Longin, dit Monsieur Dacier, cite ce passage sans doute, pour en condamner l'hyperbole, qui est en effet très-vicieuse; car *un esprit foulé sous les talons*, est une chose bien étrange. Cependant, continuë Monsieur Dacier, Hermogéne n'a pas laissé de la louer. Mais ce n'est pas seulement par ce passage que l'on peut voir que le jugement de Longin est plus sûr que celui d'Hermogéne & de tous les autres Rhéteurs.

Quand même Longin, en cette occasion, auroit pensé autrement qu'Hermogéne, comme le croit Monsieur Dacier, c'est toujours une gloire pour Hermogéne, c'est-à-dire, pour un homme de dix-huit ans, d'être mis en parallele avec un aussi grand homme que Longin. Mais c'est une question, si ce grand Homme a voulu blâmer l'hyperbole qu'Hermogéne a loüée. La raison d'en douter, est que cette hyperbole se trouve immediatement après une lacune où étoit le jugement de Longin. Il paroit bien qu'il a voulu blâmer celles qui sont trop fortes ou trop dures: mais ne doit-on pas supposer qu'il a crû qu'on doit juger de leur force ou de leur dureté, par la passion où se trouve celui qui parle? Or il est sûr qu'Hermogéne n'a loüé celle-ci que dans un grand mouvement. Cic. in Orat. Ciceron ne remarque-t-il pas que Démosthéne, dans la chaleur, a des expressions que son ennemi traitoit de *monstres dans la diction*? Mais Ciceron ne donne pas pour cela dans la pensée de cet ennemi; parce qu'il est facile (1), quand on est de sens rassis, de trouver à redire à des expressions qui ne sont bonnes que dans la chaleur. Longin.

Au travers de tout ce que j'ai dit dans ce chapitre, le lecteur judicieux verra d'un côté, l'estime singuliere qu'il faut faire & de la critique, & des préceptes de Longin, & que ce grand Homme est un des plus excellens Maîtres de l'Eloquence. Il verra d'un autre côté, qu'il y a de quoi verifier que les plus savans se trompent quelquefois, puisqu'il n'est pas possible que Longin lui-même, ou les Savans qui le critiquent, ne se soient trompez dans des jugemens qui sont contraires entre eux. La conclusion naturelle est, qu'il faut s'élever au-dessus de la vaine gloire, & reconnoître avec franchise le foible de nos Ouvrages, ou le faux de nos jugemens, lorsqu'on nous le fait voir.

DE'ME'TRIUS,

Que les uns croyent être le Phalérien, presque contemporain de Démosthéne; & que les autres, disent être d'Alexandrie, & contemporain de Galien.

IL y a un Traité en Grec *touchant l'Elocution*, lequel pour n'être qu'un très-petit morceau de Rhétorique, est pourtant capable de faire honneur à son Auteur; & on le donne à un homme dont le nom réciproquement fait honneur à l'Ouvrage: c'est le fameux Démétrius le Phalérien, ainsi surnommé du Port d'Athénes nommé Phalére, d'où il étoit natif. J'ai parlé de lui dans la Préface de ce Recueil. Il fut disciple de Théophraste, & devint si considerable par son Eloquence & par son habileté, qu'il se rendit Maître de tout dans la République. On lui dressa trois cens soixante statuës, pendant que la fortune lui fut favorable. On les abatit toutes lorsqu'elle lui devint contraire. Il fut obligé de s'enfuir, & il disoit dans son exil, qu'on n'avoit point abatu sa vertu, & que sa gloire Démétrius.

1 Facile est verbum ardens reprehendere. *Cic. ibid.*

Démétrius.

gloire dureroit malgré l'envie de ses ennemis.

Tous les Critiques néanmoins ne conviennent pas que cet Ouvrage soit de lui. Il y en a qui l'attribuent à un Démétrius d'Alexandrie, bien postérieur au premier; d'autres croyent qu'il est de Denys d'Halicarnasse.

Method. Eloquent. compar. c. 5.

Melchior Junius, sans entrer dans cette question, nous conseille de lire Hermogéne, & nous avertit de ne point negliger la lecture de Démétrius. C'est

De ludic. dict. p. 255. 256.

ainsi que le Pere Vavasseur assûre que cet Auteur est un Ecrivain habile & fort subtil, que ce qu'il a écrit est utile, & digne non seulement d'être lû souvent, mais encore d'être appris par cœur. Le

Compar. de Demosth. & de Cic.

Pere Rapin dit de même que Démétrius est un des Anciens qui juge le plus finement des choses, mais qu'il ne touche que la délicatesse du discours. Monsieur

M. Toll. dans ses Not. sur le ch. 8. de Long.

Tollius n'a garde de ne le pas estimer. Il le trouve cependant moins exact qu'Hermogéne & Longin. Il en donne une raison qui est aisée à comprendre: car lorsque Démétrius parle du Grand, il n'en assigne que trois sources, qui sont les pensées, le choix des mots, & leur arrangement, sans parler ni des figures, ni des passions; sa division ne peut donc passer pour exacte, selon Monsieur Tollius, à moins, dit-il, qu'on ne rapporte les passions aux pensées, & les figures à

Bibliog. hist. Polit. Philol. curios. p. 10.

la diction. Enfin le Bibliographe anonyme, sans entrer dans aucun détail, dit que c'est un petit Ouvrage que celui dont nous parlons, mais que c'est un Ouvrage excellent.

Aucun des Critiques que je viens de nommer, n'entre, comme on le voit, dans la question qui regarde le veritable Auteur du livre dont il s'agit; ils jugent seulement de son merite & de celui de son Ouvrage. Il y en a qui vont plus loin. Ils remarquent premierement qu'il

Th. Gale, dans le Démet. d'Anglet.

y a eu plusieurs Démétrius, même de Phalére, & qu'il y en a eu de divers païs, tous gens éloquens, celebres par des écrits qui concernoient la Rhétorique. En second lieu, ils remarquent que l'Auteur

Pag. 166. n. 308.

du Livre dont nous parlons, cite Démétrius le Phalérien, comme un autre citeroit Aristote ou Ciceron; & de là ils concluent que ce n'est pas cet Orateur.

Démétrius.

Ibid. ex Petr. Victor. Edit. Flor. Demetr. an. 1552.

Selon Victorius néanmoins, la methode & la conduite de l'Ouvrage, l'exactitude ou la finesse des détails, l'élegance du style, le discernement du bon ou du mauvais dans les Ouvrages des Auteurs, la justesse des jugemens & des critiques, tout enfin lui persuade que c'est un des Péripateticiens les plus polis, & l'un des plus doctes disciples de Théophraste, qui a composé ce Traité; en un mot, il croit que c'est le fameux Orateur natif de Phalere. Que si Victorius trouve des gens

Ammon. in Arist. περὶ ἑρμην. Theophylact. Bulg. Ep. ad Romanum Theophylact. Pag. 166. sect. 308.

qui ne donnent point à l'Auteur le surnom de Phalérien, il en trouve d'autres qui le lui donnent: & si le Démétrius ainsi surnommé, est cité dans ce Livre, c'est, dit Victorius, Démétrius lui-même qui s'est cité, pour se faire honneur d'un mot également sage & plein de liberté, dont il a voulu conserver le souvenir. Il étoit Ambassadeur pour les Grecs au-

Le successeur d'Alexandre.

près de Craterus de Macedoine, & ce Prince le recevant avec beaucoup de hauteur, *ce Prince*, dit-il, *est lui-même autrefois venu vers nous en ambassade*. Par où Démétrius vouloit marquer doucement l'orgueil de Craterus.

C'est ainsi que Victorius juge en même tems & de la nature de l'Ouvrage, & de l'Auteur qui l'a composé. Gad-

Apud Morhof. Polyhist. l. 6 c. 1. n. 1. Gad. tom. 1. de Script. non Eccles. p. 155. Voss. de Poemat. cant. p. 91.

dius est de son avis, tant sur l'un que sur l'autre article: mais pour le second, Isaac Vossius n'en est pas, non plus que le Pere Caussin *, ni Henri Valois †. Ce dernier croit que l'Ouvrage est de Denys d'Halicarnasse, & s'appuye sur deux raisons. La premiere est, qu'un ancien Scholiaste d'Aristophane attribuë à ce Rhéteur un trait qu'il rapporte du livre dont est question; la seconde est, qu'on parle dans ce livre, * d'un Peintre nommé Nicias, † & d'un Auteur nommé Artemon, qui tous deux ont vécu longtems après Démétrius le Phalérien.

** Causs. de Elocut.*

† Henr. Vales. in not. ad excerpt. Nic. Damasc.

** Pag. 53 n. 76.*

† Ibid. p. 131. n. 231.

Cette seconde raison prouve bien que l'Ouvrage n'est pas de Démétrius, mais non pas qu'il soit de Denys d'Halicarnasse. La premiere paroît plus concluante à cet égard, & néanmoins elle n'est pas démonstrative, parce que le Scholiaste peut avoir pris un Auteur pour l'au-

Instit. Orator. l. 6. c. 2.

tre. C'est pour cela que Jean Gerard Vossius n'est ni pour ceux qui donnent cet Ouvrage à Démétrius le Phalérien, ni

Démétrius. ni pour ceux qui l'attribuent à Denys d'Halicarnaſſe. D'un côté, il ne peut

Cauſſ. l. de Eloc. ſe perſuader, non plus que le Pere Cauſſin, que Démétrius le Phalérien ſe fût cité lui-même; & il eſt moins touché du témoignage d'un ſeul Auteur aſſez récent (1), qui lui donne nommément ce petit Traité, que du ſilence de tous les anciens Rhéteurs ſur cet article, & particulierement du ſilence de Ciceron: car ni l'Orateur Romain, ni aucun autre plus ancien, n'a donné cet Ouvrage à Démétrius. Aucun d'eux ne dit rien ſur cela. Cependant Ciceron avoit occaſion d'en dire quelque choſe, lorsqu'il parloit de cet Orateur; d'autant plus qu'il l'eſtimoit beaucoup.

Inſtit. Orat. l. 6. c. 2. p. 414. D'un autre côté, ſur le titre de toutes les éditions, Voſſius ne laiſſe pas de croire que l'Auteur s'appelloit Démétrius, & que ce n'eſt pas Denys d'Halicarnaſſe. Il croit donc que c'eſt un Démétrius d'Alexandrie, & non pas celui de Phalére. Néanmoins en jugeant le fond, il convient que l'Ouvrage eſt digne de cet Orateur, & qu'il étoit lui-même digne de l'Ouvrage.

Au reſte, Voſſius ne donne point ſon avis pour certain; & à ſon exemple, un autre Critique ne veut auſſi rien décider

Thom. Gal. dans ſon édit. d'Angl. touchant le ſiécle du Rhéteur dont il s'agit. Il ſe contente de dire que, poſé le ſentiment de Voſſius, il étoit contemporain de Galien. En tout cas, le même Critique aſſûre que l'Auteur dont eſt queſtion, n'eſt point Denys d'Halicarnaſſe. Il ſe fonde, avec très-grande raiſon, ſur la difference ſoit de la methode, ſoit du ſtyle, & ſur le ſilence réciproque tant de cet Auteur ſur Denys, que de Denys ſur cet Auteur. Car Denys d'Halicarnaſſe a coutume, quand il traite les mêmes choſes qu'il a traitées auparavant, de renvoyer ſon lecteur aux endroits où il en a déja parlé.

En ſuppoſant que c'eſt Démétrius le Phalérien, nous en trouvons le caractére dans Quintilien (2) & dans Ciceron. Démétrius. Ils reconnoiſſent tous deux que cet Orateur avoit beaucoup de genie, qu'il étoit éloquent, qu'il n'excelloit néanmoins que dans le ſtyle mediocre, & que ſes manieres ne convenoient guéres aux affaires ſerieuſes; qu'à la verité, ce fut lui qui fit dégenerer l'Eloquence parmi les Athéniens; mais pourtant qu'il eſt digne de conſideration, parce qu'il eſt du nombre des dix Orateurs Grecs, quoiqu'il ne ſoit que le dernier.

Le Pere Rapin avoit en vûë ce jugement, lorsqu'il dit que cet Orateur Athénien affecta plus d'art que ſon genie n'eu pouvoit porter, en affectant plus de douceur que de force; & que ce fut ce qui fit dégenerer l'Eloquence à Athénes. Ne peut-on pas dire au contraire, que cela n'arriva que parce qu'il ſuivit trop ſon genie? C'eſt l'idée certainement que j'en ai priſe ſur les paroles de Ciceron. Réflex. ſur l'Eloq. n. 9.

„ Démétrius, dit l'Orateur Romain, „ (3) fut plus habile que tous les vieux „ Orateurs qui le virent ſe ſignaler dans „ ſa premiere jeuneſſe. Cependant il fut „ plus propre aux diſcours d'apparat, „ qu'aux diſcours d'uſage, & eut plus le „ don de plaire, que celui de toucher. „ Il paroiſſoit au Barreau, non pas com„ me en un jour de bataille paroît un „ vieux ſoldat qui a fait pluſieurs cam„ pagnes, mais comme un homme qui „ ſort de faire ſes exercices. Il vouloit „ montrer qu'il avoit de la douceur, & „ c'étoit en effet, ſon caractere. A ces „ manieres, on reconnoiſſoit Théophras„ te, dont il avoit pris les leçons. Au „ lieu de l'Eloquence mâle, vigoureuſe, „ qui avoit regné juſqu'alors, il en pré„ ſenta une plus molle, plus foible, plus „ efféminée. Livré à cette douceur qui „ lui étoit naturelle, il n'avoit point de „ force. Il chatouilloit les oreilles, mais „ il n'alloit point juſqu'au cœur. Ce „ n'étoit

1 Theophylacte, qui vivoit ſous Alexandre II. il y a environ 600 ans.

2 Quin etiam Phalereum illum Demetrium (quanquam is primus inclinaſſe eloquentiam dicitur) multum ingenii habuiſſe & facundiæ fateor, vel ob hoc memoria dignum, quod ultimus eſt fere ex Atticis qui dici poſſit Orator: quem tamen in illo medio genere dicendi præfert omnibus Cicero. *Quintil. l. 10. c. 1. p. m. 157.*

3 Phalereus ſucceſſit eis, Senibus adoleſcens, eruditiſſimus ille quidem horum omnium, ſed non tam armis inſtitutus quam palæſtræ. Itaque delectabat magis Athenienſes quam inflammabat. Proceſſerat enim in ſolem, & pulverem, non ut è militari taberna.

Démétrius.

„ n'étoit point cette éloquence de Periclès (4), qui étant pleine de charmes, étoit en même tems armée d'éclairs & de foudres, en sorte qu'elle étoit capable non-seulement de flatter l'ame, mais de la vaincre, & d'y laisser avec les sentimens d'un plaisir solide, des impressions fortes, qu'il n'étoit point facile d'effacer. Il n'en falloit pas tant à Démétrius; pourvû qu'on fût sensible à ses ornemens & à ses mignardises, il n'en demandoit pas davantage. C'est le portrait qu'en fait Ciceron: on peut y ajoûter ce que j'eu dis encore dans la Préface de ce Recueil, où j'ai entre autres remarqué que cet Orateur, toujours richement & superbement vêtu, vouloit aussi des discours qui brillassent.

Mais loin de reconnoître là l'Auteur du Traité touchant l'Elocution, ce portrait est ce que je trouve de plus fort, à mon sens, pour nous persuader que ce n'est pas Démétrius le Phalérien. Car, sans nous arrêter à considerer qu'il n'y a nulle apparence que Ciceron n'eût rien dit sur cet Ouvrage dans une si belle occasion d'en parler, s'il étoit de l'Orateur d'Athénes, il y a deux questions à faire sur ce portrait qu'en a fait l'Orateur Romain: l'une, si c'est-là le caractere du Livre en question? l'autre, si c'est du moins à ce tour & à ce caractere que nous conduisent les préceptes qu'on nous y donne? Et la décision de ces deux articles doit servir à juger si ce Traité est, ou n'est pas de l'Orateur que Ciceron nous a peint. Or à bien examiner toutes choses, ce n'est-là ni le caractere de l'Ouvrage, ni celui auquel nous conduisent ses préceptes.

Ce n'est point le caractere de l'Ouvrage. En effet, de la maniere que Ciceron nous peint l'ancien Démétrius, son style étoit celui d'Isocrate, périodique, fleuri, brillant, tout renfermé dans certains nombres & dans certaines cadences, à peu près comme un Poëme. Ce qui produit ce style, c'est l'égalité des membres qui composent les périodes, ou le tour qu'on leur donne, ou leurs oppositions, ou leurs chûtes semblables, ou toutes ces choses ensemble; & c'est ce qu'on ne voit nulle part que l'Auteur dont est question ait jamais recherché. Il est poli & travaillé, selon le jugement qu'en a porté Vossius, & que d'autres Critiques en ont porté aussi-bien que lui; mais il n'a rien de tout ce que je viens de dire d'Isocrate, ou de ce que Ciceron donne au style de Démétrius. Il semble même avoir évité l'occasion d'avoir rien qui en approchât, puisqu'il entre en matiere, sans exorde & sans préparation, & se prive par-là d'une partie du discours plus susceptible que les autres de cette sorte d'ornemens.

Voss. Inst. Orator. l. 6. c. 2.

Ce n'est pas non plus à cette espece de beautez que nous conduisent ses préceptes; puisque d'un côté, il nous déclare qu'il n'est point du tout pour les discours qui sont toujours périodiques, & que d'ailleurs il nous avertit que l'usage des autres ornemens dont nous parlons, est dangereux; qu'ils conviennent plus à un Sophiste qu'à un Orateur; qu'ils sont contraires à la force & à la gravité du style; enfin qu'ils ne s'accommodent ni avec les passions, ni avec les mœurs qu'il faut marquer dans un discours. Aussi blâme-t-il deux endroits qu'il rapporte, l'un de Théopompe, & l'autre de Démosthéne, dans lesquels ils s'expriment tous deux par antithéses sur des matieres fort graves, & il condamne également ces deux Orateurs en ce point, comme des personnes qui se joüent, lorsqu'elles doivent marquer leur indignation. De sorte qu'il est plus severe qu'Hermogéne, qui n'avoit condamné l'antithése de Démosthéue, que parceque l'Orateur y

Pag. 13. n. 27. &c.

Pag. 145. n. 258. & pag. 146. n. 262.

Hermog. lib. de Meth. c. 15.

bernaculo, sed ut è Theophrasti doctissimi hominis umbraculis. Hic primus inflexit orationem, teneramque reddidit, & suavis, sicut fuit, videri maluit, quàm gravis: sed suavitate ea, quâ perfunderet animos, non quâ perfringeret; & tantum ut memoriam concinnitatis suæ; non (quemadmodum de Pericle scripsit Eupolis) cum delectatione aculeos etiam relinqueret in animis eorum, à quibus esset auditus. *Lib. de clar. Orat. n. 37. &c.*

4 Cujus in labris veteres Comici leporem habitasse dixerunt, tantamque in eo vim fuisse, ut in eorum mentibus qui audissent, quasi aculeos quosdam relinqueret. *Cic. 3. de Orat.*

Démétrius. y avance un mensonge.

On dira que Démétrius n'a point tant orné le style de cet Ouvrage, parce que ce n'étoit point une Harangue. Nos Traitez de Rhétorique sont-ils si ornez ? Il est aisé de répondre qu'il n'y a point de comparaison entre des Traitez qui ne sont pas faits pour être donnez au Public, & un Traité destiné à voir le jour. J'avoüe qu'un tel Traité n'aura jamais le caractere d'une Harangue, mais il aura du moins quelque air de l'Auteur dans ses Harangues. Ne reconnoit-on pas le Ciceron des Harangues dans le Ciceron des Livres de Rhétorique? Certainement on reconnoit dans la Rhétorique d'Anaximéne, tout ce qu'on dit de ses Oraisons & de ses autres Ouvrages : au lieu que Démétrius le Rhétoricien n'a rien de Démétrius l'Orateur, quoiqu'il ait autant poli son Ouvrage, qu'on sent & qu'on reconnoît qu'il a fait. Que si on oppose qu'il n'étoit plus jeune quand il le composa, & qu'il avoit changé de manieres ; il est aisé de voir que Ciceron ne fait pas seulement le portrait de sa jeunesse, mais qu'il nous donne le caractere que Démétrius conserva toujours, & qui dura même après sa mort dans les Orateurs qui le suivirent.

Ce que j'ai dit du veritable Auteur de cet Ouvrage, fait en même tems connoître ce qu'on pense de l'Ouvrage même. J'ajoûte que Vossius fait profession de le suivre plutôt qu'un autre, dans ce qu'il avoit à dire du style ; que Victorius & d'autres Savans ont jugé qu'il meritoit qu'ils l'enrichissent de leurs notes ; enfin, qu'il y en a tels qui l'ont paraphrasé, & qui ont voulu en appliquer les préceptes à l'usage de la Chaire.

Instit. Orator. l. 6. c. 2.

M. Morhof. l. 6. c. 1. n. 8.

Monsieur Morhof n'a pas manqué de remarquer tout cela en parlant & de Démétrius & de son Livre. Une chose fort surprenante, c'est ce qu'il ajoûte (1), „ qu'outre cet Ouvrage, il a vû du même Auteur quelques Opuscules traduits „ en Latin, dans lesquels il est parlé „ des Périodes & de leurs parties, des „ divers caracteres du discours & du style Epistolaire, qu'il juge dignes d'être „ lûs pour la bonté des préceptes. Ces Opuscules prétendus ne sont que le Livre même de l'Elocution, qui est tout ce qu'on a de Démétrius, & qui contient tout ce que dit Monsieur Morhof, & rien de plus. De sorte qu'en parlant de la Version qu'il avoit vûë, comme d'un Ouvrage different, il nous donne une preuve certaine qu'il n'avoit jamais lû Démétrius en sa langue originale.

La Version dont parle Monsieur Morhof, est sans doute differente de celle qui accompagne le Texte Grec dans l'édition d'Angleterre. Il en appelle l'Auteur *Marc Antoine Antimaque*, & ne dit point si c'est un bon Ouvrage. A l'égard de l'autre, on la trouve fort mauvaise. On a crû aussi qu'elle étoit toute récente, & faite exprès pour l'édition nouvelle ; mais elle est plus ancienne d'environ cent ans. C'est un Professeur d'Eloquence à Venise, nommé Raphaël Cyllenius Angelus, qui en est l'Auteur, & qui la fit imprimer de son tems. Il la réduisit en tables, pour la rendre plus aisée. Il en fit de même à la Rhétorique d'Aristote, qu'il avoit traduite, & la fit imprimer avec l'Ouvrage de Démétrius. Il estimoit fort ces deux Auteurs & Ciceron, après lesquels, par un jugement que je ne dois pas omettre, il croyoit qu'il y avoit de la folie à donner d'autres préceptes. C'est de ses tables qu'on a tiré mot à mot la version de Démétrius pour la nouvelle édition. Ce n'est pas une preuve que l'Auteur de l'édition eût le goût fort bon. Il est encore à remarquer que cet Auteur ne faisant profession que d'avoir corrigé le texte, & de l'avoir éclairci par ses notes, ne dit point de qui est la version. Il y a même laissé en Grec les exemples rapportez par Démétrius, sans en prendre l'explication, que le Traducteur en a donnée à part. Le Traducteur avoit bien senti que sans cela, son travail seroit inutile à ceux qui ne sauroient pas le Grec ; & c'est à quoi n'a pas songé celui qui a emprunté sa version.

En 1572. la nouvelle édit. est de 1676.

Cyllen. dans sa Préf. sur la Rhét. d'Arist. & sur l'Ouvrage de Démetr. reduits en tables.

Feu Monsieur Despreaux, à ce qu'il m'a dit, avoit en dessein de traduire Démétrius en François ; c'est une preuve de l'estime

1 Cæterùm extant prætereà Opuscula Demetrii, quibus præcepta continentur de membris & incisis : de periodo, ejusque partibus : de componendis Epistolis, & de Caracteribus dicendi : quæ Latinè apud

Démétrius. l'estime qu'il en faisoit: s'il eût executé son dessein, nous aurions sans doute une Traduction aussi belle de Démétrius, que celle que nous avons de Longin. Mais ce qui l'en dégoûta, c'est qu'il falloit commencer comme l'original, par l'explication de la periode.

C'est en effet ce qui occupe l'Auteur assez de tems, & bien des gens trouvent que la matiere n'en vaut pas la peine. Il passe de là aux differens styles, & il en distingue quatre, au lieu qu'ordinairement on n'en reconnoît que trois. Ces quatre sont le Grand, le Simple, le Poli & le Grave, ou le Fort. Les deux premiers ne peuvent s'allier, selon Démétrius; au lieu que les deux derniers s'allient quelquefois également, tant avec l'un qu'avec l'autre. A l'égard des principes qui les produisent, Hermogéne en distingue six ou sept; Démétrius n'en met que trois, qui sont la difference des matieres ou des pensées, celle des termes ou des expressions, enfin celle des nombres ou des cadences. Au fond, Démétrius & Hermogéne sont d'accord: le premier n'admet que trois principes; le second en admet davantage, parce qu'il soudivise les trois de Démétrius, ce qui en fait un plus grand nombre.

Démét. pag. 27. n. 36.

Voss. Instit. Orator. l. 2. l. 6. c. 7. Vossius blâme la division des styles que Démétrius a donnée, & il soûtient que, le style orné & le grave pouvant se joindre au magnifique & au simple, ces quatre styles ne peuvent être quatre especes, parce que ce ne sont point quatre choses opposées. Démétrius s'est fait lui-même cette difficulté; & Vossius prétend qu'il y répond mal. C'est ainsi qu'il trouve aussi à redire à la division d'Hermogéne qui admet bien plus de quatre styles. Vossius soûtient que l'un & l'autre ont pris les qualitez des caractéres pour les caractéres mêmes. Il convient neanmoins qu'on peut justifier ces deux Auteurs, mais qu'il faut le faire autrement que Démétrius n'a fait, & qu'on doit se contenter de dire, que tous ces differens styles sont, non pas des especes distinctes, mais des choses diverses, qui peuvent s'allier. A le prendre en ce sens, il déclare qu'il n'y trouve rien à redire, parce qu'il ne faut pas demander l'exactitude Philosophique dans une Rhétorique. Loin même de blâmer ces Auteurs, il soûtient que sans la connoissance de ce qu'ils enseignent, on ne peut être ni Orateur, ni Poëte, & qu'on ne peut non plus porter un juste jugement sur les bonnes ou mauvaises qualitez des Orateurs. *Démétrius.*

On peut donc dire, selon les principes de Démétrius, que le Sublime ou le Grand dépend des cadences qui ont une harmonie noble, de la longueur des phrases, du tour qu'on leur donne, de la rudesse des mots, du concours des voyelles, de l'accroissement des paroles qui enchérissent les unes sur les autres, de la négligence dans les liaisons, de l'habileté à placer les particules, de quelque chose d'extraordinaire dans la construction, de certaines figures de mots, de l'élevation des pensées & des matieres, d'une diction exquise, nouvelle, métaphorique, & même énigmatique quelquefois, ou du moins mysterieuse; enfin des épiphonémes ou exclamations, des reticences, & autres choses semblables.

L'Auteur oppose le style froid au style sublime; mais la définition qu'il en donne, montre que par le style froid, il entend l'enflure des pensées & des expressions, ou des mouvemens dans les petits sujets; parce qu'en effet rien n'est plus froid en ces occasions, que l'amplification, le bruit, & l'emphase: car lors même qu'on est obligé d'amplifier une petite chose, on le fait avec bienséance, comme on montre qu'une étincelle n'est point à mépriser, parce qu'elle peut causer un grand incendie. *Pag. 70. n. 114.*

Le style orné, élegant, poli, a aussi des matieres qui lui sont propres. Ce sont tous les objets agréables; les ris, les jeux, les mariages, le beau tems, les plaisirs de la campagne, les festins, & generalement tout ce qui est capable de fournir des graces au discours. Distinguons néanmoins deux sortes de graces. Il y en a de grandes & de majestueuses, qui ne conviennent qu'au Sublime: d'autres

pud Rob. Winter in 4. ex interpretatione M. Antonii Antimachi, Basileæ edita sunt: &, ob egregiè monstratam periodorum rationem legi omnino debent. *Morhof. l. 6. c. 1. p. 240. n. 3.*

Démétrius.

tres ne sont qu'enjouées; elles sont pour le style orné; les matieres agréables les fournissent: mais il y a d'habiles gens qui les tirent des matieres les plus tristes, à peu près comme les Poëtes ont fait naître Venus du sein de la mer. Tel est ce vers de M. Despreaux:

Le ris sur son visage est de mauvaise humeur.

* Demet. Pag. 85. n. 134

Ibid. p. 81. n. 130.

Tel est, selon notre Auteur *, un mot de Xenophon en pareil cas: *On tireroit plûtôt du feu de lui*, dit-il, *qu'on n'en tireroit un souris.* C'est le contraire de ce qu'a fait Homere, qui a mieux exprimé la derniere des cruautez par une plaisanterie, qu'il n'auroit fait par le discours le plus serieux. C'est quand il fait dire à Ulysse par le Cyclope, *qu'en consideration de ses civilitez, il le devorera le dernier.*

La diction de ce style est coupée, les phrases en sont courtes & harmonieuses, par leur égalité, par leur rapport ou par leur opposition: les mots y sont arrangez; on les place où ils ont plus de grace; on les répéte par figure; on en change la signification par métaphores; on en fait qui ont quelque chose de nouveau; on choisit, parmi ceux qui sont d'usage, les plus beaux & les plus doux. Les plus beaux mots sont ceux dont le son plaît à l'oreille, ou dont l'objet charme les yeux, ou dont l'idée est agréable à l'esprit. Les mots ont de la douceur lorsqu'ils sont moins chargez de consones. Enfin on fait entrer dans ce style les images, les hyperboles, les proverbes qui ont quelque chose de gracieux; les contes, les fables, les allusions ingénieuses, les reproches à mots couverts, les comparaisons du petit au grand, les railleries fines & délicates. Le vice qui lui est opposé, est l'affectation, lorsque toutes les choses qui peuvent faire l'agrément du discours, sont trop recherchées, ou employées d'une maniere qui n'est pas naturelle.

Le Pere Bouhours, à peu de choses près, s'accommode de la doctrine de Démétrius sur ce qui regarde le style agréable. Il ne croit pas, comme ce Rhé-

Maniere de bien penser p. 68. &c.

teur, pouvoir approuver un homme qui écrit à une femme: *Je vous ai sauvé la vie, & je viens de mourir pour vous*; au lieu de dire, *je meurs*, ou *je vais mourir*; parce qu'encore que le premier ait plus d'emphrase & de force, néanmoins, pour le dire, il ne faut pas être mort; & pour le dire veritablement, il ne faut pas être en vie: mais le Pere admet le sentiment de ce Rhéteur sur ce qu'on appelle *beau*. Démétrius donne ce nom aux choses qui font par leur agrément ce que font les autres par la noblesse & par la sublimité. Ce n'est pas que les pensées sublimes n'ayent de quoi plaire, & ne plaisent en effet: mais c'est que l'agrément n'en fait pas le caractere, & n'est pas ce qui y domine. Elles plaisent, parce qu'elles ont du grand; au lieu que celles-ci ne plaisent que parce qu'elles sont agréables, & qu'elles présentent quelque chose ou de doux, ou de tendre, ou de gracieux. Car, comme la noblesse des pensées, selon Hermogéne, vient de la majesté des choses, dont elles sont les images; de même leur agrément peut venir (1) des objets qui plaisent d'eux-mêmes, tels que sont les fleurs, la lumiere, & tout ce qui flatte les sens, ou les comparaisons qu'on en tire, ou les fictions ingenieuses. Ainsi les Eclogues de Théocrite & de Virgile sont agréables, parce qu'on y trouve partout des fleurs, des bois, des ruisseaux, enfin tout ce que la vie champêtre a de plus aimable; sans parler de la forme & des ornemens que les grands Maîtres donnent à leur matiere. Et voilà ces charmes, ces agrémens, cette douceur & cette délicatesse qu'Horace donne à Virgile (2).

Démétrius,

Ibid. p. 131. 132. 133. 137. 138.

Mais pour achever ce qui regarde la doctrine de Démétrius, il nous apprend que dans le style simple on s'attache à tout ce qu'il y a de plus clair & en même tems de plus naturel. On y prend les termes qui sont plus d'usage; & on les prend dans le propre, plutôt que dans le figuré. On y évite l'enflure, l'emphase, les grands mots, le grand bruit, les figures marquées, les constructions vicieuses

1 Res enim suapte natura hilaritate & jucunditate quadam ornata est. *Demet. de Elocut.*

2 Molle atque facetum. *Horat. Sat.* 10. *l.* 1.

Démétrius.

cieuses & obscures. On y laisse pourtant à dessein quelques négligences, quelques concours de voyelles, pour mieux imiter la nature. On évite d'employer ce style dans les grands sujets, parce que sa diction y paroîtroit seche, & même ce seroit tomber dans le bas, qui est l'écueil du style simple. Observons néanmoins en passant, que cette idée de Démétrius touchant le style simple, par rapport aux grands sujets, n'est pas generalement vraye, puisque même dans les grandes matieres, lorsqu'il ne s'agit que d'instruire, & non d'émouvoir, & sur-tout lorsqu'on parle à peu de personnes, la simplicité du style est très-convenable. C'est une verité qu'on a pû remarquer dans le chapitre précedent.

Demet. pag. 131. n. 231. Au reste, c'est à cette occasion que l'Auteur parle du Dialogue & du style Epistolaire, qui ont quelque rapport ensemble, & ne laissent pourtant pas d'être differens. Une Lettre est à la verité en quelque façon une partie du Dialogue; mais le Dialogue exprime des personnes qui se parlent sur le champ, au lieu qu'on a le tems de songer à ce qu'on écrit dans une Lettre. C'est pour cela qu'elle demande plus de liaison & plus de suite. Mais un caractere qui leur convient également, c'est l'expression des mœurs, parce que l'un & l'autre sont des peintures de l'ame. Les Lettres ont des matieres qui leur sont propres. Les questions Physiques, selon Démétrius, ne leur conviennent pas; le style en doit être simple & concis; il peut pourtant être enjoué & élegant: le rang & la dignité des personnes lui donnent quelquefois plus d'élevation: une longue Lettre ne differe d'un Livre que par l'adresse & par l'adieu, il faut donc que les Lettres soient courtes. L'homme du monde, au jugement de l'Auteur, qui s'entendît mieux en tout *Demet. pag. 137. n. 241.* sens à faire une Lettre, c'étoit Aristote. Ne seroit-ce pas pour cela qu'on a voulu dire qu'il étoit l'Auteur de la Lettre de Philippe de Macedoine aux Athéniens?

Ce qui fait le style fort, ce sont les périodes courtes & frequentes; car celles qui sont longues paroissent fardées & peu naturelles. Ce sont aussi quelquefois les expressions vives & coupées, serrées, remplies de beaucoup de sens; c'est un air sententieux, ou qui tient du commandement ou de la menace; ce sont des sens interrompus & des reticences; c'est la rudesse ou la cacophonie des phrases, les allusions ou les allégories, les prosopopées ou le dramatique, les prétéritions, le retranchement des liaisons, les répétitions de mots, les métaphores, les comparaisons, les images, les mots nouveaux que la passion fait inventer, les interrogations embarrassantes, les instances, & autres choses semblables.

Démétrius oppose au style fort une maniere de dire les choses qui n'a ni grace, ni agrément, soit dans la cadence & dans l'harmonie, soit dans les pensées & dans les expressions. Un écueil du style fort, c'est une maniere de s'exprimer trop libre ou trop rustique, laquelle est aussi dangereuse quelquefois, qu'elle est contraire aux bien-seances & au respect. L'Auteur montre par des exemples, comment s'exprime un homme d'esprit, soit pour ne blesser ni l'un ni l'autre, soit pour ne point s'attirer d'affaires; & c'est sur quoi il cite le fameux Démétrius de Phalére, & qu'il rapporte ce que dit cet Orateur pour marquer l'orgueil de Craterus.

Après l'idée que j'ai donnée de la doctrine de notre Auteur, je ne dois pas le priver de l'éloge que lui donne un celebre Academicien, je veux dire Monsieur Charpentier, dans son Traité de l'Excellence de la Langue Françoise. Car voulant poser des notions generales pour montrer la douceur & la perfection de notre langue, celui, dit-il, de qui nous tirerons ces notions, est un Auteur consommé dans ces matieres, & qui a écrit un Livre fameux, où il examine à fond ce qui regarde l'élocution... Il en fait dépendre la beauté ou de la signification des mots, ou de leur son; de la signification, à cause des images qu'ils nous présentent; de leur son, à cause des voyelles & des consonnes qui les composent. Et il ne faut point traiter de minuties, selon lui, les réflexions de ce grand Homme. Car ceux qui entendent l'Art de chanter, savent combien un repos presque imperceptible, un demi-soupir fait à propos, donne de grace au chant,

Pag. 399, 400. & 426.

Démétrius. chant, & que ce sont ordinairement des coups de Maître.

CICERON,

ET PREMIEREMENT

LES TROIS LIVRES DE L'ORATEUR.

Les trois Livres de l'Orateur. IL ne s'agit point encore de Ciceron consideré comme Orateur, mais comme un Maître qui nous a laissé des préceptes d'Eloquence, quoiqu'il soit Orateur en les donnant, autant qu'il l'est en traitant toute autre matiere. On a de lui sur celle-ci, ses deux livres *de l'Invention*, les *trois Livres de l'Orateur*, son *Dialogue sur les Orateurs illustres*, son Livre simplement intitulé *l'Orateur*; ses *Partitions oratoires*, *l'Orateur parfait*, & ses *Topiques*. Jugeons d'abord de ce grand Maître par les trois Livres de l'Orateur, puisque c'est proprement sa Rhétorique.

Il composa cet Ouvrage à la priere de son frere (1), qui vouloit avoir de lui quelque chose de plus parfait que les Livres de l'Invention. Ces Livres étoient le premier fruit de sa jeunesse, & c'est moins sa doctrine qu'ils contiennent, que celle qu'il avoit recueillie de ses Maîtres; au lieu que ceux dont nous parlons, sont le chef-d'œuvre d'un homme consommé & dans la connoissance de l'Art, & dans la profession d'Orateur.

Préf. de ses Réfl. sur l'Eloq. p. 3. Ainsi ce qu'avance le Pere Rapin n'est „ pas juste, lorsqu'il dit que Ciceron é„ tant jeune, avoit composé quelques „ Traitez de cet Art pour son usage, „ que son frere l'obligea de retoucher „ étant plus avancé en âge. Ce n'est pas retoucher un Ouvrage, que d'en faire un tout nouveau, qui differe absolument du premier, & est infiniment plus estimable soit pour le fond, soit pour la forme.

Les trois Livres de l'Orateur. Le merite du fond consiste, selon Ciceron même (2), en ce qu'il y suit partout la doctrine d'Aristote. Il y ajoûte néanmoins d'autres regles fort importantes, & qui ne sont pas communes. Le merite de la forme est en ce qu'il a traité son sujet de la maniere la plus belle & la plus éloquente que l'on pût concevoir, lui ôtant l'air de l'Ecole, & lui donnant celui d'une conversation noble, qui se passe entre des personnes également considerables & polies. On nous représente ces personnes comme d'avis contraires, afin de rendre le discours plus vif; & on nous les donne pour très-habiles (3), afin que nous ne soyions pas surpris de les voir expliquer avec tant d'ordre tous les mysteres de l'Eloquence.

Si la noblesse du tour tire l'Ouvrage du rang des Traitez didactiques, que feroient des gens du métier, elle rend aussi plus difficiles à bien prendre, les regles qu'il en faut recueillir; jusques-là, qu'il y a des gens qui, après la lecture de ces Livres, sont aussi incertains de ce que Ciceron a voulu établir, qu'ils le sont de la bonté d'une cause, après avoir entendu deux Avocats plaidans l'un contre l'autre.

Dissert. Orator. tom. 1. n. 9. 10. C'est le jugement que Paul Beni en a porté. Cet Auteur reconnoît qu'on peut tirer de grands avantages de la lecture de ces Livres: cependant il fait plus de cas de la Rhétorique d'Aristote; parce que l'Orateur Romain, dit-il, ne décide rien, & traite tout problématiquement, pour faire montre de son Eloquence. Il arrive de-là, poursuit-il, qu'il accable ses lecteurs par la multitude ou la varieté des choses, & qu'il les laisse absolument dans le doute de ce qu'il veut leur enseigner. Au reste Paul Beni ajoûte que *T. 1 p. 25.* Ciceron nous dédommage de cet inconvenient par la beauté de son éloquence, qui lui fait étendre, orner, enrichir ce qu'il a pris d'Aristote. Mais si les Livres de l'Orateur ne laissoient effectivement aucune verité dans l'esprit, il y a lieu

1 Vis enim, quoniam quædam pueris aut adolescentulis nobis ex Commentariolis nostris inchoata, atque rudia exciderunt, vix hac ætate digna, & hoc usu .. aliquid iisdem de rebus politius à nobis perfectiùsque proferri. *L. 1. de Orat. n. 5.*

2 Scripsi Aristoteleo more tres libros in Disputatione ac Dialogo de Oratore.... omnem antiquorum, & Aristoteleam, & Isocrateam rationem oratoriam complectuntur. *Epistol. l. 1. Epist. 9. ad Lentul. n. 6.*

Les trois Livres de l'Orateur. L. 1. de Orat. n. 51. lieu de douter qu'on dût faire si grand cas de tout ce qu'il y a d'éloquence, puisque Ciceron même nous dit dans ces Livres, qu'il n'y a rien de plus méprisable qu'un beau discours qui ne signifie rien.

Voss. de Nat. & const. Rhet. c. 13. p. 161. On peut dire que Vossius ne pense point autrement que le Critique dont je viens de parler. Car reconnoissant que Ciceron a fort perfectionné l'Art oratoire, il dit néanmoins que ce grand Homme étoit plus habile à pratiquer l'Art qu'à l'enseigner, ou pour mieux rendre son expression, qu'il étoit meilleur Orateur que bon Maître de Rhétorique.

Dans sa Rhetor. p. 14. C'est le sens d'une pensée de George de Trébizonde, laquelle est digne de remarque. Il dit qu'il ne faut pas tant juger des Harangues de Ciceron par ses préceptes, que de ses préceptes par ses Harangues; parce qu'il a composé ses Harangues avec soin, & ses préceptes en se divertissant. La pensée est plus brillante que vraye, étant certain que Ciceron a fort travaillé ses Livres de l'Orateur.

Préf. sur sa Rhet. Le Pere Soare Jesuite est plus dans le vrai. " Dans ces Livres de Ciceron, „ dit-il, il y a tant de travail, de dou„ ceur, d'élégance, de science & de pro„ fondeur, qu'on ne peut trouver même „ parmi les Grecs, ni plus de préceptes, „ ni des préceptes qui soient meilleurs. „ Mais ils sont écrits en Dialogue; „ Crassus & Antoine y font les princi„ paux rôlles, hommes distinguez par leur „ merite & par leur dignité, autant que „ par leur éloquence. Ils parlent à des „ gens instruits; ainsi ils passent légé„ rement sur des préceptes très-nécessai„ res aux jeunes éléves. Il y a des pré„ ceptes plus grands, à la verité, qu'ils „ traitent avec autant de profondeur que „ d'agrément; mais Crassus voulant for„ mer un Orateur parfait, Antoine pa„ roissant en vouloir former un autre „ qui n'ait rien d'extraordinaire, il y a „ dans leurs Dialogues, des contrarietez „ de sentimens. Cela donne beaucoup „ de plaisir, & est extrémement utile à „ ceux qui savent déja quelque chose; „ il n'en est pas de même des appren„ tifs, qui sentent la force de la dispu„ te, mais qui n'en voyent ni le fin, „ ni le résultat, ni le fruit, ni même l'en„ trée ou l'issue. *Les trois Livres de l'Orateur.*

La justesse de ce jugement se vérifie dès le premier Livre, qui n'est, à proprement parler, qu'une ample & magnifique définition de l'Orateur & de l'Éloquence. Ciceron commence par-là son Ouvrage, parce qu'il est à propos de fixer l'idée qu'il faut avoir de l'Orateur, avant que d'en prescrire les devoirs. Ce n'est pas sans contradiction qu'on la fixe. Crassus pousse la chose jusqu'à dire que les Orateurs sont les vrais hommes d'Etat, & qu'il n'y a rien sur quoi ils ne puissent dire merveille. Scévola soûtient que c'est plûtôt aux Philosophes à gouverner les peuples, puisqu'ils enseignent la Politique; que c'est à eux à parler de tout; qu'eux seuls s'occupent de l'étude de toutes choses; qu'ils sont seuls en possession de la Physique, & même de la Morale, dont la pratique donne cet air de probité si nécessaire au discours, & dont la connoissance donne seule la clef des cœurs. *L. 1. de Orat. n. 33. 34. Ibid. à n. 35. ad 45.*

Cette contrarieté d'avis fait naître une question: Qu'appelle-t-on un Orateur? De quelque maniere qu'on le définisse, Crassus prétend qu'il renferme dans son idée la connoissance de toutes choses; Gouvernement, Police, Religion, Coutume, Droit, Histoire, humeur des hommes, tout y entre. Un Philosophe, diton, traite de tout, il est vrai: mais s'il ne sait la Rhétorique, comment parlet-il, même de ce qu'il sait? & où oset-il se produire? On nie que les Philosophes soient seuls en possession de la Morale; (4) un Orateur en sait plus & en parle mieux que les Philosophes. On ne conteste point que les Phisosophes ne soient

3 Fuit uterque [Crassus & Antonius] cum studio, atque ingenio & doctrina præstans omnibus, tum in suo genere perfectus. *L. 3. de Orat. n. 16.*

4 Physica illa ipsa & Mathematica, quæ cæterarum artium propria posuisti, scientiæ sunt eorum qui illa profitentur; illustrare autem oratione si quis istas ipsas artes velit, ad Oratoris ei confugiendum est facultatem. *L. 1. de Orat. n. 61.*

Les trois Livres de l'Orateur.

soient seuls en possession de la Physique; si pourtant ils veulent la traiter avec ornement, ils ont besoin d'être Orateurs, comme l'Orateur a besoin de tout savoir. Quand on dit *tout*, on entend les choses qui entrent dans le commerce de la vie (1), & on n'y comprend point les Sciences abstraites, quoiqu'il soit vrai qu'elles font honneur, & qu'il faut les savoir pour en parler, non pas dans des discours oratoires, mais en d'autres occasions.

Ces connoissances de l'Orateur doivent être soûtenuës par un genie heureux, & par ces avantages du corps que la nature seule peut donner. Il y faut joindre le travail, l'ardeur, l'exercice, lequel consiste à écrire & à composer avec soin; à polir long-tems, & à perfectionner ce que l'on fait; à lire les bons Livres, de quelque espece qu'ils soient, Poëtes, Orateurs, Historiens; à cultiver la déclamation, la voix, la memoire; à se faire un fond d'agrément & de politesse; à se faire une habitude de railler finement & à propos, parce que, selon Crassus, l'Orateur doit être un homme qui excelle dans sa profession, qui plaise & se fasse aimer, qui rende la fausse sagesse & la fausse vertu ridicules, qui sache se faire respecter lui-même de ses ennemis, qui soit en état de confondre le crime, & de faire triompher l'innocence; un homme enfin qui serve de guide à tout un peuple, qui l'excite à la gloire, & qui soit capable ou d'émouvoir, ou de calmer les esprits, selon le besoin, pour parvenir à la persuasion. Voilà ce qui demande que l'Orateur soit rempli de grandes & belles connoissances, qu'il ait sur-tout la science du Droit, & une Morale qui soit d'usage; & c'est pour cela que Crassus (2) préfere le seul Livre des douze tables à tous les Livres des Philosophes. Que n'auroit-il pas dit des Livres saints, & quelle estime n'en auroit-il pas faite, s'il en avoit eu connoissance?

Les trois Livres de l'Orateur.

La difficulté étant de parvenir à ce haut point de perfection que l'on exige de l'Orateur, on prie Antoine, comme fort entendu, d'en expliquer les moyens; & lui pour se divertir, faisant usage de la merveilleuse facilité qu'il avoit acquise de traiter le *pour* & le *contre* (3), renverse tout le systême de Crassus, & réduit presque à rien les connoissances & les talens de l'Orateur. En se divertissant, il ne laisse pas de dire des choses importantes. Tel est le précepte sur l'Art d'exciter les passions, qu'avec raison il fait consister (4) *dans l'amplification ou l'exténuation des biens ou des maux de la vie.* Tel est cet autre, *Que l'Orateur ne doit point faire entrer les Sciences proprement dites dans ses discours.* Mais il traite avec tant de vrai-semblance son opinion contre Crassus, que ceux qui les ont entendus tous deux, ne savent à quoi s'en tenir (5). Leur incertitude dure jusqu'à la seconde conversation, qui se tient le lendemain, & qui fait la matiere du second Livre. Antoine alors découvrant son jeu, revient au sentiment qu'il s'étoit fait un plaisir de combattre; & cela montre aux moins clairs-voyans que c'est le seul qu'il faut tenir.

Biblioth. Pol. lit. hist. Philol. curios. p. 15. &c.

Un Auteur anonyme a observé que Ciceron en donnant à son Ouvrage la forme de Dialogue, a voulu imiter Platon, & l'on peut dire qu'il n'a pas moins bien réüssi que ce Philosophe. Junius remarque aussi que l'Orateur Romain en traitant sa matiere d'une maniere problématique, a voulu faire ce qu'Aristote avoit pratiqué avec tant de gloire, non pas dans sa Rhétorique, mais dans ses Ecoles. Ils ont estimé l'un & l'autre cette pratique fort utile, non pas pour la mettre en usage dans les affaires sérieuses, dans lesquelles il ne faut jamais soûtenir que ce qui est honnête; mais pour être plus en état de réfuter ceux qui prennent le mauvais parti. Et il faut avouer que dans la dispute, la contradiction

Method. Eloq. compar. c. 4.

1 Hic locus de vita & moribus totus est Oratori perdiscendus; extera si non didicerit, tamen poterit, si quando volet, ornare dicendo, cum erunt ad eum delata &c. *Ibid. n.* 69.

2 Fremant omnes licet, dicam quod sentio: Bibliothecas, me hercule, omnium Philosophorum unus mihi videtur duodecim tabularum libellus, si quis legum fontes, & capita viderit & auctoritatis pondere, & utilitatis ubertate superare. *L. 1. de Orat. n.* 195.

3 Mirifica ad refellendum consuetudine, quâ tibi, Antoni, nemo unquam præstitit. *L. 1. de Orat. n.* 263.

4 Orator autem omnia hæc, quæ putantur in communi

Les trois Livres de l'Orateur.

diction que souffre une verité, en la traitant problématiquement, ne sert pas peu à en montrer encore mieux la certitude, lorsqu'on se donne la peine de la démêler au travers de ce qui se dit pour & contre. Mais ce qui jette dans tout cela une merveilleuse grace, c'est le divertissement que se donne Antoine : ce divertissement convient à son caractere; parce qu'étant dans une haute réputation de grand Orateur, il affectoit de ne point passer pour savant. Il étoit donc à propos que dans la dispute dont est question, il soûtint qu'il ne falloit que du genie & de l'usage à l'Orateur. Mais le plaisir qu'il se procure, n'est pas pour lui seul; ceux qui l'écoutent en ont leur part, lorsqu'il vient à leur parler sans déguisement, & à leur apprendre que *son affectation étoit moins un effet de sa modestie*, quoiqu'il fût très-modeste, *que de sa politique*, & de la pensée qu'il avoit (6) qu'*on l'admireroit davantage & qu'on se défieroit moins de lui, si on ne prenoit son éloquence que pour une production de la nature.*

Ce qu'Antoine dit dans le second Livre, est donc serieux. Il y borne les matieres oratoires aux questions & aux faits. Les questions regardent la Morale, le Droit, ou la Politique. Les faits fournissent trois genres de cause, le Judiciaire, le Démonstratif, & le Déliberatif. Le Plaidoyer est, selon lui, le plus grand effort de l'esprit humain; parce que la Multitude qui écoute, l'Adversaire qui se défend, & le Juge qui doit prononcer, le rendent plus difficile. Quand on s'en tire bien, on est en état de se tirer de tout. Sur quoi il faut remarquer que Ciceron fait traiter par chaque Interlocuteur ce que cet Interlocuteur fait le mieux, & ce que Ciceron pense lui-même; l'Elocution par Crassus; la Raillerie par César; les Passions, l'Ordre & la Disposition par Antoine. C'est à ce dernier qu'il donne le soin de borner les matieres oratoires. Crassus sembloit n'y point reconnoître de bornes: mais son opinion paroissant telle, est toûjours combatuë par Antoine & par Scevola; celle d'Antoine est approuvée de tous, & de Crassus même, qui dans le fond ne pensoit point autrement. On ne peut donc douter que le sentiment d'Antoine sur cet article, ne soit celui de Ciceron.

Les trois Livres de l'Orateur.

C'est sur les matieres ainsi déterminées qu'il s'agit d'avoir les regles de l'Art. Le Pere Rapin dit * *que cet Orateur explique ici tout cet attirail de préceptes, dont retentissent les Ecoles des Rhéteurs, mais en les désapprouvant.* Et le Pere Soare, comme nous avons vû, trouve au contraire qu'*on y passe légerement sur les préceptes les plus necessaires à la jeunesse.* Ce Pere ne convient donc avec le Pere Rapin, ni de ce que fait Ciceron, ni de ce que Ciceron pense de ces préceptes, ni de ce qu'il en faut penser. La verité est que l'Orateur Romain n'en touche que quelques-uns, supposant qu'on est instruit de tous; & il ne les désapprouve point, quand on les prend bien, & qu'on n'en abuse pas. Mais les Personnages qu'il fait parler, en veulent encore d'autres.

* *Pr'f. de ses R fl sur l'Eloq. p. 5. Pr f. sur sa Rhet.*

Ils veulent qu'un homme qui sait, & qui a quelque usage, avec une heureuse disposition, se choisisse parmi les grands Orateurs, un bon modele (7), dont il prenne, non pas les défauts, mais l'esprit & les bonnes manieres. Ils veulent qu'il s'instruise à loisir & avec soin des affaires dont on le charge; qu'il se donne la peine d'écrire ses discours & de les polir; qu'il soit persuadé que le fort de l'Orateur consiste, non pas à trouver ce qu'il doit dire, mais à le tourner; & que la vraye maniere de le trouver, c'est de méditer son sujet, de voir de quoi il s'agit, ce qui en fait la difficulté, & par où l'on peut la résoudre; c'est enfin de se souvenir sur-tout qu'il y a beaucoup de faits & peu de questions; qu'on juge de ceux-

L. de Orat. 2. n. 162.

L. de Orat. 2. n. 101. 102. &c.

muni vitæ consuetudine, mala, & fugienda, multò majora, & acerbiora verbis facit... Neque vult ita sapiens inter stultos videri, &c *Ibid. n.* 221.

5 Sane dubitare visus est Sulpicius & Cotta, utrius oratio propius ad veritatem videretur accedere. *Ibid. n.* 263.

6 Antonius probabiliorem populo orationem fore censebat suam, si omnino didicisse numquam putaretur. *Cic. 2. de Orat. n. 4. vid. n.* 153. *ubi ipse de se Ant.*

7 Hoc sit primum in præceptis meis, ut demonstremus, quem imitetur, atque ita, ut, quæ maximè excellant in eo, quem imitabitur, ea diligentissimè persequatur. *L. 2. de Orat. n.* 90.

Les trois Livres de l'Orateur. ceux-là par celles-ci, dont il faut par consequent se bien instruire avant que de plaider.

Ibid. n. 152. Aux preuves, selon Ciceron, aussi-bien que selon Aristote, il faut joindre les *mœurs* & les *passions*, dont il se plaint que les autres Maîtres communement ne parlent point. Les mœurs sont l'idée que l'Orateur donne de lui-même & des autres : elle dépend de la conduite de la vie & du discours; la conduite de la vie ne regarde point la Rhétorique; le discours qui la regarde, marque divers caractéres, selon les paroles, les pensées, & les manieres que l'Orateur y met en usage. Tout cela, & ce qu'on dit sur les passions, revient à la doctrine d'Aristote, sinon que sur ces dernieres, l'Orateur Romain fait quelques réflexions qui lui sont propres. Elles consistent à dire qu'il faut être touché pour toucher les autres; ce qui est plus aisé dans les veritables causes, que dans les sujets inventez; qu'il faut voir si la matiere demande de grands mouvemens; qu'il ne faut point entrer brusquement dans les passions, ni en sortir à la hâte; qu'il faut se souvenir que les passions & les mœurs sont deux choses qui se mêlent, & participent l'une de l'autre, de telle sorte qu'il est quelquefois mal-aisé de les distinguer (t); qu'il faut que la douceur inspire quelque chose de son esprit à la force; & que la force anime aussi la douceur, pour la rendre capable de toucher; qu'il faut que l'aigreur soit temperée par des manieres honnêtes, & que la retenuë soit fortifiée par quelque fermeté: toutes choses importantes; mais qu'on apprend encore mieux par l'analyse des discours pathétiques, que par les préceptes.

(Ibid. n. 189. 190. 191. &c. — Ibid. n. 205.)

Tom. 2. n. 1330. p. 13. Ce sont apparemment ces réflexions qui ont fait dire à Paul Beni, assez peu favorable d'ailleurs à Ciceron, comme nous avons vû, „ qu'il est plus content „ de cet Orateur, que d'Aristote, tant „ sur les passions que sur les mœurs, „ prétendant que le Philosophe n'apprend „ point l'art d'exprimer celles-ci, & qu'a„ près tout ce qu'il a dit de celles-là, son „ Ouvrage est encore imparfait comme ce„ lui du Sculpteur dont parle Horace (2). Mais ce Critique n'avoit point assez examiné ni Ciceron, ni Aristote; & je suis de l'avis du Pere Rapin, qui trouve à la verité que *Ciceron est admirable sur les mœurs, & qu'il traite les passions d'un air dont elles n'ont jamais été traitées par aucun Auteur*, mais ne laisse pas de rendre justice à Aristote, & de dire que l'Orateur Romain dans sa doctrine sur ces deux articles, suit toujours les principes de ce Philosophe; & même qu'à bien suivre Ciceron dans le dessein de ses trois Livres de l'Orateur, on y remarque les traces d'Aristote dans les trois Livres de sa Rhétorique.

(Les trois Livres de l'Orateur. — Préf. de ses Réf. sur l'Eloq. p. 5. & 7.)

Ces dernieres paroles du Pere Rapin sont formellement contre ceux qui croyent qu'il n'y a point d'ordre dans ces excellens Dialogues. Mais ce Pere s'explique sur cela encore plus clairement. " Je ne „ suis pas, dit-il, de l'avis d'Angele Po„ litien, qui dans sa Préface sur Quin„ tilien, trouve à redire aux Traitez que „ Ciceron a écrits sur l'Eloquence, com„ me peu exacts & sans ordre: car il y „ a un ordre, qui n'est caché que pour „ les rendre plus beaux & plus agréa„ bles. (Ibid. p. 7.)

En cet endroit le Pere Rapin a raison, & dans le fait, & dans le principe. L'irrégularité de Ciceron n'est qu'apparente, & cet air aisé fait l'agrément du Dialogue. Mais quatre pages auparavant, ce même Pere parle comme Politien. " Il dit que Ciceron dans les „ Traitez qu'il nous a laissez, n'est pas „ tout à fait si méthodique qu'Aristote, „ qu'il est plus poli & plus élégant, ca„ ractére essentiel dont il ne se défait „ jamais; mais que, tout solide qu'il est, „ *il n'est pas toujours le plus régulier du* „ *monde*, parce qu'il pense plus à plaire „ qu'à instruire. (Ibid. p. 3.)

La contradiction de ces deux endroits n'est-elle qu'apparente, non plus que l'irrégularité de Ciceron? Si elle est réelle, elle est d'autant plus surprenante, que ce Pere,

t Sed est quædam in his duobus generibus, quorum alterum lene, alterum vehemens esse volumus, difficilis ad distinguendum similitudo. Nam ex illa lenitate.... ad hanc vim... influat oportet aliquid,

Les trois Livres de l'Orateur.

re, après avoir dit que Ciceron n'est pas le plus régulier du monde, ajoûte tout de suite dans la même page : " ce n'est „ pas qu'en le méditant, on ne trouve „ en tout ce qu'il dit *un ordre caché* „ qu'il suit assez fidelement, mais il ne „ fait pas sentir *cet ordre* à tout le mon- „ de. Ce sont des regles qui ne sont „ que pour les Savans, & qu'il ne déve- „ loppe que pour ôter aux leçons qu'il „ donne la confusion ou la sécheresse à „ laquelle on s'expose, quand on entre- „ prend d'établir des principes, & de „ mettre en art les choses qui n'y ont „ pas encore été réduites. Ce qu'il fait „ *avec tant d'ordre*, avec tant de graces, „ que l'on peut dire qu'il n'y a point „ d'Auteur d'où l'on puisse tirer tant de „ fruit, tant de politesse, tant d'éloquen- „ ce, tant de solidité, tant de bon sens „ que de Ciceron ". Dit-on d'un homme à qui on donne ces éloges, *qu'il n'est pas le plus régulier du monde*?

Comme cet Orateur garde un ordre, il parle de celui qu'il faut garder dans le discours ; c'est-là qu'à-propos de la Réfutation, il traite de la Raillerie, laquelle y a tant de force. Il remarque que sur cet article on ne peut rien tirer de la Physique, qui ne soit ou inintelligible, ou inutile; & même qu'on ne peut guéres donner des regles de la raillerie. On peut bien dire que le Plaisant est de deux sortes; l'un qui regne dans tout le discours ; l'autre qui consiste en bons mots, & sur-tout dans la repartie; qu'on ne raille point sur un grand malheur, ni sur des crimes atroces ; qu'il ne faut point en raillant faire le bouffon ; qu'il faut garder les bienséances: mais tout cela ne donne point l'invention de la raillerie, ni la vivacité d'esprit qu'il y faut.

à n. 216. ad 290.)

Ciceron fait dire à César, que tout oblige l'Orateur à employer la raillerie, l'agrément, la force, le brillant, qu'elle donne à un discours; il lui fait dire encore qu'un homme agréable est un homme de tous les tems, l'art de plaire pouvant toujours être mis en pratique. Il fait ajouter par Antoine, que désormais il ne craindra plus de railler, puisque les Fabrices, les Scipions, les Maximes & les Catons l'ont fait. Il semble que Ciceron songeoit en cela à justifier lui-même ses railleries sous le nom de César & d'Antoine.

L. 2. de Orat. n. 290.

Quoiqu'il en soit, une chose fait voir qu'il n'écrivoit point pour des enfans ; c'est qu'il suppose un Orateur, lequel parfaitement instruit de sa cause, en voit le fort & le foible. En cet état, il lui donne deux avis; l'un est de s'attacher à ce qu'il y a d'avantageux dans son sujet, en évitant comme un écueil ce qu'il y a de mauvais; l'autre est de ne rien dire qui nuise à la cause. Tout le monde semble être assez habile pour suivre ces deux avis, & peu de gens en sont capables. Pour faire usage du premier, il faut imiter ceux qui se battent en retraite ; ils font entendre par leur contenance, non pas qu'ils fuyent l'ennemi, mais qu'ils prennent leurs avantages. Pour faire usage du second, il y a bien des tentations à vaincre. Il faut vaincre l'envie de parler, celle de tout dire, celle de plaire à sa partie, qui ne veut point qu'on épargne l'adversaire, sans prendre garde si cet adversaire n'est point cher au Public, & si ce qu'on dit pour le chagriner, n'indisposera pas les Juges. Il faut que l'Avocat soit insensible aux injures qu'on lui dit à lui-même, autrement prenant le change, il oublie sa cause, & court après des choses qui y sont étrangeres.

De Orat. l. 2. n. 294. & 295.

La nature de ces avis a fait dire à Jules qu'il faut lire les Dialogues de „ l'Orateur, parce qu'ils ne contiennent „ pas seulement des préceptes ordinaires „ qu'on donne à ceux qui commencent, „ mais des regles plus recherchées, & „ qui sont d'usage à ceux qui fré- „ quentent actuellement le Barreau; qu'on „ y explique tous les mysteres de l'Elo- „ quence, & qu'on les y explique avec „ tout l'agrément & toute la bienséance „ imaginable ". Ciceron garde ce caractere non-seulement dans ce qu'il dit sur le genre judiciaire, mais encore sur le genre déliberatif & sur le Panégyrique,

Meth. éloq. compar. c. 4.

aliquid, & ex hac vi nonnunquam animi aliquid infundendum est illi lenitati. *L. 2. de Orat. n. 212.*

a Infelix operis summâ, quia ponere totum nesciet. *Horat. Ep. ad Pis. v. 54.*

Les trois Livres de l'Orateur.

que. Il nous avertit que le déliberatif demande moins de pompe & moins de bruit devant un petit nombre de personnes graves, mais que devant un grand peuple, tout y a lieu, comme dans le Plaidoyer. Le Panégyrique se traite ou par occasion seulement dans un discours d'usage, ou de dessein formé dans des discours d'apparat. Ces derniers étoient plus communs parmi les Grecs que parmi les Romains. Ils le sont assez parmi nous. Il y faut du grand, du nouveau, du rare; & pour y réussir, l'Orateur doit bien connoître les vertus. Il doit bien entendre aussi l'art de polir & d'orner ce qu'il a à dire. C'est la matiere du troisiéme Livre de Ciceron. Crassus y explique toute la force & toutes les finesses de l'Elocution. De sorte qu'il est vrai de dire avec un Auteur anonyme, que Ciceron donne ici toute la Rhétorique en trois Dialogues. Et comme c'est dans l'Elocution principalement que se fait connoître l'Orateur, on peut juger avec quel succès Ciceron traite encore cette partie; puisque ce grand Homme, selon Cassiodore, est *la lumiere de l'Eloquence Latine*, & que selon Jules-Cesar, *il en est le pere*. Et c'est où se vérifie particulierement cette pensée du Pere Rapin, que la destinée de l'Eloquence a été heureuse, en ce que celui qui l'aporte au plus haut degré de sa perfection, a bien voulu l'enseigner.

Bibliog. polit. hist. philol. curios. p. 35. & 36.

Rhet. Latin. in Cassiod. p. 339.

Préf. de ses R. fl. sur l'Eloq. p. 3.

En effet, à bien prendre le sens de Crassus (1), le premier ornement du discours vient de la dignité du sujet, parce que l'éclat qui en sort, rejaillit en quelque sorte sur les paroles. Il vient aussi, ce qui est presque la même chose, de la solidité & de la richesse des pensées. Et voila ce qui est le fruit, non pas des regles de l'Art, mais d'un heureux genie, & d'une grande connoissance de la Morale, laquelle nous met en état de garder exactement les bienséances, de fournir de grands principes ou de grandes veritez, & de répandre dans le discours cette dignité, cette noblesse, cet air d'habileté, de vertu, de politesse, qui en fait la plus solide beauté.

Les trois Livres de l'Orateur. *Ibid. n. 147. 148. 149. &c.*

Cela n'empêche pas que Crassus ne reconnoisse aussi une beauté dans la diction, lorsqu'un Orateur parle correctement sa langue, & lorsqu'il se trouve une certaine noblesse ou dans les mots pris séparément, ou dans l'assemblage qu'on en fait, ou dans *le compartiment*, s'il est permis de parler ainsi, que les phrases font entre elles, par le rapport qu'elles ont les unes avec les autres. Enfin lorsqu'il y a un certain air dans les pensées, lequel vient du tour qu'on leur donne, ou une certaine grace dans les mots, laquelle est un effet de leur répétition ou de leur ressemblance.

Après Aristote, qui n'a point parlé des figures, personne n'en a moins parlé que Crassus. Il en désigne les principales, sans en dire les noms, & sans en donner ni des définitions, ni des exemples. Ce qui l'oblige, à ce qu'il dit, d'en user ainsi, c'est qu'il parle devant des gens qui sont instruits, & que d'ailleurs le tems le presse. D'habiles gens sont persuadez que ce qu'il en dit doit suffire. C'est la plus basse partie de la Rhétorique, selon Monsieur Nicole, outre que les noms & les définitions sur cet article, ne font qu'embarrasser la matiere.

L. 3. de Orat. à n. 200. ad 208.

L. 3. de Orat. n. 208. 209.

Art de penser. p. 356. de la 8 edition.

Crassus s'étend davantage tant sur le choix que sur l'arrangement des mots. Ce qu'il dit sur l'un & sur l'autre est fort bean; mais tout y revient à la doctrine des anciens Auteurs Grecs. J'observerai donc seulement que cet Orateur avoue deux choses; l'une, que le satirique Lucile l'avoit un peu raillé dans ses vers sur le soin d'arrondir ses périodes, & de les rendre semblables à des Ouvrages de marquetterie; l'autre, que l'explication de ces préceptes paroît d'abord avoir quelque chose de puéril: il ajoûte qu'on ne les donnoit point dans les Rhétoriques ordinaires, mais qu'Aristote les avoit donnez, & qu'il les croit même très-importans. Sur quoi tous ceux à qui il parle l'applaudissent, particulierement Antoine, par ce principe, que *rien ne distingue plus, en fait d'Eloquence, l'ignorant*

L. 3. de Orat. n. 171.

Ibid. 171.

Ibid. n. 188. 189.

1 Ornatissimæ sunt orationes eæ quæ .... à privatâ singularique controversiâ se ad universi generis vim explicandam conferunt..... Quare non est paucorum libellorum hoc munus... sed onerandum complendumque pectus maximarum rerum & plurimarum suavitate, copia... &, si est honestas, in rebus

Les trois Livres de l'Orateur. Ibid. 175. *gnorant Orateur de l'habile homme*, *qu'un juste arrangement des termes*, pourvû néanmoins que le fond en soit bon.

Entre cette espece d'ornemens qui ne consiste que dans l'Elocution, & l'autre qui consiste dans les choses, Crassus met

Ibid. n. 98. cette difference, que le solide de la derniere espece doit se trouver par-tout; au lieu que les mots lumineux, pour ainsi dire, le brillant des pensées, l'éclat de l'expression, doivent être distribuez avec prudence, & placez avec ménagement, ou comme des lumieres, ou comme des pierreries.

La raison est qu'il faut un style qui plaise, & il ne manqueroit pas de lasser, si des beautez aussi sensibles étoient trop

Ibid. n. 100. fréquentes. En toutes choses ce qui flatte le plus, rebute bien vîte, si l'on n'en interrompt l'usage. Ce qui est encore plus vrai en fait de discours, qu'en fait de musique ou de ragoûts, parce que ce ne sont pas seulement les oreilles qui s'offensent de la continuité, c'est l'esprit même qui s'en offense, jusques-là que les applaudissemens que nous attire la beauté des pensées, ne doivent venir que par intervalles, & que l'admiration la plus solide doit être mieux goûtée. C'est ce qui fait que dans l'action pareillement tout ne doit pas être d'une égale force.

On peut ici assûrer que Crassus n'auroit pas chassé de Rome, comme il fit étant Censeur, les Rhéteurs de son tems, s'ils n'avoient donné que des regles de

L. 3. de Orat. n. 94. ce caractere. Mais il les chassa, comme il le dit lui-même, parce qu'ils n'inspiroient que l'impudence à leurs éléves.

Il me reste deux choses à observer dans la doctrine de ce grand Homme. La premiere est que l'Orateur, selon lui, ne doit pas mettre autant de tems à s'instruire des Sciences qui lui sont necessaires, que ceux qui en font profession (2). Ceux-ci peuvent toujours y raffiner, parceque leur métier est d'étudier. L'Orateur est fait pour l'action, & il ne doit prendre des Sciences que ce qu'il lui en faut pour l'usage, ce qui est toujours facile à quiconque sait étudier & se fait conduire par de bons Maîtres. La seconde est que sans avoir étudié les Sciences, un Orateur qui a de l'esprit & un peu d'exercice, est en état mieux que les Philosophes, de renverser ou d'établir ce qu'elles enseignent; & que c'est par-là que Crassus lui-même est capable, à ce qu'il dit, de les battre tous en ruïne quand il voudra, par les seuls avantages que la nature lui a donnez, ou qu'il a reçûs de l'usage & de l'éducation; parce qu'il n'en est pas de la Morale, selon lui, comme de la Géometrie, un homme pouvant parler de la premiere, & non de la seconde, sans l'avoir apprise. S'il paroît que c'est-là porter un peu loin la force du genie, il faut remarquer qu'il le suppose *aidé de l'éducation & de l'usage*, qui en apprennent beaucoup en fait de Morale. L. 3. de Orat. n. 78. 79.

J'ajoûte à ces réflexions, que de toutes les differentes Sectes de Philosophes dont il fait une assez longue énumeration, il n'y a, selon lui, que celles de Carneades & d'Aristote qui conviennent à l'Eloquence, parce qu'ils n'ont que des notions accommodées au sens commun. L. 3. de Orat. a n. 62. ad 72.

Concluons avec Loüis Vivès qu'il est inutile de dire les avantages qu'on peut tirer de ces Livres de Ciceron, parce qu'en un mot il est plus qu'un autre le pere de l'Eloquence. Mais ne disons pas avec le même Critique, un peu sujet à se contredire, que *nos Ancêtres*, c'est-à-dire les anciens Maîtres, *n'ont donné leurs préceptes qu'avec beaucoup de confusion* (3). Il comprend Hermogéne & Quintilien avec Ciceron dans sa Censure. Elle ne convient à aucun des trois; & à ce que j'ai dit du dernier, on peut ajoûter cette considération, qu'il ne fait parler Crassus dans son troisiéme Dialogue, qu'après l'avoir représenté pensant (4) profondément à ce qu'il devoit dire De Trad. Discipl. p. 482. Ibid quelques pag. après.

rebus ipsis, existit ex rei natura splendor quidam in verbis. *L. 3. de Orat. n. 120. 121. 125. &c. Item n. 96. 97. &c.*

2 Omnes enim artes aliter ab iis tractantur, qui eas ad usum transferunt: aliter ab iis, qui ipsarum artium tractatu delectati, nihil in vita sunt aliud acturi. *L. 3. de Orat. n. 86.*

3 Confusè & perturbatè.

4 Hoc à se Cotta animadversum esse dicebat, omne illud tempus meridianum Crassum in acerrima, atque attentissima cogitatione posuisse, &c. *L. 3. de Orat. n. 17.*

Les trois Livres de l'Orateur.

dire, sans doute, afin qu'il puisse avec plus de vrai-semblance dire tant de belles choses avec tant d'exactitude. Nous verrons au chapitre de Vivès, la vanité qui l'a fait parler de la sorte. Il vouloit passer pour le restaurateur de l'Art oratoire, comme si cet Art eût été perdu jusqu'à lui.

Le Brutus de Ciceron.

LE BRUTUS, OU LE DIALOGUE TOUCHANT LES ORATEURS ILLUSTRES.

Jug. des Sav. tom. 2. part. 1. pag. 75.

LE Brutus de Ciceron est, selon Monsieur Baillet, un des meilleurs Critiques qui nous restent sur les anciens Orateurs; & il ne traite pas seulement de la Critique des Orateurs, mais encore de l'Art de parler.

Préf. de ses Réfl. sur l'Eloq. p. 9.

De la maniere que le Pere Rapin a tourné le jugement qu'il a porté de cet Ouvrage, il n'en donne pas d'abord une idée si avantageuse. " Ce Pere dit qu'après avoir donné le plan des trois Livres de l'Orateur, il ne s'arrête pas à déchiffrer les autres Ouvrages de Ciceron sur la Rhétorique, celui que ce grand Maître a écrit à Brutus son ami & grand amateur de cet Art, n'étant, selon lui, qu'une liste des Orateurs Grecs & Latins, & une Histoire des tems où ils ont fleuri. Tout cela semble opposé au jugement de Monsieur Baillet: mais ce que ce Pere ajoûte s'y accorde, " Qu'on trouve dans cet Ouvrage une distinction des caracteres de ces Orateurs, laquelle est d'une grande instruction ". Il y a même quelque chose de plus juste dans cette derniere idée du Pere Rapin, que dans celle de Monsieur Baillet. Ce dernier paroît distinguer dans cet Ouvrage la critique de l'instruction; & le Pere Rapin marque nettement & avec raison, que l'instruction consiste dans la critique même.

Le Brutus de Ciceron.

On peut ajoûter que Ciceron se propose ici la même fin que dans le Livre simplement intitulé *l'Orateur*; c'est de montrer que *l'Eloquence est une chose très-difficile*: mais sa methode y est differente. Dans l'Orateur il développe toutes les parties qui composent l'Eloquence, pour en faire connoître la grandeur: dans le Brutus il fait un dénombrement de tous les Orateurs, pour montrer qu'à peine en trouve-t-on quelqu'un qui soit digne d'un si beau nom.

Manuc. in Ep. ad Attic. l. 2. Ep. 20.

De ces deux Ouvrages, celui-ci est le plus ancien. Ciceron le composa, selon Manuce, lorsque César étoit Consul pour la quatriéme fois avec Lépidus, qui ne l'étoit que pour la premiere: au lieu qu'il ne fit l'autre qu'après la bataille de Pharsale. Ainsi quand un Critique a dit que *Ciceron dans ses écrits sur la Rhétorique a gardé l'ordre naturel, qu'il a d'abord donné l'idée de l'Orateur, & montré ensuite qu'on ne le trouve nulle part*: c'est une chose qui demande explication. Car si ce Critique ne se trompe point, il ne faut pas par *l'idée de l'Orateur* entendre *l'Orateur* simplement dit, puisque c'est un Ouvrage posterieur au Brutus, mais les trois Dialogues de l'Orateur qui le précedent.

Aul. Anton. Parmyran. dans ses Sch. sur le Brut. Préf.

Idem ibid.

Au reste on a raison de dire que cet Ouvrage donne du jour aux autres, & qu'il contient toute la Rhétorique dans les exemples que l'on y cite. Mais ce n'est pas la seule utilité qu'on en retire. On y apprend à juger de ceux qui font profession d'Eloquence. On y apprend à estimer ou leurs beautez naturelles & sans fard, ou l'éclat & la magnificence de leurs expressions, ou l'élegance & la pureté de leur style, ou la politesse de leurs manieres, ou leurs bons mots & leurs railleries. On y voit leurs graces & leur modération, leur force, leur vehémence & leur gravité, leur facilité & leur abondance, leur fécondité dans l'invention. On y admire leur jugement dans les preuves, ou la nouveauté dans le tour, ou la peine qu'ils se donnent dans le choix & dans l'arrangement des mots, ou leur prestance dans l'action, ou les soins qu'ils prennent de s'y perfectionner, ou les raisons

Joan. Rivius Attendoriensis in castigat. in Brutum.

de

Le Brutus de Ciceron.

de leurs digressions, ou la noblesse de leurs mouvemens. Et comme en fait d'Eloquence, on ne s'instruit pas moins par la connoissance du mauvais, que par celle du bon, on voit aussi dans le même Ouvrage la sécheresse de quelques Orateurs & leur disette, leurs mauvais goûts, leurs singularitez, leurs folies, les infidelitez de leur memoire, leur pesanteur, leur paresse & leur negligence, leur mauvaise grace, leur enflure, leur peu de varieté, la bassesse de leurs expressions ou de leurs pensées; sans compter une infinité d'autres talens ou d'autres défauts que ceux dont je viens de parler, aussi differemment exprimez par Ciceron, qu'ils sont differens en eux-mêmes; ce qui rend la lecture de son Ouvrage infiniment agréable.

Il y a dans ce Livre deux parties bien distinctes. Dans l'une il parle des Orateurs Grecs; dans l'autre, qui est beaucoup plus longue, il parle des Romains. Il les louë tous, ou il les censure, selon qu'ils paroissent le meriter. Il assûre dans son (1) Orateur, qu'il a donné la préference à Démosthéne sur tous les autres, tant Grecs que Latins. A cela près, il reconnoît avoir donné beaucoup d'avantage à ces derniers, soit afin de les encourager, soit pour marquer combien il les aime. Il leur donne en effet tant d'avantage, qu'à la maniere dont il parle, on croit entrevoir qu'il donne la préference à ceux de son païs, comme entre ceux-ci, il y a lieu de croire qu'il se donne la préference à lui-même, quoiqu'il garde sur son sujet toute la modération imaginable. De sorte qu'il est difficile de rien trouver de plus délicat.

L'une & l'autre de ces deux parties vont à son but, qui est de montrer la difficulté de l'Art oratoire. Ainsi chez les Grecs tous les Arts se trouvent plus anciens, plûtôt cultivez, plûtôt perfectionnez que l'Eloquence. Et comme absolument parlant, ils n'ont point eu d'Orateurs avant Péticlès & Thucydide, ou du moins avant Solon & Pysistrate, aussi n'ont-ils rien vû de bien parfait avant Hypéride & Démosthéne, après lesquels l'Eloquence a commencé à dégénerer. Tant il est difficile, non-seulement d'y arriver, mais même de s'y maintenir! A l'égard des Romains, on ne voit point d'Orateur plus ancien chez eux que Caton le Censeur, comme on n'y eu trouve point de plus habile, selon Ciceron, que Crassus & Antoine, & avec eux Hortensius, qui pour n'être pas encore arrivez à la perfection, ne laissent pas d'être les premiers qui ont égalé les Grecs.

De clar. Orat. n. 9.

Du tems de Servius Tullius.

La maniere dont Ciceron commence par témoigner la douleur qu'il eut d'apprendre la mort d'Hortensius, feroit croire que ce fut là l'occasion de son Ouvrage, & néanmoins il ne le composa que beaucoup de tems après, sous le quatriéme Consulat de César, comme j'ai dit. Ce n'est point un Livre qu'*il ait écrit à Brutus son ami*; comme le dit le Pere Rapin. Il lui adressa l'autre, simplement intitulé *l'Orateur*. Pour celui-ci, il l'intitula *Brutus, ou des Orateurs illustres*, de la même maniere qu'il a intitulé un autre de ses Livres, *Lælius, ou de l'Amitié*; & un autre, *Caton, ou de la Vieillesse*. L'un de ces titres marque la matiere du Livre, & l'autre marque l'un des Personages qui y parlent. En quoi il a imité Platon, qui intitule ainsi ordinairement ses Ouvrages.

Préf. de ses Ref. sur l'Eloq. p. 7.

Selon Aul. Ant. Parmyran. supra.

Ce que Ciceron dit dans ce Livre touchant les Orateurs dont les écrits se sont perdus, n'entre point dans le dessein que j'ai de ne parler que de ceux dont nous avons les Ouvrages; & ce qu'il dit de ces derniers doit être réservé pour les articles où il sera question d'eux. Pour ce qui est des lumieres qu'il donne sur l'Art de persuader, je n'en dois rien dire qu'autant qu'il peut y avoir quelque chose de particulier. De sorte que je n'aurois ici que quatre choses à remarquer, si le Pere Rapin ne me donnoit lieu d'en remarquer encore une, que je mettrai avant les autres.

Ce

1 Ego idem, qui in illo sermone nostro, qui est expositus in Bruto, multum tribuerim Latinis, vel ut hortarer alios, vel quod amarem meos, recordor me longè omnibus unum anteferre Demosthenem. *Cic. in Orat. n. 23.*

Le Brutus de Ciceron.

Réf. sur l'Eloq. du Bar. n. 8.

Ce Pere nous fait observer „ qu'il y „ a quelquefois dans l'Eloquence des „ coups extraordinaires de l'Art, qui surprennent & qui font des effets imprévûs. Il croit en trouver un exemple dans le Livre dont est question. Comme est celui, dit-il, que „ Ciceron louë si fort d'un certain Canus Rufius, qui étant accusé avec assez de véhemence par Sisenna, s'écria „ d'une voix fort animée & fort touchante à ses Juges: *Circumvenior, Judices, nisi subvenitis, &c.* (c'est-à-dire, „ *je suis pris dans un piége, Messieurs, si vous ne me secourez*) Cet aveu, poursuit le Pere Rapin, de la crainte qu'il „ avoit d'être surpris, & la protection „ qu'il demanda à ses Juges, les toucha „ si fort, qu'ils lui devinrent favorables. C'est ainsi que ce Pere raconte le fait; voici comme Ciceron le rapporte.

De clar. Orat. n. 260.

Rufius étoit un accusateur de profession, & il accusoit un jour un homme nommé Chritilius, qui prit Sisenna pour son Avocat. Sisenna se servoit volontiers de mots extraordinaires & inusitez: il en employa un dans cette occasion, pour signifier des *accusations frivoles*, & dit que c'étoient *sputatilica quædam crimina*; l'Accusateur releve le mot barbare *sputatilica*, & s'écriant, *On me tend des piéges, Messieurs, si vous ne me secourez:* il partage ce mot extraordinaire en deux (1), & dit qu'il sait bien ce que c'est que *sputa*, parce que c'étoit un mot d'usage; mais pour *tilica*, qu'il ignore ce que c'est. Tout le monde s'éclata de rire, & Sisenna ne se corrigea point de sa mauvaise habitude.

Ainsi le Pere Rapin nous donne en cette occasion *l'Accusateur* pour *l'Accusé*; il nous donne *l'Avocat de l'Accusé* pour *l'Accusateur*. La chose consiste dans un mot inusité qui fut relevé à propos, & il la fait consister dans une plainte *fort touchante*. Il fait d'une crainte ironique, une crainte serieuse; d'un éclat de rire, un mouvement de pitié; & d'une petite plaisanterie, *un coup extraordinaire d'Eloquence, un coup d'une grande pénétration où peu d'Orateurs réüssissent.* Que dire sur cela de ce Pere? A peu près ce que Quintilien a dit (2) de Seneque: *Il seroit à souhaiter qu'avec son genie & ses talens, il eût eu plus d'exactitude.* Je viens à mes quatre remarques.

De clar. Orat. n. 85. & 86.

La premiere regarde la franchise de Lélius, qui persuadé de la bonté d'une cause dont il s'étoit chargé, & ayant reconnu après l'avoir plaidée deux fois, qu'il n'avoit pas le talent de remuer les cœurs, comme le sujet le demandoit, de sorte que toutes les deux fois on avoit interloqué, avoüa de bonne foi son foible à ses Clients, & leur conseilla de donner cette cause à un Avocat plus fort que lui, qu'il leur indiqua. C'étoit Carbon, lequel, après quelque difficulté qu'il fit d'abord de s'en charger, la prit, la plaida de la maniere qu'il falloit, & la gagna. Preuve assez belle & de la bonne-foi que Ciceron dit avoir été très-commune en ces tems-là, & de la necessité des mouvemens dans certains sujets. Ajoûtons que cette conduite de Lélius est l'execution ou la pratique du précepte, " *Nosce teipsum, Connoissez-vous vous-„ mêmes.* Il faut toujours, dit Juvenal, „ l'avoir devant les yeux, soit que vous „ songiez à vous marier, soit que vous „ aspiriez à remplir une place dans le Se-„ nat. Prétendez-vous plaider une gran-„ de cause, difficile, épineuse? consul-„ tez-vous vous-même, examinez si vous „ avez assez d'éloquence & assez de for-„ ce.

De clar. Orat. n. 91. 92. 93.

La seconde chose que je remarque, est la raison pourquoi tels Orateurs qui parlent parfaitement bien, n'écrivent pas de même, ou bien n'écrivent rien du tout, pas même pour leur usage, loin de vouloir le faire pour donner quelque chose au Public. A l'égard de ceux qui n'écrivent rien, Ciceron croit que c'est *paresse*, ou *présomption*, ou *indifférence.* C'est *indifférence*, s'ils ne se mettent pas en peine d'acquérir de la gloire; c'est *présomption*, s'ils croyent que leur réputation

1 Sputatilica! Sisenna, quid est hoc? Sputa quid sit scio; tilica nescio. *Ibid. n. 260.*

2 Velles eum dixisse suo ingenio, alieno judicio. *Quintil. l. 10.*

Le Brutus de Ciceron. raison est assez grande, & qu'elle peut subsister sans cela ; c'est *paresse*, s'ils fuyent le travail. Quoique ce puisse être, ils se privent du moyen le plus propre de se perfectionner, qui est d'écrire & de limer à loisir ce que l'on fait. Pour ce qui est de ceux qui parlent mieux qu'ils n'écrivent, c'est le feu seul & la seule vivacité, sans art & sans regles, qui leur font dire merveille dans l'occasion; mais comme ce feu s'éteint, & que la vivacité se rallentit, quand ils viennent à prendre la plume de sang froid, ils n'ont plus ni force ni vigueur, comme les voiles quand le vent cesse. Ce qui n'arrive point à ceux qui n'écrivent pas seulement de genie, mais qui savent suivre les regles; parce que les principes ne leur manquent pas au besoin, comme le feu de l'imagination.

De clar. Orat. à n. 183. ad n. 201. Ma troisiéme observation tombe sur une question que Ciceron traite avec soin dans cet Ouvrage. Il examine si un Orateur qui a l'approbation du peuple, peut n'avoir pas l'approbation des Savans, c'est-à-dire des Connoisseurs en fait d'Eloquence; & il décide que non. Sa raison est qu'il ne peut avoir celle du peuple, qu'en remplissant les devoirs de sa profession, qui sont de plaire, d'instruire, de toucher. Ce qui étant une fois supposé, que pourroient dire les Connoisseurs? C'est à quoi on peut rapporter le sort de la fameuse Tragédie de Corneille:

M. Despr. Sat. à son Esprit.

En vain contre le Cid un Ministre se ligue.
Tout Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue ;
L'Académie en corps a beau le censurer,
Le Public révolté s'obstine à l'admirer.

Ce n'est pas que les Connoisseurs n'ayent de grands avantages. Ils voyent le bon & le mauvais ; le peuple ne fait que le sentir. Ils peuvent dire la raison pourquoi une chose est bonne ou mauvaise; le peuple ne le pourra pas. Il y a plus. Le peuple prendra pour un parfait Orateur un Orateur mediocre, tant qu'il n'entendra rien de meilleur, & entre plusieurs bons Orateurs, il ne pourra décider quel est le plus parfait; les Connoisseurs le décideront, & rendront raison de leur décision. Ils distingueront aussi un Orateur mediocre, sans avoir besoin d'en entendre un plus habile. Enfin ils ont cet avantage, que quand même ils seroient sourds, ou autrement hors d'état d'entendre un homme, ils jugeront à l'air & à la maniere dont on l'écoute, s'il est, ou s'il n'est pas Orateur. Mais avec tous ces avantages, l'Orateur qui plait au peuple, ne sauroit déplaire aux Connoisseurs. En sorte qu'il y a cette difference entre une Dissertation semblable à celle que je rapporte, & un Discours oratoire, que dans celle-là il faut chercher le goût des Savans, & dans celui-ci le goût du peuple. On peut assûrer que c'est la raison pour laquelle, selon Ciceron, (3) on ne voyoit point d'Orateurs ni parmi les Stoïciens, ni parmi les Epicuriens. Quelque polis que fussent leurs discours, ils n'étoient point populaires. Ce qui fait voir que quand Ciceron recommande l'étude de la Philosophie, il faut savoir de laquelle. Et il ne sert de rien de dire, *N'est-ce pas la Morale & la Dialectique qu'il recommande?* Il y a Morale & Morale, comme il y a Logique & Logique. L'une est d'usage, & à la portée du sens commun; l'autre veut raffiner, & n'est que de spéculation. Il est aisé de décider laquelle des deux est convenable à l'Orateur.

De clar. Orat. ad finem. Enfin je remarque deux comparaisons toutes remplies d'excellentes choses pour un homme qui souhaite devenir Orateur. L'une est entre l'éloquence de Crassus & l'éloquence d'Antoine : l'autre entre la conduite de Ciceron & celle d'Hortensius dans l'exercice de l'Art oratoire; conduite très-differente, qui fit tomber le dernier, & éleva le premier à ce haut point de gloire où il parvint. Cette quatriéme observation semble sortir des bornes

3 Ea Philosophia quæ suscepit patrocinium voluptatis, etsi cui vera videatur, procul abest tamen ab eo viro, quem quærimus... sed est in Stoïcis, quod ab hoc quem instruimus, Oratore valde abhorreat. *L. 3. de Orat. n. 64. 65.*

Le Brutus de Ciceron.

nes que je me suis prescrites ; mais on verra que j'ai eu de bonnes raisons pour passer ici par-dessus.

L'éloquence d'Antoine étoit plus propre pour le Barreau que pour la Tribune aux harangues, & c'étoit un effet de sa précision. Au reste, il n'échappoit rien à cet Orateur de ce qui pouvoit se dire sur un sujet ; il n'y avoit point de General d'armée qui sût mieux placer ses troupes, qu'Antoine savoit placer chaque chose ou chaque terme dans un discours. Tout y étoit en son lieu, & où il pouvoit faire plus d'effet. Etoit-il question d'apprendre ce qu'il avoit écrit, il n'y eut jamais une memoire plus heureuse ; & il le débitoit de telle sorte, qu'il n'y paroissoit point de préparation. Il étoit pourtant toujours si bien préparé, que très-souvent ses Juges ne le furent pas assez à être sur leurs gardes. Son style n'étoit ni bien correct, ni bien élegant, & néanmoins il choisissoit ses mots avec soin : mais il visoit moins à donner de la grace à son discours, qu'à lui donner de l'énergie. Comme il donnoit du tour à ses paroles, il en donnoit aussi à ses pensées, & c'étoient des figures d'une très-grande beauté. Il avoit l'action excellente. Son geste exprimoit, non pas chaque mot, mais sa pensée. Sa contenance & tous ses mouvemens y répondoient. Il avoit une voix ferme, sur un certain ton dominant, un peu rauque ; mais ce qui étoit un défaut en soi-même, il l'avoit sû tourner à bien. Cela rendoit sa prononciation plus pathétique, plus propre à toucher, plus persuasive. Enfin on vit en lui ce qu'on avoit dit de Démosthéne, que l'action fait tout dans l'Orateur ; que rien ne pénétre tant l'esprit, rien ne tourne plus puissamment la volonté, rien ne fait mieux paroître l'Orateur, tel qu'il veut paroître lui-même.

A l'égard de Crassus, les uns l'égaloient à Antoine, les autres le lui préferoient. Néanmoins dans cette difference de sentimens, tout le monde convenoit qu'ayant l'un ou l'autre pour Avocat, on n'avoit que faire de chercher mieux. Ciceron fait sentir qu'encore qu'il estimât beaucoup Antoine, il avoit pourtant de la prédilection pour Crassus. Ce qui est certain, c'est qu'il ne trouvoit rien de plus parfait parmi les Orateurs de sa connoissance. Crassus avoit de la force, il avoit de l'agrément & de la noblesse. Il étoit exact sans contrainte, correct sans scrupule, clair dans ses raisonnemens, fécond en preuves, riche en images. Il est vrai qu'Antoine s'entendoit mieux à établir les faits ; mais Crassus étoit beaucoup plus abondant dans les questions, merveilleux dans ses idées, rangé dans ses pensées, grand dans l'amplification. Il se préparoit avec soin : on l'attendoit avec empressement ; on l'écoutoit avec attention. Dès l'Exorde il répondoit à l'estime qu'on faisoit de lui. Il étoit assez tranquille dans son geste ; son ton de voix étoit ordinairement plein de douceur, agréable & serieux en même tems. Quelquefois aussi il étoit fort véhément, plein d'une juste indignation. Enfin, comme il avoit le talent d'être orné, aussi-bien que d'être concis, il étoit aussi propre pour le peuple que pour les Juges ; & néanmoins il auroit été plus parfait, s'il n'avoit eu l'ambition de paroître universel. Mais comme Scévola, au lieu de se borner à la profession de Jurisconsulte, avoit grande passion pour la plaidoirie, afin d'égaler Crassus ; cet Orateur de son côté, au lieu de se borner à l'Eloquence, voulut faire le Jurisconsulte, pour ne point ceder à Scévola ; ce qui les empêcha l'un & l'autre d'exceller chacun dans sa profession. Il faut (1) donc que chacun se mêle de ce qu'il fait. Disons en passant que Cotta (2) vouloit imiter Antoine ; mais qu'il n'en avoit point la force ; comme Sulpicius vouloit imiter Crassus, quoiqu'il n'en eût pas les agrémens. C'est une leçon, ainsi que l'exemple de Lélius, qui nous apprend à nous connoître.

Dans la seconde comparaison, laquelle est entre Ciceron & Hortensius ; le premier se représente lui-même dès sa premiere *Ibid. n. 306. &c.*

1 Quam quisque norit artem in hac se exerceat.

2 Crassum Sulpicius volebat imitari, Cotta malebat Antonium ; sed ab hoc vis aberat Antonii ; Crassi ab illo lepos. *De Clar. Orat. n. 203.*

Le Brutus de Ciceron.

premiere jeunesse comme brûlant du desir de devenir Orateur, & assidu à entendre ceux qui excelloient dans la profession. Il écrivoit, il lisoit, il méditoit tous les jours quelque chose d'utile à son dessein. Il s'attachoit à Scévola pour le Droit, à Philon d'Athénes pour la Philosophie, à Milon de Rhodes pour la connoissance & l'usage de l'Art oratoire, à Diodore de Sicile pour la Dialectique; de telle sorte qu'en étudiant la Rhétorique, il cultivoit toutes les belles connoissances qui pouvoient y avoir rapport, & il composoit en Grec ou en Latin, selon les Maîtres à qui il avoit à faire, pour profiter de leurs lumieres.

S'étant ainsi préparé long-tems, il parut au Barreau, non pour s'instruire, mais tout instruit. Il y plaida pour Roscius d'Amerie, & la maniere dont il s'en acquitta, fit juger qu'il n'y avoit point de grandes causes qu'il ne fût en état de plaider. Cependant comme il étoit de complexion foible, ses amis & les Medecins vouloient qu'il quittât la profession, & il parut résolu de mourir plûtôt que de renoncer à la gloire de l'Eloquence. Néanmoins pour changer de style & de manieres, il partit pour l'Asie. Il s'arrêta six mois à Athénes, s'appliquant avec une nouvelle ardeur à la Philosophie sous le Philosophe Antiochus; mais s'exerçant en même tems à l'Eloquence avec un Maître nommé Démétrius Syrus. Ensuite il parcourut toute l'Asie, & y vit tout ce qu'il y avoit de grands Orateurs, Menippe entre autres, qui étoit dans le goût des Attiques. De-là il vint à Rhodes, & acheva de s'y perfectionner par les avis de Molon. Enfin au bout de deux ans il revint à Rome, tout autre de corps & d'esprit qu'il n'en étoit parti. Il y fut élû Questeur, & envoyé en Sicile, où il ne cessa de travailler; de maniere qu'à son retour, ce qu'il avoit de talens parut en sa force dans la cause des Siciliens contre Verrès.

Hortensius étoit alors en possession du Barreau, & il y domina jusqu'au tems qu'il fut fait Consul. Parvenu à ce haut point d'honneur, il ne voyoit personne parmi ceux qui avoient passé par cette charge, en état de se comparer à lui pour l'Eloquence; & il ne s'imaginoit point qu'aucun de ceux qui étoient plus jeunes, fût capable de l'égaler. Ainsi voulant se reposer & jouir de ce qu'il avoit amassé, il se négligea si fort, qu'au bout de trois ans, les habiles s'apperçûrent qu'il étoit tombé, & dans la suite le peuple même s'en apperçut. Ce qui montre que l'Eloquence ne s'acquiert & ne se soûtient que par l'étude & le travail. Enfin quand Ciceron fut élû Consul, on avoit perdu l'idée d'Hortensius. Le bruit que fit ce nouvel Orateur le réveilla, & il revint sur les rangs, pour ne pas se laisser enlever le prix de l'Eloquence par un homme d'ailleurs aussi avancé que lui dans les Charges.

Le Brutus de Ciceron.

Ciceron de son côté ne s'étoit jamais relâché. Il n'oublioit, il ne négligeoit absolument rien de tout ce qui pouvoit être utile à son dessein. Sur-tout il composoit avec soin; il plaidoit avec assiduité, s'attirant l'admiration par le caractere de ses discours, lequel n'avoit rien de commun. Tout ce qu'il faisoit sembloit nouveau, parce que personne ne faisoit de même. De tous ceux qui parloient alors en public, aucun ne paroissoit avoir étudié ni les belles Lettres, qui sont la vraye source de l'Eloquence; ni la Philosophie, qui est la mere, pour ainsi dire, de tout bien; ni le Droit civil & public, qui néanmoins est si necessaire; ni l'Histoire, qui nous enrichit des exemples de l'antiquité. Aucun n'avoit cette force de raisonnement qui fait la base de l'Eloquence; aucun n'avoit ces adresses qui embarrassent un adversaire, & le démontent; aucun n'avoit le talent d'égayer & de divertir les Juges, ou de ramener les faits aux questions, ni de faire des digressions à propos, ni enfin d'exciter des mouvemens qui fussent convenables à la cause.

Ciceron n'en dit pas davantage; il ne dit point qu'il eût ce que les autres n'avoient pas, parce qu'il ne veut pas parler de lui-même; mais on l'entend, & l'on conçoit facilement qu'il avoit lû tous les Orateurs Grecs & Latins; l'on voit même par ses écrits, qu'il avoit toutes les rares qualitez qui manquoient aux autres. Il ne faut donc pas s'étonner si sa réputation alloit toujours en augmentant. Au lieu qu'outre la négligence d'Hortensius,

Le Brutus de Ciceron.

ſius, une autre choſe contribua encore à le faire moins eſtimer. C'eſt que le ſtyle qu'il avoit cultivé dans ſes premieres années, ne convenoit point à un âge plus avancé, & il le conſerva toujours. Il ne s'en défit jamais; c'étoit le ſtyle Aſiatique. On en diſtingue de deux ſortes; l'un eſt fleuri dans les penſées, l'autre eſt plus vif dans l'expreſſion; & ils marquent tous deux plus d'eſprit que de ſolidité. On l'admiroit dans la jeuneſſe d'Hortenſius. Dans ſa vieilleſſe on s'en mocquoit. Que dis-je? on s'indignoit même qu'un homme de ſon âge, un Conſulaire, donnât dans ces puerilitez. Ajoûtez que ſa négligence étoit cauſe que ſa diction n'étoit plus ſi travaillée. Tout cela le fit tomber, pour ſervir d'exemple à ceux qui veulent ſe ſoûtenir, & pour leur apprendre ce qu'ils doivent faire.

Ce détail m'a paru important, ſoit parce que la conduite de ces grands Hommes peut ſervir à regler la nôtre; ſoit parce qu'il étoit à propos que l'on connût un peu & les principaux Interlocuteurs des Dialogues dont j'ai ci-devant parlé, & le Prince des Orateurs qui a compoſé ces beaux Ouvrages, auſſi-bien que celui-ci, & trois ou quatre autres dont je vais parler.

L'ORATEUR
DE CICERON.

L'Orateur de Ciceron.

L'Orateur de Ciceron eſt ainſi nommé par excellence, parce que c'eſt l'idée de l'Orateur parfait, lequel, ſelon Ciceron même (1), n'eſt peut-être qu'un Orateur en idée: car ce n'eſt pas d'après quelque Orateur particulier qu'il ſe forme l'idée qu'il en donne: mais c'eſt d'après cette idée qu'il voudroit former un Orateur. De la même maniere que les Ouvrages dans tous les Arts (2, ſont d'après l'idée qu'en a l'Ouvrier, qui conçoit toujours, s'il eſt habile, un degré de perfection où rien ne manque, où l'on ne peut rien ajoûter, que rien de ce qui tombe ſous les ſens n'exprime, ni ne ſauroit parfaitement exprimer, & où pourtant un eſprit ſublime doit toujours tendre.

L'Orateur de Ciceron. 2

Dans une méthode ſi relevée, Ciceron marche ſur les traces de Platon (3), qui remontoit toujours aux idées comme aux principes intelligibles, éternels & immuables de toutes choſes. Sa raiſon eſt, que ce qu'il a d'Eloquence, il le doit aux Philoſophes, & non pas aux Rhétoriciens. Il entend par les Rhétoriciens, les Maîtres qui ne donnent que des préceptes, comme ſi tout en dépendoit; il entend par les Philoſophes, ceux qui ſur des matieres d'uſage, faiſoient faire à leurs diſciples des diſcours polis & étudiez: à quoi il ajoûte deux choſes (4); l'une, que Caton ne ſeroit jamais devenu Orateur parmi les Stoïciens, dont il avoit embraſſé la Secte, ſi après avoir cultivé avec eux la juſteſſe du raiſonnement, il n'avoit appris de la Rhétorique l'art de s'étendre ſur les matieres, & de les orner: l'autre eſt, (5) qu'encore qu'il faille à l'Orateur une Philoſophie d'uſage, où l'on joigne la beauté du diſcours à la beauté de la matiere, il y a pourtant un degré de perfection que cette Philoſophie même ne lui donne pas, & qu'on ne peut prendre que dans l'étude & l'exercice de l'Art oratoire. C'eſt ainſi que Ciceron s'explique dans ſon Livre des Orateurs illuſtres, qui eſt le Brutus que nous venons de voir. Revenons à l'idée qu'il

Ibid.

1 Non enim quæro Orator quis fuerit, ſed quid ſit illud, quo nihil poſſit eſſe præſtantius. *In Orat. n.* 7.

2 Ut in formis & figuris eſt aliquid perfectum & excellens, cujus ad excogitatam ſpeciem imitando referuntur ea quæ ſub oculos cadunt. *Ibid. n.* 9.

3 Has rerum formas appellat ideas ille non intelligendi ſolum, ſed etiam dicendi graviſſimus Auctor & Magiſter Plato. *Ibid. n.* 10.

4 Tuus avunculus (Cato) quemadmodum ſcis, habet à Stoïcis id quod ab illis petendum fuit. Sed dicere didicit à dicendi Magiſtris, eorumque more ſe exercuit. *Cic. de clar. Orat. n.* 119.

5 Ea ipſa Peripateticorum Academicorumque conſuetudo, cum ſuavitate dicendi & copia, talis eſt, ut nec perficere Oratorem poſſit ipſa per ſe ſe, nec ſine eâ Orator eſſe perfectus. *Cic. de clar. Orat. n.* 120.

6 Diſertos ſe vidiſſe multos, eloquentem adhuc neminem. *L. 1. de Orat. n.* 94. *& in Orat. n.* 18.

7 Inſidebat videlicet in ejus mente ſpecies eloquentiæ, quam cernebat animo, reipſâ non videbat. *Ibid.*

8 Oratorem meum tantopere à te probari, vehementer gaudeo. Mihi quidem ſic perſuadeo, me, quidquid

L'Orateur de Ciceron.

qu'il veut donner de l'Orateur.

C'est sur une pareille idée, qu'Antoine (6) avoit dit avant lui, *qu'il n'avoit point vû d'Orateurs*; c'est-à-dire, que sa délicatesse ou sa grande pénétration trouvoit dans tous les Orateurs quelque chose de défectueux (7), au lieu que son idée ne pouvoit rien souffrir que d'accompli. En effet, qu'on admire tant qu'on voudra ceux qui possedent un plus grand nombre des parties qui entrent dans l'Eloquence, il n'y a d'Orateur parfait que celui qui les a toutes. Afin qu'on ne s'y trompe pas, Ciceron veut les expliquer; & il le fait non-seulement avec beaucoup de soin, mais avec beaucoup de succès.

Veut-on savoir ce qu'il jugeoit lui-même de son Ouvrage? Il écrit dans une de ses Lettres, qu'il a mis dans ce Livre tout ce qu'il avoit d'esprit ou de jugement, tout ce qu'il savoit sur l'Eloquence. " (8) Je suis ravi, dit-il à son „ ami, que vous l'approuviez si fort. S'il „ est tel que vous dites, je dois avoir „ quelque merite. S'il ne l'est pas, je „ consens qu'on ne fasse pas plus de cas „ de mon goût, qu'on n'en fera de mon „ Ouvrage. Je souhaite que votre fils „ prenne plaisir à le lire; tout jeune „ qu'il est, cette lecture ne lui sera pas „ inutile.

Une autre de ses Lettres (9) nous apprend l'extrême tendresse qu'il avoit pour cet Ecrit. Il témoigne à son ami qu'il souhaite passionnément que cet Ouvrage soit de son goût; mais quand même cela ne seroit pas, comme il le craint, parce que son ami & lui ne convenoient pas tout à fait de principes, il le prie de lui donner du moins son suffrage par faveur.

L'Orateur de Ciceron.

Préf. de ses Réfl. sur l'Eloq. p. 7. 8.

C'est le Pere Rapin qui parle ainsi.

Si nous nous en tenons aux termes du Pere Rapin, ce Traité de Ciceron n'est qu'*une Dissertation sur la maniere la plus excellente de parler, dans le grand nombre d'Orateurs qui se sont signalez en tous les siécles; & quel est le genre d'Eloquence le plus parfait.* Ce Pere a voulu exprimer les termes dont Ciceron se sert deux fois pour désigner son Ouvrage; quoiqu'il dise ailleurs * formellement qu'il l'a intitulé *l'Orateur*. Mais il n'y a dans cet Ecrit aucun dénombrement d'Orateurs, & ce n'est point parmi les particuliers qu'il cherche la parfaite Eloquence, c'est en general en elle-même & dans son idée.

De optimo genere dicendi.

Ep. fam. l. 12. Ep. 17. & Ep. ad Attic. l. 15. Ep. 20.

** Epist fam. l. 16 Epist. 20. ad Treb.*

L'entreprise (10) étoit difficile, dans la varieté dont l'Eloquence est susceptible, & parmi tant de differens goûts qui partagent les hommes. Mais Brutus l'en avoit prié; Brutus son ami intime, qu'il avoit aimé dès son enfance, dont il estimoit également l'esprit & le cœur, & qui par l'un & par l'autre étoit infiniment estimable. On peut voir, dès l'entrée du Livre, l'éloge magnifique qu'il en fait. Pour ce qui est du succès de l'entreprise, l'homme du monde, à mon avis, qui a le mieux travaillé sur cet Ouvrage, & qui l'a le mieux entendu, puisqu'il l'entend comme s'il l'avoit fait, nous assûre (11) qu'en ce genre il n'y a rien de plus achevé. " C'est, dit-il, le „ chef-d'œuvre de son Auteur; c'est la „ Venus d'Apelle; c'est le Jupiter de „ Phidias ". Si on considere l'expression, tout y est traité d'une maniere grande, pompeuse, magnifique, ou, pour mieux dire, proportionnée à la noblesse & à la grandeur du sujet. " Si on y „ considere le fond des choses, l'Auteur, „ par l'assemblage de toutes les perfec- „ tions

Cic. in Orat. ad Brut. initio.

Ibid. n. 33.

quidquid habuerim Judicii de dicendo, in illum librum contulisse, qui si est talis, qualem tibi videri scribis, ego quoque aliquid sum; sin aliter, non recuso, quin quantum de illo libro, tantumdem de judicii mei fama detrahatur. Leptam nostrum cupio delectari jam talibus scriptis. &c. *Cic. Epist. l. 6. Epist. 18. ad Leptam.*

9 Scripsi de optimo genere dicendi: in quo sæpè suspicatus sum, te à judicio nostro, sic scilicet ut doctum hominem à non indocto paululum dissidere. Huic tu libro maximè velim ex animo: si minus, gratiæ causâ suffragère. *Epist. l. 12. Ep. 17. ad Cornific.*

10 Rem difficilem [Dii immortales]... Nam naturæ variæ & voluntares, &c. *In Orat. n. 52. 53.* &c.

11 Multa reliquit & præclara monumenta vir ingenio & arte divinus; at hoc præcipuè dedit specimen magnæ facultatis, ut Venerem Coam Apelles, Jovem Olympium Phidias. *Strebæus Rhemensis, Comment. in Cic. Orat. Epist. nuncup. ad Gabr. Venatorem p. 5.*

L'Orateur de Ciceron.

„ tions imaginables de l'Orateur (1), fait „ un portrait de l'Eloquence, capable „ d'abord de nous saisir d'étonnement, „ & ensuite de faire naître dans notre „ cœur un amour incroyable de la posseder.

En effet, il nous expose (2) l'Eloquence, premierement comme au berceau dans l'Ecole d'Isocrate, & dans le genre d'écrire qui caractérise ce grand Maître, diffus, brillant, & fleuri, plus propre pour les discours d'apparat que pour les discours d'usage, & pour la montre que pour le combat; & il décide que c'est dans ce goût qu'il faut d'abord former un jeune Orateur, & que c'est la vraye méthode d'élever pour ainsi dire l'Eloquence.

Sortie de cette enfance, il nous la fait voir (3) en sa force; plus mâle & plus vigoureuse; soûtenuë de tous les avantages tant de l'invention, que du choix & de l'arrangement. L'Invention lui découvre l'état de la cause, les faits qui la font naître, les circonstances qui la distinguent, les moyens qui l'établissent, les questions & les maximes par lesquelles il en faut juger. Mais il y faut du discernement & du choix, parce qne l'esprit est extrémement fertile, & qu'il produit (4), comme la terre, aussi-bien le mauvais que le bon; outre que les causes ont leur fort & leur foible, dont il faut faire valoir l'un & cacher ou dissimuler l'autre, s'il est possible. Pour ce qui est de l'arrangement, l'Eloquence paroît savante à prévenir les esprits, à s'insinuer dans les cœurs, à faire connoître le fond d'une affaire, à fortifier ses preuves, à affoiblir celles de l'Adversaire, à placer si bien ses moyens, que les plus foibles soient soûtenus par les plns forts; enfin à tout réduire sous un point de vûë le plus capable d'enlever. Au reste ce n'est pas là qu'est la grande difficulté de l'Orateur; elle est *dans la maniere* (5), laquelle comprend deux choses, *l'Action*, & *le Style*.

L'Action est l'Eloquence du corps, si puissante, même quand elle est seule, & sans laquelle l'Eloquence la plus parfaite n'est plus rien. Elle comprend toutes les inflexions de la voix, qui doivent exprimer les passions; elle comprend le geste, ses convenances, ses proportions; elle comprend la répréséntation & la contenance de l'Orateur, les mouvemens de tout son corps, sur-tout l'air de son visage, & le mouvement de ses yeux, où l'on doit lire les mouvemens du cœur, sans parler de la Memoire, (6) qui ne convient aux Orateurs, que comme elle convient à tous les Arts. *Ibid. n. 56. 57. &c.*

En tout cela néanmoins il y a encore plus de genie que d'art; & ce n'est pas encore là qu'est proprement le caractere de l'Orateur; c'est dans le discours (7) & dans le style qu'il consiste. Le style, (8) selon Ciceron, distingue l'Orateur des Philosophes, qui, sans toucher le cœur, ne songent qu'à convaincre l'esprit; le style distingue l'Orateur des Sophistes, qni ne s'étudient qu'à plaire; le style le distingue des Historiens, qui ne veulent qne donner la connoissance des faits; enfin le style le distingue des Poëtes, quelque éloquens qu'ils soient d'ailleurs; parce qu'ils le sont d'une maniere qui ne convient pas aux affaires de la vie. Au lieu que le parfait Orateur est (9) celui qui dans ces affaires, & particuliérement au Barreau, est en état d'établir une verité par la preuve, de plaire par des ornemens pleins de dignité, & d'emporter le consentement de la volonté par la force des

1 Dignissimas eloquentiæ partes in unam conflavit imaginem, ac speciem omnium pulcherrimam subjecit oculis... ut spectator observatâ rei magnitudine & dignitate primum animo stuperet, deinde amore accenderetur, & in illud nervos omnes contenderet, quod summum atque perfectum primâ specie judicasset. *Ibid.*

2 Laudationum, scriptionum, & historiarum, taliumque suasionum, qualem Isocrates fecit Panegyricum, multique alii qui sunt nominati Sophistæ, reliquarumque rerum forma quæ absunt à contentione forensi... est illa quasi nutrix illius Oratoris quem quærimus... & quod educata hujus nutrimentis eloquentia, ipsa se postea colorat & roborat, non alienum fuit de Oratoris quasi incunabulis dicere. *Cic. in Orat. n. 37. & 41.*

3 Quod diximus proprium Sophistarum: pompæ quàm pugnæ aptius: gymnasiis & palestræ dicatum, spretum & pulsum foro.. nos autem jam in aciem, dimicationemque veniamus. *Ibid. n. 42.*

4 Ut segetes fœcundæ, & uberes, non solum fruges, verùm etiam herbas effundunt inimicissimas frugibus. *Ibid. n. 48.*

L'Orateur de Ciceron. des mouvemens; & c'est à remplir cette idée ou ces devoirs, que lui sert la varieté du style, l'une des choses sur quoi Ciceron insiste le plus.

Ibid. n. 69. Il en distingue trois: le Sublime pour les grands sujets, le Simple pour les petits, & le Mediocre pour ceux qui tiennent le milieu. On voit, dit-il, beaucoup de gens qui excellent dans l'un des trois en particulier, & il n'en faut pas davantage pour s'acquérir une grande reputation, sur-tout si on fait polir son discours par un juste arrangement des termes qui le composent. Mais il faut quelque chose de plus pour l'Orateur dont il s'agit. En un mot, il est necessaire qu'il excelle dans tous les trois ensemble, puisque c'est-là ce que l'on conçoit de plus parfait, & que non-seulement la chose est possible, mais qu'on en trouve des exemples, *Ibid. n. 23. 133. &c.* sinon parmi les Latins, du moins parmi les Grecs, quand ce ne seroit que *Ibid. n. 36.* Démosthéne. De sorte qu'il est ridicule de se diviser sur cela de sentiment, & de se vanter, chacun selon son goût, l'un d'aimer le Grand, l'autre le Simple, l'autre ce qui est poli avec art, l'autre ce qui paroît négligé, l'autre la force, l'autre la douceur; un habile homme qui se forme, comme Démosthéne, sur l'Eloquence en elle-même, rassemble en soi toutes ces parties, autant qu'il le peut, & en compose un Orateur qui soit dans *le goût des Attiques.*

Ibid. n. 76. &c. Ciceron s'arrête quelque tems sur ce goût, pour expliquer en quoi il consiste, & réfuter quelques personnes peu éclairées qui le bornoient au style simple de Lysias, ou au style grave & un peu rude de Thucydide (10), ou à cette douceur qui fait le caractere de Xenophon. Il montre que le style des deux derniers ne convient point à l'Orateur, & que si on se borne au premier, il faudra exclure du nombre des Attiques non-seulement Periclès, mais Démosthéne, qui étoit pourtant si fort dans ce goût, qu'Athéne même n'y étoit pas davantage (11). Il parle ainsi, tant parce que parmi les Grecs Européens, les Athéniens seuls cultivoient l'Eloquence (12), que parce que le style Attique, ainsi appellé à cause d'eux & de leur païs, étoit ce qu'il y avoit de plus exquis, de plus châtié, de plus poli, & de plus naturel. C'est un style sans enflure, sans bassesse, sans affectation, sans superfluité, sans mauvaise délicatesse, sans aucuns vains ornemens. C'est un degré de perfection qui ne se trouvoit ni parmi les *Asiatiques*, ni parmi les *Rhodiens*, mais parmi les Athéniens seuls, qui quelquefois n'étoient pas même contens de Démosthéne, le plus grand de leurs Orateurs, & remarquoient en lui un mot, ou un geste, qui n'étoit pas dans cette extrême exactitude. Tant ils avoient le goût plus fin que les autres hommes! Car ce qui leur plaisoit, plaisoit aussi aux autres; & ce qui plaisoit aux autres, ne leur plaisoit pas toujours. *Ibid. n. 27.*

L'Orateur parfait a donc, selon Ciceron, tous ces styles à commandement: le style simple (13) pour instruire, le style orné pour plaire, & le sublime pour toucher. Ces trois parties en supposent une quatriéme, qui est *une sagesse & une prudence infinie*, pour connoître les bienséances & les garder.

Comme il est nécessaire pour cela de distinguer les tems, les sujets, & les personnes, il faut aussi connoître la nature & la proprieté de chaque style. Le simple a pour son partage la clarté du discours, *Ibid. n. 76. &c.*

5 Quomodo autem dicatur, positum est in duobus, in agendo, & in eloquendo. Est enim actio quasi corporis quædam eloquentia. *Ibid. n. 55.*

6 De memoria nihil est dicendum, quæ communis est multarum artium. *Ibid. n. 54.*

7 Excellere Oratorem oratione, cætera in eo latère, indicat nomen ipsum. Non enim inventor, aut compositor, aut actor, complexus est omnia: sed & Græcè ab eloquendo ῥήτωρ, & Latinè eloquens dictus est. *Ibid. n. 61.*

8 Sejunctus igitur Orator à Philosophorum eloquentiâ, à Sophistarum, ab Historicorum, à Poëtarum. *Ibid num. 68.*

9 Qui in Foro causisque civilibus ita dicet, ut probet, ut delectet, ut flectat. *Ibid. n. 69.*

10 Thucydides præfractior, nec satis, ut ita dicam, rotundus *Cic. in Orat. ad Brut. n. 13.*

11 Quo ne Athenas quidem ipsas magis credo fuisse Atticas. *Cic. in Orat. n. 23.*

12 Hoc autem studium non erat commune Græciæ, sed proprium Athenarum. *Ibid. in Orat.*

13 Subtile in probando, modicum in delectando, vehemens in flectendo. *Ibid. n. 70.*

L'Orateur de Ciceron. discours, la proprieté des termes, l'exactitude de la phrase, l'élegance, la retenue, l'air négligé & la douceur. Le style orné a plus de charmes & plus d'agrémens; l'étude, l'art & le travail y paroissent davantage; les images & autres beautez semblables y sont plus fréquentes. Le style sublime se fait connoître par sa richesse, son abondance, sa force, ses mouvemens, par l'élevation des pensées, & par la magnificence des expressions.

Il y a cette difference entre ces trois styles, qu'avec l'un des deux premiers, on peut être fort goûté, & avec le troisiéme, s'il est seul, (1) on ne peut jamais être estimé. On passe pour sage avec le style simple; on passe pour agréable avec le style mediocre; mais avec le style sublime, si on l'employe toujours, on passe pour n'avoir pas le sens commun, & ceux qui vous entendent, s'imaginent ou que vous avez perdu l'esprit, ou que les fumées du vin vous le troublent.

Il ne suffit pas même pour être un Orateur parfait, de savoir employer tantôt l'un, & tantôt l'autre, soit dans des discours differens, soit dans les diverses parties du même discours: il y a sur cela quelque chose encore de plus fin; & il faut que dans la même partie, un homme sache adoucir la force de l'un par les agrémens de l'autre, & corriger la douceur de celui-ci par ce que celui-là a de plus mâle ou de plus fort. Par rapport à toute cette doctrine, il est à propos d'entendre ce que Ciceron dit de lui-même (2). " Loin, dit-il, d'être con- *L. 1. de Orat. n. 212*
„ tent de moi sur cet article, je ne le
„ suis pas quelquefois de Démosthéne.
„ Tant mon esprit & mes oreilles sont
„ difficiles à contenter! Et néanmoins il
„ étoit plus aisé à Démosthéne (3) d'at-
„ teindre à la perfection, parce qu'il ar-
„ riva dans un tems où elle étoit déja
„ connuë à Athénes, au lieu qu'elle é-
„ toit inconnuë à Rome lorsque j'y parus,

Après avoir insisté sur la varieté du style, ce grand Maître parcourt en peu de mots d'autres parties, ou nécessaires, ou utiles à l'Orateur. Il met de ce nombre la Logique, le Droit civil, & le Droit public; il y met l'Histoire, la Morale, la Physique même, pour s'en servir comme Periclès avoit fait; & nous verrons sur les Partitions oratoires en quoi consiste l'usage que l'Orateur peut, ou doit faire de cette Science. Ciceron ajoûte ensuite toutes les regles qu'on donne touchant les diverses parties dont un discours est composé. Il ajoûte la maniere de traiter les faits, & celle de traiter les questions ou les maximes generales. Il y comprend l'Art d'exprimer les mœurs, celui d'émouvoir & de toucher, l'usage de l'amplification, les figures de mots ou de pensées, en un mot, tous les ornemens du discours. Ce n'est pas, comme il le dit lui-même, (4) qu'il ait dessein en cette occasion, d'expliquer tous ces préceptes comme les Maîtres les expliquent lorsqu'ils veulent instruire; son dessein est seulement de faire admirer les talens d'un homme capable de les pratiquer, c'est-à-dire du parfait Orateur, lequel doit joindre encore à tout ce que nous venons de toucher, l'arrangement des mots & l'harmonie des paroles; & c'est par où Ciceron finit cet admirable Traité.

L'Orateur de Ciceron.

Ibid. n. 117, 118. 119. &c.

Junius a donc raison de nous conseiller de lire ce livre après les Dialogues de l'Orateur, parce qu'on les y retrouve tous en abregé. Ce qu'il est aisé de verifier par la lecture de ces deux Ouvrages, ou par le peu que j'ai rapporté de l'un & de l'autre. L'estime que ce Critique faisoit de l'Orateur, paroît encore par l'analyse qu'il en a faite, peu differente de l'idée que je viens aussi d'en donner. Nous avons vû le jugement avantageux que Strébée de Rheims en a porté. Saint Augustin en faisoit tant de cas, qu'il en a tiré toutes les regles qu'un Prédi- *Method. Eloq. comp. c. 4.* *Ibid.* *S. Aug. l. 4. de Doct. Christ.*

1 At vero hic noster gravis, acer, ardens, si huic generi studet uni, nec suam copiam cum illis duobus generibus temperavit, maximè est contemnendus ... summissus ille sapiens; medius suavis; hic copiosissimus vix sanus videri solet... quasi furere inter sanos, vel inter sobrios bacchari vinolentus videtur. *Ibid. n. 99.*

2 In quo tantum abest, ut nostra miremur; ut usque eò difficiles simus & morosi, ut nobis non satisfaciat ipse Demosthenes: qui quanquam unus eminet inter omnes in omni genere dicendi, tamen non semper implet aures meas, ita sunt avidæ & capaces. *Cic. in Orat. n. 104.*

L'Orateur de Ciceron.

Prédicateur, selon lui, doit garder dans l'explication qu'il fait au peuple, soit de la Morale, soit des Mysteres de l'Evangile. Il ne veut pas à la verité qu'un homme capable de prêcher, s'amuse *aux préceptes de Rhétorique*; entendant par ce terme, les regles les plus faciles de l'Art qu'on montre à la jeunesse, & que le genie ou l'usage suppléent aisément; mais ces grands préceptes, sur la diversité des styles, sur ce qui les distingue, & sur l'usage qu'il en faut faire, saint Augustin veut que le Prédicateur les sache; & il assûre que celui qui les met en usage, fait infiniment plus de fruit (5). *Ibid.*

J'ai remarqué ce que Ciceron lui-même pensoit de son Orateur; j'ai remarqué la tendresse qu'il avoit pour cet Ouvrage; j'ai remarqué les éloges qu'il y donne à Brutus; j'ai remarqué enfin que ce fut à la priere de cet ami qu'il le composa. Brutus étoit un homme d'esprit; il étoit Orateur; il aimoit les Livres; il en faisoit. Qui auroit pû s'imaginer que dans toutes ces circonstances, un homme avec tant de belles qualitez, n'auroit pas donné son suffrage au chef-d'œuvre dont est question? Cependant, ce qui est la chose du monde la plus affligeante pour un Auteur comme Ciceron, Brutus insensible à l'amitié, aux loüanges, à tout ce que nous trouvons de beau & de solide dans cet Ouvrage, Brutus, dis-je, ne l'approuva pas; & quoi-qu'en toute autre chose il convînt assez avec l'Auteur, en matiere de bien dire, il ne fut point de son goût. Ce qu'il y a de particulier, il ne s'en cacha point; il l'écrivit à Ciceron même, & ce qui paroît avoir fait plus de peine à cet Orateur, il l'écrivit encore à Atticus leur ami commun; car l'Auteur se seroit peut-être consolé de ce que ses idées ne plaisoient pas à Brutus, si Brutus avoit dissimulé sa pensée, & fait semblant de les approuver. C'est ainsi du moins que Ciceron vouloit, comme je l'ai dit, que Cornificius en usât, s'il n'étoit pas de son goût sur cet article. C'est lui-même qui nous apprend toutes ces particularitez touchant Brutus, dans une Lettre à leur ami commun.

L'Orateur de Ciceron.

„ Vous voulez, dit-il, que je vous „ envoye une Harangue toute faite pour „ Brutus [*touchant le meurtre de César*] „ afin qu'il n'ait plus qu'à la prononcer „ [*dans le Capitole*]. Apprenez, mon „ cher Atticus, apprenez de moi une „ grande verité que l'experience m'a fait „ connoître. Il n'y eut jamais ni Poëte, „ ni Orateur, qui ne se crût en état de „ faire beaucoup mieux qu'un autre. Ce „ sont les moins habiles qui sont dans „ cette opinion. Que croyez-vous que „ pense Brutus, qui a tant de genie & „ tant de belles connoissances? Ne l'ai„ je pas éprouvé dernierement à l'occa„ sion de cet Edit qu'il vouloit publier, „ & que vous m'aviez prié de lui dres„ ser? Il en avoit dressé un de son cô„ té; j'étois plus content du mien, & „ lui du sien. Bien plus, forcé en quel„ que façon par ses instances réïterées, „ je lui ai envoyé mon Traité de la „ parfaite Eloquence; & il ne s'est pas „ contenté de m'écrire à moi, il vous a „ écrit aussi à vous qu'il n'étoit pas de „ mon goût sur cet article. Souffrez, „ je vous prie, mon cher Atticus, que „ chacun compose pour soi. Un mau„ vais Poëte a dit, (6) que chacun trou„ ve sa femme la plus belle de toutes; „ cela n'est pas si vrai que ce que j'ai „ dit des Orateurs. *Epist. ad Attic. l. 14. Ep. 20.*

Quel étoit donc le goût de Brutus? Il ne vouloit que de la précision & de la justesse dans un discours; il ne vouloit que de la simplicité & de l'élegance; les grands mouvemens, la magnificence, les brillans ne lui plaisoient pas. *Je ne vous en dis pas davantage*, lui dit Ciceron dans une Lettre, *& j'ai dessein de devenir concis à votre exemple, & de prendre* *Ep. ad Brut. l. 11. Ep. 15.*

3 Ille [Demosthenes] magnus. Nam & successit ipse magnis, & maximos Oratores habuit æquales. Nos... in ea urbe, in quâ... auditus eloquens nemo erat... Jejunas igitur hujus... orationis aures civitatis accepimus. *Ibid n.* 105. 106

4 Illud tamen, quod jam ante diximus, meminerimus, nihil nos præcipiendi causâ esse dicturos: atque ita potius acturos, ut existimatores videamur loqui, non ut magistri. *Ibid. n.* 112.

5 Plus prodent. *Ibid.*

6 Suam cuique sponsam, mihi meam. Non scitè. Hoc enim Attilius Poëta durissimus. *Cic. ibid.*

L'Orateur de Ciceron. *prendre sur cela vos leçons.* C'est en effet dans ce caractere que Brutus composa lui-même sa Harangue touchant le meurtre de César; il la prononça telle qu'il l'avoit composée, & l'envoya à Ciceron pour la voir & la corriger avant qu'elle devînt publique, mais à condition qu'il n'y changeroit pas grand' chose. Monsieur Bayle, dans son Dictionnaire, dit qu'elle plut beaucoup à Ciceron, encore qu'ils n'eussent pas le même goût pour l'Eloquence. Il y a quelque chose à redire dans ce rapport de Monsieur Bayle. Il est vrai que Ciceron ne changea rien dans la Harangue dont est question, parce qu'il la trouvoit parfaite dans le caractere qui plaisoit à Brutus; mais il déclare que ce caractere en cette occasion ne lui plaisoit pas, à cause que le sujet auroit demandé plus d'abondance, plus de mouvement, & plus de force (1).

Diction. de M. Bayle art. de Brutus.

Je conviens que dans le Livre touchant les Orateurs illustres, Ciceron fait dire à Brutus que le défaut des mouvemens est dans un Orateur un très-grand défaut. Mais je crois que Ciceron exprime moins en cela le veritable caractere de son ami, que celui qu'il auroit dû avoir, selon lui. Il le représente plus au vrai dans ce même Livre, à la fin d'une Dissertation qu'il y fait encore, toujours sur les mêmes principes, touchant le goût des Attiques. Brutus n'y répond rien. Il témoigne seulement qu'elle lui a fait plaisir. Ce qui ne signifie point qu'il se rende au sentiment de Ciceron; & nous voyons qu'il ne s'y rendit pas même après ce Livre-ci, fait comme l'autre, & après l'autre, pour tâcher, je crois, de le convaincre. Aussi Brutus n'étoit-il pas homme à se rendre; & César (2) disoit de lui, qu'*il étoit important que ce jeune homme prît en tout le bon parti, parce qu'il ne se désistoit jamais de celui qu'il avoit pris.* La question est, s'il l'avoit pris sur cet article contre Ciceron? Bien des choses me persuadent qu'il ne l'avoit pas pris; l'idée que nous prenons de l'Orateur en le lisant, la satisfaction que la Raison y trouve, les éloges qu'on a donnez à ce Traité, les principes de saint Augustin sur la Prédication, qui ne sont autres que ceux de Ciceron dans cet Ouvrage. Ajoûtons que si Brutus trouvoit l'Eloquence de son ami destituée de nerfs, son ami lui rendoit le change, trouvant son style négligé & mal lié (3). Mais ce qui est encore plus fort, César si capable d'en juger, ayant vû l'éloge de Caton, que Brutus avoit composé, ne trouva pas cette piece trop bien écrite, & commença à croire qu'il étoit lui-même plus éloquent qu'il ne pensoit (4); au lieu qu'il a toujours regardé Ciceron comme le pere de l'Eloquence Latine, & a toujours désesperé de pouvoir le surpasser. Et ce qui acheve de prouver que le goût de Brutus n'étoit pas sûr, c'est qu'ayant fait choix d'un style grave (5), c'est-à-dire ennemi particulierement des ornemens de diction, il ne laissoit pas de ranger ses mots avec soin, mais avec si peu d'intelligence, que ses discours étoient pleins de vers (6), sans qu'il s'en apperçût.

De Clar. Orat. n. 279.

Ibid. n. 292.

Je ne sai si je dois joindre le jugement que fait de Brutus, dans Tacite, ou dans Quintilien, un des Personnages du Dialogue sur les Orateurs. Il dit (7), que la Philosophie avoit fait tort à l'Eloquence de Brutus; que ses Ouvrages, de l'aveu même de ses admirateurs, ne répondoient pas à sa réputation; que ses Harangues étoient froides & pesantes, enfin qu'elles n'étoient bonnes que pour ceux qui admiroient ses Poësies, aussi mauvaises que celles de Ciceron, quoique plus heureuses en ce que peu de gens en avoient eu connoissance. Tel est le jugement de cet Interlocuteur. Mais, outre qu'il en dit autant de César, & qu'il ne juge pas bien favorablement de Ciceron, il ne paroît ni assez net dans ses

1 Ego, si illam causam habuissem, scripsissem ardentius. *Epist. ad Att. l. 15. Epist. 1.*

2 De Bruto solitus dicere Cæsar; *magni refert quid hic velit, sed quidquid vult, valdè vult. Cic. Epist. ad Att. l. 14. Epist. 1.*

3 Ciceronem malè audivisse à Bruto, ut ipsius verbis utar, tamquam fractum atque elumbem; Ciceroni visum Brutum otiosum atque disjunctum. *Aper. in Dialog. de Causis corrupt. Eloquent. apud Tacit. p. m. 162.*

L'Orateur de Ciceron.

ses idées, ni assez sûr dans ses principes, ni enfin assez juste dans ses raisonnemens. C'est pourquoi je ne veux point trop déferer à ses pensées. Une curiosité seroit de voir si on ne pourroit pas encore convaincre Brutus d'erreur, par ce qui nous reste de ses écrits, sur-tout par la seiziéme de ses Lettres ; mais cela nous meneroit trop loin, & il faut achever ce qui regarde l'Orateur ; je l'ai laissé à l'endroit où l'Auteur va parler de ce qui étoit un écueil pour Brutus, c'est-à-dire, de l'harmonie des paroles.

Lib. singul. Epist. ad Brut. Epist. 16.

In Orat. à n. 140.*ad* 148.

Avant que d'entrer en matiere, afin qu'on ne lui fasse pas un reproche de la peine qu'il s'est donnée d'écrire tant de choses sur la Rhétorique, il fait voir qu'il n'est pas plus indigne d'un grand Homme d'expliquer dans un Livre les regles de l'Art, que de les mettre en pratique dans des Harangues ; qu'à la verité, ce que l'on dit touchant l'harmonie, ne paroit consister, quand on l'explique, qu'en des minuties & en des puerilitez ; mais que c'est, quand on l'a mis en œuvre, ce qui produit dans le discours des effets très-merveilleux. On a beau dire que c'est à quoi les premiers Orateurs ne pensoient pas, & que ce qu'ils ont écrit ne laisse pas d'avoir sa force : car s'ils n'y ont pas pensé, dit Ciceron, c'est qu'ils n'en avoient pas connoissance ; s'ils l'avoient connu, ils ne l'auroient pas négligé ; & si ce qu'ils ont dit nous plaît, c'est, que sans connoître l'harmonie, ils l'ont souvent rencontrée par hazard, ou bien leurs pensées & leurs expressions qui nous plaisent sans harmonie, plairoient encore plus si elles avoient cet avantage.

*Ibid. n.*147.

*Ibid. n.*168. 169. *&c.*

Ce qui est certain, est qu'Aristote si déclaré contre le style d'Isocrate, loin de condamner cet Art de polir la diction, en a lui-même donné des regles. Je ne rapporterai point celles que Ciceron en donne. Elles reviennent à celles que j'ai touchées en parlant des Rhéteurs Grecs. Je me contente de dire que ce grand Maître ne laisse rien à desirer sur cet article.

C'est donc à lui, autant qu'à tout autre, que convient ce qu'a dit l'Abbé Cassagnes dans sa Préface sur les Ouvrages de Balzac. *Les Anciens*, dit-il, *traitent fort exactement de cette partie de l'Elocution* [qui regarde l'harmonie ;] *ils descendent jusqu'au dernier détail ; ils comptent les pieds & les syllabes ; ils enseignent quelles mesures sont les plus propres pour le commencement, pour le milieu, & pour la conclusion de la periode ; enfin ils font l'anatomie du style avec autant de soin, que les Medecins font celle du corps humain.* A dire vrai, on trouve tout cela dans Ciceron. La question seroit de savoir si on peut en faire usage lorsqu'on écrit en François, & il y a quelque distinction à faire : car de croire qu'on le puisse sans réserve, comme l'a crû l'Abbé Cassagnes, ce n'est pas peu se tromper. *Encore*, dit-il, *que toutes ces sources soient publiques, ceux qui écrivoient en notre Langue avant Balzac, n'en savoient pas mieux profiter. Ils n'avoient qu'un style dereglé, ou pour mieux dire, ils n'avoient point de style.* C'est comme si on disoit, qu'*encore que nous eussions les regles des vers Latins ou des vers Grecs, nos Poëtes n'avoient pas eu l'esprit de s'en servir.* Ce seroit se mocquer que de parler de la sorte, parce que la structure du vers, dans ces deux Langues, dépend d'un certain nombre de pieds composez de longues & de breves, ce que nous n'avons pas dans la nôtre. Il en est de même de tout ce que l'Auteur de la Préface observe que les Anciens ont dit des mesures de la Prose : ce sont de veritables pieds, semblables à ceux qui entrent dans les vers ; & par conséquent comment voudroit-on que nos Auteurs en eussent profité ?

Préf. sur les Oeuvr. de Balzac p. 6.

Ibid.

Qu'y a-t il donc à faire ? Pour parler juste, il faut observer que les mesures par longues & par breves n'ont pas lieu dans le François ; mais qu'outre ces mesures, il

4 Bruti Catone lecto, se sibi visum disertum. *Cic. Epist. ad Att. l.* 12. *Epist.* 46.

5 Gravitatem Bruti, *Quintil l.* 12. *c.* 10. *p. m.*580.

6 Versus hi ferè excidunt, quos Brutus ipse componendi studio sæpissime facit. *Quintil. l.* 9. *c.* 4. *p. m.* 448.

7 Brutum Philosophiæ suæ relinquamus : nam in Orationibus minorem esse famâ suâ, etiam admiratores ejus fatentur, &c. *Dialog. de Orat. apud Tacit. p.* 163, *apud Quint. p.* 520. *ad fin. secund. Declamat.*

L'Orateur de Ciceron.

il y a dans le Grec & dans le Latin d'autres choses qui contribuent pareillement à l'harmonie. Il y a *le tour de la phrase*, qu'on peut appeller *la circonduction*, à prendre ce terme dans un sens fort general; il y a *des phrases qui par elles-mêmes ressemblent fort à des vers*, *quoique ce n'en soient pas*, comme l'Abbé Cassagnes le reconnoît plusieurs pages après. Il y a quelquefois du *rapport* entre certaines phrases, soit à cause de leur *opposition*, soit à cause de leur *égalité*, soit à cause de leur *inégalité* même, & du *mélange* que l'on fait des plus longues avec les plus courtes. Ce sont les seules choses qui peuvent faire le nombre & l'harmonie dans le François, & néanmoins c'est ce que l'Auteur de la Préface n'explique en aucun endroit; & quelque éloge qu'il fasse de cet ornement du discours, quelques loüanges qu'il donne à Balzac pour avoir montré le premier à s'en servir, il ne dit jamais distinctement ce qu'il faut faire pour y parvenir; il n'en donne que des idées vagues & confuses. On ne peut pas dire la même chose de Ciceron: car comme ces dernieres sources de l'harmonie ont lieu dans toutes les Langues, il s'est attaché à les expliquer parfaitement, par rapport à la sienne.

Ibid. p. 30.

C'est le jugement qu'en a porté l'habile Homme qui a commenté cet Ouvrage, lequel est infiniment estimable, selon lui, quand ce ne seroit que par cette considération, que bien des gens parlent des styles sans s'y entendre, sans pouvoir en donner aucun à leurs Ouvrages, & même sans être en état d'en reconnoître aucun dans les discours des autres. C'est sur cette matiere, dit-il, que l'Orateur Romain va plus loin que tous ceux qui l'ont précedé, aucun des Grecs, ni aucun des Latins ne l'ayant traitée plus au long, ni mieux développée; à peine trouve-t-on même quelqu'un, soit avant, soit après lui, qui en ait parlé, au lieu qu'on voit beaucoup de Maîtres qui ont traité des autres parties de l'Orateur.

Strebæus Rhemens. Comm. in Orator. Cic. Ep. nuncup.

Ce qui releve encore le merite de tout l'Ouvrage, c'est que generalement parlant, il y a plus d'élevation que dans les trois Livres de l'Orateur; & cela devoit être ainsi. L'idée de la parfaite Eloquence étoit un objet qui demandoit plus de sublime. Outre que ce n'est point ici un Dialogue, ni un Livre de préceptes, mais c'est une expression presque continuelle d'admiration, à la vûë des grands talens de l'Orateur; c'est une peinture de ces talens; c'en est un éloge magnifique, quoiqu'il soit aisé de voir que tous les traits qui entrent dans cette peinture, sont autant de grandes leçons, aussi bien que de puissantes exhortations qui nous animent à faire tous nos efforts pour acquérir ces grandes qualitez.

Mais si cet Ouvrage est beau, (1) il est aussi très-difficile, & il n'est guéres possible de le bien entendre, lors même qu'on a de l'esprit, à moins qu'on n'ait en même tems un bon guide, ou beaucoup d'usage. Il y a des traits d'histoires; il y a des mots obscurs; il y a des préceptes qui le sont aussi; les exemples qu'on y joint quelquefois, ne sont pas clairs. L'Auteur n'y sort jamais de son dessein. Il faut le suivre. Enfin il y a des endroits à rétablir, & il merite qu'on se donne, pour l'éclaircir, toutes les peines nécessaires. Le Commentateur dont j'ai parlé, ne s'y est point épargné. On peut profiter de son travail, qui est immense & très-digne d'un habile homme.

DU GENRE D'ORATEUR LE PLUS PARFAIT.

Du genre d'Orateur le plus parfait.

De optimo genere Oratorum.

JE crois ne pouvoir mieux placer qu'après *l'Orateur*, le peu que j'ai à dire sur un autre Ouvrage de Ciceron, qui est très-court, & qui a pour titre, *du Genre d'Orateur le plus parfait*; puisque l'Auteur n'y a d'autre dessein, & n'y établit d'autre doctrine que celle que nous

1 Quod esset hoc opus tum præclarum, tum permiile, & inprimis dignum cui daret operam juventus, nec id multi etiam ingenio & diligentia præditi, sine duce aut usu longo possent animo consequi, porrexi manum, viam nescientibus ostendi...... Commemoro historias omnes, expono omnia

Du genre d'Orateur le plus parfait.

nous venons de voir dans l'Orateur, sçavoir, que les trois styles sont nécessaires à la parfaite Eloquence.

Ce qui donna occasion à cet Ouvrage, est l'estime qu'on faisoit du style Attique; estime qu'on portoit jusqu'à dire qu'il n'y avoit plus d'Orateur de ce caractere. Cela étoit d'autant plus injurieux au siécle de Ciceron, que quelques personnes ignorantes, ou de mauvais goût, ou même de petit esprit, bornoient ce caractere au style simple de Lysias. En sorte que dans cette supposition, il eût été fort honteux de ne pouvoir y atteindre, puisque c'est le style qui paroît le plus facile & le plus commun. Mais comme assez souvent la simplicité du style ne seroit tout au plus que supportable dans une grande cause, & qu'un grand sujet sera toujours tout autre, étant traité d'un style sublime; c'est pour cela qu'au jugement de Ciceron, il est aussi aisé de montrer que le style Attique, s'il ne consiste que dans le simple, n'est pas le style le plus parfait, qu'il est aisé de faire voir que le Merveilleux est au dessus du Commun.

Il soûtient donc que le style Attique est en effet le plus parfait, mais qu'il renferme les trois caracteres, & que l'Orateur les employe selon l'exigence des sujets; ce qui se voit par les Orateurs d'Athénes, qui sont la regle de ce style, & sur-tout par Démosthéne, qui y avoit excellé. C'étoit pour en convaincre ceux qui pensoient autrement que lui, qu'il traduisit les celebres Plaidoyers d'Eschine contre Démosthéne, & de Démosthéne contre Eschine; & l'Ouvrage touchant le genre d'Orateur le plus parfait, n'étoit qu'une Préface à cette Traduction qui s'est perduë.

Eloq. compar. Method. c. 4.

Dans ce que je viens de dire, on voit la raison du Jugement que Junius a porté de cet Ouvrage de Ciceron. Il dit qu'il merite d'être lû; que par l'exemple de Démosthéne & d'Eschine, l'Auteur y montre ce que c'est que le goût Attique, c'est-à-dire le bon goût, & qui sont les Orateurs dont il faut faire cas; que ce ne sont pas ceux qui n'ont qu'un style tout-à-fait sec, maigre, & décharné, ni ceux au contraire qui donnent dans l'enflure; mais ceux qui ont de la netteté pour instruire, de l'esprit & de l'agrément pour plaire, & de la force pour émouvoir; à quoi ils font servir la varieté du style, qu'ils savent accommoder à la grandeur ou à la petitesse du sujet.

LES TOPIQUES DE CICERON.

Les Topiques de Ciceron.

Les Topiques de Ciceron sont encore un Ouvrage assez court. Il ne contient que la méthode de trouver les argumens par le moyen de certains termes qui les caractérisent, & qu'on appelle *Lieux de Rhétorique* (2) ou *Lieux de Logique*. C'est un Art dont l'invention ou la perfection est dûë à Aristote. Ce Philosophe en parle fort dans sa Rhétorique. Il en a fait un Livre d'ailleurs qui fait partie de sa Logique, & c'est ce Livre que Ciceron a voulu rendre intelligible à un Jurisconsulte de ses amis, nommé Trébatius, qui n'avoit pû y rien comprendre de lui-même, ni tirer sur cela aucunes lumieres d'un Rhéteur qu'il avoit consulté. De quoi Ciceron s'étonne fort, & encore plus de ce que les Philosophes mêmes n'étudioient pas mieux Aristote.

Au reste, il n'y a rien de particulier dans cet Ouvrage de Ciceron, sinon que pour faire plus de plaisir à son ami, il n'y donne que des exemples tirez du Droit. Mais une chose remarquable, pour montrer le genie, la mémoire & la facilité de Ciceron, c'est qu'il n'avoit point le Livre du Philosophe Grec, lorsqu'il entreprit de l'expliquer. Il étoit en voyage; il étoit sur mer, comme il nous l'apprend lui-même dans ce Livre. Il rappella dans sa mémoire l'Ouvrage d'Aristote: il l'expliqua & envoya à son ami

Ad Trebat. Topic. n. 5.

nia verba difficiliora, &c. *Strebæus Rhem. Ep. nunc. ad calcem.*

2 τόπος, lieu: d'où vient le nom de *Topiques*.

Les Topiques de Ciceron.

mi ce qu'il avoit fait. Il falloit le bien savoir, & l'avoir bien present dans l'esprit. On est revenu de l'estime qu'on faisoit de cet Art. Peut-être qu'Aristote ne l'estimoit, que parce qu'il en étoit l'Auteur; peut-être que Ciceron ne l'estimoit non plus, que parce qu'il l'avoit appris, & qu'il voyoit que tout le monde en parloit avec éloge. Ce qu'il y a de certain, c'est que Ciceron dit (1) que cet Art n'est utile qu'à ceux qui ont déja quelque usage de l'Eloquence. Or il est constant que quand on a déja quelque usage de l'Eloquence, on n'a plus besoin des Topiques; & il est aisé de voir, par les exemples mêmes que rapporte Ciceron, que la connoissance des matieres, l'usage, & l'attention sur son sujet, sont le grand Art de trouver les argumens.

Boëce néanmoins n'a pas cru perdre son tems en faisant un long Commentaire sur cet Ouvrage, quoiqu'il fût qu'un Rhéteur nommé Marcus Victorinus en avoit déja fait un divisé en quatre Livres. Il est vrai que ce Victorinus n'avoit pas poussé ses explications jusqu'au bout, au lieu que Boëce a voulu tout expliquer.

Jusques là, je n'ai parlé des Topiques de Ciceron que selon les idées communes que tout le monde en a. Mais le Pere Menestrier en a d'autres. Il est arrivé aux Topiques de Ciceron, selon ce Pere, le même sort qu'à Aphthone. "On (Biblioth. cur.) „ les fait lire, dit-il, aux jeunes Ecoliers, „ comme l'idée des lieux de Rhétori- „ que, au lieu que ce sont les lieux Dia- „ lectiques, pour raisonner & prouver „ Philosophiquement, & non pas pour „ persuader selon les adresses de l'Elo- „ quence, qui sont deux choses bien dif- „ ferentes, ainsi qu'Aristote l'a fait voir „ en sa Rhétorique, où il ne fait nulle „ mention des Topiques, mais touche en „ Maître les lieux propres de chaque „ genre de discours pour la persuasion. „ Il veut que ce qu'on louë soit grand, „ excellent, singulier; que ce que l'on „ conseille de faire soit honnête, utile, „ agréable & avantageux; que ce que „ l'on veut justifier soit conforme aux „ loix, à la raison, au bon sens, à l'é- „ quité, aux usages & aux coutumes re- „ çûës & approuvées, comme pour blâ- „ mer ou pour accuser, il faut prendre „ les chefs opposez.

Je ne sai de bonne foi, ni à quoi pensoit ce Pere, ni quelles étoient ses vûës, lorsqu'il a écrit ces choses. Rien ne l'obligeoit à donner son jugement sur cet Ouvrage de Ciceron, ni sur celui d'Aphthone, & il va le donner tant sur l'un que sur l'autre, pour n'en pas dire presque un seul mot qui marque quelque justesse. Je ne sai pas si quelqu'un s'avise de faire lire les Topiques à des Rhétoriciens: supposons que cela soit, y a-t-il une si grande difference entre des Logiciens & des Rhétoriciens, pour trouver mauvais qu'on mette entre les mains de ces derniers ce qui seroit fait pour les autres; & peut-on dire que *ce fût-là dégrader un Ouvrage*? Car c'est là pensée du Pere Menestrier, comme on le peut voir sur Aphthone? *Ce sont*, dit-il, *des lieux Dialectiques, & non pas de Rhétorique.* (Ci-devant p. 50. 52.) Il faut donc que ce Pere ait ignoré que la Rhétorique & la Dialectique tirent toutes deux leurs argumens des mêmes lieux! *Ce sont deux choses bien differentes*, ajoute-t-il, *ainsi qu'Aristote l'a fait voir en sa Rhétorique, où il ne fait nulle mention des Topiques.* Mais c'est Aristote lui-même qui nous dit dans sa Rhétorique, que *les raisonnemens de ces deux Arts se prennent des mêmes lieux, & que quiconque sait tirer de ces sources les syllogismes Dialectiques, en sait aussi tirer les enthymêmes qui conviennent aux Orateurs.* (L. 1. c. 2. p. 23. edit. de Libert. Ibid. c. 1. p. 6.) Cependant, continue ce Pere, *ce Philosophe ne fait nulle mention des Topiques, & il touche en Maître les lieux propres....* Il est vrai qu'il traite en Maître les lieux propres dans son premier Livre; mais outre que ce que je viens de rapporter est tiré de ce Livre, & montre visiblement qu'*il y fait mention des Topiques*, dans le second Livre il traite *des lieux qui sont communs aux trois genres*, qui sont les lieux Dialectiques, & qui (L. 2. c. 12. 11. &c.)

(1) Sed hi loci ei demum Oratori prodesse possunt, qui est versatus in rebus, vel usu, quem ætas denique affert: vel auditione & cogitatione, quæ studio & diligentia præcurrit ætatem. Nam si..... erit idem in consuetudine civitatis, in exemplis, in moribus, civium suorum hospes, non multum ei loci

Les Topiques de Ciceron.

qui servent *à prouver quelque chose ou à la refuter.* Et Ciceron lui-même, qui commence ses Topiques par l'explication de *ces lieux communs aux trois genres*, & finit par l'explication *des lieux propres*, ne parle des uns & des autres que *pour l'Orateur*, & pour agiter les questions *de fait* ou *de droit* qui se rencontrent dans les matieres oratoires. Ce qui prouve invinciblement que le Pere Menestrier n'est point au fait sur ces matieres. Mais enfin, dit encore ce Pere, *il y a bien de la difference entre prouver philosophiquement, & persuader selon les adresses de l'Eloquence.* Sans doute: & cela vient de ce que l'Orateur répand ces adresses dans ses raisonnemens, au lieu que le Dialecticien ne se met pas en peine de les répandre dans les siens. Sa raison est, qu'il lui suffit *de convaincre l'esprit*, au lieu que l'autre *veut emporter le consentement* de la volonté. Ainsi un Dialecticien se contentera de dire qu'*il y a plus d'apparence que celui-là a tué Sextus Roscius, qui s'est trouvé sollicité au crime par un plus grand nombre de raisons pressantes. Tel est*, dira-t-il, *non pas le fils du mort, mais son parent Roscius Capiton. Les raisons qui l'ont sollicité sont l'indigence, l'avarice, la hardiesse, & l'inimitié.* C'est-là prouver philosophiquement ce que Ciceron prouve ainsi en Orateur. " Que „ direz-vous, si je vous montre encore „ que vous étiez dans l'indigence? que „ vous vouliez vous enrichir? que vous „ êtes un homme à tout entreprendre? „ que vous étiez l'ennemi du mort? Faudra-t-il encore hésiter sur ce qui vous „ a porté au crime? Eh! que pouvez- „ vous nier de tout ce que je viens de „ dire? Votre indigence étoit telle que „ vous ne pouviez la cacher, &c. Voila les mêmes argumens tirez des mêmes sources. Ils ne font qu'éclairer, lorsque le Dialecticien les employe à sa maniere; au lieu qu'ils remuent le cœur, & qu'ils y laissent de fortes impressions, lorsque l'Orateur les employe.

S'il faut encore quelque garant de la verité que j'ai exposée, on peut entendre sur cela Monsieur de la Mothe le Vayer. *Les Dialecticiens*, dit-il, *& les Orateurs tirent les uns & les autres leurs argumens des mêmes lieux, nommez Topiques dans toutes les deux professions. Les Topiques d'Aristote ne sont pas plus propres à la Philosophie, que les Topiques de Ciceron sont de l'Art oratoire.* Ces paroles disent nettement qu'Aristote a fait effectivement ses Topiques par rapport à sa Philosophie, & que néanmoins c'est un Ouvrage qui convient aussi aux Orateurs: comme les Topiques de Ciceron, qui sont pour l'usage des Orateurs, sont aussi d'usage aux Philosophes. Le même Auteur dit encore que les lieux de la Logique ou de la Dialectique sont au nombre de sept, compris dans un vers Latin (2), qu'il rend par celui-ci:

Les Topiques de Ciceron. *Rhetor. du Prince p. 164.*

Qui? quoi? par quel moyen? où? quand? pourquoi? comment?

& que tous les lieux de Rhétorique, avec ce qu'on peut y ajoûter, sont renfermez dans ces sept de la Dialectique.

On voit l'idée de la Dialectique: elle s'occupe du vrai-semblable: mais elle se prend aussi pour la Logique proprement dite, qui tend au vrai. C'est dans ce sens que Platon l'a prise. Si on en demande la raison, Monsieur l'Abbé Fleury croit que c'est à cause que la Logique, dont on trouve les préceptes & l'usage dans ce Philosophe, est *l'Art des conversations.* C'est un avantage que Crassus, dans Ciceron, attribuë à l'Eloquence. L'un n'empêche pas l'autre. S'il faut des charmes dans les conversations, il y faut aussi du raisonnement, sur-tout dans les conversations savantes, où des gens habiles veulent suivre une verité. L'Auteur respectable dont je parle, ajoûte ce qui lui paroît distinguer la Dialectique & la Rhétorique, tant au sens de Platon que d'Aristote. Il dit que la premiere est l'Art des discours familiers, au lieu que l'autre est l'Art des Harangues.

Discours sur Plat. dans son Traité du choix des études pag. 305.

L. 1. de Orat. n. 32.

„ Avant que d'avoir lû Platon, dit „ ce

Ibid.

loci proderunt illi, ex quibus argumenta promuntur. *Cic. de Orat. l. 2. n. 131.*

2 Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando.

Les Topiques de Ciceron.

„ ce docte & vertueux Abbé, je n'avois „ jamais bien compris pourquoi la Logique „ s'appelloit Dialectique ; mais j'y „ ai vû que c'étoit l'Art de chercher la „ verité par la conversation & par le „ discours familier, different de l'Art „ des Harangues & des Discours publics, „ où l'on ne travaille pas seulement à „ convaincre l'esprit, mais encore à émouvoir ou appaiser les passions. Vous „ le pouvez voir, Monsieur, continue-t-„ il, dans le commencement du Gorgias, où Porus ayant répondu par de „ grandes phrases à une petite question „ que Cheriphon lui avoit faite, Socrate „ dit que Porus lui paroît plus exercé dans la Rhétorique que dans la „ Dialectique, c'est à-dire en François, „ qu'il est plus accoûtumé à haranguer, „ qu'à parler en conversation. On voit „ donc par cette opposition, la difference „ du Rhéteur ou Harangueur, & du „ Dialecticien ; & on entend aisément ce „ que veulent dire ces premieres paroles „ de la Rhétorique d'Aristote, que la „ Rhétorique est l'Art qui répond à la „ Dialectique dans le même genre, & „ touchant les mêmes sujets.

Il parle à M. de Lam. de Bav.

Mais qu'il me soit permis de le dire, puisqu'il s'agit de mettre le Lecteur en état de se déterminer : Il s'en faut bien que la réponse de Porus donne une idée de la vraye Rhétorique ; c'est une idée de la fausse, une idée de celle que Platon se figuroit pour la combattre & la tourner en ridicule. D'un autre côté, Aristote ne paroît pas prendre la Dialectique dans le sens de Platon, pour *l'Art de chercher la verité.* Une preuve, c'est qu'il l'oppose à la Philosophie, *qui donne*, dit-il, *la connoissance des matieres sur lesquelles la Dialectique ne peut donner que des essais* (1). Afin qu'on ne s'y trompe pas, il s'explique plus clairement. Il établit que *cet Art ne cherche que le vraisemblable par des preuves plausibles*, & cela *sur toutes sortes de sujets* ; au lieu que *les Sciences se bornent à un objet, & vont au vrai par des preuves infaillibles.* Voilà ce que Platon ne dit point de la Dialectique dont il parle, parce qu'il entend par ce terme *une Science universelle proprement dite.* Aussi se mocque-t-il des Rhéteurs qui se contentent du vrai-semblable, comme l'enseigne Aristote. Mais voilà le rapport que ce dernier trouve entre les deux Arts dont est question ; c'est que l'un s'occupe de tout ce qui peut se prouver pour convaincre l'esprit, ou plûtôt pour tâcher de le convaincre, & l'autre de tout ce qui peut se persuader, pour interesser la volonté, sans se renfermer ni l'un ni l'autre dans les bornes d'un seul objet, ou dans des preuves infaillibles. Il paroît donc que Platon & Aristote ne conviennent pas dans leurs idées sur cet article ; & qu'encore qu'on fasse usage de la Dialectique dans les conversations, comme on fait usage de la Rhétorique dans les Harangues, néanmoins ce n'est point là le rapport qu'Aristote a voulu mettre entre ces deux Arts au commencement de sa Rhétorique.

Peut-être ce que je viens de dire auroit-il mieux trouvé sa place dans le chapitre qui regarde Platon, ou dans celui qui regarde Aristote : mais outre qu'ils étoient déja assez longs, ce sont des idées qui ont rapport à la Dialectique, & par consequent elles ont pû avoir place parmi celles qui regardent les Topiques.

LES PARTITIONS ORATOIRES.

Les Partitions oratoires.

POUR les Partitions oratoires, je crois pouvoir dire que c'est une très-bonne Rhétorique, donnée par divisions & soûdivisions des matieres, [ce qui est la raison du titre,] d'un style également clair, succint & élegant, très-proportionné à la portée de ceux qui commencent ; de telle sorte qu'on peut s'en servir utilement en y rapportant des exemples, au lieu que Ciceron n'a pas jugé à propos d'y en mettre.

Rien n'est moins juste que ce que le Pere Rapin dit tout ensemble des Topiques,

1 ἔστι δὲ ἡ διαλεκτικὴ πειραστικὴ, περὶ ὧν ἡ φιλοσοφία γνωστική. *Arist.* 3. τῶν μετὰ τὰ φυσ.

Les Partitions oratoires.

Pref. de ses Refl. sur l'Eloq. p. 10.

ques, des Partitions, des deux Livres de l'Invention, & des quatre Livres à Herennius. " Ce ne sont, dit-il, que des „ Traitez particuliers, & propres à arranger des lieux communs, qui ne laissent pas d'avoir leur usage & leur beauté ". Cette idée ne convient point à deux Rhétoriques completes, telles que sont les Livres à Herennius, & les Partitions; elle ne convient pas même aux deux Livres de l'Invention, qui sont un Ouvrage imparfait; ni même aux Topiques, qui ne parlent que de lieux de Rhétorique, puisque l'Auteur n'y donne point l'Art d'arranger, mais seulement de trouver les argumens.

Sturmius Comment. in Partit. orator.

Sturmius est d'avis qu'on lise dans les Classes les Partitions oratoires, à cause de leur brieveté, propre à empêcher que les jeunes gens ne se rebuttent de la longueur des préceptes, & qui n'empêche pourtant pas que ce Livre ne contienne la doctrine de Ciceron, celle d'Aristote, & generalement tout ce qu'il y a à savoir sur l'Art oratoire. Il ajoûte qu'il préfere cet Ouvrage aux autres du même Auteur, qu'il est des plus parfaits, & du nombre de ceux qu'il a composez dans un âge meur & après la victoire de César; ce que néanmoins ce Critique n'ose pas donner pour certain. Quant à la préference qu'il donne à cet Ouvrage sur les autres, il y a apparence que ce n'est que par rapport aux jeunes gens, à qui il est plus convenable.

Biblioth. Anonym. Polit. hist. Philol. curios. p. 35. & 36.

** Méthod. éloq. compar. c. 4.*

C'est ainsi que l'Anonyme que je cite quelquefois, trouve que les Partitions sont une Rhétorique abregée, mais entiere. C'est ainsi pareillement que Junius * ne désapprouve pas qu'on fasse des Rhétoriques nouvelles, pourvû qu'on ne néglige point les Partitions qui sont, selon lui, *un petit livre tout d'or*, où Ciceron a ramassé pour l'instruction de l'Orateur, tout ce qui peut se dire, sans oublier la brieveté, si fort recommandée à ceux qui donnent des préceptes (a). Mais le Pere

Soar. Rhet. Ep. ad Lect.

Soare les trouve trop courtes: il trouve que les richesses de l'Eloquence y sont trop resserrées & trop entassées; ce qu'on pourroit dire n'être vrai que parce que Ciceron, comme j'ai dit, ne rapporte point d'exemple. On ne peut nier néanmoins que cela ne soit vrai aussi par rapport aux préceptes, puisque cet Orateur lui-même y avertit son fils, que ce qu'il vient de lui dire n'est propre qu'à lui montrer les sources de l'Art oratoire. Cet avis étoit necessaire, au jugement de Junius, afin qu'on ne s'imaginât pas qu'il n'y avoit qu'à bien savoir ce que ce Livre nous enseigne, pour être habile à peu de frais dans un Art si difficile. Il faut, selon Junius, outre les Partitions, lire aussi Aristote, Hermogéne, les Dialogues & le Livre de l'Orateur.

Les Partitions oratoires.

Meth. éloq. compar. c. 4.

Le même avis me fait encore observer qu'on voit ici le fils de Ciceron déja instruit des préceptes de l'Eloquence, qui interroge son pere. Il falloit que cet Orateur donnât cette idée de son fils, à ce que dit Sturmius, parce que c'est une chose difficile que d'interroger à propos & avec grace, & que ce n'est pas le fait d'un ignorant. Ce qui paroît, dit-il, par les Dialogues de Platon, où l'on voit un certain Protagore qui interroge Socrate d'une maniere à glacer, au lieu que Socrate l'interroge à son tour avec tant d'esprit, qu'il le met hors d'état de répondre.

Ce Livre ne contient guéres que les préceptes ordinaires: s'il y a quelque chose de particulier, c'est que Ciceron y réduit toutes les passions à quatre, comme les Stoïciens; & ce sont la *Joye*, la *Douleur*, la *Crainte* & le *Desir*: division beaucoup moins commode dans la matiere présente, que celle d'Aristote, comme je l'ai remarqué en parlant de ce Philosophe.

Partit. orat. n. 99. &c.

Au reste, on trouve dans cette Rhétorique toutes les lumieres necessaires sur le genre judiciaire en general, & en particulier, sur la maniere d'y connoître & d'y établir l'état d'une cause; sur quoi Quintilien est très-long & très-obscur. On y trouve aussi ce qu'on peut desirer sur le genre Déliberatif & sur le Démonstratif, dont Ciceron explique très-bien le vrai caractere, la nature, le style, les ornemens, sans néanmoins rien dire des figures. A peine y a-t-il un petit endroit qui peut y avoir rapport.

Il est vrai que l'Amplification ne paroît

a Quidquid præcipies, esto brevis. *Horat. Ep. ad Pis. v. 335.*

Les Partitions oratoires.

roît pas bien définie dans cet Ouvrage (1), & que Ciceron semble n'entendre par ce mot, selon sa définition, que *l'Art de traiter en style plus magnifique une chose déja expliquée en style plus simple*; mais il marque parfaitement bien le lieu où il faut se servir de l'Amplification, & la maniere dont il faut s'en servir. Que si la définition qu'il en donne n'a pas l'étenduë qu'elle devroit avoir, on peut y suppléer, en prenant bien tout ce que ce grand Maître dit sur cet article.

Ibid. n. 56. et 58. Item 128.

J'ajoûte à ce que je viens de dire sur les Partitions, qu'on y voit aussi clairement la raison pourquoi Ciceron recommande si fort la Philosophie à ceux qui étudient l'Eloquence. C'est la Philosophie Académique dont il parle, laquelle, ainsi qu'il l'assûre, ne différoit que de nom de la Philosophie Péripatéticienne; & il dit en termes exprès que dans l'une & dans l'autre, on *s'appliquoit à des exercices de Rhétorique*, c'est-à-dire à des discours oratoires, où l'on traitoit des matieres d'usage très-éloquemment.

Part. orat. n. 139. 140.

Il s'en explique encore ailleurs d'une maniere qui fait plaisir à entendre. " Combien, dit-il, ces Philosophes (2) n'ont-„ ils pas écrit de Livres touchant le gou-„ vernement des Etats ! combien n'en „ ont-ils pas composé touchant les Loix! „ combien nous ont-ils laissé de Traitez „ de Rhétorique! combien de Harangues „ & de Discours qui sont des chefs-„ d'œuvres d'Eloquence! Ont-ils entre-„ pris de parler de quelque matiere épi-„ neuse? on voit qu'avec la justesse & „ la précision des Stoïciens, ils y ont „ répandu cette clarté & cette élegance „ de style qui leur sont propres. Ont-„ ils voulu écrire sur des sujets suscep-„ tibles d'ornemens? avec quel éclat, a-„ vec quelle richesse d'expressions n'en „ ont-ils pas écrit! Quels excellens Ou-„ vrages n'ont-ils pas fait sur ce qui re-„ garde la justice, la force, l'amitié, la „ conduite de la vie, le soin de la Ré-„ publique, la temperance, la grandeur „ d'ame! Quel suc, pour ainsi dire, & „ quel embonpoint ne trouve-t-on pas „ dans tous ces Traitez! Quelle subli-„ mité, & quelle précision en même „ tems, selon les endroits! Ils ont fait „ des livres pour consoler les personnes „ affligées; ils en ont fait d'autres pour „ nous animer à de grandes entreprises; „ ils nous ont donné les préceptes de „ la Morale; ils nous ont donné les „ conseils de la sagesse, écrits d'un style „ admirable & magnifique, digne des „ grands Hommes pour qui ils avoient „ composé ces Ouvrages.

C'étoit sur des sujets de cette nature qu'Aristote (3) entre-autres faisoit parler ses disciples, non pas avec la sécheresse des Philosophes, mais avec toute la magnificence des Orateurs.

Mais on ne sera pas fâché, je crois, de voir ici par occasion jusqu'où alloit quelquefois l'Eloquence de ces Philosophes, & en même tems quelle idée il faut avoir de ce qu'on dit que *Periclès se servit très-utilement de la Physique dans l'usage de l'Art oratoire.*

On peut juger de l'Eloquence de ces Philosophes, par celle de Carneade; non qu'ils fussent tous de la même force, mais parce qu'ils travailloient tous à être de grands Orateurs, & ils réüssissoient chacun selon son genie. Elle étoit si puissante, celle de Carneade (4), qu'il ne soûtint jamais rien sans le prouver, & que jamais il n'attaqua rien sans le détruire. Il emportoit tout comme une riviere rapide, ou il charmoit tellement, que ceux que ses raisons n'avoient pû vaincre, se laissoient amener à son sens par le plaisir de l'entendre. Ainsi par force ou par adresse, il venoit à bout des personnes mêmes qui avoient pris contre lui les précautions les plus exactes. Aucun de ses adversaires ne pouvoit tenir contre lui. Toutes ses opinions étoient reçûës; toutes celles des autres étoient rejettées.

Numen. apud Euseb. p. 737.

1 Est igitur amplificatio gravior quædam affirmatio, quæ, motu animorum, conciliet in dicendo fidem. *Partit. orat. n. 53.*

2 Quàm multa illi [Peripatetici Academicique] de Republica scripserunt! quam multa de Legibus! quàm multa, non solùm præcepta in artibus, sed etiam exempla in orationibus bene dicendi reliquerunt! Primùm ipsa illa, quæ subtiliter disserenda erant, politè apteque dixerunt, cùm definientes, tum partientes, ut vestri etiam Stoïci. Sed vos squalidius: illorum, vides, quàm niteat oratio! Deinde ea quæ requirebant orationem ornatam & gravem, quàm magnifice sunt dicta ab illis! quàm splendide! de justitia, de fortitudine, de amicitia, de ætate

Les Partitions oratoires.

rejettées. Antipatre voulut le combattre, mais il n'osa paroître devant lui. Il se taisoit en sa présence, & il l'attaquoit de loin par quelques livres qu'il composoit. La posterité les a vûs ; mais ils n'étoient pas capables de se soûtenir, je ne dis point contre Carneade, puisqu'il n'étoit plus, mais contre son ombre. Tout mort qu'il étoit, sa haute réputation le faisoit encore triompher de son antagoniste, loin de lui ceder lorsqu'il vivoit & qu'il étoit environné de toute sa gloire. Quelle idée Lucile n'en donnoit-il pas! Ce Poëte, au rapport de Lactance, introduisoit Neptune qui discouroit d'une matiere fort obscure, & qui disoit qu'elle ne pourroit pas être expliquée, quand même Carneade ressusciteroit.

Mais ce qui fournit les plus beaux témoignages de son éloquence, c'est son Ambassade de Rome. Les Athéniens condamnez à une amende de cinq cens talens, pour avoir pillé la ville d'Oropé, le députérent vers le Senat Romain avec deux autres Ambassadeurs. Avant que d'avoir audience, ils firent des Harangues en présence d'un grand nombre de personnes, & l'on admira en chacun d'eux un caractere particulier. La force & la rapidité furent celui de Carneade. Plutarque nous apprend que la jeunesse de Rome fut si charmée de ses discours, qu'elle renonçoit aux plaisirs & à tout autre exercice, afin de suivre la passion de philosopher qu'il lui avoit inspirée, & dont elle étoit comme enthousiasmée. A l'égard du Senat, après qu'on y eut entendu ces Ambassadeurs, il y fut dit qu'ils étoient moins envoyez pour obtenir quelque chose par la voye de la persuasion, que pour forcer le Senat à faire tout ce qu'ils voudroient. C'étoit ainsi qu'on exprimoit la force de leur éloquence. Aussi Caton ne fut-il point content qu'on les écoutât si long-tems & si souvent. Donnons-leur réponse, disoit-il, & les renvoyons chez eux; ce sont des gens qui persuadent tout ce qu'ils veulent. En effet ils obtinrent que l'amende fût réduite à cent talens; & on raconte que Carneade ayant un jour harangué admirablement pour la justice, harangua le lendemain contre cette vertu avec le même succès. Voilà comme les Académiciens cultivoient l'Eloquence. Il est facile de concevoir que de pareils Philosophes pouvoient former des Orateurs.

Pour ce qui est de Periclès, & de l'usage qu'il fit de la Physique dans l'Eloquence, Monsieur Bayle qui parle de ce fait & de ce point de doctrine, auroit pû le mieux éclaircir. Il fait, après Ciceron, l'éloge de l'éloquence de Periclès. " Elle plaisoit, on l'admiroit, on „ la craignoit. N'oublions pas, ajoûte-„ t-il, qu'avec une force de genie peu „ commune, il s'est servi très-heureuse-„ ment de ses lumieres philosophiques, „ pour donner un grand relief à son é-„ loquence. Les hautes spéculations, & „ les profondeurs physiques & métaphy-„ siques dont il avoit nourri son esprit „ par les leçons d'Anaxagore, eussent é-„ té un obstacle à plusieurs autres qui „ auroient voulu acquérir la gloire de „ grands Orateurs, mais pour lui il y „ trouva un excellent suc, qui donna à „ ses Harangues une force merveilleuse.

M. Bayle sur Pericl. dans son Dict.

Cela dit clairement que *communément la Physique & la Métaphysique sont un obstacle à l'Eloquence.* Tout ce qu'on dit de plus, est pompeux à la verité, mais fort obscur. Il falloit expliquer comment l'Eloquence *nourrie*, comme dit Monsieur Bayle, *& armée de la connoissance de la nature*, *avoit plus de force.* Dans le passage que l'on rapporte de Platon, ce Philosophe de qui on tient ce fait, dit que Periclès *transporta de la Physique dans l'Eloquence ce qui pouvoit y être d'usage*; cela est beaucoup plus clair, quoiqu'il y ait encore de l'obscurité.

Dans le Dialogue de Phédre p. 1237.

Ciceron qui a parlé d'après Platon, dit que

Cic. in Orat.

tate degenda, de Philosophia, de capessenda Repub. de temperantia, de magnitudine animi, quod erat hominum, non spinas vellentium, ut Stoici, nec ossa nudantium; sed eorum qui grandia ornate vellent, enucleate minora dicere. Itaque quæ sunt eorum consolationes! quæ exhortationes! quæ monita & consilia scripta ad summos viros! *L. 4, de fin. n. 5. 6.*

3 In hac Aristoteles adolescentes, non ad Philosophorum morem tenuiter disserendi, sed ad copiam Rhetorum in utramque partem, ut ornatiùs & uberius dici possit, exercuit. *L. 2. de Orat. n. 46.*

4 Rem nullam defendit, quam non probarit; nullam oppugnavit, quam non everterit. *Cic. L. 2 de Orat. n.*

M. Bayle dans son Dict. sur Carn.

Les Partitions oratoires.

que *Periclès instruit de la Physique par Anaxagore, passa facilement, ou fit passer son esprit de ces hautes spéculations, aux affaires du Barreau & au gouvernement de la République.* Cela ne dit pas encore ce que nous cherchons.

Dans son Phedre.

Mais Platon dit que *l'utilité qu'on tire de l'étude de la nature*, c'est *la grandeur d'ame & la constance, ou la fermeté.* Cela dit quelque chose de plus, si on explique comment on en tire cet avantage, & il n'est pas mal-aisé de le faire: la connoissance *de la nature* comprend celle de *l'Auteur* de la Nature, & rien n'est plus propre à relever l'esprit, que la connoissance de Dieu, soit qu'on le connoisse par la Religion, comme les Chrétiens, ou seulement par la contemplation de ses Ouvrages, comme les Payens, pourvû qu'on en sache faire un bon usage. C'est ce qui donne de grands sentimens; c'est ce qui inspire & l'estime pour la vertu, & le mépris pour ce qui lui est contraire; le courage, par conséquent, de faire de grandes choses, & la honte de s'abandonner à la molesse ou à l'oisiveté. Aussi remarque-t-on qu'Anaxagore parloit de *Dieu*, des *mœurs*, & des *Anges*, & qu'il apprit à Periclès à *craindre Dieu sans superstition.* Voilà les connoissances qui peuvent fournir des pensées propres ou à relever l'ame, ou à fortifier le discours. Pour les connoissances veritablement physiques ou métaphysiques, elles ne sauroient jamais entrer dans un discours oratoire. Ciceron, Hermogéne, Aristote, & tous les Maîtres y sont formels. Periclès fit bien voir qu'il ne pensoit point autrement, lorsque voyant un Pilote épouvanté d'une éclipse, cet Orateur lui jetta un manteau sur les yeux, lui demandant s'il s'étonnoit de ne rien voir? & le Pilote lui ayant répondu que non: voilà, lui dit-il, ce que c'est qu'une éclipse. C'est un trait sensible de ce que Ciceron appelle, *Exercitationem mentis à reconditis abstrusisque rebus ad res populares traducere.* „ C'est-à-dire, appliquer son esprit à des „ choses & à des expressions populaires, „ après l'avoir appliqué à la contemplation des choses les plus relevées.

Voyez, ci-après les deux liv. de l'Inv.

Amyot, in 8 ed. de Vascos p. 615. & 616.

Cic. in Orat.

LES DEUX LIVRES DE L'INVENTION.

Les deux Livres de l'Invention.

IL y a encore un Ouvrage sur la Rhétorique, qui est certainement de Ciceron, & qu'il avoit divisé, à ce qu'on croit, en quatre Livres, (1) mais dont les deux derniers sont perdus. Ce qui est de vrai, c'est que par la fin du second, on voit clairement qu'il en avoit fait plus de deux. Il a intitulé cet Ouvrage, *Livres de Rhétorique*, ou *de l'Invention oratoire.* Priscien & Quintilien en un endroit, le citent sous le second titre, & en un autre endroit, ils le citent sous le premier. Vossius ne faisant attention qu'à cette maniere de le citer sous le titre de *Livres de Rhétorique*, & d'ailleurs considerant que Ciceron n'y parle pas seulement *de l'Invention*, a crû que ce titre, *de l'Invention oratoire*, n'étoit point de l'Auteur. Sans doute que Vossius n'avoit pas remarqué dans les Partitions, que le titre de *l'Invention* convient même à une Rhétorique complette; il est aisé cependant de le voir, puisqu'il y est dit que l'Orateur doit également *trouver* les choses, les mots & l'ordre de son discours. De sorte que *l'Invention* s'étend sur tout, quoique celle des mots s'appelle plûtôt *l'Elocution*, comme celle de l'ordre s'appelle *l'Arrangement.*

Prisc. l. 9. Quintil. l. 5.

Ibid.

Voss. de nat. & const. Rhet. c. 13. p. 164.

Cic. Partit. orat. n. 3.

On fait la difference qu'il y a entre la Rhétorique & l'Eloquence, aussi bien qu'entre le Rhéteur & l'Orateur; l'un donne les préceptes, & l'autre les met en usage. On fait sur cela une difficulté; Ciceron a-t-il eu égard à cette difference, lorsqu'il a appellé l'Ouvrage dont est question, *Livres de Rhétorique*, ou *de l'Invention de Rhétorique*; au lieu qu'il appelle ses autres Ouvrages sur l'Eloquence, *Livres de l'Orateur*, ou *touchant les Orateurs.*

Un ancien Commentateur a crû qu'il y avoit eu égard. Il se fonde sur ce que Ciceron enseigne ici, selon lui, l'Art de persuader, au lieu que dans les Livres

M. Fab. Vict. Pref. de son Comment. sur le 1. livre de l'Inv. à la fin.

1 *On le marque ordinairement dans le titre du Livre.*

Les deux Livres de l'Invention.

vres ou Dialogues de l'Orateur, il explique, dit-il, les talens ou les parties que l'Orateur doit avoir

C'est un Maître de conséquence qui parle ainsi. Néanmoins je ne puis être de son avis. Et si ce Critique n'avoit jamais rien dit de mieux sur la Rhétorique, je doute fort que pour son habileté dans cet Art, on l'eût honoré, comme on fit, d'une statuë d'or dans la Place de Trajan, ni qu'on pût dire que saint Jerôme ait eu en lui un savant Maître, étant certain que les Dialogues de l'Oratêur sont une vraye Rhétorique, dont ils pourroient avoir le nom; & que Ciceron auroit pû appeller *Livrés de l'Invention oratoire*, ce qu'il appelle *Livres de l'Invention de Rhétorique*, comme il auroit pû intituler *Partitions de Rhétorique*, ce qu'il a intitulé *Partitions oratoires*; & l'on sait qu'en Latin comme en François, *l'Art oratoire* ou *l'Art de Rhétorique* sont une seule & même chose.

Marin Becichem Scodrens. Castigat. in Victor.

Quant à la doctrine contenuë dans ces deux Livres, l'Auteur en fait lui-même le précis & nous apprend que dans son premier Livre il a eu soin d'expliquer la nature de l'Eloquence & de l'Art qui l'enseigne, les devoirs de l'un & de l'autre, leur vûë ou leur fin, leur objet ou leur matiere, leurs parties, les divers genres de causes, la maniere d'y trouver ou d'y déterminer les questions, les differentes parties du discours & leurs regles; enfin la méthode de traiter les argumens, soit par rapport à la preuve, soit par rapport à la réfutation. Je dis, *de les traiter*, car pour la méthode de les *trouver*, ne croyant pas l'avoir assez expliquée, il prétend le faire dans le second livre, où il s'étend particulierement sur le genre Judiciaire, moins sur le Déliberatif, très-peu sur le Démonstratif.

L. 2. de Invent. n. 11.

C'est en parlant des argumens, qu'il distingue la méthode de Socrate & celle d'Aristote, laquelle est aussi celle de Théophraste. La premiere consiste à interroger l'adversaire, & à le prendre par ses réponses, sans rien avancer soi-même, & sans faire connoître ce que l'on veut établir. La seconde consiste à proposer ce que l'on veut, & à l'établir par des principes. Il préfere celle-ci à l'autre, comme plus convenable à l'Orateur,

L. 1. n. 53. & 54.

& comme suivie par les Maîtres les plus habiles. Mais la possession où sont les Orateurs d'adresser quelquefois la parole à l'adversaire, de l'interroger, de rapporter ses réponses, & d'en tirer des inductions, montre assez clairement qu'on peut mêler ces deux méthodes l'une avec l'autre.

Les deux Livres de l'Invention

L. 1. n. 61.

Ibid. n. 77.

Au reste, il nous avertit de prendre garde que toutes les manieres des Philosophes, non plus que toutes leurs pensées, ne conviennent pas à l'Eloquence, & il traite de folie le sentiment d'Hermagore, qui soûtenoit que l'Orateur devoit parler de tout, & même de la Physique. " On lui pardonneroit, dit-il, „ s'il avoit bien sû cette Science: car on „ croiroit qu'il auroit jugé de tous les „ Orateurs par lui-même, au lieu qu'il „ est plus aisé de montrer qu'il ignoroit „ l'Art oratoire, qu'il ne le seroit de „ faire voir qu'il étoit Physicien. Il conclut donc que sur cela, il faut s'en tenir à la doctrine d'Aristote Il avouë néanmoins que la Rhétorique d'Hermagore avoit son merite, qu'il y avoit du choix, de l'ordre, & même de l'invention, quoi qu'en voulussent dire quelques Maîtres jaloux de sa gloire.

L. 2. n. 7. & 8.

Voyez, ci-devant Partit orat. p. 102.

Lib. de Invent. 2. n. 16.

Si la pensée de Ciceron sur la Physique est remarquable, il y en a une autre sur la Sagesse & sur l'Eloquence qui ne l'est pas moins. Saint Augustin en fait une estime particuliere, & ne cesse de l'inculquer, pour nous persuader de joindre & l'Eloquence à la Sagesse, & la Vertu à l'Eloquence. Ciceron dit que *la Sagesse sans l'Eloquence, ne produit pas de grands fruits; & que l'Eloquence séparée de la Sagesse, non-seulement ne produit jamais aucun bien, mais produit souvent de grands maux.* Cependant plus on peut en abuser, & plus il est à propos de l'étudier, afin d'en faire un bon usage, comme on le peut aisément, en l'associant à la Vertu.

L. 4. de Doct. Christ.

Sans entrer dans un plus grand détail, il suffit de remarquer que sur l'article des questions que l'Orateur peut avoir à traiter, Ciceron & Hermogéne se prêtent du jour l'un à l'autre. J'ajoûte que l'Orateur Romain, en traitant des parties du discours, distingue deux sortes d'Exordes; l'un qui se présente comme à visa-

O ge

Les deux Livres de l'Invention. ge découvert, l'autre qui cherche doucement à s'insinuer, selon la nature des affaires. Il explique les conditions que l'un & l'autre doivent avoir, & les défauts qu'on y doit éviter, afin qu'un Exorde ne soit ni *trivial*, ni *commun* aux deux parties, ni *propre à retourner* contre nous, ni *trop long*, ni *étranger*. Enfin Ciceron ne distingue que deux choses dans la Peroraison, qui sont la *Récapitulation* & les *Passions:* mais par tout ce qu'il nous dit de ces deux-là, il nous fait concevoir que l'*Amplification* y est aussi necessaire, expliquant même à cet effet la maniere de se servir des grands principes & des théses generales, qu'on appelle communément Lieux communs. Voilà pour la doctrine.

L. 2. initio. A l'égard du jugement qu'il faut porter de l'Ouvrage, Ciceron fait profession d'avoir choisi, pour le composer, tout ce qu'il y avoit de meilleur sur cette matiere dans les Auteurs de tous les siécles; se donnant ainsi plus d'avantage pour le rendre parfait, que n'en avoit eu ce Peintre qui voulut faire une Junon parfaitement belle, puisqu'il ne prit que cinq personnes de son temps, d'une rare beauté, se contentant d'en exprimer dans son tableau ce que chacune avoit d'excellent. *Ibid. n. 6.* Aristote, avant Ciceron, avoit ainsi ramassé en un seul corps les préceptes de tous les Maîtres, de telle sorte, comme je l'ai déja dit, qu'il fit tomber tous leurs Ouvrages par la beauté & la justesse du sien.

Peut-être Ciceron se flattoit-il d'avoir le même succès qu'Aristote, lorsqu'il composa ses Livres de l'Invention; mais il s'en désabusa dans la suite, comme il est aisé de voir par son premier Dialogue de l'Orateur. *L. 1. de Orat. n. 5.*

Ce sont certainement ses Livres de l'Invention qu'il regarde là comme peu de chose, ou comme un des premiers fruits de sa jeunesse, nous faisant entendre que c'est une production imparfaite, mal polie, peu digne de la gloire qu'il s'étoit acquise depuis par ses harangues. Telle est aussi l'idée que nous en donne Quintilien (1). Il est vrai qu'il y a de très-bonnes choses, des choses très-sensées & excellentes, au jugement & de l'Auteur anonyme & de Junius. *Les deux Livres de l'Invention. Bibliogr. Polit. Hist. Philol. cur. p. 35. & 36. Method. Eloq. comp. c. 4.* Cependant il faut avoüer que si on y reconnoît Ciceron, c'est Ciceron encore foible, qui annonce en quelque façon ce qu'il doit être, mais qui ne l'est pas encore, n'ayant ni cette vivacité, ni ce tour, ni cette noblesse qu'on trouve dans ses autres Livres, même dans ses Partitions oratoires; à plus forte raison dans ses Dialogues ou dans le Livre de l'Orateur. On n'y respire point cet air & ce feu qui anime le lecteur à l'étude de l'Eloquence, ce qui est un des caracteres les plus importans & les plus utiles dans un Ouvrage de Rhétorique. En un mot Ciceron, à mon avis, n'a rien fait de plus foible sur cette matiere, que ses Livres de l'Invention, qui portent très-justement ce titre, au sens qu'on prend aujourd'hui l'*Invention*, parce que ce qui nous reste aujourd'hui de cet Ouvrage, ne traite presque que de cela. Le Pere Soare dit même que sur cet article, Ciceron donne ailleurs bien des lumieres qu'on ne trouve point dans ces Livres-ci. *Rhet. de Soar. Ep. ad Lect.* Junius veut encore qu'on lise ces Livres avec précaution, non-seulement parce que Ciceron étoit fort jeune lorsqu'il les composa, mais encore parce que cet Orateur dit lui-même que cet Ouvrage n'avoit vû le jour que par hazard, lui échappant comme des mains, après qu'il l'eut fait pour son usage. *Method. Eloq. comp. c. 4.* De sorte, dit Junius, qu'il ne faut pas s'étonner si ailleurs Ciceron s'écarte des principes qu'il avoit posez dans ces Livres.

LA

1 Regesta & scholas vocat ab adolescente compositas. *Quintil. l. 3. c. 6.*

2 Potest enim mihi ipsi alias aliud videri. *Cic. in Orat. ad calcem.*

3 Quæ primo dura visa sunt, usu molliuntur. *Quint. l. 1. c. 5. in fine.*

LA RHETORIQUE
A
HERENNIUS.

La Rhétorique à Herennius.

IL n'eſt pas aiſé de ſavoir qui eſt l'Auteur des quatre Livres de Rhétorique adreſſez à Herennius, & qu'on voit à la tête des Ouvrages de Ciceron. Dans les éditions communes, le titre porte qu'on n'en ſait rien, mais que d'habiles gens les attribuent à Cornificius. Voſſius eſt de ce nombre. D'autres les revendiquent à l'Orateur Romain, comme George de Trébizonde, qui appelle ces Livres *la vieille Rhétorique de Ciceron*. Il y en a qui ne ſe contentent pas de les attribuer à cet Orateur; mais ils font des Diſſertations fort échauffées contre les défenſeurs du ſentiment oppoſé, lequel leur paroît puéril auſſi-bien que les raiſons dont on l'appuye.

De Nat. & Conſtit. Rhet. p. 165. Trapezunt. Rhet. p. 211. & 213. Nicol. Angelius, Bucin. & Marvin, Boiſchaut, Scodrens in Rhet. ad Heren.

Il faut avouer qu'il y en a de foibles. Telle eſt celle qu'on tire de la contrarieté entre la doctrine de l'Ouvrage dont eſt queſtion, & la doctrine des Ouvrages qui ſont certainement de Ciceron. Car il y a beaucoup de choſes contraires, comme l'a remarqué le P. Soare, ſans entrer néanmoins dans cette diſcuſſion. Mais cette raiſon ne conclut pas que la Rhétorique dont il s'agit, ne ſoit pas de l'Orateur Romain; puiſqu'il nous avertit lui-même quelque part, que ſur cette matiere, il a pû penſer différemment (2).

Rhet. de Soar. Ep. ad Lect.

Les raiſons de ceux qui tiennent le ſentiment contraire, ſont-elles bien plus ſolides? Il ne paroît pas toujours qu'elles le ſoient. Ils remarquent, par exemple, que l'Auteur de cet Ouvrage ſe dit *mari de Terentia*, & *pere de Tullius*; ce qui, ſelon eux, ne convient qu'à Ciceron. On leur répond que ce n'eſt point l'Auteur qui ſe dit tel, mais un homme qui parle dans ſon teſtament, rapporté par l'Auteur. C'eſt une obſervation qui faute aux yeux de ceux qui liſent. Auſſi Voſſius n'a-t-il pas manqué de la faire; & ce ſavant Critique ne croit point que cette Rhétorique ſoit de Ciceron, quoiqu'il n'ignore pas que d'anciennes éditions la lui donnent, auſſi-bien que Priſcien, ſaint Jerôme, Leonard Aretin, & pluſieurs autres.

La Rhétorique à Herennius. *Inſtit. Orat. t. 1 p. 182.*

En effet il eſt ſurprenant que Quintilien, qui cite les livres de Rhétorique de Ciceron, n'ait jamais cité ceux dont il s'agit; & il eſt certain qu'il a eu lieu d'en parler, du moins en traitant des figures. Car il veut rapporter ſur cela toute la doctrine de ce grand Maître, & il n'en rapporte que le peu qu'il en a dit en deux endroits, comme n'en ayant rien dit de plus. Auroit-il omis les Livres à Herennius, dont le quatriéme eſt deſtiné preſque tout entier à cette matiere, ſi ces Livres étoient de cet Orateur?

Quintil. lib. 9. c. 1.

L. 3. de Orat. n. 94 & in Orat. ad Brut.

Ce n'eſt pas répondre à cette difficulté, que de dire que Quintilien cite quelques paroles de cette Rhétorique, & qu'il les attribuë à Ciceron; de quoi on prétend fournir trois exemples: car cela ne dit pas, *pourquoi voulant rapporter tout ce que Ciceron a dit des figures*, il omet le Livre où cet Orateur a traité cette matiere à fond, ſi c'eſt lui qui en eſt l'Auteur. De plus, les paroles citées par Quintilien, & qu'on dit être tirées de cette Rhétorique, ou n'en ſont pas tirées, ou ne ſont pas attribuées à Ciceron. On en fournit trois exemples, comme j'ai dir; celles du premier (3) lui ſont attribuées veritablement, mais elles ſont du premier Livre de la Nature des Dieux: celles du ſecond exemple (4) ſont tirées de cette Rhétorique, mais Quintilien ne les attribuë point à Ciceron; & celles du troiſiéme exemple (5), qui ſont auſſi tirées de cette Rhétorique, il les attribuë aſſez clairement à Cornificius. A quoi ſi l'on ajoûte la conformité entre la doctrine de cet Ouvrage ſur les figures, & celle que Quintilien attribuë nommément à Cornificius, il y a lieu de croire que Cornificius, ſelon lui, en eſt l'Auteur.

Nicol. Angel. ubi ſupra.

L. 1. de Natur. Deor n. 95 ou 96. ſelon la notte marginale de Quint.

On s'étonne, ſi cela eſt, comment il n'a

Nicol. Ang. initio.

4 Qui ſunt, qui fœdera ſæpe ruperunt, &c. *Quint. l. 9. c. 1.*

5 Amari jucundum eſt, ſi curetur ne quid inſit amari. *Ibid.*

La Rhétorique à Herennius.

n'a nommé ni Virgile, ni Horace, parmi les bons Auteurs dont il pouvoit rapporter des exemples sur ses préceptes, comme il a nommé Crassus & Ennius. Mais si c'est Ciceron qui en soit l'Auteur, n'y a-t il pas lieu de s'étonner comment, faisant profession de fournir des exemples de son propre fond, il n'en rapporte aucun de ses Harangues?

J'avouë que le style, quoique simple & familier, est pur & Ciceronien. C'est ce qui me porteroit le plus à croire que l'Ouvrage est de Ciceron. Mais il y a des choses où j'ai peine à reconnoître cet Orateur. Outre que, Cornificius étant presque son contemporain, il a pû avoir le style du bon siécle.

Marin, Be-

La bonté du style a fait dire au Bibliographe anonyme, que c'est un Ouvrage, non pas de Ciceron, mais fait sur les Ouvrages de cet Orateur; dont il reconnoît, à ce qu'il dit, que l'Auteur a quelquefois copié les termes. Junius se déclare aussi pour ceux qui nient que cette Rhétorique soit de l'Orateur Romain, & trouve que ce n'est pas sans raison qu'ils le nient. Quoiqu'il en soit, la chose ne vaut pas la peine, je ne dis pas qu'on s'y échauffe, mais même qu'on s'y arrête davantage, étant plus à propos de profiter de ce que ces Livres ont d'utile.

Bibliograph. Polit. hist. Philol. curios. p. 15. 36.

Method. Eloq. comp. c. 4.

Il est constant qu'on y trouve ce qu'il y a de bon communément dans les Rhétoriques ordinaires, & même certaines choses qu'on ne trouve point ailleurs, ou qu'on n'y trouve pas si bien. On peut mettre de ce nombre une question dont l'éclaircissement fait le commencement du quatriéme Livre, quoi-qu'elle regarde moins les Orateurs que les Maîtres de Rhétorique. Il s'y agit de savoir s'il est plus convenable qu'un Maître sur ses préceptes donne des exemples de sa façon, ou qu'il en donne qui soient tirez des bons Auteurs. L'usage des Anciens & la modestie semblent demander qu'il en tire plûtôt d'ailleurs, que de les fournir lui-même. D'autant plus que l'exemple est une espece de témoignage qui confirme le précepte, & qu'il n'y a point d'apparence que l'Auteur du précepte prétende le confirmer par son propre témoignage. Au lieu que la gloire & le nom des bons Auteurs, en confirmant le précepte, donnent encore du courage à ceux qui étudient l'Eloquence. Outre qu'il y a plus d'art à ramasser en un corps d'Ouvrage, & sous certaines regles, les beaux morceaux répandus de tous côtez dans les Ouvrages des Ecrivains illustres.

La Rhétorique à Herennius.

Si néanmoins on met à part l'usage des anciens Maîtres, l'Auteur croit que de faire comme eux, c'est une modestie mal-entenduë. Car si un Maître est si modeste, pourquoi donne-t-il des préceptes? Il pouvoit demeurer en silence. Pourquoi encore se fait-il honneur d'un Ouvrage dont la meilleure partie, qui sont les exemples, n'est pas de lui? En vain veut-il faire passer l'exemple pour un témoignage qui confirme la regle, ce n'en est qu'un éclaircissement. On convient qu'il y a du travail à ramasser des exemples, qu'il y a de l'intelligence; mais on soûtient qu'il y a encore plus d'habileté à composer. Un homme capable de composer, est capable de faire un Recueil; & qui est capable de faire un Recueil, n'est pas pour cela capable de composer.

Sur ces raisons alleguées de part & d'autre, avouons qu'il est à propos qu'un Maître de Rhétorique compose quelquefois, pour servir lui-même d'exemple. A cela près, on peut dire qu'il vaut mieux rapporter des exemples des bons Auteurs, que d'en faire soi-même; parce qu'il y a bien de la difference entre des exemples ainsi produits comme par machine, & ceux qui dans les bons Auteurs sont partis comme de source, à moins qu'un Maître n'ait eu des occasions pour en produire de semblables; encore voudrois-je même en ce cas, en rapporter des uns & des autres, pour nourrir plus agréablement l'esprit des jeunes gens.

C'est encore dans le quatriéme Livre, que l'Auteur dit ce qui se peut dire sur l'élegance & sur la clarté du style; & lorsqu'il s'agit de parler des répetitions des mêmes mots, & de l'usage de ceux qui ont entre eux quelque ressemblance; comme aussi de l'égalité ou de l'inégalité des membres du discours, & de leurs chûtes semblables, alors il nous donne cet avertissement, *Que ce sont toutes beautez, dont il faut rarement se parer*, parce qu'elles paroissent recherchées. Elles passent

L. 4. ad Herenn. n. 32.

La Rhétorique à Herennius. sent pour des affectations, qui ne sont pas supportables dans des causes serieuses, où il faut songer à quelque chose de plus grand. Elles peuvent faire quelque plaisir, mais elles ne persuadent pas. Elles affoiblissent l'estime qu'on auroit pour l'Orateur. Elles empêchent la confiance, parce qu'elles marquent la legereté. Le plaisir même qu'elles nous donnent ne va pas loin, parce que ce sont des beautez frivoles, & non pas de véritables beautez. Elles rendent un discours plus brillant & plus fleuri, mais non pas plus grand & plus majestueux. Avec une solide beauté, le discours est toujours capable de plaire; avec celles dont il s'agit il lasse bientôt l'auditeur; parce que, pour le dire en un mot, ce n'est-là qu'une Eloquence puerile, à moins qu'on n'y garde une grande moderation.

Cette remarque est une des plus importantes de tout l'Ouvrage. Il y faut
Ibid. n. 25. joindre ce que l'Auteur nous dit encore dans le même Livre, de la maniere vive de proposer nos preuves, ou de réfuter nos Adversaires par instances ou par repliques, pour réveiller l'attention des
Ibid. n. 33. Auditeurs; comme aussi sur l'effet des
Ibid. n. 23. interrogations, ou des sentences, quand
Ibid. n. 24. on les place comme il faut; sur les peintures animées, sur les expressions fortes & hyperboliques, sur les expressions ingenieuses, qui font entendre plus qu'on ne dit, ou autre chose que ce qu'on dit; sur la maniere de marquer les mœurs & le caractere, & par consequent sur le
Ibid. n. 75. Dramatique qui y est si utile, & sur cer-
76 77. 78. 79. taines hypothéses qu'on fait pour se fournir des preuves ou des images sensibles; sur les differens effets, tant des similitudes que des exemples, soit qu'on les employe pour ornement, ou pour preuve, ou pour un plus grand éclaircissement; enfin sur l'art de se tenir dans son fort, c'est-à-dire, en ce qu'il y a d'avantageux dans la cause, ou de le rendre plus sensible par la comparaison qu'on en fait avec ce qu'il y a de foible dans la cause de l'Adversaire, sans oublier un moyen entre autres très-efficace pour exciter la
Ibid. n. 44. compassion, & fort usité dans les bons Auteurs, qui est de s'abandonner en quelque sorte à la merci de ceux qu'on veut toucher. C'est la chose du monde qui fait le mieux son effet.

Il n'y a rien de particulier dans tout le premier Livre, ni dans la moitié du second. Tout y roule sur les divers genres de causes; sur les devoirs que l'Orateur doit remplir, & qui sont marquez, ou par les diverses parties de la Rhétorique, ou par celles du discours; sur les regles qu'il faut garder dans celles-ci, sur les défauts qu'il y faut éviter, & sur les diverses questions qui tombent dans le genre Judiciaire, matiere qui convient fort avec les premiers Livres d'Hermogéne. En tout cela, s'il y a quelque chose qui soit plus digne de remarque que le reste, ce sont ces trois principes: Que *les regles ne servent absolument de rien sans un grand exercice*, Que *l'Orateur doit se borner aux matieres qui entrent dans le commerce de la vie*; Que *son fort est dans la preuve & dans la Réfutation* (1). L. 1. initio.

C'est pour cela sans doute que dans la suite du second Livre, l'Auteur nous explique l'Art de traiter les argumens L. 2. n. 34.
dans toute l'étenduë dont ils sont capa- & 35.
bles, lorsque la proposition qu'on avance est soûtenuë, non seulement de son principe & de l'application qu'on en fait, mais que chacune de ces parties est encore appuyée de sa preuve. Il remarque aussi qu'ils sont plus courts lorsque toutes ces choses, ou quelqu'une, ou enfin plusieurs, n'y sont pas necessaires. Ce qu'il observe, dit-il, afin que l'Orateur dans ses argumens, s'étende ou se resserre selon qu'il est à propos. Il auroit dû ajoûter que ces argumens étendus sont rares dans les discours oratoires. L'Enthymême, comme Aristote le remarque, y convient beaucoup mieux, tant par sa vivacité, que par la nature des sujets que traitent les Orateurs. Il n'a point omis les moyens d'orner ou de fortifier les argumens par des similitudes, des exemples, & des amplifications; en quoi il convient assez avec Hermogéne. Mais sur quoi il s'étend davantage, ce sont

1 Tota spes vincendi posita est in confirmat. & confut. *Ibid. n. 18.*

La Rhétorique à Herennius. L. 2. a num. 17. ad 45. sont les défauts des raisonnemens, ou des preuves qu'on donne des propositions dont ils sont composez ; ou des ornemens qu'on y joint. Ce qui est une espece de Logique dégagée de toute sorte d'épines, & très-utile soit pour nous garantir nous-mêmes de ces défauts, soit pour les découvrir lorsque les autres y tombent. Cela est suivi d'une idée des plus justes de la Peroraison, & des parties qui la composent, qui sont la *Récapitulation*, les *Passions*, & l'*Amplification*, chofes qui ont lieu aussi en d'autres endroits du discours, par exemple, après quelque preuve considerable, ou après la Narration. Toutes ces réflexions, avec quelque chose que l'Auteur dit encore dans le troisiéme Livre sur le genre déliberatif & sur le Panégyrique, sont proprement ce qu'il appelle l'*Invention*, que je finis par cette observation qu'il fait, Qu'encore que le Panégyrique arrive plus rarement, il ne faut pas laisser d'être prêt à s'en acquitter avec honneur.

Ibid. n. 45.

L. 3. n. 18.

Il est beaucoup plus court sur la Disposition, & néanmoins il nous apprend qu'il y en a de deux sortes; l'une que l'Art nous prescrit, parce qu'il faut la suivre, à parler generalement, l'autre que nous prescrivent les circonstances des affaires, lorsqu'elles nous obligent de laisser l'ordre prescrit par les regles, qui ne sont autres que le bon sens; & cela, pour nous accommoder au tems, à l'humeur, ou à la situation de ceux devant qui nous parlons, & qui sont ou prévenus, ou fatiguez, ou pressez; de maniere qu'un Exorde leur étant alors insupportable, il faut aller au fait, sauf à faire habilement entrer dans le corps même du discours ce que nous aurions dit d'abord pour faire valoir notre cause.

Ibid. n. 19. 20. 21.

Enfin l'Auteur parle de la Memoire & de l'Action, & il y consacre la moitié du troisiéme Livre. Que penser de tous les moyens qu'il fournit pour faciliter la premiere ? Je le dis sans hésiter; il est plus mal-aisé d'apprendre un Discours par les prétenduës regles qu'il nous donne, que de l'apprendre sans aucun de ces secours ; & même je dis que c'est double peine que de s'en servir. On peut lire ces regles pour se convaincre de la verité. Je suis persuadé qu'on ne reviendra à ce principe de plusieurs Maîtres habiles, *qu'il n'y a que la Nature qui donne la Memoire*, & *l'exercice qui la perfectionne*. Sûrement l'Auteur de la Rhétorique à Herennius auroit pû retrancher tout ce qu'il dit sur cet article, selon la promesse qu'il avoit faite d'abord d'écarter tout ce qui ne serviroit de rien qu'à rendre l'Art oratoire plus difficile. A l'égard de la prononciation qui comprend la voix & le geste, peut-être y a-t-il quelque chose de plus utile dans ses préceptes. Ils contiennent du moins ce qu'on peut dire de plus raisonnable sur ce sujet dans une Rhétorique, & il le traite avec intelligence. Cependant j'en reviens toujours sur cela à l'exercice, aux préceptes de vive voix, & à l'imitation.

L. 3. n. 22.

La Rhetorique à Herennius.

On voit par tout ce que j'ai rapporté, que Junius a eu raison de dire que quel que soit l'Auteur de ces Livres, les préceptes en sont bons & utiles. Il ajoûte qu'ils sont expliquez en peu de mots, clairement, & en bons termes. Il en fait aussi une analyse fort courte, qu'il est inutile de rapporter après celle que je viens de faire; ce seroit dire la même chose en deux façons.

Method. Eloq. compar. c. 4.

SENEQUE LE RHETEUR,

Qui fut pere de Seneque le Philosophe, & nâquit à Cordouë en Espagne environ l'an 700. de la ville de Rome, 53. ans avant Jesus-Christ. On croit qu'il mourut sous le regne de Tibere.

Seneque le Rheteur.

IL y a déja du tems qu'il ne reste plus aucun doute (1) sur la distinction qu'il faut mettre entre Seneque le Rhéteur, & Seneque le Philosophe. Celui-ci est le fils de l'autre. Ils étoient de

1 Doctorum suffragio receptum est hos Declamationum sive Controversiarum libros esse Senecæ Rhetoris, Lucii Annæi Senecæ Philosophi patris. *Nic. Fab. J. C. Præf. ad M. Ann. Senec. Rhetor. edit. 1602.*

Seneque le Rheteur. de Cordoue en Espagne, & de l'Ordre de Chevaliers. Le Pere, nommé *Marcus*, vint s'établir à Rome sous le regne d'Auguste. Il y amena, avec sa femme nommée *Helvie*, trois fils qu'il avoit. L'un, qui s'appelloit *Mela*, fut pere du Poëte Lucain; le Philosophe se nommoit *Lucius*; le nom du troisiéme étoit *Novatus*. On croit (2) qu'il s'appelloit aussi *Junius Gallio*. C'est au Pere que nous devons les Déclamations qui portent le nom de Seneque, comme on l'a démontré par des raisons qui se trouvent dans les Ouvrages de Lipse, qu'il est inutile de transcrire ici. Il suffit de remarquer en passant, que la principale de ces raisons se tire de la différence du style; parce que celui du pere est plus enjoué, & que celui du fils est plus grave & plus févere. Ils se ressemblent néanmoins par un endroit que je remarquerai dans la suite de cet article.

Lips. Elect. 1.

Schott. Praf. in Senec. p. 3. ad calc.

Au reste, les Anciens ne nous disent rien de notre Rhéteur. On voit seulement dans Tacite (3) que le Philosophe se dit fils d'un Chevalier Romain, homme de Province. C'est dans la Harangue qu'il fait à Neron, pour lui remettre les richesses immenses qu'il en avoit reçûës, pressentant bien qu'elles seroient cause de sa perte, comme il arriva. On ne peut douter que Tacite ne parlât du Pere, dans l'Histoire de Caligula & de Claude, vers le tems où ses deux fils, Gallion & Seneque, commencerent à devenir celebres. Mais ce que cet Historien avoit écrit de ces deux Empereurs, s'est perdu, & en même tems tout ce qu'il y avoit pû dire de notre Auteur.

Ce que nous en savons, nous l'apprenons dans ses Ouvrages, & dans le Livre que le Philosophe son fils, exilé dans l'Isle de Corse par l'ordre de l'Empereur Claude, & par les mauvais offices de Messaline, écrivit à sa mere pour la consoler de son absence. C'est dans les mêmes Ouvrages qu'on apprend que le Rhéteur fut ami de Porcius Latro, de Cassius Severus, de Claudius Turrinus, de Montanus, & de tous les beaux esprits qui parurent en si grand nombre de son tems. Pour ce qui est de son merite, l'un de ses Commentateurs trouve qu'on en a des preuves plus que suffisantes dans ses écrits.

Seneque le Rheteur.

Nicol. Faber. J.C. ubi supra.

Il y avoit recueilli ce que plus de cent Auteurs, tant Grecs que Latins, avoient dit ou pensé de plus remarquable, sur differens sujets, qu'ils avoient traitez comme à l'envi les uns des autres, pour s'exercer à l'Eloquence, selon la maniere de ces tems-là.

Non-content, dit-on, d'avoir fait un choix de leurs plus belles pensées & de leurs plus belles expressions, il en faisoit la comparaison; & en jugeoit en homme aussi habile qu'équitable. Par ce moyen, il nous donnoit le caractere de tous les beaux esprits du siecle d'Auguste, & nous les faisoit connoître au naturel par des traits qui ne trompent guéres. C'est ce qui a fait dire que son Ouvrage étoit fort propre à former les hommes à l'Eloquence, & à leur en donner le goût. Il faut en effet convenir qu'à force de considerer ce que les autres pensent, & d'examiner le tour qu'ils donnent à leurs pensées, on peut apprendre aussi à penser. Il en est de même de la diction; en se rendant attentif à la maniere dont s'expriment les gens habiles dans une Langue, on se fait une habitude de la parler aussi-bien qu'eux.

Idem ibid.

Mais il y a sur cela quelques réflexions à faire. Premierement tous les Ouvrages de ces Auteurs se sont perdus; & il y a bien de la différence entre des pensées détachées, & un Ouvrage suivi, où l'on peut les voir en place. Quelque belles qu'on les suppose, ne peut-on pas dire, qu'après tout, ce sont de beaux yeux arrachez d'une belle tête? En second lieu, le Recueil que Seneque avoit fait de ces pensées, a eu presque le même sort que les originaux où d'abord on les avoit mises en œuvre; & de dix Livres de Controverses ou de Plaidoyez, à peine en reste-t-il cinq, qui sont même si défectueux, qu'on les prendroit plûtôt pour des

Idem ibid.

2 Qui & Junius Gallio putatur. *Schott. Ep. ad Lips.*

3 Egóne Equestri & Provinciali loco ortus proceribus civitatis annumeror? *Tac. Ann. l. 14. c. 53.* *Vide Rhet. Sen. Praf. l. Controv. 2.*

des fragmens qui ont été ramassez au hazard, que pour un Recueil où l'on ait voulu garder quelque ordre, sans qu'il paroisse aucun moyen de rétablir ce qui manque. De ces deux considerations, la seconde dit une chose qu'on ne peut imputer à l'Auteur, & il n'y a que la premiere qui attaque son dessein : mais pourtant elles semblent diminuer un peu l'estime qu'on pourroit avoir pour les Déclamations de Seneque. Néanmoins si Virgile avoit l'adresse de trouver, à ce qu'il disoit, des perles dans le fumier d'Ennius, je crois de même qu'on peut rencontrer des choses précieuses dans les débris de notre Auteur. Les ordures (1) qu'on y trouve autorisent cette comparaison. Aussi Gronovius les compare-t-il aux étables (2) qu'Hercule fut obligé de nettoyer.

Avec les Livres de Controverses, il y a aussi un Livre de Déliberations qu'on met à la tête des autres, quoi qu'on sache que Seneque ne le donna qu'après. On a suivi en cela l'ordre que les Maîtres faisoient garder à leurs disciples. Ils commençoient par les Déliberations, parce qu'ils les croyoient plus aisées ; & ils s'éloignoient du sentiment d'Aristote, qui a crû le genre déliberatif plus difficile que le Judiciaire. On a pû remarquer dans Ciceron, que cet Orateur regarde le Judiciaire comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain.

Nicol. Faber. J. C. ubi supra.

Cic. de Orat. voyez ci-devant p. 77.

On peut dire une chose qui est vraye ; c'est que quand même les Déclamations dont je parle seroient telles que l'Auteur les avoit données, elles ne sont pas du nombre des Ouvrages dont j'ai entrepris de parler. Ce sont plûtôt des critiques que des préceptes. Si on y trouve des regles, comme on y en trouve quelques-unes sur la maniere d'établir une question, ou de la diviser en ses parties, ou de donner à une cause le tour ou la couleur qu'elle peut avoir ; ce sont moins des regles qu'on nous apprend, que des principes qu'on suppose que nous avons appris d'ailleurs. L'Auteur n'en fait l'application sur les Ouvrages dont il parle, que pour juger de ces Ouvrages, ou des parties qu'il en rapporte. Il semble donc que ce n'étoit point ici, que je devois placer Seneque. J'aurois dû attendre, dira-t-on, que j'en fusse aux Orateurs, & ne parler de lui, que pour rapporter les jugemens qu'il a faits de quelques-uns. Mais pour cela, il eût fallu que nous eussions les discours dont il a jugé ; comme nous ne les avons pas, il m'a été libre de le placer parmi les Rhéteurs, puisqu'on lui donne ce nom, & qu'étant aussi connu qu'il l'est, il ne m'étoit pas possible de le passer absolument sous silence.

Il me donne occasion de marquer plus particulierement que je ne le fais ailleurs, l'estime & l'usage qu'on faisoit autrefois de la *Déclamation*. C'est un mot connu dans Horace (3), encore plus dans Juvenal (4) ; il ne le fut point à Rome avant Ciceron & Calvus (5). On appelloit ainsi des compositions par lesquelles on s'exerçoit à l'Eloquence, & dont les sujets, vrais ou inventez, étoient tantôt dans le genre Déliberatif, tantôt dans le Judiciaire, rarement (6) dans le Démonstratif. En sorte que les discours que l'on faisoit sur ces sujets, étoient une image de ce qui se passe dans les Conseils ou au Barreau (7), excepté qu'on y mettoit fort en usage une certaine Eloquence d'apparat, qui n'a guéres lieu que dans le Panégyrique, & tend moins

1 Lubrica & Fescennina. *Schott. ad Lect. In M. Sen. p. 2.*

2 Augiæ stabulum, adeò cuncta plena spurcitiæ. *Gronov. Ep. nuncup. Sen. p. 19.*

3 Trojani belli Scriptorem, maxime Lolli, Dum tu declamas Romæ, Præneste relegi. *Horat. l. 1. Ep. Ep. 2. ad Loll. v. 1.*

4 Ut pueris placeas, & declamatio fias. *Juv. Sat. 10 v. 167.*

5 Apud nullum Auctorem antiquum, ante ipsum Ciceronem & Calvum inveniri potest. *Senec. Controv. lib. 1. p. m. 59.*

6 Duo declamationum genera, Suasoriarum & Controversiarum. *Nic. Fab. ubi suprà.*

7 Forensium actionum meditatio, & judiciorum consiliorumque imago. *Quintil*

8 Qui Declamationem parat, scribit non ut vincat, sed ut placeat. Omnia lenocinia conquirit, argumentationes quia molestæ sunt, & minimum habent floris relinquit. Sententiis explicationibusque audientes delinire contentus est. Cupit enim se approbare, non causam. *Sen. Præf. l. 4. Controv. p. m. 169.*

9 Cicero ad Præturam usque Græcè declamavit, Latinè

Seneque le Rheteur.

moins à nous faire voir la justice d'une cause, qu'à faire (8) paroître l'esprit de celui qui parle. C'est pourquoi on ne se mettoit pas beaucoup en peine de cultiver expressément ce troisiéme genre de discours: on s'y préparoit assez, pour ne pas dire trop, par la maniere dont on cultivoit les deux autres.

La Déclamation fut la voye que prit Ciceron, encore jeune, pour devenir Orateur. Ce fut celle qu'il prit encore dans un âge plus avancé (9), tant pour se fortifier dans l'usage de l'Eloquence, que pour s'y entretenir. Il continua cet exercice lors même que le changement de l'Etat lui eut fait abandonner le Barreau. Il récitoit alors à Crassus & à Dolabella, ou à d'autres (10) les Harangues qu'il n'avoit ainsi composées que pour s'exercer.

Cic. Ep. ad Volumn. Eutrapel.

Il y avoit des hommes considerables, des hommes constituez en dignité, qui n'estimoient pas ces exercices indignes d'eux. Ils s'y appliquoient sous les yeux de Ciceron (11), & profitoient de ses préceptes. C'est pourquoi cet Orateur les appelloit ses *grands & illustres Disciples*, au rapport de nôtre Rhéteur & de Suetone (12).

Ce dernier met de ce nombre Hirtius & Pansa, l'année même qu'ils furent Consuls. Ciceron nomme (13) Dolabella & Hirtius. *Hirtius*, dit-il, *& Dolabella apprennent de moi l'Art de bien dire, & moi j'apprends d'eux l'Art de faire bonne chere*, parlant ainsi, parce qu'*ils venoient* (14) *chez lui, ou réciter leurs discours, ou les corriger, & qu'ensuite il alloit souper chez eux*, leur table étant meilleure que la sienne. Mais, comme le remarque Casaubon, il est difficile que Hirtius & Pansa eussent ce loisir l'année qu'ils furent Consuls; année funeste à la République, puisqu'elle se vit plongée dans le trouble & la confusion; année fatale aux deux Consuls & à Ciceron, puisque ce fut celle de leur mort. Ces considerations obligent Casaubon à avancer de trois ans ces jeux d'esprit, & ces nobles occupations qui faisoient les délices de tous ces Hommes illustres, parce qu'elles demandent du repos. Pour accorder Suetone avec sa pensée, il fait quelque correction dans cet Auteur, qu'on peut voir au long dans son Commentaire.

Isaac Casaub. in Suet. Tranq. lib. de clar. Rhet.

Seneque le Rhéteur.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on assûre (15) que le grand Pompée s'appliqua très-sérieusement à la Déclamation peu avant les guerres civiles, pour répondre à Curion, qui parloit trop à l'avantage de César; que Marc Antoine en fit de même pour répondre à Ciceron; qu'Octave ne cessa de le faire, au siége même de Modéne, pour sa propre satisfaction. Je laisse Ciceron le fils, qui s'exerça aussi en Grec & en Latin, à l'imitation de son pere, mais qui ne réüssit pas de même.

Après Ciceron, on doit mettre Seneque au nombre de ceux qui ont cultivé la Déclamation. Ce Rhéteur remarque (16) qu'il auroit pû entendre les Déclamations que Ciceron faisoit avec ses illustres Disciples, si les guerres civiles ne l'eussent retenu dans son pays. Il seroit à souhaiter qu'il eût entendu cet Orateur, afin d'en prendre les manieres & le goût, si, en l'entendant de bonne heure, il étoit plus d'humeur à les prendre, qu'il ne l'a été dans la suite en le lisant. Car quoiqu'il lui ait rendu justice, quoiqu'il l'ait admiré, néanmoins il ne l'a pas imité. Seroit-ce qu'il n'eût pû

Latinè verò senior quoque. *Suet. de clar. Rhet.*

10 Cum M. Pilone aut cum Q. Pompeio, aut cum aliquo. *Cic. de clar. Orat.*

11 Veniunt qui me audiunt, quasi doctum hominem, quia sum paullò, quàm illi doctior. *Cic. l. Ep. 9. Ep.* 20

12 Consulibus Hirtio & Pansa, quos discipulos grandes & Prætextatos &c *Suet. de clar. Rhet.*

13 Hirtium ego, & Dolabellam dicendi discipulos habeo, cœnandi magistros. *Cic. ad Pap. Pæt. l. Ep. 9. Ep. 16.*

14 Puto enim te audisse illos apud me declamitare, me apud eos cœnitare. *Idem ibid.*

15 Cnæum Pompeium quidam Historici tradiderunt sub ipsum civile bellum, quò facilius Cato Curioni promptissimo juveni, causam Cæsaris defendenti contradiceret, repetisse declamandi consuetudinem... Item Augustum ne Mutinensi quidem bello omisisse. *Suet. de clar. Rhet*

16 Potui illud ingenium, quod solum populus Romanus par imperio suo habuit cognoscere. *Senec. Præf. l. 1. Controv. p. m. 39.*

Seneque le Rheteur.

pû se défaire des manieres qu'il avoit prises d'abord dans sa patrie? Il est difficile d'effacer les premieres impressions (1). L'amour que Seneque eut pour l'Eloquence, fait connoître que ce bel Art fleurissoit en Espagne. On peut d'autant moins en douter, que cette passion étoit commune à toute sa famille. Mais, comme nous allons voir, c'étoit un genre d'Eloquence particulier.

Au reste, la Déclamation est plus ancienne que Ciceron. On en attribuë l'invention à Démetrius chez les Grecs, & chez les Romains à Plotius, Gaulois de nation, qui fut un des Maîtres de Ciceron. On s'y est pris differemment avant & après l'Orateur Romain, & même de son tems. Philostrate dit que ce fut Eschine qui la mit en usage à Rhode; d'autres disent que Gorgias en fut l'auteur. Il me paroît facile à concevoir que la Déclamation doit être aussi ancienne que l'étude de l'Eloquence ou de la Rhétorique. Comment pourroit-on étudier autrement cet Art, qu'en l'exerçant en particulier avant que de se produire en public? S'il y a eu de la difference dans cet exercice selon les tems, elle venoit ou de la varieté du style que l'on vouloit cultiver, ou des sujets que l'on traitoit. On prenoit ces sujets par partie, comme nous avons vû en parlant d'Aphthoue, ce qui faisoit de petits exercices, qu'on appelloit *Progymnasmes*, & qui étoient pour les commençans; ou l'on prenoit des sujets entiers, ce qui faisoit comme de grandes causes, pour les personnes plus avancées. Après quoi, c'étoient ou des *sujets veritables*, ce qui valoit toujours mieux; ou *imitez d'après le vrai*, ce qui ne pouvoit encore être mauvais; ou bien ils étoient *inventez à plaisir*, *outrez*, *& en quelque façon extravagans*; ce qui portant les esprits à des pensées & à des expressions de même nature, ne manqua pas de tout gâter.

Vide Schott. ut supra.

Ciceron nous fait remarquer que dès le tems de Crassus, il se glissoit déja des défauts dans ces exercices; celui, entre autres, de ne s'attacher qu'à l'affluence des paroles. „ J'approuve fort, dit Crassus (2), la coutume que vous avez „ de feindre une cause approchante de „ celles du Palais, & de la traiter com- „ me si elle étoit veritable: mais d'y „ crier à pleine tête, comme font plu- „ sieurs; de s'y agiter sans jugement; de „ s'y abandonner à l'impetuosité de la „ langue, & de s'imaginer qu'on y a bien „ réussi, quand on y a parlé beaucoup; „ c'est une grande illusion. Ils ont oui „ dire qu'en parlant on apprend à parler; „ mais n'ont-ils pas oui dire aussi qu'on ap- „ prend à mal parler en parlant mal?

Ainsi Plotius, par exemple, à ce qu'on dit, exerçoit ses Eleves à la maniere des Asiatiques, qui aimoient le style diffus. C'est cette methode, ajoûte-t-on, que Denys d'Halicarnasse étoit bien-aise de voir tomber de son tems, d'autant plus qu'il voyoit renaître une méthode plus sensée, dont Gorgias étoit l'Auteur, selon Philostrate, & qui étoit de songer encore plus aux choses qu'aux paroles. Telle est la pensée d'André Schott. Il est vrai que Denys d'Halicarnasse parle d'une bonne & d'une mauvaise maniere de s'exercer à l'Eloquence; mais il ne me paroît pas clair que la bonne, selon lui, soit celle de Gorgias, & la mauvaise celle de Plotius.

Vide Schott. Præf. in Senec. p. 4. *Φιλόσοφος ῥητορική. Dion. Halic. T. 2. p. 10. lin. 35. & p. 81. l. 5.*

Quoiqu'il en soit, c'étoit, selon cette idée generale de la Déclamation, que tous les amateurs de l'Eloquence, soit Grecs, soit Latins, s'assembloient chez d'habiles gens, tels que sont ceux que nomme Seneque, ou tel qu'il étoit lui-même (3); & que là ils prononçoient des discours sur les sujets dont on étoit convenu. Notre Auteur avoit la plus belle memoire du monde. Il parle de celle de Cyrus, de Cynée, de Themistocle,

Idem Præf. in Senec. p. 8. vide ipsum Senec. Præf. l. 1. Controv. p. 58. & 60.

1 Quo semel est imbuta recens servabit odorem, Testa diu. *Hor. Lib. I. Ep. II. 68. 69.*

(2) Equidem probo ista, Crassus inquit, quæ vos facere soletis ut causâ aliquâ positâ consimili causarum earum, quæ in Forum deferuntur, dicatis quàm maximè ad veritatem accommodatè, sed plerique in hoc vocem modo, &c. In quo fallit eos, quod audierunt, *dicendo homines, ut dicant efficere solere.* Verè enim etiam illud dicitur, *perversè dicere, homines, perversè dicendo facillimè consequi. Cic. de Orat. I. n. 149. 150.*

(3) Ad Senecam cùm fieret concursus. *Schott. ad Lips.*

Seneque le Rheteur.

cle, d'Hortensius ; ce n'étoit rien en comparaison de la sienne. Non-seulement il apprenoit sans aucune peine, il se souvenoit toujours de ce qu'il avoit appris. Il répetoit deux mille mots, lorsqu'il les avoit entendus, dans le même ordre qu'on les lui avoit récitez. C'est par ce merveilleux talent, que tout ce qu'on avoit dit de plus curieux dans toutes les Déclamations qu'il avoit entenduës, s'étoit si bien imprimé dans son esprit, que long-tems après, dans un âge fort avancé, il se trouva en état de rapeller tant de choses détachées, & les rédigea par écrit pour l'usage de ses fils, & pour les transmettre à la posterité.

Rien n'étoit plus à souhaiter, au jugement de Schott (4), que d'avoir cet Ouvrage en son entier ; parce qu'il donneroit une juste idée du goût de ces tems-là. Ce Critique ajoûte qu'après Ciceron & Quintilien, il ne trouve rien de plus élegant, ni de plus poli ; & qu'il y paroît bien de l'esprit, parce que les Grecs, dont on rapporte les pensées, les vûës & les expressions, en avoient beaucoup. C'est ainsi qu'il s'en explique en adressant à Lipse, le commentaire qu'il avoit fait sur cet Ouvrage, commentaire digne des soins de l'Auteur & de son habileté. Juste Lipse lui-même dans une Lettre assez courte qu'il écrit à ce Commentateur, regarde les Declamations dont nous parlons comme un Ouvrage qui peut servir (5), à ceux qui aspirent à la gloire de l'Eloquence, parce qu'il renferme comme en un corps les membres de tant d'Orateurs. Enfin, selon Vivès, il y a une grande varieté, une grande abondance d'expressions tant propres que metaphoriques ; il y a de l'invention, du tour, du brillant dans les pensées. Je ne puis point ne pas être du sentiment de ces fameux Critiques. Je doute pourtant qu'on puisse honorer du nom d'Orateur tous ceux dont parle Seneque, à moins qu'on ne veuille dire que c'étoient des Orateurs naissants. Encore quelqu'un pourroit-il prétendre que plusieurs d'entre eux n'étoient proprement que des avortons. André Schott trouve ces Ouvrages *diserts*, (6) parce qu'après Ciceron & Quintilien, il ne sait rien de plus élégant. Cependant oserions-nous pour cela juger du goût du bon siecle, par ces morceaux que Seneque a ramassez ? Il y en a de merveilleux : combien y en a-t-il qui font voir qu'il y avoit alors des esprits faux & outrez, comme il y en a dans les meilleurs tems? Si neanmoins c'est-là tout ce qu'on a voulu dire, il faudroit en convenir.

Lud. Vivès l. 1. & 4 de Trad. disc.

On peut dire en general, que sur le soin que tant de gens prenoient alors de s'exercer à l'Eloquence, de quelque âge, de quelque condition qu'ils fussent, & même en quelque emploi qu'ils se trouvassent, nous devons nous examiner, afin de reconnoître si nous faisons quelque chose d'approchant pour exceller dans ce bel art. Et à l'égard de ceux qui s'écartent du vrai & du beau, qui donnent dans le mauvais goût, & l'introduisent par une espece de contagion, il faut remarquer que ce ne sont pas des enfans; cela passe leur ambition. Ce sont des personnes d'une plus grande consideration ; ce sont des gens qui lassez des voyes communes, & voulant se distinguer, se jettent dans l'extraordinaire, qui approche fort du mauvais.

Voila par où la Déclamation dégénera; on voulut y pointiller; on y chercha des minuties ; on s'y alambiqua l'esprit; d'ailleurs les hommes s'arrêtoient trop à cette sorte d'amusement, (7) & s'en faisoient une occupation éternelle, au lieu qu'ils ne peuvent être utiles, qu'autant qu'ils servent de préparation aux affaires serieuses. L'un des fils de Seneque, par exemple, paroît n'avoir fait que cela toute sa vie. Qui pourroit louer cette conduite, quoique son Pere la louë

Mela. Voyez Quintil. l. 12. c. 11.

(4) Nullum antiquæ eloquentiæ opus magis referebat integrum, inviolatumque restare, atque hos declamationum Senecæ libros *Schott. ad Lips.*

(5) Utile illud ad eloquentiam scriptum est, & quod in uno velut corpore præfert tot membra veterum Oratorum. *Lips. Ep. ad Schott.*

(6) Libri illi diserti... Nihil esse in lingua Latina, cùm à Cicerone Fabioque discesseris, scriptum purius aut elegantiùs. *Schott. Præf. in Sen. p. 5.*

(7) Dum vel exilia nimis consectantur, vel in Scholis, velut ad Sirenæos scopulos consenescunt. *Schott. ibid. p. 5.*

Seneque le Rheteur.

louë (1)? Ajoutons ce qui acheva de décrier ces exercices. Ce fut le trafic que les Maîtres faisoient de leurs connoissances, & la maniere sordide dont ils vivoient ; ce qui les fit regarder comme *de faux sages*, idée qui s'étoit de même attachée au nom de Sophiste dès le temps d'Aristote. Il ne faut pas s'étonner si un pareil mépris interrompit à Rome pendant quelque temps, l'usage de la Déclamation, jusqu'à ce qu'on le rappella sous l'Empire de Neron, qui ne dédaigna pas de s'y exercer. L'Empereur Julien la cultiva encore avec plus d'ardeur, ensorte qu'il se mit en état d'écrire lui-même des Harangues & des Lettres importantes, comme avoit fait Philippe de Macedoine.

Il y auroit de l'injustice à charger notre Seneque de ce qu'il y a de mauvais, ou d'excessif, dans des pensées ou des expressions qu'il condamne tout le premier. C'est sur cela sans doute qu'André Schott (2) louë son esprit, sa pénetration, son discernement, *partie rare*, dit-il, *& que Seneque possède en perfection.* Ainsi Schott n'est pas du sentiment d'un habile homme qu'il ne nomme point, & qui n'estimoit pas si fort notre Rhéteur.

Præf. lib. 1. Contrev. p. m. 60.

Je trouve une chose à examiner sur cette difference de sentiment. L'Eloquence de Lucain, celle de Seneque le Philosophe, trop herissée de pointes, de sentences, de subtilitez étudiées, n'est-elle pas dans le goût de l'Auteur dont nous parlons ? Si elle y est, peut-on estimer cet Auteur, sans apporter du moins quelque précaution ? Ecoutons sur cela d'autres Critiques. Ce nouveau genre d'Eloquence, dit Monsieur Baillet, semble avoir pris naissance dans la famille de Lucain. Son oncle le Philosophe en avoit déja donné un exemple en prose, & on pourroit soupçonner son grand Pere Seneque le Rhétoricien d'en avoir voulu donner la forme & les regles.

Jug. des Savans T. 3. p. 252.

Vossius ne s'en tient pas au soupçon ; il décide. Cette affectation, dit-il, (*des pointes & des brillans continuels*) étoit particuliere à la famille des Annéens, qui étoit celle de Lucain, celle des Seneques, celle de Florus l'Historien. Bien plus : cette affectation étoit commune à l'Espagne entiere, comme il a paru par l'exemple de Martial, & de quelques autres Ecrivains de cette Province de l'Empire.

Ger. Joan Voss. Inst. Poët. l. 3. p. 101.

Seneque le Rheteur.

Ne nous en tenons pas à ces témoignages, & jugeons en par l'Ouvrage même de notre Rhétoricien. Que signifie en général ce soin de recueillir en un corps des pensées détachées de divers Auteurs sur divers sujets, sinon que l'Auteur du recueil aimoit les brillans & les pointes? Quel effet ces pointes ainsi recueillies pouvoient-elles produire dans l'esprit de ses lecteurs, & particulierement, de ses enfans, à qui il les adresse, sinon la passion d'en produire de semblables? Quel dessein peut-on attribuer à l'Auteur qui les a ramassées, sinon celui de les donner à imiter ? Il y a sans doute lieu de croire qu'il a voulu que ses enfans lui ressemblassent. Son style est plus *enjoué*, celui de son fils le Philosophe est plus *severe*. Cela n'empêche pas qu'ils ne soient tous deux *sententieux*. Mais, dit-on, il blâme lui-même ce style! Comme si Petrone cessoit d'être affecté, parce qu'il blâme l'affectation ! ou comme s'il avoit lui-même ces tours aisez & ces manieres naturelles qu'il recommande tant aux autres ! Il donne, dit le Pere Rapin, les plus belles regles du monde contre l'affectation, & il ne les observe pas. Il est trop peint & trop étudié ; ou s'il est simple, c'est d'une simplicité affectée. Cette image de Petrone est une image de Seneque. Et quand je devrois me hazarder un peu trop, j'avancerai ce que je pense. Je crois que quand même toutes les expressions, & toutes les pensées qu'il a recueillies, ou qu'il approuve, seroient aussi bonnes que Ciceron nous represente celles de Crassus, (3) ce recueil, cet amas qu'il en a fait, ne pouvoit manquer d'être contagieux, & de faire sur l'esprit de plusieurs de ses Lecteurs, à peu près la

Præf. lib. 1 Contr. p. m. 60.

Rap. Avertiss. des Resl. sur la Po. 3.

(1) Mela Fili carissime, video animum tuum ... hoc unum concupiscentem nihil concupiscere, ut eloquentiæ tantum studeas. Perge quò inclinat animus, *Sen. Præf. l. 2. Controv. p. 97.*

(2) Judicium verò, quod semper fuit etitque paucorum hominum & acumen in aliorum scriptis censendis, summum ac proprium illius, *Schott, ubi supra p. 5.*

Seneque le Rheteur.

la même impression, qu'on peut croire qu'il a faite sur l'esprit de ses enfans. Je dis *à peu près*, parce qu'il faut reconnoître avec un Poëte, (4) que les leçons & les exemples d'un Pere ont d'ordinaire plus de pouvoir sur ses fils, que sur des personnes étrangéres. Concluons, que si dans l'étude de l'Eloquence, on lit ces Auteurs pour profiter de leurs pensées & de leurs reflexions, il faut attendre un âge meur, afin de prendre ce qu'il y a de bon sans se laisser infecter par ce qu'il peut y avoir de mauvais. C'est le jugement, comme on sait, que Quintilien (5) a porté de Seneque le Philosophe, parce que ses défauts ont des attraits. Erasme, Gronovius & Monsieur Morhof en disent la même chose. Ne résulte-t-il pas de tout ce que j'ai rapporté, qu'il en faut dire autant de Seneque le Rhétoricien?

L. 18. Ep. 12. p. 1668. Gronov. Præf. in Senec. Morhof. Polyhist. l. 4. c. 12. p. 174. n. 8.

DIALOGUE

SUR

LES ORATEURS,

Tenu la sixieme année du regne de Vespasien l'an de Jesus-Christ 74. recueilli ensuite & mis au jour par un Auteur, qui dit y avoir été present, étant encore fort jeune.

Dialogue sur les Orateurs.

J'Ai parlé du Dialogue de Ciceron sur les Orateurs illustres. Le *Dialogue sur les Orateurs* est une autre piéce, qui se trouve sous ce titre dans quelques éditions de Tacite, & dans quelques-unes de Quintilien avec le titre de *Dialogue sur les Orateurs, ou sur les causes de la corruption de l'Eloquence*, Ouvrage qui paroît estimable, quoi qu'imparfait, & dont il est à propos de donner ici une idée. A cet effet distinguons-y trois parties.

Tac. in fol. de Paris chez Chevalier. p. 155. Quintil. in 8. de Francf. p. 508. après les Declam.

La premiere nous présente un Avocat & un Poëte qui sont aux prises. Celui-là veut faire embrasser sa profession à celui-ci, parcequ'il le croit très-capable de s'en bien acquitter; ce dernier s'en défend, parce qu'il trouve dans la sienne, sinon, de plus grands avantages, du moins plus de charmes, & à peu près autant de gloire. Cette dispute produit deux éloges, l'un de l'Eloquence, où l'on reconnoît bien des choses qu'on a luës dans Ciceron; & l'autre de la Poësie, où l'on retrouve aussi bien des idées qu'on peut avoir conservé de la lecture d'Horace, quoique les manieres de ces Auteurs soient tout à fait différentes.

Dialogue sur les Orateurs.

La seconde partie du Dialogue est, pour ainsi dire, *un plaidoyé* du même Avocat, il se nomme Aper, en faveur des Orateurs de son temps contre les Anciens. Il vivoit du temps de Vespasien. Ce sont les Orateurs de ce tems-là, qu'il appelle *les modernes*, & il appelle *anciens*, Ciceron & ceux de son siécle: si ce n'est que pour rendre sa cause meilleure, il prétend quelquefois les ranger tous dans une même classe, à cause qu'il n'y a que six vingts ans des uns aux autres; & les traitant tous *de modernes*, les opposer aux Orateurs les plus grossiers de la République naissante.

Apud Tac. p. m. 161. & 162.

La troisiéme partie de l'Ouvrage est une recherche des causes de la chûte, ou de la corruption de l'Eloquence. Car quoique dise le défenseur des Modernes, ceux qui tiennent le parti contraire, ne croient pas devoir lui répondre: de sorte que je ne vois pas sur quel fondement on a dit *qu'il a été très-vivement réfuté.* Ses Adversaires bornant l'idée des anciens à Ciceron & à ceux de son siécle, supposent comme une chose certaine, que ces grands hommes n'ont pas besoin qu'on les défende, qu'ils se soûtiennent d'eux-mêmes par leur propre reputation; & que, depuis cette Epoque, l'Eloquence a dégénéré. Ainsi ils ne s'attachent qu'à examiner les raisons de cette décadence. C'est dequoi se chargent Messala, Secundus & Maternus, qui sont avec Aper les

Ib p. 163. Oeuv. Posth. de Manc. Préf. p 10. Ubi suprà p. 163.

3 Sententiæ Crassi tam integræ, tam veræ, tam novæ, tam sine pigmentis fucoque puerili. *Cic. l. 2. de Orat.*

4 Velociùs & citiùs nos corrumpunt vitiorum exempla domestica, magnis cum subeant animos auctoribus. *Juv. Sat. 14. v. 31.*

5 Dulcibus vitiis abundat. *Quint. l. 10. c. 1.*

Dialogue sur les Orateurs. les personnages du Dialogue.

Tout ce que disoit Secundus, s'est perdu, avec une partie de ce que disoit Maternus, ce qui fait un grand vuide dans cet Ouvrage, sans parler de quelques autres endroits défectueux. (*Ibid. p. 66.*) Messala attribue la chûte de l'Eloquence *à la dissipation des jeunes gens* qui n'étudient plus (1); *à la négligence des Parens*, qui les élevent mal; *à l'ignorance des Maitres* qui les conduisent par de fausses routes. (*Ibid. p. 165.*) Maternus ajoûte à ces raisons ou *le goût* ou *l'impatience* des Juges qui ne donnent pas la liberté de parler; la *nature des affaires* qui ne sont pas susceptibles de tant de beautez; *& la forme du gouvernement sous les Empereurs*, parce qu'il prétend que l'Eloquence a l'esprit Républicain, & qu'elle se fortifie dans le trouble & le tumulte, comme la flame s'entretient par l'agitation.

(*Ibid. ad calcem Dialogi.*) Messala avoit envie de réfuter quelques propositions de Maternus, mais le temps ne le permit pas. On pourroit encore aujourd'hui y trouver quelque difficulté. En effet les Orateurs n'avoient-ils aucun ménagement à garder dans les Républiques? leur gloire consiste-t-elle à parler long temps? l'Eloquence n'a-t-elle d'autres beautez que celles qui conviennent aux grands sujets? On suppose dans ce Dialogue comme une chose certaine que l'affaire de Milon avoit été une de ces grandes causes propres à signaler l'Eloquence d'un Orateur; (*L. de clar. Orat. & in Orat.*) & selon Ciceron même, celle de Roscius d'Amerie fut aussi une cause d'apparat: N'en trouve-t-on plus de semblable aujourd'hui? N'en trouvoit-on plus dans un temps où les Personnages du Dialogue conviennent (2) qu'un Avocat *avoit encore à défendre les Nations & les Provinces.*

Si nous en croyons l'Auteur qui nous a donné les Oeuvres posthumes de M. (*Préf. p. 11.*) de Maucroix, Messala lui-même attribue *sur-tout* la chûte de l'Eloquence *à d'indignes Rhéteurs*, & ces Rhéteurs en général sont coupables de tout le mal qu'en ont dit *Lucien*, *Petrone*, *Philostrate*. Avec ces trois Auteurs on pourroit mettre Quintilien qui parle des Rhéteurs comme Petrone. (*Dialogue sur les Orateurs.*) (*Ibid.*) On ajoute sans aucune distinction, que ces gens-là *par un étrange abus de leur art fascinoient de telle sorte les esprits, que Vespasien, au rapport de Suétone, leur assigna des pensions sur le Thrésor public, dans le temps même qu'il chassa* (3) *de Rome les Philosophes.* N'en doutons pas; les mauvais maîtres ne sauroient conduire à la veritable Eloquence: Et il y en avoit beaucoup de mauvais dans le siécle dont nous parlons. Mais Quintilien étoit de ce temps-là; (*Ibid. p. 9.*) *il étoit agé de trente-deux ans & déja celebre Professeur en Rhétorique.* Il est donc à propos de l'excepter. Il faut excepter Lucien, lequel, selon toutes les apparences, en décriant les Rhéteurs, n'a pas voulu se décrier lui-même. Et si, selon Suétone, (*In Vesp. Edit. Suet. Casaub. p. 107.*) Vespasien *fut le premier qui assigna aux Professeurs de Rhétorique des pensions sur le thrésor public*, Quintilien fut le premier à qui on fit cet honneur; & cela ne laisse pas la liberté de dire indistinctement, qu'on accorda cet avantage *à des Rhéteurs indignes.* On me dira que ce grand homme tenoit sa pension de Galba. C'est le sentiment du savant Monsieur Dodwel, (*M. Dodwel Annal. Quintilian. p. 94. n. 10.*) mais il ne répond pas à Suetone, qui dit que Vespasien fut le premier qui assigna ces pensions. En tout cas aux termes de Suétone, ceux que l'Empereur gratifia de ces pensions étoient (4) *des gens de Lettres, qu'il se faisoit un plaisir de protéger, parcequ'il favorisoit les beaux arts.* Aussi voit on par (*Ibid p. 151. Quingenta sestertia; environ 60000. l.*) le Dialogue dont il s'agit, qu'il accorda une somme considerable à un Poëte nommé Bassus, qui étoit estimé. L'Historien ne dit point du tout que ce Prince *dans le temps même qu'il faisoit ces liberalitez aux Rhéteurs, chassa de Rome les Philosophes:* Il le dit de Domitien. Pour ce qui est de Vespasien, il le represente au contraire comme un Prince très-clement qui *souffrit* (5) *avec beaucoup de patience les*

1 Torpent ingenia desidiosæ juventutis. *Sen. Rhet. præf. L. 1. controv.*

2 Cum tot coloniarum, tot municipiorum clientelæ in forum vocent... Maternus adsciscere nationes, complecti provincias possit. *Apud Tac p. 156.*

3 *L'Auteur de cette Préf. confond Vespasien avec Domitien. Il peut soûtenir ce qu'il dit par Dion & par Theodore Marcile. p. m. 44. & 45. mais non pas par Suetone, comme il fait.*

Dialogue sur les Orateurs.

les libertez que se donnoient ses amis, les satyres couvertes des Avocats, & les emportemens des Philosophes, lesquels selon Monsieur Dodwel ne furent chassez de Rome que vingt ans après. Les Personnages mêmes du Dialogue qui blâment les matieres que les Rhéteurs faisoient traiter dans leurs Ecoles, ne les blâment pas précisément, parce qu'elles sont *feintes & inventées*, (6) mais parce qu'au lieu d'être du moins imitées d'après le vrai, elles sont tout à fait outrées.

Ann. Quintilian. p. 135. n. 26. Suet. in Domit. p. m. 105. Apud Tacit. p. 169.

Il faut donc mettre quelque distinction entre ceux qui enseignent l'Eloquence. C'est à quoi Messala lui-même ne paroît pas prendre garde. Car en nous proposant pour modéle l'application & la conduite de Ciceron, de la maniere que cet Orateur la rapporte, il parle de ses autres maîtres & de ses autres études, sans dire un seul mot ni de ses maitres de Rhétorique, que Ciceron met pourtant au nombre de quatre ou cinq; ni des discours qu'il composoit assidûment sous leurs yeux. Au contraire, abusant de ce que dit cet Orateur, *qu'il s'est formé à l'Eloquence, non dans les Ecoles des Rhéteurs, mais dans celles des Philosophes*, Messala propose une méthode peu solide d'élever un Orateur, qui est de l'instruire à la maison dans toutes sortes de Sciences, & de le faire passer ensuite au Barreau sous la conduite d'un Avocat célébre sans autre maître d'Eloquence. Cette idée peut avoir réüssi; mais elle ne peut servir de régle. Elle est formellement contraire au sentiment de Quintilien, qui veut qu'il y ait des maîtres de Rhétorique, & préfére les études publiques aux études particulieres. Il est visible que de se passer de toutes sortes de maîtres parce qu'il y en a de mauvais, c'est éviter un écueil pour se jetter dans un autre.

Ibid p. 167. In Brut. ad calc. Ubi supra p. 168. Ibid.

Quoiqu'il en soit, on peut fournir des Orateurs qui ayent dégénéré de la solide éloquence, sans qu'on puisse attribuer ce changement à aucune des causes que j'ai ci-devant rapportées; Et ces Orateurs ne sont pas des gens du métier, je veux dire des Rhéteurs; mais des gens d'une profession differente, gens qui se picquent d'être, & sont en effet d'un rang superieur. Aussi faut-il avoir un rang & un nom, comme on le verra, pour produire ce changement. Peut-on dire, par exemple, que Démétrius le Phalérien eût été *mal élevé*, ou qu'il n'eût pas *eu de bons maitres & de bons modéles*, ou qu'il *n'eût pas travaillé*; ou qu'*il n'eût pas la liberté de* parler tant qu'il vouloit, ou qu'*il ne rencontrât pas de belles affaires* à traiter, ou qu'il *vécût dans un Etat monarchique*? Cependant il fit dégénérer l'Eloquence. (7) Comment donna-t-il lui-même dans ce défaut? & comment y fit-il donner les autres? Cela peut être l'effet d'un esprit tourné de certaine façon, lequel se trouve dans une Académie, au Palais, ou dans tout autre genre d'éloquenee; il a des manieres contagieuses, & elles infectent toute une nation.

Dialogue sur les Orateurs.

C'est ce qu'a voulu dire l'Auteur de la Préface qui est à la tête des Oeuvres posthumes de Monsieur de Maucroix. „ Voilà, dit-il, la source du goût dépravé, qui regnoit alors; de vains Déclamateurs, qui par la nouveauté de „ leur style gagnerent d'abord quelques „ personnes d'élite, mais peu éclairées, „ d'où se forma aisément le préjugé de „ la multitude. Ce qui arrive en mal, „ arrive pareillement en bien". C'est ce qui a fait dire au même Auteur: " Dans „ quelque aveuglement que nous suppo„ sions un siécle, une nation entiere; s'il „ vient à s'élever un génie superieur, „ qui ait la force de résister au torrent „ du mauvais goût, & qui fasse reparoî„ tre au milieu de ces ténébres les pu„ res lumieres de la raison; ne doutons „ point qu'il ne soit écouté, qu'il ne „ raméne les esprits peu à peu, & que „ malgré l'erreur commune, il ne fasse „ enfin revenir au sens commun.

Préf. p. 12. Ibid. p. 14.

L'Abbé Cassagnes dans la Préface qu'il

4 Ingenia & artes vel maximè fovit: primus è fisco Latinis Græcisque Rhetoribus annua centena constituit. *Ibid.*

5 Amicorum libertatem caussidicorum figuras & Philosophorum contumaciam lenissimè tulit. *Ibid. p. 106.*

6 Fictis nec ad veritatem accedentibus controversiis. *Ibid. p. 167.*

7 Primus inflexit orationem. *Cic. Quintil. vide Demet. suprà.*

Dialogue sur les Orateurs.

Préf. de Balz. p. 2.

qu'il a faite aux Oeuvres de Balzac, dit quelque chose d'aussi fin. " Rien n'est „ plus contagieux, dit-il, que les mau„ vais modéles, quand ils ont l'appro„ bation publique. On voit à l'heure „ même une infinité de copies, qui sont „ d'autant plus condamnables qu'elles „ sont fidéles. Il ne faut quelquefois „ qu'un seul génie, s'il a des qualitez „ brillantes, & qu'il soit devenu extré„ mement fameux; il ne faut, dis-je, „ qu'un génie seul, pour corrompre le „ goût d'un siécle, & l'esprit d'une na„ tion; & l'on éprouve alors que com„ me les Peintres rencontrent plus aisé„ ment la ressemblance d'un visage dé„ fectueux, que celle d'une beauté ré„ guliére, aussi la fausse éloquence est „ plus facile à imiter que la veritable.

Dict. T. 3. p. 2510. Prielo.

Quelque agreables que soient les pensées de ces deux Auteurs sur cette matiere, on aura, je crois, encore plus de plaisir à voir celles de Monsieur Bayle. Il s'en explique à l'occasion d'un Auteur qui n'étoit pas grand admirateur de Ciceron, mais qui admiroit Tite-Live, & le trouvoit si inimitable que désesperant de se pouvoir conformer à ce modéle, il prit le parti d'imiter Tacite. Il étoit si passionné de Sénéque que rien plus; il préféroit Lucain à Virgile, & les tendresses de Catulle à la majesté d'Horace. „ Il est certain, dit là-dessus Monsieur „ Bayle, qu'il y a de la disparate dans „ ces sortes de jugemens: car selon l'or„ dre il faudroit qu'un homme qui a plus „ d'admiration pour Tite-Live que pour „ Tacite, mît Ciceron fort au-dessus de „ Sénéque, & Virgile fort au dessus de „ Lucain. L'Eloquence de Ciceron, de „ Tite-Live & de Virgile, leur caracté„ re & leur esprit sont à peu près de „ même genre, excepté la différence, „ soit de la prose & des vers, soit des „ sujets qu'ils ont traitez. Ce sont des „ Auteurs qui ne se picquent point de „ briller; ils répandent sans affectation „ une lumiere qui embellit tout l'Ouvra„ ge conformément à la condition de „ chaque partie, mais qui n'est point „ destinée à éblouïr, comme celle de „ quelques autres Ecrivains, qui au lieu „ de laisser aller chaque raison par son „ chemin, recourent à une espéce de „ Dioptrique, pour réünir une infinité de „ rayons, afin de jetter un grand éclat. „ C'est leur principale étude. C'est ainsi „ que Sénéque, les deux Plines & Ta„ cite en ont usé. Lucain tout de mê„ me se tourmente & se fatigue pour „ s'exprimer extraordinairement, & pour „ se donner des airs de grandeur. C'é„ toient de fort grands esprits, il faut „ l'avouer, & peut-être auroient-ils suivi „ une route plus naturelle; s'ils avoient „ fleuri en même temps que Ciceron, „ & que Tite-Live, & que Virgile, mais „ ils commencérent à étudier sous les „ premieres dépravations du goût. Il ar„ riva aux Romains ce qui arrive à ceux „ qui se sont trop accoutumez aux ex„ cellens vins: leur palais s'émousse; ils „ ne peuvent plus le picquer qu'en buvant „ de l'eau de vie, ou des liqueurs aro„ matisées les plus fortes que l'Art de „ l'homme puisse inventer. L'Eloquen„ ce majestueuse, naturelle, uniforme „ commença d'être insipide dès que l'on „ y eut été accoûtumé; on demanda „ des traits d'esprit, & des saillies d'ima„ gination; on voulut marcher non pas „ à la lumiere du jour, elle n'étoit pas „ assez vive ni assez perçante, mais à la „ lueur des éclairs. *Les François com„ mencent à se sentir de la même maladie* „ Sénéque & Tacite s'accommodérent à „ ce goût-là; ils vouloient écrire com„ me les Auteurs du siécle d'Or. Quoi „ qu'il en soit, leur langage fut directe„ ment opposé à celui de Tite-Live. „ D'où vient donc que l'on a pû être „ si charmé de ce grand Historien, & „ de Sénéque en même temps? Com„ ment a-t-on pû admirer Lucain plus „ que Virgile, & Sénéque plus que Ci„ ceron? Il n'y a point d'uniformité „ dans cette conduite. Mais personne „ ne sauroit répondre des varietez de son „ goût, & c'est presque matiere dont il „ ne faut pas disputer. Contentons-nous „ donc du fait.

Dialogue sur les Orateurs.

Faisons deux reflexions sur ces idées. La premiere est, que ces sentimens d'admiration pour les brillans & les éclairs des Auteurs du caractére de Sénéque, de Tacite, & de Lucain, sont justement

le

Dialogue sur les Orateurs. *Apud Tac. p. 161. Préf. de Manc. p. 9.* le goût de cet Aper qui défend les Modernes & se déchaîne contre les Anciens dans ce Dialogue. Quelquefois, dit-il, les Anciens le font rire, souvent aussi ils l'endorment; leurs harangues à son avis, ne sont pas belles, parce qu'elles *Traduct. de Manc. p. 13.* ne sont pas fardées, *ni semblables à ces édifices dorez & incrustez de* marbre; de *Apud Tac. & Préf. ibid. ubi sup.* là vient que comme l'action des Orateurs suit presque toûjours leur maniere de composer, il n'aime point l'action naturelle, majestueuse & passionnée de ce fameux Roscius; s'il trouve quelque beauté dans Ciceron, ce n'est que dans les oraisons que ce grand homme a faites étant avancé en âge, *quand l'expérience*, dit Aper, *lui eut appris à bien parler*; En un mot, critique si peu judicieux, qu'il paroît mettre Lucain au niveau de Virgile & d'Horace.

Une seconde reflexion est, que la différence des Anciens & des Modernes ne *Apud Tac. p. 169.* diminue rien, selon Aper, du merite de ces derniers. Sa raison est que l'Eloquence n'est pas toûjours la même, & qu'elle change avec les personnes & avec les temps. " Tous ceux, dit-il, à qui „ vous donnez le nom d'Anciens ne se „ ressembloient pas; & neanmoins on „ les estime. De même Cassius, qui le „ premier abandonna la route tracée par „ les Anciens, & ceux qui l'ont suivi, „ ne l'ont fait ni faute d'esprit, ni fau- „ te de science; ils se sont accommodez „ au goût de leur siécle, & ils n'en sont „ pas moins estimables; parce que tout „ ce qui n'est pas semblable n'est pas „ mauvais pour cela ". Tel est le prin- *Préf. de Manc. p. 13.* cipe de cet Orateur. Mais on a fort bien remarqué qu'on ne doit point l'admettre sans restriction; Rien n'est plus propre à éclaircir cette verité que les pa- *suprà.* roles de M. Bayle que j'ai rapportées, & l'on peut en donner une raison. Il y a dans l'Eloquence la plus saine, une grande diversité de styles, qui lui servent sans la corrompre: il y en a qui sont indignes d'elle. Qu'on fasse tel changement qu'on voudra sans s'écarter des premiers, *certainement ce qui ne sera pas semblable*, *ne sera pas pour cela mauvais*, comme les Odes & les Epitres d'Horace, comme Horace encore tout entier & Ciceron. Mais si venant à sortir du caractére de Virgile vous prenez celui de Lucain, alors cette difference ne manque pas de vous faire dégénérer.

Au reste on peut douter qu'Aper parle sérieusement en tout ce qu'il dit pour les Modernes ou contre les Anciens, puisque quelqu'un des autres personnages dit que tout ce qu'Aper en fait, n'est que pour disputer; c'est Messala, c'est Maternus qui le dit; & il semble lui-même, en un endroit, approuver la recherche qu'on fait des causes de la corruption, ou de la chûte de l'Eloquence. Mais, *Apud Tacit. p. 150. 164. 168. Et Traduct. p. 22. 23. 37. 52.* quand même on supposeroit qu'il parle sérieusement, on pourroit douter si sa dispute sur les Anciens & les Modernes a un si grand rapport avec celle qu'ont eû de nos jours sur le même sujet Monsieur Despreaux & Monsieur Perrault. Ce que je puis asseurer est, qu'elle n'en a aucun avec celle qu'Horace soutient dans son Epitre à Auguste, & dont j'explique le sens dans un autre endroit; à moins qu'on ne dise que ce rapport est en ce que *les Modernes* pour qui parle Horace, sont *les Anciens* dont on parle dans ce Dialogue.

Il me reste à dire un mot touchant l'Auteur de cet Ouvrage. La difficulté est de savoir qui il est. C'est une question agitée par Juste Lipse dans la Préface du Commentaire qu'il y a fait. C'est de là qu'est tiré ce que nous en dit l'Auteur qui nous a donné les Oeuvres posthumes de M. de Maucroix. Je n'ai qu'à rapporter ses paroles. "Quelques-uns, *Préf. p. 7.* „ dit-il, le donnent à Tacite, d'autres à „ Quintilien. Peut être n'est-il ni de l'un „ ni de l'autre. Car enfin sur deux ou „ trois manuscrits qui portent qu'il est „ de Tacite, comment se persuader que „ la même plume nous ait laissé un dis- „ cours où les graces & les fleurs sont „ prodiguées, & des Annales où l'on „ voit au contraire un style aigu & con- „ cis jusqu'à être obscur? Le style, dit- „ on, peut changer avec l'âge; & de „ licentieux qu'il étoit dans la jeunesse „ d'un Ecrivain, devenir grave & mo- „ deste dans sa vieillesse. Mais changera- „ t-il tellement que le même génie n'é- „ tincelle pas toûjours dans ses premie- „ res

Dialogue sur les Orateurs.

„ res & dans ses dernieres compositions? „ Pour Quintilien, ses partisans se fondent sur ce que cet Ouvrage approche „ fort de sa Rhétorique, soit pour la „ diction, soit pour les préceptes; & sur „ ce qu'il dit avoir composé un Livre „ *des causes de la corruption de l'Eloquence*, lequel n'existe plus, si ce n'est pas „ ce Dialogue. Mais ces raisons, quelques fortes qu'elles paroissent, ne décident pas la question, parce qu'il reste encore à concilier l'âge de Quintilien avec l'Époque de la Conference „ dont il s'agit. Or elle s'est tenuë la „ sixiéme année du regne de Vespasien; „ l'Auteur dit lui-même qu'il étoit *fort jeune*, quand il y assista, & ce fut en „ qualité de simple auditeur. Ce qui paroît ne pas convenir à Quintilien, âgé „ pour lors de trente-deux-ans, & déja „ célébre Professeur en Rhétorique.

Quelque merite que puisse avoir cet Ouvrage & pour le fond & pour la forme, il paroît fort inférieur aux Ouvrages de Quintilien. C'est du clinquant auprès de l'or. Monsieur Bayle parlant du Livre que cet Auteur avoit fait sur les causes de la corruption de l'Eloquence, dit aussi qu'*il le croit perdu*, & *qu'il ne doute nullement qu'il ne fût de la même force à proportion que ce qui nous reste de cet Ecrivain.* Concluons donc avec Juste Lipse qu'on ne connoît point l'Auteur du Dialogue sur les Orateurs.

Dict. de Bayl. Art. de Quint.

Pref. du comment. sur ce Dial.

On a pû remarquer, dans le cours de ce chapitre, ce qui m'a fait nommer assez souvent *les Oeuvres posthumes de Monsieur de Maucroix.* C'est la *Préface* qui est à la tête & qui est un Ouvrage fort bien écrit. Cette Préface n'a dit ce qui a rapport à la matiere que je traite, que parce que parmi ces Oeuvres posthumes il y a une *Traduction du Dialogue sur les Orateurs*. A cette Traduction on en a joint encore d'autres. Ce sont *les Philippiques de Démosthenes*; ce sont des *endroits choisis des Verrines de Ciceron*, *les Catilinaires*, *l'Oraison pour Marcellus*; C'est enfin un fort beau morceau de Quintilien, contenant une *instruction sur la maniere de composer*. Recueil très-beau & très-curieux, qui a eu d'abord pour titre, *Oeuvres posthumes de Monsieur de Maucroix* & qu'on a ensuite publié sous le titre de *Traductions diverses pour former le goût de l'Eloquence sur les modéles de l'Antiquité.* Ce second titre & la premiere de toutes ces Traductions ne permettent pas que je passe sous silence, ni ce volume, ni les jugemens qu'on en a faits. Toutes les personnes équitables qui liront ces Traductions, conviendront, je crois, qu'elles peuvent avoir l'effet que nous promet le second titre. On n'en sauroit douter, ce me semble, après le jugement qu'en a porté Monsieur Despreaux dans une Lettre qu'il écrit à l'Auteur, & qu'on a imprimée avec quelques autres à la fin du Recueil. " Pour venir à vos Ouvrages, dit Monsieur „ Despreaux, j'ai déja commencé a conférer le Dialogue des Orateurs avec „ le Latin. Ce que j'en ai vû, me paroît extrémement bien, la langue y est „ parfaitement écrite. Il n'y a rien de „ gêné, & tout y paroît libre & original. Il y a pourtant des endroits où „ je ne conviens pas du sens que vous „ avez suivi... Excusez, Monsieur, la „ liberté que je prens de vous dire si „ sincerement mon avis. Mais ce seroit „ dommage qu'un aussi bel Ouvrage que „ le vôtre, eût de ces taches où les Savans s'arrêtent, & qui pourroient donner occasion de le ravaler.... Je reviens aux piéces que vous m'avez envoyées, il n'y en a pas une qui ne „ soit très-digne d'être imprimée. Que répond l'Auteur sur cela? " Je conviens, „ dit-il, de bonne foi de votre remarque. „ Au cas que ma Traduction s'imprime, „ non seulement je profiterai de votre „ correction, mais j'avertirai le Public „ qu'elle vient de vous, si vous l'agréez; „ & par là je me ferai honneur; car on „ verra du moins que je suis un peu de „ vos amis. Il y a encore dans ce Dialogue beaucoup d'autres endroits que „ je n'ai pas rendus scrupuleusement en „ notre langue, parce qu'il auroit fallu „ des

Dialogue sur les Orateurs.

Il se vend chez Monsieur Estienne ruë saint Jacques.

Traduct. div. &c. p. 350. 358. 366.

Ibid p. 359. 360.

1 Docere, necessitatis; delectare suavitatis; movere, victoriæ. *Cic.*

2 Neque vult orator ita sapiens inter stultos videri, uti qui audiant, aut illum ineptum, aut Græculum putent,

Dialogue sur les Orateurs.

„ des Notes pour les faire entendre à la „ plûpart des Lecteurs, qui ne sont „ point instruits des coûtumes de l'Antiquité, & qui sont cependant bien aises qu'on leur épargne la peine de se „ rabbattre sur les Notes. Vous savez „ d'ailleurs que le Texte de cet Ouvrage est fort corrompu, la lettre y est „ souvent defectueuse; Comment donc „ le traduire si litteralement?

Ajoûtons que les Lettres qui finissent ce Recueil, sont belles, curieuses, dignes de leurs Auteurs. Dans la derniere Monsieur de Maucroix donne des Réflexions qu'il dit avoir faites sur l'Art de remuer les passions. Il les donne d'une maniere originale & très-agreable; mais elles ne sont ni de lui ni de Quintilien, d'où il les a prises. Elles sont d'Horace & de Ciceron. *Il faut être touché, pour toucher les autres.* C'est la pensée que l'Auteur met dans un beau jour. Elle est vraye, belle, solide. Mais avec tout l'éclat qu'il lui donne, elle ne suffit pas pour instruire un homme, & le mettre en état de remplir cette partie des devoirs de l'Orateur, laquelle est en même temps la plus difficile, & celle qui le fait triompher (1).

Ib. p. 379.

Finissons par une autre Lettre également curieuse, & tout ensemble convenable à cet article, parce qu'elle nous donne l'Epoque d'un mauvais goût qui s'étoit introduit dans l'Eloquence Françoise. " Il ne suffit pas, dit l'Auteur, „ d'avoir un langage pur, & un grand „ amas de connoissances; mais il faut encore que cette érudition soit accompagnée de bon sens, & qu'un Orateur, „ quelque savant qu'il soit, n'affecte pas de „ le paroître". Rien n'est plus conforme à la doctrine d'Aristote & de Ciceron (2) que cette pensée de Monsieur de Maucroix. " C'est un defaut, continue-„ t-il, que Monsieur du Vair en son „ Traité de l'Eloquence Françoise reproche à Monsieur Brisson, qui fut Avocat Général, avant que d'être Président. Il l'accuse d'en être l'Auteur, „ & de l'avoir introduit au Barreau. Il „ dit que ses harangues étoient tellement „ remplies de citations, qu'à peine en „ pouvoit-on prendre le fil; & que d'ailleurs il affectoit de ne rien oublier de „ tout ce qui se peut dire sur un sujet. „ De sorte qu'une trop grande abondance déroboit à ses discours la clarté & „ le bel ordre. Sa réputation, ajoûte „ cet illustre Garde des Sceaux, l'a fait „ imiter par d'autres, qui, bien qu'ils ne „ fussent pas aussi doctes que lui, n'ont „ pas laissé d'alleguer un grand nombre „ de passages pour paroître ce qu'ils n'étoient pas ". Ils n'ont pû acquerir le nom de savans & ont perdu le moyen d'être éloquens.

Traduct. divers. p. 375. 376.

P. 504.

Selon cette remarque de Monsieur du Vair on peut joindre, en quelque façon, Monsieur Brisson à Démetrius & à Cassius. Ce que Démetrius fit autrefois parmi les Grecs, ce que Cassius fit ensuite chez les Romains, Monsieur Brisson l'avoit fait parmi nous, il avoit introduit dans l'Eloquence un goût particulier. Les François ont été assez heureux pour revenir de ce goût-là, ce qu'il semble que les Romains n'ont pas fait. Dieu veuille qu'ils se soûtiennent! Malherbe, selon Monsieur Despreaux, établit le bon goût dans la Poësie. A qui doit-on donner l'honneur de l'avoir rétabli dans la Prose? Moreri dit que *Pibrac fut le premier qui introduisit la veritable Eloquence au Barreau.* Ce n'est pourtant pas ce que nous cherchons, puisque Pibrac est plus ancien que Monsieur Brisson, & qu'au rapport de Monsieur du Vair, son style étoit aussi enflé de citations, quoi que ce défaut ne fût pas contagieux en lui comme il le fut dans Monsieur Brisson. Qui que ce soit à qui la France ait l'obligation d'avoir ramené la veritable Eloquence en Prose, il merite, je crois, comme Malherbe, qu'on jette des fleurs sur son tombeau (3).

Dict. de Moreri artic. de Guy du Faur.

Pour ce qui est, en général, du progrès que la Langue Françoise a fait vers sa perfection, nous pouvons nous en tenir à ce qu'en dit Monsieur Charpentier dans son Traité de l'Excellence de nôtre Lan-

putent, aut etiamsi valdè probent ingenium Oratoris, sapientiam admirentur, se esse stultos molestè ferant. *Cic. l. de Orat. n.* 221.

3 Manibus date lilia plenis: Purpureos spargam flores,... & fungar inani Munere *Virg. Æneid.* VI. 388.

Dialogue sur les Orateurs.

Langue. Ce fameux Academicien observe que le bégayement & l'enfance de la Langue Françoise est au delà du siécle de saint Louïs ; qu'elle a commencé à parler raisonnablement depuis saint Louïs jusqu'à Louïs onziéme, qu'elle s'est fortifiée & annoblie depuis ce temps-là jusques sous le regne des derniers Valois ; & qu'enfin elle a acquis sa plus haute perfection sous Louïs le Juste & sous Louïs le Grand.

Traité de l'Exc. de la Lang. Franç. p. 169.

Je crois ne pouvoir mieux finir ce (1) volume, que par un trait de la Préface sur les Ouvrages de Balzac, lequel contient deux choses; l'une est un antidote contre l'erreur de ceux, qui n'ayant point le génie oratoire, s'imagineroient peut-être pouvoir devenir éloquens, pour avoir pris dans ce Livre l'esprit des plus grands Maîtres de l'Eloquence; l'autre est le jugement que l'Auteur de la Préface porte des plus considérables de ces Maîtres, & que je n'ai point rapporté en parlant d'eux, parce que c'eût été le gâter, de le mettre en pieces pour en rapporter sur chacun ce qui lui étoit propre, & il a été plus à propos de se reserver à le mettre ici tout entier en finissant. " Il y " a donc des esprits si mal-faits, selon " l'Auteur de la Préface, & si peu nez " pour l'Eloquence, qu'ils ne sauroient " être redressez ni par cette incomparable Rhétorique, qui est l'un des chefs-" d'œuvres d'Aristote, ni par cet excel-" lent Dialogue où Ciceron nous don-" ne les régles d'un art, dont il nous " a laissé de si merveilleux exemples ; ni " par ces Institutions si élégamment écri-" tes où Quintilien fait naître tant de " fleurs, parmi les épines mêmes de la " Grammaire, & où il se montre aussi " grand Orateur, que grand Rhétoricien. " Les Ouvrages des autres Maîtres de " l'art achevent d'embarrasser ces génies " malheureux, bien loin de les instruire. " Le Traité de *Longin* en les élevant " les égare, &, comme on dit, les fait " perdre dans les nuës; & sur tout, les " idées d'Hermogéne produisent le mê-" me desordre en eux, pour la Rhéto-" rique, que les Idées de Platon produi-" sent en beaucoup d'autres pour la Phi-" sophie.

Préf. sur Balz. p. 22.

Dialogue sur les Orateurs.

Observons neanmoins que pour se croire du nombre de ces esprits disgraciez de la nature, il faut auparavant s'être long-temps éprouvé dans tous les exercices de Rhétorique; puisque s'il falloit se désespérer pour quelques petites difficultez qu'on y rencontre, on même pour les plus grandes, Démosthéne auroit étouffé ou enseveli ses talens, avant que de s'essayer, & se feroit par là privé de la gloire immortelle qu'il s'est acquise.

M. F. QUINTILIEN,

*Né la seconde année de l'Empereur Claude * l'an de Jesus-Christ 42. mort sous l'Empire d'Adrien, ayant vû onze Empereurs.*

** M. Dodwel.* Annales Quintilianzi. *imprimez à Oxfort, en 1698. p. 82. n. 4. & p. 83. n. 5.*

QUINTILIEN étoit de Calagurris (2) en Espagne. On prétend, avec assez peu de vraisemblance, qu'il fut amené à Rome par Galba (3). Il est certain qu'il enseigna la Rhétorique sur ce grand théatre avec beaucoup de réputation pendant vingt ans; à commencer un mois ou deux avant l'an de J. Christ 69. Il fut même le premier qui l'y enseigna publiquement & aux gages de l'Etat, de quoi il eut l'obligation à Galba, selon Mr. Dodwel *; on à Domitien, selon la Chronique d'Eusébe; ou à Vespasien, si ce que dit Suetone † est vrai, *Que ce Prince fut le premier qui assigna des pensions aux Rhéteurs*

Annal. Quintil. p. 98. n. 12.

* Ib. p. 94. n. 10.

Euseb. Chron. p. 164.

† *In Vespas.*

1 [L'Edition de Paris est en 3. Volumes, in 12. dont le premier finit avec l'Article suivant; mais dans celle-ci, on a reduit ces 3. Voll. à un seul in 4.]

2 *Cette ville est sur l'Ebre, & se nomme Calaberra. On dit que Quintilien en étoit, parce qu'il est appellé* Calagurritanus, *surnom qu'il peut avoir eu à cause du sejour qu'il avoit fait dans cette ville, quoi qu'il fut né à Rome.*

3 C'est la Chronique d'Eusebe qui le dit p. 162. Et cela peut souffrir explication. Quintilien étoit à Rome fort jenne, & frequenta l'Orateur Domitius Afer: il le vit mourir; c'est lui-même qui nous l'apprend l. 5. c. 7. p. 267. & l. 10. c. 1. p. 460. Cette mort arriva l'an de J. Christ 58. Que si l'on veut suivre les conjectures de Mr. Dodwel, Quintilien alla en Espagne à la suite de Galba, l'an de J. Christ 61. & après y avoit enseigné la Rhetorique, & exercé la profession d'Avocat, il revint à

Rome

Quintilien.

Rhéteurs sur le Thrésor public. Il ne se borna pas à enseigner les regles; il produisit son éloquence au Barreau (4), & il y passoit pour si bon Avocat, qu'on écrivoit ses Plaidoyez. Quelques-uns ont cru qu'il fut Consul, parce qu'il obtint les marques du Consulat. Il est plus certain qu'il fut Précepteur des petits-fils de la sœur de Domitien. On ne sait point certainement s'il étoit fils ou petit-fils de l'Orateur dont Sénéque le Pere a dit quelque chose, & qu'il a mis au nombre de ces Orateurs *dont la réputation meurt avec eux* (5). Il eut deux fils, dont un Sénateur adopta l'aîné, qui mourut dans le tems qu'un Préteur, beaufrere du Sénateur, lui destinoit sa fille en mariage. Il eut aussi une fille qui fut mariée à un Sénateur. Pline le jeune son disciple, voulut aider à la doter (6); & pour cela il lui fit présent d'une somme considerable, à cause que le Pere n'avoit pas assez de bien, pour lui donner de quoi se soûtenir avec dignité dans la maison de son mari. Jugeons de-là, qu'il n'avoit pas encore alors les grandes richesses que Juvenal a tant vantées. Il faut qu'il les ait acquises dans la suite; ou, s'il les avoit, quelques grandes qu'elles fussent, elles n'étoient pas suffisantes pour équiper d'une maniere convenable la femme d'un Sénateur (7). Ce Poëte semble insinuer qu'elles ne furent pas tant un effet du merite, que du bonheur; non que Quintilien ne meritât une si bonne fortune; mais parce que bien des gens qui avoient autant de merite, ne furent pas pour cela aussi riches que lui. On peut fonder cette pensée sur la maniere honorable dont Juvenal en parle toûjours, & croire par conséquent, que ce n'est point pour lui faire peine, mais plûtôt pour lui faire honneur, qu'il oppose sa dignité de Consulaire à sa premiere profession. Mr. Dodwel, * dont je raporte le systême, croit que c'est l'Empereur Adrien qui l'honora de cette dignité l'an de Jesus-Christ 118. Ce qui ne paroit pas être sans difficulté.

Auson. Gratiar. Action. ad Gratian p. 712.

Annal. Quint. Dodw. p. 147. Obrecht inter testimonia veterum de Quintil. p. 3.

Sat. 7. v. 188. ad 198.

Sat. 3. & 9.

*Ubi suprà p. 146. n. 34.

Quoi qu'il en soit, Quintilien est un des Maîtres du premier ordre, au jugement de ceux qui savent ce que c'est que Rhétorique. On ne peut lui refuser cet éloge, quand on considére la solidité & l'étenduë de ses préceptes dans ses Institutions Oratoires, la noblesse avec laquelle il les y traite, enfin la beauté des sentimens qui lui font toûjours préférer la pureté des mœurs à la pureté du langage. Voilà le fondement de ce qu'on dit, Que cet Auteur est un de ceux qui nous ont laissé des Traitez de Rhétorique les plus accomplis de l'antiquité; Que la République des Lettres eût extrémement perdu, si ses Oeuvres fussent péries; Que c'est un Auteur excellent; Qu'il paroît très-honnête homme dans son Ouvrage, & que l'on y trouve beaucoup de mœurs. Ajoûtons, Qu'il ne le composa qu'après avoir quitté la profession, environ l'an de Jesus-Christ 92, qu'il employa un peu plus de deux ans à le faire, & qu'il mit ensuite plus d'un an à le polir. C'est peu de temps certainement, & pour la longueur & pour la perfection de l'Ouvrage.

Le P. Rapin Réflex. sur l'Eloq. n. 1.

Mr. Bayle dans son Dict. artic. de Quintil.

Voyez les éloges qu'a ramassez Mr. Obrecht au commencement de son édition de Quintilien.

Son dessein est de conduire l'Orateur au plus haut degré de perfection, & il veut y arriver par l'assemblage de toutes les belles connoissances, jointes à une éloquence qui s'étende généralement sur tout. Il y a du grand dans cette idée; mais il la gâte lorsqu'il permet à son Orateur de mentir, du moins, quand il s'agit de l'utilité publique. D'un autre côté il demande trop, lorsqu'il veut que son Orateur soit *Musicien*, *Géometre*, *Astronome*. Aristote a parlé sur cela avec plus de justesse. Un Auditoire ne sera jamais susceptible des raisonnemens subtils des Arts

Annal. Quintil. p. 112. n. 19. &c.

Quint. Instit. Orat. in Procem.

Ib. l. 2. c. 17. & l. 12. c. 1.

Ib. l. 1. c. 10.

Rome avec lui à la fin de l'an de Jesus-Christ 68. *Mr. Dodwels Annal. Quintilia. p. 74. n. 4. & p. 92. n. 9.*

4 *C'est le sens des deux vers de Martial.* Quintiliane, vagæ moderator summe juventæ, Gloria Romanæ, Quintiliane, togæ. *l. 2. Epigram.*

5 Quorum fama cum ipsis extincta est. *Seneca contr. l. 5. in Præf.*

6 Tanquam parens alter nostræ puellæ confero quinquaginta millia nummûm. *Plin* l. Epist. 6. Epist. 36.

7 C'est la maniere dont Mr. Bayle, dans son Dictionnaire, concilie Pline & Juvenal. Quelques-uns doutent que notre Quintilien soit celui dont parle le Poëte; & neanmoins il est clair qu'il parle d'un maître de Rhétorique, & qu'il n'y en a point d'autre dans ce temps-là, de cette profession, que celui dont est question.

Quintilien.

Arts & des Sciences. Ce qu'il y a de vrai néanmoins, est que la methode geométrique peut avoir lieu, en certains cas, dans une matiere Oratoire.

L'Auteur a renfermé sa Rhétorique en douze Livres. La premiere éducation de l'Orateur fait la matiere du premier. Le second explique les notions de l'Art Oratoire & la maniere de s'y préparer. On trouve ensuite tous les préceptes de l'Invention & de la Disposition en cinq Livres. Ceux de l'Elocution, de la Memoire & de la Prononciation sont dans les quatre Livres suivans. Le dernier donne l'idée de l'Orateur & montre quel doit être son caractére, quelle conduite il doit garder lorsqu'il se charge d'une cause ou qu'il s'en instruit, ou qu'il la plaide. On y voit en quel tems il doit quitter la plaidoirie, & quelles doivent être ses occupations dans sa retraite.

Id. in Prooem.

En tout cela Quintilien s'exprime d'une maniere propre non-seulement à instruire, mais à donner du goût pour l'éloquence, à la nourrir & à la fortifier. C'est-pourquoi Louïs Vives qui donne le pas à Aristote sur Quintilien pour l'ordre & pour la méthode, le donne aussi à Quintilien sur Aristote pour la beauté & la richesse de l'expression. L'Auteur Anonyme y trouve une fécondité surprenante; & Cassiodore * l'admire d'autant plus, qu'après avoir lû les beaux Ouvrages de Ciceron, Quintilien satisfait encore pleinement & d'une maniere qui lui est propre.

De tradend. Discip. p. 484.

Bibliog. hist. Polit. Philol. Cur. p. 36.

* Rhetores Latini in Cassiod. p. 339. 340.

Il est aisé d'en faire l'experience; on n'a qu'à lire son premier Livre, où il prend l'Orateur, pour ainsi dire, au berceau, & presque au sortir du sein de la mere, pour ne le plus perdre de vûë jusqu'à ce qu'il l'ait conduit par des chemins sûrs à l'Eloquence la plus parfaite. C'est la chose du monde, en apparence, la plus petite qu'il y traite; *l'Education des enfans*; ou, pour parler comme lui, *l'Enfance de nos études* (1). Mais comme c'est le fondement de tout, il la rend aussi aimable en son espece, que l'enfance elle-même. C'est l'éloge que l'Abbé Cassagnes a donné à Quintilien, lorsqu'il dit que *les Institutions Oratoires* de ce grand homme sont *élégamment écrites*, & *qu'il y fait naître des fleurs parmi les épines mêmes de la Grammaire*.

Quintilien.

Préf. sur les Oeuv. de Balz. p. 22.

Personne avant Quintilien, parmi ceux qui avoient écrit de la Rhétorique, n'avoit traité de l'Education des * enfans, soit que ce sujet leur parût de peu de consequence ou étranger à leur Art; ou peu favorable pour faire briller leurs talens. Aucune de ces raisons ne rebutte notre Auteur; il descend dans un détail surprenant sur l'Education en général, & sur les études tant particulieres que publiques; il préfére celles-ci aux premieres, si l'on n'est pas en état de les joindre ensemble; il préfére aussi les études avancées aux études tardives; & il n'omet rien de ce qui peut regarder non seulement les maîtres, mais les parens & les nourrices.

Quint. Inst. Orat. l. 1. c. 2. &c.

Ib. l. 1. c. 1.

A l'égard des études tardives, je trouve deux grands hommes, illustres par leur naissance, par leurs vertus, par leur savoir & par leurs emplois, qui sont entr'eux d'un sentiment bien different sur cet article. Ce qui m'oblige de le remarquer, c'est que l'un d'eux, en disant sur cela son avis, juge en même temps de Quintilien.

Mr. le premier Président de Lamoignon qui avoit étudié tard, n'approuvoit point *les études tardives*: il y avoit remarqué des inconveniens qu'il voulut éviter en faisant étudier de bonne heure Messieurs ses fils, Monsieur le Président de Lamoignon & Monsieur de Baville. Tout le monde sait que le succès a surpassé non seulement ses esperances, mais les desirs du Pere le plus passionné pour l'avancement de ses enfans.

D'un autre côté, je lis dans les Memoires de la Vie de Mr. de Thou, traduits

Page 5.

1 Sua etiam studiis infantia est. *Quintil.* l. 1. c. 1.

* On dit pourtant que Pline l'ancien avoit fait la même chose.

2 Narrabat Thuanus... se non probare illorum vehemens desiderium qui votorum nimii pueros vix quinquennes ad eas [litteras] animum appellere jubent, & mirari Quintilianum grande Romanæ togæ decus qui docendi impotens, discendi infantibus laudabiliori quàm feliciori consilio necessitatem imposuit, etiam filio raræ spei in exemplum posito, quem præcipitatis studiis exhaustum mœstissimus parens extulit.

Quintilien. Jacques Auguste.

duits depuis peu en François, que ce grand Magistrat *avoit aussi étudié tard, & qu'il n'approuvoit point la précipitation de ceux qui font instruire leurs enfans à peine agez de cinq ans. Il s'étonnoit que l'illustre Quintilien, par un conseil moins utile que louable, eût tant recommandé aux enfans d'étudier de bonne heure, lui qui perdit un fils d'une grande esperance pour l'avoir poussé trop jeune à l'étude. Perte heureuse pour la posterité*, disent les Memoires, *puisqu'elle lui fournit l'occasion d'écrire avec tant d'éloquence les livres qu'il nous a laissez de l'Education des enfans, & où il se plaint amerement de la perte du sien.*

Il y a deux ou trois erreurs de fait dans ces paroles des Memoires, l'une est dans le texte même, les autres ne sont que dans la Traductiou, soit qu'elles soient, après cela, de l'Auteur de la Traduction, soit qu'elles soient de celui qui l'a fait imprimer à l'insçû de l'Auteur. En effet Quintilien n'a jamais dit *qu'il ait perdu un de ses fils pour l'avoir poussé trop jeune à l'étude*, comme le dit le Latin même des Memoires. Cet Auteur dit encore moins, ce que le François lui fait dire, que *cette perte lui ait fourni l'occasion d'écrire son Ouvrage*, ou que cet Ouvrage *soient des Livres touchant l'Education des enfans.*

Au contraire c'étoit entre autres pour son fils aîné qu'il écrivoit, & quand il l'eut perdu, il eut la pensée de brûler ce qu'il avoit fait. De sorte que cette perte ne produisit que les plaintes qu'il fait sur son malheur & qui servent de préface à son sixiéme Livre. On peut voir le Latin de Mr. de Thou (2) & Quintilien. Mais laissons à part les faits qui sont étrangers à mon sujet, & venons à ce qu'il faut penser touchant *les études tardives*. Si toutes choses étoient égales pour les deux sentimens, je n'aurois garde de prendre parti entre deux personnes aussi respectables dans la République des Lettres, que les deux Magistrats qui font ici la difficulté. Mais Mr. le premier Président de Lamoignon n'est pas seul de son avis : il a Quintilien pour lui, il a l'experience ; on doit présumer que Quintilien l'avoit aussi. Cela fait, ce me semble, pancher la balance pour les études avancées. Quintilien.

Quoi qu'il en soit, on peut assurer que Quintilien retire deux avantages de son travail ; l'un est la gloire d'avoir rendu au Public un très-grand service en traitant une matiere si importante ; l'autre est la gloire de s'y être surpassé lui-même, en traitant cette matiere plus noblement en quelque sorte, qu'aucun autre point de sa doctrine, & néanmoins, sans sortir du caractére de son sujet.

Cette matiere ainsi traitée a fait dire à Politien (3), qu'à la verité il ne préfére pas Quintilien à Ciceron, mais que sa maniere pourtant de former l'Orateur est plus complette, puisqu'il ne se contente pas de donner la derniere perfection à l'Eloquence, mais qu'il reprend les choses dès leur premiere origine. Et ce qui releve encore le merite de notre Auteur, c'est la moderation qu'il recommande dans les études qui font l'occupation de la jeunesse. Car au milieu de plusieurs observations de Grammaire, & en nous faisant remarquer que Ciceron n'a pas cru indigne de lui, de s'instruire parfaitement de cet Art ; que César avoit fait plus d'un Livre sur les Analogies de sa Langue, & Messala sur les mots & sur les lettres, il avoue néanmoins *qu'autre chose est de parler une Langue en habile homme, autre chose de la parler en bon Grammairien* (4) ; à quoi il ajoûte qu'il y a bien des minuties & sur l'Histoire & sur la Fable, qu'il sied bien à un Grammairien d'ignorer. Ibid. c. 1.

Il marque de même avec autant d'agrément que d'habileté les exercices de la Rhétorique, le temps de les commencer, la maniere de s'y prendre, les maîtres dont il faut faire choix. Il distingue les

extulit, jactura posteris sanè felici, cujus occasione nobis edidit admirabile specimen illud eloquentiæ quo eum in 6. Institutionum volumine insolabiliter luxit. *Thuan.* de vitâ suâ l. 1. p. 4. 5.

3 Ejus Oratorias Institutiones Rhetoricis Ciceronis libris pleniores uberioresque esse existimo. *Angel. Polit.* Præf. in M. F. Quintil.

4 Aliud est Latinè, aliud grammaticè loqui. l. 1. c. 8.

Quintilien. les exercices utiles de ceux qui sont pernicieux. Dans l'énumeration & la peinture des premiers, on voit l'image de ce qui se pratique & s'observe tous les jours dans les Ecoles de Rhétorique. Mais un exercice qui n'est guéres en usage parmi nous, qui étoit fort à la mode autrefois, & dont le nom est très-équivoque, c'est la DECLAMATION, laquelle, au jugement de Quintilien, faisoit de son temps beaucoup de tort à l'Eloquence, après avoir été un des moyens les plus sûrs d'y parvenir.

La Déclamation dans son origine, comme je l'ai remarqué en parlant de Sénéque le Rhéteur, consistoit à composer des Plaidoyez ou d'autres Discours pour les prononcer en public dans les Ecoles, & jusques-là cet exercice, selon notre Auteur, n'avoit rien que de très-utile. Mais au lieu qu'il n'auroit fallu s'y proposer que des sujets veritables, ou imitez d'après le vrai, & ne les traiter que d'une maniere raisonnable, on s'avisa d'imaginer des sujets extravagans, & de les traiter d'une maniere également extravagante. Ce ne furent plus que des Discours qui rouloient sur les malefices imaginaires de quelques Magiciens, sur les réponses étonnantes de quelques Oracles, sur la cruauté inouïe de quelque Tyran, ou de quelque Marâtre; en un mot sur quelque matiere qui pût conduire à l'enflure & à des pensées monstrueuses. Il n'est pas difficile de concevoir que c'étoit-là une source feconde de fausse éloquence; parceque, à force de faire des discours de mauvais sens, il est impossible qu'on ne rompe avec le sens commun (1), & qu'on ne s'accoûtume à le heurter.

Petron. Sat. initio. Petrone parle des Déclamations comme Quintilien; on pourroit croire qu'ils se sont copiez l'un l'autre, ou qu'ils ont écrit de concert, tant ils sont conformes sur ce point! „ Les Déclamateurs, dit-„ il, ne sont-ils point transportez de fu-„ reur, lorsqu'ils s'écrient, *J'ai reçû les* „ *blessures que vous voyez... j'ai perdu cet* „ *œil... Donnez-moi un guide...* Ces „ manieres, continuë-t-il, ne menent „ point à l'Eloquence. C'est travailler „ sur des matieres trop outrées, & le „ style dont on les traite est trop enflé. „ Cependant on passe de là au barreau. „ Et qu'en arrive-t-il? on s'y trouve „ aussi étourdi, que si on y tomboit des „ nuës, ou qu'on fût dans un nouveau „ monde. Faut-il s'en étonner? Au lieu „ de faire travailler les gens sur des cho-„ ses d'usage, & sur des sujets qui soient „ vrais, on veut qu'ils parlent de *Pirates* „ qui se montrent sur le rivage avec des „ chaînes; de *Tyrans* qui ordonnent à „ des enfans d'égorger leurs propres pe-„ res; de *réponses* d'Oracles qui consul-„ tez dans un tems de peste, ordonnent „ d'immoler un certain nombre de jeunes „ filles. On leur demande sur ces sujets „ des expressions enflées, une vaine ca-„ dence, des pensées tirées de loin, quel-„ ques mignardises (2) & quelque chose „ de voluptueux dans le tour.... Mes-„ sieurs les Rhéteurs, c'est vous qui avez „ corrompu l'éloquence, & énervé la „ force du discours. Ce n'étoit pas ainsi „ que les Sophocles, les Démosthénes „ & les Platons s'exerçoient autrefois „ pour devenir grands Orateurs.

C'est de là qu'est venuë la haine des gens de bon goût contre *les Déclamations* & contre *les Déclamateurs*. C'est de-là qu'il est arrivé que sous ces termes on a designé une éloquence méprisable & des Orateurs frivoles. Mais aussi est-ce de là que sont venuës pareillement d'autres especes de Déclamations de quelques personnes, qui confondent le bon avec le mauvais, & les exercices raisonnables de l'Art avec l'abus qu'on en peut faire. Quintilien & Petrone ne confondent pas ces deux choses. Le Traducteur de Petrone semble les avoir confonduës. Il remarque que cet Auteur fait voir la fausse éloquence des Pedans de son temps: & il ajoûte que c'est encore le portrait de ceux de notre siécle. Pour la justesse de sa note, il auroit fallu prouver qu'il y a aujourd'hui des exercices semblables à ceux que Quintilien & Petrone ont condamnez: Sinon, il reste à juger lequel

Préf. de la Trad. de Petrone. — L. Inst. 2. c. 9.

1 Perversè dicere homines perversè dicendo facillimè consequi. *Cic.* 1. *de Orat.*

2 Mellitos verborum globulos, & omnia dicta factaque quasi papavere & sesamo sparsa. *Petron.* ibid.

Quintilien.

lequel des deux a montré plus de sagesse, ou de Quintilien qui a fait un chapitre exprès pour rendre respectables aux jeunes gens leurs Maîtres de Rhétorique; ou du Traducteur qui croit se donner du relief en n'inspirant pour eux que du mépris par une fausse accusation.

Qu'on ne s'y trompe pas. La Déclamation prise en mauvais sens se glisse souvent, sans qu'on y pense, dans le style même de ceux qui ne songent à rien moins qu'à enseigner la Rhétorique, ou à l'apprendre de ceux qui l'enseignent. Il n'en faut point d'autres preuves que ces paroles de la Préface sur les Ouvrages de Balzac. *Ceux qui se connoissent en éloquence*, dit l'Auteur, *demeurent d'accord que notre Siécle panche du côté de la Déclamation, & j'avoue que M. de Balzac y est quelquefois tombé.* On peut bien assûrer que ce ne sont pas les Maîtres que cet Auteur a voulu marquer par *son siécle*, mais les Ecrivains, les Prédicateurs célébres, & les autres Orateurs de son temps, afin que chacun songe plûtôt à se garantir de ce vice, qu'à en accuser les autres.

L'Abbé Cassagnes Préf. sur les Oeuv. de Balz. p. 12. à la fin.

Quoi qu'il en soit, Quintilien a deux avantages sur Petrone. Premierement il est fort éloigné des infamies abominables de cet Auteur: il n'eût eu garde de composer un livre si dangereux, ni même d'en faciliter la lecture, comme a fait le Traducteur: il auroit mieux aimé répandre dans le monde la fausse éloquence, que la corruption des mœurs. On peut voir sur cela entre autres choses, ce qu'il dit des vers d'Afranius (1). C'est la condamnation de Petrone. Secondement il est aussi fort éloigné du style de Déclamateur; au lieu que Petrone [pour ne pas parler de son Traducteur] en tient quelquefois, même dans ce qu'il dit de plus beau. Ce qui confirme la réflexion que je viens de faire, qui est, que tout le monde, si on n'y prend garde, peut tomber dans ce défaut.

Voyez le 3. T. des Jug. des Sav. de M. Baill. p. 259. & suiv.

Il s'ensuit qu'au jugement de Quintilien, deux choses sont necessaires, outre le genie, pour devenir Orateur, l'étude de l'Art & le soin de s'y exercer sous un bon Maître. C'est pourquoi il répond à ceux qui ne sont pas de son avis. Que disent-ils? Les uns allèguent que l'usage vaut mieux que toutes les regles. Il est vrai, replique Quintilien; parce que l'usage nous apprend entre autres choses à bien connoître & à garder les bienséances, la premiere de toutes les regles: mais il soutient qu'on réussit encore mieux dans l'usage, lorsqu'avant que d'y venir, on s'est instruit des préceptes. Les autres opposent qu'un homme qui n'a jamais étudié l'Art, paroît quelquefois plus éloquent que celui qui a eu soin de s'en instruire: Et il répond, que certaines choses, (*par exemple*, le fer & le bois) paroissent plus fortes, lorsqu'elles sont brutes, qu'après qu'on les a polies; & néanmoins, qu'il vaut encore mieux les polir. Il en est de même de l'Eloquence.

Si ces réponses sont solides, il n'en est pas de même de ce qu'il dit, que *la fin de l'Orateur consiste, non dans la persuasion, mais dans la bonté du discours & que sans la probité il n'y a point de veritable éloquence.* Il se trompe dans ces deux points au jugement de Vossius; à l'égard du premier, il y confond l'Ouvrage ou les moyens avec la fin; pour le second, Caton l'avoit avancé comme un Oracle; mais la vertu & l'éloquence sont deux choses trop différentes pour prétendre qu'elles soient inséparables. Louïs Vives a pitié de Quintilien, à ce qu'il dit, dans les mouvemens qu'il se donne pour établir son opinion. Cependant tout ce que dit Quintilien est curieux, & il n'est tombé dans l'erreur, que par un principe louable. Il aimoit la vertu, & il vouloit que l'Orateur fût honnête homme.

Instit. Orat. l. 2. c. 15. & l. 12. c. 1.

Voss. de Nat. & Constit. Rhet. Item Instit. Orat. T. 1. p. 2.

Lud. Vivès T. 1. de Trad. Discip p. 394.

Au reste sa methode est par tout également claire, agréable, & aisée, excepté en quelques endroits, entre autres sur la maniere de connoître & d'établir l'état d'une cause. Il rapporte sur cela les vûës des autres; & il semble le devoir faire, parcequ'on l'avoit prié d'en porter son jugement. Il fait plaire dans tout ce

1 Utinamque non inquinasset argumenta fœdis puerorum amoribus, mores suos fassus. *Quintil.* l. 10. Inst. c. 1. in 8. p. 462. in fol. p. 158. Vol. Ann. Quint. p. 169.

Quintilien.

ce qu'il en dit ; mais il avouë qu'il s'y est trop étendu (1), & je crois qu'il a raison. Ce n'est pas tout. Il est très-obscur en général sur cet article ; c'est le jugement d'un habile homme, qui s'est contenté de faire un Commentaire sur le troisiéme livre, où cette matiere est traitée, comme le plus difficile de tout l'Ouvrage. Cette obscurité commence au chapitre sixiéme, & si nous en croyons le Commentateur, outre qu'il y a quelque chose à changer dans la distribution des chapitres, on y trouve tant de difficulté, tant de confusion, qu'on peut croire que Quintilien se contredit lui-même, ou que peu de gens sont capables de l'entendre. Que dis-je? il le traite de Protée, & assûre qu'il vous échappe, lorsque vous vous imaginez le tenir, & qu'enfin il est incompréhensible. Mais ce qui est encore pis, il dit en un autre endroit que *lorsque Quintilien veut réfuter le sentiment de quelqu'un, il lui arrive de prendre à gauche* (2). Tant il est difficile de trouver un Auteur qui soit sans tache!

Ant. Pin. Pontod. Præf. Comment. in Quint.

Cela n'empêche pas le Commentateur de reconnoître qu'il n'y a point de Maître qui ait expliqué les préceptes avec plus d'exactitude que Quintilien, ni avec plus d'ornement. C'est, selon lui, ce qui les fait lire par les personnes du plus grand merite, lesquelles croyent employer utilement leurs soins & leurs peines à bien entrer dans son sens, & devoir juger de leur avancement par le progrès qu'ils font dans la connoissance de sa doctrine. Il y en a même qui estiment que Quintilien seul suffit pour devenir Orateur, & qu'on n'a que faire de chercher d'autres préceptes, lorsqu'on le posséde. Le même Commentateur ajoûte que le style de cet Auteur a des charmes qui attachent & rappellent le Lecteur, que les beautez y sont grandes & fréquentes, qu'il s'accommode à la portée des Commençans, & qu'il a de quoi satisfaire les plus habiles. Pour ce qui est des difficultez que je viens de toucher, on peut ne point s'en embarasser. L'état d'une cause, comme Quintilien le dit ensuite lui-même, est ce qui fait le procès, ou la question principale. Il appelle ainsi, non pas celle qui se présente la premiere; elle peut n'être qu'un incident: mais celle qui fait le nœud de l'affaire, & à laquelle il faut s'attacher. Voilà ce que tout le monde est capable de concevoir.

Quintilien.

Instit. Orat. l. 3. ad calcem.

Le quatriéme Livre ne roule que sur l'Exorde, la Narration, les Digressions, la Proposition & la Division, & l'on n'y trouve sur tout cela que les regles ordinaires. Il parle en cet endroit de la Digression, parcequ'il y avoit des personnes qui prétendoient qu'il en falloit toûjours quelqu'une après l'exposition du fait, ce qu'il réfute avec raison. Il reconnoît que la Narration n'est proprement qu'une proposition étenduë, de sorte qu'on peut s'étonner qu'il n'ait pas suivi Aristote, qui range la Narration sous la Proposition ; mais cela ne change rien aux regles. Ce qu'il y a de plus surprenant, est, qu'il reconnoisse combien il importe, que dans l'exposition du fait *les mœurs soient bien exprimées*, & qu'il témoigne pourtant ailleurs tant de mépris pour la doctrine d'Aristote touchant l'expression des mœurs. Il donne même à ce Philosophe une autre vûë que celle qu'il a, quoiqu'il soit impossible de ne la pas voir, comme je l'ai remarqué en parlant d'Aristote, & c'est sur quoi Vossius, & Paul Beni n'hésitent pas à le condamner.

Instit. Orat. l. 5. c. 10.

Voss. Instit. Orat. T. 1. p. 309 in 4. Paul. Beni, T. 2. p. 153. n. 1571.

A cela près le style & les manieres de Quintilien ont toûjours cet air noble, ce caractére d'un sens droit, ces agrémens qui lui sont si naturels. Et même au moment qu'il se mettoit à travailler cette partie de son Ouvrage dont je parle presentement, de nouveaux motifs, & très-puissans l'avoient engagé à le perfectionner. L'Empereur Domitien lui

1 Quæ de his erant à scriptoribus artium tradita, verbosius etiam quàm necesse erat exposuimus. *Quintil.* l. 3. c. 11. ad calcem ; & anteà c. 6. sed hæc quoque ne modum excesserint vereor.

2 Transversus agi videtur, cùm aliorum sententias suis locis movere contendit. *Ant. Pin. Pontod* Comment. in c. 2. l. 3.

3 Nequidem hominis nomine dignum divinis laudibus extollit. *Quo neque præsentius aliud*, inquit, *neque studiis magis propitium numen est.* Morum *sanctissimum Censorem* appellat, cujus in neptem flagitia, dum studium morum profiteretur, irridet Juvenalis.

Quis,

Quintilien. lui avoit confié l'éducation des petits fils de sa sœur, & il ne négligea rien pour répondre à cet honneur. *On le blâme*, dit Mr. Bayle, *d'avoir loüé l'Empereur Domitien; Et quoiqu'il ne l'ait fait qu'en passant & d'une maniere très-fine, on ne lui pardonne pas cette faute qui paroît sans doute très-grande à quiconque a lû l'histoire de cet Empereur*. M. Bayle ne pousse-t-il pas trop loin la sévérité, de n'approuver pas que, dans le cas dont il s'agit, un honnête homme donne quelques loüanges à un méchant Prince, comme s'il étoit impossible que ce Prince fût loüable par quelque endroit? D'autre côté, est-ce le loüer *d'une maniere très-fine*, que de le traiter de *Dieu*, & de lui adresser des vœux comme à la Divinité la plus favorable que les Savans puissent invoquer? Le droit sens, joint à une veritable délicatesse, & la probité exigeoient, ce me semble, que Quintilien ne donnât point dans cet excès de flaterie, quelque commun qu'il fût dans ce siécle. M. Dodwel met dans son jour cette faute de Quintilien & la condamne (3).

M. Bayle, Dict. Art. de Quint. où il nous renvoie au l. 10. c. 1. ajoûtons l. 4. dans la Pref.

On peut voir Suetone sur Domitien.

Annales Quint. p. 174. n. 46.

Le cinquiéme Livre est un des plus longs, & l'Auteur n'y parle que de la preuve, parce qu'il s'y étend fort sur les lieux de Rhétorique. Il dit qu'il avoit appris dans les Livres d'un Maître habile, *que pour trouver ce qu'il faut dire, l'Orateur avant toutes choses doit s'instruire à fond de sa cause & se la rendre très-familiere*. Il soûtient que ce principe est général pour toutes sortes de preuves, pour les repliques, pour les *altercations*, pour l'arrangement & pour l'ordre, pour l'Elocution, pour tout ce qui est du ministere de l'Orateur. Il ajoûte fort au long & en termes bien clairs, que par l'usage des lieux de Rhétorique on ne trouve rien que de commun ou de trivail, que rien n'est plus servile, & n'épuise plus inutilement tout ce que l'on a de force & de génie que d'entrer dans ce labyrinthe de lieux. Il est naturel de conclure que la methode de trouver par là les argumens est une très-mauvaise methode. Quintilien auroit dû l'ômettre tout à fait, loin de la faire revenir encore sur les rangs pour expliquer l'art des railleries, & de gâter ainsi, en quelque façon, mille bonnes choses qu'il dit ailleurs sur la moderation & les bienséances qu'il y faut garder.

C'étoit Domitius Afer. Inst. Orat. l. 5. c. 5.

Quintilien.

On doit faire plus de cas d'un avis qu'il donne, *qu'il est aussi important de démêler les propositions que nous devons avancer pour le bien d'une cause, que de savoir trouver les argumens, & qu'on a un grand avantage pour cette seconde partie, lorsqu'on possede la premiere, laquelle est un don de la Nature, plutôt qu'un effet de l'Art; Et cependant l'experience la perfectionne*.

Ib. l. 6. c. 3. & 4. p. 282, 283, in 8.

Avoüons néanmoins qu'une bonne vûë porta Quintilien à s'étendre sur les sources des argumens: Il voyoit que de son temps on négligeoit l'usage des preuves, pour ne donner que dans de vaines expressions & dans de pompeux amas de paroles. C'étoit ôter la force au discours, & ne lui laisser qu'une beauté efféminée; ce n'étoit point imiter la sagesse des Peintres & des Sculpteurs, lesquels, quand ils veulent representer un bel homme, choisissent pour modéle quelque Guerrier, ou quelque Athléte, & ne doutent nullement que la vraye beauté ne s'y rencontre avec la force.

Après la Preuve & la Réfutation, notre Auteur passe à la Péroraison & en même temps aux passions, parce qu'elles dominent dans cette partie. Ses afflictions domestiques lui fournissent une occasion naturelle d'entrer en matiere. Il venoit de perdre le seul fils qui lui restoit, après avoir perdu auparavant sa femme qui n'avoit que dix-neuf ans, & son autre fils, qui étoit le cadet âgé de cinq ans. Ses plaintes sur tant de malheurs sont tendres & touchantes; mais elles ne sont pas un modéle de patience & de fermeté. Elles ne sont même, selon le P. Bouhours,

L. 6. c. 1.

Man. de bien pens. p. 223.

Quis, inquit, *caneret bella meliùs quàm qui sic gerit*. Cum ne bella quidem ab eo rectè gesta compertum esset, post emptam pacem, emptosque de quibus triumphari posset captivos, post proditas machinas, fictasque Decebali nomine deditionis litteras. Virtutum nescio quem fulgorem in eo deprædicat quâ laus ejus Poëtica perstringeretur, quem tamen novit à sævitiâ, avaritiâ, infamissimum. Ann. *Quint*. Ex *Quintil*. l. 4. præf. & l. 10. c. 1. p. 461. in 8.

Quintilien.

Bouhours, ni aussi naturelles, ni aussi raisonnables que celles d'Evandre sur la mort de son fils dans l'Eneïde. Que dit-il sur cette partie du discours? Il remarque expressément que presque tous ceux qui avoient parlé de l'Art Oratoire, & nommément *presque tous les Philosophes* qui en avoient donné des regles, ne faisoient consister la Péroraison, que dans la Récapitulation, & il ajoûte qu'on ne peut se dispenser de reconnoître que les Passions y sont necessaires. N'auroit-il pas dû marquer qu'Aristote le reconnoît, & que loin de reduire la Péroraison à la Récapitulation, il y joint avec les *Passions*, non seulement *l'Amplification*, mais encore *l'Eloge* & *l'Invective*? Si le silence de Quintilien à cet égard est surprenant, voici un trait qui l'est encore davantage. Tout ce que ce grand Homme enseigne d'ailleurs sur les Passions, il nous le donne comme *une chose qu'il tenoit de ses Maitres:* mais lorsqu'il nous apprend que *le grand Art de toucher les autres est d'être touché soi-même*, il nous donne cet avis comme *un mystere, qu'il n'a lû nulle part, qu'il n'a appris de personne, & qui n'est venu à sa connoissance que par sa propre experience, dans laquelle il n'a eu d'autre guide que la nature* (1). Qui ne sera surpris de l'entendre ainsi parler d'un précepte qui se trouve assez au long, non seulement dans l'Art Poëtique d'Horace, mais encore dans Ciceron, où il est appuyé des mêmes raisons que Quintilien en donne, de sorte que ce Rhéteur semble n'avoir fait que les copier?

Il paroît très-honnête homme par ses Ouvrages; je l'ai déjà remarqué. Mr. Dodwel prouve qu'il l'étoit, & consacre à le prouver un grand article de son Livre. Quintilien, dit-il, étoit d'une vie irreprochable. Il avoit tant de candeur, ajoûte-t-il, tant de modestie, qu'il étoit homme à reconnoître ses erreurs, & à les retracter. *Je ne saurois mentir*, dit Quintilien lui-même (2), *ni dissimuler ma pensée, quand même il s'y agiroit de ma gloire*, parce que je ne puis la préferer à l'utilité des jeunes gens pour qui j'écris. S'agit-il ailleurs de proposer quelques nouvelles découvertes? il les propose avec modestie Va-t-il traiter de l'arrangement des mots, il rend justice à Ciceron qui avoit traité cette matiere avec soin. D'où vient donc que sur les Passions il n'a pas fait la même chose? Je voudrois que Mr. Dodwel eût touché cette difficulté, & voir comment il s'y feroit pris pour la résoudre. Mais il rapporte ce que dit Quintilien, & l'admire comme un effet des réflexions & de l'experience de ce Rhéteur, sans remarquer que Ciceron & Horace l'avoient déja dit. Au défaut de sa décision en voici une. Un petit Commentaire sur Quintilien, sans nom d'Auteur, mais qui est de Turnebe, décide sans hésiter, *qu'il y a de l'impudence dans cette dissimulation de Quintilien* (3). Je n'ose porter un jugement si rigoureux. Mais que ce soit ou defaut de memoire dans un homme qui en avoit beaucoup, ou quelque autre foiblesse, dans un Auteur qui paroît d'ailleurs si vertueux, je le plains sur cet article, persuadé qu'avec le talent qu'il avoit de bien dire, il eût pû faire quelque chose de beau tant sur les Passions que sur les Mœurs, en suivant les principes d'Aristote. Quel ornement, sur-tout cette derniere partie, n'auroit-elle pas fait dans son Ouvrage, si elle y eût été traitée d'une maniere qui répondît en même tems & à l'idée que nous avons d'ailleurs de sa vertu, & à celle que nous avons de sa capacité? Mais au contraire il ne dit que très-peu de chose sur les unes & sur les autres, & il le dit d'une maniere moins instructive & moins methodique, que n'est celle, je ne dis pas d'Aristote, mais même de Vossius, qui a suivi ce Philosophe.

Il n'en est pas de même des autres parties de Rhétorique. A peu de choses près, tout y est bon, tout y est excellent, les préceptes, les réflexions & la maniere dont il traite les uns & les autres. Je ne rapporterai point ses préceptes.

Marginal notes: Ann. Quintilian. p. 265. n. 42. — Quintilien. — Ann. Quint. p. 276. n. 47. — In libros Quintil. 12. Commentarii valde succincti & eleganter. Parisiis apud Th. Richardum sub Bibliis aureis. anno 1556. — Le P. Rap. Comp. de Cic. & de Dem. p. 7.

1 Sed mihi in animo est, quæ latent penitus, ipsa hujus loci penetralia; quæ quidem non aliquo tradente, sed experimento meo, ac natura ipsa duce accepi. *Inst. Orat.* l. 6. c. 2. in 4. p. 276. M. P. fol. 94. verso.

2 Non sustineo esse conscius mihi dissimulanti in eo præsertim opere, quod ad bonorum juvenum aliquam utilitatem componimus, &c.

Quintilien.

tes. Ce sont ceux des premiers Maîtres qui l'avoient precedé. C'est pourquoi le P. Rapin a quelque raison de dire que *Quintilien n'a traité de la Rhétorique que sur le projet qu'en a donné Aristote.* Que si ce Pere dit ailleurs, que ce Rhéteur *a suivi tout une autre route*, il s'explique, & sa pensée est fondée sur ce que Quintilien *a pris son Orateur dès le berceau pour le conduire par degrez jusqu'au bout de sa carriere*, ce qu'Aristote n'avoit point fait. A l'égard de ses réflexions, je n'en rapporterai qu'une. Ce n'est point, dit-il, *par le travail d'autrui*, *mais par le nôtre que nous devenons Orateurs* (4). C'est-à-dire, qu'il faut veiller, suër, pâlir sur les Livres, composer, se faire soi-même une methode, se tracer des chemins, mediter sur les préceptes, & néanmoins se souvenir qu'il faut donner encore plus à l'esprit, au bon sens, & à l'usage, qu'aux préceptes & aux regles. Pour ce qui est de la maniere dont Quintilien traite les choses, c'est peu d'entendre les éloges qu'on lui donne, il faut le lire. Et cependant rien n'est si magnifique que ces éloges.

Préf. de ses Ref. sur l'Eloq. p. 8.

Le Critique Anonyme ne fait point difficulté de dire, qu'à la verité après l'Orateur Romain, il sembloit qu'il n'y avoit plus rien à faire sur la Rhétorique, & néanmoins que Quintilien n'a pas laissé de se faire admirer par son éloquence, par sa profondeur, par les détails plus grands où il entre, enfin parce qu'il a plus de douceur & plus de charmes que Ciceron. L'Anonyme n'est pas seul de son sentiment, puisque le P. Maséne trouve Quintilien si grand & si riche, qu'il paroît, dit-il, en quelque chose, pouvoir s'égaler à Ciceron & en d'autres le surpasser. Laurent Valle se contente de faire aller de pair ces deux grands Maîtres. Louïs Vivès approuve son sentiment, & il se fonde sur la beauté & la justesse de la diction de Quintilien. Laurent Valle * ajoûte qu'il faut bien savoir cet Auteur pour entendre Ciceron, & même pour devenir Orateur. D'autres † disent qu'on ne peut du moins sans cela, juger du stile ou de l'éloquence de personne. Selon quelques-uns il seroit à souhaitter que tous ceux qui sont des Livres, ne les composassent qu'après avoir lû cet Auteur avec beaucoup d'attention, & M. Bayle est fâché, à ce qu'il dit, de n'avoir sçû que trop tard l'importance de cette conduite.

Bibliog. hist. Polit. Philol. Cur. p. 36. L'Auteur de ce l. est Bœclerus.

Masen. Palæstra styl. Rom. p. 4.

Laur. Valla l. 1. Antidot. in Pog. & Voss. de Nat. Rhet. p. 87.

Lud. Vivès de tradend. Discip. p. 482.

* Ubi suprà.

† Morhof. l. 6. c. 1. n. 9.

M. Bayl. dans son D.ct. art. de Quint.

Nous avons vû, en parlant d'Aristote, l'estime que Vossius faisoit de Quintilien. Quelque chose qu'il y trouve à redire, il reconnoît que c'est un Auteur d'un grand poids & d'une grande consideration, ami du bon sens, d'un excellent goût, & d'une érudition fort étenduë. Mais il ne convient pas de ce que dit un Critique, que Quintilien est préférable à tous les Maîtres, parce qu'on y trouve tout ce qu'il y a de beau dans l'éloquence Romaine. On peut convenir, sans crainte de se tromper, qu'il est grand amateur de la pureté du stile, & fort zélé pour y rappeller les hommes de son temps, qui s'en écartoient. Le P. Soare trouve l'Ouvrage de notre Auteur écrit avec soin & jugement, mais si long & si obscur, qu'il faut avoir, selon lui, un grand sens & un esprit mûr pour le comprendre ; ce qui lui fais croire qu'il est trop fort pour ceux qui commencent.

Voss. de Nat. Rhet. p. 18.

Casp. Barthius, Advers. l. XXXI. c. 5.

Rodolph. Goclen. Præf. Probl. Grammatic. l. 5.

Rhet. de Soar. epist. ad lect.

Il y a d'autres Critiques au contraire qui le trouvent très-clair & très-poli, sans affectation, d'une beauté mâle & naturelle, & ils font tâchez qu'une Rhétorique si utile ne soit point dans les mains, ou pour mieux dire, dans l'esprit de tous les jeunes gens.

Janus Gebhard. Crepund. l. 1. c. 5.

Quoi que tous ces jugemens paroissent se contredire, on peut aisément les concilier. Il y a des endroits où Quintilien est très-clair, il y en a où il est obscur, & il y en a aussi où il est trop long. Pour ce qui est de cette beauté mâle & naturelle qu'on lui donne, c'est un caractére qui y regne par tout. C'est à quoi revient le jugement du Pere Caussin, quand il dit entre autres choses, qu'on ne voit rien qui ressente le jeune homme dans

Eloq. Sac. & Prof. p. 172.

3 Ista omnia libro secundo de Oratore reperiuntur.... Idem dixerat Horatius. Igitur impudenter hunc locum Fabius dissimulavit. Comment. in *Quint.* fol. 56. verso ad calcem.

4 Nemo speret alieno labore se fore disertum. *Quintil.*

Quintilien. dans le style de Quintilien, qu'il n'y a rien de bas, qu'il garde par tout une juste moderation dans son Ouvrage, que la gravité ne nuit point aux ornemens; comme les ornemens n'y nuiseut pas non plus à la gravité.

A ce jugment du Pere Caussin joignons celui de l'Abbé de Pure, qui dans la Préface de sa Traduction de Quintilien, pour s'excuser d'avoir entrepris une P. 1. 2. chose si difficile, dit qu'il s'est laissé surprendre aux beautez de son Original; que les épines mêmes lui ont paru y être chargées de fleurs; que dans les difficultez les plus sombres il y a apperçu nn jour aimable & de précieux brillans, où la secheresse & la sévérité des maximes n'a rien ôté de l'élegance & des agrémens; & où les richesses & les graces de l'Art n'ont rien perdu de leur justesse parmi la sterilité des préceptes, & la varieté de l'abondance. Je rapporte ces paroles de l'Abbé de Pure sans me rendre responsable de l'obscurité qu'on y peut trouver.

A l'égard de l'utilité qne la jeunesse peut tirer de notre Auteur, Muret nous apprend que de son temps, c'est-à-dire lorsqu'il étoit jenne, on expliquoit dans les classes les Institutions Oratoires de Quintilien, & qu'un homme ne passoit point pour un bon Maître, s'il ne le faisoit lire avec application à ses Ecoliers. Mais il avouë qne les choses n'étoient plus sur ce pied-là dans le tems qu'il é„ crivoit, parce qu'au lieu de *ces vieux* „ *arbres*, dit-il, qni étoient venerables „ par leur ancienneté, on a vû naître „ de *méchants Rameaux* auprès desquels „ on s'amuse. [C'est ainsi qn'il traite „ Ramus & quelques autres Anteurs] „ Les jeunes gens, continnë-t-il, s'arrê„ tent à qnelqnes méchans abregez de „ Rhétorique, où il n'y a ni Art ni rai„ son, & abandonnent les sources fécon„ des des prémiers Maîtres. Depuis ce „ temps-là tout est perdn, comme nous „ l'avons pû voir, & il n'y a d'antre „ moyen de rétablir les choses, que de „ rappeller l'ancienne pratiqne". Tel Quintilien. est le sentiment de Muret. Cependant Quintilien lui-même prononce, que sur l'Inveution & sur la disposition, il ne faut point tant de préceptes aux enfans. *Ils n'ont besoin*, dit-il, *que d'un petit nombre des plus utiles & des plus aisez*; *Le tout est de les choisir*. Sur ce principe comment concevoir qu'une Rhétorique en douze Livres n'est point trop longue pour eux? Il faut donc leur mettre entre les mains des Rhétoriques abregées, & néanmoins leur faire voir les plus beaux endroits de Quintilien: à moins qu'on ne dise avec Camerarius, que ces grands détails où entre notre Auteur, peuvent exercer & le discernement des Maîtres & l'industrie des Ecoliers; ce qui pourtant n'empêche pas que ce Commentateur n'y trouve quelques excès, comme on peut voir par ses paroles (1).

Mais parmi les témoignages qne différens Auteurs ont rendus à Quintilien, Petrus Gallandus dans son Ep. Dedic. sur Quintil. p. 1. celui de Pierre Galland est en même temps un des plus longs & des plus glorieux, quoiqu'il ne soit pas des mieux entendus, & qne l'Auteur n'y paroisse pas assez d'accord avec lui-même. En premier lieu il fait plus de cas des Auteurs Latins que des Auteurs Grecs qui ont écrit de la Rhétorique. Les Grecs lui paroissent entrer trop dans le détail, & n'écrire que pour faire parade de leur esprit; au lieu que, selon lui, dans les Livres de Quintilien & de Ciceron, il n'y a rien de superflu, rien d'embarrassé, rien qui ne convienne à l'Art dont ils traitent, & qui ne soit de leur sujet. Je ne conçois point la justesse de la censure qu'il fait des Grecs, ni comment on pourroit prouver que les principaux d'entre eux n'ont écrit que pour faire parade de leur esprit. C'est de quoi on ne peut accuser ni Aristote ni Longin; ni Hermogéne, ni enfin Démétrius ou Denys d'Halicarnasse. A dire vrai, dans un ou deux de ces Auteurs il y a qnelque détail qui pent passer ponr superflu, ou quelque chose d'embarrassé: mais ne peut-

1 De præceptis quid attinet dicere, quæ sunt summæ bonitatis, nisi fortasse nimium alicubi subtilia & tenuia, quod sæculi fuerit, neque tamen nocuerit, sive versatis in litteris, sive primum has discentibus, cum ista exquisitio illorum judicium, horum studium exercere posse videatur, *Camer.* in *Quint.*

Quintilien. peut-on montrer qu'il y a aussi quelque chose de semblable dans Ciceron & dans Quintilien; & le montrer même par leurs propres principes? Je crois l'avoir assez fait sentir dans ce que j'ai dit de l'un & de l'autre.

En second lieu, le Critique dont je parle, nous dit que si l'élevation de Ciceron & sa dignité d'homme Consulaire l'ont empêché de descendre dans le détail des préceptes qu'on donne communément, il n'y a rien à désirer dans Quintilien, ni pour les mœurs ni pour les autres qualitez utiles aux Maîtres & aux Disciples. Supposons que dans ces *détails* où il reconnoit que Quintilien est entré, il n'y ait rien de trop; n'y a-t-il rien à désirer touchant *les mœurs*, je ne dis pas des *Maîtres & des Disciples*, mais *de l'Orateur dans ses discours*, sur lesquelles nous avons vû qu'il s'écarte si fort de la justice & de la raison, en s'écartant de la doctrine d'Aristote?

Pierre Galland continuë & donne à Quintilien des éloges qu'on ne peut lui contester, si l'on excepte ce qu'il dit, *que cet Auteur n'a rien ômis, & qu'il n'y a rien de trop diffus dans sa doctrine.* Il faut l'entendre. "Quintilien est, selon „ lui, un fond riche de préceptes, une „ vive source où l'on trouve tout. Et „ il ne faut point pardonner à certains „ Maîtres, vrais singes, c'est-à-dire, mau„ vais imitateurs de Ciceron, qui trou„ vent Quintilien trop diffus & sans or„ dre dans sa doctrine. S'ils l'examinoient „ sérieusement, ils y découvriroient au„ tant d'Art que d'éloquence, & ver„ roient que son Ouvrage est un très„ bel édifice, très-bien commencé & très„ bien conduit. De sorte qu'ils chan„ geroient de sentiment, & ils avoueroient „ qu'on ne peut même rien concevoir „ de plus parfait. Car parmi ceux qui „ ont écrit de cet Art, les uns en ont „ négligé les fondemens, les autres en ont „ exprès embarassé les préceptes, les au„ tres en ont parlé d'une maniere si sé„ che, qu'ils font perdre l'envie de de„ venir Orateur, loin de la faire naître „ ou de la fortifier. D'autres enfin sans „ rien dire des mœurs, des vertus & des „ devoirs de l'Orateur, se sont arrêtez „ à la bagatelle, & à ce qui ne regarde „ que la Langue. Au lieu que Quinti„ lien commence à former l'Orateur dès „ sa jeunesse, & l'instruit sur tout ce „ qui précede l'Art, sur toutes les par„ ties qui lui sont necessaires, sur toutes „ les perfections qu'il doit avoir, & mê„ me sur ce qu'il doit faire lorsqu'il ne „ fait plus la profession d'Orateur. Il „ traite plus au long ce que Ciceron a„ voit trop abregé; il éclaircit ce qui „ pouvoit être obscur; enfin il répand „ par tout, à pleines mains, ce qui peut „ rendre ses préceptes, ou aimables, ou „ merveilleux aux jeunes gens. Et qu'on „ ne dise point qu'il n'a pas cette har„ monie de discours qui se fait sentir „ dans Ciceron; puisque pour avoir des „ nombres differens, il ne laisse pas d'ê„ tre & éloquent & nombreux, comme „ tant d'autres bons Auteurs qui ne res„ semblent point à Ciceron. Enfin le „ Critique est persuadé qu'il faut en Rhé„ torique joindre ensemble ces deux grands „ Maîtres, comme on joint en Medeci„ ne Galien & Hippocrate; & il soutient „ toujours que ceux qui trouvent Quin„ tilien trop diffus ou peu méthodique, „ ne savent pas assez Ciceron, & qu'ils „ manquent de retenuë.

Quintilien. Mais en demeurant d'accord de tout le merite de cet Auteur, je ne sai comment on peut ainsi soutenir, qu'il n'est point trop long, lorsqu'il avouë lui-même qu'il s'est trop étendu en quelques endroits, & lorsque par ses propres principes on peut montrer, comme j'ai fait, qu'il est encore trop diffus en d'autres. La retenuë nous oblige-t-elle à nous aveugler? Je ne sai pas non plus comment on peut dire que quiconque le trouve trop diffus, ne sait pas assez Ciceron; comme si un homme qui sait Ciceron, ne devoit pas trouver trop diffus un Traité quatre fois plus long que la Rhétorique de cet Orateur! C'est ainsi que je n'entends pas bien le jugement de Laurent-Valle. Personne, dit-il, ne peut bien entendre Quintilien, s'il ne posséde Ciceron, ni bien suivre les préceptes de Ciceron, s'il ne suit ceux de Quintilien; & depuis ce Rhéteur personne n'a été, ni ne sauroit être éloquent, s'il ne s'est formé, ou ne se forme absolument sur ses préceptes. Pour moi, j'avouë qu'on ne peut

L. 1. Antidot. in Poggium.

Quintilien.

pent nier que les Ouvrages de Quintilien ne soient excellens: mais comment peut-on parler ainsi que fait Laurent-Valle, s'il y a eu des Orateurs avant que ce Rhéteur eût écrit, & si les Ouvrages sur lesquels ils s'étoient formez, ne sont point peris depuis? Ce qu'il a fait empêche-t-il qu'on ne retire de ces Livres les avantages qu'on en tiroit?

Quint. Instit. Orat. 8. in Proœm.

Contentons-nous de dire que ce grand Maître nous fournit de grandes lumieres, ce qui est particulierement vrai lorsqu'il s'agit de l'Elocution. Elle dépend plus de l'Art selon lui, que les autres parties de la Rhétorique, elle est plus importante, & en même temps plus difficile. Il nous avertit cependant que les préceptes & tous nos soins doivent aboutir à une expression naturelle, que la peine qu'on s'y donne ne doit pas être infinie, &, s'il falloit qu'elle le fût, qu'il vaudroit mieux renoncer à l'Eloquence, que de se rendre malheureux. Une chose la peut abreger. C'est d'apprendre la Langue, de lire beaucoup & de bien lire, enfin de composer d'abord avec soin.

Ib. c. 2.

On parvient par ce moyen à n'user que de termes propres, à être clair, élégant, orné, harmonieux.

Les termes propres, leur arrangement naturel, la justesse de la construction, la juste longueur des phrases produisent la netteté du style & la clarté. A l'égard de l'ornement, il est impossible d'exprimer l'excellence de ce qu'en dit Quintilien, soit qu'il en fasse sentir les avantages & sur-tout la force, qui rend le discours semblable aux armes des bons soldats, lesquelles sont aussi belles que bonnes; soit qu'il en découvre la nature qui rend le beau inséparable de l'utile; soit qu'il en montre le danger, qui fait craindre avec raison, qu'au lieu d'une beauté mâle & virile, on ne coure après une beauté frivole & effeminée; ou que sous prétexte de condamner celle-ci, on ne condamne celle-là. Il n'oublie rien ni sur les divers usages des ornemens, selon qu'il s'agit ou d'un Panegyrique, ou d'un autre genre de cause; ni sur le choix des mots, selon qu'ils sont plus honnêtes, plus nobles, plus sonores, plus usitez, plus propres, plus expressifs. C'est là qu'il parle des images, des peintures vives, des Descriptions, & il donne pour y réüssir une belle méthode. *Jettons les yeux sur la Nature*, dit-il, (1) *suivons-la. Toute l'Eloquence roule sur les actions des hommes. Chacun se consulte soi-même sur ce qu'il entend, & s'il y reconnoit ce qu'il sent, il s'y livre.* A l'égard de ce qu'il dit, que *l'affectation consiste toute dans l'Elocution*, le Pere Bouhours le refute & avec raison; au lieu qu'il le suit dans ce qu'il dit de la fausse Eloquence.

L. 8. c. 3. Ubi sup. p. 211. Ib. p. 392. &c.

Quintilien rapelle aussi à cet article *l'Amplification*, dont il distingue quatre especes. La premiere consiste à montrer la grandeur d'une chose par les divers dégrez de bonté ou de malice qu'on y découvre; La seconde, à faire concevoir cette grandeur par comparaison d'une chose à une autre; La troisiéme à en faire juger par quelque signe qui l'accompagne; & la quatriéme à ramasser les principales circonstances. Mais il faut observer qu'outre que l'Amplification appartient plûtôt à l'Invention qu'à l'Elocution, cet Auteur ne parle pas d'un genre d'Amplification, où la force de l'Orateur paroît encore davantage, & qui consiste à faire plus sur un sujet, qu'on ne peut vous en demander. C'est-à-dire, à y développer les choses, ou qui sont hors de la question, mais qui y servent; ou qui en sont partie, mais que vous touchez une seconde fois avec plus de force qu'auparavant. Quintilien semble avoir désigné cette derniere maniere d'amplifier, mais c'est sans l'expliquer. A quoi j'ajoûte qu'il auroit dû, comme Aristote, compter l'Amplification parmi les parties de la Peroraison, au lieu qu'il n'y reconnoît que les Passions & la Récapitulation.

L. 8. c. 4. ad calcem.

Mais d'ailleurs on lui a l'obligation de ce que, sans être trop long, il a suffisamment traité des pensées spirituelles &

1 Hujus summæ, judicio quidem meo, virtutis facillima est via: naturam intueri. Hanc sequamur. Omnis eloquentia circa opera vitæ est. Ad se refert quisque quæ audit, & id facillimè accipiunt animi quod agnoscunt. *Quintil.*

Quintilien. & des sentences, dont l'usage moderé & bien entendu ne peut être qu'utile à la cause, & aussi agréable au Juge que glorieux à l'Orateur. Un des endroits où Quintilien est le plus diffus, c'est sur les figures. Il en distingue jusqu'à *cent*. Il parle de toutes en particulier, & employe plus de trente-six pages à expliquer une matiere, que Ciceron a traitée deux fois, & qu'il a toute renfermée chaque fois en une page. Cependant il remarque lui-même (L. 9. c. 1. 18.) que le nombre des figures n'est pas si grand qu'on s'imagine, que la multitude des noms inventez pour les désigner ne prouve pas qu'il y en ait tant, & qu'on prend bien des choses pour des figures, qui n'en sont pas. Ne pourroit-on pas ajoûter qu'à quelque nombre qu'on les fixe, il suffit encore d'en connoître les principales, de peur qu'on ne donne dans le défaut de ceux, lesquels, comme il dit, assujétissent leurs pensées aux figures, au lieu d'asservir les figures à leurs pensées?

N'oublions pas, à ce propos, la réponse d'un Orateur, vantée par Quintilien même, & après lui, par le P. Cressol. (Cressoliu. L. 5. p. 454.) On lui demandoit ce que c'étoit *qu'une figure* *, & en même temps, ce que c'étoit *qu'une pensée* *. *De bonne foi*, dit-il, *Je n'en sai rien. Tout ce que je puis vous dire*, ajoûte-t-il, *est que si ce sont de bonnes choses, vous trouverez, dans mes discours, des exemples de l'une & de l'autre*. Il y a dans cette réponse du vrai & du grand. Celui qui la fit avoit un genie superieur; il avoit de grands talens. Il les mettoit tous en usage, lorsqu'il composoit; il songeoit à dire ce que le temps, le lieu & la cause pouvoient exiger de lui, & content d'avoir réüssi, il ne s'embarrassoit aucunement des termes de l'Art. Il avoit raison & on peut faire comme lui, pourvû qu'on ne donne pas trop d'étenduë à sa pensée; car s'il étendoit son indifférence à d'autres choses qu'aux figures, il faudroit, pour avoir droit de l'imiter, avoir autant de genie qu'il en avoit.

* σχῆμα.
* νόημα.

Sur l'arrangement des paroles, & par conséquent sur les nombres du discours, Quintilien fait profession de suivre Ciceron; & lorsqu'il est d'un autre avis, outre qu'il parle de ce grand homme avec respect, il ne prétend ôter à personne la liberté de suivre qui on voudra. En quoi M. Dodwel louë beaucoup la modestie de Quintilien. (Ann. Quint. p. 168. n. 43.) Mais M. Charpentier trouve ce Rhéteur d'une très-grande incertitude dans tout ce qu'il dit de l'Oraison, jusqu'à croire que *Quintilien fait entendre qu'on peut fort bien réussir sans rien faire de tout ce qu'il enseigne*. (Trait. de l'Excell. de la Langue Franç. T. 1. p. 507.) C'est pousser la chose un peu loin. On ne risque rien de s'en tenir aux termes de notre Auteur, tels que Mr. Charpentier lui-même les a remarquez. Il nous montre ce qu'il y a de meilleur dans l'arrangement des paroles, non pour exclure absolument ce qu'il y a de moins parfait, car il faut varier; mais pour nous porter à employer plus souvent l'un que l'autre. Une chose dont je conviens, c'est qu'il y a beaucoup d'obscurité dans Quintilien sur cet article.

Au reste j'ai déja observé que les préceptes qu'on donne touchant les nombres pour le Grec ou pour le Latin, ne conviennent point tout à fait à notre Langue; parce que son harmonie ne dépend pas toûjours des mêmes principes. Mais de quoi l'on peut profiter dans toutes les Langues, c'est la lecture des bons Auteurs. C'est pour nous y aider que Quintilien donne son jugement sur un très-grand nombre d'Orateurs, de Poëtes, d'Historiens & de Philosophes. (L. 10. c. 1.) C'est là qu'il fait un parallele de Démosthéne & de Ciceron. Il les trouve égaux en ce qui regarde l'invention, l'arrangement des matieres, la force du raisonnement. Si vous demandez quelle peut être la cause de cette égalité, un Auteur vous dira pour raison, que, sur tout cela, la Nature est une dans tous les hommes. (Aut. de la Pref. sur les Oeuvr. posth. de M. de Maucroix, p. 25.) Est-il bien sûr de son principe? il donne lieu d'en douter. Car Quintilien trouve d'ailleurs les deux Orateurs differens, non seulement dans leurs styles, mais aussi dans l'Art d'employer deux passions puissantes, la raillerie & la commiseration. Que dit sur cela l'Auteur, qui vient d'alléguer que *la Nature est une*? Il allégue ici, *que les genies sont differens*, & il se contredit. Car cette difference de genie est une preuve que la Nature n'est point une, mais qu'elle varie. Elle varie en effet, parce qu'elle est fécon-

de;

Quintilien.

de ; Et elle eſt féconde non ſeulement en ce qui regarde le ſtyle & les paſſions, mais auſſi en ce qui regarde l'invention, l'arrangement des matieres, & la force du raiſonnement. Un ſeul exemple ſuffit pour mettre cette verité dans ſon jour. Eſchine & Démoſthéne dans leur fameuſe conteſtation traitant les mêmes faits, chacun les range à ſa maniere, ſur-tout Démoſthéne (1), lequel, malgré ſon Adverſaire, ſe fait un ordre très-different.

Quoi qu'il en ſoit, il y a des Ecrivains célébres qui font cas des jugemens de Quintilien ſur les Auteurs, & qui regardent ſon dixiéme Livre, comme un bon Livre de Critique. Ceux qui en jugent ainſi, ne ſont pas du goût de Barthius, qui n'eſtime que mediocrement ces déciſions de Quintilien. Quand même tout le monde les eſtimeroit, il y a toujours quelque choſe de fâcheux, c'eſt que, comme je l'ai remarqué * ailleurs, on l'accuſe d'avoir pris ces jugemens de Denys d'Halicarnaſſe & de l'avoir diſſimulé, objection dont M. Dodwel ne dit rien dans le Chapitre où il parle & de la *candeur & de la modeſtie de notre Auteur*. L'idée deſavantageuſe que cette diſſimulation fait concevoir de ce grand Maître, n'eſt pas détruite par l'éloge qu'on lui donne *, *Que le jugement qu'il porte ſur les qualitez des Auteurs, eſt plein de ſincerité & de candeur, & qu'il en a fort bien marqué les vertus & les talens*. Pour remplir les devoirs de la candeur, il devoit dire les ſources où il avoit puiſé ſes lumieres; mais c'eſt ſur quoi on trouve qu'il n'eſt pas exact, quelque honnête homme qu'il ſoit d'ailleurs.

Barth. Adverſar. l. 41. c. 19. p. 1275. vid. Not. in Quintil. p. 661.

*p. 31.

* And. Schott, T. 2. Bibl. Hisp. p. 203. & M. Baillet T. 2 prem. part. c. 54.

Il eſt plus exact à donner de bons avis ſur la maniere de s'y prendre, quand il s'agit de compoſer un diſcours ; à marquer comment il faut ſe propoſer un bon modéle, & tâcher de l'égaler ou de le ſurpaſſer; à dire le temps & la peine qu'on y doit mettre, comment il faut polir ou perfectionner ce qu'on a fait, comment on acquiert la facilité de parler ſur le champ, comment on garde les bienſéances. Il s'étend plus que Ciceron ſur cette importante matiere, & rien n'eſt plus beau ni plus utile que tout ce qu'il en dit. M. de Maucroix a traduit ce qui regarde la maniere de compoſer. On peut voir ſa Traduction parmi ſes Oeuvres poſthumes, qui ont pour titre *Traductions diverſes*.

L. Inſt. Orat. 10. c. 2. & 3.

Quintilien.

Elles ſe vendent chez Eſtienne.

Mais à quoi ſervent tous les préceptes de Quintilien ſur la Memoire, ſinon à rendre cette partie plus difficile ? Et à moins que de prononcer quelque diſcours devant des gens capables de juger de la Déclamation, à moins que d'entendre des perſonnes qui déclament bien, comment pratiquer ce qu'il dit touchant l'Action de l'Orateur? comment s'y exercer? A dire vrai ces deux chapitres ne ſont guéres bons à lire, que parce que c'eſt Quintilien qui les a faits. Il n'y a rien d'utile dans le premier, & peu de choſes dans le ſecond.

Junius qui a marqué les Livres de Quintilien qu'il eſtime le plus à cauſe de leur utilité, ne dit rien du douziéme, & l'Auteur dit que c'eſt celui qui lui a le plus couté, parce que juſques là il avoit toujours eu des guides, & qu'il ceſſe ici d'en avoir. Il y parle non ſeulement de la perfection du ſtyle; Ciceron en avoit parlé ; mais des devoirs de l'Orateur dans ſa profeſſion, & de ſes mœurs dans la conduite de la vie. Il veut que l'Orateur ſoit parfaitement inſtruit de la Morale, d'autant plus que l'Eloquence roule preſque toute ſur les actions de la vie. Mais il avertit expreſſément (2), qu'il ne veut pas pour cela que l'Orateur ſoit Philoſophe de profeſſion. Sa raiſon eſt qu'il n'y a rien de plus contraire à l'Eloquence. Et, ſi l'Eloquence ſe formoit autrefois dans les Ecoles des Philoſophes, c'eſt que, ſelon Quintilien (3), & à ſon avis ſelon Ciceron auſſi, on donnoit dans ces Ecoles, avec une Morale d'uſage & non pas de ſpeculation, les préceptes de la Rhétorique.

Melch. Jun. Meth. Eloq. Comp. c. 5.

Quint. Inſt. Orat. L. 12. c. 2.

C'eſt ici que Quintilien décide que l'Orateur

1 Quam prudenter diſtribuit Demoſthenes περὶ στεφάνου, in longa & multiplici cauſa, omnes partes, ſuo quodam uſus conſilio; cum iiſdem de rebus accuſator Æſchines longè alium ordinem inſtituiſſet ? *Philip. Melancht.* Element. Rhet. l. 1. c. 25. p. 281.

Quintilien. rateur ne doit point se hazarder trop tôt à plaider, ni différer trop long temps. Il doit selon lui commencer par quelque cause favorable, & n'en prendre jamais de mauvaise. Il doit plaider en homme sage, & non pas en homme vain. Il doit songer à la gloire qui dure, & non à celle qui passe & s'évanouit avec le bruit des applaudissemens. Il faut songer par conséquent à dire non pas ce qui brille, mais ce qui est important à la cause, & ne point plaider par interêt, quoi qu'on ne doive pas refuser de ses cliens des témoignages de reconnoissance, puisqu'il n'y en a point de plus juste. Mais il ne faut point de convention entre la Partie & l'Avocat, parce que ne défendant que d'honnêtes gens, il ne doit point craindre d'ingratitude. En tout cas, il vaut mieux s'exposer à n'être point recompensé, que de mettre à prix un secours qui ne se peut payer.

Telles doivent être les mœurs de l'Orateur; quelle sera son éloquence? Car il y en a bien des espéces. Celle des Asiatiques, celle des Attiques, celle des Rhodiens. Il y a de même un style sublime, un style simple, & un style qui tient le milieu: ou bien par une autre division, il y a un style magnifique, un style dépouillé d'ornemens, lequel n'est fait que pour instruire, & un style rempli d'esprit, qui vise principalement à plaire.

Le goût des Attiques est le meilleur, & il renferme tous les styles. L'Orateur les cultive tous pour s'en servir dans l'occasion. Et comme il ne peut pas toute sa vie avoir la même force, il songe enfin à la retraite & n'attend pas pour cela l'extrémité: mais lorsqu'il s'est retiré, pour ne pas s'abandonner à l'oisiveté il écrit l'Histoire, il donne ses avis aux Parties, il forme de jeunes Avocats, comme Ciceron en forma plusieurs. Celius, Hirtius, Pansa, Dolabella.

On voit le jugement que nous devons faire de Quintilien. C'est d'abord un fond inépuisable de bon sens, ajoûtons même de probité & de droiture, sur-tout parceque'il ne veut point qu'on se charge de mauvaises causes, ni qu'on en défende aucune par de mauvais artifices. Mais exceptons de cet éloge & ces défauts de candeur que j'ai remarquez, & les loüanges serviles dont il a comblé Domitien, peut-être par necessité, mais toûjours, contre sa conscience, comme l'a observé M. Dodwel, qui convient qu'on ne peut guéres le défendre sur cet article. Après cela on trouve en le lisant, que la beauté de ses expressions y semble par tout disputer le prix à la beauté des pensées, que le nombre de ses grandes & solides réfléxions égale presque celui de ses termes, & que la noblesse de ses sentimens ne céde en rien à l'étenduë de ses connoissances. Il parle de tant de choses differentes, il les fait venir si à propos, soit pour égayer, soit pour orner, soit pour aggrandir sa matiere, que vous diriez que toute la Nature n'est faite que pour lui, & qu'elle lui obéit. Ses premiers Livres donnent d'admirables instructions pour l'éducation de la jeunesse; le corps de son Ouvrage fournit de grandes lumieres pour les études les plus avancées; ses derniers livres sont un riche repertoire de magnifiques harangues sur l'éloquence du Palais. Si dans ses préceptes il y a quelque chose d'inutile pour une Rhétorique, il n'y a rien d'inutile pour les amateurs de l'éloquence, ils peuvent faire usage de tout, & mettre tout à profit. Quand même les choses qu'il dit en certains endroits ne leur serviroient de rien, soit à cause qu'elles ne sont pas exactement vrayes, soit pour quelque autre raison, la maniere de les dire leur sera toûjours très-utile. On y respire par tout avec un air de noblesse, l'amour de la vertu & du vrai merite, un respect sincére pour les grands hommes, l'application au travail, le goût de l'éloquence solide, & un juste discernement de la fausse.

Quintilien. Annal. Quintil. pag. 171. n. 45. Ibid. p. 174. n. 46.

Je n'ai rien dit d'un sentiment particulier de cet Auteur, & je ne puis le passer sous silence. Il croit qu'il ne doit point

a Hæc exhortatio mea non eò pertinet ut esse Oratorem Philosophum velim, quando non alia vitæ secta longiùs à civilibus officiis atque ab omni munere Oratoris recessit. *Quintil.* ibid.

1 Testatur Cicero dicendi facultatem ex intimis sapientiæ fontibus fluere, ideòque aliquando præceptores eosdem fuisse morum atque dicendi. *Idem*, Ibid.

Quintilien. point y avoir de différence de ſtyle entre un Ouvrage fait ſeulement pour être lû, & un autre fait pour être prononcé. Il s'écarte en cela de l'opinion, ſinon de tous, du moins de la plûpart des plus grands Maîtres. Sa raiſon eſt aſſez ſpécieuſe, c'eſt que Ciceron & Démoſthéne, ſelon lui, n'ont pas mis de différence entre ce qu'ils ont prononcé & ce qu'ils ont écrit. Car, ou ce qu'ils ont dit valoit mieux, & ils ont dû le laiſſer à la poſterité: ou ce qu'ils ont écrit eſt meilleur, & ils auroient dû le prononcer. Cet argument néanmoins ne me paroît pas concluant. Suppoſons qu'en effet ces deux Orateurs nous ayent laiſſé leurs harangues, telles qu'ils les ont prononcées; ils n'y ont rien changé, parce que ſuivant leur premiere deſtination, c'eſt ainſi qu'elles ont dû être. Suppoſons maintenant qu'ils les ayent retouchées pour les donner au Public; ce qu'ils ont prononcé valoit mieux pour être prononcé; & ce qu'ils ont laiſſé, valoit mieux pour être lû.

Une nouvelle Edition de Quintilien m'oblige à lui donner un nouvel article; c'eſt le ſuivant, qu'il faut regarder comme une ſuite des jugemens qu'on a portés de cet Auteur.

M. F. QUINTILIANI INSTITUTIONUM ORATORIARUM LIBRI DUODECIM

Quintilien de M. Rollin.

AD USUM SCHOLARUM ACCOMMODATI, &c.

C'eſt-à-dire, *Douze Livres des Inſtitutions de l'Orateur de Quintilien, à l'uſage des Ecoles, avec des Notes, &c. Par M. Rollin, ancien Recteur de l'Univerſité, Membre de l'Academie Royale des Medailles & des Inſcriptions, & Profeſſeur d'Eloquence au College Royal.*

TOus les Journaux ont parlé avantageuſement de cette Edition de Quintilien.

Celui de Paris marque d'abord les idées differentes que M. Rollin, dans ſa Préface, donne d'Ariſtote, de Ciceron & de Quintilien: Idées, par leſquelles il fait entendre que ce dernier, ſans avoir la ſechereſſe du premier, a ſuivi un ordre clair, naturel & ſenſible; que ſes regles ſont enchaînées les unes aux autres, & tendent toutes au même but; qu'il a ſoin d'égayer ſa matiere, parceque, pour exciter les jeunes gens à l'étude, il faut leur rendre les préceptes agréables. Mois d'Avril, 1715. p. 431.

A ces idées, on ajoûte celle des principaux avantages qu'on peut tirer de la lecture de Quintilien, ſur-tout, pour ſe garantir du mauvais goût & des faux brillans dans l'éloquence tant du Barreau que de la Chaire.

On dit de plus que ce grand Maître n'eſt pas moins propre à former l'honnête homme que l'Orateur: qu'il ſe peint lui-même dans ſon Ouvrage, de telle ſorte qu'en admirant ſon eſprit, on ne peut s'empêcher d'aimer ſon cœur.

Pour ce qui eſt de la nouvelle Edition, on nous donne à connoître en quoi conſiſte le travail de l'Auteur. Ce ſont des ſommai-

Quintilien de M. Rollin.

sommaires, des distributions par sections; des Citations de passages, des corrections par conjectures ou sur des manuscrits; des Notes tirées de Turnebe & d'autres Savans, ou fournies par l'Auteur; enfin des retranchemens considerables, dont le Journal parle en ces termes.

„ M. Rollin nous avertit qu'il a retranché les endroits qui lui ont paru „ obscurs & peu utiles, ce qui va environ à la quatriéme partie de l'Ouvrage. Les Savans s'en formaliseront: „ mais M. Rollin s'est plus mis en peine de ce qui pouvoit être avantageux „ aux jeunes gens & aux Magistrats qui „ veulent se délasser par la lecture de Quintilien, que de l'approbation des Savans.

Ainsi parle le Journal de Paris. Celui de Trévoux s'en étoit déja expliqué * à peu près de même. " La lecture de Quintilien, disent les Auteurs „ de ce Journal, seroit utile à ceux qui „ étudient la Rhétorique dans les Classes; & encore plus aux personnes, qui „ ayant negligé cette étude dans leur bas „ âge, sont obligées par leurs emplois „ de s'y adonner dans un âge plus avancé. M. Rollin convaincu de cette verité, a cru qu'il falloit leur faciliter „ la lecture de cet excellent Rhéteur. „ Il en a retranché tout ce qui n'est plus „ d'usage, tout ce qui rebuteroit par les „ difficultez inutiles. L'Ouvrage n'a rien „ perdu du bel ordre que Quintilien y „ garde, on sent qu'on n'en a ôté que „ le superflu, & l'on y trouve tout ce „ qui peut regler l'éloquence, & former „ le goût. Comme Quintilien ne s'est „ pas borné à ces deux objets; qu'il a „ eu en vûë l'éducation entiere de la „ jeunesse, leur cœur & leur esprit; qu'il „ n'a pas négligé les Maitres en instruisant les disciples; c'est pour cela que „ son nouvel Editeur a eu soin de ne „ rien retrancher de ce qui peut servir à „ des fins si excellentes. La Préface de „ Mr. Rollin est généralement estimée.

* Decembre 1714. p. 2151.

C'est ainsi que les Auteurs des Memoires de Trevoux ont parlé du travail de Mr. Rollin. Voyons ce qu'en a dit encore le Journal Litteraire de la Haye *, quoiqu'il revienne assez à ce qu'en a dit celui de Paris.

* T. 6. I. part. p. 342.

„ M. Rollin, disent les Auteurs de ce „ Journal, nous a donné une nouvelle „ Edition des Institutions de l'Orateur „ de Quintilien. Il y a mis une Préface fort instructive, sur l'utilité de ce „ Livre préférablement à tous les autres „ de cette nature, tant pour les regles „ d'une bonne Rhétorique, que pour former l'honnête homme. Chaque chapitre de cette nouvelle Edition est précedé d'un sommaire, & partagé en „ sections; & on trouve marqué à la „ marge, les endroits d'où Quintilien a „ tiré les passages qu'il cite, & ceux de „ Ciceron, où il donne les mêmes préceptes que Quintilien. Il y a quantité „ de notes, courtes, mais instructives. „ Elles sont tirées de Turnebe & de quelques autres Savans; & où ces guides „ lui ont manqué, Mr. Rollin en a mis „ de sa façon. Il avouë pourtant que „ malgré ses soins, il y a encore dans „ le texte plusieurs passages obscurs, sur „ lesquels il faudroit consulter les anciens manuscrits, ce qu'il n'a pû faire, à cause de ses autres occupations. „ Il a corrigé divers passages qui n'étoient pas intelligibles; & il espere „ qu'on trouvera ses conjectures assez „ heureuses: mais pour les endroits „ qu'il a trouvez trop obscurs & inutiles, il les a retranchez de son Edition. „ De cette maniere il a retranché environ la quatriéme partie de l'Ouvrage, „ s'étant plus mis en peine, dit-il, de ce „ qui peut être utile aux jeunes gens & „ aux Magistrats qui veulent lire son Livre, que de l'approbation des Savans.

Après ces éloges, contenus dans tous les Journaux, il importe peu de quel sentiment je sois; & je puis avoir sur le Quintilien en question, des idées qui me soient propres, sans que l'Ouvrage en soit moins bon, ou moins estimé. N'a-t-on pas vû, que malgré les sentimens particuliers de Brutus touchant l'Orateur de Ciceron, le grand nombre ne laissa pas d'admirer ce Traité comme un chef-d'œuvre? Nous l'admirons encore aujourd'hui, nous observons même, que la diversité d'avis sur ce point ne refroidit pour le Critique, ni l'estime, ni l'amitié de l'Auteur. J'espere qu'il en sera de même de Mr. Rollin & de moi. Il sera mon Ciceron, & je serai son Brutus.

Voyez ci-dessus l'art. de ce Traité de l'Orat. p. 93.

Quintilien de M. Rollin.

Il a écrit pour le Public, j'écris dans la même vûë; & la parfaite consideration que j'ai pour lui ne doit pas me faire dissimuler mes pensées sur une chose qui lui est si chere, c'est l'utilité de ceux qui s'appliquent à l'étude de l'éloquence. En quoi suis je d'un autre avis que ce Professeur? le voici.

Les choses qu'il a retranchées de Quintilien, je voudrois pour les personnes avancées, qu'il se fût contenté de les imprimer en d'autres caractéres; parceque ces personnes doivent être bien-aises d'avoir Quintilien entier. Je voudrois aussi pour les jeunes gens, que Mr. Rollin, prenant ce parti, eût poussé cette diversité de caractéres bien plus loin, qu'il n'a poussé les retranchemens qu'il a faits; parceque le reste est encore trop long de beaucoup, pour ceux qui commencent.

Comment n'a-t-il pas senti qu'une Rhétorique est trop longue, quand on ne peut la parcourir toute entiere qu'en deux ans? Il conseille * aux jeunes gens d'être deux ans en Rhétorique. Le conseil est des plus utiles pour ceux qui veulent faire usage de la parole. Supposons qu'on le suive autant qu'il faudroit; la seconde année, le Professeur refusera-t-il de recevoir de nouveaux écoliers? il n'y a point d'apparence. S'il en reçoit, il leur fera lire, sans doute, la premiere partie de la Rhétorique, & il faudra qu'il explique la seconde aux anciens. Le voilà donc dans la necessité de la parcourir toute entiere en un an, ce qui est impossible. Car on ne dira pas, je crois, qu'il doit la faire commencer aux nouveaux, par la fin; puisque c'est ce qu'il y a de plus difficile. Certainement une seconde année de Rhétorique n'est utile qu'entant qu'elle donne moyen de repasser les mêmes principes que l'on a vûs, d'en observer la pratique dans de nouvelles piéces d'éloquence qu'on emprunte des plus grands Maîtres, & de continuer d'en faire usage sur de nouvelles matieres. La juste proportion qui se trouve entre les écoliers de l'une & de l'autre année, est avantageuse aux uns & aux autres. Les anciens voyent commencer les nouveaux, & sont en garde contre leurs progrès pour avoir toûjours l'avantage; les nouveaux sont attentifs au succès de leurs anciens, & tâchent de les égaler, s'ils ne peuvent les surpasser. Mais pour cela, il leur faut les mêmes préceptes, & il faut que le recueil de ces préceptes soit si court, que les uns le voyent, & les autres le repassent tout entier en une année.

* Préf. p. 48.

Il n'y a rien de plus certain que cette pensée d'Horace (1), *soyez court dans tous vos préceptes*. M. Rollin convient de cette verité (2). En vain se fait-on un monstre de la secheresse des régles, comme capable de produire une pareille secheresse dans l'Orateur. Quelque secheresse qu'il y ait dans un précepte de Rhétorique (je dis la même chose des régles de Poëtique) il ne peut manquer, s'il est bon, de produire l'abondance dans un bon esprit, sur une bonne matiere; comme le grain qu'on jette dans un bon fond; au lieu que le meilleur esprit, dans un jeune homme, est accablé par l'étenduë des grands Traitez de Rhétorique, si on n'a pas soin, avant toutes choses, de lui donner des idées nettes & succintes de cet Art. C'est vouloir faire comme un laboureur qui pour rendre son champ plus fertile, y semeroit toute une recolte abondante.

Ce que je dis n'est pas une opinion qui me soit particuliere; c'est la doctrine de Ciceron, c'est celle de tous les Maîtres, & sur-tout, de Quintilien. Rien n'est plus fréquent dans ce sage Auteur, que les exhortations qu'il fait aux Maîtres, *de choisir parmi ses préceptes*, *de ne les pas proposer tous*, *d'écarter ce qu'il y a d'étranger*, *de les abreger* (3). Il y a

1 Quidquid præcipies, esto brevis; ut citò dicta Percipiant animi dociles, teneantque fideles. *Horat.* Ep. ad *Pis.* vers. 315.

2 Multa incipientibus breviùs, ac simpliciùs tradi convenit. *Mr. Roll.* Préf. pag. 42.

3 *M. Rollin l'a remarqué lui-même.* Pluribus enim locis admonet Fabius non esse tot præceptis obruendos juvenes, ne difficultate institutionis tam longæ atque perplexæ deterreantur. *Pref.* p. 42.

4 *Il y en a cinq livres entiers, de l'aveu de Mr. Rollin.* Poterunt in scholis omitti plura, præclara quidem illa, *sed quæ ad Rhetoricam propriè non pertinent* eaque privatis lectionibus reservari. Tales sunt quibusdam exceptis, *primi duo libri*, & *postremi* tres: nec pauca ejusmodi *in reliquis occurrent*, *quæ facilè prudentes Magistri observabunt.* Præf. p. 48. 49.

Quintilien de M. Rollin.

a encore un bon tiers *de choses étrangeres à l'Art* (4) dans ce que Mr. Rollin nous propose, & ce qu'il y a d'essentiel, est aussi traité d'une maniere trop diffuse pour des personnes qui commencent, & à qui, selon Ciceron, il faut présenter des idées claires & précises, toutes faciles à recevoir & à retenir, pour imiter la sage conduite des Nourrices qui donnent à manger à leurs enfans (5).

Pour entrer dans l'esprit de Ciceron & de Quintilien, il faut faire de ces grands Auteurs, ce qu'en ont fait le P. Soare Jesuite, Vossius, & plusieurs autres qui ont également connu & la doctrine des premiers Maîtres, & la portée des jeunes gens. Ils ont refondu les Auteurs Originaux; ils ont fait des Rhétoriques sur leurs principes. Il faut les imiter, si on veut se rendre utile; & si on ne le fait, il arrive aux disciples de l'éloquence, quand on leur propose ces longs Traitez, ce que Mr. Rollin même dit arriver au peuple, quand il assiste à des Sermons trop sublimes, ils n'en retiennent rien (6).

Ce que je dis, est aussi vrai de Quintilien, que d'Aristote, ou de Ciceron. On peut comparer ce que dit Mr. Rollin des difficultez qui se rencontrent dans tous ces Auteurs; on trouvera qu'à s'en tenir à ses termes *, le Rhéteur Romain est encore plus difficile que le Rhéteur Grec; & d'ailleurs, je ne serois pas en peine de prouver que certaines choses considerables qu'il dit à l'avantage du premier **, ne conviennent qu'au second. C'est Aristoté en effet, & non Quintilien, en qui l'on trouve *cet ordre, cette suite, cette exactitude à ne point sortir de son sujet; à proposer ce qu'il va traiter; à vous avertir du chemin qu'il vous a fait faire, & de celui qui vous reste, sans jamais vous écarter*. Pour la difficulté du Grec *, les Traductions l'ont toute levée; & si malgré la brieveté d'Aristote,

* Voyez les diff. d'Arist. p. 1. & 2. celles de Quint. p. 41.

** P. 4.

* P. 2.

il y a encore quelques inutilitez dans son Ouvrage, il est plus aisé de les retrancher, & de mettre le reste à la portée des commençans, que d'y mettre Quintilien.

Quintilien de M. Rollin.

Mr. Rollin trouve (7) Ciceron beaucoup plus propre aux jeunes gens qu'Aristote; s'il parle des Partitions oratoires; il a raison. C'est une Rhétorique toute faite, telle qu'il la faut dans les Classes, aux exemples près, qui y manquent: & cet Ouvrage est une nouvelle preuve que je tire de Ciceron pour établir ma pensée, sur la nature des Traitez qui conviennent à une Classe de Rhétorique. L'Orateur Romain instruit lui-même son fils dans cet écrit, comme il faut instruire un jeune homme. Encore est-il à propos de remarquer que son fils n'étoit point novice dans l'Art, ce qui conclut plus puissamment pour mon opinion. Ce qu'il y a de fâcheux, à mon sens, est que Mr. Rollin parle non pas des Partitions oratoires, mais des trois Livres de l'Orateur, & je ne conçois pas comment il a pû dire que cet Ouvrage est plus à la portée des jeunes gens, que la Rhétorique d'Aristote. Je ne veux, pour prouver le contraire, que ce qu'il en dit lui-même. A quoi on peut ajoûter ce que j'en ai dit d'après les plus fameux Critiques dans mon premier Volume (8). P. 3.

J'ai vû aussi avec peine en cet endroit l'expression Latine, pleine de mépris, dont il se sert (9) pour dire *une Classe de Rhétorique, un Maître qui l'enseigne, ou la profession même*. Cela convient-il à un homme qui l'a faite avec tant de gloire, à un homme qui nous donne les Ouvrages d'un grand Maître, tout seul capable de la faire respecter, parce qu'il l'a honorée en même temps qu'il s'y est acquis beaucoup d'honneur, à un homme enfin qui s'attache ensuite, avec ce Maître, à rendre & la profession & les Professeurs

Sur les 3. Liv. de l'Orateur.

P. 292

5 Ego, si quem planè rudem institui ad dicendum velim, his tradam... qui omnes particulas, atque omnia minima mansa, ut nutrices infantibus pueris in os inserant. *Cic.* 2. de *Or.* n. 162.

6 Non cogitant concionatores... plerosque audientium in rebus divinis infantes esse. *Pref.* p. 21. 22.

7 Magis obvius, &, ut ità dicam, tractabilis & tenellæ ætati longè accommodatior Tullius. p. 2.

8 Il faut entendre ceci de l'Edition de Paris divisée en trois voll. in 12. dont le II. commence par l'Article de *Quintilien* & le III. par celui de *G. J. Vossius*. Cela soit dit une fois pour toutes.

9 Non ille, ut è vili Rhetorum officinâ tetricus dicendi magister. p. 2.

Quintilien de M. Rollin.

fesseurs aimables & même respectables aux jeunes gens pour l'utilité publique?

Deux choses me font encore de la peine dans le Quintilien en question, l'une est que les retranchemens qu'on y a faits, ayent paru necessaires, non seulement pour les commençans, mais pour des personnes respectables, pour des Magistrats, pour lesquels il me semble qu'il n'y a rien de trop fort en matiere de regles. Car, outre les idées qu'ils en ont prises dans leurs premieres études, ils ont de plus l'experience des grandes causes; ce qui les met bien au dessus & des écoliers & des Maîtres mêmes; de sorte qu'il faut présumer qu'ils sont à portée de ce qu'il y a de plus difficile. Qui sait s'ils n'entendent pas, par le moien de la pratique, ce qui paroît obscur à un Maître qui n'a que la Theorie? Ce ne sont pas les difficultez qui arrêtent ces Messieurs dans la lecture de Quintilien; c'est la longueur de l'Ouvrage, qui les rebutte, à cause de leurs grandes occupations. Et c'est pour cela même que M. Rollin ne l'a pas assez abregé, s'il falloit l'abreger.

La seconde chose qui me déplaît, c'est la maniere dont l'Auteur de l'Edition s'exprime pour caractériser l'éloquence, ou le style de Ciceron; il ne s'exprimeroit point autrement pour donner l'idée d'un faux Orateur, ou d'un Orateur mediocre; il lui donne *de petites fleurs* (1) dans un Ouvrage où l'on peut dire *que tout est majestueux*; en quoi il n'a pas pris garde qu'il fait comme celui qui disoit que *Mr. de Turenne étoit un joli homme*.

Je pourrois ajoûter que ce qu'il dit sur l'éloquence de la chaire, n'est pas assez démêlé, de sorte qu'il paroît approcher de ce qu'en a dit Mr. du Bois, qui fut refuté par Mr. Arnaud. Mais comme cela nous meneroit trop loin, je me contente de remarquer qu'il n'a point autant profité du Commentaire de Turnebe, qu'il le pouvoit & qu'il le devoit.

P. 20 21. 22. &c.

Voilà comment je suis le Brutus de Mr. Rollin; & je serai ravi qu'il soit toûjours mon Ciceron.

RUTILIUS LUPUS,

Rutilius.

Contemporain de Quintilien, mais qui mourut avant lui.

Il n'est pas possible, quand on voyage long temps, qu'on ne rencontre de mauvais Pays. Parmi les belles contrées que l'on voit, on trouve des Landes & des Bruyeres qu'il faut traverser. Il en est de même dans le compte que j'ai à rendre des Auteurs qui ont écrit de la Rhétorique. Nous en avons vû parmi les Grecs, qu'on peut comparer à des terres fort ingrates. Il y en a de même parmi les Latins. Nous nous arrêterons sur chacun le moins qu'il sera possible.

Avec Quintilien dont j'ai parlé, nous avons encore quelques anciens Rhéteurs Latins qu'on a compris dans le Recueil * de Mr. Pithou, & qui sont au nombre de quinze. Le † Bibliographe anonyme les appelle *les petits Rhéteurs*. C'est assez dire; & ce n'est pas sans fondement qu'il en juge ainsi. Cette qualité leur convient, ou pour la petitesse de leurs Ouvrages, ou pour le peu d'estime qu'ils meritent, ou pour ces deux raisons ensemble.

* Latini Rhetores imprimez en 1599.

† Biblioᵹ. hist Polit. Cur. p. 37.

Le premier des quinze est Rutilius Lupus, qui fut contemporain de Quintilien & qui mourut avant lui. Quintilien (2) le place parmi les Auteurs de son temps, mais qui n'étoient plus lorsqu'il entreprit de composer ses Institutions Oratoires. Cette raison qui pouvoit me déterminer à mettre Rutilius à la tête de ce Volume, m'oblige du moins à lui donner la seconde

1 Tullianæ elegantiæ flosculis p. 4. *termes dont il se sert p. 17. & 20. pour marquer la fausse éloquence.*

2 Scripsit de eâdem materiâ non pauca Cornificius... accuratè verò... & ætatis nostræ Virginius, Plinius (*senior ille qui, ut memoras ejus nepos, ab incunabulis Oratorem informavit*) Rutilius. Sunt & hodiè clari ejusdem operis Autores... sed parco nominibus viventium. *Quintil.* Instit. l. 3. c. 2. ad calc. *Rutilius étoit donc mort. Virginius l'étoit aussi, & parcequ'on croit qu'il mourut sous Trajan, on veut conclure que c'est sous cet Empereur que Quintilien écrivit.*

Rutilius. seconde place; mais après lui, je parlerai tout de suite des autres Rhéteurs qui sont dans le même Recueil, pour faire à l'égard de ces Auteurs Latins, ce que j'ai fait à l'égard des Grecs qu'Alde a pris soin de recueillir.

L'Ouvrage de Rutilius est divisé en deux Livres, & dans chaque Livre il est parlé de vingt figures, soit de pensée, soit de diction, & rien de plus. L'Auteur n'use ni d'exorde, avant que d'entrer en matiere; ni de division, pour partager son sujet; ni de conclusion ou de peroraison, pour prendre congé des Lecteurs. Seroit-ce qu'il eût cru que pour se faire lire, il suffisoit de donner l'idée & des exemples de la *Prosapodose*, de *la Paradiastole*, de *l'Atléose*, de *la Brachyepie*, & de trente-six autres semblables figures ? Pour moi, je doute qu'on me pardonnât, si je les rapportois toutes. Je conviens que sous ces noms il nous fait remarquer certaines beautez dans le Discours : mais il y a sujet de rire, ce me semble, qu'un homme se soit avisé de faire consister la Rhétorique dans ces merveilleux mystéres, dont la connoissance ne sert de rien, ni pour l'invention, ni pour l'arrangement, ni même pour l'élocution. Cependant le Pere Caussin fait profession de copier cet Auteur, & cela, pour donner du prix à l'Ouvrage qu'il a lui-même composé, & dont je parlerai en son lieu vers la fin de cet Ouvrage.

Cauff. de Eloq sac. & prof. l. 7.

Au reste ceux qui lisent aujourd'hui Rutilius Lupus, en sont quittes à bon marché, de n'y trouver que l'explication de quarante figures. Il en avoit expliqué bien d'autres, si nous en croyons Quintilien, qui ne le cite guéres que pour les figures, & pour marquer son abondance sur cet article. Il y a apparence qu'il en avoit fait plus de deux Livres; ou s'il avoit réduit en un les quatre volumes qu'un Rhéteur de son temps, nommé Gorgias, avoit composé sur cette matiere, comme Quintilien (3) le remarque, il falloit qu'il l'eût fait bien gros. Mais si quelqu'un par hazard regrette ce qui s'en est perdu, il peut, pour se dédommager, avoir recours au Pere Caussin, puisqu'au lieu de quarante figures, ce Pere en compte jusqu'à deux cens, & qu'il ajoûte aux figures qu'on trouve dans Rutilius Lupus, celles qu'on trouve encore dans Aquila Romanus, autre admirateur de l'explication des figures, qui va venir sur les rangs.

Instit. Orat. l. 9. c. 2.

Rutilius.

N'empêchons pas néanmoins qu'on ne croye que Rutilius avoit fait quelque chose de mieux que ce qui nous reste de lui, qui n'est qu'un Ouvrage fort imparfait (4). On peut fonder cette opinion sur ce que dit Quintilien, que cet Auteur *avoit écrit de la Rhétorique avec soin* (5). Mais il faudra reconnoître en même temps, que son Ouvrage ne parut point assez exact à Quintilien pour l'empêcher de composer ses Institutions Oratoires. Si ces Auteurs n'avoient rien omis, dit Quintilien (6), ils m'auroient épargné bien de la peine.

AQUILA ROMANUS,

Aquila Romanus.

Que quelques-uns croyent avoit été encore vivant dans le temps que Quintilien écrivoit.

CE que dit Quintilien, *que dans le temps qu'il écrivoit, il y avoit encore des Auteurs célébres qui avoient fait des Traitez de Rhétorique*, les uns veulent l'entendre de Tacite à cause qu'on lui attribue le Dialogue sur les Orateurs; les autres l'entendent de Pline l'ancien qui avoit fait un Traité pour former un Orateur à le prendre dès sa naissance & le conduire jusqu'à la perfection, comme a fait Quintilien; enfin il y en a qui l'entendent d'Aquila.

Quoi qu'il en soit, Aquila est le second Rhéteur dans le Recueil de Mr. Pithou.

3 Multa alia & idem Rutilius Gorgiam secutus, non illum Leontinum, sed alium sui temporis, cujus quatuor libros in unum suum transtulit, & Celsus videlicet Rutilio accedens, posuerunt Schemata. *Quintil.* Instit. Orat. l. 9. c. 2. ad calc.

4 Videtur mutilus Rutilii liber ad nos pervenisse. *Auct. Comment. succinct.* in 12. *Quint.* lib. p. 119.

5 Accuratè verò Rutilius l. 3. c. 1.

6 Qui si omnia complexi forent, consuluissent labori meo. *Quintil.* ibid.

Aquila Romanus.

thou. Il ne traite aussi que des figures de pensée & de diction : mais il n'entre pas si brusquement en matiere. Quelqu'un lui avoit demandé un Traité de Rhétorique, & comme il n'avoit pas le temps de le faire, en attendant, dit-il, qu'il le puisse, il envoye à son ami les noms & des exemples des figures. Ne pourroit-on pas dire en admirant son Ouvrage,

Rare & fameux effort d'un esprit sans pareil! *

* Vers de M. Despr. Epit. au Roi.

Pourquoi non? puisqu'il fait voir, à ce qu'il prétend, que ce sont les figures qui distinguent l'Orateur. Cependant en pareil cas, ce que je voudrois dire à un homme qui me consulteroit, ce seroit, de songer à ne rien dire que de bon sens, & pour cela, de se bien instruire des choses dont il veut parler ; de faire attention aux mouvemens dont la matiere paroît susceptible, & de se revêtir lui-même des sentimens qui conviennent à son sujet ; de soûtenir par son Discours le caractére d'honnête homme, & de garder les bienséances par rapport à toutes les circonstances. Cela seul, sans autre explication, emporteroit avec soi les figures, & donneroit à un homme une idée plus juste & plus solide de ce qu'il auroit demandé.

Aquila Romanus a cru à propos de prendre une autre route. C'est pourquoi, après le petit préambule dont je viens de parler, il entre en matiere; & conformément au dessein qu'il s'est proposé, il nous explique, parmi les figures de pensée ou de diction, *la Prodiortbose*, *la Leptologie*, *l'Antisagose*, *la Palinlogie*, *la Symploce*, & autres merveilles de cette nature, qui font toute sa Rhétorique. Il faut avouer qu'il y a des Maîtres de Rhétorique qui sont plus longs que cet Auteur sur les figures; mais ils paroissent moins ennuyeux, parceque du moins ils traitent encore d'autres points de doctrine; au lieu qu'Aquila Romanus ne parle d'autre chose non plus que Rutilius Lupus.

JULIUS RUFINIANUS,

Julius Rufinianus.

Postérieur à Aquila Romanus, & même à Alexandre le Rhéteur qui vivoit du temps de Marc Aurele.

Voici un troisiéme Auteur qui est encore dans le goût des deux précedens; c'est Julius Rufinianus qui parle d'Aquila comme d'un homme qui n'avoit pas tiré tout le secours qu'il pouvoit d'Alexandre le Rhéteur surnommé Numenius. Sur ce pied-là, il faut que cet Alexandre ne soit pas celui dont j'ai parlé dans mon premier volume, & qui vivoit du temps d'Antonin & de Marc Aurele; ou Aquila Romanus n'est pas si ancien que Quintilien; ou il y a quelque méprise dans la remarque de Rufinianus. Quoi qu'il en soit, il avoit observé qu'Aquila Romanus n'avoit pas parlé de toutes les figures qu'il avoit trouvées dans le Recueil qu'Alexandre avoit fait, & sur cela il a cru devoir y suppléer. Ainsi non seulement il explique ce que c'est que le *Chlenasme*, le *Diasyrme*, l'*Exutenique*, l'*Aganactese*, & je ne sai combien d'autres choses également curieuses : mais il établit encore qu'il y a des figures par tous *les cas*, par tous *les nombres*, par toutes *les personnes*, par tous *les genres*, & par toutes *les propositions*. Le voilà donc aux termes de la Comedie *, *Savant* en Rhétorique *par tous les cas & modes imaginables, per omnes modos & casus.*

Pag. 46. de celui-ci.

* Moliere, dans le Mariage force. T. 3 p. 17. & 26.

CURIUS FORTUNATIANUS,

Plus ancien que Cassiodore qui vivoit au cinquiéme siécle.

Curius Fortunatianus.

Il n'en est pas de Curius Fortunatianus comme des trois dont nous venons de parler. Cet Auteur a fait une Rhétorique en forme, qu'il a divisée en trois Livres, & qui est aussi longue toute seule, que les trois précedentes ensemble, lesquelles

Curius Fortunatianus.

quelles ne contiennent chacune que douze feuillets *in quarto*. Il l'a intitulée *Rhétorique à l'usage des Classes*. C'est sans doute pour cela qu'elle est par demandes & par réponses, comme les Partitions de Ciceron. Le titre donne la qualité de *Jurisconsulte* à l'Auteur ; mais on l'a corrigé à la main dans l'Exemplaire que j'ai vû, & à la place on a mis la qualité de *Rhéteur*, sur la foi des anciens Manuscrits de la Bibliothéque du Roi

Ce Rhéteur donne des préceptes sur tous les points dont les Maîtres de Rhétorique ont coûtume de parler, & il paroît avoir profité de ce que Ciceron traite dans ses Partitions, & de ce qu'Hermogéne a dit sur la maniere de développer les questions d'une cause. Il n'y a que les mœurs & les passions dont il n'a point donné de préceptes. Au reste c'est un Ouvrage instructif & methodique. Si l'on cherche les agrémens dans les préceptes, on n'en trouvera point dans cet Auteur. Son style est didactique & sec, & par conséquent peu propre à donner par lui-même le goût de l'éloquence. Une chose justifie l'Auteur, c'est qu'il n'a travaillé que pour l'usage des Classes, où la beauté des Auteurs qu'on fait lire à la jeunesse, supplée à la secheresse des préceptes qu'on lui dicte.

Cassiodore trouve cet Ecrivain exact & subtil, digne d'être lû par ceux qui n'aiment pas les Livres si longs ; Il ajoûte que Fortunatianus détaille assez bien sa matiere, & qu'il en touche les points necessaires sans trop s'étendre. & sans trop grossir son Ouvrage. Je laisse aux Lecteurs à décider, si parmi les jugemens qu'on a portez de notre Auteur, on doit admettre les trois vers (1), qui sont à la tête, & qui disent que pour avoir grande vogue dans la profession d'Avocat, il faut bien savoir les préceptes qu'il nous donne.

(1) Quisquis Rhetorico festinat tramite doctus
Ad causas legesque trahi, benè perlegat artis
Hoc opus, & notum faciet per compita calem.

MARIUS VICTORINUS,

Qui vivoit au milieu du quatriéme siécle.

Marius Victorinus.

LE Rhéteur qui se présente, étoit un Professeur de Rhétorique qui fleurissoit à Rome, l'an de J. Christ 360. Il fut Précepteur de D. Hubon, & se convertit à la foi dans sa vieillesse. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce qui le regarde, parceque son Ouvrage qui occupe plus du tiers du Recueil de Mr. Pithou, n'est qu'un Commentaire sur les Livres de l'Invention de Ciceron, & que par cette raison il n'entre point dans mon dessein.

SULPICIUS VICTOR.

Sulpicius Victor.

A Juger de l'Ouvrage de ce Rhéteur par le titre, c'est quelque chose de comparable à Quintilien, ou du moins à Vossius ; puisqu'il l'a intitulé *les Institutions Oratoires* : mais si on en juge par la lecture, c'est moins que rien

Cependant il fait profession d'avoir redigé ce qu'il avoit appris de ses Maîtres & d'avoir suivi la doctrine de Z non. Il declare en même temps qu'il n'a pas gardé le même ordre, qu'il a retranché des choses inutiles, & qu'il en a suppléé de necessaires. Au reste il avertit son gendre, nommé M. Silon, que c'est pour lui qu'il a écrit, & non pour le Public.

Il borne les matieres de l'Orateur, comme avoit fait Aristote, & il passe très-legerement sur la division des causes, encore plus sur la disposition, l'élocution, l'arrangement des mots & les bienséances. Tout cela (excepté la division des causes) n'occupe qu'une page. Il reconnoît que la prononciation ne fait point une partie de l'Art, quoiqu'elle soit une grande partie de l'Orateur. Il ne s'arrête pas beaucoup non plus sur toutes les parties du Discours ; il s'étend un peu davantage sur la Peroraison que sur les autres ; il en donne la vraye idée, & il en marque tous les usages, ou tous les devoirs. Enfin il est plus long sur les questions de fait, sur celles de droit, & sur celles de nom. Il s'étend de même sur la

Sulpicius Victor. la maniere d'y trouver les points qu'il faut traiter, ou les raisons sur lesquelles il en faut juger.

On n'a pas mal fait de conserver ces morceaux de Rhétorique tout imparfaits qu'ils sont. Car dans un Livre où il s'agit de faire le portrait de tous les Maîtres d'éloquence, ceux qui ressemblent à Sulpicius Victor, sont les ombres du tableau.

EMPORIUS.

Emporius. Nous avons trois Ouvrages d'Emporius. Le premier a pour titre, *de l'Ethopée & du Lieu commun*; le second, *du Genre démonstratif*, & le troisiéme, *du déliberatif*. Ce n'est pas qu'il ne reconnoisse *le genre judiciaire*; mais il n'en a pas voulu parler.

Le style de cet Auteur est vif & nerveux; & selon toutes les apparences, c'étoit un homme qui savoit. Il fait beaucoup de cas de la matiere de son premier Livre, non qu'elle occupe seule tout l'Orateur; mais elle exerce le style, & sert de préparation à tout le reste; parceque le point capital de l'éloquence est de parler soi-même, & de faire parler les autres, chacun dans son caractére. C'est le but & l'idée de *l'Ethopée*.

L'Auteur comprend sous ce mot non seulement l'expression des mœurs, mais encore celle des passions; & il prétend que mal-à-propos on distingue l'une de l'autre, quelque différence qu'il y ait entre les passions & les mœurs. Il se fonde sur ce que, dans la passion même, un homme exprime son caractére. Ainsi, lorsqu'Achille gémit, il le fait comme Achille le doit faire. Ainsi Mezence adresse des prieres à Enée; Turnus lui en adresse pareillement; mais elles sont les unes & les autres dans le caractére du Heros qui les fait. Il ne faut pas s'en étonner: car la passion qui les fait agir, est une disposition passagére, qui n'efface point la disposition naturelle, ou le caractére des mœurs.

Emporius ne donne que deux préceptes sur cet article: l'un est pour commencer, l'autre est pour traiter son sujet. A l'égard du commencement, il veut qu'on le tire ou des personnes, ou des circonstances. Pour la maniere de traiter son sujet, il remarque avec beaucoup de raison, qu'une expression de mœurs ou de passion commence toûjours par les choses les plus présentes, pour aller de là à celles qui sont passées, ou à celles, qui doivent arriver. Emporius.

Sous l'idée *des Lieux communs* cet Auteur comprend les grandes réflexions que l'Orateur fait sur les actions heroïques des hommes illustres, ou sur les crimes affreux des scélerats. Il avertit d'y éviter les phrases usées; il veut qu'on en trouve de propres, de nouvelles, qui soient courtes, vives & agréables. Il fait voir que c'est un grand agrément de peindre l'air des personnes, leur suite, leurs Partisans, leurs emplois, leurs occupations; de mettre au jour leurs desseins, de décrire leurs actions, d'en marquer les évenemens, lesquels sont d'autant plus de plaisir, qu'ils sont plus nouveaux, ou moins attendus. Tout cela peut avoir lieu dans le genre démonstratif.

Une chose peut faire peine dans l'Ouvrage de notre Rhéteur. C'est que pour donner les especes du style, il dit qu'il y en a trois, qui sont l'Asiatique, le Rhodien & l'Attique, & que c'est par là que nous donnons à chaque discours le caractére qui lui convient à cause du sujet qu'on y traite. Mais ou il se trompe, ou il ne prend pas ces termes dans l'usage ordinaire. Le style Asiatique ne peut passer pour un style qui soit absolument bon, non plus que le Rhodien. Il n'y a que le style Attique qui soit tel, & qui se divise en trois especes, le grand, le simple, & le mediocre.

Dans les préceptes qu'Emporius nous donne sur le genre démonstratif, il y en a qui sont fort-bons, quoique communs; & il y a aussi des idées particulieres, comme quand il ne veut pas qu'on dise que l'éloge d'une chose est dans le genre démonstratif, lorsqu'on ne peut que la louër, & non pas la blâmer; telle par exemple, qu'est la Vertu. Faisoit-il réflexion, lorsqu'il donnoit cet exemple, que Carneade avoit fait le blâme de la Justice? Il remarque peut-être avec plus de fondement, que les passions peuvent avoir

Emporius. avoir lieu dans le blâme, & non pas dans la loüange. Car si dans un éloge vous excitez la compassion pour celui que vous loüez, cela est inutile & étranger: Mais si en blâmant quelqu'un vous plaignez ceux qui lui ont donné le jour, ou qui l'ont élevé, c'est un moyen de le rendre plus odieux. Il paroît que sur cela il y a quelque distinction à faire entre les passions. Au reste Emporius n'aime ni la loüange ni le blâme qui sont fondez sur la naissance ou sur le nom des personnes, s'il n'y a quelque chose de rare ou de peu commun.

Enfin ce qu'il dit du genre déliberatif est de bon sens, mais on le trouve par tout. Il nous renvoye aux Livres des Offices de Ciceron pour apprendre ce qui peut faire le sujet des déliberations, & ce conseil ne sauroit être que très-utile. Il observe que dans cette sorte de discours, il ne faut ni exorde ni narration, ou que dans l'un & dans l'autre il faut être court. Il croit que dans tout sujet de déliberation, il y a cinq dégrez à traiter, ce qu'il *y a de général*, ce qu'il *y a de propre* dans le fait, ce qu'il *y a de personnel*, la *nature du conseil* que nous donnons, & *l'évenement que nous tâchons de prévoir*. Il fait l'application de tout cela sur l'affaire de Lucrece, violée par Tarquin, laquelle délibére si elle doit se tuer. C'est ainsi que pour nous mettre en état de pratiquer ses préceptes sur le blâme & sur la loüange, il en fait l'application sur la conduite de César. Donnons du jour à ce qu'il dit sur le premier exemple, afin qu'on juge de ce qu'il peut dire sur le second.

Lucrece déshonorée par Tarquin, délibere si elle doit se tuer. Tout est particularisé dans cette question, le fait, les personnes, & le projet. On la reduit à une question générale en ces termes: Une Dame respectable doit-elle, pour un affront insigne, dont elle ne peut avoir raison, se porter contre elle-même aux dernieres extremitez? Ou, si elle ne doit jamais se livrer au désespoir? C'est par cette question générale qu'il faut d'abord commencer, & on la traite en peu de mots.

Après cela, on vient au fait, & l'on examine s'il faut ceder à la douleur d'avoir perdu ce qu'on avoit de plus cher, Emporius. c'est-à-dire son honneur, que notre ennemi n'a attaqué que par envie, & parceque c'étoit un avantage qu'il ne trouvoit point en sa femme: Ou bien, si dans cet affront même, il convient de prendre le parti de se consoler, parceque pour être chaste & irreprochable, c'est assez que la conscience n'ait rien à nous reprocher, que nous n'ayions point consenti, en un mot qu'on nous ait forcé.

Du fait on passe à la personne, & on agite, si une Dame Romaine, telle que Lucrece, fille d'un tel pere, laquelle a toûjours témoigné un courage viril, malgré son sexe, & dont on a toûjours reconnu l'extrême sagesse, doit se désesperer, parceque le fils du Roi l'a violée; ou bien, si cette sagesse même & cette vertu qui l'a distinguée des autres, exige qu'elle montre ici de la fermeté & de la grandeur d'ame, en souffrant patiemment une insulte à laquelle sa volonté n'a point eu de part, & qu'on ne peut attribuer qu'à la fureur de celui qui l'a offensée?

Il s'agit ensuite du projet; car les esprits étant ou irritez ou appaisez par tout ce qui a précedé, on est en état de voir s'il n'y a point d'autre remede ou d'autre consolation, que de se tuer.

En cet endroit, si on lui conseilloit d'éxécuter son dessein, on auroit encore à lui dire en général, que la mort est un bien, ou du moins qu'elle n'a rien de mauvais; qu'il ne faut vivre qu'autant qu'on le peut avec honneur; que c'est par cette maxime que beaucoup de femmes génereuses ont terminé leurs jours pour prévenir une infamie, ou pour la finir; qu'il n'y a aucun lieu de craindre que Lucrece manque de cette occasion, après en avoir toûjours tant montré. Il faut même lui peindre le genre de mort qu'elle a choisi, comme quelque chose de magnanime; & lui représenter qu'on ne regardera jamais la blessure qu'elle se fera, comme un coup qu'on pût attendre d'une femme: mais que le poignard que les Romains verront teint de son sang, sera éternellement l'objet de leur admiration.

Que si on veut la détourner d'un dessein aussi tragique, que celui de se tuer; on lui represente, que dans cette injure, quelque

Emporius. quelque grande qu'elle soit, sur-tout par rapport à elle, il y a néanmoins d'autres remedes; que la mort est le plus grand de tous les maux ; qu'elle fait horreur à la nature; que les Dieux mêmes défendent de se la procurer ; qu'une femme doit moins se la procurer qu'un homme ; qu'elle n'est point faite pour manier des armes ; qu'elle ne doit point s'en servir ; d'autant plus qu'il est à craindre qu'elle ne puisse pas resister à la douleur de la blessure qu'elle se fera : Car elle aura d'autant moins la force de mourir, qu'elle saura en elle-même, n'avoir pas merité la mort; ce qu'on peut établir sur ce principe, que la constance en pareil cas, est plus difficile pour une femme vertueuse, que pour une autre, qui est en faute, parceque celle-ci s'obstine à mourir par les remords de sa conscience.

Il reste, après tout cela, à faire des conjectures sur les suites. Car il y a, d'un côté, à examiner, si une femme de si grande naissance & d'une si haute vertu, venant à se tuer pour un tel affront, le Public animé d'indignation, entreprendra de la vanger, & comment ? Si le Peuple Romain se portera à chasser les Rois ; & si, par ce moyen, Lucrece aura en même temps la gloire & d'avoir fait venger son injure, & d'avoir, par occasion, procuré la liberté de sa Patrie.

D'autre côté, il y a aussi à examiner si elle ne donnera point occasion, par sa mort, à de mauvais soupçons & à de mauvaises interpretations, à dire enfin qu'elle se sentoit coupable, parceque la calomnie se déchaîne plus aisément contre les morts : il y a par conséquent à considerer, s'il ne vaut pas mieux qu'elle vive; & si en continuant à vivre, elle ne sera pas plus en état d'animer son pere, & son mari, à quelque vengeance éclatante, par ses discours, par ses larmes, par sa présence.

L'Auteur dont est question veut qu'on parcoure ainsi toutes ces choses dans l'hypothese délibérative, & il observe que c'est le moyen (quelque mauvais dessein qu'ait l'Auditeur) de l'en détourner sans l'irriter, & sans perdre sa bienveillance, chose si necessaire dans cette hypothese. Quoi qu'il en soit, je crois que le détail qu'on vient de voir, peut être de quelque utilité.

AURELIUS AUGUSTINUS.

Aurelius Augustinus. Au nom que je mets à la tête de cet article, on peut juger que c'est de Saint Augustin dont il s'agit. En effet on lui attribue la petite Rhétorique dont j'ai à parler. Mais pour peu qu'on connoisse le style du Saint, il est aisé de voir que l'Ouvrage n'est pas de lui. C'est très-peu de chose que cette Rhétorique. L'Auteur y donne l'idée commune de l'Art Oratoire, & la division ordinaire des causes, après quoi il se borne à expliquer les régles de l'Exorde, & ne va pas plus loin. Ainsi je n'y ai rien vû qui meritât d'être rapporté, sinon qu'on y tient pour certain ce principe que j'ai marqué ailleurs, *Que l'Orateur ne se mêle de persuader que ce qui appartient au sens commun, & non ce qui est du ressort des Sciences ou des Arts:* Et on prend soin de bien faire concevoir que les choses de sens commun sont celles dont tout le monde se pique de juger, même sans avoir étudié, & sur lesquelles on auroit honte d'avouer son ignorance. Par exemple, qu'on demande, dit-il, ce que pese telle chose, ou combien elle a de pieds en longueur, on ne rougit pas de l'ignorer ; mais qu'on demande si une chose est juste ou non, on se flâte, même sans étude, d'en pouvoir juger. Quoiqu'on puisse penser des exemples que l'Auteur dont est question, donne de ce qu'il dit, il est constant que le principe qu'il regarde comme certain, est en effet, selon Aristote & Ciceron, le premier fondement de la Rhétorique. Je n'ajoûte plus qu'un mot, qui est que cet Auteur fait profession de suivre en tout Hermagore, & qu'il se dit disciple de Démocrate. Pour ce qui est de Saint Augustin à qui on attribue son Ouvrage, j'aurai à parler de lui à cause de son quatriéme Livre *de Doctrinâ Christianâ* où il donne les régles pour les Orateurs Sacrez, c'est-à-dire, pour les Prédicateurs, & j'en parlerai en effet aussitôt que j'aurai achevé ce qui regarde les petits Rhéteurs.

JULIUS

JULIUS SEVERIANUS.

Julius Severianus. LE préambule & le titre même de ce qui nous reste de Severianus, donnent une juste idée de son Ouvrage. Ce n'est qu'un précis des préceptes de Rhétorique, qu'il a tirez des Ouvrages des autres. Si les Maîtres dont il a profité, les ont donnez plus au long, c'est qu'ils ont songé à s'immortaliser, au lieu que lui ne songe qu'à soulager les disciples de l'éloquence, dont rien ne retarde plus les progrès, selon lui, que la multitude des préceptes. Il y a du vrai dans sa pensée, & je suis persuadé qu'un bon abregé de Rhétorique est une chose très-utile. Mais si en cela je suis de son avis, je ne le suis pas moins en ce qu'il ajoûte, que son abregé n'est bon que pour ceux qui sont déja bien instruits des préceptes de l'Art, surtout de ceux que Ciceron nous a laissez; d'où il s'ensuit que, selon lui-même, il n'a rendu aucun service à ceux qui veulent s'instruire de l'Art Oratoire, & c'est pourtant ce qu'il s'étoit proposé. Ainsi son Livre n'est tout au plus qu'un Memoire pour ceux qui sont déjà instruits, & s'il en faut dire ma pensée, son abregé ne sauroit jamais être d'un grand usage.

Deux choses m'y paroissent remarquables. L'une est qu'il veut que l'Orateur sache le Droit, & néanmoins qu'il ne le sache point trop, de peur que cette étude ne gâte son style. Il seroit à souhaitter qu'ayant ainsi jugé de ce genre de connoissance, il se fût aussi expliqué touchant la Philosophie. La seconde chose à remarquer, est, qu'il regarde avec Emporius le style *Asiatique* comme un style à imiter, aussi bien que le style Attique, ce qui paroît contraire à la pensée des premiers Maîtres.

R U F F I N.

Ruffin. A L'égard de Ruffin, il a fait deux pages de vers sur les nombres qui font l'harmonie de la Prose. Il y a joint quelques extraits de ce que Ciceron & d'autres ont dit sur la même matiere. Il vaut beaucoup mieux lire ce que Ciceron a dit dans son Orateur, ou ce qu'en a dit Quintilien dans ses Institutions Oratoires, après lesquels je ne vois rien qui approche de ce qu'en a écrit Strébée de Rheims.

P R I S C I E N,

Qui vivoit au cinquiéme siécle.

Priscien. SOn Ouvrage est un Livre précisément de la nature de celui d'Aphthone, & il n'y a rien de particulier à dire de lui, sinon que quelquefois il parle un Latin fort barbare; au lieu que le Grec d'Aphthone est estimé.

AURELE CASSIODORE,

Sénateur illustre qui mourut l'an 562, âgé de plus de cent ans.

Aurele Cassiodore. CAssiodore étoit Secretaire d'Etat de Theodoric Roi d'Italie. Il merita tous les honneurs de la République, & exerça seul la dignité de Consul l'an 514. Le mauvais état des affaires, sous le regne de Vitige, le porta à quitter le monde. Il se retira dans un Monastere qu'il avoit fait bâtir à l'extremité de la Calabre. Il composa un assez grand nombre de Livres, & entr'autres, un *Abrégé de Rhétorique*. Dans cet Ouvrage l'Auteur a soin de remarquer qu'encore qu'on dise ordinairement que l'Orateur doit instruire, plaire & toucher, il n'est pourtant pas également obligé de faire tous les trois. Il lui paroît que le plaisir que procure l'Orateur est une chose de surérogation, qu'on ne doit pas toûjours attendre, & qui ne dépend pas toûjours de lui, au lieu que personne ne souffriroit un Orateur qui n'instruiroit pas (1).

Il prétend qu'il vaut mieux qu'il y ait du

1 Nam quis feret Oratorem, nisi docuerit. *Cassiod.*

Aurele Cassiodore. du superflu dans la narration, que s'il y manquoit quelque chose de necessaire; parceque le superflu peut tout au plus ennuyer, & que le défaut du necessaire pourroit même être nuisible à la cause.

Je ne dirai rien de plus sur cet Ouvrage, sinon que, comme le titre le dit, c'est en effet un abrégé de Rhétorique, dans lequel l'Auteur touche à la verité tous les points dont on parle ordinairement dans les Traitez de l'Art, mais il les touche d'une maniere trop succincte, & qui n'est pas suffisante.

Après cet abrégé, il y a encore dans le Recueil des Rhéteurs Latins environ trois pages de remarques, tirées non de cette petite Rhétorique, mais d'autres Ouvrages de l'Auteur; elles ne contiennent rien qui soit digne de consideration que les jugemens qu'il y porte de Ciceron, de Quintilien & de Fortunatianus, & c'est de quoi il n'est pas question à present.

Cassiodore avoit beaucoup de savoir & en même temps beaucoup de vertu. C'est l'idée que nous en donne le Pere Petau toutes les fois qu'il en parle. Ration. Temp. T. 2. p. 233. 251.

B E D E,

Voyez Moreri art. de Bede. *Dit le Vénérable, Anglois de Nation, de l'Ordre des Benedictins, né en 673. mort en 733. ou 734. quoique le Cardinal Baronius s'efforce de prouver que ce saint homme écrivoit encore en 776.*

Bede. NOus apprenons de Bede lui-même, la raison qui lui fit composer son Livre sur les figures que l'on rencontre dans le style de l'Ecriture Sainte. Son dessein a été de montrer que mal à propos les Grecs se vantent d'être les premiers qui ont inventé ces ornemens du discours, puisque l'Ecriture, qui est avant tous leurs Ouvrages, en est toute remplie, & qu'elle a sur les Livres des Grecs non seulement l'avantage d'être d'une plus grande autorité, ou d'être plus utile; mais encore d'avoir la premiere présenté l'éloquence aux hommes. C'est pour cela que cet Auteur propose les noms, les définitions & les exemples de toutes sortes de figures, tirez des Auteurs profanes, après quoi il en rapporte d'autres exemples de l'Ecriture. C'est la nature de tout son petit Ouvrage, sur lequel je ne ferai que cette observation, qu'afin que sa Critique contre les Grecs porte coup, il faut qu'ils se soient vantez, non pas d'être les premiers qui ont remarqué les figures, mais qui les ont inventées, & il est difficile à croire qu'ils s'en soient vantez; puisqu'il est visible que ce ne sont pas les préceptes qui ont produit l'éloquence, mais que c'est l'éloquence qui a produit les préceptes. Il faut néanmoins avouer que la vanité des anciens Rhéteurs étoit fort grande; & comme ils convenoient que le génie ou la nature faisoit le Poëte, aussi prétendoient-ils soûtenir que c'étoit l'Art qui faisoit les Orateurs; ce qui pourroit appuyer l'opinion de Bede. Bede.

I S I D O R E.

Isidore. LE Livre de Rhétorique d'Isidore (car c'est le titre de l'Ouvrage) n'est rien moins que ce que promet ce titre. Ce ne sont que trois pages in 4. qui ne disent rien que de très-commun, & ne touchent pas la centiéme partie des choses qu'il faut traiter dans une Rhétorique. Cependant il ne faudroit pas perdre ce qu'il dit, si on ne le trouvoit point ailleurs.

ALCUIN ou ALBIN,

Qui vivoit au huitiéme siécle, & mourut au commencement du neuviéme, l'an 804.

Alcuin ou Albin. COmme quelquefois on dit *la Rhétorique Royale d'Aristote*, en parlant de celle

1 Par une Lettre du Pape Nicolas Premier vers l'an 860, ou de Marin Premier vers l'an 882.

Alcuin ou Albin.

celle qui paroît faite pour Alexandre: on pourroit dire de même *la Rhétorique Royale d'Alcuin*, puisqu'il la fit pour Charlemagne, & que c'est même un Dialogue entre ce Prince déja Roi, & ce Maître habile, qui étoit venu d'Angleterre vers la fin du huitiéme siécle, après l'an 770.

M. Bayl. sur Alc. dans son Dict.

Sa grande réputation l'avoit devancé en France. Charlemagne charmé de trouver en lui un Orateur, un Poëte, un Philosophe, un Mathématicien, un Théologien, enfin un homme consommé en toute sorte de Litterature, l'arrêta dans sa Cour. * Alcuin devint comme le Compagnon, & même le Précepteur de ce grand Monarque. † Il le fut aussi de Louïs & de Pepin, fils de ce Prince, qui le combla de bienfaits. On l'appelloit ordinairement *le Secretaire des Arts liberaux*, à cause de ses connoissances. On l'appelloit encore *l'Homme universel*, parce qu'il étoit habile en tout. Il ne l'étoit pas moins dans les affaires que dans les Sciences. Le Roi le consultoit fort souvent. Que dis-je? il fut Conseiller ordinaire de ce Prince, & son Ambassadeur à Rome. C'est lui qui persuada à Charlemagne de fonder *la nouvelle Athéne*, c'est-à-dire, selon l'opinion commune, *l'Université de Paris*, l'un des plus beaux & plus solides ornemens du Royaume. Et c'est de-là qu'elle paroît florissante dès le milieu, ou vers la fin du 9. siécle (1). Duchesne, qui croit que ce furent les Ecoles de la Ville de Tours, lui donne pourtant la gloire d'avoir fait refleurir les Lettres en France, & d'avoir rétabli les Ecoles ruinées. Un ancien Poëte Allemand, dit dans des vers qu'on a citez, sans le nommer, dans un abregé de l'Histoire de l'Université, qu'Alcuin fit refleurir les Arts à Paris (2). Il étoit Anglois de nation; divers Auteurs néanmoins le font Ecossois. Nous apprenons de lui-même qu'il fut élevé à York. Bien des gens le font disciple du vénérable Bede. On montre * par ses écrits qu'il fut élevé & instruit par Egbert Archevêque d'York Quoi qu'il en soit, c'étoit un fond inépuisable de doctrine, un esprit infini, une pénétration merveilleuse, une douceur charmante, & une facilité admirable à parler de toutes les Sciences, & à s'exprimer en toutes les Langues savantes. Il a enrichi l'Eglise de ses Ecrits; il en a fait sur l'Ecriture & sur les Arts liberaux; il en a fait d'historiques. On a tout recueilli en un volume *in-folio*, qui fut imprimé il y a près de cent ans.

* Vers l'an 792. ou 793. Duchesne Préf. sur Alc. p. 4.
† Ibid.

Duchesne ibid p 8. & Epist. nuncupat. ad Gabriel. Vatium. Ibid.

Voy. Hist. de l'Univ. du Boul. T. 1. ad fin.
* Duchesne. Ibid. p. 2.

Alcuin ou Albin.

And. Duchesne les fit imprimer en 1617.

A l'égard de sa Rhétorique, on voit dans cet Ouvrage un Prince regnant qui descend en quelque façon du thrône pour devenir écolier, & qui ne dédaigne pas de s'instruire de l'Art oratoire, persuadé, à ce qu'il dit, qu'ayant occasion d'en faire usage tous les jours, ce seroit une honte de l'ignorer. C'est lui d'abord qui interroge son Maître; il souffre ensuite que son Maître l'interroge, parce que, selon lui, on instruit un homme en l'interrogeant comme il faut, & que l'interrogation n'est pas moins fondée sur le bon sens, que la réponse. C'est un bel exemple pour faire refleurir les beaux Arts! Monsieur le Garde des Sceaux Duvair n'auroit pas mis en ce tems-là, parmi les causes de la chute de l'éloquence, le mépris que les Rois & les Princes faisoient de la Rhétorique.

M. Duvair dans son Tr de l'Eloq. Fr. imprimé en 1614.

Au reste, il n'y a rien de particulier dans l'Ouvrage dont est question, que ce que je viens de remarquer, excepté qu'à la fin du Livre, le Prince & son Maître s'entretiennent sur les vertus morales, & ne rougissent ni l'un ni l'autre, de raisonner sur des choses si utiles & si necessaires. Ils n'en disent pourtant rien que de commun, non plus que de la Rhétorique. Peut-être n'est-ce point sans raison; puisque le caractére du Prince auroit paru moins vrai-semblable, si on lui eût fait dire des choses plus recherchées. Cette simplicité n'empêche pas que l'Ouvrage ne soit bon, comme le sont plusieurs autres, dont je parlerai dans la suite, & qui sont écrits en style familier. Charlemagne paroît dans ce Livre approuver la doctrine de son Maître. On peut donc compter son suffrage parmi les jugemens des Savans, puisqu'il

2 Quid non Alcuino, facunda Lutetia, debes? Instaurare bonas ibi qui feliciter artes Barbariemque procul solus depellere cœpit.

Alcuin ou Albin.

qu'il étoit veritablement habile. Mais, sans vouloir contredire le jugement avantageux qu'un si grand Prince a fait de la Rhétorique d'Alcuin, j'aurois voulu qu'un Ouvrage où l'on fait parler un Roi, eût été plus achevé & plus poli. J'avouë néanmoins que, quant à la substance des régles, il y en a autant dans ce petit Livre, qu'un Prince en devroit savoir, pourvû qu'il les entendît bien, & qu'il voulût joindre quelqu'usage aux préceptes.

AURELIUS CORNELIUS CELSUS,

Plus ancien que Quintilien, ou du moins son Contemporain.

Aurelius Cornelius Celsus.

JE ne sai pourquoi, dans le Recueil des Rhéteurs dont je viens de parler, on n'a pas mis Cornelius Celsus, aussi ancien qu'aucun d'eux, puisque Quintilien en a parlé aussi bien que de Lupus. On devoit d'autant plus l'y mettre avec les autres, si on en avoit connoissance, que son Ouvrage est dans le même caractére. C'est un abregé de Rhétorique, composé par l'Auteur, non pour instruire des personnes qui ne sauroient rien, mais pour servir de memoire à un homme déja instruit (1).

Il veut donc qu'on ait parfaitement étudié l'Art, persuadé que sans cela l'Orateur ne fera jamais rien de grand (2). Il ne veut point qu'on étudie si fort le Droit, parce qu'il croit que cette étude desseche le style (3). Il conseille de lire & d'entendre les Orateurs, de composer, de parler. Il décide qu'ailleurs on cherche la verité; au lieu que dans l'éloquence on se contente du vraisemblable, ou pour mieux dire, on n'y vise qu'à la victoire, & pour confirmer sa pensée, son Commentateur * remarque après Ciceron (4), qu'il n'auroit rien manqué à la gloire des Gracques, de Saturninus, de Carbon & de plusieurs autres, s'ils avoient été aussi honnêtes gens, qu'ils étoient grands Orateurs. Ne peut-on pas assûrer qu'en cela Celsus ne considére point tant la vraye nature de l'éloquence, que l'abus que les hommes en font?

Aurelius Cornelius Celsus.

* Sixtus à Popma Phrysius, qui le fit imprimer à Cologne en 1569.

Quoi qu'il en soit, cet Auteur ne reconnoît d'Orateurs Attiques, que ceux qui sont extrêmement concis; ni d'Orateurs Asiatiques que ceux qui sont fort diffus. Il ajoûte que les Romains tenoient un juste milieu: mais que l'Orateur habile accommode son style au genie de ses Auditeurs. On peut juger de son principe par ceux que nous avons rapportez, en parlant des premiers Maîtres.

Celsus ne dit rien de l'Exorde; ce qu'il dit de la Narration est commun. Il veut que dans la division on suive ou l'ordre des temps, ou la différence des matieres. Il recommande de réduire toûjours une cause à peu de chefs, & abandonne le nombre des preuves à la prudence de l'Orateur, selon le besoin de la cause (5); mais il conseille de bien prendre garde à ce qui nous est favorable, & à ce qui est contre nous, afin de s'attacher à l'un, & de toucher l'autre avec adresse. Pour la réfutation, il est à propos, selon lui, de grossir, s'il est possible, les prétentions de l'adversaire, pour les rendre ou ridicules ou insupportables, & sur tout tâcher de le prendre en contradiction. Il traite la maniere d'établir la question, parce qu'il faut l'avoir toûjours presente à l'esprit, si nous voulons nous tenir dans de justes bornes. Surquoi

1 Memento nihil ante tibi esse compendia relegenda, quam ingenium tuum multa de Tulliana arte subegeris. *Cels.*

2 Sine preceptis nihil subtile, nihil magnificum cogitari potest. *Id.*

3 Si se multum Juris scientiæ dederit, plurimum de cultu orationis amittet. *Id.*

4 Utinam in Tiberio Gracccho Caioque Carbone talis mens ad Remp. bene gerendam fuisset, quale ingenium ad bene dicendum fuit. Sed fuit uterque summus Orator, &c. *Cic. in Bruto.*

5 Nec quisquam æstimet argumentis numerum esse præfinitum. *Cels.*

9 Primum ego officium Scriptoris existimo ut titulum suum legat, atque identidem interroget se quid cœperit scribere: sciatque, si materiæ immoratur, non esse longum: longissimum, si aliquid accersit, atque trahit. Vides quot versibus Homerus, quot

Aurelius Cornelius Celsus.

quoi son Commentateur cite un avis important de Pline, qui nous dit (6) que le premier devoir d'un Ecrivain est de bien lire le titre de son Ouvrage, & de se demander de temps en temps ce qu'il a entrepris, *pour mettre en fait qu'il n'est point long*, s'il ne sort pas de sa matiere, & qu'il commence à l'être, s'il s'en éloigue. Voyez-vous, dit-il, combien de vers Homere & Virgile ont employez, l'un à chanter la colére d'Achile, l'autre à chanter les armes d'Enée? ils ne sont longs ni l'un ni l'autre, parcequ'ils éxécutent leurs desseins. Je ne dois point oublier de dire que le Commentateur qui a procuré l'édition de Celsus, estime plus ce petit abrégé que tout autre, parce qu'il renferme & ce que Celsus lui-même & ce que les autres avoient écrit plus au long. Mais il y a un peu de passion dans ce jugement.

S. Augustin.

SAINT AUGUSTIN,

Mort l'an de Jesus-Christ 430, *âgé d'environ* 84. *ans.*

Tom. 1. in Append.

IL ne s'agit point ici d'une petite Rhétorique qui se trouve parmi les Ouvrages de S. Augustin, & qu'on croit avec raison n'être pas de lui, comme je l'ai déja dit, * à cause de la différence du stvle, & parce que c'est un écrit qui ne répond pas à l'habileté de ce Pere de l'Eglise. On la trouve aussi dans le Recueil des Rhéteurs Latins: c'est la raison pourquoi j'en ai parlé ci-devant, lorsqu'il a été question des Auteurs qui composent ce Recueil. Mais il s'agit de ce que S. Augustin a véritablement écrit de l'Art oratoire dans son quatriéme livre de la Doctrine Chrétienne.

* Ci-devant p. 150.

De inveniendo priùs, de proferendo postea disseremus. *De Doct. Christ.* l. 4. n. 1.

S. Augustin.

Son dessein est d'instruire les Prédicateurs sur la maniere dont ils doivent parler aux peuples, après les avoir instruits dans les trois Livres précedens sur la maniere d'étudier & l'Ecriture, & les veritez qu'ils doivent prêcher. C'est ce qui a fait dire que ce Saint a compris en quatre livres, tout ce qui regarde l'éloquence sacrée, & qu'il y a montré à ceux qui veulent traiter ce grand sujet, la methode qu'ils doivent suivre s'ils veulent réüssir, & ne pas égarer leurs disciples.

P. Galesin. Protonot. Apostolic. Epist. Nuncupat. ad Card. Carol. Borrom. in Rhet. Eccles. Aug. Valerii Episc. Veron. p. 6.

Il pose * d'abord comme une chose certaine qu'il convient à un Prédicateur de se servir de la Rhétorique. *Car*, dit-il, *puisque cet Art peut être employé à persuader la verité & la fausseté, seroit-il juste que le mensonge s'en servant pour combattre la vérité, la verité ne s'en servît pas pour se défendre contre le mensonge?*

*Ubi suprà n. 2.

Ibid. n. 4.

Il décrit après cela le devoir d'un Orateur Chrétien, &. lui prescrit précisément ce que prescrivent les Rhéteurs, c'est-à-dire, *d'employer des exordes*, *des narrations*, *des preuves*, *des mouvements*, & par consequent tout ce qui sert à intéresser ou à exciter les Auditeurs, *les prieres*, *les reproches*, *les exhortations*, *les menaces*; en un mot il donne aux Prédicateurs les régles de Ciceron & d'Aristote, & il est non seulement le (7) premier, mais le seul des anciens Auteurs de nôtre Religion, qui leur ait montré qu'ils ne doivent point chercher d'autres routes dans l'éloquence de la chaire. C'est ainsi que s'est expliqué un Auteur du seiziéme siécle, en donnant au public *la Rhétorique Ecclésiastique* d'Augustin Valerio, Evêque de Verone, toute conforme aux principes de nôtre Saint. Mais le même Auteur remarque qu'il y avoit alors des modernes, (8), d'un mesite assez mediocre, & pour ainsi dire, *du*

quot Virgilius arma, hic Æneæ, Achillis ille describat: brevis tamen uterque; quia facit quod instituit. *Plin. Novoc. ad Apollinar.* l. 5.

7 Quâ vià & ratione omnis Ecclesiasticæ doctrinæ supellex posset ad Rhetoricam dicendi præceptionem & usum accommodari, id è veteribus unus S. Augustinus ostendit solùm, præterea nemo.

8 Sunt quidam præterea recentes, veluti minorum gentium Scriptores, quibus ostentandi ingenii sui causa hoc maxime propositum fuit veterum institutis adversari. In illis.... eloquentiæ formam fuco puerili illitam, non naturalem; tum opus de oratoriâ doctrinâ vario certamine implicitum, repugnandi studio susceptum, difficillimum cernemus. *P. Galesf.* ubi sup. p. 2. 3.

S. Augustin.

du second ordre, lesquels, loin d'imiter S. Augustin, croyoient au contraire se signaler en contredisant les Anciens. Qu'en arrivoit-il? Premierement, ils n'avoient pas eux-mêmes, à ce qu'il dit, cette éloquence naturelle dont ils combattoient les préceptes; En second lieu, ce qu'ils ont dit de l'Art de parler, se trouve embarrassé de contestations inutiles; on n'y voit que difficultez, que ténébres, qu'esprit de contradiction, défauts que nous trouverons en quelques Auteurs dans la suite de ce volume. Je n'ai garde d'en accuser l'Abbé Cassagnes. Il a pourtant quelque chose sur cet article qui n'est pas juste, & qu'il est bon de rapporter pour mieux expliquer la doctrine de S. Augustin.

Préf. sur les Oeuvres de Balz. p. 16.

„ Il y a, si on l'en croit, entre le „ Prédicateur & l'Avocat, certaines dif- „ ferences qu'il est très-difficile d'expli- „ quer, parce qu'elles n'ont point de rap- „ port à l'ordre qu'on a établi dans les „ regles de l'Art. Il ajoûte que certai- „ nement l'Eloquence Chrétienne est un „ nouveau monde dans la Rhétorique, „ & que comme la découverte des Indes „ Occidentales a augmenté la Géogra- „ phie, il est persuadé que si les Anciens „ revenoient au monde, & qu'ils fussent „ éclairez du Christianisme, ils feroient „ un genre particulier de la Prédication. „ On ne sait, selon lui, auquel des trois „ la rapporter, & les deux fameux nova- „ teurs, Vivès & Ramus, qui condamnent „ la division reçûe, parce qu'elle ne com- „ prend pas les discours de consolation, „ auroient bien plus de raison de la trou- „ ver imparfaite à l'égard de ces discours „ qui se font sur les préceptes & sur „ les mysteres de la Religion. Il croit „ confirmer sa pensée, parce qu'il est „ visible, à ce qu'il dit, que si nous en „ exceptons la louange des Saints, l'O- „ raison Ecclésiastique n'a que faire au- „ jourd'hui, ni du démonstratif, ni du „ judiciaire, ni du déliberatif; puisqu'à „ proprement parler, les Sermons ne „ sont ni des éloges, ni des plaidoyez, „ ni des déliberations. Tout ce que nous „ pouvons faire dans ce défaut de l'Art, „ c'est de considerer à quel genre la „ Prédication peut avoir le plus de rap- „ port, & c'est celui du Barreau, selon „ lui, parce que le démonstratif n'est pas „ assez grave, & que le déliberatif n'est „ pas assez animé". Tel est le sentiment de l'Abbé Cassagnes.

Mais quelle idée a-t-on du démonstratif, pour ne le pas croire assez grave; ou du déliberatif, pour ne le pas croire assez animé; ou enfin de la Prédication, pour dire qu'elle n'a point de rapport aux régles de l'Art, & que si les anciens revenoient au monde, ils en feroient un genre de cause particulier? Le Prédicateur a-t-il autre chose à faire, lorsqu'il traite les mysteres ou les préceptes de la Religion, que ce qu'on doit faire dans tous les Discours oratoires, comme l'enseigne S. Augustin, qui est d'*instruire*, de *plaire*, & de *toucher*? La matiere ordinaire du Prédicateur est une *Thése générale*: Comment pourroit-on en faire *un genre de cause*, puisqu'un genre de cause est un cas particulier? Supposons que Ciceron revint au monde, & qu'il fût éclairé des lumieres de la Religion; on croit qu'il feroit un nouveau genre de Rhétorique pour le Prédicateur! on se trompe. S. Paul & l'expérience nous apprennent l'usage de la Prédication.

Il s'y agit d'instruire le Peuple, d'exhorter, de détourner, de faire des reproches, d'intimider, de soûtenir, de donner de la honte, d'affliger, de blâmer le vice, de loüer la vertu. Or que dit Ciceron de l'éloquence dont il a donné des préceptes? L'Abbé Cassagnes ne pouvoit l'ignorer après la traduction qu'il a faite des trois Livres de l'Orateur. " Il „ n'appartient qu'à l'Orateur, dit Cice- „ ron, de dire avec dignité ses sentimens „ sur les matieres les plus importantes; „ c'est à lui à faire sortir tout un peu- „ ple de son indolence en l'animant, ou „ à le retenir quand il s'emporte. Y a- „ t-il quelqu'un qui ait ou plus de feu „ pour porter les hommes à la vertu, „ ou plus de force pour les détourner „ du vice? Qui peut répandre plus d'a- „ mertume ou plus d'aigreur dans un „ discours, lorsqu'il faut décrier les mé- „ chans; ou y semer plus d'ornement & „ plus d'éclat, quand il s'agit de loüer „ les gens de bien? Qui est en état de „ mieux déconcerter la méchanceté des „ hommes par l'invective ou l'accusation, „ ou

2. De Orat. n. 35.

S. Augustin. „ ou de consoler avec plus de douceur „ & de bonté ceux qui sont accablez par „ l'infortune" ? On voit la doctrine de Ciceron ; il faut voir celle de Saint Paul, & ce qu'il demande aux Prédicateurs. Il veut *qu'ils soient capables d'exhorter selon la saine doctrine*, & *de convaincre ceux qui s'y opposent*; *de reprendre fortement*; *d'exhorter avec une pleine autorité*, *ou avec douceur*. Ce que l'Apotre dit à Tite, il le dit à Timothée. Il lui dit que c'est à quoi sert l'Ecriture, *qu'elle est utile pour instruire*, *pour reprendre & pour corriger*, & il le montre par son exemple. C'est donc s'alambiquer l'esprit, que de se figurer qu'il y a une Rhétorique pour le Prédicateur, autre que celle qui est toute trouvée pour les Orateurs ordinaires. Souvenons-nous une bonne fois, qu'on ne peut, & qu'on ne doit pas même, dire tout sur l'éloquence, & que quelques choses qu'on puisse dire, il faudra toûjours que l'Orateur en supplée par sa prudence. Le tout est de lui donner de bons préceptes généraux. Revenons à Saint Augustin.

Tit. 1. 9. Ibid. v. 15. T c. 2. v 15. 2 ad Timoth. c. 2. v. 25. Ibid. c. 4. v 2.

Ubi sup. n. 8. Ce Saint Docteur reconnoît qu'il y a des Prédicateurs qui parlent *sagement*, c'est-à-dire, qui ne disent rien que de vrai & de bon, & il ajoûte qu'il y en a d'autres qui parlent aussi *éloquemment*. Il conseille aux premiers de se servir beaucoup des paroles de l'Ecriture : mais il enseigne que les seconds sont préférables, parce qu'ils profitent davantage à leurs Auditeurs. Les uns & les autres nous présentent un remede salutaire, qu'il est à propos de prendre, lors même qu'il est amer : mais il est plus avantageux, selon le Saint, d'y joindre l'utile à l'agréable, pour le faire rechercher plus ardemment (1).

Une chose peut paroître surprenante. Saint Augustin entreprend de former l'Orateur sacré par les regles des anciens, & néanmoins il déclare qu'il n'entreprend pas de rebattre les préceptes qu'il avoit enseignez dans les Ecoles (2). Une de ses raisons est, que c'est là l'étude des jeunes gens qui n'ont rien de plus sérieux à faire, & qui d'ailleurs ont de l'esprit pour les apprendre facilement : sur quoi il rapporte le sentiment de Ciceron, qui dit que *si on ne les apprend en peu de temps*, *on ne les apprend jamais*. Une autre raison est, qu'on peut pratiquer les régles de l'éloquence sans les avoir apprises, puisque ceux mêmes qui les ont étudiées, les pratiquent souvent sans y penser ; ce qui fait voir, dit-il, que ce n'est pas afin d'être éloquens qu'ils les pratiquent ; mais qu'ils les pratiquent parce qu'ils sont éloquens. Au lieu donc de faire une étude particuliere des préceptes de Rhétorique, il conseille au Prédicateur qui veut parler *sagement* & *éloquemment*, de lire plutôt de beaux discours, d'écouter les personnes éloquentes, de s'appliquer à les imiter. Car si les enfans apprennent à parler, parce qu'ils entendent ceux qui leur parlent ; pourquoi, dit saint Augustin, un Prédicateur ne deviendroit-il pas éloquent, s'il a soin de lire ou d'écouter des discours qui le sont? Ce n'est pas qu'il croye inutiles les préceptes qu'on donne aux enfans, mais il estime qu'il faut les apprendre de jeunesse.

N. 2. 4. S. Augustin. N. 4. N. 5. N. 2.

Pourquoi donc fait-il esperer des préceptes à des personnes capables de prêcher, si les préceptes ne conviennent qu'à la jeunesse ? Il s'explique. Il renvoye aux enfans les régles les plus communes de l'Art, & qui regardent les figures de pensées, celles de mots, les tropes, les periodes, l'égalité ou l'inégalité des membres du discours, & autres ornemens de diction. Il ne leur renvoye pas de même certains préceptes plus importans & plus difficiles, qui regardent ou les differens devoirs de l'Orateur, ou la diversité des styles. Au contraire, il s'attache à les expliquer, à en montrer la necessité, à en donner des exemples. Et quoique, sur cela même, il n'entre pas dans tous les détails possibles ; on ne laisse pas de dire qu'il traite cette matiere à fond, & qu'il en donne de fort belles régles. C'est à quoi il faut prendre garde, pour ne pas appliquer à toute la Rhétorique, ce qu'il ne dit que de la partie de cet Art, qui est la plus aisée.

Réflex. sur l'Eloq. imprimées chez Josse en 1700. P. 123.

Il

1 Sumenda sunt & amara salubria : sed salubri suavitate, vel suavi salubritate quid melius? *Ibid.* n. 8.

2 Rhetorica .. quæ in scholis sæcularibus & didici & docui... à me non expectentur. *Ib.* n. 2.

S. Augustin. Il passe ensuite à montrer que l'éloquence telle que nous la concevons, n'a pas manqué aux Auteurs Canoniques, & que ce qu'ils ne tenoient point de l'Art, le Saint-Esprit le leur a donné; parce qu'encore que leur sagesse ne recherchât point cet avantage, cet avantage pourtant n'abandonnoit point leur sagesse (1). Cette éloquence en eux ne paroît pas tant que dans les Orateurs ordinaires, par deux raisons: premierement, c'est qu'ils ne se sont pas mis en peine de la rendre sensible (2); en second lieu, c'est qu'ils en ont encore une autre, qui se fait beaucoup plus sentir, dont nous dirons bien-tôt quelque chose. Celle néanmoins dont je parle maintenant, brille si fort en une infinité d'endroits, que ceux mêmes qui sont ensevelis dans un profond sommeil, s'en apperçoivent (3). C'est cette éloquence que les ennemis de S. Paul trouvoient dans ses Epîtres, lorsqu'ils en sentoient le poids & la force. Et si cet Apôtre laisse dire d'ailleurs qu'il n'avoit point le talent de la parole, c'est, non pas un aveu que cela fût vrai, mais une modération qui lui fait négliger un reproche, lequel pour avoir peut-être quelque fondement sur sa difficulté de parler, ou sur sa modestie, n'en avoit néanmoins aucun dans le caractere de ses Lettres.

L. 4. de doct. Christ. n. 15. ex 2. ad Corinth. 11. 6. Ibid. ex 2. ad Corinth. c. 10. v. 10. Ib. n. 9. 10. 22.

Mais les Auteurs Canoniques ont encore une autre éloquence, plus grande même que la premiere, quoique sous quelque apparence de bassesse. Elle est toute surnaturelle & divine, aussi-bien qu'obscure & mysterieuse, & elle leur est tellement propre, qu'elle ne conviendroit point à d'autres (4). Après avoir parlé de l'éloquence de ces Auteurs sacrez, après en avoir rapporté plusieurs exemples de l'Ecriture, S. Augustin parle de celle qui convient aux Prédicateurs.

Il montre en quoi elle consiste, & il ne propose rien de médiocre, ni rien de confus, mais distinctement ce que Ciceron a donné pour le véritable caractére du parfait Orateur, qui est *d'instruire*, *de plaire*, *& de toucher* (5), dont le premier est regardé comme le fondement des deux autres; le second comme un assaisonnement qui retient l'auditeur, & le troisiéme comme le moyen de vaincre & de triompher. Pour instruire, il faut, selon le Saint Docteur, beaucoup d'ordre dans le Discours, & beaucoup de netteté dans le style. Il marque donc à ce propos, le soin qu'on doit avoir de la clarté, & décide qu'elle doit quelquefois faire négliger la beauté même & la pureté du langage. Ubi sup. n. 24.

S. Augustin.

Quant à la seconde partie de l'Orateur, qui est de plaire, c'est l'effet des agrémens dont le Discours est susceptible. Mais ils ne conviennent pas tous au Ministre de l'Evangile: il n'y a que ceux qui sont graves, majestueux, en un mot ceux qui ont de la dignité. Ibid. n. 31.

A l'égard du moyen de vaincre & de triompher, S. Augustin remarque expressément qu'il consiste dans les mouvemens & dans les passions. Il conseille par conséquent de les employer, il en donne des exemples dans les Livres saints, & nous apprend comment il s'en étoit servi lui-même avec succès. Ce qui montre la fausse délicatesse de ceux qui en condamnent l'usage, & ne voyent pas dans leurs vaines subtilitez, qu'ils condamnent les plus grands hommes, & Dieu même qui les a fait parler. N. 56. N. 55.

La conclusion est, que l'Orateur Chrétien doit s'exprimer de maniere que l'on comprenne ce qu'il dit, qu'on se plaise à l'entendre; & qu'on se rende à ce qu'il veut persuader (6). Il en vient à bout, lorsqu'il employe à propos les differents styles que l'on distingue dans le discours. C'est sur cela que le Saint donne ses préceptes. Mais on l'arrête. *Pourquoi*, lui dit-on, *donner des regles aux Prédicateurs, puisque c'est le Saint Esprit qui doit les conduire*? Il répond que c'est par la même raison, que, dans nos prieres, nous exposons à Dieu nos besoins, quoiqu'il les connoisse. C'est-à-dire que le secours de Dieu n'exclut point l'action de la Créature. N. 50.

Dans

1 Neque enim hæc humanâ industriâ composita, sed divinâ mente sunt fusa & sapienter & eloquenter, non intentâ in eloquentiam sapientiâ, sed à sapientiâ non recedente eloquentiâ. n. 21.

2 Istâ nostrâ eloquentiâ ita usi sunt per alteram suam, ut nec deesset nec emineret. n. 10. Non quia non habent, sed quia non ostentant. n. 14.

5 Et qui stetit, adstitit, n. 12.

S. Augustin. Dans les principes de Ciceron, on varie le style selon la dignité de la matiere: mais dans la Prédication tout est grand; jusqu'à un verre d'eau froide donné à un pauvre par charité; & néanmoins il ne faut pas y employer le même style. *Il*
N. 35. *n'y a rien de petit*, dit Saint Augustin, *dans les choses dont le Prédicateur doit parler; il ne doit pas néanmoins toûjours parler des grandes choses d'un style sublime. Il doit user du style simple, lorsqu'il enseigne; du mediocre, quand il loue ou qu'il blâme; du sublime, quand il s'agit de faire pratiquer quelque action de vertu à des personnes qui y sentent de l'éloignement. Car il leur faut des paroles qui les enlevent*, ou les remuent fortement pour les soûmettre à
N. 61. l'Evangile. Ainsi le simple, selon le Saint, consiste à employer des termes propres à faire comprendre ce qu'on enseigne; le médiocre, à employer des expressions brillantes; le sublime à en employer de fortes & de vehementes. Et quoiqu'on puisse allier, dans ce dernier, la beauté avec la force, comme on les concilie, par exemple, dans les armes d'un soldat: il est pourtant vrai de dire que l'une est différente de l'autre. Sur cela viennent en foule des passages tant de l'Ecriture que des Peres, choisis avec beaucoup de discernement, pour expliquer cette varieté de style, si nécessaire au Prédicateur. Au milieu de tant de préceptes, ce qui semble briller davantage, ce sont ces
N. 56. excellentes reflexions; *Que chaque style a en sa maniere, la vertu d'éclairer l'esprit, celle de lui plaire, & même celle de le faire*
N. 51. *obéir; Que l'on souffre plûtôt la longueur dans le style simple, que dans le sublime;*
N. 53. *Qu'on ne doit pas croire qu'un Discours soit d'un genre sublime, parce que l'Auditeur y fait des exclamations; L'agréable & le fin du style simple, les ornemens du style mediocre peuvent avoir cet effet: au lieu que le sublime saisit tellement, qu'ôtant l'usage de la voix, il ne laisse que le pouvoir de pleurer.* Et c'est ce que Saint Augustin dit lui être arrivé à Césarée de Mauritanie.

Cette idée n'est point particuliere à Saint Augustin. On la trouve dans des Auteurs plus anciens. *Comptez*, dit un homme sage, dans Aulu-Gelle, *que l'Auditeur n'est point touché, tant qu'il applaudit à un Discours. L'Orateur est un Medecin. Met-il la main où est le mal? touche-t-il aux blessures de l'ame? la honte, l'étonnement, le repentir, le silence de ceux qui l'écoutent, en sont la veritable preuve; s'ils s'évaporent en louanges & en acclamations, tout le discours n'a fait que flatter l'oreille, il n'a point pénetré jusqu'au cœur.* C'est un Philosophe qui parle ainsi, & qui demande ce caractére dans un Discours moral, qui attaque le vice, ou qui recommande la vertu. A combien plus forte raison doit-on le demander dans les Discours d'un Orateur Chrétien, qui ne doit avoir en vûë que le salut des ames? S. Augustin. A. G. 5. c. 1.

Mais quoique tous ces grands effets semblent ne dépendre que du discours, qui met la verité dans un beau jour, qui la fait écouter avec plaisir, qui la rend touchante (7), Saint Augustin remarque pourtant que la bonne vie donne plus de poids à ce qu'on dit, que la plus grande Eloquence. Il ajoûte que ceux qui vivent mal ne laissent pas d'être utiles à leurs Auditeurs, quand ils prêchent sagement & éloquemment; mais qu'ils se nuisent à eux-mêmes, sans doute parcequ'ils font ce qu'ils condamnent.

Une chose que je puis dire, est qu'outre le poids que la bonne vie donne au discours, (ce qui ne fait rien à l'éloquence considerée en elle-même) il est constant que le Discours même tire de la disposition du cœur une force merveilleuse; parceque la vertu inspire du courage à l'Orateur, qu'elle lui éleve l'ame, qu'elle lui fournit de grands sentimens, & même de grandes pensées. Il n'y a qu'à lire les Ouvrages de Saint Augustin pour s'en convaincre.

On peut juger que ce Saint exigeant du Prédicateur la pratique des vertus, lui recommande * de s'adresser souvent à * N. 63.
Dieu par la priere. Mais à quoi on ne s'attendoit pas, il ne croit point qu'un honnête homme soit blâmable pour prendre N. 62.

4 Nec ipsos decet alia, nec alios ipsa. *n.* 9.

5 Oratoris est docere, delectare, movere. Primum est necessitatis, alterum suavitatis, tertium victoriæ. *Cic.* in *Orat.*

6 Ut audiatur intelligenter, libenter, obedienter. Ib n 10.

7 Ut veritas pateat, ut veritas placeat, ut veritas moveat. *n.* 16.

S. Augustin. dre & pour prononcer les Sermons d'un autre plus habile que lui. *Il n'est point*, dit-il, *voleur ou plagiaire pour cela ; puisqu'on ne peut donner ce nom qu'à ceux qui prennent ce qui n'est point à eux. Or, quand un homme est religieux observateur de la parole de Dieu, cette parole lui appartient par tout où il la trouve.*

Voilà à mon sens, la veritable Rhétorique du Prédicateur. Je ne m'arrête point à observer quelque différence qu'il y a entre les principes du Saint sur le sublime, & ceux de Longin ou d'Hermogéne, persuadé que si cela fait quelque chose à l'exactitude de la doctrine, il ne fait rien à l'usage qu'en doivent faire ceux que le Saint a voulu instruire. A quoi je crois qu'il faut faire attention, c'est qu'il ne leur permet point de rien mépriser de ce qui entre dans l'Eloquence que les grands Maîtres ont enseignée, quoiqu'il les dispense d'en apprendre les préceptes les plus communs, s'ils ne les ont appris de jeunesse. Le Saint Docteur leur montre cette Eloquence dans les Auteurs sacrez, quoiqu'ils n'ayent point songé à s'en servir, non plus que les premiers Orateurs qui ont été avant les régles. Il leur découvre encore dans ces Auteurs une autre Eloquence, mais qui ne convient qu'à eux, en sorte que de prétendre les imiter, ce seroit pecher contre une des principales régles de l'Art, qui veut que *le discours convienne à celui qui parle.* On peut imiter ce qu'ils ont de semblable à l'Eloquence artificielle, mais il ne faut pas s'attendre à l'avoir comme eux par infusion, non plus que leurs lumieres; il faut les acquerir ; ce qui n'empêche pas qu'on ne les demande à Dieu. Enfin Saint Augustin fait connoître à ses Lecteurs que malgré la différence des matieres saintes & des matieres profanes, l'Art n'a point d'autres préceptes à donner pour les unes que pour les autres; ce qui est un excellent éloge de la doctrine des anciens Maîtres sur l'Art Oratoire.

Il s'est fait divers Ouvrages dans ces derniers temps, qui ont quelque rapport à celui dont je viens de parler. Dans les uns la doctrine de Saint Augustin a été attaquée, ou par hazard, ou à dessein: dans les autres elle a été justifiée & défenduë. De la premiere espece il y a d'un côté la Préface de Mr. du Bois de l'Academie Françoise sur sa Traduction des Sermons de Saint Augustin: de l'autre côté il y a quelque chose des Ouvrages du P. Lamy Benedictin, qui voulut relever le sentiment de Mr. du Bois foudroyé par un fameux Docteur de Sorbonne. De la seconde espece il y a les * Réfléxions de ce Docteur sur l'Eloquence, dont je me suis beaucoup servi dans cet article; il y a quelques † Lettres de Monsieur l'Evêque de Soissons au P. Lamy; il y a encore deux Ouvrages que j'ai faits aussi par occasion contre ce Pere. Il suffit, je crois, d'avoir désigné ici tous ces Ouvrages pour en parler en leur lieu.

S. Augustin.

* Imprimées chez Josse par les soins du P. Bouhours, en 1700.

† Imprimées dans le même Volume.

Traite de la verit. Eloq. chez David Refl. sur la Rhétor. chez Thiboult.

GEORGE de TREBIZONDE,

George de Trebizonde.

Né en Candie, mort en 1486.

MOnsieur Baillet qui parle de George de Trébizonde en deux endroits, parmi les Grammairiens & parmi les Traducteurs Latins, rapporte sur les Traductions de cet Auteur, & sur son humeur, des témoignages qui lui sont fort désavantageux. Il ne me convient point de les réfuter, parce que je les suppose justes ; ni même de les rapporter, excepté quelques lignes, parce qu'il n'y a que cela qui regarde sa Rhétorique, dont il est ici question, & sur laquelle je ne dois pas laisser d'exposer les jugemens qu'on en a faits, encore qu'ils ne conviennent pas avec ce qu'on dit de ses Traductions.

Jug. des Sa. T. 2. pag. 142. & 81.

En effet sa Rhétorique est un Ouvrage dont André Schot fait beaucoup de cas. Peu s'en faut que, sur cet article il ne le préfére à tous les Modernes. Il nous assure qu'elle fut admirée de tous les Savans.

Prol. in Phot & apud Morh. T. 2. l. 6.

Il y a lieu de croire qu'une chose contribua à lui attirer cette approbation générale, c'est l'état où étoit alors non seulement l'Eloquence, mais encore la Rhétorique. L'Auteur nous apprend luimême que la premiere étoit entierement abandonnée; & à l'égard de la seconde, il dit que les Maîtres qui l'enseignoient ne

Trapez. p. 1. 2.

George de Trebizonde. ne dictoient pour tous préceptes que des Livres remplis d'extravagances, au lieu des bons Originaux Grecs ou Latins.

Cependant il ne faut point s'imaginer que cet Ouvrage n'ait dû sa gloire qu'aux défauts qui se trouvoient dans les autres de même espéce. Les Critiques le jugeoient très-estimable par lui-même. "Quelle merveille, dit Mr. Morhof, qu'il fût si fort estimé, ou que Trithéme l'eût trouvé si beau? puisque c'est un composé de ce qu'il y a de meilleur dans Aristote & dans Hermogéne, & que par l'un l'Auteur y supplée ce qui manque à l'autre?

Morhof T. 2. l. 6. p. 250. n. 9.

Trapez. p. 232.

Cela revient à peu près, à l'idée que George de Trébizonde donne lui-même de sa Rhétorique, lorsqu'il fait profession de ne rien dire que ce qu'il a traduit des Grecs. Je dis *à peu près*; parce qu'il fait encore profession de suivre Ciceron, & de tirer les préceptes qu'il donne, non seulement des Livres de Rhétorique de cet Orateur, mais encore des réflexions qu'il a faites sur ses Harangues, à propos de quoi je puis dire qu'il fait fort bien l'analyse de la harangue pour Milon.

Id. p. 239.

Pour ce qui est des Rhéteurs Grecs, il paroît sans comparaison suivre bien plus Hermogéne, qu'Aristote. Il ne fait fort souvent que le traduire & il ne s'en cache pas, comme je l'ai déja dit ailleurs. Il fait quelque changement dans l'ordre des matieres, mais il garde le fond de la doctrine. Son meilleur Livre est le troisiéme où il explique fort bien toutes les manieres de raisonner qui conviennent à l'Orateur. Il estime particulierement la methode d'Hermogéne, pour profiter de la richesse d'un sujet ou pour en cacher la sterilité. Il ne doute point que ce ne soit par là, qu'ont brillé les anciens Orateurs, dont l'Eloquence, dit-il, se conserve dans leurs Livres depuis tant de siécles, malgré les révolutions des Empires, & des Etats où ils ont fleuri. Ils avoient l'Art de découvrir tout ce qu'il y avoit à dire sur un sujet, soit pour ne choisir que ce qu'il y avoit de plus beau & de plus fort, soit pour profiter de tout & ne rien omettre, renfermant tout néanmoins en peu de mots avec une brieveté merveilleuse: ou bien,

Id. p. 78. 232.

Trapez. L. 3 p. 2. ob. &c.

si la matiere fournissoit peu, ils savoient traiter ce peu avec tant d'Art, l'amplifier, & le tourner si bien, qu'en le présentant sous diverses faces, ils sembloient dire diverses choses, ou alléguer diverses preuves, lorsqu'ils n'en alléguoient qu'une.

George de Trebizonde.

Il est vrai que cet Auteur n'égale point les Originaux qu'il s'est proposé; mais il en approche. Ses préceptes sont bons & solides, fondez sur la raison & sur l'experience. Son style est clair, net, & assez concis. Ainsi je ne conçois pas qu'on ait voulu parler de sa Rhétorique, lorsqu'on a dit qu'il na pû retenir son babil, & si j'avoüe que c'est de cet Ouvrage même, qu'un autre Critique a parlé, lorsqu'il a porté un jugement semblable du Trapezontin, je ne conviens pas de même que le jugement soit juste.

M. Huet, de Clar. Interp. l. 2. p. 188.

M. Baill. T. 2. p. 182.

Lud. Vives, de Trad. Disc. p. 481.

Car outre que le Trapezontin est modeste & sans affectation, il ne donne des exemples qu'à propos, & il les donne d'une juste longueur Il imite si bien Hermogéne, il explique si bien Ciceron, comme ce Rhéteur a expliqué Démosthéne, qu'on pourroit l'appeller sans difficulté l'Hermogéne Latin ou Ciceronien.

Ce n'est pas l'idée assurément qu'en donne Paul Jove, lorsqu'il dit que *dans les commencemens on avoit pris le Trapezontin pour un habile homme, même quand on vit ce qu'il avoit traduit d'Aristote, d'Eusebe & d'Hermogéne*; Mais il me semble que c'est l'idée qu'en donne la lecture de son Ouvrage. Et comme on ne peut disconvenir, selon Mr. Baillet, que *cet Auteur n'ait eu du savoir*, je crois que s'il a sû quelque chose, c'est sur-tout la Rhétorique en général, & les principes d'Hermogéne.

Paul. Jov. Elog. 25.

Jug. des Sav. T. 2. p. 122.

Il estime aussi beaucoup Aristote, de sorte qu'on ne peut croire qu'il ait eû ce Philosophe en vûë dans la censure qu'il porte contre ceux qui en traitant des passions par rapport à la Rhétorique, descendent dans un trop grand détail. Il prétend qu'il faut être ignorant en cet Art, pour s'arrêter à chercher *le nombre* & *la nature* des passions, comme si cela étoit d'un grand usage à l'Orateur. Cette censure ne peut tomber que sur ceux qui demanderoient sur ces deux points une

Trap. Préf. du 5. L. p. 454.

Trap. p. 338.

George de Trebizonde.

une exactitude Physique ou Metaphysique. Aristote ne la demande point; loin de la demander, il déclare par-tout qu'elle ne convient point à la Rhétorique. En effet sans qu'on nous définisse une passion, seulement à l'entendre nommer, nous sentons ce que c'est; & si on nous dit le moyen de la faire naître ou de la réprimer, nous concevons parfaitement le précepte, & sommes en état d'en venir à l'usage & à la pratique.

Aux jugemens que j'ai rapportez sur cet Auteur, je crois devoir ajoûter le témoignage que lui rend une Epigramme manuscrite que j'ai trouvée à la tête de l'exemplaire que j'ai lû.

Elle est de Math. Parma 1491.

Qui cupis eloquii penetralia noscere sacri
Arpinumque tuá fingere voce virum:
Nos docet Archigraphus solere Trapezuntius artem:
Hoc Duce, Roreni, nempe Disertus eris.

C'est-à-dire, voulez-vous connoître les mystéres de l'Eloquence, & devenir un autre Ciceron? C'est l'Art que nous enseigne un des plus grands Maîtres, le Trapezontin. Suivez ses préceptes, & vous serez éloquent.

En voilà assez pour faire connoître cet Auteur, & il n'est pas necessaire d'entrer dans le détail d'une doctrine que nous avons déja vûë en parlant d'Aristote & d'Hermogéne. Je remarquerai seulement qu'entreprenant de traiter les divers caractéres du discours selon les principes du dernier, il croit que la chose est plus difficile pour lui, qu'elle ne l'avoit été pour l'ancien Rhéteur, parce qu'il se voit le premier qui ait traité cette matiere en Latin; au lieu qu'avant Hermogéne, beaucoup d'autres l'avoient traitée en Grec. A cela j'ajoûte sa pensée sur la Philosophie. Il la regarde comme la mere des beaux Arts, de maniere néanmoins que quand on la traite sans Eloquence, elle n'est propre qu'à énerver le talent de la parole & à desseicher l'esprit (1).

J'en dirois autant de celle qu'on traite éloquemment, si c'est d'une Eloquence puerile, affectée & mal entenduë.

George de Trebizonde.

ANTOINE LULLE DE MAJORQUE,

Professeur de Théologie à Dole, vers la fin du quinziéme siécle.

ON reconnoît d'abord au nom *d'Antoine*, que ce n'est point ici *Raymond Lulle*, fameux par sa méthode impertinente, où il a prétendu donner l'Art de parler de tout sur le champ, & qu'on a fort bien défini *l'Art de parler sans jugement de ce qu'on ne sait point*. Celui dont est question, étoit pourtant de Majorque aussi bien que l'autre; & vivoit du temps de Rodolphe Agricola, d'Erasme, de Strébée, de Sturmius & de Ramus. Il fait mention de Raymond Lulle, qu'il regarde ou comme son parent ou du moins comme son compatriote, & il le qualifie même de Saint. Antoine enseignoit les Lettres saintes à Dole, d'où la peste l'ayant obligé de sortir, il se retira à la campagne avec l'Evêque de Bezançon, qui le sollicita d'achever dans cette retraite & dans le loisir qu'elle lui procuroit, ce qu'il avoit commencé depuis long-temps sur l'Art Oratoire. C'est l'occasion, comme il le raconte lui-même, qui lui fit mettre son Ouvrage en état de paroître, & il l'a intitulé *sept Livres touchant le Discours.*

Antoine Lulle.

Divus Raymundus noster... Lullius. pag. 275. 276.

Ant. Lull. in Procem.

A ce titre l'Auteur ou le Libraire a ajoûté *qu'on explique dans ces Livres non seulement tout Hermogéne; mais presque généralement tout ce que les Grecs & les Latins ont dit de la Rhétorique.* C'est le jugement qu'en a porté Mr. Morhof, soit qu'il s'en soit formé cette idée en le lisant, soit qu'il s'en soit rapporté à l'inscription du Frontispice. Ce qui feroit croire qu'il l'avoit lû, c'est qu'il dit encore,

Morhof. T. 1. l. 6. p. 246. n. 10.

1 Philosophia quidem quâ omnes liberales artes continentur, si dicendi suavitate privata sit, omnem orationis gravitatem infringit atque concidit: totumque ingenii fuscum asperitate imbibit nimiâ.

2 Vitia quæ in dicendo committi possunt, notavit; nec virtutes præcipere aut docere, sed nosse videri voluit.

Antoine Lulle. encore, que cet Ouvrage est écrit avec beaucoup de soin, & que Vossius s'en est beaucoup servi dans la composition de ses Institutions, quoiqu'il l'ait souvent réfuté.

Si je n'avois vû ce Traité, j'aurois cru, sur la maniere dont en parle Mr. Morhof, que c'étoit un Recueil des préceptes de tous les Maîtres, semblable à celui qu'Aristote, comme j'ai dit, avoit composé. (Dans ma Pref.) J'ai reconnu à la lecture, que c'est proprement la Rhétorique d'Hermogéne avec quelques autres préceptes, tirez principalement d'Aristote & de Ciceron. Pour ce qui est de Quintilien & Longin, il n'a eû garde d'en prendre beaucoup de choses, puisqu'il n'en fait pas grand cas. Il trouve que le premier donne à connoître les défauts qui peuvent se trouver dans un Discours, & qu'à l'égard des beautez de l'Eloquence, il a plûtôt eu intention de faire voir qu'il les connoissoit, que de nous les apprendre, ou de nous en montrer le chemin (2). (Ant. Lull. in Procem. p. 13. 105.) Et quoiqu'il fasse plus de cas de Ciceron, quoi qu'il reconnoisse que ce grand homme a étudié l'Art toute sa vie & qu'il le savoit fort bien, il croit néanmoins qu'il l'a encore mieux pratiqué, qu'il ne l'a enseigné: soit que dans ses Discours, la force de génie conduisît cet Orateur à quelque chose de plus parfait que ce qu'il dit dans ses préceptes; soit que dans ses préceptes, il se soit laissé aller à admirer des choses qu'il ne pratiquoit point dans ses Harangues. En un mot, on nous dit que ses *Ouvrages sur la Rhétorique sont plus longs qu'ils ne sont utiles.* Il n'en faut pas davantage pour faire concevoir qu'on n'a garde de trouver dans cet Ecrivain tout ce que les Grecs & les Latins ont dit de l'Art Oratoire, comme le dit Mr. Morhof. (Ant. Lull. p. 13. 106.)

(Id. p. 8. 9. 46.) Le premier Livre apprend à fixer les questions avec les principes qui les font naître, & contient une dissertation sur les diverses mœurs des hommes selon les âges, les Pays, ou les conditions. Le second explique la maniere de prouver ou d'établir ce qu'on avance sur une question. (Antoine Lulle. Id p. 140.) L'Auteur y a joint la maniere de faire connoître les mœurs avec les préceptes qui regardent le genre déliberatif, & le démonstratif. (Designatione, notatione, signis &c.) Le judiciaire fait la matiere du troisiéme Livre. (Id p. 157.) C'est là qu'il détaille toutes les parties du discours. (L. 2. p. 173. ad 171.) L'Elocution & ses ornemens occupent tout le quatriéme, excepté qu'il traite de l'arrangement des mots & de l'harmonie, dans le cinquiéme. (Ib. p. 178. ad fin. lib. L. 3. p. 186.) Il employe le sixiéme à expliquer les idées ou les différens caractéres du discours, & le septiéme à parler des bienséances, d'où il prend occasion de marquer ce qui convient aux Orateurs, aux Philosophes, aux Historiens & aux Poëtes.

Il n'y a personne qui ne reconnoisse là l'esprit & la méthode d'Hermogéne. Aussi l'Auteur fait-il profession de le suivre, de l'imiter, de l'admirer, enfin de ne s'en écarter qu'en peu de chose & malgré lui. (Ant. Lull. p. 424.) De telle sorte qu'on peut assurer que quiconque connoît l'un, connoît aussi parfaitement l'autre sur tous les points que je viens de toucher. On trouve de même dans l'un & dans l'autre l'Art de polir & de fortifier les raisonnemens. (Ant. Lull. Pag. 229.) A la doctrine d'Hermogéne, il joint celle d'Aristote, touchant les passions & les mœurs; (Ant. Lull. p. 254.) & quoiqu'il soit un peu trop court sur les premieres, & trop étendu sur les secondes, il est pourtant vrai de dire qu'il entend très-bien les unes & les autres. (Id. p. 85.) Il est aussi parfaitement au fait dans ce qu'il dit sur le genre déliberatif & sur le démonstratif. Il reconnoît (3) très-sensément qu'on ne peut entreprendre de donner des régles de la Memoire & de la Prononciation, qu'on ne dise *bien des choses également superflues & puériles.* Il n'hésite point à dire que la connoissance de la Nature qui donnoit tant d'avantage à Periclès dans ses discours, n'étoit que *la science des mœurs*, laquelle le mettoit en état d'accommoder ce qu'il disoit au caractére de ceux à qui il avoit à faire (4). (Id. p. 17.) (Id. pag. 17.) Il inculque un avis important, qui est que (Id. pag. 168.)

3 Utriusque tractatio multa admittit tam supervacua quàm etiam puerilia.

4 Mentis ac dementiæ rationes considerans, Virtutes propinabat per orationem, sicuti Medici alimenta præscribunt. *Id.* pag. 85.

Antoine Lulle.

que pour être en état d'étaler de grandes veritez avec pompe & avec force, dans l'occasion, il faut avoir lû toutes sortes d'Auteurs, s'être fait de grands principes, avoir pris la peine de les traiter & de les mettre par écrit, enfin en avoir retenu l'esprit & même les termes. Il exhorte à le faire par l'exemple des grands hommes, qui ont suivi cette méthode, sans quoi ils ne seroient jamais parvenus à un si haut point de gloire. Je laisse d'excel-

Id. p. 265. lentes choses qu'il dit contre tout ce qui est affecté, ou contre la longueur des préceptes, ou sur la necessité (quand on a du génie pour l'Eloquence) d'en venir incessammment à l'usage qui vaut mieux que toutes les régles. Et en tout cela, on ne peut nier qu'il ne paroisse homme non seulement qui fait, mais qui a du goût, qui a pris de la peine dans ce qu'il a fait & qui a puisé dans de bonnes sources.

Ce qui semble un peu démentir cette idée que nous avons de son goût, ce sont les longueurs dans ses préceptes sur

L. 3. p. 156. la Narration, & presque généralement sur tout, excepté sur quelques points de doctrine que j'ai marquez ci-devant. Il paroît particuliérement que sur le chapitre des figures (22), il est aussi long,

L. 4. ou peu s'en faut, que Vossius, ou que le Pere Caussin. Je ne conçois point comment il n'a point évité ce défaut, après avoir remarqué, à ce qu'il prétend, que Ciceron est trop long; que dis-je?

Id. p. 260. & 261. après avoir senti lui même que des préceptes aussi diffus que les siens sont plus propres pour la spéculation que pour l'usage, & qu'il n'en faut pas tant aux personnes qui ont de la disposition pour l'Eloquence.

Mais ce qui, à mon sens, dément encore plus ce bon goût que je lui trouve d'ailleurs; & ce que je n'aurois jamais cru si je ne l'avois vû de mes yeux;

Id. p. 22. &c. 14. 15. &c. c'est qu'il a cru, que pour expliquer les principes des questions Oratoires, il falloit qu'il traitât des *Universaux* & des *Catégories d'Aristote*, des *Oppositions*, des *Equipollences*, & des *Conversions* des propositions; de la *nature*, des *especes*, des *figures* & des *modes* des *syllogismes*: des *régles communes* à toutes les figures, de celles *qui sont propres* à chacune, & des vers inventez pour déligner tous les modes des Syllogismes. Et ce qui met le comble à tout cela, c'est qu'il a crû devoir donner, dans une Rhétorique, les quatre régles d'Arithmetique, & même quelques régles d'Algébre.

Antoine Lulle. *Barbara, Celarent, Darii &c.* Id. p. 40. 46. 149. 150.

Aprés des traits de cette nature, dignes de son Parent ou de son Compatriotte Raymond Lulle (j'entends pour l'usage qu'il en fait, & non pour la substance des choses,) je ne crois pas devoir m'arrêter au jugement qu'il fait de Longin, d'autant plus qu'il n'est pas possible qu'il y ait des personnes qui suient son avis. Il dit en un endroit que *cet Auteur s'est imaginé avoir trouvé l'Art du sublime.* Il dit ailleurs que tous les préceptes de ce fameux Critique sur cette matiere, regardent toute l'Eloquence, & non le sublime seulement; même (1) *qu'il en donne quelques préceptes, qui sont petits & puériles*; & que la maniere dont il l'a défini ne vaut rien; " Longin, „ dit Antoine Lulle, définit le sublime „ *ce qui plait toûjours* & par *toutes ses* „ *parties*, comme si les Bucoliques de „ Virgile, les Offices de Ciceron & les „ Ouvrages de Platon n'avoient pas l'a„ vantage de plaire de cette sorte. Mais „ ce Critique trouve Platon réprehensi„ ble, je laisse à d'autres le soin d'exa„ miner s'il a raison ". Ainsi parle l'Auteur dont est question. Il est aisé de lui répondre que Longin n'a pas défini le sublime par l'avantage seulement *de plaire*, mais par celui de nous *élever l'ame*, ce qui ne convient ni à toutes les Bucoliques de Virgile, ni à tous les Offices de Ciceron. Pour ce qui est de Platon, ce n'est pas Longin seul qui l'a trouvé réprehensible; mais Denys d'Halicarnasse & plusieurs autres qui l'ont repris très-justement, puisqu'il ne faut que le lire pour y découvrir en quelques endroits le style fleuri & badin dont on l'accuse, sans parler de choses de plus grande consequence, & très-contraires aux bonnes mœurs. Mais comme Antoine Lulle trouve mauvais que Longin ait censuré Platon en quelque chose, c'est une

1 Exigua quædam & puerilia, *Id. p. 432.*

Antoine Lulle. une marque qu'il juge ce Philosophe irrépréhensible. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il trouve *jolie la comparaison* que ce Philosophe a faite de l'Eloquence *avec l'Art d'assaisonner les viandes.* Je remarquerai néanmoins qu'il n'est point lui-même, en cela, du goût de Platon, puisque ce Philosophe compare avec l'Art d'assaisonner les viandes, non pas *l'éloquence en général*, ou celle qui présente la verité & la vertu aux Auditeurs de la maniere la plus persuasive, mais une *Eloquence scélerate*, qui ne songe qu'*à flatter les hommes dans leurs passions.* En sorte qu'il ne passeroit point que cette comparaison soit jolie dans l'étenduë qu'Antoine Lulle lui donne. Deux choses peuvent encore nuire à l'idée avantageuse qu'on a d'ailleurs de cet Auteur. La premiere sont les applaudissemens qu'il se donne à lui-même sur ce qu'il dit des tropes, des figures de Rhétorique & de celles de Grammaire. Il croit (a) en parler *d'une maniere qui montre qu'il est ami des Muses & d'Apollon.* Comme si c'étoit une matiere bien difficile. La seconde est l'assurance qu'il dit avoir que son Livre, tel qu'il est, sera utile au Public, & le mépris qu'il marque pour ceux qui y trouveront à redire. Ce ne pourront être, à ce qu'il croit, *que de petits Grammairiens*, & quelques *demi Savans.* Pour lui, il connoît certainement l'utilité qui en doit revenir au Public.

a Id. p. 13.

Je finis cet article en remarquant qu'il y a encore de cet Auteur un Livre touchant les exercices qui conviennent à ceux qui commencent. C'est un Ouvrage de la nature de celui d'Aphtone, & qui pour cette raison a aussi le même titre. C'est-à dire que ce sont des préceptes sur quelques parties du Discours, sur lesquelles il veut qu'on fasse d'abord travailler les jeunes gens. Il fait grand cas de cette sorte d'exercices; il croit que c'est un des moyens les plus surs, pour acquerir le talent de parler de tout sur le champ. Cette idée revient à celle que le Pere Menestrier a eû du petit Livre d'Aphtone. Il semble, à entendre ces deux Auteurs, que les Progymnasmes soient autre chose que des préceptes extraits des Rhétoriques ordinaires. Quoi qu'il en soit, une chose choque l'esprit du Lecteur dès l'entrée du Livre de Lulle. C'est qu'après avoir donné les vûës sur l'Exorde, il passe de là à la Péroraison, & il ne fait point réfléxion que pour s'exercer sur la Péroraison, il faut necessairement avoir fait un discours, & qu'il soit question d'y mettre une conclusion laquelle doit être une suite naturelle de tout ce qu'on a dit auparavant. Il est vrai que l'Exorde doit aussi être tiré du fond de la cause; cependant il ne présupose pas si absolument un Discours déjà achevé. Il suffit qu'on ait une idée générale du sujet, pour composer l'Exorde.

Progymnasmata Rhetorica.

Pag. 74.

Antoine Lulle.

Pour les jugemens qu'on a portez de cet Ouvrage, je me contente de remarquer qu'on y voit une Epigramme à la louange de l'Auteur par un Medecin de ses amis nommé Jean Maritot, qui le compare ou le préfére *aux Jardins des Pheaques*, au *miel du Mont Hymette*, aux *parfums de Saba*, & à *toutes les fleurs de la Gréce.* Ce sont certainement des hyperboles Poëtiques qu'on aura de la peine à concilier avec le mélange de bien & de mal qui se trouve dans son Ouvrage.

a Non infenso, arbitror, Apolline & Musis, L. 4.

HERMOLAUS BARBARUS,

Hermolaüs Barbarus.

Noble Venitien, né en 1454. *mort en* 1493.

CEt Auteur fit de si grands progrès dans les études, qu'il fit des Livres à l'âge de dix-huit ans. Les Emplois publics dont il fut chargé de bonne heure, ne l'empêcherent pas de cultiver avec ardeur les belles Lettres. Il fut envoyé par les Venitiens à l'Empereur Frideric, & à Maximilien son fils, Roi des Romains; & cette députation, loin d'arrêter sa plume, lui fournit de quoi soûtenir le personnage d'Auteur; puisqu'il publia la harangue qu'il récita devant ces deux Princes, non pas telle qu'il l'avoit prononcée; mais, comme il le déclare luimême, telle qu'il l'avoit préparée. Il y changea

Voyez M. Bayle dans son Dict. T. 1. p. 470. & suiv.

A Bruges. 1486.

Hermolaüs Barbarus. changea, en la prononçant, sur l'avis que les courtisans lui donnérent, d'être court. L'avis fut donné à propos, parce que l'étude des belles Lettres fleurissoit alors en Italie, & que les Ambassadeurs de ce païs-là se plaisoient à faire de longues harangues, parées de tous les ornemens de la Rhétorique. Il fallut même reduire à une les deux harangues qu'Hermolaüs & son Collégue avoient préparées; & comme il fallut faire l'abregé & la réduction en une heure & demie, on peut juger de la présence d'esprit d'Hermolaüs, qui surmonta heureusement toutes ces difficultez. Il fit encore d'autres Ouvrages très-considérables, soit dans la suite, soit dans le même tems. Il avoit dessein de traduire toutes les Oeuvres d'Aristote, & il dit dans l'une de ses Epitres dédicatoires, que l'éxécution de ce dessein étoit déja fort avancée. Ce qu'il a fait sur Pline, est ce qui lui a donné plus de réputation. Il corrigea dans cet Auteur plus de cinq mille passages, & par occasion il en rétablit trois cens dans Pomponius Mela. Il n'a pas manqué de Censeurs à l'égard de ce beau travail, non plus qu'à l'égard de ses autres Livres. On a prétendu que sur Pline, il a trop lâché la bride à ses conjectures, & à sa memoire, à l'occasion dequoi Pintianus le poussa très-rudement. Ceux qui, comme le Pere Hardoüin, lui pardonnent les défauts de sa memoire, ne lui pardonnent pas ses coups de témérité, & disent fort librement qu'il se mêla de corriger plusieurs choses qui n'étoient point fautes, mais qui passoient son intelligence: qu'il est vrai que dans plusieurs éditions de Pline on a eu de grands égards pour les corrections d'Hermolaüs, puisqu'on les a fourrées dans le texte; mais il est vrai aussi qu'on a dit que ce prétendu Medecin de Pline lui avoit fait plus de playes qu'il ne lui en avoit guéri. M. Bayle qui rapporte les paroles latines du Pere Hardoüin, ajoûte qu'il ne laisse pas d'être persuadé que le travail d'Hermolaüs sur l'Histoire naturelle de Pline, est digne d'admiration, vû le grand nombre d'Auteurs qu'il lui falut consulter, & le peu de tems dont il eut besoin. L'Auteur dit lui-même que vingt mois lui suffirent pour cela: il rompoit la glace aux autres; il trouvoit Pline dans un très-mauvais état, & semblable à une terre qui a été long tems inculte, & comme il dit, à un logis pestiferé, ou infesté des Lutins. Volaterran a voulu dire que c'étoit une occupation peu convenable au caractére d'Hermolaüs, à cause que le Pape Innocent VIII. l'avoit nommé au Patriarchat d'Aquilée. Sa pensée, dit M. Bayle, a été condamnée très-justement, tant parce qu'Hermolaüs s'étoit engagé dans ce travail avant que d'être homme l'Eglise, que parce qu'il feroit à souhaiter que plusieurs Prélats fissent de semblables fautes. Vossius ajoûte que Pline ne faisoit pas négliger au Patriarche les fonctions Episcopales; & M. Bayle aime mieux dire que les Vénitiens n'ayant pas voulu qu'il acceptât cette dignité, il ne déroboit rien à ses fonctions Patriarchales.

Herm. Barb. Epist. ad Carondelet. inter Ep. Politiani. 45. l. 12.

M. Bayle ubi supra. p. 471.

Dans la Préf. de son Pompon. Mela apud Gesnerum Bibl. f. 317. 70.

Præfat. in Plin. in usum Delphini.

M. Bayle ubi sup. p. 471. 6.

In Epilogo Operis p. 425. Edit. Basil. 1534.

L. 21. p. 777.

Ubi sup. p. 472.

Pour ce qui est de ses autres Livres qu'on a aussi censurez, sa version de Themistius, célébre Paraphraste d'Aristote, n'est point fidele, au jugement de Vossius; & si l'on s'en rapporte à François de Escobar, Hermolaüs, dans sa version de la Rhétorique d'Aristote, a témoigné qu'il n'entendoit pas assez le Grec. Outre cette version, il composa encore cinq Livres de Rhétorique, & ces deux Ouvrages ainsi que plusieurs autres du même Auteur n'ont vû le jour qu'après sa mort, & par les soins de Daniel Barbarus son petit-neveu.

Voss. de Philosoph. p. 8. Apud And. Schott. Bibl. Hisp. p. 333.

On trouve le Grec d'Aristote, & la version d'Hermolaüs imprimez en 1551. avec un ample Commentaire de Martin Borrhaüs: on ne voit point certainement si c'est le Commentateur ou l'Imprimeur qui a voulu mettre ensemble ces deux Ouvrages, il est très-probable que c'est le Commentateur; quoi qu'il en soit, cet assemblage me fait croire qu'on estimoit la version d'Hermolaüs encore soixante ans après sa mort; & cette version en elle-même, jointe à l'estime qu'on en faisoit, me laisse dans un préjugé favorable pour sa Rhétorique en cinq Livres, que je n'ai pas vûë. Ajoûtons, par occasion, que Wolfius bon Juge en cette matiere faisoit cas de l'Ouvrage de Borrhaüs, comme il paroît par une piece de Vers qu'il composa à sa louange,

Hermolaüs Barbarus. ge, & qu'on a imprimée à la tête de son Commentaire. Ce que je ne remarque qu'afin que le jugement avantageux qu'on a porté de Borrhaüs, fasse honneur en même temps à Hermolaüs Barbarus.

ECCLESIASTES,

SIVE

CONCIONATOR EVANGELICUS,

PER

DESIDERIUM ERASMUM Roterodamum.

C'est-à-dire, *le Prédicateur, ou l'Orateur Evangelique par Erasme 1535.*

Erasme. ERasme dit que ce ne fut pas sans peine qu'il se porta à composer son Traité *du Prédicateur*, quoique, sur une promesse peu serieuse qu'il en avoit donnée, on le sollicitât serieusement de toutes parts d'exécuter sa parole. Outre les difficultez de l'Ouvrage, il craignoit l'envie. Les disputes avec les Novateurs étoient en leur force: il y avoit souvent de l'abus dans les instructions qu'on faisoit au peuple: on les couvroit du voile de la Réligion, & c'étoit s'exposer que d'y trouver à redire. Quelque danger qu'il y eut à toucher une corde si délicate; l'Auteur néanmoins travailla à ses recueils, lesquels d'abord l'occupérent fort long-temps; & lorsqu'il voulut enfin faire choix de ce qu'il avoit amassé de meilleur, le ranger, lui donner la forme; alors il fut souvent interrompu dans son travail, soit à cause de l'étenduë & de la varieté de la matiere, soit à cause de ses indispositions ou de ses affaires. Et voilà à quoi il faut attribuer, selon lui, les défauts de liaisons, les redites, le peu d'ordre, ajoûtons les longueurs qu'on rencontre quelquefois dans un Ouvrage qui sembloit ne rien souffrir que d'achevé.

Il s'y agir d'un ministére qui convient par excellence au Fils de Dieu, parcequ'il est la parole du Pere, mais que le Diable usurpe quelquefois, parcequ'il est son ennemi. C'est par cette raison, entr'autres, que la Prédication est la source, ou du salut, ou de la perte des hommes. Celui qui s'en acquitte dignement, conduit les Fidéles à leur terme; celui qui en abuse, les jette dans le précipice: & sans en abuser jusqu'à ce point, on peut en diminuer beaucoup le fruit, ou faute de bien savoir ce qu'il faut prêcher, ou faute de le bien dire. Au fond, quel Art, quelle prudence ne faut-il point à un homme qui parle du respect dû aux Magistrats, de l'observance des Loix, de l'amour de la paix, de l'aversion qu'on doit avoir pour la guerre, de la fuite des plaisirs, de l'union dans les familles, de l'obéïssance des enfans, de la sainteté du mariage, de l'amitié mutuelle, des devoirs des parens, de la bonne foi dans le commerce, de la fidelité des serviteurs ou des ouvriers, de l'humanité des maîtres, en un mot de la charité qui comprend tous les devoirs de la vie? Erasme.

Telle est la fin du Prédicateur, & par consequent, tel est, en quelque façon, l'objet de celui qui lui donne des regles. Erasme a divisé les siennes en quatre Livres. * Le premier montre l'excellence & la difficulté du ministére, la pureté & le courage necessaire au Prédicateur, le fruit qu'il peut faire, la récompense qu'il en retire. Au milieu de ces leçons, on en trouve pour tous les Ecclésiastiques, & même pour tous les fidéles; * on y en trouve pour les Evêques qui étoient originairement les seuls ministres de la parole; on y en trouve pour les Rois * & pour tous les Princes. Veulent-ils connoître leurs devoirs? l'Auteur les montre clairement exprimez dans l'Ecriture. Veulent-ils les remplir? ils n'ont qu'à faire ce qu'il dit. La lettre & la figure des livres saints, les faits & les maximes n'y tendent qu'à les instruire. Tout n'y respire que l'union, la charité, la gloire de Dieu, le salut des ames, la Science des Ecritures. Et si ce sont des choses qu'on a rebattuës cent fois, il faut, dit-il, les rebattre encore, puisqu'on les néglige, ou qu'on les oublie.

* Epist. Nuncupat. p. 2. d'une Edit. d'Anvers in octa. de 1535.

* P. 76.

* Pag. 82.

On devine donc aisément ce qu'il demande au Prédicateur. En effet, comme c'est un principe certain que la parole a deux sources, l'esprit & le cœur;

ge

Erasme. A p. 7. ad 21. afin qu'elles concourent à la prédication, d'un côté l'Orateur a besoin de Science, de lumieres, de jugement, de prudence, de discernement: d'autre côté il a besoin d'une grande droiture, d'un grand courage, d'un grand zele; sans parler, & de l'autorité que tout cela lui procure, laquelle doit être jointe à une grande modestie; & de l'amour de son état, ce qui suppose un extrême éloignement des affaires du monde. Par ces principes il exclut du ministére les enfans, c'est-à-dire ceux qui sont trop jeunes, les esprits volages; ceux qui se répandent dans le monde, les ignorans, les gens qui croyent qu'il n'y a rien de si aisé que d'expliquer au peuple la Loi de Dieu ou les mystéres, ou qui s'imaginent qu'il ne faut, pour remplir cet emploi, qu'un peu de hardiesse, pour ne pas dire d'imprudence; enfin & à plus forte raison, ceux dont la vie n'est point édifiante; puisque la parole du cœur est la premiere vertu du ministére, sans laquelle il n'a ni le zéle, ni la fermeté necessaire, ni la vraye science du salut.

Keckerman. On sent la beauté de cette doctrine, & néanmoins un habile Auteur Allemand l'a omise dans sa Rhétorique sacrée. Sa raison est, que c'est-là un point de Morale, & non pas une partie de l'Art Oratoire. Ne doutons pas que ce ne soit par le même endroit que le Pere Gody trouvoit trop longs tous les Traitez qu'il avoit vûs touchant l'éloquence de la chaire. A retrancher cette partie de l'Ouvrage dont nous parlons, on l'abregeroit de plus du quart. On le pourroit d'autant plus, qu'on n'écrit point pour des enfans, quand on écrit pour les Orateurs Evangeliques. Il faut leur supposer déja de l'âge, de la vertu, de l'étude. Et quand même on voudroit élever un Prédicateur à le prendre dès sa premiere jeunesse, ce seroit encore assez de lui recommander en un mot l'amour de l'Ecriture Sainte, pour puiser tout ensemble dans cette source & la Foi, & la Morale de l'Evangile.

Erasme. C'est pour faciliter cette étude, que l'Auteur dans son quatriéme Livre, propose fort au long au Prédicateur une méthode qu'on peut suivre. Elle consiste à ranger tout ce qu'on lit sous certains chefs, afin de le retrouver plus aisément au besoin. Si nous supposons un esprit tout neuf, ce grand détail est assez bon pour l'instruire; autrement il ne fait qu'allonger les préceptes. On peut dire même qu'il n'appartient point à l'Art & que l'Auteur auroit pû le retrancher, comme ont fait tant d'autres Maîtres qui ont parlé de l'éloquence de la chaire. Il y a lieu néanmoins d'excuser Erasme sur ce qu'il voyoit alors beaucoup de gens ignorans & présomptueux, à qui ce détail donnoit à connoître combien ils étoient éloignez de ce degré de science & de perfection, où ils doivent être; Outre qu'il faut toûjours se souvenir qu'il ne nous presente pas son Ouvrage comme achevé, mais comme un amas des materiaux qui devoient servir à le faire.

Une raison encore a porté peut-être cet Auteur à traiter d'une maniere si diffuse, ce qu'il traite dans son premier & dans son quatriéme Livre. C'est que, L. 1. p. 134. selon lui, quand un homme a reçû de Dieu les avantages & les qualitez dont il parle dans le premier, il n'a plus grand besoin de longs Discours sur les régles de l'Art. Cette situation d'esprit & de cœur lui fournit sans qu'il y pense, non seulement les pensées & l'expression; mais encore tous les tons de voix aussi bien que tous les gestes: & cela, par ce grand principe: Que *l'interieur de l'homme se produit, & se manifeste dans son exterieur.*

Qu'on ne s'imagine pas néanmoins que l'Art soit inutile, dans le sentiment d'Erasme: Au contraire il veut que l'Orateur sacré ait eu soin dès sa jeunesse, Ib. p. 135. non pas d'en épuiser la connoissance, mais du moins de s'en instruire, aussi bien que de la Logique; parceque l'étude de ces deux Arts, & le soin qu'on prend de s'y exercer, donne une facilité &

1 Id accidit in Rhetorico quod & in picturâ. Qui exercentur ad Artem pingendi, circino explorant membrorum symmetrias. Verum ubi jam præceptis & usu collegerint habitum, melius absque circino pingunt, quod majoris sit artificii efficere, ut membra quædam minora videantur, quàm revera sint, rursùs quædam subsidere aut prominere videantur, quæ nec subsidunt, nec prominent. Hoc enim agit artificis

Erasme. & pour la parole, & pour le raisonnement, que la Grace perfectionne, & ne dédaigne pas de faire servir aux desseins du Saint Esprit. Il se trouve d'heureux génies qui n'ont pas besoin des régles, mais ils sont rares. Ils feroient même plus sûrs dans ce qu'ils font, & le feroient plus aisément ; s'ils avoient étudié les préceptes ; non que l'Orateur y fasse attention dans le temps de la composition; mais il agit par l'habitude qu'il a acquise lorsqu'il y pensoit. Le Discours est un édifice ; quand on commence à le bâtir, il faut des étaies, quoiqu'on les ôte, lorsqu'il est bâti. Ce que j'explique par cette comparaison, Denys d'Halicarnasse l'explique par une autre. Il l'emprunte de ceux qui apprennent à écrire, ou à tracer les lettres : ils ne songent plus aux préceptes du Maître Ecrivain, lorsqu'ils se sont fait une habitude de les suivre. Mais la comparaison d'Erasme n'est ni moins belle ni moins propre. *Un jeune homme, dit-il, qui commence à peindre, prend les proportions au compas; a-t-il travaillé quelque temps? il ne les prend plus qu'à la vûë. Il y a plus. Car ce qu'il veut quelquefois donner pour grand, il le fait paroître tel quoiqu'il le peigne en racourci ; & sur un même plan il montre aux yeux & des enfoncemens & des saillies. Ce sont les mystéres de son Art, qui, sans tromperie, peut ne pas donner les choses telles qu'elles sont, mais telles qu'elles paroissent ; & il est bon de remarquer qu'elles paroissent bien différentes selon la maniere dont on les regarde, d'en haut ou d'en bas, de loin ou de près, de côté, de front, ou par derriere.* C'est, à mon avis, une image toute naïve de l'Eloquence (1).

Ib. p. 136.

Avertissons néanmoins qu'Erasme veut que son Orateur soit tout-à-fait sobre dans l'étude des deux Arts qu'il lui propose, qui sont la Rhétorique pour la beauté du Discours, & la Dialectique pour la justesse du raisonnement. Il pense de même des autres Arts, ou si l'on veut, des autres études, telles, par exemple, que le Droit Canon, dans lequel le nombre des Auteurs & de leurs Livres, la diversité de leurs opinions, la confusion des matieres découragent les plus hardis. Il en est de même, selon lui, des Rhéteurs ; le nombre, tant en Grec qu'en Latin, en est infini ; parceque chacun a voulu être Auteur de quelque chose; & ce qui est encore pis, & cause plus d'embarras, il y en a qui renversent l'ordre ou changent les noms des choses, pour paroître avoir inventé, ce qui a été, selon notre Auteur, la passion dominante de Quintilien (2). Erasme.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici, peut n'être regardé que comme un préambule aux préceptes que l'Auteur veut donner à l'Orateur Evangelique. Si on veut savoir à quoi se reduisent ces préceptes, il lui prescrit premierement l'étude de la Grammaire; en second lieu, celle des Langues qui ont rapport à son ministére, & particulierement de la Langue du Païs. Le Prédicateur, selon lui, doit l'apprendre à fond, & pour cela, il faut qu'il soit élevé parmi des gens qui parlent bien, qu'il assiste aux Discours publics, qu'il entende les Sermons. Ce n'est pas assez. Il y doit faire ses remarques, & les écrire ; voir si l'Exorde étoit bien pris ; si la division étoit convenable & amenée ; si les difficultez y étoient bien éclaircies ; si les passions y étoient bien touchées ; si les passages de l'Ecriture y étoient bien expliquez ; s'il y avoit dans le Discours des pensées curieuses & solides ; ou enfin, s'il y avoit quelque chose à reprendre. Que si un jeune homme n'est point encore en état de faire lui-même ces observations, il faut l'y aider, pourvû néanmoins qu'on ne lui inspire ni la licence de la censure, ni le mépris des personnes, qui, pour manquer en quelque chose, ne laissent pas d'être d'ailleurs très-respectables.

p. 140. & 141.

Ces avis sont utiles : mais, outre l'avantage qu'on peut en tirer en les pratiquant, ils servent en même tems à nous découvrir le point de vûë de l'Auteur, & la juste idée qu'il faut se faire de son Ouvrage.

artificis prudentiâ, ut res exprimat non quales sunt, sed quales apparent intuentibus. apparent autem diversâ specie è propinquo aut è longinquo, ex alto aut ex imo, à latere tergove aut à fronte contemplantibus. *Ib.* pag. 137.

2 Quod insigniter studio fuit Quintiliano, *Ib.* p. 143.

Erasme. vrage. Je crois voir, sans qu'il le dise, qu'il l'a composé sur le modéle de Quintilien, & qu'il a voulu faire pour l'Eloquence de la Chaire, ce que cet ancien Rhéteur avoit exécuté pour celle du Barreau. Il a soin des mœurs, comme lui; il prend comme lui, l'Orateur en quelque façon dès le berceau; il regle, comme lui, & sa conduite & ses études; il est de même fort diffus; il marque, à son exemple, les bons Livres qu'on doit lire avec plus de soin; Peut-être enfin a-t-il eû, aussi bien que lui, cette ambition qu'il y reprend, de paroître Auteur de ses régles. Car il a profité des meilleurs Maîtres; il donne leurs préceptes; il les donne fort au long; & néanmoins il cite peu les Auteurs où il a puisé.

Cependant il faut reconnoître que sur les préceptes communs que nous ont laissé les Payens, il donne des exemples que les Payens ne pouvoient pas lui fournir. Ajoûtons qu'il ne se vante pas de donner des régles nouvelles: il ne dit point que les préceptes des Anciens ne soient que pour le Barreau, ou même qu'ils ne servent guéres; il a laissé cette vanité, & en même temps cette injustice, à des Auteurs de notre siécle.

P. 145. &c. Une preuve qu'il n'est point dans cet égarement, ce sont les Livres qu'il conseille d'étudier. Outre les Peres de l'Eglise, Démosthéne & Ciceron sont ses Heros pour la Diction; Aristote l'est aussi pour la Méthode; Platon pour l'Art de s'insinuer dans les cœurs & pour l'adresse à mettre une verité dans son jour. Il fait le même honneur à Tite-Live tant pour la sagesse & l'éloquence qu'on voit par-tout dans ses Harangues, dans ses conseils ou dans ses avis, que pour les mœurs oratoires dont j'ai parlé si souvent, & qui sont pareillement un des beaux caractéres de Virgile. Il donne le même rang à Tacite pour les sentences, à Senéque pour le sel à rendre le vice ridicule, enfin à Plutarque pour la Morale, qui est si belle dans cet Auteur que Saint Basile, selon lui, & S. Chrysostome en ont tiré de grands avantages.

Quelque avancez que nous soyions dans notre Auteur, nous n'avons proprement rien vû encore de Rhétorique. Nous y avons appris à vivre, à étudier, à parler, & il s'agit de l'Art de persuader les veritez Evangeliques. C'est sur quoi il avoue que Saint Augustin a écrit; mais il prétend deux choses: l'une, que ce Pere de l'Eglise n'a pas tout dit; & l'autre, que quand même il auroit tout dit, les changemens de temps lui laissent encore la liberté de traiter la même matiere, quoiqu'il ne soit pas en état de le faire d'une maniere si polie. Erasme. P. 149.

Il ne se soucie point que l'on convienne qu'il y a un Art de prêcher, pourvu qu'on avouë qu'on peut en donner des régles. Il paroit même incliner à croire que ces régles ne font point un Art: mais sa raison est peu solide. *Comment*, dit-il, *concevoir un Art qui soit nuisible si on ne le cache*? Il faut répondre que l'Orateur n'a pas toûjours besoin de cacher l'Art; Saint Augustin & Démosthéne en certains lieux de leurs Discours, ont fait profession de vouloir être éloquens: & d'ailleurs, dans la Peinture même & dans la Sculpture, la perfection de l'Art est de se cacher si bien, qu'on puisse s'y tromper, & le prendre pour la Nature. Quoi qu'il en soit, *la méthode* de prêcher, si l'on ne veut point dire l'*Art*, n'est autre chose que la Rhétorique même qu'on applique d'une maniere convenable aux veritez de la Religion. Aussi est-ce tout ce que fait notre Auteur, à l'exemple de Saint Augustin. P. 149.

Ce qu'il a de propre sur ce sujet, c'est de marquer les défauts que la simplicité du Prédicateur, & l'ignorance où il est de la matiere qu'il doit traiter, ou de la maniere de s'y prendre, introduit quelque-fois dans les Sermons. Tels sont ceux qui provenoient de l'attachement qu'on avoit pour la Scholastique; Tels sont les contes comiques, & quelquefois scandaleux, que certains Prédicateurs ont mêlé dans leurs Discours, tantôt pour divertir l'Auditeur, & tantôt pour réveiller son attention. Les moins blâmables ressembloient à celui que fit Démosthéne de deux païsans qui prirent querelle pour savoir lequel des deux avoit droit de se tenir à l'ombre d'un âne que l'un avoit loué à l'autre, parceque, disoit-il, il n'avoit pas loué l'ombre. C'est ainsi, dit Erasme, qu'un Prédicateur qu'il avoit entendu, raconta comment une P. 254. 255.

Erasme. une femme se lava le visage avec de l'eau de fumier, précisément sur la défense que lui en avoit fait son mari pour éprouver sa curiosité. Ces moyens de plaire ne conviennent point en présence des Autels. Les railleries n'y conviennent pas non plus: si néanmoins on comprenoit l'Ironie sous ce terme, il faudroit l'excepter, puisqu'on en trouve d'excellens exemples dans l'Ecriture & dans les Peres.

P. 157. Erasme ne croit point que les préceptes communs touchant l'Exorde, la Narration, la Division, la Preuve, & la Réfutation, servent de grand-chose à l'Orateur Evangélique. Ils lui apportent néanmoins quelques lumieres, à ce qu'il dit. Cela se contredit un peu; encore plus ce qu'il dit devant & après de l'utilité des préceptes. Il ne faut pourtant pas le presser sur cet article, puisque son Ouvrage n'est point achevé. Ce qui l'a trompé sur l'Exorde, c'est que les matieres de la Religion sont fort intéressantes; il conclut de là que les Exordes y sont inutiles; La conclusion n'est bonne qu'en certains cas; En d'autres il faut se contenter de dire que les Exordes doivent être courts.

Ibid. La coûtume de commencer par un texte étoit récente du temps d'Erasme, & néanmoins, comme il le remarque, il y en a des exemples dans S. Basile, dans S. Leon, dans S. Chrysostome, & dans Origéne. Il est à propos que le texte soit un précis du Sermon, & qu'il soit tiré de l'Evangile ou de l'Epître qu'on veut expliquer. Cependant cela n'est pas nécessaire; il suffit qu'il vienne au sujet. On peut même, à ce qu'il dit, se passer de texte à l'exemple des Anciens, & entr'autres, à l'exemple de S. Pierre dans le Discours qu'il fait aux Juifs le jour de la Pentecôte. La grande régle est d'édifier, & par conséquent, de ne point omettre le texte dans les occasions où cette omission pourroit faire peine. Elle ne m'en feroit point en certains cas; mais le Sermon de S. Pierre, selon moi, ne peut servir d'exemple que pour un Discours fait sur le champ.

P. 156.

Erasme. Les Histoires & les Paraboles, selon notre Auteur, conviennent fort aux Exordes; si l'on en cherche la raison, on verra qu'elles gagnent l'attention: Et cela revient à la régle générale, qu'il a pourtant dit n'être pas d'un grand usage. *Dans ces Histoires & dans ces Paraboles il faut observer*, dit-il, *les régles de la Narration, & sur-tout, l'expression des mœurs.* Ne donne-t-il pas lieu de conclure, qu'il en faut toûjours revenir aux préceptes ordinaires? Il n'y a sorte d'Exordes dont Erasme ne donne des exemples, même de ceux qui paroissent faits sans préparation. Sur cet article il paroît puiser ses préceptes dans les sources d'Hermogéne; & s'il ne le dit pas, c'est, ou qu'il n'a pas crû necessaire d'en avertir, ou qu'il n'a pû donner à l'Ouvrage la forme qu'il vouloit lui donner. P. 162. ad calc. & 163.

L'usage de la Salutation Angelique après l'Exorde ne s'est point encore introduit en Italie; Erasme dit qu'il étoit nouveau parmi nous dans le temps qu'il écrivoit; & il ne sait qui en est l'Auteur. Mais comme cette Salutation est une louange, aussi bien que les paroles des Anges dans le Cantique *Gloria in excelsis*, il auroit mieux aimé qu'on eût introduit l'usage d'une priere, qu'on auroit ordinairement adressé à Dieu, d'autres fois aux Saints, ou à la Sainte Vierge, selon le sujet. On peut croire que c'est dans cet esprit que le jour du grand Vendredi on invoque la Sainte Croix. Quoi qu'il en soit, la maniere dont Erasme (1) s'exprime sur le point dont il s'agit, donne à penser que d'abord, lorsque cette coûtume s'introduisit, le Prédicateur ne récitoit précisément que les paroles de l'Ange avec celles de Sainte Elizabeth; Et comme l'usage présent y joint la priére qui les accompagne, je juge que d'autres personnes qu'Erasme firent la même réfléxion que lui; & en conséquence, apporterent, par cette addition, un temperament qu'Erasme même auroit approuvé, puisqu'il reconnoît que les prieres Chrétiennes sont ordinairement accompagnées de louanges. *Par exemple*, Deus cujus proprium est misereri, & c. qui vivis & regnas &c.

Il n'est point inutile de savoir que la Division

1 Admonito populo ut invocent beatam Virginem nihil petunt ab eâ, sed tantùm salutant verbis Angeli & Elizabeth. *Eras.* l. 2. p. 175.

Erasme. Division dans les Discours a ses inconveniens & ses usages, aussi bien que ses difficultez, puisque, de toutes celles que Ciceron a employées, il n'y en a qu'une (1) que tout le monde louë; au lieu que toutes les autres sont, ou vicieuses, ou du moins douteuses. L'Art des propositions est aussi très-difficile, selon Quintilien, aussi bien que selon Erasme. Pour réüssir à les trouver, il faut beaucoup faire attention sur les circonstances du sujet qu'on veut traiter, & particulierement considerer ce qu'on pourroit nous objecter dans le dessein que nous avons; par exemple, ce qu'on pourroit nous opposer contre la pratique du jeûne, ou contre l'amour de la virginité que nous voulons recommander. On reconnoît sur cet article, qu'Erasme n'ignoroit point les préceptes d'Hermogéne: On le voit

P. 211 215. 216. 217. encore, par l'estime qu'il fait des *propositions subsidiaires*, que l'Orateur avance par surabondance, comme lorsqu'un Prédicateur dit, *Quand même vous ne seriez pas Chrétiens, &c.* ou, Quand *même vous seriez tous Payens, &c.* Ainsi que Ciceron a dit, *Mais quand même Milon l'auroit tué de gayeté de cœur*, &c. Ces propositions subsidiaires, quand elles sont mises en un beau jour, rendent l'Auditeur plus traitable sur la proposition principale, dont il faut toûjours faire son fort, surtout dans le Plaidoyé.

Pour donner le moyen d'établir les propositions, il parcourt les lieux propres du genre déliberatif & du Panegyrique ausquels il rapporte tous les Sermons;

P. 183. 159. 209. c'est par cette consideration qu'il entre dans le détail de toutes les especes de discours que Denys d'Halicarnasse a comprises sous ces deux genres, & c'est dans cette source qu'Erasme a puisé sa doctrine. Il n'exclut pourtant pas le judiciaire, lorsqu'il s'agit de répondre aux Hérétiques, aux Schismatiques, & aux

P. 322. Juifs. Il parcourt aussi les lieux communs aux trois genres; mais il y est trop diffus, & lui-même l'a senti. On peut croire néanmoins que comme il fournit par tout des exemples tirez de l'Ecriture & des Peres, son travail peut être d'usage. J'en dis autant des exemples qu'il donne sur les Passions, dont il montre la necessité dans les Sermons, parceque l'unique fin de l'Eloquence Evangelique n'est presque que de toucher le cœur. Je ne puis pas cependant ne pas remarquer qu'il s'y étend trop, & qu'encore qu'il fasse profession d'être court, il fait de grandes digressions, des contes, des histoires tantôt touchant Robert de Lice, & tantôt touchant Jerôme Savanarola. Il n'est pas moins diffus sur les figures; mais ce qui est à sa louange, il en marque & l'usage & le lieu; A quoi j'ajoûte qu'en le lisant avec attention, il paroît ou se défier du Lecteur, ou vouloir tout dire, ou ne point s'appercevoir de ses longueurs, ou enfin, sentir que sa méthode est fort amusante. Erasme.

Ou Savonarolle, Dominicain, fameux Predicateur, brûlé vif à Florence en 1490. au mois d'Avril. Voy. Mezer. Abreg. T 4. p. 197.

Sur quoi il est fort succinct, c'est sur l'arrangement des mots & des choses; il parle de la memoire, comme j'en ai parlé si souvent. A l'égard de la Prononciation, ce qu'il en dit, ne sont presque que les préceptes de Quintilien, qu'il applique au Prédicateur. Il en est de même de l'Amplification, de l'agrément du discours, & de sa vehemence.

Je laisse tout ce qu'il dit sur les divers sens de l'Ecriture; sur l'obligation de reconnoître le sens figuré, & néanmoins P. 418. &c. de s'attacher au sens litteral. Son dessein est de marquer la prudence necessaire au Prédicateur pour ne point s'égarer. Cela l'oblige d'un côté à s'étendre fort sur les Allegories; & de l'autre à rapporter les régles que donnoit sur cette P. 412. matiere un Donatiste, nommé Ticonius, que S. Augustin estimoit beaucoup pour son grand esprit, quoiqu'il abhorrât ses erreurs. Et pour montrer encore mieux la sagesse ou le ménagement qu'il faut garder dans la Prédication, il montre celui que Démosthéne gardoit dans ses harangues, & il le met en parallele, tant Philipp. 1. avec celui que garda S. Pierre dans le discours qu'il fit aux Juifs le jour de la Pentecôte, qu'avec celui que S. Paul garda, en parlant dans l'Aréopage. Ce P. 490. 492. 497.

sont

1 Illa partitio citra exceptionem laudata pro Murena; *Intelligo, Judices, tres totius accusationis partes fuisse, & earum unam in reprehensione vitæ, alteram in contentione dignitatis, tertiam in criminibus ambitûs esse versatam:* Nihil lucidius; nihil superfluum; universam complectitur causam; ab adversariis autem subminis-

Erasme. font trois excellentes analyses, que néanmoins leur longueur m'empêche de rapporter.

L. 7. 28. n. 2. M. Morhof nomme Erasme le premier parmi ceux qui ont écrit de la Prédication. Il auroit dû nommer d'abord S. Augustin, & lui donner la louange qu'il donne à Erasme & à Schraderus, d'avoir montré que les préceptes d'Aristote, c'est-à-dire, les régles que les Payens nous ont laissées, suffisent à tous les Orateurs sacrez ou profanes, puisqu'ils ne doivent différer entr'eux que par les differens sujets qu'ils ont à traiter. M. Morhof ajoûte, qu'on trouve en effet l'idée & la pratique de ces préceptes dans les Ouvrages des Peres; Que la barbarie avoit introduit une autre sorte de Sermons; mais que la connoissance des belles lettres les a bannis; Qu'inutilement voudroit-on exclure l'éloquence de la chaire, puisqu'on la trouve dans saint Paul & dans tous les Livres Saints; Que l'éloquence est un art divin, quoique ce soient les Payens qui en ont donné les régles: Que beaucoup d'Auteurs en ont voulu prescrire d'autres, mais qu'ils n'y ont pas réussi; Qu'ils se sont tous égarez dans des idées de methodes vaines & semblables à celles de Raymond Lulle; Enfin qu'ils se sont autant écartez les uns des autres, qu'ils s'écartoient des routes ordinaires, ausquelles l'experience a toûjours fait reconnoître qu'il falloit enfin revenir.

Au témoignage de M. Morhof, je joins celui de Keckerman qui, dans sa Rhétorique Ecclésiastique, dit qu'Erasme, dans son Traité du Prédicateur, a ou mieux écrit que les autres sur cette matiere, ou contribué à leurs succès, outre que c'est lui qui leur a fait naître l'envie de la traiter (2).

STURMIUS,

Né en 1507, mort âgé de plus de quatre-vingts ans, Auteur de plusieurs Ouvrages sur la Rhétorique.

IL ne faut pas confondre Jacques Sturmius, de l'une des plus nobles familles de Strasbourg, avec Jean Sturmius, dont j'ai à parler dans cet article, plus jeune que l'autre d'environ 18. ans, & fils d'un homme de médiocre condition. Il naquit à Strasbourg l'an 1507. Il y étudia d'abord; ensuite à Liége, & en dernier lieu à Louvain, où il enseigna deux ans, après quoi il vint enseigner à Paris: mais y étant en danger à cause des nouvelles opinions qu'il avoit goûtées, il se retira dans son païs, où les Magistrats l'appelloient pour le mettre à la tête de leur Collége. Il le rendit célébre, en fut fait Recteur pour toute sa vie, & lui obtint de l'Empereur Maximilien II. le titre d'Académie. Il entendoit fort bien les humanitez; écrivoit en Latin fort purement, & enseignoit avec beaucoup de methode. Il fut chargé de plusieurs Députations en Allemagne; il s'acquitta de ces emplois avec beaucoup d'honneur & de vigilance. Il vécut environ 81. ans. [Sturmius. M. Bayl. dans son Dict. art. de Sturm.]

Parmi les Ouvrages qu'on lui donne, il y en a qui lui font honneur. Tel est son Traité de l'Elocution (3), qui est divisé en quatre Livres, si l'on en croit le titre; mais qui n'en a que trois, qui comprennent tout ce que l'Auteur promet dans la distribution de sa matiere.

Cet Ouvrage n'est proprement qu'un Commentaire sur les idées d'Hermogéne, très-ample, très-étendu, & très-méthodique. Aussi dans le consentement que l'Auteur donne à un de ses amis de faire imprimer son Ouvrage, ne manque-t-il pas de dire lui-même, qu'il a mieux distribué sa matiere, & qu'il l'a expliquée par un plus grand nombre d'exemples, qu'on ne l'avoit encore fait. Il est vrai pour [P. 11. & 12. item p. 434. & 435. — Le 20. Octobre 1575. l'Ep. Dedic. est de 1576.]

ministratur. *Eras.* à p. 177. ad 183.
2 Erasmus omnium in hoc genere studia vel superavit vel excitavit & adjuvit. *Keck. in Praef. Rhet. Eccl.*
3 De universa ratione Elocutionis, libri quatuor.

Sturmius.

pour les exemples, qu'il ne les épargne point ; à l'égard de la distribution de son sujet, il ne suit pas le plan de son Auteur, il s'en fait un particulier, où il rappelle aux mêmes idées générales les principes d'Aristote, d'Hermogéne, & de Ciceron, qu'il préfere à tous les Maîtres de Rhétorique.

Je ne rapporte rien de ses préceptes ; ce sont ceux de ces grands Maîtres : j'observe seulement qu'on reconnoit dans cet Ouvrage, tout ce qu'on a dit de l'habileté, du soin, de l'éxactitude de Sturmius. On y voit son goût, son discernement, son érudition prodigieuse, sans qu'on puisse l'accuser de trop charger ses Lecteurs, parce qu'il se contente d'indiquer les exemples, d'une maniere fort succinte, & qu'il n'a point la passion de les rapporter tout au long.

Le premier Livre traite *des pensées & de leurs ornemens* ; le second explique *les differences des mots, & des figures de diction* ; le troisiéme parle *des Periodes & de leurs membres*. Mais comme on a dit qu'Aristote avoit réduit la Rhétorique *à l'Invention*, on pourroit dire de même que Sturmius rappelle tout à *l'Elocution*, puisque dans le Traité qu'il en a fait, il parle des *preuves*, de *l'amplification*, & d'autres choses qui n'appartiennent point à l'expression.

Mon sentiment est, que c'est un Livre à lire & à étudier, si l'on veut avoir une parfaite intelligence d'Hermogéne, & se délivrer de la confusion que peut mettre dans nos idées, la différence que nous trouvons dans les Traitez des plus grands Maîtres.

Gaspard Laurent à qui nous devons une Traduction Latine, & un bon Commentaire sur Hermogéne, reconnoit qu'on a obligation à Sturmius, d'avoir le premier enseigné à ses Disciples la Rhétorique de cet ancien Rhéteur, comme on est redevable à François Porte, d'avoir le premier corrigé le Texte avec beaucoup de choix. Il ajoûte qu'il ne se seroit pas avisé de rien faire sur cet Auteur Grec, si Sturmius avoit lui-même donné au Public ce qu'il en avoit dit dans ses leçons : mais que nous n'en avons que ce qu'en a pu recueillir son Disciple Jean Cocin, ainsi qu'on le voit par sa Préface ; ce qui l'a autorisé à travailler tout de nouveau sur ce sujet, sans qu'à cet égard on puisse aucunement le blâmer, puisqu'il rend justice à ceux qui lui ont applani le chemin.

Epist. Nuncup. p. 1. & 2.

Quelque bon que soit l'Ouvrage de Gaspard Laurent, il me paroit que celui de Sturmius va de pair avec le sien, & qu'il se fait lire avec plaisir ; en sorte que celui qui l'a fait imprimer, a été plus heureux dans cette édition, que dans celle qu'il a faite encore de ce que Sturmius avoit dicté sur la Rhétorique d'Aristote. Je ne trouve rien de fort loüable dans cette derniere, que le papier & le caractére.

C'est ainsi que le *Traité touchant la maniere de rétablir l'Eloquence*, ne contribue point non plus à la gloire de nôtre Auteur. Il y use souvent de redites inutiles, & il paroit même quelquefois se contredire. Il y remarque que Crassus dans Ciceron demande bien des choses à un homme qui aspire à la gloire d'Orateur, le génie, l'éducation, les regles, la science, les belles lettres, la connoissance de la langue, la lecture, l'usage, la memoire, l'assiduité au travail : il donne sur cela ses pensées ; mais je crois pouvoir dire que Junius a mieux traité que lui toutes ces differentes parties.

Voyez le premier Vol. de cet Ouv. article d'Aristote, à la fin.

Son Commentaire sur les Partitions Oratoires de Ciceron est un bon Livre. C'est sans doute cet Ouvrage, avec le Traité de l'Elocution, qui lui ont attiré les loüanges que Schot lui a données. Ce Critique le met au nombre de ceux qui ont suivi dans leurs préceptes la méthode d'Hermogéne. Il ajoûte que les Auteurs de ce genre sont rares, & néanmoins que l'Allemagne en compte deux, *Sturmius* & *Erythrée*.

Sturmius a fait aussi une Traduction des quatre Livres d'Hermogéne, qui ont pour titre *De l'Invention*, avec un Commentaire pour les rendre plus intelligibles.

1 Tunc Sturmius in Cicerone Oratore & in Hermogene Rhetore infinitam & anxiam operam consumpsit. *Bac. de Augm. Scien.* l. 1. p. 41.

2 De Electione & Collocatione verborum.

Sturmius. bles. La Traduction me paroît bonne aussi bien que le Commentaire, excepté qu'il est de beaucoup trop long. Car pour faire entendre Hermogéne, non seulement il en explique les mots & les pensées, mais il supplée ce qu'il croit que l'Auteur a omis, & il y joint des exemples de Démosthéne & de Ciceron, dont il fait des Analyses fort longues. Ce n'est pas tout, dans cette explication il veut traiter toutes les régles de l'Art. C'est donc sur cela, selon moi, que doit tomber la censure que le Chancelier Bacon a faite de Sturmius, quand il dit (1) que *cet Auteur a mis un soin excessif & même infini à expliquer, & les regles d'Hermogéne, & les Harangues de Ciceron.* Elle ne peut convenir à ce qu'il a fait sur les idées, Ouvrage également utile & agréable.

N'oublions pas un grand éloge que Gaspard Laurent donne encore à Sturmius. * Car ayant établi la difference du Maître de Rhétorique & de l'Orateur; il ajoûte que personne parmi les Grecs n'a été en même temps l'un & l'autre; que Ciceron l'a été parmi les Latins: mais qu'on peut dire que Sturmius l'a été parmi les Allemans. Il est vrai selon Gaspard Laurent, qu'on ne donne la qualité d'Orateur, qu'à ceux qui, outre le talent qu'ils ont de parler, sont de plus en place pour l'exercer. Mais cet avantage ne manqua point à Sturmius; puisqu'il fut plusieurs fois député vers differentes Puissances, auprès desquelles il put, avec caractere, faire usage de son éloquence.

* Ubi suprà p. 7. & 8.

JACQUES LOUIS STREBE'E DE RHEIMS,

Contemporain d'Erasme, & Précepteur des Neveux du Cardinal le Veneur, qui étoit Evêque de Lisieux.

Strebée. Si les personnes passionnées pour l'Eloquence, veulent s'instruire des régles de l'Art dans les Ouvrages de Ciceron, on peut dire qu'ils ont beaucoup d'obligation à Strébée. Il seroit difficile, ce me semble, de faire rien de meilleur que ses Commentaires, soit sur les trois Dialogues, soit sur le Livre de l'Orateur. Ce n'est pourtant pas dequoi il s'agit ici. Ils doivent avoir place parmi les Commentateurs; mais il est question d'un Ouvrage qu'il a lui-même composé touchant l'Elocution, & dans lequel il traite particulierement *du choix & de l'arrangement des mots* (2).

L'Auteur nous apprend qu'il fit cet Ouvrage à ses heures perduës, & cependant rien ne peut être ni plus poli ni mieux entendu. Ce qui le porta à écrire, fut le désir de chasser la barbarie qui s'étoit introduite parmi ceux qui parloient Latin. Il n'y en avoit pas un entre mille, qui parlât cette langue avec la pureté, la clarté, & l'harmonie qui lui sont propres. Les plus savans mêmes n'avoient nulle idée de toutes ces choses. Il avouë néanmoins que la connoissance des beaux Arts sembloit renaître, & comme il vouloit y contribuer, il entreprit d'enseigner aux jeunes gens comment se forme le style, quels Auteurs sont à imiter; comment il faut choisir ses termes; de quelle maniere il faut les ranger, en un mot, comment il faut s'exprimer.

1 Epist. Dec. p. 1.

Il s'étend sur les différences des termes, matiere fort ample, au jugement de Ciceron, (3) qui s'est pourtant contenté de la désigner, sans la traiter, non plus que Quintilien, ni aucun de ceux qui sont venus ensuite; il mêle par tout des exemples avec les préceptes; il développe la nature & le rapport des syllabes; il fait sentir ce qui produit l'harmonie dans le Discours, aussi bien que ce qui fait les différens styles; & il croit pouvoir se flatter, sinon de dire quelque chose de plus solide que les autres, du moins de s'expliquer mieux, & de traiter sa matiere plus à fond.

Il fait voir pourquoi de tant de personnes qui se mêlent d'écrire, il y en a si peu qui s'entendent au choix des mots & à leur juste arrangement. Ils n'ont point d'habiles Maîtres, ils puisent dans de

3 Est enim locus latè patens de natura usuque verborum. *Cic.*

Strébée. de mauvaises sources, dans des Recueils de formules, d'elegances, de mots & de phrases (1). Ils ne vont point aux Originaux; ils ne composent pas avec soin, & faute d'intelligence, ils tombent dans une mauvaise affectation de transposer les mots, en des occasions mêmes où l'ordre naturel vaudroit beaucoup mieux.

Strébée croit encore qu'il faut commencer la Rhétorique par les préceptes de l'Elocution, parceque c'est aux Maitres à fournir la matiere, & la maniere de la traiter, aussi-bien que la disposition & l'ordre. Outre que l'ordre est plutôt un effet de l'esprit & de la prudence, que des regles. L'invention de même est une chose de sens commun; & elle vient avec la prudence & avec le jugement, à force d'entendre parler, de lire, de conférer, de s'entretenir & de composer. *Id. p. 22.

Après ces préambules, l'Auteur s'attache à donner, par des préceptes, & par des exemples, une juste idée de toutes les différences des termes, selon qu'ils sont honnêtes ou contraires à l'honnêteté, bas ou sublimes, propres ou figurez; enfin selon qu'ils sont graves, sonores, barbares, rustiques, insultez; ou qu'ils ont de la douceur & autres semblables caractéres. Tout cela est expliqué dans le premier Livre de Strébée, d'un style qui fait plaisir, & qui n'est ni trop long, ni trop concis; mais pur, clair, noble, vif, élegant, & majestueux en même temps; & d'une maniere qui ne laisse rien à desirer.

Je dis la même chose de la seconde Partie de son Ouvrage, où il traite de l'arrangement des mots. Il fait observer quelles sont les lettres, voyelles, ou consones, qui ont entr'elles du rapport, qui se concilient aisément, ou qui se heurtent & s'entrechoquent, ce qui rend la prononciation plus douce ou plus rude. Il joint l'explication de tout ce qui rend le Discours harmonieux, & il suit par tout les principes de Ciceron & de Quintilien, quoiqu'il traite son sujet avec plus de soin & avec plus d'exactitude. Il prouve qu'il y a des nombres dans la Prose, & qui sont plus difficiles que ceux qui entrent dans les vers. Il remarque que Thrasymaque les observa le premier, & qu'Isocrate les polit. Fol. 91. verso. Strébée.

Il parle en habile homme & de la Periode & des Styles; il réduit ceux-ci à trois, quelque différence qu'il y ait dans les Lettres missives, les Panegyriques, les Eloges, les Déliberations, les Harangues, les Plaidoyez, les Annales, les Histoires, les Apologues, Fables, Apophthegmes, Commentaires, Remarques, Interprétations, Préceptes d'art, Comédies, Tragédies, Mimes, Satires, Bucoliques, Georgiques, Epigrammes, Odes, Vers Heroïques. Cette différence, selon lui, ne multiplie point les styles, comme la différence qui distingue les hommes, ne fait pas que les hommes soient de différente espece. L'Auteur parle ensuite des styles vicieux, & il en dit tout ce qui s'en peut dire.

Ce qu'il y a de particulier, il ne goûtoit point la Poësie Françoise, à cause qu'elle est toujours sujette à la rime. Il reconnoît néanmoins que ce qui lui déplait dans nos vers, fait quelquefois une beauté dans la Prose Latine, & il le goûte dans cette Langue, à cause qu'on l'y employe rarement. Au reste sa maniere d'écrire & de s'énoncer est par-tout noble, harmonieuse & proportionnée à sa matiere. Ses préceptes sont solides, les exemples courts, faciles, choisis avec jugement. En un mot, son Livre est un Ouvrage utile à quiconque veut écrire en Latin, ou parler cette Langue, comme les meilleurs Auteurs l'ont parlée. Fol. 86.

Strébée a fait aussi un Abregé de Quintilien, que je n'ai pas vû. Le P. Masene marque beaucoup d'estime pour les Ouvrages de cet Auteur. Mas. Palæst. Styli Rom.

PIERRE

1 De formulis, de officinis, de epithetis &c, nihil Cicero, nihil Quintil. &c. *Streb.* p. 9.

PIERRE JEAN NUGNEZ,

En Latin

NUNNESIUS,

De Valence en Espagne, Professeur de Rhétorique à Barcelone.

Nugnez. LE Censeur de Livres qui a donné son approbation à Nugnez, lui donne * en même temps des éloges magnifiques. C'est, selon lui, un homme rempli de toutes sortes de Sciences, qui entend parfaitement bien le Grec & le Latin, & qui s'est acquis une haute réputation à professer la Rhétorique. Il dit encore que le fond de son Livre est solide, & que les maximes y sont aussi importantes, que les expressions en sont belles & élegantes.

* Nunnes. in Cens. approb.

Il paroît que cet Auteur a été en grande estime parmi les gens de sa Nation. André Schot, * comme nous l'avons vû sur Hermogéne, en fait beaucoup de cas, & on ne doit point croire que les louanges qu'il lui donne, soient un effet seulement de leur amitié. Car ce qui prouve que les Espagnols estimoient fort Nugnez, c'est qu'il fut appellé à Barcelone, pour y enseigner l'Eloquence & la Langue Grecque, & qu'on l'y engagea par une grosse pension.

* Proleg. in Phot.

Morhof. T. 2. l. 6. p. 252. M. Morhof, de qui je tiens le fait que je viens de rapporter, & qui le tenoit de Miréus, n'avoit point vû la Rhétorique de Nugnez. C'est un Ouvrage divisé en cinq Livres. La Préface roule sur les Disciples de trois Maîtres célébres, Isocrate, Aristote, & Hermagore. Dans le corps de l'Ouvrage l'Auteur suit particuliérement la méthode d'Hermogéne. L'estime qu'il faisoit de ce jeune Rhéteur, lui fit chercher l'occasion de le mettre entre les mains de tout le monde, par une Traduction Latine, qui tût du caractére, non pas des versions ordinaires, mais de celle que Ciceron a faite des Livres des Offices de Panétius. C'est ce qu'il a éxécuté en substituant des exemples Latins, tirez des bons Auteurs de cette Langue, aux exemples Grecs de l'Original; dans lequel il a d'ailleurs, changé, ajoûté, ou retranché bien des choses, sans néanmoins en troubler l'ordre, qui lui paroit très-propre, soit pour apprendre les préceptes, soit pour en faire un Traité. Il s'est servi, en tout cela, des lumieres qu'il pouvoit encore tirer des plus grands Maîtres, sur-tout de ceux qu'Hermogéne a suivis, ou des Auteurs qui ont expliqué les préceptes par des Commentaires. C'est le fondement des éloges qu'André Schot a donnez à Nugnez, comme étant du petit nombre de ceux qui parmi les modernes ont suivi la méthode d'Hermogéne. Nugnez.

Tome VIII.

C'est en effet selon les principes de ce Rhéteur, que Nugnez, dans son premier Livre, ramasse les préceptes les plus convenables à la jeunesse, en quoi il prend un soin qu'Hermogéne n'avoit pas pris. Dans son second Livre, il donne comme lui la maniere de fixer l'état ou la question d'une cause; dans le troisiéme, il donne les préceptes de l'invention; dans le quatriéme, il explique les préceptes de l'Elocution & des divers caractéres du Discours. Enfin, il veut donner, dans le cinquiéme, la méthode de mettre tous les préceptes en usage. Ainsi on peut dire que c'est une exacte copie d'Hermogéne; que quiconque connoît & fait bien l'un, peut se flatter de connoître & de bien savoir l'autre; & par conséquent, qu'après ce que j'ai dit de cet ancien Rhéteur, il ne me reste rien à dire de la doctrine du Moderne.

JEAN LOUIS VIVEZ Vivez.

De Valence en Espagne, mort en 1541.

MOnsieur Baillet parle de Vivez en plusieurs endroits de ses Ouvrages, & remarque qu'au jugement de quelques Critiques, cet Auteur avoit de la solidité, de l'Erudition, de l'Eloquence, de la vivacité d'esprit & de la pieté: mais que d'autres l'accusent d'orgueil & de malignité dans ses censures, & trouvent Jugem. des Sav. T. 2. pag. 11. 92. 154. 167.

Vivez. qu'il parle avec autant d'assurance ou de présomption, que s'il étoit sur le trépied, ou que ce fût un homme descendu exprès du Ciel pour nous instruire. On pourroit excuser la vanité dans un Auteur qui ne diroit rien que de bon, & qui seroit sûr de ce qu'il avance ; mais T. 2. p. 8. Henri Estienne, dont Mr. Baillet semble embrasser le sentiment, témoigne que Vivez n'est pas toûjours fort judicieux dans sa Critique, & qu'il suit assez souvent sa passion & ses préjugez dans les jugemens qu'il porte des Auteurs.

Dans tous ces divers caractéres, il est question de Vivez consideré comme un Critique ou comme un Grammairien. Morh. T. 2. l. 6. pag. 250. n. 20. Mr. Morhof qui en parle comme d'un Maître de Rhétorique, dit qu'il n'est pas moins estimable que George de Trébizonde, & qu'encore qu'il se fût appliqué tard à l'étude, il ne laissa pas en peu d'années de faire des Ouvrages très-doctes & très-exacts. Il met de ce nombre ceux qui reviennent à mon sujet, c'est-à-dire une Rhétorique en trois Livres, & le quatriéme Livre du Traité que l'Auteur a fait *touchant la maniere d'enseigner les Sciences*. Il y a apparence qu'au lieu de ce Traité, Mr. Morhof a voulu dire celui *de la Décadence des Arts* ; puisque c'est là qu'au Livre quatriéme, l'Auteur, comme le dit Mr. Morhof, parle *de la chute de l'Eloquence & des moyens de la rétablir*, sur quoi il ne dit que peu de chose dans son Traité touchant la maniere d'enseigner les Sciences.

A la lecture de ces Ouvrages, il m'a paru que Vivez avoit en effet beaucoup d'esprit, & qu'il étoit d'un grand travail; deux avantages, avec lesquels on va loin en peu de temps. Aussi parle-t-il d'une infinité de choses, & il en parle en homme qui pense, & qui s'exprime noblement. Il produit souvent de lui-même, il profite aussi de ses lectures ; mais il donne très-souvent ce qu'il a lû, pour des inventions nouvelles, & quelquefois ses prétendues découvertes ne sont pas les meilleures choses du monde. Enfin je n'y trouve pas ce qu'il faudroit, pour meriter les éloges que Mr. Morhof lui a donnez. Vivez.

Le premier Livre de sa Rhétorique roule sur le choix des mots, sur leur arrangement, & leur son; sur le son des lettres ; sur l'usage qu'on fait des mots dans le propre ou dans le figuré ; sur les diverses figures, soit qu'elles soient dans les pensées, soit qu'elles ne consistent que dans les termes, ce qui comprend les Tropes, les répetitions des mêmes mots, & les allusions d'un mot à un autre qui lui ressemble. Il ajoûte à cela des réflexions sur le nombre & sur l'harmonie, sur les Périodes & sur les parties qui les composent ; En un mot, il donne dans ce Livre, des préceptes sur l'Elocution. Mais après tout, il n'en dit rien que ce qu'on en avoit déja dit avec plus d'ordre, plus de méthode, & plus de netteté que lui.

Cependant il nous represente dans ce Livre & dans le second, la Rhétorique des Anciens comme perduë, & il se represente lui-même, tantôt comme un homme qui va tâcher de relever l'Eloquence, non pas tant par le rétablissement des anciens préceptes, que par la découverte de quelques nouvelles régles, tantôt comme un homme qui va recueillir quelques restes des anciennes Rhétoriques, de la même maniere qu'on ramasseroit les ruïnes d'un grand édifice; à quoi néanmoins il ne croit pas pouvoir suffire, parcequ'il s'agit des Ouvrages d'un nombre infini de grands esprits, qui avoient composé des Livres sur l'Art Oratoire. *Dès l'entrée du 1. & du 2. L. de sa Rhét.* *Ibid.*

C'est ainsi que cet Auteur a l'habileté de concilier je ne sai quel air de modestie avec une des pensées les plus vaines que l'on puisse concevoir, qui est de se faire passer pour le Restaurateur de la Rhétorique. Ce que dit Vivez, est tout ce qu'il auroit pû dire si nous avions perdu tous les Livres des anciens Maîtres, comme nous avons perdu la Rhétorique d'Isocrate, & qu'il en eût ramassé les fragmens, comme on pourroit en ramasser quelques-uns de ce Rhéteur. Mais

1 Me ipsum, si qua fides est, suscepti hujus mei sæpenumero puduit. *Viv. p.* 124.

2 Habebitur ratio dicentis, audientis &c. De quibus, nisi ego fallor, perturbatè confuséque est olim a majoribus nostris præceptum, minimèque ad usum congruenter. Possunt tamen à sedulo Institutore multa

Vivez. Mais sur quel fondement a-t-il pû parler comme il parle, tandis que nous avons les Ouvrages d'Aristote, d'Hermogéne, de Ciceron & de Quintilien? Certainement si la Rhétorique des Anciens étoit un Edifice, dont Vivez a ramassé les ruïnes, on peut dire que c'est lui qui a bien voulu le renverser pour en ranger les materiaux d'une autre façon. Mais comme avec cela cet Edifice subsiste toûjours, il y auroit lieu d'examiner s'il a fait quelque chose de mieux. Sans entrer néanmoins dans cet examen, on voit clairement le jugement qu'il en faut faire, puisque personne n'a suivi sa méthode. Outre qu'on peut dire qu'il se condamne lui-même, lorsqu'il assure (1) qu'il a rougi de son entreprise. Il a raison d'en avoir honte, non pas en ce qu'il prétend avoir refuté les Anciens, quand il les a cru dans l'erreur; car cela est toûjours permis: mais en ce qu'il ne leur fait point honneur de ce qu'ils ont dit de plus excellent, & que le supposant perdu, il l'a donné comme une chose dont il étoit lui-même l'Auteur.
P. 394. Il va plus loin. Il prétend que les Anciens, pressez d'en venir à l'usage de la Rhétorique, ne se sont pas mis en peine d'en connoître la nature, l'objet, les bornes, & la fin; que tout ce qu'ils ont avancé sur ces points de doctrine, ils l'ont dit au hazard; qu'ils n'ont rien dit (2) que de confus sur les bienséances, & qu'on ne sauroit faire usage de leurs préceptes sur cet article, quoiqu'il avouë qu'un Maître habile peut ramasser beaucoup de choses sur cela, dans Ciceron, dans Quintilien, dans Hermogéne, & dans le Trapézontin. Il n'y a personne, je crois, qui ne trouve, comme moi, toutes ces propositions fort-extraordinaires; & qui ne juge que si Vivez en a rougi, il n'en est pas pour cela plus excusable; puisque ce n'est pas en rougissant qu'on doit éviter le blâme, mais en fuyant ce qui merite d'être blâmé (3).

Non seulement ces propositions sont contraires à la verité, & à la justice qu'on doit aux premiers Maîtres; elles le sont les unes aux autres. Il en est de même de celles qu'il fait sur la Rhétorique. Vivez. Il dit d'un côté que quiconque étudie cet Art, ne doit point trop s'y attacher, à cause de l'abus P. 419. qu'on en peut faire, & parce qu'on peut être tenté d'en abuser; Raison qui lui fait avancer, *que nous n'avons point du tout besoin du genre judiciaire, à cause des fraudes & de la malice qui lui sont propres.* P. 492. Il dit ailleurs que plus les hommes sont corrompus, plus les personnes sages & vertueuses doivent apprendre la Rhétorique, qui a tant de pouvoir sur les esprits pour les détourner du mal & pour les porter au bien. C'est ainsi qu'il trouve mauvais que Quintilien ait prétendu que la Rhétorique ou l'Eloquence s'étend à tout, tandis que lui-même ne lui donne pas moins d'étenduë. Il accuse Aristote d'être sur ce point de l'avis de Quintilien: P. 328. & c'est une erreur de fait, qu'il ajoûte à tant de contradictions. Une autre erreur de Vivez, mais qui consiste dans la doctrine, c'est de croire que *l'Invention & la Disposition* ne sont non plus P. 396. deux parties de Rhétorique, que la Memoire & l'Action; en sorte que l'Elocution seule, selon lui, appartient à l'Art, & qu'il n'appartient qu'à l'usage & au bon sens de nous apprendre le lieu, le tems, & la maniere de dire les choses. Cela est formellement opposé à la pensée de Longin, qui dit que l'Art contribue au sublime, en nous marquant l'usage qu'il en faut faire, Trait. du subl. c. 3. & il ne seroit pas mal-aisé de montrer que Longin n'est pas seul de ce sentiment. Ce que notre Auteur dit de l'Invention, est néanmoins très-bon en un sens, c'est-à-dire, en ce qu'il croit que sur les affaires de la vie, c'est l'esprit, l'usage, la prudence, la réflexion qui rend l'Orateur fécond à trouver les preuves ou les pensées dont il a besoin. Il ne faut point ôter à Vivez la gloire d'avoir ramassé dans son second Livre, tous les rapports qu'on trouve entre le Discours & l'Homme, & qui font attribuer au premier ce qui semble ne convenir qu'à l'autre, comme *la bonne grace, les nerfs, l'embonpoint, la maigreur*

multa colligi ex Cic. Quintil. Hermog. Trapez. *Lud. Viv. de Trad. Disc. p. 482. &c. Voy. ci-dessus pag. 421.*

3 Non enim pudendo, sed non faciendo id, quod non decet, impudentiæ nomen effugere debemus. *Cic. 1. de Orat. n. 121.*

Vivez. *greur*, & autres choses semblables. Mais c'est un fait certain qu'il n'y a pas un de ces rapports, que Vivez ait découvert le premier; c'est un autre fait certain qu'il ne donne aucun précepte, à l'occasion de ces rapports, que les Anciens n'ayent donné; ou s'il hazarde de dire quelque chose de nouveau, il ne se montre pas toûjours aussi habile qu'il seroit à souhaiter, comme je l'ai déja fait entendre. Par exemple, les Anciens ont dit que l'Orateur doit *instruire*, *plaire* & *toucher*; au lieu de *plaire*, Vivez veut qu'on dise, *retenir*; parce que, dit-il, on *retient* les Auditeurs, lors même qu'on les fait *pleurer*, ou qu'on les remplit de *crainte*, ce qui n'est point *un plaisir*, puisque ce n'est pas un mouvement agréable. (1) Mais Terence a eu raison de dire *qu'il y a des gens qui pour trop faire les habiles, font voir qu'ils n'y entendent rien*; Et sur le point dont il s'agit, on peut assûrer que Vivez est du nombre. Il montre en effet qu'il n'avoit ni vû par lui-même, ni remarqué dans les Auteurs, ni enfin reconnu sur le Théatre, ou par la lecture des Tragédies, que les passions les plus tristes, la colére, la compassion, la crainte & la douleur, sont accompagnées d'un veritable plaisir.

Cet Ecrivain ne se dément point dans son troisiéme Livre. Il entreprend de parler des diverses manieres, non pas de *persuader*, ou de *divertir*, mais d'*instruire*: Il trouve premierement que les préceptes sur cette matiere sont fort rares dans les Auteurs, & qu'ils sont pourtant fort nécessaires. Il distingue après cela trois manieres d'instruire, *la Description*, *la Narration*, & *l'Explication des Arts* ou de leurs préceptes. Ce qui est une division assez extraordinaire. Il comprend sous les Descriptions, les representations animées & les images sensibles, sur lesquelles il faut convenir qu'il fait une remarque de très-bon sens, qui est, que

Viv. p.136. ce sont *les hommes habiles & les Génies heureux qui fournissent les images les plus justes*, & *qu'elles servent merveilleusement à aider notre Intelligence*. Pour ce qui est *des Narrations*, il en distingue de plusieurs sortes: celles que fait un Historien, sont pour instruire; celles que fait l'Orateur, sont pour persuader; celles des Apologues, sont pour signifier quelque chose d'une maniere mysterieuse, & celles des Poëtes, pour divertir. Il donne des régles pour toutes ces especes, en quoi il oublie les bornes qu'il s'étoit prescrites *de ne parler que des manieres d'instruire*; comme en se prescrivant ces bornes, il avoit oublié le but principal de son Ouvrage, qui est *de donner l'Art de persuader*; je ne sai à quoi il pense, quand il dit que *la Narration Oratoire est pour persuader*, & non *pour instruire*. Je conçois encore moins son dessein, lorsque dans une Rhétorique, outre *la maniere d'enseigner les Arts*, il donne celle *de faire des Paraphrases*, *des Abrégez*, *des Commentaires & des Versions*.

Un seul trait suffit pour montrer que cet Auteur n'avoit ni le goût ni le jugement bien sûr en matiere d'Eloquence. Il fait plus de cas de la Narration du second Livre de l'Eneïde, où le Poëte décrit au long l'embrasement de Troye, que des trois mots qui l'expriment si vivement au commencement du troisiéme Livre (2), *par la raison*, dit-il, *qu'un long discours touche davantage*. C'est-à-dire qu'il n'a pas vû que ce ne sont point là deux choses à mettre en paralléle, pour préférer l'une à l'autre; parceque chacune est faite pour sa place, où elle est excellente, & ne céde en rien à l'autre dans la sienne. Vivez fait un meilleur usage de son goût, lorsqu'il admire la hauteur du cheval de Troye exprimée en aussi peu de mots (3) que l'embrasement de cette Ville. Cet exemple devoit lui faire reconnoitre, que *la brieveté en son lieu*, comme l'a remarqué Ciceron, *a son merite dans l'Eloquence* (4). Viv. p.138.

Pour conclure ce qui regarde cet Auteur, il me paroît que sa Rhétorique est un vrai cahos, où il n'est pas possible d'apprendre les régles de cet Art, si on les ignore. Quelque ordre qu'il semble y

1 Faciunt intelligendo ut nihil intelligant. *Terent.*

2 Et campos ubi Troja fuit. *Virg. Æn. III. 11.*

3 Demissum lapsi per funem. *Æn. II. 262.*

4 Brevitas laus est in aliquâ parte discendi. *Cic. de Clar. Or. n. 50.* Brevitas Oratoris magna laus in

Vives. y vouloit garder : ce n'est qu'un amas de passages qu'il semble avoir ramassez, sous différens lieux communs. Il met, à la verité, divers titres qui marquent son ordre prétendu, mais on y trouve sous l'un, ce qui doit être sous l'autre. Sur quoi je le comparerois à Montagne, s'il ne nous égaroit, comme on l'a dit de ce dernier, que pour nous conduire dans des païs plus beaux, que ceux qu'il nous avoit d'abord promis.

OMER TALON,

T. 6. Hist. in Catal. Vir. illust. *Mort en 1562, selon du Boulay, & qui avoit imprimé en 1548.*

Omer Talon. CEt Auteur étoit du Vermandois, ainsi que *Pierre de la Ramée*, autrement dit *Ramus*, dont il étoit si grand ami qu'ils se traitoient l'un l'autre de frere. Il a composé un petit Traité de Rhétorique, qu'il a intitulé les *Institutions Oratoires*, & il le dédia à l'Université de Paris. L'Epître Dédicatoire est dattée de l'année 1544, mais l'édition la plus ancienne que j'en aye vûë, n'est que de l'année 1548. Est ce une seconde édition? ou bien, si la premiere fut retardée de quatre ans après l'acceptation de la Dédicace? Je ne sai qu'en dire. L'Ouvrage est un petit *in-Octavo*, d'environ quatre-vingts pages, & il ne roule que sur la diction, dont il montre que la beauté consiste, ou dans les mots considerez séparément, ou dans les mots pris ensemble. A les prendre séparément, ils sont, ou sonores, ou durs à la prononciation, ou agréables & doux, ou nouveaux, ou dans le propre, ou dans le figuré. A les considerer unis ensemble, il en résulte une harmonie dont l'Auteur explique la nature. Il joint à cela l'explication des figures de mots, & des figures de pensées. Il traite des différens styles, des bien-séances dans le Discours, de la modération qu'il faut garder dans les ornemens. Il avertit qu'il faut du génie dans l'Eloquence, qu'il y faut des préceptes, & encore plus d'exercice. Il observe que l'exercice consiste à composer & à parler; ce que chacun pouvant faire, ou en suivant son propre génie, ou en se formant sur quelque modéle, il indique les Auteurs qu'il est bon de se proposer. Il s'exprime par-tout en bons termes. Son style est pur, élegant & naturel, il a de l'ordre & de la conduite. Je ne vois rien de plus propre aux jeunes Etudians, pour commencer à leur donner le goût de la belle Elocution, qui est, selon d'habiles gens, la premiere chose qu'il faut leur montrer en fair d'Eloquence ; parceque c'est aux Maitres à leur fournir d'abord la matiere. C'est donc un Ouvrage qui peut parfaitement convenir dans la seconde Classe, c'est-à-dire, celle qui précéde la Rhétorique. Jean le Pêcheur en dit plus que moi, dans l'édition qu'il en a procurée, environ soixante ans après, & qu'il a enrichie de Scholies ou petites notes. Il témoigne que de son temps beaucoup de Maitres mettoient cet Ouvrage entre les mains de leurs Disciples, & qu'il meritoit cet honneur. C'est le juger propre non seulement à la seconde Classe, mais à la premiere ; car c'est des Maîtres de celle-ci, que parle le Critique que je cite. (Joann. Piscator. In Monit. ad Lect. Edit. Hanov. 1611.)

La Rhétorique d'Omer Talon étant telle que je la représente, on ne doit point être surpris que l'Université de Paris en eût agréé la Dédicace, ni que dans une Requête qu'elle présenta au Parlement, après sa derniere réformation, elle l'ait nommé parmi les grands Hommes qui se sont rendu célébres dans ses Ecoles par la profession des Lettres (t).

Du Boulay pareillement, au huitiéme siécle de l'Université, le met au nombre des Hommes Illustres qu'elle a produits, & veut qu'on juge de son merite par sa Rhétorique. (T. 6. Hist. in Catal. Vir. illust.)

Il est certain que cet Ouvrage, en ce qu'il contient, est absolument dans le goût des anciens Maîtres ; & il y a lieu de s'en étonner, à cause que Ramus, ami de l'Auteur, s'étoit si fort attaché à décrier

in sententiâ. *Id.* 3. de Leg. n. 40.
5 Fabros Stapulenses, Vatablos, Danesios, Gallandios, Turnebos, Auratos, Lambinos, Talæos &c. *Universit. Parisiens. in Libell. Suppli. ad Augustiss. Senat.*

Omer Talon.

décrier Ariſtote, Ciceron & Quintilien. Il y a lieu auſſi d'être ſurpris que Ramus lui-même parle, comme il fait, de cet Ouvrage. Car dans un Avis au Lecteur, que le Pêcheur a inſeré à la tête de ſon Edition, il aſſure qu'*on trouve abondamment dans Omer Talon, tout ce qu'Ariſtote, Iſocrate, Ciceron & Quintilien ont dit ſur la Rhétorique*. A quoi il ajoûte que cet Auteur *n'a pas ſeulement puiſé dans les Ecoles des Rhéteurs, mais encore dans les Ouvrages des Orateurs & des Poëtes, & ce qui eſt ſur-tout louable en lui, c'eſt qu'il a tout mis dans un bel ordre*. Ce témoignage n'eſt pas moins glorieux aux anciens Maîtres, qu'à Omer Talon; Ramus s'étoit-il reconcilié avec eux? Point du tout. Il parle ainſi, parcequ'il reduiſoit toute la Rhétorique à l'Elocution, qui eſt uniquement ce que ſon ami a traité, & ce que Ramus loue en lui: „ On voit, dit il, dans ce Traité, la grace des tropes, les agrémens „ des figures de mots, la force des figures de penſées, l'efficace ou la vertu „ de la voix, les charmes de la prononciation; en un mot une vive image de „ l'Eloquence, de la main d'un nouvel „ Apelle, qui nous met en état, par ce „ moyen, & de connoître l'art des „ grands Hommes, & de l'imiter dans „ nos Diſcours". Ce n'eſt pas tout. Il dit encore „ que ſi on prenoit cette methode de l'enſeigner, on verroit bientôt un auſſi grand nombre d'Orateurs, „ que de Grammairiens, & que ſi on „ prétend qu'il y a quelque choſe qui „ manque à cette Rhétorique, on s'en „ déſabuſera en liſant ſes Diſſertations „ ſur Ciceron & ſur Quintilien.

Il s'enſuit ſelon Ramus, que les hommes ſont bien aveugles, de négliger des avantages & ſi grands & en même temps ſi faciles; puiſqu'on peut apprendre cette Rhétorique en moins de trois mois. Mais ne croyons pas tout ce qu'on nous dit. Les Analyſes que Ramus a faites de pluſieurs Harangues, montrent, comme je le dis en parlant de lui, qu'il n'entendoit point aſſez l'art d'enſeigner l'éloquence: & ſans aller ſi loin, pour faire voir qu'il parle quelquefois au hazard, on pourroit ici demander où eſt-ce qu'il avoit vû *les Préceptes d'Iſocrate*, pour dire qu'on les trouve dans Omer Talon? Car nous n'avons plus la Rhétorique de cet ancien Rhéteur. Mais ce n'eſt pas à quoi je m'arrête.

Omer Talon.

Il vaut mieux obſerver que nôtre Auteur même, auſſi bien que Ramus, croyoit qu'Ariſtote, Ciceron & Quintilien ont confondu la Rhétorique avec la Dialectique, à cauſe qu'ils ne l'ont pas bornée comme lui, *à l'Elocution*, & *à la Prononciation*, & qu'ils y font entrer les préceptes de *l'Invention*, de la *Diſpoſition* & de *la Memoire*, dont il ne dit rien. C'eſt ainſi qu'il s'explique, non dans le corps de ſon Ouvrage, on l'en auroit moins eſtimé: mais dans une Epître au Cardinal de Lorraine, où il avoue que ce qu'il dit ſur les deux points qu'il a traitez, il le tient des anciens Maîtres, & qu'il n'a fait que le ranger à ſa maniere. Voilà donc comment d'un côté, il eſt dans le goût des Anciens; & comment de l'autre, il eſt pourtant du ſentiment de Ramus, dont je ne ſai s'il ſuivoit la méthode dans l'Analyſe des Harangues, laquelle conſiſte à en compter les figures; ce qui eſt, à mon ſens, une choſe fort ridicule.

Audomar. Talaus. Edit. Parif. 1562. Epiſt. ad Card. Lothar.

Ramus ne ſe trompe pas moins, lorsqu'il croit que les retranchemens qu'Omer Talon fait à la Rhétorique, ſont un moyen de multiplier les Orateurs. Car, pour ne point donner, parmi les préceptes de cet Art, ceux qui regardent *l'Invention & la Diſpoſition*; il ne diſpenſe pas pour cela de les apprendre ailleurs, c'eſt-à-dire, parmi ceux de la Dialectique, à laquelle ils appartiennent, ſelon lui; & puiſqu'on n'eſt point Orateur, qu'on ne les ait appris, le chemin de l'Eloquence demeure toûjours également long.

Je trouve encore deux Auteurs qui donnent dans l'idée de Ramus & d'Omer Talon, Jean le Pêcheur, dont j'ai déja parlé dans cet article, & Paul Frilius. Non ſeulement ils approuvent les retranchemens en queſtion, ils voudroient encore qu'ils fuſſent plus grands. Le premier ſoûtient entr'autres choſes, qu'on ne peut apprendre la prononciation que de vive voix, en quoi je crois qu'il a raiſon. Mais je crois auſſi, comme je le remarque ailleurs, que la Rhétorique a ſon Invention propre, outre celle qui lui

Ubi ſuprà.

Omer Talon. lui est commune avec la Dialectique. Elle a aussi sa disposition particuliere; parce qu'elle se propose, non seulement de convaincre l'esprit, comme la Dialectique; mais de déterminer la volonté. A l'égard de Frisius qui a fait *la Comparaison de la Rhétorique de Melanchthon, tant avec la Logique de Ramus, qu'avec la Rhétorique de notre Auteur*, il remarque une chose singuliere, qui est que quelques-uns ont crû qu'il n'y a jamais eu d'Omer Talon autre que Ramus lui-même déguisé sous ce nom fait à plaisir, pour se dérober à l'envie, & pour louer lui-même ses propres Ouvrages avec plus de profusion. Frisius n'a garde de donner dans cette imagination, que l'on fondoit sur l'Etymologie du nom de *Talon* en le faisant venir d'un mot Grec qui signifie *Rameau vert*. Il croit que l'artifice n'auroit point réüssi à Ramus dans Paris. Ajoûtons que l'Histoire de l'Université détruit absolument cette vision, puisqu'on y voit Omer Talon qui en 1534. prête serment entre les mains du Recteur nommé de Mery.

Imprimée à Francfort en 1603.

Θαλλός.

VALENTIN ERYTHRÉE 1548.

Erythrée. IL paroît par les Ouvrages d'Erythrée, que cet Auteur avoit été disciple de Sturmius, qu'il eut toûjours beaucoup de veneration pour lui, & que charmé de ses préceptes sur l'Eloquence, il fut porté du même zéle à procurer l'avancement ou la perfection de cet Art. Le rôle néanmoins qu'il soûtient n'est point égal à celui de son Maître, parce qu'il ne travaille, pour ainsi dire, qu'en second, pour répéter ce qu'il lui entend dire, pour l'inculquer d'autre façon, ou enfin pour le rendre plus facile.

En effet Sturmius avoit composé un Commentaire & des Dialogues sur les Partitions Oratoires de Ciceron, & il avoit rapporté dans ces Ouvrages les principes & d'Aristote & d'Hermogéne. Qu'a fait Erythrée? Il a reduit en tables les principes de son Maître & des guides qu'il avoit suivis; En quoi il profita si bien du travail de Sturmius, qu'il crut devoir lui demander la permission d'en user de la sorte, ce qu'il obtint par une Lettre qu'il a mise à la tête de son Ouvrage. Erythrée.

Sturmius avoit aussi travaillé sur Hermogéne; il avoit entre autres, comme j'ai dit, commenté les Livres sur les idées, & montré la conformité de sa doctrine avec celle d'Aristote & de Ciceron: Erythrée a voulu de même entrer avec lui dans cette carriére. Il a fait trois Livres sur l'Elocution; Il y suit l'Orateur Romain, il y suit Hermogéne, comme il l'avouë lui-même; & s'il ne fait point en même temps mention d'Aristote, c'est que ce Philosophe ne s'est point arrêté à ce qu'Erythrée a voulu traiter à fond dans les deux premiers Livres de son Ouvrage. Ce sont les Periodes & leurs différentes parties, ce qui fait la matiere de son premier Livre; ce sont les figures de mots & de pensées, qui font la matiere du second. A l'égard du troisiéme, c'est l'élegance & la noblesse du discours qui en font le sujet; & l'Auteur s'y propose d'expliquer sur ces deux articles la doctrine contenuë dans le quatriéme Livre de la Rhétorique à Herennius, de sorte que c'est à proprement parler un Commentaire sur ce Livre.

On voit la raison pourquoi André Schott a mis Erythrée avec Sturmius, au nombre de ceux qui ont suivi la méthode d'Hermogéne. C'est peu néanmoins de dire sa méthode, il falloit dire encore sa doctrine, du moins sur les points qu'il a traitez. On peut ajoûter qu'il la suit avec intelligence, parce qu'il entend la matiere, mais c'est avec de si grands détails, que je les crois capables de rebuter bien des personnes, & qu'ils demanderoient un soin infini, s'il falloit s'y assujettir. Au reste l'idée seule de ses Ouvrages montre assez qu'il n'est nullement à propos d'en rien rapporter; mais elle montre en même temps, qu'ils peuvent fournir des lumieres à ceux qui étudient les Originaux.

LA RHETORIQUE DE PIERRE DE COURCELLES,

De Candes en Touraine 1557.

De Courcelles.

CEtte Rhétorique ne contient rien de remarquable que le ſtyle même, ſoit de l'Auteur, ſoit des Ecrivains dont il emprunte ſes exemples tant en proſe qu'en vers. On ſent, dans cet Ouvrage, que notre Langue commençoit dès lors à ſe perfectionner; mais on y voit auſſi qu'elle étoit encore loin de ſa perfection, comme on peut en juger par tout ce qu'en ont dit Mr. Duvair, Mr. le Vayer, & Mr. Charpentier. On y reconnoît en même temps, que l'Auteur avoit quelque lecture des bons Originaux, & que s'il ne les avoit pas approfondis ſur certains points, ſur d'autres il étoit allé plus avant que le commun des Modernes, ce qui eſt particulierement vrai du genre judiciaire. Il ne touche point ce qui regarde l'harmonie de notre Langue, & ceux là n'en feront pas ſurpris, qui auront lû ce qu'en dit l'Abbé Caſſagnes; puiſque cet Academicien attribuë à Balzac la gloire de l'avoir le premier remarquée. Pour moi, je trouve dans un Ouvrage plus ancien, d'environ vingt ans, que celui de Courcelles, qu'il y a eû des Maîtres, dès ce temps-là, qui l'ont recommandée. C'eſt un Ecrit imprimé en 1540. lequel a pour titre, *la maniere de bien traduire d'une Langue en autre*, DAVANTAGE, *de la Ponctuation de la Langue Françoiſe*, PLUS, *des accens d'icelle.* Cet Ouvrage n'eſt pas d'un ignorant. On le doit à Etienne Dolet, natif d'Orleans, Auteur encore d'un Livre intitulé *l'Orateur*. Ses régles touchant la Traduction, ſont, que le Traducteur entende la matiere; qu'il ſache & la Langue de ſon Auteur, & la ſienne: qu'il ne prétende pas rendre mots pour mots, ni vers pour vers ou ligne pour ligne; qu'il ſuive l'uſage & ne faſſe guéres de mots nouveaux. A l'égard de l'harmonie, il en fait ſa derniere régle en ces termes, qu'on ne ſera pas fâché de voir avec l'Orthographe de l'Auteur.

De Courcelles.

„ Venons maintenant, dit-il, à la cinquiesme reigle, que doibt obſerver ung bon Traducteur, laquelle eſt de ſi grand' vertu, que ſans elle toute compoſition eſt lourde, & mal-plaiſante. Mais qu'eſt-ce, qu'elle contient? Rien autre choſe que l'obſervation des nombres Oratoires: c'eſt aſſavoir une liaiſon & aſſemblement des dictions avec telle douceur, que non ſeulement l'ame s'en contente, mais auſſi les oreilles en ſont toutes ravies, & ne ſe faſchent jamais d'une telle harmonie de Langage. D'yceulx nombres Oratoires je parle plus copieuſement en mon Orateur: parquoi n'en ferai-je ici plus long diſcours. Et derechef avertirai le Traducteur d'y prendre garde. Car ſans l'obſervation des nombres, on ne peut être émerveillable en quelque compoſition que ce ſoit: & ſans yceulx les Sentences ne peuvent eſtre graves, & avoir leur poids requis & legitime. Car penſes-tu, que ce ſoit aſſés d'avoir la diction propre & élégante ſans une bonne copulation des mots? Je t'adviſe, que c'eſt aultant que d'ung monceau de diverſes pierres précieuſes mal-ordonnées: leſquelles ne peuvent avoir leur luſtre, à cauſe d'une collocation impertinente. Ou c'eſt aultant, que de divers inſtrumens muſicaux mal conduits par les Joüeurs ignorantz les tons & meſures de la Muſique. En ſomme, c'eſt peu de la ſplendeur des mots, ſi l'ordre & la collocation d'yceulx n'eſt telle qu'il appartient. En cela ſur touts fut jadis eſtimé Iſocrate Orateur Grec, & pareillement Démoſthéne. Entre les Latins Marc Tulle Ciceron a été grand obſervateur des nombres. Mais ne penſe pas, que cela ſe doibve plus obſerver par les Orateurs, que par les Hiſtoriographes. Et qu'ainſi ſoit, tu ne trouveras Céſar, & Saluſte moins nombreux que Ciceron. Concluſion quant à ce propos, ſans grande obſervation des nombres ung Auteur n'eſt rien; & avec yceulx il ne peut faillir à avoir bruit en Eloquence, ſi pareillement il eſt propre en diction & grave en Sen-

„ tences

De Courcelles.

„ tences & arguments subtils, qui sont „ les points d'ung Orateur parfait & „ vrayement comblé de toute gloire d'E- „ loquence.

Rappellons ici, à l'occasion de l'harmonie, un endroit de mon premier volume, qui regarde cette matiere. " J'ai „ dit que Denys d'Halicarnasse s'applaudit, principalement sur la démonstration sensible qu'il donne d'une chose, „ qui est un paradoxe, de son propre „ aveu, & qui consiste à dire que la „ prose de Démosthéne n'a tant de force & tant de charmes, que parce qu'elle ressemble à de très-beaux vers, sans „ tomber dans le vice de faire des vers „ en prose; & que la Poësie d'Homere „ n'est si digne d'admiration, que parce „ qu'elle a l'air d'une belle prose, sans „ être néanmoins prosaïque. J'ai ajoûté „ qu'on ne sauroit disconvenir qu'un pareil paradoxe bien montré, ne fasse „ voir la grande pénétration de l'Auteur „ qui le démontre; mais que sans autre „ démonstration, une comparaison le rend „ facile à concevoir. Lors, dis-je, qu'on „ se promene sur terre, on aime le bord „ de l'eau; & lorsqu'on se promene sur „ l'eau, c'est un plaisir de voir la terre. „ Il est aisé de faire l'application.

P. 32. de celui-ci dans cette Edition.

Sur cela, les Messieurs qui composent la Societé Litteraire de la Haye, se sont expliquez en ces termes: *Pour nous, nous avoûons ingenûment que nous ne sommes pas assez éclairez pour comprendre, par le moyen de cette similitude, un paradoxe qu'il s'agit de démontrer.* De mon côté, dans la Lettre que je me suis donné l'honneur de leur écrire, & qu'ils ont inserée toute entiere dans leur Journal, j'ai promis de leur donner quelque éclaircissement. Le voici.

Tom. 5. du Journ. Litt. p. 315.

T. 6. 2. part. p. 363. ibid. 373.

Ces Messieurs sont plus éclairez qu'ils ne pensent; & ils n'ont besoin ni de démonstration, ni de similitude pour comprendre le paradoxe de Denys. Leur modestie a beaucoup de part dans ce qu'ils en disent; peut-être y a-t-il encore quelque inattention, aussi bien que dans ce que j'ai dit moi-même. Mais si nous y faisons reflexion, eux & moi, nous concevrons aisément, que la prose de Démosthéne, dès qu'elle est nombreuse, ressemble à des vers: qu'elle n'a tant de force & tant de charmes, (posé d'ailleurs le choix des mots,) que parce qu'elle est nombreuse: & par conséquent, qu'elle n'a tant de force & tant de charmes, que parce qu'elle ressemble à des vers. C'est la pensée de Ciceron dans son Orateur (1): *Les foudres de Démosthéne n'auroient point tant de force, ou tant d'éclat, sans les nombres qui les accompagnent.* Nous concevrons de même qu'une Poësie, remplie d'ailleurs de pensées & d'expressions convenables, n'est parfaitement belle, que parcequ'elle est si aisée, que les paroles n'y paroissent aucunement avoir gêné le Poëte pour faire la mesure, mais y sont si naturellement placées, qu'à dire la chose en prose, on ne les placeroit point autrement. Or avoir cet air aisé, c'est ressembler à de la Prose, sans avoir d'ailleurs rien de prosaïque. Donc elle ne sera si belle, que parce qu'elle ressemblera à de la prose, aux termes que je l'ai dit. En un mot, toutes choses égales, la prose nombreuse est la plus belle: il en est de même de la Poësie aisée, toutes choses d'ailleurs égales.

De Courcelles.

Le paradoxe donc n'a dû paroître paradoxe ni à ces Messieurs, ni à moi: & si nous y avions fait attention, nous ne l'eussions regardé, ni eux, ni moi, comme ayant besoin de démonstration; mais comme une chose aisée à concevoir pour tous ceux qui ont une juste notion de la belle Prose & de la belle Poësie.

Je l'ai traité de *paradoxe*, parce que Denys le regarde comme tel, & il le pouvoit alors regarder ainsi, parce que la chose étoit, sinon nouvelle, du moins encore assez peu connuë. Et aujourd'hui même la maniere de l'énoncer, lui donne l'air de paradoxe.

Quelle qu'elle soit, Denys la démontre, non par la voye que j'ai prise, qui consiste en raisonnement: mais par une autre plus sensible, (raison pourquoi j'ai donné la qualité de *sensible* à sa démonstration.) Car ce qu'Horace fait pour prouver qu'il n'est point Poëte dans ses satyres, mais qu'Ennius l'est dans ses vers, en

1 Cujus non tam vibrarent fulmina illa, nisi numeris contorta ferrentur. *Cic. in Orat. ad calc.*

De Courcelles.

en dérangeant les mots de part & d'autre, & présentant au Lecteur ce qui en résulte ; Denys le fait sur des exemples de Démosthéne & d'Homére. Il montre, dans celui-là, des pieds & une cadence qui le conduisent presque à des vers : il montre, dans celui-ci, un arrangement de mots, tel qu'il auroit pu l'avoir, s'il eût voulu parler en prose.

J'ai omis dans mon Ouvrage la démonstration de Denys, tant parce qu'elle est trop longue pour un abregé comme le mien, que parce que les choses qu'il rend sensibles, ne peuvent l'être en nôtre langue.

J'ai eu recours à ma similitude, que j'aurois peut-être jugé inutile, si j'avois pensé que la chose étoit claire d'elle-même pour ceux qui savent la Rhétorique; mais j'aurois pu la regarder toûjours comme agréable par l'idée des objets qu'elle présente. Peut-être aussi est-elle assez juste, & j'ai vû des gens qui l'ont trouvé telle, pour marquer deux choses opposées, qui s'évitent l'une & l'autre; & qui pourtant veulent s'approcher. *Il est aisé*, ai-je dit, *d'en faire l'application.* Veut-on que je la fasse? Lorsqu'on se promene sur terre, on aime le bord de l'eau, mais on seroit fâché de tomber dedans; lorsqu'on se promene sur l'eau, c'est un plaisir de voir la terre, mais on ne voudroit point que le bateau allât s'y briser. Ainsi quand on parle en prose, on cherche l'agrément des vers, sans en vouloir faire; & quand on parle en vers, on cherche l'air aisé de la prose, & néanmoins on ne veut point être prosaïque. Quoi qu'il en soit, je consens que ceux qui n'approuveront pas cette comparaison, la mettent au nombre de celles que donnent quelquefois les Poëtes, non pour expliquer ce qu'ils ont dit, puisqu'il n'a pas besoin d'explication ; mais pour amuser le Lecteur, & qui, à cause de cela, n'ont pas toujours un rapport éxact à la chose proposée.

N'en faisons point à deux fois ; j'ai encore promis d'expliquer ce que j'ai dit en parlant d'Hermogéne. " Que cet Auteur reduit la methode de trouver les argumens aux circonstances du lieu, du temps, de la maniere, des personnes, des causes & des faits ; & que, selon lui, ce n'est pas prouver la chose que nous avançons, de dire qu'elle est honnête, utile, agréable, ou legitime ; parce que ce ne sont point là des argumens, au jugement d'Hermogéne ; mais des propositions qui ont besoin de preuves ". Sur cela ces Messieurs font leurs reflexions. *Il nous paroît*, disent-ils, *que cet endroit est bien obscur, ou bien que ce qu'on y veut dire, n'est guéres raisonnable.*

Il me semble que la chose n'est ni méprisable, ni obscure. J'entreprens, par exemple, dans un discours, de traiter *du merite de la Poësie*, & je veux montrer *qu'il est grand*, c'est ma proposition. Je le montre, 1. par *l'utilité* qu'elle apporte ; 2. par *l'honneur* qu'elle procure ; 3. par *le plaisir* qu'elle donne. Ce sont là, non trois preuves, mais ma proposition générale mise en *trois parties*, ou divisée en *trois propositions particulieres, qui ont toutes besoin de preuves.* Nous dirions aujourd'hui que ce sont *les trois points* du discours: & la plûpart des Maîtres d'Eloquence disent que ce sont *trois chefs de la question.* Ainsi Wolfius, sur Démosthéne, observe que cet Orateur veut prouver *qu'il faut faire la guerre à Philippe*, & qu'il traite *un*, *deux*, ou *trois chefs*, la *facilité* de la faire, *l'utilité*, la *gloire* qui en reviendra. Il regarde *ces chefs*, non comme *des preuves*, mais comme *des propositions que l'Orateur doit prouver.* Et qu'est-ce en effet que tout cela, sinon *la division*, qui certainement n'est pas une preuve. C'est le langage presque de tous les Maîtres, lequel ne paroît ni obscur ni déraisonnable, non plus que ce que j'en ai dit.

LA

1 Aristotele, il cui giudicio, & la cui rettissima via nel trattare di qualunque materia debbiamo seguitare. pag 10.

2 Aristotele, ilquale in tutto questo discorso ho seguitato. p. 55.

3 Et in questa parte non solo seguiterò, me referirò

LA RHETORIQUE DE BARTHELEMI CAVALCANTE GENTIL-HOMME FLORENTIN,

Seconde Edition à Venise 1559.

Cavalcante. CE que je devrois dire de la doctrine de Cavalcante, je l'ai dit en parlant des Anciens Maitres où il a puisé. Il composa son Ouvrage pour le Cardinal de Ferrare, qui voulant s'instruire à fond de l'Art Oratoire, le pria, ou de lui traduire la Rhétorique d'Aristote, ou de lui en composer une autre. Le premier parti, quelque difficile qu'il fût, étoit pourtant le plus aisé, mais il étoit en même tems le moins propre à satisfaire aux désirs de cette Eminence. Cavalcante, par ce moyen, ne lui auroit pas présenté, comme il le pouvoit dans un Livre de sa façon, ce que tant d'Auteurs avoient dit de curieux sur cette matiere, depuis Aristote. Il choisit donc le second parti, malgré la dificulté, non seulement de ramasser en un corps ce qui étoit répandu en un si grand nombre d'Ecrivains, mais encore de les concilier entr'eux, dans la varieté de leurs sentimens, ou de leurs méthodes. Ajoûtons qu'il se donna ainsi le moyen, & de suppléer ce qu'on peut désirer dans Aristote, & d'allier ensemble les deux idées dont le Cardinal lui laissoit le choix, je veux dire, de traduire en quelque sorte le Philosophe, & néanmoins de produire quelque chose de nouveau.

En effet, quoique son Ouvrage soit comme la quintessence de la doctrine des bons Maitres, il l'est sur-tout de celle d'Aristote. Premierement, à parler en général, c'est, selon Cavalcante, au jugement d'Aristote (1) qu'il faut s'en tenir; c'est la méthode de ce Philosophe, la plus excellente de toutes sans contredit, qu'il faut suivre en toute occasion. Cavalcante. Après cela en particulier, & sur-tout dans la matiere présente (2) Cavalcante marche si bien sur les traces d'Aristote, que tantôt il traduit son texte avec toute la fidelité qu'on peut attendre d'un interprete, & tantôt s'il y fait quelque changement, c'est pour l'accommoder autrement à son dessein. Cela va quelquefois à dire d'une maniere plus étenduë, ce qu'Aristote avoit dit d'une maniere trop concise; & quelquefois, à marquer précisément & en termes formels, ce que le Philosophe n'avoit exprimé qu'en général, ou avoit plûtôt donné à entendre, qu'il ne l'avoit proprement dit. D'autres fois, Cavaleante éclaircit ce qui est obscur; ou bien, ce qu'Aristote suppose dans sa Rhétorique, parce qu'il l'a traité ailleurs; notre Auteur le traite expressément dans la sienne, parce qu'aucun Ecrivain Toscan ne l'avoit encore traité.

Son attachement pour le Philosophe paroît entre autres, dans tout ce qu'il dit de la nature de l'Art & de ses parties, dans les détails qui regardent les lieux propres à chaque genre de cause; dans ce qu'il enseigne touchant *les Sentences ou pensées spirituelles*, matiere délicate entre les mains d'un Italien, & propre, s'il ne suit pas un bon guide, à le faire donner dans l'écueil des *Concetti* ou des brillans qu'on reproche à cette Nation.

Cet attachement paroît encore plus dans la doctrine des passions. C'est sur cela que Cavalcante admire & l'exactitude, & l'étenduë, & la méthode du Philosophe. A l'égard de la méthode, il la trouve telle, qu'on ne peut selon lui s'en écarter que par vanité; & qu'il n'y a point de raison qui puisse obliger à chercher une autre route. Pour ce qui est de la doctrine, on ne peut en omettre aucune partie, sans nuire beaucoup aux Lecteurs. Aussi ne se contente-t-il pas de la suivre, il en raporte toute la substance (3).

Aux

tirò quello, che n'ha detto Aristotele, il piu sustantievolmente, & cum maggiore chiarezza ch'io porrò. Percio che egli ha di questa materia, si esquisitamente, si ampiamente, & in maniera tanto diversa da gli altri Autori trattato, che non m'é parso di poter pretermettere alcuno de i suoi precetti senza gran danno de i Lettori &c. L. 4. p. 175.

Cavalcante.

Aux passions, je puis ajoûter les mœurs, & assurer sur cet article, que Cavalcante entend très-bien, & la matiere, & la verité de ce qu'en dit Aristote, & la fausseté de ce que Quintilien a dit de ce Philosophe, & la difficulté néanmoins de bien prendre en quelque chose la pensée de l'Auteur Grec, laquelle vient de ce qu'il traite des mœurs en divers lieux; qu'il faut rassembler ses idées; expliquer ce qu'il y a d'obscur; concilier ce qu'il y a de contraire; donner à tout un ordre qui satisfasse; enfin comparer sa doctrine, sur ce point, avec celle de Ciceron, de Quintilien, d'Hermogéne, & de Denys d'Halicarnasse, lesquels ne différent pas peu entr'eux, aussi bien que d'Aristote.

Dans le goût que Cavalcante avoit pour ce Philosophe, il ne faut pas s'étonner s'il a reconnu que la Rhétorique à Alexandre n'étoit pas du même Auteur (1). Peut-être, en cela aussi-bien qu'en beaucoup d'autres choses, s'est-il conduit par les lumieres de Victorius son compatriote, lequel, assez peu d'années avant lui, avoit travaillé sur la Rhétorique d'Aristote, comme j'ai dit, non pas en Italien, mais en Latin. Quoi qu'il en soit, il ne donne pas tellement son estime à ce Philosophe, qu'il n'en reserve une partie pour Longin, pour Démétrius, pour Denys d'Halicarnasse, pour Ciceron, pour Quintilien, & sur tout pour Hermogéne, dont il a pris toute la doctrine, touchant les Idées ou les caractéres du discours; parce que sur cette matiere, cet Auteur a plus de netteté, plus d'étendue, plus de justesse qu'aucun autre de tous ces Auteurs ou Grecs ou Latins. Il trouve néanmoins deux choses dans ses Ouvrages; l'une que quelques-uns de ses préceptes ne peuvent gueres s'exprimer aussi commodément en Toscan, qu'ils s'expriment en Latin, ou en Grec; l'autre qu'il y a des connoissances si subtiles (2) qu'elles sont plus propres à montrer l'esprit, la pénétration, le travail enfin de l'Auteur, qu'à procurer de grands avantages aux disciples de l'éloquence. On peut, sur cela, lui opposer d'autres Auteurs, qui ne sont pas de son sentiment.

Il me reste à dire un mot & du style de Cavalcante, & de l'ordre qu'il a gardé. Pour le style, il ne se picque de l'avoir, ni fort travaillé, ni fort orné, mais pur & clair, tel que la raison, dit-il, & l'exemple d'Aristote, montrent qu'il doit être dans ces sortes de Traitez. Il avertit néanmoins qu'ayant à parler quelquefois de choses jusqu'alors inconnues en sa langue, (dans laquelle, à ce qu'il dit, il n'y avoit eu encore ni Maître d'Eloquence, ni Orateur,) il a été forcé d'emprunter des termes Grecs ou Latins, tant parcequ'il n'en trouvoit pas d'Italiens qui les exprimassent, ou qui fussent déja reçûs, que parce qu'il ne vouloit pas se donner la liberté d'en inventer de nouveaux, sinon lorsqu'il lui paroîtroit qu'on le pouvoit faire commodément. En quoi, comme lui-même le remarque; il s'est reglé sur l'exemple des Latins, qui ont emprunté bien des mots Grecs; & il les a aussi imitez dans le soin qu'il s'est donné d'expliquer les mots qu'il emprunte de l'une ou de l'autre langue.

A l'égard de l'ordre qu'il a gardé, sa Rhétorique est divisée en sept Livres, dont le premier explique toute la nature de l'Art, & tout le plan de son Ouvrage; le second explique tout ce qui regarde l'invention; le troisiéme, les divers moyens de persuader, & surtout les argumens artificiels; le quatriéme, les passions, les mœurs, & les preuves que l'Art ne fournit point à l'Orateur; le cinquiéme, ce qui regarde l'élocution, l'arrangement, & la prononciation: bien entendu que jusques-là, il prétend ne donner que des préceptes généraux. De sorte que dans le sixiéme livre, il entreprend d'en faire l'application sur l'Exorde & sur la Proposition; comme dans le septiéme, il entreprend de la faire sur la Confirmation, la Réfutation, & la Peroraison.

Quelque arbitraire que puisse être assez souvent l'arrangement des matieres de Rhétori-

1 L'Autore della Retorica ad Alessandro, l'Autore dico, percio che'io non l'attribuisco ad Aristotele, benche ella ne riporti il nome. p. 169. & 170.

2 Alcuni suoi precetti non si possono cosi bene accommodare in questa lingua, come nella Greca, & nella Latina, & alcune sue considerationi sono tanto

Cavalcante. torique, je ne puis pourtant douter qu'on ne trouve peu naturel celui que Cavalcante a suivi. A cela près, il y a lieu, à mon sens, de féliciter la Toscane d'avoir en lui un Auteur qui a assez bien pris les régles & les idées des premiers Maîtres, pour faire honneur & au pays en général, qui lui a donné naissance, & à sa propre famille, qui est encore des plus distinguées à Florence, & à l'Eminentissime Protecteur qui le fit travailler. Ajoûtons encore à sa gloire, qu'avec les Maîtres d'Eloquence que j'ai citez, il paroit aussi posséder très-bien Ciceron, Démosthéne, Tite-Live, Thucydide, Isocrate, & beaucoup d'autres excellens Auteurs, dont il rapporte des exemples traduits en sa langue; que Bernardus Bernardi le cite souvent avec éloge dans son Thrésor de Rhétorique, qui est un Dictionnaire des termes de cet Art, ainsi que je le dis ailleurs. On peut donc, je crois, ajoûter foi à ce que dit le Libraire, dans un Avis au Lecteur, qu'une premiere édition qu'il avoit faite de l'Ouvrage de Cavalcante, fut épuisée en très-peu de temps, quoiqu'il en eût tiré un assez bon nombre d'exemplaires, Je ne rapporte point les éloges qu'on lui donne dans des vers, Italiens, Grecs, ou Latins, imprimez à la tête de sa Rhétorique, parce que ce n'est gueres dans ces sortes de pieces, qu'il faut chercher les idées qu'on doit se faire des Ouvrages.

Voy. Voss. Instit. Orat. l. 3. c. 6. p. 341. Possevin Bibl. T. 2. l. 18. c. 9. Teiss. Ed. de 1715. p. 99.

J'observe en finissant cet article, que j'aurois dû citer Cavalcante, en parlant des Auteurs originaux, dont il a si souvent dit sa pensée; mais je ne savois pas encore s'il y avoit un Cavalcante. Je ne l'ai sû que depuis, & je dois la connoissance de cet Auteur, ainsi que de beaucoup d'autres, à Mr. Hobey Professeur de troisiéme, au College de la Marche, qui fait honneur à sa profession, autant par ses belles manieres, que par son habileté. C'est donc par son moyen que le Lecteur rencontre du moins ici ce que j'aurois dû lui donner dans le premier volume de mon Ouvrage.

tanto minute, che pare, che è piu tosto lode d'acutezza d'ingegno & di diligenza all'Autore, che grande utilita à i Lettori pottino. L. 5. p. 329. & 330.

PHILIPPE MELANCHTHON,

Né à Bretten au Palatinat du Rhin, le 16 Février 1497, mort à Witemberg, le 19. Avril 1560, âgé de 63 ans & deux mois; Auteur d'une Rhétorique en deux Livres, qui a pour Titre, Elementorum Rhetorices libri duo.

Melanchthon. NOus avons admiré la Rhétorique d'Hermogéne dans le premier Volume, parce que c'est un excellent Ouvrage, d'un Auteur de dix-huit ans. Si nous en croyions Mr Teissier, nous aurions lieu d'admirer celle de Melanchthon, comme étant d'un Auteur presque aussi jeune, & qui n'avoit qu'un an de plus. Mais M. Bayle nous arrête. *Mr. Teissier*, dit-il, *a pris la dix-neuviéme année du seiziéme siécle*, (1) *pour la dix neuviéme de l'âge de Melanchthon.* De sorte que ce jeune Auteur, né trois ans avant ce siécle, avoit vingt-deux ans lorsqu'il publia sa Rhétorique, & vingt-trois, lorsqu'il donna sa Dialectique.

Teissier addit. aux Elog. T. 1. p. 188. Diction de M. Bayle T. 2. art. de Melanch. p. 2090. B.

Cela fait quelque différence de temps; cependant comme il y a lieu de croire que Melanchthon fut d'ailleurs Auteur imprimé dès l'âge de vingt ou vingt-un ans, c'est par cette considération que Mr. Baillet l'a mis au nombre des Enfans célébres par leurs études ou par leurs écrits, & Mr. Bayle trouve qu'il étoit fort digne de cet honneur. Il ajoûte que le chapitre que Mr. Baillet lui a donné, est fort curieux: On y voit qu'à l'âge de treize ans il dédia à Reuchlin son Précepteur, une Comédie qu'il avoit composée tout seul; & nous voyons dans Mr. Bayle, que la même année il fit apprendre à ses camarades une espece de Comédie, de la façon de Reuchlin même, & la fit représenter avec tout l'agrément possible, en l'honneur de son Précepteur, & pour le divertir. J'admire donc, sur cet article, le silence de Mr. Colomiés, qui dans ses petites notes sur Quintilien, a donné une liste de quelques personnes célébres

Paul Colomes. Keimelia lit. p. 233. 216.

1 Anno decimo nono, evulgavit Rhetoricam, sequenti Dialecticam, vigesimo quarto Grammaticam, alias deinde alia. *Melch. Adam.* in Vit. Theol. p. 331.

Melanchthon. lébres par leur science dès leur bas âge, & dans ce nombre n'a pas songé à mettre Melanchthon. Ce qui est d'autant plus surprenant, qu'il l'a nommé dans cette liste, pour confirmer ce qu'il y dit d'Henri Estienne.

On admire encore plus la multitude des Ouvrages de Melanchthon. Il est, Dict. p. 2096. dit-on, étonnant que, parmi beaucoup d'autres occupations, il ait pû écrire autant de Livres qu'il en composa. Le nombre en est prodigieux, mais il ne les polissoit pas; & comme il voyoit que ses Ouvrages, quoiqu'il n'y mît pas la derniere main, & que même il les donnât au Public assez imparfaits, étoient néanmoins utiles à la jeunesse, il prit plutôt le parti d'en faire imprimer beaucoup, que celui d'en perfectionner un petit nombre. C'étoit, dit Mr. Bayle, préférer à sa propre gloire l'utilité du prochain. Ibid. On peut croire aussi, ajoûte-t-il, que l'heureux génie qu'il avoit reçu de la nature, lui donnoit quelque confiance, que ses productions seroient estimées sans le secours de la lime. Il est assez constant que Melanchthon fut un des plus sages & des plus habiles hommes de son M. Bayl. & M. Baillet, ubi suprà. siécle; mais ce que j'ai dit sur la foi d'autrui, de l'ordre qu'il garda dans l'édition de sa Rhétorique & de sa Dialectique, ne paroît pas s'accorder avec ce qu'il en dit lui-même dans une Lettre. A la tête de sa Rhétorique. *Il y a deux ans*, dit Melanchthon, *que je publiai ma Dialectique, & je la dédiai à Mr. vôtre Pere, pour la mettre entre vos mains, & celles de vos compagnons d'étude; & voyant le progrès que vous faites dans cet Art, je vous envoye ma Rhétorique, à cause que ces deux Arts sont tellement liez, qu'il vaut mieux les étudier tous deux à la fois, que séparément.*

On peut supposer, & je ne m'y oppose pas, qu'il ne parle point en cet endroit, de l'édition de sa Rhétorique, comme de celle de sa Dialectique. Dans cette Lettre, dira-t-on, il n'est question que d'un simple envoi. Je le veux. Mais Melanchthon, dans la suite même de sa Lettre, après avoir rendu compte des motifs qui le portérent à composer sa Dialectique, rend compte aussi des raisons Melanchthon. qui lui firent composer sa Rhétorique. „ C'étoit entr'autres, pour montrer la „ liaison de ces deux Arts, & parce que, „ ajoûte-t-il, on ne peut bien entendre „ les préceptes du premier, qu'en les „ comparant avec ceux du second; ce „ qu'il insinuë encore dans le corps même de son Ouvrage". Cela ne sem- C. 3. p. 42. ble-t-il pas montrer en tout sens, l'ordre qu'il garda non seulement dans la composition, mais encore dans l'édition de ces deux Ouvrages? Il s'ensuivroit que s'il composa sa Dialectique à 23 ans; il en avoit 25 lorsqu'il composa sa Rhétorique. Quoiqu'il en soit, une autre raison l'avoit porté à donner sa Logique; c'est que ceux qui faisoient profession de l'enseigner, n'éxécutoient rien moins que ce qu'ils faisoient esperer. *Je ne puis*, dit-il, *accuser les Maîtres ordinaires d'Eloquence, comme j'ai accusé les Maîtres ordinaires de Logique.* Il semble par ces paroles qu'il étoit plus content des premiers que des seconds, mais la raison qu'il ajoûte paroit détruire cette idée. *C'est*, dit-il, *qu'il n'y a d'autres Maîtres de Rhétorique que Ciceron & Quintilien, qui l'emportent sur tous les Grecs, dont nous avons vû les écrits.* Avoit-il vû la Rhétorique d'Aristote? il y a apparence, puisqu'il étoit grand Péripatéticien, & M. Bayl. ibid. p. 2093.2094. dans les notes. qu'il avoit tant travaillé à expliquer la Logique, la Morale & la Physique de ce Philosophe. Il est donc difficile de concevoir pourquoi il décide si généralement contre les Grecs, & je ne sai si c'est là dequoi nous faire juger qu'il étoit bien instruit de cet Art.

Tout cela néanmoins est susceptible d'un bon sens. Les Maîtres ordinaires de ce temps-là expliquoient ou Ciceron, ou Quintilien, & par cette raison, ils paroissoient irrépréhensibles; Quintilien d'ailleurs & Ciceron lui paroissent les seuls Maîtres de Rhétorique, & l'emporter sur tous les Grecs, parce qu'ils ont plus d'éloquence.

On peut d'autant plus admettre cette interprétation, que ce qu'ajoûte Melanchthon, dans la suite de sa Lettre, est d'un homme

1 Etsi imago quædam veteris artificii reliqua est, in foro tamen causas agunt Jurisconsulti, c. 8. p. 77.

2 Ego non admodum opus esse longioribus præceptis in hac parte judico: nam viâ quâdam cogni-

Melanchthon. homme aussi sage qu'éclairé. Car comme il n'avoit composé sa Dialectique que pour mettre les jeunes gens en état de lire Aristote; de même son intention, en composant sa Rhétorique, n'étoit que de les aider non seulement à lire, mais à étudier avec soin les deux Maîtres qu'il nous propose. Dans ce dessein, il représente les difficultez & les avantages de la Rhétorique. Les préceptes de cet Art, à ce qu'il dit, semblent frivoles, ou puériles, & ils sont néanmoins très-utiles. *Il répète la même chose au c. 5 p. 58.* Ils sont même necessaires, & dans l'Etat & dans la Religion, pour l'explication des plus-grandes affaires, pour l'administration de la justice, pour la défense de la verité. Ils le sont aussi pour lire avec fruit tout ce qu'on lit, pour juger non seulement des Ouvrages, mais des choses qu'on y traite. C. 1. p. 20. C'est par là qu'il en faut juger, & non par l'opinion de quelques petits esprits, qui la bornent à ce qui est de leur portée, à faire une Lettre de quelques lignes, ou un Poëme de quelques vers: la Rhétorique, dit-il, est une source féconde, non seulement d'éloquence, mais encore de sagesse.

Il faut convenir que ces idées sont dignes des plus grands Maîtres. Aussi l'Auteur avouë qu'on les trouve par tout dans Ciceron. Mais ce n'est encore que le Préambule de son Ouvrage. Il est divisé en deux Livres. Le premier traite de l'*Invention* & de l'*Ordre*, le second ne parle que de l'*Elocution*. Il croit qu'on ne peut guéres donner des préceptes touchant la memoire. Et à l'égard de la prononciation, elle est, dit-il, toute autre aujourd'hui qu'elle n'étoit autrefois, &, par cette raison, il faut s'en instruire par l'usage & par l'imitation.

Cet Auteur a une chose particuliere: aux trois genres de causes ordinaires, il ajoûte le *Didactique* en faveur de ceux qui instruisent le Peuple & qui lui expliquent l'Ecriture. On ne peut blâmer un homme qui voudra sur cela appliquer les préceptes généraux & en donner des exemples particuliers: mais pourtant il est visible que le genre Didactique a lieu dans les trois autres & qu'il y est compris. En sorte qu'en le séparant, l'Auteur oublie sa Logique, laquelle néanmoins lui fournit tous les préceptes qu'il croit convenir à ce genre; &, ce qui est fort utile, il fait l'application de ces préceptes avec beaucoup de méthode sur des points de Religion & de Morale, qui sont d'usage; sur la Vertu en général, sur la Pénitence en particulier, sur la Foi, &c. dont il veut qu'on explique la nature, les parties, les causes, les effets, les vertus qui y ont du rapport, les vices opposez. C'est sur de pareils exemples, qu'il fait voir ailleurs les moyens de développer les grandes veritez qui sont la force & l'ornement de l'Eloquence, & il ajoûte la maniere de s'en servir. A l'égard du genre judiciaire, il remarque (1) que nos Avocats sont plûtôt des Jurisconsultes que des Orateurs. Il est pourtant difficile de croire que sa proposition ait été universellement vraye de son temps; encore plus, qu'elle le soit aujourd'hui.

Melanchthon. C. 6. p. 63. P. 64. C. 21. p. 265.

Il établit combien il importe, non seulement de savoir trouver, en chaque affaire, la proposition principale qui fait l'état de la cause; mais encore de la démêler dans toutes sortes d'Ouvrages, même dans l'Ecriture Sainte, à quoi selon lui, il faut beaucoup accoûtumer les jeunes gens. Heureux si dans la Religion, il n'eût point abandonné la voye de ses Peres! le Livre même dont est question se sent de ses égaremens dans un des points capitaux qui nous divisent des Novateurs; & le Sacrifice de la Messe, selon lui, n'est point un Sacrifice. C. 9. p. 80. 81. P. 280.

Ne l'écoutons qu'en ce qu'il a de bon, & quant à présent bornons-nous à ce qui regarde la Rhétorique, son jugement y paroît dans les préceptes qu'il donne sur l'Invention. Il veut qu'ils soient courts, (2) parce que c'est la connoissance des matieres, c'est l'usage qui doit fournir les preuves & les pensées, & sur-tout, les veritez générales, lesquelles sont le fruit ou de la réflexion, ou de la connoissance de la Morale, du Droit, de la Religion. Il ajoûte les préceptes sur les passions,

ti, posteà res, non in libellis Rhetoricis quærendæ erunt, sed tùm à communi prudentiâ, tùm ex aliis artibus sumendæ. pag. 266.

Melanchthon. sions, & il y suit les grands Maîtres, Aristote, Ciceron, Quintilien. Tant il est vrai qu'après eux on ne peut rien dire de nouveau!

Si Melanchthon est court dans les préceptes sur l'Invention, il l'est encore plus dans ceux qui regardent l'arrangement, dont néanmoins il fait connoître l'importance par cette consideration, que *la parfaite connoissance d'un Ouvrage ou d'une cause dépend de celle qu'on peut avoir de l'ordre que l'Auteur y garde*, & il observe fort à propos, que la prudence, l'occasion, le bien de la cause prescrivent l'ordre qu'il y faut tenir. C. 25. p. 292.

A l'égard de l'Elocution qui fait la matiere du second Livre, il observe qu'on ne peut la négliger sans négliger en même temps & l'ordre même, & toute la belle Litterature; Que dis-je? sans montrer de l'indifférence pour les pensées. Veut-on connoître cette verité, il ne faut selon lui, que considérer que l'Elocution sert à marquer le prix des choses, & qu'il est naturel de le marquer: que les Peintres (1) dans leurs tableaux ont des lumieres & des ombres, qu'ils ont des enfoncemens, qu'ils ont des saillies, comme les Architectes dans leurs Ouvrages, ou des reliefs comme les Sculpteurs; enfin que ceux qui font profession de mépriser l'Elocution, veulent néanmoins paroître éloquens, & seroient bien fâchez de mal parler, parce que rien ne marque mieux le dérangement de l'esprit, que le déréglement du discours (2). Il ajoûte que rien ne fait plus de plaisir que la beauté de la diction; que le soin qu'on en prend adoucit les mœurs, qu'elle les fait connoître, que mal-à propos la regarde-t-on comme un fard ou comme une affectation, puisque les Maîtres ne l'aprouvent, qu'autant qu'elle est naturelle.

Une diction de ce caractére n'est pas seulement ornée & convenable au sujet, elle est aussi également pure & intelligible. C'est par là que la Grammaire est le principe de l'Eloquence. On apprend d'elle les mots d'usage: il est permis néanmoins d'en faire de nouveaux, non dans les choses anciennes, mais dans les nouvelles, comme il est arrivé dans l'établissement de la Religion, & comme il arrive dans l'établissement des Etats. A cela près Melanchthon blâme la licence & la barbarie des termes dans certains Arts, laquelle est cause, dit-il (1), que ces termes ne laissent dans l'esprit aucune idée de verité.

Notre Auteur à l'occasion des figures & sur-tout de l'Allegorie, parle des divers sens de l'Ecriture Sainte, qui sont le *Litteral*, le *Moral*, l'*Allegorique*, & l'*Anagogique*, pour nous apprendre & ce qu'il en faut penser, & l'usage qu'on en doit faire. Cette matiere considerée en elle-même, est fort utile aux Orateurs Sacrez; elle comprend les veritez fondamentales; elle comprend les divers Sens du Texte Sacré, & la maniere de s'en servir. C'est sur quoi doivent s'étendre ceux qui donnent des régles aux Prédicateurs. C. 5. p. 361.

Melanchthon reduit les sens de l'Ecriture à deux. Il veut qu'on s'attache au *Grammatical*, qui est le même que le *Litteral* & l'*Historique*. Il veut beaucoup de sagesse & de modération dans l'usage du figuré. Il souhaite que ce qu'on établit par ce dernier, soit encore appuyé d'ailleurs par de bonnes autoritez. Au reste, il convient qu'on trouve, dans les faits historiques, la figure des plus grandes veritez: mais qu'en se servant de ces allégories & de ces allusions pour rendre le discours plus vif & plus agréable, il faut le fortifier de raisonnemens dont les conséquences soient justes, & dont les principes soient les veritez primitives fondées sur des textes formels. Cela suppose que l'Orateur ou le Théologien sache parfaitement la Religion & ses parties (3), sur tout, qu'il n'ignore pas que la Morale se rapporte au Decalogue & à l'Evangile, au reglement de la conscience, & au gouvernement civil & politique. Quant au fond de la Religion, on sait que c'est le regne de Jesus-Christ, la

1 Pictores efficiunt ut alia videantur depressiora, alia magis emineant & sint excitatiora. pag. 304.

2 Certissimum indicium monstrosæ mentis monstrosa oratio.

3 Nostris temporibus satis magna laus est facultatem grammaticè loquendi consequi, pauci reliquas orationis virtutes addere possunt, ut videlicèt figuris utantur non ineptis, aut intempestivis, aut magna

Melanchthon. la Pénitence, la Grace, la Foi, l'Esperance, la doctrine de la Croix, la priere, les devoirs de la Charité. A propos des allégories, l'Auteur approuve fort qu'on mette dans toutes les Eglises l'image de Saint Christophe; mais il croit qu'elle n'est qu'une allégorie qu'il explique assez au long, persuadé que dans les parties de cette statue, on trouve une image de tous les devoirs du Christianisme. Monsieur le Tourneux en retenant la verité de l'histoire, n'exclut point l'allégorie. *Les images*, dit-il, *où Saint Christophe est representé comme un homme fort & puissant qui porte Jesus-Christ sur ses épaules, ne sont peut-être que des figures symboliques de la grandeur de son ame, qui étant pleine de Jesus-Christ, a marché avec assurance au travers des eaux, c'est-à-dire des afflictions & des tentations de cette vie, par la grace de celui qu'elle portoit au dedans d'elle.* En cela, comme en tout, le Lecteur voit que c'est des Auteurs Catholiques tel qu'étoit Mr. le Tourneux, & non pas de Melanchthon, qu'il faut apprendre ce qu'on doit suivre & pratiquer. Et quand on m'opposeroit, ce que je crois vrai, qu'Augustin Valére, Historien de Saint Charles Borromée, Evêque de Verone & Cardinal, dans sa Rhétorique sacrée a profité de Melanchthon sur le point dont je parle, qui regarde les sens figurez du texte sacré, il est aisé de concevoir que tout ce que cet Auteur avoit de bon sur cet article, il le tenoit de la doctrine de l'Eglise.

P. 570.

Ann. Chrét. T. 9. 25. Juillet.

N'oublions pas de dire que Melanchthon traitant des figures après les tropes, au lieu de suivre la division ordinaire, qui distingue celles de diction & celles de pensées, aime mieux dire qu'*il y a des figures de Grammaire* dans lesquelles il rappelle encore les tropes; qu'*il y en a de pensées*, qu'*il y en a qui contribuent à la force du discours.* Tel est dans ses principes, l'Art de réduire les faits aux questions & aux lieux communs. Telle est l'amplification qui se tire des lieux dialectiques, qu'il parcourt tous à cette occasion, comme pour démentir ce qu'il avoit dit de leur inutilité sur l'Invention; Il y ajoûte l'usage des sentences, les descriptions, les transitions. Mais sont-ce là des figures? Quoi qu'il en soit, il regarde les préceptes de la Periode comme une chose qui appartient à la Grammaire, & consacre son dernier chapitre qui est assez court, à traiter de la différence des styles, de leurs caractéres & de l'usage qu'on en doit faire. Rien n'est plus glorieux à Ciceron, que les éloges que cet Auteur lui donne dans les dernieres pages de son Livre, mais ce n'est pas ici le lieu de les rapporter.

Melanchthon. C. 15. 16.

P. 543.

P. 546. 549. 550.

Je finis donc ce chapitre en remarquant que la Rhétorique de Melanchthon, très-courte d'elle-même, est devenuë fort longue par les questions & les Scholies que Crusius y a ajoûtées pour l'expliquer: preuve certaine de l'estime qu'il en faisoit. Ce Crusius étoit un Professeur de Tubinge, lequel composa cet Ouvrage pour l'usage de ses disciples & l'imprima en 1563. Il paroît homme habile qui avoit étudié les Originaux Grecs & Latins, & qui savoit les Lettres saintes & profanes. Il faut convenir que son Ouvrage est bon & instructif. On peut le voir sur ce qu'il dit de l'Art qu'il faut quelquefois apporter dans la confirmation & dans les preuves. Et si j'ajoûte qu'il est un peu long, c'est une verité qu'il a lui-même reconnuë, puisqu'il a marqué par-tout, ce qu'il croyoit suffire à la jeunesse, & qu'il laisse même la liberté d'en retrancher encore ce qu'on jugera à propos pour s'accommoder à la portée des apprentifs.

In Proleg. p. 22.

COR-

na cum gravitate & magna vi aliquid amplificent. In his eloquentia claudicat... his moribus, rerum veritas novitate verborum amittitur. p. 302. 510, 511.

1 Non est cujusvis videre allegorias, aut ubi deceant; sed qui habeat perfectam cognitionem istorum Christianæ doctrinæ capitum... afferunt in loco adhibitæ & gratiam & lucem.

CORNEILLE VALERE.

1567.

Valere. JE trouve une Rhétorique de Corneille Valere d'Utrecht, dans le goût des Partitions oratoires de Vossius, & qui étant plus courte, n'en est peut-être pas moins utile. Elle est methodique, claire, en bons termes, tirée des bons Auteurs. Pour la rendre plus aisée, l'Auteur y réduit ses préceptes en tables, aussi l'a-t-il intitulée *Tables de Rhétorique*. Il explique ensuite ses régles plus au long. Un Religieux de l'Ordre des Hermites de S. Augustin, nommé *Nicaise Braxius*, voulant la rendre encore plus facile, en a mis le précis des préceptes en vers semblables à ceux de la petite Rhétorique de Farnabe. Enfin elle est accompagnée de notes marginales, qui me paroissent bonnes & judicieuses. De sorte que je ne vois rien de méprisable dans cet Ouvrage. Et s'il ne developpe pas assez les finesses de l'éloquence, les ressorts des passions, l'art d'exprimer les mœurs, ou de fortifier le discours, du moins il contient assez bien les regles les plus ordinaires.

Robortel. FRANCOIS ROBORTEL,

Morhof le dit de Padoué. *De la Ville d'Udine, dans le Frioul, mort en* 1567.

Rob. Ep. Dedic. ROobortel fut un célébre Professeur de Rhétorique à Venise. Le Senat le choisit, pour enseigner cet Art à Padouë. C'est lui qui le premier a tiré Longin de la poussiere. On assure qu'il étoit très-savant & très-éloquent, & en même temps très-vain & très-orgueilleux. Il traita avec un grand mépris non seulement ses égaux, mais même ses supérieurs. Il ne tint pas à lui que Sigonius, Muret, Henri Estienne & plusieurs autres ne devinssent l'objet de la risée publique. Il n'en eut pas moins la réputation d'homme de beaucoup d'esprit & fort attaché aux principes des anciens. Robortel.

Morhof. T. 2. l. 6. p. 245. n. 11.

On ajoûte un fait humiliant pour un homme de son humeur & de son caractére; c'est que s'étant signalé souvent par des actions publiques, il demeura court à l'Oraison funébre de Charles-Quint, il ne put même en achever l'Exorde: cet événement fit tant d'impression sur lui, qu'il ne fut plus en état de parler en public. C'est un accident qui peut arriver à l'Orateur le plus modeste, & à ceux qui se croient le plus assurez de leur memoire.

A l'égard des Ouvrages qui m'engagent à parler de lui, il en a fait un entr'autres sur *l'Art de parler*, (1) ou si l'on veut, *sur l'Art oratoire*. " L'idée qu'on „ nous en donne est, qu'en y traitant „ particulierement des figures, il les rappelle à leurs principes, & à certains „ chefs; qu'il y montre la différence de „ la diction oratoire d'avec la diction „ poëtique; qu'il y fait le catalogue de „ toutes les figures; qu'il les a recueil„ lies des Auteurs Grecs & Latins, & „ qu'il les distribue par classes, selon nos „ idées & nos passions, lesquelles, se„ lon lui, sont les véritables sources des „ figures. Morhof. ibid.

Voilà à peu près ce que Mr. Morhof a dit de cet Ecrivain. J'ajoûte, pour le mieux faire connoître, que son Ouvrage est tout rempli des plus beaux desseins du monde, & de merveilleuses découvertes, inconnuës jusqu'alors, si on en croit l'Auteur.

Un de ses plus beaux desseins, & peut-être le principal de tous, est de terminer un grand procès entre les Orateurs & les Maîtres des Arts & des Sciences. Je ne sai si ce procès s'étoit alors échauffé plus que de coutume: mais comme on y accusoit les derniers d'avoir un style barbare, on y accusoit aussi les premiers d'être *de grands diseurs de rien*. Que fait Robortel pour étouffer cette guerre civile dans la République des Lettres? Il prétend faire voir que les Philosophes doivent être Orateurs, & qu'ils le peuvent sans peine; il prétend montrer que les Orateurs, Robort. Ep. Dedic. Idem ibid. & Disp. 1. 2.

1 De artificio dicendi.

Robortel. teurs, à leur tour, doivent être Philosophes, & que rien ne leur est plus aisé. Les premiers, selon lui, n'ont qu'à prendre du style oratoire ce qu'il y a de convenable aux matieres Philosophiques; & les seconds n'ont qu'à faire entrer dans les Discours oratoires, ce que les Philosophes disent de plus beau. Et il promet d'en donner *la clef*, *ce que personne n'a fait avant lui*. Il distingue à cet effet dans le discours *la matiere* & *les formes*, il ne dit pas *la forme*; il en distingue plusieurs; & leur plus grand nombre dans le discours est ce qui en fait la plus grande beauté.

Robort. Disp. 1.

A l'égard de la matiere, ou elle appartient aux Arts & aux Sciences, & c'est ce qui fait les Philosophes, les Jurisconsultes, les Théologiens, les Géometres, les Medecins, les Architectes, qu'il prétend rendre Orateurs: ou bien, elle est détachée des Arts & des Sciences; & c'est ce qui fait les Orateurs. Jusques là, Aristote ne parleroit pas mieux. Voyons la suite. Il s'y agit *des formes*. Elles consistent, selon lui, en ce que le discours est, ou *continu* & *sans Dialogue*, ou *interrompu* par maniere de Dialogues; ou bien en ce qu'*on y pose des principes*, qu'*on y raisonne*, que *par des Epithétes on y marque la qualité des choses*; ou enfin, en ce qu'*il y a quelques changemens dans l'usage des expressions*: Ce qui n'est pas, à ce que dit l'Auteur, une petite chose à connoître. Et pas un des Anciens n'en a parlé, non pas même Aristote, par *une lâcheté ou par une insensibilité surprenante*. Mais il y a encore trois ou quatre formes. La premiere consiste à *s'énoncer simplement & sans marquer de passion*; La seconde, à *s'énoncer en marquant quelque passion*, & c'est la véritable fin des figures, à quoi les Anciens, selon l'Auteur, n'ont pas pris garde. La troisiéme consiste dans l'*arrangement des mots*; & la quatriéme *dans les nombres & dans les cadences*. Voilà ses grands principes: en voici l'application pour rendre Orateurs les Maîtres des Sciences.

Id. Disp. 2. fol. 9. &c.

Pour être éloquent, selon l'Auteur, en quelque matiere que ce soit, il n'y a qu'à donner au discours les formes convenables au sujet que l'on traite. Comme donc un Orateur est Orateur, s'il prend toutes les formes dont on vient de parler, parce que les matieres qu'il traite en sont susceptibles; de même les Maîtres des Arts & des Sciences seront aussi Orateurs, s'ils prennent celles qui conviennent aux sujets dont ils parlent: car elles n'y conviennent pas toutes. Ils peuvent parler *continûment*, ou *en Dialogue*; ils peuvent *poser des principes*: ils peuvent *prouver* ce qu'ils avancent. Il ne leur convient pas *de marquer les qualitez des choses par des Epithétes*; ni *de mêler des passions* dans ce qu'ils disent; ni de *faire des changemens* dans l'usage des expressions; ni de se soucier *de l'arrangement* des mots, ni *des cadences*. Ainsi, selon Robortel, que les Maîtres des Sciences se servent des termes de leur Art, où il le faut; cela ne fait rien: pourvû qu'ils parlent d'ailleurs poliment & d'une maniere populaire; c'en est assez: les voilà de vrais Orateurs. " Je laisse, „ dit-il, aux Philosophes l'usage des ter- „ mes qui leur sont propres; ils en sont „ les Auteurs: il est impossible de les „ leur ôter; ces termes d'ailleurs sont „ expressifs; ils disent mieux ce qu'on „ veut dire que ne feroient de longues „ circonlocutions Ciceroniennes. Je ne „ leur demande pas non plus d'ornemens. „ Je suis seulement d'avis, qu'à leurs „ termes près, ils parlent Latin comme „ on parloit à Rome dans le bon siécle, „ sans que leur style sente ni le Fran- „ çois, ni l'Italien, ni l'Allemand. Si „ les Philosophes, ajoûte Robortel, refu- „ sent ces avantages, & ne se rendent à „ ces conditions, je ne vois pas qu'on „ puisse se dispenser de les traiter de „ *sous & d'impudens* ". En effet, il les en quitte à bon marché, après qu'ils ont défendu si long temps une aussi mauvaise place que la barbarie du style qu'il leur reproche.

Idem, Disp. 2. fol. 15. verso ad calcem.

Robortel.

Robort. Tit. Quomodo sermo Philosophicus, &c. *à la fin du Livre*.

Mais ce qui montre qu'il ne tient qu'à eux d'être Orateurs à ce prix-là; ce qui montre la merveilleuse solidité de la méthode de Robortel, c'est la définition qu'il donne de l'Eloquence. Il dit que *c'est un talent dont la Nature nous fait present, mais que l'Art & l'exercice fortifient, lequel nous met en état d'exprimer nos conceptions avec les formes convenables au sujet, en dialogue, ou autrement, tantôt d'une maniere populaire, tantôt d'une*

Disp. 2. de form. ligne 12 & Disp. 1. lig. 1.

Robortel. *maniere qui ne l'est pas, afin d'instruire, ou afin de persuader.* C'est-à-dire qu'il accommode, par caprice, l'idée de l'Eloquence aux manieres des Sciences, & non pas les manieres des Sciences à l'idée de l'Eloquence; En quoi il ressemble à un Prédicateur, qui pour ôter la contrarieté qu'il y a entre la Morale & les passions des hommes, assujettiroit la Morale aux passions, & non pas les passions à la Morale. Et Robortel débite toute cette doctrine du plus grand serieux du monde, quoi qu'il ne pût rien dire de mieux, s'il avoit eu envie de s'en divertir.

Ce qu'il dit après cela sur la seconde partie de son entreprise, n'est pas moins plaisant. Il s'y agit de montrer comment l'Orateur, dans ses Discours, doit faire usage de la Philosophie. " Il faut, „ dit-il, pour cela, que ce qu'un Philo- „ sophe débite en se servant d'un style „ qui lui convient, l'Orateur le débite „ aussi en un style qui lui soit propre; „ & qu'aux formes du discours que le „ Philosophe a par lui-même, il ajoûte „ celle qu'il doit avoir de plus ". Par exemple, le premier dit en général & simplement, *Que le bonheur consiste à vivre selon la vertu*; " Un Orateur dira; „ Maudits soient ceux qui ternissent la „ gloire de Claudius. Car ce grand hom- „ me s'étant exposé pour sa Patrie & pour „ ses amis, étant brave de sa personne, „ laborieux, appliqué, modeste, liberal, „ doux & affable, qui peut ne le pas „ estimer heureux, ou ne le pas regarder „ comme un beau modéle à proposer? ô „ le Heros! ô le grand homme! Qu'ils „ cessent, ces méchants, qu'ils cessent „ de le décrier, &c. ". C'est ainsi que, selon Robortel, l'Orateur tourne à son usage la Philosophie morale. Il fait esperer aussi quelque exemple pour nous montrer comment l'Orateur fait usage de la Physique. S'il avoit tenu sa parole, nous aurions, sans doute, vû quelque chose de beau! Peut-être s'en est-il dispensé, parce qu'il s'est ressouvenu de son premier principe, que *l'Orateur ne traite point ce qui appartient aux Arts & aux Sciences, mais seulement ce qui a rapport aux actions des hommes & à la Morale.* Mais le fort de Robortel est sa doctrine sur les figures. Tout ce que les Anciens en ont dit, est selon lui plein de confusion. Il comprend dans ce jugement Rutilius, Quintilien, Rufinien, Aquila, Ciceron. Il prétend qu'il faut savoir les noms de toutes les figures, & leur convenance avec les lieux de Rhétorique. Il les distribue par classes, par rapport aux passions, qui en sont la source, & qui en doivent régler l'usage. Par exemple, on vous a appellé *Traitre de la Patrie*; rien n'est plus convenable que de repousser cette injure, par tout ce qu'il y a dans votre conduite, qui y repugne, *à repugnantibus*; rien n'est aussi plus convenable que la figure *d'imprécation*, qui est très-propre à la colére, que doit produire un si grand outrage. C'est pourquoi il faudra dire: *Puisses-tu perir malheureusement, impudent, qui m'appelles Traitre, lorsque je me sacrifie pour la Patrie!*

Rob. Tit. Quomodo sermo Philosophicus, &c. *à la fin du Livre.*

Id. ibid. depuis le feuillet 18. jusqu'au 30. &c.

Robortel. Ep. Dedic. pag. 4. ad calcem, &c. Confusè traditæ sunt.

Telle est la doctrine de Robortel, qui travaille à la confirmer par l'application qu'il en fait à quelques Harangues de Ciceron, & à quelques Odes d'Horace, dans lesquelles il observe que ces Auteurs ont choisi telle figure de pensées, tel lieu de Rhétorique, telle figure de mots, & autres choses semblables. Est-ce là l'homme qui a voulu exposer à la risée les hommes les plus savans de son siécle? Rien n'étoit plus aisé que de l'y exposer lui-même; & si quelqu'un ne l'a pas fait, il faut, ou qu'on ne s'en soit pas mis en peine, ou qu'on se soit laissé étourdir par cet air de confiance, & de superiorité qu'il se donne. Je ne touche ni à son esprit ni à son éloquence, quoique je ne conçoive pas comment elle pouvoit être naturelle, puisqu'il s'y prenoit d'une maniere si machinale Je dis seulement qu'il a pris les préceptes de travers; que ce n'est point en cherchant quelle figure, ou quel lieu nous convient, qu'on fait un Discours éloquent; mais sans songer à ces observations de l'Art, c'est en pensant à ce que le bon sens demande de nous; parce que l'éloquence est une chose de sens commun. Ainsi Robortel a paru dire quelque chose, & n'a rien dit; il a paru attaché aux Anciens, & il est visible qu'il ne l'étoit pas. Il est vrai que M. Morhof lui rend ce témoignage, & même qu'il le distin-

gue

Robortel. que par là d'un autre Auteur nommé Patrice, qui a pris, dit-il, des routes nouvelles. Mais il est certain que Robortel abandonne aussi la methode des Anciens, & qu'il prétend avoir mieux trouvé qu'eux; ou s'il paroit ne les pas contredire, c'est parce qu'il leur prête ses propres pensées, pour leur faire dire des choses ausquelles ils n'ont jamais songé. D'où je conclus que ses efforts, ses promesses, sa vanité n'aboutissent à rien. J'ajoûte que son Livre est tel, que peu de gens, à mon sens, peuvent avoir la patience de le lire. Je ne l'aurois pas euë moi-même, ni celle d'en faire un précis, si ce n'eût été qu'il a de la réputation. Cette raison néanmoins n'a pu m'obliger à rapporter ce qu'il dit du style poëtique, il en parle aussi habilement que du style oratoire. Il a fait un autre Ouvrage sur la Rhétorique, qui, par bonheur, est peu de chose pour la grosseur du volume, aussi-bien que pour ce qu'il comprend. C'est une espéce de Discours qu'il fit à Pise, sur les Livres de l'Invention de Ciceron, pour expliquer les qualitez de l'Eloquence. C'est un Livret de vingt-quatre pages indouze. Je crois qu'il est bon de faire connoître les Ouvrages extraordinaires qui se sont faits sur la Rhétorique, afin qu'il ne prenne envie à personne d'en faire de semblables, puisqu'il y a des gens, même aujourd'hui, qui croyent qu'on ignore encore la vraye maniere de devenir éloquent. M. Baillet parle de Robortel parmi les Critiques Grammairiens. On peut voir dans le chapitre qui le regarde, des jugemens plus désavantageux à sa memoire, que tout ce que j'ai dit ici.

Jug. des Sav. Tom. II. p. 166.

LA RHETORIQUE ECCLE'SIASTIQUE D'AUGUSTIN VALERIO,

Valerio.

Evêque de Verone, & Cardinal, qui a fleuri vers la fin du seizième siécle: cette Rhétorique a été imprimée à Paris en 1575.

J'Ai annoncé cette Rhétorique * en parlant de S. Augustin. L'Auteur étoit de Venise, & il y enseigna la Philosophie Morale. Il entendoit bien la Langue Latine, & la parloit élégamment & facilement, mais il avoit de la peine à s'exprimer en sa langue naturelle. Ses mœurs étoient fort édifiantes, & il s'acquitta des devoirs de l'Episcopat en bon Pasteur. Il fut créé Cardinal par Gregoire XIII. Le chagrin qu'il eut de voir sa patrie excommuniée par Paul V. lui causa la maladie dont il mourut. Il a fait entr'autres Livres une Rhétorique sacrée, divisée en trois Livres, intitulée la *Rhétorique Ecclesiastique* dans l'exemplaire dont je me suis servi, citée sous ce titre par M. Baillet *; & sous celui de *Rhétorique Chrétienne*, selon Mr. Bayle, par le Mercure Galant du mois de Decembre 1695.

* Ci-devant p. 155.

Keckerman dans sa Pref dit que Valere a composé sa Rhet. sur le modele d'Aristote.

Nicius Erythr. Pinacoth. 1. p 170.171.

* Discours sur l'Hist. de la Vie des Saints.

Mr. Bayle dans son Dict. art. de Valerio.

L'Auteur du Mercure, (1) & après lui les deux Auteurs que je viens de nommer, rapportent de cette Rhétorique une chose remarquable, qui concerne les Martyrologes, mais que je n'y ai pas trouvée, soit que la *Rhétorique Ecclesiastique* & la *Rhétorique Chrétienne* soient deux Ouvrages differens, ce que j'ai de la peine à croire; soit que l'édition que j'en ai vuë, soit imparfaite, encore qu'elle me paroisse fort complete. Quoi qu'il en soit, une des causes des fausses legendes des Martyrs, selon nôtre Auteur, (à ce qu'on dit,) a été la coûtume qui s'observoit autrefois en plusieurs Monastéres, d'éxercer les jeunes Religieux par des Amplifications Latines qu'on leur proposoit

1 P. 78. *Dans une Lettre qu'il rapporte toute entiére, & qui commence p. 75.*

Valerio. posoit sur le martyre de quelque Saint; ce qui leur donnant la liberté de faire agir & parler les Tyrans & les Saints persecutez, en la maniere qui leur paroissoit la plus vrai-semblable, leur donnoit lieu en même temps de composer sur ces sortes de sujets, des especes d'histoires bien plus remplies d'ornemens & d'invention que de verité; mais quoiqu'elles ne méritassent pas d'être fort considerées, celles qui paroissoient les plus ingenieuses & les mieux faites, ne laissoient pas d'être mises à part; en sorte qu'après un long-temps se trouvant avec les manuscrits des Bibliothéques des Monasteres, il étoit fort difficile de discerner ces jeux d'esprit, d'avec les histoires veritables des Saints. On avouë cependant que ces pieux Ecrivains étoient excusables, en ce que n'ayant en d'autre dessein que de s'exercer sur de saintes matieres, ils n'avoient pu prévoir la méprise qui est arrivée dans la suite: de maniere que si la posterité s'est trompée, ç'a été plutôt l'effet de son peu de discernement, qu'une preuve de leur mauvaise intention. Voilà, encore un coup, une observation que je ne trouve point dans la Rhétorique d'Augustin Valerio. J'en trouve seulement une idée dans le Traité d'Erasme, dont j'ai parlé. Erasm. in Ecclesiaste p. 154.

Le pieux Prélat dont est question, enchérissant sur Quintilien, ne reconnoît point de veritables Orateurs hors de la Religion Chrétienne, dépositaire de la verité & de la vertu. Loin des visions bizarres de ceux qui voudroient bannir l'Eloquence de la chaire, il en établit la necessité, & n'a pas de peine à la prouver; puisque l'éloquence sacrée est l'art de traiter les choses du salut, que son devoir est d'inspirer la Religion & la pieté, que sa fin est de conduire les hommes à la vie heureuse de l'autre monde. Il soutient que la perfection de l'Orateur sacré ne dépend pas du succès. En effet le grand succès du Prédicateur est que ceux qui l'ont entendu, disent comme les Juifs qui avoient entendu les Apôtres, *Que faut-il que nous fassions?* Et c'est l'Ouvrage du Saint-Esprit. Que le Prédicateur l'invoque à l'exemple de S. Dominique, *qui trouvoit*, disoit-il, *dans le livre du S. Esprit*, (1) tout ce qu'il avoit à dire. Le travail néanmoins & l'exercice sont necessaires au Prédicateur, aussi-bien que la priere; & il doit surtout s'attacher à prendre un style populaire, tel que S. Augustin le prescrit, c'est-à-dire, intelligible, agréable, plein de grands mouvemens. Valerio. L. 4. de Doct. Christ. c. 4.

La matiere des Prédications le demande. Il s'y agit de ce qu'il faut ou faire ou éviter, esperer ou craindre, rechercher ou fuir, louër ou blâmer. En traitant ces grands sujets, on peut tomber dans des abus, Valerio les fait connoître. Il ne veut point qu'on louë trop les vivans. Il ne veut point qu'on suive sans reserve ce que les Payens ont prescrit touchant l'amplification, quoiqu'à les bien prendre, ils n'en disent que ce qu'il en dit lui-même. Il explique la Dialectique par des exemples tirez de l'Ecriture & des Peres. Il ne veut, comme Aristote, que l'Enthymême & l'Exemple dans les preuves de son Orateur. Bref, on ne peut nier que tout ce qu'il dit dans son premier Livre, sur tous les points que je viens de marquer, ne donne des vûës très-utiles au Prédicateur, & pour le fond & pour la forme de ses Discours, & ne lui indique les sources où il doit puiser, lesquelles sont en général toutes les connoissances divines & humaines, & plus particulierement, l'Ecriture, la Tradition, les Conciles, les Peres, & tous les bons Ecrivains Catholiques. L. 1. c. 22. fol. 11. verso.

Les mouvemens ou les passions sont la matiere du second Livre. L'Auteur y suit la doctrine d'Aristote, de Ciceron, & de S. Augustin. Il veut que le Prédicateur soit intérieurement touché, & pour cela, qu'il soit bien plein de son sujet, qu'il lise les discours forts & pathétiques, tels que sont les Livres des Prophetes, & qu'il invoque l'Esprit Saint, sans lequel on ne peut rien. Il réfute les Stoïciens qui ne vouloient point de passions; & établit que la source de tous les bons mouvemens dans le discours, ne peuvent être que l'amour de Dieu, l'amour L. 2. c. 1. fol. 17. recto. Ibid. c. 2. Ibid. c. 1.

1 In libello caritatis, in libello Spiritus Sancti.

Valerio. l'amour reglé de soi-même, & l'amour du prochain, qui comprend l'amour réciproque des parens & des enfans, du mari & de la femme, des fréres & des sœurs, de tous les hommes qui sont fréres.

Sur tout cela notre Auteur a par tout un caractere d'homme grave, habile dans la connoissance de l'Art, savant dans les matieres que le Prédicateur doit traiter, zelé pour la pitié & la Religion, qui aime & veut faire aimer le jeûne, la miséricorde, la crainte de Dieu, la retenue, les joyes & les consolations saintes, l'attachement à son état. Il touche tous ces articles dans sa Rhétorique, & il y entre dans le détail de tout ce qui distingue les hommes, pour nous apprendre à leur parler d'une maniere qui leur soit propre. Ainsi ou l'on peut le suivre, ou, sur ses idées, se faire aisément une autre route. Quelque parti que l'on prenne, il faut convenir que ce n'est pas sans raison qu'on a presenté cette Rhétorique comme un Ouvrage du caractére de ceux de Thucydide, c'est-à-dire, comme un Ouvrage où le nombre des pensées égale celui des mots.

Dans le troisiéme Livre, il s'agit de l'Elocution; d'abord il en montre l'importance, ensuite les défauts où les Prédicateurs peuvent tomber faute d'esprit, ou de prudence, ou d'habileté. Il en veut sur-tout à la présomption qui fait oublier l'invocation fréquente du Saint-Esprit; il en veut au défaut d'action, qui rend l'Orateur insupportable. Il conseille d'avoir un Maître pour s'y former, & en général de consulter d'habiles gens, pour ne rien dire qu'à propos. Il demande la pureté du langage & la clarté encore plus, un usage prudent & des métaphores & des autres figures, sans trop s'assujettir jamais aux nombres du discours. Il ne s'amuse point à faire le dénombrement des figures, il veut qu'on les apprenne par l'usage, & renvoye à ceux qui en ont parlé. Il ne laisse pas d'en fournir des exemples, qu'il tire des

L. 3. fol. 201. recto. Peres ou de l'Ecriture. Il propose l'imitation des Discours éloquens, comme un moyen de devenir Orateur. Il demande les mœurs oratoires, mais il ne paroît pas entendre assez ce que c'est.

Ibid. c. 40. Il les fait consister seulement dans un exterieur qui réponde à la doctrine, comme l'exterieur d'un Capucin répond à son discours quand il prêche la pénitence; mais c'est dans le discours même que ces mœurs doivent paroître. Il demande un grand jugement pour ne rien dire de faux, pour se tenir dans de justes bornes, pour ne point flatter, pour ne choquer personne, pour ne point faire d'invective imprudente contre le Clergé, pour traiter chaque genre d'instruction, par exemple l'Homelie, selon son caractére. Il recommande au Prédicateur de bien connoître les mœurs du pays, & de garder beaucoup d'ordre dans ses discours, suivant les principes d'Aristote, de Ciceron, de Quintilien & de Cornificius dans sa Rhétorique à Herennius. Enfin il touche en Maître tout ce qui est capable d'orner ou de fortifier la diction, & il le touche toûjours d'une maniere convenable au Ministre de l'Evangile.

Valerio. C. 42.

Cet Ouvrage fut d'abord imprimé à Verone, & ensuite à Milan avec une Epitre Dédicatoire au Cardinal Charles Borromée, ami de Valerio. L'Auteur de l'Epitre attribue à ce Saint Cardinal, la gloire d'avoir le premier conçu le dessein d'une Rhétorique Ecclesiastique, & d'en avoir même couché le plan sur le papier. Mais comme il ne pouvoit l'exécuter à cause de ses grandes occupations, il engagea son ami à ce travail. La difficulté étoit grande, tant du côté des préceptes qu'il falloit donner, que du côté de la matiere où il falloit les appliquer. A l'égard des préceptes, il falloit prendre son parti dans ce grand nombre de Maîtres, dont les uns sont si longs, les autres si courts, & qui se contredisent quelquefois les uns les autres, pour ne pas parler de ceux qui se contredisent eux-mêmes, ou qui paroissent se contredire, parce qu'ils traitent toutes choses d'une maniere problématique. De-là l'Auteur de l'Epitre Dedicatoire conclut que les préceptes ordinaires ne peuvent servir à la Prédication: mais non seulement il se trompe, il est contraire tout à la fois & à son Auteur & à lui-même, puisqu'il établit le merite de Valerio, sur ce qu'il a suivi les préceptes d'Aristote. A l'égard de la matiere, pour y bien appliquer les régles de l'Art, il falloit savoir parfaitement

P. Galesinius Protonot. Apostol.

Epist. Nuncupat. p. 10.

Valerio. ment la Morale & les Mystéres de la Religion, peut-être même la controverse. Tous ces obstacles ne rebutterent point Valerio, à qui le Saint Cardinal Charles Borromée s'étoit adressé, parce qu'il le connoissoit très-capable d'exécuter son dessein. En effet, il avoit la science de l'Ecriture & des Peres: il étoit fort versé dans la Rhétorique & dans les Belles Lettres, enfin sa réputation pouvoit rendre son Ouvrage aussi recommandable que le sont les Tableaux des bons Maîtres.

P. 10. 11.

P. 2. & 3. L'Auteur de l'Epitre Dédicatoire ne nie point que des Ecrivains Modernes n'eussent voulu traiter le même sujet, mais, ou il laisse aux autres à juger s'ils s'en sont bien acquittez; ou il dit qu'ils égarent & embrouillent leurs Disciples; sur quoi j'ai rapporté ses paroles en parlant de Saint Augustin, le seul, selon l'Auteur de l'Epitre, que l'Evêque de Verone ait pû suivre. C'est à l'exemple de ce Saint, si nous en croyons cet Auteur, & en suivant les principes d'Aristote, que l'Evêque a recueilli tout ce qui pouvoit servir à l'Orateur Sacré, qu'il a tout mis dans un bel ordre, & qu'il l'a traité avec soin. S'il est court dans l'expression, il paroît tout plein de sens. Il traite toutes choses, non pas comme un Interprête, mais comme un Auteur Original; en sorte que chaque précepte est une matiere d'une grande méditation & d'un long usage. Ainsi autant qu'on a d'obligation à ceux qui ont donné une méthode pour faciliter l'étude de la Théologie, autant en doit-on avoir à l'Evêque de Verone, qui nous a donné le moyen de faire revivre l'Eloquence des Peres.

Ne refusons point à ce Prélat la gloire qu'il a encore meritée en réduisant tout son Ouvrage en Tables d'une maniere également courte & méthodique pour la facilité de ses Disciples. Il y a joint trois Discours adressez aux Clercs de son Séminaire. Dans le dernier il leur expose les qualitez que doit avoir un Maître pour montrer l'Eloquence à de jeunes Ecclesiastiques; & quoiqu'il ne parle pas de lui-même, on voit aisément que ce sont les qualitez qu'il avoit, telles que nous les avons ci-devant marquées. Dans le second il leur expose la methode qu'il avoit suivie dans son Ouvrage, & qui est celle d'Aristote. Dans le premier il leur recommande l'esprit de la priere, l'innocence de la vie, l'étude, l'application & l'exercice. Au milieu de tout cela il dit deux choses qui ne sont pas dans la derniere exactitude. La premiere est, que la Rhétorique qu'il a voulu donner, n'est ni cette fausse Rhétorique si fort blâmée par Platon, ni même la veritable que ce Philosophe a tant vantée, mais quelque chose de plus excellent. La seconde est, qu'il ne faut pas traduire le titre de son Livre par celui *de la Rhétorique du Prédicateur*, parce qu'il n'a pas prétendu donner des régles à ceux qui sont dans l'exercice de la Prédication. A l'égard de la premiere, ce seroit se tromper de croire que l'Evêque de Verone l'ait dit par vanité. Rien n'est plus éloigné de son caractére. Ce qui l'a trompé, c'est la dignité de la matiere, qui met en effet le Prédicateur fort au dessus de l'Orateur ordinaire. Quant à la seconde, on peut croire que c'est un trait de modestie, lequel n'empêche pas que son Ouvrage ne soit en effet *la Rhétorique du Prédicateur*, puisqu'il peut & corriger ceux qui manqueroient dans leur ministére, & former ceux qui veulent se rendre capables de prêcher. Que s'il a voulu encore mettre ses Ecclesiastiques en état de faire des Instructions plus familieres, c'est une extension qui ne peut nuire à l'idée que je donne de son Ouvrage, Valerio.

R. P. FR. LUDOVICI GRANATENSIS,

SACRÆ THEOLOGIÆ PROFESSORIS,

Ordinis Sancti Dominici

RHETORICÆ ECCLESIASTICÆ,

Seu

DE RATIONE CONCIONANDI LIBRI SEX.

C'est-à-dire, *la Rhétorique Ecclésiastique, ou l'Art de prêcher en six Livres. Par le* R. P. Louïs de Grenade *de l'Ordre de Saint Dominique*, 1576.

Louïs de Grenade. Dict. de Mor. voyez *Louïs de Grenade*. PErsonne n'ignore le merite de Louïs de Grenade, ni l'estime qu'on fait en général de ses Ouvrages. Moreri remarque entr'autres qu'ils font l'admiration des Savans, & la consolation des personnes de pieté. Il ne s'agit présentement que de sa Rhétorique, laquelle, autant qu'il me paroît, a d'abord été composée en Latin, quoiqu'un Auteur de notre temps dise l'avoir traduite de l'Espagnol en François. M. Nicolas Joseph Binet.

Avis de ce Traduct. p. 6. On peut, selon ce Traducteur, distinguer trois sortes de personnes qui lisent les Livres; " ceux qui se proposent d'acquerir de l'érudition, ceux qui veulent „ se former à bien juger du caractére „ des Ecrivains, & ceux qui prétendent „ se mettre de ce nombre, & y tenir „ leur place avec succès. Il y a aussi, „ selon lui, trois sortes de bons Auteurs. Les uns nous remplissent l'esprit de choses solides, les autres nous „ donnent des régles pour connoître la „ bonne ou la mauvaise maniere de parler & d'écrire, & les autres nous peuvent guider par leur exemple, & nous „ servir eux-mêmes de modéle ". Tous ces avantages, au jugement du même Traducteur, se rencontrent si bien dans Grenade, que chacun y peut trouver son compte.

Louïs de Grenade, ibid. Quant au premier, continue-t-il, son érudition est si vaste & si belle, qu'elle l'a mis au dessus des plus grands hommes de son temps, en sorte qu'un des Savans les plus illustres de ce dernier siécle n'a point craint de dire à sa loüange, qu'il ne lui manquoit que l'antiquité, pour être au rang des premiers Peres de l'Eglise.

Ib. p. 9. Quant au second, il n'y a point, dit-il encore, de genre d'éloquence ou de belle maniere d'écrire & de parler, dont ce grand homme n'ait donné des régles, mais des régles si justes, si certaines & si bien fondées sur la nature, sur la raison & sur la verité, que toutes celles qui en sont différentes, ne peuvent être qu'absolument mauvaises. Il n'a pas seulement écrit d'excellentes régles, c'est toûjours le Traducteur qui parle; il ne les a pas seulement rendu plausibles & aisées par des exemples choisis & recherchez avec soin, mais, ce qui met le comble à sa gloire, il les a aussi pratiquées de la maniere la plus parfaite, & il s'est ainsi donné lui-même pour modéle, ce qui est le dernier des trois avantages que nous venons de lui attribuer.

P. 11. Enfin on nous assure pour constant que la Rhétorique de Grenade n'est pas le moindre de ses travaux; que c'est au contraire le plus parfait de ses Ouvrages, & sans contredit son chef-d'œuvre. Il n'en a point fait, dit-on, qui soit si instruisant en son genre, ni en même temps mieux écrit; & il ne s'en voit point qui renferme un si grand nombre de choses à proportion de son étenduë, ni qui donne tant de bons préceptes pour l'Eloquence Chrétienne, ni qui soit plus capable de servir non seulement de régle, mais de modéle. Tout y est éclairci & expliqué par des exemples de l'Ecriture Sainte & des Peres de l'Eglise, si rares, si recherchez, & pleins de pensées si justes & si solides, que quand elles nous auroient été laissées sans ordre & sans suite, nous ne manquerions pas de les recueillir avec estime comme de riches diamants, qui sans avoir été polis ni mis en œuvre, ne laisseroient pas d'avoir leurs prix.

P. 12. Quelle estime ne devons-nous pas faire d'un Ouvrage où ces choses si précieuses se trouvent travaillées avec in-

dustrie,

Louïs de Grenade. dustrie, & comme transformées par une main savante en des images animées, qui nous éclairent l'esprit, nous édifient, & nous fortifient l'ame, en même temps qu'elles nous enrichissent la memoire? C'est en un mot une Rhétorique entiere & vrayement Chrétienne qui est également bien conçuë & bien exécutée, & où les mystéres de l'Art sont découverts & exposez dans un si beau jour, que l'on peut dire veritablement, que la destinée de l'Eloquence des Orateurs Evangeliques est heureuse en ce point, que l'homme du monde qui l'a portée le plus haut, l'ait aussi enseignée lui-même.

Ainsi ce que le P. Rapin avoit dit de l'Eloquence en général à la gloire de Ciceron, le Traducteur le dit de l'Eloquence des Prédicateurs à la gloire de Louïs de Grenade. Il est certain que cet Ep. Dedic. Pag. 2. Auteur, comme il le dit lui-même, s'est proposé de traiter de l'Invention, de la Disposition, de l'Elocution, enfin de la Prononciation du Sermon, mais surtout, de cette derniere partie & point du tout de la Memoire, parcequ'elle est un présent de la Nature. Pour ce qui est de l'Invention, il renvoye l'explication des Lieux à la Dialectique, il laisse au Ib. p. 3. Préf. p. 2. Prédicateur, pendant toute sa vie, le soin de se faire un thrésor de choses & de pensées, pour répondre à cette parole de Jesus-Christ, laquelle dit que *le Serviteur fidéle tire en même temps de son thrésor des choses nouvelles & anciennes.* L. c. 7. Il ne faut pas, selon lui, attendre à s'instruire, lorsqu'il faut prêcher; il faut le faire auparavant, & pour cela, lire surtout l'Ecriture, entendre les Prédicateurs, faire des Recueils, sans quoi il y aura de grands vuides dans toutes les Prédications. Mais sur cela il croit avoir bien diminué le travail des Orateurs Evangeliques par la publication de ses Sermons.

Préf. p. 5. Il veut aussi le diminuer sur l'Elocution & sur l'Action, qui sont les parties principales de l'Eloquence de la Chaire à cause des Auditeurs; Car les plus belles choses ne sont rien, si la diction ne prend les esprits; & la beauté même de la Diction n'a point de force sans l'action. C'est pour cela qu'il donne des régles sur ces deux points importans ainsi que sur les passions.

Il tire ces régles des Auteurs profanes, parce qu'il n'y a point d'autre Rhétorique que celle qu'ils ont laissée. Tout ce qu'il a pû faire, ç'a été de tirer ses exemples des Peres & des Prophetes; encore n'a-t-il pû se dispenser d'en mêler même des Auteurs payens, parce qu'on peut les imiter lorsqu'on traite des matieres saintes. Louïs de Grenade. Préf. p. 4.

S'il rapporte beaucoup d'exemples, c'est qu'il n'écrit pas pour des enfans, & qu'une personne qui a quelque âge, s'instruit mieux par l'étude & l'imitation des Discours éloquens, que par des préceptes. C'est pourquoi il propose, dit-il, quelquefois de fort beaux exemples sur lesquels il n'a point donné de régles, & c'est ce qu'il pratique en effet dès l'Epitre Dedicatoire. Au reste il soûtient qu'on ne peut se passer de ces secours, à moins qu'on ne soit inspiré de Dieu, comme les Apôtres & les Prophetes, ou qu'on n'ait un esprit transcendant, ce qui est fort rare, & qui est même un cas où l'on réüssira toûjours mieux avec les secours de l'Art, qu'en suivant une Eloquence purement naturelle. Il ajoûte que c'est une chose indigne, qu'on aspire sans étude, sans méthode, sans préparation à un ministére aussi difficile, aussi saint, & aussi nécessaire à l'Eglise que celui de la Chaire, & qu'il est encore plus indigne qu'on y aspire par des vûës profanes, & sans avoir les vertus Chrétiennes & Morales, sans lesquelles il est impossible de s'en acquiter comme il faut. Ces veritez sont la matiere du premier & du second Livre. Ib. p. 5. Ib. p. 3.

En traitant de la preuve dans ce dernier, l'Auteur mêle beaucoup de choses qui regardent les expressions & les ornemens, soit parce que c'est son objet principal, comme il le déclare, soit parce qu'on ne peut guéres séparer les pensées d'avec les expressions. C'est là qu'il fait deux observations qui lui sont propres. L'une est, qu'au lieu que l'Avocat s'éleve du particulier au général, ce qu'on appelle monter de l'hypothése à la thése, à cause qu'il veut établir les faits sur des maximes: le Prédicateur au contraire descend du général au particulier, ou de la thése à l'hypothése, parce qu'il veut des détails. L'autre observation est, que les Sen- C. 13. C. 12.

Louïs de Grenade. Sentences conviennent plûs à la Chaire qu'au Barreau, par la raison qu'il s'y agit de la conduite de la vie.

Deux choses excitent la passion, la grandeur de l'objet & sa présence. C'est pourquoi l'Amplification & les Descriptions sont necessaires lorsqu'il est question d'émouvoir. L'idée ou plutôt l'image que nous nous formons des objets, & les mouvemens qui nous agitent nous-mêmes sont alors d'un très-grand usage, & principalement, si c'est le Saint-Esprit qui nous anime. C'est en général ce que l'Auteur dit des passions. En particulier, il fait profession de suivre Aristote, qu'il regarde comme le premier Maître sur le témoignage de Ciceron. Il joint à cela les figures, sur lesquelles il s'étend fort dans son cinquiéme Livre, après avoir parlé dans le quatriéme, tant de la narration, que des sens figurez de l'Ecriture, & des diverses especes de Sermon. Il traite aussi avec soin de la diversité des styles: & ce qui est fort à sa gloire, il suit les principes de saint Augustin, qui avoit suivi Ciceron.

L. 3. P. 203.

Peu s'en faut que Grenade ne s'étende autant sur la prononciation que sur les figures. Il encherit du moins sur Quintilien & sur Cornificius, qui de son aveu, se sont le plus étendus sur cet article. Et comme Cornificius s'étoit porté à le traiter en avoüant que c'étoit une matiere difficile, & qu'on croyoit même impossible d'en donner des préceptes; Grenade s'y porte à son exemple, persuadé d'y réüssir, *parce que*, dit-il, *un Auteur François avoit réüssi à coucher par écrit dans un Traité de la Chasse, les cris qu'il faut faire aux chiens pour s'en servir.*

L. 6. p. 410. 411.

Sur ce principe il marque l'importance de l'action, & établit que la prononciation doit être exacte, claire, ornée, & que cela dépend de la bonté, de la force, de la beauté & de la douceur de la voix. Il faut, dit-il, la regler, de maniere qu'elle convienne au sujet, à l'exposition, à l'amplification, au raisonnement, aux passions. Il parle ensuite du geste, dont il montre les défauts, aussi-bien que ceux de l'action; & par tout ce que j'ai dit sur ces deux articles, après les plus grands Maîtres, on peut juger du fruit que les lecteurs peuvent retirer de toutes les peines qu'il se donne.

Louïs de Grenade.

Mais à tout ce que le Traducteur de Grenade dit à l'avantage de cet Auteur, & qui est fondé, comme on voit, sur ce qu'il a puisé ses préceptes dans les bonnes sources, je crois devoir ajoûter qu'il faut lui attribuer encore une partie des loüanges que je donnerai dans la suite au P. Gody Benedictin, qui me paroît avoir suivi l'ordre, la methode & les principes de Grenade, principalement en ce qu'il dit sur l'amplification, soit lorsqu'il en parle selon des principes qui paroissent lui être propres, soit lorsqu'il en parle conformément aux principes de Quintilien.

Ne privons pas encore notre Auteur de deux loüanges: l'une que lui donne Keckerman, lorsqu'il assure que Grenade est docte & éloquent, l'autre que son Traducteur ajoûte aux précedentes que j'ai déja rapportées. " Pour bien comprendre, dit-il, le veritable merite (de Grenade dans sa Rhétorique,) il faut „ considerer que la théorie en ces sortes de choses est plus aisée que la pratique; & que s'il y a du merite à bien „ juger, il y en a sans doute encore plus „ à meriter l'estime de ceux qui jugent „ bien: ce qui ne se doit pas entendre „ seulement de ceux qui ne sont que „ spectateurs des travaux de l'esprit, „ mais de ceux encore qui entrent dans „ la lice. Il n'est rien de plus ordinaire „ alors que de prêcher contre ses propres principes, & l'on remarque en „ effet très-souvent, que ceux qui sont „ les mieux instruits de l'art, sont les „ moins exacts à le suivre, soit qu'ils „ manquent de capacité pour en faire „ une juste application, soit qu'ils aiment „ mieux s'abandonner à leur esprit, que „ se laisser conduire à leur jugement. „ C'est cependant ce qu'on ne trouve „ point dans Grenade. On voit au contraire dans tous ses Ouvrages, que si „ l'on vouloit écrire ou parler sur les „ matieres qu'il y traite, il faudroit s'y „ prendre avec la même adresse, & user „ des mêmes tours de pensées & d'expressions, afin de joindre l'agréable à „ l'utile, & de plaire comme lui en instruisant ".

Avis du Trad. P. 9.

Je ne dis rien du merite de la Traduction

Louïs de Grenade. duction de l'Ouvrage dont je parle, parce que je ne l'ai point assez examinée.
Ibid p. 20. L'Auteur dit qu'il s'est particulierement appliqué à la rendre la plus nette & la plus juste, & en même temps la plus facile & la plus agréable qu'il lui a été possible, afin qu'elle puisse être luë avec plaisir & avec profit. C'est là le but qu'il s'est proposé & où il a tâché d'arriver. Mais ce n'a pas été sans de grandes difficultez, qui l'ont souvent arrêté, & qu'il n'a pu surmonter que par une application & un travail de près de trois ans entiers. Je ne puis néanmoins m'empêcher de dire que le style de cette Traduction pouvoit être plus correct, & qu'il auroit fallu, selon moi, traduire en François les exemples que le Traducteur a laissez en Latin.

C'est peu que le Traducteur ait loüé si fort notre Auteur: M. Morhof observe qu'entre les Ecrivains Espagnols, il n'y en a point qu'on vante davantage, qu'on le préfére même à tous, que Don Nicolas Antonio lui applique cette pensée de Saluste, *qu'il vaut mieux n'en rien dire, que de le louër mediocrement*, qu'il a eu l'approbation de toutes les nations, & que Dieu a donné aux hommes, en la personne de cet Auteur, le modele de la sagesse & de l'éloquence, dont a besoin le Ministre de l'Evangile, pour s'acquitter avec plus de facilité d'un emploi si mal aisé, & néanmoins si necessaire à l'Eglise. Deux choses particulierement font connoître le talent de Grenade, la version de ses Sermons en plus de neuf langues, & les dignitez qui lui furent offertes, mais qu'il n'accepta pas: c'étoient, l'Archevêché de Bragues, auquel il fut nommé par Catherine Reine de Portugal, & mere du Roi Sebastien; & le Cardinalat, auquel Sixte-cinq voulut l'élever. Et ce qui ne lui fait pas peu d'honneur, le P. Rapin le propose à ses Lecteurs, comme le modéle des Orateurs sacrez. " Sans „ s'amuser, dit ce Pere, à chercher des „ desseins & de la matiere dans les mo„ dernes qui ont imprimé leurs Sermons, „ où l'on trouve rarement dequoi profi„ ter, Dupont & Grenade pourroient sup„ pléer à ce défaut. Ce sont deux „ grands originaux pour fournir des fonds, „ aux discours, qu'on a à faire sur notre „ Religion, & sur les veritez chrétien„ nes qu'on a à traiter ".

(Marginal notes: L. 6 c. 4. de Rhet. atque Orat. sacris. p. 300. — De Carthagine satius est silere quàm pauca dicere. *Salust.* — Brachatensis. — Rap. Reflex. sur l'Eloq. pag. 70. in quarto.)

L'exemplaire que j'ai vu de sa Rhétorique n'est que de 1611. mais Mr. Morhof observe qu'elle fut d'abord imprimée à Lisbonne en 1576 & à Cologne en 1578.

PIERRE DE LA RAME'E,

Vulgairement dit Ramus, *fameux Professeur du seiziéme siécle.*

Ramus. La grande réputation de Ramus, & sa singularité ne permettent pas de le passer sous silence. Il étoit fils d'un homme qui gagnoit sa vie à labourer, & il fut le joüet de la fortune, d'abord dans la derniere misére & reduit à être valet dans le College de Navarre; ensuite se distinguant par son progrès prodigieux dans les études, tantôt dans l'élevation, tantôt dans l'abbaissement. Son coup d'essai, après un cours de Philosophie de trois ans & demi, fut de s'engager à soutenir le contrepied d'Aristote. Le succès lui enfla le cœur, & ce qu'il n'avoit fait d'abord, ce semble, que par une saillie d'esprit, & pour prendre les premiers degrez avec plus d'éclat, il le fit d'une maniere plus serieuse & plus vigoureuse par des Ouvrages qui excitérent de grands troubles dans l'Université de Paris. Cela fit un procès au Parlement. Le Roi l'évoqua au Conseil, & donna des Juges aux Parties, qui étoient Ramus & Antoine de Govea. Ce dernier eut tout l'avantage; les Livres de Ramus furent interdits par tout le Royaume, avec défenses à l'Auteur de plus enseigner la Philosophie. Ses ennemis firent paroître leur joye avec un éclat surprenant. Les Princes les plus fastueux ne font point tant de fracas après la prise d'une grande Ville. La Sentence fut publiée en Latin & en François, dans toutes les ruës de Paris, & dans tous les lieux de l'Europe où on la put envoyer. On fit des pieces de Théatre avec un grand apparat, dans lesquelles Ramus fut bafoué en mille manieres, au milieu des acclamations & des applaudissemens des Aristo-

Ramus. Ariftotelliciens. Tout cela fe paffa l'an 1543. L'année fuivante la pefte fit du ravage dans Paris, & diffipa presque tous les Ecoliers du Collége de Prêle: mais Ramus s'étant laiffé perfuader d'y enfeigner, attira bien tôt beaucoup d'auditeurs. La Sorbonne voulut le faire chasfer de ce Collége, & ne put en venir à bout: il fût maintenu dans la Principalité de cette Maifon par Arrêt du Parlement. Il trouva un fi bon Patron en la perfonne du Cardinal de Lorraine, qu'il obtint de Henri II. la main-levée & de fa plume & de fa langue l'an 1547. & la Chaire de Profeffeur Royal en Philofophie & en Eloquence quatre ans après. Le Parlement de Paris l'avoit déja maintenu dans la liberté de joindre des leçons de Philofophie avec celles d'Eloquence. Cet Arrêt avoit mis fin à plufieurs perfécutions que Ramus & fes Ecoliers avoient fouffertes. On les avoit chicanez en plufieurs manieres, & devant les Juges Academiques, & devant les Juges civils. Dès qu'il fe vit Profeffeur Royal, il fe fentit, dit-on, un nouveau zéle pour perfectionner les Sciences, & il y travailla avec plus d'ardeur, malgré la haine de fes ennemis qui n'étoient jamais en repos, & qui, fi l'on en croit l'Auteur de fa Vie, prirent même pour une matiere de procès en crime d'innovation, la maniere dont lui & fes Collegues prononçoient la lettre Q. Ils la prononçoient comme on la prononce par tout aujourd'hui en Latin, fes ennemis au contraire vouloient qu'on la prononçât comme on la prononce en François, & croyoient la chofe fi importante, qu'ils avoient voulu dépouiller un Beneficier de fes revenus, pour n'avoir pas parlé comme eux. On croit qu'il auroit fuccombé fans le fecours des Profeffeurs Royaux, mais ils allérent à l'Audience, & repréfentérent vivement à la Cour l'indignité d'un tel procès, où les Oracles de la juftice, dont l'emploi étoit de donner le veritable fens de la Loi, s'abbaiffoient à difcuter des fubtilitez de Grammaire; de forte que l'Accufé fut abfous. Ramus néanmoins fut obligé de disparoître, & pendant ce temps-là fa Bibliothéque fut pillée au College de Prêle. Il rentra en poffeffion de fes emplois en 1563. après

Juillet 1551.

la paix entre Charles IX. & les Proteftans. En 1567. la guerre civile recommençant, il fut encore obligé de quitter Paris, & y revint peu de mois après, parce que les troubles fe pacifiérent. Sur la crainte néanmoins de les voir recommencer, il demanda permiffion au Roi d'aller voir les Academies d'Allemagne. Il l'obtint, il fit ce voyage en 1568. & reçut par tout de fort-grands honneurs. Il revint en France après la troifiéme guerre l'an 1571. & périt miferablement au maffacre de la S. Barthelemi. C'étoit un grand Orateur, qui parloit fort bien la langue Latine; homme univerfel, rempli de belles qualitez morales, défintereffé, fobre, chafte, craignant Dieu. Il étoit auffi zelé pour la Religion Prétenduë Reformée, opiniâtre & contredifant. L'on veut même qu'il ait dérobé à Vivés fes inventions. On peut s'en convaincre par la conformité de la doctrine de l'un avec celle de l'autre; & c'eft l'idée que nous en donne le P. Rapin, auffi-bien que Keckerman. Les paroles du premier fuffiront ici. "Ramus, dit ce „ Pere *, penfa détruire l'Univerfité de „ Paris dans ces derniers fiecles, par cet „ efprit de dispute: car pour combattre „ les faux Peripateticiens, il attaqua les „ veritables: & pour rétablir la paix de „ l'Ecole, il en devint le perturbateur. „ C'étoit un favant homme, hardi à décider: mais naturellement brouillon, „ lequel ne copia Laurent Valle & Louis „ Vivés, deux grands Critiques des fiécles précédens, que pour s'ériger en „ Novateur.

Keckerm. in Præcog. Logicis Tract. 2. p. 227. Litt. G. H. I.

* Rap. Refl. fur la Phil. n. 25.

La nouvelle édition de Mr. Teiffier ajoûte qu'après la mort de Talon, Ramus s'attribua fa Rhétorique, comme s'il en eût été l'Auteur, (ce qui furprend fort Nancel, qui a écrit la Vie de Ramus,) & la raifon qui le faifoit agir ainfi, à ce qu'on prétend, eft que ce favant homme ayant compofé une réponfe à l'invective que Turnebe avoit publiée contre lui, la fit imprimer fous le nom de Talon fon ami, pour lui faire honneur. Ce qui nous donne à concevoir qu'il cherchoit à fe dédommager de la gloire dont il s'étoit privé pour en revêtir Talon. On peut voir quelques obfervations dans le chapitre de Talon, capables

Teiff. Ed. de Leyd. p. 414.

Ramus.

pables de détruire ce fait, ou qui le rendent très-difficile à croire.

Quoi-qu'il en soit, il y a beaucoup d'autres choses à dire touchant Ramus, on peut les voir fort au long dans sa Vie, soit de la composition de Freigius, soit de celle de Banosius, ou en abregé dans Mr. Bayle; il y en a aussi quelques particularitez dans Brantome & dans M. Teissier, où l'on trouve aussi le Catalogue des Livres que Ramus composa. Il y en a deux entr'autres, qui ont rapport à mon sujet, l'un a pour titre, *Distinctiones Rhetoricæ in Quintilianum*, & l'autre est intitulé, *Rami Scholæ Rhetoricæ*.

Memoires des Hommes illustres. T. 2. p. 15. Addit. aux Elog. T. 1. p. 378. &c.

Il y a d'excellentes choses dans tous ses Ouvrages, mais qui après tout rentrent dans les principes généraux: aussi y en a-t-il de fort parriculieres, qui d'abord paroissent d'autant plus surprenantes, qu'il nous renvoye aux principes de Rhétorique d'Omer Talon, lesquels néanmoins en eux-mêmes ne contiennent rien que de commun. Mais on en déconvre ensuite la raison, qui est, que Ramus n'attribue à la Rhérorique que l'élocution, la seule chose que Talon ait traitée, & qu'il renvoye à la Logique l'invention des preuves, la forme qu'on donne aux argumens, enfin la disposition & l'arrangement. Il ne fait pas réfléxion que l'Art Oratoire differe, en tout cela, de la Logique, qnoique ces deux Arts ayent ensemble beaucoup de rapport: car enfin tout argument bon en Logique, ne l'est pas de même en Rhétorique; & il n'y a pas de donte que l'arrangement de l'Orateur demande bien un autre art, qu'une Dissertation.

Voyez ci-dessus l'article d'Omer Talon p. 182. col. 2.

Cet Anteur me paroît merveilleux, surtout en deux choses. L'nne est de croire qu'il est fort utile de rappeller tous les argumens aux lieux de Rhétorique, & aux regles que les Philosophes donnent des syllogismes: Et c'est apparemment dequoi Keckerman l'a voulu blâmer, quand il a dit que *Ramus avance mal-à-propos qu'il faut chercher l'usage de la Logique dans les Orateurs & dans les Poëtes*; l'autre est de compter, dans une Harangue, combien de fois chaque figure y est mise en usage. C'est ainsi que dans la premiere Carilinaire il remarque jusques à *quatre-vingt Metaphores, cinquante Metonymies, vingt Synecdoches, six Ironies.* A quoi revient le soin qu'il prend aussi d'observer qu'il *y a trois argumens tirez de la cause efficiente, quinze des similitudes, cinq définitions, sept divisions*, & autres semblables; qu'il y a *trois syllogismes de la premiere figure, sept d'une autre sorte*, & ainsi du reste. Comment un homme de bon sens a-t-il pu se metrre dans l'esprit, que ce fût là découvrir l'art daus un discours, & comment n'a-t-il pas senti le ridicule qu'il y auroit qu'un Orateur se crût fort éloquent, parce qu'il auroit mis dans ses Harangues un nombre égal de figures, comme s'il ne pouvoit pas être très-méprisable, même avec un plus grand nombre d'ornemens! C'est pourtant là ce que ce grand homme appelloit joindre la Philosophie à l'Eloquence. C'est par ce moyen, selon lui, que Ciceron est devenu éloquent, & non par la voye que cet Orateur nous a montrée dans ses livres de Rhétorique, dans lesquels (1) on ne trouve presque rien, ni du jugement, ni de l'esprit de Ciceron, mais les idées des Rhéteurs qu'il avoit eu pour Maîtres, & sur tout d'Aristote. Je n'ai garde de rejetter l'usage de la Logique, je la crois même plus utile que bien des Philosophes ne la croyent, & néanmoins je conçois que rien n'est plus bizarre que la methode de Ramus, parce qu'il ne faut presque conduire l'Orateur que par des voyes de sens commun. Et je n'hésiterois guéres à avoüer que la Rhétorique est capable de corrompre l'esprit, comme il s'est trouvé des Anteurs qui ont voulu le soutenir, si elle n'avoit point d'autres secrets à nous apprendre

Ramus. Ubi suprà p. 120.

1 In Rhetoricis Ciceronis præceptis nihil ferè Ciceroniani vel judicii, vel ingenii esse, sed magistrorum, Aristotelis maximè artes propositæ sunt, &c. *Distinct. Rhet.* p. 11. 18.

2 Dialecticæ & Rhetoricæ artes ab Aristotele confusæ sunt. *Ram. Epist. Nuncupat. ad Cardin. Lotharing. in Rhet. Distinct. in Quintil.* pag. 1.

1 Cicero Aristotelicas inventionis, dispositionis, imo verò etiam elocutionis tenebras ferè omnes ad Rhetoricam transtulerat, & ex duabus artibus unam confuderat, eamque ità confusam ad litigiosam civilium causarum formulam traduxerat. *Ibid.* p. 2.

Ramus. apprendre pour nous conduire à l'Eloquence.

Aussi le Chancelier Bacon trouve beaucoup de choses à redire dans la methode de Ramus, quoiqu'il avouë qu'il y a du bon. Et Keckerman qui reconnoît que notre Auteur a rendu de grands services à l'Eloquence, parce qu'il s'est fort étendu sur les regles de l'élocution, & qu'il a composé d'excellentes pieces, dit en même temps qu'il lui a bien fait du tort, lorsqu'il a retranché les passions de la Rhétorique.

Ubi suprà p 126 Litt. F. G. H.

Ecoutons un moment Ramus lui-même, pour le connoître. Comment parle-t-il d'Aristote, de Ciceron, & de Quintilien? On ne trouve qu'obscurité, selon lui, dans la Logique du premier, & les préceptes qu'il y donne sur l'Invention, la Disposition & l'Elocution, sont environnez de nuages. Ce Philosophe y confond la Rhétorique avec la Dialectique (2). Il y borne celle-ci aux disputes de l'Ecole. Ciceron ne réüssit pas mieux dans sa Rhétorique: ce n'est par-tout qu'obscurité; & cet Orateur y réduit l'Eloquence aux contestations du Barreau (3). Quintilien répand dans ses Institutions Oratoires les ténébres d'Aristote & de Ciceron; il y en ajoûte de nouvelles (4). Non content d'y confondre aussi-bien qu'eux, la Logique & la Rhétorique, il y fait entrer la Grammaire, la Philosophie, la Politique & d'autres Arts qui ne conviennent aux Orateurs qu'en supposant que ce sont des hommes d'Etat; Enfin l'estime qu'on a pour ces hommes célébres, n'est qu'un effet de la prévention. " Quoi! se dit Ramus à lui-même, n'avoient-ils donc aucun merite? Telle est l'objection: Voici la réponse. " Aristote avoit de l'esprit, il étoit „ habile: il rangeoit bien ses connoissan„ ces; il les appuyoit de raisons solides. „ Ciceron aussi avoit de la pénétration, „ de l'abondance, de l'ordre, il avoit „ l'Elocution belle, ainsi que l'Action; Ramus. „ il n'y eut jamais homme si éloquent, „ & il n'y en aura jamais; Ses Ouvra„ ges en sont une preuve, & tous les „ Historiens l'attestent. A l'égard de Quin„ tilien, il y auroit de l'impudence à lui „ donner tant de loüanges. C'est un „ homme qui sait un peu la plaidoirie (5). „ Les exemples qu'il donne de ses pré„ ceptes sont quelquefois utiles & bien „ choisis: mais son Elocution, qui est „ ce qu'il a de plus beau, est fort infé„ rieure à celle de Ciceron. Ciceron „ est un Auteur de l'âge d'or, pour la „ pureté, pour l'élegance, pour l'harmo„ nie; Quintilien n'est qu'un Auteur de „ l'âge de fer; & quoiqu'il soit disert „ pour son siécle, il n'est pourtant que „ disert, comme on l'étoit en ce temps„ là ". Ainsi, ce que Ciceron a dit de Thucydide comme d'un Auteur trop ancien & qui ressemble à du vin vieil; Ramus le dit de Quintilien comme d'un Ecrivain trop récent, & qui ressemble à du vin de pressoirage; *il ne pourroit pas l'imiter, quand même il le voudroit, & il ne le voudroit pas, quand même il le pourroit.* " Après tout, continuë Ramus, „ que Quintilien, Ciceron & Aristote „ soient tels qu'on voudra, il ne s'en„ suit pas qu'on doive se mettre à ge„ noux devant eux (6), les regarder a„ vec des yeux idolâtres, les croire ex„ cellens en tout, parce qu'ils ont ex„ cellé en quelque chose. Il s'agit ici „ de l'Art Oratoire; il s'agit de la Dia„ lectique; j'avouë qu'on leur doit l'In„ vention de ces deux Arts, ou qu'ils „ en ont recueilli les régles; j'avouë qu'ils „ s'y sont acquis beaucoup de réputation, „ & que s'ils avoient mis seulement au„ tant de mois à les choisir & à les ran„ ger, que j'y ai employé d'années, il „ y auroit & plus d'ordre & plus de ve„ rité dans ce qu'ils nous ont laissé. „ Mais il ne faut que les lire (7); tan„ tôt

4 Ecce autem Aristotelis & Ciceronis Dialecticam & Rhetoricam perturbationem Quintilianus sequitur, majorem etiam ex seipso comminiscitur, &c. *Ibid.* pag. 2.

5 In eo civilis ad causas agendas facultatis commonstrata quædam prudentia, exempla quædam utiliter collecta. *Ib.* p. 5.

6 An tamen qui unâ aut pluribus virtutibus excelluerint, protinùs eos omnibus excellere est necesse? protinùs omnibus in rebus necesse est non homines, sed Deos existimare. &c. *Ibid.* p 4.

7 At res ipsa demonstrat multa ab his Doctoribus quidem cumulata esse, sed non satis æstimata.... non satis apto ordine disposita; ... Hæc eadem nostris Institutionibus & verè judicata & rectè esse collocata confirmo.... Aristotelis, Ciceronis, Quin-

Ramus.

„ tôt ils manquent de justesse, & tantôt „ d'ordre ou de conduite. Rien de pa„ reil dans les régles que je donne. El„ les sont vrayes; elles sont rangées. „ Pourquoi? je ne m'en tiens point à „ l'autorité qui peut tromper; je consul„ te & les lumieres de la raison, & l'ex„ perience. Ecoûtez-moi, Esprits jus„ tes, Esprits libres de préjugez & de „ passions! Ecoûtez-moi, & ne vous ren„ dez qu'à l'évidence (1). Je prétends „ vous démontrer que Quintilien n'a sû, „ ni ce qu'il disoit quand il a défini l'O„ rateur *l'Homme de bien qui a le talent* „ *de persuader*; ni ce qu'il faisoit quand „ il a marqué les parties qui le compo„ sent, ou qu'il les a rangées pour les „ traiter.

C'est Ramus qui se peint ainsi. Mais afin qu'il ne manque rien à l'idée qu'il nous donne de lui-même, il ne suffit pas d'avoir vû le procès qu'il intente à Quintilien, ou la maniere dont il l'intente; il est à propos de voir encore quelques-uns de ses moyens. Quintilien, dit-il (2), a regardé la Morale comme une partie de la Rhétorique; & la Rhétorique se borne à l'Art de bien dire. Quintilien croit que l'Art de bien dire a cinq parties, qui sont *l'Invention*, *la Disposition*, *l'Elocution*, *la Memoire*, *la Prononciation*, & l'Art de bien dire n'en a que deux, qui sont *l'Elocution & l'Action*; parce que les trois autres appartiennent à la Dialectique. Quintilien croit qu'il faut distinguer trois genres de causes; & outre que cette division est inutile, il y a bien des discours qui semblent ne revenir à aucun des trois genres. Enfin, il distingue trois ou quatre parties dans le discours; & il y faut distinguer l'Invention, la Disposition, l'Elocution, la Memoire & l'Action, & non pas *l'Exorde*, *la Proposition*, *la Confirmation*, & *la Peroraison*.

Le croiroit-on que le Ramus du seiziéme siécle, sur de pareils fondemens, eût pû entreprendre de faire tant de fracas! Mais le fracas qu'il a fait a cessé, & les grands hommes qu'il attaquoit, joüissent, malgré ses attaques, de la gloire dont ils joüissoient. C'est un avis aux Ramus de tous les siécles.

F. LAURENTII A VILLAVICENTIO

DE FORMANDIS SACRIS CONCIONIBUS,

Sive de Interpretatione Scripturarum Populari,

LIBRI TRES.

C'est à-dire, *Maniere de composer les Sermons, divisée en trois Livres. Par Villavicentius.* 1570.

Villavicentius.

Laurent Villavicentius étoit né à Xerés dans l'Andalousie. Il fut Religieux de l'Ordre de Saint Augustin, & acquit le dégré de Docteur en Théologie dans l'Université de Louvain. Il fut ensuite Prédicateur du Roi d'Espagne Philippe second, & fleurit, à ce qu'on assûre, jusqu'en 1581.

Sa qualité de Prédicateur d'un si grand Roi, fait présumer qu'il étoit habile; & le Traité, divisé en trois Livres, *touchant la maniere de composer les Sermons*, ne contient rien qui soit contraire à cette idée. Il y établit sur des principes solides, que quatre choses sont nécessaires à l'Orateur Evangelique, la *Doctrine*, la *vertu*, l'*esprit du ministére*, la *vocation*. A ces quatre points, il fait revenir

Quintiliani fallaces sunt artes & confusæ: nostræ veraces & distinctæ... Non abutor testimoniis hominum, qui mentiri possunt, sed constantis & naturalis usûs, usûs, inquam, veritate & rerum experientiâ confirmo. p. 4. summâ constantique rationis ope nitimur p. 2.

1 Adeste, Dialectici omnes quicumque verè & constanter judicare potestis, repellite amorem, odium, præjudicatam opinionem. & quantum firma ratio convincet, tantum æquis animis accipite... Adversus Quintilianum mihi propono atque instituo, ut oratorias ejus Institutiones non legitimè descriptas esse

Villavicentius.

nir tout ce qu'on peut raisonnablement demander dans le ministere de la parole, c'est-à-dire, l'habileté, la prudence, l'Art, le ménagement, la force, le zéle, enfin toutes les qualitez surnaturelles, dont on a besoin pour réüssir dans la Prédication; il appuye ce qu'il dit, de raisons fortes & de bonnes autoritez qu'il tire, avec intelligence, & de l'Ecriture, & des Peres, dont il paroît avoir fait une grande étude. Il passe de là aux parties du Discours, dont il parle fort pertinemment, ainsi que de deux points importans qui font l'excellence de l'Orateur, ce sont *l'Amplification* & *les mouvemens.* Tout cela ensemble fait la matiere du premier Livre. Le second traite des divers genres de causes qui se présentent à traiter dans le ministére de la parole; & sans s'arrêter à la division reçûë dans les Ecoles, comme peu convenable à l'Orateur Evangelique, Villavicentius s'arrête à ce que dit Saint Paul, que *l'Ecriture est propre à instruire les hommes, à les reprendre ou à les refuter, à les corriger, & enfin à les consoler*, ce qui fait quatre sortes de causes Evangeliques selon l'Auteur, & une cinquiéme espéce composée de celles-là. On peut ne pas condamner qu'il suive sur cela ses idées; mais aussi peut-on remarquer, afin qu'il ne jette aucune confusion dans les nôtres, qu'à parler selon l'usage, tout genre de cause est un cas particulier, qu'on nomme hypothése, & que ce qui n'a point ce caractére, est, non un genre de cause, mais une *Thése* générale. Tel est tout ce que traite un Prédicateur, excepté quand il fait le Panégyrique de quelque Saint. Ce sont donc des *Théses* qu'il traite & non pas des Hypothéses. Il est pourtant vrai que les questions générales se rapportent aux questions particulieres; & comme Aristote rapporte à chaque Hypothése certaines propositions universelles, on peut aussi y rapporter les Théses que traite le Prédicateur, mais non pas dire que ce soient proprement des Hypothéses; sur quoi néanmoins, toutes choses bien expliquées, je ne trouve point du tout mauvais que chacun parle ainsi qu'il le jugera à propos. Cela ne vaut pas la peine de nous arrêter davantage. Observons plûtôt que l'Auteur traite séparément chacune de ces espéces, qu'il en donne de bonnes régles, qu'il en indique de beaux exemples, qu'il parle de tout avec dignité, qu'il ajoûte à ses régles particulieres des avis generaux, très-utiles aux Prédicateurs, pour s'acquiter dignement de leur ministére. On peut mettre au nombre de ces avis le dernier chapitre du second Livre, où il propose les ménagemens avec lesquels Saint Augustin même veut qu'on prêche le mystére de la Grace & de la Prédestination. C'est au ch. 22. du second Livre du Don de la Persévérance que Saint Augustin a donné ces grandes régles. A l'égard de Villavicentius, il achéve dans le troisiéme Livre de son Ouvrage ce qu'il avoit à dire sur la Prédication. Cela se réduit *aux divers sens de l'Ecriture, à la maniere dont il faut se conduire dans les endroits de l'Ecriture, qui sont difficiles & embarassans:* enfin *à l'usage qu'on peut faire des Auteurs profanes dans les Discours Evangeliques.*

On voit par tout ce que je viens de dire, que l'Ouvrage en question fait beaucoup d'honneur à son Auteur; puisqu'on peut le mettre au nombre des bons Livres qui se sont faits sur ce sujet, & qu'on y remarque les trois qualitez nécessaires à quiconque veut parler avec succès du ministére de la Chaire; premierement une juste connoissance de la matiere que le Prédicateur doit traiter; en second lieu une idée suffisante des régles générales de l'Art Oratoire; enfin l'habileté de les appliquer à l'Eloquence Sacrée. Mais il reste à examiner si cet Auteur

esse doceam. *Ramus, Initio Distinct. Rhet. in Quint.* Oratoris definitionem vanitatis plenam, veritatis inanem esse. *p.* 6. partitionem partim falsam, partim ineptam &c. *pag.* 7.

a Moralis Philosophia non est pars Rhetoricæ, ut putat Quintilianus. *pag.* 2. Dialecticæ sunt Inventio, Dispositio, Memoria: Rhetoricæ tantùm Elocutio & Actio *p.* 13. Non solum tria sunt genera causarum; quia sunt quæstiones innumerabiles quæ nulla horum generum parte continentur. *p.* 15. Dico partitionem hanc Orationis in quatuor aut quinque aut etiam plures partes explodendam esse. *pag.* 21.

Villavicentius. Auteur est veritablement Villavicentius; & c'est une question que je ne suis point en état de démêler.

Car si je présume que cet Ouvrage est de lui, parce qu'étant un grand Prédicateur, il a été capable de le faire, je trouve d'un autre côté Mr. Bayle qui dit que Villavicentius s'est fait Auteur à bon marché, & que *quelques-uns de ses écrits ne lui avoient coûté que la peine d'ôter, des Ouvrages d'autrui, ce qui ne sentoit pas assez le Catholicisme.* On n'est pas certain, ajoûte Mr. Bayle, que même de cette façon, il ait eu part à tous les autres Ouvrages qui lui ont été attribuez. T. 3. de son Dict. Art. de Villavic.

Ce que Mr. Bayle ne dit qu'en général dans l'article de Villavicentius, il le dit ailleurs en propres termes, de l'Ouvrage dont est question. C'est dans ses notes sur l'article d'Hyperius, célébre Ministre qu'on prétend que Villavicentius a volé. On rapporte le témoignage de plusieurs Auteurs qui disent qu'il lui vola l'Ouvrage qui a pour titre *de ratione studii Theologici*, & il y a deux de ces Auteurs qui l'accusent de lui avoir aussi volé la Rhétorique dont nous parlons. Ces deux Auteurs sont Valere André & Nicolas Antonio, qui assurent que Villavicentius se servit de tout ce qu'il y avoit de bon dans les deux Ouvrages d'Hyperius pour en composer deux autres sur la même matiere (r). Comme je ne suis point en état de juger de ce vol pour n'avoir pas le Traité d'Hyperius sur la Prédication, je me contente de dire que Mr. Bayle observe que ce Traité n'a que deux Livres, & que celui de Villavicentius en a trois; & je reconnois en même temps, que cette différence ne conclut rien. Quoi qu'il en soit, Villavicentius, selon Mr. Bayle, le publia à Anvers en 1565. l'Edition que j'en ai vûë, est de 1570. Il y paroît que l'Auteur l'a composé bien du temps après le séjour qu'il avoit fait en Flandre; on y voit aussi ce qui le lui fit entreprendre. Ce fut, à ce qu'il dit, l'état pitoyable où étoit alors la Prédication. Ajoûtons que l'empressement qu'on montre à le revendiquer, est un préjugé qu'il est bon. Et en le supposant d'Hyperius, on pourroit examiner si Villavicentius auroit cru pouvoir s'appliquer ce que dit S. Augustin, qu'un homme qui prend les Sermons d'autrui, n'est point plagiaire. L'esprit de la Loi, ne pourroit-il s'étendre aux Sermons & à l'art de les faire? T. 2. p. 1563. dans les notes. Col. a. lig. 4. Villavicentius.

R. P. FRANC. DIDACI STELLÆ, HISPANI, ORDINIS REGULARIS OBSERVANTIÆ, DE MODO CONCIONANDI LIBER.

C'est-à-dire, *Traité de la maniere de prêcher, par le P. François Didace de l'Etoile, Cordelier Espagnol, de l'étroite Observance.*

J'Ai trouvé cette Rhétorique dans un même volume, avec celle de Grenade, imprimée la même année à Cologne & chez le même Imprimeur. Mr. Morhof dit qu'elle l'avoit été à Salamanque en 1576. Didace de l'Etoile.

L'Auteur, sans autre préambule, commence par établir, que le Prédicateur doit être vertueux & habile; & autant qu'on peut en juger par la lecture de son Ouvrage, c'étoit un homme qui prêchoit d'exemple. Il lui donne quelques avis pour le conduire dans ses études, & lui recommande de lire la Sainte Ecriture, non par extraits, ou par le secours des Concordances, mais dans les Originaux, tout de suite & plus d'une fois, C. 1. p. 566.

r Quidquid boni habent ejusdem (Hyperii) *de formandis sacris concionibus* libri duo deque recte formando studio Theologico libri IV. id in suos similis argumenti libros transtulit Laurentius à Villavicentio. Ex Ord. Augustin. Doct. Theol. Lovani. *Val. And. in Bibl. Belg. p. 49.*
N. Ant. Bibl. Hisp. T. 2. p. 9.

Didace de l'Etoile. fois, en s'attachant à la lettre & au sens moral, plutôt qu'a l'analogique & à l'allégorique, quoiqu'il n'en désaprouve aucun, excepté où le Prédicateur prêteroit ses imaginations au S. Esprit. C'est pourquoi il fait connoître les défauts où tomboient les anciens Sermonaires en moralisant, & par tout ce qu'il en dit, il paroît qu'il avoit vû de grands abus dans la Prédication.

Au soin général de s'instruire à fond de l'Ecriture, il veut que l'Orateur sacré joigne la pureté d'intention, & le soin particulier d'étudier le texte sur lequel il doit prêcher ; c'est-à-dire, ou l'Evangile
C. 9. ou l'Epître du jour. Il lui en montre le moyen, & lui propose une maniere de le traiter qui lui est propre, belle, excellente, & qui brille, non par la beauté frivole des paroles, mais par l'éclat de la matiere. Il prend un *texte*, il pose ensuite une *maxime*, qui en est comme une conséquence, ou comme le fruit & l'explication ; il l'appuye d'une *similitude*, tirée des choses naturelles; le confirme par quelque *beau trait* de l'Ecriture; y rapporte un *fait historique*, qui en est comme une seconde image; *réprimande* ceux qui violent sa maxime ; & il soûtient cette réprimende par quelque *nouvelle autorité*. Afin de varier, non seulement il laisse la liberté de changer l'ordre de ces parties, d'en diminuer le nombre, de s'étendre plus ou moins sur chacune ; il le conseille même, & observe qu'ayant à faire trois ou quatre sorties, pour ainsi dire, de cette sorte, dans chaque point, il est à propos de les tourner diversement, & de garder les plus vehementes pour la fin. Il ajoûte, que pour mieux réüssir, l'Orateur doit savoir sa langue, être abondant en expressions, écrire ses Discours, rendre son style correct, écouter les Discours publics, posseder l'art qu'il lui propose & qui consiste, comme on vient de voir, à traiter la *morale*, les *similitudes*, les *autoritez*, les *textes*, les *faits historiques*, enfin les *exhortations* ou les *réprimandes*, dans lesquelles viennent *les mouvemens*, après qu'il a bien établi sa doctrine. C'est la
C. 10. p. 575.&592. methode de S. Chrysostome, selon l'Auteur, il reconnoît aussi qu'elle est conforme aux préceptes de Rhétorique; c'est en effet la méthode d'Hermogéne. Ces corrections doivent être vives, mais prudentes ; elles ne doivent scandaliser personne, si ce n'est que le désordre fût contagieux & exorbitant, comme celui des Pharisiens. Il faut alors hausser la voix à l'exemple de J. Christ, afin que la verité se soûtienne : & le Prédicateur doit persévérer à reprendre les pecheurs, ne fût-ce que pour empêcher leurs crimes de se répandre, & de se communiquer. Mais qu'il ne paroisse que du zéle dans ses Discours, & non de l'humeur, ou de la passion, ou de la vengeance. Il faut pour cela, qu'il y ait de la politesse, & jamais d'injure, pas même contre un Hérésiarque, selon notre Auteur, qui veut encore qu'on ne reprenne jamais nommément le Clergé, sinon en particulier. Matt. 23. Marc. 6. Luc. 21. Joan. 5.

Un moyen encore, selon lui, d'enrichir une Prédication composée suivant sa méthode, c'est, aussi-tôt après la *maxime*, de jetter dans le discours *une idée*, & *du malheur* de ceux qui ne font pas ce qu'elle enseigne, & *du bonheur* de ceux qui le font; de *soûtenir ces idées* par des *comparaisons*, des *autoritez*, des *exemples*: enfin, *d'adresser la morale à des personnes de différentes conditions*, aux Chrétiens en général, aux Artisans, aux Serviteurs, aux Bourgeois, aux Gens de guerre, à la Noblesse, aux Puissances & à ceux qui gouvernent. Pour rendre cela plus intelligible, il faut un exemple. P. 602. 603. &c.

Ainsi sur ce texte, *Je suis touché de compassion pour ce peuple, parce qu'il y a trois jours qu'ils ne songent tous qu'à me suivre & à m'écoûter :* La maxime est *qu'il faut persévérer, si l'on veut meriter l'attention de Dieu*. Le Prédicateur ajoûte que tous nos maux ne viennent que du défaut de persévérance. " C'est de-là „ que vous n'avez ni pieté, ni goût pour „ la Religion, ni plaisir dans les choses „ spirituelles. Aspirez-vous, mes chers „ freres, à ces avantages, persévérez. „ Comment attendez-vous que Dieu vous „ regarde, si vous ne l'écoûtez qu'en „ passant, si vous succombez, si vous „ vous découragez, & n'avez pas la patience d'attendre qu'il ait parlé ? *Que* „ *puis-je faire pour vous*, dit le Seigneur? „ *vos propos, vos résolutions, votre bonne*

Didace de l'Etoile.

„ vie, *passent comme la rosée du matin*, „ *ou comme un nuage*, Vous n'avez point „ de consistance! Chrétiens, entendez-„ vous le Seigneur? l'entendez-vous, „ gens de guerre? C'est pour vous que „ Dieu parle: *Que puis-je faire?* Vous „ entendez ma voix, vous sentez mes „ inspirations, vous formez des desseins, „ mais vous reculez aussi-tôt: *Que puis-„ je faire? Vos bonnes œuvres passent aussi „ vite que la rosée.* Et vous, Serviteurs, „ qui paroissez dans vos peines n'avoir „ d'autre ressource que votre Dieu; qui „ rentrez en vous-mêmes, qui priez, qui „ gémissez devant moi; tout le bien que „ vous faites, toutes vos bonnes actions s'é-„ vaporent de la même maniere: *Que „ voulez-vous que je fasse?* Dois-je vous „ donner le secours que vous demandiez, „ après que vous avez si-tôt cessé de le „ demander? Mais vous, Grands du „ monde, qui ne songez qu'aux plaisirs „ de cette vie, vous qui n'êtes occupé que „ du soin de votre grandeur, & de votre „ gloire: *Que ferai-je pour vous?* puisque, „ loin de persévérer dans la priere, à „ peine commencez-vous, que les soins „ & les inquiétudes du monde, comme „ des épines, étouffent la parole que vous „ entendez. Mon Seigneur & mon Dieu! „ de quels avantages ne nous privons-„ nous pas nous-mêmes, faute de persé-„ vérer? C'est vous, ô Verité, qui l'a-„ vez dit: *Qui persévérera, sera sauvé.* „ Voilà l'arrêt, mes chers freres! voilà „ notre sort, en voilà la décision. Mon „ Dieu, que dites-vous, après cela, d'en „ voir si peu qui persévérent, & que ne „ ferez-vous pas pour punir l'inconstance „ des hommes? Josué envoye assiéger „ une Ville, il fait pour cela un déta-„ chement: Mais quoi, un soldat s'a-„ vise de prévariquer! Quelle est la suite „ de son inconstance? L'armée manque „ son entreprise, les Juifs sont repoussez „ & mis en fuite; Josué déchire ses vê-„ temens; il pleure & gemit devant Dieu; „ *Que faut-il que je fasse*, s'écrie-t-il, „ *pour reparer cette perte?* La sentez-„ vous, ô Chrétiens, la suite de vo-„ tre inconstance & de votre infidelité. „ Toutes vos forces sont ruinées! Le „ Fils de Dieu déchire, ou laisse déchi-„ rer son propre corps, & non pas ses „ vêtemens; il meurt sur la croix, „ moins de ses tourmens que de douleur „ pour vos pechez! O Chrétiens, si „ vous la sentiez cette douleur, pour „ vous-même; cette douleur qu'il sentit „ de la prévarication de Judas, ou cette „ joye qu'il eut du fruit & de la persévé-„ rance des autres Disciples! Lequel „ des deux, mes chers freres, choilirez-„ vous? Voulez-vous affliger notre divin „ Maître, en succombant à la tentation „ & aux épreuves qu'il vous envoye? „ voulez-vous lui donner la joye de vous „ couronner? Il vous a montré l'exem-„ ple de la constance: Je vous en benis, „ ô mon Dieu, qui avez tant souffert „ pour moi; Que je meure plutôt que „ de ne vous pas imiter. Non, mes „ chers freres, ne croyez pas qu'il vous „ laisse toûjours souffrir: attendez seule-„ ment trois jours: *Il y a trois jours „ qu'ils m'écoutent*, il est juste que je les „ soûtienne par ma grace. Tels sont, „ Chrétiens Auditeurs! tels sont les „ fruits qui couronnent la persévérance."

Didace de l'Etoile.

En cet exemple, que j'ai traduit avec un peu de liberté, on distingue aisément le *texte*; la *morale*; le *malheur* de ne la suivre pas; le *bonheur* de la suivre; les *divers états* qui la violent; la *similitude* qui explique leur nonchalance; *l'autorité* qui la confirme, la *passion* de J. Christ qui en est un effet fort touchant; la *joye de la persévérance*, prouvée par des exemples ou *faits historiques*, enfin un *retour à la morale*, qui a d'abord été proposée. Toutes choses qui paroîtroient plus belles dans l'Auteur, si sa diction étoit plus Latine.

Il propose deux autres manieres de mettre une verité importante dans son jour. La premiere est, d'avancer d'abord son texte, *Il y a trois jours qu'ils attendent, & j'en suis touché de compassion*; d'ajoûter ensuite la morale, *Il est necessaire de persévérer, pour meriter la faveur de Dieu; il faut tenir pour certain, que l'inconstance, que l'infidelité est une source d'un nombre infini de maux*; d'avancer que *c'est une verité que l'Ecriture nous enseigne*; d'avoir un fait historique propre à montrer le malheur qu'apporte le mépris de la doctrine que l'on prêche, & de le raconter tout entier. Par exemple, *Dieu appelle Loth, & l'avertit de se retirer lui & sa femme*,

Didace de l'Etoile. *femme, pour se sauver. Mais quoi? elle entend du bruit, elle succombe à la foiblesse du sexe; elle regarde après elle, & elle est changée en une statue; & encore aujourd'hui elle attire les bêtes qui aiment le sel.* Il faut ensuite montrer les maux qu'on doit craindre. *Qu'attendez vous, ô Chrétiens! qui ne persévérez pas? Dieu vous tiroit de Sodome, vous obeissiez; vous étiez dans la voye de Dieu; un peu de bruit vous étonne; vous regardez derriere; Que deviendrez-vous, sinon un cœur de pierre, ou une masse sterile, &c.* Cette amplification demande une autorité qui la soûtienne; *Dieu n'a-t-il pas raison de vous dire, que ferai-je pour vous? vos bonnes œuvres sont un nuage qui se dissipe, c'est une rosée qui passe.* Du malheur qu'attire la négligence, il faut passer au bonheur qui récompense la fidelité, & le prouver par quelque fait historique, qui sera aussi suivi & d'une amplification qui montre la grandeur de ce bonheur, & d'une autorité de l'Ecriture, qui servira à la confirmer. Par exemple, *Vous avez dû persévérer: Persévérons, mes chers freres, & considerons la couronne qui nous attend. Jacob lutte avec un Ange, & il ne veut point le quitter: Retire-toi, lui dit l'Ange, & laisse-moi. Je ne vous quitterai point, répond Jacob, si vous ne me benissez auparavant. Ainsi il lutte toute la nuit, jusqu'à l'aurore: Et alors victorieux, il reçoit la bénédiction. C'est le prix de la persévérance, il reçoit la force, il reçoit une nouvelle lumiere... Et Jesus-Christ ne l'a-t-il pas dit? Celui qui persévérera sera sauvé.* On revient enfin de nouveau à la Morale proposée & au texte? *Persévérons, afin que nous recevions la couronne, afin que nous recevions ce pain que le Fils de Dieu donna au peuple qui le suivit.*

La seconde maniere que l'Auteur propose encore, a beaucoup de dignité. Elle veut qu'après la maxime, on mette d'abord une autorité, qui en montre la certitude: qu'après cette autorité on forme un raisonnement, & que ce soit elle qui le fournisse; que l'argument soit suivi d'un fait historique qui le confirme, après quoi on met deux ou trois textes qui soient comme des similitudes touchées d'un style leger & rapide. Les reproches paroissent ensuite, & ils sont fondez sur l'autorité, sur le raisonnement, & sur l'exemple, ou sur le fait historique, qui ont précedé. Ajoûtons qu'on tourne ces reproches de maniere qu'il paroisse que c'est Dieu qui les fait. On finit par un exemple de la vertu qu'on prêche, après lequel on revient à la Morale. Voici de quelle maniere l'Auteur conçoit que toutes ces parties peuvent se succéder les unes aux autres. La maxime est qu'*il est necessaire de persévérer, si on veut se rendre digne des graces que nous demandons.* L'autorité qui la prouve est le texte; *Je suis touché de compassion pour ce peuple, parcequ'il y a trois jours qu'ils me suivent.* Le raisonnement qu'on appelle *du moins au plus*, sera: *Dieu exigeoit des Israëlites cette persévérance, pour leur accorder une nourriture temporelle; combien plus doit-il l'exiger pour des graces inestimables, pour une récompense infinie?* Le fait historique pourroit être l'Histoire de Loth & de sa femme. Voici deux ou trois *textes* qui pourroient suivre en maniere de similitude: *C'est ainsi que le lit de Salomon, figure de notre cœur, étoit gardé par soixante hommes, afin que le Roi seul en approchât. C'est dans ce sens que S. Paul dit, Qui nous séparera de l'amour de Jesus-Christ? C'est ainsi que les Hebreux benissent Dieu, d'avoir noyé l'ennemi qui vouloit les ramener en Egypte. Dieu vouloit qu'ils persévérassent, afin de les conduire dans la Terre qu'il leur avoit promise. Insensez que nous sommes! comment jugeons-nous que Dieu peut ne nous pas demander cette constance pour nous conduire dans le Ciel?* On ajoûte les reproches en ces termes: *Faut-il s'étonner si Dieu se plaint de la legereté de son peuple? Que puis-je faire pour vous, dit le Seigneur? vos bonnes œuvres disparoissent comme un nuage. La couronne n'est duë qu'après le combat.* Voici enfin un exemple de la vertu proposée, & le retour à la Morale: *Il faut persévérer comme Job; quand même Dieu sembleroit me vouloir ôter la vie, j'espererai en lui. C'est, mes chers freres, le modèle de notre persévérance; plutôt mourir que de reculer, &c.*

Il ne m'auroit pas été possible de donner une idée claire de ces différentes méthodes de l'Auteur, sans en rapporter des exemples. En les rapportant néan-

Didace de l'Etoile. moins je ne prétends pas garantir la justesse de toutes les Parties qui les composent. Je dis seulement qu'il me semble que ces méthodes seront toûjours belles, quand elles seront bien exécutées, qu'elles font honneur à l'Auteur qui les propose, & qu'elles sont très-difficiles, à moins qu'on n'ait une grande connoissance de l'Ecriture. Au reste la derniere a plus de dignité que les autres, selon l'Auteur, à cause que le sens litteral de l'Ecriture y domine, & que les raisonnemens, appellez *du moins au plus*, l'enrichissent. S. Paul semble en fournir l'idée dans la premiere Epître aux Corinthiens. On peut voir les divers moyens que l'Auteur donne pour les rendre toutes plus faciles & plus parfaites; comme aussi ce qu'il dit sur diverses choses importantes, c'est-à-dire sur les *Divisions* qui de son temps avoient cessé d'être en usage, & que lui-même croit être contraires à l'Art & à la Raison; sur *les Exordes* & leurs différences; sur *le soin de fuir les questions curieuses*, difficiles, ou dangereuses; sur *les vices ou les vertus* dont on doit principalement traiter; enfin sur *la prudence* ou sur la *moderation* nécessaire au Prédicateur.

C. 9. v. 24. &c. C. 20. p. 615. &c. C. 21. C. 22. C. 23.

Il parle aussi des agrémens du Sermon, lesquels, selon lui, ne doivent jamais consister dans la raillerie, mais dans le style, dans les bienséances, dans les pensées, dans le choix des mots, dans des tours nouveaux & touchans, dans la beauté des similitudes, dans la justesse des paraboles, dans les tons & dans les gestes, qui doivent varier selon qu'on instruit, qu'on explique un fait, ou qu'on tâche d'émouvoir.

C. 28. p. 667. Il n'oublie point de recommander au Prédicateur de ne pas raisonner en Dialecticien, & de ne pas compter ouvertement ses raisons par premiere & seconde; C. 37. de ne point se louer lui-même, ni se plaindre, ni se défendre; de ne point vanter ses découvertes; d'éviter les manieres de parler extraordinaires, de ne point se formaliser de ce qu'il a peu d'Auditeurs; de ne point croire facilement les rapports, de n'offenser ni les Particuliers ni les Ordres, ni les Compagnies.

Enfin il donne quelques avis pour les occasions où la memoire vient à manquer, & pour celles où il nous échapperoit quelque proposition fausse. Il en donne aussi quelques-uns touchant les Panégyriques. Il ne veut point qu'on s'étende sur les louanges des Saints, mais qu'on imite l'Ecriture qui les loue en peu de mots; il recommande de n'en rien dire que de vrai & de propre, & de n'y point omettre la Morale. Pour tout le reste il renvoye à la Rhétorique. Didace de l'Etoile. C. 31.

Mr. Morhof fait mention de notre Auteur, lorsqu'il parle des Prédicateurs & de ceux qui ont écrit pour les soulager dans les fonctions de leur ministére. Il regarde son Commentaire sur Saint Luc, comme un grand thrésor dont on peut se servir très-utilement & dont il assûre que bien des gens se servent en effet avec succès. Ajoûtons qu'il est glorieux à son Ordre, qui est des plus considérables dans l'Eglise, & qui d'ailleurs a produit tant de grands hommes en tout genre, d'en avoir un parmi ceux-là, tel que notre Auteur, lequel a eu, il y a déja près de cent-cinquante ans, un goût pour l'Eloquence, qui semble pouvoir encore être approuvé par les personnes délicates de notre siécle, & qui a joint à cette connoissance de l'Art Oratoire toutes les belles qualitez d'esprit & de cœur, dont on trouve, à chaque pas, des preuves dans son Ouvrage. Il ne faut point oublier de dire que Keckerman, dans sa Rhétorique Ecclesiastique, le met au nombre des Auteurs Catholiques qui ont le mieux traité cette matiere, témoignage considérable dans la bouche d'un Calviniste, prévenu contre les Moines, dont il blâme dans le même Livre, la maniere de prêcher. Polyhist. T. 1 l. 6. c. 4. p. 263. n. 10.

MAT-

MATTHÆI DRESSERI
RHETORICÆ
INVENTIONIS, DISPOSITIONIS ET ELOCUTIONIS
LIBRI QUATUOR

Illustrati quam-plurimis exemplis, Sacris & Philosophicis.

C'est-à-dire, *la Rhétorique de* DRESSERUS, *r'imprimée par les soins de l'Auteur en* 1584.

Dresserus. DE la maniere que Mr. Bayle, dans son Dictionnaire, cite, après Melchior Adam, la Rhétorique de Dresserus, il n'y a point de justesse dans le titre qu'il donne à cet Ouvrage, comme ceux qui entendent le Latin, peuvent en juger, s'ils se donnent la peine de le lire au bas de cette page (1), & de le comparer avec le veritable titre que j'ai mis à la tête de cet article, mais ce n'est pas à quoi je m'arrête. Il est plus à propos d'observer que Dresserus est un des habiles Maîtres que l'Allemagne ait produit, & qu'il s'est fait un nom considerable parmi les Savans. Il avoit été Disciple de Luther & de Melanchthon, & son Ouvrage se ressent des nouvelles opinions, ne fût-ce que par le dogme de la *justice imputative*, qu'il y insinue en quelques endroits. (L. 1. p. 161. &c.) A peine eut-il atteint l'âge de ving-trois ans, qu'il fit en son particulier des leçons de Rhétorique. Après avoir régenté quelque temps à Erford, sa patrie, & capitale de Thuringe, il fut appellé à Iene pour y remplir la chaire de Professeur en Histoire & en Eloquence, à la place de Lipse; il fut ensuite Principal du College de Misne; enfin il obtint dans l'Académie de Leipsic la chaire de Professeur d'Humanité. Il s'y déclara fortement contre la doctrine de Ramus & contre ceux qui la suivoient; c'est tout dire, il la traitoit de monstre horrible. Il mourut à Leipsic le cinquiéme jour d'Octobre 1607. âgé d'environ 72. ans. (Dresserus.)

Les differens postes qu'il remplit, sont, je crois, une preuve qu'il étoit habile, & son Ouvrage ne ladément pas. (Voyez Mr. Bayle dans son Dict. art. de Dress.) Les *Prolégomenes*, pour parler comme lui, c'est-à dire, le Discours préliminaire qu'il y a mis à la tête, ou valent seuls une Rhétorique, ou en sont un bon abregé. Ils sont conçûs en forme d'Axiomes, qui montrent que l'Auteur avoit lû les bons Originaux; il paroît pourtant s'éloigner d'eux sur deux points, & avoir besoin de modification sur un troisiéme. Ce dernier regarde la *Prononciation*, Dresserus y veut de *la lenteur*. (Proleg. pag. 17. & 18.) Peut-on admettre son sentiment sans restriction? il n'y a point d'apparence, sur tout si on se souvient de l'idée qu'Homere donne de la grande Eloquence (2); & de l'usage que les Orateurs en ont fait. A l'égard des deux autres points, dans l'un, l'Auteur donne trop d'étenduë à l'objet de l'Eloquence, puisqu'il y comprend les *Mathématiques*, *la Physique* & la *Medecine*; (Ib. p. 5.) & la moindre chose qu'on puisse dire sur cela, c'est qu'il y faut apporter l'explication que j'ai touchée en parlant de Ciceron: (Ibid. p. 13.) Dans l'autre point, il confond les mœurs réelles & les mœurs Oratoires, qui néanmoins sont bien différentes, comme ailleurs il paroît le reconnoître. (L. 3. p. 695.) A cela près, on trouve dans ces Prolégomenes les *raisons* qui doivent porter à l'étude de l'Eloquence; la *maniere* dont il faut s'y prendre; les *connoissances* qu'il faut acquerir; les *Livres* qu'il faut lire, soit, pour apprendre les régles de l'Art, soit pour en avoir des exemples, soit pour s'instruire des matieres; on y voit la *méthode* de les lire avec fruit; les *caractéres* loüables du discours; les *défauts* qu'il faut éviter. Ajoûtons que ce qu'il dit sur ces articles, est fondé assez généralement & sur le bon sens, & sur des autoritez qui marquent de l'érudition & du choix: Mais que néanmoins, le tout est écrit d'un style

1 *Rhetorica inventionis, dispositionis, elocutionis, illustrata, &c.* C'est comme si on disoit en François, *la Rhétorique de l'Invention, de la disposition, & de l'Elocution*; au lieu de dire, *l'Invention, la disposition & l'Elocution Oratoire.*

2 Fundebat Orationem impetu & copiâ hybernis imbribus parem. *Senec. ex Hom. l. 9.*

Dresserus. style plus convenable à un Traité qu'on dicte dans une Classe, qu'à un Livre qu'on met entre les mains de tout le monde par l'impression.

A l'égard du Corps même de son Ouvrage; il est divisé en quatre Livres; Le premier & le troisiéme contiennent des exemples aussi-bien que des préceptes; Le second & le quatriéme ne contiennent que des exemples, celui-ci sur l'Elocution, celui-là sur toutes les Parties, soit de la Rhétorique, soit du discours, dans tous les genres de causes, dont il augmente le nombre à l'exemple de Melanchthon. Ainsi, au lieu qu'ordinairement on n'en admet que trois, le Judiciaire, le Délibératif & le Théorique, il y ajoûte l'*Instruction* à cause du grand besoin qu'on en a & de l'usage qu'on en fait, tant dans les Prédications, que dans les Sciences. Il suit en cela le sentiment de ceux qui ont cru que la Prédication demandoit un genre de Rhétorique inconnu aux Anciens. Saint Augustin, comme je l'ai remarqué, & beaucoup d'autres habiles gens, sont d'un avis opposé. Il est même aisé de juger que la maniere de traiter les Sciences ne regarde point la Rhétorique; soit parce que les ornemens n'ont pas lieu dans ces Traitez; soit parce que s'ils y ont lieu, les préceptes généraux suffisent, pour s'en tirer avec succès.

Quoi qu'il en soit, l'Auteur accommode à son idée les exemples de ses préceptes. Ces exemples par conséquent, sont des sujets de Sermons & de Traitez de Philosophie, aussi-bien que de Plaidoyez, de Déliberations & de Panégyriques; ce sont des sujets de Lettres, de disputes, ou de contestations, desquels il fait comme l'anatomie, pour montrer de quelle maniere il voudroit qu'on les tournât, on les points qu'il voudroit qu'on y fit entrer; Ce sont aussi des Discours ou des Ouvrages tout faits, tantôt de sa façon, tantôt de la composition de quelque autre; & il en fait l'analyse pour en découvrir les beautez. En ce genre il propose des Evangiles, des Epitres, des Pseaumes, d'autres endroits des Livres Saints, quelques endroits des Peres, plusieurs Harangues de Ciceron, ses Livres des Offices, le Dialogue de l'Amitié, quelque chose des Tusculanes. Il y a dans tout cela beaucoup de profusion aussi- Dresserus. bien que dans les préceptes. Ce qui ne peut pas contribuer, selon moi, à faire estimer son Livre; Car enfin écrivoit-il pour l'usage des Classes? il ne faut à des écoliers, ni tant de régles, ni tant d'exemples, ni tant de sujets de composition; il leur faut quelque chose de plus court. Ecrivoit-il pour le Public? il faut quelque chose de plus leger, de plus poli, de plus agréable, en un mot, moins d'érudition qu'il n'en a répandu par-tout en general, & en particulier sur les figures. On ne peut pourtant pas douter qu'il n'y ait des gens à qui cette érudition fera plaisir, & qu'à leur égard la Rhétorique de Dresserus ne soit un fort bon Livre. Que si à ce que j'en dis de moi-même, je n'ajoûte point les jugemens que d'autres peut-être en ont portez, c'est que je ne les connois pas. Je ne connois cet Ouvrage que parce qu'il est cité dans quelques notes que j'ai vûës sur Quintilien, & par la lecture que j'en ai fait ensuite.

FRANCOIS PATRICE

Mort en 1597.

MR. Moreri parlant de François Patrice dit que ce fut un excellent Philosophe & un des plus savans hommes de son siécle, qu'il étoit né à Venise & qu'il professa la Philosophie à Padouë & à Rome. Mr. Bayle a mieux aimé suivre Mr. de Thou qui raconte que Patrice ayant professé 17. ans à Ferrare fut attiré à Rome par Clement VIII. Selon cet Historien, Patrice étoit né non à Venise, mais à Clisse ville d'Istrie sur les terres des Venitiens, il a composé un Ouvrage en 4. Tomes *in folio*, divisez en 69. Livres, quoique le Frontispice n'en promette que 50. *Il y traite les questions les plus sublimes de la Physique & de la Metaphysique; & cela, sur des hypotheses tout à fait extraordinaires; il debite bien des Paradoxes*, mais non pas sans faire paroître une profondeur de génie digne des louanges que M. Morhof lui a données. Aussi ce Livre fut-il censuré

Patrice. *Ed. de Lion de 1681. T. 2. sur Patrice.* *Dict. de Bayle sur Patrice. Thuan. l. 119. p. 817.* Bayl. Ib. p. 2320. Lettre 7. & 2322. col. 1. Morhof T. 2. l. 6. p. 245. n. 12.

Patrice. furé à Rome & l'Auteur obligé de se rétracter.

Ubi suprà Entre les Ouvrages de Patrice, Moreri en cite un qui a pour titre *nouvelle Rhétorique*, Mr. Morhof lui attribue *des Dialogues Italiens* sur la même matiere, imprimez en 1560. Je ne dirai rien de ces deux Ouvrages, parce que je n'ai pû les trouver. Mr. Morhof ne sait pas non plus ce que contiennent les Dialogues qu'il n'a pas vûs. Il qualifie l'Auteur *le plus habile des Italiens.* Mais il avertit que c'étoit un homme qui aimoit les nouveautez, non seulement dans les Sciences, mais encore dans les Arts, & dans la Poëtique ou l'Art Oratoire aussi-bien que dans la Philosophie. C'est ce qui lui a fait dire que Patrice a pris une autre route que Robortel; sur quoi l'on peut voir ce que je dis dans l'article qui regarde ce dernier.

Les deux Dictionnaires remarquent que Patrice eut beaucoup d'ennemis, parce qu'il se déclara fortement contre la doctrine des Péripatéticiens. Rien ne prouve mieux à quel point il leur étoit opposé dans les Arts, que son Ouvrage sur la Poëtique divisé en deux Décades, *dans la premiere desquelles il agit, dit-on, en Historien, dans la deuxiéme en Disputeur qui fait suer Aristote.* C'est une particularité que le P. Rapin n'a pas remarquée en parlant de cet Auteur & de ce Livre, ce qui fait dire à Mr. Bayle que ce Pere, selon les apparences, ne connoissoit guéres cet écrit. Quoi qu'il en soit, il y a lieu de juger que Patrice dans *sa nouvelle Rhétorique & dans ses Dialogues* sur cet Art, si ce sont deux Ouvrages différens, comme j'ai dit, s'écarte aussi bien de la doctrine d'Aristote, que dans sa Poëtique & dans sa Philosophie. Le génie & le caractére de l'Auteur, le titre de *nouvelle Rhétorique*, & le témoignage de Mr. Morhof, ne permettent pas d'en douter. La question seroit de lire l'Ouvrage, pour voir s'il y agit aussi *en Disputeur* capable d'embarasser Aristote, ou s'il lui arrive ce que je crois qu'il est arrivé à tous ceux qui, en s'éloignant des sentimens d'Aristote sur l'Art Oratoire, ont prétendu faire mieux que ce Philosophe. Pour moi, je ne conçois pas qu'on puisse renverser des principes, je ne dis pas approuvez de tous les bons Maîtres, mais sur lesquels sont fondez les Ouvrages de tous les Orateurs. Patrice.

Bayl. ibid. col. 2. ex Lorenz. Craff. Elog. T. I p. 62.

Le P. Rapin cité par Mr. Baillet T. 3. sur les Poët. n. 1062. p. 45.

MELCHIOR JUNIUS, Junius.

de Witemberg,

Professeur de Rhétorique à Strasbourg, imprimé en 1591. mort en 1604.

Morerisub Jun. Melch. Adam. Vie des Philos. Allemans.

IL y a deux Ouvrages de Melchior Junius sur la Rhétorique, la *Methode d'acquerir l'Eloquence*, & la *Maniere de se concilier les esprits*. Un autre Livre de cet Auteur, intitulé *Ecoles de Rhétorique*, ne parle que de *l'Art de faire des Lettres*. Aussi l'a-t-on r'imprimé sous ce second titre, qui lui convient mieux. Je ne dirai rien de l'Analyse qu'il a faite des Harangues de Ciceron, sinon que c'est un Ouvrage de la nature de celui du P. du Cygne.

Methodus Eloq. compar. Argent. 1591. in octav. Anim. concil. & movend. Ratio. Arg. 1596. in-octav.

La méthode d'acquerir l'Eloquence, est un Livre fort court. Sa brieveté n'empêche pas qu'il n'y ait beaucoup de choses très-utiles: c'est le jugement qu'en a porté Mr. Morhof. J'ajoûte que tout l'Ouvrage me paroît plein de bon sens & bien écrit. L'Auteur veut y montrer le chemin que Démosthéne & Ciceron ont tenu pour parvenir à la gloire de l'Eloquence. Ces Hommes illustres avoient reçû, pour cela, de grands talens de la nature; ils étudiérent les préceptes; ils se remplirent des connoissances nécessaires à l'Orateur; ils se formérent sur de bons modéles; ils s'exercérent beaucoup à écrire & à composer; ils cultivérent leur memoire, ils s'appliquérent à acquerir les avantages de la déclamation. Voilà le chemin qu'il nous faut prendre, si nous avons les mêmes dispositions, sans quoi tous nos soins, & tous nos efforts sont inutiles. De sorte qu'il faut se connoître, selon Junius, avant que de s'engager dans une si grande entreprise. Ibid. c. 3.

Morhof. T. 1. l. 6. p. 246. Meth. Eloq. comp. c. 2.

Une marque qu'un homme est né pour être Orateur, c'est d'avoir de l'esprit, de l'imagination, de l'ordre, des expressions, de la memoire, de la grace, de la force & de la voix; c'est d'aimer la gloire & le

Junius. le travail; c'eſt d'avoir une honnête hardieſſe, jointe à beaucoup de modeſtie, tant pour ne point ſe flatter ſur ſes Ouvrages, que pour éviter les trop grands airs dans l'action. Les qualitez contraires ſont une preuve qu'on n'eſt point propre à l'Eloquence.

Il y a un temps pour diſcerner les eſprits; la difficulté eſt de le connoître. Les uns donnent d'abord bonne eſperance, & ils ne la ſoûtiennent pas. Les autres ſe déclarent plus tard, & ils vont plus loin, non ſeulement qu'on n'eſperoit, mais même qu'on n'auroit oſé déſirer. Hermogéne à dix-huit ans étoit un prodige; à vingt-deux ou à vingt-quatre, ce n'étoit plus rien. Démoſthéne eut de grands obſtacles à vaincre, un travail opiniâtre les ſurmonta. L'âge de vingt-ans paroît à l'Auteur un bon âge pour juger & des forces de l'eſprit & de celles du corps; non pas, je crois, qu'il veuille qu'on attende juſques-là, pour s'éxercer à l'Eloquence, mais pour embraſſer la profeſſion d'Orateur.

Il ne ſuffit pas d'avoir des talens, il faut encore les cultiver. Il faut ſur tout nourrir le génie, il faut l'animer. Un heureux naturel s'éleve & ſe fortifie par les louanges. Il eſt à propos de lui en donner, auſſi-bien qu'à ce qu'il fait. Un cheval veut être flatté; & il n'y a que de vils animaux qui ſe conduiſent par les coups. Que ce ſoit donc les récompenſes & non les peines, qui réveillent les Eléves de l'Eloquence. La préſence des bons chevaux anime même les mauvais, à plus forte raiſon leurs pareils. C'eſt à l'émulation que Thucydide, Démoſthéne, & Ciceron furent redevables de leurs progrès.

Les longues veilles & un trop grand travail accablent l'eſprit. Il a beſoin & de ſe repoſer pendant la nuit, & de ſe délaſſer quelquefois pendant le jour. Il doit aimer la temperance, parce que les excès de bouche l'abbrutiſſent; & même, en général, la vertu eſt d'autant plus neceſſaire à un homme d'eſprit, que les plus grands Génies ſe portent aux plus grands vices.

Mais quand même on n'auroit pas reçû de la nature, tous les avantages qui ſont à ſouhaiter, le ſoin & l'application viennent à bout de bien des choſes; & il y en a qui croyent qu'il y avoit plus de travail que d'eſprit dans Démoſthéne. Junius.

Comme il faut des préceptes pour ſe conduire dans l'étude de l'Eloquence, il faut recourir aux Ouvrages des Maîtres. Les abrégez de Rhétorique ne ſont pas trop du goût de Junius. Il fait cas néanmoins des Partitions de Ciceron; mais il veut qu'on aille aux ſources, qui ſont les autres Livres de Rhétorique de cet Orateur, ceux d'Ariſtote, de Quintilien, & d'Hermogéne, celui de Démétrius. Il les faut lire avec prudence, n'en prendre que le neceſſaire, & en venir à l'uſage. Jun. Ibid. c. 4.

Outre la Grammaire & la Rhétorique, l'Orateur doit encore ſavoir la Dialectique, la Morale, la Juriſprudence, la Politique, même la Phyſique, pour s'en ſervir comme Périclès & Anaxagore. Il doit ajoûter à ces connoiſſances l'Hiſtoire Sainte, l'Ecriture, l'Hiſtoire profane, la lecture des Orateurs & des Poëtes, le commerce des habiles gens.

Perſonne ne paroît avoir mieux traité de l'Imitation que Junius. Il en marque les avantages & les compare avec ceux de l'Art & du Génie. Elle ſert à imprimer les préceptes, & diminuë la peine de la compoſition: elle corrige les défauts de la nature & en perfectionne les bonnes qualitez. Ibid. c. 14.

La vraye maniere d'imiter, eſt de prendre, non pas les mots, mais l'eſprit de ſon Auteur; c'eſt de ſe former de pareils deſſeins, & un ordre ſemblable; c'eſt d'exprimer la force de ſes raiſonnemens; c'eſt de le répreſenter dans l'Action. On ne doit ſe propoſer que les Modéles les plus excellens, ou plutôt ne s'en propoſer qu'un, & néanmoins profiter de tous. Ce que l'on prend de ſon Modéle, il faut le cacher, de maniere qu'il n'y ait que les habiles qui le voyent. On en vient à bout, lorſqu'on a l'adreſſe de l'abréger, de l'amplifier, d'en changer l'ordre, d'y ajoûter ou d'en ſupprimer quelque choſe; & c'eſt ainſi qu'on ſe copie auſſi ſoi-même, ſans qu'il y paroiſſe. L'Auteur qui nous propoſe ſur cela

Junius. la l'exemple de Ciceron, en est lui-même, dans tout son Livre, un bon exemple.

La composition est au dessus de tous les préceptes. Mais comme elle est fort difficile, Junius veut qu'on en applanisse les difficultez par le choix, premierement des matieres les plus propres & les plus aisées; secondement, du lieu & du temps le plus commode; ensuite, par l'ordre qu'on y observe, par la modération qu'on y garde, & par la maniere soit de corriger nos propres Ouvrages, soit de corriger ceux des autres.

Les matieres qu'on choisit pour s'exercer, doivent sur-tout être d'usage & abondantes. Le lieu le plus propre, c'est la retraite; le temps le plus convenable, c'est le matin. Il faut néanmoins, selon Junius, s'accoûtumer au bruit & au tumulte. Pour ce qui est de l'ordre de la composition, il faut connoître, méditer, & même digérer son sujet, avant que de se mettre à le traiter. Dans la correction d'un Ouvrage Junius nous renvoye aux régles d'Horace. Elles consistent à ajoûter, retrancher, transporter, tourner d'une autre façon; ce qui demande du temps & des soins, & même les avis de gens habiles & sinceres. Il est à propos néanmoins d'éviter certains excès où l'on peut tomber à force de polir un Ouvrage. Quand c'est un Maître qui corrige les compositions de ses Eléves, il a besoin en même temps de beaucoup de prudence & de beaucoup de modération. Il doit avoir égard à l'âge, au génie, & aux forces; il doit pousser les uns, il doit retenir les autres. Il n'est pas à propos de relever toutes les fautes qu'il remarque. Il doit louer bien des choses, & s'il ne peut pas dire que l'Ouvrage de son Disciple est bon, il faut qu'il dise du moins qu'il y a esperance qu'il sera bien. Ce qui suppose qu'un jeune homme marque en effet quelque envie de bien faire.

Ibid. c. 16. C. 17. C. 18. C. 19.

Junius n'a oublié ni la *memoire* ni *l'action*. Mais après tout que nous dit-il de l'une & de l'autre? Que le matin & le soir sont le temps le plus propre pour exercer la premiere; qu'on l'aide en lisant bien ce qu'il est question d'apprendre. *Il faut*, dit-il, *le bien concevoir*, *connoître* l'art, *prononcer à haute voix*, s'accoûtumer à suppléer ce qui nous échappe, ou si l'on est encore jeune, s'assujettir à apprendre exactement & mot pour mot. Pour la prononciation, il nous dit qu'il faut la varier; mais il veut que quelqu'un nous écoûte, pour nous avertir de nos défauts; & que nous écoutions ceux qui parlent bien, afin de les imiter.

C. 20. Junius.

Il ne me reste plus qu'à dire un mot de l'autre Traité de Junius, touchant la maniere de se concilier les Esprits, & d'exciter les Passions. C'est un Ouvrage d'un tiers plus gros que celui dont je viens de parler, & divisé en deux parties, l'une & l'autre d'un fort grand détail. Dans la premiere, l'Auteur expose tout ce qui peut contribuer à bien entendre l'art d'exprimer les mœurs, & il donne du jour à ce qu'en dit Aristote, par le moyen de ce qu'il a trouvé sur ce sujet dans Ciceron. Dans la seconde, il parcourt toutes les Passions, sans suivre l'ordre qu'avoit suivi ce Philosophe; en quoi peut-être n'a-t-il pas mieux fait. Mais ce qui d'un autre côté, le rend plus agréable & plus instructif, c'est que tout son Ouvrage consiste moins en préceptes qu'en exemples, comme il le déclare lui-même par le titre de son livre, & il les tire non seulement de Ciceron, mais encore des Auteurs Grecs, qu'il traduit néanmoins en Latin. Mr. Morhof * croit cet Ouvrage fort utile à ceux qui veulent se former dans l'Eloquence sacrée ou profane. Il est constant que dans l'une & dans l'autre, les mœurs & les passions sont d'une grande conséquence.

Anim. Concil. & movend. Ratio, non tam sum. mor. Magistror. præceptis quam exemplis veterum tradita.

* Moth. T. 2. l. 6. p. 246.

Il ne faut pas oublier de dire en finissant, que Junius fut Disciple de Sturmius, & qu'on dit qu'il fut moins éloquent que son Maître, mais en récompense plus habile dans la connoissance de l'Art, & en même temps plus propre à instruire la jeunesse.

Morhof. ibid.

FRANCOIS PANIGAROLA,

Auteur Italien, mort environ l'an 1594. *&* *imprimé en* 1609.

Panigarola.

PAnigarola, ou, comme d'autres l'écrivent, Panicarola, étoit de l'Ordre des Freres Mineurs (1), parmi lesquels il fut illustre: premierement par ses Prédications; en second lieu, par ses Ouvrages de Rhétorique, enfin par l'Episcopat auquel il fut élevé. Sa qualité d'Evêque ne fait rien à mon sujet: mais on lit dans Erythrée le cours qu'eut ce Prédicateur, combien il fut goûté, les Ambassades que le Pape & les Villes lui envoyérent. Rien n'étoit, ni plus fleuri, ni plus pur, ni plus élégant, ni plus peigné que son style. Il avoit un esprit infini, une memoire prodigieuse, l'action belle. Ses affectations cependant lui ôterent toute sa force: les plus sages se mocquoient de lui, ou s'indignoient tacitement, de le voir ainsi courir après les mignardises, ou les beautez frivoles de la diction. Aussi le Critique que j'ai cité, ne lui donne-t-il que l'art de *plaire*, comme il donne celui d'*instruire* à Tolet, & celui de *toucher* à Lupus. C'est-à-dire que c'étoient-là trois Orateurs, qu'on auroit pu comparer, le premier à Hortensius, le second à Cotta, le troisiéme à Sulpicius; Et il auroit fallu, pour ainsi dire, les paitrir ensemble, pour en faire un Orateur parfait. Erythrée avouë néanmoins que Panigarola, ayant été fait Evêque sur la fin de ses jours, prit un style plus convenable à sa dignité. C'est une preuve qu'il auroit dû changer plutôt, pour soûtenir la dignité de sa matiere.

T. 2. de Scriptor. non Ecclesiast. Morhof. l. 7. p. 390. n. 5.

Gaddius a dit deux choses de cet Auteur; l'une, qui peut également se rapporter, & à ses Prédications, & à ses Ouvrages de Rhétorique, est, qu'*il a mis la reforme dans l'Eloquence de la Chaire*; l'autre qui ne peut avoir rapport qu'aux derniers, est, qu'*il a élevé un magnifique édifice sur les fondemens de Démétrius.*

Panigarola.

La premiere pensée de Gaddius peut regarder ce que Panigarola a fait sur la Rhétorique, parce que le dessein de ces Ouvrages est de former le parfait Prédicateur; la seconde s'y rapporte certainement, puisque c'est par l'explication de l'ancien Rhéteur, que le nouveau tâche de venir à bout de son dessein. Cela paroît par le titre de son livre, qui porte que c'est *le Prédicateur, ou Démétrius le Phalerien, avec la Paraphrase, le Commentaire, & les Dissertations ou Discours Ecclesiastiques de Messire François Panigarola, Evêque d'Asti*, & qu'on trouve dans cet Ouvrage *les préceptes & les exemples que cet ancien Auteur proposoit aux Grecs, reduits à l'usage des Italiens; & l'Eloquence des Auteurs profanes, accommodée à l'Eloquence Sacrée de nos Orateurs ou de nos Ecrivains Ecclesiastiques* (2).

C'est lui-même qui dans un petit Opuscule à part, nous fait remarquer ce Titre, comme expliquant très-clairement la nature de son grand Ouvrage, je dis *grand*, parce qu'il y a de quoi faire deux *in-quarto* fort raisonnables; & il explique dans le même Opuscule l'économie de ce grand Ouvrage, pour montrer qu'elle répond parfaitement à son titre. Je propose, dit-il, en premier lieu, & article par article, le texte de l'ancien Rhéteur traduit en Latin par Victorius. A ce texte je joins une Paraphrase, c'est-à-dire une version plus libre, en Langue Italienne; afin que par la comparaison même de ces deux choses, on reconnoisse que la derniere vaut mieux pour des Italiens, puisqu'on y traduit les exemples proposez dans l'Original, ce que le Latin ne

Dans l'Opuscule qui a pour titre Questioni secolari, che potranno servire per proëmio alla Parafrase &c. *T. 8. del ben parlare. p.* 18 & 19. de l'Opusc.

1 Minore Osservante, *c'est ainsi qu'il se qualifie dans le titre de son* Modo di comporre una Predica.

2 Il Predicatore, overo Demetrio Falereo Dell'Elocutione. Con le Paraphrasi, e Commenti, e Discorsi Ecclesiastici, Di Monsignor F. Francesco Panigarola Vescovo d'Asti. Ove vengono i precetti, e gli essempi, che già furono dati a' Greci, ridotti chiaramente alla pratica del ben parlare in Prose Italiane, e la vana Elocutione de gli Autori profani accommodata alla sacra Eloquenza de' nostri Dicitori, e Scrittori Ecclesiastici.

3 Nelli Discorsi Ecclesiastici, del precetto ragioneremo alla Ecclesiastica, del quale nella Parafrase secolare & sacra è stato trattato. *Quest. Eccl. p.* 51.

4 Religione, e riverenza verso le cose sacre, ci hà fatta fare questa separatione; ne ci haurebbe potuto

Panigarola.

ne fait pas; ou qu'on y en supplée d'équivalents, si l'on ne peut les traduire sans leur faire changer de nature. La Paraphrase est suivie de deux sortes d'explications fort amples. Les unes ont le titre de *Commentaires*; & les autres, celui de *Dissertations*, ou, pour parler comme l'Auteur, de *Discours Ecclesiastiques*, dont il donne la différence. Par ses *Commentaires*, il éclaircit des traits d'histoire contenus dans l'Original; il explique, ou il établit le sens de l'Auteur; il en confirme les régles, tantôt par des raisonnemens, & tantôt par des exemples; Par ses *Discours* il propose encore les mêmes régles, mais plus digérées; ou pour mieux dire, il change, si on l'en croit, une doctrine toute humaine en une doctrine céleste. Car il y raisonne en *homme d'Eglise* (3), au lieu que dans ses Commentaires il raisonne *en homme du monde*; ce sont ses termes, & il les explique. Raisonner en homme d'Eglise, c'est ne plus citer que des Ecrivains Sacrez ou Ecclesiastiques, David, S. Paul, S. Augustin: Raisonner en homme du monde, c'est ne citer que des Ecrivains profanes, Virgile, Ciceron, Boccace même, puisque c'est *une necessité indispensable*, à ce qu'il dit, de le citer, du moins autant que les censures Ecclesiastiques le permettent, lorsqu'on parle de ce qui regarde la Langue Italienne. Or allier l'Apôtre avec Ciceron dans un même paragraphe, ce feroit mêler le Saint avec le profane, selon l'Auteur; & l'allier avec Boccace, ce feroit même un sacrilege (4).

Ubi sup. p. 29. *Et dans l'Opus. intitulé* Questioni Ecclesiastic. p. 52.

Telle est la delicatesse de notre Auteur; Fausse délicatesse à parler généralement; & en même temps délicatesse mal soûtenuë, quand même on la supposeroit juste & bien fondée. Premierement elle est *fausse*, généralement parlant; parce qu'on peut fort bien allier, & des préceptes & des exemples tirez des Auteurs profanes, comme de Virgile & de Ciceron, avec d'autres tirez des Auteurs Sacrez, sans crainte de mêler le Saint avec le profane; puisque Saint Paul & Saint Augustin en ont quelquefois usé de la sorte. Secondement, elle est aussi mal soûtenuë, cette délicatesse; quand même elle feroit bien fondée. Car l'Auteur ayant fait conscience d'allier ensemble l'Apôtre & Boccace dans un même article, comment n'a-t-il pas fait difficulté de les allier dans un même Livre? N'est-ce pas comme si dans un même Temple, il dressoit en même temps deux Autels, l'un sous l'invocation d'un Saint, & l'autre sous celle d'un homme indigne? Ce qu'il ajoûte pour se justifier de l'avoir cité, n'est pas mieux pensé. *C'est*, dit-il, *une necessité indispensable de citer Boccace, quand il est question de montrer les beautez de la Langue Italienne.* Certes cette Langue est bien mal-heureuse, de n'avoir que cet Auteur pour montrer ses beautez lorsqu'il ne s'agit que de l'Eloquence de la Chaire. Mais n'est-ce pas, que même sans y penser, on cherche à plaire en le citant, & qu'on s'imagine ne le citer que pour montrer les beautez de l'Italien? Assûrément on peut dire qu'il y a bien de l'illusion parmi les hommes, comme il y a beaucoup de corruption.

Panigarola.

Panigarola reconnoît, comme on l'a vû dans les paroles que j'ai rapportées, qu'il y a beaucoup d'endroits lascifs dans Boccace. Ajoûtons que Petrarque même, ami de ce dernier, a aussi reconnu que ces endroits avoient besoin d'indulgence (5), & que voulant les excuser, il n'a pû le faire que sur l'âge de l'Ecrivain, sur la nature des matieres, & sur le caractére des personnes qui liront un tel Ouvrage. Etrange excuse! Elle donne au moins à entendre qu'il en est de cet Auteur, comme de Petrone & d'autres

potuto dar l'animo di frammettere insieme Virglio, e David, e Cicerone, e Paolo: Tanto più che nel' Italiane cose havendo noi havuta indeclinabile necessità del valerci delle cose del Boccacio, quanto da Ecclesiastica censura viene permesso, e queste essendo molte volte jocolose, e rilassate, veramente se con le sacre l'havessimo mischiate, un sacrilegio ci sarebbe paruto, di fare. *Quest. Eccl.* p. 52.

5 Si quid lasciviæ liberioris occurreret, excusabat ætas tunc tua, dum id scriberes... ipsa quoque rerum levitas & eorum qui lecturi talia videbantur. *Dict. de Mr. Bayle* art. de *Bocc.*

Panigarola. tres semblables, dont je ne me ferois pas un scrupule de rapporter quelque bel endroit sans leur faire l'honneur de les nommer; mais dont je ne voudrois pas citer les infamies, sous prétexte que je les citerois séparément, ou pour quelque cause innocente. Je dis la même chose de Boccace, qui malgré la licence de ses contes, & malgré *l'Index* qui l'a censuré, est pourtant, à ce qu'on dit, entre les mains de tout le monde, parce que les Italiens y trouvent la plus grande délicatesse de leur Langue.

A quoi bon cette digression? Pour montrer, ce qui n'est pas hors de propos, que la délicatesse de notre Auteur sur cet article, tient un peu du raffinement qu'on trouve dans les *Concetti* des Italiens, qui est encore un défaut dont on doit se donner de garde en lisant Panigarola; car il n'en est pas exempt. Je trouve aussi un peu de raffinement dans la raison qu'il apporte de ce qu'il a fort travaillé sur Démétrius. « Cet Auteur Payen, dit-il, » avoit témoigné une grande estime pour » les Livres Saints du peuple de Dieu; » puisqu'il porta Ptolemée Philadelphe à » en demander une version qui est celle » des Septante; Et peut-être Dieu a-t-il » voulu qu'un Ecrivain de son peuple » fit honneur en revanche aux Ouvrages » de cet Auteur, selon la pensée de » Saint Augustin, qui dit, que les vertus Morales des Payens ont reçû de » Dieu des récompenses temporelles. Ne valoit-il pas mieux s'en tenir à dire que le style & les préceptes de Démétrius peuvent être utiles aux Prédicateurs? (Quest. Eccles. p. 51.)

Quoi qu'il en soit, outre l'Ouvrage dont j'ai parlé, il y a encore quatre Opuscules du même Auteur; & on les trouve dans le huitiéme Volume du Recueil qui a pour titre, *Del ben parlare*.

Le premier contient diverses questions sur le style qu'un Prédicateur doit se faire parmi les différentes Dialectes qui sont en usage dans différentes villes d'Italie. Et Panigarola décide ces questions tant par des circonstances particulieres, où le Prédicateur peut se trouver; que par les régles générales que les Maîtres de l'Art ont prescrites.

Le second contient d'autres questions touchant Démétrius le Phalérien, & le Livre qu'on lui attribuë. Il dit & sur l'un & sur l'autre beaucoup de choses que j'ai dites dans mon premier Volume: mais il soûtient fortement que l'Ouvrage est de l'Orateur Démétrius, natif de Phalére. Il fait valoir (comme on peut se l'imaginer) toutes les raisons qui favorisent son opinion, & il tâche de répondre aux objections. Il assure entr'autres, que le style (1) du Traité en question est tel que Ciceron a peint celui de l'Orateur Démétrius. Cela est bien éloigné de ce que j'ai dit dans mon premier Volume, où j'ai voulu établir que le Démétrius que nous avons n'est point le Phalérien, parce qu'il n'a pas les caractéres que Ciceron donne au dernier. Comment s'accorder sur cet article? Panigarola lui-même, dans son troisiéme Opuscule, me fournit de quoi le réfuter. Car faisant l'Eloge du Traité de l'Elocution, il en represente le style sans y penser, tel que je l'ai peint, & tout opposé à cette idée que Ciceron donne de l'Orateur Phalérien; il le répresente, dis-je, éloigné de toute vanité (2), de toute ostentation, de toute affectation, de toutes beautez recherchées, tel en un mot qu'un Orateur Evangelique auroit pû lui-même se caractériser. Rien n'est plus propre à me confirmer dans mon sentiment: parce que si l'on compare ce portrait que Panigarola fait de Démétrius, avec celui que Ciceron fait du Phalérien; on verra que le Ciel n'est pas plus éloigné de la terre.

Le troisiéme Opuscule contient diverses questions touchant l'Eloquence des Prédicateurs, pour savoir s'ils doivent être éloquens, comment ils doivent le devenir, quels préceptes ils doivent prendre, ou quels Maîtres ils doivent choisir, & autres choses de cette nature.

Enfin

1 Ma dipiù, lo stile è per appunto tale, quale diceva Ciccrone, che era quello di Demetrio. *Quest. Secol. p. 4.*

Panigarola.

Enfin le quatriéme est une *maniere de composer un Sermon*. L'Avant-propos qu'il y a mis, est adressé à ses Confréres & Disciples, & est datté du premier Septembre 1581; au lieu que le Commentaire sur Démétrius ne vit le jour qu'en 1609, quatorze ans après la mort de l'Auteur, qui n'eut pas le temps d'y mettre la derniere main. Stephano de Milano qui le dedia au Cardinal Charles Emanuel Pio, nous dit encore une autre raison pourquoi on ne l'imprima pas plûtôt. Ce fut la mort de deux amis de Panigarola, lesquels eurent successivement son Manuscrit l'un après l'autre.

A la fin du 2. T. Del bro pari.

D. BARTHOLOMÆI KECKERMANI, DANTISCANI, &c.

SYSTEMA RHETORICÆ 1606.

RHETORICÆ ECCLESIASTICÆ, &c. LIBRI DUO 1600.

C'est-à-dire, *Systême de Rhétorique*, & *la Rhétorique Ecclesiastique en deux Livres*, par Keckerman.

Keckerman.

BArthélemi Keckerman étoit de Dantsic, & il fut Professeur de Philosophie vers le commencement du dix-septiéme siécle. Il avoit été auparavant Professeur en Langue Hebraïque à Heidelberg. Il a composé un très-grand nombre d'Ouvrages, quoiqu'il soit mort assez jeune, n'ayant que trente-six ans, lorsqu'il mourut, selon un de ses disciples, ou trente-huit, selon Mr. Bayle, qui sur ce la cite son garant; ou enfin quarante-deux selon Vossius, cité aussi par Mr. Bayle. Il a fait des systêmes de presque toutes les Sciences, ce qui est propre à marquer l'étenduë & la varieté de ses lumieres: mais ce qui diminuë sa gloire, il y a des Critiques d'un grand nom, qui jugent qu'*il fait paroître dans ses Ouvrages plus de methode que d'esprit*. Ils ajoûtent qu'il est plein de pillages; & que dans ces pillages il copie jusques aux erreurs: semblable à ceux qui enlévent les meubles de la maison & les balieures. Pour achever d'en donner cette idée, on assure qu'*à chercher de pareilles fautes dans ses Oeuvres, on y en trouveroit à foison*. Arrêtons-nous à ses Livres de Rhétorique, & voyons l'idée qu'on peut s'en faire.

Kecker. T. 2. p. 1381.

AndréRey qui a fait imprimer les Ouvrages de son Maitre.

Diction. T. 2. p. 1712.

Keckerman.

Voy Dict. de Bayl. T. 2. p. 1064. col. 2.

Son Disciple que j'ai cité qui a fait imprimer tous ses Ouvrages, trouve qu'avant lui les préceptes de l'Art Oratoire étoient & trop longs & trop confus; que personne n'avoit encore montré la veritable Eloquence; qu'il a découvert les erreurs des Maîtres qui faisoient profession de l'enseigner; qu'il a mis de l'ordre dans les regles qu'il en faut donner, & qu'il a montré une voye aisée pour arriver où l'on veut aller. Il y a visiblement un zéle de disciple dans ce témoignage.

AndréRey ubi supra.

Pour parler plus simplement. Le systême de Keckerman sur la Rhétorique, est double; l'un est général, divisé en trois livres; & l'autre particulier, divisé en deux. Il est vrai qu'on ne peut guéres mieux entendre la nature de l'Art, sa fin, les moyens d'y arriver, que l'entend l'Auteur dont est question. Il donne par tout les préceptes des bons Maîtres: Mais s'il les range dans un nouvel ordre; ce n'est point à dire qu'ils fussent confus dans les livres des Anciens: mais c'est une idée qu'il semble avoir copiée de Louis Vivès, qui avoit dit la même chose avant lui. Il se trouvera, je crois, peu de gens qui conviennent avec Keckerman, qu'il n'y a point de méthode, non seulement dans Sturmius, mais encore dans Hermogéne; ou qu'il y en ait plus dans Longin, comme il le prétend. Ajoûtons qu'il mêle trop de Dialectique parmi ses préceptes, & qu'il descend dans

T. 2. p. 1669.

Ibid. p. 1676.

a Così è nemico d'ogni vanità, & ostentatione, e così in ogni luogo ci prohibisce la soverchia isquisitezza, e ci ricorda il non mostrarsi troppo elaborati, che in vero poco di più haurebbe in questo fatto potuto insegnarsi qual si voglia Dottor Ecclesiastico. *Quest. Eccl.* p. 42.

Keckerman.

dans des détails trop secs; qu'il se rend par là trop diffus, trop ennuyeux, & beaucoup plus difficile; qu'il s'arrête trop sur *la Memoire*, & sur l'*Action*, sur *les Figures*; que même il s'étend trop sur les *Passions* & sur *le Style*. Il eût mieux fait d'être aussi court sur l'Eloquence sacrée, au lieu d'y employer deux cens pages d'un *in-folio* des plus gros, en quoi il a choqué lui-même ses propres principes, qui sont, *Qu'il faut peu de préceptes*. Non content de ses regles générales, il en donne de particulieres pour les *Dialogues* & pour les *Lettres*. Il s'étend sur la lecture des bons Auteurs, sur les Analyses qu'il en faut faire, & sur les Recueils. C'est-là sur-tout, qu'il entre dans des détails extraordinaires; & il ne dissimule point, qu'il ne suive en beaucoup de choses, la doctrine de Démétrius, de Junius, de Vivès, de Juste Lipse, de Sturmius. S'il en avoit toûjours usé de même, on ne l'eût pas accusé d'être plagiaire.

L. 2. du styl partic. P. 1618. & 1691. P. 1707.

Au reste, si cette accusation *d'avoir pillé*, lui fait tort d'un côté, de l'autre elle semble aussi prouver qu'il n'est pas possible qu'il n'y ait bien de bonnes choses dans ses Ouvrages; & ce qui le confirme encore, c'est qu'on dit qu'*il a lui-même été bien pillé*; puisqu'il n'est point naturel qu'on vole ce que l'on n'estime pas. En effet, sur quelque genre de literature qu'on entreprenne de travailler, soit sur les Historiens, soit sur les Philosophes, soit sur d'autres, on peut tirer des lumieres de nôtre Auteur, en le lisant avec précaution. Mais il est d'autant plus surprenant qu'il n'ait pas pris soin d'éviter les reproches qu'on fait si justement aux Plagiaires, que lui-même a blâmé Ramus, d'être tombé dans cette faute, & de n'avoir point fait honneur à Vivès & à Laurent Valle, des secours qu'il en avoit empruntez.

Mr. Bayle ubi supra.

Voilà tout ce que je crois devoir dire sur le Systême de Rhétorique de nôtre Auteur. C'est à la verité son second Ouvrage sur l'Art Oratoire, & néanmoins j'ai crû devoir le placer le premier dans cet article, parce qu'il s'y agit des préceptes généraux. Il me reste à parler de sa Rhétorique Ecclesiastique, qui n'est, même selon lui, qu'une application des regles générales à l'Eloquence de la Chaire.

Kerckerm. T. 1. Præcognitor. Log. Tract. 2. p. 127. letres G H. I.

Cet Ouvrage est précedé d'une Préface, qui paroît belle. L'Auteur y montre l'excellence, la difficulté, le péril, la necessité du ministere de la parole; les soins par conséquent que les grands Hommes ont pris, comme de concert, d'en applanir les voyes, & surtout S. Augustin. Il y explique la différence qu'il y a entre les hommes qui avoient une mission extraordinaire, & ceux que Dieu ne destine à cet emploi que par la voye commune. Il répond aux textes de S. Paul, par lesquels l'Apôtre semble condamner l'Eloquence dans la Prédication de l'Evangile; il montre l'usage que saint Paul a fait de l'Eloquence, & ce que les Prophetes ont dit du talent de la parole. Il n'oublie point de prouver la nécessité des préceptes, par saint Augustin, par les Anciens, & par un nombre infini de gens sages, qui depuis quatre-vingt ans avoient écrit de la Prédication, pour mettre ce ministere dans l'état où il doit être. En tout cela, il reconnoît avoir profité de ce qu'il y avoit de bon sur ce sujet dans Erasme, dans Augustin Valére, dans Grenade, dans Aristote, dans Didace de l'Etoile, & dans d'autres Auteurs Catholiques, à quoi il dit avoir joint des réfléxions serieuses, qu'il avoit faites sur les Sermons d'un habile Prédicateur, qu'il entendoit avec soin.

Keckerman.

1. Corinth. 2. Act. 24. 25. Jerem. 1. & 23. Ezech. 3. & 18.

Il lui paroît qu'il faut au Prédicateur, non d'autres préceptes, que ceux qu'on donne dans l'Ecole, mais les mêmes, tournez seulement d'autre façon. Il en écarte tout ce qui regarde la vûë du Prédicateur, sa préparation au ministere, le devoir des Auditeurs, & autres choses qui appartiennent, non pas à l'Art Oratoire, mais à la Discipline, on à la Morale. Enfin il se borne *à la maniere de composer le Sermon*, & *à celle de le prononcer*. La premiere comprend *l'Invention, la Disposition, l'Ornement:* La seconde comprend *la voix & le geste*.

L'Invention choisit un texte qui frappe & prévienne l'Auditeur, qui convienne au dessein qu'on se propose, qui soit capable de produire & d'entretenir la pieté. Elle en explique le sens; elle en donne

la

Keckerman. la division. Cette division fournit des points de Morale, qu'on prouve & qu'on amplifie par d'autres textes & par des exemples. On en fait l'application aux divers états de la vie, aux vices, ou aux erreurs qui regnent, aux vertus qu'on doit pratiquer, aux veritez qu'on doit croire. Tout cela donne lieu aux mouvemens qui doivent principalement occuper le Prédicateur; c'est la contrition, c'est la crainte du jugement, c'est la joye dans les maux, ou la patience, c'est la compassion pour les pauvres. La disposition range toutes choses dans un ordre naturel. L'ornement ne consiste que dans la simplicité, dans la clarté, dans l'abondance, dans l'efficace ou dans la force, enfin dans la varieté des figures. Tout cela, comme on le voit, est très-commun; il en est de même de ce que l'Auteur dit encore & sur la maniere de prononcer, & sur l'usage qu'on doit faire de ses préceptes, sur la lecture, sur les recueils, enfin sur l'exercice si necessaire aux Orateurs.

L'un à Zacharie Ursin; l'autre à George Sohn. Le tout est suivi de deux petits recueils d'avis, attribuez à deux différens Auteurs, dont le dernier blâme fort les Prédicateurs qui n'écrivent rien. " Il y a, dit-„ il, dans cette conduite, ou de la pa-„ resse, ou de l'audace, & en même „ temps un mépris formel, non seule-„ ment de l'Eglise, mais de Dieu même, „ & de sa parole. D'autres, continuë-„ t-il, écrivent du moins la disposition „ générale de leurs Discours; d'autres „ descendent dans un plus grand détail, „ & ils sont encore plus loüables. Il y „ en a enfin qui écrivent tout: mais „ s'ils veulent aussi apprendre tout, mot „ pour mot, d'un côté leur methode est „ dangereuse, parce qu'un mot peut s'ou-„ blier; d'autre côté l'Action n'en est „ pas si libre. Ainsi quoique la peine „ qu'ils prennent soit très-digne de loüan-„ ge, il vaut mieux pourtant, après a-„ voir tout écrit, n'apprendre que les „ pensées ".

Je ne puis me dispenser, en finissant cet article, de dire que Keckerman, dans les deux Ouvrages dont est question, paroît un Auteur habile, qui entend la Rhétorique en général, qui voit l'usage qu'il en faut faire dans la Prédication, qui possede l'Ecriture, & la fait appliquer à propos; enfin, qui indique avec assez de bonne foi, les sources où il a puisé. Keckerman.

EDME RICHER.

1605.

EDme Richer ne nous tiendra pas long-temps. Il étoit grand Maître au Collége du Cardinal Le Moyne; il fut Syndic de la Faculté de Théologie, & il y a des particularitez curieuses dans sa vie, mais qui ne regardent point la matiere de l'Ouvrage que je fais. Ce qui a rapport à cette matiere est un Livre qu'il a composé *touchant l'Art des figures & les causes de l'Eloquence.* A ce titre, dit Mr. Morhof, on croiroit trouver quelque chose sur la Rhétorique, & néanmoins, ajoûte-t-il, on reconnoît en le lisant, qu'après avoir bien traité des figures de Grammaire, il ne traite pas de même de celles de Rhétorique. Il y a du vrai dans ce jugement, parce que l'Auteur, quoi qu'il dise des figures Oratoires, ne remplit pas l'idée qu'il donne de son Livre par le titre. On jugera s'il s'est bien étendu sur ce qui touche les figures de Grammaire, puisque son Ouvrage a quatre cens pages *in-octavo.* Il y a apparence que le défaut qu'on y a remarqué, fut la raison qui lui en fit composer un autre pour y suppléer, & pour y traiter ce qu'il avoit promis dans le premier sans l'exécuter. C'est un Traité *touchant l'Art & les causes de la Rhétorique*, il y donne aussi une methode pour apprendre l'usage qu'on en doit faire dans la vie. Richer. *Imprimé en 1605. Morhof. T. 2. l. 6. p. 250. n. 21.* *Imprimé en 1629.*

On observe qu'il paroît par ses Ouvrages, que ses plus grandes occupations ne l'empêchoient pas de descendre dans un très-grand détail pour l'instruction de la jeunesse, même des Grammairiens, & qu'il pouvoit leur être utile parce qu'il savoit très-bien les Auteurs. C'est le témoignage que lui rend, dans une Epigramme, un Medecin de la Faculté de Paris, nommé Nicolas Ellin. On voit cette Epigramme dans l'Ouvrage de Richer. Il y est dit que ce Docteur n'a- Morhof. ibid.

Richer. voit guéres de gens en France qui lui ressemblassent, qu'il s'abbaissoit jusqu'à enseigner la Grammaire tout Docteur qu'il étoit ; & qu'il y prenoit beaucoup de peine. On ajoûte qu'il avoit de l'Art & de la methode, & qu'il en savoit garder dans les choses mêmes où les Maîtres croyoient qu'il n'y en avoit point ; On remarque qu'il étoit court & facile, & que cette brieveté n'empêchoit pas qu'il ne fût fort clair. De sorte que s'il se donnoit la peine de faire sur la Rhétorique & sur la Philosophie, ce qu'il avoit fait sur la Grammaire ; on ne doutoit point qu'il ne donnât aux jeunes gens un bon moyen de devenir également sages, & habiles dans les Arts qu'on ne sait ordinairement bien que quand on est vieil.

Il est à craindre cependant, qu'il ne lui soit arrivé ce qu'il dit lui-même de Scaliger à l'occasion de ce que ce fameux Auteur a écrit aussi sur les figures. C'est-à-dire, *qu'il n'ait eu plus de peine à faire son Livre, qu'il n'a acquis de gloire pour l'avoir fait : & qu'il n'y ait montré son esprit & son érudition, mais non pas un Art utile.*

Son Ouvrage est, en quelque chose, semblable à la Rhétorique de Vossius. Il y a d'abord le corps du précepte en gros caractére, & ensuite des exemples avec des observations. Il prétend que les enfans en un mois peuvent apprendre ses préceptes. Pour moi, je crois qu'il y a lieu d'en douter ; & quand même cela seroit, je n'y vois pas grand avantage, quoique l'Auteur ait soin de marquer non seulement les causes des figures selon Hermogéne, mais la necessité de les employer ; l'emphase qui s'y trouve, l'ornement qu'elles jettent dans le discours ; la beauté qui les accompagne ; la nouveauté qui peut s'y rencontrer ; la bienséance qui doit y être. Au reste je ne rapporterai rien de ce qu'il dit sur ces articles, je me contente d'observer que le style de l'Ouvrage est bon, & qu'il y a d'ailleurs du bon sens par tout. A cela j'ajoûte un avis fort sage qu'il nous donne après Aristote (1), qu'il ne faut point user des figures comme d'un aliment ordinaire, mais comme d'un assaisonnement ; & que si on n'y garde cette moderation, tout ce qu'il peut y avoir de beau & de grand, n'est plus capable que d'ennuyer & de causer du dégoût, ou de faire croire aux Auditeurs, comme dit Longin*, qu'on entreprend de les tromper, comme des enfans, par de grossieres finesses. Sur quoi il n'est point inutile de savoir que Richer a observé que c'est un défaut très-fréquent de Platon, au jugement d'Aristote : & qu'il y est tombé, quoique le style des Philosophes, comme une Vierge chaste, doive être extrémement retenu, & n'avoir point d'autre beauté que celle de la proprieté des termes, éloignée de tout le fard que les tropes lui peuvent prêter. Cet Auteur confirme encore ce qu'il avance, tant par le témoignage de Caton (2), qu'il trouve dans Séneque, que par celui de Quintilien. Le premier dit qu'il y a une extrême folie à chercher des tours & des figures, lorsque sans autre figure ni aucun tour on peut bien dire sa pensée. Le second dit (3) que les bonnes figures sont celles qui ne se montrent point, & qui se presentent sans qu'on les cherche ; à quoi Richer se plaint que les Orateurs de son siécle ne songeoient point assez ; aussi ne produisoient-ils, selon lui, que des Discours monstrueux, capables de déshonorer pour toûjours ceux qui les faisoient ; & afin de contribuer lui-même à les rendre méprisables, il rapporte l'idée qu'en avoit Passerat. " Je demandois un „ jour à Passerat, dit Richer, ce qu'il „ pensoit de la maniere de nos Orateurs. „ Ils ne parlent jamais que d'une maniere „ bizarre, qui les fait néanmoins admirer „ comme des gens descendus du Ciel. Il „ me répondit, c'est le vieil Testament, „ tout y est figuré. Voulant dire qu'il „ n'y avoit pas moins de différence entre „ un style ou un Discours figuré mal-à-„ propos, & un autre qui l'est dans les „ régles de la veritable Eloquence, qu'il „ y en a entre les ombres de la Loi an„ cienne & la lumiere de l'Evangile.

Richer. — *Richer de Arte &c. p. 16. 17.* — **Traité du subl. ch. 17.* — Idem. p. 10.

TRAI-

1 ὡς ἡδύσματι, ἀλλ' οὐχ ἐδέσματι. *Arist. Rhet.* 3.

2 Summæ esse dementiæ orationem, ubi simplex & recta esse posset, ad figuras detorquere. *Cat. apud Senec.*

TRAITÉ

DE L'ELOQUENCE FRANCOISE,

Et des raisons pourquoi elle est demeurée si basse, par M. Du Vair, Garde des Sceaux, & premier Président au Parlement de Provence. 1614.

M. Du Vair.

L'Art de bien dire est monté si haut dans ces derniers temps, qu'il n'y auroit pas de bien-séance à demander aujourd'hui, quelles sont les causes qui en ont empêché le progrès. On le demandoit il y a cent ans, parcequ'en remontant un demi siécle au-delà, ou un peu plus, on voit naître en quelque sorte l'Eloquence parmi nous; En redescendant, on la trouvoit en son enfance; & au temps de l'Époque que j'ai marquée, elle n'étoit point encore telle, qu'on pouvoit le souhaiter. Mais environ vingt ans après, on la trouve fort avancée vers la perfection: & quelle idée ne devons-nous pas avoir du progrès qu'on a dû faire pendant quatre-vingt ans qui se sont écoulez depuis; puisque l'étude de cet Art ne s'est jamais rallentie, & que c'étoit dès lors une grande avance, non-seulement d'avoir su vaincre le mauvais goût, mais encore d'avoir déja pris beaucoup de bonnes manieres.

En 1638. selon la Mothe Le Vayer, Consid. sur l'Eloq. &c.

C'est donc sur son siécle, & sur ceux qui l'avoient précedé, que tombe la plainte de Mr. Du Vair dans son *Traité de l'Eloquence Françoise*, lorsqu'il examine *les raisons pourquoi elle est demeurée si basse.* Cette question est différente, en quelque chose, de celle qu'ont proposé quelques Auteurs Grecs ou Romains, quand ils ont cherché *les causes de la décadence des esprits*, ou *celles de la corruption de l'Eloquence.* Cette derniere question suppose que les Romains, ainsi que les Grecs, avoient vû l'Eloquence en sa force. La premiere suppose que jusques au temps dont nous parlons, les François ne l'avoient point encore vûë dans ce degré de perfection. Aussi pouvoit-on alléguer un *Démosthéne* parmi les Grecs, & un *Ciceron* parmi les Latins; au lieu qu'on ne pouvoit, il y a cent ans, citer parmi nous, une véritable piéce d'éloquence, ni personne, à qui l'on pût justement donner le nom d'Orateur, & cela, encore moins parmi les Prédicateurs, *qui ont de plus grands avantages pour devenir Eloquens*, que parmi les Avocats *à qui la chose est plus difficile.*

Il y a un siécle.

M. Du Vair. Oeuv. Du Vair, in octav. p. 502.

Ibid. p. 503.

En quoi pouvoit-on dire qu'ils manquassent? On les vit d'abord s'étudier à épurer nôtre Langue; & ils parvinrent à avoir quelque naïveté dans leur style: mais ils n'avoient ni douceur, ni agrément. Ils corrigérent ensuite ce défaut par l'étude & par l'imitation des Anciens, dont la diction est pleine de charmes; & néanmoins, en se formant sur ces modéles, ils n'en prirent ni la force, ni l'élevation, ni le talent de dire des choses nouvelles. C'étoit le défaut de M. de Pibrac, outre que son style étoit enflé de citations; ce qui n'empêche pas qu'on ne reconnoisse qu'il étoit incomparable, tant pour sa douceur, que pour ses graces; & qu'il n'ait le premier introduit la véritable éloquence au Barreau. Mr. Brisson qui fut Avocat Général, avant que d'être Président, donna encore plus que lui dans ce goût d'érudition, aimant mieux paroître savant qu'éloquent; ce qui est un très-grand défaut dans l'Art Oratoire; & il avoit d'ailleurs l'action très-mauvaise. Cependant ses Discours étoient ornez & suivis, lors-même qu'il ne se préparoit pas. Ces avantages qu'il devoit à son travail, firent excuser son mauvais goût, & le rendirent contagieux; de telle sorte que tout le monde s'y conforma. M. Despeisses parut avoir un grand désir de parvenir à la gloire d'Orateur, cependant il ne se forma qu'à bien parler nôtre Langue, & n'alla point au delà. M. Versoris faisoit aussi des Dissertations de Droit, plutôt que des piéces d'Eloqnence. Mr. Mangot mourut trop jenne pour remplir les belles esperances qu'il avoit données, qu'il soûtint même tant qu'il vécut; mais il manquoit d'Art &

Ibid. p. 504.

Ibid. p. 504.

Dict. de Moreri. Art. de Guy du Faur.

Ubi suprà. p. 504.

Ibid. p. 505.

Ibid. p. 505.

3 Optimas figurarum esse quæ sunt, nec videntur. *Quintil.* L. 9. c. 3.

M. Du Vair. & de soin. Mr. Du Vair ne dit rien de Mr. Marion, ni de Mr. Servin, dont le premier *avoit cette partie*, à ce qu'on dit, *qu'en discourant, il persuadoit fort; & qu'il n'émouvoit pas moins, lorsqu'il mettoit par écrit.* A l'égard de ceux dont l'Auteur a trouvé à propos de parler, il dit en général, que si l'Eloquence ne consistoit que dans la clarté & dans la pureté du style, dans l'élégance & dans la naïveté, en un mot dans le caractére de Lysias ou d'Isée, il auroit reconnu que les François avoient déja égalé les anciens Grecs & Latins: mais comme il faut de plus l'élévation ou la noblesse; la force ou les mouvemens; la varieté du style, non seulement pour les différentes causes, mais pour les diverses parties d'un même Discours; il trouve que nos Orateurs n'avoient encore atteint que de fort loin les anciens Grecs & Latins, quoiqu'ils eussent surpassé de beaucoup les anciens François.

Perroniana. *Ubi suprà p. 50.* *Ib. p. 506. 507.*

Ibid. p. 506. Etoit-ce la faute des esprits? il n'y a point d'apparence, puisque les François ne le cédent de ce côté là à aucune autre nation. Etoit-ce la faute de leur humeur guerriere, & de leurs succès dans les armes? mais les Grecs, les Romains, les Gaulois mêmes, joignoient la gloire des armes à celle de l'Eloquence. Ont-ils donc crû que ce fût une étude indigne d'eux, que de s'appliquer à l'Art Oratoire? Eh! quelle autre étude produit plus d'honneur, ou plus de plaisir, ou plus d'avantages? Seroit ce qu'ils n'eussent pas voulu d'un Art, dont on peut si fort abuser! Au contraire, une des plus fortes raisons qui excitent à l'apprendre, c'est l'abus même qu'on en fait, parce qu'il n'y a que ce moyen de s'y opposer.

Ibid. *Ibid. p. 508. &c.*

Ibid. p. 511. &c. C'est ainsi que Mr. Du Vair recherche les différentes causes du peu de progrès qu'on a fait dans l'Eloquence; & il se fixe à trois.

Ibid. p. 514. La premiere est le défaut des grandes affaires, & en même temps celui d'une juste récompense. Ce qui fait concevoir que la gloire & l'agrément de l'Eloquence, ne suffisent pas pour soûtenir le courage d'un Orateur, de même que, selon Juvenal (1), cela ne suffit pas pour animer l'ardeur d'un Poëte. M. Du Vair.

Si je n'ai rien de plus, à quoi sert tant de gloire?

Ubi suprà p. 514. La seconde est que nos Rois, nos Princes, & la Noblesse Françoise, ont d'ordinaire négligé cette étude. Quelle impression leur exemple n'auroit-il pas fait sur les esprits, s'ils s'y étoient appliquez? On a dit (2) que la Terre étoit beaucoup plus fertile, lorsque ces Consuls, ces Dictateurs, vainqueurs des Nations, la cultivoient. On peut dire avec plus de fondement, que l'Eloquence auroit fleuri davantage, si elle avoit eu pour Disciples la haute Noblesse, les Princes, & les Rois mêmes. C'est ainsi du moins qu'à Athénes, & à Rome, les moindres Bourgeois s'animoient à l'acquerir, par l'exemple de ce qu'il y avoit de plus illustre dans la République.

Ubi suprà p. 516. Mais la troisiéme & principale raison du peu de progrès qu'on a fait dans l'Art de bien dire, c'est la difficulté de cet Art, qui dépend, & d'une infinité de talens, que la nature seule peut donner, mais qu'elle donne rarement; & de je ne sai combien de qualitez qu'il faut acquerir par un travail grand & assidu, dont la vivacité Françoise n'est point capable.

Suivant ces trois considérations, on ne doit plus être surpris que l'Eloquence Françoise soit demeurée long-temps si imparfaite. Qui peut en effet s'étonner qu'on n'avance point, lorsqu'on ne s'applique pas? Qui doit trouver étrange qu'on ne s'applique pas davantage, lorsque rien n'y invite? Mais quand même il y auroit de grandes récompenses à esperer, & qu'on auroit toute l'ardeur imaginable de s'avancer, comment ne pas demeurer souvent en chemin, lorsque les difficultez sont sans nombre, & en quelque façon insurmontables? Sur ce pié-là, les causes qui ont empêché parmi nous l'Eloquence d'arriver à sa perfection, sont à peu près les mêmes que celles qui

1 Gloria quantalibet quid erit, si gloria tantum est? *Juv. Sat. 7.*

2 Gaudente Terrâ vomere laureato proscindi, & triumphali Aratore. *Plin. Hist. l. 18. c. 3.*

M. Du Vair. Voyez Longin & le Dial. sur les Orat.

qui l'en ont fait décheoir parmi les Grecs & les Romains. Aussi peut-on s'appercevoir, par la lecture de l'Ouvrage de Mr. Du Vair, que cet Auteur fait entrer dans son Traité, beaucoup de choses que Ciceron, Longin, & l'Auteur du Dialogue sur les Orateurs, avoient dites, ou à l'avantage de l'Eloquence, ou sur les difficultez d'y parvenir, ou sur les causes qui la font dégénerer. Surquoi je me contente d'observer, que sans qu'il y ait eu de plus grandes récompenses, ou des affaires plus considerables depuis Mr. Du Vair, sans que l'Eloquence ait eu des disciples plus illustres, elle a pourtant paru quelquefois dans tout son éclat. Car enfin, que lui manque-t-il, lorsqu'à la pureté & à l'élegance de la diction, on joint encore la noblesse des pensées, la force des mouvemens, le nombre des periodes, la varieté du style? Si cela est, nous devons reconnoître qu'il ne falloit presque s'en prendre qu'au peu d'application de nos anciens François, s'ils ne réüssissoient pas mieux.

Quoi qu'il en soit, Mr. Du Vair oppose un remede unique aux trois inconveniens qu'il a proposez, c'est d'applanir le chemin de l'Eloquence, soit afin de s'accommoder au génie peu laborieux de ceux qui s'y appliquent, soit afin qu'il y ait une plus juste proportion entre le travail & la récompense.

Il lui avoit passé divers desseins dans l'Esprit; tantôt c'étoit de dresser des *Institutions Oratoires*; tantôt de faire un *Sommaire de Rhetorique*, qui contînt les préceptes abregez de cet Art; tantôt *de composer un Traité de la diversité du style, & de la meilleure maniere de composer*. Toutes choses bien considerées, il prend le parti de nous proposer en François les plus excellens modéles de l'antiquité, les deux fameuses Harangues d'Eschine & de Démosthene, avec une des plus belles de Ciceron, persuadé que la lecture de ces chef-d'œuvres est le moyen le plus court, le plus facile, & le plus agréable, d'en prendre l'esprit & les manieres, & il y joint un essai de sa façon, pour nous montrer comment il faut tâcher de les imiter.

Contra Ctesiph. & Pro Coron. Pro Mil. Contra Milon.

Cette voye lui paroît d'autant moins pénible, que les beautez de ces anciens Ouvrages, selon lui, se font sentir d'elles-mêmes. Il reconnoît néanmoins qu'on les remarque encore mieux lorsqu'on en est averti; de la même maniere qu'en entrant dans un lieu, on y découvre d'un coup d'œil, ce qu'il peut y avoir de rare, quand on sait d'avance ce qu'on doit y trouver. Il nous donne donc avis qu'on voit, dans tous ces discours, une force extraordinaire de raisonnement, une suite & un ordre qui charment; chaque chose mise en son jour, sans trop de brieveté ni d'étenduë; des pensées pleines de sens, qui ont le suc & en même temps la vigueur de la Philosophie, sous l'air néanmoins & avec la couleur des pensées qu'on puise dans le sens commun; qu'elles y servent tantôt de preuves & tantôt de conclusions, sans être ni trop rares, ni trop fréquentes; que l'Exorde, la Narration, la Preuve, la Réfutation, la Péroraison, ont dans toutes ces Harangues, les qualitez que ces parties doivent avoir; qu'il y a beaucoup de discernement dans le choix des mots, beaucoup d'art dans leur arrangement; de telle sorte pourtant, qu'on trouve par tout une juste modération, & toutes les bien-séances imaginables. On ne voit point, dit-il, que ces Grands Hommes usent de trop de métaphores, ou qu'ils négligent les mots propres & consacrez; ils ne sont pas toûjours dans l'amplification, ni toûjours dans les ornemens, défauts ordinaires, (il y a cent ans) à nos Orateurs François. Ils sont naturels, ils ne forcent rien; ils laissent couler toutes choses par les voyes les plus aisées; les répétitions de mots sont des *recharges* dans leurs Ouvrages; les allusions y portent coup; la varieté y regne; il n'y a point d'affectation; la structure y est telle, qu'elle ne laisse rien d'obscur dans la phrase; les membres & les periodes y ont une juste longueur; toutes ces choses ensemble y conspirent à former comme un beau corps, qui a de la force & de l'embonpoint, avec un beau teint & une couleur agréable.

M. Du Vair. Ubi sup. p. 525.

Ibid.

C'est par cette analyse que finit l'Ouvrage de Mr. Du Vair; & cette maniere de finir montre deux choses. La premiere est que son Traité sur l'Eloquence n'est proprement qu'une Préface qu'il a voulu

M. Du Vair. voulu faire à ses traductions; La seconde est, qu'en voulant éviter la voye des préceptes, il y revient sans y penser. Qu'est-ce en effet, que cette analyse, ou ces avis qu'il nous donne sur ces Harangues, ou les réfléxions qu'il veut que nous y fassions, sinon des régles & des principes, que nous devons nous prescrire dans la composition? Principes excellens sans doute, & dignes de leur Auteur. Aussi étoit-ce un homme de bon goût, qui avoit beaucoup de Litterature, un grand sens, de belles connoissances, un jugement solide, un grand amour pour la veritable Eloquence, qu'il connoissoit parfaitement.

Il y a quelques mots surannez dans son Traité qui ont fait de la peine à Mr. De la Mothe le Vayer, mais cela n'a piont empêché que d'ailleurs il n'en fit beaucoup de cas. " Si cet Ouvrage se „ pouvoit lire, dit-il, sans quelques dic-„ tions rudes & fâcheuses, qui doute que „ ce bel écrit ne parût sans comparaison „ plus agréable, meritant d'ailleurs beau-„ coup de recommendation "? Monsieur de Maucroix l'avoit lû, & l'estimoit fort, si on en juge par la maniere dont il rapporte ce qu'on y lit touchant les citations fréquentes que Mr. le Président Brisson introduisit au Palais. Ajoûtons à ces deux suffrages celui de Mr. Baillet, qui en parle parmi les Traducteurs, & dont le jugement comprend celui de Sorel & celui de Mr. Huet *. Mr. Du „ Vair a fort peu traduit, dit Mr. Bail-„ let, mais il s'est distingué de tous les „ autres par l'élévation & la dignité de „ son style, & on peut dire qu'après „ Malherbe, notre Langue n'avoit point „ alors de meilleur Ecrivain. Il a eu „ même quelque avantage sur lui pour „ la traduction. Car, sans se soucier „ des goûts différens de la Cour & du „ Peuple de ces temps-là, il s'est attaché „ à suivre religieusement son Auteur, & „ à se resserrer dans ses bornes, sans se „ donner les libertez que Malherbe a „ prises; Et cet assujettissement n'a rien „ de bas ni de forcé dans son style ".

Consid. sur l'Eloq. p. 18. 19.

Traduct. divers. p. 376.

Jug. des Sav. T. 2. p. 431. Co. Sorel. Bibl. Fr. du progr. de la Lang. Fr. pag. 258. * De claris Interpr. l. 2. p. 186.

Quoique ces dernieres paroles de Mr. Baillet semblent ne regarder que les traductions de Mr. Du Vair, elles disent néanmoins en même temps ce qu'on trouve aussi dans son Traité de l'Eloquence, où il a fait entrer bien des choses, comme j'ai dit, qu'il avoit puisées dans les Anciens, & qu'il lui a fallu traduire, sinon avec autant de scrupule qu'il en montre dans ses versions, du moins avec autant qu'il en faut pour conserver des pensées dont on veut enrichir sa Langue. M. Du Vair.

MELCHIOR DE LA CERDA,

Jesuite, Auteur du Livre intitulé

CAMPI ELOQUENTIÆ 1618.

LEs champs de l'Eloquence du P. De la Cerda sont peu estimez. On les regarde comme une terre toute brute & qui n'a rien de bon. Ce ne sont, dit-on, que de mauvaises Descriptions, sans invention & sans ordre. De la Cerda. Morh. l. 6. p. 253. n. 26.

On fait le même jugement de la *nouvelle Rhétorique* du P. Pajot qui promet beaucoup, à ce qu'on dit, & ne donne rien, sinon des préceptes, tirez ou copiez de ceux qui l'ont précédé. En un mot, on appelle son Ouvrage *un misérable abregé*. On ne traite point autrement la petite Rhétorique de Farnabe, dans laquelle néanmoins on trouve quelque chose de bon, comme je le remarquerai ci-après en parlant de cet Auteur. Pajot. Ibid. p. 254. Farnabe.

SOARE,

De la Compagnie de Jesus.

UNe Rhétorique des plus commodes & des meilleures pour l'usage des Classes, qui peut même être utile à d'autres personnes qu'à des Ecoliers, c'est celle du Pere Cyprien Soare. Elle est des plus commodes par sa brieveté: & si on en souhaite plus qu'il n'en dit, il indique les sources. Elle est aussi des meilleures, non seulement parce qu'il a puisé dans de bonnes sources, mais parce qu'il y a puisé avec jugement, & qu'il n'a gâté ce qu'il y a pris, ni par défaut Soare.

Soare. défaut de ftyle, ni par mauvais tour d'esprit, ni par mauvais caractére de cœur.

Ses principes font ceux des Maîtres les plus célébres, Ariftote, Ciceron & Quintilien. Il prend les maximes de tous les trois, il emprunte jusques aux paroles des deux derniers. S'il s'avife de compofer une Rhétorique après ces grands hommes, ce n'eft pas qu'il fe flatte de pouvoir mieux faire; c'eft pour applanir à la jeuneffe le chemin de l'Eloquence, qu'ils montrent dans leurs Livres aux perfonnes plus avancées. Quintilien paroît au P. Soare, trop long, trop obscur, trop au deffus de la portée des commençans, quoi qu'il trouve fon Ouvrage écrit avec beaucoup d'exactitude, de jugement & d'habileté. Les Partitions de Ciceron font trop courtes, & les richeffes de l'Eloquence y font trop resferrées. Il eft vrai que les Dialogues de l'Orateur font plus longs, mais cette forme de Dialogue embaraffe autant un jeune homme, qu'elle donne de plaifir à ceux qui ont l'esprit fait. A l'égard des Livres *de l'Invention*, Ciceron lui-même reconnoît qu'ils font imparfaits. Ils ne contiennent point les lumieres qu'Ariftote nous a laiffées fur l'Invention; il n'y eft rien dit non plus touchant l'Elocution. Dans les Livres à Herennius il y a beaucoup de chofes contraires aux préceptes de Quintilien & de Ciceron. Enfin dans le Brutus ou l'Orateur, Ciceron parlant à fon ami déjà inftruit de ces matieres, paffe legerement fur bien des points très-importans. Tout cela faifoit defirer une Rhétorique qui contînt les principes de ces grands Maîtres, conçûs même en leurs propres termes, autant que faire fe pourroit. Le Pere Soare fe chargea de cet Ouvrage; & on peut dire qu'il y a réüffi.

Soar. Epift. ad Lect.

On trouve d'abord dans cet Auteur un grand principe, que *l'Eloquence & la raifon ne font, à le bien prendre, qu'une feule & même chofe*; ou du moins, que *l'Eloquence eft toute fondée fur la raifon, que c'eft une des productions de la raifon, & qu'elle contribuë le plus à fa gloire*. On y trouve enfuite tout ce qu'on peut raifonnablement fouhaiter de favoir, fur la nature, l'emploi, l'objet, la fin, les parties de la Rhétorique, fur les moyens de devenir éloquent, fur les devoirs de l'Orateur, fur les espéces des preuves, fur la maniere de les trouver, fur l'ufage qu'il faut faire, dans l'amplification, des fources qui fourniffent les preuves. Il y a de forts bons avis fur les différentes espéces de caufes, particulierement fur le genre Démonftratif & fur les Déliberations. A la verité il ne diftingue point affez l'abondance de l'Orateur, de ce qu'on doit proprement appeller l'Amplification; il ne marque pas affez non plus le temps & le lieu de l'amplification; enfin il ne la diftingue pas affez des paffions. Je crois pourtant qu'un Maître habile y peut aifément fuppléer de vive voix en enfeignant fa Rhétorique. Il n'y auroit qu'à faire obferver que l'Orateur eft abondant, lorsqu'il met bien fa matiere en fon jour, de telle forte qu'il ne manque de varieté ni dans fes penfées ni dans fes expreffions: mais qu'il amplifie proprement, lorsqu'ayant bien prouvé le fait, il en découvre l'importance, foit qu'il ne faffe que répéter ou inculquer les mêmes chofes d'une maniere plus forte & plus noble, foit qu'il en dife de nouvelles, qui montrent ou l'avantage de fa caufe, ou la richeffe de fon fujet. A quoi l'on doit ajoûter, qu'encore qu'on excite quelquefois les paffions par l'amplification; autre chofe néanmoins eft de les exciter, autre chofe eft d'amplifier, & que l'un peut aller fans l'autre.

Soar. in Prooem.

Soare.

Tout ce que j'ai dit ne regarde que le premier Livre de la Rhétorique dont eft queftion; l'Auteur ne fe dément point dans le fecond. On y trouve fur toutes les Parties du difcours & fur la difpofition, fur toutes les espéces de preuves & fur la maniere de les traiter, la même folidité, la même jufteffe, le même ftyle & la même brieveté. Les préceptes y font par tout établis fur des exemples, mais l'Auteur les indique plus fouvent qu'il ne les rapporte, afin d'éviter une longueur ennuyeufe.

Dans le troifiéme Livre il s'étend davantage fur les ornemens du difcours, & il les fait dépendre des figures de penfées, des figures de mots & des tropes. Il dit le nom latin de chaque figure; il met le nom grec à la marge, il en donne

Soare. ne la définition & il en rapporte des exemples : le tout aussi brievement qu'il est possible. C'est de quoi contenter également & ceux qui croyent que cette connoissance sert autant à rendre le discours figuré, que le discours figuré sert lui-même à persuader; & ceux qui tiennent que ces noms, ces définitions & ces exemples sont la Partie la moins nécessaire de la Rhétorique, après celle qui traite des Lieux. Je suis de l'avis de ces derniers, & l'Auteur judicieux dont je parle, en est aussi; puisqu'il nous assure que tout ce qu'on dit des tropes & des figures, est bas & petit; d'où il conclut qu'il ne faut pas s'étonner si sur les noms & les idées ou le nombre de toutes ces choses, les Auteurs très-souvent ne conviennent ni avec les autres, ni avec eux-mêmes. Il croit de plus qu'il est impossible que l'on convienne jamais bien sur ce point.

Soar. in Procem.

Le Pere Soare finit son troisiéme Livre par une explication de l'harmonie & de la cadence du discours, & par conséquent de l'arrangement des mots, des Periodes & de leurs parties, il montre l'usage & les défauts de toutes ces choses. On peut juger aisément qu'il explique toute cette matiere avec le même succès qu'il a traité les autres, puisqu'il suit toûjours les mêmes guides sans les perdre jamais de vûë, soit pour la pensée, soit pour l'expression. Je suis surpris qu'un homme d'aussi bon goût ait cru pouvoir donner des régles touchant la Memoire, & qu'il n'ait pas senti avec tant d'habiles gens, qu'elle ne dépend que de la Nature & de l'exercice. Cela n'empêche point que je ne fasse plus de cas de son Ouvrage, tout petit qu'il est, que de celui du Pere Caussin, persuadé qu'il n'y a rien que de bon à apprendre; au lieu que dans l'autre il y a bien du mauvais.

Je dois ajoûter avant que de finir cet article, qu'encore qu'il n'y eût rien de trop dans la Rhétorique du Pere Soare, cet Auteur n'a pas laissé de la reduire en tables, & qu'on les trouve à la fin de son Ouvrage. Pour dire en un mot ce qui m'en paroît, je croirois que c'est avec raison qu'il dit dans le titre, que c'est un abregé parfait ou complet de toute la Rhétorique, s'il y avoit parlé un peu plus des passions & des mœurs à l'exemple d'Aristote. C'est un point qui manque aussi à sa Rhétorique, comme je l'ai déjà insinué. A cela près je ne m'étonne point si cet Ouvrage a eu tant de vogue dans les Colléges. Il vaut mieux donner un bon Ouvrage d'un autre, que d'en donner soi-même un mauvais.

Soare. *L'Edition que j'ai vûë est de 1626. Mais le Libraire fait entendre qu'il y en avoit eu beaucoup d'autres.*

LE PERE CRESOL JESUITE.

COmme c'est par le P. Cresol, que Mr. Morhof commence à parler des Auteurs Jesuites qui ont écrit de la Rhétorique, cela lui donne occasion de rendre à la Societé un témoignage aussi glorieux que veritable. Il dit qu'elle ne s'est pas moins signalée par des Traitez sur cette matiere, que par des Ecrits sur les autres Arts & sur toutes sortes de Science; & qu'elle a rendu, dans toutes, de grands services au Public. De cet éloge général il vient à l'Ecrivain dont est question, & il trouve qu'on ne sauroit assez loüer son Livre, intitulé *le Théatre des Rhéteurs.* C'est ainsi que je crois devoir traduire *Theatrum Rhetoricum*; puisque ce n'est, ni un Recueil, ni un étalage de préceptes, comme quelqu'un pourroit se l'imaginer, mais en quelque façon une Scéne, sur laquelle l'Auteur expose à nos yeux les mœurs & les manieres des Rhéteurs. En un mot c'est un Ouvrage *in-douze*, & divisé en cinq Livres. Le premier traite des Sophistes en général & de leur art, de leur ancienneté, de leur origine, de leurs progrès, de leur merite, de leurs découvertes, des honneurs qu'on leur rendit, & du mépris où ils tombérent. Le second parle d'une espece de Sophistes qui se paroient du nom de Philosophe, & dont le merite consistoit dans la subtilité de la dispute, dans laquelle ils se plaisoient à embarrasser les gens. Le troisiéme parle de ceux qui furent les premiers Maîtres d'Eloquence, & il les divise en deux espéces: les uns, qui sont la matiere de ce troisiéme livre, faisoient souvent

Cresol. Morhof. T. 2. l. 6. p. 247. n. 17. Morhof. ibid.

Cresol. souvent & prononçoient des Discours d'apparat; & le Pere Cresol a soin de dire quels étoient leurs habits, leurs gestes, leur style, enfin les applaudissemens qu'on leur donnoit. Les autres, dont il traite dans son quatriéme livre, donnoient les préceptes de l'Art. L'Auteur, à cette occasion, parle des pensions qu'on leur faisoit, de leurs chaires, & de leurs exercices. Le cinquiéme livre s'étend sur le caractére de leur esprit & de leurs mœurs, qui les ont décriez. On peut aisément juger que cet Ouvrage est curieux & rempli d'érudition. Le P. Cresol y explique ou corrige un nombre infini de passages, qu'il rapporte de différens Auteurs. Au reste, c'est de lui-même que je tiens le précis que je viens de donner. Il l'a mis à la tête de son Ouvrage. Je pourrois en rapporter des particularitez curieuses sur tous les articles qu'il se propose de traiter: mais ce seroit m'écarter de mon sujet.

Le même Pere a composé un autre Livre, qui a pour titre, *Les vacances*, (1) dans lequel il explique tout ce qui se peut dire sur le Geste & sur la Prononciation Oratoire. C'est un Ouvrage *in* 4. assez long. On y trouve de l'abondance, de la varieté, du savoir, enfin tout l'Art de la Déclamation, au jugement de Mr. Morhof.

Morhof. T. 2. l. 6. p. 247. n. 17. *Vacat. aut. in ipso libri frontisp.*

L'Auteur fait profession d'avoir tiré ses préceptes des meilleurs Maîtres, ce qui lui fait croire que *son Ouvrage est très-utile pour tous ceux qui aspirent à la gloire de l'Eloquence ou sacrée ou profane.* D'autres trouveront tout au plus, que la lecture de cet Ouvrage peut amuser; ou que si elle a quelque chose d'utile, c'est qu'elle peut exciter à cultiver l'action: mais que toutes les régles qu'on en donne par écrit, ne peuvent servir de rien. Pour s'y perfectionner, il faut déclamer devant des gens qui nous redressent, ou écouter les Orateurs qui déclament bien, & les imiter. C'est le sentiment des plus grands Maîtres. Aristote, entr'autres, a regardé la déclamation comme le propre fait, non des Maîtres de Rhétorique, mais de ceux qui paroissent & parlent sur le Théatre. J'ajoûte que cet Ouvrage étant divisé en trois livres; il n'est parlé dans le premier, que de choses tout à fait étrangéres à la Déclamation, & que dans le second même, & dans le troisiéme, les digressions sont si fréquentes & si longues, qu'elles étouffent tous les préceptes que l'Auteur y donne sur l'action. Il a senti lui-même qu'on pourroit y trouver à redire, mais il a mieux aimé se mettre dans la necessité d'en faire quelques excuses (2), que de se priver du plaisir de mettre par écrit ce qu'il savoit. *Il consent*, dit-il, *qu'on rejette son Ouvrage, si on peut en faire un meilleur.* Mais il se peut faire qu'il soit difficile, & même impossible, de rien produire de meilleur sur ce sujet, sans que son Ouvrage soit pour cela aussi bon qu'il devroit être. La matiere peut-être, est telle de sa nature, qu'on ne peut la traiter un peu au long, sans faire un Ouvrage où il y ait beaucoup à reprendre.

Cresol. De vacationib. de Rusticatione, &c.

On trouve dans cet *in-quarto*, à la fin & hors d'œuvre, quatre Panégyriques faits & prononcez par l'Auteur; & ces Panégyriques sont en même temps des Remercimens au Roi Louïs XIII. à Messieurs du Conseil, au Clergé, & à la Noblesse de France, pour le rétablissement du Collége *de Clermont*, aujourd'hui appellé *de Louis le Grand.* Ces Discours pourront donner place au Pere Cresol parmi les Orateurs. Je me contente maintenant d'observer que l'Exorde du troisiéme adressé au Clergé, est tiré de ce mot fameux de Cynée, Ambassadeur de Pyrrhus, qui ayant vû le Senat Romain, rapporta à son Maître *qu'il avoit vu une Assemblée de Rois.* Quelqu'un a depuis employé la même pensée dans une occasion pareille à celle où le Pere Cresol s'en est servi.

C'est le P. le Baune, dans un Eloge du Parlement de Paris.

N'oublions pas d'observer que Paréus en un endroit de ses Notes sur Quintilien, appelle le Pere Cresol, *l'Auteur le plus*

(1) Vacationes Autumnales sive de perfectâ Oratoris actione, &c.

2 Culpam deprecari, quam eâ carere maluit. Pensée de Caton rapportée par Aulu-Gelle. l. 11. c. 8.

Cresol. *plus poli de toute la Societé des Jésuites* (1); & que dans un autre, il l'appelle le plus grand interpréte de Quintilien (2).

Paul Beni.

PAUL BENI,

Mort en 1625.

Dict. de Mr. Bayle, art. de Paul Beni.

PAul Beni, qui enseigna la Rhétorique à Padouë, environ l'espace de vingt-six ans, fut un des plus féconds Ecrivains de son siécle. Il étoit Grec de nation, comme on l'a reconnu depuis peu; & il n'étoit point né à Eugubio dans le Duché d'Urbin, comme quantité de gens l'assuroient, & comme il le fait entendre lui-même, dans le titre de quelques-uns de ses Ouvrages, & dans l'Inscription qu'il souhaita que l'on mît sur son tombeau. Il étoit de Candie, mais il étoit encore jeune lorsqu'il vint en Italie. Il vécut long-tems chez les Jesuites, & il quitta leur Societé, à cause qu'ils ne voulurent point lui permettre de publier un Commentaire sur le Festin de Platon. L'obscenité de la matiere lui en fit refuser la permission. Sa réputation porta le Senat de Venise à le choisir pour successeur de Riccobon, dans la chaire d'Eloquence. Cependant qu'en peut-on croire, lorsqu'on nous assure qu'il remplit mal ce poste, & qu'il trompa malheureusement les esperances qu'on avoit euës de lui? On ajoûte qu'il dégoûtoit ses Auditeurs par un long verbiage, vuide de choses, qu'il débitoit fort languillamment (3). Ce qui joint encore à d'autres raisons & à la maniere agréable dont Vincent Cantarini son Collégue savoit étaler sa Science, fit tellement deserter ses Ecoliers, qu'aux termes du Critique dont je viens de rapporter quelques paroles; *il n'y avoit pas quelquefois dans son Ecole autant de gens qu'il en faut pour la signature d'un contract.*

Mr. Bayle, ibid.

Imper. Ibid.

Mr. Bayle, ibid.

Mais ce qui doit rétablir l'idée avantageuse de ses Ouvrages, c'est que rien ne le découragea d'étudier, & qu'il ne cessa d'exercer sa plume, & de faire des Livres. On s'en peut aisément convaincre par le grand nombre qu'il en a donné au Public, où l'on ne sauroit nier qu'il n'y ait de la lecture, de l'érudition & du génie. Il soûtint lui seul glorieusement la querelle contre l'Academie de la Crusca & contre son Dictionnaire; ce qui le rendit très-formidable à bien des Auteurs. Car on prétend qu'il remporta la victoire sur toute cette Academie, non seulement dans ce combat contre son Dictionnaire, mais aussi dans celui qu'il entreprit encore pour la défense du Tasse.

Paul Beni.

Dict. de Moreri, art. de Beni.

Moreri ibid.

L'Ouvrage qui le met au rang des Rhéteurs, est regardé par quelques-uns comme un Commentaire sur la Rhétorique d'Aristote, & il est vrai que c'en est un: mais il y a dans ce Commentaire des Dissertations sur la Rhétorique, au nombre de cent dix, répanduës dans le corps de l'Ouvrage; il y en a d'autres ensuite au nombre de cinq, suivies des maximes de Platon sur la Rhétorique dans Phédre & dans Gorgias; lesquelles il met en parallele avec la doctrine d'Aristote sur ce point; & cela le fait regarder comme un des Maîtres d'Eloquence, parce qu'il explique les préceptes des Anciens sur cet Art.

Ce qu'il y a de vrai, à mon sens, c'est que son Ouvrage est d'un grand travail, d'une grande érudition, & d'un grand raisonnement. Il contient bien des recherches, & l'Auteur n'y laisse aucune difficulté sur la Rhétorique d'Aristote, sans l'expliquer, soit qu'elle vienne du texte, ou du fond des choses. Tout cela ne sauroit être que fort utile à des gens qui voudroient être en état de répondre sur la Rhétorique, comme on se met en état de répondre sur la Philosophie; Mais pour devenir éloquent, il n'est pas necessaire d'approfondir si fort les choses. Il faut s'instruire des préceptes, il en faut connoître la bonté par goût & par sentiment, mais il faut courir à l'usage, qui vaut mieux que les préceptes,

1 Patrum Societatis Jesu politissimus Ludovicus Cresolius. *Daniel Pareus in Quintil. Edit. Francof. p. 642.*

2 Fabii optimus maximus illustrator Ludovicus Cresolius. *Vacation. Autumn.* l. 2. c. 3. Sect. 11. *Pareus*

Paul Beni. tes, & qui fortifie le goût; au lieu que trop de ſpéculation ne fait que mettre l'esprit hors d'état d'aller au but, ſurtout quand un Auteur qui débite le fruit de ſes méditations ſur cet Art, eſt auſſi long & auſſi diffus qu'eſt Paul Beni.

Il eſt inutile de rien rapporter de tout ce qui eſt répandu dans le Commentaire de cet Auteur; c'eſt la doctrine d'Ariſtote. A l'égard des cinq Diſſertations qui ſont hors de l'Ouvrage, la premiere qui eſt aſſez longue, roule ſur la queſtion *s'il eſt permis à un honnête homme d'exciter les Paſſions*, & il n'héſite pas à prendre l'affirmative. Dans la ſeconde, il examine *ſi l'Orateur ſe rend recommendable par ſa vie paſſée, ou par ſes mœurs exprimées dans le discours.* Il a raiſon de dire que l'un & l'autre y contribuë; mais il n'appartient qu'à la Morale de regler la vie de l'Orateur. Il cherche dans la troiſiéme, *laquelle des trois manieres de perſuader eſt la plus glorieuſe, ſi c'eſt de perſuader par les mœurs, ou par les raiſonnemens, ou bien par les Paſſions.* Elles ont chacune leur merite, le raiſonnement fait le corps du discours, les mœurs en ſont comme le coloris, & les Paſſions en ſont la force. La quatriéme réſout les difficultez que ſouffre le commencement de la Rhétorique d'Ariſtote. La cinquiéme contient divers préceptes de Platon ſur la Rhétorique. Tout cela eſt ſuivi d'un petit Traité qu'il a intitulé *la Rhétorique de Platon.*

Les maximes qu'il croit avoir trouvées dans ce Philoſophe, & qu'il dit avoir recueillies avec bien de la peine, ſont, que l'Orateur doit être homme de bien, qu'il doit être en état de trouver ſur un ſujet, tout ce qui ſe peut dire de plauſible, qu'il doit orner ſon discours, y mettre de l'ordre, éviter de donner dans le faux, ne point employer de vaines ſubtilitez ou de ſophismes; ne peut point flatter le peuple dans ſes erreurs, ou dans ſes paſſions, mais lui propoſer toujours la vertu & la verité. Paul Beni ajoûte que cette *VERITE'* dont Platon recommande tant la connoiſſance à l'Orateur, n'eſt point une verité métaphyſique, mais une verité d'uſage, qui conſiſte ou dans les faits, ou dans les raiſons qui les établiſſent, ou dans les régles qui nous preſcrivent nos devoirs; & que quand ce Philoſophe dit que *l'Orateur parle de tout*, cela doit s'entendre de la vie & des actions des hommes, ou de ce qui peut y avoir rapport, mais non pas des matieres abſtraites & métaphyſiques. Paul Beni.

Une obſervation que Paul Beni fait encore, eſt, que *la Rhétorique*, ſelon Platon, *doit ſe définir l'art de tourner les cœurs par le discours ſur toutes ſortes de ſujets grands ou petits.* Tant les Paſſions ſont néceſſaires dans l'Eloquence! Il remarque auſſi que ce Philoſophe exige dans l'Orateur *l'Invention*, la *Diſpoſition*, *l'Elocution*; qu'il veut qu'un discours ait toutes les parties qui lui ſont neceſſaires, & qu'il ſoit enrichi de figures & de tous les ornemens convenables, de quoi Platon donne lui-même l'exemple, juſqu'à ſe ſervir des figures de diction qu'il blâme dans Gorgias. Il y a bien plus; car ce que ce Philoſophe ne veut point permettre à l'Orateur, il ſe le permet à lui-même. Il uſe de Sophismes, pour combattre Gorgias, il en uſe preſque par tout, ſelon Paul Beni, pour prouver les plus belles choſes. Un de ces ſophismes eſt celui dans lequel Platon compare l'Orateur à un homme qui n'ayant point d'idée du Cheval, & ſachant néanmoins qu'il eſt d'un grand uſage à la guerre, préſenteroit un autre animal à un homme d'armée, qui comme lui, n'auroit pareillement aucune idée du Cheval; & par de belles raiſons lui perſuaderoit de ſe ſervir de l'animal qu'il lui preſente. Paul Beni remarque le défaut de la comparaiſon; il conſiſte en ce qu'on ne dit point que *l'Orateur doive préſenter le mauvais pour le bon*, mais qu'*il preſente le bon & qu'il le prouve par où il peut*, ſans qu'on puiſſe dire que ſes raiſons ſont mauvaiſes, lorſqu'il perſuade; parce qu'il faut juger de ſes raiſons, non par elles-mêmes, mais par l'effet qu'elles produiſent dans l'esprit de ſes auditeurs. Cet Auteur pouvoit

tens ad calcem notarum p. 698

3 Oderant autem univerſi morboſas quasdam animi anguſtias, quibus ipſe indolis haud ita liberalis reſerebat indicia. *Imperial, in Muſ. hiſt. p. 160.*

Paul Beni. pouvoit ajoûter, que dans les cas où la verité est inconnuë à l'Orateur, alors il tâche de la découvrir par les moyens les plus convenables aux matieres qu'il traite, à l'exemple des Philosophes, qui cherchent de la même maniere la verité dans les matieres de spéculation; que c'est ainsi qu'on cherche un homme qu'on ne connoit pas, par les indices qu'on nous a donnez; & qu'on parviendroit de même à reconnoître le Cheval, la premiere fois que nous le verrions, si on nous en avoit fait le caractere; comme la nature, l'étude & l'usage nous ont fourni le caractere des veritez que l'Orateur, ou le Philosophe, veulent découvrir. En un mot que la verité n'est pas plus incompréhensible pour l'Orateur que pour le Philosophe.

Après avoir ramassé, expliqué & prouvé les maximes qui se trouvent répanduës dans Platon, Paul Beni fait un parallele de la doctrine de ce Philosophe sur l'Art Oratoire, avec celle d'Aristote. Ils conviennent que l'Eloquence dépend surtout du génie, mais qu'il faut aider la nature, non seulement par l'exercice, ce qui ne feroit qu'une routine, mais par des régles & par la connoissance des choses dont l'Orateur doit parler. C'est par cette connoissance que l'Orateur fait ce qu'il dit, comme par le moyen des régles, il fait qu'il le dit bien. Ils conviennent aussi en ce que l'un & l'autre regarde la Rhétorique comme un Art, quoiqu'ils l'appellent aussi une Science, un talent, ou une faculté. Que si Aristote y trouve de l'affinité avec la Dialectique, Platon qui semble être d'un autre avis, ne pense au fond que la même chose, dès qu'il convient que l'Orateur doit être en état de réfuter son adversaire. Il est certain que ces Philosophes avouent tous deux que la fin de l'Eloquence est de persuader; & si Platon demande qu'elle persuade par des raisons vrayes, il n'exclut pourtant pas les vrai-semblables, pourvû que ce ne soient pas de vaines subtilitez: comme Aristote qui demande des raisons vrai-semblables, n'exclut pas les raisons démonstratives, pourvû qu'elles soient à la portée du peuple. Il faut pourtant convenir qu'Aristote va plus loin: puisqu'il croit que l'Orateur peut se servir de raisons fausses, Paul Beni. pour persuader ce qui est bon; & qu'un homme ne cesse point d'être Orateur, lorsque par abus il persuade le mal; quoique cet abus soit fort criminel. Ces deux Auteurs s'accordent encore sur les sujets que l'Orateur doit traiter, & ils les bornent aux matieres qui n'appartiennent ni aux Arts ni aux Sciences. Ils demandent également les passions dans le Discours; mais par des raisons differentes. Platon les demande, parce qu'il croit que sans cela l'Orateur ne peut parler avec dignité; & Aristote, parce qu'il croit qu'on ne peut autrement venir à bout de la méchanceté des hommes. En un mot Paul Beni prétend qu'Aristote marche par tout sur les pas de Platon, quoique pour se distinguer, il étende, il explique, il change ou réfute sa doctrine.

Paul Beni prétend aussi qu'il manque quelque chose à la doctrine d'Aristote, sur les mœurs, sur l'amplification & sur les passions. Mais ce sont des difficultez ausquelles je ne crois pas devoir m'arrêter, après ce que j'ai dit ou rapporté touchant la Rhétorique de ce Philosophe. Je finis donc cet article par une remarque de notre Auteur, qui trouvant de la difference entre les lieux communs traitez, ou dans la Rhétorique d'Aristote, ou dans les Topiques de Ciceron, & ceux qui sont traitez dans les Topiques du Philosophe; dit que cela vient de ce que ce Philosophe dans sa Rhétorique, & Ciceron dans ses Topiques, n'ont parlé que des lieux dialectiques qui ont rapport à l'Art Oratoire.

FRANCOIS BACON,

Grand Chancelier d'Angleterre, sous le Roi Jaques I; né l'an 1560. *mort l'an* 1626.

„ LE Chancelier Bacon a été un des Bacon. „ plus grands Esprits de son siécle, „ & l'un de ceux qui connurent le plus „ doctement l'imperfection où étoit la „ Philosophie. Il travailla fortement aux „ moyens d'y remedier, & il forma de „ très-beaux plans de réformation. Le „ Lecteur

Bacon.

„ Lecteur peut voir sur cela, ce que Mr. „ Baillet en a dit dans le premier Tome „ de la Vie de Mr. Descartes, & ce que „ Gassendi a dit en particulier de la Lo- „ gique de Bacon. Le Public reçut fa- „ vorablement ses Ouvrages. On en fit „ une Edition complette à Francforr, „ *in-folio*, l'an 1665. Le Journal des Sa- „ vans n'en parla pas sans donner beau- „ coup d'éloges à cet illustre Chancelier. „ Le Traité du Progrès des Sciences (1), „ qui fut r'imprimé à Paris l'an 1624. „ est une des meilleures productions de „ l'Auteur. Ses Oeuvres morales & po- „ litiques, traduites en François par Bau- „ doin, eurent un si bon debit, qu'il „ fallut en faire plusieurs Editions. Sa „ Vie de Henri VII. Roi d'Angleterre, „ est fort estimée. A force de travailler „ pour la République des Lettres, Ba- „ con négligea tellement ses affaires do- „ mestiques, ou se plongea en tant de „ dépenses, qu'il mourut fort pauvre. „ On met la fin de sa vie au neuviéme „ jour d'Avril 1626. Il vêcut 66. ans.

8. Mars 1626. voy. Nouv. de la Rep. des Let. Juin 1684.

Voy. dans Pope Blount pag. 635. le jugement qu'en ont fait Conringius, Boeclerus, &c. on voit la même, d'autres jugemens à la gloire de Bacon.

Bayle dans son Dict. T. 1. p. 447.

Entret. de Voit. & de Cost. p. 173. Edit. de Paris, 1654.

C'est dans son Traité du Progrès des Sciences, qu'il a parlé de la Rhétorique; Traité dont Costar écrit à Voiture en ces termes : *J'ai lû depuis quelques mois le Livre que le Chancelier Bacon a fait du progrès des Sciences, où j'ai trouvé beaucoup de choses admirables.* Il en rapporte ensuite quelques-unes, & fait voir, par ce choix-là, son bon goût. Car ce sont toutes belles & grandes pensées. On ajoûte que les Oeuvres de Bacon étoient un des Livres que Costar manioit le plus, & qu'il en tiroit le fond ou la base de ses recueils; c'est-à-dire qu'ayant trouvé dans les écrits de Bacon, quelque pensée qui lui plaisoit, il l'écrivoit sur une feuille, & quand il rencontroit dans d'autres Livres quelque chose qui se rapportoit à cela, il l'ajoûtoit à cette feuille, après quoi il ne manquoit pas de repertoire, ni de lieux communs.

Ainsi parle de Bacon Mr. Bayle dans son Dictionnaire : mais qu'a fait ce Savant Chancelier touchant la Rhétorique? Je viens de dire que c'est dans son Traité *du progrès des Sciences*, qu'il parle de cet Art ; c'est là qu'il fait sur cet article, ce qu'il fait sur tous les autres : il examine l'état ou se trouvent toutes les connoissances des hommes, & ce qui leur manque encore pour arriver à la perfection.

Bacon.

Il apprétie d'abord l'Eloquence ce qu'elle vaut, en la mettant au dessous de la sagesse : & il fait concevoir la distance de l'une à l'autre par la réponse de Dieu à Moyse, lorsque ce grand Prophéte s'excusoit d'aller vers Pharaon, parce qu'il n'avoit pas le talent de la parole: *Aaron*, dit Dieu, *sera votre Orateur ; & vous, vous serez son Dieu.* Une chose néanmoins, ajoûte Bacon, reléve dans l'usage, le merite de l'Eloquence au dessus de la sagesse; c'est la parole de Salomon, *Que le sage passera pour sage, mais que l'homme éloquent viendra à bout de plus grandes choses.*

A l'égard de l'état où se trouve aujourd'hui l'Art Oratoire, que peut-on concevoir de plus glorieux soit pour Aristote, soit pour Ciceron, que ce qu'en dit notre illustre Auteur: *Que ces deux grands hommes se sont surpassez eux-mêmes dans leurs Livres de Rhétorique, le premier par cette noble émulation qui le porta à mieux traiter ce bel Art, que ne faisoient les Maîtres les plus habiles de son temps; & l'Orateur Romain, par cette ardeur infatigable qu'il eut d'exceller, non seulement dans la connoissance des régles, mais dans l'usage qu'il en fit pendant si long-temps.* Aussi les beaux exemples d'Eloquence que ce dernier nous a laissez dans ses Harangues, ainsi que Démosthéne dans les siennes, joints à la justesse & à l'exactitude des régles, ont conduit sans doute, & pour ainsi dire, à pas redoublez, cet Art difficile à sa perfection. De sorte qu'il n'y manque plus rien, ni quant à la Théorie, ni quant à la pratique, quoiqu'il lui manque quelques secours, selon notre Auteur, qu'on peut encore y ajoûter. Quels sont-ils ? Ce sont *de bons répertoires* des choses, des principes, & des pensées dont l'Orateur peut avoir besoin en toute occasion. Ce qu'Aristote en a fourni dans sa Rhétorique,

1 De augmentis Scientiarum.

Bacon. rique, paroît défectueux à Bacon par trois raisons : La premiere est, qu'Aristote, qui nous paroît long sur cet article, n'en dit pourtant pas encore assez : La seconde est, qu'en donnant des maximes assez convenables à l'Orateur, il n'a pas donné la maniere de les réfuter, comme cela est nécessaire; & la troisiéme, qu'il n'a pas vû lui-même tout l'usage qu'on en peut faire, puisqu'il ne les a crû propres, qu'à prouver; au lieu que tournées de certaine façon, elles servent aussi à émouvoir.

A l'égard de la premiere raison, on peut dire qu'il n'y a point d'autre *répertoire*, que le bon esprit, fécond par lui-même, en pensées, en imaginations, en mouvemens, pourvû qu'on le cultive, & par la composition & par la lecture; & que, dans l'une & dans l'autre, on fasse beaucoup de réfléxions ; Ce qui n'empêche pas qu'un homme n'ait aussi de bons recueils, mais c'est lui-même qui les doit composer, selon ses vûës.

A l'égard de la seconde, Aristote y a pourvû suffisamment, soit en faisant considérer par-tout la Rhétorique, comme l'Art du *Pour* & du *Contre*, soit en donnant la maniere de résoudre les argumens de l'Adversaire; soit enfin en expliquant toute cette matiere dans ses Topiques. Et on peut dire que les échantillons que Bacon donne de ce qu'il souhaite encore dans la Rhétorique sur cet article, ne sont après tout que des exemples de Lieux communs, traitez problématiquement. Ils sont bons, & ils peuvent donner des vûës, mais enfin le soin de traiter souvent le *Pour* & le *Contre* sur différentes matieres avec les autres secours, y supplée parfaitement. Je crois la même chose des maximes dont il avoit fait un recueil étant jeune, pour & contre les témoins, pour les paroles ou pour le sens de la Loi, pour & contre la noblesse, ou autres choses semblables. On peut voir, si l'on veut, ce qu'il en dit, pour se faire une idée de ce qu'on doit recueillir, & de la maniere de le faire.

Enfin, à l'égard des *mouvemens* ou des *passions*, on a pû voir dans tout le cours de cet Ouvrage, que les habiles conviennent qu'Aristote n'a rien ignoré de ce qui contribuë à les exciter. De sorte que le Chancelier Bacon auroit dû reconnoître sans restriction, qu'on a des Traitez parfaits de Rhétorique, comme on a des exemples de grands Orateurs qui en ont admirablement profité, mais que pour atteindre à la gloire qu'ils se sont acquise, il faut avoir comme eux & du génie & de l'application. Bacon.

Ajoûtons que cet illustre Auteur reconnoît l'utilité de la Rhétorique, & qu'en avoüant la justice des reproches que Platon faisoit aux Orateurs ou aux Maîtres de son siécle : il ne convient pourtant pas que l'Art merite les reproches que ce Philosophe semble lui faire, *d'être semblable à l'art des Cuisiniers, qui gâte le goût naturel des mets les plus sains & qui déguise ou rend agréable les plus nuisibles.* Il avouë que l'Art Oratoire parle à l'imagination; il avouë qu'on en abuse pour déguiser la verité, ou pour persuader le mal ; il avouë enfin, qu'il remuë les passions. Mais il soûtient que l'imagination & les mouvemens sont d'un grand usage pour la Morale; que l'abus qu'on fait d'une chose ne la rend pas mauvaise d'elle-même; qu'il n'est point également aisé à l'Orateur d'orner la mauvaise & la bonne cause. Celle-ci, ainsi que nous l'avons dit après Aristote, est toujours plus facile à défendre ; & c'est pour cela, comme le remarque Bacon dans Thucydide (1), c'est pour cela, dis-je, que personne ne crie plus contre l'Eloquence que ceux qui entreprennent de défendre de mauvaises causes, pour rendre inutiles dans leurs Adversaires, des avantages qu'ils n'ont pas eux-mêmes, ou plutôt, que leur propre cause ne leur fournit pas.

Le Lecteur s'apperçoit sans doute, que ce sont moins des préceptes que je rapporte de Bacon, que des témoignages de ce qu'il a pensé de trois grands Maîtres, dont

1 A Thucydide optimè notatum est tale quippiam solitum fuisse objici Cleoni ; quod cùm semper deteriorem partem tueretur, in hoc multus esset, ut eloquentiam carperet : cùm sciret, de rebus sordidis & indignis non posse quempiam pulchrè loqui : at de rebus honestis facillime. *Bac. de aug. scient.* l. 6. c. 3. p. 448. Edit. Lugd. Batav. *in-douze.* 1645.

Bacon. * dont j'ai parlé dans mon premier volume, Platon, Aristote & Ciceron. J'aurois pu sans difficulté rapporter ces témoignages, en parlant de ces Maîtres célébres; mais outre que leurs articles étoient déja assez longs, j'ai crû que personne ne trouveroit à redire, que j'aye voulu donner une place distinguée à un Chancelier aussi illustre que Bacon.

TABLEAU DE L'ELOQUENCE FRANCOISE,

Par le R. P. CHARLES DE S. PAUL, Abbé & Supérieur Général de la Congregation de Notre-Dame de Feuillans.

1632.

Le P. de S. Paul. LE Livre dont j'entreprens de parler ici, est imprimé à Paris avec Privilége, & néanmoins sans nom d'Imprimeur, ce qui me paroît surprenant. Quelle que puisse être la cause de cette omission, je ne ferai pas un long article de cet Ouvrage. On verra l'idée que j'en pourrois donner, par celle que je donnerai ci-après, de deux Traitez de Mr. de la Mothe le Vayer. Ils sont tous postérieurs à celui-ci, mais ils sont venus les premiers à ma connoissance, & la ressemblance des principes ne manqueroit pas de me jetter dans des redites importunes, si je faisois sur celui-ci ce que je me reserve à faire sur les autres.

Sans entrer donc dans un détail plus particulier, il suffit de dire que cet Ouvrage consiste en dix Lettres, & c'est une forme qui lui est particuliere. La premiere n'est, comme dit l'Auteur, *qu'un Argument des autres*, c'est-à-dire, une explication succinte de ce qui doit faire le sujet & la division de tout l'Ouvrage. (Au Lecteur p. 3.) Elle contient par conséquent une énumération des qualitez nécessaires à la perfection d'un Discours. Ces qualitez au nombre de huit, sont expliquées avec plus d'étenduë dans les huit Lettres suivantes. L'on commence d'abord par marquer les conditions que doivent avoir les termes dont le Discours est composé. Cela regarde le choix des mots, & fait la matiere de la seconde Lettre. (Le P. de S. Paul.) Dans la troisiéme on parle de la Période, & de la maniere de la tourner. Dans la quatriéme il s'agit du style. La cinquiéme traite des parties du Discours. Les pensées ou les choses qui doivent en faire comme l'ame, sont la matiere de la sixiéme. On nous apprend dans la septiéme, la maniere d'amplifier, ou un Discours en général, ou une pensée particuliere, & d'étendre la proposition, qui fait l'objet de l'Orateur, dans la matiere qu'il traite. On nous fournit dans la huitiéme, l'idée des ornemens & des figures du Discours. La neuviéme donne la maniere de l'animer, & c'est l'art d'exciter ou de calmer les passions. Enfin, la dixiéme qui est la derniere, enseigne par quels moyens on peut parvenir à donner à un Ouvrage toute la perfection dont il est susceptible. On peut juger que ces moyens sont, l'esprit, les préceptes, l'usage & l'application à composer, ou à polir les belles connoissances.

Je ne puis me dispenser d'observer que ce Traité me paroît digne d'un homme sage & modeste, qui a de l'esprit, de la politesse, & une idée assez juste de son sujet. A dire vrai, le P. de S. Paul ne le traite pas à fond, la forme qu'il a donnée à son Ouvrage ne sembloit pas le permetre: cependant il en dit plus à mon avis, qu'on ne devroit naturellement attendre d'un Auteur qui n'écrit que des Lettres. Cette considération rend son exactitude plus estimable; puisque tout ce qu'il dit est généralement bon, puisé dans de bonnes sources, & capable de faire connoître la nature & le génie de l'Eloquence. Ce m'est, je crois, un juste fondement de dire, que comme la Congrégation des Feuillans a produit d'excellens Prédicateurs; elle a aussi produit un Maître d'Eloquence; un Guide à ceux qui se sont engagez dans cette glorieuse carriere. (*D. Jerôme, D. Turquois.*) Le caractére d'honnête homme regne dans tout le Livre, le style est plein de douceur, & c'est un effet de la modestie du P. de Saint Paul. Quoique cet Auteur n'ait écrit que six ans avant Monsieur de la Mothe le Vayer, néanmoins quelques mots dont il se sert, le font paroître

Le P. de S. Paul. paroître considérablement plus vieil. Il ne faut pas s'en étonner. Il étoit Abbé de son Ordre, lorsqu'il écrivoit; il n'étoit donc plus si jeune, & on n'attend pas si tard pour se faire une maniere d'écrire.

On ne sera pas fâché de voir de quelle maniere il avoue lui-même, que ce qu'il

P. 112. dit n'est pas de lui. " J'estime, dit-il, que ,, ce sont là les qualitez principales de ,, rendre un style excellent. Je ne prétends pas que vous me donniez la gloi- ,, re de les avoir inventé, bien que je ,, les aye déduites, selon mon génie; car ,, je les ai puisé dans les écrits de Cice- ,, ron, de Longinus, & d'Hermogenés, ,, qui sont comme trois brillantes lumie- ,, res que le Ciel nous a donné, pour ,, apprendre à la splendeur de leurs en- ,, seignemens, ce qu'il y a de plus ex- ,, cellent dans l'Eloquence ". Ces qualitez dont il parle, sont l'élevation, la richesse, la douceur, l'éclat des pensées, la force ou la vigueur, le tour, ou la circonduction, toutes choses en effet que les anciens Maîtres ont détaillées d'une maniere merveilleuse.

Peut-être s'éloigne-t-il un peu des prin-

P. 119. cipes d'Aristote, lorsqu'il dit, que *la plus puissante raison*, (il veut dire la maniere de raisonner,) *est celle qui se fait par Syllogismes*; Car Aristote & le Poëte Satyrique (1) semblent la mettre dans *l'Enthymême*; Peut-être s'éloigne-t-il des mê-

P. 129. mes principes, lorsqu'il dit que *la Narration doit être longue dans la loüange, & dans le blâme, aussi-bien que dans l'accusation & dans la défense*; Car dans ces deux premieres sortes de Discours, ou il n'y a point de narration, ou la narration y est courte & entrecoupée par l'amplification des faits, qu'il faut, à cause de cela, séparer les uns des autres. Peut-être enfin notre Auteur ne fait-il pas assez d'estime du style simple ni du médiocre, lorsqu'il dit qu'*un esprit élevé* qui ne s'amuse point aux petites choses, *ne veut pas qu'on l'entretienne de ces styles*, qui sont pourtant très-estimables en leurs places. Mais outre qu'on peut dire qu'il corrige quelquefois ailleurs, ce qu'il a ainsi avancé de moins exact, il est certain que tout est bien reparé, lorsqu'il nous renvoye aux premiers Maîtres, pour en prendre & la doctrine & les manieres. Et quand même il ne corrigeroit pas ainsi ce qu'on pourroit reprendre dans son Ouvrage, qui peut n'être pas touché de la maniere dont cet Auteur finit la Préface, qu'il a mise à la tête de ses Lettres? " Telles qu'elles sont, dit-il, je ,, vous les offre, & je vous prie de les ,, recevoir avec autant de bienveillance, ,, que j'ai de passion, qu'elles vous plai- ,, sent. Arrêtez-vous d'autant moins à ,, controller les manquemens qui s'y trou- ,, veront, que je ne prétends nullement ,, que mes écrits soient relevez en leur ,, perfection au dessus du reste des cho- ,, ses d'ici bas, où il se rencontre mille ,, défauts. J'espere cette faveur de vôtre ,, courtoisie, qui obligera ma plume de ,, vous rendre à l'avenir de plus grands ,, services.

Il faut l'avouer, des manieres aussi humbles que celles-là, sont propres à faire excuser bien des choses dans un Ouvrage.

Il ne me reste plus qu'à remarquer que pour trouver la conformité que j'ai dite entre les Ouvrages de Mr. de la Mothe Le Vayer & celui du Pere de Saint Paul, il n'y a premierement qu'à comparer les quatre premieres Lettres de celui-ci avec le premier Ouvrage de celui-là: on verra que le tout roule sur *les Mots*, sur *les Periodes*, & sur *les Pensées*. Qu'on se donne ensuite la peine de comparer les autres Lettres du dernier avec le second Ouvrage du premier, & on verra qu'on y traite les autres parties de l'Eloquence ou de la Rhétorique; De telle sorte néanmoins que l'un n'a pas copié l'autre; quoiqu'ils suivent tous deux les mêmes principes & les mêmes maximes. Car chacun d'eux a son style, son ordre, sa maniere. Le style de Mr. de la Mothe le Vayer paroît plus nerveux & plus fort, quoiqu'il soit également sans enflure & sans orgueil. Une chose entr'autres

1 Sermone rotato torqueat enthymema. *Juven. Sat.* VI. 449.

Le P. de S. Paul. tr'autres les distingue d'une maniere très-sensible. Quelle est-elle? Le Pere de Saint Paul à la verité indique très-ingénûment les sources où il puise, mais c'est en quelque façon une fois pour toutes, de sorte qu'il ne cite que rarement. Mr. de la Mothe le Vayer au contraire aime fort à citer, & enrichit son Ouvrage non seulement des opinions & des pensées, mais encore des paroles des Auteurs qu'il prend pour garants de ses sentimens. *Considerations sur l'Eloquen. Franç. p. 138. 139. &c.* Aussi plaide-t-il la cause des citations contre ceux qui ne pouvoient les souffrir: Au lieu que le Pere de Saint Paul convenant d'ailleurs qu'il est permis de prendre les pensées des autres & de dire même qu'elles sont d'eux, blâme ceux qui alléguent les propres termes, sur-tout s'ils sont d'une autre Langue. *Tableau de l'Eloq. p. 189.* " J'ai à „ vous remarquer premierement, dit il, „ en ce point qu'il ne me semble pas „ moins impertinent d'apporter l'autorité „ de ceux qui ne sont point en considération, qu'il est utile d'appuyer ses Discours du témoignage des autres, qui „ sont honorez comme de brillantes lumieres de doctrine. Et puis, je vous „ dirai qu'il me semble fort désagréable „ de remplir un Discours de citations, „ alléguant les termes des Auteurs dont „ on les tire, & sur-tout, d'apporter des „ textes où il n'y a rien d'extraordinaire, de sententieux, ou qui soit de „ poids. Aussi cela ne se fait-il que par „ des Ecoliers dont le génie n'est pas „ encore assez fort pour composer un „ Discours d'un style continu. Il est „ bien permis de se rendre propre les „ pensées des autres, & de dire même „ qu'elles sont d'eux, rapportant fidélement le sens de leurs paroles sans y „ rien altérer: mais d'alléguer leurs propres termes, s'ils sont d'une autre „ Langue, que celle en laquelle nous „ écrivons, c'est ce qu'on ne peut approuver, si ce n'est dans un Traité „ où l'on ait plus d'égard à la doctrine „ qu'à l'Eloquence, & où l'on a seulement dessein d'instruire le Lecteur par „ la solidité des pensées, sans se foucier „ de la beauté du Langage. Lisez, je „ vous prie, Ciceron, Démosthéne, & „ les autres Orateurs; vous ne trouverez „ jamais qu'ils ayent rempli leurs Discours de citations. Il leur est arrivé „ de citer quelques vers en leur Langue, mais cela est si rare qu'il n'est „ pas loisible d'en tirer la permission générale, d'apporter ordinairement les „ mêmes termes des Auteurs; & particulierement, lorsque leurs écrits sont „ en une autre Langue que notre Discours.

Telle est l'opinion du Pere de Saint Paul touchant les citations. J'y trouve par bonheur deux raisons pour m'autoriser à le citer ici lui-même en propres termes; autrement, il ne l'auroit peut-être pas souffert encore sans quelque peine. Il écrit en François, & je ne fais pas une piéce d'Eloquence. J'ajoûte que pour justifier le jugement avantageux que j'ai cru devoir faire de son Ouvrage, il n'étoit pas hors de propos d'en rapporter un échantillon; & quelque grande que soit sa modestie, il me passeroit, je crois, cette raison, qui montre que la citation étoit ici comme une preuve nécessaire à la cause. Au reste nous voyons qu'Horace (2) trouvoit le mélange du Grec & du Latin dans un même Ouvrage, aussi désagréable que le Jargon des Peuples limitrophes de deux différentes Langues, & qui les mêlent toutes deux. Pour ce qui est de Ciceron, outre que Mr. De la Mothe le Vayer reconnoît *Voi supra p. 147.* que dans toutes ses Oraisons, nous ne voyons que deux mots Grecs, l'un dans la seconde Verrine & l'autre dans la cinquiéme, cet Orateur lui-même déclare (3) en termes formels dans un de ses Livres de Philosophie, qu'il n'aime à mêler ni du Grec dans le Latin ni du Latin dans le Grec. Il le fait pourtant & dans ses Livres de Philosophie & dans ses Lettres: mais on voit bien que cela ne conclut pas qu'on puisse le faire dans un Plaidoyé ni dans un Sermon, de quoi néanmoins il semble qu'il est ici uniquement question. Après tout, les raisons alléguées

2 Canusini more bilinguis. *Sat. l. 1. Sat.* 10. 30.
3 Scis enim me græcè loqui in latino sermone non plus solere, quam in græco latinè. *Tusc. Quæst* l, 1, n. 15.

Le P. de S. Paul. alléguées de part & d'autre, si on les examine comme il faut, établissent, que les citations dans une piéce d'Eloquence doivent être fort rares; mais qu'il seroit difficile de les bannir absolument. C'est sur quoi je dirai encore un mot en parlant de Mr. De la Mothe le Vayer. Il faut observer en finissant cet article, qu'il est surprenant qu'après l'Ouvrage dont je viens de parler, imprimé en 1632, & après celui de Mr. De la Mothe le Vayer imprimé en 1638, on ait dit hautement à Mr. Barry en faisant son éloge, lorsqu'il imprima sa Rhétorique en 1665, *qu'il étoit le premier qui eût donné une Rhétorique en François:* A moins qu'on ne veuille dire ce qui est vrai, que le Livre de Mr. De la Mothe le Vayer n'est pas une Rhétorique complette, & que celui du P. de S. Paul traite toutes choses d'une maniere assez succincte. Ce qui n'empêche pas, ce me semble, qu'on ne dût au moins les citer, aussi-bien que le *Traité d'Eloquence* qu'avoit publié Mr. Du Vair.

R. P. RODERICI DE ARRIAGA

Hispani Lucrensis, è Societate JESU, Philosophiæ ac Theologiæ Doctoris, & in Pragensi Universitate Professoris, de Oratore Libri quatuor. 1637.

C'est-à-dire,

Quatre Livres de l'Orateur. Par Arriaga Jesuite Espagnol.

Arriaga. CEtte Rhétorique, quoique d'un juste Volume, ne nous doit pas arrêter long-temps, non qu'elle soit à mépriser; mais parce que ce sont les principes mêmes de Ciceron copiez mot pour mot, & mis seulement dans un Ordre plus Scholastique. On doit savoir gré à l'Auteur, & de son bon goût dans le choix qu'il a fait d'un si excellent Maître, & de la peine qu'il s'est donné pour en applanir les difficultez. Il ne faut pas moins louer sa doctrine & son exactitude. Ces deux qualitez paroissent dans le soin qu'il a pris de marquer par tout fidellement les endroits de l'Orateur Romain, où il Arriaga. a puisé ses paroles aussi-bien que ses pensées. On peut comparer ce que je dis ici d'Arriaga, avec ce que je dis ailleurs Ci-devant, p. 210. du P. Soare. On concevra facilement que ces deux Auteurs vont de pair pour ce qui regarde la Rhétorique. Si quelque chose distingue leurs Ouvrages sur cet article, c'est que le plus jeune a poussé plus loin son travail. Peut-être même l'a-t-il poussé un peu trop loin, premierement, parce qu'il rapporte souvent sur un même précepte, ce que Ciceron en a dit en plusieurs endroits; secondement parce qu'il s'étend beaucoup sur les Topiques. Il leur donne quinze grands Chapitres, qui font le tiers de tout l'Ouvrage, & il pouvoit se contenter de leur donner le dernier des quinze. Ajoûtons qu'il ne s'étend guéres moins sur les figures dans son troisiéme Livre. Aussi se voit-il abandonné de son principal guide qu'il s'étoit proposé de suivre, je veux dire de Ciceron, qui n'a jamais cru devoir s'étendre sur cette matiere. Il suit donc l'Auteur de la Rhétorique à Herennius, mais il est plus diffus que lui; peut-être a-t-il cru que Ciceron étoit l'Auteur de cet Ouvrage.

Arriaga parle dans son second Livre, d'un point de doctrine qui n'appartient qu'à la Logique, & dont ses Guides n'ont point parlé, ce sont *les Modes & les Figures des syllogismes.* Mais sur cet article, pour rendre justice à cet Auteur, il faut avouer qu'il est très-court. Un défaut plus considérable, c'est qu'il confond l'expression des mœurs avec je ne sai quel genre d'amplification, ou pour mieux dire, il ne paroît pas assez entendre ce que c'est. Il ne faut pas en être surpris; il ne paroît pas avoir assez étudié la Rhétorique d'Aristote, quoiqu'il le cite quelquefois.

Dans son quatriéme & dernier Livre il traite avec autant d'étenduë que Ciceron, ce qui regarde le nombre & l'harmonie du Discours; il y joint ce qui regarde la diversité des styles, la bienséance, la Prononciation, la Memoire, l'Exercice ou l'usage, & enfin l'imitation, & il paroît ne rien omettre de tout ce que Ciceron a dit sur ces différentes Parties.

Mr. Bayle qui a donné dans son Dictionnaire

Arriaga. tionnaire un article à Arriaga, remarque qu'il naquit à Lucrone en Espagne, le 17. de Janvier 1592. qu'il enseigna la Philosophie avec un grand applaudissement à Valladolid, & la Théologie à Salamanque: qu'il alla à Prague en 1624. qu'il y enseigna la Théologie pendant treize ans; qu'il y fut Préfet général des études vingt ans de suite, & Chancelier de l'Université l'espace de douze années. On trouve qu'il réüssissoit beaucoup mieux à détruire ce qu'il nioit, qu'à bien établir ce qu'il affirmoit, & l'on prétend que par là il est devenu le fauteur du Pyrrhonisme, quoiqu'il ait donné à connoître qu'il n'étoit pas Pyrrhonien. Car s'il employe toutes ses forces à refuter un grand nombre de sentimens, il les employe aussi à soûtenir les opinions qu'il embrasse, & on s'apperçoit aisément qu'il y procede de bonne foi. Il a quitté sur plusieurs matieres de Physique les opinions les plus générales de l'École; & c'est par cette considération, qu'en un endroit de ses Ouvrages, il a pris à tâche de justifier les Novateurs en matiere de Philosophie. C'est dommage, dit-on, qu'un esprit si net & si pénétrant n'ait pas eu plus d'ouverture sur les veritables principes, parce qu'il eût pû les pousser bien loin. Il publia plusieurs Livres où il étala beaucoup de subtilité d'esprit, entr'autres un Cours de Philosophie en un Volume *in folio* & un Cours de Théologie en huit Volumes de la même taille. Il travailloit au neuviéme, lorsqu'il mourut agé de 95 ans. Don Nicolas Antonio lui donne le Traité de Rhétorique dont est question dans cet article, & qui fut imprimé à Cologne l'an 1637, Alegambe le lui donne aussi; mais parce que le Pere Sotuel, qui est venu après Alegambe, n'en parle pas, Mr. Bayle conclut qu'il y a lieu de croire que Don Nicolas Antonio s'est trompé. A cette raison de douter, on pourroit en ajoûter une autre, qui est qu'on ne voit pas dans la Rhétorique dont est question, cet esprit de Critique & de contradiction, qu'on a reconnu dans Arriaga. Il semble qu'un homme de son caractére auroit dû montrer sur cette matiere son amour pour la nouveauté comme Ramus y a montré le sien. Cependant nous ne trouvons dans cet Ouvrage que les principes ordinaires. Croirons-nous sur cela & sur l'argument négatif qu'en apporte Mr. Bayle, qu'il n'est point d'Arriaga? il n'y a qu'à examiner si ces deux considerations doivent l'emporter sur trois autres: l'une est, que le titre même du Livre, dans l'Edition dont parle Don Nicolas Antonio, l'attribuë à cet Auteur. La seconde est, que dans un petit Avant-propos qui est à la tête, le Libraire assure l'avoir reçû de lui. La troisiéme est enfin, que la permission que le Provincial de la Societé, dans le Royaume de Boëme, donne à ce Libraire de l'imprimer, porte comme le titre, que c'est l'Ouvrage d'Arriaga; A quoi on peut ajoûter que le Livre étant bon de lui-même, il n'y a point d'apparence que le Libraire ait voulu le faire valoir davantage en l'attribuant faussement à un Auteur de cette reputation. Arriaga.

THOMAS CAMPANELLA,

Campanella.

*Italien, * Religieux de l'Ordre de S. Dominique, mort en 1639.*

* *De Stilo, dit Moreri, petit Village de la Calabre.*

ON peut voir dans le Dictionnaire de Moreri, les particularitez de la vie de Campanella. Mr. Mothof, qui le met au nombre des Auteurs qui ont écrit de la Rhétorique, dit qu'il aimoit les nouveautez dans les Arts & dans les Sciences. Cela paroît par son Livre de *la Philosophie raisonnable*, divisé en cinq parties, dans lesquelles il traite de la Grammaire, de la Dialectique, de la Rhétorique, de la Poëtique, & de l'Art d'écrire l'Histoire, toutes choses, si on l'en croit, qu'il explique par leurs propres principes. Mais si, sans s'arrêter à ce qu'il en dit, on veut en juger par la lecture, on trouve qu'il rappelle tout, autant qu'il le peut, à des idées Métaphysiques, qu'il emprunte les termes de cette Science, & que son style est tout-à-fait semblable à celui de la Somme de S. Thomas. Cela n'a point empêché l'un des Approbateurs de son Livre, de dire, qu'*il étoit*

Moreri Dict. art. de Campan. Morhof. T. 2. l. 6. p. 245 n. 12.

Campanella.

toit d'avis que l'impression s'en fit au plutôt, afin, dit-il, *que le son d'une si douce sonnette vienne incessamment aux oreilles des gens de Lettres*, parlant ainsi; à cause que le nom de l'Auteur (Campanella,) signifie une petite cloche. Que nous apprend-il donc de curieux ? Il décide que mal-à-propos Aristote a prétendu que la Rhétorique étoit *une extension de la Logique*, & que Ciceron aussi mal à propos l'a définie *l'Art de parler* (1). Aristote se fonde sur ce que la Rhétorique raisonne comme la Dialectique, c'est-à-dire, sur des matieres & par des raisons qui sont à la portée de tout le monde: & Campanella prétend que cela lui est commun avec toutes les Sciences, à qui la Logique sert d'organe & d'instrument. Il ne prend pas la pensée d'Aristote; il ne prend pas non plus celle de Ciceron. Il prétend que la définition que cet Orateur donne de la Rhétorique, convient aussi à la Grammaire, & encore mieux à la Poësie, à la Physique, à la Théologie, & qu'elle leur convient, non à cause qu'on y fait usage de la Rhétorique, mais parce qu'on y fait usage de la Logique. Cela s'appelle ne pas entendre les termes Latins les plus simples. La définition de Ciceron ne signifie point que la Rhétorique est *l'Art de parler* seulement; cette définition signifie qu'elle est *l'Art de bien dire* (2), ce qui en Latin ne convient qu'à l'Orateur.

Comme le systême de cet Auteur l'oblige à donner une meilleure définition, il croit y réüssir, en disant que la Rhétorique est *l'Art instrumental de conseiller le bien, & de dissuader le mal*. De telle sorte, que selon lui, un Orateur qui conseille le mal, cesse dès-lors d'être Orateur; & il ne considére pas qu'il y a quelquefois dans le Discours de cet Orateur, infiniment plus de génie, en un mot plus d'éloquence que dans un Discours qui nous porte au bien.

Mais si la définition ordinaire de la Rhétorique déplaît à Campanella, la division qui ne met que trois genres de causes, ne lui déplaît pas moins. Il trouve mauvais qu'on y omette les Discours qui se font, ou pour consoler, ou pour invectiver. Cependant quand il seroit vrai qu'on les y auroit omis, il n'auroit pas droit sur cela de blâmer les anciens Maîtres; parce que la Rhétorique est un Art, où il n'est pas nécessaire de tout dire. Aussi Aristote, qui en a très-bien connu la nature, a laissé beaucoup de choses qu'il a cru devoir abandonner au génie. Il faut néanmoins ajoûter que *l'Invective* qu'il croit qu'on a omise, est comprise dans *l'Accusation*; & qu'*un Discours fait pour consoler*, est compris dans *le genre délibératif*.

Je n'ai garde de rapporter, ni de réfuter toutes les pensées extraordinaires de cet Auteur. Mais je ne puis me dispenser de remarquer qu'après avoir dit que la Rhétorique n'est pas une extension de la Logique, comme le veut Aristote, il prétend que c'est *une extension de la Magie*. Il se fonde sur le merveilleux de l'Éloquence, *laquelle*, dit-il, *sans aucun pacte avec le Diable, sans aucune drogue à manger, & sans breuvage ni potion, tourne les cœurs & les esprits comme il lui plait*. Et il ne faut pas s'imaginer que sa proposition ne soit qu'une figure, ou une expression oratoire. C'est par figure qu'Horace regarde les Poëtes dramatiques comme des espéces de Magiciens (3), parce qu'ils ont le secret de nous intéresser à des choses où nous n'avons nul interêt, & qu'ils nous transportent, en quelque sorte, dans des lieux & dans des temps fort éloignez de ceux où nous nous trouvons. Mais la proposition de Campanella paroît dogmatique ou doctrinale. Ce qu'il dit de la Rhétorique, il le dit encore de la Poësie; & s'il ne l'appuye que sur des effets de la Poësie, qui sont connus de tout le monde, c'est qu'il ne peut pas en dire davantage; c'est par la même raison qu'il adoucit un peu sa proposition (4). Et ce qui peut persuader qu'il a été capable de la pensée que je lui attribuë, c'est que,

1 Ars dicendi, *dit Ciceron; & non pas*, loquendi.
2 Ars bene dicendi.
3 Ille per extentum funem mihi posse videtur Ire Poëta, meum qui pectus inaniter angit, Irritat, mulcet, falsis terroribus implet, Ut Magus, & modò me Thebis, modò ponit Athenis, *Horat. Lib.* II. *Ep.*

Campanella. que, selon Moreri, un homme de son pays, qui a fait son éloge, avouë qu'*il avoit beaucoup d'esprit & peu de jugement, & qu'il avoit besoin de retenuë & de solidité.*

Au reste, je ne prétends pas dire qu'il n'y ait rien de bon dans cet Auteur. Je dis seulement qu'en ce qu'il a de bon, il ne dit rien de nouveau, qu'il débite bien des choses extraordinaires qui ne valent rien, & que ce qu'il a de bon, comme ce qu'il a de mauvais, est exprimé d'une maniere si désagréable, qu'on ne peut pas résister au dégout que cause une lecture si ennuyeuse. Qu'on en juge par le titre de deux ou trois chapitres de son Ouvrage: c'est pour cela que je les rapporte (5).

DEGLI AUTORI DEL BEN PARLARE, &c.

C'est-à-dire, *Des Auteurs qui ont traité de l'Art de Parler, huit Vol. in 4. à Venise* 1643.

Les huit Volumes dont je me propose de parler dans cet article, n'éxigent point du Lecteur une longue attention, parce que ce n'est point un Ouvrage que quelqu'un ait composé sur les Auteurs qui ont traité de l'Eloquence, mais précisément un Recueil d'un grand nombre de ces Auteurs, ou de partie de leurs Ouvrages, sans que le Compilateur qui en a fait un corps, y ait ajoûté un seul mot du sien. Qu'aurois-je donc à dire de ce Recueil, puisque je parle en leur lieu, à peu de chose près, de toutes les parties qui le composent? Il suffit de donner ici un petit détail de ces parties, parce que je ne puis passer sous silence tant de Livres compris sous un même titre, qui a rapport à la matiere que je traite.

Observons donc, que quelques-uns des Auteurs qu'on y a fait entrer, ou en tout, ou en partie, servent aux autres d'Avant-propos. Tel est d'abord un petit endroit d'Hesiode, touchant les deux chemins qu'on peut prendre dans la vie, l'un de la vertu, l'autre du vice; Tel est le Rhéteur ridicule de Lucien; Tel est un morceau de la Préface que Ciceron a mise à la tête de ses trois Livres de l'Orateur; Tel est l'endroit de Xenophon, où l'on voit la vertu & la volupté qui tâchent d'attirer Hercule, chacune dans son parti; Tel est enfin l'Hercule Gaulois, lequel, avec des chaînes d'or, qui aboutissent à sa langue, tient enchaînez par les oreilles, des peuples qui le suivent volontairement. Tout cela tend, comme l'on voit, à donner une haute idée & de l'excellence & de la difficulté de l'Eloquence.

Après cet Avant-propos, viennent les Auteurs *du bien dire*, divisez en plusieurs parties, lesquelles sont aussi divisées en plusieurs Tomes.

La premiere partie en six tomes, qui sont en trois volumes, ne contient guéres que des observations ou des regles de Grammaire pour la Langue Italienne. Aussi le premier Tome a-t-il pour titre *Della Favella Nobile d'Italia, &c.* & ce sont deux Livres du Dante, ou ses Réflexions sur la Prose, sur les vers, & sur les divers idiomes, ou dialectes de sa Langue, avec encore plusieurs Ouvrages qui ont rapport à la même matiere.

Le second Tome, qui a pour titre particulier *Della Grammatica*, contient divers Grammairiens, comme *Francesco Fortunio, Petro Bembo, Alberto Acarisio, Giulio Camillo Delminio, Francesco Alunno, Jacomo Gabriele, & Rinaldo Corso*, lesquels sont tous compris avec le Dante dans le premier des huit volumes dont est question.

Le troisiéme, le quatriéme, le cinquiéme & le sixiéme Tomes, ne contiennent encore que des Traitez de Grammaire. Ce sont les observations de *Lodovico Dolce*, les Discours de *Ruscelli*; la

Ep. ad Aug. L. 210, &c.
4 Rhetoricam esse quodammodo Magiæ portiunculam.

5 De Oratore ex primalitate primâ.
De Oratore ex primalitate secundâ, &c.

la Grammaire de *Pergamini*, des Ouvrages de *Bembe*, une Lettre de *Triffino*, un Discours de *Mazzoni*, les *Avvertimenti del Salviati*, enfin l'origine, les raifons, les différenees de la Langue Italienne. Ces quatre Tomes font le fecond volume du Recueil, & une partie du troifiéme.

Le refte de ce troifiéme volume eft occupé par la feconde partie du Recueil, laquelle traite encore des chofes de Grammaire, puifqu'il s'y agit du *Barbarisme*, & du *Solecisme*; mais auffi y traite-t-on pareillement des figures, des tropes, & autres chofes qui ont rapport à la Rhétorique. C'eft fur quoi on y trouve divers Traitez de Subaziano, presque tous les petits Rhéteurs Grecs, avec quelques Extraits de Quintilien, de Ciceron, du Pere Cauffin, de la Poëtique d'Ariftote, pour des chofes qui regardent l'élocution.

La troifiéme partie du Recueil commence au quatriéme volume, & a pour titre *Degli ftili, & Eloquenza*, c'eft-à-dire, *Des ftyles & de l'Eloquence.* Cette partie eft compofée du Grec de Démétrius, avec une traduction Latine de Victorius, d'un Traité Latin de Jnste-Lipfe, fur la maniere d'écrire des Lettres, lequel eft de l'an 1587. du Démétrius en Latin, avec la Paraphrafe, le Commentaire, & les Discours Italiens, ou les Réflexions, en trois tomes, de Panigarola. Un Avertiffement qui eft à la tête de cet Ouvrage, nous apprend qu'il fut imprimé en 1609. l'Epître Dédicatoire eft de 1608. & la Préface dit que l'Auteur mourut avant que de l'avoir achevé, comme je l'ai dit ci-devant. Ces divers Ouvrages de Panigarola s'étendent fort avant, jusques dans le cinquiéme volume. Dans lequel on trouve enfuite une Traduction Latine de Longin, un Discours Italien de Jules Camille, fur les Idées d'Hermogene; ces Idées en Latin avec le Commentaire de Gaspar Laurent; enfin la Méthode d'Hermogene en Latin.

Il refte encore le fixiéme, le feptiéme & le hnitiéme Volnme. Dans le fixiéme eft la premiere Partie d'Hermogéne, c'eft-à-dire, ce qu'il a fait fur les Queftions & fnr l'Invention Oratoire auffi avec les Comméntaires de Gaspar Laurent. Il y a enfuite *Ifidori Hispalenfis Rhetorica*, qui eft pen de chofe; la Rhétorique de Martianus Capella, laquelle ne vaut pas mienx, Caffiodore, & autres Rhéteurs Latins; les Principes de Rhétorique attribuez à S. Auguftin; tous les Livres qui font dans Ciceron fur cette matiere. Le feptiéme Volume embraffe la Rhétorique d'Ariftote en Italien par Annibal Caro; les préceptes de Denys d'Halicarnaffe fur le Panégyrique & fes espéces, de la Traduction Latine d'Antoine Antimaque; la Rhétorique de François Patrice Auteur Italien; Aphthone, Theon, & quelque chofe de Quintilien fur les Progymnasmes; les Eloges des Auteurs Grecs par Denys d'Halicarnaffe, fes jugemens fur Ifocrate, mis en Latin par Wolfius, fes jugemens encore fur le ftyle de Platon, & fur Thucydide, de la traduction de Stanislas Ilovius Polonois avec qnelques jugemens de Ciceron & de Quintilien, lesquels reviennent à ceux de Denys d'Halicarnaffe. Le huitiéme & dernier Volume contient d'abord plufieurs queftions de Panigarola touchant la Langue Italienne, lesquelles doivent être éclaircies à un Prédicateur, lorsqu'on veut lni expliquer les régles de Démétrius: Enfuite plufieurs queftions dn même Auteur, touchant Démétrius & fon Ouvrage; en troifiéme lieu d'autres queftions du même, tonchant l'Eloqnence des Prédicateurs. Tout cela eft fuivi de divers Ouvrages de Béde; du quatriéme Livre de S. Auguftin *touchant la doctrine Chrétienne*; des trois Livres Latins de Villavicentius fur la maniere de prêcher, enfin d'un Livre de Panigarola fur la même matiere, que l'Antenr adreffe à fes Disciples dans fon Ordre, par une Lettre dattée du premier Septembre 1581.

Le Compilateur ne dit point que cet Ouvrage foit de Wolfius.

Je n'ai rien à dire davantage fur ce Recueil, parce qu'il y a bien des Auteurs qui n'entrent point dans mon deffein; que parmi ceux qni y entrent il y en a beaucoup qui ne meritent pas qu'on s'y arrête; & que j'ai parlé des autres en leurs lieux. J'obferverai feulement trois chofes; La premiere, qu'il eft furprenant que l'Auteur de cette Compilation n'y ait point mis l'Ouvrage entier de Quintilien & celni de Cavalcanti Auteur Florentin, imprimé dès 1559. comme il y a mis Ciceron & Panigarola. La feconde,

de, que l'ordre qu'il a donné aux Auteurs qu'il y a ramassez, a quelque chose de bizarre, comme on peut aisément le remarquer. La troisiéme, que la version de Démétrius que dans mon premier Volume j'ai attribuée à Raphaël Cyllenius, est celle de Victorius. C'est Cyllenius même qui a donné lieu à mon erreur, parce que citant Victorius, le loüant fort, & faisant profession de suivre ses sentimens, il ne dit point que c'est aussi sa version qu'il a suivie dans ses tables de Rhétorique.

LA RHETORIQUE DE FARNABE,

Laquelle a pour titre en Latin, Index Rhetoricus Oratorius, & Scholis & institutioni tenerioris ætatis accommodatus. Cui adjiciuntur Formulæ oratoriæ, & Index Poëticus. Operâ & studio Thomæ Farnabii. Editio novissima. 1648.

Farnabe. CE titre Latin dit à la lettre, que l'Ouvrage dont est question, n'est qu'une table qui indique les régles dans les Auteurs qui les ont données, & les exemples dans ceux qui les ont pratiquées; qu'il contient aussi certaines formules Oratoires, c'est-à-dire certains tours familiers aux Orateurs, pour entrer en matiere, pour demander l'attention, pour prier, pour menacer, & autres choses semblables; enfin qu'on y trouve aussi une table des choses les plus remarquables dans les Poëmes, & une liste des Poëtes Latins; car l'Auteur apparemment a compris cette liste dans son *Index Poëticus*.

On conçoit, par cette idée, que cette Rhétorique, quant au fond, n'a rien de particulier. Ce sont des matieres que Farnabe a trouvées ailleurs, mais qu'il traite, & qu'il range à sa maniere. C'est le sens d'une sentence de Sénéque (1), que cet Auteur a ajoûtée à son titre. On conçoit en même temps que les régles sont expliquées dans cet Ouvrage d'une maniere fort succinte. A peine occupent-elles soixante-dix pages. L'accessoire remplit le reste. Farnabe.

Ce que le titre nous fait entendre, l'Auteur le dit dans son Avis au Lecteur. Il y fait le dénombrement des Maîtres qu'il a consultez; & ce sont à peu près tous ceux dont je parle, non pour en rapporter les paroles, comme on peut le juger par la petitesse de son Livre, mais pour en prendre l'esprit. Il ne les suit pas même en tout, & il a voulu être plus concis encore sur le genre judiciaire, sur l'Invention & l'Ordre, que sur l'Elocution; parce que, dit-il, la maniere de plaider n'est plus la même, qu'on n'exerce guéres les enfans que sur le genre Déliberatif; que l'Ordre & l'Invention demandent de l'experience & un âge plus avancé. Il est aisé de conclure que je n'ai rien à extraire de cet Ouvrage; je remarquerai seulement qu'il explique l'usage des figures, & qu'il fait un vers pour cela sur chaque figure, afin que son précepte soit facile à retenir.

A l'égard de l'estime que nous en devons faire, Mr. Morhof en fait très-peu de cas, & le range avec la Cerda, Mayfart, & Starckius dont il méprise extrémement les Ouvrages, qui sont *les Champs de l'Eloquence*, *l'Art de faire le Miel Oratoire*, ou si l'on veut, la *Ruche de l'Orateur*, *les Formules des Transitions de Rhétorique*. On ne peut tirer aucun secours de ces Ouvrages, à ce qu'il dit, & les enfans sont bien à plaindre, qui sont forcez de les étudier. Il ajoûte que c'est le jugement qu'il faut porter de Farnabe. Non content de cela, il le compare à un asne qui bronche & tombe à la porte sous un assez petit fardeau; il lui préfére deux autres Auteurs qui ont aussi ramassé des formules. Enfin pour achever de dire ce qu'il en pense, *Telle est encore*, dit-il, *graces à Dieu*, *la nouvelle Rhétorique du Pere Pajot*, *miserable abregé*, *qui promet beaucoup & ne donne rien que de trivial.* L. 6. c. 2. p. 253 254. n. 25. 26. 27.

Qu'on

1 Et si omnia à veteribus inventa essent. hoc tamen semper novum erit, usus & inventorum ab aliis scientia & dispositio. *Senec.* 64. *Epist.*

Farnabe. Qu'on ne s'imagine pas que ce Critique en veuille à la Societé, il lui rend d'ailleurs la justice que tout le monde doit lui rendre, & avouë que plusieurs Jesuites se sont signalez & ont rendu de grands services au Public par leurs Ouvrages sur l'Art Oratoire. Mais ce n'est ni le P. Pomey, dont il compare l'Ouvrage à celui de Raymond-Lulle; ni le P. Radau, ni le P. Frey, ni le P. Lauxmin; C'est le P. Cresol, le P. Vavasseur, le P. Caussin, le P. du Cygne, le P. Rapin, le P. Bouhours, &c.

Si le jugement de Mr. Morhof est capable d'affliger les manes, pour ainsi dire, de Farnabe, on peut, non pas le détruire, mais l'adoucir par celui de Mr. Bayle, qui dit à l'avantage de cet Auteur une chose qu'on ne peut nier, savoir, qu'il a été un docte Humaniste, que ses notes sur la plûpart des anciens Poëtes Latins ont rendu beaucoup de service à la jeunesse; qu'elles sont courtes, & remplies d'érudition; qu'elles tendent principalement à faire entendre le texte; qu'un Dominicain François lui a donné des Eloges sur ces Commentaires, les regardant comme le fruit d'une longue étude & de la Grammaire & de la Rhétorique. Les termes du Dominicain sont précis

T. 2. P. 241. (1). Mr. Baillet parle aussi de Farnabe avec éloge parmi les Critiques: Et le Pere Vavasseur qui dit que cet Auteur parle quelquefois mal Latin, le trouve d'ailleurs diligent & savant.

J'ajoûterai que la Rhétorique de Farnabe, à ses formules près, n'est pas si mauvaise qu'on le pourroit croire sur ce qu'en dit Mr. Morhof. Les principes en sont pris dans les bonnes sources, & peuvent servir pour donner d'abord, en peu de temps, une legere idée de l'Art, après quoi je conviens qu'ils sont trop courts & trop secs pour s'y borner. Car quand un jeune homme a tant fait que de se mettre en état de bien apprendre l'Art Oratoire, il faut lui mettre entre les mains quelque chose de plus parfait. Il faut abréger les Préceptes, il est vrai, Farnabe. mais non pas les reduire à rien, puisqu'enfin l'Eloquence n'est pas aisée, & que c'est tromper les jeunes geus de la leur faire regarder comme le fruit d'une étude si facile.

AD ELOQUENTIAM CHRISTIANAM VIA

Auctore Domno Simpliciano Gody Strictæ Ordinis Cluniacensis Observantiæ Benedictino 1648.

C'est-à-dire,

Le Chemin de l'Eloquence Sacrée, par le P. Dom Simplicien Gody, Religieux Benedictin de l'Ordre de Cluny.

Le P. Gody. Præf. p. 6. LE P. Gody avoit vû beaucoup d'Ouvrages sur l'Art de prêcher, mais il n'en avoit point vû qui ne fût ou trop long, ou trop court, ou enfin défectueux en quelque point essentiel. C'est par cette considération qu'il se porta à traiter la même matiere, persuadé qu'on verroit d'un œil aussi favorable un Livre Ibid. p. t. 2. de Rhétorique sortir du Cloître, qu'on en avoit vû sortir tant d'autres Ouvrages utiles à la République des Lettres, surtout, s'il s'y bornoit à l'Eloquence de la Chaire, & qu'il ne confirmât ses préceptes que par ce qu'il y a de plus beau dans les Peres. En renonçant néanmoins aux Ib. pag. 7. exemples des Auteurs profanes, il ne renonce pas à leurs regles; il reconnoît au contraire que sans celles qu'Aristote, Ciceron & Quintilien nous ont laissées, il n'y auroit plus d'Art Oratoire.

Si en tout cela l'Auteur paroît judicieux, il ne l'est pas moins, à peu de chose

1 Doleo meo tempore, cùm litteris humanioribus studerem, defuisse nobis illud subsidium ad rem Litterariam maximum, quod suppeditarunt à paucis annis Farnabius & alii; Poëtis omnibus commentariis marginalibus ità claré explicatis, ut mediocris Grammaticus possit etiam difficillimos inoffenso pede locos decurrere. Hæc non possunt expectari aut parari adjumenta, ad Auctorum peritiam, ab iis qui per tres aut quatuor annos Litteras humaniores docent, & ad Theologiam conscendunt vel

Le P. Gody. C. 2. p. 19. 20. chose près, en tout ce qu'il dit dans son premier Livre touchant la nature, l'objet, les secours, l'origine, la fin de l'Eloquence Sacrée, & touchant les moyens d'y arriver. Il en rapporte l'origine non seulement à Moyse, quoiqu'il fût très-éloquent, ou à Job qui le fut aussi, ou à Eliphaz qu'il fait Auteur du Livre de Job: mais à Seth, parce qu'il est dit, qu'*il prêchoit la justice*, & à Adam qui 2. Petr. c. 2. instruisit Seth; Et c'est pour cela, selon lui, qu'il ne faut pas s'étonner si l'Ecriture éléve ce fils d'Adam au dessus de tous les autres (2).

N'oublions pas qu'il croit le ministére de la Chaire impossible à bien remplir P. 9. sans de grands talens tant naturels que P. 30. surnaturels, & sans beaucoup d'application. Il nous renvoye, pour nous convaincre, à ce que Ciceron dit de l'Orateur, & nous propose pour modéles les SS. Cyp. Chrys. Les deux SS. Greg. Aug. Jerôm. Amr. Leon. Bern. &c. p. 31. plus grands Saints ou Docteurs de l'Eglise. Il y trouve les caractéres que le Prédicateur doit étudier, mais il veut qu'il les étudie sous les yeux d'un bon ami, capable de le conseiller.

L. 2. p. 35. P. 40. Il admet la division ordinaire des styles, & avec S. Augustin il en recommande l'usage. Il ne blâme point le style de Sénéque, pourvû qu'on en évite les défauts, l'affectation, l'obscurité, le vuide. Le Genre Déliberatif, selon lui, & le Démonstratif ont lieu dans la Chaire, P. 44. & 255. mais la Memoire n'est non plus une Partie de Rhétorique que la main ou la Langue; parce qu'on ne peut en donner P. 248. de préceptes, ni de la Prononciation Il faut apprendre celle-ci par l'imitation des bons Orateurs. Pour la Memoire artificielle, c'est selon lui une chose ridicule.

P. 52. Le choix du sujet n'est pas aisé. Il doit être à la portée du Prédicateur même, afin qu'il en soit touché le premier, & de l'Auditeur, afin qu'il lui soit utile, en lui présentant ou du lait, ou une nourriture solide, selon ses besoins; ce P. 51. que l'Auteur confirme par S. Bernard (3) & Ciceron (4). Il faut lire les Auteurs Le P. Gody. qui ont traité le sujet qu'on choisit, il faut le méditer profondément pour en faire une division juste. Il faut moins se fier sur ses forces que sur la grace. Il faut long-temps s'assujettir à tout écrire, & ne point se hazarder à parler sur le champ, que dans une grande necessité, ou après un grand usage. Alors on n'écrit plus que l'Exorde, la division, le commencement des preuves, & quelques beaux endroits.

Après l'explication des Lieux de Rhétorique, soûtenuë par des exemples tirez L. 3. des Peres, il donne une idée de *l'Amplification & des mouvemens*, si nécessaires L. 4. à l'Orateur. Que dirai-je sur cet article? On ne peut en mieux parler, ni en moins de mots que fait l'Auteur. Sur-tout, il *veut qu'on instruise l'Auditeur avant que de l'émouvoir*, mais qu'*on ne croye pas* P. 115. *l'instruire, lorsqu'on l'entretient de choses* Ibid. *subtiles & épineuses*. Il marque aussi de justes bornes à l'amplification pour éviter l'enflure, qui de son temps conduisoit les Prédicateurs à une fausse Elo- P. 102. quence.

Il ne peut entrer dans ce qui regar- L. 5. p. 146. de l'arrangement & l'élocution, sans regreter les avantages de la primitive Eglise, qui avoit moins d'éloquence, & en vouloit moins, parce qu'elle étoit plus riche en vertus & en miracles. C'est néanmoins de cette Eglise qu'il emprunte tous ses exemples. Aussi avoue-t-il qu'il faut s'en tenir à l'usage present, & le confirme par ces exemples mêmes.

Il ne veut point de double exorde. Il P. 182. & retient l'*Ave Maria* contre Erasme, & en 243. attribue l'origine à Vincent de Ferrieres. Vinc. Ferratiensi. Il n'appartient point, selon lui, à tout le monde d'entrer brusquement en matiere. Il ne le permet qu'aux Prédicateurs de P. 132. poids, aux Chrysostomes, & cela peut souffrir exception. Les Exordes doivent être plus courts dans un Sermon que dans un Plaidoyé, mais ils doivent l'être moins que dans l'Homelie.

Après

vel Philosophiæ cathedram, &c. *Vincent. Baron. Ubi suprà.*

2 Seth apud homines gloriam adeptus super omnem animam in origine Adam. *Eccl.* 49.

3 Benignus est spiritus sapientiæ, & placet illi Doctor benignus & diligens, qui ità cupiat satisfacere studiosis, ut morem gerere non recuset. *Bern. Serm.* 39. *in Cant.*

4 Semper Oratorum Eloquentiæ moderatrix fuit auditorum prudentia. *Tull. in Bruto.*

Le P. Gody. P. 144. Après la division qui doit avoir peu de parties, l'Auteur parle des preuves, & s'en tient à la doctrine d'Aristote qui reduit tout à l'Enthymême & à l'exemple; il traite pourtant de toutes les sortes d'argumens, en cas qu'on veuille s'en servir.

P. 166. Il n'omet point les Citations, qui tiennent sans difficulté la premiere place parmi les preuves du Prédicateur. Cela donne occasion de parler aussi des Sentences. Il y demande de la gravité, du bon sens, de la moderation. Il veut qu'on cite peu les Auteurs profanes; mais P. 173. il ne les exclut pas, parce que l'Ecriture même & les Saints Peres les ont citez. Enfin il demande qu'on separe les argumens, qu'on y mêle l'Amplification, qu'on s'étende ou qu'on soit coneis selon l'occasion. C'est ainsi que dans la P. 175. Peroraison il rappelle de même les préceptes des plus grands Maîtres.

P. 181. Il observe que l'élocution est l'écueil des jeunes gens, parce qu'ils veulent trop briller: mais pourvu qu'on s'y tienne dans de justes bornes, les Prophetes par leurs exemples, les Peres par leurs conseils (1), nous portent à employer les ornemens. Que dis-je? nous les trouvons dans les prieres mêmes de l'Eglise, aussi-bien que dans les Discours de Jesus-Christ.

Ce qui fait la beauté de l'élocution, c'est le choix des mots & leur élegance; c'est la noblesse des tours; c'est enfin l'arrangement & l'harmonie. L'Auteur s'étend fort sur les figures, & en fournit des exemples, qu'il tire des Peres, pour montrer que l'Orateur peut s'en servir dans le ministere de la Chaire. Mais il faut dire à sa gloire qu'il n'y fait pas consister toute la force de l'Eloquence. Il avertit au contraire, d'user sobrement de celles qui marquent trop d'art ou d'étude, & il ajoûte des conseils qui portent à garder toûjours les bien-séances, citant sur cela à propos, les plus grands Maîtres qui nous ont laissé des préceptes.

P. 258. Il croit pourtant qu'un Prédicateur peut montrer plus d'art dans ses Discours que l'Avocat, parce que ses Auditeurs ne se défient pas de lui. Mais en cela il prétend moins favoriser les excès, que blâmer la negligence, premierement de quelques ignorans, qui croyent pourtant savoir mieux ce qui convient, que les premiers Maîtres; en second lieu, de quelques Chrétiens, qui sur cet article veulent en savoir moins que les Payens. Le P. Gody.

Il finit par quelques principes & quelques exemples qu'il donne, pour faciliter les divisions sur les mysteres, sur les actions de Jesus-Christ, sur les fins de l'homme, sur les vertus, & sur les vices, enfin sur les Panegyriques & sur les Oraisons Funebres. J'avouë que je n'ai point vû d'Auteur parmi les Modernes, qui parût mieux savoir les bons principes, ou qui les expliquât mieux, & avec plus de dignité, ni en moins de paroles. Toute sa doctrine sert à montrer que la Prédication ne demande point d'autre Rhétorique que celle des Anciens, comme S. Augustin l'a reconnu.

GERARD JEAN VOSSIUS,

De Ruremonde, mort en 1649.

IL y a peu de Rhéteurs qui ayent plus écrit sur les Préceptes de leur Art, que le célébre Gerard Jean Vossius, quoiqu'il ait composé d'ailleurs un très-grand nombre d'Ouvrages considérables sur divers sujets importans *. Il commença à fleurir dès la fin du seiziéme siécle. Il enseignoit dès lors la Rhétorique d'Aristote, de laquelle il a toujours fait un cas tout particulier; & il composa les differens Ouvrages qu'il nous a laissez, tantôt * conduit par sa propre inclination, tantôt poussé par le desir de ceux qui l'en estimoient capable, & qui les demandoient. Vossius. * Voss. Comment. Rhet. T. 1. ad Lect. * Ibid.

Les Ouvrages qui me font parler ici de lui, sont au nombre de quatre. Il y a

(1) Sint sermones tui profluí, sint puri, sint dilucidi, ut morali disputatione suavitatem infundas populorum auribus, & gratiâ verborum tuorum plebem demulceas, ut volens quò ducis sequatur. *Ambr. ad Constantium.*

Quid mirum si ego sapientiam secularem propter eloqui

Vossius. a *une Rhétorique abrégée*; il y en a une fort diffuse & fort étendue; il y a un Traité *sur la nature de l'Art*; il y en a un autre *touchant l'Imitation*.

Le premier qu'il ait fait sur la matiere dont il s'agit, c'est son Traité *touchant la nature de l'Art & les anciens Rhéteurs*. Ce n'est pourtant pas le premier qu'il ait mis au jour. Il fit d'abord paroître *sa Rhétorique abrégée*, ou *ses Partitions*, qu'il n'avoit composé qu'après, Il les donna accompagnées de *ses Institutions Oratoires*, qui en étoient comme l'explication, & ausquelles par cette raison il donna aussi le titre de *Commentaires sur la Rhétorique*. Cette premiere Edition se fit en 1606 par l'ordre de ses Supérieurs, lorsqu'il fut fait Recteur du College de Dordrecht, & elle fit plaisir aux Savans (2), qui apparemment en avoient déja connoissance. Il paroît n'avoir imprimé son Traité sur la nature de l'Art qu'en 1621, selon l'Epître dédicatoire qu'il y a mise, & il fit une seconde Edition de sa Rhétorique abregée, & de ses Commentaires, vingt ans entiers après la premiere.

De Constitut. & Nat Rhet. Lugd. Batav. 1622.

Ce qui donna lieu à cette seconde Edition, est un témoignage des plus glorieux que l'Auteur pût recevoir sur la bonté de ses Ouvrages. Les Etats de Hollande & de Westfrise, dans la Réformation de leurs Ecoles, ordonnérent d'y lire & enseigner par-tout les Partitions de Vossius. C'est ce qui obligea l'Auteur à les retoucher, & à limer & enrichir ses Commentaires, pour les faire r'imprimer. On lui conseilloit d'employer alors, dans ces deux Ouvrages, les mêmes paroles & les mêmes exemples, avec la seule différence, que les Partitions seroient plus courtes, pour l'usage des jeunes gens; & les Institutions plus étendues, pour les personnes plus avancées. L'avis ne fut point de son goût. Mais quelque différence qu'il y ait mise ou laissée, c'est tellement le même esprit, & tellement la même doctrine, qu'on ne peut les méconnoître pour les enfans du même pere.

Comment. Rhet. ad Lect.

Vossius. A la lecture de ces Ouvrages on ne peut s'empêcher de reconnoître que Vossius étoit d'une Science peu commune sur la nature de l'Art, & d'une érudition infinie sur les exemples qu'on peut donner de ses préceptes. Il n'y a Auteur Grec, Latin, ou Hebreu, qu'il ne paroisse avoir lû. On y voit en même temps qu'il avoit une grande passion pour l'avancement des Lettres, un zéle merveilleux pour en faciliter l'entrée à la jeunesse, une grande intelligence des bons Auteurs, un respect sincere pour les premiers Maîtres de l'antiquité. De sorte qu'il se fait une gloire, non seulement de tirer d'eux tous ses préceptes, mais même de ne les donner que pour servir d'introduction à ceux qui voudront les étudier dans leurs sources. Voilà ce qu'on peut dire de lui en général.

En particulier, sa Rhétorique abrégée est d'une bonne étendue. Il eût même été difficile de la faire plus courte, dans le dessein qu'avoit l'Auteur, d'aider ceux qui voudroient lire Aristote, Hermogéne, Denys d'Halycarnasse, Démétrius; ou qui voudroient, contre son dessein, connoître tous ces Auteurs, sans avoir la peine de les lire.

Comment. Rhet. T. 1. p. 4.

A très-peu de chose près il paroît avoir pris dans Aristote une idée exacte & de l'Art & de l'usage qu'on en peut faire; ainsi que de ses parties, de sa fin & de ses devoirs. Il marque assez bien la différence de la Logique & de la Rhétorique, & en même temps de leurs fonctions. Sa doctrine sur les Passions est par tout conforme à celle d'Aristote. Il en explique les objets, la nature, la maniere de les exciter, sans s'écarter des vrais principes; & on ne peut dire que ses préceptes soient trop longs, encore qu'on puisse les donner en moins de mots. Il n'y a point oublié deux avis importans; l'un, *qu'il faut voir avant toutes choses si le sujet est susceptible de passions*; l'autre, *que pour toucher les Auditeurs, il faut que l'Orateur soit touché lui-même*. C'est ce qu'il avoit appris de Ciceron & de Quintilien.

Il

eloquii venustatem & membrorum pulchritudinem de ancillâ atque captivâ Israëlitidem facere cupio. *Hieron, ad Magn. Orat*,

2 Neque id sine aliquo eruditæ caveæ applausu. *Voss. ibid.*

Vossius.

Il seroit difficile de mieux déduire qu'il fait, les préceptes sur les mœurs, ou de mieux dire ce que c'est que les mœurs dans le Discours, ou de mieux expliquer les divers caractéres des personnes, selon leur âge, leur condition ou leur sexe. Vossius ajoûte sur tout cela aux lumieres d'Aristote celles que Jules Scaliger lui fournissoit.

C'est encore de ce Philosophe qu'il a tiré ses Réflexions sur toutes les parties du Discours, & sur ses espéces les plus générales, qui sont le genre Judiciaire, le Délibératif & le Démonstratif; au lieu qu'il a pris de Démétrius, ce qu'il dit sur les styles; d'Hermogéne, ce qu'il dit sur l'art de réduire les questions à certains chefs pour faciliter l'invention des preuves; & de Denys d'Halycarnasse, ce qu'il dit sur les espéces plus particulieres de Discours, tels que sont des complimens sur un mariage, sur la naissance, la mort, le départ, ou l'arrivée de quelqu'un. (Partie. L. 2. pag. 152. & 159.)

Il reconnoît fort à propos qu'Aristote n'a pas eu tort de ne point descendre dans tout ce détail, & que les préceptes qu'il avoit donnez en général sont suffisans. Peut-être auroit-il dû l'imiter, puisqu'il faut dans un Art, & particuliérement dans celui-ci, laisser beaucoup de choses à la nature. Peut-être qu'il auroit dû aussi être plus court dans ses préceptes sur l'Exorde, & dans l'explication des figures, dont il a rempli presque le quart de son Ouvrage; peut-être enfin qu'il auroit dû dire quelque chose de plus sur le choix des preuves, afin de contenter l'esprit sur ce point, comme il le contente en expliquant les caractéres que doivent avoir la Réfutation & la Peroraison. Avec tout cela néanmoins cet Ouvrage soûtient l'honneur que lui firent les États de Hollande & de Westfrise, lorsqu'ils ordonnérent de le lire dans toutes leurs Ecoles. Faut-il s'étonner si le Bibliographe Anonyme estime (1) que la petite Rhétorique de Vossius est *le meilleur Abregé* que nous ayions des Modernes sur cette matiere, quoiqu'il ne le trouve ni assez riche en exemples, ni assez décisif sur la doctrine des Anciens.

Vossius.

Ce Critique juge (2) encore plus avantageusement des Institutions oratoires, & il ne fait point difficulté de dire qu'*elles tiennent lieu de tout*. Il n'est pas seul de son avis, & il y en a tel qui regarde Vossius comme *le premier parmi ceux qui ont donné des Traitez entiers de Rhétorique*. On prétend qu'*il doit le succès de son Ouvrage à la grande connoissance qu'il avoit des Anciens, sans quoi il n'auroit jamais si bien réussi*; & on ajoûte que *Buchner a eu raison de dire qu'il n'est pas aisé de trouver un homme depuis Aristote, qui ait mieux expliqué l'Art oratoire que Vossius*. Le Pere Mazéne * ne va pas si loin. Il se contente de dire que cet Auteur est un des principaux Maîtres de l'Eloquence parmi les Modernes, & que si on joint la lecture de ses Ouvrages à la lecture des Anciens, on en tirera de grands secours pour devenir Orateur. (Buchner. de Commutata ratione dicendi, page 444. — * Palæst. styli Rom. p. 89.)

Pour moi, j'avoue que les Institutions oratoires de cet Auteur sont un Ouvrage d'un grand travail, & rempli de fort bonnes choses; qu'il y a de la méthode, de l'exactitude, de la Litterature, comme le disent ces Critiques: mais je crois qu'il y a verse avec trop de profusion les fruits de ses veilles, & qu'il y est tombé dans une longueur qui rebutte les moins paresseux.

Je sai qu'on lui donne deux grands caractéres, la vertu & le jugement. On nous assure que *c'étoit un excellent homme que Vossius, & aussi bon Critique que ceux qui en ont porté le nom avec faste & ostentation* *. A Dieu ne plaise que je lui ôte cette gloire. On ajoûte que *le sel de discernement*, ce sont les termes de M. Baillet, *est répandu abondamment par tous ses Ecrits; & que ce qu'il y a de considérable, est que cette grande lecture qui y paroît également par-tout, ne lui fait rien perdre de ce caractére judicieux, ni de ce bon sens, qui doit regner dans tous les bons Livres*: enfin que *ce qui l'a particulierement distingué parmi tant d'autres Savans de son siecle, c'est ce caractére de modestie* (M. Baillet T. 2. pag. 228. &c. Jonsius, Hist. Philos. l. 3. c. 20. p. 313. &c. — * Ibid. — Id. T. 2. p. 62. — Id. T. 2. p. 228. Colomiez. Bibliot. Chois.)

1 Cujus quoque compendium inter compendia est optimum. *Biblioq. Hist. Polit. Philol. Cur. pag.* 39.

2 E Recentioribus Rhetoricis, omnium instar est Gerard. Joan. Voss Rhetorica major. *Idem, ibid. & p.* 64.

Vossius. *tie & d'honnêteté qui regne par tous ses Ecrits, & qui l'a fait estimer & aimer même par tous les Catholiques raisonnables*, parce que c'est un don de Dieu que le bon usage des talens naturels dans ceux-mêmes qui sont hors de l'Eglise. Encore un coup, je ne touche point aux qualitez de son cœur: Pour *le discernement*, pour *ce caractére judicieux* qu'on lui donne, tout ce que je puis dire en sa faveur, c'est qu'il en donne des marques, lors même qu'il s'en écarte: mais il a senti lui-même qu'il s'en écartoit, & il l'avoue presque formellement.

En effet il s'arrête à résoudre toutes les vaines subtilitez qu'on peut faire sur quelques points de sa doctrine. Il ramasse tous les faits historiques ou fabuleux, qui peuvent revenir à son sujet en quelque maniere que ce soit. Il vous dit qui sont ceux qui ne se sont pas fait une peine d'être borgnes, ou boiteux, ou aveugles, ou autrement incommodez. Parle-t-il de la Métaphore? il y employe près de trente pages. Il en donne vingt-deux à la Métonymie *; seize à la Syncecdoche; sept à l'Ironie; soixante-dix aux autres tropes; cent soixante aux figures. Où est ici *ce caractére judicieux*? ou est *le discernement*? Cependant une preuve qu'il a l'esprit bon & le jugement sain & solide, il reconnoît qu'Aristote n'a point traité toutes ces choses, & que la Rhétorique de ce Philosophe n'est pourtant pas imparfaite. Il fait plus. Il avoue que rien n'est si communément traité que cette matiere; de telle sorte que ce qu'il en dira, pourra ennuyer comme une répétition de ce que les autres en ont déja dit: & néanmoins il prie qu'on lui pardonne (3), *s'il paroît ne point finir lorsqu'il en rapportera des exemples*. Une autre preuve de son bon goût est un avis qu'il nous donne, qu'*il faut du choix & de la modération dans les matieres abondantes, pour ne point imiter ceux qui croyent qu'un Discours n'est bon, qu'à mesure qu'il est long*, & qui ignorent le mot d'un homme sage, qu'*un gros Livre est un gros mal*. A quoi il ajoûte ailleurs, que la grosseur d'un Ouvrage est tout au plus une preuve du travail de l'Auteur, au lieu que la qualité des choses en est une de son jugement.

*Comment. Rhet. 194. T. 2. a pag. 83. ad 112. * Ib p. 113. &c.*

Ib. p. 265.

Pag 82.

Partit. p. 148.

Callimaque.

Comment. Rhet. T. 2. Epist. nuncup.

Vossius.

Pourquoi s'est-il écarté de ces régles? „ Il veut, dit-il, répandre des agrémens „ capables de faire aimer l'étude de l'E„loquence, & faire rechercher par la „ jeunesse ce que les bons Auteurs en „ ont dit ". Mais rien n'est plus contraire à l'esprit de l'Eloquence, que cette énorme érudition, où toutes les preuves ne sont que citations, sans aucun mélange ni de passions, ni de mœurs, & où les digressions toutes détachées du sujet, ne sont ni amplifications, ni réflexions sur ce qui s'est dit, mais une espéce d'ostentation de ce qu'on sait outre la Rhétorique. Un pareil Traité ne peut que dessécher le style, loin de le nourrir, & de donner un vrai goût de ce qui persuade, comme le donnent les Ouvrages de Ciceron & de Quintilien. Comment prendroit-on l'esprit de l'Eloquence dans ces étymologies sans fin, dont cet Ouvrage est tout rempli? ou bien dans ces Dissertations aussi longues que seiches, qu'il fait ou sur l'envie que Ciceron portoit peut-être à Hortensius, ou sur la juste punition de l'adultére; sur les divers Tribunaux de Rome & d'Athénes; sur la vérité ou la fausseté des faits allegues pour la justification de Milon; sur l'anachronisme de Virgile dans l'Episode de Didon; sur le caractére de Pénélope; sur celui d'Heléne? ou enfin dans ces détails infinis sur les équivoques, les amphibologies, & les autres défauts qui rendent le Discours obscur; dans ces corrections de passages sans nombre, ou dans ces explications d'Auteurs, lesquelles ne devroient avoir place que dans un Commentaire?

Une chose plaisante, c'est qu'après s'être épuisé sur l'explication des figures, dont il porte le nombre jusques environ à cent, aussi-bien que Quintilien, il finit, en disant qu'il y a des Maîtres qui ont l'ambition d'en mettre un plus grand nombre; qu'il croit pourtant que c'est assez

Comment. Rhet. T. 2 p. 423.

3 Si alicubi in congerendis exemplis penè immodicus ideat. *T. 2. pag. 81.*

Vossius. assez pour lui d'avoir expliqué celles-là. C'est-à-dire qu'après nous avoir accablez, il veut encore qu'on lui sache bon gré de sa modération. En un autre endroit néanmoins il ne s'estime pas lui-même si modéré, lorsque reconnoissant (1) qu'*il s'amuse à des minuties*, il ajoûte qu'*il n'a point tant de honte de s'y être arrêté*, *qu'il auroit de chagrin de les avoir passées*, *si on venoit à se plaindre qu'il ne s'est pas donné assez de peine*. Il ne manque plus après cet aveu, que celui qu'il fait encore ailleurs, que *ce qu'il traite actuellement*, *& ce qu'il a quelquefois répandu dans son Ouvrage*, *n'a nul rapport à la Rhétorique*; mais qu'il a eu ses raisons d'en user ainsi, & il se flatte qu'on lui saura bon gré de son travail.

Nihil fateor ad artem, &c p. 303. T. 2.

A chercher, par conjecture, ses raisons, puisqu'il ne les a pas dites ; quelqu'un diroit peut être, que c'est qu'un habile homme ne veut rien perdre, & qu'il veut montrer tout ce qu'il sait. Peut-être trouveroit-on du fondement à cette conjecture dans l'Ouvrage même dont est question. L'Auteur y dit nettement qu'*ayant à pecher ou par excès*, *ou par défaut d'érudition dans un discours*, *il vaut mieux pecher par excès*: s'imaginant apparemment que le Lecteur y gagne, ainsi que l'Auteur; au lieu qu'il y a peut-être à perdre pour tous deux. Pour mon particulier, je crois que c'est un désir sincére d'être utile au Public, & de l'instruire, qui a jetté Vossius dans cette profusion.

T. 2. p. 17.

Certainement il n'a pas suivi la méthode d'Hermogéne, lequel trouvant en son chemin bien des endroits de Démosthéne à expliquer, les a renvoyez à ceux qui feroient des explications particuliéres sur les Harangues de cet Orateur, & n'a pas jugé qu'elles pûssent entrer dans des préceptes généraux. Je ne doute point que Vossius n'ait connu cette conduite, mais je ne sai s'il a connu ce qu'il y a de véritablement puérile dans les préceptes & dans l'usage de la Rhétorique, puisque s'étant proposé de l'éviter, il s'est si fort étendu sur les tropes & sur les figures, qui sont une des grandes puérilitez de l'Art, sur-tout, lorsqu'on s'y arrête si long-temps. C'est pourquoi, comme je l'ai remarqué ailleurs, je ne conçois rien de plus puérile que la conduite de Ramus, qui faisant l'analyse de quelques Harangues de Ciceron, marque, pour en découvrir l'Eloquence, qu'il y a tant de Métonymies, tant de Métaphores, tant d'Anaphores, ou d'Epiphores, ou d'autres figures. Dieu nous préserve d'un pareil Maître d'Eloquence!

T. 2. Epist. Nuncupat.

Vossius.

Vossius ne donne pas dans ce mauvais goût. Car s'il ne garde pas de mesure dans l'explication de ces ornemens, il avertit du moins expressément qu'il en faut garder beaucoup dans l'usage qu'on en fait, & il confirme son précepte par l'autorité des plus grands Maîtres, de Ciceron & de Quintilien.

T. 2. p. 423.

Il me semble même que les excès que j'ai remarquez dans Vossius, sont moins un effet de son goût particulier que de celui du siécle * où il a commencé à vivre. Je ne veux point d'autres preuves de son bon goût que l'aveu & les excuses qu'il a fait de ses longueurs. Ce sont comme autant de protestations contre le torrent qui l'emporte malgré lui: Mais ce siécle étoit le régne de la Critique & de la Philologie. Tant que ce régne a duré, c'étoit quelque chose de beau, que ces prodiges d'érudition. Un autre goût s'est introduit, qui ne va plus à cette vaste & profonde Litterature, mais à un esprit plus fin & à un discernement plus exquis, qui rend les gens moins savans, mais plus habiles aux bonnes choses. Ce goût tend à faire voir de l'embonpoint, sans faire montre de la nourriture, qui le produit; l'autre tendoit à montrer cette nourriture, sans en tirer aucun embonpoint. Lorsqu'il étoit en vogue, ce mauvais goût, on s'appliquoit à reformer le texte des anciens Auteurs, on faisoit gloire d'une interprétation recherchée, on travailloit à fonder une conjecture, ou à établir une correction; enfin on s'attachoit au sens litteral des Auteurs. Depuis on a voulu s'élever jusqu'à leur esprit, & cela est plus raisonnable. Peut-être que par là on s'accoutumera à ne les pas si-bien entendre; mais on

* Le seiziéme siécle.

1 Minuta hæc fateor, &c. p. 276. T. 2.

Vossius. on entre plus dans le caractére de leurs compositions, puisqu'à leur exemple on est moins sensible à ce qui n'est que d'érudition, qu'à ce qui est d'un sens droit & d'une raison épurée. Ce droit sens néanmoins & cette raison ne se soutiendront point, si on néglige les moyens dont ils se sont servis. C'est la lecture.

Préf. de la Comp. de Thucyd. & de Tit. Liv. La réflexion que je viens de faire, est une pensée du P. Rapin & ce qui est particulier, elle est aussi en quelque façon de Vossius même qui en fait un précepte. On le trouve dans un petit Ouvrage qui peut avoir ici sa place, puisqu'il y traite de la maniére d'imiter les Orateurs, aussi-bien que les Poëtes. Car quoique selon le titre il doive plus insister sur l'imitation des Poëtes, que sur celle des Orateurs; néanmoins ses préceptes sont communs aux uns & aux autres. *De Imitatione tum orat. tum præcipuè poëticâ.* L'Ouvrage est court, & il contient ce qu'il y a de plus raisonnable sur cette matiére dans les Anciens, qui n'ont pas manqué de recommander le soin d'imiter, comme un des grands moyens qui conduisent à l'Eloquence, ainsi qu'on le voit dans Horace, dans Quintilien, dans Ciceron, dans Longin, & dans d'autres. Je me contente d'observer que l'Auteur dans cet Ouvrage recommande entre autres choses de prendre l'esprit & les maniéres des grands modéles que nous nous proposons dans l'Eloquence, plutôt que leurs paroles & leurs expressions.

Je ne dis point de cet Ouvrage comme de ses Institutions oratoires, qu'il est trop chargé de Litterature; mais je crois pouvoir le dire du petit *Traité touchant la nature de la Rhétorique & touchant les anciens Rhéteurs.* C'est une érudition sans fin sur des choses qu'on traite en deux mots au commencement d'une Rhétorique avant que d'en venir aux préceptes, & qu'il a ainsi traitées lui-même au commencement de ses Partitions. Il est particuliérement diffus lorsqu'il s'agit de déterminer l'objet ou les matiéres qui conviennent à l'Orateur. C'est une vraye Dissertation de Logique, assaisonnée de tous les termes de cet Art. N'en soyons pas surpris. Il croit qu'il faut l'avoir étudié, avant que d'étudier la Rhétorique; Vossius. & sa maniére de le prouver est remarquable. Sa premiere raison est, *que sans la Logique le Rhétoricien n'entendra pas bien la doctrine des Tropes, & qu'il ne sera pas sûr que les Définitions & les Divisions qu'on lui en donnera, soient justes & exactes.* Sa seconde raison est, qu'*on ne peut se passer de l'intelligence des lieux de Rhétorique, ni l'acquerir, si on ne sait les lieux de Logique:* Et c'est là son argument triomphant. Qui s'imagineroit qu'un homme aussi habile que Vossius pût donner dans deux raisons si puériles?

Après cela ne mettant point de bornes aux matiéres oratoires, il y comprend *ce que les Sciences ont de plus mystérieux.* Il établit néanmoins que l'invention de l'Orateur est bien autre que celle du Dialecticien; que sa maniére de disposer est aussi-bien differente, qu'il n'a ni les mêmes vûes, ni les mêmes desseins; & surtout que *les choses mystérieuses des Sciences n'accommodent point les Auditeurs* (2); ce qui contredit sa premiere doctrine, & réduit l'objet de l'Orateur aux choses de sens commun.

Une contradiction plus sensible est celle qui se trouve entre la fin du premier chapitre & la fin du second. Dans ce dernier l'Auteur établit que *Ciceron se trompe grossierement* (3) *quand il croit que Platon a condamné la véritable Eloquence;* ce Philosophe, selon Vossius, ne condamnant que la fausse, *parce qu'il ne condamne*, dit-il, *que celle qui trahit la vertu, & soutient le vice.* Ce raisonnement, ainsi qu'on le voit, suppose qu'*on cesse d'être Orateur dès qu'on cesse d'être honnête homme*, comme l'enseigne Quintilien. Or Vossius contredit très-fortement Quintilien sur ce point dans son premier chapitre; il soutient qu'un Orateur, pour être un scelerat, ne laisse pas d'être Orateur. Où étoit alors la Logique de Vossius?

Ce que je viens de dire regarde la premiere partie du petit Ouvrage dont je parle, *touchant la nature de la Rhétorique.* La seconde qui traite des Rhéteurs & des Orateurs anciens est aussi toute remplie

2 Subtilitates non admittuntur à Judicibus.

3 Spissus error Marc. Cic.

Vossius. remplie d'érudition : mais cette érudition y est necessaire ; elle est du caractére de l'Ouvrage, comme il est aisé de le concevoir. Cet Ouvrage est dans le goût du Livre de Ciceron *sur les Orateurs illustres*: mais bien inferieur en merite. On trouve que ce n'est point une piece achevée, ni limée, non plus que ce qu'il a fait sur les Poetes & ses autres Ecrits posthumes. Celui dont est présentement question, n'est pas du nombre de ces Ecrits qui n'ont vû le jour qu'après la mort de l'Auteur. C'est lui qui le fit imprimer. Il le croyoit fort utile à ceux qui veulent devenir Orateurs, pour leur faciliter l'étude de l'Eloquence. Il a pourtant vû lui-même que c'étoit les arrêter trop long-temps à la porte. Et certainement il n'est nullement à propos de descendre dans ces détails, lorsqu'il s'agit d'une chose comme la Rhétorique, qui dépend si fort de l'usage. Il faut courir à la pratique.

M. Baillet T. 2. pag. 75.

De Constit. Rhetor. Lugdun. Bat. 1622.

Ibid. p. 216. & 217.

ALBERTI DE ALBERTIS,

JESUITE,

Lequel en 1639, imprima un Ouvrage touchant l'Eloquence de son Siécle.

De Albertis. A Ne regarder cet Auteur que par ses principes, c'est un guide à suivre dans l'étude de l'Eloquence, puisqu'à peu de choses près il paroît n'en avoir point d'autres, que ceux d'Aristote & de Ciceron. Il faut croire que c'est la raison pourquoi, dans les Memoires de Trévoux, on le donne en ce genre pour une des lumieres de la Societé, c'est-à-dire, pour un Maître du premier ordre, & d'un merite sûrement supérieur sans comparaison à celui du P. Pomey ; de telle sorte que tout homme peut avec honneur faire profession & d'avoir pris ses leçons, & de suivre ses idées.

Journ. de Trév. mois de Dec. 1711. p. 2196, &c.

Morh. Polyhist. T. 2. l. 6. c. 1. n. 17.

Il s'en faut bien pourtant que M. Morhof en ait une si haute idée; parce qu'il s'arrête à considérer, non pas ses principes, mais sa méthode, nullement propre à instruire, mais toute bizarre, & si extraordinaire, selon le Critique, qu'il paroît extrêmement abuser de l'Eloquence, dans le tems même qu'il déployе toutes les forces de son esprit contre ceux qui en abusent. Tel est l'effet singulier de l'amour propre ! Il nous porte à crier beaucoup contre les défauts d'autrui, & nous empêche de voir que ce sont les nôtres.

De Albertis.

L'Ouvrage en question, dans l'exemplaire dont je me sers, ainsi que dans le Journal de Trévoux, a pour titre (1): *Plaidoyé contre les corrupteurs de l'Eloquence tant profane que sacrée.* M. Morhof le cite sous le titre de *Trésor de l'Eloquence sacrée & profane* ; mais il ajoûte que c'est *en forme de Plaidoyé contre ses corrupteurs* (2). De maniere qu'on ne peut douter que ce ne soit le même Ecrit décoré d'un titre plus magnifique à la seconde Edition, qu'à la premiere *, laquelle étoit connue de M. Morhof aussi-bien que la seconde †.

* *De Milan en 1639.*

† *De Cologne en 1669.*

Pour s'en former une idée juste, & qui soit même au gré de l'Auteur *, il ne faut que se ressouvenir de ce que Ciceron a fait contre Verrès. Ce sont *cinq grands Plaidoyez*, ou, comme l'Orateur les appelle, ce sont *cinq Livres*, qui sont ensemble une seule & même action, composez non pour être prononcez, mais pour être lûs, & d'une longueur extraordinaire au prix de ses Oraisons, toujours pourtant d'un style judiciaire, & soûtenu avec la véhémence que demandoient les horreurs de ce fameux scelerat, lequel voyant l'air du bureau qui lui étoit contraire, n'attendit pas son jugement; mais s'en alla en exil dès le commencement de cette affaire, pour ne pas essuyer la honte de tant de Plaidoyez & de l'Arrêt ; ce qui n'empêcha pas que Ciceron ne publiât ce qu'il auroit pû dire contre lui. C'est ainsi que cet Orateur s'est signalé contre Verrès; & c'est sur ce modéle que notre Auteur a voulu se signaler contre les Corrupteurs de l'Eloquence

* *Ad lect. n. 3.*

1 Actio in Eloquentiæ corruptores, &c. *Journal de Trev. ubi supra.*

2 Thesaurus Eloquentiæ sacræ & profanæ per actionem, &c. *Morh. ubi supra.*

De Albertis. loquence par une seule & même action, aussi longue que les cinq Plaidoyez de Ciceron, & divisée aussi en cinq parties, toutes d'un style judiciaire, & autant qu'il a dépendu de lui, semblable à celui des Verrines.

On ne peut disconvenir, je crois, que ce ne soit une idée fort particuliere, qu'un homme s'avise de traiter en forme de Plaidoyé une pure matiere de Dissertation. Que diroit sur cela un bon Critique, tel qu'Horace, qui refuse nettement le nom de Poëte (1), à quiconque se mêle de faire des Poësies, sans avoir l'esprit de choisir en même tems & un genre de vers & un style convenable au sujet qu'il veut traiter? Donneroit-il à notre Alberti le nom d'Orateur? le mettroit-il au nombre des Maîtres?

Ubi sup. n. 4. Mais quoi! cet Auteur a voulu montrer aux Corrupteurs de l'Eloquence, qu'il ne ressemble pas aux autres Maîtres, à qui on reproche assez souvent & avec raison, qu'ils donnent des régles qu'ils ne sont pas en état de pratiquer. Pour lui, il a l'usage de l'Art, ainsi que la Théorie; & il est capable, à ce qu'il dit, non seulement de reprendre ses adversaires, mais encore de faire mieux.

Peut-être ne doit-on pas nier que ce ne soit là entrer en quelque sorte dans la pensée de Ciceron, lorsqu'il dit dans ses Verrines, *qu'il se croiroit bien reprébensible, s'il n'étoit pas honnête homme, avec le courage qu'il a de mettre un Coupable en Justice.* Mais s'il se pique d'être honnête homme, parce qu'on le peut faire sans vanité; il ne se vante point d'être Orateur, parce que c'est toujours une présomption odieuse. Et comment concevoir que notre Auteur puisse se proposer lui-même pour modéle en fait d'Eloquence, lorsqu'il bronche en cette matiere dès le premier pas, & dans le point le plus essentiel, qui est la forme du Discours & le choix d'un style qui convienne? Il ne prouve non plus, qu'il soit Orateur, lorsqu'il fait un Plaidoyé au lieu d'une Dissertation; qu'un Avocat, qui feroit au Palais des Dissertations, au lieu d'y faire des Plaidoyez. Et il devoit concevoir, étant instruit de son Art, qu'une Dissertation en sa place, si elle est bien faite, est l'Ouvrage d'un Orateur.

Supposons néanmoins qu'il ait pu faire un Plaidoyé, de quel style devoit-il le faire? Il fait le procès aux Orateurs qui gâtent tout dans l'Eloquence; à des gens de mauvais goût, qui répandent mal-à-propos dans leurs Discours des pointes & des pensées aussi froides que fardées; il en veut au style Asiatique, c'est-à-dire, à un style diffus & enflé, fleuri & pathétique hors de temps & hors de lieu: Et que fait-il lui-même, ou, qu'y a-t-il, qui soit plus dans le mauvais goût qu'il combat, que son propre Ouvrage? Ce ne sont par-tout qu'invectives, & qu'amplifications outrées, comme s'il s'agissoit de crimes d'Etat; ce ne sont que mouvemens extraordinaires sur des matieres qui n'en sont pas susceptibles; que peintures fréquentes à l'excès, que digressions sans fin, qu'un style prolixe au-delà de ce qu'on peut croire. En un mot, c'est une Déclamation également froide & puerile malgré toute sa véhémence; parce qu'il n'y a rien de plus froid que la véhémence même, lorsqu'elle est hors de sa place.

Il est donc bien éloigné de prendre les manieres de Ciceron, & de pouvoir servir de modéle à ceux qui voudroient les prendre, puis qu'il augmente le nombre de ceux qui s'en écartent. Et qu'on ne croye pas que je lui impose. Il a senti lui-même le premier, tout ce que je dis, ses longueurs, ses invectives, ses autres défauts, celui sur-tout d'avoir traité un aussi petit sujet avec autant de fracas, que s'il étoit question *du sort de l'Asie & de la Grece*, ce sont ses termes. Ubi sup. n. 8. 9. 10.

Il est vrai qu'il veut se justifier: mais il a beau faire. Toutes les raisons qu'il donne d'abord aux Lecteurs, les instances qu'il leur fait pour les engager à tout lire, la prétendue nécessité qu'il montre dans ses digressions, les agrémens qu'il y fait esperer; rien n'empêche qu'on ne s'apperçoive qu'il s'écarte de la raison dans

1 Descriptas servare vices operumque colores Cur ego si nequeo, ignoroque Poëta salutor. *Hor. Ep. ad Pison. vers. 86.*

De Albertis. dans les manieres qu'il a prises.

Deux choses le soutiennent dans ces écarts, la majesté du Tribunal devant qui il croit parler, & l'importance de sa matiere, selon l'idée qu'il s'en forme. A l'égard du premier, comme cela dépendoit de son imagination, il n'en a point fait à deux fois: il assemble *le monde entier* pour l'entendre. Falloit-il moins que *les Etats generaux du monde* (1), pour connoître d'une affaire qui les interesse tous, & où tous les Orateurs sont parties? A l'égard de son sujet, il ne se propose rien de médiocre: mais la réformation générale de tous les Discours qui se font au monde, & dans lesquels il s'agit par conséquent de la vie, de la fortune, & souvent du salut éternel des hommes: en sorte qu'on est coupable d'un très-grand crime, & très-punissable lorsqu'on s'en acquitte mal.

Que manque-t-il au ridicule de ces idées, qu'un Arrêt qui y réponde? Il le faudroit, pour cela, dans le goût de celui que feu M. Despreaux a composé sur la doctrine d'Aristote. Ce n'est pas que je veuille ici prendre le parti des Accusez, puisque ce sont effectivement de très-mauvais Orateurs; je dis seulement que quelque coupable que soit leur éloquence, ses crimes pourtant ne meritent pas d'être traitez d'un air si grave. Elle ne fournit tout au plus par ses défauts, que des sujets ou de Comédie, ou de Satyre, comme ont fait les Sermons de Cotin, que M. Despreaux a décriez. Il ne faut guéres chausser le Cothurne pour décrier de pareils desordres, qui ne ressemblent aucunement aux brigandages de Verrès. Il en est, du moins à mon sens, des mauvais Orateurs, comme des mauvais Poëtes. On peut répondre par ces vers à ceux qui se fâchent sérieusement contre eux.

Boileau Sat. 9. Vers 200.

Ce qu'ils font, vous ennuye? O le plaisant détour!
Ils ont bien ennuyé le Roi, toute la Cour,
Sans que le moindre Edit ait, pour punir leur crime,
Retranché les Auteurs, ou supprimé la rime.
Ecrive qui voudra; chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre & du papier.

Voilà, je crois, la vraye maniere de terminer ce grand procès, & de lever l'auguste Assemblée, que l'Auteur a convoqué pour en connoître. La punition de la fausse Eloquence; de *ses attentats* contre le bon sens, & de *ses voyes de fait* contre la raison, enfin de tout ce qu'elle a d'*abusif*, d'*irrégulier*, de *tortionnaire*, c'est d'en rire. Termes de l'Arrêt touchant la doctrine d'Aristote.

Cette décision, dira-t-on, est une espece d'amnistie en faveur de la fausse Eloquence? Pas tant qu'on diroit bien. Mais néanmoins si c'en est une, j'y comprens l'Auteur même, dont est question, & tous ceux qui prendront sa défense. Je m'y comprens moi-même, si j'ai été trop sérieux en montrant ce qu'il a de répréhensible. J'y comprens enfin les Approbateurs de son Livre. Je consens donc que l'un d'entre eux puisse dire impunément, au sens du moins de l'amnistie, que *cette Action contre les Asiatiques modernes est une preuve que l'art de la persuasion reprend son premier génie.* Je consens *qu'il admire & le vrai brillant de l'Ouvrage, & tout le merite de l'Auteur.* Je consens qu'un autre dise encore *qu'il trouve, dans cet Ecrit, l'Eloquence que l'Auteur défend contre les folies de son siecle.* J'ose dire seulement, avec M. Morhof, qu'il est lui-même tel à peu près, que lui & ses Approbateurs représentent ses Adversaires; & que sans accuser ni *les Academies*, ni *les Colléges* qu'il regarde également comme la source de la dépravation du goût, on peut assurer que c'est sa propre imagination qui l'a gâté; parce qu'elle lui a fait concevoir un Auditoire, & une maniere de traiter son sujet, qu'on ne sauroit jamais goûter; & c'est elle encore qui lui a fait approuver dans le Pere Caussin des Déclamations contre la fausse Eloquence, lesquelles sont certainement d'aussi mauvais goût, que les siennes.

Joan. Raynold. ex Ord. Prædic. — Joan. Rie. — Alb. P. 4. p. 429. n. 280. ad 291. — P. 5. p. 473. &c.

Afin que le Lecteur en juge lui-même, rapportons trois échantillons; l'un, de

(1) Generalem totius Orbis Conventum, *Vid. sup.* n. 11.

De Albertis. *Alb. de Alb. 2. Part.p 187. n. 122. *Id. p. 191. n. 123. ad calc. *Idem Part. 5. p. 473. n. 514.

de ce qu'il condamne très-justement; l'autre, des mauvaises manieres qu'il prend pour le condamner *; & le troisiéme, de ce qu'il trouve de beau dans le P. Caussin *. Tout est dans le même goût.

Le premier est celui-ci, où il est question d'un Crucifix que S. François Xavier, étant sur un Vaisseau agité par la tempête, avoit par hazard laissé tomber dans la Mer. *Enfin*, dit le mauvais Orateur, *enfin les prieres du Saint forcent la Mer à restituer. A cet effet, elle choisit une Ecrevisse pour l'envoyer vers lui en ambassade, & lui faire restitution du Crucifix volé... Elle ne députe point une Perle, elle les avoit toutes fondues pour les convertir en larmes, & pour fournir à sa douleur; mais elle depute une Ecrevisse, parce que sa maniere d'aller à reculons, exprime l'égarement de la Mer qui avoit fait la faute... L'heureuse Ambassadrice s'avance, fiere de son emploi, mais bien triste de la cause de son message... Elle arrive, & rougit bien en approchant; elle confesse que la Mer avec tout son sel étoit bien fade, quand elle avoit commis le crime, &c.* Tel est l'échantillon de la mauvaise Eloquence: en voici un de la maniere dont on la condamne, & qu'on nous donne pour modéle de l'Eloquence solide. *O les plaisantes rêveries*, dit notre Alberti, *ô les agréables fornettes! La voyez-vous, Messieurs, je ne dis pas cette description de la Mer en pleurs; mais comme je le conçois, cette horrible, cette affreuse tempête de l'esprit! je ne dis pas l'ambassade de l'Ecrevisse, mais le malheureux naufrage d'un esprit mal placé. Et néanmoins ces Orateurs prétendent avoir de l'esprit, & par le larcin le plus audacieux, ils s'attribuent cette louange. Que dis-je ils se l'attribuent? O les lâches Pirates! ô les brigans poltrons!* Voilà le style du P. Alberti. Il ne reste plus qu'à voir ce qu'il approuve dans le P. Caussin. *La fausse Eloquence*, dit ce Pere, *se pare & se farde: mais elle a beau faire. On n'a autre chose à lui dire, sinon: Vous êtes une racine & une engeance de la terre de Chanaan. Un Amorrhéen est votre pere, & votre mere est une Cethéenne. Au jour de votre naissance on ne vous coupa point le nombril, vous ne fûtes ni lavée, ni salée, ni emmaillotée, &c.* Il y a neuf pages de cette force, où le P. Alberti trouve de grandes beautez. Que veulent-ils nous faire entendre, lui & le P. Caussin? Ils veulent dire que c'est une raison égarée qui produit la fausse Eloquence, & leur propre raison s'égare pour le dire. Voici comme Boileau l'a dit selon les regles du bon sens. (De Albertis.) (Art. Poët. ch. 1. v. 39.)

La plûpart emportez d'une fougue insensée,
Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée,
Et croiroient s'abaisser dans leurs vers monstrueux,
S'ils pensoient ce qu'un autre a pu penser comme eux.

LE P. NICOLAS CAUSSIN

Jesuite, de Troye en Champagne, né en 1580, mort en 1651.

L'OUVRAGE du P. Caussin est un Traité fort ample de l'Eloquence sacrée & profane, dans lequel il nous fait lui-même remarquer trois parties. La premiere, comprise en trois Livres, roule sur la véritable Eloquence des premiers temps, & sur les secours nécessaires pour y parvenir. La seconde donne la division ordinaire de la Rhétorique, & en explique les préceptes, ce qui occupe six Livres. La troisiéme qui en occupe sept, traite de l'Eloquence d'apparat, de l'Eloquence civile, & de l'Eloquence sacrée. (Caussin.) (In Operis sy-nopsi post tit. & approbat.)

M. Morhof dit que ce Traité fut imprimé à Paris en 1643; la permission donnée par ses Supérieurs à la Fléche, est dattée du 19. Novembre 1617; & le Privilege est du premier Septembre 1618: ce qui s'accorde avec ce qu'établit M. Bayle, que *c'est l'Ouvrage d'un homme qui avoit environ quarante ans, & qu'il fut imprimé à la Fleche en 1619.* M. Morhof dit encore, qu'on y trouve, entre autres choses, tous les caractéres du Discours, expliquez avec beaucoup de soin, & qu'il y a des exemples tant de chaque caractére, que des vices qui lui sont op- (Morhof. T. 1. l. 6. p. 147. n. 17.) (M. Bayl. Dict. sur le P. Causs. Rem F.) (Morhof. ibid.)

Cauffin.

posez. L'Auteur lui-même (1) désigne son Livre comme un riche trésor d'exemples, utile à ceux qui veulent devenir Orateurs. M. Bayle dit que ce Pere se connoissoit assez bien en Rhétorique. Vossius (2) l'appelle un Rhétoricien d'un merite distingué. Le Pere Maléne * le joint avec Vossius & avec l'Auteur du Livre qui a pour titre : *Le Palais de l'Eloquence*. Enfin le Bibliographe anonyme en juge aussi avantageusement. Il ajoûte pourtant qu'il ne le croit pas comparable au P. Cressol, & je ne vois pas la raison qu'il a d'en juger ainsi : car s'il parle de l'Ouvrage du P. Cressol intitulé *Le Théâtre des Rhéteurs* *, il est dans un genre tout différent, & ne contient point de préceptes. Que s'il veut parler de celui qui a pour titre *Les Vacances*, l'Auteur n'y traite que de l'Action.

M. Bayl sur Theopompe p 2861. Remarq. C.
* *Palais. styl. Roman. p. 89.*
Bibl. Hist. Polit. Phil. Cur pag. 39.
* *Theatrum Rhetoricum.*
Vacationes autumnales.

C'est tout ce que j'ai trouvé de jugemens touchant le P. Cauffin. Que si on examine son Ouvrage, on trouvera que cet Ecrivain n'est ni assez ferme dans ses idées, ni assez méthodique dans la disposition de sa matiere. Par exemple, pour les idées, il en donne (3) d'abord une fort juste de l'Eloquence solide, & la peint de ses véritables couleurs : mais quelque temps après il en fait (4) une peinture qui ne convient qu'à une Eloquence fardée, & à un genre d'amplification, dont il ne fait pas lui-même grand cas (5). A l'égard de sa méthode, elle est aussi fort irréguliere.

Car premierement, après cette idée de l'Eloquence, & quelques Dissertations sur son origine & ses usages, l'Auteur fait une Critique des anciens Orateurs, Historiens & Philosophes, tant Grecs que Latins, *laquelle*, dit M. Baillet, *est d'autant moins à mépriser qu'elle paroît toute prise des anciens Critiques*. Là il s'étend particulierement dans la comparaison qu'il fait de Ciceron avec les Auteurs les plus fameux par leur éloquence ; & c'est ce qu'il appelle *l'Eloquence ancienne*, qui fait la matiere du premier Livre. Ensuite il traite dans le second, du style & des varietez dont il est susceptible, & il y ramasse ce que Longin & Hermogéne en ont dit de meilleur. Après quoi il traite dans le troisiéme des moyens de devenir éloquent ; il y marque le caractere du génie oratoire, & la maniere de le cultiver ; il y dit merveille sur l'Imitation. Mais outre que la premiere partie de l'Ouvrage du P. Cauffin touchant l'Eloquence des Anciens, revient absolument à la seconde, où il veut parler simplement de l'Eloquence ; certainement la Critique des Auteurs, & la connoissance des styles ne sont point des matieres à traiter dès l'entrée d'une Rhétorique ; Quintilien, Hermogéne & Longin ont réservé cette Critique à la fin de leurs Ouvrages : & les deux premiers y ont aussi rejetté l'explication des styles.

L. 1. p. 14.
Jugem. des Sav. T. 2. Part. 1. p. 378.
L. 1. de veter. Eloquent.
Cauffin.

La connoissance en effet de ces deux choses n'est le fruit que des études avancées. Et ce qui marque encore que la méthode du P. Cauffin n'est pas exacte, c'est qu'après avoir fait la Critique des Anciens dans son premier Livre, il la recommence dans le troisiéme * au sujet de l'Imitation ; & après avoir parlé de la varieté du style dans le second, il en reparlera dans le seiziéme. Une chose qui n'est pas moins remarquable, c'est que venant d'expliquer ces deux grands points de doctrine, la Critique des Auteurs & la varieté du style, il commence son quatriéme Livre, en disant que *dans les Livres précédens on a vû l'Eloquence dans son berceau* ; cependant c'est le faîte de l'Eloquence qu'on vient de voir ; c'en est le comble. L'Auteur le reconnoît lui-même, puisqu'il a intitulé son second Livre (6) : *Du caractére le plus parfait de l'Eloquence*. Il seroit difficile de concevoir une plus grande confusion dans la conduite d'un Ouvrage. Après cela, quels exemples apporte-t-il? Combien d'inutilitez ! combien de digressions ! En quel style s'explique-t-il? Il met dans le second Livre divers Discours pour & contre Ciceron, ou pour & contre l'Eloquence ; il la fait parler elle-même. Cela demanderoit

L. 1. p. 14. &c.
* *L. 3 p. 167. col. 1.*
L. 2 p. 111.

1 Cum libros de triplici Eloquentiâ & apparatu quondam ex florentissimâ exemplorum copiâ ad oratoriam facultatem instruerem. *Causs. Pref. sur son Liv. des Hierogl.*

2 Caussinus Rhetor melioris notæ. *Voss. Instit. Orat. T. 2. p. 406.*

Cauffin. deroit un Discours d'un caractére irrépréhenfible: Et néanmoins, c'eft une déclamation d'Ecolier. Il eft inconcevable comment un homme a pû mêler tant de bonnes, je dis plus, tant d'excellentes chofes, avec d'autres qui font très-mauvaifes; ou comment, ayant connu la fauffe Eloquence, & étant capable de l'éviter, à ce qu'il paroît par bien des endroits, il s'y jette cependant à tout propos, pour ainfi dire, tête baiffée. J'ajoûte que cet Auteur, & par les chofes qu'il loue, & par celles qu'il blâme quelquefois, & par fes raifonnemens, & par fa maniere de juger, donne lieu de croire qu'il n'a pas des idées auffi fûres du vrai & du beau, qu'il feroit à fouhaiter.

L. 1. c. 34. p. 139. 140. En effet, il dit nettement que, felon lui, ce que Longin appelle *Amplification*, eft ce qu'Hermogéne appelle *Circonduction*, laquelle néanmoins felon Hermogéne n'eft que le tour périodique. L. 2. p. 14. Il dit ailleurs que le ftyle Hiftorique approche du Sophiftique. Et dans un autre endroit il avance que le caractére du Discours qu'- L. 2 ch. 18. pag. 139. Hermogéne appelle *le Vrai*, eft bon pour inftruire, & non pas pour plaire. Cependant rien ne fait plus de plaifir qu'un ftyle qui eft dans le vrai. Enfin dans fon L. 4. p. 131. quatriéme Livre il met les *Proverbes*, les *Apologues*, les *Hieroglyphes*, & les *Emblêmes* parmi les fources de l'Eloquence, avec l'Hiftoire, les Autoritez des Anciens, les Sentences, les Loix, l'Ecriture fainte, & la connoiffance des lieux de Rhétorique. Tout cela peut être d'ufage; mais il eft mal digeré. L'Invention dont il a deffein de parler, fe propofe trois chofes, les preuves, les paffions & les mœurs. C'eft de quoi l'Auteur devoit traiter dans ce Livre. Pour ce qui eft des avantages qu'on tire de l'érudition, de la connoiffance de l'Hiftoire, & d'autres chofes femblables, pour nourrir & enrichir l'Eloquence, il devoit en traiter dans le Livre où il parle des fecours néceffaires à un homme qui veut devenir Orateur.

S'il dit d'excellentes chofes touchant l'*Amplification* dans fon cinquiéme Livre, il en dit auffi qui ne font pas dignes d'un homme comme lui qui marque d'ailleurs qu'il a du goût. Il en eft de même du fixiéme. Pour y traiter de l'Exorde il débute par cette penfée remarquable, *qu'on ne fauroit croire combien la multitude des préceptes a fait dire de mauvaifes chofes fur cet article.* (L. 6 pag. 207. col. 1. ad Calc.) Eft-ce pour éviter cet écueil, qu'il employe feize pages *in* 4. de la plus fine érudition pour nous donner les préceptes de l'Exorde? Je pourrois dire qu'il en donne autant à la Narration, fi je voulois y comprendre (L. 6. p. 325.) les exemples qu'il en rapporte; & ce que je puis affûrer, c'eft qu'on ne trouve pas l'arrangement, la netteté, ni la brieveté néceffaire dans les préceptes qu'il donne (L. 6 p. 339.) de la Preuve, ou de la Réfutation, ni dans ce qu'il dit touchant l'ordre qu'il faut donner à ces deux parties, ou touchant le choix qu'il faut faire des preuves. Ce qu'il dit des diverfes efpeces (L. 6. p. 342.) d'argumens, eft peu utile. Il infifte plus (L. 6. p. 144.) fur la Réfutation, & il en rapporte jufqu'à dix exemples fort longs; au lieu qu'il n'en donne pas un de la preuve.

Il fait fur l'Elocution à peu près ce (L. 7. p. 150.) qu'il a fait fur l'Exorde, & il y eft trop long. Il avoue qu'il n'en a que trop parlé dans la premiere partie de fon Ouvrage; (Ib. p. 359. col. 1.) & néanmoins, puifqu'il eft, dit-il, entré dans les préceptes fur cet article, il veut rapporter ce que les plus fages Rhéteurs en ont dit, & fur-tout fuivre en cela la doctrine de Ciceron & de Strébée de Reims. Mais il entre dans des minuties où ces Auteurs ne font point entrez. Entre autres, il copie ce que les Rhéteurs ont dit fur les figures: il en fait * un Catalogue, & en compte (* L. 7. p. 379. col. 1. &c.) jufqu'à deux cens vingt-quatre; & après avoir traité de toutes par ordre alphabetique, (L. 7. p. 414.) il les reprend toutes encore une fois en les diftribuant par claffes, à quoi il ajoûte l'indication des endroits où (L. 7. p. 435.) Ciceron s'eft fervi des principales; ce qui eft la chofe du monde la plus mal entendue, à raifonner felon les bons principes

3 Virilis, fapiens, excelfa, plena virium, fucci & fanguinis, & venuftatis, qualis Demoft. aut Ciceron. *L. 1. p. 3. col. 1.*

4 Figurarum picta coloribus latéque perfultans, qualis Cicer. *L. 2. p. 78 col. 2.*

5 Tumens illa latéque fubfultans. *L. 5. p. 265. col. 2.*

6 De optimo caractere Eloquentiæ. *P. 380.*

Caussin. pes qui sont répandus dans l'Ouvrage même de cet Auteur.

L. 8. p. 459. Lorsqu'il s'agit des Passions, il fait profession de suivre sur ce point la doctrine d'Aristote: mais ce qu'il en tire de bon, est étouffé par les choses étrangeres qu'il y mêle, & qui ne regardent point les passions que l'Orateur excite par le discours. Il employe cent grandes pages sur une matiere qu'il pouvoit traiter en moins de dix. Ceux qui savent la doctrine d'Aristote, ont peine à la reconnoître dans ce qu'en dit le P. Caussin: comment ceux qui ne la savent pas, pourront-ils se flatter d'y en avoir pris une idée? Ce Pere finit au neuviéme Livre la seconde partie de son Ouvrage par les préceptes de la Prononciation. Il

L. 9 p 555. convient lui même dès l'entrée, que les regles qu'on en donne par écrit, ne sont bonnes à rien; il ne laisse pourtant pas de les donner, & il rapporte sur cette matiere des choses qu'il regarde comme insupportables (1), sans appréhender de se rendre insupportable lui-même.

Sa troisiéme partie commence au dixiéme Livre, lequel avec le suivant répond assez bien, du moins en un sens, au but de l'Auteur, qui est de traiter *des Discours d'apparat, ou d'ostentation*. Peut-être est-ce pour cela qu'il y fait montre de tout ce qu'il sait, non pas tant en fait de préceptes, que de passages d'Auteurs. Il donne à la verité des préceptes

L. 10. c. 6. &c. fort bons; ils y sont même assez fréquens

Ibid. & assez serrez dans l'endroit où il rapporte ce que Denys d'Halicarnasse a dit sur les diverses especes de discours dans le genre démonstratif. On peut dire néanmoins que les deux Livres, dont je parle, ne sont presque composez que d'extraits d'Auteurs, & des éloges de tout ce qu'on peut s'imaginer. Même le Livre onziéme ne contient rien autre chose; & cela va si loin que le seul *Index* de ces deux Livres contient plus de cinq pages *in* 4. Il ne faut pas s'étonner s'il s'est fait tant d'éditions de cet Ouvrage. C'est un Répertoire pour les jeunes Etudians qui veulent trouver les choses toutes faites, & qui ne manqueront jamais de courir après de pareils Recueils, pour peu qu'on s'avise une ou deux fois de leur proposer des sujets qu'ils y puissent rencontrer. Caussin.

Il n'y avoit point d'apparence de traiter autrement du genre Déliberatif & du genre Judiciaire, que du Démonstratif. L'Auteur s'y étend moins, puisque les deux ensemble n'occupent qu'un Livre. L. 12. p.

Il y donne de bons préceptes, particu- 757. lierement sur les mœurs, & sur le caractére de l'Eloquence du Barreau, qu'il ne veut point qu'on charge de citations, comme on faisoit autrefois. Mais avec ces préceptes il mêle beaucoup de choses étrangeres à la Rhétorique. Il s'é- L. 12. p. tend sur la forme que les Persans, les 775. Egyptiens, les Grecs, les Romains gardoient dans l'administration de la Justice. Il s'étend aussi sur ce qui concerne les Juges, les Avocats, & les connoissances nécessaires aux derniers. Il parle du Droit, & de la maniere, tant de diviser cette Science, que de l'étudier. Que dire de tout cela, sinon que ce sont des digressions hors d'œuvre, & que l'Auteur, en s'y jettant, ressemble à un torrent qui se déborde; d'autant plus que le treiziéme Livre n'est pas une piece plus nécessaire que toutes ces digressions. Ce n'est qu'un recueil de discours dans le genre Déliberatif & dans le Judiciaire. Il est vrai qu'il y a mis des notes avec des analyses qui peuvent passer pour des préceptes; mais c'est accabler son Lecteur.

L'Eloquence de la chaire fait le sujet des trois derniers Livres, qui sont le quatorziéme, le quinziéme & le seiziéme. Dans le premier des trois l'Auteur mon- De sacræ tre la dignité de cette Eloquence par la Eloq. majestate. L. variété, l'abondance & la noblesse des 14. p. 889. matieres dont il fait un détail suivi de quelques Discours tirez de S. Chrysostome & de Salvien.

Le titre du second promet le caractére de l'Eloquence sacrée, & on ne le De formâ sacræ Eloq. L. 15. donne que dans le troisiéme. Ce second n'est qu'un Dialogue entre un Maître de Rhétorique (2) & un Predicateur, qui examinent si *l'Eloquence artificielle est convenable dans la chaire*. Le Rhétoricien soutient

1 Ratio Antiquorum putidiuscula, &c. *L.* 9. *p.* 565.

2 Logodædalus & Theophrastus. *L.* 15. *p.* 931.

Caussin. soutient l'affirmative, & dit ce qui se peut dire de plus raisonnable. Cependant le Prédicateur le réfute avec beaucoup de véhémence; & comme s'il ne l'avoit pas réfuté, il dit ensuite que le Ministre de la Prédication doit *être instruit de la Rhétorique & de toutes les belles Lettres.*

Ce Prédicateur qui s'appelle *Théophraste*, demande deux qualitez dans un homme qui se mêle de prêcher, la *vertu* & la *sagesse*. Il veut pour cela qu'il se nourrisse de la lecture de l'Ecriture sainte, des Peres, des Conciles; qu'il soit homme d'oraison; qu'il ait beaucoup d'humilité, beaucoup de respect pour le ministére, beaucoup de zéle pour les ames; enfin beaucoup de constance & de courage, avec une grande pureté de mœurs, & un grand désintéressement. Tout cela regarde *la vertu*, & les sources où on la puize. Pour *la sagesse, il veut*, dit-il, *comme Théophraste*, [Remarquez que c'est Théophraste lui-même qui parle,] *que le Prédicateur se soit rempli dès sa jeunesse de toutes les Sciences humaines; qu'il sache l'Histoire*, les Coutumes & les Usages du Pays; & sur-tout la Théologie, l'Ecriture, les Conciles, les Cas de conscience, l'Histoire Ecclesiastique. Voilà en effet l'idée d'un Prédicateur; à quoi le P. Caussin fait ajoûter avec raison, qu'il y a plus d'Eloquence dans Moyse, dans Job, dans les Prophetes & dans S. Paul, que dans Platon; comme aussi que les Ouvrages des Peres, & de ceux qui les ont suivis, en sont tout pleins. Il est seulement à remarquer que l'Eloquence des Peres convient à tout le monde: mais que, selon S. Augustin, celle des Ecrivains sacrez convient à ces Ecrivains, & ne conviendroit point à d'autres (3).

L. 15. p. 951.

Enfin ce que le P. Caussin avoit promis de faire dans le quinziéme Livre, il le fait dans le seiziéme qui est le dernier. Il y donne le caractére de l'Eloquence de la chaire. Il intitule ce Livre: *Chrysostome*, ou *l'Idée*, parce qu'il trouve dans ce Saint des exemples de tous les styles. Et comme s'il n'avoit pas assez traité des caractéres du Discours dans son second Livre qu'il n'employe qu'à cela; ou dans le septiéme, qui traite de l'Elocution; ou dans l'onziéme, qui parle du style du genre Démonstratif; ou dans le douziéme, qui parle de celui du genre Déliberatif; ou dans le treiziéme, qui explique celui du genre Judiciaire; il recommence tout de nouveau à parler des styles dans ce dernier Livre, & il en parcourt les espéces. Ainsi il traite du style grave & majestueux, des vices qui lui sont opposez; du style sec; de la véhémence; de la lenteur; du style austére, & de ses excès; du style flatteur, des railleries; du style poli; du style affecté; du style pieux & simple; du style pieux & grave. Il parle des Savans, des demi-Savans; de ceux qui perdent le temps à des questions frivoles. Tout cela est accompagné d'exemples; après quoi il applique à S. Chrysostome ce qu'il a dit en général, & montre par des extraits qu'il en rapporte, que ce Saint a excellé dans tous les caractéres dont la dignité de la chaire est susceptible. Ce qui est une imitation de la méthode d'Hermogéne. Caussin.

Je conclus que le P. Caussin ayant une lecture si prodigieuse, & ayant parcouru tout ce qu'il y avoit de bon dans les Ouvrages soit des Maîtres, soit des Orateurs, auroit pu faire une très-bonne Rhétorique, s'il avoit voulu s'en donner la peine. Il paroît par plus d'un endroit qu'il avoit de l'esprit & de grandes connoissances. Mais il n'a ni bien conçû, ni bien digeré sa matiere. Il n'a point choisi dans ce qui se présentoit à lui. Il n'a point gardé de mesure dans l'étendue qu'il a donnée à son sujet. Il s'est souvent abandonné à un mauvais style. De sorte qu'il faudroit refondre son Ouvrage du tout au tout, & le réduire à moins de la moitié pour le rendre bon. Et en l'état où il est, il me paroît dangereux à lire pour tous ceux qui n'auront pas le goût formé pour profiter de ce qu'il y a de bon, sans se gâter dans ce qu'il y a de mauvais.

RE-

3 Nec ipsos alia [decet] nec alios ipsa. *S. Aug. de Doct. ch. 6.*

REGINÆ PALATIUM ELOQUENTIÆ,

Du Pere le Pelletier Jesuite.

Le P. le Pelletier.

LE Palais de l'Eloquence est une Rhétorique aussi ample que celle du P. Caussin, & composée par un seul Pere de la Compagnie, ainsi qu'il paroît par le préambule du premier Livre, où l'Auteur ne parle de lui-même qu'au singulier, comme un seul homme qui a tout fait. Cependant la suite du titre dans une édition de Lyon attribue la premiere composition de cet Ouvrage aux Jesuites de France en général; & la révision à ceux de Mayence. Elle donne en même temps aux derniers l'honneur de l'avoir accommodé au génie & aux mœurs des Allemans & des autres Nations, & de l'avoir rendu utile, *non seulement aux Amateurs de l'Eloquence, mais encore aux Prédicateurs.*

Il y a apparence que cette queue du titre est de la façon d'un Libraire également avide & ignorant, qui veut attirer des acheteurs, & qui ne sait ce qu'il dit. Quoi qu'il en soit, cet Ouvrage est divisé en dix Livres qui ont chacun un nom particulier. Le premier est *le Vestibule* de l'Eloquence, le second en est *le Trésor*, le troisiéme *l'Autel*, le quatriéme *l'Arsenal*, le cinquiéme *le Théatre*, le sixiéme *le Triomphe*, le septiéme *le Ciel*, le huitiéme *le Temple*, le neuviéme *le Trône*, le dixiéme *le Tribunal.*

On ne sauroit guéres douter que l'Auteur ne se soit donné quelques applaudissemens pour avoir trouvé tant d'expressions pompeuses; mais je doute fort qu'il en reçoive aucun de ses Lecteurs. Ces expressions, à mon sens, sont un exemple de ce que disent Ciceron (1) & Quintilien (2), *qu'il y a des choses qui rient d'abord à l'imagination, qu'on admire même; mais dont on ne fait pas grand cas, lorsqu'on les a examinées.* Elles sont aussi un exemple de ce qu'a dit Longin, *qu'il faut bien se donner de garde de prendre pour sublime une certaine apparence de grandeur bâtie sur de grands mots assemblez au hazard, & qui n'est après tout qu'une vaine enflure de paroles, plus digne de mépris que d'admiration.* Si ce défaut est considérable en quelque endroit qu'il se trouve, il est plus sensible à la tête d'un Livre, que par-tout ailleurs, puisque le titre doit paroître aussi simple que l'Exorde. Il y auroit encore à examiner si tous ces titres particuliers sont compris dans le titre général, & même si tant de titres métaphoriques sont de bon goût dans un même Ouvrage. Mais il vaut mieux que le Lecteur en juge par le détail. Le P. le Pelletier. Trait. du Sub. c. 7.

L'Auteur a donné le nom de *Vestibule* au premier Livre qui contient les réfléxions sur les secours qu'on peut, ou qu'on doit tirer soit de l'art, soit de la nature, pour devenir éloquent.

Le *Trésor* de l'Eloquence ne signifie ici que les préceptes de l'Invention, c'est-à dire l'explication des lieux de Rhétorique, leur nombre, leur nature, leur usage, avec des axiômes sur chacun, lesquels, à dire vrai, ne sont pas d'une grande utilité.

Il restoit à parler des preuves que l'Orateur ne trouve pas, mais qu'on lui fournit, afin qu'il les traite, & qui sont les *Sermens*, les *Loix*, les *Témoins*, les *Réponses d'Oracles*, & autres choses semblables. L'Auteur comprend toutes ces choses sous le nom d'*Autel de l'Eloquence*, à cause, dit-il, que les sermens se faisoient sur les Autels, que les Oracles s'y rendoient, que les Loix en tiroient leur force, & par d'autres pareilles raisons. On ajoûte à tout cela ce qui regarde les *Enigmes*, les *Hieroglyphes*, & les *Emblêmes.*

Par l'*Arsenal* de l'Eloquence, on entend les argumens; leurs différences; la maniere de les varier; les Transitions; l'Amplification qui dépend des argumens; sa nature, sa place, son usage; toutes choses certainement que l'Auteur a expliquées avec soin.

Le

1 Quæ primâ specie admirationem, re explicatâ risum movent. *L. 4. de Fin. c. 22.*

2 Inventiunculis gaudent, quæ excussæ risum habent, inventæ facie ingenii blandiuntur. *Quint. L. 8. c. 5.*

Le P. le Pelletier.

Le *Théatre* de l'Eloquence est le Livre, où l'on donne à considérer les parties du Discours, & par conséquent où il s'agit de la Disposition ; c'est là qu'à l'occasion de l'Exorde on apprend ce que c'est que les mœurs exprimées dans un Discours.

Le *Triomphe* de l'Art consiste dans la maniere d'émouvoir, ou d'arrêter les Passions. L'Auteur comprend sous cette idée *les mœurs de l'Orateur*, & non seulement celles qui regardent la Rhétorique, ou qui s'expriment en parlant; mais encore celles qui regardent la Morale, & qui se déclarent par les actions. Il s'étend davantage sur les Passions; il les considére tant en général qu'en particulier, soit pour en donner des régles, soit pour en faire connoître les espéces, la nature, les effets, les caractéres & les causes. Je n'ai point vû de Rhétorique où cette matiere soit traitée plus au long. Il y a certainement de quoi s'instruire abondamment sur cet article, aussi-bien que sur ce qui regarde la raillerie, qui fait un des grands ornemens du Discours, lorsqu'on l'employe à propos. Ce n'est pas sans raison que l'Auteur l'a jointe aux passions; elle est du nombre des choses qui remuent puissamment les esprits.

Comme les Figures sont au Discours, ce que les Etoiles sont au Ciel, c'est-à-dire, qu'elles en sont l'éclat & l'ornement; c'est pour cela que l'Auteur a donné le nom de *Ciel* au Livre où il explique fort au long toutes ces différentes beautez.

Le *Temple de l'Eloquence* est, à ce que l'Auteur prétend, le Genre démonstratif, *à cause qu'on y honore la vertu* ; raison qui prouveroit que c'est plutôt le Temple de la Vertu même, que celui de l'Eloquence.

C'est ainsi qu'on peut dire que le nom de *Trône* ne convient point au Genre déliberatif ; l'Auteur lui donne ce nom, *parce que*, dit-il, *l'Orateur y est comme élevé sur un siége, pour écouter les avis de ceux qui opinent, & pour en juger.* Or c'est ce qui convient moins à l'Orateur, qu'à ceux qui le consultent. J'en dis autant du Genre judiciaire, qu'il qualifie du nom de *Tribunal de l'Eloquence*, quoique ce ne soit point du tout l'Eloquence qui juge dans les Plaidoyez, mais la Justice qui y préside.

Le P. le Pelletier.

Je crois devoir remarquer que dans le Livre qui traite du *Panégyrique*, l'Auteur parle de tous les Discours qui peuvent y avoir rapport : ainsi l'on y trouve des idées pour les Discours qui se font à la reception d'un Docteur, d'un Magistrat, d'un Prélat, d'un Prince, d'un Intendant de Province. On y trouve pareillement des régles pour les Oraisons funebres, & même pour les pompes, & pour les appareils qui les accompagnent. C'est ainsi encore qu'on y trouve sur le Genre déliberatif, & sur le judiciaire tous les Discours à peu près qui ont rapport à l'un ou à l'autre.

Il y a donc de bonnes choses dans cette Rhétorique; mais il y en a en même temps, beaucoup d'étrangeres, beaucoup d'inutiles, non seulement parmi celles qui sont hors du sujet, mais même au nombre de celles qui semblent appartenir à l'Art. Il ne faut que jetter les yeux sur les répétitions fréquentes de ce qui regarde les mœurs, les passions, les figures ; ou sur les détails dans lesquels on entre sans néceffité, ou enfin sur quelques exemples à retrancher. Tel est, selon moi, celui, où l'on fait plaider l'Afrique & l'Asie devant le Dieu Mars pour la gloire des armes, & où faisant parler ce Dieu, on le fait parler de Jesus-Christ; ce qui sûrement ne paroît pas convenir. Pag. 892.

Excepté ces endroits, & quelques autres semblables, on peut dire que l'Ouvrage est bon, ou du moins qu'il y a de quoi en faire un bon. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'Auteur fait profession de tirer tous ses préceptes des premiers Maîtres de l'Antiquité. Il reconnoît que sans cela il n'eût rien dit qui vaille, & que s'il n'en avertissoit, il pourroit passer pour plagiaire: de sorte qu'il n'y a que la maniere de traiter son sujet, & de l'arranger qui soit de lui ; si l'on ne veut y joindre encore les exemples, qu'il feroit à souhaiter qu'il eût plutôt pris d'ailleurs, que d'en faire quelquefois lui-même. Pag. 2.

C'est le jugement qu'il faut porter de tous ceux qui ont suivi la même métho-

de.

Le P. le Pelletier. de. Je ne suis pas le seul qui aye remarqué qu'ils ont tous hasardé beaucoup, & qu'ils ont presque tous échoué. C'est le sens du Bibliographe Allemand, lorsqu'il dit qu'une des causes pourquoi on ne fait plus tant de progrès dans cet Art, c'est que les Maîtres ne donnent plus de bons exemples comme autrefois. J'ajoûte sur ce que l'Auteur fait profession de ne suivre que les Anciens, que c'est le sort des nouvelles Rhétoriques, & qu'elles ne disent rien de nouveau, excepté ce qu'elles disent quelquefois hors du sujet, ou contre les régles les plus certaines de l'Eloquence. Bibl. Hist. Pol. &c. p. 39.

Masene.

JACQUES MASENE,

Jesuite, Regent de Rhétorique à Cologne. 1659.

Morh. T. 1. l. 6. p. 248. n. 17. Palæstra oratoria. Palæstra styli Romani, &c. * Palæstra orator. p. 7.

MOnsieur Morhof qui estime beaucoup la Rhétorique du P. Caussin, estime encore davantage celle du P. Masene, intitulée l'*Ecole*, ou l'*Exercice de l'Eloquence*, outre laquelle l'Auteur a fait un autre Livre, intitulé l'*Ecole*, ou l'*Exercice du style*. C'est ainsi, même selon lui *, qu'on doit entendre le terme métaphorique, & tiré *de la Lutte*, qu'il employe dans le titre, non seulement de ces deux Livres, mais encore de sa Poëtique; parce qu'apparemment il n'a pas cru que ce fût présenter trop souvent à son Lecteur une bonne métaphore.

Les deux Ouvrages dont j'ai à parler, sont deux *in douze*, & des plus grands dans leur espéce, & des plus gros. L'un est d'environ onze cens pages, l'autre d'environ huit cens. Ils sont tous deux de même datte; mais il paroît, par la lecture, que le plus petit est l'aîné. de 1659.

A prendre le titre propre de ce Traité, selon l'idée ordinaire, il paroît ne promettre que des régles générales sur les mots & sur les phrases, ou tout au plus encore sur les pensées; c'est en effet ce qu'on entend communément par le *Style*. Cependant on y trouve beaucoup de choses à quoi on ne s'attendroit pas, que l'Auteur a eu soin, non seulement de comprendre dans son Ouvrage, mais d'exprimer aussi dans la suite de son titre, parce qu'il les a regardées comme faisant partie de son dessein, qui est de nous former à écrire en Latin, ou à parler cette Langue comme Ciceron. Masene.

On ne peut nier que ce qu'il traite dans le cinquiéme & dernier Livre, n'entre en effet dans son sujet. C'est l'Art de lire & de composer des Dialogues, des Lettres, ou l'Histoire. Cet Auteur y donne fort au long, ce que les premiers Maîtres ont cru ne devoir donner qu'en peu de mots, parce qu'ils ont supposé qu'un homme qui a du génie, supplée aisément ce qu'on ne lui dit pas sur cela.

Mais quel rapport le quatriéme Livre a-t-il avec son dessein? L'Auteur n'y traite que de l'Empire des Assyriens, des Médes & des Perses; des Antiquitez de la Gréce, particulierement d'Athénes & de Lacedémone; des Poëtes & des Orateurs Grecs, des Philosophes & de leurs différentes Sectes; enfin des Antiquitez Romaines rapportées par Rosin. Sout-ce-là, dira quelqu'un, des régles pour se former le style? Le P. Masene a prévenu la difficulté; sans toutes ces connoissances, selon lui, il n'est pas possible d'avoir cette force de discours qu'on admire dans Ciceron; & cet Orateur les recommande lui-même dans ses Dialogues. Palæst. styl. Rom. l. 4. c. 1.

Il est visible que ce Pere prend à gauche, & dans le sens qu'il donne à Ciceron, & dans ce qu'il nous débite pour former le style, & dans ce qu'il dit pour se justifier. A dire vrai, ces Antiquitez sont curieuses, & si on ne les sait, on ne peut bien entendre les Auteurs; mais on peut parler comme Ciceron, sans avoir à parler des mêmes choses. Ce sont nos mœurs qu'il faut apprendre à un homme qui doit parler aujourd'hui, & non pas les mœurs des Anciens; & s'il falloit, pour former le style, donner toutes les connoissances de Ciceron, il faudroit faire de trop gros volumes. Aussi Strébée de Reims, très-justement loué, & estimé par le P. Masene, a fort bien traité tout ce qui regarde le style, sans entrer dans ces Antiquitez. Palæst. styl. Rom. l. 1. c. 4.

Cependant la matiere du troisiéme Livre est encore plus surprenante. Ce sont

trois

Masen. trois Recueils, l'un de Proverbes tant Grecs que Latins; l'autre de mots Latins qui sont véritablement Grecs, mais qui ont reçû à Rome le droit de Bourgeoisie; & le troisiéme de certains mots Grecs, d'où sont encore venus certains mots Latins. Sur quel fondement l'Auteur donne-t-il ces Recueils? c'est que, selon lui, c'est une chose qui fait la richesse du style, outre qu'il faut avoir quelque connoissance du Grec pour bien parler Latin. *Ibid. l. 3. c. 1.*

Que si du troisiéme Livre, il faut venir au premier, on y trouve sept Dissertations, tirées mot pour mot de Quintilien, comme l'Auteur le déclare lui-même, sur l'éducation des enfans & sur les premieres études. Pour ce qui est du second Livre, il n'y est parlé que *du Style*, tant en général, qu'en particulier, & selon les différences dont il est susceptible, soit en lui-même, soit dans les matieres où l'on l'applique; c'est pourquoi il y traite du style épistolaire, du style oratoire, & du style historique, avec dessein de parler encore du style épistolaire & de l'historique dans son dernier Livre.

Si on s'étonne de la maniere dont j'ai détaillé cet Ouvrage, en rétrogradant du dernier Livre à ceux qui le précédent; ma raison est non seulement que je l'ai trouvée plus commode, mais que l'Auteur lui-même dans l'Avertissement aux Lecteurs, leur propose un autre ordre de lire son Livre, que celui qu'il a suivi en le composant.

La méthode de cet Auteur différe également, & de ceux qui ne donnent point d'exemples de leurs préceptes, & de ceux qui en donnent. Comment cela? Il rapporte les piéces entieres, où se trouvent les exemples, ou du moins il en rapporte des parties de trente ou quarante pages. Si on lui demande pourquoi? c'est, dit-il, qu'il compte plus sur la lecture des bons Auteurs, & sur le soin d'écrire, & de les imiter en écrivant, que sur le grand nombre de préceptes. Est-ce à dire pour cela qu'il soit nécessaire de copier les Ouvrages entiers de ces Auteurs dans un Traité de préceptes? Il en use encore ainsi dans son autre Livre, intitulé *l'Ecole*, ou *l'Exercice de l'Eloquence*, *où il se flatte d'avoir plus applani les difficultez de l'Art oratoire*, *qu'aucun des Maîtres qu'il eût jamais lûs*, soit pour avoir donné une méthode facile à ceux qui veulent imiter les Harangues de Ciceron, soit pour avoir dissipé les ténébres qui étoient répandues dans Aphthone. Cet assemblage de Ciceron & d'Aphthone est particulier. Quel qu'il soit néanmoins, ce n'est point à quoi je m'arrête. Mais si le P. Masene ne veut point d'exemples détachez, il donne pour raison, que *c'est*, dit-il, *arracher l'œil de la tête*. Il veut donc qu'on rapporte des piéces entieres. Il déclare cependant que quelquefois il retranche lui-même de ses longues citations les endroits les moins beaux, ou qui étoient étrangers à son sujet, & il propose à ses Eléves des morceaux détachez à travailler, ou à étudier, pour imiter les Peintres qui ne proposent pas d'abord un corps entier, mais quelque partie. Ce n'est point là, à mon avis, être assez ferme sur ses principes, outre que sa méthode le jette dans d'étranges longueurs. Il a pourtant beaucoup de bonnes choses, particulierement sur les styles, parce qu'il suit les principes d'Hermogéne. On estime les analyses qu'il fait des Harangues de Ciceron, & les jugemens qu'il en porte. Il joint le tout à ses préceptes, avec la Vie de cet Orateur, parce qu'elle donne du jour à ses Harangues. Tout cela eût été plus convenable dans un Commentaire que dans une Rhétorique. Un bon morceau dans cet Ouvrage est ce qu'il dit sur les Passions; il y met son Lecteur en état d'entendre & de pratiquer cette importante partie de l'Art. Il y suit la doctrine d'Aristote; il la confirme, par tout ce qu'en dit Ciceron. Il ajoûte ce que cet Orateur a dit encore sur les mœurs, avec diverses Dissertations répandues dans les trois Livres de l'Orateur. Il les rapporte mot pour mot, selon sa méthode, quelques longues qu'elles soient. Il fournit des exemples sur les préceptes qui s'y rencontrent, il montre par tout un grand nombre de connoissances, il est fécond en pensées, il s'exprime en bons termes. On ne peut nier qu'en beaucoup d'endroits il ne fasse voir qu'il avoit du goût, quoiqu'en beaucoup de choses il semble n'en avoir guéres. Entre autres, je ne sai pourquoi commençant sa Rhétorique

Masene. *Palæst. Orat. Epist. Nuncup. & p. 224.* *Ib. p. 7.* *Ib. p. 145. & 146.*

Masene. torique par l'invocation de Dieu & des Saints, il nomme sainte Catherine dans cette invocation, en l'appellant *la Pallas des Chrétiens.*

Ce Pere a fait encore plusieurs Ouvrages, il a fait un *Traité des pointes*, ou *des pensées d'esprit.* Il en a fait un autre qu'il a intitulé *le miroir des Images*, dans lequel il donne un nombre infini d'exemples sur les Symboles, les Emblêmes, les Hieroglyphes, les Enigmes; & c'est à quoi je ne crois pas devoir m'arrêter, quoiqu'il le croye extrêmement utile à l'Orateur.

MARTIN DU CYGNE,

De S. Omer, Jesuites 1660.

Du Cygne. *Morhof. T. 2. l. 6 p. 248 n. 18.* IL y a plus d'ordre & de netteté dans les Analyses du P. du Cygne, au jugement de M. Morhof, que dans celles du P. Masène, & c'est ce qui le lui fait préférer. Il remarque que dans celles du P. du Cygne on trouve le sujet, les parties, les raisonnemens, les Périodes, les figures de toutes les Harangues de Ciceron avec des notes sur chacune de ces Harangues. Ce jugement me paroît vrai. On sait d'ailleurs que l'Ouvrage est généralement estimé de tous ceux qui le connoissent, & qu'il est très-utile, tant aux Maîtres qu'aux Ecoliers pour l'explication ou l'intelligence des discours de l'Orateur Romain, ce qui a porté à en faire une nouvelle édition dans ces dernieres années. Il y en a une de 1670: & ce n'est pas la premiere. L'Epitre dédicatoire est de 1660.

Le Critique que je viens de citer, ne dit rien de la Rhétorique de cet Auteur, apparemment parce qu'il a voulu que l'on conçût de cet Ouvrage, ce qu'il nous disoit du premier. En effet les analyses du P. du Cygne ne sont que l'application de ses régles sur les Ouvrages de Ciceron. On ne peut donc douter de la bonté de sa Rhétorique, d'autant plus qu'on voit que dans tous ses préceptes il suit les premiers Maîtres de l'antiquité. Le style de cet Ouvrage est fort simple, mais bon. L'Ouvrage est par demandes & par réponses, ce qui est fort commode pour les jeunes gens. On y trouve suffisamment de quoi s'instruire de l'Art Oratoire, & de toutes ses parties, excepté qu'il ne dit rien des mœurs en particulier. Mais les Passions y sont suffisamment expliquées. Il donne assez bien la maniere de les exciter, & il apprend encore mieux l'usage qu'il en faut faire. Il en découvre les causes en peu de mots d'une maniere convenable, & sans y prendre le change, ni substituer les causes physiques aux causes morales, comme a fait de nos jours M. Pourchot, ci devant Professeur de Philosophie au College Mazarin. Il y a seulement quelque chose de ce qu'on appelle *Eloquence de l'Ecole*, dans l'exemple qu'il donne pour montrer la maniere dont il faut varier les Passions. Ce que je dis des mouvemens de l'ame, je le dis de l'amplification, je veux dire que l'Auteur en développe suffisamment tant l'usage que la nature. Dans ce qui regarde les diverses manieres de raisonner, il ne paroît pas assez distinguer les Syllogismes disjonctifs, des Enthymemes. On pourroit s'étonner d'une chose, qui est, qu'après avoir donné deux parties à l'Elocution dans la définition qu'il en apporte, lesquelles sont *les mots* & *les pensées*, il semble ne plus se souvenir que des mots. Car il fait consister toutes les vertus de l'Elocution, dans la *clarté*, la *pureté*, l'*ornement* & la *douceur*; de telle sorte que l'*ornement*, selon lui, ne comprend que les *tropes* & les *figures*; & que la *douceur* ne comprend que le *nombre* ou l'harmonie & la *periode*, sans plus faire mention des *pensées*, parmi lesquelles néanmoins, même selon lui, il y en a qui appartiennent à l'Elocution, & qui en augmentent la *douceur* & la *force*. Mais il y a une réponse, qui est, que l'Auteur a suffisamment compris ces sortes de pensées, dans ce qu'il dit, en parlant de la maniere d'amplifier ou d'étendre le discours.

Une chose louable parmi beaucoup d'autres dans cette Rhétorique, c'est qu'elle est bien fournie d'exemples & néanmoins assez courte. La moderation de l'Auteur paroît encore dans son troisiéme Livre, dans lequel il a évité sur les figures & sur les tropes cette énorme profusion, où sont

Du Cygne. sont tombez tant d'autres Maîtres de Rhétorique, tant anciens que modernes. C'est ainsi qu'il parle très-sensément & de la Memoire & de l'Action de l'Orateur. Il reconnoit que les régles qu'on donne sur la Memoire sont une illusion, qui ne peut que fatiguer inutilement ceux qui s'en servent, & qu'on ne peut guéres en donner sur l'Action. Mais il y a lieu d'être surpris de ce qu'ayant si peu de chose à dire tant de l'une que de l'autre, il n'a pas laissé de mettre à la tête de ce qu'il dit de la premiere, le titre pompeux de *Livre quatriéme*; & à la tête de ce qu'il dit de la seconde, le titre de *Livre cinquiéme.* Le premier de ces deux Livres m'a fait ressouvenir de ces animaux dont parle Ciceron, qui naissent & finissent le même jour. Il en est de même, en sa maniere, de ce Livre; la même page le commence, & la même page le finit. Comment un aussi habile homme n'a-t-il pas senti qu'une si petite chose se met, sans titre, à la suite d'une autre matiere? Avec cela on lui a obligation de nous avoir donné des Analyses exactes des Harangues de Ciceron, & il est toujours vrai de dire que sa Rhétorique est un bon Ouvrage, propre à mettre les jeunes gens en état de lire les Originaux, qui est ce qu'on doit demander dans une Rhétorique ordinaire.

Cic. 1. L. des Tusc.

Ce n'est donc pas sans raison que les Auteurs des Journaux de Trevoux demandent qu'on lise les Ouvrages du P. du Cygne, si on veut s'instruire de ce qu'ils pensent sur l'Eloquence. Ils ajoûtent à la gloire de ce Pere, que deux célébres Professeurs de l'Université ont dicté sa Rhétorique; & ce qui ne lui fait pas moins d'honneur, ils le mettent à la tête des plus grands Maîtres que la Societé ait produit, non pas, je crois, à dessein de le préferer, mais du moins de l'égaler à ce qu'ils ont de plus illustre. L'estime qu'ils témoignent avoir pour cet Auteur, est mieux fondée que celle qu'ils ont marquée au même endroit pour Alberti de Albertis dont j'ai parlé ci-devant.

Mois de Dec. 1713. p. 2096, &c.

SAPIENTIA FORIS PRÆDICANS.

C'est-à-dire; *La Sagesse parlant en Public*: 1666. Par M. Bail, *Docteur de la Faculté de Théologie de Paris.*

M. Bail.

IL est parlé de cet Ouvrage dans le Journal de Paris, du Lundi 24 Mai 1666. C'est, entre autres, où nous renvoye M. Mothof pour en avoir une juste idée. Elle m'a paru si juste, cette idée, en lisant ce Journal, que j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de le transcrire. Et le voici.

L. 6 c. 4. p. 293. n. 9. il renvoye aussi à Spizelius dans son Traité, Literatus felix infelix.

Plusieurs Auteurs, dit-il, ont écrit les Vies des grands hommes qui ont excellé dans les autres professions; il n'y a que de ceux qui se sont signalez dans la Prédication dont personne n'a traité exprès. La plûpart de ceux qui en ont écrit, ne les ayant point distinguez des autres Auteurs Ecclesiastiques, M. Bail entreprend dans ce Livre de faire leur Histoire, à l'exemple de Ciceron, qui a composé un Traité particulier des *Orateurs Illustres.* Mais son dessein est principalement de montrer en quoi ils ont excellé dans la Prédication. C'est pourquoi après avoir traité succinctement l'histoire de leur vie, il s'arrête davantage à faire connoître leur style & leur maniere, & afin qu'on en puisse mieux juger, il rapporte les endroits qu'il a jugé les plus remarquables dans leurs Ouvrages, & il en donne des extraits semblables à ceux que Photius a inserez dans sa Bibliotheque.

Il divise ce Livre en trois parties. Dans la premiére il comprend tous ceux dont Dieu s'est servi pour annoncer sa Parole aux hommes depuis le commencement du Monde jusqu'à l'Incarnation de Notre Seigneur. Mais pour ce qui regarde l'Eloquence, il y a peu de choses à dire de cette premiere partie, parceque de ceux dont il y est parlé, les uns n'ayant prêché que de vive voix, n'ont rien laissé par écrit: les autres dont les écrits sont venus jusqu'à nous, ont une éloquence qui étant venuë du Ciel, n'a presque rien de commun avec celle des hommes, & qui peut servir de matiere pour composer des

M. Bail. Sermons ; mais non pas de modéle pour en imiter le style.

Il s'étend davantage sur la seconde partie, dans laquelle il parle de tous les Peres qui ont prêché depuis l'Incarnation de Notre Seigneur jusqu'à l'onziéme siécle. Car c'est dans les écrits de ces Peres, que l'éloquence paroît avec toute sa pompe, & qu'on doit chercher la veritable idée de la Rhétorique Chrétienne. Mais c'est une matiere dont tant d'Auteurs ont parlé, qu'elle est épuisée; & quoiqu'on en puisse rapporter plusieurs belles choses, il est difficile de rien dire, qui ne soit connu de tout le monde.

La troisiéme qui comprend les Prédicateurs qui ont été en réputation depuis l'onziéme siécle jusqu'au commencement de celui-ci, est celle qui est la plus amplement traitée, & dans laquelle il y a plus de choses remarquables. Comme elle contient l'histoire & les extraits d'une infinité d'Auteurs différens, dont il est impossible de parler en détail, je rapporterai seulement ici quelques réflexions générales. [*C'est toujours le Journal qui parle.*]

1. La vogue de la Théologie scholastique fit décheoir l'Eloquence, soit qu'on ne songeât qu'aux choses, soit que la subtilité nuise à l'Eloquence. On y admire non la figure & l'expression, mais l'invention & la délicatesse des raisonnemens. Mais la subtilité alla à l'excès, & fournit des exemples de tous les défauts, comme les Peres en fournissent des beautez.

2. Les divisions y regnoient. Les Sermons ressembloient à des corps attenuez dont on peut compter les os & les nerfs au travers de la peau. Ils divisoient jusqu'à douze, du moins jusqu'à quatre. En subdivisant, les membres de la division rimoient ensemble : Oblation *moult aimable*, *moult convenable*, *moult profitable*, *moult coûtable*.

Point de figures, hors la métaphore & l'allegorie, & le Dialogue, où Jesus-Christ & la Vierge citent Aristote & Justinien ; Proverbes, Contes plaisans, dont les Libertins ont fait des railleries. Cela, dit-on, pouvoit être bon en ce temps-là.

Cependant on en trouve de ce temps-là même, qui, avec beaucoup de simplicité, ont aussi beaucoup de bon sens. M. Bail.

Jusques-là c'est le Journal qui a parlé. On voit, dans cet extrait, que le Journal a fait à peu près sur cet Ouvrage, ce que j'ai fait dans mon premier Volume sur celui de Ciceron, que M. Bail semble avoir voulu imiter. Les jugemens que cet Auteur porte des Prédicateurs, pourront avoir lieu dans la suite de mon Ouvrage lorsqu'il sera question de ceux qui ont, non pas donné, mais pratiqué les préceptes de l'Eloquence.

On peut voir en même temps ce que l'on peut faire de mieux sur ces Orateurs & sur les autres; qui est de donner l'idée de leur Eloquence, & des traits de leurs Discours, qui soient comme les preuves de ce qu'on avancera, ainsi que Photius & M. Bail l'ont pratiqué ; & néanmoins on voit que cette methode a ses inconveniens; puisque, comme le Journal le remarque, il est difficile de rien rapporter qui ne soit connu de tout le monde. Sur quoi il y auroit à déliberer s'il vaudroit mieux imiter Ciceron, qui ne donne presque que l'idée des Orateurs dont il parle, sans rien rapporter de leurs Discours; ou s'il est plus expédient d'en rapporter quelque chose, à cause qu'il y a des modéles qu'on ne peut trop souvent remettre devant les yeux.

On peut encore remarquer ici que lorsqu'il sera question dans la suite de donner les jugemens qu'on a portez sur les Prédicateurs, il ne sera point necessaire de remonter au delà de l'onziéme siécle, du moins, si l'on veut suivre l'idée & de M. Bail & de M. Baillet, qui dans le plan qu'il a imprimé, de l'Ouvrage intitulé, *Jugemens des Savans*, &c. range les Orateurs Ecclesiastiques de l'ancienne Eglise dans la classe des Saints Peres, dont il se reservoit à parler à la fin de ce grand Ouvrage, & ne place parmi les Orateurs, que les Prédicateurs des derniers siécles. *Plan de l'Ouvrage, &c. p. XLVIII. & LXIX.*

Enfin il n'est pas hors de propos d'observer ce que notre Auteur dit de la Scholastique, sous laquelle je comprens non seulement la Théologie, ainsi spécialement nommée, mais la Philosophie : On peut en tirer cette conclusion, que ces études étant bonnes & utiles, peuvent néanmoins produire de mauvais effets, si l'on n'y garde quelque modération.

E N-

ENTRETIENS SUR L'ELOQUENCE DE LA CHAIRE ET DU BARREAU,

Par M. G. Gueret Avocat en Parlement, 1666.

Gueret. ON ne peut imaginer une plus grande estime, que celle que M. Gueret témoigne dans ses Entretiens, soit pour l'Eloquence de la Chaire, soit pour celle du Barreau, soit enfin pour les Orateurs, tant de l'un que de l'autre genre. Ces sentimens lui font honneur en tout sens. Premierement, parcequ'un Avocat doit estimer sa profession : en second lieu, parce qu'il doit honorer l'Eloquence partout où elle se trouve ; enfin, parceque, s'il l'estime, il doit aussi estimer les personnes qui la possedent.

C'est l'idée que je prens de notre Auteur, dans les termes dont il se sert dès le commencement de son Ouvrage, plus naturels, & en même temps plus énergiques, que ceux dont je viens de me
P. 1. servir. Les voici. „ Comme l'étude de „ l'Eloquence, dit-il, m'a toujours semblé la plus noble, la plus agréable, „ & la plus utile de toutes celles qu'on „ peut faire, je n'ai jamais rien eu en „ plus grande recommandation, que de „ cultiver la bienveillance de ceux qui „ sont les Maîtres d'un si bel Art. Je „ suis si sensible à tout ce qui porte le „ caractére d'un bon Orateur, qu'après „ avoir été témoin de ces actions célébres qui se font, & dans la Chaire & „ dans le Barreau ; je ne suis qu'à demi „ content, si je n'approche de plus près „ ceux qui les ont prononcées, & si les „ ayant admirez dans le public, je ne „ passe jusques dans leur cabinet pour „ découvrir quelques secrets de cette Eloquence sublime dont tant de monde „ est *idolâtre*, & que si peu de personnes peuvent acquerir."

On voit le goût de l'Auteur ; sa noble disposition ; sa politesse ; la dignité de sa diction, [à un mot près qui peut paroître hors de sa place, ou un peu fort pour l'endroit où il s'en sert,] Sur-tout on voit dans ses termes, cette expression de mœurs, laquelle, par je ne sai quel air qu'elle donne à tout le Discours, ou par je ne sai quels ressorts presque imperceptibles, a tant de force pour gagner le cœur. Voyons son dessein, & de quelle maniere il l'exécute. — Gueret.

Il entreprend la solution de trois problêmes, dont deux paroissent à la tête de son Livre : L'un est, *si le Prédicateur doit être éloquent* ; l'autre, *si l'Avocat a droit de se servir du Pathétique* ; & le troisiéme, qui, dans le corps de l'Ouvrage, donne lieu aux deux autres ; *si l'Eloquence de la Chaire est plus difficile à acquerir que celle du Barreau.* — *Dans le titre. p. 1.*

Ce n'est que pour parvenir à la solution de ce troisiéme, qu'on examine le premier ; & on ne dispute à l'Avocat l'usage du Pathétique dans le second, que parceque dans le premier, il dispute l'usage de l'Eloquence au Prédicateur. Voilà & l'enchaînement de ces trois problêmes, & la raison pourquoi le troisiéme occupe dans le Livre autant de place, que les deux premiers ensemble, c'est-à-dire, un Entretien entier. — *P. 6.* — *Ibid. ad Calc.*

En matiere de Dialogue on veut connoître les personnages. C'est l'Auteur même, sous son propre nom, & par conséquent *un Avocat*, qui propose le premier & le troisiéme problême touchant l'Eloquence de la Chaire : c'est un célébre Religieux, Chancelier de l'Université, bon *Prédicateur*, sous le nom de *Clearte*, qui, pour lui rendre le change en quelque façon, propose le second touchant l'Eloquence du Barreau ; c'est un illustre Abbé, sous le nom d'*Ariste*, qui leur sert à décider ces trois questions, avec d'autant plus de convenance, qu'il avoit successivement rempli les deux professions d'Avocat & de Prédicateur. On ne nous fait pas connoître autrement les deux derniers Interlocuteurs : mais la comparaison des temps montre avec certitude & évidence, que le premier des deux est le P. Lallemand, lequel avoit été Recteur de l'Université, avant que d'être Religieux & Chancelier de Ste Geneviéve. A l'égard du dernier, je ne puis le deviner. — *Pag. 3.* — *Ibid.* — *Pag. 4.* — *De l'année que le Livre fut imprimé & de celles où ce Pere fleurissoit.*

Pour

Gueret. Pour en venir tout d'un coup à la décision des deux premieres questions, comme les trois personnages de ces Entretiens sont gens d'esprit, d'étude, d'expérience & de bon sens, on n'aura pas de peine à concevoir, que d'un côté l'Eloquence se maintient en possession de la Chaire, & que de l'autre le Pathétique se maintient aussi en possession du Barreau. Cela se fait de part & d'autre du consentement de tous les Interlocuteurs, & il n'y a point d'homme raisonnable qui ne s'en tienne à cette décision.

Pag. 44.

P. 19 &c.

Pag. 117. Quant au troisiéme problême, toutes choses bien débatuës, Ariste prononce qu'il ne s'en faut guéres que le Prédicateur & l'Avocat ne soient égaux en toutes choses, mais que les incommoditez qui se rencontrent dans l'action du dernier, & cette replique à laquelle il doit toujours être prêt, rendent, selon lui, sa profession plus difficile que celle du Prédicateur; mais il faut avouer, continue-t-il, autant à l'avantage des Prédicateurs que des Avocats, que leur Art est si vaste, & qu'il requiert tant de qualitez rares & extraordinaires, que c'est un miracle de la Nature, quand il se trouve un homme qui le posséde dans sa perfection. Il pouvoit dire que dans la Prédication, c'est aussi un miracle de la Grace.

Pag. 118. L'Avocat est content de la décision; elle lui donne gain de cause. Aussi s'exprime-t-il en ces termes; *voilà*, dit-il, *une décision fort équitable*; *je la trouve digne d'Ariste & de l'excellence de ces deux Arts.* Le Prédicateur de son côté y acquiesce, & *veut bien reconnoître que le parfait Avocat a plus de difficultez à vaincre, que le parfait Prédicateur.*

Ibid.

Je ne crois point qu'un aussi galant homme que M. Gueret, ait, contre la vérité, prêté cet acquiescement à Clearte, parceque celui-ci auroit pû le désavouer. Cet acquiescement est d'autant plus considerable, que cet Interlocuteur avoit lui-même traité ce sujet, & qu'il se rend par conséquent avec connoissance de cause. Où l'avoit-il traité? C'est dans *une grande Action publique*, dans laquelle M. Gueret & Ariste avoient admiré, non seulement une Latinité pure & digne du siécle d'Auguste, mais encore un style poli, un jugement solide, & une connoissance profonde de la belle antiquité. Remarquons en passant que cette *grande Action publique, & en Latin*, est une nouvelle preuve que Clearte est le P. Lallemand: mais ajoûtons cette réflexion, que la connoissance de l'antiquité pouvoit lui avoir appris la réponse pleine de sens, & propre à notre sujet, que fit le Poëte Accius à ceux qui lui demandoient pourquoi il ne plaidoit pas, puisqu'il réussissoit si bien dans ses Tragedies (1); *Dans mes Tragédies*, dit-il, *je dis tout ce que je veux*, *& au Barreau il me faudroit entendre ce que je ne voudrois pas.* C'est aussi, dit-on, la raison qu'un homme d'esprit employa un jour pour détourner son fils de l'étude de la Jurisprudence, & pour l'encourager à l'étude de la Théologie. Quoi de plus commode, lui disoit-il, que de parler devant des gens qui ne vous contredisent pas? C'est l'avantage des Prédicateurs. Et quoi de plus incommode que d'être obligé à entendre, dès que vous avez cessé de parler, un homme qui vous réfute, & qui vous fait rendre compte, sans quartier, de ce que vous avez dit? C'est la condition d'un Avocat. C'est apparemment par cette raison, que M. Du Vair & M. Pasquier ont cru que le parfait Avocat étoit plus difficile à rencontrer que le parfait Prédicateur. De sorte que si la décision d'Ariste avoit encore quelque chose de douteux, elle auroit du moins des garants considérables.

Pag. 41. Gueret.

Dans le Dict. de M. Bayl. art. d'Accius p. 45. B.

Pag. 17.

Mais quel fondement avoit-on de demander *si le Prédicateur doit être éloquent*? C'est qu'on ne voyoit alors dans la Chaire qu'*une Eloquence efféminée*, qui n'apportoit que *des Discours fleuris* & des *periodes nombreuses*. *On ne s'écrie qu'aux faux-brillans*, dit Ariste, *& l'on suit un Prédicateur plutôt que l'autre; parce qu'il donne un tour délicat à ses pensées, que son langage est poli, qu'il s'insinuë adroitement dans les esprits, & qu'il a les avantages du geste & de la voix: En sorte qu'un homme*

Pag. 7.

1 Aiunt Accium interrogatum cur causas non ageret, cùm apud eum in Tragœdiis tanta vis esset; hanc reddidisse rationem, quod illic ea dicerentur, quæ ipse vellet; In foro dicturi adversarii essent, quæ minimè vellet. *Quintil. Instit. L. 5. c. 13.*

Gueret. *homme qui ne se mêleroit que d'instruire, & qui ne travailleroit point à plaire, seroit* Pag. 9. *à peine écoûté.* Clearte convient de tous ces faits, & ajoûte que comme on avoit vû des Nations entieres malades de la Dialectique, de même le siécle étoit malade d'une fausse Rhétorique; mais que Pag.10.&c. ad 20. comme elle étoit à la mode, on pourroit s'y tenir. En tout cas, qu'il y en a une qui est digne de l'Evangile, que les Apôtres ont eue, & que les Peres ont employée; que celle-ci est non seulement utile, mais *necessaire* aux Prédi- Pag. 30. cateurs, & qu'il n'y a que l'autre qui soit indigne d'eux, parce que c'est une Eloquence de Sophistes, d'autant plus P. 19. lig. 24.Pag.11. dangereuse qu'elle est agréable. Elle employe, dit-on, la douceur, la violence, le Pathétique, & l'harmonie des Periodes. Elle a été de toutes les factions à Rome & à Athênes. Elle a tantôt bouleversé Pag. 37. la Gréce par les Philippiques de Démosthéne, & tantôt l'Empire Romain par celles de Ciceron. Voilà ce qu'Ariste, Pag.39.41. ce que Clearte, & M. Gueret condamnent. Que dire sur tout cela? Le voici.

Si M. Gueret dans ses Entretiens, n'a voulu que donner une image de la maniere dont on raisonne ordinairement sur l'Eloquence dans le monde, il a réüssi, & le portrait est fidéle: mais s'il a voulu être exact, S. Augustin l'est plus que lui. Ce Saint ne confond point *l'Eloquence du Prédicateur* avec *celle des Auteurs sacrez.* Le même Saint démêle mieux la vraye & la fausse Eloquence: il ne confond point celle-ci avec l'abus qu'on peut faire de celle-là. Il ne traite point de *fausse* une Eloquence *agréable*, qui *a de la douceur*, *de la force*, du *Pathétique*, *de l'harmonie*, *de la voix*, & *du geste.* Il ne conclut point que tout cela soit dangereux, à cause qu'on n'écouteroit pas un Prédicateur qui ne se mêleroit que d'instruire, ou bien à cause que des Orateurs factieux ont employé ces avantages pour arriver à leurs fins. Et ce qui montre clairement qu'il n'y a point d'exactitude sur cet article dans l'Entretien dont est question, c'est que si l'Eloquence des Philippiques, Grecques ou Latines, est une fausse Eloquence, il n'y Gueret. en eut jamais de vraye; & s'il en faut employer quelqu'une dans la Chaire, c'est celle-là, quand même on supposeroit, ce qui n'est pas, que les deux Orateurs qui les ont faites, étoient des séditieux. Un homme de ce caractére peut être très-éloquent, & son Eloquence peut être digne d'être imitée, quoiqu'il ne faille pas l'imiter dans l'usage qu'il en fait. Venons à la raison de douter sur la seconde question.

La grande difficulté contre l'usage que les Avocats font du Pathétique, est tirée de la Doctrine d'Aristote, & Clearte qui la propose, n'en cherche que la solution. On fait dire trois choses au Philosophe. La premiere est, *que l'Art d'exciter les* P. 54 55. 18. *passions est étranger aux Plaidoyez & à la Profession* d'Avocat; la seconde est, *que de l'employer c'est corrompre le Juge, & fausser, pour ainsi dire, la régle*; la troisiéme, *que l'Areopage l'avoit défendu.*

On répond très-sensément sur les deux P. 56. dernieres, qu'Aristote n'a condamné que l'abus des passions, & que la défense de l'Areopage étoit impratiquable. Sur la premiere on veut montrer que ce grand Maître s'est trompé; mais on lui fait dire ce qu'il n'a jamais dit. Il dit *que les passions sont étrangéres*, non pas à l'Art, ni à la Profession d'Orateur, mais *à ce qui est à prouver* (1). C'est ainsi qu'on lui fait dire que l'Orateur doit être homme de bien, il dit seulement que le discours doit donner cette idée de lui.

Dans la comparaison qu'on fait du Prédicateur avec l'Avocat, on reconnoît que Pag 95.96. le premier a quelque avantage du côté de la fin; il se propose le salut des ames. Sa matiere est riche; il a de plus fortes passions à exciter, ou du moins plus durables. Il parle quelquefois devant les Rois, & cela, pour les reprendre. Quel embarras! Cependant quand il s'agit de la vie & de l'honneur, devant un Tribunal Souverain, dans une question nou- Pag. 69.70. 71. 72. velle, dans la crainte d'être interrompu par le Juge, ou d'être relevé par un redoutable adversaire, quelle force & quel courage, quelle étenduë de connoissan-ces

1 Ἔξω τοῦ πράγματος, & non pas ἔξω τῆς τέχνης.

Gueret. ces, quelle adresse, quelle présence d'esprit!

Observons ici deux choses: l'une que M. Gueret n'est pas du nombre de ceux qui se plaignent que les Avocats n'ont plus de belles causes à traiter, à quoi j'ajoûte que quand même ils n'en auroient plus, ils ne laisseroient pas d'être Orateurs selon Quintilien, s'ils traitoient comme il faut celles qu'ils ont. La seconde chose que je remarque est que sur ce dernier problême, il ne se peut rien dire, ce semble, qui ne soit touché dans cet Entretien avec autant de politesse & d'Eloquence, que de vivacité & de justesse. Le plaisir seroit de comparer le Discours Latin du P. Chancelier sur ce sujet, si on l'avoit, avec un autre qui s'est fait de nos jours à peu près sur la même matiere, & avec ce second Entretien de M. Gueret.

Dont le titre est: Utra utri præstet Eloq. Sac. an Prof. prononcé par le Reg. de Rhet. des Jesuites. P. 133 135.

A la suite de cet Entretien, il y en a un troisiéme, qui n'est point annoncé dans les deux premiers. Tout y est nouveau. La Scene, le Sujet & les Personnages qui parlent avec M. Gueret. Il s'y agit de l'idée qu'il faut avoir des *Citations dans les Plaidoyez*, matiere, dit-on, déja traitée dans un Dialogue imprimé, digne du nom des Interlocuteurs qui y parlent, & qui sont M. de Marillac * Avocat Général du Grand Conseil, M. Le Peletier Avocat du Roi au Châtelet *, M. Cordemoi & M. Fleury † Avocats au Parlement. Dans l'Ouvrage de M. Gueret, c'est lui qui parle avec M. de Vaumoriere pere, apparemment, de celui qui vient de donner un Recueil de Harangues, & M. Blondeau. On remarque dans leur Entretien combien les Anciens ont été reservez à citer dans leurs Harangues; car ailleurs ils sont plus libres; & parce que leur exemple ne doit pas toujours avoir force de loi, (1) on examine les raisons qu'ils peuvent avoir eu de citer si peu. On fait attention sur la justesse de leurs citations. On observe que l'usage des citations s'introduisit au Palais par l'envie de plaire à M. le premier Président de Thou qui les aimoit, & d'imiter M. Brisson qui citoit beaucoup, comme je le dis ailleurs. Cela alloit si loin, que tel débitant ses propres pensées, les attribuoit avec éloge à Tertullien ou à S. Augustin, qu'il n'avoit pourtant jamais lû: Quelle est enfin la décision? Qu'il faut peu de citations, qu'elles doivent être justes, utiles, ou necessaires: qu'il ne faut point commencer par une citation; qu'il n'en faut point dans la Peroraison; que leur place est dans la Confirmation; qu'il ne faut point citer en une Langue étrangere, si ce n'est qu'il s'agisse d'un texte ou d'une loi décisive. Efforçons nous, dit-on, de rendre Françoises toutes les graces Grecques & Latines, & travaillons à l'embellissement de notre Langue, comme les Latins travailloient à l'embellissement de la leur. Je serai obligé de parler encore des Citations dans l'article suivant au sujet de M. le Vayer.

** Aujourd'hui Doyen des Conseillers d'Etat.*
** M. Peletier de Sousi, aujourd'hui Sou-doyen des Conseillers d'Etat, & au Conseil de Regence.*
† M. l'Abbé Fleuri, aujourd'hui Confesseur du Roi.
P. 144.
P. 145.
Gueret.
P. 155.
P. 169.

M. Gueret finit par un quatriéme Ouvrage adressé à Me. du Menillet Bochart. C'est une Dissertation sur l'Eloquence: il nous y montre comment il a été un siécle en France, où l'amour de la Science faisoit aimer la barbarie & haïr l'Eloquence, comme une corruptrice de l'Esprit: Un autre où la Dialectique, les Categories, les Analytiques d'Aristote, & les Syllogismes en forme faisoient l'ornement des Discours. Après quoi on y vit paroître les corrections des textes des Auteurs, qui furent suivies des citations des Medailles, des Marbres, & des Tombeaux. Enfin on aima à montrer qu'on parloit bien Latin, on chercha aussi le stile outré & pointilleux. L'Auteur oppose à tout cela la conduite & l'Eloquence de Ciceron, & en fournit une idée assez juste.

En finissant cet Article je ne dois pas omettre les jugemens que j'ai trouvez sur l'Auteur qui en fait le sujet. Premierement donc, lorsque son Ouvrage parut en 1666. le Journal des Savans, (2) après l'énumeration des piéces contenuës dans son Livre, ajoûte que toutes ces pieces sont écrites avec beaucoup d'élégance, & peuvent être utiles à ceux qui veulent

Journ. de Par. du Lundi 22. Nov. 1666. P. 453.

1 Non omnia apud antiquos meliora, *Tac.*

2 Rerum copia verborum copiam gignit, *Cic.* 3. *de Orat. n.*

Gueret. veulent se perfectionner dans l'Eloquence de la Chaire & du Barreau. En second lieu, dans l'édition des Oeuvres de Boileau avec des Notes, M. Gueret est appellé *l'Auteur ingenieux de la Guerre des Auteurs*, à quoi l'on ajoûte qu'il a aussi composé l'Ouvrage qui a pour titre, *Le Parnasse Réformé*.

Edit. de Boil. de Genev. in 4. p. 14. dans la Remarque sur le Vers 77. de la Sat. 1.

La Mothe le Vayer.

M. DE LA MOTHE LE VAYER,

Conseiller d'Etat ordinaire, Membre de l'Academie Françoise, Précepteur de Monsieur le Duc d'Orleans *. 1670.

*Philippe Frere unique du Roi Louïs XIV.

ON a de M. de la Mothe le Vayer deux Ouvrages sur l'Eloquence; & quoiqu'il ne les ait composez que bien du temps l'un après l'autre, je ne crois pas qu'il soit à propos de les séparer. Le premier fut imprimé en 1638, & a pour titre, *Considérations sur l'Eloquence Françoise de ce temps*; le second est intitulé, *la Rhétorique du Prince*, & ne fut imprimé qu'en 1670. On voit par le titre la différence de l'objet, Celui-ci regarde l'Art oratoire en général, quoiqu'on ne veuille l'approfondir, qu'autant que cela convient à un Prince. Celui-là regarde l'Eloquence Françoise, telle qu'elle étoit il y a près de quatre-vingts ans.

C'est le Volume in 8.

Dans le 6. Vol. in douze.

L'ordre des matieres demande que je commence par *la Rhétorique du Prince*, puisqu'on y traite de l'Art en général. Mais qu'est-il nécessaire de s'y arrêter? Il suffit de remarquer qu'on y trouve des idées assez justes de la Rhétorique & de ses parties, des parties du Discours, des devoirs de l'Orateur, & de quelques moyens de les remplir. Ce ne seroit pas peu, si tous les Princes en sçavoient autant qu'on leur en dit dans ce petit Ouvrage. Les principes y sont bons, & puisez dans les sources d'Hermogéne, de Quintilien & d'Aristote. Ceux qui ont lû ces Anciens, peuvent le reconnoître. L'Auteur ne rapporte point d'exemples, parce qu'il veut être court. C'est pour cela aussi que son style est concis. S'il s'arrête, & aux figures, & aux lieux de Rhétorique *, il avertit en même temps que les plus grands ornemens de l'Oraison se tirent ordinairement du merite des pensées; que toutes les figures deviennent vicieuses, si on ne les employe à propos; que tous les lieux oratoires sont fondez principalement sur la Science & sur les belles Lettres; qu'on doit par conséquent regarder les belles Lettres & la Science comme la source de l'invention des Rhéteurs, & que c'est pour cela que l'étude des bons Livres est absolument nécessaire, avec la connoissance de la Philosophie. *C'est l'abondance des pensées*, dit-il avec Ciceron (2), *qui donne l'affluence des paroles*; & *quand on a suffisamment médité son sujet*, ajoûte-t-il (3) avec Horace, *les paroles viennent en foule*.

La Mothe le Vayer. *Ch. 13. p. 192.* *Ch. 2. p. 163.* *Ch. 2. p. 166.*

On trouve à la fin de cet Ouvrage un chapitre assez long sur *la Prononciation*, parce que l'Auteur croyoit qu'on peut en donner des préceptes. Après tout il avertit tant sur cela que sur le reste, qu'il ne faut point à l'Orateur une contrainte servile, & que les Maîtres de l'Eloquence ont fait une espéce de vice, d'éviter le vice avec trop de curiosité. Il faut une liberté genereuse, & néanmoins se souvenir qu'une Oraison ne peut, ni être belle, ni le paroître, si ses parties ne sont dressées de telle sorte, qu'elles ne forment qu'un même Tout, & qu'elles ne composent qu'un même systême. C'est un précepte qui revient à cette unité si fort recommandée aux Poëtes (4), & qui est le fondement de l'Art poëtique: mais elle n'est pas également nécessaire dans l'Art oratoire. La raison est, que l'Orateur ne fait point son sujet: on le lui fournit, & quelquefois on le lui fournit double: le Poëte fait le sien, & le fait par l'imitation qui ne se propose qu'un objet.

Ch. 16. p. 201. *Ch. 15. p. 200. & ch. 16. p. 209.* *Ch. 11. ad calcem. p. 190.*

M. Baillet qui a parlé de notre Auteur parmi les Critiques & parmi les Grammairiens, dit qu'il paroît par les Ouvrages qu'il avoit faits dans ces deux genres, que c'étoit un homme de jugement &

Jugem. des Sav. T. 2. p. 64. & p. 316.

3 Verbaque provisam rem non invita sequentur. *Horat. de Arte poët. v. 311.*

4 Denique sit quod vis simplex duntaxat & unum. *Horat. de Arte Poët. v. 23.*

La Mothe le Vayer.

& de bon ſens, qu'il avoit de l'eſprit & de l'érudition. La même choſe paroît par le Traité dont je viens de parler, & par celui, comme j'ai dit, qu'il avoit fait trente-deux ans auparavant, & dont il me faut dire quelque choſe.

P. 3.

Ce ſont *ſes Conſidérations ſur l'Eloquence Françoiſe*, qu'il fit pour dire ſa penſée ſur l'état ou il la voyoit, & la dire, comme il le déclare *, en ſuivant les principes des premiers Orateurs de l'Antiquité. Après cette déclaration, peut-être s'attendroit-on à lui voir dire quelle fut l'Eloquence Françoiſe dans ſa premiere origine, enſuite de la renaiſſance des Lettres, & quels progrès elle avoit fait depuis ces premiers commencemens; ce qu'elle avoit déja pris des Anciens, ce qu'elle n'avoit pu encore attraper, de telle ſorte qu'il juſtifiât par des exemples, tirez des Ecrits du temps, ce qu'il auroit avancé. Nous aurions vû par ce moyen, ſi l'on a acquis depuis lui les avantages qui manquoient à ceux de ſon ſiécle. Mais ce n'eſt pas la route qu'il a priſe. Il s'eſt fait une loi de ne nommer aucun de nos Ecrivains; ſoit pour le louer, de peur de lui attirer l'envie; ſoit pour l'eſtimer moins qu'un autre, de peur de le deſobliger. C'eſt une grande modération: mais *c'eſt en même temps*, ſelon M. Bayle, *un excès de cérémonie préjudiciable à la liberté dont on doit jouir dans la République des Lettres; c'eſt y introduire les œuvres de ſurérogation: il doit y être permis de nommer ceux qu'on réfute; il ſuffit de s'éloigner de l'eſprit d'aigreur, injurieux, & malhonnête* (1).

*Dans l'Ep. a M. le Card. de Rich. p. 3.

P. 73. 173. 174.

Dans ſon Dict. T. 3 p. 2352. B.

Voyons donc quelle méthode M. de la Mothe le Vayer a ſuivi. Il dit en un endroit *, que peu de temps avant lui, M. Du Vair * ne nioit point que les Orateurs François ne fuſſent encore bien loin des Orateurs de l'Antiquité. Il avoue qu'on s'étoit avancé de quelque pas depuis M. Du Vair, & que perſonne ne pouvoit le nier ſans injuſtice; mais il ſoûtient qu'on ne pouvoit encore prétendre aller de pair avec ces grands hommes.

* P. 174.

* Tr. de l'Eloq.

La Mothe le Vayer.

Il y a un point ſeulement ſur lequel il convient dans un autre endroit, que les Modernes ont égalé les Anciens, & c'eſt *l'harmonie des périodes*. Pour le nombre, dit-il, & pour le ſon, notre Langue a depuis peu reçu tant de graces, qu'il n'y a guéres de periodes mieux digerées, & plus agréablement tournées dans Démoſthéne & dans Ciceron, que celles de quelques-uns de nos Ecrivains, qui ont ſi bien réüſſi, qu'on ne peut porter plus haut une partie ſi importante de l'Eloquence.

P. 79.

Au paſſage que je viens de rapporter, j'en ajoûte un autre qui ſert encore à montrer l'idée que notre Auteur avoit des Orateurs de ſon ſiécle. " Quant aux „ Patrons de l'Eloquence, dit-il, ſur qui „ Longinus veut qu'on ſe perfectionne, „ j'en propoſerois volontiers quelqu'un „ de notre Langue, ſans les conſidéra„ tions qui m'ont juſqu'ici retenu de „ nommer perſonne. Joint que, ſi nous „ en voulons parler franchement, *& uſer* „ *de la liberté des Anciens, de laquelle nous* „ *avons encore plus dégéneré, que de leur* „ *éloquence*, nous ſerons contraints d'a„ vouer que nous n'avons point de mo„ déle chez nous à nous donner, qui „ puiſſe repréſenter cette parfaite forme „ de bien dire dont nous traitons ". Elle conſiſte dans l'habileté de varier le ſtyle, & de mêler les caractéres dont il eſt ſuſceptible.

P. 172.

Voilà ce que M. de la Mothe le Vayer me paroît dire de particulier ſur l'Eloquence de ſon temps. Dans tout le reſte du Livre il ſe contente d'examiner ce que les Anciens ont demandé à l'Orateur, & il le demande lui-même. Pour garder quelque ordre dans ce qu'il a deſſein de dire, il traite d'abord des mots, enſuite des Périodes, enfin du corps du Discours, & laiſſe, dans chacune de ces Parties, le ſoin au Lecteur de voir ce qui lui manque ſelon les régles qu'on lui donne. Cette conduite fait retomber ſon Ouvrage dans l'idée des préceptes généraux, à moins qu'on ne veuille dire, que ce

P. 10.

* Lettre d'un Juriſte, &c pag. 22. l. 12.

1 *Ce principe de M. Bayle eſt plus juſte que celui de M. Pourchot, qui a pretendu * que quand on réfute les gens, il ne faut pas les nommer, même en leur donnant des louanges, ou en leur faiſant des compliment.*

2 Jacere ſenſus in oratione, in qua verba laudantur. *Quint. l. 8. in Proœm. & l. 9. c. 4.*

La Mothe le Vayer. ce qu'il blâme en général, eſt ce qu'il trouve à redire dans l'Eloquence de ſon temps. Mais cela n'eſt point généralement vrai; puiſqu'il reconnoît qu'on uſoit alors d'un choix très-exquis de paroles, & que l'art de tourner une période, étoit au plus haut point de ſa perfection. P. 173. Cependant *il feroit conſcience d'égaler aucun de nos Orateurs à ces vieux Grecs & Romains, qui ont conjoint la beauté du diſcours à la grandeur des penſées.* On peut conclure ſeulement, que ce qui manquoit alors aux Orateurs, c'étoit le fond des choſes, l'ordre, le raiſonnement, les bienſéances, les mouvemens, les mœurs, ou quelques-unes de ces parties. Quoi qu'il en ſoit, il nous apprend que nous devons choiſir avec ſoin les mots dont nous voulons nous ſervir, & que ce doit être notre premiere étude, parce que la beauté des termes eſt le fondement de l'Eloquence. *Depuis la p. 33. jusqu'à la 54.* Il s'enſuit qu'on ne doit non plus ſe charger des mots qui ne ſont pas en uſage, que d'une monnoye qui n'a pas de cours. Ces mots ſont de trois ſortes: ceux qui ſont *ſurannez*, ceux qui ſont *nouveaux*, & ceux qui ſont *étrangers*. Préferer les mots ſurannez, c'eſt, ſelon notre Auteur, demander du gland, au lieu de bled, pour ſe nourrir; rechercher les mots nouveaux, c'eſt demander les fruits avant leur maturité; uſer de mots étrangers, c'eſt tomber dans la barbarie. Toutes pareilles expreſſions, dit-il, marquent de la ſingularité & de l'oſtentation; elles rendent le Discours obſcur, & offenſent les oreilles.

Dans le ſoin pourtant de choiſir les mots, il faut éviter le ſcrupule & la ſuperſtition. C'eſt à quoi l'Auteur rapporte ce que dit Longin, que *le Sublime a quelquefois des défauts, auſquels il ne faut pas prendre garde*; P. 11. & ce que dit Quintilien (2), qu'*un Discours n'a pas grand merite du côté des penſées, quand on y fait un ſi grand cas des paroles*; enfin ce que dit Ciceron (3), que l'Eloquence imite quelquefois *les Dames plus gratieuſes dans leur negligé, qu'avec toute leur parure*, & ſur-tout, qu'avec leur rouge. La Mothe le Vayer.

Il eſt conſtant que la ſervitude dans le choix des mots, peut faire perdre la plus vive chaleur de l'eſprit (4); elle peut faire haïr l'Eloquence, ou en rendre le ſoin ridicule. Il eſt bon d'ailleurs de conſidérer qu'un mot inuſité, ancien ou nouveau, a quelquefois de l'emphaſe, de l'énergie, ou de l'agrément; & il eſt à propos d'empêcher que le peuple, qui eſt ignorant, ne ſoit le maître abſolu de la Langue. Ces avis paroiſſent tirez d'un des plus beaux endroits d'Horace. C'eſt avec un Maître ſi ſûr, qu'on nous avertit encore, d'uſer ſobrement de cette liberté qu'on nous laiſſe; & d'attendre, pour nous en ſervir, que nous ayions quelque nom dans la République des Lettres. *Ep. l. 2. Ep. 2. ad Flor.* D'autant plus que la Métaphore ſupplée au défaut des termes qui nous manquent, & qu'elle a une grace particuliere. " Un Auteur qui veut réüſſir, *Ibid.*
„ aura l'adreſſe, dit Horace, de faire re-
„ vivre certaines expreſſions nobles & é-
„ clatantes, dont ſe ſervoient nos pre-
„ miers Catons & nos Céthégus, & que
„ maintenant l'on abandonne, parce qu'el-
„ les paſſent pour vieilles & pour ſuran-
„ nées. Il ſe ſervira de mots nouveaux,
„ mis au jour, & autoriſez par l'uſage.
„ C'eſt ainſi qu'inventant des manieres
„ de parler pures & énergiques, il ren-
„ dra la Langue abondante: de même
„ qu'un fleuve dont les belles eaux fer-
„ tiliſent la campagne. Soyez fort rete-
„ nu, dit-il ailleurs, & fort réſervé à *De Arte Poët.*
„ faire des mots nouveaux; vos expreſ-
„ ſions ſeront toujours belles, ſi vous
„ ſavez, par une liaiſon pleine d'adreſſe,
„ donner aux mots qui ſont en uſage,
„ la grace de la nouveauté, &c.

Ce que l'Auteur dit ſur les mots, il le dit auſſi ſur les Périodes. Nous devons y éviter deux défauts (5) contraires; *Pag. 54. jusqu'à la p. 117.* l'un eſt de ceux qui s'en tiennent d'abord à leurs premieres productions; l'autre de ceux qui croyent n'avoir jamais aſſez poli leurs Ouvrages, & qui ſe travaillent

3 Non ingratam negligentiam indicat, de re hominis magis, quàm de verbis laborantis. *Cic. in Orat.*

4 Abominanda infelicitas, quæ & curſum dicendi refrænat, & calorem cogitationis extinguit morâ & diffidentiâ. *Quint. Proœm. l. 8.*

5 *Voyez, ſur ces deux défauts opposez, un bel endroit dans Quintilien, L. 10. c. 3. & fort bien traduit dans les Oeuvres posthumes de M. de Maucroix, p. 336. &c.*

La Mothe le Vayer. vaillent la plume à la main, comme l'oiseau se bat à la perche.

Pour parvenir à éviter ces deux extrêmitez, on suit encore un conseil d'Horace. (Ep. l. 2. Ep. 2.) On se dépouille de la tendresse de pere, c'est-à dire de la qualité d'Auteur, on prend celle de Censeur sévere, ou du moins de Lecteur indifférent. On consulte des gens sincéres & éclairez. On ne se pardonne rien. On fait des ratures sur le papier, qui rendent le Discours plus agréable; en y effaçant beaucoup, elles y forment les plus beaux traits; sur tout, elles lui donnent cet ordre, cette harmonie, cette liaison des parties, qui en fait la perfection. Ecoutons Horace. (Ep. l. 2. Ep. 2. ad Flor.) " Quiconque, dit-il, voudra faire un Poëme achevé, prendra avec la plume l'esprit d'un Censeur judicieux & équitable: il retranchera sans hésiter les mots qui n'auront ni éclat, ni force, ni grace; & quelque répugnance qu'il y ait, il les arrachera de leur place avec violence, quand ils seroient, pour ainsi dire, aux pieds des autels de Vesta, où les criminels mêmes sont en sûreté.

Cela regarde le soin qu'il faut avoir de corriger: d'un autre côté, il y a à prendre garde qu'en voulant ôter les défauts des phrases, on en ôte aussi la force; de la même maniere qu'en voulant quelquefois se purger du mauvais sang, on se prive de celui qui est nécessaire à la vie (1). Souvenons-nous sur cela que c'est, & une injustice, & une legereté, de condamner toujours ses premieres expressions, pour en remettre de nouvelles à la place, qui n'ont d'autre avantage, que celui d'être venuës les dernieres; c'étoit le caractére de Tibere. (Suet. in Tib.) Il parloit mieux sans préparation, que lorsqu'il s'étoit préparé.

Les Isocrates qui écrivent pour l'ostentation, peuvent dresser, pour ainsi dire, leurs périodes au cordeau. Cela leur convient pour faire parade de leur art, & peut servir à leurs disciples, qu'il faut d'abord assujettir à ce soin de polir le Discours avec une extrême exactitude, à cause qu'ils en rabattent toujours assez. Les Démosthenes & les Cicerons peuvent se donner des libertez, & quelquefois même des licences. Si ce qu'ils font paroît irrégulier d'un côté, il rentre d'ailleurs dans les régles; ou il sert d'ornement à la pensée (2), comme les ombres au tableau; ou il lui donne de la force.

Il y a deux choses dans la phrase, son étenduë, & sa qualité ou ses ornemens. Il suffit de se faire une idée générale de la juste longueur qu'elle doit avoir, pour n'être ni obscure, ni embarrassée, mais pour aider à remplir les devoirs de l'Orateur, qui sont *d'instruire, de plaire & de toucher*. Cette longueur est environ de quatre membres, & la mesure d'un membre est à peu près un grand vers. L'opposé du style périodique est le style coupé. Il a son merite, il a de la force, s'il est interrompu. Mais s'il regne par tout, il ressemble au parler des asthmatiques, ou aux viandes hachées dont se nourrissent les malades, ou enfin à la maniere dont marchent les Pies: elles ne vont que par bonds. Il est vrai que les pointes, les allusions, les sentences ont dans ce style, un éclat & un brillant merveilleux: mais c'est comme les moindres étoiles, elles ne brillent qu'en tremblottant, au lieu que l'Eloquence doit répandre sa lumiere comme le Soleil. Il est à propos d'interrompre le style coupé par des phrases plus longues qui lui donnent de la consistance. C'est un art que Ciceron explique dans son Orateur. (Cic. in Orat. n. 221.)

Pour ce qui est des ornemens, de l'harmonie, des figures, & autres choses semblables, il faut les chercher avec modération: car on ne sait lequel est le plus contraire à l'Eloquence, ou une négligence trop grande, ou un trop grand soin.

En finissant cet article, n'oublions pas ce que dit l'Auteur, & ce qu'il croit dire avec l'approbation de l'Académie Françoise, qui ne faisoit alors que de naître, & étoit composée de personnes dont la réputation ne vieillit point. (P. 104. P. 112.) Il est fortement

1 Metuens ne vitiosum colligeret, etiam verum sanguinem deperdebat. *Cic. de Calvo, in Bruto.*

2 In vitio decor est quædam malè reddere verba. *Ovid.*

La Mothe le Vayer. ment persuadé que la connoissance du Grec peut être d'un grand usage pour répondre sur bien des choses qui regardent notre Langue, quoiqu'on puisse la parler fort bien sans ce secours, & qu'avec ce secours même on puisse encore la parler mal.

Jusqu'ici nous n'avons touché que la beauté de la diction, & il faut quelque chose de plus dans un Discours pour l'Eloquence, un grand sens, un fond de sagesse, la force, la délicatesse, le raisonnement, la liaison, l'ordre des parties, la bienséance en toutes choses, sur laquelle l'Art oratoire ne fait proprement que dire, tant il est difficile d'en donner des régles! Faut il s'étonner qu'il y ait si peu d'Orateurs? Les graces principales du langage viennent de l'excellence de ce qu'on dit; & il est impossible de bien dire, si l'on n'est en état de bien penser. Rien ne sert plus à nous y mettre, que la lecture des bons Auteurs de l'Antiquité, quoiqu'ils nous parlent une autre langue que la nôtre. Ils nous apprennent en même temps à ne point employer la beauté des termes à des matiéres qui ne le méritent pas, puisqu'aussi-bien, quand on les y employe, le souvenir des paroles s'évanouït avec le bruit. C'est une verité qu'on éprouve dans la lecture des Romans, & encore plus dans tous ces Livres vuides de sens, qui sont écrits, P. 112. disent les Auteurs, poliment, & *à la mode*. Tout le monde y court néanmoins, & les Libraires les aiment. Le commun des hommes aime à se repaître d'imaginations vagues, à nourrir ses passions. Les Romans fournissent ces vains avantages. Les hommes aiment (3) encore ce qui est à leur portée; ils admirent ce qu'ils se croyent en état d'imiter; ils y bornent la force de l'Eloquence, parce que ce sont les bornes de leur génie. Cela donne cours aux Ouvrages où il n'y a que des mots, un vain amusement, & rien de solide. L'Auteur dont est P. 135. question, voudroit que ceux qui n'ont que la beauté de la diction en partage, s'appliquassent à traduire. Il n'exclut pourtant pas de cet emploi les grands génies, La Mothe le Vayer. capables d'ailleurs de produire de leur propre fond.

Ceux qui sont forts en citations, ont quelque chose de commun avec les Traducteurs; ils semblent riches du bien d'autrui. Il y avoit des gens qui avoient en horreur les citations du temps de l'Auteur. Il se disoit sur ce sujet des cho- P. 139. &c. ses pompeuses *Pour & Contre*, mais peu convainquantes. Il y paroit un point fixe, qui est, *qu'on peut citer*; cela est même nécessaire quelquefois, mais rarement. Une citation en son lieu, a de la force ou de l'agrément; elle montre la modestie de l'Orateur qui ne veut point s'attribuer ce qui n'est pas de lui. Elle donne en même temps l'air d'un homme bien élevé, qui est en commerce avec les honnêtes gens de tous les siécles; & les Auditeurs qui font aussi leurs délices de la lecture des Anciens, sont ravis de les voir en quelque sorte *résuscitez*. C'est l'idée que M. de la Mothe le Vayer a- P. 151. voit des citations. M. Bayle trouve que Dict. T. 2. c'est en faire un peu trop de cas, quoi- p. 1132. B. que d'ailleurs il les estime fort lui-même.

Notre Auteur dit quelque chose des styles & des caractéres: mais il les dis- P. 155. tingue. Ceux-ci, dit-il, sont limitez à un petit nombre, & plusieurs Ecrivains en même temps peuvent se rencontrer dans le même caractére, au lieu que les styles sont infinis; il y en a autant que d'Auteurs; & ils sont aussi differens que les visages. Il ne faut pas s'en étonner. Le style n'est qu'une façon de s'expliquer qui dépend du temperament de chaque personne. C'est par cette raison que les mœurs se peignent dans le Discours, & qu'il suffit quelquefois d'entendre parler un homme pour le connoître (4). Il est difficile que cela n'arrive. Cependant il y a des gens qui voudroient qu'un Auteur s'abstînt de se faire connoître. *Qu'a-t-on affaire*, disent-ils, *qu'un dissolu, comme Mécéne, se peigne dans ses Ouvrages, & que son éloquence soit aussi licentieuse que sa vie*? Cette raison exclut des Ouvrages les mauvaises mœurs, mais non pas

3 Tantum quisque laudat, quantum se posse sperat imitari. *Cic. in Orat.* Quem sperandi sibi, eundem & bene dicendi finem proponunt. *L. 2. Tusc. quæst.*

4 Oratio vultus animi est. *Sen. Ep.* 115.

pas les mœurs en général, les mœurs qui sont bonnes, ou d'autres qui pour être indifférentes, sont pourtant un bon effet. Oter toutes sortes de mœurs d'un Discours, c'est ôter à l'Eloquence un des grands moyens de persuader, & la réduire aux termes d'une démonstration d'Euclide.

Il n'est pas possible de faire de grands progrès dans l'Eloquence, si l'on n'a toujours un bon modéle dévant les yeux. Où le prendre? L'Auteur * ne juge pas qu'il lui convienne d'en proposer aucun parmi nos Ecrivains François. On avoit trouvé des taches dans Démosthéne, dans Ciceron, dans Tite-Live: comment auroit-on prétendu, il y a près de quatre-vingts ans, trouver la perfection parmi nous? On nous propose donc ces Anciens mêmes, censurez en peu de choses, & par un petit nombre de gens; parce qu'excepté la censure de ce petit nombre, qui sont des gens presque sans aveu, ils ont eu l'admiration de tous les autres; à quoi il faut ajoûter que nous ne sommes plus en état de sentir ce qu'on a voulu y reprendre, quand même on l'auroit repris avec raison.

* P. 173.

Ce sont ces Anciens que nous admirons aujourd'hui, & non pas précisément tous ceux qui sont anciens. Nous admirons aussi les Modernes où nous rencontrons le goût de la bonne Antiquité. Horace, dit-on, n'étoit pas pour les Anciens. Il faut prendre son sens, puisqu'il l'explique. Il parle des Ecrivains qui étoient par rapport à lui, ce que les Gothiques sont par rapport à nous. Ce sont les *Trouvaires* Latins, s'il faut ainsi dire, dont il parle. Quelqu'un admire-t-il les Trouvaires parmi nous? Mais Horace admiroit les Grecs, & en conseilloit la lecture. Il étoit persuadé que c'étoit faute de les étudier, ou de les imiter, que les Romains ne réüssissoient point encore, autant qu'ils étoient capables de réüssir. Il admiroit en même temps ceux de son siécle qui étoient dans le goût que les Anciens avoient approuvé. On nous oppose son autorité; nous sera-t-il défendu de la suivre, parce que nous prenons sa pensée?

Ep. ad August.

Au reste l'imitation ne doit, ni se borner à un seul modéle, ni être servile, ni nous jetter dans un art qui paroisse, rien n'étant plus opposé à l'artifice que de le découvrir, parce qu'une ruse cesse de l'être, aussi-tôt qu'elle est reconnue. Quelque libre néanmoins que soit la composition, rien ne peut la dispenser, ni de suivre un ordre conveuable, ni de garder toutes les bienséances, ni de tendre à mériter l'admiration des hommes, sans quoi Ciceron ne reconnoit point d'Eloquence. C'est la beauté de l'expression qui y conduit; c'est encore plus la beauté des pensées, & celle des grandes connoissances, que l'Auteur peut-être a confondues avec les Sciences les plus élevées, tandis qu'il y a assez d'élevation dans la connoissance des mœurs, des affaires, & de la vie des hommes, pour lui donner la qualité de *grande*.

Je pourrois ne rien dire de plus à l'avantage des deux petits Traitez, dont j'ai parlé; parce que, pour s'en former une juste idée, il suffit de se souvenir de ce que j'en ai dit en empruntant les termes de M. Baillet, & d'y joindre ce qu'en dit M. Bayle, qu'on ne niera jamais, à moins de manquer de discernement & de goût, que cet Auteur n'eût beaucoup de génie. Car ce que M. Baillet ajoûte dans son jugement, que M. de la Mothe le Vayer *s'est trouvé fort soulagé dans ses Ouvrages de critique, par le travail de ceux qui avoient écrit avant lui sur le même sujet, & qu'il en a été quitte pour un petit nombre de Réfléxions, que son génie & ses lectures ont pu lui fournir*; cela ne fait rien à ses Ouvrages de Rhétorique, parce que sur cet article il s'agit plus de choix que d'invention.

Dict. T. 2. p. 1131. B.

J'observerai cependant que l'Auteur dont est question, ne prend pas le sens de deux endroits qu'il rapporte; l'un d'Horace, & l'autre de Ciceron. Il fait dire au premier, *que Lucile étoit louable de mêler du Grec dans ses vers Latins.* Au lieu qu'Horace s'en mocque, & de tous ceux qui l'admiroient. Il fait dire au second, *que l'Orateur peut parler avec succès, de ce qu'il ne sait pas*; & c'est ce qui est fort éloigné de sa pensée. Ciceron dit seulement, qu'un Orateur parlera mieux des choses d'un art, que ceux qui en font profession; mais c'est lorsqu'il s'en sera fait instruire. Aussi M. de la Mothe

P. 142. P. 4. Sat. l. 1. Sat. 10. L. 1. de Orat. n. 69.

La Mothe le Vayer. Mothe le Vayer établit-il lui-même à la fin de son Ouvrage, que, selon Ciceron, ce sont les belles connoissances qui doivent fournir les belles expressions.

Mais à tout ce que j'ai dit d'avantageux à notre Auteur, j'ajoûte deux témoignages que lui rend encore M. Bayle. Dict. T. 3. p. 1910. A. Dans l'un, il dit qu'il y a beaucoup de profit à faire dans la lecture de cet Ecrivain, & que nous n'avons point d'Auteur François qui approche plus de Plutarque que celui-ci. Qu'on trouve de belles pensées répandues dans ses Ouvrages, & de solides raisonnemens. " L'esprit & l'érudition, dit-il, y marchent de „ compagnie. L'esprit paroitroit sans doute beaucoup plus, s'il alloit seul; les „ autoritez & les citations qui l'accompagnent, l'offusquent souvent; mais, „ en quelques endroits, il tire son plus „ grand brillant de l'application heureuse „ d'une pensée étrangere.

R. L. B. Dans l'autre témoignage, M. Bayle dit que les Ouvrages de M. le Vayer ne sont point des rapsodies, que cet Auteur débite du sien une infinité de choses, qu'il y mêle beaucoup de sel & beaucoup d'esprit; & s'il y mêle aussi beaucoup de choses d'emprunt, & qui ne sont pas choisies avec assez de discernement, il ne laisse pas d'être vrai, qu'il résulte de tout cela un Ouvrage dont la lecture est très-utile, & qui plaît encore à quelques bons Connoisseurs.

„ M. de Vigneul Marville, continue „ M. Bayle, croit faire beaucoup d'honneur à la France, en disant que les rapsodies de la Mothe le Vayer ne sont „ plus de notre goût, & qu'on ne perd „ plus de temps à les lire; mais il est „ à craindre qu'on ne se confirme par „ là dans le jugement que sont plusieurs „ Etrangers, *que la France trop dégoûtée de tout ce qui sent l'érudition, ne s'occupe qu'à polir sa langue, & qu'à bien tourner des portraits & des caractéres.* „ Les meilleurs Ecrits des premiers Académiciens ne sont pas moins négligez que ceux de la Mothe le Vayer: „ cependant l'on tombe d'accord que „ l'Académie Françoise n'a jamais été „ mieux remplie que dans ses commencemens.

Je fais cette remarque, afin qu'on voye que si la Mothe le Vayer n'est point lû, comme autrefois, cela procede d'un dégoût général de presque tout ce qui n'a pas la grace de la nouveauté. La Mothe le Vaye.

COMPENDIUM RHETORICÆ CHRISTIANÆ,

Methodi facilis Prædicationis Evangelicæ, & Controversiæ ad docenda Mysteria, sive Atheos, & Infideles, sive Hereticos, &c. 1672.

CET *Abregé de Rhétorique*, comme porte le titre, & cette *Méthode aisée de prêcher*, est du P. Beurier, Chanoine Régulier & Curé de Saint Etienne du Mont. Le P. Beurier. Cet Auteur, après avoir fait un Ouvrage divisé en quatre Volumes, lequel a pour titre *Miroir de la Religion Chrétienne*, crut, pour le rendre plus utile, devoir y ajoûter un cinquiéme Volume, & c'est l'Ouvrage dont est question, qui contient quatre petits Abregez, l'un de *la Rhétorique Chrétienne*, l'autre de l'*Art de prêcher l'Evangile*, le troisiéme de la *Méthode des Controverses*, Prolog. ad Lector. le dernier de la *Chronologie sacrée*; & cela, afin de mettre ses Lecteurs en état d'instruire les autres de ce qui regarde la Foi & les Mœurs, après qu'ils s'en seroient instruits eux-mêmes dans son Miroir de la Religion.

Dans le premier, le dessein de l'Auteur est de tracer une courte méthode de composer un Discours, de donner l'idée des styles, des matieres Oratoires & des secours dont l'Eloquence a besoin, de montrer les sources de l'invention & de l'amplification, de parler des parties du Discours & de leur arrangement, de dire quelque chose sur les mots, sur les pensées, sur les figures & sur les passions, enfin sur la nature des propositions que l'Orateur peut entreprendre de prouver, & sur les différentes manieres d'en faire la division. Ib. p. 1.

Dans le second, il s'attache à montrer l'excellence du ministére de la Chaire, Ib. p. 2. l'abus qu'on en peut faire, la necessité qu'il y a que le Prédicateur ait une vraye mission,

Le P. Beurier. mission, les conditions & qualitez qu'il doit avoir, ce qu'il doit fuir ou pratiquer, selon S. Paul, pour bien remplir son emploi, & y produire du fruit, une maniere aisée de ranger & d'étendre son sujet, même de le fixer chaque jour de Fête ou de Dimanche ou pendant tout l'Avent & tout le Carême. C'est pour cela qu'il marque & le texte qu'on peut choisir dans chaque Evangile, & l'instruction morale à laquelle on peut le réduire ; à quoi il ajoûte une idée du Prône, de la Controverse, des Sermons qui se font dans une Mission, & des Catéchismes.

Ibid. Le troisiéme contient une Méthode pour traiter les Mysteres de la Foi avec les Athées, les Infidéles, les Juifs & les Hérétiques. A l'égard du quatriéme, on conçoit aisément ce qui peut entrer dans un Abregé Chronologique, & c'est une matiere qui n'entre point dans mon Ouvrage. Pour les trois premiers Abregez qui semblent le regarder, on peut trouver extraordinaire que l'Auteur ait distingué la *Rhétorique Chrétienne* de l'Art de prêcher, parcequ'on a vû que les autres qui ont traité de l'Eloquence par rapport à la Religion, n'ont point distingué ces deux choses; aussi ne peut-on guéres y mettre de la difference, à moins qu'on ne dise qu'il a d'abord voulu traiter des principes de l'Art en général; mais alors, ce n'est plus la *Rhétorique Chrétienne*, c'est simplement *la Rhétorique*. L'Auteur ne peut de même se défendre que par quelque semblable raison, de ce qu'après avoir donné l'Art des Controverses dans son second Abregé, il ne laisse pas d'en faire encore la matiere du troisiéme. A cela près on voit que l'Auteur étoit habile, & quant au fond des choses, & quant à la maniere de les traiter. Mais quant aux idées succinctes qu'il donne de ces Méthodes, elles ne sont guéres propres pour instruire l'Orateur ; c'est tout au plus qu'elles lui servent de memoire, s'il est déja instruit d'ailleurs. A quoi l'on peut ajoûter que la diction seule de son titre montre clairement que son style n'est ni poli, ni correct. En effet il se sent fort de l'Ecole, & il y a même tel endroit où il est difficile de bien prendre sa pensée.

LOUIS DE WOLZOGUE.

1671.

PArmi les Réformez, cet Auteur a aussi donné l'Art de prêcher. Ce sont les préceptes communs, & quelques réflexions sur l'explication qu'il est à propos de faire des textes. M. Morhof dit que son Livre est écrit poliment. Comme il étoit Cartesien, il donne l'Art des passions sur les principes de Descartes, dont il prétend montrer l'usage en cette matiere. C'est le seul de tous les Maîtres d'Eloquence que j'aye vû donner dans cette rêverie. Rien n'est plus contraire aux principes mêmes de Descartes, comme je l'ai montré ailleurs. Notre Auteur s'étend fort, & même trop, sur les régles de l'Exorde. Le Critique que j'ai cité assure qu'il y a plus de subtilité dans sa Méthode, qu'il n'y a de solidité, & qu'on ne peut guéres en faire usage. On prétend aussi qu'il est trop long & sur le geste & sur la prononciation, même qu'il a tiré ce qu'il en dit, tant d'Erasme, que du P. Cressol Jesuite, & qu'on s'en apperçoit, quelque soin qu'il prenne de cacher son vol. Wolzogue.

De la même Communion nous avons encore Melchior Zeidler, qui accommode à la Chaire les préceptes de Ciceron & d'Aristote, & y joint des exemples convenables à son dessein; de sorte que M. Morhof croit qu'en joignant son Ouvrage à celui de Schraderus dont j'ai parlé dans l'article d'Erasme, un Prédicateur a tout ce qu'il lui faut pour traiter les Enthymêmes, c'est-à-dire les preuves. Mais selon ce Critique, il doit à cela joindre encore un style semblable à celui dont Longin a donné les régles, sententieux, grand, élevé, & sublime, tel qu'est celui de S. Ambroise, appellé le Séneque des Chrétiens, comme Lactance en fut nommé le Ciceron. La Préface de Zeidler prouve la necessité de l'Eloquence dans la Chaire, sur quoi Conrad Rittershusius a pris soin de faire remarquer les adresses de S. Paul dans ses Discours, & celles de S. Chrysostome. Zeidler. Morhof. L. 7. p. 289. n. 3. Sacr. Lect. L. 4. c. 13.

LA

LA RHETORIQUE

FRANÇOISE,

Par René Bary, Conseiller & Historiographe du Roi. A Paris chez Pierre le Petit 1665. Et à Amsterdam 1669. *

* Selon Morhof L. 6. c. 1. p. 855. n. 31.

Methode pour bien prononcer un Discours, & le bien animer. *Par le même*, chez Denis Thierry, 1679.

René Bary. LA Rhétorique Françoise dont est question, est en deux Volumes. Le premier porte le titre que je cite à la tête de cet Article; le second est intitulé, *Les Secrets de notre Langue. Seconde partie de la Rhétorique Françoise.* Il est aisé de voir que ce Volume ne contient que des Remarques sur notre Langue, choses utiles d'elles-mêmes, & dont la Rhétorique a besoin; mais elle en suppose la connoissance dans l'Orateur, sans se mettre en peine de la lui donner. Pour ce qui est du premier Volume, il contient des préceptes de l'Art, qui sont la plûpart tirez d'Aristote; & des exemples, que l'Auteur a voulu fournir de lui-même.

Il commence les préceptes par les preuves, parce que *les preuves*, dit-il, *entrent dans toutes les pièces Rhétoriques.* (Rh. Franç. T. 1. p. 3.) C'est pourquoi il nous apprend l'Art de les trouver par les lieux communs, & rien davantage; de sorte qu'il ne prend pas ce qu'il y a de meilleur sur cette matiere, dans Aristote. Il explique la maniere d'exciter ou de calmer quelques passions, & se dispense de parler des autres, parce-qu'il en avoit parlé dans *une grande Morale* (Ibid. p. 113.) qu'il avoit fait imprimer: mais dans le peu qu'il en dit, il suit les principes du Philosophe. Il dit quelque chose des trois genres de causes, & il s'étend sur ce qui peut y avoir rapport, l'honnête, l'utile & l'agréable. Il parle en peu de mots des qualitez qu'il croit necessaires à l'Orateur, & il y compte *la Métaphysique*, (Ib. p. 102.) pour le mettre en état de convertir les Athées; en quoi il s'éloigne non seulement d'Aristote, mais de Ciceron, qui ne veulent rien d'épineux ou d'abstrait dans l'Eloquence. Il traite aussi légérement les parties du Discours. (Rhené Bary.) En récompense il s'étend fort sur l'élocution; & sans en dire ce que les grands Maîtres en ont dit de meilleur, *il la divise*, dit-il, *en quatre points, en mots, en phrases, en périodes, & en figures; & il la pousse de telle sorte*, (Ibid. p. 4. & 5.) ce sont ses termes, *qu'il ose assurer qu'elle ne fera pas le moindre endroit de sa Rhétorique.* Ce sont en effet les figures & les lieux communs qui en font la plus grande partie.

Je ne parle point encore de son second Ouvrage, qui regarde l'*Action de l'Orateur.* Il viendra en son rang: mais je crois pouvoir dire pour le premier, qu'encore qu'on y voye que l'Auteur avoit du génie & de l'acquis, il y a pourtant bien des endroits de son Livre, où l'on cherche, sans le trouver, le goût de la véritable Eloquence. Ce qui me fait parler ainsi, ce sont principalement ses Observations qu'il appelle *Périodes alphabétiques & régulieres.* Que nous apprend-il sous ce titre? Il nous montre *en combien de façons on peut commencer une période par chaque Lettre de l'Alphabet, par A, par B,* (Ibid. T. 2. p. 199.) par toute autre lettre. Il remarque, par exemple, qu'on ne le peut par *R*, qu'en cinq manieres, qui sont, ra, re, ri, ro, ru. Sur cela, ainsi que sur les différentes manieres des autres Lettres, il a eu la patience de fournir des exemples, lesquels contiennent quelquefois, à dire vrai, de bonnes pensées, exprimées d'une maniere raisonnable: mais ils deviennent odieux, & même insuportables, à cause qu'ils ne sont réünis ensemble, que parce-qu'ils commencent par la même Lettre ou par la même Syllabe. Quelle idée, pour donner des préceptes d'Eloquence! Comment concevoir qu'une pareille Méthode puisse inspirer ce feu, cette élévation si necessaire à l'Orateur? Est-ce là ce qu'on peut comprendre sous le titre *des Secrets de notre Langue*, ou sous celui d'*Ample Traité des Mots, des Phrases, des Périodes & des Figures*? (Second Titre du 2. Tome p. 1.) Comment enfin un bon esprit a-t-il pû se proposer des *Périodes Alphabetiques*? Qu'on montre tant qu'on voudra qu'il y a du bon; je dis, avec Horace, qu'*on s'en étonne*, qu'*on en rit*, je ne sai pourquoi, qu'*on s'en indigne.*

René Bary. * Epist. ad Pison v. 358.

* Quem bis terque bonum cum risu miror, & idem
Indignor.

Avant-propos du t. 1. pag. 1.

Cependant l'Auteur s'applaudit de son travail. " J'ai ajoûté, dit-il, au corps „ de la Rhétorique toutes les observations „ que j'ai faites, non seulement sur les „ mots, mais encore sur les phrases & „ sur les périodes, sur les figures & sur „ les transitions. *Enfin, pour couronner „ l'Ouvrage*, j'ai examiné deux ou trois „ cens périodes; *j'ai fait de toutes les „ Lettres de l'Alphabet des commencement „ de Discours; j'ai donné divers exemples „ des mêmes commencemens; j'ai joint à „ chaque Lettre toutes les Lettres qui peuvent être assemblées; & dans le nombre „ des périodes que j'ai faites sur chaque „ assemblement, j'ai discouru de toutes „ sortes de matieres.*" L'Auteur sans doute s'est imaginé qu'il feroit paroître beaucoup d'esprit par l'exécution d'une entreprise de cette nature. Mais ne seroit-ce point là une des choses qui feroient encore dire à Horace (1), s'il vivoit, *qu'il rend graces aux Dieux, de ne lui avoir pas donné tant d'esprit!* Assûrément, quand un Auteur peut s'estimer pour un semblable talent, on peut, je crois, laisser présumer sans autre preuve, qu'il y a des choses répandues dans ses Ouvrages, lesquelles ne sont pas du goût de tout le monde.

Avec tout cela, on ne peut, ce semble, douter que la Rhétorique dont est question, n'ait eu du cours en son temps.

A la fin du 1. Tom.

Le Privilége du moins obtenu pour l'édition qui s'en fit en mil six cens soixante cinq, dit que *les différentes éditions qui en avoient paru, avoient obligé l'Auteur de la retravailler, afin de la rendre plus digne de sa réputation, & plus utile au Public.* Et j'ai observé qu'outre cette édition de Paris, il s'en fit une quatre ans après à Amsterdam. Quelle mortification pour tous les Ecrivains, si un aussi grand succès après tout n'empêche pas un Livre de tomber! Car on peut assûrer, je crois, que celui-ci l'est aujourd'hui. Et l'on en voit la raison par le peu que j'en ai déja dit. On va le voir encore par la suite. Ce détail est utile pour montrer ce que quelquefois on est capable d'approuver. René Bary.

On pourra y observer aussi que les éloges, même les plus grands, que les Ouvrages reçoivent d'abord, ne sont pas un gage assûré de l'Immortalité. En effet on en voit un des plus magnifiques à l'entrée de cette Rhétorique, & qui est d'un homme de poids. C'est feu M. le Grand, Sieur des Herminieres, Conseiller du Roi, Substitut alors de M. le Procureur Général. Ses propres paroles feront voir qu'il avoit du génie pour l'Eloquence, quoiqu'il y eût encore quelque chose à désirer. Il avoit aussi du savoir; & l'Auteur de la Rhétorique en un endroit de son Ouvrage nous en marque une partie qui ne paroitroit pas assez par ses paroles. Il nous apprend que " ce Magistrat avoit heureusement développé toutes les difficultez „ de l'ancienne Philosophie; qu'il n'y avoit „ point de mystéres dans les nombres de „ Pythagore, dans les Tropologies de „ Platon, & dans les Logogriphes d'Aristote, que ce grand homme n'eût découverts: qu'il avoit très-clairement „ expliqué les Allégories de Moïse, les „ Enigmes de Trismegistes, & les Fables „ d'Orphée; que le Livre qu'il avoit fait „ de ces profondes matieres, devoit bientôt faire l'occupation de tous les Doctes; & qu'en attendant il dispense l'Auteur de la Rhétorique, de traiter des „ figures qui composent le langage des „ Oracles, des Sibylles, des Patriarches „ & des Prophétes." Tel étoit M. le Grand: & après ces louanges que l'Auteur lui donne, on peut bien dire qu'il y a du plaisir à être loué par un homme qui a été tant loué lui-même. Voyons comment à son tour il a loué notre Auteur.

Rhét. Fr. T. 1. p. 296.

„ Comme j'ose vous parler avec franchise, dit-il, je vous puis dire avec „ vérité, que votre Ouvrage n'est pas „ seulement considérable par le prix de „ sa matiere, mais aussi qu'il est digne „ d'admiration par l'excellence de la forme.... Vous avez achevé ce que les „ plus suffisans n'ont osé entreprendre: „ Vous avez satisfait à l'esperance de „ douze siécles, & par votre industrie „ l'Eloquence Françoise paroît aujourd'hui

Discours sur la Rhét. Franç.

Ib. après l'Avant-propos.

1 Dî benè fecerunt, inopis me, quòdque pusilli Finxerunt animi. *Sat. L. 1. Sat. 4. v. 17.*

René Bary. „ d'hui en la même pompe, & en la mê„ me majesté, qu'elle parut autrefois ou „ Grecque ou Romaine.

Je laisse beaucoup d'autres louanges qui sont de la même force. Une chose que je ne puis omettre, c'est que l'Auteur ayant tiré presque tous ses préceptes d'Aristote, & ne le dissimulant pas, M. Le Grand lui dit néanmoins : " *Encore que* „ *vous n'ayez consulté ni les Sophistes ni* „ *les Orateurs de l'Italie & de la Grece*.... „ Le corps si majestueux de votre Rhé„ torique semble avoir été nourri du mê„ me suc & de la même substance que „ celle des Plotins & des Antoines, des „ Platons & des Aristotes. *Vous avez* „ *cet avantage que vous prenez tout dans* „ *votre propre fond*, *que vous avez la gloire* „ *d'enseigner une Doctrine qui ne vous a* „ *jamais été enseignée*.... Quiconque ap„ prendra les préceptes & les régles de „ votre Art Oratoire, doit admirer les „ beaux exemples *de ces préceptes & de* „ *ces régles que vous avez inventées* ; & „ en même temps il doit avouër... que „ ce grand œuvre de la Rhétorique Fran„ çoise, qui doit être la félicité des oreil„ les, par la justesse de vos périodes ; & „ les délices de la raison par la beauté de „ vos pensées, paroît entierement formé „ des plus sublimes caractéres de l'Elo„ quence consommée.

2. pag. du Disc. sur la Rh. t. Ibid.

Voilà ce qui s'appelle louer. L'Auteur dément lui-même dans son Ouvrage les éloges qu'on lui donne, d'*être l'Inventeur de ses régles*. On ose pourtant les lui donner ; il ose lui-même les recevoir. Ce n'est point-là ce qu'a dit M. Despreaux,

Satyre 9. 23.

Tout éloge imposteur blesse une ame sincere.

Et j'aurois cru que dans un fait de cette nature, un Substitut auroit été aussi religieux, que dans le rapport d'un procès.

Mais suivons ce Magistrat ; aussi bien est-ce un *Discours sur la Rhétorique Françoise*, qui me fait parler de lui, & qui seul le feroit entrer dans mon dessein, quand même il n'y entreroit pas à l'occasion du Livre qu'il a si fort loué. Il ne s'est donc point borné aux paroles que j'ai rapportées. Il y en a d'autres qui ne sont pas moins fortes, ni moins remarquables. Il montre, ce qui est vrai, que les Poëtes sont les premiers qui ont cultivé l'Eloquence, qui ont dicté les Loix, expliqué les secrets de la Nature, célébré les mystéres de la Religion, immortalisé les belles actions. Il montre les differens degrez par lesquels l'Eloquence est, ou parvenue jusqu'au gouvernement des Peuples, ou tombée de là jusqu'à faire en quelque façon ce que font les Bâteleurs sur des tréteaux dans une place publique. Il montre qu'elle s'est néanmoins maintenue en dignité dans la Religion depuis Moïse & avant lui, jusqu'à David, à Salomon, aux Prophetes, aux Apôtres, & à ceux qui leur ont succedé, ou plûtôt qui les ont imitez. Il a raison de conclure que la Rhétorique n'est originaire, ni de la Gréce ni de l'Italie, mais de la Chaldée, ou de la Palestine, & même *du Monde*. Il auroit pu dire du Ciel, puisque l'Eloquence des Auteurs sacrez vient de Dieu. Mais après ces efforts, il revient à dire que notre Auteur ne doit rien ni aux Grecs ni aux Latins. " Quand la „ Poësie, dit-il, du vieux Marot & du „ fameux Saint-Amant ; quand la Prose „ de l'incomparable Conrart, & *votre* „ *Rhétorique Françoise que je tiens à la* „ *main*, ne feroient pas des marques il„ lustres qu'il y a des Poëtes & des Ora„ teurs purement François, & qui *n'ont* „ *point eu de commerce avec les Grecs &* „ *avec les Romains*, je ne laisserois pas de „ soutenir que la Rhétorique Françoise „ subsiste souverainement d'elle-même.

René Bary. Disc. &c. p. 13.

Discours sur &c. p. 23.

Selon ce que j'ai déja remarqué, M. Le Grand n'y pense pas, d'alléguer la Rhétorique de son ami, pour preuve qu'il y a des Auteurs *qui n'ont point eu de commerce avec les Grecs ni avec les Romains*: Mais laissons cette proposition, & attachons-nous à celle-ci. " Que la Rhéto„ rique Françoise subsiste souverainement „ d'elle-même ; qu'elle a des sources dans „ son propre fond, & qu'elle ne puise „ point ailleurs ; qu'elle n'a rien d'em„ prunté ; que ce qu'elle a d'emprunté „ l'incommode, & que les parures & les „ raretez du dehors l'enlaidissent." Peuton sur cela ne point observer, qu'à dire vrai, la Langue Françoise a son Génie ; qu'elle éclate de sa propre beauté ; que le Grec & le Latin peuvent lui nuire par-

René Bary. occasion ; que la Rhétorique Françoise n'a eu garde d'emprunter ce qui lui est propre; qu'elle a pû même ne point emprunter ce qu'elle a de commun ; mais pourtant que c'est un fait certain, que les Latins ont profité des Grecs, que nous avons profité des uns & des autres, & qu'ils peuvent en effet nous servir beaucoup?

J'avouë sans difficulté que l'Eloquence est fort ancienne en France. Celle des *Druides*, l'*Hercule Gaulois*, le témoignage de S. Jerôme, celui de Juvenal * le prouvent évidemment. Mais celle des Druïdes ne montre pas qu'elle fut originaire de France. Il semble qu'elle étoit Grecque d'origine. Et ce que M. le Grand dit du rétablissement des Lettres par les premiers Romans, après qu'on eut chassé les Visigots, fait assez voir que les Lettres ne se sont pas rétablies sans le secours des Latins. Que si des Auteurs comme Baïf, Ronsard, du Bellai & du Bartas ne conçurent pas nettement la belle maniere de profiter de leurs études, la Raison la fit concevoir dans la suite ; & les Malherbes, les Racans, les Amyots, les Coëffeteaux, les Balzacs, les Racines, les Corneilles, les Molieres, les Boileaux nous l'ont montrée. On doit étudier les Auteurs Latins, pour parler la Langue Françoise, comme ils l'auroient parlé eux-mêmes, s'ils avoient été à notre place. C'est la régle que M. le Grand propose lui-même, & cette régle auroit dû le rendre plus moderé dans ce qu'il dit. Il faut se donner la patience d'en entendre une partie; s'il y a des choses peu exactes, il y en a dont on peut profiter, & elles sont toutes de mon sujet.

Epist. 13. du 1. L. * Sat. 7. Disc. sur &c. p. 25. Ib. p. 28. Ib. p. 30.

" Il est vrai, dit-il, qu'il y a des „ choses qui sont communes à tous les „ Païs; mais l'on doit avouer qu'il y en „ a qui sont particulieres à chaque Na„ tion. La Rhétorique a beaucoup de „ régles qui sont générales à toutes les „ Langues, & principalement pour ce „ qui concerne l'invention : mais aussi „ elle en a beaucoup d'autres qui sont „ particulieres à chaque Langue, & par„ ticulierement pour ce qui regarde l'or„ dre & l'élegance. Peut-on dire que „ l'ordre d'une Prédication ou d'un Plai„ doyé soit semblable à celui d'une O„ raison de Démosthéne & de Ciceron? „ que le style impérieux & magistral des „ Grecs & des Romains ait quelque rap„ port à la douceur & à la modestie du „ nôtre? Nous savons même que quand „ nos Rois ont parlé dans les assemblées „ des Etats, & que l'Eloquence y seoit „ la Couronne sur la tête & le Sceptre „ à la main, leur Majesté étoit toujours „ accompagnée de douceur, & que leur „ autorité étoit toujours environnée de „ graces. *Les maximes de la Politique*, „ *& les mysteres de la Religion changent* „ *entierement les régles de la Rhétorique*, „ *& l'ancienne Rhétorique n'a rien de* „ *semblable à la moderne*.

René Bary.

Ainsi parle M. le Grand. Et néanmoins * M. Morhof reconnoît que si le Discours de ce Magistrat regarde en particulier le Génie de la Langue Françoise, la Rhétorique de son ami regarde en général les préceptes de cet Art. De plus le Discours même de M. le Grand ne se soûtient pas. Car si la Rhétorique moderne & l'ancienne ont quelque chose de commun, comment n'ont-elles rien de semblable? Ce n'est pas seulement dans l'*Invention* qu'elles conviennent, c'est dans l'*ordre* des matieres, c'est dans *la varieté du style*, c'est dans *les devoirs* de l'Orateur, lesquels saint Augustin a reconnu être les mêmes dans les matieres de la Religion, & dans les affaires civiles. Tous les changemens qu'on dit être arrivez dans l'Eloquence sont accidentels ; on trouvera dans l'ancienne Eloquence des exemples de ce qu'on attribue à la nouvelle, & dans la nouvelle, des exemples de ce qu'on attribue à l'ancienne. Le tout dépend des circonstances ausquelles les Rhétoriques mêmes anciennes nous prescrivent d'avoir égard. Ce que ces Rhétoriques ont de commun, nous les rend très-utiles; & ce qu'elles ont de particulier, soit par le Génie des Langues, soit par les circonstances, ne laisse pas de nous servir, si nous en savons profiter ; puisqu'elles nous apprennent d'un côté à chercher les beautez qui sont propres à notre Langue, comme les Anciens cherchoient les beautez de la Langue qu'ils parloient ; & que d'un autre côté elles nous recommandent sans cesse les bien-

* Morhof L. 6. c. 1. p. 255. n. 31.

L. 4. de Doct. Christ.

René Bary. bienséances; & cela répond en partie à ce que M. le Grand nous dit encore.

Ibid. " Quelle différence, dit-il, n'y a-t-il „ point entre l'Aréopage d'Athênes & le „ Parlement de Paris; entre les Philippi- „ ques des uns & les Remontrances des „ autres; entre les Démosthénes qui ha- „ ranguent & les Bignons qui requiérent? „ Quelle différence n'y a-t-il point entre „ la Mystagogie Orphique & la Théologie „ Chrétienne; entre les Rapsodies d'Ho- „ mére & les Homilies de S. Chrysosto- „ me?" Il n'est pas mal-aisé de voir que ces dernieres comparaisons sont hors d'œuvre, & que la régle générale des bienséances répond aux autres. C'est pourquoi écoutons le reste.

" L'ame de notre Rhétorique, continue-t-il, n'est pas seulement différente „ de l'ancienne, mais les parties du corps „ de l'Oraison n'ont point de ressemblan- „ ce avec les membres de la nôtre. Le „ tour ni la chûte de leur période n'ont point „ de rapport avec le nombre & la jus- „ tesse de nos Discours. Que sert-il „ donc à un Orateur François de lire „ la critique de Denys d'Halicarnasse, „ & son Livre de la Composition des „ mots, ou de lire son autre Livre de „ la maniere de haranguer les Athlétes, „ ou de bien écrire des Epithalames? „ Que nous sert-il d'apprendre ce grand „ Traité qu'a composé Démétrius Pha- „ lereus sur l'élocution Grecque? Se- „ rons-nous plus éloquens en notre Lan- „ gue?... y serons-nous plus habiles, „ quand nous aurons appris les *Ellipuses*, „ les *Apophases*, & les *Monomeres* de Cu- „ rius Fortunatianus, ou toutes les figu- „ res des Sentences & des Locutions de „ Julius Rufinianus, *&c.*

Il méprise, comme l'on voit, les figures que les Anciens ont expliquées, & ce sont les mêmes que son ami explique aussi, ce qui sans doute ne pouvoit être autrement. Il croit que le tour & la chûte de nos périodes différent fort du tour & de la chûte des périodes Grecques ou Latines; cela est vrai pour l'arrangement des mots, & pour les pieds ou les cadances qui en résultent: mais l'égalité ou l'inégalité des membres, leur opposition, leurs autres rapports, enfin ce qui fait la beauté ou la varieté des styles, & presque généralement tout ce que Démétrius a expliqué dans son petit Traité de l'Elocution, qu'on qualifie de *grand*, je ne sai pourquoi; tout cela, dis-je, est commun à toutes les Langues. Il n'y a qu'à voir le second Tome de l'Ouvrage dont est question. Pour ce qui est de donner, sur des préceptes, des exemples qu'on tire de son propre fond, sur quoi on loue fort l'Auteur de la Rhétorique Françoise, c'est une question de savoir si cela vaut mieux que de donner des exemples qu'on prend d'ailleurs. J'ai touché cette question dans mon premier Volume. Je n'ai ici que deux choses à observer; l'une, que M. le Grand n'avoit pas assez pesé ce que les Rhétoriques ont de commun. Cela va plus loin qu'il ne l'a cru, malgré la différence des Langues; l'autre que les réflexions de son ami sur la Langue Françoise peuvent donner des lumieres considerables à ceux qui veulent écrire correctement, en les rendant plus attentifs sur ce qui regarde la diction; mais c'est plutôt un Ouvrage de Grammaire qu'une partie de la Rhétorique. Cependant, ne fût-ce qu'en considération de l'utilité qu'on peut en tirer, il ne faut pas lui refuser une partie du moins des louanges que M. le Grand lui donne encore, en finissant son Discours sur la Rhétorique Françoise. Pag. 190, &c.

" Je ne crois pas, Monsieur, lui dit- „ il, offenser votre modestie, si je dis „ que c'est à vous seul, à qui notre siécle „ doit entierement l'élégance du Dis- „ cours, & la beauté de l'Eloquence: „ Votre entreprise s'est proposée l'utilité „ publique, & la perfection de notre Lan- „ gue. Je n'ai trouvé dans la Bibliothe- „ que du Roi que deux Livres de Rhé- „ torique Françoise, l'un a pour titre, „ l'*Art & science de Rhétorique pour faire* „ *Hymnes & Balades*; & l'autre est ap- „ pellé *le Thrésor de la bonne Parleure.* „ Il y a long-temps que la célébre Aca- „ démie, la gloire du Royaume & la „ Maîtresse de l'Eloquence, nous avoit „ fait la promesse d'une Rhétorique si „ souhaitée: mais enfin votre liberalité „ l'en a pleinement acquittée.... L'ini- „ mitable Balzac est bien le premier qui „ a trouvé l'uniformité du style & le „ nombre de la Période; mais vous êtes „ le Discours &c. p. 33.

René Bary.

„ le premier qui en avez trouvé les ré„ gles certaines & les préceptes necessai„ res.... Enfin par ces préceptes & par „ ces régles vous enseignez dans ce grand „ Ouvrage la pureté du Cabinet, l'or„ nement du Barreau, & la majesté de „ la Chaire.

Encore un coup, il paroît beaucoup de génie pour l'Eloquence dans les paroles de M. le Grand; il y paroît de l'étude. Néanmoins j'y desirerois deux choses; j'y voudrois par tout plus de modération, & en quelque chose, plus de vérité. Par la premiere de ces deux qualitez, il se seroit éloigné des défauts qu'il reproche aux Partisans du Grec & du Latin. Par la seconde, ses louanges lui auroient fait plus d'honneur à lui-même, aussi-bien qu'à son ami, qui n'a point donné d'autres préceptes sur le nombre, que ceux qu'on trouve par tout.

Cependant j'aurois bien voulu que M. le Grand se fût expliqué sur l'autre Ouvrage que son ami produisit quatorze ou quinze ans après celui dont je viens de parler. Mais apparemment il n'étoit plus au monde. Cet Ouvrage a pour titre, *Méthode pour bien prononcer un Discours, & le bien animer, très-utile*, dit-on, *à tous ceux qui parlent en public, & particuliérement aux Prédicateurs & aux Avocats.* C'est le Libraire & l'Auteur qui lui donnent cet éloge. Qu'importe, pourvû qu'il soit vrai.

Il faut d'abord convenir de ce qui est évident. Le Livre est bien écrit. " *Bien* „ *prononcer*, dit-il *, *& bien animer un* „ *Discours*, consiste à régler l'accent & „ le geste. Cette définition fait voir que „ ce Livre est divisé en deux parties. „ La premiere traite de *l'accent*; l'autre „ traite *du geste*.

* Méthode &c p. 1. 2, &c.

Le Prédicateur doit régler *l'accent de sa voix*, selon *les parties* qui composent le Discours, selon *les passions* qui y régnent, & selon *les figures* qui l'embellissent. On trouve donc ici des préceptes pour la régler depuis *l'Exorde*, jusqu'à *la Péroraison*. On en trouve pour la régler dans *l'amour*, dans *la haine*, & dans *toute autre passion*. On en trouve pour la régler dans *l'interrogation*, & dans *toute autre figure*. C'est ce qu'on exécute dans la premiere partie.

Dans la seconde, on nous apprend *l'Art de varier le geste selon les divers sujets de mouvement*. Parmi ces sujets on trouve *l'Interrogation*, *l'Etonnement*, *le Récit*, & autres semblables. On y trouve aussi le *Pousse-à-bout*, le *Pêle-mêle* *, le *Fondamental*, le *Résolu*, & par conséquent des gestes particuliers de toutes ces belles choses. En voici un échantillon.

René Bary.

Ib. p. * Ib 26. Ib. 27.

" Le Pêle-mêle veut que le bras droit, „ un peu courbé en dedans, pousse le „ bras gauche; & que le bras gauche, un „ peu aussi courbé en dedans, pousse le „ bras droit; parceque cette action ex„ prime le mêlange des choses. *Exemple.* „ Ils entrérent dans la Ville si précipi„ temment que les uns marchoient sur „ le corps des autres.

„ Le Pousse-à bout veut qu'on regar„ de le Pécheur d'un œil d'indignation, „ & qu'en haussant & baissant la tête, „ l'on avance même le corps comme si „ on vouloit attenter sur lui. *Exemple.* „ Quoi! Tu n'épargneras non plus le „ sanctuaire que les lieux profanes! A „ quoi tient-il que le Ciel ne t'écrase, „ & que la Terre ne t'abîme?

La premiere chose que j'ai à dire sur cet Ouvrage, est que je suis étonné que l'Auteur n'y dise rien de sa Rhétorique, ni du succès qu'elle avoit eu. Ce silence ne feroit-il point juger que l'édition dont j'ai parlé, ne fût pas aussi *universellement bien reçue*, qu'on dit * que les premieres l'avoient été? Quoi qu'il en soit, ceux qui concevront que les préceptes qu'on leur donne ici, peuvent leur apprendre cette partie si nécessaire à l'Orateur, qu'on appelle *l'Action*, pourront en faire usage. Ils pourront à cet Ouvrage joindre celui de Conrart, Secretaire du Roi, qui a pour titre *Traité de l'Action imprimé en* 1657. Si pourtant cet Ouvrage est de lui, comme le dit le Privilege, contre ce que Boileau fait entendre, que Conrart n'a jamais rien écrit:

* Voyez le Privilege à la fin du 1. T.

J'imite de Conrart le silence prudent.

Qu'on y joigne encore si on veut, le Poëme de Sanlec sur le Geste. Pour moi, je crois qu'afin de rendre tous ces Ouvrages véritablement utiles, il faudroit que l'E-

René Bary. l'Ecriture fût capable de parler aux oreilles, comme elle parle aux yeux : cela feroit nécessaire pour donner une idée des tons & des accens qu'on nous demande. Il feroit encore à propos que l'Ecriture fournît aux yeux, non seulement les noms des gestes, mais les gestes mêmes, afin que nous pussions les apprendre. Faute de quoi, ce que je trouve de meilleur dans ce Livre, c'est l'avis que l'Auteur nous y donne en finissant sa Préface. Il avertit *qu'il enseigne chez lui de vive voix la Déclamation.* Cela au reste ne m'empêchera pas de dire, que cet Auteur qui avoit regardé *ses Periodes alphabétiques*, comme *le couronnement de sa Rhétorique*, auroit dû communiquer ce titre glorieux à son Traité de l'accent & du geste.

r L. 2. n'i supra.

IDEA ELOQUENTIÆ FORENSIS HODIERNÆ,

Auctore Georgio Mackenzeo *à Valle Rosarum, Regio apud Scotos Advocato.* 1681 C'est-à-dire, *Idée de l'Eloquence du Barreau telle qu'elle est, ou qu'on la demande aujourd'hui.* Par M. Mackenzy, Avocat Général en Ecosse.

Mackenzy. L'Illustre Auteur qui donne au Public cette idée de l'Eloquence du Barreau, lui présente en même temps six Plaidoyez qu'il avoit faits, & prononcez en sa Langue. Il donne le tout en Latin, parce que cette Langue, selon lui, n'est sujette ni au changement, ni à l'envie. Il ne craint point la comparaison de ses Ouvrages avec les Déclamations de Séneque & de Quintilien; elles n'ont rien de vrai. Il sent la supériorité des Harangues de Ciceron; il croit néanmoins, qu'avec du courage & du désintéressement, les gens de son Païs pourroient encore parvenir à la gloire de l'Eloquence, & se soûtenir en présence de cet Orateur, comme la valeur de leurs Ancêtres se soûtint en présence des Armes Romaines. Je ne crois pas qu'il y ait à contester sur cette possibilité ; & il ne s'agit point maintenant du fait, il n'est question que de préceptes.

A l'égard de cet article, notre Auteur ne conçoit rien au dessus de l'Eloquence du Barreau & de l'empire qu'elle exerce. Il la préfere à la Philosophie & à l'Eloquence de la Chaire. Il y trouve plus de raisonnement & plus d'utilité, que dans la premiere, à cause qu'elle renferme la connoissance du Droit: il y trouve plus de force, plus de présence d'esprit, plus de varieté, que dans la seconde; parce qu'elle a des affaires toujours nouvelles, qu'on n'a pas la même soûmission pour tout ce qu'elle dit, qu'elle n'a pas toujours le temps de se préparer. Mackenzy.

Mal-à-propos la voudroit-on bannir de l'administration de la Justice, sous prétexte qu'elle ne sert ou qu'à corrompre le Juge, ou qu'à perdre le temps, puisque la Loi prescrit le Jugement qu'il faut prononcer. L'Eloquence met la vérité dans son jour. Elle fortifie ses raisons, les fait gouter, les fournit même dans les causes nouvelles, qui sont fréquentes. Mais c'est la véritable Eloquence dont l'Auteur parle, & il veut qu'on ne l'employe que dans les affaires qui le méritent. En sorte que tout ce qu'on pourroit dire de la fausse Eloquence, pour la bannir du Barreau ; même ce qu'on pourroit alleguer pour bannir toute éloquence de certaines causes, ne concluroit rien contre lui.

M. Mackenzy parle avec vénération de l'Eloquence des Avocats François: il y reconnoît les caractéres de celle des Romains ; mais il y blâme les citations trop fréquentes des Peres. Il veut des preuves, & non de l'érudition. Cette Erudition étoit un défaut dont on s'est enfin corrigé. Il blâme aussi les jeunes gens qui croyent s'avilir en traitant le fait, & se jettent dans les questions, ce qui les écarte; c'est, selon lui, montrer aussi peu de jugement, qu'on montre beaucoup de lecture. *Ce n'est pas*, dit-il, *le brillant & le coloris qui font l'excellence d'un portrait, c'est le naturel & la ressemblance.*

Comme chacun a son génie, chacun a son style ; il ne faut point le quitter, mais le perfectionner. En général la richesse du style convient plus à l'Avocat que la sécheresse, & néanmoins il doit

être

Mackenzy. être plus ou moins concis selon les circonstances.

L'Orateur qui a bien compris une affaire, doit voir d'abord ce qu'il peut fournir de lui-même, avant que de consulter ses Auteurs, autrement il devient stérile. Il doit même conférer avec ses amis sur ce qu'il a trouvé, & qui plus est, s'il est possible, avec l'Adversaire. Il doit écrire & polir ses Discours à loisir, quoiqu'il ne doive pas s'assujettir à les apprendre mot à mot. Sa propre persuasion & son amour pour ses Cliens sont une grande source d'Eloquence.

Les Exordes sont ridicules au Barreau, si ce n'est dans les grandes causes. Et ils le sont même alors, à moins qu'on ne les tire du fond du sujet. Pour y réüssir, ou il faut avoir fait le corps de son Plaidoyé, ou être bien plein de sa cause, avant que de composer l'Exorde.

La Narration doit être vive. La bonne foi doit y paroître. Tout doit y être sensible. Avant que de passer à la preuve, il faut écarter tout ce qui est étranger à la question.

Si on n'avoit à faire qu'à un Juge, il ne faudroit peut-être qu'une sorte d'argument. La diversité des Esprits demande des preuves de plusieurs sortes. *Je prens d'abord mon Adversaire à la gorge*, dit un Orateur dans Pline: *Et moi*, dit Pline, *qui ne sais pas où est cette gorge, je porte des coups par tout pour la rencontrer*. Un trop grand nombre d'argumens marque la défiance: & quand on n'en a qu'un, il y a moyen de le multiplier en quelque sorte par la maniére différente dont on le traite. C'étoit une des adresses de Démosthéne, comme Hermogéne le remarque. Quand on employe plus d'une preuve, il est bon que le Juge les distingue: cette connoissance sert à le persuader. C'est l'Amplification qui les sépare.

Regulus Plin. Ep. 2o.

La forme syllogistique convient rarement à l'Orateur. Il faut pour cela qu'il ait quelque preuve éclatante à mettre dans un beau jour.

L'esprit & la force paroissent dans l'arrangement. Chacun s'en fait un à sa mode. Il y faut suivre la nature. Elle apprend à commencer par les raisons qui jettent plus de lumiere. De là elle conduit aux Loix & aux autoritez, & enfin aux inconveniens du contraire. Il faut par tout soûtenir l'attention du Juge. Mackenzy.

C'est la régle, en Ecosse, de répéter d'abord toutes les preuves de l'Adversaire; & quiconque, lorsqu'il les répéte, en diminue la force, donne à entendre, ou qu'il ne la conçoit pas, ou qu'il la craint. Ensuite on les réduit à certains chefs, si l'on veut, & on les range à son gré. L'Auteur ne convient point avec Ciceron, sur la maniere d'arranger ses preuves, ni sur l'art qu'il faut apporter en répondant à l'Adversaire; & il croit dangereux de ne marquer que du mépris pour ce que l'Adversaire a de plus fort.

Il prétend que les digressions vantées par Quintilien, & mises en usage par les Anciens, ne sont plus goûtées. Il met de ce nombre la louange de la Poësie dans Ciceron. Il en admet pourtant quelqu'une après la Narration.

La Péroraison demande la confiance, la vivacité, les mouvemens, la force, l'Amplification. L'Auteur n'omet point ce qui regarde l'Action, il va même jusqu'à marquer quel ton de voix demande telle ou telle figure.

Il s'étonne de ce que l'Eloquence diminue de jour en jour, tandis qu'on a plus d'expérience, plus de connoissance du Droit, plus de Loix, plus de décisions qu'on n'en avoit du temps d'Auguste: mais il en trouve la raison en ce qu'on ne travaille plus que pour l'argent, au lieu qu'autrefois on travailloit pour la gloire: car les Charges & les Emplois n'étoient point le prix de l'Eloquence, ce n'étoit qu'un tribut qu'on lui payoit. Il ajoûte que les Juges cherchent trop à expédier les affaires, que les Procureurs ne cherchent que de la souplesse dans les Avocats; que le stile de la fausse Philosophie est un obstacle à l'Eloquence; enfin, que ceux qui ne peuvent être Orateurs, ne marquent que du mépris pour l'Art oratoire, & le décrient.

L'année même que cet Ouvrage parut il en fut parlé dans le Journal de Paris, & on y rendit justice, tant à la dignité qu'à la Science de l'Auteur. Pour ce qui est de l'Ecrit, on en donna, en raccourci, à peu près la même idée que je viens *Du 31. Août 1682.*

Mackenzy. viens d'en donner plus au long. On ajoûte qu'il faudroit plus d'un Journal, si on vouloit s'arrêter à tout ce qu'il y a de beau & de bon. Et quant à l'Eloquence qui s'appuye si fréquemment sur l'autorité des Peres, des Conciles, & des Poetes; l'Auteur du Journal paroît en prendre la défense en ces termes: " M. „ Mackenzy prétend que cela étouffe, „ pour ainsi dire, l'Eloquence sous le „ poids des citations, & l'empêche de „ faire paroitre toute son étenduë sur les „ raisonnemens tirez de la nature des „ causes, & de la force des Loix & des „ Coutumes. Cependant, quoiqu'en di„ sent les Etrangers dont il parle, les „ Plaidoyez que nous avons en notre „ Langue, bien qu'écrits de cette façon, „ ne laissent pas d'être admis, & il y „ trouve lui-même une Eloquence toute „ Romaine". Ainsi parle l'Auteur du Journal. Je doute pourtant qu'on soit fort entré dans son sentiment lorsqu'il s'expliqua de la sorte: je doute encore plus, qu'on y entre fort en ce temps-ci. Quoi qu'il en soit, je puis assurer que quand M. Mackenzy trouvoit dans les Plaidoyez François une Eloquence toute Romaine, ce n'étoit point par les citations, puisque c'est justement ce qu'il y blâme.

Mais dans le corps de cet article, j'ai omis une chose en son lieu, pour l'expliquer ici davantage. La voici.

M. Mackenzy exige, dans l'Orateur, une Science telle que les Anciens l'ont exigée: il exige la probité, par le moyen de laquelle il veut que l'Orateur ne respire que la bonne foi & la justice; qu'il n'ait en vûë ni la réputation ni les richesses, mais son devoir; enfin, qu'il ne se charge point du tout des Causes qui sonnent mal, telle qu'est la défense d'un Coupable. Ce sont ces dernieres paroles qui m'arrêtent. Car elles me font demander en passant; s'il est bien vrai qu'un honnête homme ne doive jamais se charger d'une pareille cause? Je me suis déja expliqué sur cette question, & dans mon premier Volume, & dans ma Réponse aux Auteurs du Journal Litteraire de la Haye, qui avoient non seulement trouvé à redire à ma pensée, mais encore qui n'avoient point du tout bien pris ce que j'ai toujours pensé. J'ai avancé qu'on peut légitimement défendre un Coupable, & qu'on peut même le sauver, sans employer de mauvais moyens. Outre ce que j'ai dit dans ma Lettre inserée dans le Journal litteraire, j'oppose ici au sentiment de M. Mackenzy, la raison, l'autorité & l'exemple; ce dernier pour servir, non pas de preuve; mais d'éclaircissement à toutes choses.

Art de Plaider à la fin. *Mackenzy. Tom. 5. p. 306.* *T. 6 p. 161.*

La raison: parce qu'il est de droit qu'un Accusé soit entendu, & par conséquent, qu'on le défende. Cela est si vrai parmi nous, que s'il ne trouve point d'Avocat par lui-même, il a droit d'en demander un à son Juge qui est obligé de le lui donner: & ce que l'Orateur fait alors par obéïssance, il l'auroit pu faire de son mouvement. Or ce ne peut être que pour défendre sa Partie, non par maniere d'acquit, mais de son mieux. Car si on peut, sans blâme, ne point se charger de sa cause; on ne peut sans perfidie la négliger quand on s'en charge. Après cela, on a prescrit des Loix aux Accusateurs, & avec justice; on a reglé la procédure. Il faut des preuves du crime; & la Loi veut que ce qui n'est pas prouvé, soit regardé ou comme faux, ou comme nul (1). L'Avocat par conséquent de l'Accusé a droit de discuter les preuves; & la juste crainte de faire périr un innocent, doit le faire écouter. Ainsi l'insuffisance des preuves & les défauts de la procédure, peuvent fournir, même selon la Loi, un moyen non seulement loüable, mais encore necessaire de défendre & de sauver un Coupable, pour ne pas exposer les gens de bien à être opprimez sur des apparences. Car si on ne peut arracher l'ivraye sans nuire au bon grain, la Religion nous apprend à la souffrir. Même cette attention du Défendeur sur la nature des preuves, assûre la conscience du Juge. Elle satisfait aussi aux justes desirs du Public, qui ne veut pas qu'on perde légerement un homme. Tout le monde y est intéressé.

Je ne m'appuye donc pas comme Ciceron,

1 De iis quæ non apparent & de iis quæ non sunt, idem est judicium.

Mackenzy.

ceron, sur ce que c'est la multitude qui le veut (1), mais, sur ce que c'est la Loi. Je ne dis pas, c'est la coutume; mais, c'est la raison; je ne dis point c'est un trait d'humanité, mais c'est la justice. Aussi Ciceron semble-t il rougir de son sentiment (2); & moi je ne vois pas qu'il y ait à rougir du mien. Car cet Orateur suppofoit qu'on employât le mensonge, & moi je suppose qu'on ne l'employera pas. Ce n'est qu'en l'excluant, que je dis, *Tout est permis pour sauver sa vie* (3). Ce qui est conforme à l'Ordonnance criminelle, qui veut qu'avant l'Interrogatoire l'Accusé jure qu'il dira la verité. Avant qu'on la fit, cette Ordonnance, l'Article fut fort débattu. On insista sur la négative, mais l'affirmative l'emporta. Chez les Romains la procédure étoit différente, & c'est là qu'on pouvoit, ce semble, débattre la validité des preuves avec plus d'avantage. Et comment soûtenir que sur une preuve suffisante le Juge doive condamner l'innocent dont en particulier il connoîtroit l'innocence; & que faute de preuves suffisantes, il ne doive pas absoudre le Coupable, quand même en son particulier il auroit connoissance de son crime?

Tous les jours dans les Ecoles quand on demande, an debeat Judex ex allegatis &c.

A la raison que je viens de déduire, je joins une autorité qui doit paroître grande, si on en considére toutes les circonstances. C'est M. de Harlay autrefois Avocat Général qui me la fournit. Car dans un Discours qu'il fit à une ouverture du Parlement, il s'explique en ces termes en parlant aux Avocats. "Pour „ moderer la liberté véritable de votre „ profession, nous répéterons que ce n'est „ pas une entreprise aisée, ni un travail „ médiocre. C'est le fruit d'une étude, „ ou plutôt d'une attention continuelle „ sur nous-mêmes, & de la pratique e-„ xacte de plusieurs vertus. C'est ainsi „ que l'un de vos Confreres, qu'une „ mort prématurée nous a enlevé depuis „ peu de temps, avoit acquis l'estime du „ Public & l'amitié de tous ceux dont il „ étoit connu, & qu'il avoit atteint dans „ un âge peu avancé, la réputation „ & l'emploi des Avocats les plus con-„ sommez. Orné de ces graces exterieu-„ res que la nature seule peut donner, „ il portoit sur son front le caractére de „ la probité & de la modestie qu'il fai-„ soit paroitre dans toute sa conduite. „ Vous l'avez vû dès ses premiers com-„ mencemens soûtenir dignement le poids „ des plus grandes Actions, & défendre „ les Causes les plus difficiles, avec au-„ tant de politesse, que de solidité. At-„ tentif à tous ses devoirs, zelé pour ses „ Parties, honnête envers ses Confreres, „ respectueux envers les Magistrats, il a „ montré par des preuves éclatantes; que „ si quelquefois la necessité de votre mi-„ nistere, ou les ordres précis de vos „ Superieurs vous obligent de prêter vo-„ tre voix à l'imposture & à la calom-„ nie, vous pouvez être les Défenseurs „ du crime sans blesser votre honneur & „ votre conscience, & dire même les „ choses les plus dures, sans manquer „ aux régles les plus exactes de la bien-„ séance & de l'honnêteté.

Sur la Liberté, a la S. Martin en 1694.

M. de Ret. Avocat, fils d'un Secretaire du Roi.

Mackenzy.

Voilà, ce me semble, une autorité bien considérable, puisqu'on peut la regarder comme contenant non seulement l'avis du Magistrat qui parle, mais celui du premier Parlement du monde, devant qui il a l'honneur de parler. Elle établit qu'un Orateur est quelquefois obligé par son ministere ou par ses Superieurs à défendre un Coupable, (car c'est ce qu'il faut entendre par le *crime* dans ce Discours) & qu'il le fait sans blesser sa conscience. La chose paroît difficile, & il semble que de l'exécuter, ce soit, pour ainsi parler, marcher sur la corde ou sur des charbons ardens. Ce qui pourtant paroît si mal-aisé dans la spéculation, ne le paroît plus tant, quand la chose est faite, comme le montrent les exemples. C'est pour cela que j'en apporterai plusieurs.

Le premier est celui de Norbanus Tribun du Peuple, coupable d'avoir été cause d'une sédition, en déplorant dans la Tribune aux Harangues, la perte d'une armée Romaine, toute florissante, que Cepion

Cicero. 2. de Orat. n. 197. &c.

1 Vult id multitudo, consuetudo patitur, fert humanitas. *Cic. de Offic. l. 2. c. 14.*

2 Quod scribere non auderem. &c. *Ib.*

3 Omnis honesta ratio expediendæ salutis. *Cic pro Mil.*

Mackenzy. Cepion qui la commandoit, avoit fait périr par sa témerité. Il y eut dans cette sédition des coups donnez, des blessez, des morts. Le Tribun fut mis en Justice, lorsqu'il fut sorti de Charge, & Antoine l'Orateur le sauva. Qui de nous n'en eût voulu faire autant à la place de cet Orateur? Au reste, il le sauva, non pas en niant le fait, cela n'étoit pas même possible; mais en réveillant dans l'esprit de ses Juges la haine contre Cepion, telle que le Tribun l'avoit excitée dans l'esprit du Peuple. Ce qu'il fit par un Discours dont Ciceron nous a conservé l'idée dans ses Livres de l'Orateur, lequel, à vrai dire, ne pouvoit avoir lieu que dans la République Romaine, dont l'établissement & toute l'Histoire fournissoient à l'Orateur, & des faits, & des principes, & des raisonnemens, qui ne pourroient être bons ailleurs. Mais qu'est-ce que l'Eloquence, sinon l'habileté de se servir de ce que le lieu, le temps, & autres circonstances lui fournissent? *Ubi supra.*

Le second exemple est celui de M. Aquilius, Général d'Armée, accusé de concussion, & sauvé encore par le même Orateur, qui n'employa alors que la considération des grands services & des belles actions de l'Accusé.

Le troisiéme est celui du Consul Caïus Sempronius, sauvé par Sextus Tempanius Décurion de son armée, lequel le tira d'affaire par la maniere dont il répondit en galant homme aux questions qu'on lui faisoit sur la mauvaise conduite du Consul, qui avoit aussi fait périr l'armée par son imprudence. On peut voir cette histoire dans Tite Live. Il n'y a aucun mensonge dans le fait du Décurion. Un Avocat pourroit l'imiter.

A ces exemples je puis joindre, & celui du jeune Horace dont j'ai parlé dans ma Lettre aux Journalistes; & celui de Manlius Capitolinus, qui peut-être seroit venu à bout, par ses Discours, de se faire absoudre, si on n'eût point fait plaider la cause dans un lieu d'où l'on ne pouvoit voir le Capitole qu'il avoit sauvé. Tant qu'on le vit, & que peut-être on entendit les Oyes qu'on y nourrissoit, les Juges ne pûrent se résoudre à le condamner. Se fût-il rendu plus coupable, si par cette considération, il se fût tiré d'affaire? Mackenzy.

Tous ces faits, excepté celui de Tempanius, se passent devant des Juges; & ce sont les seuls de ceux que je rapporte ici, qui regardent la question. Mais l'Eloquence ne se renferme point au Barreau; & ce qu'elle fait quelquefois ailleurs qu'en Justice, montre qu'elle peut sauver un Coupable, sans pécher contre la Societé.

Ainsi le grand Fabius pardonne à un soldat de son armée, lequel étoit digne de mort; Marcellus pardonne à un autre de la sienne; & ces deux Généraux de différent caractére, conviennent dans les mêmes vûes pour faire une action de clemence. Chacun d'eux auroit pu prendre conseil, ou donner au Criminel un Avocat pour le défendre. L'Orateur auroit pû leur dire ce qu'ils se dirent à eux-mêmes, & l'Eloquence eût partagé la gloire de leur clemence. C'est pour cela que l'Imperatrice Livie partage & dans l'Histoire & sur le Théatre, la gloire qu'Auguste s'acquiert en pardonnant à Cinna, parceque c'est elle qui lui conseille d'en user de la sorte (t). Et quel honneur pour l'Evêque Flavien, d'avoir obtenu de Théodose, qu'il pardonnât à la Ville d'Antioche, ou pour Saint Ambroise d'avoir obtenu de cet Empereur la même grace pour celle de Thessalonique, quoique le fameux Ruffin en ait empêché l'effet? Qui de nous aimeroit mieux imiter Ruffin, que Théodose, ou Flavien, ou Saint Ambroise?

Je n'ignore pas la différence du Prince & du Juge. Ce dernier soumis à la Loi, prononce sur un Tribunal de rigueur; le premier maître des Loix, prononce quelquefois sur le thrône de la misericorde. Mais il me suffit que ce soit l'Eloquence qui puisse le lui persuader.

Je finis cet Article par la pensée de Quintilien. Ce grand Maître établit, que dès qu'on peut esperer l'amendement d'un Coupable, on peut aussi le défendre; ce qui me paroît vrai: car & son amendement, & le risque qu'il court dans son affaire, me paroissent suffisans pour contenir ceux qui voudroient l'imiter, sauf à les

t Severitate nihil adhuc profecisti; Tenta quomodo tibi cedat clementia. *Seneca.*

Mackenzy. les punir s'ils l'imitent, & cela afin de joindre la séverité à la clemence. De plus Quintilien croit qu'on peut encore le défendre, lorsqu'il est de l'interêt public de le sauver. Ainsi qu'un Général d'Armée soit visiblement criminel, si sans lui l'Etat ne peut se soûtenir dans une Guerre qui le menace, l'utilité publique doit engager l'Orateur à prendre sa défense, & à le tirer d'affaire, à cause du besoin qu'on a de lui. Aussi dit-on que Fabricius même au Champ de Mars fit Consul par son suffrage un nommé Cornelius Ruffinus, méchant homme, pillart & son ennemi. De quoi quelques personnes étant surprises : *J'aime mieux*, dit-il, *qu'un Citoyen me vole, que si l'ennemi me faisoit prisonnier*. D'où Quintilien conclut, que s'il eût fallu tirer ce Ruffinus d'une accusation de Peculat, Fabricius même l'auroit entrepris. Car outre la voye de compensation du crime & des services, laquelle paroît permise, l'Avocat, comme je l'ai dit, peut encore insister sur ce que les preuves du crime ne sont pas suffisantes; ce qui peut être très-veritable, quoique le crime soit vrai.

C'est tout ce que j'avois à dire sur cet article. Que si quelqu'un est plus éclairé que moi sur cette matiere, il ne peut que faire plaisir au Public de lui communiquer ce qu'il en fait.

LE P. FRANCOIS POMEY,

Auteur d'un Livre, qui a pour titre, Novus Rhetoricæ Candidatus, altero se candidior, 1682, *ou selon M. Morhof*, 1672.

Le P. Pomey. L'Ouvrage que le P. Pomey a fait sur la Rhétorique, a, dans l'Edition que je cite, un titre qu'on ne peut guéres rendre en François, parce qu'il roule sur une équivoque qui n'a point lieu en notre Langue. Je le traduis pourtant à la marge, afin qu'on en juge.

Le nouveau Candidat, plus candide que le premier.

M. Morhof * trouve dans cet Auteur un esprit de nouveauté, fort éloigné de ce respect sincere que les habiles, comme le P. Vavasseur, marquent toujours pour les Anciens. " Le P. Pomey, dit le „ Critique, a fait une Rhétorique à sa „ guise, & ne dit pourtant rien qui soit „ de lui. Il gâte plutôt ce qu'il prend „ d'ailleurs qu'il ne l'explique. Il est exact „ dans ce qu'il dit des figures & de l'Am„ plification : mais ce qu'il y met du „ sien, est bizarre & étranger. Tel est „ le secours qu'il veut donner pour nous „ aider à trouver les preuves dans l'Am„ plification ". La méthode qu'il propose pour cela, est en effet singuliere. Il veut qu'on prenne pour occasion de ce qu'on a dessein de dire, les premieres choses qui tombent sous les sens, ou les premiers mots qu'on trouve à l'ouverture du Livre dans un Dictionnaire. C'est le moyen de faire des gens qui discourent à perte de vûë, & qui parlent sans savoir, à quoi l'on fait que conduit aussi la Methode de Raymond Lulle. C'est tromper les hommes que de leur faire esperer par cette voye, ce qu'ils ne peuvent acquerir que par un grand usage. La faculté ou le talent de parler sur le champ est le fruit des belles connoissances, de la méditation, de l'exercice. Et les Méthodes de *Janus Cecilius Frey*, ou de *Michel Radau*, & de *Sigismond Lauxmin*, ne peuvent jamais apporter un avantage solide à ceux qui s'en voudront servir.

Le P. Pomey. * T. 1. L. 6. c. 2. pag. 248. n. 18.

L'un des Auteurs du Journal Litteraire de la Haye ayant reproché aux Auteurs du Journal de Trevoux, de s'être gâté le goût dans le *Candidatus* du P. Pomey; ces derniers ont opposé une foule d'Auteurs de leur Compagnie, qu'ils peuvent prendre pour guides; à l'égard du *Candidatus*, ils ont répondu, qu'ils ne l'ont ni lû ni fait lire à leurs Ecoliers, & qu'ils ne jugent point autrement de cet Ouvrage que le Journaliste de la Haye. " Si le Journaliste de la Haye, „ disent-ils, veut s'instruire de ce que „ pense-

Mois de Mai & Juin 1713.

Journal de Trev. Decemb. 1713. Art. 171. Pag. 2096. &c.

1 Quos *nempe* & præsens & postera respuet ætas. *Lib. II. Epist. I. ad August. v. 42.*

2 Obscurata diu populo bonus eruet, atque proferet in lucem ... quæ situs informis premit & deserta vetustas. *Hor. Lib. II. Ep. II. ad Flor. v. 115.*

Le P. Pomey.

„ pense sur l'Eloquence *la Societé qui* „ *dresse les Memoires de Trevoux pour* „ *l'Histoire des Sciences & des beaux Arts*, „ qu'il lise la Rhétorique du P. du Cygne „ dictée par deux célébres Professeurs de „ l'Université de Paris, ses Analyses de „ Ciceron; *Balbini Quæsita Oratoria*; *Alberti de Albertis actio*, *in Eloquentiæ* „ *Corruptores*; *les Réflexions du P. Rapin* „ *sur l'Eloquence*; *le bon Goût du P Gisbert*; *l'Art de prêcher du P. de Foix*. „ Qu'il s'informe dans quel College les „ Polignacs, les Nicolaï, les Lamoignons, „ les Benoists, les Chauvelins, les Dumont, ces grands modéles d'Eloquen„ce; dans quel College tant de fameux „ Avocats, tant de célébres Prédicateurs „ ont étudié la Rhétorique? Et il se sau„ra mauvais gré d'avoir hazardé une Sa„tyre que la voix publique réfute.

Tel est le sentiment unanime de deux Societez Litteraires touchant notre Auteur. Comment le relever de deux jugemens si solemnels? La chose n'est pas aisée; & le P. Pomey semble être condamné pour toujours aux vers, ou à la poussiere & à l'obscurité, à peu près comme ces Auteurs infortunez dont parle Horace, destinez à être éternellement l'effroi des Lecteurs, & dans le siécle present & dans la posterité (1). D'autant plus, qu'avant les Auteurs des Memoires de Trévoux, le P. Menestrier lui avoit déja porté des coups bien rudes.

Cependant Horace parle de certains mots qui avoient du merite, & que néanmoins on avoit laissé tomber dans l'oubli; le Ciel fait naitre quelque Auteur plein de bonté, qui leur tend charitablement la main pour les retirer de ces ténebres, & pour les rétablir en leur honneur (2). Le P. Pomey n'auroit-il pas le même sort? A peu près, & presque selon la pensée d'Ovide (3), *Que si un Dieu nous est contraire, l'autre se déclare pour nous.* Car s'il n'y a point aujourd'hui de main charitable qui veuille le tirer de l'obscurité à laquelle on voit qu'il est condamné, il s'en est trouvé une qui a voulu l'en garantir, & il y a lieu de douter si sa précaution ne rend pas nul l'un de ces deux jugemens solemnellement prononcez contre lui en 1713.

Il faut bien en effet que tout le monde ne trouve point tant de défauts dans l'Ouvrage du P. Pomey, puisqu'un des plus fameux Rhétoriciens de la Compagnie, lequel a soûtenu ce rôle, & si longtemps & avec tant d'éclat, enfin le P. Jouvency, comme un Dieu favorable, en a donné une nouvelle Edition en 1712, sous le titre qu'on peut voir au bas de la page (4). Cela n'auroit-il pas dû suspendre l'Arrêt de la Societé Litteraire qui compose le Journal de Trevoux? Il est vrai que le Pere Jouvency n'a pas jugé que l'Ouvrage fût irréprehensible, puisqu'il dit l'avoir non seulement augmenté, mais encore poli & corrigé: mais enfin il l'a jugé digne de revoir le jour.

Cette nouvelle Edition, pour le dire en passant, est aussi une nouvelle preuve de ce que j'ai dit d'Aphthone dans mon premier Volume, contre le sentiment du P. Menestrier, c'est-à-dire, que cet ancien Auteur dont les deux modernes, le P. Pomey & le P. Jouvency, expliquent les preceptes dans ce *Candidatus*, qui leur est à present commun, a écrit effectivement pour des enfans; que son Livre propose des préparations à la Rhétorique, & que le sentiment du P. Menestrier qui dit le contraire, est opposé à celui de toute sa Compagnie.

Quoi qu'il en soit, observons que le P. Jouvency a changé quelques exemples dans son Auteur; qu'il en a retranché quelques-uns aux endroits, où peut-être il trouvoit qu'il y en avoit trop; qu'ailleurs il en a ajoûté de nouveaux; qu'il a mis dans cette Edition la maniere de composer des Lettres, avec les Analyses de quelques Harangues de Ciceron. Un les changemens les plus considerables, est d'avoir mis tout entier, au commencement, un Abregé de Rhétorique, que le P. Pomey avoit mis tout entier à la fin. La raison du P. Jouvency est, que cet

3 Sæpe premente Deo, fert Deus alter opem.
4 Candidatus Rhetoricæ, olim à Patre F. Pomey digestus; in hac Editione novissimâ a Petro Josepho Juvencio auctus, emendatus & perpolitus ad usum Regii Ludov. Magni Collegii Societatis Jesu. 1712.

Le P. Pomey. cet Abregé contient des choses necessaires à savoir, avant que d'en venir aux exercices qu'Aphthone propose pour se préparer à la Rhétorique.

On ne peut nier que l'Ouvrage du P. Jouvency ne soit plus supportable que celui du P. Pomey; & je puis ajoûter que si en 1713 on ne mettoit point cet Ouvrage entre les mains des Disciples de l'Eloquence qui se formoient dans les Ecoles de la Compagnie, il paroît qu'en 1712 on avoit résolu de le mettre, ainsi corrigé, entre les mains de ceux qui se formeroient à l'avenir dans les mêmes Ecoles. Cela se voit en propres termes par le titre que lui donne le P. Jouvency (1).

L'ART DE PRECHER,

Contenant diverses Méthodes pour faire des Sermons, des Panégyriques, des Homelies, des Prônes, de grands & petits Catechismes, avec une maniere de traiter les Controverses selon les régles des Saints Peres, & la pratique des plus célébres Prédicateurs. Par Messire Gilles Duport, *Prêtre, Protonotaire Apostolique, & Docteur en Droit Civil & Canon.* 1682.

Duport. TOutes les grandes choses qu'on nous promet par ce titre, ne font qu'un petit Volume in *douze* de deux cens soixante & seize pages. L'Auteur, si on l'en croit, *y a ramassé tout ce que de grands Saints & de célébres Docteurs ont écrit de plus beau & de plus necessaire touchant la Prédication.* (*Dans son Avis au Lecteur.*)

c. 2. Il donne d'abord une idée de ce ministére; il en montre l'excellence & la necessité; il fait le dénombrement des (c. 3.) choses qui rendent la Prédication utile, & de celles qui la rendent agréable. Les citations, les raisonnemens, les comparaisons, les paraboles, les exemples, sont du premier genre. Les mots, les périodes, les styles & les figures sont du second. M. Duport traitant tous ces differents points en deux Livres, qui sont suivis de trois autres, débute dans le premier par ses préceptes sur les citations; (Duport.) le peu qu'il y dit du raisonnement, est (l. 1. c. 6. p. 19.) tiré de l'Art de penser; il finit ce premier Livre par un mot qu'il dit des passions. Dans le second il descend en des (c. 10. p 14.) détails peu necessaires touchant les périodes. Ce qui regarde le style, n'occupe que deux petites pages. L'on s'étend beaucoup sur les figures, & on s'étudie à marquer celles qui conviennent à chaque partie du Sermon.

Je crois que le Lecteur sent les défauts de cette méthode. J'oserois presque dire que M. Duport donne sans art l'Art de prêcher. Il le commence du moins en quelque façon, par où il devoit le finir. Les citations, les paraboles, les comparaisons, les exemples, ne contribuent pas moins à l'agrément qu'à la force du Discours. Il en falloit parler dans les Chapitres destinez à donner les régles de la Confirmation & de l'Elocution. A l'égard des figures, ce sont les premieres notions qu'on donne aux Eleves de l'Eloquence. Il faut en supposer la connoissance dans l'Orateur qui se destine à la Prédication. On peut ici rappeller ce que j'ai dit sur Saint Augustin, qui ne veut pas même que le Prédicateur se mette en peine de ces minuties.

Il y a un troisiéme Livre où M. Duport traite du Sermon & de la maniere de le composer. On y trouve des préceptes sur l'Exorde, sur l'AVE MARIA, sur l'Introduction, la Division, la Narration, la Confirmation, la Réfutation & la Péroraison. *L'Introduction* étoit autrefois un second Exorde après l'*Ave Maria*; cet Exorde n'est guéres d'usage à present.

Le quatriéme Livre, qui naturellement auroit dû être le premier, ou du moins le second, est employé à donner diverses manieres de faire des Sermons, des Panégyriques, des Homelies, des Prônes, de grands & petits Catechismes, des Controverses. A ranger son sujet comme il falloit, l'Auteur auroit dû commencer par donner une idée des matieres que traite l'Orateur sacré. Il auroit ensuite montré ce qu'il ne montre que dans ce quatrié-

1 Ad usum, *dit-il*, Regii Ludovici Magni Collegii Societatis Jesu.

Dupont. quatriéme Livre, je veux dire la necessité qu'il y a de se servir de quelque methode pour prêcher utilement, la maniere de préparer & de disposer un Sermon, soit sur les vertus & les vices, soit sur les Mysteres de la Foi, soit pour un Panégyrique; enfin les parties qu'il faut lui donner; il auroit joint le style qu'il y faut prendre, les differentes formes qu'on peut donner au Discours, ce qui doit en faire le corps, & ce qui en fait l'ornement. C'est la méthode que la nature & la raison semblent prescrire.

Le cinquiéme & dernier Livre explique les qualitez necessaires au Prédicateur, la Science, la pieté, l'éloquence, la modestie, la sagesse ou la prudence, enfin les avantages de la voix & du geste. Sur tout cela l'Auteur paroît en savoir assez pour lui-même, mais non pas pour instruire les autres. Il est presque par tout superficiel, & principalement en des choses qu'il a tirées de l'Art de penser, & néanmoins on ne peut dire que la lecture de son Ouvrage soit inutile.

Une preuve, je crois, que je puis donner au Public, que le portrait que je fais de cet Ouvrage n'est point faux; c'est la maniere dont en parla le Journal de Paris, sans en dire ni bien ni mal. Car voici comme il s'en explique. " Quoique la Prédication, dit-il, dépende plutôt des talens naturels que des régles de l'Art, néanmoins comme elles peuvent être d'une grande utilité pour perfectionner les talens que l'on a reçûs de la Nature, les plus grands Saints de l'Eglise, & les Docteurs les plus éclairez ont laissé dans leurs Ouvrages diverses régles pour l'instruction de ceux qui sont employez dans ce saint Ministére; cet Auteur offre ici au Public tout ce qu'il a recueilli sur cette matiere. Il divise son Ouvrage en cinq Livres, dans lesquels on peut voir en détail toutes ces régles.

Du Lundi 2. Avril 1682.

LE P. RAPIN

Jesuite, mort en 1687.

Le P. Rapin. Entre les Auteurs François qui ont écrit de la Rhétorique, le P. Rapin est un de ceux qui ont le plus de réputation. Il professa les belles Lettres neuf ans. Il en avoit fait une étude particuliere, & il fit voir, par quelques pieces Latines, qu'il pouvoit traiter les plus beaux sujets avec beaucoup d'Art & d'Eloquence. S'étant hazardé d'écrire en François, ce sont les termes de M. Bayle, il y réüssit admirablement. Il a composé en cette Langue plusieurs Livres & de Litterature & de pieté, que le Public a fort bien reçûs.

Le P. Rapin. Dict. de M. Bayle sur le P. Rapin. Ibid.

Ses Livres de pieté n'entrent pas dans mon dessein. Ceux de Litterature ont fait dire à M. Baillet que ce Pere a fait *un beau Corps de Critique, composé de huit Traitez.* Parmi ces Traitez, il y en a quatre de *Comparaisons* des Grands Hommes de l'Antiquité, qui ont le plus excellé dans les belles Lettres, & qui sont Ciceron & Démosthène, Homere & Virgile, Tite-Live & Thucydide, Aristote & Platon. Il y en a quatre autres de *Réflexions*, sur l'Eloquence, sur la Poëtique, sur l'Histoire & sur la Philosophie; l'on trouve dans ces divers Traitez le jugement qu'on doit faire des Auteurs qui se sont signalez dans ces quatre parties des belles Lettres.

M. Baill. Jug. des Sç. T. 1. p. 11.

Comme ces Ouvrages ont obligé M. Baillet à donner rang à l'Auteur parmi les Critiques, il y en a deux qui m'obligent aussi à lui donner rang parmi les Maîtres de l'Art Oratoire, la Comparaison de Ciceron & de Démosthène, & les Réflexions sur l'Eloquencec; à quoi on peut ajoûter son Traité du *Sublime dans les mœurs*, parce qu'il est accompagné d'un autre petit Ouvrage sur l'*Eloquence des bienséances*, & même la Comparaison de Thucydide & de Tite-Live; puisqu'on dit que ce Traité est *une vraye étude du Sublime* dont ces deux Auteurs ont été de grands Maîtres.

M. Baill. ibid. M. Baillet ibid. p. 12.

L'Auteur nous donne avis, dit M. Baillet, que son Ouvrage [on entend ce „ Corps de Critique composé de huit „ Traitez] peut servir de régle à ceux „ qui se mêlent d'écrire & de parler sur „ toutes les matieres principales qu'il y „ traite; que dans ses *Comparaisons* il propose aux Savans des modéles à imiter, „ & dans ses *Réflexions*, des Régles à „ suivre. C'est-à-dire, dit M. Baillet, „ que

M. Baillet lo p. 11. & le P. Rap. Pref. de tout l'Ouv. p. 4. Ib. p. 11.

Le P. Rapin. „ que ce Pere renferme en ce dessein „ comme un abregé de ce qu'il y a d'exquis dans les belles Lettres.

„ Quoique d'autres avant lui ayent „ déja fait les mêmes Comparaisons, & „ mis les mêmes Personnages en parallele, si l'on en excepte les deux Historiens: on peut néanmoins assûrer que „ par tout ailleurs il ne se trouve point „ un si grand détail de ces Sçavans qu'il „ compare entre eux, ni rien qui puisse „ donner une plus grande idée de leur „ mérite, ni une plus parfaite connoissance de tout ce qui a du rapport à „ leur caractére.

Voilà l'idée que l'on nous donne en général de tous ces huit Traitez. On désigne ensuite le caractére de chacun en particulier. Pour ne m'arrêter qu'à ceux qui reviennent à mon sujet, je remarquerai seulement qu'on nous dit " que la Comparaison de Ciceron & de Démosthéne „ contient ce qu'il y a de plus essentiel „ dans l'Eloquence, que le premier Traité des Réflexions a trois parties, qui „ sont des Réflexions judicieuses, premierement sur l'Eloquence en général, „ secondement sur celle du Barreau, & „ enfin sur celle de la Chaire, avec toutes les régles que chacune de ces trois „ sortes d'Eloquence demande par son „ caractére, dans un assez grand détail.

C'est ainsi que le P. Rapin lui-même parle de ces Traitez, & " M. Baillet ajoute „ qu'on ne peut en faire un jugement plus modeste ". Ce Pere dit encore qu'il *donne les plus belles maximes qu'on puisse donner sur les matieres* qu'il y traite.

M. Baill. ib. p. 12. — *Le P. Rap. Pref. p. VII*

La lecture de pareilles choses est fort agréable: mais ce qui a moderé le plaisir que j'ai eu à lire cet Auteur, c'est que M. Bayle remarque qu'il y a des gens qui *le trouvent trop décisif pour un homme qui paroit avoir plus de goût & de délicatesse que de profondeur & d'érudition.* Ce n'est pas tout. Il ajoûte que le Pere Vavasseur ne reléve pas toutes les fautes qui se trouvent dans les Réflexions de notre Auteur sur la Poëtique, & que s'il avoit voulu critiquer les autres Ouvrages de cet Ecrivain, il y auroit rencontré assez de choses à reprendre. M. Bayle découvre lui-même des erreurs dans ce que le P. Rapin raconte d'Aristote. Il dit que ce Pere cite des Auteurs qu'il n'avoit pas consultez, & il le répete en ces termes qui sont énergiques: *Je n'avois jamais si bien connu*, dit-il, *qu'en cet endroit-ci, que cet agréable Ecrivain ne se donnoit pas la peine de consulter les Originaux.* Et M. Baillet ne dit-il pas qu'on écrivit nommément contre ses Réflexions sur l'Eloquence, & particuliérement pour ce qui regarde le jugement des Orateurs du Barreau & de la Chaire? Je n'ai pu encore ni savoir qui sont ces Ecrivains, ni recouvrer leurs Ouvrages, parce qu'ils n'y ont pas mis leurs noms, & que je n'en sai pas le titre.

Dict. de M. Bayl. sur le P. Rapin. — *M. Bayl. Dict. sur Arist. lettre A.* — *Le P. Rapin.* — *M. Bayl. Dict. sur Arist. lettre T.* — *M. Bail. Jug. des Sç. T. 2. p. 12.*

Mais pour dire ici ma pensée, la Comparaison de Ciceron & de Démosthène est une grande entreprise, de l'aveu du P. Rapin. C'est une entreprise que Plutarque avoit évitée. Cet Auteur a fait le Parallele de ces deux grands hommes considérez comme hommes d'Etat dont il a pû connoître les actions, les mœurs, le génie, par le moyen de l'Histoire; mais sans toucher à leur Eloquence. Il reconnoît qu'il ne pourroit pas juger de celle de Ciceron, parcequ'il ne sait pas assez le Latin. Et sur ce que Cécilius qui ne savoit pas assez le Grec, avoit voulu juger de celle de Démosthène, Plutarque fait une belle réflexion. *Le précepte*, dit-il, *de se connoître soi-même, ne seroit ni si beau, ni si digne du Dieu qui nous l'a donné*, c'est-à-dire d'Apollon, *si tout le monde étoit capable de se faire cette leçon à soi-même.*

Plutarq. Parall. de Demost. & de Cic.

Voilà ce que le P. Rapin n'ignoroit pas. Il n'ignoroit pas non plus, que le P. Caussin & d'autres avoient entrepris la même Comparaison, & que pour en venir à bout, ils avoient fait des extraits des Harangues des deux Orateurs, & les avoient mis en parallele, mais que cela n'avoit pas réüssi. Il prend donc une autre route. Premierement en homme d'un grand sens, il veut établir sa Comparaison sur des principes; en second lieu comme un homme de bon goût, il veut les puiser dans la doctrine d'Aristote. Ainsi c'est par cette doctrine du Philosophe Grec, qu'il faut juger du P. Rapin: ou plutôt, c'est cette doctrine qui doit ou le condamner, ou le défendre, selon qu'il en

Le P. Rap. Pref. p. VIII.

Le P. Rapin. en a mal ou bien pris le sens.

Dans la Doctrine d'Aristote, selon le Pere Rapin, trois choses principales servent à persuader : Le *merite de celui qui parle*, la *disposition de ceux à qui il parle*, & la *maniere dont il parle*. C'est sur ce fondement que cet Ecrivain établit tout son édifice ; & c'est un fondement ruineux. Il est vrai qu'Aristote reconnoît trois moyens de persuader : mais c'est le *caractére que l'Orateur sait se donner dans ses discours* ; ce sont *les passions qu'il fait naitre* dans l'ame de ses Auditeurs ; ce sont *les preuves* qu'il apporte, & qui selon ce Philosophe, sont comme *le corps du Discours*, au lieu que la maniere dont il parle, *n'en est que l'habit*.

Rhét. d'Arist. c. 2. l. 1.

Cependant le P. Rapin compare le merite personnel de Ciceron avec le merite personnel de Démosthène, les vertus, les vices, & la capacité de l'un, avec les vertus, les vices, & la capacité de l'autre. Mais il n'y a personne qui ne voye, que ce n'est pas là de quoi il est question. Car pour comparer l'Eloquence des deux Orateurs par le premier moyen de persuader, il faut voir l'habileté de l'un à se donner dans ses Discours un caractére convenable à ses vûes, & la mettre en parallele avec l'habileté de l'autre sur cet Article. Cela est bien different de leurs vices, de leurs vertus, & de leur capacité. Le fameux Grec nommé Sinon, dans Virgile, est un fourbe, & il y parle en honnête homme : Atratinus, selon Ciceron, étoit honnête homme, & il n'avoit point paru tel dans un plaidoyé. Tant ces deux choses sont différentes ! Il est vrai qu'un grand avantage pour se montrer tel que l'on veut, c'est de l'être : mais on peut l'être, sans avoir le talent de le montrer. Ce talent n'est point *l'Art d'imposer en Politique*, comme dit le Pere Rapin ; c'est un art ou un talent necessaire, même à un Orateur qui est homme de probité, qui ne veut point que son Discours démente son caractére. Et voilà le sens de Ciceron dans ces paroles, *caput Oratoris est, ut ipse apud quos agit, talis, qualem se ipse optet videatur*. Il dit qu'*une chose essentielle à tout Orateur, est, qu'il sache se montrer tel qu'il le desire* ; il ne dit pas, comme le Pere Rapin le lui fait dire, qu'*il aime lui-même à paroître tel qu'il est*.

L. 2. de l'Eneide.

Dans l'Oraison pro Cælio.

Cic. 1. de Orat.

Le P. Rapin.

Quant au second moyen de persuader, pour établir sur ce point la Comparaison des deux Orateurs, cet Ecrivain fait un portrait du caractére & de l'esprit des Grecs, tel qu'il étoit du temps de Démosthène, & il le met en parallele avec le caractére des Romains du temps de Ciceron. Ce n'est point-là comparer *l'Eloquence de ces grands hommes*. Pour en faire la comparaison sur l'article dont il s'agit, il falloit examiner la force ou l'habileté de l'un & de l'autre à remuer les passions. Il est vrai qu'il est avantageux à l'Orateur de connoître la disposition de ceux à qui il parle, pour la fortifier ou la détruire selon ses desseins, mais ce n'est pas dans cette disposition que consiste son Eloquence. Sur quoi c'est une grande erreur d'avancer, comme fait le P. Rapin *, que *Longin dans sa Comparaison d'Hyperide & de Démosthène, dit que Démosthène n'entend point les mœurs pour faire joüer les passions* ; & d'ajouter *qu'il faut convenir en effet qu'il ne connoissoit pas fort le détail des mouvemens de l'ame, ni cette morale du cœur qu'Aristote explique dans sa Rhétorique*. Loin de cela, personne n'entend mieux les passions que Démosthène. Autrement, que signifieroient ses *foudres*, ses *éclairs* & ses *Enthymêmes* ?

*Le P. Rap. Comp. de Cic. & de Dém. p. 72.

Mais, ce qui est plus surprenant, on trouve moins dans le P. Rapin la vraye idée du troisiéme moyen de persuader que celle des deux premiers. Car lorsqu'il s'agit de l'expliquer pour comparer sur cela les deux Orateurs, cet Ecrivain se met à traiter de l'Eloquence en général. Il traite de la différence du style. Il hésite, & ne sait dans lequel de tous les styles consiste ce dont est question. Il nous apprend qu'il faut se connoître, qu'il ne faut point sortir de son caractére, qu'il faut avoir de l'usage, de la prudence, de l'art, du bon sens, du discernement, de la capacité. Il dit qu'il faut garder les bienséances, plaire, cacher l'art, prendre un style convenable. Tout cela est vrai, tout cela est grand, tout cela est beau : mais, pour me servir d'une pensée d'Horace (1), tout

Le P. Rap. ibid. p. 36.

1 Sed nunc non erat his locus. *Horat. de arte*, v. 19.

Le P. Rapin. *tout cela n'eſt point en ſa place*. Il s'agit du troiſiéme moyen de perſuader ; ce moyen ſelon Ariſtote conſiſte *dans la preuve* ; & pour comparer ſur ce point les deux Orateurs, il falloit montrer la force & l'adreſſe de l'un & de l'autre dans leurs raiſonnemens. C'eſt ce que le Pere Rapin ne fait pas. Ainſi quelque imparfaite que ſoit, ſelon lui, la comparaiſon que le P. Cauſſin a faite de ces deux grands hommes, elle eſt pourtant plus au fait & plus dans le vrai, que celle que lui-même en a faite.

En cet endroit je ne puis me diſpenſer de rapporter ce que M. Morhof (1) prononce ſur ce Parallele du P. Rapin. Il commence donc par expoſer la différence que Longin a miſe entre le Sublime de Démoſthène & celui de Ciceron, après quoi il ajoûte deux choſes : la premiere eſt, que Plutarque a traité ce ſujet d'une maniere plus étendue dans le Parallele qu'il a fait de ces deux Orateurs ; en quoi il dément Plutarque qui déclare qu'il ne touche point à leur éloquence ; la ſeconde eſt, que parmi les nouveaux Auteurs François, le P. Rapin a marché ſur les traces de Plutarque, & a fait de nouveau en ſa langue, la Comparaiſon des deux Princes des Orateurs, avec tant de ſuccès que ſon Ouvrage ne peut manquer d'être au goût de tous ceux qui ont du goût pour les belles Lettres. Mais ſi dans cette derniere partie, M. Morhof ne veut dire autre choſe, ſinon que le P. Rapin écrit bien, ce n'eſt pas moi qui lui en ôterai la gloire. Que s'il veut faire concevoir qu'il a traité ſon ſujet, il ne falloit pas dire qu'il marche ſur les traces de Plutarque, puiſque cet Auteur Grec a évité formellement le ſujet que l'Auteur François a voulu traiter. Au fond on pourra bien ſe perſuader peut-être, que ce Pere remplit ſon deſſein, ſi on ne ſe donne pas la peine d'approfondir la matiere : mais ſi on l'approfondit, il eſt impoſſible qu'on diſe qu'il l'a rempli.

Ce ſeroit ſans doute une choſe très-utile que de le remplir, ce deſſein, en faveur des Diſciples de l'Eloquence. Du moins eſt-ce ainſi qu'en a jugé Juſte Lipſe. Mais ce qui montre que la maniere de l'exécuter, eſt juſtement celle du P. Cauſſin, quoique le P. Rapin l'ait expreſſément évitée, c'eſt ce qu'en dit un Auteur dont j'ai parlé ci-deſſus. C'eſt Keckerman lequel s'explique en ces termes *. Le P. Rapin. *Variar. Lect. L. 1. c. 3.* *Pag. 229.* * *Tom. 2. pag. 1702.*

Il eſt, dit-il, fort à ſouhaiter que quelqu'un faſſe ſur les deux Princes des Orateurs, ce que d'habiles gens ont déja fait il y a long temps ſur les deux Princes des Poëtes, qui a été de ramaſſer tous les endroits que Virgile a imitez ou empruntez d'Homére, & ceux-mêmes où ces deux Ecrivains ont enſemble quelque rapport. Ce ſeroit certainement un Ouvrage & utile & agréable, qui nous mettroit devant les yeux les coups de maître, dont Ciceron eſt redevable à Démoſthène, de ſorte qu'on pût les conſidérer attentivement, les comparer, & enfin en juger : pour décider en quoi Démoſthène eſt plus ſerré, & Ciceron plus étendu ; en quoi ce dernier eſt plus grand ou plus orné, & le premier plus pur & plus ſimple ; en quoi l'un ou l'autre eſt plus fort, plus nerveux, ou autrement meilleur & plus adroit. Car à ne point mentir, c'eſt ſur Démoſthène que Ciceron s'eſt formé ; ç'a été là ſon principal modéle, & non ſeulement il en a pris l'Art & les manieres, mais quelquefois les penſées mêmes qu'il n'a fait que rendre mots pour mots en ſa Langue. Voilà comme parle Keckerman (2) ; & qui ne voit que c'eſt-ce que le Pere Rapin n'a pas voulu faire, au lieu que c'eſt préciſément ce qu'a fait le P. Cauſſin ?

Jusqu'ici je n'ai parlé que du Parallele de Démoſthène & de Ciceron : Que diraije maintenant des Réflexions ſur l'Eloquence, leſquelles ſont le ſecond Ouvrage du P. Rapin, dont il me faut parler ? M. Gallois * les trouve ſavantes & ſolides ; * *M. Baill. T. 2. p. 12.*

1 En tibi diſcrimen inter granditatem Demoſthenis atque Ciceronis : de hâc etiam ſolâ Longino ſermo. Uberiùs vero, operoſis duabus Vitis idem argumentum Plutarchus eſt exſecutus, qui latè nec minus doctè, ſingula utriuſque exponit. Secutus hunc è Gallis recentioribus elegantiſſimus Renatus Rapinus novam duorum Eloquentiæ principum comparationem ſcripſit vernaculo ſermone, & quidem talem, quæ non poteſt non vehementer eſſe ad palatum omnibus, quotquot elegantiorum litterarum guſtu imbuti ſunt. *L. 6 c. 2 p. 281. in ſerie n. 8. qui incipit* p. 260.

2 Maximè optandum ut quam operam in Homeri & Virgilii ſimilibus locis inter ſe comparandis, jam pridem viri quidem eruditi ſumpſerunt, eandem induſtriam

Le P. Rapin
Et M. Gall. Journ. des Sç. du 22. Juin 1671. & du 20. Janvier 1676. &c.
† Morhof. T. 1. L. 6. c. 4. p. 292. n. 8.

des ; M. Morhof † les juge dignes d'être lûes ; & de tous les sujets que l'Auteur traite dans son volume de Réflexions, Eloquence, Poëtique, Histoire, Philosophie, *il n'y en a point dont il se croye plus en état de rendre un compte exact au Public, que de l'Eloquence, dont il s'est instruit*, à ce qu'il dit, *dans les Rhétoriques d'Aristote, de Ciceron & de Quintilien* *.

**Le P. Rap. parlant de ses Réfl. sur l'Eloquence.*
** 1. 2. & 3. Réfl. sur l'Eloquence.*

Il faut l'avouër, parmi ces Réflexions, il y en a de bonnes, de solides, de grandes, & de judicieuses. Telles sont les premieres sur les causes de la chûte de l'Eloquence *. Il les rapporte au peu de liberté qu'ont les Orateurs, à la modicité des récompenses qu'ils esperent, à la multitude des affaires qui les accable, au peu de soin qu'ils prennent de s'instruire, au défaut de génie, à la fuite du travail. Je joins à ces premieres Réflexions, celles qu'il fait sur les bienseances, & ce qu'il dit sur la mauvaise éducation * de la jeunesse, sur l'indulgence des parens, sur le luxe & la délicatesse du siécle, sur les faux principes d'Eloquence qu'on donne aux enfans, que l'on conduit, à ce qu'il dit, *par des voyes égarées*. J'estime beaucoup ce qu'il ajoûte *, que nous devons nous faire une méditation perpetuelle d'Aristote ; étudier la Nature, c'est-à-dire les mœurs & le caractére des hommes ; viser toujours à une Eloquence naturelle ; apprendre à nous borner ; composer souvent ; connoître notre génie ; cultiver la prononciation ; nous rendre l'esprit juste, plutôt par la lecture des bons Livres, & par une Rhétorique bien entenduë, que par une Dialectique pointilleuse, dont l'usage ne sert qu'à affoiblir & dessécher le discours ; enfin il a raison de dire qu'il faut cacher l'art & dissimuler quelquefois nos forces pour produire des effets surprenans. Sur tous ces points & sur beaucoup d'autres le P. Rapin dit des choses parfaitement belles.

Réfl. 25.
** Réfl. 26.*
** Réfl. 4. ibid.*
Réfl. 5.
Réfl. 7. 8. 9. 10 11. 17. & partie de la 23.
Réfl. 18. 20.

Mais outre qu'il répand partout des passages d'Auteurs mal appliquez, des faits mal rapportez, des idées mal conçûës ; outre qu'il confond les grands ornemens de l'Eloquence avec les Antithéses, avec les Epithétes, avec les petits brillans de Diction, à quoi je ne m'arrête pas : Il confond encore, ce qui est bien plus considérable, le Sublime dont parle Longin, avec une vaine apparence. *Ce grand air*, dit-il, *qu'enseigne Longin touche moins qu'il n'éblouit & qu'il n'étonne, comme il l'avouë lui-même, parcequ'il n'entre pas dans les sentimens de ceux à qui il parle. Toutes les grandes expressions sans de grands sentimens, sont à peu près comme les Navires qui ne sont pas chargez ; ils flottent, ils ne voguent pas sûrement.*

Le P. Rapin.
Réfl. 21.

Ainsi parle le P. Rapin. Cependant ce n'est point un *grand air*, qu'enseigne Longin, mais *une grandeur solide* ; & comme il la fait consister quelquefois dans *une vigueur noble*, dans *une force invincible*, ce n'est pas en parler juste, de dire qu'*elle touche moins qu'elle n'éblouit ou qu'elle n'étonne.* Il ne faut pas dire que *Longin l'avouë lui-même.* Cet Auteur dit que *le Sublime ne persuade pas proprement, mais qu'il ravit, qu'il transporte & qu'il produit une certaine admiration mêlée d'étonnement & de surprise, qui est toute autre chose, que de plaire seulement & de persuader.* On voit le sens de Longin. Il met l'effet du Sublime fort audessus de la simple persuasion, & le P. Rapin le lui fait mettre fort au dessous. Ce Pere parle du Sublime, comme si Longin le faisoit consister dans *de grandes expressions qui ne seroient pas accompagnées de grands sentimens.* Cela est fort éloigné de la pensée de cet Auteur. Il est vrai qu'il fait dépendre quelquefois le Sublime de *la noblesse de l'expression*, mais il y suppose toujours la pensée & les sentimens convenables.

Ce Pere ne prend pas mieux le vrai sens de Ciceron sur un point très important. *Il n'y a*, dit-il, *de véritable Eloquence, au sentiment de Ciceron, que celle qui s'attire*

Réfl. 24 sur l'Eloquence en général.

dustriam alicuis in Principibus & summis Oratoribus, Demosthene ac Cicerone, poneret, utili certè & jucundâ operâ, si illa omnia artificia, quæ hic noster a Græco illo mutuatus est, uno quasi aspectu liceret intueri, contendere inter se, dijudicare quid ille astrictius, quid hic copiosius ; quid noster grandius & ornatius ; quid ille parcius & simplicius ; quid hic quid ille fortius, nervosius, melius, dexterius dixisse videatur : nam si vere æstimare volumus Ciceronis nostri eloqoentia tota quanta est, à Demosthene manavit, eumque in imitatione sibi præcipuum proponeret, non tantùm artificio & ductu orationis sæpe conveniunt, sed nonnunquam etiam in eadem incurrunt & verba & sententias.

Le P. Rapin. *tire l'admiration; & rien n'est plus capable de rendre l'Eloquence admirable, selon l'avis de ce grand homme, que les portraits qu'elle fait des mœurs, & les mouvemens qu'elle excite.* Ciceron ne parle point des *Portraits*; il parle de l'*idée que l'Orateur donne de lui-même*, sans faire son propre portrait.

Que si parmi quantité d'excellentes choses, il y en a de mal entenduës dans la premiere partie des Réflexions, laquelle roule sur l'Eloquence en général, il en est de même dans la seconde, où il traite de l'Eloquence du Barreau. J'en ai rapporté un trait * sur le Dialogue de Ciceron touchant les Orateurs illustres, & je crois inutile d'en rapporter davantage, jusqu'à ce que j'aye vu les Auteurs qui ont écrit sur ce sujet contre le P. Rapin. Il y a encore dans les Ouvrages de ce Pere divers jugemens sur Hyperide, Démosthène, Isocrate. Mais cela regarde le volume où je parlerai de ces Orateurs.

** Qui se trouve Réfl. 8. sur l'Eloquence du Barreau, & dont j'ai parlé, T. 1. p. 84. &c.*

Pour ce qui est de l'Eloquence de la Chaire, le Sentiment de M. Morhof est (1) que le P. Rapin traite ce grand sujet d'une maniere courte & succinte, mais avec beaucoup de soin & beaucoup de force, comme il le merite. Il ajoûte que ce Pere explique sa matiere par des préceptes & des exemples excellens, qu'il puise avec beaucoup de jugement dans les véritables sources. Ce Critique parle ainsi, parceque les Réflexions du P. Rapin sur cet Article sont plutôt des leçons de Morale, & des préceptes de pieté, que des préceptes de Rhétorique. D'un côté, il est convenable que dans un Ministére de sainteté le Ministre soit Saint lui-même; d'ailleurs l'Eloquence de la Chaire n'a guéres besoin de préceptes particuliers; il suffit d'y appliquer les régles générales de l'Art. Car si le style du Prédicateur doit être grave & pathétique; s'il ne doit être, ni fleuri ni emporté; s'il doit y avoir de la dignité dans son geste; ne sont-ce pas des préceptes généraux appliquez au sujet selon l'exigence de la matiere?

Il n'est pourtant pas inutile d'aider les Prédicateurs à en faire l'application. C'est une obligation que l'on a au P. Rapin. Mais c'est sans fondement qu'il dit, „ qu'on ne trouve le caractére de la Rhétorique de la Chaire, ni dans les Anciens, parcequ'ils n'en avoient aucune „ idée; ni dans les Modernes qui n'ont „ copié que les Anciens ". Il fonde sa proposition sur la grandeur des matieres que traite le Prédicateur, & qu'il faut toujours traiter avec bien de la dignité. Il ajoûte " que ce sera en vain qu'on cherchera cette Eloquence dans la Rhétorique d'Aristote, dans les idées d'Hermogéne ou dans les Institutions de „ Quintilien; que même ce genre sublime „ que Longin s'est formé de toutes les „ grandes expressions des Anciens qu'il a „ ramassées, est foible & rampant, en „ comparaison de celui que le Prédicateur „ doit se faire pour soûtenir son caractére ". Ce Pere se trompe fort. Premierement il ne se souvient pas qu'il a dit dans sa Préface, *qu'il est à croire que nous aurions plus d'excellens Orateurs pour la Chaire & pour le Barreau, si on étudioit davantage Démosthène & Ciceron.* Outre cela Saint Augustin a trouvé dans les préceptes de Ciceron de quoi former le style du Prédicateur. Ce Saint ajoûte deux choses; l'une, que le Prédicateur n'a point d'autres régles à suivre; l'autre, que son style ne doit point toujours être si grand. C'est un Moderne en quelque sorte, qui copie un Ancien, & qui pourtant nous donne une juste idée de l'Eloquence de la Chaire; idée qu'il seroit à souhaiter que tout le monde suivît, soit le Prédicateur dans la pratique, soit les Maitres de l'Art dans leurs préceptes.

Le P. Rapin. Réfl. 12. sur l'Eloq. de la Chaire. — *P. XXIII. XXIV.* — *L. 4. de Doct. Christ.*

J'avouë au reste, que tous les styles, comme dit le P. Rapin, se trouvent dans l'Ecriture, & que le Prédicateur doit étudier sans cesse les Livres Saints. J'avouë que tout le reste de la Réflexion dont je parle est d'une grande beauté & d'une solidité qui l'égale. Je fais cas de la treiziéme Réflexion, de la quatorziéme, d'une partie de la quinziéme, de la vingtiéme. La treiziéme recommande la lecture assiduë

Réfl. 12.

1 Brevitex quidem & succinctè, sed magnâ curâ pondereque multo, & verè ex dignitate argumenti, quod explicat tum præceptis tum exemplis luculentis, quæ è genuinis fontibus omnia summo judicio derivat. *Morh. l. 6. p. 293. n. 8.*

Le P. Rapin. duë de l'Ecriture, & veut que le Prédicateur ait des manieres qui soient à la portée de tout le monde. La quatorziéme exige qu'il étudie la Morale dans l'Evangile & dans les Epîtres de S. Paul; tellement qu'elle bannit une Morale qui ne seroit qu'une Philosophie toute pure, & une probité de Payen. La quinziéme exclut de la Chaire les Prédicateurs qui ne savent y débiter que leur chagrin & leur temperament tout pur: & je crains qu'il n'y ait dans cette Réflexion quelque partie du défaut qu'elle condamne. La vingtiéme oblige à cultiver l'action, & à éviter un pathétique mal-entendu. Mais je ne puis passer ce que je trouve dans la vingt-sixiéme. " J'ai honte, dit ce Pere, " quand je lis l'Oraison d'Eschines contre Ctésiphon, où cet Orateur fait éclater avec tant d'art la force d'une Eloquence payenne dans des bagatelles... " Nos Prédicateurs deviennent petits dans " les grandes matieres qu'ils ont à traiter, lorsque les Payens deviennent " grands & élevez dans les petites choses " qu'ils ont à dire". Le P. Rapin appelle de *petites choses*, & *des bagatelles*, les mystéres de la Religion payenne. Je conviens que ce sont de petites choses pour nous; mais pour les Payens c'étoient de grandes choses; & un Maître judicieux doit dire que les Payens traitoient dignement les choses qu'ils estimoient saintes, & que le Prédicateur doit traiter de même les mystéres veritablement saints de sa Religion. Je n'examine point à present si ce que ce Pere cite d'Eschine est bien rapporté: mais je remarquerai que je ne sai où il a pris * que *les Apôtres fuyoient les lieux où ils réüssissoient, pour ne pas succomber à la vanité.* Il nous renvoye ou au Ch. 2, verset 4 des Actes, ou aux Chapitres deuxiéme & quatriéme des mêmes Actes; & il n'y en est pas dit un mot. Je ne sai même si quelqu'un peut approuver le sens qu'il donne dans la même Réflexion à ce qui est rapporté au Chap. 10, verset 18 de S. Luc. Il est dit dans l'Evangile que les Apôtres ayant raconté à JESUS-CHRIST le fruit de leurs Prédications, & la maniere dont ils avoient chassé les Démons; leur Divin Maître leur répond: *Je voyois tomber Satan comme un éclair qui sort du Ciel.*

* Réfl. 24. sur l'Eloquence de la Ch. pag. 6?, de l'Edit. in 4.

Le Pere Amelot laisse la liberté d'expliquer ce passage, ou de la chûte de Lucifer, lorsqu'il fut exclu du Ciel, ou de la captivité où le réduisoit la Prédication de l'Evangile. Pour le P. Rapin, il dit que *Notre Seigneur voyoit autrefois le mauvais Esprit se mêler imperceptiblement comme un éclair dans les secretes complaisances qu'avoient les Apôtres de leurs succès.* Ubi suprà.

Je laisse la Comparaison de Thucydide & de Tite-Live pour ceux qui parleront des Historiens. A l'égard du petit Traité sur l'*Eloquence des bienseances*, je me contente de dire qu'il n'y a rien de nouveau, que la maniere dont le titre est tourné; l'Auteur dit l'*Eloquence des bienseances*, pour dire *les bienseances dans l'Eloquence* ou *dans le discours*. Au reste c'est un bon Ouvrage & bien écrit. Mais il porte, comme les autres Livres de son Auteur, des caractéres de son inattention & de sa négligence. Cette négligence & cette inattention sont telles, qu'au travers du grand jour de ses expressions magnifiques, & au milieu de l'éclat qui l'environne, à cause de la maniere dont il parle, il faut par tout aller doucement, sonder le gué, & pour ainsi dire marcher à tâtons, peser, examiner tout, pour connoître ce qu'il y a de solide dans les préceptes qu'il donne, ou ce qu'il y a de certain dans les faits qu'il rapporte, ou enfin ce qu'il y a de vrai dans le sens qu'il donne aux Auteurs, lorsqu'il les cite.

Une nouvelle preuve de ce que je dis, outre celles que j'ai déja rapportées, est que M. Bayle remarque jusqu'à six méprises considerables dans une seule des Réflexions de ce Pere sur la Logique; c'est celle qui est contenuë au nombre 3. * & elle a rapport à l'Eloquence, raison pourquoi j'y fais faire attention. Mais de ces six méprises je n'en rapporterai que deux. L'une est, que ce Pere met le Dilemme au nombre des Sophismes qui rendirent la Dialectique très-méprisable à Athénes. L'autre est, qu'après avoir placé le Dilemme parmi les Sophismes, il le fait pourtant regarder, dans la même Réflexion, comme la source de cette force qui distingue l'Eloquence de Démosthène, au lieu que c'étoit l'Enthymême. Comment un homme un peu habile peut-il tomber dans ces erreurs, & sur la nature

Dict. Hist. T. 2. p. 1187. dans les Remarques. B. *Pag. 318. Ed. in 4.

Le P. Rapin. ture du Dilemme, & fur ce qui étoit capable de faire la force de Démosthène, & fur ce qui la produisoit en effet?

Après cela j'ajoûte une Réflexion, qui est, non pas de moi, mais du P. Rapin même. Je l'ai mise dans ma Preface * à la tête de mon premier Volume. Mais elle n'aura ni moins de grace ni moins de force en cet endroit-ci. " Une des „ causes les plus certaines, dit ce Pere, „ du peu d'Orateurs qui réüssissent, & „ un grand obstacle à l'Eloquence, c'est „ qu'on y conduit les jeunes gens par „ de fausses routes, ou par des voyes „ égarées. Ce n'est pas merveille, ajoû- „ te-t il, si les succès en font si peu heu- „ reux, y ayant même des Maitres qui „ promettent l'Art avec faste, & qui „ néanmoins ne le savent pas". Paroles bien remarquables si on veut y faire attention!

* Préf. p. 39.

Réf. sur l'Eloq. n. 27.

Ibid. n. 26.

Mais quelque défaut qu'on découvre dans notre Auteur, il sera encore vrai de dire, que s'il ne donne pas toujours les véritables régles de l'Eloquence dans ses principes, il en donne le goût par sa maniere de dire les choses.

Le P. Bouhours.

LE P. BOUHOURS,

Jésuite Parisien né en 1628.

OU

La maniere de bien penser dans les Ouvrages d'esprit. Dialogues, *imprimez en* 1687.

Monsieur Baillet a mis le P. Bouhours au nombre des Critiques, des Grammairiens & des Traducteurs, parcequ'en effet ce Pere a fait des Traductions & des Ouvrages qui ont rapport tout ensemble à la Critique & à la Grammaire, & c'est la raison pourquoi les gens capables d'en juger ne font pas difficulté de dire *les Vaugelas & les Bouhours*; donnant à entendre qu'on peut le mettre en parallele avec celui de nos Ecrivains qui a rendu le plus de service à notre Langue. Le même Pere a aussi composé un Traité de la nature de ceux dont j'ai entrepris de parler. C'est *la maniere de bien penser dans les Ouvrages d'esprit*, vrai Traité de Rhétorique, comme on le verra par la suite; & préférable selon lui, pour la matiere qu'il y traite, à ses Ouvrages sur la Langue, par cette considération qu'*il est encore plus nécessaire de bien penser que de bien parler; ou plutôt, qu'on ne peut parler ni écrire correctement, qu'on ne pense juste.*

M. Baillet Jug. des Sav. T. 2. p. 58. 358. 461.

M. Bayl. Dict. T. 2. p. 1129. B.

Le P. Bouhours.

1. Dial. p. 3.

A ne juger de ce Traité que par le titre, on pourroit croire que c'est la même chose que la fameuse Logique intitulée l'*Art de penser*. Le P. Bouhours l'a senti, & un Auteur célébre qui a parlé de son Ouvrage, l'a remarqué *. Qu'est-ce en effet que l'*Art de penser*, sinon *la maniere de bien penser*? Car, ce que le Pere ajoûte, que c'est ici la maniere de bien penser *dans les Ouvrages d'esprit*, cela resserre à la vérité son Ouvrage dans des bornes plus étroites que ne sont celles de l'autre; mais cela ne paroît pas empêcher que cet autre ne s'étende généralement à tout, & ne comprenne le sien, comme un tout comprend sa partie.

Dans la Préf. p. 1.

* M. B. Hist. des Ouvr. des Sav. Janvier 1688. p. 57.

C'est pourquoi le Pere s'est cru obligé de nous avertir, dans une Préface, que ces deux Ouvrages " *n'ont rien de commun*, „ *ni dans la matiere ni dans la forme.* Le „ but qu'on se propose ici, dit-il, n'est „ point d'apprendre à concevoir de sim- „ ples idées, ou à former des raisonne- „ mens avec toute l'exactitude que de- „ mande la raison aidée de réflexions & „ de préceptes. On ne s'attache pas mê- „ me à rectifier les jugemens ordinaires „ qui se font dans le commerce de la „ vie & dans le Discours familier sans „ aucun rapport à l'Eloquence & aux „ belles Lettres. Il ne s'agit proprement „ que des jugemens ingénieux, & qui „ s'appellent *Pensées* en matiere d'Ouvra- „ ges d'esprit; & ce que l'Auteur prétend est „ de démêler un peu les bonnes & les „ mauvaises qualitez de ces jugemens ou „ de ces pensées " D'où l'Auteur célébre que j'ai déja cité, entrant parfaitement dans l'idée du P. Bouhours, conclut que *l'un des deux Ouvrages dont est question, regarde l'exacte raison, & que l'autre regarde le bon goût & le bel esprit*, dans le ressort duquel, quoique la justesse soit necessaire, il ne faut pourtant pas chicaner un Ecrivain qui a de nobles hardiesses.

Préf. p. 1. 2.

Hist. des Ouvr. des Sav. ubi supra p. 58.

Le P. Bouhours. Ibid. p. 62. 63. dresses. *Trop de justesse alors feroit un défaut, & ne feroit plus justesse.* Avec cela le Pere * croit que son Traité " pourroit être appellé au regard des pensées, " une *Logique* & une *Rhétorique* tout ensemble; mais une Logique sans épines, " qui n'est ni seche ni abstraite; & une " Rhétorique aussi courte que facile, qui " instruit plus par les exemples que par " les préceptes". Ce n'est pas sans raison que notre Auteur se donne tant de peine pour bien distinguer son Ouvrage, & pour montrer qu'il n'y traite point ce que l'Auteur de l'Art de penser avoit déja traité. Car enfin il y a du plaisir & de la gloire à pouvoir dire avec Horace (1),

*Pref. p. 1.

Je me fais hardiment un chemin tout nouveau.

Mais si l'Auteur de l'Art de penser avoit prévu ces efforts, & qu'il eût voulu les éluder en montrant que l'objet du Pere Bouhours n'étoit qu'une partie du sien, il auroit pu certainement ne pas prendre d'autres précautions que celles qu'il a prises. " Il n'y a rien, dit cet Auteur " dès le commencement de sa Préface, " il n'y a rien de plus estimable que le " bon sens & la justesse de l'esprit dans " le discernement du vrai & du faux. " Toutes les autres qualitez d'esprit ont " des usages bornez; mais l'exactitude de " la raison est généralement utile dans " toutes les parties & dans tous les emplois de la vie. Ce n'est pas seulement " dans les Sciences qu'il est difficile de " distinguer la vérité de l'erreur, mais " aussi dans la plûpart des sujets dont les " hommes parlent, & des affaires qu'ils " traitent ". Ces propositions générales font concevoir sans difficulté que cet Auteur veut comprendre dans son Traité les pensées dont le Pere a parlé dans le sien. Il ne serviroit à rien, de dire que cet Auteur pourtant parle toujours de *l'exactitude de la raison*, car cette exactitude même est necessaire pour discerner les occasions où il faut de l'exactitude, d'avec celles où il n'en faut pas. Mais cet Auteur s'explique encore lui-même.

Art de penser Pref. p. 6. 3. ed.

Dans l'Eloquence, " tout consiste " presque, dit-il, à s'éloigner de certaines " mauvaises manieres d'écrire & de parler, & sur-tout *d'un style artificiel & " Rhétoricien composé de pensées fausses & " hyperboliques & de figures forcées*, qui " est le plus grand de tous les vices. " Or *l'on trouvera peut-être autant de choses utiles dans cette Logique pour connoître & pour éviter ces défauts, que dans " les Livres qui en traitent expressément.* " Le Chapitre dernier de la premiere partie, en faisant voir la nature *du style figuré*, apprend en même temps *l'usage " qu'on en doit faire*, & découvre *la vraye " régle* par laquelle on doit discerner *les " bonnes & les mauvaises figures.* Celui où " l'on traite des lieux en général, peut " beaucoup servir à retrancher l'abondance superflue *des pensées communes.* " L'article où l'on parle des mauvais raisonnemens où l'Eloquence engage insensiblement, *en apprenant à ne prendre " jamais pour beau ce qui est faux*, propose en passant une des plus importantes régles de la véritable Rhétorique, " & qui peut plus que tout autre former " l'esprit à une maniere d'écrire simple, " naturelle & judicieuse". On voit clairement que comme le Pere Bouhours en donnant un Traité de *Rhétorique*, a cru donner en même temps une espece de *Logique*; de même l'Auteur *de l'Art de penser*, lorsqu'il a donné sa *Logique*, a cru aussi donner une espece de *Rhétorique*, & qu'il a voulu y traiter ce que le Pere s'est proposé dans son Ouvrage; c'est-à-dire *ce qui a rapport au bon goût & au bon sens*, avec cette exception qu'il ne pousse pas sa pointe jusqu'au *bel esprit*; comme le Pere ne pousse pas non plus la sienne jusqu'aux *broussailles de la Logique.* A cela près ils se rencontrent tous deux, lorsque l'on n'y pense pas, & que l'autre croit même lui tourner le dos.

Le P. Bouhours. Pref. p. 28.

Une chose encore plus évidente, est que le P. Bouhours ne traite pareillement qu'une petite, mais véritable partie de la Rhétorique d'Aristote; partie pour laquelle ce Philosophe, d'ailleurs peu favorable à cet Art, n'a pu s'empêcher de marquer quelque

1 Libera per vacuum posui vestigia princeps, Non aliena meo pressi pede. Horat. 1. Epist. lib. Epist. XIX. 21.

Le P. Bouhours. quelque tendresse ; tant il y a trouvé de charmes ! Et il ne faut pas douter que le Pere n'ait entrepris d'écrire sur cette matiere, parcequ'il a jugé qu'elle valoit bien la peine qu'une main aussi délicate que la sienne prît le soin de la bien mettre dans son jour. Pour se convaincre que son objet fait partie de la Rhétorique d'Aristote, il ne faut que rappeller ce que j'ai dit dans mon premier Volume.

Rh. l. 3 c. 10. p. 406. Trai. de Cass. J'ai remarqué en effet, que le Philosophe avouë que pour dire les choses agréablement & avec esprit, il faut du génie, ou s'y être exercé de longue main ; mais pourtant il soûtient que de le faire à propos & d'en donner les moyens, cela n'appartient qu'à la Rhétorique, & que c'est d'elle qu'il faut l'apprendre. Cela prouve deux choses en passant : l'une que *ce point de doctrine ne regarde point proprement la Logique* ; & l'autre, que *la Rhétorique est d'un fort grand secours sur cet article.*

Ubi suprà p. 408. Or cet Art selon Aristote, réduit la chose principalement à la *Métaphore*, à *l'Energie*, c'est-à-dire, à ces manieres de s'exprimer qui font une image à l'esprit, & à l'*Antithèse* ; moins cependant à la Ib. p. 414. troisiéme qu'aux deux premieres, sur lesquelles le Philosophe s'étend davantage. Ib. c. 10. & c. 11. Mais il y ajoûte aussi *les Hyperboles* * qui * Ib. p. 424. ne vont guéres sans métaphores ; les *Apophthegmes* Ib. p. 418. qui sont des especes de sentences mysterieuses, ou de beaux & grands sentimens ; les *expressions imprevûës*, & Ib. p. 418. initio. celles qui meritent spécialement d'être regardées comme *nouvelles* & qui ont lieu Ibid. dans les railleries & dans les allusions. Ib. p. 419. Ainsi les *Allusions* en font aussi, de même que les *Proverbes* *, *les Equivoques* *, *les Enigmes* *, *& les Comparaisons* * que l'on comprend quelquefois sous les images. *Ib. p. 418. *Ib. p. 419. *Ib. p. 418. *Ib. p. 422.

Aristote marque les principales qualitez necessaires dans toutes ces choses, afin qu'elles soient véritablement spirituelles. Il observe * que ce qu'on dit, *doit convenir* de telle sorte que la pensée ou le sentiment ne passe pas pour une chose dite en l'air ; & il faut aussi qu'on l'exprime heureusement, afin qu'on ne le regarde * Ibid. pas comme une chose dite à l'ordinaire. Ainsi la Métaphore selon lui ne doit être, ni commune ou trop connuë, parcequ'elle ne toucheroit pas ; ni tirée de loin, parcequ'elle ne seroit pas entenduë. Il faut que l'énergie ou l'image mette la chose devant les yeux, & fasse une peinture également courte & sensible. Il est à propos que dans les expressions imprévûës, l'esprit agréablement surpris préfere celle qu'on lui présente, à celle qu'il avoit attenduë. Les Allusions qui ont un sens apparent & un autre qui ne paroît pas, doivent être exactes dans les deux sens. Les Equivoques doivent répéter deux fois le même mot en deux significations différentes. Les Proverbes demandent de la justesse. Les Allusions encore & les Proverbes, ainsi que les expressions qu'on regarde comme nouvelles, les Hyperboles, & les Comparaisons qui ne vont guéres sans métaphores, & en sont même des especes, sont aussi, par une suite necessaire, sujettes aux mêmes régles. Le P. Bouhours. Ib. p. 408. &c. ut suprà.

Faute enfin d'observer ces régles, on tombe dans le style *froid*, & dans le style *pueril*. On donne dans *l'enflure*, ou dans une *obscurité odieuse*, ou dans des phrases embarrassées. En un mot l'Elocution n'a ni la netteté, ni la pureté, ni l'élégance, ni la beauté, ni la grandeur qui lui convient. C'est la doctrine d'Aristote qui rapporte sur cela un très-grand nombre d'exemples tirez des Auteurs de son temps ou qui l'avoient précédé. Et c'est aussi précisément la doctrine du P. Bouhours qui l'enrichit pareillement d'un nombre infini de passages qu'il tire tant des anciens que des modernes, de maniere neanmoins qu'il est aisé de voir que *les modernes ont des charmes particuliers pour lui.* Ibidem. Ib. & dans tout une partie du 3. L. de sa Rhét.

Pour exécuter son dessein ce Pere * se propose l'éloge que Ciceron faisoit des pensées de Crassus, *lesquelles*, dit cet Orateur, (2) *étoient si vrayes, si saines, si surprenantes, si peu communes, si naturelles, si éloignées de tous les faux ornemens, de tout ce qui est pueril !* Ainsi le Pere Bouhours, Hist. des Ouv. des Sav. ubi sup. p. 65. * Pag. 9.

2 Sententiæ Crassi tam integræ, tam veræ, tam novæ, tam sine pigmentis fucóque puerili. *Cic. de Orat. L. 2.*

Le P. Bouhours. 1. Dial. Bouhours demande qu'une pensée pour être bonne & spirituelle soit fondée sur la *verité*, particulierement dans un sujet *sérieux* & *moral*, dans une *Histoire* ou dans une *Prédication*, lorsqu'il faut rendre *raison* de quelque chose. Il veut même qu'elle ait de la *justesse*, qui est une verité plus exacte, & par conséquent qu'on puisse dire qu'elle n'a rien de faux. Il exige qu'outre la verité qui contente toûjours l'esprit, il y ait quelque chose *qui le frappe & le surprenne*, ce qui ne manque pas d'arriver quand il y a du *nouveau* ou dans la pensée en elle-même, ou dans le tour. Il y veut de *l'élevation*, de la *grandeur*, *de la force*; il y veut de *l'agrément*, & même de la *délicatesse* *; enfin il y souhaite de la *netteté* *. Cela suppose qu'elle soit *naturelle*, qu'elle n'ait rien *d'outré*, rien *d'excessif* ou *d'enflé*; qu'elle soit éloignée de toute *affectation*, de toute sorte de *rafinement*, de tout ce qui *sent l'art*, de tous ces *brillans* qui n'ont rien que de pueril, enfin du *Phébus* & du *Galimatias*: Et le Pere ne manque pas de montrer ces vices ou les vertus contraires dans les *Métaphores*, dans les *oppositions* ou les *Antithéses*, dans les expressions *imprévües*; dans les *Equivoques*, dans les *Hyperboles*, *l'Allegorie*, *l'Ironie*, les *Comparaisons*, en un mot dans des exemples qui renferment de point en point la doctrine d'Aristote.

1 Dial. p. 76. & dans le 2. Dial. p. 173. &c.

2. Dial. p. 80. &c.

* 2. Dial. p. 162. &c.

* Dial. pag. 147.

Pag. 188.

Ainsi je ne sai sur quel fondement le Pere avance que le Philosophe *réduit presque l'Art de parler spirituellement à la Metaphore*. Il falloit sans doute, quand il écrivoit, qu'il n'eût pas devant les yeux la Rhétorique d'Aristote, & qu'il eût perdu l'idée de la matiere que l'Auteur y traite. La même chose vraisemblablement étoit aussi arrivée à un Ecrivain illustre cité par le Pere, & qui dit que *selon Aristote les pensées les plus subtiles & les plus exquises ne sont que des Enthymémes figurez qui plaisent & imposent également à l'esprit*. Ce Philosophe dit en effet qu'on fait grand cas des Enthymémes, qui portant une nouvelle connoissance à l'esprit, se comprennent d'abord très-aisément, & qu'on ne fait état, ni de ceux qui sont trop communs, ni de ceux dont le sens se fait trop chercher. Il dit aussi que la plûpart des bons mots dépendent de la Métaphore. Mais il ne borne les pensées spirituelles, ni aux Métaphores, ni aux Enthymémes, il leur donne toute l'étenduë que j'ai dite. Ce qui devoit empêcher le Pere Bouhours, & de les borner lui-même, comme il fait, *à la seconde operation de* l'esprit ou aux simples jugemens, puisqu'il voyoit qu'on y comprend *les Enthymémes*; & de dire qu'Aristote les réduit presque à la Métaphore, puisque ce Philosophe leur donne la même étenduë que lui.

1. Dial. p. 15. ad calc.

Le Comte Thesaurs. Ib.

L 3. p. 407.

Le P. Bouhours. Ib. p. 417. 418.

Préf. p. 1. ad calcem.

Au reste la rencontre de tous ces Auteurs ne diminue en rien le mérite du plus jeune. Au contraire, rien ne montre mieux l'estime qu'il faut faire de la matiere qu'il a traitée, que de voir qu'Aristote l'avoit traitée à fond; que Ciceron en avoit fait le fondement de l'éloge d'un grand Orateur; & que M. Nicole en a fait une partie considérable d'une Logique si généralement vantée. Le P. Bouhours, pour avoir traité une matiere commune, n'a pas laissé de s'acquerir une gloire qui n'a rien de commun, parce qu'il l'a traitée d'une maniere qui lui est propre. Il étoit difficile d'y réüssir, selon un grand Critique, (1) & le Pere y a réüssi. Car s'il a pris le même sujet, il a fait ou comme un habile Peintre qui invente un dessein nouveau, ou comme un excellent Architecte qui ayant pris les mêmes pierres qu'un autre pour en faire le fondement de son Ouvrage, bâtit ensuite un édifice plus riant, plus grand & plus magnifique; ajoûtons même si l'on veut, que l'édifice du Pere est plus richement meublé que celui d'Aristote, à cause du plus grand nombre de beaux endroits qu'il a ramassez dans son Ouvrage.

En un mot, on peut dire de cet Ouvrage par rapport à une partie de la Rhétorique d'Aristote, ce qu'on en a dit par rapport aux plus beaux endroits du Tasse; que *c'en est comme un Commentaire*, des plus amples en même temps, & des plus

Hist. des Ouv. des Sav. p. 65.

1 Difficile est propriè communia dicere. *Horat. de arte. v.* 128.

Le P. Bouhours.

plus *polis*; & si pour cela on accusoit l'Auteur de larcin, ce qui seroit assurément une injustice, on pourroit en convenant même du fait, le justifier encore par le droit, comme on a justifié le Tasse sur les vols qu'il a faits aux autres Poëtes. On dit qu'*il vole si joliment qu'on lui pardonne ses larcins*; c'est ainsi qu'Apollon pardonna un premier vol à Mercure, (1) parce que dans le temps qu'il s'en plaignoit, Mercure lui en fit un second dont il ne s'apperçut qu'après que la chose fut faite. Toute raillerie à part, la conduite du Pere n'est point un larcin. Car outre la différence des exemples tant dans le nombre que dans la substance, outre que le Pere s'est autant appliqué à montrer comment la verité d'une pensée spirituelle subsiste & se concilie avec la fiction, la fable, l'hyperbole, & autres choses qu'on pourroit regarder comme des especes de mensonges, toute la forme de son Ouvrage, même pour les materiaux qu'il a puisez dans Aristote, est fort différente; & l'on sait que la forme l'emporte quelquefois sur le fond:

Ibid.

Premier Dial. p. 10. 11. &c.

Materiam superabat opus.

Ovid. Metam. II. 5.

L'idée avantageuse que j'ai du travail de notre Auteur, ne m'est pas particuliere. Un Ecrivain fameux qui paroît désintéressé, ne l'a pas moins vanté. " Il " n'est pas difficile, dit cet Ecrivain, de " reconnoître ici l'Auteur des Entretiens " d'Ariste & d'Eugéne. On y trouve la " même forme, la même politesse & un " Recueil des plus beaux endroits des " meilleurs Auteurs, cousus par une " main délicate avec des fils d'or & de " soye. Ainsi l'on n'est pas plus char" mé du choix des choses, que du tour " agréable & de la maniere fine dont el" les sont liées & dont on les fait re" passer devant les yeux.

M. B... Hist. des Ouv. des Sav. ubi supra.

Ce Recueil des beaux endroits fait une des grandes utilitez de cet Ouvrage, parce qu'à force de lire des pensées spirituelles, il peut se faire une impression sur notre esprit, laquelle l'habitue à penser aussi spirituellement. Mais sur cela je desirerois deux choses, afin que l'utilité en fût plus grande. La premiere seroit, que le Pere se fût moins arrêté à de petites pensées dans lesquelles il n'y a que *au bel esprit*, & qui étant plus aisées à imiter que ce qu'il rapporte des Poëmes, des Histoires & des Pieces d'Eloquence, peuvent arrêter, & par conséquent gâter les jeunes gens capables de quelque chose de meilleur. La seconde seroit, que sur une infinité d'exemples qu'il rapporte, il ne se fût pas contenté de dire qu'*ils plaisent*, mais qu'il eût montré *pourquoi ils plaisent*. Il nous dit bien en effet qu'il y a du grand dans les pensées ou dans les sentimens de celui qui dans Silius Italicus, empêche son fils de tuer Annibal, parce que s'il l'entreprend, il trouvera autour de lui pour le défendre ses Victoires & ses Trophées. Le Pere louë * de même la pensée d'Horace exprimée dans les vers de Malherbe:

Le P. Bouhours.

Dial. p. 85.

* 2. Dial. p. 79.

Le Pauvre en sa cabane où le chaume le couvre
Est sujet à ses Loix;
Et la Garde qui veille aux barrieres du Louvre
N'en défend pas nos Rois.

Il ramasse pareillement les endroits brillans des piéces d'Eloquence qui ont été faites à la loüange du Roi Louïs XIV., de M. le Prince de Condé, & de plusieurs personnes illustres; il dit qu'ils sont beaux, qu'il les trouve tels, & il ne dit point par où ni pourquoi. C'est comme si en toute autre chose on nous donnoit bien des exemples, sans nous dire les qualitez qui doivent nous arrêter. C'est la méthode de l'Auteur du jeu des Echets; il dit de pousser les piéces; il n'en dit pas la raison. On la devine à la fin. Il eût mieux fait de nous en épargner la peine. Rien n'étoit plus aisé au P. Bouhours. Aristote lui en donnoit l'exemple.

D'autres ont encore trouvé en ce Pere des retours un peu sensibles sur luimême dans cet Ouvrage, aussi-bien que dans les autres, & une envie de peindre les propres qualitez dans la peinture avantageuse qu'il fait de ses Interlocuteurs. On

L'Aut. de l'Histoire du Journal des Sav. ubi supra.

1 Viduus pharetrâ Risit Apollo. *Horat. l. I. Od. X. 12.*

Le P. Bouhours. On a cru aussi y découvrir sa tendresse, non pas de mere tout-à-fait, mais au moins de pere, pour ses propres Ouvrages. C'est sur quoi je ne crois pas devoir insister.

Ibid. &c. J'aime mieux remarquer, mais en deux mots, qu'on s'est quelquefois éloigné de son goût en quelques choses, aussi-bien que de ses principes. De son goût, en n'approuvant pas certaines pensées qu'il approuve: De ses principes, parce qu'on n'a pas trouvé assez de justesse dans quelques-unes de ses idées.

A l'égard de son goût, je trouve en effet qu'il est difficile de le suivre en tout, & il nous dit lui-même que ce qui plaît à un bon esprit, ne plaît point infailliblement à un autre; il a raison. L'on peut rappeller sur cela ce que j'ai remarqué lorsque je parlois de Longin *.

* Ci-dessus p. 81.

Pour ce qui est de ses principes, on a contesté, entre autres, l'idée qu'il donne de la *Délicatesse* lorsqu'il la fait consister *dans le mystére qu'une pensée présente à l'esprit, & que l'esprit se plait à développer*. M. le Marquis d'Orsi qui, dans ses Lettres à Madame Dacier, a fait admirer également son extrême politesse & son habileté, a cru pouvoir dire que *la Délicatesse consiste dans la beauté propre du style simple, laquelle ne peut jamais être sans quelque sorte de foiblesse.* Sur cette

M. L. F. différence de sentimens un des Auteurs du Journal de Paris se flatta de réünir les deux opinions, en disant que *la Délicatesse d'une pensée ne consiste qu'en ce qu'un raisonnement ne laisse voir ni toutes les parties ni toute la force d'un Syllogisme, en sorte qu'il y a & de la foiblesse, du moins en apparence, & du mystére.* S'il m'est permis de hazarder aussi ce qui m'en paroît, je ne suis point de l'avis que propose l'Auteur du Journal. Car outre que la force du raisonnement ramassée en une seule proposition en est souvent bien plus grande; si son sentiment est vrai, il s'ensuit que tout est plein de pensées délicates, parce que tout est plein d'Enthymêmes, & de pensées enthymématiques; & les parties qu'on y supprime très-souvent, ne font rien de mysterieux. Il y a quelque chose de fin, & de très-plausible dans l'idée de M. le Marquis d'Orsi: mais celle du Pere me paroît plus vraye, quoiqu'elle ne me paroisse pas comprendre toute sorte de délicatesse. Le P. Bouhours. Ma raison est, par rapport à M. d'Orsi, qu'il peut y avoir de la délicatesse dans le style sublime; & par rapport au P. Bouhours, ma raison est, qu'il y a telle pensée qui n'est délicate, que parce qu'il a fallu de la finesse d'esprit pour la produire; quoiqu'elle ne laisse aucun mystere. Il peut y avoir aussi des raisonnemens qui ayent le même caractére. Tel est, ce semble, celui d'Isocrate quand il dit: *Pourquoi trouver à redire que Paris choisit la beauté sur toutes choses, puisque c'étoit sur toutes choses de quoi les Déesses mêmes disputoient entre elles?*

Je ne dois pas oublier de dire sur cet article, que M. Bayle appelle le P. Bouhours *un très-bon juge de la délicatesse des pensées*, à quoi je dois ajoûter ce qu'a dit aussi l'Auteur de l'Histoire des Ouvrages des Savans en finissant l'article qui regarde l'Ouvrage de ce Pere. Dict. T. 1. p. 1112. E. " Au „ reste, dit-il, il y a une si grande foule „ de jolies choses entassées dans cet Ou„ vrage, qu'il ne paroît fait que pour „ l'imagination & pour les oreilles, & „ l'on y est comme ébloui par la varie„ té des objets. Il faut avouer, ajoûte„ t-il, que le P. Bouhours a l'avantage „ de ne vieillir point, & qu'il paroît aussi „ fleuri & aussi brillant que dans les En„ tretiens d'Ariste & d'Eugéne. Son es„ prit a toujours les mêmes agrémens, „ & ne se ressent point du tout de la „ mélancolie ordinaire à la vieillesse, la„ quelle est ennemie des graces & des „ ris, sous prétexte que cela ne lui sied „ plus. Un bel esprit du monde a dit „ que l'honnête homme doit être de tou„ tes les professions & ne point faire pa„ rade de la sienne: mais il y a des „ choses dans l'Ouvrage du Pere pour „ toutes sortes de professions, & l'on „ n'y connoît nullement celle de l'Auteur.

Il y a de la délicatesse dans cet éloge qu'on vient de voir; il n'y aura que de la simplicité dans ce que je vais dire encore, & sur l'idée que le Pere a eue de son Livre, quand il dit que *c'étoit en même temps une Rhétorique & une Logique*; & sur celle que l'Auteur de l'Art de penser a donné du sien, en disant que *c'est aussi une espéce de Rhétorique.* J'a-

Le P. Bouhours. voue, à la verité, que pour les choses qui entrent dans le commerce de la vie sans aucun rapport aux Sciences, une Rhétorique bien faite peut être regardée comme une bonne Logique: mais je ne puis demeurer d'accord que cette qualité de *Logique* ou de *Rhétorique* convienne à un Ouvrage renfermé dans les bornes que le Pere Bouhours s'est prescrites. J'avoue de même, qu'une Logique où l'on fait entrer beaucoup de choses de sens commun, peut être regardée en cela comme très-utile à ceux qui étudient l'Eloquence; mais je ne puis avouer que cela rende cette Logique comparable aux Rhétoriques des premiers Maîtres, qui ont traité les matieres dans une juste étendue.

Ces expressions de part & d'autre sont une figure un peu forte, plus excusable dans celui qui cherche le brillant, que dans celui qui va à l'exacte raison. J'ai de la peine à concevoir comment ce dernier a pu dire que pour ce qui regarde la Rhétorique, *les secours qu'on en peut tirer pour trouver des pensées, des expressions, & des embellissemens, n'est pas considerable; que l'esprit fournit assez de pensées, que l'usage donne les expressions; & pour les figures & les ornemens, qu'on n'en a toujours que trop.* La moindre chose qu'on puisse répliquer, est que cela a besoin d'explication, aussi bien que ce qu'il fait entendre, qu'une Eloquence fort vantée par Ciceron est comme une source d'erreurs, tandis que c'est l'Eloquence la plus vraye, la plus saine & la plus divine, que l'Orateur vante dans le passage (1) qu'on en rapporte. Celui qui le cite, auroit dû le mieux choisir. Il n'eût ozé en parler comme il fait, s'il l'eût consideré tout entier. Quel est en effet le but de l'Orateur Philosophe dans le passage qu'on cite de lui dans l'Art de Penser! Il a dessein de prouver que notre Ame est d'une nature excellente, laquelle a beaucoup de rapport avec la Divinité. Il le prouve par l'excellence de ses Ouvrages, telle qu'étoit la Sphére célébre d'Archimede faite de verre, & dont les mouvemens représentoient ceux des Cieux & des Astres; tel est un Poëme considérable & parfait; tel est enfin un Discours d'une Eloquence aussi magnifique dans l'expression, que riche dans les pensées. Voilà ce qu'avance Ciceron. Peut-on dire que l'Eloquence qu'il vante en cet endroit, est une source d'erreurs? sûrement M. Nicole dans ce jugement n'a point fait usage de sa Logique.

(Art de penser, Pref. p. 28.) (Ib. 3. Part. c. 9 p. 137.) (Le P. Bouhours.)

HARANGUES

Vaumoriere.

Sur toutes sortes de sujets, avec l'art de les composer.

Par M. de Vaumoriere 1687.

SAint Augustin dit en un endroit de ses Ouvrages qu'un homme qui a un génie heureux, deviendra plûtôt Orateur, en lisant ou en écoûtant des discours éloquens, qu'en étudiant des préceptes d'éloquence. Cette pensée prise au pié de la lettre, & separée du reste de l'Ouvrage, est fort trompeuse; elle semble nous porter à négliger les préceptes, ce qui n'est ni le veritable sens du Saint, ni la régle que nous devons suivre. Aussi ne vois-je point d'Ecrivain éclairé, qui l'ait, ou adoptée, ou suivie dans toute son étenduë apparente.

(L. 4. de Doct. Christ. c. 1.)

M. l'Abbé Fleury, par exemple, dans son Traité du choix des études, citant sur cet article S. Augustin, se contente de dire que " pour donner le secret de „ l'Eloquence, il voudroit principalement „ employer les exemples & l'exercice... „ parce que les exemples donnent du „ corps & de l'agrément aux préceptes; „ au lieu que les préceptes seuls, donnez en général, sont toûjours secs & „ stériles ". Il est clair par ces paroles que cet Auteur judicieux ne rejette pas absolument les préceptes.

(Page 239. & 240.)

Il en est de même de M. de Vaumoriere, dont j'entreprens de parler ici. Cet Auteur " connu dans le beau monde, „ comme dit le Journal d'Hollande, par „ des Ouvrages qui demandent beaucoup „ de politesse & beaucoup de délicatesse „ d'esprit, c'est-à-dire, par plusieurs Romans, & sur-tout par la continuation „ de

(Hist. des Ouv. des Sav. Mars 1688.)

1 Abundantem sonantibus verbis uberibusque sententiis 1. Tusc. n. 64.

Vaumoriere. „ de *Pharamond*, paroit ſur les rangs pour nous inſtruire dans l'Art de parler, & nous donne un Recueil conſidérable de *Harangues ſur toutes ſortes de ſujets*; mais joignant les préceptes aux exemples, il nous préſente en même temps cet *Art de les compoſer*, qui lui donne place aujourd'hui dans mon Ouvrage, parmi les Maitres d'Eloquence.

Il eſt inutile, de remarquer que c'eſt la méthode de tous les Maitres de Rhétorique. Comment ſe diſpenſeroient-ils de joindre les préceptes de leur Art à l'étude des Auteurs célébres? Aucun d'eux ne peut ignorer qu'en fait d'Eloquence il faut des exemples; & qui-que ce ſoit ne peut croire qu'en étudiant les bons Livres, on n'ait pas beſoin de principes. On ne lit, que pour profiter de ſes lectures; on ne ſauroit en profiter, que l'on ne juge de ce qu'on lit; & l'on ne peut en juger, qu'on ne ſache dire pourquoi on le trouve bon ou mauvais, & par conſéquent, qu'on ne remonte jusques aux régles. Lequel eſt donc alors le plus utile & le plus court, ou d'inventer ſoi-même les préceptes, comme ceux qui les ont faits, ou de ſe ſervir de ceux qui ſont déja tout trouvez? Il n'y a pas de comparaiſon. Auſſi Saint Auguſtin qui conſeille de lire plûtôt les bons Auteurs que d'étudier les préceptes, ne parle que des preceptes les plus faciles, que l'eſprit ſupplée aiſément, & qu'on donne ordinairement à la jeuneſſe; il ne parle pas de certains préceptes plus importans, qu'il donne lui-même, & dont il recommande l'étude, même aux grands génies.

Il s'enſuit que cet aſſemblage de régles & d'exemples dans le Livre de M. de Vaumoriere, eſt un deſſein louable, digne d'un homme habile, d'un homme tel qu'on nous répreſente l'Auteur, qui a de la politeſſe, de l'érudition, du diſcernement & d'autres bonnes qualitez. Mon étonnement eſt, que le Libraire, dans un Avis au Lecteur, ſe donne à lui-même toute la gloire du deſſein, & ne laiſſe à l'Auteur que celle d'avoir employé tous ſes talens pour lui plaire! Falloit-il encore, que ce fût le Marchand qui nous aſſûrât que *cet Ouvrage ne ſeroit pas inutile aux Officiers des Cours Souveraines & aux Avocats, aux Ambaſſadeurs, aux Commandans des Troupes, aux Intendans des Provinces, aux Gouverneurs des Villes, aux Maires & aux Echevins*! Oui peut-être; puisqu'il eſt naturel à un Marchand de vanter ſa marchandiſe. Comment prouve-t-il ce qu'il avance? „ Pour vous en faire demeurer d'accord, „ dit le Marchand Orateur, je n'ai qu'à „ vous dire en peu de mots ce que con„ tient ce Volume. Il eſt diviſé en qua„ tre Livres; Le premier traite de l'E„ loquence en général, & entre même „ dans un aſſez grand détail des orne„ mens du langage; Le ſecond contient „ des exemples du Genre démonſtratif; „ Le troiſiéme comprend les Discours „ du Genre Déliberatif; le quatriéme don„ ne ce qui regarde le Judiciaire ". Ce ſont ſes termes: mais je doute que cet Avis ſoit aſſez perſuaſif, & c'eſt la faute du Libraire. Il étoit ami de l'Auteur, qui auroit dit mieux que lui ce qu'il falloit dire pour le débit de ſon Livre, ſi on l'en eût prié.

Avis du Libraire au Lecteur.

Dans l'exécution du deſſein, M. de Vaumoriere commence par étaler les avantages de l'Eloquence. " Il eſt cer„ tain, dit le Journal d'Hollande, que „ rien ne mérite mieux d'être l'objet de „ l'ambition des hommes que l'Eloquen„ ce. Les plus beaux dons de l'Art & „ de la Nature y paroiſſent avec un grand „ éclat. C'eſt un triomphe qui flatte a„ gréablement, que d'entraîner tous les „ eſprits par la force & les charmes du „ discours, & de s'emparer de l'amour „ & de la haine de ſes Auditeurs pour „ les tourner comme on veut. Mais ce „ talent eſt auſſi rare qu'il eſt charmant, „ & l'on a remarqué que la guerre au „ milieu des hazards a fait plus de grands „ Capitaines, que l'étude pacifique de „ l'Eloquence n'a formé de célébres O„ rateurs, qui ſont presque tous cachez „ ſous les noms de Démoſthéne & de „ Ciceron ". Ce trait du Journal nous montre que dans ce que M. de Vaumoriere dit à la gloire de l'Eloquence, il y a de quoi faire quelque choſe de fort beau.

L. 1. c. 1. p. 1. *Ubi ſuprà.*

Cet Auteur vient enſuite aux qualitez naturelles ou acquiſes que doit avoir un homme pour être éloquent. Pour en donner

Ib. c. 2. p. 5.

Vaumoriere. *Ubi supra.* donner ici l'idée, je me servirai encore des termes du Journal. " Il faut, selon „ M. de Vaumoriere, que le Ciel ait „ versé ses graces avec profusion sur celui qui aspire à la gloire d'être un excellent Orateur. Il est besoin que l'imagination soit vive, noble, capable „ d'une grande diversité, & qu'elle sache „ bien peindre les images qu'elle a conçûës. La memoire doit être heureuse, & comme un riche thrésor rempli „ d'une infinité de belles choses. Si la „ force, l'élevation & l'étenduë de l'esprit manquent, l'on ne peut point prétendre à l'Eloquence. Tout cela doit „ être soûtenu par les dons extérieurs. „ La bonne mine prévient favorablement „ l'Auditeur. Des yeux vifs & pleins „ d'esprits, des manieres insinuantes, une voix qui tonne & qui fournit aux „ grandes figures, produisent de merveilleux effets. Enfin il faut que l'Art „ achéve ce que la Nature a commencé, „ & polisse ce qu'elle a laissé de rude. „ La lecture nourrit l'esprit, & le plus „ beau naturel sans culture est comme „ un champ négligé qui ne produit que „ des plantes inutiles ". Voila le précis de ce que dit sur cet article l'Auteur dont je parle. Son style différe un peu de celui du Journal. Car d'un discours commencé à la gloire de l'Eloquence, il passe à une fable, d'une fable à un trait d'Histoire, de celui-ci à un précepte, du précepte à un exemple, & le tout est amené, sans que l'Auteur paroisse beaucoup se contraindre Seroit-ce pour nous persuader que la disposition n'est pas de lui, ainsi que le Libraire le dit d'abord! (Ch. 1. p. 2. &c.)

En se proposant des modeles achevez, continue le Journal, " on acquiert les „ avantages que l'on n'a pas. On imite „ ce Peintre de l'Antiquité qui pour „ peindre Venus, tira les plus beaux „ traits des plus belles filles de la Gréce. Parmi les bons Auteurs, les uns „ éveillent, & fertilisent l'imagination; „ les autres forment la raison & élévent „ l'esprit. Les uns répandent les graces „ sur leurs écrits, qui rafinent le goût „ & le rendent plus délicat; & le style „ agréable & fleuri des autres fait aimer „ la politesse & la pureté. Un bon esprit peut profiter de toutes ces différentes beautez. Mais il faut prendre „ garde d'étoûfer son propre génie sous „ la contrainte de l'imitation & de faire „ comme ces vils Esclaves qui marchent „ servilement sur les traces de leurs Maîtres. L'Orateur doit encore orner son „ esprit des plus belles connoissances. „ La Morale, par exemple, apprend à „ connoître les Passions & le cœur de „ l'homme, cet abyme impénétrable. „ L'Histoire fournit de belles instructions „ dans les événemens qu'elle represente, „ & apprend à se conduire sur l'expérience de plusieurs siécles. La lecture „ des Poëtes égaye l'esprit par leurs pensées hardies & brillantes; ce sont de „ bons Maîtres pour peindre les mœurs ". (*Ubi supra.* Vaumoriere.)

On ne peut, ce me semble, donner une idée plus juste de tout ce que M. de Vaumoriere traite d'abord. Il passe de là à toutes les parties de l'Oraison, sur quoi le Journal ne dit rien, & aux trois genres du discours pour en donner des préceptes, dans lesquels le Journal est fort peu entré, parce qu'ils sont communs; & c'est une raison pour laquelle je n'y entrerai point du tout.

Une chose où je souhaiterois que l'Auteur du Journal fût entré, c'est une question qu'il propose, *Si M. de Vaumoriere avec la finesse de sentimens & d'expressions qui fait la beauté des Romans, avoit aussi la force & une certaine grandeur necessaire pour bien parler de l'Eloquence*, en sorte que ces qualitez se rencontrassent *dans un même esprit.* Mais après avoir proposé la question, je ne vois pas qu'on la décide. Je me contenterai de dire sur cela, que M. de Vaumoriere a une juste idée tant de l'invention oratoire & de la maniere de s'y prendre par la considération du sujet, que de la nature du Panégyrique qui consiste plus en amplifications & en ornemens, qu'en preuves. Il dit fort bien qu'*après une raillerie assez longue dans un sujet important, il est bon de reprendre le serieux par quelque chose de véhément.* La plûpart des préceptes ordinaires, comme j'ai dit, se trouvent dans son Ouvrage; mais il y en a deux entre autres: l'un, *qu'il faut beaucoup de temps & beaucoup de soins pour perfectionner un Ouvrage*; l'autre, qu'*un* (*Ubi supra.* L. 1. c. 10. p. 11. Ib. p. 19.)

excès

Vaumoriere. *Ib. p. 2.* *excès d'exactitude & de politesse affoiblit le style & rend le discours languissant.* On voit d'abord quel est celui des deux préceptes, qui est le plus facile à pratiquer; ceux qui liront le Livre, verront quel est celui des deux auquel l'Auteur s'est attaché davantage.

Mais comme pour conduire les hommes à l'Eloquence, le goût n'est pas moins nécessaire que les régles, M. de Vaumoriere a eu soin de faire connoître le sien. *L. 1. c. 4. p. 17.* Il déclare, pour cela, qu'il n'aime point le Heros de l'Eneïde, & ce sont trois choses qui lui déplaisent. Premierement *il n'aime point à le voir si peu galant avec Didon.* En second lieu, *il ne sauroit l'estimer quand il pleure & qu'il tremble de peur.* Enfin *il peut encore moins souffrir la maniere dont il tuë Turnus.* Cependant, sur tout cela il n'est pas difficile de lui répondre. Car outre que Virgile ne pouvoit avoir une idée juste de nos Romans, non plus que des Heros qu'on y demande, pour former le sien sur ce modéle; il faut encore considérer qu'Enée est un homme *pieux*, tel que M. de Vaumoriere même veut que *Ib. c. 11. p. 70.* soient les Heros, lorsque le Poëte les louë: on peut donc lui demander ce que doit faire un Heros de ce caractére, lorsque les Dieux lui ordonnent de rompre ses engagemens? Obeïra-t-il pour ne pas se démentir, selon les régles du Poëme? ou s'il désobeïra pour être & galant, & un digne Heros de Roman? De quelque façon que réponde M. de Vaumoriere, il aura de la peine à justifier son goût; d'autant plus qu'il donne une belle raison de ce qu'il avance, quand il dit que *les Heros que loue un Poëte doivent être pieux.* *Ibid.* Ils doivent l'être, dit-il, *s'ils ne veulent que celui de Virgile leur fasse honte.* Ne diroit-on pas, à l'entendre, que les Heros des Poëmes se forment eux-mêmes, & qu'on peut les exhorter à être pieux par l'exemple de celui de Virgile? Rien à mon sens n'est plus éloigné du bon goût, que cette pensée de notre Auteur. Quant à la seconde chose qui déplaît dans le Heros de Virgile, *c'est*, dit-il, *qu'Enée pleure & tremble de peur:* Mais on peut lui demander s'il est bien vrai que ce Heros tremble, lorsqu'il ne souhaite que l'occasion de se signaler (1) & de mourir les armes à la main? Vaumoriere.

On voit certainement que c'est le genre de mort, & non la mort simplement qui lui fait peine. Il vouloit mourir au combat & non pas être noyé. Et à l'égard de ce que l'Auteur trouve de plus insupportable dans l'Eneïde, qui est la mort de Turnus, je lui demande seulement, s'il est défendu à un ennemi magnanime de venger l'injure de ses Alliez, la sienne, celle des Dieux, par la mort d'un ennemi qui est un lâche dans le péril, qui dans le bonheur est un fou *, qui a insulté à un jeune Prince d'un grand merite, qui l'a tué impitoyablement, qui l'a maltraité après la mort, qui a méprisé les Dieux & leurs Oracles, qui a violé la foi des Traitez, enfin qu'un Roi même son propre ami & son allié a jugé digne de mort pour venger la Religion. Tel est Turnus tué par Enée. Y a-t-il là de quoi fonder un juste dégoût? *L. 12. de l'En. v. 218. adventu incessu tacito.* * *L. 9. v. 490. &c.* *L. 7. v. 595. &c.*

Mais à ces trois endroits de Virgile ajoûtons-en un quatriéme. Notre Auteur ne goûte pas l'hyperbole dont use ce Poëte pour exprimer la vitesse de Camille, *laquelle*, dit-il, *pouvoit courir sur les flots de la mer sans se mouiller la plante des pieds.* *Ib. v. 808.* Cependant c'est une des choses les plus agréables que Virgile ait jamais dites. Il falloit qu'il en eût été charmé dans Homere, puisque c'est de lui qu'il l'a prise, presque mots pour mots. En sorte qu'il n'est pas seul de son goût. Et ne dit-on pas tous les jours, *qu'un homme en courant ne touche point à terre?* Les deux Poëtes ne disent rien de plus. On voit après cela clairement, qu'ils s'égayent l'un & l'autre, lorsqu'ils font cette peinture, & cela adoucit l'hyperbole; elle n'est pas même si forte que M. de Vaumoriere semble la faire. Le Poëte ne dit pas que Camille *couroit sur des épics*, mais qu'elle *auroit pû le faire.* Et qu'on lise l'endroit où notre Auteur blâme cette hyperbole, il y en a une de sa façon, & qu'il ne donne pas pour mauvaise, qui est à peu près aussi forte.

Il

1 Méne Iliacis occumbere campis Non potuisse, &c. Æn. 1. 101.

Vaumoriere.

Il y a certainement des choses répréhensibles quelquefois dans les plus grands Auteurs, & on peut les remarquer lorsqu'on donne des préceptes, comme on remarque les beautez: Mais quand on reprend les Ecrivains du premier ordre, il faut être sûr de son fait, sur-tout quand on les reprend d'une maniere décisive, parce qu'alors la censure devient capable de nuire à tous ceux qui la lisent, si elle n'est bien juste. Sur ce principe, je ne voudrois pas assurer que Ciceron ait toujours parlé sensément; mais je ne puis que je ne donne à examiner une chose que M. de Vaumoriere y reprend; elle est dans la seconde Catilinaire. Ciceron s'attache à rendre odieux les amis de Catilina, & pour cela il en fait la peinture. " Ils ne mettent plus de „ bornes, dit-il, à leur témerité; ils se „ portent aux plus terribles excès; ils „ n'ont dans l'esprit que meurtres, que „ rapines, qu'incendies. Ils ont absorbé „ leurs patrimoines; ils se trouvent à present sans ressource; & néanmoins ils „ conservent encore les mêmes passions, „ & voudroient encore les assouvir, comme ils faisoient avant la perte entiere „ de leurs biens ".

L. 1. c. 10. p. 57. Catil. 2. n. 10.

Jusques là on voit que c'est la raison qui parle: mais c'est la suite que l'on censure (1). " Si du moins ils se con„ tentoient du jeu, de la galanterie, de „ la bonne chere, quoiqu'on ne pût rien „ esperer d'eux, on pourroit cependant „ les souffrir. Mais souffrira-t-on des lâ„ ches, des insensez, des yvrognes qui „ dressent perpetuellement des embuches „ aux plus courageux, aux plus sages, „ aux plus sobres, à des hommes qui „ sont sur leurs gardes? Souffrira-t-on des „ brutaux qui après de longs repas, cou„ ronnez de fleurs, dégoûtans d'essence, „ affoiblis par la débauche, ne respirent „ que le massacre de nos Citoyens, & „ l'embrasement de toute la Ville. C'en „ est trop, leurs désordres crient van„ geance, & le châtiment n'est pas loin.

Ce sont les termes, c'est la pensée, c'est le raisonnement de Ciceron. Ecoûtons la censure de M. de Vaumoriere. *Pour continuer*, dit-il, *une opposition de mots, Ciceron ne s'attache pas toujours à ce que demandoit le bon sens. Y a-t-il grand sujet de s'étonner que les foibles tendent des piéges aux forts? Veut-on qu'ils les attaquent à force ouverte? Est-on surpris que des fous & des yvrognes soient ennemis des personnes sages & sobres? D'ailleurs ne voyons-nous pas que ce sont des gens débauchez & de peu de jugement qui forment des conjurations?*

Vaumoriere.

Je laisse à juger de quel côté est le bon sens; si c'est dans la censure, ou dans la phrase censurée. J'appelle seulement des dernieres paroles de Monsieur de Vaumoriere, & j'en appelle au portrait qu'il rapporte du fameux Walstein, qui n'étoit ni un débauché ni un homme sans jugement; il n'est donc pas toujours vrai que ce soient des gens débauchez & de peu de jugement qui forment des conjurations. Au reste, je me contente d'observer que la question n'est pas dans Ciceron, comme M. de Vaumoriere le suppose; *si les scelerats commettent des crimes*; mais *s'il faut s'armer d'indignation & les punir*, ce que Ciceron établit très-bien, comme il avoit interêt, & comme il étoit de son devoir de le faire. L. 1. c. 9. p. 94.

Mais ce qui m'a paru plus sensible dans l'Ouvrage dont il s'agit, c'est la maniere dont l'Auteur s'y explique touchant les Orateurs. Il a senti qu'il en devoit recommander la lecture après avoir recommandé celle des Historiens & des Poëtes: *Cependant*, dit-il, *je n'en dirai que peu de choses. Outre qu'on les fait connoître par les préceptes d'Eloquence que l'on tire de leurs Ouvrages, je ne crois pas que notre Nation s'attache autant à cette lecture qu'à celle des Historiens & des Poëtes.* Et après avoir rapporté une grande loüange qu'on a donnée à Ciceron; *Qu'il n'y avoit rien au monde qui égalât la grandeur de l'Empire Romain que le génie de cet Orateur*; il ajoûte: *Je ne sai si on ne tire pas plus d'utilité d'entendre un grand homme que de lire son Ouvrage.* L. 1. c. 4. p. 18.

Je l'avouë, je ne conçois pas sa pensée. Il a pu s'étendre ou ne pas s'étendre sur les Orateurs: mais en nous donnant

1 Quòd si in in vino & aleâ commessationes solùm & scorta quærerent, essent illi quidem desperandi, sed tamen essent ferendi. Hoc verò quis ferre possit, inertes homines fortissimis viris insidiari, stultissi-

Vaumoriere. nant un grand recueil de Harangues, a-t-il pu insinuer que *pour se former à l'Eloquence, il y auroit plus d'utilité à les entendre prononcer qu'à les lire.* Je n'examine point si on fait connoître les Orateurs par *les préceptes*, ou par *les exemples* qu'on tire de leurs Ouvrages; a-t-on pu *se dispenser d'en parler plus au long* par cette raison, *que notre Nation ne s'attache pas autant à la lecture des Orateurs qu'à celle des Historiens & des Poëtes*? Est-ce là le discours d'un homme qui donne un gros Recueil de Harangues? Est-ce ainsi qu'il invite à les lire? Je ne m'étonne plus que l'Auteur ait inseré tant de petits récits dans son Livre, c'est pour s'accommoder au goût de la Nation. Que ne donnoit-il donc plûtôt ou des Histoires, ou des régles pour ce genre d'écrire?

Reconnoissons néanmoins la vérité de ce qu'il dit dans sa Préface, qu'il a recueilli des *Harangues que l'on sera bien aise de voir, & que l'on n'auroit perdues qu'avec regret.* Le Journal de Hollande *Ubi supra.* dit que *le Recueil est curieux*, & qu'il contient *des Harangues & des Complimens faits au Roi ou à la famille Royale, ou dans l'Académie Françoise, ou prononcez dans le Conseil & dans le Barreau, qui sont assurément très-utiles pour ceux qui veulent s'exercer dans tous les genres de discours.*

Je n'oublierai pas de dire que la modestie de l'Auteur paroît dans la décla- *Pref. p. 2. & L. 1. c. 1. p. 7.* ration qu'il fait, *Que les préceptes d'Eloquence qu'il donne, viennent d'un meilleur fond que le sien.* " J'ai lu, dit-il, quel-„ ques Anciens & quelques Modernes „ sur le sujet que je traite, & j'avoüe-„ rai, si vous voulez, que c'est d'eux „ que je tire tout ce qu'il peut y avoir „ de bon ". Si on lui oppose qu'*il faut être éloquent pour donner un Traité d'Eloquence*, il dit qu'*il ne reconnoit point cette necessité*, & il a raison, lorsqu'on ne se met pas en peine de pratiquer les préceptes en les donnant. Pour lui il a pu s'en mettre en peine, puisqu'il nous donne dans son Livre des exemples de sa *L. 2. p. 151.* façon, dont il nous parle en ces termes.

„ J'aurai peu de part aux Harangues que „ je vas rapporter. Un sentiment d'é- Vaumoriere. „ quité me demande cet aveu, & je le „ dois aussi à la satisfaction de ceux qui „ liront cet Ouvrage. Ils auront assez „ vu de choses de ma façon dans le pre-„ mier Livre pour souhaiter peut-être „ d'en trouver moins dans les autres. Ils „ seront contens, & ne verront pas mê-„ me paroître sous mon nom les Discours „ qu'il y aura de ma composition. Je „ les ai fait à la priere de quelques-uns „ de mes amis qui les vouloient envoyer „ dans les Provinces. De sorte qu'il „ n'est pas necessaire que l'on sache que „ les personnes qui les ont recitez, n'a-„ voient pas voulu se donner la peine „ de les faire ". Ce n'est pas peu d'avoir retenu, dans ces bornes, les sentimens de pere, si naturels à un Auteur! Aristote n'en fit pas tant, comme je l'ai marqué en son lieu. Il revendiqua un *Ci-dessus, dans l'Article d'Aristote.* Ouvrage qu'il avoit publié sous le nom d'un de ses Disciples. Mais la modestie a-t-elle fait croire à l'Auteur, que son Livre n'iroit pas dans les Provinces où l'on avoit fait usage de ses Discours? Et a-t-il pu croire que s'il y alloit, on n'y reconnoîtroit pas que les Ouvrages de sa façon n'étoient pas de la composition des personnes qui les avoient prononcez!

SENTIMENS SUR LE MINISTERE EVANGELIQUE,

Avec des Réflexions sur le style de l'Ecriture Sainte, & sur l'Eloquence de la Chaire. Par M. l'Abbé Du Jarry. 1689.

IL y a des Prédicateurs qui ne sont Du Jarry. pas en grande recommandation dans l'Eglise, & le peu de cas qu'on en fait, rejaillit quelquefois, parmi les personnes mondaines, jusques sur leur Ministére. M.

stultissimos prudentissimis, ebrios sobriis; dormientes vigilantibus. *Et encore le reste du chif. 10, & 4. lig. du 11.*

Du Jarry. M. l'Abbé Du Jarry s'oppose à cette injustice dans son Ouvrage. Son zele même & sa pieté, sur cet article, vont plus loin; &, quoiqu'on puisse séparer la cause du Ministére d'avec celle du Ministre, il paroît croire néanmoins que la dignité incontestable de l'un doit toujours faire respecter l'autre. C'est à quoi tendent ces Véritez qu'il établit, *que le Ministére est utile à l'Eglise*, *qu'il lui est necessaire* *, *qu'il est indépendant des qualitez de ceux qui l'exercent*. Il est utile, non seulement par le bien qu'il peut produire, mais qu'il produit effectivement, dont il ne faut pas juger par les conversions éclatantes & subites des grands pecheurs; elles sont rares, & n'arrivent que de temps en temps; mais par la Foi & la Morale qu'il établit & qu'il maintient d'une maniere plus générale, laquelle, pour être plus imperceptible, ne laisse pas d'être remarquable à quiconque la veut observer. Il est *necessaire*, puisque c'est la voye dont Dieu se sert, & dont il s'est servi pour planter la Religion & pour la faire fleurir. Aussi est-ce avec elle que le Ministére a commencé, & il ne finira qu'avec elle. Mais ce qui le met plus particulierement à couvert du mépris de toutes sortes d'Auditeurs, quel que soit leur goût, c'est que la Parole de Dieu a une vertu *indépendante* des bonnes & des mauvaises qualitez de ceux qui l'annoncent. Que les Auditeurs, après cela, demandent de l'Eloquence dans le Prédicateur, ou qu'ils n'en demandent pas: Que le Prédicateur n'en ait point, ou qu'il en ait; une chose le rend digne de respect, c'est la Parole de Dieu qu'il prêche. Voilà ce que nous devons considérer, sans examiner s'il se sent de la noblesse de sa naissance, comme Jérémie, ou de son obscurité, comme Amos; je veux dire, sans aucun égard à tout ce que l'un ou l'autre peut avoir d'accessoire, parce que Dieu donne ses bénédictions & à la simplicité du discours, & à son Eloquence.

C. 4. p. 48.

* C. 2. p. 7. c. 3. p. 31.

Ce principe n'empêche pas l'Auteur d'établir qu'il est pourtant plus à propos que la Prédication soit Eloquente. Toute l'Ecriture Sainte confirme cette vérité, puisqu'on y trouve des exemples de toutes sortes d'Eloquence, presque à chaque page. Les hommes illustres, les plus grands Saints la confirment de même, par l'usage qu'ils ont fait de l'Art oratoire, lorsqu'ils ont instruit les peuples. Aussi l'Auteur fait-il un recueil d'expressions sublimes, ou autrement remarquables; d'images vives & touchantes; de descriptions; de portraits, ou d'autres choses dignes des plus grands Orateurs, qu'il trouve dans les Discours des Ministres de l'Evangile, ou dans les Livres Saints. Après avoir posé des fondemens si solides, il n'est pas difficile d'établir qu'il y a & une Eloquence, & une Prononciation Evangelique. M. l'Abbé du Jarry donne à chacune de ces deux véritez un chapitre particulier de son Ouvrage, & s'il n'a pas rangé les autres de la maniere que je les rapporte, il faut se souvenir que l'ordre didactique que je dois suivre, n'est pas tout-à-fait l'ordre du cœur que ce pieux Auteur a suivi. Son Ouvrage est moins un recueil de régles ou de préceptes, qu'un composé, pour ainsi dire, des sentimens de son cœur. Moins de méthode ne sied pas mal en pareille occasion; le défaut même d'exactitude en quelque chose est excusable dans les idées, & sur tout en cette rencontre où l'Auteur montre autant de modération qu'un honnête homme en peut montrer en expliquant son sentiment. C'est aussi par cette considération, que je sens de la répugnance à proposer quelques pensées contraires aux siennes; je le vais faire néanmoins, persuadé qu'il me sauroit mauvais gré si je dissimulois la vérité dans cette importante matiere, où il paroît lui-même n'avoir eu d'autre vûë que celle de la faire connoître.

C. 5 p. 66.

Du Jarry. C. 6 p. 123. c. 7. p. 205.

C. 8. p. 265. C. 9. p. 177.

C'est à dire, qu'on suit pour instruire.

Il me paroît donc que M. l'Abbé du Jarry est plus heureux dans son goût que dans ses idées. C'est le premier qu'il a suivi dans le choix qu'il a fait des beaux endroits soit des Livres Saints, soit des plus grands Prédicateurs; & je regarde son recueil, à très-peu de chose près, comme un échantillon de ce qu'un jeune Prédicateur doit observer dans ses lectures. A l'égard de ses idées en voici quelques-unes, lesquelles ne conviennent pas, ce me semble, avec celles des Maîtres.

„ Je

Du Jarry. P. 299. „ Je suis persuadé, dit-il, qu'il est „ presque aussi inutile de consulter les „ grands Prédicateurs, que de les entendre pour le devenir. Chacun doit se „ faire soi même des régles propres à son „ génie, &c ". L'Auteur, ainsi qu'on le voit, détruit là en trois lignes deux préceptes des plus importans de l'Art, l'un *de prendre conseil des habiles*; l'autre *de se choisir un bon modéle*. Sa raison est que *chacun doit demeurer dans son caractére*. Mais cette troisiéme régle n'est point contraire aux deux premieres. Il en est de
P. 297. même de ce qu'il craint, qu'on n'imite les grands Prédicateurs dans leurs défauts: cela n'empêche pas que l'imitation ne soit une voye des plus sûres pour parvenir à l'Eloquence. Aussi la propose-t-il lui-même en un autre endroit comme u-
P. 351. tile. *Il faut imiter*, dit-il, *ce Prédicateur qui interrompt si souvent la rapidité de ses discours par des réflexions qui élévent l'esprit de ses Auditeurs*: Ailleurs il
Pag. 144. 146. enseigne qu'on doit se former sur l'Eloquence des Auteurs canoniques, & il n'y met pas tout à fait la restriction que Saint Augustin y a mise, afin qu'on n'imite pas une Eloquence qui ne peut convenir qu'à eux, & qu'on se borne à celle seulement qui convient à un Orateur qui les explique. Et ce qui prouve invinciblement la necessité de prendre conseil, & de se proposer un modéle, c'est ce que dit
Pag. 300. l'Auteur; *que le défaut ordinaire des plus grands hommes est de s'abandonner trop à leur génie*. Car pour éviter ce défaut, il faut prendre le contrepié de son précepte touchant l'imitation.

Pag. 278. On ne peut pas plus admettre l'idée qu'il donne du style simple, que celle qu'il a de l'imitation. *S'exprimer simplement*, dit-il, *autant que je le connois, c'est dire les choses de la maniere dont elles doivent être dites*. Il s'en faut bien que cela soit, puisque selon son principe, le style sublime & le mediocre retomberoient dans le simple, & il n'y auroit point entre eux de différence. M. l'Abbé du Jarry ne s'embarrasse pas de cette difficulté,
Pag. 279. & il admet la conséquence. *C'est proprement dans ce sens*, selon lui, *que le style de l'Ecriture est simple, quoiqu'il soit majestueux & orné en une infinité d'endroits*. Mais il se trompe. Ce style est simple dans les narrations, majestueux & orné Du Jarry. dans les éloges, vif dans les reproches, sublime dans les grands mouvemens; mais il n'est point sublime & simple tout ensemble, à moins que l'un ne soit dans la pensée, & l'autre dans la diction.

Ce qu'on passera encore moins à l'Auteur, c'est un raisonnement qu'il fonde sur la fin de la Prédication. Il pose pour Pag. 273. principe que *les meilleures Prédications sont celles qui sont les plus propres à faire des conversions*; & ensuite, *c'est ce qui me fait croire*, dit-il, *que les Prédicateurs ne doivent point s'attacher à ces régles d'Eloquence que les Orateurs profanes nous ont laissées*. Saint Augustin ne raisonne pas ainsi: il dit au contraire qu'en suivant ces régles le Prédicateur fera plus de fruit. Eh! comment auroit-il pu ne le pas dire, puisque ces régles ne nous apprennent autre chose sinon que l'Orateur doit *instruire, plaire & toucher!* Peut-on ne pas demander que les Prédicateurs remplissent tous ces devoirs? & n'est-ce pas ce que l'Auteur demande lui-même? *Il ne* Pag. 372. *faut pas s'étonner*, dit-il, *si l'on trouve ici des réflexions que les anciens Auteurs n'ont pas faites*. Il a cru cela bonnement, & il n'y a pas lieu d'en être surpris: mais c'est inutilement qu'il l'a cru. Tout ce qu'il dit de bon sur l'Eloquence, se trouve aussi dans les Anciens. Une de leurs régles contre laquelle l'Auteur sembloit devoir davantage se mettre en garde, est celle qui nous apprend à cadencer le discours, à lui donner du nombre & de l'harmonie. Mais que fait-il sur ce point? D'un côté il paroit vouloir blâmer cet ornement: d'un autre côté il paroit le recommander d'une maniere très-forte. Ce qu'il dit en sa faveur, peut & doit même être regardé comme la régle qu'il faut suivre; ce qu'il dit contre, sera, si l'on veut, l'exception qui doit faire éviter l'excès & l'abus: mais il est sûr que l'exception & la régle se trouvent également dans les anciens Maitres. Le Lecteur suppléra aisément ce que l'Auteur a pu dire contre le soin excessif de cadencer le discours; il ne suppléroit pas de même la maniere dont l'Auteur parle des effets d'une harmonie bien entenduë, même dans l'Eloquence sacrée. Voici donc ses termes, après avoir rapporté un bel

Du Jarry. endroit d'une Oraison funébre.

Pag. 345. „ Il me semble, dit-il, qu'outre le „ sens admirable que ces belles paroles „ renferment, elles forment un son tou- „ chant & agréable, qui en flattant l'o- „ reille attendrit le cœur. Or on peut „ dire, que c'est à cette harmonie chré- „ tienne que l'onction des discours est „ souvent attachée. Je dis l'onction qu'ils „ peuvent avoir d'eux-mêmes, & non pas „ celle que Dieu leur donne. Il y a un „ certain tour de composition qui n'a „ pas moins de part à l'onction du dis- „ cours que les pensées. La composi- „ tion dont je parle, ne consiste pas à „ faire de ces sortes de discours dont la „ justesse se fasse remarquer; mais à ran- „ ger les paroles de telle maniere, qu'el- „ les fassent en les prononçant, ou en „ les lisant, un effet propre au dessein „ que l'on a. Ainsi comme le principal „ dessein des Prédicateurs est de toucher, „ leurs Prédications sont bien composées „ quand elles sont touchantes. Or il „ faut un grand travail pour trouver ce „ tour de composition qui va au cœur, „ & pour joindre l'onction avec l'exacti- „ tude. L'excellence de cette composi- „ tion consiste à se cacher, pour ainsi „ dire, elle-même; car dès que le cœur „ sent ces cadences mesurées, ces mem- „ bres de périodes si compassez, il ne „ peut plus être émû: son attention se „ dissipe par le plaisir que ces agrémens „ trop vifs donnent à l'esprit.

Ainsi parle notre Auteur; & voilà ce que les Maîtres anciens ont dit de meilleur touchant l'harmonie du discours. Je veux croire que M. l'Abbé du Jarry n'en a ainsi parlé que par une heureuse ressemblance de génie qu'il a avec eux: Cependant il est vrai qu'il en parle comme si après les avoir lûs, il s'étoit approprié leur doctrine. Il les suit donc parfaitement en ceci, & sûrement il auroit pu les suivre en tout le reste, & ne

P. 151. pas croire comme il fait, qu'un Prédicateur trouve dans les Livres Saints des régles d'Eloquence inconnuës aux Anciens.

P. 311. Il eût pû voir de même, que *le sublime & le merveilleux Evangelique n'est point différent du sublime & du merveilleux profane*, si ce n'est du côté du sujet, dont il n'est pas ici question. Il eût trouvé, s'il avoit voulu, dans les idées des Anciens, la raison de quelques expressions qu'il louë dans l'Ecriture, & qu'il traite pourtant d'*irrégulieres*. Par exemple, lorsque Jacob dit à ses enfans, que s'ils emmeneut Benjamin, *ils feront descendre ses cheveux blancs avec douleur dans le tombeau:* ou quand il dit que *toute la poussiere de la terre se changea en moucherons:* ou lorsque Dieu prononce cet Arrêt à Caïn: *Tu seras maudit sur la terre qui a ouvert sa bouche pour recevoir le sang de ton frere.* Car qui ne voit que ce sont là des metonymies, des énergies, des hyperboles, des images, & autres figures de Rhétorique? Quelqu'un enfin ignore-t-il que ce que M. l'Abbé du Jarry dit de plus beau sur le Sublime chrétien, est précisément la doctrine de Longin: *Que le sublime coule d'une ame grande comme d'une source féconde?*

Du Jarry. P. 169. & 170.

P. 184. 185.

C'est un mot ancien & connu, dit notre Auteur, *que la Nature fait les Poëtes, & l'Art les Orateurs. Si cela est vrai*, ajoûte-t-il, *des Orateurs profanes, je ne crois pas qu'on le puisse dire des chrétiens. Pour bien prêcher il faut être né Prédicateur.* Ce que dit des Poëtes ce mot ancien, n'est pas exactement vrai; puisqu'ils ont besoin d'Art; & il en est de même de ce qu'il dit des Orateurs profanes, puisqu'ils ont besoin de génie. Ainsi les Prédicateurs ne sont pas d'une autre condition, si l'on excepte la grace du Ministére. P. 290.

Après toutes les réflexions que je viens de faire, je dois encore en ajoûter une, sur une chose que dit l'Auteur, qui est *qu'il ne peut approuver le sentiment de quelques personnes*, d'ailleurs *fort éclairées*, *qui conseillent la lecture des Anciens comme le moyen le plus propre pour se former à la Prédication.* Il dit que ceux qui conseillent cette lecture, ont plus lû les Oraisons de Ciceron & de Démosthène, que les Homelies de Saint Augustin & de Saint Chrysostome; & il ajoûte qu'en beaucoup de choses il se soumettroit à la jurisdiction de leur discernement, mais qu'il appelle de leurs décisions en matiere d'Eloquence Evangelique; & *que les Oracles de la Religion sont plus sûrs en ce point*, *que ceux de l'antiquité payenne*; parce Pag. 373.

Du Jarry. *ce que le style d'un Ministre de* JESUS-CHRIST *doit être, s'il se peut, aussi consacré que son emploi, & que les Disciples du Maître doivent parler son langage en suivant sa doctrine.*

En cet endroit M. l'Abbé du Jarry croit être sûr de ce qu'il dit; il y a pourtant à distinguer, ce me semble: Ne s'agit-il que de voir les veritez de la Religion & de la Morale expliquées avec pompe, & avec dignité, avec force; en un mot avec Eloquence; Il n'y a pas de doute; c'est dans l'Ecriture Sainte, dans Saint Augustin, dans Saint Chrysostome, & non pas dans Ciceron ou dans Démosthène qu'on les trouve. Mais s'il est question de voir les régles de l'Eloquence bien executées; ou de les voir réduites en art, sans avoir la peine de les y réduire soi même, c'est sûrement dans les Livres des Payens qu'on les trouve, & dans leurs Traitez de Rhétorique. C'est d'eux que Saint Augustin les a empruntées pour former le style du Ministre & du Disciple de JESUS-CHRIST, en montrant que les régles qu'on pourroit se faire soi-même en lisant les Auteurs sacrez, ne seroient, après tout, que celles que les Payens nous ont laissées, & qui ne sont point autrement pratiquées dans leurs Ouvrages, que dans ceux des Chrétiens. Les Oracles de la Religion ne disent rien contre cette doctrine; & l'on peut ajoûter que pour la Morale, quelque secours que Saint Chrysostome trouvât dans les Livres Saints, sur tout dans Saint Paul qu'il lisoit tout entier toutes les semaines, il n'a pas néanmoins dédaigné les véritez que Dieu lui-même avoit fait connoître aux Payens, puisque ce Saint s'est servi très-utilement de Plutarque, comme on l'a remarqué avant moi. Et en effet l'Eloquence ne profite-t-elle pas de tout?

Quoi qu'il en soit, je ne dois pas oublier le jugement qu'a porté de l'Ouvrage en question l'Auteur de l'Histoire des Ouvrages des Savans. Il en fait un extrait dont le mien est assez different, quant à la maniere, quoiqu'il soit à peu-près le même, quant au fond. C'est une preuve de l'exactitude de tous les deux. Cependant pour y trouver cette conformité, il faut ne considérer dans le mien que la premiere partie; parce que dans la seconde j'entre dans une discussion où l'Auteur du Journal n'entre pas. Mais il donne à l'Abbé du Jarry une louange qui subsiste toujours, même avec mes observations, que cet Ecrivain *en donnant des leçons d'Eloquence en a semé divers traits dans son Ouvrage, & qu'il fournit tout ensemble à ses Lecteurs des régles & des pensées.*

M. B. mois d'Avril. 1690. — Du Jarry. — *Ib. p. 361.*

ELOQUENCE

De la Chaire & du Barreau *selon les principes les plus solides de la Rhétorique sacrée & profane. Par feu M. l'Abbé de Bretteville* 1689.

De Bretteville.

ON doit beaucoup d'indulgence à un Ouvrage posthume; les fautes vrayes ou apparentes y sont excusables. Que sait-on si l'Auteur ne les auroit pas corrigées s'il eût vécu; ou si même il n'auroit pas eu de quoi les justifier? Sur ce principe, M. l'Abbé de Bretteville avoit peut-être ses raisons pour dire que *l'Eloquence est l'Art de persuader l'esprit, & de toucher le cœur*, quoiqu'en fait *d'Eloquence*, le mot de *persuader* comprenne les effets de cet art tant sur le *cœur*, que sur *l'esprit*. Peut-être aussi s'appuyoit-il sur quelque principe, lorsqu'assignant les cinq parties de la Rhétorique, il mettoit *les passions* pour la quatriéme, quoiqu'elles appartiennent, ainsi que les preuves, à l'invention qui est la premiere. Peut-être enfin auroit-il montré par quelque raison solide; *que l'Eloquence de la Chaire tend pincipalement à toucher le cœur, & que celle du Barreau a pour fin particuliere de persuader l'esprit*; quoique ceux qui n'ont connu que la seconde, ayent cru que les passions y sont aussi necessaires, que nous croyons qu'elles le sont dans la premiere.

Préf. — *Ibid.*

En excusant neanmoins ces expressions & ces idées, je ne voudrois pas m'en servir; encore moins, si je donnois une Rhétorique, voudrois-je la commencer, comme l'Auteur fait la sienne, par dire que *tout cet amas de régles que l'on voit ordinairement, ne sert de rien, & ne fait*

Ibid.

souvent

De Bretteville. *souvent que gâter l'esprit.* Il n'y a qu'une occasion, où cela se pourroit dire: & ce seroit celle, où l'on en auroit de meilleures à fournir; au lieu que M. de Bretteville, en disant beaucoup de bonnes choses, ne dit pourtant rien que de commun.

En effet il n'explique, dans son premier Livre, que la Doctrine *des lieux oratoires & quelques espéces de raisonnemens*, entrant brusquement en matiere, & faisant plus de cas de la doctrine des lieux, que n'en fait M. Nicole *dans l'Art de penser*, qu'il tache d'abord de réfuter, quoiqu'il le suive après cela dans ce qu'il dit des raisonnemens. Dans le second il parcourt toutes les parties de l'Oraison, & prescrit quelques Loix générales fortifiées par de longs exemples, tirez de M. le Maitre & de M. Patru, que l'Histoire des Ouvrages des Savans dit * ne pouvoir servir de modéle dans un temps comme aujourd'hui, *où l'Eloquence du Barreau n'est plus si fleurie.* Le troisiéme contient un assez long détail des figures, parce qu'il s'y agit de l'Elocution. Le quatriéme promet *la science du cœur, ou l'Art d'exciter & de rectifier les passions* Enfin le cinquiéme donne des régles de la voix & du geste. Y a-t-il là quelque chose qui ne soit dans toutes les Rhétoriques?

* Mois de Juin 1689.

Les lieux oratoires sont ce qu'il y a de plus commun, & en même temps, de plus digne, à ce qu'il paroît, d'être compris dans la censure que l'Auteur fait des préceptes ordinaires. Il les traite neanmoins fort sérieusement comme quelque chose de bon; & après les avoir traitez, il semble lui-même répondre en ces termes à la censure qu'il a portée. *On peut reconnoitre*, dit il, *par l'explication que je viens de donner des lieux oratoires, s'il est vrai qu'il y ait quelque chose qui soit capable de gâter l'esprit.... au contraire il est visible que cela ne peut servir qu'à réveiller l'imagination, à exciter le génie & à faire naitre les plus nobles & les plus vives saillies d'une Eloquence naturelle.*

C. 3. p. 30.

Ainsi parle M. de Bretteville; &, si les grands Maîtres ne repassent pas en leur esprit, cette suite de préceptes pour composer un discours, ils ne laissent pas, selon lui, de les exécuter en conséquence de *l'habitude qu'ils s'en sont faite* à force d'y faire réflexion dans les premiers commencemens. C'est une pensée de M. de Bretteville, laquelle ne me paroît pas bien prise dans l'Histoire des Ouvrages des Savans: mais cela ne vaut pas la peine de nous arrêter. Il suffit de remarquer que cet Auteur raille Ramus, d'avoir rapporté une des belles saillies de Virgile à un des lieux oratoires, tandis que lui-même rapporte à ces lieux les plus beaux exemples dont il enrichit son Ouvrage. Comment est il ainsi contraire à lui-même? C'est qu'il croit traiter mieux qu'un autre cette matiere, & il ne prend pas garde, qu'encore que tout ce qu'on dit, puisse se rapporter aux lieux oratoires, ce n'est pas neanmoins par l'attention qu'on y fait, ou par celle qu'on y a faite, mais par celle qu'on fait directement sur le sujet qu'on a à traiter, qu'on trouve & ce qui fortifie & ce qui orne le discours.

P. 7. & 8, &c. — De Bretteville. — Ubi suprà. — Pag. 10. — P. 31.

Du peu que je viens de dire il s'ensuit, que dans l'état où est l'Ouvrage de M. de Bretteville, il ne paroît pas d'un homme assez instruit. Pour nous en convaincre davantage écoutons ces paroles: *Je n'ai pas besoin*, dit-il, *de m'arrêter ici à la division que les Maitres font ordinairement des* trois genres d'Eloquence, *dont ils appellent le premier, le genre Déliberatif; le second, le genre Judiciaire; & le troisiéme, le genre Démonstratif. Le premier regarde principalement la Chaire; l'autre est pour le Barreau; & le troisiéme est pour les Eloges, pour les Harangues, & pour les Panégyriques.* Il est clair, pour ne rien dire ici de plus, que ce qu'il assigne dans ces paroles, sont *les trois genres de causes*, qu'il n'a pas dû appeller *genres d'Eloquence*, parce que les genres d'Eloquence sont les styles, sur lesquels il n'est pas plus exact, lorsqu'il en parle, qu'il l'est en cet endroit sur les différentes espéces de causes, & qu'il l'est ailleurs sur les figures. En effet, *les figures de choses*, dit-il, *sont celles qui renferment une pensée sublime, exprimée par un tour nouveau.* Où a-t-on vû que le sublime se rencontre dans toutes les figures de choses? Je crois que sa définition est erronée. Il se trompe encore lorsqu'il avance, que *le style sublime est reservé*

P. 202. — P. 206.

De Bretteville. P. 311. *reservé pour les Sermons réguliers, & que le médiocre regarde les Homélies.* Il avoit lû quelque chose de Saint Augustin; mais sûrement il n'a pas pris sa pensée sur cet article, comme il ne la prend pas non plus lorsqu'il veut entendre *de la pureté de la diction*, ce que ce saint Docteur dit visiblement *du nombre & de l'harmonie du discours* (1). P. 312. Mais après avoir négligé de faire bien connoître les divers genres de causes, il ne faut pas s'étonner que l'Auteur ne fasse pas assez connoître la différence des styles, qu'il faut varier non seulement selon les causes, mais encore selon les matieres. Et ainsi ce sont des points essentiels de Doctrine, qui manquent à un Ouvrage bien écrit d'ailleurs, & qui a son mérite par d'autres endroits. Telles sont à mon sens les ouvertures qu'il donne dans son second Livre pour trouver les propositions, les divisions, la preuve, & la morale des Sermons, ou des Panégyriques des Saints selon les principes d'Erasme & de Louis de Grenade.

Dans l'Histoire des Ouvrages des Savans, où l'on a donné un Extrait de cet Ouvrage, on n'a point oublié le quatriéme Livre, où il s'agit *des Passions*. *Ubi suprà.* " M. „ l'Abbé de Bretteville, dit l'Auteur de „ l'Histoire, ne manque pas d'observer, „ que le secret de l'Orateur est d'aller à „ l'esprit par le cœur, & qu'il n'y a „ point de meilleures raisons, que celles „ qui flattent & qui intéressent l'Audi„ teur par ses passions. La verité elle„ même a quelquefois besoin que les „ passions soient de concert avec elle, „ & nous avons bien de la peine à con„ venir de la force d'une preuve qui „ nous blesse & qui nous choque. Ainsi „ c'est-là le grand ressort que l'Eloquen„ ce doit remuer; & celui qui ne con„ noît pas les replis & les routes cachées „ du cœur humain, ne peut jamais pré„ tendre à la gloire d'un parfait Orateur. „ C'est pourquoi M. de Bretteville dé„ bite aux Prédicateurs des moyens pour „ exciter les passions honnêtes, & ban„ nir celles qui sont dangereuses. Com„ me nous n'avons pas dessein de faire „ des Sermons sur chacune d'elles, nous „ ne parlerons que d'une seule, afin de „ faire comprendre quel tour l'on donne „ ici à ces sortes d'exhortations ". Ainsi parle l'Histoire des Ouvrages des Savans touchant le Livre en question. De Bretteville.

Il ne faut pas croire néanmoins que notre Auteur ne donne que des *Sermons* sur les Passions. Il donne encore des préceptes; &, quoiqu'il ne suive ni la division ni la maniere d'Aristote, il ne laisse pas de dire des choses sur cette matiere, lesquelles ne sont point du tout à mépriser. Au contraire sa méthode a beaucoup de bon, & les moyens qu'il propose pour toucher le cœur, rentrent très-souvent dans les principes du Philosophe, comme ce qu'il dit sur l'étude qu'un Prédicateur doit faire de l'Ecriture, des Peres, des Conciles & de la Théologie, revient à la Doctrine de Grenade & d'Erasme dont il avoit lû les Traitez. L. 1. c. 5. 6. &c.

Le début du Livre où l'Auteur traite cette matiere, ressemble assez à l'extrait que le Journal en a fait, & que je viens de rapporter. L. 4. pag. 315. " Si l'homme, dit-il, ne „ se conduisoit que par les lumieres de „ son esprit, & s'il ne suivoit que sa „ raison pour guide: l'Orateur ne seroit „ pas obligé de se servir de la voix de „ la Passion pour persuader l'esprit; & „ de suivre la pente de son inclination „ pour entraîner la raison. Mais il y a „ long-temps que l'esprit est devenu la „ duppe du cœur: les charmes secrets „ de la passion ont pris la place des lu„ mieres naturelles de la raison; & si „ l'esprit juge, l'on peut dire que ce „ n'est qu'après que le cœur a donné „ ses conclusions. La plûpart du temps „ on n'aime pas les choses, parce qu'on „ les estime vrayes; mais on les estime „ vrayes parce qu'on les aime. Ce qui „ est conforme à l'inclination, le devient „ bien-tôt à la raison; ce qui plaît est „ raisonnable, ce qui charme est juste: „ & chacun se faisant une raison de sa „ passion, ce qui est un plaisir dans le „ cœur,

(1) Ego in meo eloquio, quantum modestè fieri arbitror, non prætermitto istos numeros clausularum. Aug. l. 3. de Doct. chr. c. 20.

De Bretteville.

„ cœur, est une verité dans l'esprit : & „ ainsi l'Orateur est obligé d'aller à l'es„ prit par le cœur, & pour gagner la „ raison, c'est une nécessité pour lui „ de gagner la passion.

J'ai rapporté ce morceau pour faire honneur à l'Auteur, parce qu'il est écrit avec esprit, & qu'il y a beaucoup de vrai; souvent nous ne recevons les principes, qu'autant qu'ils s'accordent avec nos inclinations. A cette verité neanmoins il en faut ajoûter deux autres. La premiere est que l'esprit est quelquefois convaincu de ses devoirs, lorsque les passions l'entraînent encore ailleurs, & qu'alors on employe des passions contraires, non pas pour *persuader l'esprit*, qui est déja persuadé, mais pour vaincre le cœur qui est rebelle. La seconde est, qu'encore qu'il soit vrai en quelque sorte, qu'il y a des occasions où l'on va *à l'esprit par le cœur*, il est encore plus vrai, que même dans ces occasions, on n'a pû aller du cœur à l'esprit, qu'on ne soit allé auparavant de l'esprit au cœur, c'est-à-dire, qu'on n'ait commencé par instruire l'un, avant que de songer à émouvoir l'autre; parce que les mouvemens qu'on excite par le discours, sont toûjours un effet de la connoissance, comme je l'ai expliqué ailleurs plus au long.

Reflexions sur la Rhétorique. 4. Lettre pag. 117. n. 5. & 6.

A l'égard des régles que l'Auteur donne dans son cinquiéme Livre touchant la voix & le geste, elles ne me font point changer de sentiment sur cette matiere, & je tiens toujours qu'il faut l'exemple & la vive voix pour montrer à prononcer.

Je ne puis finir cet Article sans rendre à M. de Bretteville une justice qui lui est dûë, qui est, qu'il instruit mieux par les exemples qu'il allégue, que par les régles qu'il prescrit; en quoi il ressemble à M. l'Abbé du Jarry dont j'ai parlé dans l'article précédent; & sur ce qu'on trouve trop fleuris, comme je l'ai remarqué, les exemples qu'il tire de M. Patru & de M. le Maître; il est aisé de répondre en sa faveur, que tous les exemples qu'il rapporte ne sont pas de même caractére; & quant à ceux qui sont de ce genre, ils ne laissent pas selon les principes des plus grands Maîtres, d'avoir lieu dans une Rhétorique. La raison est, que l'âge plus mûr rabbat toujours beaucoup de ces ornemens, lesquels même pour n'être pas convenables dans un Discours qu'on doit prononcer, peuvent l'être dans un autre qui ne sera fait que pour être lû.

M. GILLET,

Avocat au Parlement, qui a imprimé ses Ouvrages à la fin du dix-septiéme siécle, vers l'an 1696.

M. Gillet.

LEs Plaidoyez que M. Gillet a donné au Public, m'obligeront à parler de lui parmi les Orateurs de ce siécle; il a joint à ses Plaidoyez la Traduction de trois Oraisons de Ciceron, laquelle lui donneroit place parmi les Traducteurs, si cette partie des Jugemens des Savans étoit encore à faire; & il a mis à la tête de ses Traductions, un Ouvrage qui lui donne rang parmi les Auteurs dont il s'agit presentement. Cet Ouvrage a pour titre, *Discours sur le génie de la Langue Françoise & la maniere de traduire; qui contient aussi quelques régles pour l'Eloquence, & quelques reflexions sur l'usage de notre Barreau, comparé à celui de l'ancienne Rome.*

Pour Célius, pour Milon, & la 2. Philippique.

P. 223.

Le génie de la Langue Françoise, selon l'Auteur, demande la *netteté dans le discours*, le *naturel dans les pensées*, & la *naïveté dans le style.* C'est à quoi se réduisent les régles qu'il nous donne sur l'Eloquence. L'usage de notre Barreau ne souffre point qu'un homme y parle avec l'autorité d'un Avocat Consulaire qui plaidoit dans une République & devant des Juges qui étoient tous, ou ses inférieurs, ou ses égaux. Il ne souffre pas non plus ces brillants, ces ornemens, ces grandes manieres; les Juges n'en donnent pas la liberté, les matieres n'en sont pas susceptibles, les récompenses ne sont plus les mêmes. On veut expédier les affaires, Ciceron les vouloit orner; s'il se présentoit aujourd'hui aux audiences, on le feroit changer de style. D'où il s'ensuit qu'il n'y a pas de justice à juger des Modernes par les Anciens; ils s'accommodent à leurs siécles; les bienseances le demandent.

P. 227.

P. 242. & 243.

M.

M. Gillet. *Traité de l'Eloq. Franç. p. 329.* M. Du Vair a pensé de même sur l'autorité de Ciceron. Ce qui lui fait croire que Démosthène & Eschine conviendroient mieux à nos mœurs. De quelque sentiment qu'on soit, M. Gillet a raison, dans le principe: ce n'est point cette autorité, ce n'est point l'éclat ou l'étendue des ornemens qui fait l'Orateur; ce sont les bienséances, s'il les garde: il est éloquent comme il doit l'être, s'il prend un style qui convienne à sa matiere & aux personnes. Aussi reconnoissons-nous que Ciceron est également Orateur, soit qu'il plaide pour le Poëte Archias, soit qu'il soûtienne la Majesté de l'Empire.

La maniere de traduire a aussi son usage pour l'Eloquence. Mais l'Auteur avoue que sur cet article il n'a pû s'expliquer *sans marquer un peu de chaleur.* P. 241. Si on veut en savoir la raison, il avoit ouï dire * que l'Université prétend que les Auteurs François *doivent baisser par tout le pavillon devant le Grec & le Latin.* *P. 224. Sur cet unique fondement, qui donne envie de rire, M. Gillet se met en colére. *En vérité*, dit cet Auteur, *pour peu qu'on soit sensible, supporte-t-on patiemment d'être traité avec tant de hauteur?* P. 224. Mais sur quel ton le prend-il lui-même? Il est persuadé *qu'il est des esprits d'un certain caractére auprès de qui la modestie n'avance rien, & pour qui il est même dangereux d'avoir de la complaisance; toute déférence*, dit-il, *passe chez eux pour foiblesse, & ne sert qu'à vous rendre plus méprisable.* Ibid. On voit donc qu'entre lui & ses Adversaires, s'il en eut quelques-uns sur ce point, c'est à qui s'élévera plus haut.

N'entrons point dans cette querelle. Loüons plutôt de bonne foi le zéle de M. Gillet, & avouons lui qu'on ne doit point, dans sa jeunesse, tellement étudier ni estimer les Langues mortes, qu'on néglige sa propre Langue. P. 242. Aussi ne la néglige-t-on pas: On a même pour maxime, qu'il ne faut étudier les Langues étrangéres, que pour polir, perfectionner & enrichir la sienne. Convenons encore avec lui, qu'on peut fournir en notre Langue des piéces d'Eloquence comparables à celles de l'Antiquité. Convenons que si on propose quelques beaux endroits de ces piéces à mettre en Latin, on y trouvera les mêmes embarras, que nous M. Gillet. trouvons à mettre en François une belle piéce Latine. Enfin admettons une compensation juste & raisonnable; & puisqu'il n'est pas possible d'exprimer par tout les mêmes choses avec la même grace en deux Langues d'un caractére si opposé, reconnoissons que si en quelques endroits le Latin rendu en François perd un peu de sa force & de sa beauté, il y en a d'autres, où l'on est pleinement dédommagé de cette perte par des expressions Françoises plus énergiques & plus élégantes que les Latines. C'est un jugement équitable que l'Auteur propose, Pag. 240. qui montre que le Latin & le François sont, pour ainsi dire, à deux de jeu, & que ces Langues se donnent le change l'une à l'autre. On pourroit en dire autant du Grec que du Latin; puisque des Auteurs fameux, qui ne sont pas gens d'Université, disent que la Langue Grecque est sans contredit la plus belle de toutes les Langues. *Art de parler p. 96, 105, 111.*

Mais M. Gillet lui-même s'est-il renfermé dans les bornes de ce jugement, lorsque, *sans craindre de passer pour un homme frappé de la maladie du pais, il ne dit pas que la Langue Françoise l'emporte sur toutes les Langues qui ont le plus de réputation; mais,* Pag. 125. ce qui est la même chose, *que sans avoir la plûpart de leurs défauts, elle a presque toutes leurs perfections?* „ qu'elle est nombreuse sans enflûre, „ majestueuse sans faste, libre sans indécence, simple sans bassesse, fleurie „ sans fard, exacte sans contrainte, dou„ ce sans molesse, abondante sans barbarie, énergique sans rudesse; qu'elle „ ne doit point l'agrément & la diversi„ té de ses chûtes, la beauté & la va„ riété des nombres à des transpositions „ affectées, l'harmonie des cadences, & „ l'arrondissement des périodes à un ar„ rangement bizarre, & à ces fréquentes „ inversions qui causent tant d'embarras „ & d'obscurité dans le Latin?

N'y auroit-il pas eu plus de justesse & plus de vérité, à donner toutes ces perfections à la Langue Françoise, & à la dire exempte des défauts qui leur sont opposez, en attribuant le même avantage aux autres Langues, sur-tout à la Grecque & à la Latine, lorsqu'elles sont en

M. Gillet. bonnes mains, qui est le cas où il faut aussi supposer la nôtre, pour lui donner tant de loüanges? Car enfin un homme aussi éclairé que M. Gillet, peut-il dire que le Grec & le Latin ne sont ni *abondant sans barbarie*, ni *nombreux sans enflûre*, ni *libres sans indécence*, ni *simples sans bassesse*? Pour le remarquer en passant, on conçoit bien que *l'enflure* peut quelquefois venir *du nombre*, mais conçoit-on que *la barbarie* vienne jamais de *l'abondance*?

On peut voir l'Art de parler du P. Lamy de l'Oratoire, pag. 66. 67. 68.

Sans insister néanmoins sur l'assemblage de pareilles idées, un homme raisonnable & qui a du goût comme M. Gillet, peut-il avancer que *les transpositions* du Grec & du Latin *sont affectées*, ou que *l'arrangement* de leurs termes est *bizarre*, ou que *c'est un des défauts du Latin* * *d'aimer l'obscurité* (1). Nous avons des transpositions dans nos vers, lesquelles sont une image de celles du Latin; & on sait qu'elles ne gâtent rien dans la Poësie. Si celles du Latin gâtent quelque chose, c'est la faute, non de la Langue, mais des Ecrivains. Bien plus; ce qui est inversion pour nous, paroît ne l'avoir pas été toujours pour les Latins, qui ont regardé la fin de la phrase comme la place naturelle du verbe, de quoi l'on peut voir la raison dans Quintilien (2).

Voyez l'Art de parler p. 66. 67. 68. &c.

**Pag. 234.*

Le caractére de la Langue Françoise, dit M. Gillet, est la *netteté*, le *naturel*, & la *naiveté*; n'exige-t-on pas les deux premieres de ces perfections, & dans le Grec, & dans le Latin? A l'égard de la *naiveté*, elle n'a lieu dans ces deux Langues, que pour certains Ouvrages & pour certaines matieres: mais n'en est-ce pas de même dans une Langue comme la nôtre, qui veut quelquefois de la *majesté*, de la *force*, de la *noblesse* dans l'expression? Il est évident que l'Auteur change l'idée du *Naif*; & il y a quelque chose qu'on n'entend pas assez, dans le portrait qu'il fait des Langues. On pourroit donc demander si c'est-là cette *netteté* qui fait le caractere du François. Il répondra qu'il n'a pas prétendu qu'on jugeât de notre Langue par ses Ouvrages: mais pourtant, il veut y éprouver les forces de la Langue Françoise, & les y éprouver contre ce qu'il y a de meilleur en Latin. N'y a-t-il rien là qui se démente?

M. Gillet. Pag. 248.

Pag. 225.

C'est ainsi que d'un côté il prétend qu'il ne faut pas s'en prendre aux Avocats, si leurs pieces d'Eloquence n'égalent point celles des Anciens; & de l'autre, qu'on peut comparer les Ouvrages du temps avec ceux de Démosthène & de Ciceron. N'est-ce pas vouloir tout-à la fois que nos Avocats égalent & n'égalent pas ceux de l'Antiquité?

Pag. 247.

Pag. 249.

Il faut l'avoüer, il y a eu de mauvais Orateurs (3) autrefois, comme il y en a aujourd'hui; & il se fait aujourd'hui d'excellentes piéces, comme il s'en faisoit autrefois. Et en effet, il y a encore assez de liberté; il y a des matieres susceptibles des plus grands ornemens; & la gloire de bien dire, sur tout dans une bonne cause, tient lieu de tout à un Orateur qui ne se conduit que par des vûes élevées. *Un esprit généreux*, dit M. Duvair, *est assez encouragé, quand il se met devant les yeux que l'Oraison est ce qui régne parmi les hommes; & il cherche le fruit de son labeur, non en sa bourse & en un profit mercenaire, mais au contentement & en la contemplation de sa vertu.*

Traité de l'Eloq. Franç. p. 510.

A l'égard néanmoins de la liberté qu'on doit laisser aux Avocats, de faire un juste usage de leurs talens, il n'appartient qu'aux gens éclairez qui fréquentent le Barreau, de juger si on ne l'a point trop resserrée. On la resserroit aussi autrefois; & cela n'a point empêché qu'on ne vît les Periclès, les Lysias, les Isocrates, les Eschines enfin & les Démosthénes étaler tous les thrésors de l'Eloquence. Car cet usage n'est pas moins ancien que ces Orateurs. Pompée en fit une Loi à Rome lorsqu'il regla la forme des jugemens dans son troisiéme Consulat. Ciceron

Cic. 3. de Orat. ubi de Pericle. Lys. in Orat. suis. Isoc. de Permut. p. 552. & 591. Edit. in 8. Æsch. contra Ctesiph. p. 302. Demost. pro Ctes.

1 Prima lex Orationis, ut sit clara. *Cic.* Vitanda imprimis ambiguitas. *Quintil.*

2 Verbo sensum claudere, multò, si compositio patiatur, optimum est: In verbo enim sermonis vis inest. *Quintil. l. 9. c. 4. fol. 147. vers.*

3 Multitudo litium, varietas causarum, turba & barbaria forensis dant locum vel vitiosissimis Oratoribus. *Cic. 1. de Orat. n. 118.*

4 Maximè verò perspecta est utriusque nostrûm exercitatio, paulò antequàm perterritum armis hoc fa-

M. Gillet.

ceron (à le prendre comme Vivès le cite) * semble se plaindre de cette Loi, qui fixoit l'espace de deux heures au Demandeur pour plaider, & celui de trois heures au Défendeur; & l'on diroit qu'il la regarde comme un coup mortel qui fut donné à l'Eloquence. Mais à prendre le passage entier, (4) sans supprimer quelques mots qui ne sont point dans Vivès, Ciceron n'attribue la chûte de l'Eloquence qu'aux troubles de la République, & dit formellement, que c'est depuis la Loi de Pompée, que Hortensius & lui parurent en leur force. Le même usage duroit encore du temps de Pline * & de Martial (5), de telle sorte neanmoins que le Juge étendoit quelquefois, à la réquisition des Parties, le temps prescrit par la Loi. Que si aujourd'hui on presse trop les Avocats, M. Gillet a raison de dire que ce n'est pas la faute de nos Orateurs s'ils n'égalent pas les Anciens.

* *Vivès de Causs. corrupt. Art.* L. 4. pag. 252, in 12.

* *L. Epist.* 2. *Epist.* 11. & *L.* 6. *Ep.* 2.

Mais il y a un fait constant: C'est que Messieurs les Gens du Roi ne sont jamais interrompus. Leurs places, par conséquent, sont du moins encore un théatre, où l'Eloquence a droit d'étaler toutes ses richesses, & de se montrer en sa force. Et pourquoi ne se montreroit-elle pas de même, premierement dans les Ecrits, en second lieu dans les Discours des Avocats? On trouve, sans aller plus loin, dans un des Plaidoyez * de M. Gillet, qu'il a eu la liberté de dire de très-belles choses, qu'il eût été fâcheux, qu'on lui eût fait supprimer. Ce sont certains mouvemens qui viennent fort à propos après la preuve, & qui se portent avec force contre un Pere, qui avoit mis indignement sa propre fille, quoiqu'innocente, dans le Réfuge. Pourquoi ne croironsnous pas que généralement tout ce qui vaut cet endroit-là, passe au Palais; puisque dans le même Plaidoyé nous voyons passer un autre endroit qui n'est pas de même caractere? C'est la peinture que l'Auteur y fait de l'envie de plaire dans une jeune personne, & où l'on voit qu'il a voulu plaire lui-même. Qu'il me soit permis de le dire, c'est une chose, non seulement inutile, mais opposée à l'idée générale, & au bien de sa cause. S'agissant d'établir l'honneur d'une fille, il peint la coqueterie, où il falloit peindre la gravité. Quel honneur ne se fût-il point acquis, s'il eût bien representé l'empire qu'exerce la sagesse d'une fille sur l'esprit d'un jeune homme! Je l'ai vû peindre avec succès. C'est ce qu'il eût pû appeller *une seduction innocente*. Même, s'il ne vouloit rien perdre, il eût pu opposer cet empire de la vertu, à celui de la coqueterie. Mais au lieu de prendre le droit chemin, il s'est livré, en cet endroit, à une Eloquence aussi coquete que la coqueterie qu'il a peint; bien plus, non content d'avoir prononcé ce morceau, il le propose pour modele à ceux qui liront ses Ouvrages. Et M. Gillet, après cela, marque les plus beaux endroits de Ciceron, comme des endroits qui ne passeroient pas sans peine! Il n'est pas temps de les examiner; mais on peut assûrer qu'ils ne sont capables, ni de fausser l'esprit en fait d'Eloquence, ni de nuire aux causes que cet Orateur défendoit.

* *Neuvième Plaidoyé.*

Ib. p. 148.

M. Gillet.

Pag. 145.

Il me reste à observer que M. Basnage & M. Chevreau ont parlé de l'Ouvrage de M. Gillet. Le premier en a fait un ample Extrait, * dont je ne rapporte rien, pour ne pas user de redite. C'est une Image fidele de l'Original, & il en imite même l'obscurité, dans ce qu'il dit touchant le génie des Langues. † Les idées qu'il présente, soit de l'Eloquence en général, soit de l'Eloquence Latine, ou Françoise, sont, de même, un peu embarrassées. L'Auteur fait entendre qu'on n'admire dans les Orateurs Romains que des choses étrangéres au sujet, qu'une vaine *abondance qui distrait & dissipe l'attention*: Il veut que l'on voye que les beautez de leurs Discours ne sont que des *superfluitez*; que Ciceron *s'attache plus*

* *Hist. des Ouv. des Sav. mois de Mars* 1696. *p.* 346.

† *P.* 347. 348. &c.

Pag. 351.

studium, Brute, nostrum conticuit subitò & obmutuit: cum lege Pompeiâ ternis horis ad dicendum datis, ad causas simillimas inter se vel potius easdem, novi veniebamus quotidie. *Cic. in Brut. n.* 324.

Vivès a dit perterritum armis nostrum hoc studium conticuit subitò & obmutuit lege Pompeiâ.

5 Septem clepsydras magnâ tibi voce petenti, Arbiter invitus, Cæciliane, dedit. *Mart. lib.* 6. Sed modo Clepsydras ingenti voce petisti Quatuor, &c. *Idem L.* 8.

M. Gillet. *plus à embellir ses Harangues, & à bien penser qu'à bien raisonner; qu'il plaide moins pour convaincre, que pour plaire; que dans les Plaidoyez François il y a moins de Déclamation; & que s'il y a moins de faste & d'Eloquence, il y a peut-être plus de bon sens & de solidité.* A dire vrai, je ne reconnois point M. Basnage dans ces idées; je n'y trouve que cette Eloquence dont il accuse les Romains. Un fait suffit pour montrer qu'il manque d'attention. Il croit qu'Horace soûtient pour les Ecrivains du siécle d'Auguste, une querelle semblable à celle que quelques personnes soûtiennent pour nos Modernes; il se trompe. Du temps d'Horace, comme je l'ai déja remarqué dans l'Article de la Mothe le Vayer, on prétendoit préferer aux Auteurs du siécle d'Auguste, ceux de l'ancienne République, & personne n'entend préferer nos Auteurs Gaulois à ceux du siécle de LOUIS le Grand. On leur préfere quelquefois les plus illustres d'entre les Grecs, qu'Horace même préferoit aux Auteurs Latins; on leur préfere aussi ces Latins; ni l'un ni l'autre n'a rapport à la dispute d'Horace, & c'est manquer, ou de justesse, ou de bonne foi, de comparer ces deux querelles.

Epist. ad August.

A l'égard de M. Chevreau, voici comme il parle de M. Gillet. " J'ai lû depuis peu ses Plaidoyez, son Discours
„ sur le génie de la Langue Françoise,
„ sa version de trois Oraisons de Cicéron, avec des Remarques; & ce que
„ j'ai lû de cet Auteur m'a fait plaisir.
„ Il est heureux à démêler un fait embrouillé, fidéle à rapporter sans aucun
„ détour, & dans le reste il est justement *l'Orateur Attique* défini par le
„ plus éloquent de tous les Romains,
„ *qui ne dit rien que de fort bon sens & fort à propos.* Les trois Oraisons qu'il
„ a traduites, ne déshonorent point les
„ Originaux; & ses Remarques font assez connoître, qu'outre le Code, le
„ Digeste, & le Coutumier, qu'il fait
„ fort bien, il est encore Savant dans
„ les belles Lettres & dans l'Histoire.
„ Son Discours sur la Langue Françoise est pur, délicat & fort; & de la maniere qu'il employe les figures de la
„ Rhétorique, celle d'Aristote ne doit
„ pas lui avoir été inutile ".

Comparez cette idée de l'Eloquence ancienne avec celle qu'en donne Basnage, pour voir la contradiction.

M. Gillet. Remarquons qu'Aristote, comme je l'ai déja bien dit des fois, ne parle point des figures; & n'empêchons pas M. Chevreau d'ajoûter qu'*il y a beaucoup d'apparence, qu'entre ses amis de toutes les heures & de tous les temps, M. Gilet compte Longin, Hermogène, Démetrius de Phalére, & Quintilien*: mais aussi laissons la liberté, à qui voudra s'en donner la peine, d'examiner, si M. Chevreau avoit mieux lû tous ces Auteurs qu'il n'avoit lû Aristote. Constamment l'idée qu'il donne de l'Eloquence des Anciens est assez juste: mais il y auroit encore à voir comment on pourroit l'accorder avec celle que M. Basnage a voulu en donner, & laquelle des deux M. Gillet a exécutée, quand il a peint la Coqueterie dans son neuviéme Plaidoyé.

Dans la nouvelle Edition qu'on vient de donner des Oeuvres de M. Gillet, cet Auteur paroît vouloir répondre entre autres, à deux de mes Critiques. Car il a eu communication de cet Article, du moins en partie.

A la fin de l'année 1718. T. 2. p. 79. & 95.

La premiere de ces Critiques est fort simple. J'ai marqué, en passant, que je concevois bien qu'on peut dire, parlant d'une Langue, *qu'elle est majestueuse sans faste*, & *simple sans bassesse*: mais non pas qu'on puisse dire, *qu'elle est abondante sans barbarie.* M. Gillet pour satisfaire ceux qui n'ont pas compris ce que signifie cette derniere partie, rapporte la plainte que fait Pasquier, Que de son temps, comme nous l'avons vû aussi dans le nôtre, quelques Auteurs qui écrivoient en Latin, par exemple Lipse, affectoient de se servir des vieux mots de cette Langue. Ce qui fait dire à notre Auteur, que *c'est barbarie dans une Langue, que cette espece d'abondance.* Il ajoûte que dans Rabelais on voit un Ecolier Limosin qui *prétend enrichir notre Langue des dépouilles du Latin*, en donnant l'inflexion & la terminaison Françoise à tous les mots Latins. *Abondance vicieuse*, dit sur cela M. Gillet, *dont je prétens*, ajoûte-t-il, *que notre Langue est exempte.* Voilà comme il s'explique.

2. Ed. T. 2. pag. 79.

Je ne blâme point, je louë au contraire le soin que s'est donné notre Auteur: mais il ne répond pas à ma Critique.

M. Gillet. que. Je suis pour la pensée & pour l'expression qui disent, *majestueuse sans faste*, à cause que l'esprit de l'Auditeur saisit d'abord de lui-même la raison pourquoi l'on pense ou l'on s'exprime de la sorte. Cette raison est, que l'*envie d'être majestueux*, peut conduire *au faste*, & que c'est une louange de se retenir dans de justes bornes; c'est ainsi encore que j'approuve l'autre pensée qui dit, *simple sans bassesse*. Mais l'esprit ne conçoit pas de même, que l'envie *d'être riche & abondant* conduise *à la barbarie*. Ainsi, quand même elle y conduiroit au fond, dès que l'esprit ne saisit pas d'abord la chose, & qu'il faut la lui prouver, comme fait M. Gillet, la pensée & l'expression tombent dans le style froid. D'ailleurs les deux parties de la réponse de cet Auteur ne prouvent rien. Car le Latin, pour être riche, n'a que faire des affectations de Lipse, non plus que le François de celles de l'Ecolier Limosin, dont parle Rabelais, & qui, fort impertinemment, habilloit tous les mots Latins à la Françoise. Ce n'est point sûrement une pareille entreprise que M. Gillet a dû proposer, ainsi qu'il fait, comme la maniere *d'enrichir le François des dépouilles du Latin*.

C'est pourquoi il y a quelque chose de plus. Car si M. Gillet, sur l'impertinence du Limosin, prend droit de nier absolument, qu'on doive enrichir notre Langue des dépouilles de la Langue Latine; s'il soûtient qu'on ne l'a point enrichie de ces dépouilles; & que généralement ce seroit là une *abondance vicieuse dont il prétend qu'elle est exempte*; Que dois-je alors dire de sa pensée, sinon qu'elle est évidemment contraire à une verité publiquement reconnuë, & qu'ainsi elle n'a pas besoin qu'on la réfute? Cependant je ne laisse pas de lui demander, pour le réfuter, ou il a pris seulement ces deux mots, *aménitez & contextures*, ainsi que plusieurs autres semblables qui sont assez fréquens dans ses Ecrits? Car si ce sont-là constamment des dépouilles du Latin, comment s'en sert-il lui-même? Veut-il résusciter le Limosin de Rabelais? ou comment, sans y prendre garde, traite-t-il cela de barbarie? Comment enfin a-t-il pû dire que *notre Langue en est exempte*, puisqu'il n'y a rien de si commun? Ce qui est d'autant plus surprenant, que le mot *aménité* avoit en Latin sa racine qui en donnoit l'intelligence, & qu'il n'a point cet avantage en François, non plus que beaucoup d'autres termes que la Langue Françoise a adoptez & du Latin & d'autres Langues tant mortes que vivantes, comme Pasquier le reconnoît, & comme on le fait indépendemment de son suffrage. Il est certain aussi que les Romains avoient de même admis dans leur Langue des mots Grecs ou autrement étrangers, sans que cela y causât aucune barbarie. C'est pourquoi Horace même en fait un précepte dans sa Poëtique (1), on sait bien pourtant qu'il ne vouloit pas, ainsi que le Limosin, introduire *la barbarie* par le mélange impertinent des deux Langues, puisqu'il en a tant blâmé Lucile. Ainsi la phrase que j'ai relevée, demeure toujours marquée au caractere du style froid après l'explication de M. Gillet, comme elle l'étoit auparavant, & l'on peut dire que c'est lui-même qui n'a point compris ce que signifie *abondante sans barbarie*. M. Gillet.

Mais ma seconde Critique est plus importante. J'ai relevé, comme on l'a vû, la peinture qu'il fait de la coqueterie dans son neuviéme Plaidoyé, & il en prend la défense. Il n'ignore pas que des gens de bon goût, lesquels le touchent de plus près que moi, l'ont aussi critiquée, & sont encore de mon sentiment. Mon observation est d'abord qu'il donne en cet endroit, l'idée d'une *séduction innocente* de la part de la fille. C'est surquoi il ne répond rien. Que répondroit-il? Il n'y a que la vertu d'une fille qu'on puisse traiter de *séduction innocente*. En second lieu, j'ai observé qu'étant question de se plaindre du Pere qui avoit renfermé sa fille dans le Réfuge, il ne falloit pas la peindre coquette, puisque c'est, non la défendre, mais justifier sa punition. Sur cela que fait M. Gillet? A peu près ce que fait cet Orateur dont par-

1 Et nova fictaque nuper habebunt Verba fidem, si *Græco fonte* cadant parcè detorta. *Epist. ad Pis. v. 52.*

M. Gillet. Perse, Sat. 2. parle le Poëte; *Crimina rasis librat in antithetis!* c'est-à-dire, qu'il justifie sa peinture *par des figures*: il la justifie, tout comme il raconte lui-même avoir justifié dans le même Plaidoyé le Sieur de Jussac sur un fait bien plus grave. Il est bon de l'entendre d'abord sur ce fait, & puis nous l'entendrons sur cette peinture dont il a paré sa Harangue.

Pour le premier, voici comme il parle. " Dans la cause, dit-il, que nous „ plaidâmes M. Erard & moi contre le „ Sieur Denis; l'un des faits qui nous „ faisoit le plus de peine étoit que le „ Sieur de Jussac interrogé: *si lui & la* „ *Demoiselle Denis n'avoient pas communié à Pâques de l'année* 1686 *dans l'Eglise de saint Germain le Vieux, pour faire réüssir un mariage qu'il savoit être contraire aux Loix divines & humaines, & si après la Communion ayant conduit la Demoiselle Denis au milieu de l'Eglise, ils ne s'étoient pas promis foi de mariage en présence du Crucifix?* „ L'Accusé étoit convenu de la Communion, & avoit dénié ou pallié le „ reste comme il avoit pû; & je me souviens que dans nos Conferences, M. „ Erard dit un jour d'un air de colére, „ à M. de Jussac: *Hé Monsieur, vous qui avez de l'esprit, pourquoi convenir de cette Communion? Comment voulez-vous qu'on l'excuse?* Moi, pour rassurer „ un peu le pauvre M. de Jussac, & le „ remettre de la consternation où je le „ voyois, *hé bien, Monsieur*, dis-je en „ adressant la parole à M. Erard, *puisque c'est nous qui avons fait la faute, c'est à nous de la réparer du mieux que nous pourrons, je m'en charge.* Le seul „ parti à prendre étoit de toucher & d'émouvoir *par quelque figure* qui détournât la vûe de dessus un fait qu'il étoit „ en effet difficile d'excuser. C'est ce „ que je tâchai de faire de cette maniere: *on l'a interrogé si lui &c.* Il a répondu *qu'ils n'avoient eu d'autre intention que de prier Dieu de benir leur dessein, & d'inspirer au Sieur Denis, de consentir à leur mariage.* Cependant le „ Sieur Denis dans des plaintes & dans „ des requêtes traite cette Communion „ d'impieté & de sacrilege. Hé, quoi! „ nous ne trouverons pas dans le Sanctuaire un asile contre une injuste colére; l'on nous persécutera jusqu'au „ pié des Autels, & là on se donnera la „ liberté de fouiller dans le secret de nos „ consciences: l'on dira & l'on écrira „ que nous avons communié pour le succès d'un mariage & d'une conjonction „ illicite? s'il en faut croire un soupçon „ odieux & téméraire, nous nous serons „ présentez avec un cœur impur à cette „ sainte Table, où l'on mange le pain „ des Anges, &c. M. Gillet.

1. Edit pag. 86. du T. 2.

2. Ed. pag. 142. du T. 1.

Voilà comme M. Gillet nous expose lui-même les ruses de guerre qu'il fait mettre en usage lorsqu'il plaide. Il faut maintenant l'écouter sur la Critique.

„ Mon Plaidoyé, dit-il sur cela, pour „ le Sieur de Jussac ayant été imprimé „ une premiere fois, l'on avoit critiqué „ comme inutile cet endroit de la pag. „ 139. *Mais une fille séduire un homme*, „ &c. Il y en a même qui avoient porté la mauvaise humeur jusqu'à dire „ qu'il ne convenoit pas au Sieur de Jussac de faire une peinture si fidéle de „ l'habileté du sexe dans la science de „ séduire. Mais n'avois-je point assez „ prévenu par toutes les précautions prises d'abord, pour empêcher qu'on n'appliquât à la Demoiselle Denis ce que „ j'allois dire? & quand même tout l'Art „ employé pour cela, n'eût pû détourner l'application, étoit-ce un si grand „ inconvenient? Il y alloit de la tête de „ celui qui la demandoit pour femme: „ de quelque moyen qu'on se fût servi „ pour le sauver, l'auroit-elle désapprouvé? Et en dût-il coûter quelque chose „ à sa délicatesse, pouvoit-elle trouver „ mauvais, que pour attenuer le crime „ dont il étoit accusé, l'on eût rejetté „ sur elle une partie de la séduction.

Telle est sa réponse sur la Critique. Qu'on la compare avec la justification du Sieur de Jussac: C'est même style. M. Gillet a plus d'avantage que moi. Je n'ai que la speculation de l'Art, il en a la pratique. Il oppose une espece de Plaidoyé à une Dissertation; ces armes ne sont pas égales. Je cherche à éclairer l'esprit, il cherche à toucher le cœur, *& par des figures*. Mais toutes ses figures n'empêcheront pas de voir, si on lit son neuvieme Plaidoyé, qu'il veut dans

M. Gillet. dans la coqueterie faire trouver une séduction innocente, ce qui n'est pas possible. Il dit avoir voulu prévenir l'application de cette peinture: mais toutes ses précautions ne sont qu'un jeu; il vouloit qu'on la fit, & son raisonnement même exige aussi qu'on la fasse. Car, ce qu'il ne dit pas ici, il avance dans son Plaidoyé, cette proposition: *l'on pourroit même dire que le Sieur de Jussac a plûtôt été seduit que la Demoiselle Denis:* Et il l'établit par la peinture dont nous parlons; comment n'en pas faire l'application à la Démoiselle? Et puis cette question revient toûjours, *s'il étoit à propos de peindre la fille coquette, lorsqu'il falloit prouver que mal à propos le Pere l'avoit enfermée.* Voilà sur quoi notre Orateur ne dit mot. D'où je persiste à dire que la peinture en question est un de ces endroits qu'Horace veut qu'on retranche, malgré toutes leurs résistances; *Quamvis invita recedant.* Car que deviennent les figures de M. Gillet auprès des raisons que je lui allégue? & à quoi sert de nous marquer ce qu'en cette occasion la fille pouvoit desirer?

Après *ces figures*, il ajoûte un long récit de quatre pages, mais assez plaisant, d'une conversation tenuë sur divers endroits de ses Plaidoyez. Ce récit me paroît encore une adresse, aussi bien que ses figures, pour faire perdre de vûe la question, & pour enlever les suffrages, par les charmes de la digression. Mais je m'en tiens à ce que je viens de dire, persuadé qu'il se vantera quelque jour de l'Art qu'il employe aujourd'hui contre la Critique de ses Ouvrages; comme il se vante de celui qu'il a employé pour M. de Jussac; d'autant plus qu'il pourra même le faire avec plus de bienseance.

Comment M. Gillet ne posséderoit-il pas toutes ces adresses de l'Eloquence, ayant & un génie si superieur, & tant d'amour pour le travail, & tant d'élévation dans ses vûes, puisque selon l'application qu'il se fait à lui-même au bas de son portrait, de deux vers de Juvenal, (1) il ne travaille que pour la gloire? C'est à quoi nous sommes redevables tant des nouveaux Plaidoyez dont il a augmenté cette seconde Edition, que de la Traduction de quatre nouvelles Oraisons de Ciceron, qui sont les Catilinaires, dont il l'a aussi enrichie. A quoi il faut encore ajoûter les remarques considérables qu'il y a joint pour éclaircir divers endroits de son Discours sur la Langue Françoise, de sorte que cette Edition est en deux Volumes in 4., au lieu qu'à la premiere il n'y en avoit qu'un. Ce que je dis fait bien voir que mes Réflexions, après tout, n'empêchent point que je n'aye pour lui & pour son travail une très-grande estime. Tout ne ressemble point à ce que j'ai relevé, & dans ses fautes mêmes il y a quelquefois du génie. M. Gillet.

Aussi est-ce avec plaisir que je rapporterai encore le témoignage avantageux que lui donne un Auteur presque aussi récent que sa nouvelle Edition. C'est M. Bretonnier qui vient de donner un *Recueil des principales Questions de Droit &c.* Cet Auteur qui est un Avocat célébre & un parfaitement honnête-homme a mis à la tête de son Livre une Préface qui me paroît bien écrite & fort curieuse par un grand nombre de faits concernans sa Profession. C'est là, que peu de pages après le commencement, ayant parlé de feu M. de Fourcroy, il continue en ces termes: " Depuis sa mort ,, on a donné au Public les Plaidoyez ,, de M. Erard & de M. Gillet qui sont ,, excellens. L'on y trouve l'Eloquence ,, mâle de M. le Maître, & l'Elegance ,, de M. Patru. Mais sur-tout on ne ,, sauroit trop lire & relire les Discours ,, de M. Gillet sur le génie de la Langue Françoise. C'est à mon sens, tout ,, ce que nous avons de meilleur en ce ,, genre. C'est un Abrégé, &, pour ainsi ,, dire, un Précis des régles les plus essentielles de l'Eloquence & de la bonne Traduction.

Chez Emery, Quai des Augustins 1718.

Ce que dit M. Bretonnier est encore plus vrai de la seconde Edition que de la premiere, puisqu'elle contient bien des Extraits & de Longin, & de Boileau & d'autres

1 Rumpe miser tensum jecur; ut tibi lasso Figantur virides scalarum gloria palmæ. *Sat.* 7.

M. Gilet. d'autres Auteurs. C'est tout ce que je puis en dire à la hâte, parce que l'Imprimeur attend ce morceau pour continuer l'impression de ce troisiéme Volume.

LES BEAUTEZ DE L'ANCIENNE ELOQUENCE,

Opposées aux affectations des Modernes, Par M. de Boissimon 1698.

Boissimon. CEt Ouvrage est une conversation entre deux personnes, l'une appellée *Dorillas*, l'autre *Climante*. Elles paroissent d'abord sur la Scéne & y parlent, sans qu'on sache ni qui elles sont, ni quel est le lieu de la conférence, ni ce qui donne lieu à leur entretien, ni enfin pourquoi elles traitent ce sujet plûtôt qu'un autre. On ne manqueroit ni de raisons ni d'exemples pour autoriser cette maniere de commencer. On peut l'attribuer à cet amour que l'Auteur, sous le nom de Dorillas, témoigne par tout pour la simplicité qu'il croit voir dans tous les Ouvrages des Anciens, opposée aux affectations & à la fade Eloquence qu'il trouve dans tous les Modernes. Mais à quoi attribûrons-nous le caractére qui regne dans tout son Ouvrage? Pour prononcer sur la question, il faut en voir quelques endroits, je n'en rapporterai que quatre, vrais échantillons du reste.

L'un des Personnages du Dialogue est un admirateur des Anciens, c'est Dorillas, comme je viens de le faire entendre: Climante au contraire prend la défense des Modernes, & s'appuye sur deux raisons; l'une, qu'il ne se prononce aucun Discours dans l'Académie Françoise (Pag. 7.) où les Maitres de l'Art ne vantent l'état florissant de l'Eloquence; l'autre qu'en effet l'on a eu le temps de prendre l'esprit des Anciens, & qu'on s'est formé sur leur modele. (Boissimon.) A cela Dorillas réplique qu'on n'en a pas pris les beautez solides; qu'il auroit été à souhaiter que notre Langue n'eût pas pû en imiter certains brillans & certains traits, sur lesquels on s'est trompé lorsqu'on les a pris pour le beau même; que c'est ainsi que les Romains n'avoient pû imiter les tours & les figures des Grecs, ce qui les avoit heureusement forcez d'inventer d'eux-mêmes beaucoup de choses, au lieu de n'être jamais qu'imitateurs. (Pag 10. 11. 12. 13. 14.) Telles sont les pensées de M. de Boissimon: mais ce qu'il avance des Romains, il le prouve par un endroit de Quintilien qui ne dit pas ce qu'il lui fait dire. Car, comme on peut le voir au bas de la page, cet Auteur y parle de la difficulté, non *d'imiter*, mais de *traduire* (1); ce qui est bien différent. A l'égard de Messieurs de l'Académie, il prononce sans façon, que ce qu'ils disent, comme M. du Bois, dans leurs Complimens à leur réception, ils le désavoüent dans des Ouvrages plus sincéres, ainsi qu'a fait, à ce qu'il dit, cet Académicien dans sa Préface sur les Sermons de saint Augustin.

Les personnes qui sont au fait de ces matieres, voyent, sans autre explication, qu'il y a dans ce premier morceau bien des choses à redire; il suffira aux autres de voir les mêmes défauts plus sensibles dans les trois morceaux qui suivent.

Climante interroge Dorillas, & lui demande *s'il prétend qu'il en faille revenir à la pure simplicité des Anciens?* Dorillas répond en ces termes: *Ciceron parlant des Discours d'un certain Orateur de son siécle, avoüé franchement qu'il ne voudroit pas en imiter le style, quand bien même il le pourroit, & que peut-être il ne le pourroit pas, s'il le vouloit. Il se compare à un homme de bon goût, qui aimant fort*

(Voyez depuis la pag. 136. jusqu'à la pag. 150.)

1 Vertere Græca in Latinum veteres nostri Oratores optimum judicabant.... & manifesta exercitationis hujusce ratio: Nam & rerum copia Græci Auctores abundant, & plurimum artis in eloquentiam intulerunt: & hos transferentibus, verbis uti optimis licet: omnibus enim utimur nostris: Figuras verò, quibus maximè ornatur oratio, multas ac varias excogitandi etiam necessitas quædam est: quia plerumque à Græcis Romana dissentiunt. *Quint. l. 10. c. 5. initio.*

Boissimon. *fort le vin de Falerne, ne le voudroit ni si nouveau, qu'il eût été recueilli sous les deux derniers Consuls; ni si vieux, qu'il eût été recueilli sous le Consulat d'Anicius.* Observons sur ce second trait, que l'Orateur prétendu dont Ciceron parle, est, non un *Orateur*, comme le dit M. de Boissimon, mais un *Historien*; & que cet Historien est, non un Ecrivain *du siécle de Ciceron*, comme il le dit, mais de *Thucydide* (1). Aussi falloit-il pour la justesse de la pensée, que ce fût un *Ancien* dont parlât Ciceron, & M. de Boissimon le fait parler d'un *Moderne*. C'est une preuve toute sensible de son bon goût: en voici une de ses lumieres.

Souvenons nous que c'est aux Modernes qu'il en veut; observons de plus, qu'il les croit généralement plus estimez que les Anciens; mais que ceux qui les estiment tant, sont des personnes de mauvais goût; & cela supposé par rapport à lui, écoutons ce qu'il ajoûte. " Les „ Modernes, dit-il, ne doivent la préférence qu'on leur donne sur les Anciens, qu'au malheur de n'avoir pû „ conserver quelques-uns des Discours „ de ces Messieurs les Sophistes, dont „ Ciceron dépeint le style au Livre intitulé l'*Orateur*. Vous y verriez *des beautez,.... des métaphores... des antithèses... des digressions... un style compassé & exact... des chûtes de Périodes. Rien ne confondroit mieux les faux Connoisseurs, qui estiment les Modernes, parce qu'ils les trouveroient tous semblables à ces anciens Sophistes.*

Pag. 150. & 152.

In Orat. n. 37. & 38.

Il croit donc qu'il ne reste plus aucun Ouvrage des Sophistes dont Ciceron parle en cet endroit; & il parle d'Isocrate dont nous avons bien des Ecrits. Ciceron appelle l'Eloquence de ce Rhéteur, la mere nourrice de l'Eloquence du Barreau; & M. de Boissimon croit que l'Orateur Romain parle d'une fausse & fade Eloquence, telle qu'il la conçoit dans les Modernes, & telle qu'il la leur attribuë pour les rendre méprisables. Que deviennent les idées de notre Auteur parmi ces égaremens? Il est clair que, s'il veut se soutenir, il doit réfuter Ciceron, & non le prendre pour son garant; autrement, où trouverons-nous un faux Connoisseur confondu, sinon dans l'Auteur même? Encore un trait & je finis. Boissimon.

Ce qui fait l'admiration de notre Connoisseur, c'est UN JE NE SAI QUOI, qu'avoient les Anciens, que les Modernes n'ont pas, & qui lui est si cher, qu'il répete trois fois ce terme dans une même phrase. Ce n'est pourtant pas sur quoi j'insiste: Quoi donc? C'est la décision qui finit sa phrase. Elle met le comble à tout. La voici. *Il y a*, dit-il, *dans ce style* JE NE SAI QUOI *de noble, &* JE NE SAI QUOI *d'original, un peu même de désordre, &* JE NE SAI QUOI *de negligé que l'Orateur dédaigne d'éclaircir. Car il y a un ordre bas & servile qui sent son Pédant & son Rhéteur, quoiqu'après tout, il soit fort utile & digne même de louange dans un Orateur.* Pag. 154.

Un homme capable d'une telle décision, est-il en état de nous parler des *beautez & des affectations de l'Eloquence*? Il reconnoît *un ordre bas & servile, un ordre qui sent son Pédant & son Rhéteur*; & néanmoins il le juge *fort utile*, il le juge *digne même de louange dans un Orateur.* Encore un coup peut-on tenir contre une pareille décision? J'appréhende que le Lecteur ne me sache mauvais gré de lui avoir donné la peine de lire les quatre endroits que j'ai rapportez; mais n'est-il pas à propos de faire connoître quels esprits entreprennent quelquefois de parler de l'Art Oratoire? Et en pouvois-je dire moins, pour faire entendre, que dans un Ouvrage d'environ trois cens pages, tout est de même caractére, Citations, Idées, Raisonnemens? Sont-ce là les Défenseurs dont les Anciens ont besoin? Sont-ce là les Adversaires des Modernes? A entendre & Dorillas & Climan-

1 Thucydidem, inquit, imitamur! optimè, si historiam scribere, non causas dicere cogitatis. Thucydides enim rerum gestarum pronunciator sincerus & grandis etiam fuit: hoc forense concertatorium, judiciale non tractavit genus. Orationes autem quas interposuit, (multæ enim sunt) eas ego laudare soleo, si velim; nec velim fortasse, si possim. Ut si quis Falerno vino delectetur, sed eo nec ita novo, ut proximis Consulibus natum velit; nec rursus ita vetere, ut Opimium aut Anicium Consulem quærat. *Cic. in Bruto. n. 287.*

Boissimon. Climante, j'ai cru entendre Hermogéne, qui parloit encore de Rhétorique, lorsqu'il n'étoit plus en état d'en parler, & dans ce temps où ses idées ressembloient aux rêveries d'un malade. Et qu'on ne s'y trompe pas : La connoissance de pareils Auteurs est utile, du moins selon moi, pour faire goûter davantage les grands Maîtres qui parlent solidement de l'Art. C'est pour cela que dans cet Ouvrage j'en ai mis plus d'un comparable à M. de Boissimon.

LA RHETORIQUE DE L'HONNETE HOMME, OU

La maniere de bien écrire des Lettres, de faire toutes sortes de Discours, & de les prononcer agréablement; celle d'acquerir l'usage de la Langue Françoise, & d'imiter les Poëtes, & de choisir les bons Auteurs pour son étude, où l'on a ajoûté à la fin le Catalogue des Livres dont un honnête homme doit former sa Bibliotheque. 1699.

Anonyme. L'Art d'écrire des Lettres se rapporte à l'Art oratoire comme une partie à son tout. Mon dessein neanmoins n'est pas d'en parler dans cet Ouvrage, parce que l'on peut en faire un Traité à part, & que la matiere paroît assez ample pour cela : mais le titre de Rhétorique qu'on a donné à l'Ouvrage dont est question, m'a porté à ne le point omettre.

Voyez ci-dessus au Ch. de Demetrius. p. 71. On sait que le style d'une Lettre est le même que celui du Dialogue, & que l'un ainsi que l'autre est le style des conversations, avec cette différence, que celui des Lettres demande plus d'exactitude, parce qu'on a le temps de penser à ce qu'on écrit ; & peut-être par la même raison ne doit-on répréſenter dans un Dialogue, que ce qu'une conversation a de beau pour imiter les habiles Peintres, quand ils font le portrait d'une personne. Quoi qu'il en soit, l'art de la conversation est un avantage que Ciceron attribue à l'Orateur aussi bien que l'art d'écrire l'Histoire, mais sans qu'il soit besoin de lui donner, sur ces deux articles, des régles particulieres. Ciceron pouvoit en parler pertinemment, puisque personne ne brilla plus que lui dans les compagnies des gens d'esprit, ni n'écrivit mieux des Lettres. On sait encore que rien n'est plus essentiel à la Rhétorique, que de *persuader* ou de *dissuader*, de *consoler*, de *féliciter*, de *remercier*, de *recommander*, *d'accuser*, de *défendre*, de *louer*, ou de *blâmer*, de *faire des reproches*, de *railler*, de *faire un récit.* C'est ce qui fait la matiere de toutes les Rhétoriques. Celle du moins de Denys d'Halicarnasse ne traite gueres que cela. Cependant, selon l'Auteur dont est question, ce sont là les sujets ordinaires des Lettres; & *le but qu'il se propose dans cette maniere de Rhétorique* qu'il donne, *est d'apprendre, à un honnête homme, de petites choses absolument necessaires, sur lesquelles on se trouve tout neuf, après qu'on a achevé ses études*: *car*, continue-t-il, *on ne s'avise gueres de les enseigner dans le Collége.* (Anonyme. 1. De Orat. 2. de Orat. — Avertiss. p. 1. 2.)

Il faut croire que c'est par modestie qu'il appelle *petites choses* tous ces points *necessaires* qu'il se propose de traiter ; sa modestie pourtant ne l'empêche pas *d'avancer hardiment*, ce sont ses termes, *que son plan est bon*, que ses *préceptes sont très-bons*, que *les exemples* qu'il en donne *sont admirables*. Mais peut-être y a-t-il un temps d'être modeste, & un autre de se vanter: Peut-être même ce changement de temps peut-il arriver dans l'espace qui suffit pour écrire deux petites pages. Y a-t-il un temps où l'on puisse appeller petites choses *la maniere de faire toutes sortes de discours & de les prononcer agréablement*, qu'il nous promet par son titre; ou, *la maniere de s'aquitter d'une Députation ou Ambassade* qu'il donne dans le même Ouvrage avec l'art *de faire un Panégyrique*, * *une Oraison Funébre*, * *un Placet*, * *un Billet*, * *des Anecdotes ou Histoires secretes.* C'est peu de dire que *son plan est bon*, il devoit dire hardiment qu'*il est admirable*, comme il le dit de ses exemples! (Ib. p. 2. — C. 14 p. 142. — * p. 103. * p. 111. * p. 160. * p. 158.)

Parmi les préceptes, on en trouve pour les Lettres où l'on se propose de *persuader*, & pour celles où l'on se propose de

Anonyme. p. 6. de *dissuader*. Il donne pour exemple des premieres une Lettre de la Reine Christine de Suède à M le Lantgrave de Hesse Frederic, pour le *persuader à ne changer point de Religion*. Ce sont ses propres termes ; & pour exemples des secondes, p. 12. il en apporte une de M. Claude à une grande Princesse pour l'empêcher de consentir à la dissolution de son mariage, Il n'y a personne qui ne voye, ce que l'Auteur n'a pas vû, que ces Lettres sont toutes deux dans le genre de celles *qui dissuadent*. La remarque est petite, je l'avoue, mais selon l'Auteur même du Livre, il ne s'y agit que *de petites choses*, quoiqu'il donne sur les préceptes, *des exemples admirables*, & par consequent d'une extrême justesse. Au fond néanmoins il y a telles des pieces qu'il rapporte, qui par elles-mêmes ont quelque chose de curieux, & l'Auteur auroit mieux fait, & mieux gardé le caractere de ceux pour qui il écrit, d'en donner un recueil sans préceptes, parce qu'ils n'en ont que faire.

Mais quoi? il a voulu donner des préceptes; & pour montrer sur le Panégyrique, qu'on louë les gens par leur naissance, par leur patrie, par l'honneur qu'ils ont fait à leur patrie ou à leurs parens, il en donne des exemples admirables. *C'est ainsi*, dit-il, *qu'on pourroit louer Aristote pour être sorti de la race des Asclepiades; ainsi l'on pourroit louer * Zenophon de ce qu'il étoit Athénien... & l'on a dit d'Aristote, qu'il anoblit Stagire qui étoit le lieu où il étoit né*. Je ne blâme point ces exemples, mais comme il y en avoit tant d'autres, je les trouve *admirables* dans la bouche d'un homme qui fait profession non seulement de n'en donner que de tels, mais de ne rien dire *qui sente la pédanterie de l'Ecole*.

* Pour Xenophon.

Dans son Avertiss. p. 2.

Finissons cet article par deux petites observations, l'une regarde la derniere partie du Livre, ou *la maniere de choisir les bons Auteurs pour son étude*. Cette maniere consiste en un Catalogue de soixante pages, & parmi les Livres qu'il contient, l'Auteur dit que *chacun pourra choisir selon son inclination & les avis qu'il pourra recevoir des gens habiles*. Telle est la Bibliotheque de l'honnête homme, telle est la maniere qu'on nous donne de la former. Ma seconde Observation regarde la pédanterie dont je viens de parler, & que l'Auteur a voulu éviter. C'est un vice à fuir, & pour cela il est necessaire de le connoître. Ciceron en fait la peinture. Quiconque, dit-il, ne sent pas ce que le temps demande de lui, ou ne garde pas de mesure dans ce qu'il dit, ou se vante & se fait valoir, ou n'a point d'égard à la dignité & à la commodité des personnes à qui il a à faire; ou qui enfin, dans quelque chose que ce puisse être, est désagreable ou excessif, en un mot ne garde pas les bienséances, n'est pas exempt de ce défaut, sur-tout, je crois, s'il se donne pour habile en ce qu'il ne sait au plus que très-médiocrement, ou pour Auteur de ce qu'on trouve par tout. Ce qui paroît certainement peu convenable à quiconque veut enseigner *ce qui convient à l'honnête homme*. Il y auroit encore des réflexions à faire sur ces termes *d'honnête homme*, qui se trouvent dans le titre, & à chercher la juste idée de ce mot. Je m'en abstiens néanmoins, quand ce ne seroit que par cette raison, que l'Auteur de cet Ouvrage qui n'a pas mis son nom, est peut-être une personne dont je n'en devois pas tant dire. Mais si j'ai dû faire ici ce que j'ai fait touchant M. de Boissimon, comment en dire moins d'un Ouvrage semblable au sien, d'environ 250 pages, dont le quart n'est qu'une liste de Livres, où le reste est en exemples, excepté la valeur d'environ douze ou quinze pages, que pourroient occuper les préceptes, si on les ramassoit ensemble; & où néanmoins on promet tant de belles choses qui sont comprises dans le titre.

* p. 116.

Anonyme. L. 2. de Orat. initio.

DE LA MEILLEURE MANIERE DE PRECHER.

*Par le Sieur*** 1700.*

Des Bords. Prêtre de Rouen. D. B.

L'Auteur de cette Dissertation touchant *la meilleure maniere de prêcher*, est M. Des Bords. C'est ainsi que je le trouve écrit à la main sur l'exemplaire dont je me sers; & les deux caractéres, qui dans l'Approbation de l'Ouvrage marquent le nom de l'Auteur, le confirment. Il nous explique lui-même son dessein dans un Avertissement. Ce n'est ni de fournir des exemples aux Prédicateurs pour leur servir de modéles, ni de leur donner des régles sur la Prononciation, comme a fait l'Auteur des Sentimens sur le Ministére Evangelique. Il n'a pas entrepris non plus de décrier l'Eloquence, & de l'interdire aux Prédicateurs, ainsi que l'avoit entrepris M. du Bois; ni même de la justifier, & de montrer que les Prédicateurs peuvent s'en servir utilement, comme M. Arnaud l'avoit montré. "Quel „ est donc son but? C'est de chercher „ la cause du dégoût que l'on a conçû „ dans notre siécle pour les Sermons „ suivis & méthodiques; c'est d'examiner „ si ce dégoût est bien fondé, & si pour „ y remedier, il est à propos de bannir „ de la Chaire ces sortes de Discours, „ & de substituer l'Homelie en leur pla„ ce, comme tant de gens le prétendent; „ c'est de marquer en détail ce qu'il y „ a d'utile dans ces deux manieres dif„ férentes de prêcher, & en quoi elles „ se surpassent l'une l'autre; c'est de dis„ cuter quelques-uns des jugemens que „ les gens du monde portent communé„ ment sur le sujet de la Prédication; „ afin de connoître s'il est à propos de „ se conformer à ces jugemens; c'est „ enfin, de proposer un expédient plus „ sûr que toutes les régles de la Rhé- (Des Bords.) „ torique, pour éviter les défauts qui „ font que tant de personnes pieuses se „ dégoûtent de ces piéces d'apparat „ que l'on fait communément aujour„ d'hui, & d'apprendre aux Fidéles à dis„ cerner les bons Sermons d'avec les „ mauvais, en leur donnant des régles „ pour en juger d'une maniere solide & „ chrétienne.

On exécute ce dessein en parcourant premierement bien des manieres defectueuses d'annoncer la Parole de Dieu, (C. 1. & 2.) qui ont été en usage en divers temps. Il n'y en a point de si absurdes, qui n'ayent été à la mode. (Ib. p. 3.) Les vieux Sermons sont pleins de traits d'histoire, de pensées de Philosophes, d'imaginations Poëtiques & fabuleuses. On y cite à chaque page *le grand Epaminondas*, *le divin Platon*, *l'ingénieux Homere*. (Ibid. p. 4.) Jusques-là que Fra-Paolo rapporte qu'un Evêque en présence du dernier Concile Ecumenique, compara la Ville de Trente, où le Concile s'assembloit, au cheval de Troye où les Grecs s'enfermerent. (De Bitonte.)

A cette érudition profane succeda la passion pour la Scholastique, & alors on traita en Chaire les questions les plus abstraites. (Ib. p. 5.) On préfera ensuite la doctrine des Peres, mais le beau étoit de les citer très-fréquemment, toujours en Latin, & d'une maniere si confuse, que le Latin & le François, par un monstrueux assemblage, ne faisoient qu'une période. Après ce goût bizarre, parut en Chaire un pompeux galimathias, toujours guindé dans les nuës, & de ce faux sublime on passa aux brillans & aux pointes. (Ib. p. 7.) Ce fut le regne du bel esprit, qui a duré jusqu'à ce que l'on s'est enfin attaché à traiter les véritez de la Religion d'une maniere plus grave & plus solide, laquelle tend, non pas à satisfaire la vanité du Prédicateur, mais à édifier les Fidéles. (Ib p. 9.) (Ib. p. 12. 13.)

Sur cela M. Des Bords établit deux choses; l'une, qu'il est permis aux Prédicateurs de donner quelque agrément à leurs Sermons; l'autre, qu'ils énervent (C. 3 p. 27.) leurs

1 Ut veritas placeat. *Aug. l. 4. de Doct. Christ.*

2 Cette idée que M. Des Bords donne des Homelies des Peres, ne paroit pas bien s'accorder avec celle qu'en donne Dom Gody * dans son Livre de l'Eloquence Chrétienne (p. 48.) Car après avoir prouvé par l'autorité de Strebée, que dans le genre Démonstratif & dans le Déliberatif, comme dans le Judiciaire, il y a un point fixe, qui est l'état de la question,

* *Il en est parlé ci-dessus, pag. 248.*

Des Bords. leurs Discours s'ils poussent cette proposition trop loin. Il a raison, ce sont là les régles des premiers Maitres. Mais il se fait deux objections qui le tiennent long temps, parce qu'elles lui paroissent considérables, & elles sont extrémement frivoles. La premiere dit qu'*il ne faut pas éviter l'art avec tant de soin, puisqu'il y en a plus quelquefois dans le style simple que dans le style orné.* La seconde dit que *si les brillans n'ont pas lieu lorsqu'il s'agit d'émouvoir, ils peuvent du moins avoir lieu lorsqu'il est question d'instruire, puisque selon S. Augustin il faut rendre la vérité agréable* (1).

c. 4. p. 40. Depuis la p. 40. jusqu'à la p. 67. c. 5. p. 57.

Ces difficultez ne peuvent être proposées que par des gens ou qui ne savent point l'art, ou qui veulent voir si on le sait. Il faut répliquer en un mot, que les faux brillans n'ont jamais lieu; qu'il y en a de veritables qui entrent dans les Discours pathétiques, puisque c'est-là qu'on employe les éclairs & les foudres: que lorsqu'il ne s'agit que d'instruire, le grand art est de se rendre clair & intelligible; que c'est cette qualité, jointe à la pureté du style & à l'élegance, qui rend alors la verité agréable. Ailleurs on peut, & l'on doit même employer d'autres ornemens, lesquels deviennent faux, si on les déplace. Il est donc inutile de s'arrêter, comme fait l'Auteur, à montrer que *le style simple & naturel a une beauté plus solide & plus durable que le style brillant & fleuri*, puisque si le brillant est faux, il n'a aucune beauté; & si c'est un brillant solide, il est en même temps naturel. Ce n'est pas le seul endroit de l'Ouvrage où les idées des termes n'étant pas assez démêlées, on est en danger de confondre le bon & le mauvais. Je n'en ajouterai qu'un exemple. L'Auteur remarque comme j'ai dit, que du *faux sublime* on a passé aux *brillans & aux pointes*, que de ce dernier goût on en est enfin venu *à une maniere plus grave & plus solide*: mais que depuis qu'on y est venu, *on ne trouve dans la plûpart des Sermons que des expressions fines, des tours délicats, des manieres ingénieuses. Ce n'est*, dit-il, *qu'ornemens, que pointes, que figures: sur-tout, l'antithése y regne d'un bout à l'autre.* Il n'est pas possible de concilier cette idée avec celle d'une Eloquence *grave & solide*; & si les Sermons sont tels qu'il les représente, on en est encore aux *brillans* qu'il dit qu'on avoit quittez. Il a beau dire qu'il a parlé *des pensées*, & qu'il parle à present *des paroles*; la description que j'ai rapportée, embrasse les unes & les autres.

c. 6. p. 67. c. 1 p. 9. c. 2. p. 105. Des Bords.

Cette confusion ne paroît pas dans l'idée qu'il donne de l'Homelie. Le Prédicateur, dit-il, recite d'abord le texte de l'Evangile ou l'Epître du jour, & réünit toutes les parties, s'il le peut, sous un seul dessein, du moins sous deux ou trois idées; il explique ensuite familierement l'Evangile ou l'Epître d'un bout à l'autre, il montre le sens litteral de chaque verset, il en tire des instructions.

Cette méthode, dit M. des Bords, est utile & estimable; l'Exemple l'autorise, la raison même la justifie. On y explique un plus grand nombre de veritez; elle ne demande pas de l'Auditeur une si grande contention d'esprit, parce qu'il n'est pas nécessaire de suivre le fil du discours; elle est aussi plus facile pour l'Orateur, & plus de gens en sont capables. c. 7. p. 75. c. 9. p. 105.

Elle n'est pourtant pas préférable aux Discours suivis & réguliers, qui ont aussi leur avantage sur l'Homelie, qui conviennent même seuls à certaines veritez, lesquelles demandent plus d'étenduë, ou veulent être inculquées, parce qu'il faut vaincre la résistance du cœur. c. 11. p. 125.

En vain un partisan de l'Homelie voudroit-il mettre les Peres de son côté; ils ne l'ont pas tant suivie, qu'on le fait entendre. Leurs Homelies tiennent beaucoup des Discours réguliers (2). Du moins, ils y évitent le défaut de ne faire qu'effleurer les matieres. Aussi ne se proposoient-ils pas d'expliquer dans un seul Sermon tous les Versets de l'Evangile du jour. Ils entreprenoient bien en général l'explication de tout un Livre, mais c. 7. p. 81. c. 8. p. 88. c. 10. p. 121.

question, où tout le Discours se rapporte; il conclut qu'il n'y a donc que les Homelies des Peres, & celles qu'on fait sur ce modele, où ce point fixe ne se trouve pas. On peut néanmoins les accorder, si on remarque que le P. Gody ne dit pas *de tous les Peres*, mais *de presque tous.*

Des Bords. mais ils n'en embrassoient chaque jour que quelques Versets, plus ou moins selon leur étenduë; & ils les approfondissoient en y faisant usage de toutes les richesses de l'Eloquence, laquelle par consequent pourroit avoir lieu dans l'Homelie, sans que ce fût une raison de se dégoûter de ce genre de Discours, comme ce n'en est point une pour se dégoûter des Sermons plus méthodiques, pourvû qu'on y garde un juste temperament. Car il n'y a que l'excès qu'on puisse raisonnablement blâmer. Telle est la décision de la question principale que l'Auteur s'étoit proposée. A en juger par conjecture, je crois qu'il étoit Prédicateur, & qu'il préferoit le Discours suivi, à l'Homelie, même qu'il n'étoit point ennemi des ornemens. Apparemment quelqu'un le critiqua, & il composa cet Ecrit pour repousser la Critique. Il y paroît un peu piqué, mais ses vûes sont toutes louables, & ses Sermons n'étoient pas mal, s'il y remplissoit bien ses vuës.

c. 11 p. 139. c. 13. p. 157. Quoi qu'il en soit, il donne diverses régles pour juger de la bonté d'un Sermon; la principale est que le Discours aille au cœur, & qu'il enseigne la voye de Dieu avec verité, telle que Dieu même l'a montrée; que pour cela, le Prédicateur ne s'arrête ni aux opinions & aux caprices des hommes, ni aux cabales de la morale févére ou relâchée; mais seulement à l'Evangile, qui fait operer le

c. 14 p. 190. c. 15. p. 202. c. 16. p. 214. c. 18. & 19. salut entre la crainte & l'esperance. Il faut de même garder un milieu dans les ornemens. Pour parvenir, selon l'Auteur, avec plus de facilité à ce haut point de perfection, le Prédicateur doit avoir l'intention extrêmement pure. C'est la pureté d'intention qui fait discerner les pensées, les paroles, les tours, qui doivent entrer dans les Discours, & la maniere de se servir de toutes ces choses. Je conviendrai du principe, si, à la pureté d'intention, dans la voye commune & ordinaire, on ajoûte encore l'étude & l'exercice.

REFLEXIONS SUR L'ELOQUENCE.

1695. 1700.

Mrs Arnaud & de Silleri. LE petit Livre imprimé chez Josse en l'année 1700, & qui a pour titre, *Réflexions sur l'Eloquence*, est un Recueil de plusieurs Piéces, lesquelles sont de trois différens Auteurs, illustres par leur naissance, ou par leur dignité, ou par leur doctrine & la connoissance des beaux Arts; je veux dire par toutes ces choses, ou du moins par plusieurs jointes ensemble.

En effet il y a, dans ce Recueil, une Dissertation de M. Arnaud, Docteur de Sorbonne, contre M. du Bois, de l'Académie Françoise, Auteur de la Traduction des Sermons de Saint Augustin. Je nomme d'abord l'Ouvrage de ce Docteur, quoiqu'il soit à la fin du Recueil, parce que c'est le plus ancien, & en même temps le plus considérable de ceux qu'on y a ramassez. Il y a aussi deux Lettres de feu M. de Silleri, Evêque de Soissons, au P. Lamy Bénédictin, lesquelles ont, en leur genre, tout le mérite qu'on peut désirer. Enfin, il y a une Lettre du P. Lamy à ce Prélat en réponse à sa premiere, & pour tâcher de satisfaire aux difficultez qu'elle lui propose. Tout cela est précedé d'un Avertissement du P. Bouhours Jesuite, qui donne dans un même Volume, & la premiere Edition des trois Lettres, & la seconde de la Dissertation de M. Arnaud, laquelle avoit été imprimée pour la premiere fois dès l'année 1695. C'est pourquoi j'ai mis deux dattes à la tête de cet article, pour marquer, par la plus ancienne, le temps de la principale piéce; & par la plus récente, celui des autres, comprises sous le même titre.

Le P. Bouhours a mis ensemble tous ces Ouvrages; parce qu'ils traitent le même sujet; & que le P. Lamy s'étant flatté de faire revivre des erreurs *foudroyées* par M. Arnaud, le Prélat les foudroye de nouveau par ses Lettres. En quoi je ne *Cette expression est d'un Critique dont les paroles sont rapportées ci après.*

Mrs. Arnaud & de Sileri.

ne sai s'il est le premier Evêque de France, qui s'est signalé en écrivant sur la matiere dont est question; ce que je sai, est, qu'en marchant sur les traces de M. Arnaud, il marche aussi sur celles des Augustins, des Charles Borromées, des Augustins Valéres. Ce qui est aussi glorieux pour lui, qu'il est glorieux à l'Eloquence de compter parmi les Maîtres & au nombre de ses défenseurs, des Cardinaux, des Evêques, des Docteurs aussi-bien que des Chanceliers, des premiers Présidens, des Ministres & des Conseillers d'Etat.

A l'égard de M. du Bois & du P. Lamy, ils n'ont ici d'autre gloire, que celle d'avoir soûtenu, avec esprit, une cause qui ne valoit rien. Ils vouloient interdire ou absolument & en tous lieux, ou seulement dans la Chaire, l'usage de je ne sai quelle Eloquence, qu'ils appelloient *fausse*, mais dont ils n'avoient non plus d'idée distincte, que de celle qu'ils appelloient *vraye*. Il y a plus; ce qu'ils disoient vouloir combattre, ils le combattoient par des principes qui ne concluoient, & même qui ne disoient rien; ou s'ils disoient & concluoient quelque chose, c'étoit plûtôt contre ce qu'on doit appeller la veritable Eloquence, que contre ce qu'on doit appeller la fausse. J'ajoûte une chose qui est encore plus surprenante; c'est que l'un & l'autre écrivoient d'un style, très-propre par deux endroits, à fournir des armes contre eux. Le premier de ces endroits étoit, qu'on pouvoit leur y montrer des choses excellentes qu'ils condamnoient dans les autres comme mauvaises, & qui, sans qu'ils y fissent réflexion, leur tomboient pourtant sous la plume: parce qu'elles sont dans la nature. Le second endroit étoit, qu'on pouvoit aussi leur y montrer les défauts qu'ils attribuoient faussement à l'Art, & dans lesquels ils ne tomboient que faute de savoir cet Art même, qu'ils condamnoient.

On ne sait pas quel parti auroit pris l'Académicien, s'il eût vû la Dissertation de M. Arnaud. Il ne la vit point, parce qu'il étoit mort, lorsqu'elle arriva à Paris. Le P. Lamy la lut, & il ne s'en étonna point. Au contraire sans y répondre en aucune sorte, il entreprit non seulement de suivre M. du Bois, mais encore d'encherir sur lui par des principes & des manieres plus extraordinaires, en défiant tous ceux qui cultivent l'Eloquence, de se soûlever, s'ils vouloient, contre ses Dogmes. Avec tout cela on a obligation à l'un & à l'autre, d'avoir donné lieu d'éclaircir une chose dont beaucoup de gens n'avoient qu'une idée fort confuse, je veux dire la nature de la vraye & de la fausse Eloquence, quoique depuis cet éclaircissement, ils ne laissent pas d'avoir des compagnons de leurs erreurs; mais ce ne peuvent être selon moi que des gens très-médiocrement habiles en cette matiere, & qui se mêlent neanmoins d'en écrire ou d'en parler.

Je n'impose point à M. du Bois. Pour s'en convaincre, il ne faut qu'écouter M. Despreaux, dans une Lettre à M. de Maucroix, dont M. l'Abbé Thoulié nous a procuré l'impression " Je n'ai point „ vu, dit cet illustre Poëte, les Traduc„ tions des Traitez de la Vieillesse & de „ l'Amitié, qu'a faites, aussi-bien que „ vous, le Devot (M. du Bois) dont „ vous vous plaignez Tout ce que je „ sai, c'est qu'il a eu la hardiesse, pour „ ne pas dire l'impudence, de retraduire „ les Confessions de Saint Augustin après „ Messieurs de Port-Royal, & qu'étant „ autrefois leur très-humble & rampant „ écolier, il s'étoit tout-à-coup voulu „ ériger en Maître. Il a fait une Pré„ face au devant de sa Traduction des „ Sermons de Saint Augustin, qui, quoi„ qu'assez bien écrite, est un chef-d'œu„ vre d'impertinence & de mauvais sens. „ M. Arnaud, un peu avant que de „ mourir, a fait contre cette Préface u„ ne Dissertation qui est imprimée. Je „ ne sai si on vous l'a envoyée; mais „ je suis sûr que, si vous l'avez lûe, vous „ concevrez avec moi, qu'il ne s'est rien „ fait en notre Langue de plus beau ni „ de plus fort en matiere de Rhétorique. „ C'est ainsi que toute la Cour & toute „ la Ville en ont jugé; & jamais Ou„ vrage n'a été mieux réfuté que la Pré„ face du Devot. Tout le monde vou„ droit qu'il fût en vie pour voir ce qu'il „ diroit en se voyant si bien *foudroyé*. „ Cette Dissertation est le pénultiéme „ Ouvrage de M. Arnaud, & j'ai l'hon„ neur

Mrs. Arnaud & de Sileri.

Dans le Recueil qui a pour titre, *Traductions diverses*, &c. ou, *Oeuvres posthumes de M. de Maucroix. Chez Estienne.*

Mrs. Arnaud & de Silleri.

„ neur que c'est par mes Louanges que „ ce grand Personnage a fini ; puisque „ la Lettre qu'il a écrite sur mon sujet „ à M. Perrault, est son dernier Ecrit ".

Dans son Avertiss p. 7. & 8.

M. Des Bords, Auteur d'un Traité dont j'ai parlé dans ce Volume, s'accorde avec M. Despreaux. Il est visible, „ dit-il, que cet Ecrivain [c'est-à-dire „ M. du Bois] s'est mépris, s'il a voulu bannir de la Chaire, toute sorte d'Eloquence, ou qu'il s'est mal expliqué, s'il en „ a voulu bannir une espéce. Il n'est pas „ moins visible qu'il s'est laissé emporter „ par *le tourbillon de son imagination* pour „ user de ses termes, & que le grand „ raisonnement qu'il fait sur cette faculté, est un grand Sophisme. Il n'y a „ point de Philosophe Cartésien qui ne „ rie, en lisant ce qu'il dit de ce *tourbillon*, & il n'y a personne même, qui, „ sans le secours de la Philosophie, ne „ reconnoisse aisément qu'il n'y a pas „ plus de mal à remuer les images tracées dans le cerveau de l'Auditeur, „ pour lui faire concevoir les veritez chrétiennes, que de frapper le tympan de son „ oreille par le son des paroles, pour faire „ entrer dans son esprit les mêmes veritez.

M. Des Bords ajoûte que le savant homme * qui a relevé le Traducteur, a justifié pleinement l'Eloquence, qu'il a montré que les Prédicateurs peuvent s'en servir utilement ; que cette verité a été solidement prouvée ; qu'elle doit passer présentement pour incontestable, & qu'elle n'a plus besoin de défenseurs.

* M. Arnaud.

Je ne m'arrête pas à ce que dit encore sur ce sujet M. Binet dans une Préface à la tête de la Traduction qu'il a donnée de la Rhétorique de Grenade, parce que le jugement qu'il porte sur les Traitez dont est question, revient à celui que Messieurs Despreaux & Des Bords en ont porté. A quoi je m'arrête, c'est l'Ouvrage même de M. Du Bois, c'est-à-dire sa Préface sur les Sermons de Saint Augustin. On peut la diviser en deux parties : la premiere est un éloge du Saint, & ce n'est pas ce qu'on y trouve à redire. On trouve à redire à la seconde, qui est une espece de Dissertation touchant la maniere dont on doit prêcher, & contient une censure un peu forte de la maniere dont prêchent la plûpart des Prédicateurs. Cette Dissertation peut être subdivisée en trois parties dont il faut mettre ici un précis pour donner une idée de l'Ouvrage.

Mrs Arnaud & de Silleri.

Dans la premiere l'Auteur parle de telle sorte de l'Eloquence qu'il appelle *humaine* ; qu'il semble vouloir la bannir de la Chaire, & ne laisser aux Prédicateurs que la simple exposition de la vérité, sans y mêler aucun art humain ; En quoi, pour le dire en passant, il ne considere pas que cette simplicité même n'étant point inspirée aux Prédicateurs d'aujourd'hui, comme elle l'étoit aux Auteurs Sacrez, il leur faudroit un Art extraordinaire pour ne point s'en écarter, parce qu'il n'est point naturel à l'homme de ne jamais s'élever. A quoi l'on peut ajoûter que même les Auteurs Sacrez ne s'y tiennent pas toujours attachez ; mais qu'ils en sortent, tantôt par une Eloquence qui leur est propre, & qui ne conviendroit point à d'autres ; tantôt par une Eloquence qui leur est commune avec les Orateurs, quoiqu'ils l'ayent euë sans étude, ainsi que la connoissance des mysteres. De sorte qu'il est ridicule de nous parler de la simplicité du Texte sacré sans nous parler des ornemens qui y sont aussi ; & de vouloir qu'on la suive dans un Discours qu'on prononce devant le peuple, parce que les Evangelistes l'ont suivie dans un récit historique qu'ils ont fait de la vie & de la mort de JESUS-CHRIST. Certes ce n'est pas prendre garde que JESUS-CHRIST lui-même dans ses Discours a tantôt un style plus simple & tantôt un style beaucoup plus orné ; que tous les Livres de l'Ecriture ne sont pas du même style, non plus que les différentes parties du même Livre ; & qu'enfin l'Eglise, plus sage que les Adversaires de l'Eloquence, ne fait point prononcer un même Evangile sur le même ton, mais qu'elle y fait remarquer & la douceur de JESUS-CHRIST, & l'orgueil de ses ennemis, & la modération de l'Evangeliste. Venons à la seconde partie.

Dans la seconde partie l'Auteur poursuit le même dessein, & l'appuye sur un argument qu'il fait fort valoir, fondé sur la différence qu'il faut mettre entre *l'Intelligence & l'Imagination.* Car il prétend qu'un veritable Orateur ne doit parler

qu'à

Mrs. Arnaud & de Silleri.

qu'à la premiere, fur tout quand il s'agit de Religion; au lieu que l'Eloquence parle à la seconde, & met ainsi en usage une source d'erreurs, d'égaremens & de passions criminelles. Pitoyable raisonnement! Il ne voit pas que si ce qu'il dit étoit vrai, on pourroit en dire autant des plus beaux endroits de l'Ecriture, comme on peut en juger par ce que je viens de dire touchant la premiere partie.

Enfin dans la troisiéme partie, à l'occasion d'une objection qu'il se propose sur sa doctrine, & qui vaut mieux que tout ce qu'il a enseigné, il semble se réconcilier avec l'Art Oratoire qu'il a combattu, en déclarant qu'il n'a voulu bannir de la Chaire, que la mauvaise Eloquence, & non pas la bonne: mais comme il n'a nulle idée distincte, ni de l'une ni de l'autre, il n'apperçoit pas que sa réconciliation est vaine, parce que sa censure, ses preuves, ses invectives tombent encore plus sur la bonne que sur la mauvaise.

Il ne faut pas s'étonner de cette confusion. La vraye & la fausse Eloquence ne sont pas si aisées à démêler. Les uns appellent *fausse*, celle qui dit faux; & cela convient à la vraye, puis qu'il lui convient de traiter le *pour* & le *contre*; les autres pour décrier la fausse Eloquence, décrient les *figures*, la *diction étudiée & polie*, les *mouvemens* & les *passions*; les *pensées ingénieuses*, *l'éclat*, les *brillans*, les *affectations*; & il y a là bien des écueils. Car excepté *l'affectation* qu'on peut blâmer sans restriction & sans aucun risque, tout le reste est équivoque, bon ou mauvais, selon la maniere dont on s'en sert: ce qui fait la vraye Eloquence, fait la fausse, si on le tire de sa place; & de la même source que vient le mal, vient le bien, si on en fait un bon usage.

Mais il y a des personnes qui blâment les bonnes choses, lors même qu'elles sont en leurs places, soit qu'elles se laissent aller à un injuste dégoût, soit qu'elles soient éblouïes par des raisons fausses & alambiquées.

Ce sont des exemples allegués par le P. Lamy Benedictin.

On fait, par exemple, qu'une *mouche* qui bourdonne autour de nous, qu'une *picqûre* d'épingle, qu'*un rayon* qui donne dans les yeux, nous empêche d'appliquer notre esprit à la recherche des choses obscures & purement intelligibles; parce que ce *bourdonnement*, cette *picqûre*, ce *rayon*, frappent nos sens par une impression qui attache l'ame. De là, par une bizarrerie qui n'avoit point eu d'exemple jusqu'à nos jours, on a conclu qu'il est impossible, que par les choses qui tombent sous nos sens, l'Eloquence fasse entendre les choses abstraites; & ce raisonnement contient une illusion assez grossiere, où l'on confond une expression figurée, telle qu'est une métaphore, avec des choses qui n'y ont aucun rapport, telle qu'est le bourdonnement d'une mouche.

De même, *les passions* se prennent très souvent en mauvaise part, pour certains mouvemens de l'Ame, lesquels sont ennemis de la raison, qui faussent le jugement, qui corrompent le cœur; cela a paru suffisant pour faire condamner l'Eloquence, parce qu'elle met sa victoire dans *l'art d'exciter les passions*; comme si celles qu'elle excite, étoient ces passions déréglées que la Morale nous ordonne de réprimer.

Enfin *l'Imagination* ne signifie pas moins souvent *une fausse opinion & un jugement erroné*, qu'*une faculté que nous avons de concevoir les choses sous des images*. L'Eloquence employe la seconde, on en conclut qu'elle employe la premiere; & il n'y a point de liaison. Il est vrai pourtant que, par la faute de l'Orateur, elle trompe quelquefois; on conclut qu'elle est un instrument d'erreur par sa propre faute; & rien n'est plus injuste.

Il n'est pas difficile de voir quelle Eloquence M. Du Bois attaque par ces principes: mais il l'explique lui-même. Il attaque celle qu'on appelle *humaine*, celle dont *l'Apôtre dit ne s'être point servi*, celle *qui s'apprend par régles*, celle des *Discours Académiques*, celle *qui confond le Prédicateur avec l'Orateur profane*, celle *qui est opposée à la simplicité Evangelique*, celle *dont l'usage feroit croire que le Prédicateur attend de son industrie la conversion des pecheurs*, celle *enfin qui contient les plus grands efforts de l'Art*. On voit que c'est la bonne Eloquence.

Reflex. sur l'Eloq. p. 161.

Ib p. 168. 192. 199. 200.

Ce qu'il y trouve à reprendre, il l'exprime par ces paroles. " Que veulent „ dire ces antithéses & ces métaphores „ perpetuelles, ces jeux de mots, ces „ tours,

Ibid. p. 182.

Mrs. Arnaud & de Silleri.

„ tours, ces traits d'esprit, ces descriptions, ces portraits jusques sur les choses où il ne faut que bien peindre le mal pour l'inspirer, ces recherches si fines & si curieuses, qui nous découvrent & nous dépeignent le jeu de nos passions & de notre amour propre: mais d'une maniere qui bien loin de nous en guérir, ne fait que nous les rendre plus aimables?

Une preuve que l'Auteur ne s'entend pas lui-même, c'est que l'Eloquence humaine qu'il condamne, n'a point la plûpart des défauts qui lui déplaisent, *ces antithèses, ces métaphores perpetuelles*; elle condamne les excès. A l'égard de la peinture pernicieuse qui rend aimables les vices & les passions, c'est un défaut dont la fausse Eloquence n'est pas capable: mais seulement la vraye lorsqu'on en abuse. Tel est, dans l'Ecriture, le discours d'une femme de mauvaise vie, qui veut seduire un jeune homme, à quoi l'Ecriture nous avertit de prendre garde, & c'est pour cela qu'elle le rapporte. Les *tours*, les *traits d'esprit*, les *descriptions*, les *portraits*, les *recherches fines & curieuses*, n'ont de soi rien de mauvais: il faut seulement les employer avec prudence, & ils sont alors d'un grand usage. Il faut être plus réservé dans les *jeux de mots*, qui comprennent ici *l'égalité & l'opposition des membres du Discours*, *les mêmes mots*, ou *les mots semblables*, au commencement ou à la fin des phrases: & néanmoins il y a telles de ces figures, qu'on ne sauroit condamner, quoiqu'elles soient continuées. Il faut sur cela faire usage d'une maxime de Longin qui enseigne, comme je l'ai déja dit, *que les figures brillantes, comme l'antithèse ou autres semblables, qu'on traite d'odieuses lorsqu'elles sont trop fréquentes, ne sont pourtant pas odieuses, si le brillant de la pensée surmonte le brillant de la diction*. Il y en a de ce genre dans Saint Paul. A quoi il faut ajoûter qu'on doit encore distinguer le temps & le lieu; puisque telles figures ne sont pas bonnes dans le Plaidoyé, qui le sont dans le Panégyrique.

On voit évidemment & ce que M. Du Bois combat, & ce que M. Arnaud défend. Jamais homme ne fut au fait, si ce fameux Docteur n'y est pas en cette occasion; & si l'Académicien n'est pas dans l'égarement, jamais personne n'y fut. Voici pourtant un Auteur grave, M. de Boissimon, qui dit d'un air libre & décisif, que le Docteur ne prend pas le sens de l'Académicien. J'ai parlé ci-devant du Dialogue où il donne ce jugement très-digne du reste de son Ouvrage; voici comment il donne sa décision. Climante, l'un des personnages du Dialogue & défenseur des Modernes, interroge Dorillas admirateur des Anciens, & lui demande, *s'il n'a pas lû les Réflexions sur l'Eloquence & s'il ne s'est pas appliqué une partie de ce que l'Auteur y dit contre M. Du Bois*. Dorillas répond en ces termes: *L'Auteur de ces Réflexions ne défend point, ce me semble, ce que celui qu'il attaque combat.* Cela est net. Ecoutons la suite de cet Oracle. " L'un défend l'Eloquence en général, l'autre en combat une espece particuliere, savoir cette Eloquence trop fleurie, guindée & affetée. L'un critique secretement le style de la plûpart de nos Prédicateurs; l'autre défend l'Art Oratoire. L'un parle du genre, & l'autre de l'espece. M. Arnaud, de son propre aveu, condamne l'Eloquence que M. Du Bois a blâmée, & M. Du Bois n'a point prétendu critiquer la bonne Eloquence dont M. Arnaud fait l'Eloge & montre l'utilité.

Ainsi décide M. de Boissimon. Le Lecteur jugera du merite de cet Auteur. Tout son Ouvrage ressemble à l'échantillon que j'en donne. On aura peut-être la curiosité de savoir s'il appuye de quelque preuve ce qu'il avance. Il n'en apporte aucune. Qu'importe? son autorité ne suffit-elle pas pour nous persuader que *M. Arnaud, de son propre aveu, condamne l'Eloquence humaine, enseignée par S. Augustin, employée par les Orateurs profanes, opposée à la simplicité de l'Evangile*? Ne doit-on pas croire aussi sur la foi de M. Boissimon, que M. Du Bois n'ayant pas prétendu condamner la bonne Eloquence, ne l'a pas condamnée, faute de s'entendre lui-même; ou qu'il n'a pas attaqué celle que je viens de désigner, quoiqu'il fasse ouvertement profession de l'attaquer? Certes le plus grand honneur

Mrs. Arnaud & de Silleri.

honneur qu'on puisse faire à M. de Boissimon, est de dire que son Ouvrage ressemble fort à celui de M. Du Bois; achevons ce qui regarde ce dernier.

Il continuë à combattre l'Eloquence. 1. Parce qu'*elle s'adresse à l'imagination, qui est*, dit-il, *le poison de l'intelligence, & dont les faux jugemens font les faux braves, les faux honnêtes gens, les faux amis, la fausse pieté.* 2. Il ajoûte qu'*elle met obstacle à l'entrée de la verité dans l'esprit.* L'usage qu'on en fait est d'autant plus déplorable, selon lui, *que la plûpart des Auditeurs ne peuvent rien concevoir que par des images sensibles*: 3. Et que *les choses qu'on leur prêche, sont élevées au dessus des sens.* On peut distinguer trois raisons dans ces paroles. La premiere est une équivoque que j'ai déja démêlée: La seconde prouve tout le contraire de ce que M. Du Bois veut établir; puisque si les Auditeurs ne peuvent rien concevoir que sous des images, il est clair qu'il faut leur en fournir, comme faisoit JESUS-CHRIST: La troisiéme est absolument fausse. La plûpart des choses qu'on leur prêche sont sensibles; & celles qui sont purement spirituelles, ne peuvent être connuës des simples que par des images sensibles, puisque la Foi en quelque façon ne nous vient que par les sens (1).

Rest. sur l'Eloq. p. 316.

Il faut ajoûter que M. Du Bois jugeant de l'Eloquence par certains effets très-équivoques, appelle *fausse* celle qui remuë l'imagination, & qui par là est une voye d'illusion & d'erreur: 2. Celle qui suit l'homme dans son égarement, & qui au lieu de le tirer hors de son imagination, l'y engage de plus en plus; celle qui l'accoutume à se laisser mener par cette faculté insensée, & le rend par conséquent susceptible de toute erreur qu'on lui présentera d'une maniere agréable & insinuante: 4. Celle qui lui fait perdre le goût de la sainte simplicité de l'Evangile; celle qui lui donne une fausse idée de la parole de Dieu, & qui la lui fait confondre avec le langage de la sagesse humaine; celle qui loin de le tenir dans ce silence intérieur, [hors duquel on n'est en état ni de penser à soi-même, ni d'entendre la voix de Dieu, ni de le prier comme il faut] l'en tire avec violence; celle enfin qui n'est propre qu'à le jetter dans la plus dangereuse de toutes les illusions, qui est de prendre son imagination pour son cœur, & de se croire converti parce que son imagination est ébranlée. Au contraire, il appelle *vraye*, celle qui se trouve necessairement dans tout homme de bon esprit, qui sait bien parler, & qui est bien plein & bien penetré de sa matiere.

Mrs. Arnaud & de Silleri.

Rien n'est plus équivoque que ces idées. Jugeons-en par les dernieres. Qu'est-ce qu'*un homme de bon esprit*? On appelle ainsi *un esprit né pour quelque chose*, pour la Géometrie, pour la Politique, pour l'Eloquence, pour toutes ces choses ensemble. Et on sait que cette disposition naturelle ne suffit pas à un homme pour exceller. Ensuite: Qu'est-ce que savoir bien parler? cela peut s'entendre de la *Grammaire* & de la pureté du langage, qui ne suffit pas non plus à l'Orateur, & ne lui est pas absolument necessaire. Cela peut s'entendre de la *Rhétorique*; & alors, c'est dire qu'*on est éloquent quand on possede l'Art oratoire*; Est-ce le moyen de faire entendre que cet Art est inutile? Qu'est-ce enfin, qu'*être bien plein & bien penetré de sa matiere*? Est-ce *en être parfaitement instruit & la posseder*? Est-ce *en être touché*? Le premier n'est point necessaire, comme il paroît par l'exemple même de M. Du Bois qui est éloquent sur une chose qu'il n'entend pas, & qui est la nature de l'Eloquence même: il lui suffit de paroître la bien entendre: Le second l'est encore moins, comme on le voit par l'exemple des Prédicateurs dont parle Saint Augustin, *qui ne sont point touchez des choses dont ils veulent que les autres le soient: ils font semblant de l'être, & par là ils profitent aux autres; mais ils ne le sont pas, & par là ils sont nuisibles à eux-mêmes. Ils profiteroient même à plus de personnes, s'ils étoient veritablement persuadez* (2). La raison de cette doctrine est évidente. Un Orateur est dans l'erreur de bonne foi, &

Ib. p. 324.

1 Fides ex auditu.
2 Multis itaque prosunt dicendo quæ non faciunt. Sed longè pluribus prodessent, faciendo quæ dicunt. Rest. sur l'Eloq. pag. 355. & 356.

Mrs. Arnaud & de Silleri.

& il la donne très-éloquemment pour la vérité; il connoît la vérité, & il la fait valoir de même, soit parce qu'il l'aime, soit par d'autres considerations; ce qu'il fait de bien ou de mal dans les choses qu'il persuade, ne change rien à la nature de l'Eloquence, qui est une épée à deux tranchans.

Ibid p. 339.

Que deviennent donc ces autres propositions de M. du Bois? *Un bon esprit*, dit-il, *est infailliblement éloquent de la maniere qu'il faut l'être*, c'est-à-dire, *sans penser à l'être, & par la seule direction de sa disposition interieure qui le conduit d'elle même à tout ce qui se peut desirer en fait d'Eloquence. Elle y conduit même si sûrement*, ajoûte-t-il, *elle lui fait garder de si justes mesures, que les régles de l'Eloquence n'ont été tirées que de ce qu'on a observé dans ceux qui étoient éloquens de cette sorte.* Il soûtient encore, qu'on est parfaitement éloquent avec cela seul; qu'*on ne l'est jamais veritablement sans cela:* que *les Prédicateurs qui sont pleins des veritez de la Religion & des principes sur quoi elles sont fondées, ne sauroient manquer ni de mettre ces saintes veritez dans leur jour, & de les exposer de la maniere la plus propre à les faire recevoir*; *ni de les appuyer de preuves directes & naturelles, qui en convainquent l'esprit*; *ni d'en faire voir les conséquences, & de les réduire en systêmes clairs & précis que les Auditeurs puissent remporter & dont ils puissent faire usage*; que *l'ordre Géométrique est toûjours gardé dans leurs discours, parce que c'est l'ordre de la raison.*

Toutes ces propositions se détruisent en peu de mots, premierement par l'exemple de Démosthène, de Saint Augustin, de Ciceron, qui font profession ouverte dans plusieurs de leurs Discours de vouloir être éloquents. En second lieu, parce qu'avec le génie, l'Art est encore nécessaire, & que sans cela on n'est point parfaitement éloquent. En troisiéme lieu, parce qu'on voit des gens qui sont fort pleins de leur matiere en un sens, & qui ne sont point éloquens; & d'autres qui sont éloquens, sans être, en certain sens, pleins de leur matiere; M. du Bois en est un exemple. Enfin, parce que *l'ordre Géometrique*, tout excellent qu'il est en certains cas, comme dans la Dissertation de M. Arnaud, seroit très-impertinent en certaines causes, quelque bonnes qu'on puisse d'ailleurs les concevoir; parce que la mauvaise disposition de l'Auditeur s'y oppose, & qu'il ne faut pas aller à lui à visage découvert. La methode géométrique est toûjours la méthode de la raison dans l'ordre de l'esprit, c'est-à-dire, dans les choses de spéculation; mais non pas dans l'ordre du cœur, c'est-à-dire, dans les choses de goût, de sentiment & de pratique. Aussi M. du Bois lui-même n'a-t-il pas gardé cette méthode géométrique; puisque rien ne lui est plus contraire que la confusion des idées & les équivoques, dans lesquelles on tombe, ou par erreur comme lui, ou par malice comme d'autres.

Telles sont les idées de M. du Bois, & tels sont les principes de M. Arnaud. Qui s'imagineroit qu'il y eût au monde un homme d'esprit, capable d'hésiter à prendre parti pour l'Eloquence? Voici néanmoins, non pas M. De Boissimon, mais le P. Lamy qui vient à la charge. Comment y vient-il? Il paroît sur le champ de bataille, armé de tout son courage, armé de sa propre autorité, c'est-à-dire de l'autorité d'un Philosophe célébre, Auteur de cinq gros Volumes qu'il a composez touchant la connoissance de l'homme, qui a (si on la prend bien,) tant de rapport avec l'Eloquence, sans parler de je ne sai combien d'autres Ouvrages dans lesquels on voit une étude infinie de la diction: il paroît enfin armé & des raisons de M. du Bois, & d'autres encore de même trempe. Il vient ainsi au secours du vaincu. Et comme si celui-ci n'avoit perdu sa cause, que pour ne l'avoir pas renduë assez mauvaise, le P. Lamy outre, de gayeté de cœur, les propositions de M. du Bois. Il avance que *la Rhétorique est capable de corrompre l'esprit & le cœur*; il use de tous les tours imaginables pour soûtenir ce qu'il a avancé; il mêle la retenuë & la fierté en l'avançant; il se restraint d'abord à dire *qu'il n'interdit la Rhétorique qu'aux Solitaires*, & même que *c'est la fausse Rhétorique qu'il leur interdit*; il déclare ensuite qu'*il parle à tout le monde*, & que *c'est la meilleure Eloquence qu'il condamne*; il peint la bonne & la mauvaise au hazard,

Mrs. Arnaud & de Silleri.

zard, comme avoit fait M. du Bois, par des traits ou imaginaires, ou réels, qu'il louë ou qu'il blâme sans qu'il paroisse savoir pourquoi; il dit & se dédit comme il lui plaît, il défie tout le Parnasse * & tous les Colléges de se soûlever contre lui, comme s'il n'en vouloit qu'à eux, afin de se rendre le Public plus favorable; il léve ensuite le masque, & dit qu'il en veut *à l'Eloquence des Prédicateurs, à celle des Avocats, à celle de Ciceron, à celle qui employe la différence des styles selon les matieres, parce qu'elle est effectivement nuisible, lors même qu'elle défend la bonne cause*, il dit que *même en ce cas elle est le poison de l'intelligence*, qu'*elle ébranle l'imagination*, qu'*elle falsifie le goût naturel de la verité*, qu'*elle employe des images sensibles & des métaphores*, qui sont *des ombres infernales*, & *réveillent les playes du peché*; qu'*elle est l'Art de convaincre à force de passionner*, l'Art *de persuader sans raison*, l'Art *de n'être point naturel & de substituer l'artifice à la nature*, l'Art *de ne parler à l'esprit que par l'imagination, & de graver dans le cerveau de profondes traces des moindres objets*.

* On verra ci-après les preuves de ce que j'ai avancé.

Sur cela l'illustre Prélat à qui il avoit envoyé ses Livres, lui répresente dans ses Lettres, qu'*il attaque la Rhetorique en général*, & par conséquent *la bonne*; qu'il *attaque même celle-ci directement, & plus directement que la mauvaise*; qu'il lui attribue des défauts qu'elle n'a pas; qu'il prend des choses très-loüables pour des défauts; qu'*il est dans une perpetuelle confusion d'idées*, de même que M. du Bois; que *les passions qu'il blâme, sont un caractére de la vraye Eloquence, qui ne peut convenir à la fausse*, & c'est un des endroits les mieux touchez. En un mot, on peut assûrer que le Prélat a dit tout ce qui se pouvoit dire en deux Lettres, qui sont d'ailleurs écrites très-poliment.

C'est le jugement qu'en a porté l'Auteur* de la Préface qui est au devant des Oeuvres posthumes de M. de Maucroix, dans une note qu'il a mise en passant sur un endroit d'une réponse que fait M. de Maucroix à la Lettre de M. Despreaux dont j'ai parlé. " J'ai lû, dit M. „ de Maucroix, la Dissertation de M. „ Arnaud sur la Préface du Dévot. Je „ fus fâché en la lisant de n'être pas un „ peu plus vindicatif que je ne suis. Car „ j'aurois eu bien du plaisir à voir tirer „ de si belle sorte les oreilles à mon „ homme. Qu'auroit-il pû répondre à „ tant de bonnes raisons qui détruisent „ son ridicule systême d'Eloquence, &c.

* M. l'Abbé Thoulier.

Oeuv. Posth. p. 362.

En cet endroit l'Auteur de l'Edition fait une remarque en ces termes: " Le „ P. Lamy Benedictin, dans les Traitez „ *de la connoissance de soi-même*, & dans „ ses éclaircissemens sur ces Traitez, se „ déclara contre la Rhétorique, ou plûtôt contre l'Eloquence, à l'exemple „ de M. du Bois. M. l'Evêque de Soissons le réfuta aussi vivement que po„ liment; & l'Ouvrage de cet illustre Pré„ lat fut imprimé en 1700 avec la Dis„ sertation de M. Arnaud, & une Pré„ face du P. Bouhours dans un Recueil „ qui a pour titre *Réfléxions sur l'Elo„ quence*.

M. l'Abbé Thoulier. Ibid. p. 363.

FRANCOIS VAVASSEUR

JESUITE,

Contemporain du P. Rapin, & Auteur du Livre qui a pour titre De Ludicra Dictione.

Le P. Vavasseur.

JE reviens sur mes pas pour parler du P. Vavasseur, & comme, dans le cours de l'impression de ce Volume, je trouve sous ma main un morceau qui le regarde & que j'avois égaré, j'aime mieux le placer un peu hors de son rang, que de ne pas lui donner un article particulier, puisqu'il est trop généralement estimé, pour que j'en use autrement à son égard.

Ce Pere a écrit contre le Burlesque *, & a montré que c'est un genre d'écrire inconnu aux bons Auteurs Anciens & Modernes. Comme le sujet lui paroissoit assez petit, il a tâché de le relever par des richesses étrangéres, par des digressions agréables & diversifiées, par des réfléxions sur l'ancienne Grece, ou sur l'ancienne Rome. Il prend un soin particulier d'arrêter son Lecteur sur ce que cette méthode lui fournit de plus beau, &

* De Ludicra Dictione.

Le P. Vavasseur.

& de meilleur goût. C'est entre autres, par où il fait tout rentrer dans son premier dessein, qui étoit de détourner les hommes d'une chose aussi mauvaise & aussi impertinente que le Burlesque. Il y a répandu encore divers jugemens sur différens Auteurs; il a établi l'idée qu'on doit avoir de tout ce qui s'appelle la belle ou la fine & délicate raillerie. C'est l'idée qu'il donne lui-même de son Ouvrage, tant par son titre, que par sa Préface. Cela joint à d'autres remarques qu'il fait sur diverses choses qui regardent la Rhétorique, le met au rang des Auteurs qui font la matiere de mon Recueil.

A ce que je viens de dire de son Ouvrage, j'ajoûte encore après lui, qu'il montre que le Burlesque a été odieux aux Grecs les plus portez à faire rire; qu'il l'a été de même aux Latins, qu'en un mot on n'en trouve aucun vestige, & que si c'étoit un style dont on pût user sans se déshonorer, les Rhéteurs, les Critiques, les Auteurs Philologues, en auroient donné des régles, mais qu'ils n'en ont point donné; au contraire, qu'on l'y trouve par tout proscrit comme infame, aussi-bien que dans l'Ecriture Sainte & dans les Peres.

Il s'attache plus à Ciceron qu'à aucun autre Auteur, dans le dessein de montrer qu'il a aussi bien entendu la raillerie que les Grecs, qu'il l'emporte même sur tous en ce point; mais qu'il n'a rien dit du Burlesque, & qu'il ne l'a point employé.

Il finit son Traité en établissant que rien ne peut obliger aucun Ecrivain à se souiller par l'usage d'une aussi mauvaise chose, au lieu que tout oblige à l'éviter.

Dict. de B. T. 1 p. 261. dans les Rem. col. A.

Cet écrit du P. Vavasseur est tel, qu'encore que M. Bayle y releve quelque faute, & qu'il le cite pour un exemple qui prouve que ceux qui ont le plus de lecture & le plus de recueils, tombent quelquefois dans des oublis assez étranges, il ne laisse pas de dire que c'est *un excellent Traité*; & il parle toujours avec estime de l'Auteur, lorsqu'il a occasion de faire mention de lui.

On sait que ce fut Balzac qui le porta à écrire sur cette matiere (1), & son motif étoit le ravage que faisoit le style Burlesque dans la Langue Françoise.

M. Boileau le décrit, ce ravage, dans le premier chant de l'Art Poëtique.

Au mépris du bon sens le Burlesque effronté
Trompa les yeux d'abord, plût par sa nouveauté;
On ne vit plus en vers que pointes triviales.
Le Parnasse parla le langage des Hales.
La licence à rimer alors n'eut plus de frein,
Apollon travesti devint un Tabarin,
Cette contagion infecta les Provinces,
Du Clerc & du Bourgeois passa jusques aux Princes,
Le plus mauvais plaisant eut ses Approbateurs;
Et jusqu'à Dassouci, tout trouva des Lecteurs.

En effet, comme l'observe, sur ces Vers, l'Auteur * des Notes curieuses qui enrichissent aujourd'hui les Ouvrages de M. Boileau, le style Burlesque fut extrémement en vogue depuis le commencement du dernier siécle jusques vers l'an 1660. qu'il tomba †.

Balzac dans la Dissertation qu'il adresse au P. Vavasseur, fait parler un de ses amis contre ce style d'une maniere trèssévére: " La bonne raillerie, dit cet Ami, est une marque de la bonne naissance, & de la bonne nouriture; est un effet de la raison vive & réveillée; instruite par l'étude, & polie par le grand monde. Etant bien apprise comme elle est, elle ne choque, ni la coûtume, ni la bienseance; en se joüant même, elle conserve quelque dignité; elle vient de l'esprit, & va à l'esprit, sans travail & sans agitation. Celle-ci au contraire (c'est-à-dire le style Burlesque) qui veut qu'on écrive d'une façon, que personne n'oseroit parler, n'a rien d'ingenieux, n'a rien de noble, n'a rien de galant. Ni l'heureux naturel, ni le vrai Art, ni la teinture de la sage Antiquité, ni l'air de la „ belle

** M. Brossette Avocat & homme de merite, fort estimé de tout le monde, & grand ami de feu M. Despreaux.*

† Boil. Edit. de Gen. in 4. pag. 294.

1 Quid de Iudicio hoc', ut vocant, scribendi genere, & ut ego interpretor, de hoc nugarum ludo, sentiat Varassor, interrogatus à Balzacio, scire interest Reipub. Literariæ. *Balz. à la fin de sa 29. Dissert. critique.*

Le P. Vavasseur.

„ belle Cour ne se reconnoissent point „ en cette raillerie. Elle anime une carcasse pour obliger les gens à avoir de „ l'attention ; c'est-à-dire, elle use de machine, faute d'esprit : Manquant de l'agréable & du beau, elle employe l'étrange & le monstrueux ; & ainsi présupposé qu'elle fasse rire, je soûtiens „ qu'elle fait rire, par force & violemment *.

* Balz. Dissert. Crit. 29. Dans le T. 2. in fol. p. 686.

C'est ainsi que parle l'ami de Balzac. Qu'entendoit-il par le Burlesque ? Il le fait d'abord connoître par ces paroles qui commencent son Discours. " Ne sauroit-on rire en bon François & en style „ raisonnable ? Pour se réjoüir, faut-il aller chercher un mauvais jargon, dans „ la maniere des choses passées, & tâcher „ de remettre en usage des termes que „ l'usage a condamnez ? Est-il impossible de „ donner un spectacle aux Sujets de Louis „ quatorziéme, à moins que de remuer „ un Fantôme qui représente le regne de „ François premier, à moins que d'évoquer l'ame de Clement Marot, & de „ desenterer une Langue morte ?.... „ Avoir recours à Marot, dit-il ensuite, „ & au siécle de Marot, pour plaire aux „ gens de ce siécle ici, c'est trop se défier de soi-même, & ce n'est pas assez estimer son siécle. L'Antiquité ne „ doit pas être imitée par cet endroit-là. „ On auroit autant de raison de prendre „ les modes des habillemens dans les „ vieilles tapisseries, & de porter les restes de son trisayeul.

Ibid p. 685.

On voit que cet Ami de Balzac ne distingue point le Burlesque du style Marotique. M. Boileau n'a pas confondu ces deux choses, comme il paroît par ces vers-ci qui suivent ceux que j'ai déja rapportez.

Dans l'Art Poët. Chant 1.

Mais de ce style enfin la Cour désabusée
Dédaigna de ces Vers l'extravagance aisée ;
Distingua le naïf du plat & du bouffon,
Et laissa la Province admirer le Typhon.
Que ce style jamais ne souille votre Ouvrage,
Imitons de Marot l'élégant badinage,
Et laissons le Burlesque aux Plaisans du Pont-neuf.

Il est évident que M. Boileau ne pense pas comme l'Ami de Balzac sur le style de Marot. Il ne pense comme lui, que sur l'extravagance & la facilité du Burlesque. Car cet Ami dit encore : " Je „ ne m'étonne pas qu'un semblable genre d'écrire ait été suivi, & qu'il ait „ fait secte. Coûtant peu à l'esprit, & „ ayant été trouvé commode, par ceux „ qui ne pouvoient pas réüssir en l'autre, „ sa facilité lui a donné cours, & a „ rempli les Villes & la Campagne, d'un „ nombre infini de mauvais Rimeurs.

Le P. Vavasseur.

Ubi supra p. 686 & 687.

C'est ainsi que les deux Auteurs en question conviennent sur ce point, ce qui est bien à remarquer, pour montrer aux jeunes gens combien ils doivent fuïr le Burlesque. Et je n'hésite point à dire que nous pouvons pareillement sur cela convenir avec ces deux Auteurs. A l'égard du point qui les divise, il reste à voir, & ce qu'a pensé Balzac ainsi que le Pere Vavasseur, & ce que nous devons penser sur cet article.

Pour ce qui est de Balzac & du P. Vavasseur, l'Auteur des Notes sur les Ouvrages de M. Boileau, observe * premierement que M. Naudé a „ cru faire honneur à Marot, en le faisant passer pour un Poëte burlesque. „ Il ajoûte que M. Balzac & le Pere „ Vavasseur semblent avoir fait consister „ le principal caractére de ce genre d'écrire dans l'imitation de l'ancien langage, & particulierement dans celle de „ Clement Marot ; jusques là, ajoûte-t-il, que Balzac a dit que s'il falloit irrémissiblement que le style de Marot „ & que le genre burlesque périssent, il „ demanderoit grace pour *les Avantures de la Souris* †, pour la Requête de Scaron au Cardinal, & pour celle des „ Dictionnaires à l'Académie *. Ce sont là en effet les paroles de Balzac, à quoi l'Auteur des Notes auroit pû ajoûter les termes Latins dont Balzac se sert encore, lorsqu'il invite le P. Vavasseur à dire son sentiment sur ce genre d'écrire. Je cite ces mots Latins au bas de la page (2). Il y attaque Marot comme un Poëte burlesque

* Ubi supra pag. 295. Dans son Mascurat. p. 166.

† Ouvrage de M. Sarrazin.

* Ouvrage de M. Ménage.

2 Si teste maximo & sagacissimo Criticorum (Horatio) sales & numeros Plautinos stultè mirati sunt Remi Nepotes ; rectene & sapienter laudabunt nostri homines inconditos Maroti sonos, frigidas argutias, & obsoletam barbari sæculi dicacitatem ? Balz. ubi supra.

Le P. Vavasseur.

lesque & comme un mauvais Plaisant. Voilà donc trois suffrages pour l'Ami de Balzac, savoir Balzac lui-même, le P. Vavasseur, & M. Naudé.

D'un autre côté l'Auteur des Notes se déclare contre eux en ces termes: „ Le véritable caractére du Burlesque, „ dit-il, n'a pas été suffisamment connu „ de ces Ecrivains, si judicieux d'ailleurs „ & si célébres: Car, placer Marot parmi les Poëtes burlesques, & donner „ aux trois pieces reservées par Balzac, „ le nom de Poësies burlesques; c'est, „ confondre le naïf avec le bouffon, & „ l'agréable avec le ridicule, entre lesquels il y a une distance que l'on ne „ sauroit mesurer.

Ainsi s'explique l'Auteur des Notes. Ses paroles contiennent un jugement que je n'ai pas dû ometire, & sur Balzac & sur le P. Vavasseur qui ont écrit du Burlesque, & dont le dernier fait le sujet de cet Article. D'un autre côté, dans ces mêmes paroles, l'Auteur des Notes se déclare pour M. Boileau, & distingue comme lui le style Burlesque du style de Marot. Quel parti faut-il que je prenne, sinon le plus raisonnable, qui est celui & de M. Boileau & de son Commentateur? Je crois même que c'est plutôt le sentiment de tout le monde, parce qu'il ne paroît pas que personne ait repris le Poëte sur cet article.

Il s'ensuit de ce que nous avons dit, que Balzac & le P. Vavasseur dans ce qu'ils ont écrit du Burlesque, ont manqué à une chose essentielle, qui est de bien faire connoître le sujet dont ils écrivoient. Car ce que Longin a dit des beautez que l'Art nous montre pour les faire rechercher, je l'applique sans difficulté aux vices que l'Art aussi veut faire éviter. *Quand on traite d'un Art*, dit Longin, *il y a deux choses à quoi il faut toujours s'étudier. La premiere est de bien faire entendre son sujet. La seconde que je tiens au fond la principale* (c'est Longin qui parle) *consiste à montrer comment & par quels moyens ce que nous enseignons se peut acquerir.* Balzac & le P. Vavasseur ont donc manqué à la premiere. Pour la seconde dont le but est ici, non pas de nous faire parvenir au Burlesque, mais de nous le faire éviter, l'un & l'autre semblent y satisfaire en recommandant, comme ils font avec soin, la belle, la fine & délicate raillerie; car c'est nous porter à fuir le vrai Burlesque qui ne consiste qu'en pointes ou expressions froides, triviales, grossieres, & quelquefois mêmes pleines d'ordures, toutes choses qui ne peuvent plaire qu'à la canaille. C'est ce style sans doute qu'Horace proscrit avec force dans son Art Poëtique lorsqu'il parle de la Satyre Dramatique, ainsi que des Faunes & autres Divinitez champêtres qu'on y faisoit entter comme des personnages propres à divertir le Spectateur. Ce Poëte veut qu'ils divertissent noblement, d'une maniere qui soit agréable aux gens d'honneur, & non à la vile populace. Son précepte sur cela est si précis, qu'il fera la condamnation de tous ceux qui en écrivant parmi nous, donnent dans la grossiereté & dans l'ordure.

Il y a sur cela 26 vers dans Horace qu'on peut voir, & qui commencent environ au vers 220 de l'Art Poëtique.

Au reste ce qui manque au P. Vavasseur ne doit pas nous empêcher de rapporter l'éloge que lui donne encore Balzac, en l'invitant à écrire sur cette matiere, ne fut-ce que pour la maniere fine dont cet éloge est tourné, sans néanmoins que je veuille répondre si cet éloge n'est qu'un simple compliment ou si c'est une exacte vérité. *Dites-nous donc votre sentiment*, dit Balzac au P. Vavasseur, *vous pour qui Apollon vient de rendre un Oracle qu'on nous écrit de Delphes, lequel ordonne que François Vavasseur soit legataire universel de Jacques Sirmond* (1). Il veut dire que c'étoit au premier à remplacer le second, c'est pourquoi il ajoûte. *Nous pouvons le pleurer, le Pere Sirmond, mais si vous écrivez, nous ne pourrons point nous appercevoir de sa perte.* C'est cette partie sur laquelle je laisse au Lecteur à juger si c'est ou une exacte vérité ou un simple compliment.

RE-

1 Ceose ergo tu, de quo nuper hoc Apollo responsum dedit (ita Delphis per Literas significatum est) FRANCISCUS VAVASSOR JACOBI SIRMONDI EX ASSE HÆRES ESTO. Ille quidem lugeri potest; te scribente desiderari non potest.

REGLES DE LA BONNE ET SOLIDE PREDICATION.

1701.

Anonyme. VOici l'Ouvrage d'un Auteur qui se fait estimer par ses lumieres, par son zéle, & en même temps par sa modération, en tout ce qui ne regarde précisément que la Morale. Il ne seroit pas moins estimable pour ce qu'il dit sur l'Eloquence, s'il eût aussi bien entendu cette matiere, qu'il entendoit l'autre. Car on remarque par tout, que son intention est droite, qu'il cherche la verité, qu'il croit la dire, & qu'aucun respect humain n'étoit capable de la lui faire alterer. Qu'on en juge par la maniere dont il s'explique sur la flaterie.

P. 115. „ Qu'il est facile, dit-il, si on n'y prend „ bien garde, de tomber dans ce vice de „ la flaterie! Moi-même, qui en avertis, „ & qui le combats ici, à peine ai-je pû „ m'en garantir: j'avois dédié ce Livre „ à un célébre Prélat; j'en destinois un „ autre qui porte pour titre *Réflexions* „ *morales*, &c. à un grand Prince; &, „ quoique ces deux illustres personnes „ ayent du merite, pourtant parce que „ la sincerité est de telle sorte bannie de „ la bouche des hommes, qu'à moins „ qu'on ne flatte beaucoup les Grands, „ en rehaussant extrémement leur mérite, „ ou en leur attribuant des vertus qu'ils „ n'ont peut-être pas, on ne plaît pas: „ je m'en suis déporté, & je ne pense „ pas que l'envie me prenne davantage „ de dresser des Epitres dédicatoires, si „ je fais d'autres Livres. Je donne même „ cet avis aux Ecrivains & aux Prédicateurs (ceux qui le goûteront pourront „ s'en servir) de s'épargner autant qu'ils „ le pourront, de loüer en Chaire ou „ par écrit les personnes de qualité, & „ les Communautez; parce que, ou il „ faut mentir & trahir son sentiment par „ les fausses loüanges qu'on donne à ceux „ qu'on a entrepris de loüer, ce que la „ verité Chrétienne ne permet pas; ou „ si on ne fait pas cela, si on n'amplifie pas étrangement le mérite de ses „ Heros, ou de ses Patrons, on ne contente pas leur délicatesse, on ne satisfait „ pas l'esprit des Savans". C'est ainsi que l'Auteur s'exprime sur cet article; & l'esprit qui regne dans le peu de mots que je viens de rapporter, se fait sentir dans tout l'Ouvrage, aussi bien que cette espece de négligence dans le style, qui annonce d'abord assez clairement les sentimens de l'Auteur touchant la bonne & solide maniere de prêcher. Car je crois qu'il seroit content si on prêchoit comme il écrit. Anonyme.

Ces sentimens lui sont communs avec d'autres Ecrivains, vénérables comme lui, par leur pieté aussi bien que par leurs hautes connoissances; mais qui n'avoient pas assez consideré non plus que lui ce qui convient a la Prédication. Aussi n'est-il d'accord sur cela ni avec les Peres qui ont traité cette matiere, ni avec lui-même. Je le dis librement, persuadé, sur l'idée que j'ai de sa vertu, que, s'il vit encore, il ne s'en offensera pas; & je crois pouvoir aisément montrer ce que j'avance, quand j'aurai marqué & l'étenduë qu'il donne à ce qu'il appelle *maniere de prêcher*, & les bornes dans lesquelles je le renferme.

Je ne comprens sous ce mot ni *l'autorité*, qui sied si bien à la Prédication; ni *la probité*, qui en fait ou la gloire ou le premier fondement; ni *la constance* qui l'anime, ni la *prudence* qui la régle. L'Auteur embrasse toutes ces choses sous une même idée generale; & comme l'autorité n'est pas seulement une émanation du ministére, mais encore de la dignité du Ministre, il montre, dans sa premiere Partie, l'obligation où sont les Prélats & les Curez de satisfaire non par d'autres, mais par eux-mêmes, autant qu'ils le peuvent sans se flatter, au ministére de la Prédication. L'Ecriture, les Peres, la Tradition, les Conciles, les Théologiens, la raison enfin & le zele ne lui manquent pas dans une si belle matiere. Je passe pourtant tout cela, parce qu'une matiere si propre à un Orateur qui voudroit prêcher, ne doit pas arrêter un homme comme moi qui ne considére que les régles de l'Art oratoire. C'est pourquoi je passe *Premiere & seconde Partie de son Ouvrage.*

 de

Anonyme. de même tout ce que l'Auteur dit touchant la probité, le courage, & la prudence, qui sont ensemble si necessaires au Prédicateur. C'est assez qu'on sache que l'Auteur, puisant dans les mêmes sources, dit des choses très solides sur ces trois articles, aussi bien que sur le premier.

3. Partie. A quoi je m'arrête, c'est *la Composition & le style*, ou le soin de tourner, de polir, de perfectionner le Discours. Et c'est sur quoi l'Auteur ne me paroît pas aussi éclairé, que sur les devoirs de la vie; de sorte neanmoins qu'en rejettant d'un côté ce qui est bon, il le rappelle d'un autre sans y penser.

Pref. p. 4. ad calcem. Pour nous en convaincre, remarquons que, de son aveu, *les Prédicateurs aujourd'hui annoncent encore le même Evangile, les mêmes veritez que les Apôtres ont prêchées*: & qu'il n'y a que deux choses à quoi il trouve à redire; l'une, que Ib. p. 5. *les Ministres de la parole de Dieu ne sont pas les mêmes*; l'autre, que *leur maniere de prêcher est aussi bien différente.*

Ibid. Les Ministres ne sont pas les mêmes; parce que *les premiers Prédicateurs étoient vénérables, par leur mérite, par le rang illustre qu'ils tenoient dans l'Eglise & par la pureté de leur vie qui soûtenoit merveilleusement leur Prédication.* C'est ainsi qu'il demande cette fermeté de courage, cette probité, cette prudence, & enfin cette autorité dans ceux qui annoncent l'Evangile.

Ibid. La maniere aussi de prêcher est bien différente, parce que *les Apôtres & ceux qui ont marché sur leurs traces, n'apportoient guére d'autre préparation à la Prédication, que la Priere; ils ne méditoient point un discours poli, mais ils parloient selon qu'ils étoient inspirez par le saint Esprit: ils exposoient simplement les mystéres de la Foi; ils annonçoient fortement aux Pecheurs les veritez terribles de la Religion chrétienne.* C'est cette méthode qu'il a dessein de faire revivre: il s'en explique Ibid. p. 6. en ces termes: *Malheur à moi, si au lieu de défendre l'ancienne & véritable maniere de prêcher Jesus-Christ, que les Apôtres ont observée, je voulois en inventer une nouvelle, & encherir encore sur la politesse de la Prédication qui ne s'est que trop raffinée.*

Qu'est-il besoin de discours? Il est clair Anonyme. que l'Auteur peche d'abord dans le principe. Il manque de cette prudence qui régle la Prédication selon les temps. Car encore qu'on doive toûjours s'y préparer par la priére, la voye néanmoins d'inspiration est aujourd'hui extraordinaire; &, selon S. Augustin, il ne faut s'y attendre, ni pour les choses qu'on doit L. 4. de Doct. Christ. n. 33. prêcher, ni pour la maniere dont on doit les prêcher; il faut les apprendre des Maîtres, il faut les étudier, & composer.

A l'égard de ce que les premiers Prédicateurs ne méditoient pas, comme il dit, un discours poli, le même Saint L. 4. de Doct. Christ. n. 8. nous apprend que l'Eloquence se présentoit à eux sans qu'ils la cherchassent; mais qu'aujourd'hui ceux qui veulent être éloquens, doivent la chercher; & qu'il est utile qu'ils la cherchent, parce que sans elle ils font beaucoup moins de fruit. Où doivent-ils la chercher? Il n'y a point de doute qu'ils ne la trouvent dans les Livres Saints; ce qui seul, quand même il n'y auroit point d'autre raison, les autorise suffisamment à l'employer. Mais il faut quelque précaution dans cette recherche. Car dans l'Ecriture il y a Ibid. une Eloquence si propre aux Auteurs canoniques, qu'elle ne peut convenir à d'autres; de sorte que ce n'est point là, celle que le Prédicateur doit y chercher; il n'y auroit pas de prudence: mais il doit en imiter une autre qu'on y trouve aussi, qui leur est commune avec les Au- Ibid. n. 22. teurs profanes, fondée sur les mêmes principes, qui instruit, qui plait & qui Ibid. n. 27. touche, employant pour cela la simplicité du style, la politesse, & la force.

Voilà d'abord ce que l'Auteur ne dé- Pref. p. 2. mêle pas dans son principe. Il n'est pas surprenant que son Ouvrage présente de temps en temps de l'obscurité & de la confusion dans ses idées. *Je sai*, dit-il, *qu'il y a aujourd'hui un grand nombre de Prédicateurs excellens, mais je suis persuadé d'ailleurs qu'il y en a moins de bons que l'on ne pense.* Comment y en a-t-il *peu de bons*, s'il y en a *beaucoup d'excellens*? Il n'a pas dû leur donner un titre si glorieux, si leurs Sermons ne sont pas de bonnes & solides Prédications. *Plusieurs*, Ibid. p. 3. dit-il, *font grand bruit par leur éloquence pom-*

Anonyme. *pompeuse & flateuse; mais très-peu produisent du fruit: leurs pieces sont fort justes; mais peut-être qu'elles ne sont pas aussi solides que polies.* Pourquoi? *C'est que la* Ibid. p. 7. *Composition des Sermons doit être sans aucuns ajustemens artificieux; que les réprimandes polies, raffinées, enveloppées de tant* Pag. 97. *de traits d'éloquence ne touchent point, &* Pag. 118. *n'opérent aucune conversion, qu'un Sermon qui est fait avec tant d'artifice, & qui est paré des ornemens d'une Eloquence profane, n'a point d'onction, & est incapable de produire du fruit.* Et afin qu'on ne croye pas qu'il ne condamne que l'excès ou la superfluité que les Payens mêmes ont Pag. 149. 150. condamnée, il s'exprime ainsi: *Puisque la fonction du Prédicateur est toute spirituelle, & tout-à-fait éloignée des actions du Barreau & du Théatre, il s'ensuit évidemment que la methode des Ouvriers Evangeliques doit être différente de la maniere de haranguer des Orateurs seculiers.*

Qu'il s'en faut que Saint Augustin ne raisonne ainsi! qu'il s'en faut qu'il n'ait vû si évidemment cette consequence! puisqu'au contraire, il pose pour princi- L. 2. de Doct. Christ. n. 6. pe qu'*un Orateur chrétien doit faire tout ce que les Rhéteurs enseignent qu'il faut faire pour persuader ceux à qui l'on parle.* Et en effet, qu'enseignent-ils? Qu'il faut conseiller le bien, & dissuader le mal; se concilier les esprits; encourager les timides; réprimer les emportez; faire comprendre de quoi il s'agit; instruire les Auditeurs de ce qu'ils ne savent pas; prouver ce qui a besoin de preuves; exciter les lâches, & les faire sortir de leur engourdissement. C'est-là, que sont necessaires les supplications, les reproches, les figures marquées, vehementes, capables de donner du mouvement à ceux qui n'en ont point, & d'arrêter ceux qui en ont trop, en un mot d'enlever l'esprit & de triompher du cœur.

Mais ce n'est pas Saint Augustin seulement qui pense autrement que l'Auteur, c'est l'Auteur lui-même, puisque, comme je l'ai déja dit, ce qu'il rejette d'un côté, il le rappelle de l'autre sans y penser. En effet après avoir chassé en quelque façon l'Eloquence de la Chaire, ne l'y rappelle-t-il pas de nouveau, lorsqu'il dit que *Saint Ambroise prêchoit éloquemment & avec beaucoup de fruit*? ou qu'au Anonyme. dernier Jugement Dieu demandera aux Ecclesiastiques qui ne prêchent pas, *à* Pag. 69. *quoi ils ont employé ces talens, cette intelligence, cette excellente doctrine, cette Langue diserte*? Et ne nous porte-t-il point à étudier les régles des Auteurs profanes, lorsqu'il reconnoît que Lon- Pag. 90. gin en a donné de bonnes pour la composition, & surtout pour le style sublime & énergique. Il fait plus; car ce que ce Maître fameux conseille de faire lorsque l'on compose, qui est d'avoir devant les yeux les Orateurs les plus fameux, pour s'animer par leur exemple à parler comme eux; notre Auteur, à l'exemple de ce Rhéteur, le conseille à tous les Prédicateurs en ces termes:

„ Le même Rhéteur Longin exhor- Pag. 91.
„ tant les Orateurs qu'il avoit entrepris
„ de former, à prendre de hauts senti-
„ mens, & à se porter toujours à ce qu'il
„ y a de plus sublime & de plus parfait
„ dans l'art de parler, entre plusieurs
„ motifs qu'il leur suggére pour les y
„ engager, il leur présente celui-ci: Com-
„ ment est-ce qu'Homere auroit dit cela?
„ Qu'auroit fait Platon, Démosthène, ou
„ Thucydide s'il étoit question d'histoi-
„ re? Insistant davantage sur ce puissant
„ motif: Que penseroient Homere & Dé-
„ mosthène, ajoûte-t-il un peu plus bas,
„ de ce que je dis, s'ils m'écoutoient,
„ & quel jugement se formeroient-ils de
„ moi? Leçon admirable, la plus effica-
„ ce que ce Maître de bien haranguer
„ pût jamais faire à ses Disciples, *&*
„ *qui est d'une merveilleuse instruction pour*
„ *les Prédicateurs.* Car voici comment
„ ils doivent agir lorsqu'ils se mettent
„ à composer un Sermon; il faut qu'ils
„ se disent: Comment est-ce qu'un Pro-
„ phete, qu'un Apôtre, qu'un des an-
„ ciens Docteurs & Evêques, traiteroit
„ cette matiere que j'ai presentement en
„ main, s'il avoit à la prêcher? Que di-
„ roit le Prophete Isaïe, l'Apôtre Saint
„ Paul, Saint Ambroise, Saint Chrysos-
„ tome, Saint Antoine de Pade, Saint
„ Vincent Ferrier, s'ils devoient parler
„ à l'Auditoire devant lequel je vais prê-
„ cher, ou s'ils m'écoutoient pour exami-
„ ner ma maniere d'annoncer la parole de
„ Dieu, si elle est légitime & confor-

Anonyme. „ me aux régles qu'ils m'ont laiſſées?

Ainſi s'explique l'Auteur. On voit bien qu'il ne démêle point la différence des Prophêtes & autres Auteurs canoniques, d'avec les Prédicateurs ordinaires, comme il ne diſtingue point ailleurs la bonne Eloquence des Auteurs profanes, d'avec la mauvaiſe Eloquence *des Déclamateurs* : mais on voit que voulant bien qu'on prêche aujourd'hui, comme prêchoient autrefois Saint Ambroiſe, Saint Chryſoſtome, & avant eux Saint Paul dont nous avons des diſcours très-éloquens dans les Actes, il conſent qu'on employe l'Eloquence la plus parfaite, que les Orateurs ſéculiers ont cultivée, puiſque Saint Chryſoſtome ſuivoit les mêmes régles que Saint Ambroiſe; que Saint Ambroiſe ſuivoit les mêmes que Saint Auguſtin, & Saint Auguſtin les mêmes que Ciceron, dont les régles ſe trouvent obſervées dans le diſcours de Saint Paul. Ce qui renverſe ce que l'Auteur a avancé comme évident, *qu'il faut aux Prédicateurs une autre Eloquence que celle des Auteurs profanes*.

Pag. 110.

C'eſt ainſi encore, qu'on peut détruire par lui-même deux de ſes propoſitions que j'ai rapportées; l'une, que *les Prédications aujourd'hui ne ſont plus de fruit*, car il reconnoît ailleurs que *l'expérience montre le contraire*; l'autre, que *le peu de fruit qu'elles ſont eſt une preuve qu'elles ne ſont pas ſolides*, puiſqu'il a ſoin de dire que *quand même il arriveroit que notre Prédication n'auroit perſuadé perſonne, elle ne ſeroit pas pour cela infructueuſe*. Et ce qu'il ajoûte, que l'Eloquence eſt un obſtacle à la ſolidité auſſi bien qu'au fruit qu'elle pourroit faire, ſe détruit par ce qu'il dit de S. Chryſoſtome, *qui s'animoit*, dit-il, *à prêcher toujours, quoiqu'on ne profitât point de ſes Sermons, tout éloquens & tout ſolides qu'ils étoient*.

pag. 184. pag. 146. pag. 141. 543.

Mais ſans rapporter ſes paroles, cette *ſimplicité* de ſtyle qu'il demande dans *les myſteres de la Foi*, cette *force* & ce *courage* qu'il exige dans *la Morale*, cette *prudence* qui fait discerner les temps, les lieux, les ſujets, les perſonnes, & qui varie le ſtyle par rapport à toutes ces circonſtances; qu'eſt-ce autre choſe que tout cela, ſinon la veritable Eloquence enſeignée & cultivée par les Auteurs payens? Car quant aux *ſuperfluitez & aux affectations de paroles, d'ornemens, ou de penſées brillantes*, qu'il recommande d'éviter, tout cela ne convient non plus à l'Eloquence profane, à qui il l'attribuë, qu'à l'Eloquence ſacrée. Et toutes ces erreurs que je remarque doivent de plus en plus faire goûter les véritez oppoſées, qui deviennent plus claires, par la ſolution de ce qu'on dit de contraire. Anonyme.

Il faut donc s'en tenir au principe de Saint Auguſtin, qui dit qu'il y a deux ſortes de Prédicateurs; les uns qui prêchent ſeulement avec ſageſſe, parce que tout ce qu'ils diſent eſt bon; les autres qui prêchent de plus avec Eloquence, & qui profitent davantage, parce qu'ils ſuivent les préceptes de la Rhétorique. Auſſi ſuis-je perſuadé que le Traité dont je parle, ſeroit plus utile, non ſeulement, ſi ce qu'il dit de l'Eloquence étoit plus juſte, plus vrai & plus exact; mais encore, ſi les bonnes choſes de morale, qu'on y trouve ſans nombre, étoient dites d'un ſtyle plus poli & plus correct. Il y a beaucoup d'endroits négligez, quoiqu'il y en ait d'éloquens. Mais une choſe bien remarquable, c'eſt qu'il y en a même qui ſont aſſez fleuris! Tel eſt celui dont l'idée m'a paru divertiſſante, & où le Prédicateur ayant prêché contre les Dames ſur le ſoin qu'elles prennent de s'ajuſter & de s'orner, les Dames à leur tour le prêchent auſſi ſur le ſoin qu'il prend lui-même d'orner ſes Sermons, & de les ajuſter. Voici les termes:

L. 4. de Doct Chriſt. n. 8. pag. 213.

„ Ces Prédicateurs diſerts, dit-il, dé- pag. 215.
„ clament ſouvent contre le luxe des
„ femmes, parce que c'eſt un vice qui
„ engendre de grands maux, & qui eſt
„ la cauſe de la ruine de pluſieurs ames,
„ tant de celles qui donnent, que de
„ ceux qui reçoivent le ſcandale. Mais
„ croyent-ils que les Dames, qui n'ont
„ que trop d'eſprit, & qui ſavent fort
„ bien raiſonner, ne ſe récrient pas
„ contre leurs réprimandes, & ne tour-
„ nent pas contre eux tous les plus forts
„ argumens, qu'ils employent pour com-
„ battre leur luxe? Vous criez, Prédica-
„ teurs, diſent-elles en elles-mêmes, con-
„ tre notre luxe; mais y en a-t-il moins
„ dans vos écrits que vous nous prêchez
„ ici? Vous condamnez nos parures &
„ nos

Anonyme. „ nos ajustemens superflus, le fard, le „ vermillon & les autres couleurs dont „ nous nous servons pour relever la beauté de notre visage ; & vos discours „ sont tout fardez, tout remplis des fausses couleurs d'une Eloquence séculiere, dont vous les parez pour nous „ plaire! Vous blâmez nos cheveux empruntez ; & vos Sermons sont tous tissus & entrelassez d'ornemens étrangers! „ Le tour fastueux de nos têtes est-il „ plus condamnable, que le tour pompeux & affecté de vos périodes arondies ? Vous nous reprochez que nous „ perdons beaucoup de temps à nous regarder & à nous ajuster auprès d'un „ miroir: n'en mettez-vous pas autant à „ toucher, à retoucher, à embellir vos „ discours, sans pouvoir jamais vous „ contenter? Otez donc tout l'artifice & „ tout le fard de votre style, vous ferez „ alors en état de censurer le fard & „ l'excès de notre luxe; parlez-nous simplement, & vous nous apprendrez par „ votre maniere de prêcher simple & Evangelique, à nous habiller avec modestie.

L'Auteur n'a pas pris garde que si c'est un défaut, qu'une diction ajustée, c'est un défaut où lui-même est tombé ici, en le décriant ; de sorte qu'*il y est*, comme on dit', *éloquent contre lui-même.* Mais on pourroit rapporter des endroits de Saint Paul, où cet Apôtre paroît de même fort poli, quoiqu'il y ait encore moins pensé que l'Auteur. Et en général la maxime de Longin est vraye, qui dit, que *le brillant de la diction ou des figures n'est point vicieux, lorsque l'éclat de la pensée est encore assez grand pour obscurcir celui de l'expression.*

LE P. LAMY

de l'Oratoire,

Auteur du Livre qui a pour titre *la Rhétorique ou l'Art de parler*, imprimé pour la quatriéme fois en 1701.

Le P. Lamy de l'Orat. C'Est un préjugé avantageux pour un Livre, de le voir passer quatre fois sous la presse. Avant que l'Art de parler du P. Lamy fût arrivé à ce dégré d'honneur, avant même qu'il eût vû le jour, & lorsqu'il étoit encore sur le métier, un Prélat * d'un rare merite, célébre Prédicateur, en ayant vû quelques essais, lui avoit donné de grands éloges. Depuis les premieres Editions M. Baillet * en a aussi parlé avec beaucoup d'estime. Nonobstant cet état de perfection où l'on jugeoit qu'il étoit d'abord, l'Auteur l'a toûjours retouché * lorsqu'il l'a fait r'imprimer ; & il nous donne * la quatriéme édition non seulement comme *une édition nouvelle*, mais comme *un Ouvrage tout nouveau. J'ai*, dit-il, *refondu l'ancien, je l'ai retouché par tout, augmenté de nouvelles réflexions, d'exemples.* Enfin il nous le présente * comme *corrigé suivant les avis de ses amis, les sentimens du Public, & ce que lui-même pouvoit penser, ayant atteint un âge où il devoit être plus capable de juger, & ayant profité de plusieurs excellens Livres, qui avoient paru depuis la troisiéme édition*, ce sont ses termes.

[Le P. Lam. de l'Orat.]

[* Le R. P. *Mascaron nomm. à l'Evêché de Tulle, depuis Evêque d'Agen, dans une Lettre à l'Aut. laquelle est à la fin de la 4. Edit.*]

[* *Jug. des Sav. T. 2. p. 281.*]

[* *Voyez l'avis de l'Imprimeur, à la fin de la 4. Ed.*]

[* *Pref. p. 12. 4. Edit.*]

[* *Ibid.*]

La recommendation du Livre est d'autant plus grande, que *l'Auteur étoit jeune lorsqu'il publia cet Ouvrage la premiere fois*, & que tout jeune qu'il étoit, il se trouva pourtant en état d'apprendre à qui voulut le savoir, que *les Maîtres ordinaires de Rhétorique donnent à leurs disciples la vaine esperance de les rendre éloquens par la seule connoissance de leurs préceptes* ; qu'*ils font voir en cela qu'ils ne savent pas eux-mêmes ce qu'ils se mêlent d'enseigner*; que *de la maniere qu'ils traitent la Rhétorique, elle est presque inutile** ; qu'*ils sont coupables de ce que nous n'avons pas un plus grand nombre de bons Ecrivains*; * *puisque s'ils avoient découvert les véritables principes de l'Art de parler, ceux qu'ils avoient instruits, auroient écrit d'une maniere plus raisonnable.*

[*Ubi supra.*]

[*Préf. p. 3. 3. Edit.*]

[*Ib. 3. Edit. & 4. Edit. p. 2.*]

[* *Préf. 3. Edit. p. 5.*]

[* *Ibid. 3. Edit. p. 5. & 4. Ed. p. 4.*]

Ce fut une chose curieuse dans le temps des premieres éditions, de voir débiter ces pensées par un jeune Auteur au milieu des Maîtres célébres qui remplissoient alors les Chaires de Rhétorique, & qui même de son aveu, ne donnoient à leurs disciples que les régles des Anciens, dont il ne parle point autrement que des Modernes.

„ Les

Le P. Lamy de l'Orat. *Liv. 5. c. 1. p. 304. 3. Ed. & 366. de la 4. „ * Les Maîtres de Rhétorique, dit-„ il, ne se sont appliquez, qu'à donner „ quelques préceptes pour persuader des „ Juges en plaidant dans un Barreau. „ Ils ne se sont attachez qu'à suivre ce „ que les anciens Payens ont écrit, qui „ n'ayant point d'autres Orateurs que des „ Avocats, leur Rhétorique n'étoit oc-„ cupée qu'à leur donner des préceptes. „ Quoique je ne juge pas ce qu'ils di-„ sent là-dessus, fort utile aux Avocats „ mêmes, je le rapporte sommairement.

Il ne s'agit point ici du Paganisme. Le Pere Lamy pouvoit se dispenser de l'alléguer pour rabaisser & les Maîtres respectables de l'antiquité, & tous ceux qui ne se sont attachez qu'à les suivre. Liv. 3. de Doct. Christ. Personne ne s'y est plus attaché que Saint Augustin. Ces manieres du P. Lamy tombent sur ce saint Docteur comme sur les autres. Il les rabaisse d'ailleurs par une raison qui porte à faux, qui est Préf. p. 2. Ed. 4. *qu'ils n'ont instruit que des Avocats*; &, qui pis est, *qu'ils ne disent rien là-dessus, qui ne soit assez inutile*; qu'*ils ne leur ouvrent l'esprit que pour des choses triviales, lesquelles ils auroient pu ignorer & qu'il faudroit taire.* La lecture de leurs Ouvrages & la raison ont fait connoître à Ubi supra. Saint Augustin, que les préceptes qu'ils donnent sont excellens, & qu'ils comprennent si bien l'Art de persuader dans toute son étenduë, que les Prédicateurs n'en ont pas d'autres à suivre; parce qu'ils ne doivent travailler qu'*à instruire, à plaire & à toucher*; sur quoi on ne peut rien dire de meilleur, que ce qu'ont dit les Payens. Voici neanmoins comme L. 5 c. 22. pag. 431. 4. Edit. & 3. Ed. p. 366. le Pere Lamy s'explique encore. " On „ ne doit pas s'étonner, dit-il, que je „ n'aye rien dit de la Prédication. Ce „ n'est pas la coûtume de le faire dans „ des Livres de Rhétorique. Tout ce „ qui se dit de cet Art dans les Eco-„ les, est tiré des anciens Rhéteurs. Ni „ les Grecs ni les Romains ne faisoient „ point d'assemblées pour l'instruction du „ Peuple, comme on le fait parmi les „ Chrétiens. Leurs Discours publics ne „ regardoient que les affaires du Barreau „ ou de l'Etat; quelquefois ils donnoient „ des loüanges à ceux qui avoient bien „ servi la République. La Rhétorique, „ comme ils l'enseignoient, & comme „ on l'enseigne aujourd'hui, n'avoit point Le P. Lamy de l'Orat. „ d'autre fin. Les préceptes qu'elle donne „ ne sont que pour ces sortes de piéces. „ La coutume n'excuse pas; ainsi si c'étoit „ pour moi une obligation de donner des „ préceptes pour les Discours qui se font „ pour l'instruction des Peuples, je serois „ coupable, à moins que ce que j'ai dit „ en général touchant l'Art de parler & „ de persuader, ne pût suffire; & c'est ce „ que je prétends ". Ainsi parle notre Auteur. Mais comment ce Pere a-t-il pu douter que ce fût une obligation pour lui de donner des préceptes pour les Discours où l'on instruit le Peuple, dès qu'il s'étoit engagé à faire une Rhétorique? Et comment a-t-il pu croire qu'il se fût acquitté de cette obligation en donnant les préceptes généraux de l'Art, sans songer que les autres Maîtres ayant aussi donné les préceptes généraux, avoient pareillement rempli les mêmes devoirs?

Il est évident qu'en cet endroit, notre Auteur ne montre ni assez de justesse, ni assez d'équité. En fait-il paroître davantage dans ce qu'il ajoûte? *Nous aurions*, dit-il, *un plus grand nombre de bons Ecrivains, si on avoit découvert les veritables fondemens de l'Art.* Préf. p. 5. 3. Edit. & p. 4. 4. Edit. Il n'y pense pas; puisque nous pouvons remarquer ici, & avec lui, & en sa faveur, *qu'une Rhétorique peut être bien faite, sans qu'on en retire du fruit.* C'est lui-même qui le dit, Préf. p. 2. 4 Edit. & 3. Edit. p. 3. & la maxime lui est favorable, puisqu'elle donne à entendre que le peu de bons Ecrivains ou de bons Orateurs que son Ouvrage ou ceux des autres ont produit, ne conclut rien contre personne. Il faut en juger par ailleurs. Examinons donc sa Rhétorique par elle-même.

On ne peut douter qu'elle ne soit bien faite cette Rhétorique, puisqu'elle a les qualitez qui manquent aux autres comme il vient de le faire entendre; car elle a *plus d'étendue* selon lui, & elle explique *les fondemens de l'Art*. Nous examinerons ces prétendus fondemens de l'Art. Considérons seulement d'abord, qu'elle a plus d'étendue, parce qu'elle a deux parties; l'une en quatre Livres qui regarde *l'Art de parler ou la Grammaire*; l'autre en un seul Livre assez court qui regarde *l'Art de persuader ou la Rhétorique*. Que fait l'Auteur? Dans la premie-

[Le P. Lamy de l'Orat.] te il traite beaucoup de choses étrangeres au sujet même qu'il s'y propose; dans la seconde il ne traite pas les points principaux de l'objet qu'il y a en veüe. De là, comme il est aisé de le voir, il résulte un Ouvrage, qui, à parler juste, n'est ni une Rhétorique ni une Grammaire, & qui neanmoins porte le nom de toutes les deux *. [* La Rhétorique, ou l'Art de parler.]

L'Auteur * croit que *dans une Rhétorique on ne peut traiter à fond l'Art de persuader*. [* Pref. p. 9. 4. Ed. & 3. Ed. p. 10.] Il déclare * qu'*il n'a pas eu dessein lui-même de le traiter dans toute son étenduë*. Cela ne l'empêche pas de dire, tantôt * qu'*il donne beaucoup plus d'étenduë à son Ouvrage que n'en ont pas les Rhétoriques ordinaires*, [* L. 5 c. 10. p. 394. 4. Ed. & 3. Ed. p. 310.] parce qu'il s'étend beaucoup sur des choses de Grammaire; [* L. 3 c. 1.] tantôt qu'*il parle de la Prédication dont les autres n'ont pas parlé*; [* L. 5. c. 22.] tantôt * que *ce qu'il rapporte sommairement de ce que les autres ont dit en gros Volumes, est plus que suffisant*; [* L. 5 c. 1. & dans la Pref. p. 9.] tantôt * qu'*il en dit plus que ceux qui promettent de ne rien oublier*; [* L. 5 c. 10. p. 394 Ed. 4.] tantôt * *enfin*, *qu'il s'applique plus qu'un autre à donner les veritables moyens de persuader*, [* L. 5. c. 7. p. 366. 4. Ed.] ce qui signifie que lors même qu'il s'étend moins que les autres, il a toujours l'avantage de penser & de parler avec plus de justesse & même avec plus d'étenduë que les Maîtres ordinaires.

Je laisse beaucoup d'autres choses que les connoisseurs pourront lire avec plus de plaisir dans la Préface, & je m'attache à quelques régles qu'il nous y donne, parce que j'ai dessein d'en profiter & de les suivre. Les voici. " Cet Ouvrage, dit-il, * sera donc utile aux jeunes [* Pref. p. 10. 4. Edit.] „ gens, *qu'il faut accoutumer d'aimer la verité*, ce sont ses termes; de consulter la raison pour penser & agir selon „ sa lumiere. Les raisonnemens que je „ fais ne sont point abstraits. J'ai tâché „ de conduire l'esprit à la connoissance „ de l'Art que j'enseigne par une suite „ de raisonnemens faciles; ce que les „ Maîtres ne font pas avec assez de soin. „ L'on se plaint tous les jours qu'ils ne „ travaillent point à rendre juste l'esprit „ de leurs disciples; ils les instruisent „ comme l'on feroit de jeunes Perro„ quets: ils ne leur apprennent que des „ noms: ils ne cultivent point leur ju„ gement, en les accoutumant à raison„ ner sur les petites choses qu'ils leur „ enseignent; d'où vient que les Sciences „ gâtent souvent l'esprit, au lieu de le „ former.

[Le P. Lamy de l'Orat.]

Ces avis sont trop salutaires pour ne vouloir pas en faire son profit. Ainsi consultons la raison pour penser, agissons selon sa lumiere; & nous accoutumant à aimer la verité, faisons la connoître telle qu'elle est, & dans la doctrine, & dans les promesses du Pere Lamy. Selon lui aussi-bien que selon nous, *la fin de la Rhétorique est de persuader*, [Pref. p. p. 4. Ed.] & il y a trois moyens de le faire. *Les preuves*, parce que les hommes agissent par raison; [L. 5. c. 1. p. 167.] *les mœurs*, parce qu'ils se laissent aller à la confiance qu'ils prennent en la personne qui leur parle; & *les passions*, parce qu'ils suivent aussi les mouvemens de leur cœur. Telles sont les régles fondamentales de l'Art, & telles sont les raisons que les Maîtres en ont toûjours données dans tous les temps.

Pour commencer par les mœurs, où est-ce que le Pere les suppose? dans la vie de l'Orateur; & elles sont dans le discours. [L. 5. c. 11. p. 396.] Il les suppose dans la vie de l'Orateur, puisqu'il lui donne l'avis de l'Evangile, *de faire éclater ses bonnes œuvres* (1). Elles sont dans le discours, parce qu'il faut distinguer *les mœurs réelles* & *les mœurs oratoires*. Les premieres appartiennent à la Morale; & les secondes à la Rhétorique. Le Pere a raison de recommander les mœurs réelles; les Payens mêmes les ont recommandées: mais il ne donne point l'art de les exprimer dans le discours, ce qui fait les mœurs oratoires. Cet art est necessaire même à ceux en qui elles sont réelles. Il n'en faut point d'autre preuve, que l'exemple du Pere, qui a eu une grande attention à répandre sa modestie dans son Ouvrage. Il croit cette vertu necessaire à un Orateur qui parle. [L. 5. p. 397. & 498. 4. Ed.] Je suis persuadé qu'il ne la croit pas moins essentielle à un Auteur, & à un Prêtre qui écrit. „ Un sage Orateur, dit-il, ne doit ja„ mais parler de soi avantageusement: Il „ n'y

1 Luceat lux vestra, &c.

Le P. Lamy de l'Orat. „ n'y a rien qui soit plus capable d'é- „ loigner de lui l'esprit de ses Auditeurs, „ & de leur inspirer des sentimens d'a- „ version & de haine, que cette vanité „ que font paroître ceux qui se vantent ". Rien n'est plus vrai; un Orateur qui se vante se rend odieux, quand même il auroit raison au fond. Que sera-ce, s'il se vante lorsqu'il prend le change?

Venons aux Passions, & voyons comment le Pere les traite, lui qui, si on l'en croit, *s'applique plus qu'un autre à donner les véritables moyens de persuader?*

Liv. 5. c. 15. p. 411. 4. Ed. „ Pour bien traiter, dit-il, cette matiere, „ je serois obligé de parler au long, de „ la nature des passions, de les expliquer „ toutes en particulier, de dire quels sont „ leurs objets, quelles choses les excitent „ ou les calment: mais il faudroit pour „ cela comprendre dans cet Art la Phy- „ sique & la Morale, ce qui ne se peut „ faire sans confusion ". On voit comme il tient sa parole. Il promet d'en dire plus qu'un autre, ou du moins ce qu'il dira, de le dire avec plus de justesse. Cependant bien des Maîtres ont traité de toutes les passions, & lui, à peine parle-t-il de quatre, qui sont *l'admiration*, *l'estime*, *le mépris & le ris*. Il allegue pour prétexte qu'*il lui faudroit ici comprendre la Physique & la Morale*; & l'on peut assûrer qu'il faut moins de discours pour expliquer cette matiere, qu'il n'en a fait pour dire qu'il ne la traiteroit pas. Tout l'art d'exciter ou de calmer les passions consiste *à exposer, amplifier ou diminuer les biens ou les maux que l'on peut ou que l'on doit désirer ou craindre dans la vie*. Ce n'est pas l'explication du précepte qui est difficile, c'est l'éxécution.

Le P. Lamy n'est pas plus heureux sur les Preuves, que sur les Passions ou sur les Mœurs. Il y a quatre choses à faire sur les preuves. Il faut les *trouver*, les *choisir*, les *ranger*, & les *traiter*. Les trouver est une chose assez aisée, quand on a un peu d'usage; & ce qui embarrasse le plus, c'est de les traiter ou de les choisir, ou de les ranger. La maniere de les traiter consiste à les préparer, à les proposer, à les fortifier, à les orner, & à les conclure. C'est sur quoi le Pere ne nous dit rien. Il n'y a qu'à voir son chapitre qui regarde la confirmation ou la réfutation. Ne nous attendons pas qu'il en dise davantage sur la maniere de les ranger. Afin même qu'on ne s'y attende pas, il s'en explique dès l'entrée de son Ouvrage. " C'est „ à ceux, dit-il, qui traitent l'Art de „ penser, à parler de cet ordre naturel „ qu'il faut garder dans l'arrangement „ de nos pensées. *Chaque Art a ses bor-* „ *nes, qu'il ne faut pas passer*. Je n'en- „ treprendrai donc pas de prescrire ici „ des régles touchant l'ordre qu'il faut „ donner aux choses qui sont la matiere „ du discours ". Cela est clair. Au lieu de traiter les choses essentielles à l'Art, il nous renvoye ailleurs pour les y apprendre, à la Morale & à la Physique pour ce qui regarde les Passions; à l'Art de penser pour ce qui regarde l'arrangement des matieres. Il ne faut pas s'en étonner: car, selon le Pere, *ceux qui savent le secret de l'Eloquence ne s'amusent jamais à rapporter un tas & une foule de raisons; ils en choisissent une bonne & la traitent bien*: Or, où il n'y a qu'une chose, il n'y a rien à ranger. On voit donc que dans ses principes il a eu raison de ne point parler de l'ordre. Le P. Lamy de l'Orat. L. 5 c. 19. p. 425. 4. Ed. Liv. 1. c. 2. p. 6 4. Edit. L 5. c. 19. p. 427. 4. Ed.

Mais quand même cette maxime seroit vraye, *qu'un habile Orateur ne choisit qu'une bonne raison, & s'arrête à la bien traiter*, on pourroit dire qu'il y a toujours un ordre à garder, si cette raison unique a un grand nombre de parties, comme les véritez que les Orateurs entreprennent de prouver, & qui ne peuvent être éclaircies que par un grand nombre de circonstances, de l'aveu même du Pere. C'est un ordre oratoire dont il s'agit: il fait entre autres choses *la véritable beauté du discours*: il en fait souvent toute *la force*: il donne *du jour* à ce que l'on dit, & on peut lui appliquer ce qu'Horace a dit (1) de l'ordre Poëtique. Il ne faut donc pas se dispenser d'en parler dans une Rhétorique. Ib. p. 426.

Avec tout cela le P. Lamy fait profession de n'en point parler, de peur d'empieter sur l'Art de penser. C'est là sans doute

1 Ordinis & virtus erit & venus. *Horat. de Arte. v. 42.*

Le P. Lamy de l'Orat. doute entendre très-bien les deux Arts! On pourroit sur cela prendre patience, s'il nous instruisoit du moins touchant *le choix* que nous devons faire des preuves : mais assûrément il n'en développe pas les véritables caractéres, qui sont, par exemple, *d'être tirées du sens commun*, & non pas *des Sciences*, comme il le suppose presque toujours; *d'être exposées aux yeux de tout le monde*, & telles pourtant, *que personne ne les ait encore apperçûes*; *d'être personnelles*, c'est-à-dire prises de ce que l'Adversaire a dit ou a fait, de maniere qu'on le prenne en contradiction, & autres semblables.

Les Rhétoriques communes traitent toutes les choses dont je viens de parler, & le Pere Lamy ne leur en fait point honneur. Il dit que *ce qui fait le gros de ces Rhétoriques*, c'est *l'Invention* des preuves, ou *la Méthode des Lieux communs*, (L. 5. c. 5. &c.) à quoi il rappelle la division des causes, & celle des différentes questions, traitant le tout fort cavalierement aussi bien que la Méthode. Il rejette cette Méthode: il a raison. Mais l'Auteur de l'Art de penser l'avoit rejettée avant lui ; (3. Part. c. 16.) ceux mêmes qui l'ont donnée, Aristote, Ciceron & Quintilien en ont dit assez pour faire comprendre que leur avis n'est pas qu'on s'en serve. Cependant le Pere qui la juge inutile & dangereuse, sans songer si c'est raisonner conséquemment, la propose aux Maîtres comme une chose (L. 5. c. 6. p. 378. 4. Ed.) utile aux jeunes gens, & cela par des raisons qui ont aussi peu de solidité, que celles qui la lui font regarder comme inutile. Une des raisons de cette derniere espece, (Ibid p. 377.) c'est, dit-il, que *les preuves sont foibles, qui sont communes aux accusez & à ceux qui accusent, dont on peut se servir pour détruire & pour établir. Or*, ajoûte-t-il, *celles qui se tirent des lieux communs sont de cette nature.* Ce raisonnement n'est point fondé sur un principe solide. Car si en général ce qui sert à détruire & à établir est foible ou ne vaut rien, telle est toute la Rhétorique & la Dialectique aussi, puisqu'elles établissent le *Pour* & le *Contre*. Que si l'on veut voir cette vérité dans quelque exemple particulier, l'Avare dans Horace se jus- (Sat. 1.)tifie par l'exemple de la Fourmi, & le Poëte le confond par le même exemple. (Le P. Lamy de l'Orat.) On ne peut pas dire que cette similitude soit foible, parce qu'ils s'en servent l'un & l'autre ; mais l'Avare lui donne trop d'étenduë, au lieu qu'il faut s'en tenir aux termes du Sage (a), *Lâche, voyez la Fourmi*. La raison de rejetter la Méthode, est qu'elle rallentit le feu de l'esprit, & conduit à une maniere de raisonner qui sent l'art, au lieu que les manieres de l'Orateur doivent être vives & naturelles. (Art de penser p. 294.)

La vraye methode de trouver les preuves, que tous les grands Maîtres ont dictée il y a long temps, c'est *la considération attentive de son sujet*, aidée par *la lecture*, par *l'usage* & par *l'exercice*. Le Pere y joint *l'évidence*, parce que les Philosophes nous la donnent pour la régle (L. 5. c. 7. & 8.) de nos jugemens dans la recherche de la vérité. Il nous recommande donc de prendre garde & à l'évidence des principes & à celle des conséquences. Cet avis peut recevoir un bon sens. Mais les véritez oratoires dépendent assez souvent des conjectures; Quelle évidence peut-on alors y rencontrer? C'est un principe auquel ce Pere lui-même n'a pas assez pris garde, non plus qu'aux conséquences qu'il en faut tirer. Passons à d'autres articles.

Après la division des moyens de persuader, rien n'est plus important que celle des devoirs de l'Orateur, qui sont d'*instruire*, de *plaire*, & de *toucher*; en Latin, *docere*, *delectare*, *movere*. Notre Auteur dit qu'en François c'est *instruire*, *gagner* & *toucher*, (L. 5. c. 10. p. 394. 4. Ed.) sans considerer que ce qu'il appelle *gagner* est une partie de ce qu'il nomme *toucher*. Il ajoûte qu'en Latin c'est *docere*, *flectere*, *movere*, sans songer que *flectere* & *movere* sont synonymes. De telle sorte, que tant en Latin qu'en François, cet Auteur pensant donner trois choses différentes, n'en donne que deux. Mais quoi que ce soit qu'on veuille entendre par *gagner ceux à qui on parle*, il n'y a point de Rhétorique où l'on n'en donne les moyens, sur-tout en traitant de l'Exorde; cependant écoutons le Pere Lamy: *Je ferai ici*, dit-il, *quelques réflexions* (Ibidem.)

a I, piger, ad formicam.

Le P. Lamy de l'Orat. *xions sur les moyens de s'insinuer dans les cœurs de ceux que l'on veut gagner. Dans les Rhétoriques ordinaires on ne fait point ces réflexions.* Et afin qu'on sache l'obligation qu'on lui a, il ajoûte *la science* Ibid. *de gagner les cœurs est bien au dessus de la portée d'un jeune Ecolier pour lequel on fait des Rhétoriques. Elle s'acquiert*, dit-il, *par de sublimes spéculations.... C'est le fruit d'une longue expérience.... Cette Science ne peut s'enseigner méthodiquement que dans la Morale.* Le Pere n'y fait pas assez d'attention. C'est une chose de Morale de gagner les cœurs ; mais c'est la Rhétorique qui nous donne les moyens de le faire par le Discours. Elle nous apprend à parler avec modestie & avec sagesse ; à marquer de l'estime, du respect, de la bienveillance ; à montrer de la justice aux hommes ; à dire quelque chose d'obligeant ; à donner une idée avantageuse de notre cause, de notre conduite, de nos intentions. Voilà la Science de gagner les cœurs : la pratique en est difficile ; mais la connoissance ne demande pas des *spéculations sublimes*. Comme ce sont des Leçons de Morale aussi bien que de Rhétorique, Ciceron les donne dans ses Livres des Offices. Que dis-je? Les meres mêmes les donnent à leurs enfans.

Une troisiéme division importante est celle des styles. Que de choses l'Auteur me présente ici à observer si je voulois tout rapporter ! Il faut se contenter de quelques remarques. C'est la matiere la plus sublime de la Rhétorique ; c'est celle dont l'usage caractérise l'Orateur parfait ; & le Pere l'a placée dans la premiere partie de son Ouvrage qui regarde la Grammaire! Si nous l'en croyons, *il* L. 4. c. 13. p. 333. 4. Ed. *semble que ceux qui ont traité jusqu'à présent de l'art de parler, n'ayent écrit que pour les Orateurs ; ils ne donnent des préceptes que pour leur style.* Cependant Ciceron, Hermogène, Denys d'Halicarnasse, beaucoup d'autres en ont donné pour toutes sortes de styles. Le Pere pose pour Ib. p. 339. principe que *le style historique doit être coupé, dégagé de longues phrases...* Si cela est, que devient ce que dit l'Orateur Romain (1), que *le style de l'Historien doit être diffus & étendu*? Que devient Tite-Live le plus célébre des Historiens, dont les phrases sont si longues? Le Pere redit souvent que *la matiere du style* Ib. p. 326. *simple n'a aucune élevation*, & ce sont les matieres sublimes qu'on traite en ce style, lorsqu'il ne s'agit que de les éclaircir. Démétrius, je l'avouë, dit que le Magnifique & le Simple ne peuvent s'unir ensemble, & cela est vrai, si l'on suppose que l'un & l'autre soient tous deux en même temps ou dans la pensée, ou dans l'expression : mais si le Simple est dans l'expression, & le Magnifique dans la pensée, rien n'est plus commun que de les unir. C'est même en style simple qu'on exprime quelquefois les grandes choses dans la passion. L'Auteur devoit d'autant plus entendre cette vérité, qu'il avoit lû & approuvé ce que dit Longin, L. 4. c. 10. p. 325. 4. Ed. *qu'il y a du sublime dans une expression simple.* Car où est alors l'élevation, sinon dans la pensée? Le grand Corneille nous en fournit deux exemples que le Pere Bouhours * a eu soin de remarquer. Le premier est dans les Horaces. Julie dit à Horace le pere, qui s'emporte contre son fils, parce qu'on disoit qu'il avoit fui :

> *Que vouliez-vous qu'il fit contre trois?*

Horace répond ;

> *Qu'il mourût.*

Le second est dans sa Medée. Une Confidente dit à cette Princesse,

> *Votre païs vous hait, votre époux est sans foi.*
> *Dans un si grand revers que vous reste-t-il?*

Medée répond ;

> *Moi,*
> *Moi, dis-je, & c'est assez.*

Exprimez ce *Moi*, & ce *Qu'il mourût*, en style plus magnifique, & vous gâterez la pensée.

* *Maniere de bien penser.* p. 125. 129. 130.

M. Despreaux les remarque aussi dans sa dixiéme Réflexion sur Longin. Voyez la 2. Partie de ses Ouvr. Edit. de Gen. in 4. p. 174.

Je

1 Genus orationis tractum & fusum. 2. *de Orat.* n. 64.

2 Æneis est ut opus Homeri, in quo si quis opinatus unum modò genus esse sublime, (quod pleri-
que

Le P. Lamy de l'Orat. L. 4 c. 11. p. 327. 4. Ed.

Je ne dirai rien, dit ce Pere, du caractére médiocre, parce qu'il suffit de savoir qu'il participe du caractére sublime & du simple. Il seroit bien surpris si on lui montroit que c'est tout le contraire, & qu'il ne tient ni de l'un ni de l'autre! *Utriusque*, dit Ciceron, *si verum quærimus, expers.* Mais non; son sentiment peut se défendre. Sur quoi je pourrois insister, c'est sur ce qu'il dit *, que *tout est magnifique dans* (2) *l'Eneide*; au lieu que le simple & le médiocre y sont aussi employez. Enfin il donne un exemple *d'un sublime sans défaut*, & c'est une phrase enflée d'épithétes mal entendues, & de particules qui affoiblissent la pensée, ou qui en troublent l'économie. La voici: il s'y agit des Juges qui ne s'acquittent que négligemment de leurs devoirs; *Qui renversant l'ordre des choses se font une occupation de leurs amusemens, & qui ne donnent à leurs Charges que les restes d'une oisiveté languissante, comme s'ils n'étoient Juges que pour être de temps en temps sur les fleurs de Lys, où ils vont peut-être rêver à leurs divertissemens passez dont ils ont encore l'imagination remplie, ou réparer par un mortel assoupissement les veilles qu'ils ont données à leurs plaisirs.* Me trompé-je? l'Epithéte *languissante* ne convient pas à une oisiveté, où l'on se fait *une occupation de ses amusemens.* C'est une oisiveté inquiéte, penible, tumultueuse, selon l'idée d'Horace & de Séneque (3). L'Epithéte *mortel* est impropre, l'adverbe *peut-être* affoiblit la pensée. Le premier *où* est un adverbe de lieu; le second est une disjonction; ces deux *ou* si différens près l'un de l'autre ne troublent-ils pas un peu l'économie de la phrase?

Cic. in Orat. ad Brut. — **Ubi suprà.* — *L. 4. c. 9. p. 323.* — *Oraif. Fun. de M. de L. p. 273. Ed. en 2 vol. in 12. Chez Etienne.*

En quelque style qu'on écrive, on peut dire que le Discours a ses ornemens & ses figures. Le Pere Lamy a cru donner du relief à son Livre, à cause qu'il y parle au long des figures, de leur nature & de leur usage. Il ne s'avise point de dire sur cet article, que *c'est une des choses qui grossissent le plus les Rhétoriques ordinaires.* Il traite la matiere fort gravement comme importante, au lieu que l'Auteur de l'Art de penser la regarde justement comme *la partie la plus basse de la Rhétorique.* On peut se dispenser de la traiter, à l'exemple d'Aristote & de Ciceron; & l'on ne peut la traiter avec plus d'étendue que le P. Caussin ou Vossius & plusieurs autres l'ont traitée. Mais il y a bien des gens qui ne connoissent l'Art de persuader que par le nom général *des figures.* L'Auteur a eu égard à leur foiblesse, afin de mériter leur approbation, sans se mettre en peine de faire part de sa gloire à personne.

Pref. p. 7. 4. Edit. — *Le P. Lamy de l'Orat. 3 Part. c. 19. p. 356.*

Disons mieux: le Pere Lamy fait profession *de donner les principes ou les raisons des préceptes*, & il dit, ou il fait entendre, que les autres Maîtres ne le font pas. " Je traite, dit-il, des figures avec „ soin, ne me contentant pas de propo- „ ser leurs noms avec quelques exemples, „ comme on le fait ordinairement: Je „ fais connoître la nature de chaque fi- „ gure, & l'usage qu'on en doit faire ". Ainsi parle notre Auteur. Cependant il n'y a pas de Rhétorique si courte, jusqu'à celle de Farnabe, qui ne fasse la même chose. Et en général, on les préceptes sont évidemment bons, & ils n'ont pas besoin qu'on en rende aucune raison, ou s'il en faut rendre quelque raison; il y en a de naturelles qui sont sensibles & aisées, que tous les Maîtres ont soin de donner. Ils demandent par exemple, des preuves à l'Orateur, comme j'ai dit, parce que les hommes veulent qu'on les instruise. Ils demandent des mœurs dans le Discours, parce que les hommes agissent par la considération de la personne qui leur parle. Ils veulent des mouvemens, parce que les hommes se conduisent par passion. Ils exigent que l'Orateur soit touché, parce qu'autrement il ne toucheroit pas les autres; qu'il cache quelquefois son dessein, afin qu'on ne se mette pas en garde contre lui; qu'il mette son Discours dans la bouche d'un autre que lui, afin qu'il ait plus de force; qu'il l'adresse à certaines personnes, afin qu'il soit moins offensant; qu'il se serve de

Ibid. — *Index Rhetoricus. p. 18. &c.*

que sunt arbitrati) à rectâ viâ recedit, & turpiter aberrat. *Strebai Remen. de elect. & colloc. verb. fol. 125. verso.*

3 Strenua nos exercet inertia. *Hor. Epist. l. 1, Epist. 11. v. 28.* Inquieta inertia, *Senec.*

Le P. Lamy de l'Orat. de métaphores, parce que l'on manque de termes propres, ou parce que cette figure a plus de force, ou au moins plus d'agrément. Enfin ils rendent même raison du plaisir que donne la Métaphore. Certainement ou le Pere ne dit rien de plus, ou s'il différe des autres, c'est qu'au lieu que les autres ne donnent assez souvent leurs raisons qu'après leurs préceptes, lui au contraire ne donne les préceptes qu'après les raisons; où, pour se distinguer davantage, il prétend donner *des causes physiques*. C'est de quoi il a rempli une partie de son Livre. Il y remonte jusqu'à examiner *la figure*, *la situation*, *le mouvement de la langue*, *de la bouche*, *de la trachée artére*, dans la prononciation des Lettres. C'est aussi sur quoi le louë le Prélat dont j'ai d'abord parlé. *On ne peut pas*, dit ce Prélat, *démêler avec plus de pénétration & de netteté les causes physiques de l'Art de bien dire*. Le Pere a cru que cet éloge lui feroit honneur: mais il devoit considérer que lorsqu'on dit *des causes physiques*, on dit *des causes étrangéres* à un traité de sens commun, tel qu'est une Rhétorique, puisque *chaque Art a ses bornes*, comme il l'a reconnu lui-même, *& qu'il ne faut pas les passer*.

Ubi suprà.

Je finis, quoique je n'aye pas remarqué la dixiéme partie de ce que je pouvois rapporter. Je ne prétends pas dire pour cela qu'il n'y ait pas dans cet Ouvrage beaucoup de bonnes choses; mais on les trouve par-tout, ou ce sont des choses qui n'ont point de rapport à la Rhétorique.

Il s'ensuit de tout ce que j'ai dit, qu'encore que le Pere nous donne son Livre comme une Rhétorique plus propre à former l'esprit des jeunes gens, que ne le sont les Rhétoriques communes; néanmoins pour le regarder comme tel, il n'y a ni assez de verité dans les points capitaux, ni assez de justesse dans l'explication des principes, ni assez d'exactitude dans les conséquences qu'on en tire, ni assez de discernement dans les choses de goût, ni assez de considération pour les premiers Maîtres, ni assez de solidité dans l'idée qu'on nous donne de leurs Ouvrages. Cela pourtant ne m'empêchera pas de rapporter tout le bien qu'on en a dit, autant du moins que j'en aurai connoissance. Le P. Lamy de l'Orat.

Ainsi M. Morhof *fait état de l'Art de parler*. Il avouë que *les préceptes qu'on y donne ne différent pas des communs*, ce qui est à remarquer. Il dit néanmoins qu'on y trouve des détails singuliers, que l'Auteur est savant, qu'il a du jugement, qu'il parle de l'Invention dans la seconde partie, c'est-à-dire dans son cinquiéme Livre, qui est proprement son Art de persuader; & qu'il traite des styles, des figures & des autres ornemens dans la premiere, c'est-à-dire dans les Livres précedens, qui ne sont, selon lui, que l'art de parler. Quelque avantageux que soit ce jugement, il sert à établir la verité de mes remarques. On peut pourtant assûrer que M. Morhof n'avoit point examiné la matiere d'aussi près qu'on la peut examiner. Polyhist. l. 6. n. 27. &c.

Je dis la même chose, & du Prélat dont j'ai déja parlé, & des loüanges qu'il donne à l'Auteur dans une Lettre qu'il lui écrit, & que le Libraire nous présente *comme une piéce d'Eloquence*. Voici les termes *; " par ce que le Pere „ Malebranche m'a fait voir de votre part, „ je suis tout convaincu que vous êtes „ arrivé où les autres ne se trouvent „ d'ordinaire qu'à la fin de leur vie. „ Vous m'avez fait connoître la théorie „ de cent choses, dont je ne savois que „ la pratique, & ce que je ne croyois „ que de la jurisdiction de mes oreilles, „ vous l'avez porté jusques au tribunal „ de ma raison. Vous êtes à l'égard des „ Eloquens de pratique, ce que sont ceux „ qui étant éveillez, voyent marcher des „ hommes endormis. Ils leur voyent faire „ avec une raison distincte, ce que „ les autres ne font que par le seul mouvement des esprits qui les font mouvoir. Nous n'allons que par les sentiers où l'instinct d'une Eloquence naturelle nous fait marcher; vous allez, „ mon Pere, jusques à la source de cet „ instinct. Nous joüissons de la nature „ telle qu'elle est; vous auriez été capable de la faire, si elle n'étoit pas. Enfin votre connoissance est celle du „ matin, & nous n'avons pour partage „ que celle du soir ". C'est-là le plus fort de la Lettre du P. Mascaron alors nommé

*Ubi suprà.

Le P. Lamy de l'Orat. nommé à l'Evêché de Tulle, & depuis devenu Evêque d'Agen où il est mort.

Ubi suprà. A l'égard de M. Baillet, il semble par tout ce qu'il dit de l'Ouvrage dont est question, qu'il en a presque cru l'Auteur sur sa parole dans sa Préface, dont il n'a fait, en quelque façon, que copier une partie, & néanmoins il confirme aussi ce que j'en ai dit. " Cet Ouvrage, " dit-il, ne regarde pas moins la *Grammaire que la Rhétorique. On entreprend d'y traiter des organes de la voix, des principes de la parole, de l'origine des Sons*, des Lettres, des Mots, de la Prononciation, des Styles, & de la pureté du Langage, aussi-bien que des Tropes & des Figures. L'Auteur n'y propose pas une foule de préceptes qui ne font que charger & embarrasser l'esprit, comme il arrive dans la plûpart des autres Livres de Grammaire & de Rhétorique. Il tâche de faire connoître le fond de l'Art qu'il traite, & ses principes naturels, qui étant bien compris font qu'on n'a pas besoin d'une multitude de régles qui s'échappent de la memoire presque aussi-tôt qu'elles y sont entrées. Cet Ouvrage peut être utile particulierement aux jeunes gens, parce que l'Auteur y traite toutes choses dans un ordre naturel & qui conduit l'esprit des lecteurs à la connoissance de l'Art qu'il enseigne par une suite de raisonnemens faciles, ce que les Maîtres ne font pas avec assez de soin. *Il dit de lui-même* * qu'il est entré dans ces vûes, parce qu'on se plaint tous les jours que ces sortes de Maîtres ne travaillent point à rendre juste l'esprit des jeunes gens; qu'ils les instruisent comme l'on feroit de jeunes perroquets; qu'ils ne leur apprennent que des noms; qu'ils ne cultivent point leur jugement, en les accoutumant à raisonner sur les petites choses qu'ils leur enseignent, & qu'ils font cause que les Sciences gâtent assez souvent l'esprit, & qu'elles corrompent le bon sens naturel que l'on remarque plus ordinairement dans ceux qui n'ont point d'étude. Au reste il paroît par la netteté avec laquelle cet Auteur parle des choses & par le soin qu'il prend de les réduire à des principes généraux, qu'il a fort bien fait sa Philosophie *. Ce qui rend recommandable cet Art de parler, c'est que les principes sont fondez sur le raisonnement. On y voit plusieurs réflexions qui font connoître comme les paroles agissent sur l'ame, & quel est le rapport du langage aux operations de l'esprit.

* C'est M. Baillet qui parle du P. Lamy & qui rapporte ses propres paroles.

Le P. Lamy de l'Orat.

* Ces paroles ne sont pas du P. Lamy, mais de M. Bayle.

Ces dernieres paroles de M. Baillet, comme il nous en avertit lui-même, sont de l'Auteur des Nouvelles de la République des Lettres. Cet Auteur remarque qu'il semble à la vérité qu'il ne soit pas nécessaire d'être Philosophe pour donner des préceptes de Rhétorique, & qu'il est néanmoins certain que les préceptes les plus importans sont ceux qui sont fondez sur une exacte connoissance de la nature, & qui apportent avec eux leurs raisons philosophiques. Ensuite, avec les paroles que M. Baillet a apportées, il ajoûte, que le P. Lamy a considéré murement la différence des termes, la nature & l'origine des figures, & tout ce, en général, qui constitue la veritable Eloquence, & l'Art de persuader.

Novembre 1684. p. 978.

Sur cela je ne puis me dispenser d'observer qu'il reste à voir si de prétenduës *raisons physiques* dans l'Art oratoire sont *plus philosophiques* que *des raisons morales*, tirées de la fin, de l'objet, & de l'usage de cet Art. Il reste aussi à voir *si la Nature*, dont la connoissance est nécessaire pour appuyer les régles de la Rhétorique, est autre chose, que *la vie, les mœurs & les inclinations des hommes*. Cet examen est le seul moyen de juger s'il est vrai que les autres Maîtres ne donnent point les raisons de leurs préceptes, & si, supposé qu'ils les donnent, celles du Pere Lamy sont meilleures.

L'Auteur des Nouvelles de la République des Lettres n'entre pas dans un plus grand détail, croyant qu'on peut assez juger de ce que vaut cet Ouvrage par le nombre des Editions. On en étoit alors à la troisiéme, & nous en sommes aujourd'hui à la quatriéme, comme je l'ai déja dit. C'est un jugement respectable que celui du Public. Mais le Pere Lamy lui-même nous donne à cet égard une régle qu'il emprunte de Longin. Cette régle nous apprend qu'il n'y

L. 1. c. 5. p. 11. 4. Ed.

Le P. Lamy de l'Orat.

a que l'approbation de la posterité qui puisse établir le vrai merite des Ouvrages. Quelque éclat qu'ait fait un Ecrivain durant sa vie, quelques éloges qu'il ait reçus, on ne peut pas pour cela infailliblement conclure que ses Ouvrages soient excellens. De faux brillans, la nouveauté du style, un tour qui étoit à la mode, peuvent les avoir fait valoir, & il arrivera peut-être que dans le Siecle suivant on ouvrira les yeux, &c.

Telle est la régle. Ne dit-elle rien qu'on puisse appliquer ici? L'Art de penser venoit de paroître, il n'y avoit pas long-temps, lorsque l'Art de parler parut aussi. Le titre de cet Ouvrage, imité d'après le titre de l'autre, fit croire que ces deux Ouvrages étoient enfans du même pere, ou de la même famille. Tout jeune qu'étoit l'Auteur, il crut pouvoir prendre à l'égard des Rhétoriques communes, les manieres que l'autre avoit prises à l'égard de la Philosophie ancienne. Il crut que la matiere le souffroit; & il y a bien de la différence. On a fait & on fera encore des découvertes dans la Philosophie. Il y a long-temps qu'il n'y en a plus à faire dans l'Art oratoire. Le goût du Siécle étoit & est encore pour la Physique Cartesienne. L'amour de la nouveauté la fit insérer partout, dans la Morale & dans l'Eloquence, aussi bien que dans la Logique. Le Pere Lamy crut pouvoir l'introduire dans l'Art de persuader. La chose parut nouvelle. Un Prédicateur célébre la vanta. Il paroît par sa Lettre qu'un grand Philosophe l'appuyoit. Ces noms illustres, cette Physique, ces promesses de dire les raisons des préceptes, d'en dire plus que les autres, ce mépris des Maîtres anciens & modernes, enfin le bon succès de l'Art de penser, tout cela fut un Astre favorable pour l'Art de parler. L'influence durera-t-elle? Ceux-là pourront en juger, qui se trouveront au terme que la régle nous a marqué.

Je crois être obligé en cet endroit, d'avertir le Lecteur, que cet article touchant le P. Lamy de l'Oratoire, a été composé & approuvé par le Censeur des Livres, avant la mort de ce Pere. Cet avis m'a paru nécessaire afin qu'on ne croye pas qu'il me soit arrivé de faire le brave contre un homme qui ne vit plus. Il n'a point tenu à moi, que mon Ouvrage n'ait paru de son vivant, afin qu'il pût justifier le sien s'il le jugeoit à propos. Et si encore aujourd'hui quelqu'un vouloit prendre sa défense, je n'aurai garde de le trouver mauvais, puisque c'est la vérité & l'utilité publique que je cherche, & nullement la victoire.

Le P. Lamy de l'Orat.

INSTITUTIO CONCIONATORUM TRIPARTITA, &c.

Auctore R. P. F. Natali Alexandro, in Sacrâ Facultate Parisiensi Doctore Theol. & emerito Professore, Ordinis FF. Prædicatorum.

C'est-à-dire, *l'Instruction des Prédicateurs*. Par le P. Alexandre, *de l'Ordre de Saint Dominique*. 1702.

Le P. Alexandre Dominicain.

L'Ordre de Saint Dominique est particulierement destiné, par son Institution, à la prédication de l'Evangile. Il est donc convenable que les Habiles de l'Ordre s'appliquent, ou à prêcher, ou à aider ceux qui prêchent, afin de remplir leur vocation qui les oblige à se dire, ce que Saint Paul se disoit à lui-même, *malheur à moi, si je ne prêche l'Evangile, puisque je suis tenu de le faire* (1). Ils aident du moins ceux qui le font, en leur communiquant leurs lumieres, comme fait le P. Alexandre, si connu par ses Leçons & ses Ouvrages de Théologie, en leur présentant cette *Instruction des Prédicateurs*, qui contient, ce semble, en abregé le fruit de toutes ses études.

P. Alex. Prol. p. 1.

Il l'a divisée en trois parties. La premiere contient des régles d'Eloquence; la seconde contient des idées ou des ébauches de Sermons pour les Dimanches de

P. Alex. in Prol.

1 Væ mihi si non evangelizavero, necessitas enim mihi incumbit. 1. *Cor.* 16. *Instit. Conc. p.* 2.

Le P. Alexandre Dominicain. de l'année & pour le Carême; & la troisiéme en contient pour les autres Fêtes; à quoi il promet d'ajouter des Commentaires sur l'Evangile, très-commodes pour les Prédicateurs, & qui étoient déja sous la presse. Ces Commentaires aussi bien que la seconde & la troisiéme partie de son *Instruction*, quoique du moins aussi utiles que la premiere partie, ne sont pas du ressort de mon Ouvrage. La premiere même, qui entre dans mon dessein, toute sage & toute exacte qu'elle est, ne doit pas nous arrêter davantage. La raison est que l'Auteur, comme il le déclare lui-même, n'y donne point des régles qui soient de son invention, mais des régles qu'il a puisées dans les Livres des Saints Peres, sur-tout, dans ceux de Saint Augustin & de Saint Charles Borromée. C'est en marchant sur les traces de ces grands hommes qu'il marque d'abord les qualitez naturelles, nécessaires avant toutes choses, aux personnes qui se portent à la prédication, ou que les Superieurs y destinent. Il leur prescrit les démarches qu'elles doivent faire pour recevoir leurs Missions. Il leur donne un catalogue des Livres qu'ils doivent lire, afin de régler leurs études: & il y en a plus qu'il n'en faut pour devenir très-habiles, s'ils veulent suivre son conseil. Il indique les sources où il faut d'ordinaire prendre le texte & le sujet des Sermons: il marque la forme qu'ils doivent donner à leurs Discours: quelles instructions on attend d'eux touchant les Sacremens; quel zéle à combattre toujours le vice, ou à faire fleurir la vertu; quelle préparation avant que de monter en Chaire; quelle bien-seance quand ils y sont; quelles manieres de s'exprimer; quelle prononciation & quel geste; quel soin enfin de regler eux-mêmes leurs mœurs, & de mener une vie innocente, irréprehensible. Il fait toucher, sur chaque article, ce qu'il y a d'essentiel; & il songe plûtôt à instruire par la verité de ses préceptes, ou à se rendre facile par leur brieveté, qu'à se rendre agréable par des ornemens, ou à se faire valoir par une Eloquence qu'il n'a cru convenable ni à sa matiere, ni à son dessein. C'est aussi par cette considération qu'il donne d'une maniere très-courte, l'idée des différens caractéres qu'on trouve dans le style des Docteurs & des Peres de l'Eglise, afin qu'on profite de ce qu'ils ont de meilleur, lorsqu'on les étudie.

Ibid. *Instit Concion. p. 4.*

LE BON GOUT DE L'ELOQUENCE CHRETIENNE,

Par B. G. J. 1702.

Autrement

L'Eloquence Chrétienne dans l'idée & dans la pratique. *Par le P. Blaise Gisbert Jesuite* 1715.

Le P. Gisbert. LEs deux titres que je mets à la tête de cet article, ne désignent qu'un même Ouvrage, dont on a fait deux Editions, toutes deux chez le même Libraire, l'une en 1702 avec le nom de l'Auteur en chiffre; l'autre en 1715. avec ce nom dans toute son étenduë, & avec un titre, comme l'on voit, un peu différent. Ce qui la distingue davantage, ce sont les augmentations que l'Auteur y a mises, en y faisant entrer presque toute la Traduction Françoise de Longin.

Bruyset à Lyon.

Ce qu'on demande par cet Ouvrage, à ne le considérer d'abord que dans la premiere Edition, me paroît fort raisonnable: mais quelque chose me fait peine dans la maniere de le traiter. Peut-être cela vient-il de la matiere, parce qu'elle est difficile; peut-être est-ce la faute de l'Auteur; peut-être aussi est-ce la mienne.

Quoiqu'il en soit, le dessein de l'Auteur est d'expliquer ce qui est de bon ou de mauvais goût dans l'Eloquence de la Chaire; son principe est d'en juger par la fin essentielle à ce Ministére, qui est d'éloigner du vice & de porter à la vertu. Il s'ensuit que le Prédicateur ne doit avoir d'autre vûë que le salut des ames; qu'il faut de plus, que son Eloquence remuë le cœur, comme elle éclaire l'esprit; qu'il sente lui-même, ce qu'il veut faire sentir; qu'il y ait un air de liberté dans ses Discours, qui ne nuise en rien

Le P. Gisbert. à la justesse; qu'il y ait une agréable varieté; que ses pensées & ses expressions soient populaires; enfin qu'il aille toûjours à l'usage, & à la pratique des veritez qu'il prêche, & qu'il ne les propose pas comme il feroit une matiere de spéculation.

Ce sont-là de bons principes; la plûpart conviennent non seulement à l'Eloquence de la Chaire, mais encore en général à toute sorte d'Eloquence. Ce sont les régles que les Maîtres habiles ont toûjours données. Ce qui oblige l'Auteur à les rebattre, ce sont les défauts des Prédicateurs. Il leur manque selon lui, du mouvement, de l'onction, de la liberté, de la varieté, de la *popularité*, du pratique. Tous ces termes sont de lui. Corrigez les défauts qu'il nous marque par ces termes, ayez les vertus contraires à ces défauts, & vous serez arrivé au goût parfait de l'Eloquence Chrétienne.

P. 31. 114. 145. 193. 219.

Selon l'Avertissement " il n'y a rien „ dans ces Réflexions qui ne soit prati„ que, c'est-à-dire fondé sur ce qui se „ fait, ou sur ce qui doit se faire. L'Au„ teur ajoûte qu'encore qu'elles ne pa„ roissent pas d'abord rangées méthodi„ quement, il y a pourtant de l'ordre. „ En premier lieu, dit-il, on y voit quel„ les sont les mauvaises manieres de prê„ cher; en second lieu, quel est de nos „ jours le goût de la Chaire Chrétien„ ne; en troisiéme lieu, ce qui manque „ à ce goût, ce qu'il faudroit y ajoûter, „ ou en retrancher pour le rendre par„ fait. C'est sur ces trois chefs princi„ paux que roulent ces Réflexions, tou„ tes puisées dans les bonnes sources; si „ on veut les voir d'un coup d'œil, la „ Table du Livre en est comme une es„ pece d'abregé.

Voilà ce que j'ai tiré, partie de la récapitulation qui est à la fin de ce petit Traité, & partie de l'Avant-propos. Dans l'un & dans l'autre on voit le dessein loüable de l'Auteur, voyons comment il l'exécute.

P. 2. Dès l'entrée de son Ouvrage, il oppose la multitude de nos Prédicateurs au petit nombre de Prophétes qu'ont eu les Juifs, comme les seuls qui prêchoient à ce Peuple. C'est un fait qu'il avance. Cette multitude de Sermons est cause qu'il y en a beaucoup de mauvais, non pour la doctrine, mais pour la maniere de la débiter; car c'est de quoi il est question. L'Auteur souffre ces mauvais Sermons, & pourquoi? Parce que *parmi tant de zizanie*, dit-il *, *qu'on y séme, il ne laisse pas d'y avoir un peu de bon grain.* C'est ainsi qu'il s'exprime. Arrêtons-nous un moment & sur cette expression, & sur le fait qu'il avance touchant les Prophétes.

Le P. Gisbert.

* pag. 34.

La *zizanie* ne fut jamais prise dans le sens qu'il la prend. Elle ne peut même avoir cette signification, parce que la Sainte Ecriture & l'usage ont consacré ce mot à signifier ou la mauvaise doctrine, ou la corruption des mœurs. C'est donc ici un des endroits où je ne suis pas du goût de l'Auteur; & pour en dire ma pensée, je ne le trouve convenable, ce goût, ni à un Prédicateur tel que l'Auteur se représente, ni à un Ecrivain qui fait un Traité du bon goût. p. 94.

D'un autre côté, les Prophétes n'étoient pas les seuls qui prêchoient aux Juifs; & ce Peuple n'étoit point sans Prédicateurs, lorsqu'il étoit sans Prophétes, comme l'Auteur le fait entendre. Les Prêtres, les Chefs des Synagogues faisoient aussi cette fonction. Il paroît même que quelquefois on en déféroit l'honneur à d'autres personnes, qui vouloient bien l'entreprendre lorsqu'on les en prioit, ou qui se présentoient d'eux-mêmes pour le faire, parce qu'ils se sentoient capables de s'en bien acquitter. C'est ainsi qu'à Antioche de Pisidie, les Chefs de la Synagogue déférent cet honneur à S. Paul & à S. Barnabé; ce qui donne lieu de croire qu'il en fut souvent de même dans les autres Villes, où il est dit dans les Actes *, que ces Apôtres parlérent. Ce n'est aussi ce semble, que sur ce principe, que Jesus-Christ se léve pour lire dans la Synagogue de Nazareth *, & qu'il y prêche après avoir lû & fermé le Livre. L'erreur de fait que je remarque, n'est pas à mon sens, un début favorable dans le Traité dont nous parlons.

Voyez M. le Tourneux, Ann. Chr. T. 12. 23. Dimanche.

Act. c. 13. 15.

* C. 13. v. 5 c. 14. v. 1. c. 17. v. 2. & 10. c. 18. v. 4 & 19. c. 19. v. 8. c. 20. v. 7.

* Luc. 4. 16.

Je puis donner trois preuves encore de cette erreur. La premiere est, que Malachie fut le dernier des Prophétes de

l'ancien

Le P. Gisbert. l'ancien Testament; il fut quatre cens cinquante ans avant JESUS-CHRIST. Les Juifs furent-ils tout ce temps-là sans Prédicateurs? On répondra qu'il y eut bien d'autres Prophétes que ceux dont nous avons les Ecrits. Saül en rencontra toute une troupe: il prophétisa lui-même avec eux. Mais cela étant, il n'y eut donc pas si peu de Prédicateurs dans ce temps-là; d'autant plus qu'il y en avoit d'autres encore outre les Prophétes, selon Saint Gregoire qui assure que Dieu n'a cessé en aucun temps d'instruire son Peuple, qu'il a toûjours envoyé des Ouvriers pour cultiver sa vigne, & que ces Ouvriers étoient des *Docteurs de la Loi* & des *Prophétes*. C'est la premiere de mes nouvelles preuves. La seconde se tire des reproches que le Prophéte Ezechiel fait aux Pasteurs qui avoient soin d'eux-mêmes, & qui n'avoient pas soin de paître leurs Oüailles, c'est-à-dire de leur expliquer la Loi. La troisiéme est dans les paroles de S. Mathieu * qui dit qu'on admiroit la Doctrine de JESUS-CHRIST, *parce qu'il enseignoit comme ayant le pouvoir, & non pas comme les Scribes & les Pharisiens.*

Homil. 19. in Evang. Dominic. in Septuag.

c. 34.

* *c. 5.*

Mais laissons cette erreur, quoique je pusse en remarquer d'autres, & attachons nous aux choses de goût, puisque c'est l'objet de l'Ouvrage. L'Auteur blâme les Prédicateurs d'autrefois, qui citoient les Auteurs Payens, en quoi sans doute, à parler assez généralement, il a raison: mais il faut voir sous quelle image il nous présente ces citations. *C'étoit*, dit-il, *donner une pierre à un enfant qui demande du pain, lui présenter un serpent lorsqu'il demande du poisson.* Ces expressions sont les paroles de la Sagesse éternelle; mais sont-elles ici en leur place? Je ne fais point difficulté de dire qu'à moins de supposer une mauvaise doctrine dans les Citations dont parle l'Auteur, cette image qu'il en donne, n'est ni plus heureuse, ni de meilleur goût, que celle de la *Zizanie*; & pour la désapprouver, il ne faut que se souvenir de l'exemple de Saint Paul, qui a quelquefois cité les Payens. Donnoit-il des pierres aux Fideles?

p. 5. & 6.

Trouvera-t-on quelque personne de bon goût, qui n'approuve Saint Augustin lorsqu'il montre que la Nature toute seule inspire aux hommes de s'interesser les uns pour les autres? A ce propos il cite Térence, & en rapporte une pensée qui fait toûjours plaisir à entendre. Car comme un homme, dans ce Poëte, s'interesse à ce que fait son voisin, & sur-tout, aux peines qu'il se donne; peu s'en faut que ce voisin de mauvaise humeur ne demande de quoi l'autre se mêle? Du moins lui demande-t-il si ses propres occupations lui laissent le loisir de s'informer de ce qui ne le regarde point? Mais le premier, en homme sage, *Je suis homme*, dit-il, (1) *& comme tel, ce qui regarde les hommes, me regarde.* L'Histoire porte qu'à la représentation de la piéce tout le monde applaudit à ce sentiment. S. Augustin rapporte donc & le mot de Térence, & l'approbation qu'on lui donne, comme une preuve qui montre que l'humanité même naturellement unit ensemble tous les hommes. Quel est l'homme qui pût blâmer dans un Sermon une pareille citation? ou qui pût dire que le Prédicateur y présente une pierre, au lieu de pain; ou un serpent, au lieu de poisson? Le Lecteur doit sentir ici, combien il est à propos qu'un Auteur prenne garde à ce qu'il avance lorsqu'il écrit sur ces matieres, & combien il doit être instruit!

Voyez M. le Tourneux, 12. Dimanche après la Pent.

Voici encore une image qui marque le goût de l'Auteur. Il parle des brillans dans le Discours, & de l'amour qu'un Prédicateur a quelquefois soit pour ses propres pensées, soit pour ses expressions, ou pour le tour qu'il leur donne; ce sont des défauts, dont il est à propos de se défaire. Si on s'en défait, comment l'Auteur appelle-t-il cette action? Il dit que, *selon l'avis du Prophéte, c'est écraser tous ses Petits contre la solidité de la pierre!* On voit à cette expression s'il est luimême bien en garde contre les choses qu'il condamne, & s'il avoit le goût assez sûr pour faire un Traité du bon goût.

p. 63. 64.

Mais peut-être réüssit-il mieux à prendre les mots dans leur sens propre, qu'à les prendre dans le figuré. Pour concevoir

(1) Homo sum: humani nihil à me alienum puto.

Le P. Gisbert.

voir de lui cette idée, il ne faut pas en juger par la maniere dont il employe le mot de *rêverie.* Il s'en sert en parlant des Prédicateurs de Paris & de la Cour; il marque ce que ces Prédicateurs ont de bon; il les préfére à ceux de Province, parce que ceux-ci, à ce qu'il dit, *semblent ne parler qu'aux sens & à l'imagination, au lieu que ceux-là ne parlent guéres qu'à la raison.* (p. 25.) Cette différence n'est pas trop réelle, ni d'un côté, ni d'autre: mais sans insister sur cela, voyons l'usage qu'il fait du terme dont je parle. *L'uniformité du style*, dit-il, *l'économie du Discours, cette grande* REVERIE *qui en est l'ame; tout cela marque que le Prédicateur n'a rien emprunté; qu'il ne doit son Ouvrage qu'à la méditation, qu'il en est le Créateur.*

On peut voir là-dessus les Réflexions sur l'Eloquence contre M. du Bois & le P. Lamy Benedictin, dont on a parlé ci-devant.

Ce mot de *rêverie* pris dans le sens qu'il le prend, ne lui est pas échappé par un effet du hazard; puisqu'il dit ailleurs que le *Prédicateur s'efforce d'échauffer son imagination par une profonde* REVERIE. (Pag. 106.) Et une troisiéme fois, *les Discours*, dit-il, *de la plûpart de nos Prédicateurs sont trop unis, & par là ennuyans. Pourquoi? C'est qu'ils veulent tirer tout ce qu'ils disent de leur propre fond; ils veulent que tout soit l'Ouvrage de leur méditation, de leur* REVERIE; *ils veulent créer.* (p. 194.)

Tout le Livre n'est point de ce caractére: mais je suis trompé si le style, à parler généralement, y est jamais tel qu'il devroit être; soit par rapport aux choses, soit par rapport aux personnes. L'Auteur en veut particulierement à des Prédicateurs qui ne parlent qu'aux sens ou qu'à l'imagination seule, ou à la seule raison sans aller au cœur. (p. 7. 8. 9. 10.) Ces Prédicateurs, tels qu'il les peint, ne me paroissent guéres subsister qu'en idée. De sorte que ses pensées sur cela supposent faux premierement en quelque chose; secondement, elles ne sont ni bien nettes ni bien suivies. Il semble souvent établir en certains lieux, ce qu'il a combattu en d'autres, & sur tout tomber lui-même dans les défauts du style, vrais ou faux, qu'il a blâmez. (Voyez les p. 15. 16. 17. 18. 19. 25. 27. 44. 46. 48. 50. 51. 52. 55. 152. 185. 188. 207.) C'est ainsi qu'il paroît blâmer d'un côté les *images*, les *passions*, les *portraits*, dont il reconnoît ailleurs la necessité, & dont il se sert même très-souvent dans le sens qu'il les condamne*. Il croit pouvoir supposer qu'un Prédicateur qui a l'Art de toucher le cœur, rendra son Auditoire desert; il croit même dire merveille, d'avancer que *sa solitude, en ce cas, lui sera plus d'honneur que la foule la plus nombreuse.* Je ne conçois pas comment un homme qui écrit de l'Art Oratoire, peut méconnoître jusqu'à ce point, ce qui est capable d'attirer ou d'éloigner les Auditeurs. Peut-on imaginer quelque chose qui donne plus de vogue à un Prédicateur, que le Pathétique, s'il est bien traité?

**p. 51. Et dans l'in 4. p. 21.*

Enfin le P. Gisbert fait profession d'avoir puisé sa doctrine dans Saint Augustin: mais il n'en prend pas toujours bien exactement les idées; & une des pensées de ce Saint Docteur, qu'il a moins prise qu'aucune autre, est celle qui dit, *que c'est ennuyer l'Auditeur* (1), *de lui rebattre ce qu'il sait.* (Pag. 151.) Ma raison d'en juger ainsi, est qu'il ne la pratique point, & que souvent *ce qu'il pourroit dire en trois mots, il le dit en cent.* Ce sont les termes & la pensée de l'Auteur même, lorsqu'il reproche, tout le premier, ce défaut aux Prédicateurs. Car il critique bien des personnes; ce qui fait croire qu'il ne trouvera pas mauvais que quelqu'un le critique aussi. Cette censure réciproque est entre les Auteurs un droit public qu'on peut exprimer par ce vers d'Horace:

Scimus, & hanc veniam petimúsque damúsque vicissim.

Ce qu'on vient de voir ne regarde que la premiere Edition, & telles étoient mes observations lorsque la seconde a paru. Quelle est la nature de cette seconde? On y voit les mêmes faits; on y voit les mêmes principes; on y voit dans les uns & dans les autres les mêmes erreurs; on y voit les mêmes manieres dans tout l'Ouvrage.

En effet, l'Auteur y donne d'abord à entendre

1 Sicut gratus est, qui cognoscenda enubilat; sic onerosus est, qui cognita inculcat. *Aug. de Doct. chrisſt.*

Le P. Gisbert. entendre que dans la premiere, *on ne voyoit que l'idée de l'Eloquence de la Chaire:* mais *qu'on en verra l'idée & la pratique dans la seconde.* Et néanmoins j'ai rapporté en propres termes ce qu'il avoit promis de la premiere. *Il n'y a rien*, di-
1. Ed. p. 5. soit-il, *dans ces Réflexions qui ne soit pratique, &c.* Le voilà donc contraire à lui-même. Il n'y a qu'à relire ces dernieres paroles dans la premiere Edition; il les copie dans la seconde, comme s'il ne les
2. Ed. p. 4. avoit jamais dites que de celle-là.

Il y a un fait tout autrement singulier. Car il avertit ensuite le Lecteur, que s'il daigne jetter les yeux sur la datte de l'Approbation, *il s'appercevra qu'on ne s'est pas trop hâté de faire paroitre cet Ouvrage*, mais *qu'on a suivi à la lettre* le précepte d'Horace, qui veut, quand un Ecrit est achevé, qu'on attende neuf ans pour le donner au Public. L'adresse du P. Gisbert est délicate, pour faire concevoir qu'il a long-temps limé son Ouvrage. On pourra penser qu'il dit vrai, si on s'arrête à la seconde Edition qui est de l'année 1715. & par conséquent postérieure de neuf ans à l'Approbation. Mais que pourra-t-on penser, si on prend garde à la premiere qui est de l'année 1702, & antérieure de deux ans à la même Approbation? Jugera-t-on que l'Auteur a observé le précepte d'Horace, sur-tout, si l'on prend garde aussi, que dans sa seconde Edition, il ajoûte de nouvelles fautes à celles qui étoient déja dans la premiere, loin d'avoir employé cet intervalle de temps à la polir ou à la corriger, comme il le donne à entendre? Parlons sans déguisement. Est-ce véritablement la datte de l'Approbation qu'il a voulu nous faire observer? Et ne sont-ce pas plutôt les éloges que l'on y donne à son Ouvrage? Eh bien, nous les verrons, ces éloges, pour le contenter: mais auparavant il faut encore voir, par deux endroits, quel fond on peut faire sur ce qu'il débite.

2. Ed. p. 9. Il nous dit donc premierement que *Démétrius & Périclès ont été deux Orateurs Athéniens, que le premier n'avoit qu'une extrême douceur, & que le second joignoit à cette douceur une force merveilleuse.* Ayant ainsi bien dit jusques là, il ajoûte qu'*Athénes fut charmée du premier*, mais *Athénes encore jeune & presque naissante, & qu'elle admira l'autre.* Le P. Gisbert.
Il croit donc que Démétrius est plus ancien que Périclès, & qu'Athénes n'admira sa grande douceur destituée de force, que parce qu'elle étoit encore jeune & presque naissante, au lieu que cette Ville, selon lui, dans un âge plus avancé, admira la force de Périclès. Et néanmoins c'est justement tout le contraire. Car Athénes admira premierement les foudres de Périclès, qui fut le premier ou le plus ancien des Orateurs Grecs; & elle fut ensuite charmée de la douceur de Démétrius, que l'on regarde comme le dernier ou le plus jeune de ses Orateurs, qui même par ses manieres fit comme tomber l'Eloquence. Telle est en ceci l'erreur du P. Gisbert. Quelle en a été l'occasion? C'est qu'encore que Periclès soit le plus ancien, *Athénes néanmoins n'étoit ni jeune ni naissante*, dit Ciceron, lorsqu'il parut; ce qui fait dire à l'Orateur Romain, *que l'Eloquence a paru tard dans cette Ville.* Voilà la source de l'erreur. Car, à cause que le plus ancien & en même temps le plus fort a paru tard, notre Auteur a cru que le plus jeune & en même temps le plus foible avoit paru plutôt; & ce que l'on voit que notre Auteur fait ici, on peut s'assûrer qu'il le fait presque partout, c'est-à-dire qu'il brouille & les faits & la doctrine, même dans sa seconde Edition.

Une autre erreur de ce Pere, & bien plus grande, est de dire qu'un Sermon 1. Ed. p. 8. 2. Ed. p. 4.
qui porte efficacement à la vertu, n'y porte pourtant quelquefois que par machine; de sorte qu'un Pécheur qui l'a entendu, va se jetter aux pieds du Prêtre, restitue, se réconcilie, se convertit; & ensuite revenu à soi, rougit presque de s'être laissé mener à l'aveugle, & se repent d'avoir bien fait, parce qu'il n'a bien fait que *par machine.* 1. Edit. p. 12. 2. Edit. p. 5.

Pour moi je tiens qu'une si sainte conversion est impossible, à moins que l'Auditeur n'ait été suffisamment instruit; & s'il a été instruit, il n'agit plus par machine. J'ajoûte qu'en matiere de devoirs, rien n'éclaire plus que la pratique. Ainsi, quand un homme s'est porté efficacement à la pieté, loin d'en rougir, la paix de sa conscience acheve de le convain-

Le P. Gisbert.

ce qu'il a bien fait. Traiter de *machinal* ce qu'il fait, c'est le traiter indignement. Peut-être, je l'avouë, ne persévérera-t-il pas: mais est-ce la faute ou du Sermon ou du Prédicateur? C'est celle du Pécheur qui retombe.

On voit l'idée que je me suis formée de l'Ouvrage en question à le considérer par lui-même tant dans la premiere que dans la seconde Edition. Il feroit maintenant à souhaiter de savoir si les Auteurs des Memoires de Trevoux l'avoient examiné, lorsqu'ils nous ont donné l'Auteur comme un grand Maître dont ils font gloire de suivre & les idées & les principes. Pour moi je suis persuadé qu'ils entendent mieux toutes ces matieres que lui.

Mois de Decembre 1713 p. 2096.

A l'égard de l'Approbateur qui lui donne de très-grands éloges; le Lecteur doit considerer non seulement s'il avoit bien examiné le Livre pour le louer comme il fait, mais encore si en le louant il pratique lui-même ce qu'il y louë. Pour en juger, voici l'Approbation toute entiere, quelque longue qu'elle soit.

M. Berthe Docteur de la Maison & Societé de Sorbonne.

„ J'ai lû par ordre de Monseigneur „ le Chancelier cet Ecrit *de l'Eloquence*, „ *&c.* Et il m'a paru ne laisser à de„ firer que l'application des Prédicateurs „ à en profiter. L'Auteur ne pouvoit „ former une idée plus juste d'un si beau „ sujet, ni aussi la mettre plus parfaite„ ment en œuvre. Tout ce qu'il dit est „ puisé dans le bon sens, ses régles sont „ sures, les modeles qu'il en donne sont „ d'un choix exquis, soit qu'il reprenne „ ou qu'il veuille perfectionner, à peine „ l'a-t-on compris, qu'on est déja per„ suadé, qu'il n'a dû vouloir, ni repren„ dre autre chose. Il ne peut souffrir „ qu'à force de fard on gâte le naturel. „ Il veut que tout l'art aille à le rame„ ner à sa pureté. Il va toûjours droit „ au but. Il fait tout rouler sur la fin „ du ministére. Entr'autres belles ma„ ximes qu'il établit & solidement & a„ gréablement, celle-ci est des plus cer„ taines, qu'il ne faut pas esperer d'être „ jamais bon Prédicateur sans être hom„ me de bien, & que celui-ci ne se rem„ place point par un extérieur hypocrite. „ Il faut en effet que le cœur parle au „ cœur. Il faut aimer la verité, pour en „ inspirer l'amour; & quelque habile qu'on „ soit à contrefaire, on ne réüssit à faire „ sentir que ce que l'on sent soi-même, „ & comme on le sent. Enfin l'Auteur „ n'oublie aucune des perfections essen„ tielles à la Chaire. Il les peint toutes „ d'après la Raison & la Religion a„ vec dignité, avec délicatesse, *& cætera* ". Cet *& cætera* est de l'Approbateur qui continuë en ces termes: " Il „ passe si heureusement d'un caractére à „ l'autre, que bien loin d'ennuyer par un „ Discours continu, *il engage au passage* „ *par un nouveau plaisir à continuer.* „ Puisse-t-il recueillir des fruits dignes de „ son Ouvrage. Puisse bientôt arriver „ ce que la sainteté du Ministére, ce que „ le zele des ames demande, que Dieu „ donne à l'Eloquence sacrée de nos „ jours, *de se renoncer elle-même*, *de s'oc*„ *cuper moins à briller*, *à plaire*, *d'immo*„ *ler le beau*, *le brillant au vrai*, *au so*„ *lide*; d'être plus populaire, plus prati„ que, & en même temps plus sublime, „ plus majestueuse; & se chargeant moins „ de fleurs & de parures qui ne sont bon„ nes qu'à attirer les yeux & les applau„ dissemens, d'avoir un peu plus de sen„ timens & d'onction pour toucher & „ pour convertir. En Sorbone ce 20. „ Avril 1704.

Le P. Gisbert.

Il ne manque à cette Approbation, pour couronner l'œuvre, que d'y voir approuver les faits ainsi que les principes contenus dans le Livre en question. C'est un plaisir d'y voir une Eloquence qui se renonce bien elle-même, & qui préfére le vrai au brillant!

DE

1 Videt Iliacas ex ordine pugnas, &c. *Æn.* I. v. 460.

2 Se quoque Principibus permixtum agnovit Achivis, *Æneid.* I. v. 492.

DE LA VERITABLE ELOQUENCE.

Ou, *Réfutation des Paradoxes sur l'Eloquence, avancez par l'Auteur de la Connoissance de soi-même*, 1703.

Réflexions sur la Rhétorique, *où l'on répond aux Objections du Pere Lamy Bénédictin*, 1705.

Dispute sur l'Eloquence.

L'Ordre des temps me met ici au nombre de ceux qui ont traité de la Rhétorique. Ai-je dû parler moi-même de mes Ouvrages? ne l'ai-je pas dû? la chose paroît problématique, puisqu'il est difficile en parlant de soi, de garder toute les bienséances. Cela néanmoins n'est pas impossible. C'est par cette consideration que je me suis déterminé à l'entreprendre, quoique ce soit un pas d'autant plus glissant, que je reconnois devoir rendre une justice exacte à un illustre adversaire, ennemi de la Rhétorique, c'est le P. Lamy Bénédictin, contre qui j'ai soûtenu une dispute sur cette matiere dans les deux Ouvrages dont j'ai mis le titre à la tête de cet Article. Pour lui rendre cette justice, je garderai les mêmes mesures, que j'ai gardées dans tout ce Recueil de Jugemens; & j'aurai d'autant moins de peine à le faire, qu'il y a eu entre lui & moi des témoignages d'amitié avant qu'il mourût, indépendemment desquels je ne laisserois pas encore d'honorer sa memoire. Pourquoi n'aurois-je pas ces sentimens? Sa réputation m'a fait honneur dans cette dispute. C'est un avantage que je cheris, sans m'attribuer la victoire; ravi de songer, que si on représentoit dans un tableau les Antagonistes & les Défenseurs de l'Eloquence, comme on avoit peint à Carthage, les ennemis & les Défenseurs de la Ville de Troye (1),

On m'y verroit aux mains avec les plus vaillans (2).

Dispute sur l'Eloquence.

Une querelle literaire que j'avois avec M. Pourchot ancien Professeur de Philosophie au Collége de Mazarin, me jetta dans celle dont est question avec le P. Lamy. Je combattois cette proposition-ci dans la Philosophie du Professeur (3), *la connoissance du mouvement des esprits animaux dans chaque passion est d'un grand secours à l'Orateur pour les exciter par le Discours.* Cette premiere dispute, comme on le voit par ce qui en faisoit le sujet, à proprement parler n'étoit rien. Mais il ne faut rien pour remuer les esprits, sur-tout dans quelques Philosophes. Il y en a qui sont aussi sensibles que les Poëtes (4). La querelle s'échauffa si fort, qu'elle auroit pu fournir un Poëme Epique, aussi bien que le Lutrin, si quelque bon Poëte avoit voulu l'entreprendre: & quoique j'en aye marqué au vrai l'origine, je ne veux pas neanmoins en exposer ici tous les effets qui sont allez à des excès extraordinaires. Plûtôt que de les rappeller, ne vaut-il pas mieux que les deux Combattans ayent en eux-mêmes quelque legere complaisance, d'avoir fait paroître sur un aussi petit sujet, une Discorde qui seroit presque aussi grande, si on en faisoit une Déesse, que l'est celle d'Homere, qui a, selon le Poëte,

La tête dans les Cieux, & les pieds sur la Terre?

Les Cieux ici sont M. Pourchot, & c'est moi qui suis la Terre.

Comment le P. Lamy fut-il entrainé dans cette dispute? Le Philosophe voulut couvrir son sentiment de l'autorité du Religieux, rempart à l'épreuve de tout, selon lui; & selon moi, facile à forcer de tous côtez. Sur cette idée vraye ou fausse que je m'en étois formée après l'avoir examiné, j'entrepris non seulement d'attaquer la Place par l'endroit où le terrible Philosophe se présentoit, c'est-à-dire par ce seul endroit qui regardoit ce qui pouvoit servir à exciter les passions; mais encore de l'assiéger de toutes parts, résolu de la renverser de fond en comble, j'entends en tout ce qui concernoit la

3 Magnum affert adjumentum, *&c. T. 3. pag.* 379. *lig.* 2. *&* 3. *de la* 2. *Edit.* Non est alia affectuum causa quàm spirituum commotio. *Ibid. pag.* 387. *lig.* 23. Ad causas affectum, id est, ad spiritum motus est attendendum. *T.* 4. *p.* 356. *lig.* 27. *&* 28.

4 Genus irritabile vatum. *Horat. L. II. Epist. II. v.* 102.

Dispute sur l'Eloquence. la Rhétorique. Pour juger de mon entreprise, il faut entendre le P. Lamy.

I. 5. de la Connoiss. de soi-même. „ J'ai regardé, disoit ce Pere, l'étude de la Rhétorique & de la Poësie „ comme dangereuse aux Solitaires, comme capable de leur corrompre l'esprit „ & le cœur. J'ai toûjours bien cru qu'on „ auroit peine à me passer cette censure. „ Ces deux Arts ont trop d'admirateurs „ pour manquer de défenseurs. Mais je „ ne puis parler des choses que sur les „ idées que j'en ai ; & suivant les idées „ que j'ai de la Rhétorique ordinaire & „ de la Poësie, tout le Parnasse & tous „ les Colléges dussent-ils se soulever contre moi, je ne puis en former un jugement plus avantageux ".

Voilà le centre de la Place. Elle est élevée, comme l'on voit, sinon jusqu'au Ciel, du moins plus haut que le Mont-Parnasse. Mais sur quoi est-elle appuyée? Il est constant qu'il y a de vrayes & de fausses idées: *Qui donc vous a garenti les vôtres*, pouvoit-on dire au P. Lamy?

Sur ce principe, je prétendis lui montrer que ses idées étoient fausses, lui en fournir de meilleures, & établir que la Rhétorique & l'Eloquence ne corrompent point l'esprit & le cœur, ni ne sont capables de les corrompre. Je prétendis aussi lui prouver, qu'en vain il accusoit l'Eloquence de tout gâter dans les Sciences, puisque c'est une régle de Rhétorique de ne la point mettre à cet usage. Qu'en vain il vouloit paroître restraindre sa thése aux Solitaires & à la fausse Eloquence, puisque ses principes l'étendoient à tous les hommes & à l'Eloquence la plus parfaite. En effet, s'il eût parlé de la fausse Eloquence & non de la vraye, se feroit-il attendu qu'elle trouveroit tant de Partisans, ou que quelqu'un la soutiendroit utile aux Solitaires?

Mais, à le suivre dans ses principes, il fallut lui montrer, que l'Eloquence n'amplifie pas toûjours; que quand elle le fait selon les régles, elle n'altére point la verité ; qu'au contraire elle la developpe & la fortifie; que c'est à quoi lui servent les idées sensibles, les idées vives & touchantes ; qu'ainsi ces images & ces idées ne gâtent, n'altérent, ne falsifient point la verité ; qu'elles ne rétrécissent point la capacité & l'étenduë de l'intelligence, qu'elles n'affoiblissent point, n'enchaînent point, n'aveuglent point l'esprit, & qu'il en pouvoit juger par ses propres expressions, qui n'étoient qu'images vives & touchantes, ou qu'idées sensibles, sans lesquelles mêmes sa Philosophie n'est plus rien. Je fus obligé d'ajoûter que les passions qu'on excite par le Discours, ne produisent pas non plus, comme il le prétendoit, tous ces effets extraordinaires; que l'Eloquence n'est nuisible ni à la justesse ni au bon goût de l'esprit, ni à la tranquillité qu'on doit demander dans le cœur, ni à sa pureté ; que le P. Lamy ne pouvoit tirer aucun avantage de la doctrine de Platon. Loin de cela, que cette doctrine devoit l'embarrasser dans ses principes; qu'il appelloit sans fondement l'Eloquence, *l'Art de la Déclamation*, dans le dessein de la rendre méprisable; que la Poësie n'étoit pas plus criminelle que l'Eloquence; enfin que l'Harmonie étoit, dans un Discours oratoire, une chose très-excellente. Car le Religieux avoit avancé les contradictoires de toutes ces propositions.

Dispute sur l'Eloquence. J'allai plus loin, & je prétendis montrer d'autres erreurs considérables dans ses Ouvrages. Je mis de ce nombre ces propositions: Que *la Rhétorique est inutile à ceux qui ont de l'acquis dans les Sciences*, & *dont le jugement est formé* : que *l'homme sait naturellement l'art de parler, comme il sait celui de nager*, & *qu'il ne lui manque qu'une honnête assurance*; qu'*un homme d'esprit muni de l'amour & de la connoissance de la verité, persuade de son abondance*, & *que sans cela, ayant toute la connoissance de l'Art, il ne persuaderoit pas.* A ces propositions, j'en ajoûtois beaucoup d'autres, dans lesquelles le P. Lamy ôtant ses veritables traits à l'Eloquence, lui en prêtoit d'étrangers pour la défigurer.

Sur quoi il s'appuyoit le plus, c'étoit sa prétenduë connoissance de l'homme, laquelle lui découvroit en nous deux facultez, *l'intelligence* & *l'imagination*, & en même temps l'union de l'une & de l'autre. Au grand jour de ces connoissances, il croyoit voir très-clairement qu'un Orateur ne parlant que par images, ne pouvoit porter la verité jusqu'à l'intelligence, ni par elle jusqu'au cœur. En

Dispute sur l'Eloquence.

sorte que dans l'Eloquence on ne voit & on n'aime, selon lui, la verité que par l'écorce.

Je soûtenois au contraire, qu'il ne connoissoit point l'homme ; puisqu'il ne voyoit pas que les images sensibles sont très-propres à faire concevoir par la pure intelligence les choses purement intelligibles ; ce que neanmoins il auroit dû bien entendre, puisque ne prétendant parler qu'à l'intelligence, il s'exprimoit toûjours par Métaphores, qui sont principalement ce qu'on appelle *images* en matiere de Rhétorique.

J'achevai cette premiere attaque, en lui prouvant qu'il avoit entrepris de justifier M. du Bois, sans répondre neanmoins, comme il auroit dû dans l'ordre, aux Objections de M. Arnaud ; que les sens, l'esprit, les paroles mêmes des deux Ouvrages, du sien & de celui de M. du Bois, avoient ensemble une conformité parfaite, & qu'on ne pouvoit douter que l'un ne fût l'Apologie de l'autre, mais Apologie irréguliere parce qu'ayant eu connoissance des Objections, il n'y répondoit pas.

Voyez ci-devant pag. 342. &c.

Au milieu de tout cela je répandis, ou j'éclaircis les préceptes de l'Art, qui revenoient à mon sujet, & je combattis en même temps la thése de M. Pourchot, tant par des raisons, que par les autoritez de M. Descartes & du P. Malebranche, qu'il m'avoit lui-même opposées, mais qu'assûrément il n'avoit point examinées.

Tel est le fond de mon Ouvrage qui a pour titre *De la veritable Eloquence.* A l'égard de la forme, je donnai dans une erreur, & l'Adversaire donna dans une autre. Comme il blâmoit si fort l'Eloquence, je ne songeai qu'à fortifier mes moyens, sans les polir.: Et l'Adversaire le blâmant par cet endroit, rétablissoit ce qu'il combattoit, qui est, qu'*avec la connoissance de la matiere que l'on traite, & avec l'attachement qu'on peut y avoir, il y a encore l'Art de la traiter, très-différent de la Dialectique ; que cet Art donne des graces au Discours, qui ne viennent point si on ne les cherche*, comme le Religieux paroissoit lui-même les chercher avec excès, dans le temps qu'il les décrioit.

C'est ce que font bien des gens qui blâment d'ailleurs l'Art Oratoire ; parce qu'ils le blâment ou par politique, comme faisoit à Rome l'Orateur Antoine: ou par vanité, comme faisoit Platon à Athénes: & cela, afin de donner à entendre, que ce qu'ils ont d'éloquence, ils le tiennent de la force de leur genie. La conduite de Saint Augustin est plus louable ; il faisoit profession de vouloir être éloquent, quand les matieres le meritoient. Démosthène & Ciceron avant Saint Augustin, avoient eu la même sincerité. Elle est plus digne de la simplicité chrétienne, que la conduite de Platon ou d'Antoine.

Dispute sur l'Eloquence.

Mon Traité de la veritable Eloquence n'a donc pas la politesse que ce titre auroit merité, & que je pouvois lui donner si j'en avois pris la peine, comme je la lui donnerois si j'avois à recommencer. Quoiqu'après tout, un style qui n'est pas si orné, vaut bien encore celui qui l'est trop. Cet Ouvrage neanmoins n'est pas si mauvais que M. Pourchot l'a voulu dire. Il a avancé *qu'il n'entendoit rien, & même qu'il ne vouloit rien entendre à l'Art, tel que je le représente.* dans mon Livre. Ne dois-je pas craindre qu'on ne m'accuse de vanité si je crois savoir mieux que lui ce qui est de ma profession? Cela me fait souvenir d'une chose arrivée à feu M. Despreaux. Un Seigneur de la Cour lui montra un jour des vers de je ne sai quel Poëte, & lui en demanda son sentiment ; difficile qu'il étoit comme l'on sait, sur la matiere, il répondit que les vers ne valoient pas grande chose. *Madame la Dauphine*, dit le Seigneur, *les a pourtant trouvé bons. Madame la Dauphine*, repliqua M. Despreaux, *est une très-grande Princesse : mais je veux être pendu si elle s'entend en Poësie comme moi.* Le Roi & la Princesse qui le sçûrent, en rirent agréablement, & dirent que M. Despreaux ne risquoit rien.

Dans un libelle qui a pour titre, Défense du sentiment d'un Philosophe contre un Rheteur. *pag. 42.*

Je n'acquiesce donc pas à la censure du Philosophe, encore moins à celle d'un autre Partisan du P. Lamy. C'étoit un des Auteurs du Journal de Paris, du nombre des Approbateurs des Livres, mort depuis environ quatorze ou quinze ans, que je ne nomme pas par considération pour son fils, jeune homme qui se porte au

Dispute sur l'Eloquence.

au bien, qui a été mon disciple depuis la mort de son pere, & que sa bonne conduite m'a fait aimer comme mon fils.

Cet Auteur soûtint dans le Journal que le P. Lamy avoit raison, & prétendit appuyer les propositions de mon Adversaire, par l'autorité de Petrone, comme si nous enseignions, ou comme si nous défendions l'Eloquence que Petrone paroît blâmer. Et ce qu'il y avoit de plus mauvais, il ne rapportoit point fidelement les passages sur lesquels il vouloit établir ce qu'il avançoit. Il prétendoit mal-à propos que Petrone n'approuvoit pas qu'on eût réduit la Rhétorique en Art; & il lui faisoit dire avec encore moins de fondement, que Platon & Démosthène n'avoient jamais appris la Rhétorique; enfin on ne voyoit en ce qu'il disoit, que des défauts d'exactitude. Ce que je ne manquai pas de relever en répliquant à la Réponse * que M. Pourchot m'avoit faite sur l'Article qui le regardoit.

* *Cette Réponse de M. Pourchot a pour titre*, Lettre d'un Juriste à l'Auteur du Livre de la véritable Eloquence. *Et ma Replique a pour titre*, Reponse à la Lettre d'un Juriste.

Les choses étoient en cet état, lorsqu'au bout de dix-huit mois, le Pere Lamy que je croyois tenir affiegé de toutes parts, comme j'ai dit, fit sur moi une sortie très-vigoureuse. Aussi déployai-je toutes mes forces à le repousser.

Ce Pere avoit avancé que *ses sentimens sur la Rhétorique ne pouvoient paroitre paradoxes, qu'à ceux qui ne connoissant pas assez l'homme, ne distinguoient nullement entre penser & penser, c'est-à-dire entre l'imagination & l'intelligence.* Je lui avois répondu que *c'étoit lui-même qui ne connoissoit pas assez l'homme, & que c'étoit la source de ses erreurs.* Comme il avoit composé cinq gros Volumes sur la connoissance de soi-même, il fut sensible à ce reproche, & il y parut par sa Réponse.

Il y déclare d'abord qu'*il ne veut pas se mesurer avec moi, à cause de la trop grande distance de ses principes aux miens*; ailleurs, contre toute raison, il me donne *un démenti* en propres termes, & si je ne suis pas, selon lui, un homme de ténébres, *je suis* du moins *dans une ténébreuse disposition*, *qui me fait tirer des conséquences à la Rhétoricienne*; *je raisonne extravagamment*, *je fai donner du travers à tout ce que je touche*, *je suis un pauvre homme.* En un mot le titre seul de sa Réponse doit faire juger de l'idée qu'il voulut donner & de moi & de mon Ouvrage. Il l'intitula *la Rhétorique de College trahie par son Apologiste.*

Il me fallut répliquer, mais sans imiter aucunement ni son titre, ni ses manieres; parce que tout ne sied pas à tout le monde. Je lui répondis en quatre Lettres. Dans la premiere, j'entrepris de faire voir que *l'Eloquence n'est à proprement parler que la raison même, quand elle sait se faire entendre aux hommes, & se mettre dans un beau jour pour se faire sentir & aimer*; & je prétendis démontrer que *c'étoit cette raison que le P. Lamy combattoit.* Je donnai ensuite la seconde, où je n'oubliai rien pour presenter *une idée claire, nette & distincte de la fausse Eloquence*, & je prétendis *en montrer des exemples dans les Ouvrages du P. Lamy.* Enfin je mis au jour tout à la fois la troisiéme & la quatriéme. Dans la troisiéme je fis entrer tout ce que je pouvois dire de plus beau *sur les images sensibles* que l'Eloquence employe, & qui sont ce qu'elle a de plus merveilleux: Et j'opposai celles que l'Art prescrit, à celles que le P. Lamy met en usage dans ses Livres; pour montrer la différence d'un homme qui suit les régles & d'un autre qui ne les suit pas. Dans la quatriéme je parlai *des Passions* qui sont la force victorieuse de l'Eloquence; j'en donnai l'Art, & en même temps je fis remarquer comment le Religieux se passionnoit pour nous défendre l'usage de ce moyen de persuader, le seul presque, selon moi, dont il se servoit.

En tout cela j'eus toujours devant les yeux une chose que j'avois lûë dans Ciceron, & je tâchai d'en exécuter l'idée dans mon Ouvrage, comme la plus convenable à toutes les circonstances où je me trouvois. " Vous me parlez de l'I„ ronie, dit Ciceron (1), cette figure si „ familiere

1 Ego ironiam illam quam in Socrate dicunt fuisse, quâ ille in Platonis, & Xenophontis & Æschinis libris utitur, facetam & elegantem puto. Est enim & minimè inepti hominis, & ejusdem etiam faceti, cum de Sapientia disceptetur, hanc sibi ipsum detrahere, eis tribuere illudentem, qui eam sibi arrogant: ut apud:

Dispute sur l'Eloquence.

„ familiere à Socrate, & dont ce Philosophe se sert partout dans les écrits „ de Platon, de Xenophon & d'Eschine! J'y trouve beaucoup de charmes, „ & beaucoup d'élegance. Oui certes, „ il y a de l'habileté, il y a de l'agrément, quand il s'agit, dans une dispute, de savoir qui a plus de raison, de „ convenir qu'on n'en a point, & de la „ ceder toute à ceux qui se l'attribuent. „ C'est ainsi que Socrate, dans Platon, „ éleve jusqu'au ciel par ses louanges „ Protagore, Prodicus, Gorgias, & fait „ semblant de ne rien savoir. Certainement en cela ce Philosophe a bonne „ grace; & je ne suis point de l'avis „ d'Epicure qui y trouve à rédire ". Voilà, dis-je, précisément l'idée que j'ai voulu exécuter dans mes quatre Lettres, & c'est pour cela que l'Ironie y est fréquente.

Il fut parlé de ma premiere Lettre dans le Journal de Paris du 14. Septembre 1705, & il me parut que si une main mal-veillante n'avoit pas fait tout l'article qui me regardoit, du moins elle y avoit touché. J'en fis quelques plaintes legeres dans la seconde; & dans l'extrait qu'on en fit, j'eus lieu d'être plus content de l'équité qu'on avoit pour moi.

On n'a point parlé dans le Journal de Paris, ni de la troisiéme, ni de la quatriéme, par des raisons que je ne puis publier, parce qu'elles ne sont imprimées nulle part. C'est tout dire, un de mes adversaires par ses intrigues, a procuré cette omission, parce qu'il est plus habile en pareilles négotiations, qu'en matiere de Rhétorique.

Voilà les deux Ouvrages dont la suite naturelle de celui-ci m'a obligé de rendre compte. Si le Public me fait quelque gré de ce Recueil de Jugemens des Savans, c'est ma dispute qui m'a mis en état de le composer, sans cela je n'y aurois jamais pensé. Il faut quelque chose qui anime les gens de Lettres: Et si leurs querelles sont une espece de mal, parce qu'elles sont une espece d'incendie, on en peut dire ce qu'Ovide a dit de l'incendie excité par Phaëton: Que *ce mal même a son avantage*, & jette du jour sur des matieres importantes, ou qu'on n'avoit pas encore éclaircies, ou qu'on avoit oubliées.

Dispute sur l'Eloquence.

Incendia lumen
Prabebant, aliquisque malo fuit usus in illo.

Ovid. Metam. 2. v. 311.

Je ne doute point que ce ne fût la vûe d'un grand Homme, aujourd'hui le premier Magistrat de France, lorsque me trouvant ferme dans mes principes, & point du tout d'humeur ni à les retracter, parce que je les croyois vrais; ni à les retirer des mains de mes Disciples, parce que je les leur croyois utiles; il me fit l'honneur de me dire en propres termes: *Qu'il me savoit bon gré d'agir avec autant de dignité que je faisois*, & ajoûta, pour m'encourager, qu'il ne me tiendroit quitte, que quand j'aurois donné à la matiere de ma dispute, toute l'étenduë dont je la croyois capable. C'est un honneur, ce sont des termes que je n'ai point oubliez, & que je n'oublierai jamais. Que fit-il, après tout, en approuvant ma conduite dans les petites choses de ma profession, sinon, de me découvrir alors en particulier quelle étoit, dans les fonctions de sa charge, la disposition & la grandeur de son ame? grandeur, qu'il a montrée ensuite avec tant d'éclat aux yeux de toute la Terre dans les affaires les plus importantes!

Je dois observer en finissant cet article, que ma querelle avec le P. Lamy en est demeurée à mes Réflexions sur la Rhétorique comprises en quatre Lettres, & que ce Pere, en signe d'amitié & d'estime, sans me répliquer davantage, me fit present d'un Livre *, qu'il avoit composé depuis. Je lui ferois, en revanche, volontiers present de ces Recueils de Jugemens, s'il vivoit encore. Je le voudrois de tout mon cœur; afin que notre dispute finissant comme a fini celle de M. Perrault & de M. Despreaux, finît aussi comme le combat d'Hector & de Menelas dans Homere.

* *Il a pour titre* Lettres Theologiques & Morales. *Ce fut M. Varignon son ami & le mien qui me le donna de sa part; c'est ce célébre Professeur de Mathématique connu & estimé pour son merite dans toutes les parties du monde.*

ADOLPHI

pud Platonem Socrates in cœlum effert laudibus Protagoram, Hippiam, Prodicum, Gorgiam, cæteros, se autem omnium inscium fingit & rudem. Decet hoc nescio quomodo illum; nec Epicuro qui id reprehendit, assentior. *Cic. de Clar. Orat. n. 292.*

ADOLPHI CLARMUNDI

EXERCITATIO HISTORICO-CRITICA.

De præcipuis Topicorum Explanatoribus cùm antiquis, tùm recentibus, cui ipsorum Elogia Vitæque in fine adjectæ sunt.

C'est-à-dire *Histoire Critique des principaux Auteurs qui ont traité des Topiques; à la fin de laquelle on a ajoûté leurs Eloges & leurs Vies.* Par Adolphe Clarmond. *A Leipsic* 1708.

Clarmond ou Rudiger. L'Auteur de l'Histoire Critique des principaux Auteurs qui ont traité des Topiques se dit *Adolphe Clarmond:* mais ce nom est un voile dont il se couvre. Son veritable nom est Jean-Christophe Rudiger, qui a fait en Allemand les Vies des Savans illustres & autres Ouvrages qui concernent l'Histoire Ecclesiastique. Je dois cette découverte & la connoissance du Livre en question, ainsi que celle de plusieurs autres, à M. Hobé Regent de Troisiéme au Collége de la Marche, Homme qui a autant de Politesse que de Science; & autant de droiture pour la vie, que de bon goût pour les Lettres. J'ai déja eu occasion de parler de lui dans mon second Volume.

M. Rudiger a fait en abregé, sur les principaux Auteurs qui ont traité des Topiques, ce que je fais un peu plus au long sur ceux qui ont traité de la Rhétorique, dont les Topiques font partie, comme je l'ai expliqué en parlant de Ciceron. Il rapporte donc ce que les Savans en ont dit, & il en donne aussi son jugement; ce qui fait comme la premiere Partie de son Ouvrage. Il touche aussi quelques particularitez de leurs vies; ce qui fait la seconde Partie. Par ce moyen ils paroissent, pour ainsi dire, deux fois sur la Scéne: premierement pour raison de leurs Ouvrages; en second lieu, pour ce qui regarde leurs personnes; deux choses que je n'ai pas jugé à propos de séparer dans mon Recueil, lorsqu'il y a eu lieu de toucher l'une & l'autre; outre que je n'ai eu proprement en vûe que ce qui concerne les Ouvrages de mes Auteurs. Mais les motifs qui m'ont porté à mon travail, ont aussi porté M. Rudiger à entreprendre le sien. Il a considéré & le choix qu'il faut faire entre les Auteurs, lorsqu'on veut s'instruire; & l'utilité de la matiere qu'ils ont traitée. Car, au lieu que beaucoup de gens regardent la doctrine des Topiques comme inutile, épineuse, désagréable; lui au contraire y trouve des charmes (1); il y trouve du merveilleux, même pour ceux qui n'ont aucune teinture des Lettres; enfin, il y trouve de grands avantages, en beaucoup d'occasions, pour les études. C'est l'idée qu'il nous en donne, & dans sa Préface en propres termes, & encore assez clairement dans le reste de l'Ouvrage, lequel est très court en toutes ses parties, & ne contient guéres plus de trois feuilles d'impression d'un petit *in*-8.

(Margin notes: Trif. p. 2. — Ibid. p. 3. — Clarmond ou Rudiger. — Ib. p. 2.)

Cette brieveté ne doit surprendre personne; l'Auteur indique plûtôt les sources, qu'il ne s'y donne la peine d'y puiser; en quoi certes je le trouve très-raisonnable. Qu'auroit-il pû en extraire? Quelques argumens tout au plus, tirez ou du lieu qu'on appelle *la cause*, ou de celui qu'on appelle *l'effet*, ou de quelque autre, ce qui ne peut jamais avoir beaucoup d'agrément. C'est par une semblable considération, que je ne puis rien extraire de son Livre, puisqu'il n'est composé que de jugemens bons à rapporter sur les Auteurs dont il parle, & qui n'entrent point dans celui-ci, excepté quelques-uns sur lesquels il ne dit presque rien, que ce que j'en dis, & qu'il a puisé dans les mêmes sources.

Il suffit donc de dire deux choses, l'une est, que cet Auteur estime tous ceux qui ont traité les Topiques avec soin & étenduë, soit qu'ils l'ayent fait dans le cours d'une Rhétorique, soit qu'ils l'ayent fait dans quelque Ouvrage composé exprès, pour ne contenir que cette matiere:

1 Inter omnes constat quòd doctrina Topica plerisque literarum studiis conducat, verum facilemque inveniendi modum tradat, suavitate sua mulceat, & omnes etiam literarum expertes in admirationem rapiat. *Ibid p.* 1. 2.

2 Percunctatorem fugito, *Horat. lib.* 1. *Epist.* 18. v. 69.

Clarmond ou Rudiger.

re: au lieu qu'il n'est point du tout content de ceux qui en ont parlé legerement, soit par mépris, soit par paresse. Dans la premiere classe il met Ciceron, & il le place même avant Aristote; il y met Gerard Jean Vossius, Agricola, Ramus, le Pere Caussin, le P. Pajot, le P. du Cygne, Jean Hubner, &c. Dans la seconde il met Quintilien, Dresserus, l'Auteur de l'Art de penser, &c.

La seconde chose que j'ai à dire, regarde l'utilité des Topiques, sur quoi je suis un peu éloigné du sentiment de l'Auteur. Je crois cette doctrine ou de nul usage ou très-peu utile, persuadé que la fécondité de l'Orateur dépend, non de la connoissance des Topiques, mais de la Science des matieres, & du soin de s'instruire des circonstances: De la connoissance des matieres, pour ce qui concerne les questions; du soin de s'instruire des circonstances, pour ce qui regarde les faits. Elle dépend aussi de la bonté de l'esprit, qui sur les unes & sur les autres fait faire ses réflexions. Enfin elle dépend de la peine qu'il se donne de méditer son sujet dans l'occasion. Et voilà ce qu'après tout nous recommandent les plus grands Maîtres, mêmes ceux que M. Rudiger loue le plus, entre autres Ciceron, comme je l'ai observé en parlant de ses Topiques; & Aristote pareillement, ainsi que je l'ai remarqué soit en parlant de ce Philosophe, soit en parlant d'Hermogéne. Peut-être pourrois-je sur cela prendre aussi M. Rudiger par lui même en quelques articles, ou le trouver en erreur. (Eh! quel est l'Auteur qui ne s'y trouve pas en quelque chose?) Il y est peut-être sur Ciceron, sur le P. Pajot, sur l'Auteur nommé Thilon. Mais il n'y a rien en tout cela qui merite tant d'attention. Il vaut mieux dire à l'égard de la personne même de M. Rudiger, qu'il est habile, modeste, judicieux, ami de l'avancement des Lettres & des Sciences. Pour ce qui est des Topiques, il faut dire que c'est une doctrine séduisante. Car comme on ne rencontre point de preuve dans les Orateurs, qui ne se rapporte aux Topiques, lorsqu'on l'a trouvée, on est porté à croire que c'est par leur moyen qu'on trouve les preuves. Mais c'est une erreur. Rien n'est plus capable de rallentir le beau feu de l'esprit qui trouve les preuves & les tourne de la maniere qu'il faut, que le recours qu'on a aux Topiques. Je veux appuyer, par exemple, avec Horace, ce qu'a dit ce Poëte: *Fuyez ceux qui sont curieux* (2): Irai-je, pour en venir à bout, parcourir seize ou tant de notions générales qu'on appelle *lieux de Rhétorique*, pour voir si quelqu'une me fournira ce que je cherche? Ou si je ne m'attacherai qu'à considérer mon sujet pour y trouver que *ces hommes si curieux sont* (3) *à coup sûr des babillards*, ce qui est la raison précise de les fuir? Et si j'avance avec le même Poëte,

Soyez court & précis dans vos enseignemens (4):

N'est-ce point encore par la considération de la brieveté & de la longueur, que je trouverai moyen d'ajoûter,

Afin qu'on les conçoive & retienne aisément (5).

C'est donc par la considération de l'idée particuliere, qu'on découvre les raisons, c'est-à-dire par la considération du sujet; & non par la considération des notions générales qui sont les lieux de Rhétorique.

M A X I M E S
SUR LE MINISTERE
DE LA CHAIRE.

Par *M***. P. D. L. O.* 1711.

Anonyme.

EXcepté les Dialogues de M. l'Archevêque de Cambray, dont je parlerai dans l'Article après celui-ci, l'Ouvrage le plus récent qui soit venu à ma connoissance

3 Nam garrulus idem. *Ibid.*
4 Quidquid præcipies esto brevis, *Horat. de Arte.* v. 335.
5 ... ut citò dicta Percipiant animi dociles, teneantque fideles. *Ibid.*

Anonyme. noissance touchant la matiere que je traite, sont les *Maximes sur le Ministère de la Chaire*, Ouvrage d'un homme Apostolique, qui a vieilli dans l'emploi, & qui est aussi respectable par sa vertu & son bon esprit, que par ses manieres, soit dans son Livre, soit dans le commerce de la vie.

Car pour le Livre du P. Gisbert je le regarde comme étant de 1702. & non de 1715.

Dans l'Avertiss. p. 1. Son dessein, à ce qu'il dit, *n'a pas été d'encherir sur ceux qui ont déja donné des régles* aux Ministres de la parole. C'est la sagesse, c'est la modestie qui parle. Il y a deux choses à considérer dans l'Eloquence de la Chaire: ce qu'elle a de propre, & ce qu'elle a de commun. Tant qu'on la considérera par ce dernier endroit, tous les gens sages parleront comme a fait l'Auteur; puisqu'en effet on ne dira jamais rien de meilleur, que ce qu'ont dit les premiers Maîtres. Mais si l'on considére les régles de l'Art dans l'application qu'il en faut faire aux lieux Saints, aux temps destinez pour cela, aux matieres que l'on y traite; alors il y a, & des routes à suivre, & des défauts à éviter, dont l'homme de Dieu, qui a l'experience, est seul capable de nous avertir; de telle sorte qu'il peut encherir sur les autres. Mais rien ne sied mieux que la modestie. Elle fait encore dire à l'Auteur qu'*il a voulu seulement resserrer les régles pour les rendre plus vives & plus aisées*. C'est pour cela qu'il les donne sous le nom de *Maximes*. Dans cette vûe il examine le Prédicateur & tous les talens qui le perfectionnent; il examine le Sermon & les parties qui le composent.

Ibid. p. 2. *Ibid. p. 2.*

Qu'est-ce qu'un Prédicateur, selon lui? C'est un Orateur qui a mission de ses Supérieurs pour annoncer l'Evangile; qui s'est préparé à cette mission par l'étude, par la priére, & par la mortification; qui l'a attenduë sans empressement; qui l'a reçûe avec obeïssance; qui la remplit avec fidelité; qui l'exerce sans jalousie, sans basse défiance, sans vanité, sans ambition; enfin qui en conserve la grace avec une attention particuliere.

Dans la voye extraordinaire, la mission opere, malgré les empêchemens naturels: car, ou elle les fait disparoître, ou elle les tourne à bien. Dans la voye commune, les talens ne donnent point la mission: mais ils la soutiennent. Combien n'en faut-il pas aux Prédicateurs? La pieté & le zéle sont les principaux, il y faut joindre l'esprit, le bon sens, la science, la memoire, la voix, le geste, la représentation, toutes les parties qui composent l'homme éloquent. C'est donc ici principalement & par excellence *l'homme de bien qui sait parler* (1). Anonyme.

L'esprit que l'Auteur demande, est un esprit dialectique, ou géométrique, si l'on veut. Il le desire propre à pénétrer la doctrine de l'Evangile, à en développer les parties, à les choisir, à les ranger, à les établir, à les traiter d'une maniere convenable. Rien n'est plus juste. C'est ici, ou jamais, qu'est de saison cette exactitude rigoureuse qu'un grand homme * demandoit dans l'Eloquence, sur-tout lorsqu'il ne s'agit que d'instruire. L'esprit du Prédicateur doit savoir encore se tenir lui-même dans son caractére, renfermer tout ce qu'il dit dans de justes bornes; y éviter la bassesse, l'affectation de plaire, les faux brillans, la présomption; observer toutes les bienséances; supporter les fatigues de l'étude, de la composition, de l'action.

* Platon.

Sa Science, c'est l'Evangile, la Tradition, les Peres; en deux mots, la Foi & la Morale. Il n'est guéres temps d'étudier lorsqu'il est nécessaire de parler. Il faut étudier d'avance, & se servir de ses lumieres dans le temps, sans ostentation, sans subtilité. L'érudition puisée dans de bonnes sources, doit être ménagée avec prudence. Les hautes connoissances supposent celle de la Langue, celle des humanitez, celle du monde, ou du cœur humain. Les spéculations Métaphysiques ne sont pas de l'usage du Prédicateur. S'il sait les Systêmes de Physique, c'est, dit-on, pour avoir droit de les négliger. L'Ecriture est un fond riche en choses, en tours, en principes, en raisonnemens, en ornemens, en tout.

Que peut-on dire des Mœurs de l'Orateur sacré, si-non que sa vertu doit être plus abondante? qu'elle doit par sa bonne odeur, & préparer la persuasion avant

1 Vir bonus dicendi peritus, *Quintil. ex Catone.*

Anonyme. avant le Sermon, & la confirmer encore après? qu'elle l'opére pendant le Sermon même, parcequ'elle se peint dans le Discours, & qu'elle y répand l'onction? Elle dépend de l'intention. Ce qui la nourrit, c'est la fuite du monde, l'étude, l'exercice des bonnes œuvres. Pleine de courage, elle a ses hardiesses: amie de la prudence, elle a ses ménagemens. Elle prie pour le Peuple; elle parle pour Dieu.

Il seroit à souhaiter que le Ministre de la parole, sans apprendre rien par memoire, ne parlât que de l'abondance du cœur. Mais où est l'homme qui puisse par cette voye remplir dignement le Ministére! Le soin de composer & d'apprendre retranche bien des défauts; l'action aisée cache un grand nombre de ceux qui restent. Que nous dit-on de meilleur, tant sur l'Action, que sur la Memoire? qu'*il faut les exercer*. L'Action comprend l'air, le geste, la voix. On reduit en maximes pour la Chaire, les préceptes généraux qui regardent ces parties de l'Eloquence. On fait un Chapitre exprès touchant *la véhémence*, parcequ'il est important que le Prédicateur ne soit point froid: mais aussi avertit-on que la véhémence a ses bornes, & qu'il ne faut l'employer que lorsque le sujet le demande. Voilà déja la premiere partie du Livre; elle regarde le Prédicateur & les talens qui le perfectionnent. Voyons maintenant la seconde, où il s'agit du Sermon & des parties qui le composent.

L'Orateur sacré doit savoir quelles matieres il lui appartient de traiter, & par conséquent les divers sujets de Sermon. Ce sont les Mysteres, les Panégyriques, la Morale. Il doit savoir pareillement les diverses formes qu'il peut donner à ses Discours. Il peut les faire en Homelie, en maniere de Controverse, en Dialogues; il peut les rendre plus réguliers. Il doit avoir une idée des occasions qu'il a de parler. Ce sont les Instructions ou les Sermons ordinaires, les Vêtures, les Professions, les Oraisons Funébres. On montre comment dans l'étendue de la Prédication on peut faire usage des préceptes que la Rhétorique donne & sur les trois genres de causes, & sur les styles.

Le style simple convient à l'Homelie; Anonyme. on n'y fait presque que paraphraser l'Ecriture; on y change quelquefois d'instruction à chaque verset; on y peut garder l'unité; il y a des matieres plus propres que d'autres à cette forme de Discours.

L'Auteur a soin de proposer ces matieres, ainsi que celles des Discours moraux. Il montre l'usage & les qualitez des Dialogues, ou des Instructions qui se font par conférences. L'article qui regarde la maniere de prêcher les Mystéres, est fort sensé; celui du Panégyrique a son merite; c'est l'idée qu'il faut aussi avoir des Réflexions sur les Vêtures, sur les Professions, sur les Controverses, sur les Oraisons Funébres. On trouve par tout des maximes dignes de la Religion.

Le Texte a ses préceptes, aussibien que l'Exorde qui le suit. La grande régle pour le premier, est qu'il soit pris dans le sens propre, plûtôt que dans le figuré, qu'il renferme le sujet, & mêmes ses parties, s'il est possible; que la Traduction en soit fidéle & succincte. Il a été un temps qu'on faisoit deux Exordes, on se contente d'un aujourd'hui. On veut qu'il soit court, qu'il méne au but, qu'il montre le sujet par les endroits les plus intéressans, qu'il explique le texte, ou qu'il en fasse l'application. Une verité, une pensée semble y suffire. Il doit être travaillé, sans être trop brillant; faire estimer le sujet, sans le vanter.

L'Auteur parle des complimens qu'on insére dans un Sermon; & quelques régles qu'on y garde pour les rendre supportables, il se range du côté des Auditeurs qui les condamnent, parce qu'ils ne conviennent pas à la Chaire, soit que les louanges soient bien fondées, soit qu'elles ne le soient pas. Comment après cela conviendroit-il au Prédicateur de se louër lui-même? Il ne lui convient, ce qui est bien plus, ni de se plaindre, ni de se justifier, quoiqu'il soit obligé d'expliquer ce qui auroit été mal reçu.

La division, inconnuë aux Anciens, est devenuë indispensable, excepté dans l'Homelie. On peut lui donner différens tours; mais la rebattre par des synonymes, c'est une puerilité. L'Auteur donne des lumieres pour la faciliter. Dans les Discours

Anonyme. Discours de Morale, la necessité d'acquerir certaines vertus, ou de fuir certains vices; les moyens d'y réüssir; les marques du progrès; les prétextes qu'on oppose, sont les divisions ordinaires. Dans les Panégyriques, elles se tirent des différentes vertus, ou des divers états du Saint qu'il s'agit de loüer; dans les Mystéres, l'Esprit & la Lettre, les desseins de Dieu & la correspondance des hommes, les vertus qui y éclatent, les vices opposez, les fruits qu'on peut en recueillir entrent dans les divisions. Il est à souhaiter que le premier membre serve comme de degré pour arriver au second.

Le choix, l'ordre, l'enchaînement, la convenance des parties, la juste mesure du tout sont la beauté du Discours. Les Traditions n'y doivent pas être si marquées. Il faut ne prendre pour principe que ce qui est constant. C'est où paroit la justesse, l'équité, la modération. Les preuves ne doivent point garder la forme qui convient à l'Ecole. L'avis est necessaire, à cause de la Théologie d'où l'on passe à la Prédication. Il faut y éviter la sécheresse, & l'extrémité opposée qui consiste en mauvaises amplifications, en figures forcées, en pointes, en jeux de mots.

On cite peu, quand on ne cite que par nécessité ou par modestie, ou pour faire un agrément, puisque les Citations font rarement la beauté de l'Eloquence; elles en font quelquefois la force; & quelquefois elles montrent la modestie, en faisant honneur aux sources où l'Orateur a puisé. Dans le cours ordinaire un homme habile prend plûtôt la doctrine & les raisons des Peres, que leurs termes.

Si dans tous les Ouvrages les pensées doivent être vrayes, solides, naturelles, comment en souffriroit-on d'autres dans la Prédication de l'Evangile? Tout doit y être digne des Autels. Le grand art c'est de toucher, on le fait par les mouvemens qu'on nomme vulgairement Passions. L'Ange de paix y a besoin de prudence. Il ne doit être ni malin, ni mordant. Il évite le scandale; c'en seroit un, que de jetter des semences de sédition.

Comme le ministére de la Chaire sanctifie toute l'Eloquence, il sanctifie les figures. La Religion s'en accommode quand elles sont conformes au bon sens. Il en faut dire autant des exemples, des similitudes, de tout ce qu'on peut comprendre sous les similitudes & les exemples, comme sont les paraboles, les fictions, les suppositions ou les hypothéses. Anonyme.

On traite de l'Elegance avant que de traiter du style; elle y est comprise; cela n'est pas de conséquence, non plus que l'étenduë plus grande que d'ordinaire, qu'on donne à ce terme. La principale qualité du style c'est la clarté. Les autres caractéres sont aussi d'un très-grand usage, quand on les employe à propos. Il faut varier.

Trois choses ont cours dans les Sermons, les détails, les prétextes, les portraits. Qu'est ce qu'un détail? L'application d'un principe de pratique. On aimoit mieux autrefois une longue explication des principes; on aime mieux un long détail. On va à l'usage. Il faut éviter dans les détails, de rendre le vice aimable par les peintures qu'on en fait, ou de rendre la censure odieuse, en attaquant les particuliers. Il vaut mieux proposer les moyens ou de fuir le vice, ou de pratiquer la vertu. Les retours à l'Ecriture Sainte, les Réflexions rendent les détails plus beaux.

Attaquer & combattre les prétextes, est une des adresses les plus communes, les plus vives & les plus utiles de l'Eloquence sacrée. Rien n'a plus de rapport à la Réfutation. Les prétextes qui imposent davantage sont les bienséances du rang, de la qualité, de l'âge, du sexe; l'opinion des hommes, l'usage, l'exemple, les ménagemens, la tentation, l'occasion, la confiance présomptueuse en la bonté de Dieu.

On aimoit autrefois les descriptions; quel goût, s'il est vrai, comme le dit un homme de nom, qu'il n'y aît rien de si pueril! on a aimé les portraits, qui sont des espéces de descriptions. L'Auteur les regarde comme le plus grand effort de la Réflexion. Je crains qu'on ne les confonde avec l'expression des mœurs. Quoi qu'il en soit, on nous avertit que la malignité & l'humeur chagrine y ont — *Le P. Rapin.*

beaucoup

Anonyme. beaucoup de part. Ils peuvent donc avoir des défauts qui les rendent indignes du ministére. Ils peuvent aussi avoir leur merite.

L'Auteur donne des vûes utiles pour la Peroraison, qui est la Conclusion du Sermon; mais outre qu'il n'y a guéres d'autres régles pour les Prédicateurs que celles qu'on donne aux Orateurs en général, la meilleure conclusion du Sermon est que le Prédicateur lui-même en profite, & qu'il pratique ses leçons d'humilité, de pénitence, de charité, de religion.

Ce détail prouve, que tout ce que l'Eloquence de la Chaire a de préceptes particuliers, ce sont des régles de Morale, appliquées aux personnes que l'on instruit & aux matieres que l'on traite.

Au reste, je crois avoir ouï dire que cet Ouvrage a eté imprimé à l'insçu de l'Auteur. Aussi est-ce à quoi j'attribuë certaines choses qui m'ont fait de la peine.

Mir. sur le Min. p. 11. n. 5. Je suis persuadé avec lui, que *le talent de la Chaire est un assemblage de différentes qualitez propres à se faire écouter, à toucher, à persuader*; que cet assemblage est rare; & que si le nombre des Prédicateurs n'en est pas moins grand, c'est que plusieurs se flattent eux-mêmes & croyent avoir tout ce qu'il faut pour contenter l'Auditeur.

Ib. p. 19. n. 22. Mais après avoir accordé cette proposition à l'Auteur, comment croire encore avec lui, *qu'il n'y a presque point de Prêtre qui n'ait le talent de prêcher, s'il veut le mettre en œuvre; & que ceux qui s'en sont crus incapables, ont plus manqué de courage que de moyens*? Ces deux Maximes se contredisent: la premiere étant vraye, la seconde ne sauroit l'être. Et ce que Saint Paul dit de la distribution différente des dons du Saint Esprit, empêche aussi de croire que le don de la parole soit donné presque à tous les Prêtres.

Ib. p. 22. n. 29. De même, l'Auteur dit d'une part que l'Apôtre *déclare que l'Eloquence humaine anéantit le mystere de la Croix*. Il dit de

Ib. p. 42. l'autre, que quand l'Apôtre bannit de la Chaire l'élévation, la sagesse, l'Eloquence; c'est l'élévation des subtilitez Philosophiques, la sagesse des raisonnemens humains, *l'Eloquence qui consiste en jeux d'esprit, en arrangement de mots*. Ces maximes manquent toutes deux d'éxactitude. Anonyme. La seconde d'abord, parce que Saint Paul parle de l'Eloquence humaine la plus solide, & non d'une Eloquence frivole seulement Cela étant, dira-t-on, la premiere maxime est donc exacte? Ce n'est pas une conséquence. Car Saint Paul dit bien qu'il n'a pas employé l'Eloquence humaine, & qu'il n'a pas dû l'employer, pour ne pas anéantir le mystere de la Croix; mais il ne s'ensuit pas que ceux-là anéantissent le mystére, qui y employent cette Eloquence. La raison est, que les temps sont changez. D'abord le mystére a dû s'établir par lui-même & par les miracles, sans les secours humains; mais depuis son établissement il se maintient par les secours humains en même temps & par sa vertu. Dieu tout seul a instruit les Apôtres par le Saint Esprit; aujourd'hui il instruit les Fidéles par le Saint Esprit en même temps & par les hommes; de sorte que l'operation de la grace se cache sous l'apparence des moyens humains, comme l'Auteur de la grace s'est caché sous la nature humaine. Si ce n'est point là le veritable sens de Saint Paul, il faut bannir toute Eloquence de la Chaire, puisqu'il est visible qu'il n'a pas voulu dire qu'*il n'est pas venu convertir le monde par des subtilitez, par des jeux d'esprit, & par des arrangemens de mots*: mais qu'*il n'est pas venu le faire par l'Eloquence que le monde admire*, & qui est la plus solide; parce qu'il l'a fait par quelque chose encore de superieur. Mais ce ne sont pas-là les seules maximes qui paroissent opposées, il y en a d'autres. Par exemple, *la memoire*, dit-on, *est un don de la nature, où l'Art a peu de part: pour la perfectionner il n'est d'autre moyen que l'Exercice*. Ib. p. 80. Et presque dans la même page on venoit de dire qu'*on peut se faire une memoire locale, fixant à des tableaux, à des Autels, à des piliers chacune des parties dont un point est composé, & les réunissant toujours à ces objets durant l'étude*. Ib p. 79. ad Calc. n. 17. Cette maxime est contraire à la précedente; ce qu'elle dit n'est d'aucun usage; je crois que l'Auteur n'a proposé cette methode que par condescendance pour ceux qui la donnent.

Anonyme. Ce n'eſt pas tout. *Un beau naturel*, dit-on encore, *quoiqu'irrégulier*, *vaut mieux que l'Art*; & cependant on dit enſuite * que *les talens ſont des défauts*, *ſi on ne ſait pas les régler*. Enfin, on nous dit d'un côté * que *les Auditeurs de mauvais goût ne ſont pas le plus petit nombre*, & *qu'il eſt utile a la Religion qu'il y ait des Prédicateurs qui leur conviennent*: Et cependant on nous dit enſuite dans le même chapitre, qu'*il ne faut jamais ſe négliger*, *non pas même au village*: *car outre qu'on doit ce respect au miniſtère*, *le peuple ſent ce qu'il ne connoît pas*, & *il le goûte*. *Par-tout il y a quelque connoiſſeur*, *qui juge & qui décrie*; *ſon goût regle celui des autres*, *il entraine la foule*, *la foule ne l'entraine pas*. Ce ſont deux déciſions bien contraires! L'Approbateur * du Livre paroît * avoir goûté la premiere, qui ſouffre le mauvais goût: mais beaucoup de gens s'en tiendront, je crois, à la ſeconde, qui l'exclut même du Village, parce qu'il ne faut pas confondre le *mauvais goût*, qu'il eſt à propos d'exclure & de bannir de la Chaire, avec la *ſimplicité* qui peut y être non ſeulement utile, mais neceſſaire. A cela près, & excepté encore un petit endroit, je ſouſcris à l'Approbation.

Avertiſſ. p. 2.

* Dans le corps du l. p. 14. n. 21.

* Ib. p. 13. n. 9.

Ib. p. 21. n. 27.

* M. Berthe Doct. de Sorb.

* Dans l'Approbation.

Ibid. „ Les maximes qui compoſent le corps „ de cet Ouvrage, dit l'Approbateur, ſont „ belles, judicieuſes, pleines de lumieres, „ & d'un ſens exquis. Le ſujet en eſt „ important & auguſte, & la maniere „ de le traiter vive & conciſe. L'ex„ preſſion eſt naturelle, & le tour déli„ cat ſur la neceſſité de la Miſſion, la „ grandeur du Miniſtére & les talens du „ Miniſtre, ſur tout ce qui regarde l'E„ loquence Sainte; on y donne presque „ autant de ſentences que de paroles; „ *ſans vouloir gêner les grands & heu„ reux génies*, *dont les irrégularitez valent* „ *quelquefois mieux que l'art*, *on leur mon„ tre les fautes à éviter*, & *les régles à* „ *ſuivre pour attraper la perfection en cha„ que espece de Discours évangelique*. Nul „ défaut qui déshonore la Chaire, nul „ avantage qui en ſoutienne la dignité, „ n'eſt laiſſé ſans quelque trait qui frappe „ & qui perſuade. Des Comparaiſons é„ galement ſimples & riches ſemées çà „ & là, portent un nouveau jour où on les applique. En traçant le beau, le „ parfait, on ſouffre volontiers ce qui „ l'eſt moins, on applaudit au médiocre, „ & *on croit même neceſſaires aux Audi„ teurs de mauvais goût les Prédicateurs* „ *qui leur reſſemblent*. *On interdit le plai„ ſant & le ridicule*, *l'invective & l'in„ jure*, à ceux qui parlent aux hommes „ de la part de Dieu; on fait voir l'in„ dignité du trop grand détail, & le dan„ ger des portraits. Bref le bon goût „ regne dans les maximes de l'Auteur; „ quoiqu'en les liſant on penſe beau„ coup, elles laiſſent cependant toujours „ à penſer. Que la pratique feroit glo„ rieuſe au Miniſtére, & utile à la ſanc„ tification des Fideles & des Miniſtres!

Anonyme.

Ce que dit l'Approbateur, que l'Auteur *interdit de la Chaire l'Invective*, *le Plaiſant & le Ridicule*, a beſoin de quelque explication. Il interdit l'*Invective perſonnelle*, mais non pas *l'Invective générale*: Comment le pourroit-il? Il interdit de même le ridicule d'une certaine espece, quand il avertit que *la crainte d'être raillé n'a jamais arrêté une paſſion ardente*. Mais il y a telle espece de ridicule qu'il admet, puisqu'il dit entre autres choſes, que *tel craint moins de paſſer pour méchant que pour impertinent & pour ridicule*. Il y a en effet telle espece de ridicule qui a de la dignité, comme le ridicule que Dieu jetta ſur le premier homme après ſon péché.

Ibid. p. 35. n. 25.

Ibid. p. 280. n. 19. Voyez auſſi p. 228. n. 17.

Mais l'endroit que j'ai voulu particulierement déſigner dans cette Approbation, très-juſte d'ailleurs, eſt celui-ci: que l'*Auteur donne ſes régles ſans vouloir gêner les grands génies*, *dont les irrégularitez valent quelquefois mieux que l'art*; *qu'on leur montre les fautes à éviter*, & *les regles à ſuivre pour attraper la perfection*.

Il eſt vrai que l'Auteur dit, qu'*il ne prétend aſſujettir perſonne à ſes Maximes*; & il a pu le dire par modeſtie; mais la raiſon qu'il en donne, que *l'aſſerviſſement aux préceptes contraint le génie*, ne conclut pas; c'eſt une penſée de quelques perſonnes, qui n'examinant pas aſſez ce que c'eſt que l'art & les regles, croyent que tout cela ne ſert qu'à aſſervir le génie

Avertiſſ. pag. 2.

Anonyme. nie (1) ; si leur pensée étoit vraye, il faudroit bannir les régles. Mais il ne faut qu'avoir vû le peu que j'ai rapporté de ce qu'en disent les Maîtres, pour être persuadé que cette pensée n'est pas exacte. Aussi le Discours de l'Approbateur ne se soutient-il pas en ce point; car si l'on montre aux grands génies mêmes, aux génies heureux, & *des défauts à éviter, & des regles à suivre pour attraper la perfection*; il s'ensuit que pour arriver à quelque chose de parfait, ces grands génies mêmes doivent laisser leurs irrégularitez, & s'assujettir à ce que l'Art leur montre; & qu'en même temps ce que l'Art leur montre vaut mieux que leurs irrégularitez. En effet, il semble qu'on ne doit reconnoître d'autres génies heureux, que ceux qui sans régles peuvent arriver où les régles conduisent les autres : s'ils trouvent autres choses, ce sont ou des exceptions du précepte, ou des préceptes nouveaux, qui ne peuvent contredire les premiers, si ces premiers étoient bons, & dressez, comme on dit, sur le bon goût. Encore ces génies mêmes avec leur bonheur ont besoin de regles pour faire usage à propos de leurs talens.

En un mot, de deux parties qui font le Prédicateur, l'une qui se tire de la Morale & de la nature des sujets qu'il doit traiter; l'autre qui se tire de l'Eloquence en général, & de l'idée qu'il en faut avoir; on peut dire qu'il y a dans ce Livre quelque petite chose, particuliérement sur la seconde, qui a besoin encore d'explication; au lieu que tout paroît assez juste & assez exact dans ce qu'on dit sur la premiere, qui après tout, est ici la principale sans contredit.

Il s'est fait à Toulouse une Edition de cet Ouvrage, qui le donne au P. Massillon *. C'est sur cela que M. De Gofridi, Baron de Trets, & Avocat Général au Parlement d'Aix, si connu par ses belles & grandes actions, si dignes de son Ministére, me fit l'honneur de m'écrire & de me demander le nom de l'Auteur, & mon avis sur l'Ouvrage. J'eus l'honneur de lui répondre ce que je savois; que le P. Massillon avoit désavoüé l'Ouvrage en le loüant, & qu'il est du P. Gaschies, Théologal à Soissons. Pour ce que je pouvois dire sur l'Ouvrage, j'ajoûtai un précis de ce qu'on voit dans ce Volume. Anonyme.

* *Auteur d'un Evêque de Clermont.*

M. FRANCOIS DE SALIGNAC

DE LA MOTTE-FENELON,

Précepteur de Messeigneurs les Enfans de France, & depuis Archevêque de Cambray, Auteur d'un Livre, qui a pour titre DIALOGUES SUR L'ELOQUENCE, avec une Lettre, &c. A Paris chez Etienne 1718.

FEu M. de Fenelon a un bon dessein dans cet Ouvrage, & l'Auteur qui en a composé la Préface, entre dans ses vûes le mieux qu'il peut. Ils en veulent tous deux au *bel esprit*, plus aisé à décrier qu'à bien connoître, mais plus facile à connoître qu'à éviter. On peut s'en convaincre par des traits que le Prélat en rapporte, tirez des Ecrivains les plus fameux; & mieux encore, par ceux qui lui échappent à lui-même, ainsi qu'à l'Auteur de la Préface. Le Lecteur ne les y méconnoîtra point, s'il en juge par ce principe du Prélat, que le bel esprit se montre en cent manieres différentes, soit dans l'expression, soit dans les pensées; mais entre autres, *par un goût, & par une passion avengle de dire quelque chose de nouveau.* M. de Fenelon. *p.* 215. *p.* 10. & 94.

N'est-ce point ce goût, qui a produit le début de la Préface? Celui qui l'a composée, parle d'abord de ceux qui ont traité de la Rhétorique; il prétend marquer leurs *différentes vues*, & il s'explique en ces termes. " Les Anciens, & „ les Modernes, dit-il, ont traité l'Eloquence en Dialecticiens, en Grammairiens, en Poëtes; il nous manquoit „ un homme qui eût traité cette Science en Philosophe, & en Philosophe „ Chrétien;

(1) *Democrite avoit eu cette pensée des préceptes de l'Art Poëtique; & Horace s'est moqué de sa pensée.* Ingenium miserâ quia fortunatius arte Credit, & excludit sanos Helicone Poëtas Democritus, &c. *Ep. ad Pison, v.* 295.

M. de Fenelon.

„ Chrétien; feu M. de Cambray, nous „ le fait trouver dans ses Dialogues ". Voilà une division, qui présente, pour ainsi dire, à la suite de son Auteur, un pompeux cortége, Grammaire, Rhétorique, Poësie, Dialectique, Philosophie. Car il faut qu'il aît toutes ces connoissances, & qu'il voye l'usage qu'on en doit faire; il a trouvé que les premiers Maîtres de Rhétorique ne l'ont pas vû; il les méprise, parce qu'ils y ont manqué. Mais où sont ceux qui ont traité de l'Eloquence en Grammairiens, ou en Poëtes? Est-ce que le Philosophe n'est point Dialecticien, ou que le Dialecticien n'est point Philosophe? &, si feu M. de Cambray est le premier qui ait traité cette matiere en Philosophe Chrétien, Saint Augustin, & tous ceux qui l'ont imité, comment l'ont-ils traitée? seroit-ce en Philosophes Payens? C'est ainsi que pour vouloir se distinguer, l'on s'égare.

A l'égard de M. de Fenelon, que doit-on penser de ce que cet illustre Auteur n'a pas lui-même donné au Public ces Dialogues qu'il avoit composez dans sa jeunesse, & qui ne paroissent qu'après sa mort? Peut-être sont-ils une preuve, que de bonne heure il avoit envie de se rendre utile; n'en sont-ils pas une aussi de son bon goût en ce qu'il les a supprimez pendant sa vie, & cela sans doute, après y avoir fait de justes réflexions? Car enfin ne peut-on pas croire qu'il les avoit condamnez à ne jamais voir le jour, ou du moins qu'ayant dessein de les corriger, il n'en a jamais trouvé le loisir? Quoi qu'il en soit, il est vrai qu'il y dit beaucoup de belles & bonnes choses, & qu'il les dit d'une legereté de style qui fait plaisir. Mais outre qu'on les trouve ailleurs, il faut prendre garde, qu'à la faveur de ce qu'il dit de bon, il ne fasse passer d'autres choses fort contraires au dessein loüable qu'il paroît avoir de contribuer au progrès & à la perfection de l'Eloquence.

Préf. p. 5.

Dans Platon, Denys d'Halic. Hermog. S. August. Cic. M. Pascal, &c. Il y a long temps qu'on ne dit plus rien de nouveau en matiere de Rhétorique, du moins quand on dit sur cet article quelque chose de raisonnable.

J'observe donc, dans ces Dialogues, deux sortes d'erreurs; les unes de fait, & les autres de doctrine: Il y en a même qui sont tout ensemble dans l'un & dans l'autre. Voyons-en quelqu'une de chaque espéce:

Parmi les erreurs de fait, je mets l'idée que le Prélat a d'Isocrate, & qu'il croit avoir trouvée dans Platon. Il fait regarder ce fameux Maître d'Eloquence, comme un chetif *Rhéteur*, comme un *Déclamateur* méprisable, comme un *froid Orateur qui n'a qu'une idée basse de l'Eloquence*; & pour le confirmer, *jugeons-en*, dit-il, *par Platon*; *l'en croirez-vous*? A cet air d'assûrance, & sans autre preuve, il se fait ceder la victoire par ses interlocuteurs. Que dira l'Auteur de la Préface? Certainement il ne peut pas ignorer que, sur cet article, Platon est précisément l'antipode de M. de Fenelon. Ce Prélat n'avoit-il pas lû le Dialogue intitulé *Phédre*? il l'avoit si bien lû, qu'il se le propose pour le modéle des siens, & qu'il en fait l'analyse. Comment a-t-il oublié l'Eloge que ce Philosophe y fait de cet Orateur qui lui paroît si méprisable? On trouve cet éloge dans Ciceron; on le trouve dans les Editions les plus communes d'Isocrate. Ce prétendu *Déclamateur* y est l'admiration de Platon, dans le temps que ce Philosophe se déclare contre tous les Orateurs; *Exagitator omnium Rhetorum hunc miratur unum* *. A son exemple Ciceron même a pour ce Rhéteur une haute estime, une amitié tendre. *Que ceux*, dit-il, *qui n'aiment point Isocrate, souffrent que je m'égare avec Platon* *. Comment feu M. de Cambray nous appelle-t-il ainsi sur ce point, au jugement de ce Philosophe? N'est-ce point par un trait de cet esprit qui veut briller, non dans les mots, mais dans les décisions; non par la doctrine & la Science, mais par les airs & les manieres?

Ce n'est pas tout, le Prélat nous appelle à Denys d'Halicarnasse, qui fait néanmoins un éloge encore plus magnifique d'Isocrate *, puisqu'il le préfere plus d'une

M. de Fenelon.

p. 16. 17. 18. &c. pag. 20.

** Termes de Cic. dans son Orateur.*

** Ces paroles de Ciceron ne sont qu'un trait de politesse, pour dire que ce n'est ni Platon ni lui, mais Brutus, qui s'égare; parcequ'il n'aime point Isocrate, non plus que M. de Fenelon.*

pag. 17.

** On peut le voir dans les jugemens de Denys rapportez au commencement des Ouvrages d'Isocrate, ou à la tête de chacun de ces Ouvrages dans les Editions communes.*

1 *Dans un Recueil d'Actes concernant l'Université, p. 12. on trouve que le Cardinal Bessarion fit sur ce sujet plusieurs Oraisons qu'il dédia en 1470. à Guillaume Fichet, Docteur de Sorbonne.*

2 Omnem Antiquorum & Aristoteleam & Isocrateam rationem complectuntur. *Epist. L. 1. ad Lent. Epist. 9. num. 6.*

M. de Fenelon. d'une fois à tous les Philosophes, soit pour l'élevation des sujets qu'il a traitez, soit pour leur utilité dans toutes les parties de la Morale. M. de Cambray supprime cet éloge: cela n'est-il pas surprenant? il dit même que cet Orateur * *ne rapporte point l'Eloquence à la Morale*; & c'est pourtant ce qui domine dans ses Ouvrages, & ce que Denys y louë le plus.

* p. 21.

pag. 19. Long. T. du Sublime dans Boil. ch. 31.

Mais le Prélat nous appelle aussi à Longin, qui pour lui être plus favorable, ne blâme néanmoins dans Isocrate, que des défauts, qui selon lui, ne viennent que d'un bon principe, & qui n'ont point empêché Denys de louer cet Orateur comme il a fait. Peut-on se flatter de trouver la doctrine des grands Maîtres dans un Livre, où l'on voit d'abord leurs jugemens si mal rapportez?

pag. 17.

J'ajoûte que M. de Fenelon méprise ou raille Isocrate, pour avoir mis dix ans à polir ce fameux Discours qui a pour titre *le Panégyrique*, & qui roule sur les besoins de la Grece. *Voilà*, dit-il, *un secours bien foible & bien lent pour la République contre les entreprises du Roi de Perse! Démosthène parloit bien autrement contre Philippe.* Mais sur cela, il est aisé de lui répondre. Car le Roi de Perse ne fondoit point alors sur la Grece, comme Philippe du temps de Demosthène. Ce n'étoit donc pas un besoin pressant. Notre Orateur après ce fameux Discours qu'il avoit addressé aux Athéniens, en fit un autre sur le même sujet, qu'il addressa à Philippe. Et il ne persuada point encore ce Prince; il persuada enfin son fils Alexandre, qui en effet abbatit l'Empire des Perses. Ainsi le Panégyrique même, écrit dès auparavant dans le même goût, n'avoit point été un secours qui fût trop foible, ou qui fût venu trop tard. Où est donc le fondement, soit de la raillerie, soit du mépris que l'on fait d'un Ouvrage & si estimé & si estimable, au lieu de savoir quelque gré à l'Auteur, de la peine qu'il s'y est donnée? Si quelqu'un faisoit aujourd'hui un Ouvrage, & qu'il y employât dix ans, pour persuader aux Princes Chrétiens de s'unir contre les Turcs (1), y auroit-il quelque grace à dire, *que c'est un secours trop foible ou trop lent?* M. de Fenelon.

Mais *Aristote*, dit le Prélat, *voyant qu'Isocrate avoit transporté l'Eloquence de l'action & de l'usage, à l'amusement & à l'ostentation, & qu'il attiroit par là les plus considerables Disciples, lui appliqua un vers de Philoctete, pour marquer combien il étoit honteux de se taire, & d'entendre ce Déclamateur.* pag. 156.

Ainsi parle feu M. de Cambray; cependant tout est défiguré dans ce récit. Le Prélat cite Ciceron pour son garant, & c'est justement le nôtre *. Aristote ne traita point Isocrate de *Déclamateur*; il ne dit point qu'il fût honteux de l'entendre. Il fut jaloux de sa gloire, ce qui le porta à enseigner aussi la Rhétorique. Et comme il se flattoit d'y mieux réüssir, il dit qu'il seroit honteux de ne le pas entreprendre, puisqu'Isocrate le faisoit. Une preuve au reste qu'ils convenoient dans leur doctrine, c'est que Ciceron dit avoir donné les principes de ces deux grands hommes dans sa Rhétorique (2). Il dit encore les avoir suivis en polissant un de ses Ouvrages & il le dit d'une maniere à faire croire que le Philosophe portoit les ornemens encore plus loin que le Rhéteur. *J'y ai*, dit-il, (3) *épuisé tous les secrets d'Isocrate & de ses Disciples. J'y ai même employé toutes les couleurs d'Aristote.* Qui ne voit pas, qu'il n'est point possible après cela que ce Philosophe ait traité son Emule de *Déclamateur*, ou qu'il ait dit qu'*il fût honteux de l'entendre*? Comment eût-il été honteux d'entendre le Pere de l'Eloquence (4), ou le plus grand de tous les Maîtres (5), dont la maniere d'enseigner étoit excellente, & de l'Ecole duquel on vit sortir ce que la Grece a eu de plus illustre pour le talent de la parole, comme du cheval de Troye on vit sortir ce qu'elle avoit de plus vaillant? Enfin puisque Démosthène eut l'ambition d'être son Disciple, quoiqu'il ne l'ait

pag. 155. & 156.

* de Orat. l. 3. n. 141.

Plut. Phot. &c.

3 Meus autem liber totum Isocratis μυροθήκιον atque omnes ejus discipulorum arculas, ac non nihil etiam Aristotelica pigmenta consumpsit. *Ad Attic. L. 2. Ep. 1.*

4 Eloquentiæ Pater Isocrates. *de Orat. 2. n. 10.*

5 Isocrates doctor singularis. *de Orat. 3. n. 36.*

M. de Fenelon. l'aît pas été, faute de pouvoir le payer; à qui eût-il été honteux de l'entendre?

Il est vrai, comme le dit Ciceron, qu'Isocrate transporta l'Eloquence de l'usage à l'ostentation: mais cela ne signifie autre chose, sinon, que n'ayant ni la force de corps, ni la hardiesse necessaire pour parler en public dans le Senat ou devant le peuple, il se borna à faire des écrits que nous appellerions des Discours Académiques, & qui néanmoins renferment toute la Morale & toute la Politique. Cic. Hermog. &c. Ce sont des Ouvrages que les habiles Maîtres rangent quelquefois sous le même genre avec les œuvres de Platon, avec les Poëmes, avec d'autres écrits, qui bien qu'excellens, comme le sont ceux de M. Nicole, ou comme le seroit une histoire bien travaillée, ne conviendroient point à l'action; c'est-à-dire, ne sont pas propres à déclamer. Mais pour s'être renfermé à ne composer que de ces sortes d'Ouvrages, & à enseigner la Rhétorique, Isocrate n'a pas laissé de s'acquerir une réputation dont on ne voit guéres d'exemples (1). Tels sont les hommes que M. Fenelon, dans sa jeunesse, traitoit *d'Orateurs froids*, lui qui dans presque tous ses Ouvrages ne s'est étudié dans la suite, qu'à être doux & insinuant, comme s'il eût eu envie de devenir un autre Isocrate. Il les traitoit aussi de *Déclamateurs*, terme qui ne convient guéres qu'à des Orateurs qui donnent dans une vaine affluence de paroles, ou dans des passions mal entenduës.

Mais ce grand Maître de l'antiquité, que le Prélat a jugé à propos de tant mal-traiter, a pour lui encore deux témoignages qui le justifient des deux accusations principales formées ici contre lui, dont l'une le charge de ne point *rapporter l'Eloquence à la Morale*, l'autre le traite de méprisable *Déclamateur*.

Le premier de ces témoignages se trouve dans un *petit Recueil tiré de l'Institution du Prince Chrétien, composée par Erasme*. Car dans la Préface, où sont citez plusieurs Traitez faits, en divers temps, pour l'instruction des Rois de France, il est dit que *Louis le Roi*, autrement *Regius, fit sous le Roi Charles IX. divers Traitez de Politique; mais entre autres, qu'il mit ensemble la Traduction de Grec en François de l'Oraison d'Isocrate à Démonique qu'il dédia à Madame Marguerite de France Duchesse de Berry; les Enseignemens du même Isocrate & de Xenophon pour bien regner, qu'il dédia à Charles IX. avec le Symmachique d'Isocrate du devoir des Princes & des Sujets.* Cet Auteur appelle *Symmachique* l'Oraison sur la Paix, qui roule sur la Modération & la Justice, que les plus forts, ainsi que les plus foibles, doivent religieusement observer dans le gouvernement de leurs Etats; Ouvrage que pour le style comme pour la Morale, on peut du moins mettre en parallele avec le Roman de Telemaque. Voilà le premier témoignage pour justifier Isocrate sur la premiere accusation qui regarde la Morale.

A l'égard du second qui le met à couvert du reproche qu'on lui fait d'être un pauvre *Déclamateur*, je le tire de Lucien, & il n'est pas moins formel. En effet cet Ecrivain dans son *Rhéteur*, introduit un Maître ridicule qui donne des préceptes, mais des préceptes tels qu'on peut les attendre d'un homme qu'il veut rendre méprisable. Parmi ces préceptes on trouve entre autres, celui de *ne point lire* (2) *ce fou d'Isocrate, ni ce Démosthène qui n'a rien de gracieux, ni ce Platon qui est un Orateur froid.* D'où je conclus que selon Lucien il n'y a pas plus de raison à mépriser Isocrate, qu'à mépriser ou Démosthène ou Platon.

Mais un fait encore à peu près semblable aux précedens, c'est que Ciceron, Cic. in Orat. & après lui Saint Augustin, distingue trois sortes d'Eloquence, une *simple*, une *sublime*, & une *qui tient le milieu*. Saint Augustin ajoûte que les acclamations qu'on Aug. L. 4. de Doct. Christ. n. 53.

1 Isocrates cujus domus cunctæ Græciæ quasi ludus quidam patuit atque officina dicendi, magnus Orator & perfectus Magister, quanquam forensi laude caruit intraque parietes aluit eam gloriam quam nemo quidem meo judicio est posteà consecutus. *Cic. in Bruto n. 32.*

2 Ἀλλὰ καὶ ἀναγίγνωσκε τὰ παλαιὰ μὲν μὴ σύγε, μὴ δὲ εἴ τι ὁ λῆρος Ἰσοκράτης, ἢ ὁ χαρίτων ἄμουσος Δημοσθένης, ἢ ὁ ψυχρὸς Πλάτων, &c. *Id est*; Proinde Tu ne prisca legas, neque quæ nugator Isocrates, vel gratiarum expers Demosthenes, vel Plato frigidus scripta reliquêre. *Luc. in Rhet. Præcept. T. 2. p. 453.*

M. de Fenelon.

qu'on fait à un Orateur, ne prouvent pas qu'il ait atteint à la force de la grande Eloquence, parce que les beautez de l'Eloquence modérée, ou la pénétration d'esprit qui paroît à développer une chose difficile dans l'Eloquence toute simple, peuvent lui procurer cette gloire (3). Mais non : au lieu d'une chose si sensée, M. de Fenelon fait dire à Saint Augustin ; *Que les jeux d'esprit du plus bas genre, & les ornemens du genre temperé, peuvent exciter ces acclamations.* Voilà en même temps une erreur de fait & une erreur de doctrine. L'Eloquence simple n'a rien *de bas :* elle n'a point de *jeux d'esprit*, & S. Augustin ne lui en attribuë point (4). Sur quoi donc se fiera-t-on après cela à M. de Fenelon? Sera-ce sur la doctrine ou sur les faits? Dira-t-on avec l'Auteur de la Préface, que ce Prélat dans sa Lettre & dans ses Dialogues *ramene tout au vrai & au solide*? Mais il est à propos de voir quelque chose de plus sur la Doctrine, puisque c'est par là principalement que les Lecteurs doivent juger si en faisant imprimer les Dialogues en question, on a assez menagé & la gloire de leur Auteur, & l'interêt de la jeunesse qui étudie l'Eloquence.

Lett. sur l'Eloq. p. 267.

pag. 95. Pref. p. 1.

Le Prélat donc, par une division qu'on trouve & dans le corps de son Ouvrage & dans la Préface, réduit toute l'Eloquence à *prouver*, à *peindre*, à *toucher*; ou, ce qui est formellement la même chose, aux *preuves*, aux *peintures*, & aux *mouvemens.* Aristote qui vouloit remarquer les moyens de persuader, a donné une division où il fait entrer les *preuves*, les MOEURS, & les *mouvemens.* Ciceron qui a voulu indiquer les trois devoirs de l'Orateur, *instruire*, *plaire*, & *toucher*, a mis dans sa division, avec les *preuves* & les *mouvemens*, les AGREMENS DU DISCOURS (5). Feu M. de Cambray avoit vû cette division de Ciceron, proposée, approuvée, établie dans Saint Augustin ; il y avoit vû que c'est à quoi se rapportent les trois genres d'Eloquence, le *simple*, le *moderé*, le *grand*; il admet ces trois genres ; il reconnoît que le second a la douceur & les graces en partage. D'où vient donc qu'au lieu de dire comme Ciceron, que l'Eloquence se réduit à *instruire*, à *plaire*, à *toucher*; il a mieux aimé dire à *instruire*, à PEINDRE, à *toucher*? On ne peut douter que cela ne vienne de cette passion de dire quelque chose de nouveau. Mais à quoi cette passion le conduit-elle? à ôter de sa division les *ornemens* qui comprennent les peintures, pour y mettre les *peintures* qui ne sont qu'une espece d'ornemens. Ce qui tout à la fois rend sa division vicieuse, & le distingue lui-même, non seulement d'Aristote & de Ciceron, mais encore de Saint Augustin qu'il fait pourtant profession de suivre comme nous apprenant *les regles d'une Eloquence serieuse & efficace.*

L. 4. de Doct. Christ.

M. de Fenelon.

pag. 264.

Il se distingue bien davantage, lorsque venant à s'expliquer il paroît confondre les passions avec les preuves, & les preuves ainsi que les peintures avec les passions. Car selon la Préface, il enseigne que dans les preuves on excite les mouvemens, que dans les mouvemens on range & on enchaîne les preuves, & que les peintures ne tendent qu'à émouvoir. Peut-on, pour un Philosophe, concevoir une division plus étrange, que celle où trois membres sont tous renfermez dans un seul (6)?

Préf. p. 1. 2. Dial. 2. p. 89. & 90.

Mais quoiqu'il donne lieu d'avoir cette idée de lui, son erreur néanmoins, selon moi, n'est pas tant d'avoir confondu les passions avec les preuves, que d'avoir confondu les *preuves Philosophiques* avec les *preuves Oratoires*, comme si elles ne differoient que par la maniere de les proposer, en ce que l'Orateur s'anime, au lieu que le Philosophe demeure tranquille, lorsqu'il établit ce qu'il a avancé. Mais il y a plus ; car les preuves qui sont bonnes pour un Philosophe, ne le sont

pag. 87. 88. & 89.

3 Hoc enim & acumina submissi generis & ornamenta faciunt temperati. *Ibid.*

4 Submissum est genus in quo documenta non ornamenta quæruntur. *C'est l'idée qu'on prend de la simple Eloquence dans S. Aug.* L. 4. de Doct. n. 38.

5 Docere, delectare, movere. *In Orat. ad Brut.*

6 C'est-là quelquefois tellement le sens de l'Auteur qu'il dit p. 85. que *l'Eloquence consiste toute à émouvoir :* Ce qu'il prétend même appuyer par l'autorité de Ciceron qu'il cite mal. *pag.* 81.

M. de Fenelon. sont pas pour un Orateur, par cette consideration, que le premier se contente d'instruire, & que le second veut de plus intéresser & ne pas géner.

Après cela une autre de ses erreurs sur ce point, est de ne faire consister les mouvemens que dans les paroles & dans l'action. *Ces mouvemens*, lui dit l'Interlocuteur, *en quoi les faites-vous consister?* Et il répond, *dans les paroles & dans les actions du corps.* Après quoi quelle explication donne-t-il de sa réponse? Il donne un seul exemple d'une phrase pathétique qui se réduit à celle-ci: *Où irai-je pour ne pas voir mon malheur?* Et avec cet exemple, il donne des préceptes de Déclamation. Rien n'est plus mince, sur les passions, qu'une pareille doctrine. Le Prélat ignoroit-il qu'elles consistent dans l'amplification, qui subsiste sans action dans un Discours sur le papier? Avoit-il oublié qu'il les fait lui-même consister encore dans les peintures? Mais quand il s'en seroit souvenu, c'est encore une troisiéme erreur de dire, comme il fait, *que pour exciter les passions il faut les peindre*, & que, *sans les peintures on ne sauroit échauffer.* On peut voir dans tous les Orateurs, que *peindre* les passions & les *exciter* sont bien differents l'un de l'autre, & qu'il y a des peintures qui ne servent qu'à plaire, comme il y en a qui ne servent qu'à instruire.

Pag. 105. — *Ibid.* — *Préf. p. 2. Dial. p. 95.*

Il n'y a rien de plus familier au Prélat, que le défaut que je viens de remarquer. On trouve presque dans tous ses Ouvrages, de quoi établir qu'il est d'un sentiment, & qu'il n'en est pas. Cela vient d'une imagination vive, qui pour briller s'écarte des routes communes, & qui y rentre, parce que la vérité l'y rappelle; mais qui se cache à elle-même ses contradictions.

Ainsi selon la Préface, M. de Fenelon condamne *les pensées fines*, *les sons harmonieux*, *les antithèses étudiées*, *les périodes arrondies & autres ornemens artificiels.* Cependant examinez les endroits qui lui plaisent dans les Auteurs, tous ces ornemens s'y rencontrent.

Préf. p. 2. & 3. Premiere Philip. de Demost. Lett. de Brut. à Cic. Harang. de Manlius. cap. Tit. Liv. L. 6. c. 18. &c.

Il regarde la *Poësie*, la *Musique*, & la *Danse*, comme capables de conduire à la Sagesse par le plaisir (1); & il blâme les charmes d'Isocrate, comme s'ils n'y conduisoient pas! Il aime mieux loüer Platon, lequel pourtant n'est pas moins orné, & qui a des défauts essentiels, dont on ne voit point de vestiges dans Isocrate!

Le Prélat distingue trois sortes d'Eloquence, l'une qui *persuade la vérité*, l'autre qui *persuade aussi le mensonge*, & la troisiéme qui *sert à plaire*. Il se trompe, c'est l'Eloquence en général qui sert à plaire; c'est la même précisément dont on use bien ou mal. Il veut pourtant bannir celle qui plaît, comme ne songeant point à instruire: Mais que ferons-nous de la sienne, qui loin de nous instruire nous jette toujours dans l'erreur? *p. 21.* *p. 40. &c.*

Sa maniere de nous égarer est sensible sur un Article. Saint Augustin parle *des ornemens que l'Art enseigne pour rendre le Discours agréable* (2). Il dit qu'ils sont dans Saint Paul, quoique l'Apôtre ne les aît pas recherchez; il dit qu'*ils y sont d'une maniere si palpable, que ceux mêmes qui dorment s'en apperçoivent* (3); & il les articule. Feu M. de Fenelon avoit lû l'endroit; il avoit vû l'exemple tiré de Saint Paul; il cite les paroles de Saint Augustin; mais il les détourne de leur vrai sens. Il leur fait signifier qu'il y a dans Saint Paul une Eloquence qui est dans les choses, qui instruit & qui touche: Et elles signifient; qu'il y a aussi une Eloquence qui consiste dans *les figures de diction.* Il décide que *l'art de rendre le Discours plus poli pour plaire, est une vanité qu'il faut ôter des Sermons, comme indigne de l'Eloquence, à plus forte raison du Ministère Apostolique.* Et puis, comme si de rien n'étoit, il exhorte les Prédicateurs à suivre la doctrine de S. Augustin, il les exhorte à imiter, & même à prendre l'Eloquence de S. Paul, & des autres Auteurs canoniques! Que dire sur cette méthode de M. de Fenelon?

pag. 163. *p. 167. & 179.* *pag. 168.* *p. 264.*

Ce

1 *Tous ces Arts, sous l'apparence du plaisir, entroient dans les desseins les plus serieux des Anciens, & pour la Religion & pour la Morale.* p. 30. 31.

2 Hæc in elocutionis arte traduntur. *De Doct. Christ. L.* 4. n. 11.

3 Et qui stertit advertit. *Ibid.* n. 12.

M. de Fenelon. p. 170. 179. 180. 187. Ce Prélat veut justifier, par l'exemple de Brutus, ses dégouts pour les ornemens: mais Brutus haïssoit aussi les passions; d'où vient qu'il ne le suit pas sur ce point, comme sur l'autre? pag. 274. Il veut se pag. 269. justifier par l'exemple de Démosthène, lequel neanmoins a les éclairs, ainsi que les foudres de Périclès. Il veut enfin se justifier par l'exemple d'autres Auteurs, qu'il prétend très-simples, & qui ne le sont pas; ce qui est une preuve certaine qu'il n'a pas une idée juste, ni de la p. 180. & 181. *simple Eloquence*, ni de *l'Eloquence ornée*, non plus que des *mouvemens*. Car Platon qu'il donne pour simple, a peigné ses Discours jusques à sa mort, & un caractere dominant dans Démosthène, c'est le tour periodique *.

* Selon Hermog. sur le style de Démosthène. p. 316.

Afin de nous faire entendre, prenons pour exemple ces vers d'Horace, justement loüez par le Prélat:

L. II. Ode III. 9.

Qua pinus ingens albaque populus
Umbram hospitalem consociare amant
Ramis; & obliquo laborat
Lympha fugax trepidare rivo.

pag. 317. Ils ne sont point simples. Une vraye simplicité diroit seulement, *j'ai un Pin & un Peuplier qui font de l'ombre l'un près de l'autre, & tout auprès est un ruisseau qui fait du bruit.* Horace dit quelque chose de plus. Il fait une peinture & du Pin & du Peuplier; il en fait deux associez unis ensemble pour exercer l'hospitalité; il fait entendre le gazouillement du ruisseau; il montre sa précipitation & sa fatigue parmi ces cailloux qui embarassent son chemin oblique ou tortueux. C'est ainsi qu'Horace, comme Virgile, anime & passionne tout. Dans leurs vers (pour parler comme M. de p. 326. Cambray) tout pense, tout a du sentiment, tout vous en donne, les arbres mêmes, les rivieres & les rochers. Et qu'on ne vienne pas nous donner ces choses pour le style simple, c'est le style orné, dont il faut reconnoître & la nature & la destination, qui est de plaire. Même selon l'Auteur. pag. 264. Les peintures y entrent, mais il a plus d'étenduë; il ne faut donc pas, dans une division, les substituer à sa place. Et qu'on ne décrie point ce style dans Isocrate, sous le nom de *jeux de mots*, ou de *jeux d'esprit* ou de *jeux de pensées.* Il faut seulement avertir que de la même source que vient le bien, on voit aussi venir le mal. Ainsi Corneille, anime le fer avec succès, quand il dit, M. de Fenelon. Long. dans Boil. c. 31.

Et toi, de mes exploits glorieux instrument
Fer jadis tant à craindre, &c. Dans le Cid.

Théophile au contraire l'a animé impertinemment dans ces vers,

Ah! voici le poignard qui du sang de son Maître,
S'est souillé lâchement; il en rougit, le Traitre! Pyrame & Thisbé.

Ce que je dis de cette espece de figure, je le dis de beaucoup d'autres, fort familieres à Isocrate, telle qu'est *l'égalité* des membres, la *répétition* des mots, leur *opposition*, leur *symmetrie*, toutes choses, qui loin d'affoiblir le Discours, le fortifient, lorsque l'éclat de la pensée soûtient l'éclat de la diction, comme dans cette admirable réponse du Fils de Dieu à ceux qui vouloient le surprendre, *rendez à César, ce qui est à César, & à Dieu, ce qui est à Dieu* (4).

M. de Fenelon blâme une antithése d'Isocrate comme un mauvais *jeu d'esprit*, & qui n'est pourtant pas vicieuse. p. 153. *Je ne vois point*, dit l'Orateur, *qui pourroit blâmer Paris, d'avoir voulu vivre avec une femme pour qui tant de demi Dieux voulurent mourir.* Car il en faut juger par la nature du sujet & par le genie de ceux qui peuvent s'y interesser, puisque l'Eloquence ne cherche que ce qui convient aux choses & aux personnes. Qu'est-ce qui fait, selon les hommes passionnez, la gloire d'une femme? N'est-ce point, entre autres, que bien des gens soient disposez à se battre & à mourir pour ses querelles? N'est-ce point quelque chose de grand, que l'Europe & l'Asie

(4) *Ce qu'il y a de figures dans cette réponse, est plus sensible dans le Latin & dans le Grec. L'Auteur reconnoit les figures dans les Discours de J. C. & neanmoins il dit qu'ils sont simples, d'une simplicité qui est du goût antique.*

M. de Fenelon. sie soient en feu à son occasion? Et quoi de plus glorieux, à ce qu'ils croyent, pour quelqu'un d'eux, que de vivre avec elle! Ajoûtez que cet endroit d'Isocrate est moins une antithese qu'un argument, & tout des plus naturels.

Il faut *être instruit pour persuader*, comme l'observe le Prélat; mais dans la matiere qu'il a traitée, il ne nous donne point l'exemple, quoique la Science soit encore plus necessaire dans une Dissertation, que dans une piéce d'Eloquence. Il se donne neanmoins pour bien instruit. Car, sur ce qu'en un endroit, l'Interlocuteur lui cede, & avouë qu'il a été en bien des erreurs, *vos erreurs*, réplique M. de Cambray, *sont celles des honnêtes gens qui n'ont point approfondi ces matieres*. C'est faire entendre que pour lui, il les a approfondies; mais il est visible par tout ce que je viens de dire, qu'il est lui-même du nombre *de ces honnêtes gens* dont il parle.

p. 85.

Une des choses qui m'a le plus frappé dans son Ouvrage, c'est la maniere dont il varie sur l'Eloquence des Peres de l'Eglise. Il dit d'abord que *cette ancienne forme de Sermons étoit la plus parfaite*, *& qu'on n'a rien pû trouver de meilleur*. Mais tout à coup il décide que *tout étoit gâté dans leur Eloquence*, *& qu'on n'est pas encore sorti de cette corruption de goût*. Que nos Prédicateurs pourtant se consolent. Feu M. de Cambray défend ensuite les Peres, par des principes qui justifient tous ceux qui pourroient donner dans le bel esprit. Les Peres, à ce qu'il dit, brilloient pour se rendre utiles; ils s'accommodoient au goût de leurs siécles; ils concilioient le solide avec les brillans. Qui des Prédicateurs n'en pourra pas dire autant pour sa défense?

p. 214. & 215.

p. 226. 224. 291.

Mais sur ces articles & sur tous les autres que j'ai observez, on peut aussi excuser feu M. de Fenelon parce que ce n'est pas lui qui a fait imprimer ses Dialogues; & qu'il a eu bonne intention, voilà pour sa personne. A l'égard de l'Ouvrage, je conviens, comme j'ai dit, qu'il est bien écrit, & qu'il y dit de belles & de bonnes choses; après tout pourtant, c'est le fruit d'une imagination brillante, & non d'une mure réflexion; c'est l'écrit d'un homme qui veut devenir Académicien, mais qui ne l'est pas encore; si deslors il l'avoit été, il eût trouvé des gens parmi Messieurs ses Confreres qui l'auroient redressé par leurs avis sur bien des endroits, & ne lui auroient pas passé bien des choses dont je n'ai pas cru devoir parler. M. de Fenelon.

On peut appliquer à ces Dialogues, ce qu'on y lit touchant les Prédicateurs, qui au fond ne sont pas assez habiles, mais qui ont pourtant de la vogue. " Il „ est vrai, dit le Prélat, qu'ils sont ap„ plaudis par des femmes, & par le gros „ du monde qui se laisse aisément éblouir: „ mais cela ne va jamais qu'à une cer„ taine vogue capricieuse, qui a besoin „ même d'être soûtenuë par quelque ca„ bale. Les gens qui savent les régles, „ & qui connoissent le but de l'Eloquen„ ce n'ont que du dégout pour ces Dis„ cours en l'air; ils s'y ennuyent.

Voilà ce que dit M. de Cambray, & c'est ce que j'applique à ses Dialogues. Mais je remarque néanmoins avec Ciceron, que tel Orateur (je ne dis pas tous) mais; tel Orateur qui plaît au peuple ne peut déplaire à ceux qui sont habiles dans les régles, parce que les régles sont de plaire au commun des hommes, & que c'est-là le but de l'Eloquence, en même temps qu'elle vise à persuader. Au lieu qu'une Dissertation, telle qu'est celle des Dialogues, doit plaire aux Savans, qui ont droit de la censurer, lorsque le peuple l'approuve, & même l'admire. Ainsi qu'on suppose tant qu'on voudra, que des Dames ou d'autres personnes respectables, ou qui plus est, que des hommes savans, intéressez en cette cause, applaudiront à l'Ouvrage en question, ce ne sera pas à dire pour cela, qu'il soit tel qu'il auroit dû être, parce qu'il est visiblement plein d'erreurs considérables.

Feu M. de Fenelon dit encore qu'il y a des *Orateurs qui vivent au jour la journée*; ce sont ceux qui ne s'instruisent des matieres qu'à mesure qu'ils en ont besoin. Et moi, je crois pouvoir dire avec autant de verité, qu'*il y a des Maitres ou des Ecrivains qui vivent au jour la journée*; ce sont ceux qui se font des principes arbitraires, & qui en changent à mesure qu'ils en ont besoin p. 76.

M. de Fenelon. pour se distinguer, sans se mettre en peine s'ils se contredisent, ou si l'on peut les contredire. Ils écrivent bien d'ailleurs; ils ont un style leger; il ne faut point de contention pour les entendre, ils amusent ceux qui n'approfondissent rien. Mais, comme certaines liberalitez, au sentiment d'Horace, ne produisent que des ingrats, ainsi certains Ouvrages ne produisent que des Ignorans:

Dans Horace, *Ingratos. l. Epist. VII. 21.* *Hæc seges* indoctos *tulit & feret omnibus annis.*

SUPPLEMENT
DE QUELQUES ARTICLES omis ci-dessus.

GUILLAUME FICHET ET MARTIN DELPHE, *Tous deux Docteurs de la Maison & Societé de Sorbonne; le premier, Auteur d'une Rhétorique en trois Livres vers l'an* 1461; *& le second, Auteur d'un Traité qui a pour titre*, De instituendo fermè ab uberibus Oratore, *c'est-à-dire, de l'instruction de l'Orateur, en* 1482.

Fichet & Delphe. JE donne avec plaisir ce Supplément à la gloire de la Maison & Societé de Sorbonne, & à la Lettre que j'ai reçûe de M. Salmon, Docteur de merite, & Bibliothécaire de cette Maison, dans la persuasion où je suis, que le Nom & de la Societé & de son Bibliothécaire ne peut que donner un nouveau lustre à mon Ouvrage. Voici les termes de la Lettre.

J'ai l'honneur, me dit M. Salmon, de vous écrire, Monsieur, pour vous remercier, comme Bibliothécaire, du présent que vous avez fait à notre Bibliothéque. Il nous est précieux, & la Sorbonne que vous appellez votre Mere, doit se glorifier d'avoir un fils qui lui fait tant d'honneur: mais puisque vous vous interessez à sa gloire, & que vous y contribuez vous-même, ne puis-je pas vous faire quelque reproche de sa part, de ce que vous ne mettez aucun de ses Eléves parmi les grands Maîtres qui ont traité des préceptes de l'Eloquence? Seroit-ce que la Rhétorique n'eût été cultivée par aucun de ses membres? Mais si vous étiez en peine d'en trouver qui eussent donné des régles sur la Rhétorique, je vous nommerois *Martinus Delphus* Allemand de nation... Je mettrois au nombre de ces Auteurs *Guillaume Fichet*... Enfin je citerois un autre Ecrivain, qui ne peut vous être inconnu, sur-tout, depuis qu'on a sa Vie, faite par M. Baillet, & imprimée depuis peu; c'est M. Richer qui a fait plusieurs Ouvrages sur ce sujet. Fichet & Delphe.

Telles sont les paroles de M. Salmon, & tels sont les reproches qu'il me fait, accompagnez de beaucoup de politesse. Ils partent du zéle qu'il a pour la gloire d'une Societé respectable; & ce qui l'a mis en état de me les faire, ce sont les recueils qu'il a composez sur les Auteurs de la Maison & Societé de Sorbonne.

J'ai pris mes leçons de Théologie en Sorbonne sous les fameux Messieurs Despériers & Pirot; j'y ai soûtenu ma thése de Bachelier; je n'ai point d'autre Doctrine que celle de cette Maison; c'est par cette considération que je me regarde comme un de ses enfans, que je l'honore comme ma mere; & j'ai d'autant plus d'inclination à répondre au desir de son digne Bibliothécaire, qu'il m'en fournit lui-même le moyen, puisque le seul morceau de sa Lettre que je rapporte, répare heureusement mon omission. Ce morceau fait connoitre les Ecrivains en question, & ce qu'en pense un habile homme, tel que l'Auteur de la Lettre.

Mon omission néanmoins n'est pas tout-à-fait si grande qu'elle paroît d'abord; puisque j'ai donné ci-dessus un article exprès à Richer; c'est pourquoi je ne l'ai pas mis à la tête de ce Supplément avec Fichet & Delphe. J'avoue que je n'ai point marqué qu'il fût de la Maison & Societé de Sorbonne. C'est une circonstance qui m'est échappée, comme l'article qui le regarde, est échappé, dans mon Ouvrage, aux yeux de M. Salmon. Pag. 225.

A l'égard de Martin Delphe, je conviens ne l'avoir connu que par la Lettre de M. Salmon, & il est à présent trop tard pour me mettre sur son Ouvrage & en tirer la quintessence. La raison est, que ce Volume-ci est déja gros, c'est une

Fichet & Delphe.

ne considération qui me force, avec quelques autres, que je déduis dans la conclusion de cet Ouvrage, à omettre un grand nombre d'Auteurs en ce genre, dont je ne pourrois entreprendre de parler encore sans me rendre ennuyeux.

Il doit donc suffire à la Maison de Sorbonne si Illustre par les grands hommes qu'elle a portez, recommendables & par leur éloquence & par une connoissance solide des belles Lettres, & par les qualitez les plus éminentes en matiere de Religion; il doit, dis-je, lui suffire, que j'aye ici fait mention de Martin Delphe avec honneur. Le témoignage que lui rend M. Salmon en vaut beaucoup d'autres, quoiqu'il dise dans sa Lettre, *qu'il ne veut pas prévenir le jugement que j'en porterai.*

A son jugement néanmoins j'en joins un autre qu'il me fournit. Il est de l'illustre Gaguin, Bibliothécaire des Rois Charles VIII. & Louis XII. & on le trouve dans une Lettre qu'il écrivit à l'Auteur. " J'ai lû, dit-il, votre petit „ Traité avec attention, & je trouve que „ vous y avez recueilli des choses très- „ utiles & très-nécessaires. J'ai été ravi „ d'y voir en racourci une si belle, si „ vaste matiere. Ciceron & Quintilien „ l'ont traitée & fort au long & avec „ beaucoup d'ordre, ils y ont déployé „ toute leur éloquence. Mais vous l'a- „ vez si bien ramassée, qu'on peut s'en „ instruire en très-peu de temps. C'est „ un Recueil que les amateurs de l'E- „ loquence ne doivent jamais quitter ". Il faudroit copier toute la Lettre de Gaguin, comme le dit M. Salmon, pour montrer tous les éloges qu'il donne à Delphe.

Pour ce qui est de Guilleaume Fichet, j'en avois connoissance avant que M. Salmon m'en eût écrit. Sa Rhétorique en trois Livres est à la Bibliothéque du Collége Mazarin. Elle est *in* 4. comme l'exemplaire de la Bibliothéque de Sorbonne, & d'une impression ancienne, mais qui pourtant commençoit d'être assez belle; les préceptes sont les regles ordinaires, puisées dans Ciceron & dans Quintilien, exprimées en style simple & didactique, chargées d'un grand détail sur les figures & sur les lieux de Rhétorique, accompagnées d'une explication très-raisonnable du nombre & de l'harmonie du Discours selon les principes de Ciceron, & generalement de tout ce qui appartient à l'Art oratoire, avec des preuves certaines que l'Auteur entendoit fort bien la matiere.

Fichet & Delphe.

Cet Ouvrage lui fut demandé avec beaucoup d'instance, & il fut reçû avec applaudissement.

Mais ce qui fait particulierement à la gloire de l'Auteur, c'est qu'il paroît avoir, ou établi, ou du moins rétabli à Paris l'étude de la Rhétorique, qu'un trop grand attachement à la Philosophie avoit jusques-là empêchée, ou en quelque façon étouffée. De sorte que Fichet fut en France, de son temps, ce qu'Isocrate avoit été à Athènes, c'est-à-dire, qu'il y fut & Orateur & Maître habile, & le Pere de l'Eloquence. Avec cela, il fut employé par le Roi en des affaires importantes. Il fut son Ambassadeur vers ses ennemis, & Auteur de la Paix qui fut concluë avec le Duc de Bourgogne. Il enseigna l'Art oratoire tous les jours après midi pendant l'espace de vingt-deux ans, tant que ses grands emplois lui en donnerent le loisir; &, pendant le même temps, il enseignoit le matin tantôt la Philosophie, & tantôt les Lettres Saintes; en sorte que c'étoit un homme infatigable, qui soûtenoit ainsi parfaitement & sa qualité de Docteur en Théologie, & celle de Docteur aux Arts dont il se fit honneur toute sa vie. Bien plus; au milieu même de la Cour, il instruisoit & les Princes & leurs enfans par ses Ouvrages; il instruisoit les Cardinaux avec tant de réputation, que la Cour Romaine voulut le posseder & l'attirer par l'esperance des plus grands honneurs dont elle vouloit le combler.

Je trouve dans les Actes de l'Université que Guilleaume Fichet fut élû Recteur au mois de Juin de l'année 1467. J'y trouve aussi qu'il étoit à Rome quatre ans après, d'où il fit savoir à M. le Recteur en Charge, de quelle maniere le Pape l'avoit comblé d'honneurs & de biens en considération même de l'Université. En effet, comme Fichet le dit dans sa Lettre, le Pape lui avoit donné un Bénéfice de cinq cens livres, revenu alors.

Recueil d'Actes &c. p. 12.

Fichet & Delphe. lors considérable, & l'avoit de plus fait son Camerier, de quoi l'Université fit des remercimens au Pape.

N'oublions pas d'ajoûter que Monsieur Chevillier, ancien Bibliothécaire de Sorbonne, dans son Livre *de l'origine de l'Imprimerie*, met l'Ouvrage de notre Auteur, comme l'a observé M. Salmon, dans la premiere Liste des Livres imprimez en Sorbonne, où fut le premier hospice de l'Imprimerie à Paris. On peut voir par les Lettres que Fichet a écrites, & qu'il a reçûes, quelle étoit sa réputation. On le voit aussi par ce qu'en dit M. Chevillier dans le même Livre. pag. 19. Je me contente d'observer sur cela, que le Cardinal Bessarion lui dédia en 1470. ses Oraisons par lesquelles il excitoit les Princes Chrétiens à faire la Guerre au Turc.

Il y a, à la fin de l'exemplaire dont je me sers, une trentaine de vers à sa louange, de la composition de Gaguin sur l'obligation qu'on lui a du rétablissement d'une étude qui contribuë si fort à polir les hommes, & sur les avantages qu'on peut pour cela tirer de son Livre: Et j'ai aussi pris garde que Gaguin, à la tête de ses vers, appelle Fichet son Pere & son Maître.

Enfin, au bas de ces vers, Gabriel Naudé a écrit de sa main, que Gaguin fait mention avec honneur de notre Fichet, & dans son Histoire, & dans ses Lettres; & que c'est d'après cet Auteur, qu'il en fait mention lui-même dans son addition à l'Histoire de Louïs XI.

Quelque obligation néanmoins qu'on aît à Guilleaume Fichet pour avoir fait en son temps revivre l'étude de l'Eloquence, il ne faut pas oublier que, environ cent ans avant lui, Nicolas de Clemangis avoit fait la même chose, selon t. 4 p. 592. le témoignage que lui rend du Boulai qui pour cela l'appelle le *Restaurateur de l'Art Oratoire*, & il ne faut pas douter que de temps en temps il ne se soit trouvé des hommes semblables dans l'Université, qui ont relevé cette étude que l'amour de la Scholastique avoit fait tomber, comme après Fichet on voit Omer Talon & d'autres dont les Traitez sont estimables.

Voilà ce que je me suis fait un plaisir de dire, pour répondre, autant qu'il est en moi, au juste desir de M. Salmon. Fichet & Delphe.

CONCLUSION

DE CET OUVRAGE

COMPRIS EN TROIS TOMES,

Et qui concerne les Rhéteurs.

VOilà enfin bien des Traitez de Rhétorique, que j'ai parcourus, & dont j'ai donné l'idée dans ce Recueil, soit par les jugemens que les Savans en ont faits, soit par le précis de ce qu'ils contiennent, soit par ce qui m'en a paru dans la lecture que j'en ai faite: n'est-il pas à propos que je finisse, quoiqu'il y en aît beaucoup d'autres dont je pourrois encore parler? Certainement le Lecteur, je crois, commence à s'appercevoir que la matiere est épuisée; & après m'avoir sû quelque gré du soin que j'ai pris de faire connoître ce que tant d'Auteurs ont de bon ou de mauvais, il pourroit se lasser si je continuois. Conclusion.

En effet, le bon est borné, & le mauvais est infini. Il s'ensuit que sur le premier, les Maîtres enfin ou se copient, ou se rencontrent les uns les autres; & que ce ne feroit jamais fait sur le second, si on vouloit tout relever. Il en est en cette matiere comme en toute autre semblable: l'idée du vrai, jointe à celle de quelques erreurs, suffit à ceux qui ont du génie, pour se conduire sûrement.

Ajoûtons que je puis compter de n'avoir oublié aucun des excellens Maîtres, qui se réduisent à un petit nombre d'Auteurs célébres dans l'antiquité. C'est une verité qui se fait sentir au milieu de tant d'opinions & de tant de suffrages que j'ai ramassez. Avec eux, il y en a encore de bons, qui les ont suivis; de mauvais, qui ont voulu parler de ce qu'ils ne savoient pas; de médiocres, qui n'ont entendu la matiere qu'à demi. Ceux dont il me resteroit à parler, seroient

Conclusion.

dans quelqu'une de ces trois classes. Qu'est-il besoin que je m'arrête à le montrer? Quiconque les lira, muni de la connoissance des autres, jugera d'eux par le plus ou le moins de conformité qu'il trouvera dans leur doctrine avec celle des premiers. Et ce qui confirme cette régle, est, que la plûpart des Auteurs s'y sont eux-mêmes soûmis, dès qu'ils font profession de prendre pour guides les anciens Maitres. Cela a paru dans le cours de ce Recueil, cela paroîtra encore par la liste que je me contente de donner de ceux dont je ne dirai rien. On la trouvera avant la Table des matieres.

L'observation que je viens de faire, m'autorise à dire que dans le genre dont est question, les Anciens sans difficulté l'emportent sur les Modernes. Je n'en voudrois pas dire autant de toute autre matiere; mais dans celle-ci, la chose paroît démontrée par ce Recueil. La conclusion qu'on doit en tirer, est toute naturelle: c'est qu'il faut s'instruire dans les Originaux; & ne se servir parmi les Modernes, que de ceux qui nous donnent la vraye intelligence des Anciens. Je crois neanmoins qu'il est utile de voir les égaremens de plusieurs, pour se confirmer de plus en plus dans les bons principes; & il est aisé de se donner cette satisfaction, puisque, comme je l'ai dit dans ma Préface, on n'a jamais tant écrit d'aucun Art, que de celui de persuader, à quoi il faut ajoûter que dans ce grand nombre d'Ecrivains, on peut, en certains points, convaincre d'erreur ceux mêmes qui sont les plus célébres, & qu'on a le plus vantez.

C'est une des raisons pourquoi je ne me rends point à bien des sollicitations qui me viennent de plusieurs endroits & de bonne part, tant de Paris, que des Provinces & des Païs Etrangers, pour me porter à faire une Rhétorique Françoise dans les formes, à quoi l'on tâche unanimement de m'encourager, comme s'il n'y avoit plus *qu'à ramasser les préceptes répandus dans cet Ouvrage, les ranger, & y joindre des exemples, parce que*, dit-on, *il n'y a point de régles qui n'y soient touchées*. Telles sont les vûes de ceux qui me proposent ce dessein. Pour moi, je regarde un pareil Ouvrage comme un écueil où il est presque impossible de ne pas échoüer, quand on voudra que cet Ouvrage soit digne d'un siécle aussi poli & aussi éclairé que le nôtre, & propre à se faire lire tant de ceux qui y chercheroient principalement l'utile, que de ceux qui n'y chercheroient guéres que l'agréable. Quelles que soient les avances que je puis avoir pour cela, je conçois qu'il me faudroit encore beaucoup d'autres avantages.

Qu'il suffise donc au Public que je lui donne cet Ouvrage tel que je l'ai annoncé dans ma Préface. Je l'ai promis *comme un corps de Rhétorique*; & l'on peut dire en quelque façon que c'en est un, à cause des régles qu'il contient, quoique ce ne soit pas une Rhétorique en forme. J'ai promis de plus, que ce seroient comme *des Memoires que je fournirois à ceux qui voudroient encore écrire sur cette matiere*. Et qui peut nier que ces trois Tomes ne donnent des lumieres à quiconque, par exemple, aura plus de courage que moi pour entreprendre ce qu'on me demande? Je ne doute point qu'il ne s'en trouve qui l'entreprennent: mais je doute qu'un homme y réüssisse s'il n'a que ce secours, non plus que moi. Enfin, (Et c'est ici une raison décisive pour ne pas me charger de composer une Rhétorique) j'ai fait esperer que cet Ouvrage-ci seroit *le fondement de ce que je dois dire des Orateurs*. Et en effet, c'est en conséquence des préceptes dont j'ai tant parlé, que je présenterai incessamment au Public l'idée de ceux qui les ont pratiquez; n'en est-ce pas assez pour m'occuper? Mon dessein est dans ce nouvel Ouvrage de me borner à ceux dont les Discours sont imprimez. Je commencerai par les Grecs, & ce que j'ai à dire d'eux, est fort avancé. Je passerai de là aux Latins, sans que je puisse dire encore si les uns & les autres ne me feront qu'un Volume, ou s'ils m'en occuperont plusieurs. Je viendrai ensuite aux François, & je ne sai pas non plus jusqu'où je pousserai ce travail, sinon que je me propose de me tenir dans de justes bornes. Je donnerai ce nouvel Ouvrage, par Tome premier & second, &c. avec le titre de *Jugemens*

Conclusion.

des Savans sur les Orateurs, titre qu'on voudra bien ne pas confondre avec celui des trois Volumes sur les Rhéteurs, qui est, comme on le voit, *Jugemens des Savans sur les Maitres d'Eloquence.* J'ai entendu par *les Maitres* ceux qui ont donné les régles, & j'entends par *les Orateurs* ceux qui les ont mises en usage. Lorsque je donnerai le premier Volume de ces derniers, je pourrai éclaircir sur les autres, ce qui pourroit par hazard avoir besoin d'éclaircissement.



LISTE



LISTE

Des Auteurs dont on n'a pas cru devoir parler.

COmpendium Rhetoricæ ex veteribus recentioribusque ejus Artis Scriptoribus, concinnatum in usum Scholarum trivialium, Colon. apud Kinck. 1613.

Rhetoricæ Libri duo; quorum prior de Tropis & de Figuris; posterior de voce & gestu præcipit. Edit. 5. Londini apud Henric. Fetherston. 1622.

Rhetorica bonis & utilibus exemplis ex S. Scriptura & Cicerone potiss. sumptis illustrata. Lipsi. 1595.

Gasparis ALMARINI, Artis Rhetoricæ Viridarium ex Aristotele, Cicerone, Quintiliano, & aliis Rhetoribus. Ven. apud Societ. 1609.

Jo. Henr. ALSTEDII Rhetorica, quatuor Libris proponens universum ornatè dicendi modum. Herborn. Nass. 1616.

Ejusdem Orator, sex Libris informatus, 1612.

Benedicti ARIÆ Montani Hispalensis Rhetoricorum Libri quatuor, cum Annotationibus Anton. MORALII Episcopi Meschuaranensis, quæ rem omnem quàm brevissimè explicant. Apud Plant. Antverp.

Andreæ BALTHAZARI Rhetorica. Parisiis apud Viduam Mauritii à Porta.

Gasparis BARTHOLINI Rhetorica. Argentinæ, 1624.

Marci BEUMLERI Elocutionis Rhetoricæ L. 2. Tiguri. 1598.

Matthæi BADÆI Institutiones Rhetoricæ ex Melanthone & Crusio.

Zach. BRENDELII, pro veterum technologià Rhetoricà adversus P. Rami sectatores Disputatio.

ERASMUS, de Copia verborum & rerum.

Adriani BORLANDI Rhetorica.

Benedicti de BENEDICTIS, de Arte Rhetor. L. 3. Ven.

Michaëlis BERINGERI. Tubing.

Georgii BERSMANNI Erotemata Rhetorica. Lipsi. 1602.

Joannis B. BERNARDI Thesaurus * Rhetoricæ ex antiquis & recentibus Oratorum monumentis congestus. Venet. 1500.

Joan. BILSTEIN Rhetorica: ex Phil. Melanctone, Audomaro Thaleo, & Claudio Minoe selecta, atque exemplis Philosophicis & Theologicis illustrata, 1591.

Thomæ BLEBELII Rhetoricæ Artis Progymnasmata, exemplis tàm Sacris, quàm Philosophicis illustrata. Lipsi. 1599.

Cenobii BONACCURSII Institutio Oratoris, sive de Arte Rhetoricâ, ab omnibus qui rectè de illa scripserunt, artificiosè collect. Apud Soc. Venet. 1603.

Jacobi BROCARDI Partitiones Orat. quibus Rhetorica omnia Aristotelis præcepta explicantur. Venet. apud Joan. And. 1658.

M. Caroli BUMANNI Rhetoricor. Commentariorum L. 2. 1601.

Jo. CÆSARII, Parisiis.

Mathæi CAMARIOTHÆ Synopsis Rhetoricæ, Augustæ Vendelicorum, 1595, Græcè.

Nathanis CYTHRÆI, ἤθη καὶ πάθη ex Aristotel. 2. Rhetoric. doctrina accuratè explicata 1586.

Jo.

* C'est un Dictionnaire où l'on trouve par ordre alphabetique toute la Rhétorique ; c'est-à-dire les termes de l'Art avec leurs definitions, & les préceptes des meilleurs Maîtres, sur les matieres, même avec des exemples tirez des Anciens & des Modernes. Ouvrage certainement inutile à qui veut apprendre

Jo. CAMERARII Elementa Rhetorica, Lipſ. 1600, & anteà Baſileæ 1544.

Jacobi CAPELLI Rhetorica, multis exemplis tàm ex Scriptura quàm aliundè petitis illuſtrata, 1623.

Georgii CASSANDRI per Tabulas Rhet. *Georges Caſſandre, en 1543, fit imprimer à Paris ſes Tables de Rhétorique, qui contiennent peu de choſes ſur toutes les parties de l'Art, elles ſont par interrogations & réponſes, comme les partitions de Ciceron. Par l'Epitre Dédicatoire, qui eſt de 1542, il paroît que l'Auteur étoit à Bruges, & peut-être qu'il y enſeignoit.*

Matthæi CARDENI Rhet.

Jo. CASELLI Τέχνη, five de Magiſtro dicendi, 1596.

Rhetorica Tropologica Othonis CASMANI.

Simonis CAULERII Rhetoricorum L. 5. Pariſiis, 1600 & 1609.

Conradi CELTIS.

Davidis CYTHRÆI præcepta de Elocutione & de figuris, 1574.

Natalis DE COMITIBUS, de terminis Rhetoricis.

Raphaelis CYLLENI Tabulæ Rhet. Venet. 1571. *J'ai dit quelque choſe de cet Auteur dans l'Article de Demetrius.*

Martini CRUSII quæſtionum, &c. *J'en ai parlé dans l'Article de Melanchthon.*

Auguſtini DATI Iſagogicus Libellus, ad Eloquentiæ præcepta recuſus, 1608.

Jo. DUFLOS Tabulæ Rhetoricæ. Pariſ.

La Rhétorique Françoiſe d'Antoine FOUQUELIN, *de Chauny en Vermandois, dédiée à la Reine d'Ecoſſe, 1557. L'Auteur y poſe pour principe, que cet Art n'a que deux parties, l'Elocution & la Prononciation, & en conſéquence il ne parle que des figures, de la voix & du geſte.*

Anatolii FRONTINI Tabulæ Rhetorices.

Friderici FURII Rhetorica. Lovanii. 1554.

Ducandi GASSANI. Tholoſæ.

Rod. GOCLENII Problemata Rhetorica.

Pet. GUNSHERI de Arte Rhet. L. 2. 1568.

Jo. HAMMERICI Quæſtionum Rhetoricarum L. 2. 1602. & 1613.

Georg. HENISCHII Præceptiones Rhetoricæ tabulis, &c. 1613.

And. HYPERII Rhetorica. *J'en ai parlé T. 2, en l'article de Villavicentius.*

Jo. INGOLSTETERI Iſagoge in Rhetoricam Ariſtotelis.

L. Jacobi KIRCHNERI Medulla præceptionum Rhetoricarum, 1594.

Alberti LEONINI à Grenevoude Rhetorica, 1588.

Georgii MAJORIS Rhetorica.

M. And. KREBS, Praxis Rhetorica, 1611.

M. Jo. MERCLINI Quæſtion. Rhetoricar. L. 2. 1559.

D Laur. NEIDECCERI Rhetoricarum inſtar Oratoriarum Inſtitutionum L. 3. 1600.

Joan. NELDELII Schediaſmata, &c.

Jaſonis de NORES Summa præceptorum, &c.

Vincentii OPSOPOEI Rhetorica.

Jani PARRHASI.

Laurentii PARMICENI.

Othonis POMPONII, &c.

Ant. POSSEVINI Cicero, &c.

Antonii RABERI Tabulæ Rhetoricæ.

Philippo-RAMEUM Rhetoricæ Artis Syſtema ex præceptis Rami 1606.

P. RAMI Scholæ Rhetoricæ, ſeu Quæſtiones Brutinæ.

Nicolai REUSNERI Elementor. Artis Rhetoricæ 1578, 1588 & 1602.

Emerici REGII Iſagoges Rhetoricæ L. 2. 1612.

Jo. RHENII Compendium Rhetoricæ. 1621.

Ejuſdem Sylloge Rhetorica 1621.

M. Nicolai ROMANI de Arte Rhetorica L. 4. 1581.

Hieron. RUBEI Rhetorica. Toloſ.

Joan. RUSTII Rhetoricæ L. 2. 1612.

Joan. SCHOLLII Praxis Rhetorica. 1612.

Petri SEYNET.

Adami Theodori SIBERI.

M. Georg. STAMPELII Tabulæ Rhet. &c.

Jo. TAULANI Rhetorica.

D. Conr. THEODORICI Inſtitutiones ex Ariſt. &c.

D. Conr. THEODORICI Epitome præceptorum, &c.

M.

prendre la Rhétorique : mais qui peut être d'uſage comme un autre Dictionnaire, pour ſavoir la ſignification des mots, & où les matieres ſe trouvent traitees.

M. Christia. THOLDII Rhetorica præceptis, theorematis, ac canonibus methodicè dispositis conscripta, exemplis sacris & profanis, Oratoriis & Poëticis illustrata, 1623.

Corn. VALERII Tabulæ in universam dicendi rationem, &c. 1567.

Jo. Ant. VIPERANI, Lib. 3. de componenda Oratione, 1581. *C'est une Rhétorique assez courte; l'Auteur entendoit la matiere, & l'a traitée selon les principes des Anciens.*

Lud. CARBONIS à Costiario, seu, Costacciaro: Divinus Orator, aut Bonus Orator, 7. Lib. de Rhet. Divina, 1595; *qui montre l'habileté de l'Auteur, tout occupé du soin d'appliquer à la Prédication les préceptes de Rhétorique.*

Didaci VALADIS Rhet. Christiana.

J'ai tiré cette Liste de la Bibliotheque Classique de M. Georges Draudius, p. 1437, &c. & p. 1476, &c. où l'on peut voir encore un grand nombre d'Auteurs ou d'Ouvrages sur la Rhétorique, que je n'ai pas cru necessaire de marquer ici. Ce que j'en ai pris suffit pour montrer qu'il y en a pour lasser le Lecteur le plus patient.

J'en laisse encore plusieurs autres. Tels sont le P. André LE FE'E *Docteur & Professeur en Theologie de la Faculté de Paris, ci-devant Prieur du Grand Convent & College général de S. Jacques de l'Ordre des Freres Prêcheurs, Auteur d'un Livre qui a pour titre,* IDE'E DES PRE'DICATEURS, *où ils pourront voir la dignité, les devoirs & les abus de leur Ministére, &c.*

Paulus ARESIUS, Arte di predicar bene, *loué par Crassus*, in Elogiis Litteratorum, parte 2. pag. 90.

Leo ALLATIUS, de Erroribus magnorum virorum in dicendo. Dissertatio Historica, quam hausit ex Claudio Verderio.

SIGONIUS, de Dialogo.

Sebastianus MACCIUS, de Historia scribenda.

Joann. TESMARUS Rhetoric. Exercitation. L. 8.

Jean CARAMUEL, *qui a fait l'Encyclopedie du Prédicateur. M. Morhof dit ne savoir ce que c'est. L. 7. p. 292. n. 8.*

RICHESOURSE.

RIOLAND.

La Rhétorique de M. TAVERNIER, *ancien Recteur de l'Université, qui me paroît bonne & utile.*

Le P. COLONIA.

*Une Rhétorique de feu M.*** Curé de Saint Hypolite; imprimée à Paris chez Dupuy.*

La véritable maniere de Prêcher selon l'esprit de l'Evangile, par le P. ALBERT *de Paris, Capucin Missionnaire,* 1701.

Le Parnasse réformé.

Remarques sur deux Discours prononcez à l'Académie Françoise sur le rétablissement de la santé du Roi, le 27 Janvier 1687, imprimées en 1688.

De la Sainteté & des Devoirs du Prédicateur, avec l'Art de bien prêcher, par un Religieux Benedictin de la Congrégation de Saint Maure.

Conradus DIETERICUS, &c.

Valentinus THILON. *Cet Auteur a fait l'Analyse des Harangues de Q. Curse, un Rudiment de Rhétorique sur les Périodes, l'Amplification & les Liaisons, avec l'art de se servir des lieux Dialectiques, & un Traité des Passions.*

Je laisse enfin, avec quantité d'autres, Auguste BUENER, *qui a écrit un Traité de Rhétorique, où l'on dit qu'il y a à la verité des choses remarquables sur les figures, mais plus sur celles de Grammaire que sur celles de Rhétorique; comme aussi* BALBINI Quæsita Oratoria, *vanté par le Journal de Trevoux, mois de Decembre* 1713.

TABLE

TABLE
DES
MATIERES,

Contenues dans ce Tome VIII.

Le Chiffre Romain indique la Préface.

Ne

B.

E.

Erasme,

M.

N.

O.

Q.

R.

Stoïciens;

FIN.

